This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

F. & MOELLER
STON
STREET, 40

609

יהוה

INSTITVTIO THEOLOGICA
ANDOVER FVNDATA MDCCCVII.

ΑΚΡΟΓΩΝΙΑ ΛΟΥ ΧΡΙΣΤΟΥ

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

S. FRANÇOIS DE SALES.

II.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT FRANÇOIS

DE SALES

ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE

NOUVELLE ÉDITION

REVUE AVEC SOIN PAR UNE SOCIÉTÉ D'ECCLÉSIASTIQUES

TOME DEUXIÈME

CONTENANT LES SERMONS

PARIS

BERCHE ET TRALIN, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, rue Bonaparte, 82

—

1875

Rec'd Oct. [illegible] 1877

LETTRE D'ALEXANDRE VII A SON NEVEU,

Sur la lecture des ouvrages de saint FRANÇOIS DE SALES[1].

MON cher Neveu, c'est avec regret que j'ay souffert vostre absence, et nostre séparation : mais il nous faut rejoindre par le commerce des lettres, et pour le commencer par un subjet digne de vous et de moy, je ne sçaurois, ce me semble, mieux faire que de vous continuer le discours que je vous faysois sur le point de vostre depart. Je vous conjure donc encore une fois, de faire vos delices et plus cheres estudes des œuvres de M. de Sales, d'estre son lecteur assidu, son fils obeyssant, et son imitateur fidele. C'est à sa Philotée, qui est la meilleure guide qu'on puisse prendre pour se conduire dans le chemin de la vertu, à qui je dois depuis vingt ans, apres Dieu, la correction de mes mœurs; et s'il y a quelque chose en moi exempt de vice, je luy en ay obligation. Je l'ay leuë une infinité de fois, et je ne sçaurois me passer de la relire; elle ne perd jamais pour moy la grace de la nouveauté, et toutes les fois qu'elle repasse sous mes yeux, il me semble qu'elle me dit tousjours quelque chose de plus que ce qu'elle m'avoit dit auparavant. Si vous m'en croyez, ce livre sera le miroir de vostre vie, et la regle sur qui vous prendrez la mesure de toutes vos actions, et de toutes vos pensées. Il ne vous oblige pas à l'austerité, et à la solitude d'un hermite; il ne vous persuade pas d'entreprendre un genre de vie extraordinaire : son dessein est de vous mener au but de la perfection chrestienne, et de vous instruire dans la solide pieté, par une voie douce et facile, qui s'accommode admirablement à toutes les differentes conditions des hommes, quelques basses ou relevées qu'elles puissent estre. Si la vertu, disoit un ancien, pouvoit nous estre representée avec des couleurs assez vives, et des traits dignes de son merite, elle attireroit tous les mortels à son amour, avec une ardeur et une passion extresme. Il me semble, certes, que le grand François de Sales a reüssi parfaictement dans ce dessein : en effet, il nous l'a representée au vi avec tout l'esclat de sa majesté, et tous les attraits de ses beautez et de ses graces. Mais ce qui est plus digne de loüange, et le plus agreable dans cet excellent escrivain, c'est que, se proposant Nostre Seigneur pour son modele, il a commencé à bien faire, auparavant que de bien dire, et que son premier soin a esté d'executer luy-mesme ce qu'il devoit enseigner aux autres. De sorte qu'on peut dire avec rayson, que ceux qui estudient ses livres, estudient encore sa vie, et que ses preceptes et ses avis sont d'autant plus faciles à prattiquer, qu'ils sont prevenus et authorisez de son exemple. Cet homme, né dans une famille noble et riche, eslevé dans la vertu et les belles lettres, de la maniere dont on a accoustumé d'instruire les enfans de bonne mayson, a paru dans la cour des roys, et les palais des princes, dans les maysons des particuliers, dans les compagnies de ses amis, dans les affaires du monde, dans les exercices de devotion, bref, dans tous les emplois de sa charge episcopale, avec une conduite et une saincteté merveilleuse; tellement que nous avons bien subjet de nous couvrir de rougeur et de honte, et de condamner nostre lascheté, nous, à qui le pretexte, ou de la coustume du monde, ou de l'occupation des grandes affaires, ou de la condition de nostre naissance, sert d'excuse ordinaire pour nous dispenser de vivre dans les

1. Cette lettre fut écrite en latin, alors que l'auteur était nonce en Allemagne.

regles exactes de la pieté chrestienne. Or, ce que je dis de la Philotée, je le dis encore du Theotime, je veux dire, de ce livre tout d'or de l'Amour divin : bref, de tous les autres ouvrages de ce grand homme. Je vous advoüe, que les lisant souvent, et de nuict, je me suis fait comme une idée en moy-mesme, et un recueil de ses plus beaux sentimens, et des points principaux de sa doctrine, que je rumine puis apres à mon loisir, que je gouste et que je fais passer, pour ainsi dire, dans mon estomach, afin de le transformer en mon sang et en ma substance. Voilà mon sentiment touchant ce sainct homme, mon cher Neveu, dont je vous fais part, vous exhortant de tout mon cœur, à le suivre : car en verité, si vous le prenez pour le censeur et le guide de vostre vie, si vous prattiquez en sa personne ce que Seneque mesme nous enseigne, qu'il nous faut choisir l'exemple de quelque homme illustre, qui serve de patron à nostre conduite, et en presence de qui nous nous imaginons d'estre, et d'agir en toutes occasions, ny je n'auray subjet de me repentir du conseil que je vous donne, ny vous de l'avoir mis en execution. Je finy, mon cher Neveu, en vous disant avec Horace :

Adieu, vivez content, et si vous sçavez quelque chose de meilleur que ces advis, je vous prie de m'en faire part en toute sincerité ; sinon, servez-vous comme moy de ceux-cy, et faites-en vostre proufit.

Vive, vale : si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti ; si non, his utere mecum.

A Cologne, le 1er jour d'avril 1642.

LETTRE DU P. DE TOURNEMINE,

Sur les ouvrages et le style de saint François de Sales.

Insérée dans les Mémoires de Trévoux pour l'Histoire des Sciences et des Beaux-Arts, juillet 1736, 2e partie, p. 282, art. LXXIX.

On ne peut trop louer le vertueux ecclésiastique dont vous m'avez montré la lettre. Je gémy avec lui sur la dévotion presque éteinte parmi nous. Je crois, comme lui, que la lecture plus commune des ouvrages de S. François de Sales seroit un remède efficace au mal. Dieu a choisi le saint évêque de Genève pour être, et l'apôtre des Calvinistes et le docteur de la dévotion. Ses écrits respirent la charité dont son cœur brûloit ; on ne peut les lire sans sentir couler dans son âme une onction céleste, qui vient sans doute de l'auteur de toute grâce. L'Eglise, instruite des desseins de Dieu, exhorte tous ses enfants à se conduire par les conseils du saint : *Ejus dirigentibus monitis*, dit-elle dans son office. Elle assure que les ouvrages de S. François de Sales ont répandu une lumière plus sensible parmi les fidèles, et qu'ils montrent une route aussi sûre que facile pour arriver à la perfection chrétienne : *Scriptis... cœlesti doctrinâ refertis Ecclesiam illustravit, quibus iter ad christianam perfectionem tutum et planum demonstrat.* Il n'y mène point les âmes par des chemins écartés, trop élevés, au travers des précipices. La charité, l'humilité inséparablement unies, sont les guides qu'il donne, la douceur aplanit le chemin ; la conformité à la volonté de Dieu, la ferme espérance dans sa bonté, y font marcher avec tranquillité, avec joie. On a dans ses écrits le suc, l'essence de la morale des livres sacrés et des saints Pères, réduite aux vrais principes et à la pratique. Dès qu'ils parurent, ils

firent tomber des mains non-seulement ces livres dangereusement amusants, les Amadis, Astrée, ces poésies dictées par les passions, et si propres à les remuer, à les enflammer; mais ces livres plus dangereux, funestes fruits de l'hérésie artificieuse, ces traductions infidèles de l'Ecriture et des Pères, ce poison adroitement déguisé, distillé dans des prières affectueuses, insinué dans des règles sages en apparence. Les ouvrages du saint auroient aujourd'hui le même effet dans un besoin aussi pressant.

Ce seroit donc servir l'Eglise que de les faire reparoître, et ne rien épargner pour les rendre plus communs. Jusqu'ici nous sommes d'accord, le vertueux ecclésiastique et moi; mais je n'ai garde d'approuver le moyen qu'il propose : il voudroit qu'on changeât le langage de S. François de Sales, qu'on le rajeunît; son zèle n'est pas éclairé, et sûrement il n'aura pas pour lui les suffrages des connoisseurs.

Saint François de Sales a un style particulier, excellent en son genre, inimitable. Ce qui est vrai de chaque auteur, que son style est la peinture de ses mœurs autant que de son esprit, est encore plus vrai, est sensible dans les écrits de notre saint. On y sent sa douceur, la tendresse de son cœur; on sent qu'il aime et qu'il doit être aimé, mais qu'il veut qu'on n'aime que Dieu.

Un écrivain seroit téméraire, s'il se flattoit de conserver dans le changement de son style cette suavité insinuante, ces expressions efficaces parce quelles sont affectueuses, cette éloquence familière et de conversation, plus persuasive que les discours étudiés et sublimes. Non, on ne fera jamais que des copies informes de ce merveilleux original. Les termes que son cœur, plus que son esprit, lui a fait choisir, ne peuvent être changés, dérangés, sans qu'on défigure l'ouvrage, sans qu'on énerve la céleste éloquence dont dépend son utilité.

Les Grecs ni les Romains n'ont point pensé à rajeunir leurs vieux écrivains; ils ont lu, ils ont admiré Eschyle, Plaute, Ennius, Lucilius, sans y rien innover, non pas même un mot.

Depuis le rétablissement des lettres, les plus scrupuleux imitateurs de Cicéron, passionnés pour l'élégance du bon siècle de la latinité, Erasme, Manuce, ont imprimé fidèlement Tertullien, S. Cyprien, S. Jérôme, et n'ont point tenté de les masquer en auteurs du siècle d'Auguste.

Nous avons eu le goût aussi sage. Personne n'a pensé à corriger le style de Commines, de Montluc, du cardinal du Perron, de Marot, de Desportes, de Bertaut, de Malherbe, de Racan, auteurs plus anciens ou contemporains de S. François de Sales.

Il est vrai qu'un éditeur imprudent a corrigé Joinville, et nous en a fait perdre l'original[1] : cependant ce falsificateur timide a laissé beaucoup de l'ancien Joinville, et ce qu'il a laissé augmente nos regrets sur la perte du reste. Les ouvrages du saint évêque de Genève auroient le même sort, les copies altérées se multiplieroient à l'infini, et nous perdrions l'original qu'on n'imprimeroit plus, et dont les exemplaires sont déjà assez rares. Les Dames de la Visitation doivent être aussi soigneuses de conserver son style qu'elles l'ont été jusqu'ici de conserver son esprit et ses reliques[2]. Et pourquoi

1. L'original de Joinville a été retrouvé depuis l'époque à laquelle écrivait le Père de Tournemine : il a été imprimé à l'imprimerie royale en 1761, 1 vol. in-folio.

2. Pleinement instruit de la ferme et invariable résolution où sont les religieuses de la première maison de la Visitation d'Annecy de ne jamais consentir que l'on touche au style ou au langage du saint prélat, on croirait faire injure à tous les autres monastères de l'Ordre, en les soupçonnant capables de penser autrement sur ce point. Indépendamment du respect, de l'estime

l'altérer? l'Académie françoise, dans le dessein de prendre pour modèles nos meilleurs écrivains, joignit S. François de Sales à Malherbe. Son histoire nous l'apprend.

Si je ne persuadois pas, si les filles de notre saint n'entendoient pas leur véritable intérêt, l'exemple d'Amyot les condamneroit et me consoleroit. *Le fade traducteur de son françois*, l'abbé Tallemant, ni M. Dacier ne l'ont point fait oublier, ils en ont fait renchérir les vieilles éditions. Les mots surannés, si fréquents dans son Plutarque, ne dégoûtent point : on admire leur force, leur énergie, leur arrangement nombreux et coulant; car personne n'a mieux connu qu'Amyot l'harmonie et le tour de notre langue. S'il avoit traduit en prose les vers, rien ne rebuteroit dans sa traduction; par malheur il est aussi mauvais poète qu'habile prosateur, si j'ose parler ainsi.

Intimidons encore les dévots délicats sur le vieux langage de S. François de Sales, qui souhaitent qu'on le corrige. Que jugeroient-ils de l'entreprise audacieuse d'un écrivain ridiculement précieux, qui s'occuperoit à mettre en beau latin l'*Imitation* et l'*Evangile?* Un pareil dessein a exposé l'hérétique Castalion à la dérision de sa secte même. Rendons, je le souhaite plus que personne, rendons communs, et très-communs, les ouvrages de S. François de Sales; gardons-nous cependant de les altérer [1].

et de l'amour filial dont ils sont pénétrés pour leur saint fondateur; respect, estime, amour, qui doivent les rendre jaloux de conserver dans toute leur intégrité, et sans la moindre altération, les trésors de doctrine céleste dont il les a enrichis, la déférence parfaite et toute affectueuse qu'il leur a inspirée pour ce *cher premier monastère*, leur commune et sainte origine, les portera toujours à conformer en tout leurs façons de penser à la sienne.

Mais, quelque solides que soient les conjectures avantageuses que l'on forme ici sur leur compte, on a la satisfaction de pouvoir parler avec encore plus de confiance des sentiments des trois maisons de Paris, parce que l'on a été longtemps à portée de les connoître et de s'en assurer. On rend donc, avec autant de joie que de justice, à toutes les vierges ferventes qui les composent, le témoignage certain et glorieux d'un attachement également inviolable à la personne, à l'esprit, à la doctrine, au style du saint patriarche. Là ne se lisent point ces copies foibles et manquées d'un auteur unique et inimitable en son genre. On veut, en étudiant, dans les écrits immortels de S. François de Sales, les plus pures, les plus sublimes maximes de la perfection, y voir en même temps, y contempler avec transport et avec délices l'image naturelle de la belle âme de ce Père chéri, qu'il y a empreinte sans le vouloir, et qui disparoît misérablement sous les traits languissants, fades et défigurés d'une traduction. *Brebis* fidèle, on veut *entendre la voix* douce et touchante *du vrai pasteur;* on la *méconnoîtroit* aux accents contrefaits et mal imités d'un interprète *étranger*.

Le monastère de la rue Saint-Antoine, sixième de l'Institut et premier de Paris; ce monastère, fondé et gouverné durant ses trois premières années par la bienheureuse de Chantal elle-même; ce monastère, où fleurit constamment, dans sa vigueur primitive, l'esprit de la Visitation; ce monastère, si justement et si tendrement révéré de tous ceux du même Ordre; ce monastère (le lecteur permettra bien ce léger épanchement de cœur), ce monastère qui, pour tant de raisons, *est*, et sera éternellement *en la considération* et vénération *que Dieu sçayt*, a eu des occasions particulières de signaler son respect pour les vrais écrits des saints fondateurs. C'est au goût pur et éclairé de la mère Marguerite-Emmanuelle Le Feron, ci-devant supérieure de cette maison, autant qu'à ce sentiment de respect religieux, que l'on doit l'édition fidèle et littérale des Epîtres de la bienheureuse mère de Chantal; et ce fut elle encore qui, par la fermeté judicieuse avec laquelle elle arrêta les suites du dessein, déjà exécuté, de traduire en *françois à la mode* celles du saint évêque, sauva du même coup, et au public connoisseur le chagrin de perdre irréparablement les originaux précieux de ces Lettres, et au pieux et laborieux éditeur qui les avoit traduites les infaillibles reproches que lui auroit attirés, de la part de tous les siècles, sa funeste entreprise.

1. Le même Père de Tournemine, renvoyant à la feue mère Catherine-Angélique du Tillet, alors supérieure du premier monastère de la Visitation de Paris, quelques écrits de la bienheureuse mère de Chantal, lui disoit dans une lettre :

« La vénérable avoit pris de son saint directeur jusqu'au style, aussi propre à toucher qu'à » instruire... Ses lettres méritent assurément d'être rendues plus communes par une nouvelle » édition; MAIS SANS TOUCHER AU LANGAGE : il est bon, et sûrement, en voulant le mettre à la » mode, ON LUI ÔTEROIT SA FORCE ET SON ONCTION. JE VOIS AVEC INDIGNATION paroître une *Intro* » *duction à la vie dévote*, mise, DIT-ON, en meilleur françois! »

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

S. FRANÇOIS DE SALES.

FORMULAIRE DE PROSNE

[*Inséré par S.* FRANÇOIS DE SALES *dans l'édition qu'il donna, en* 1603, *du Rituel romain à l'usage du diocèse de Genève.*]

✝ Au nom du Pere et du Fils et du Sainct-Esprit. Ainsi soit-il.

Peuple chrestien, quoique nostre bon Dieu exauce toutes les prieres qui luy sont faites devotement au nom de Jesus-Christ son Fils, il s'est reservé toutesfois des lieux et des jours où il veut estre plus particulierement servi et invoqué, et où il reçoit aussi plus favorablement nos demandes. C'est pourquoy la saincte Eglise, fondée sur les divines promesses et sur les coustumes apostoliques, a pieusement ordonné que, les saincts jours de dimanches et de festes, nous nous assemblions dans l'Eglise, qui a esté appellée par Nostre Seigneur la mayson de Dieu et une mayson de priere. Et ceste assemblée a lieu pour y celebrer le tres-sainct sacrifice de la Messe, dans lequel nostre Sauveur s'offre et se presente reellement à Dieu son Pere, par les mains des prestres, sous les especes du pain et du vin, en qualité de victime et d'offrande vivante, en souvenir et en memoire de sa mort et passion, afin que, par ce divin sacrifice, nous rendions nos hommages à Dieu nostre createur, que nous lui tesmoignions nostre recognoissance pour tous les bienfaicts que nous avons receus de luy, et que nos prieres soient encore plus agreables devant le throsne de sa divine bonté.

Pour faire donc aujourd'huy ceste saincte celebration le mieux que nous pourrons, sçachant que Dieu regarde d'un œil favorable les prieres des humbles, et qu'il ne mesprise point un cœur contrit et humilié, nous nous mettrons à genoux, et en nous humiliant de tout nostre cœur devant luy, nous le remercierons de tous les biens que nous avons receus, et de ceux qui nous sont preparez, et principalement de la mort et passion de Nostre-Seigneur, par laquelle nous avons esté delivrez de la damnation eternelle, advouant et declarant que nous sommes ses pauvres et miserables creatures, indignes et inutiles serviteurs, dependant en tout et partout de sa saincte misericorde, à laquelle nous recourrons pour avoir le pardon et la remission de nos offenses et de nos iniquitez. Et dans ceste intention, nous nous accuserons de tous nos pechez en general, avec une veritable resolution de les confesser en particulier en temps et lieu, selon le commandement de Dieu et de la saincte Eglise. Nous dirons donc : *Je me confesse à Dieu,* etc. (Il faut dire ici tout au long le *Confiteor,* le *Misereatur* et l'*Indulgentiam* en françois).

Dans ces mesmes sentimens de recognoissance et d'humilité, nous demanderons à Dieu son ayde et son secours pour tous nos besoins; et premiere-

ment qu'il luy playse dresser nos ames à son sainct service, afin que, sur le fondement de la vraye foy, nous puissions avoir une saincte esperance de nostre salut, par le moyen de la charité, en l'observation de ses commandemens.

Nous prierons ensuite pour tous nos superieurs, tant spirituels que temporels, pour nostre sainct pere le Pape, et pour tous les prelats, pasteurs et ecclesiastiques qui sont legitimement deputez au gouvernement des ames, et specialement pour Mgr nostre evesque, afin qu'il playse à Dieu leur faire la grace de si bien nourrir et guider les brebis qui leur sont confiées, qu'estant garanties de toutes les fausses doctrines et de toute seduction, elles vivent et perseverent sur la terre en l'union de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, attendant d'estre reçeues en l'Eglise triomphante dans le paradis.

Nous prierons aussi, comme recommande S. Paul, pour tous les princes et magistrats chrestiens, et specialement pour son Altesse le duc de Savoye, et pour Messeigneurs les princes du sang, et non-seulement pour eux, mais encore pour tous ceux qu'ils ont establis pour gouverner de leur part, afin qu'il playse à Dieu leur donner le don de force et de conseil, pour nous maintenir dans une saincte paix et tranquillité, et pour administrer avec droicture la justice, afin que, sous leur obeyssance, nous passions tellement par les biens temporels, que nous ne perdions pas les eternels.

De plus, puisque Nostre Seigneur, prevoyant la ruine de Hierusalem, pleura sur elle, nous devons deplorer de tout nostre cœur la perte de tant de pauvres ames des infidelles, des heretiques, des schismatiques et des faux chrestiens, qui s'amassent un thresor de cholere pour le jour du jugement de Dieu. Nous prierons donc le Seigneur qu'il luy playse les esclairer de la lumiere de la verité, et les faire entrer par sa saincte grace dans la voie du salut.

En outre, puisque Nostre-Seigneur regarde comme fait à luy-mesme ce qui est fait aux moindres des siens, nous prierons pour tous les pauvres affligez et necessiteux, pour les veufves, les orphelins, les malades, les prisonniers, les voyageurs, et generalement pour tous ceux qui sont dans la tribulation et l'adversité, afin qu'il playse au Pere des misericordes, au Dieu de toute consolation, de les assister de son esprit, afin que, recevant leur affliction en humilité, ils puissent posseder leurs ames en patience.

Nous prierons specialement Dieu qu'il luy playse avoir en sa garde toutes les femmes enceintes, et en particulier celles de ceste paroisse, afin que l'enfant qu'elles portent reçoive le sacrement de baptesme, pour avoir part à l'heritage du ciel.

S'il faut recommander quelqu'un en particulier, on adjoustera icy : *Nous prierons encore pour N... de cette paroisse, lequel estant dangereusement malade, se recommande à vostre charité, afin qu'il playse à Dieu luy envoyer ce qu'il sçayt luy estre le plus proufitable pour son salut.*

Nous demanderons aussi à ce Père celeste nostre pain quotidien, ainsi qu'il nous a enseigné, le priant de conserver et de multiplier les fruicts de la terre, et de donner sa benediction aux travaux de nos mains, afin que nous puissions les recueillir en paix et en santé, pour en user sobrement selon sa volonté, et en faire part aux pauvres.

Enfin, puisque la saincte Escriture enseigne, et l'Eglise a tousjours creu que c'est une saincte et salutaire pensée de prier pour les fidelles defuncts, nous prierons pour nos peres, meres, freres, sœurs, parens, amys, et tous les autres fidelles decedez, et en particulier pour les bienfaicteurs de ceste Eglise (specialement pour N...) et pour les fidelles dont les corps reposent en

ceste eglise ou dans le cimetiere, lesquels, estant morts dans le sein de la veritable Eglise, sont et seront tousjours ses enfans, appartenant au royaume de Jesus-Christ, et membres d'un mesme corps avec nous. Nous demanderons à Dieu que s'ils estoient detenus en quelque peyne, il luy playse les en retirer et les placer dans le repos eternel.

Or, afin que nos demandes soient plus agreables au Pere eternel, nous les luy presenterons selon la forme que Nostre Seigneur son Fils nous a enseignée dans l'*Orayson dominicale,* que nous reciterons maintenant, tant pour la bien graver dans nostre memoire, que pour commencer nos prieres par elle. Vous direz donc humblement avec moi : *Nostre Pere,* etc.

Nous reciterons aussi la Salutation angelique, tant en memoire de nostre redemption, qui fut annoncée par l'ange dans ceste salutation, que pour nous joindre à la communion de tous les saincts, en la personne de la Saincte Vierge Marie, que nous supplierons de prier pour nous Dieu le Pere, au nom de son Fils, nostre unique Sauveur. Vous direz donc avec moi : *Je vous salue,* etc.

De plus, parce que non-seulement nos prieres, mais aussi toutes nos actions doivent estre fondées et enracinées dans la vraye foy, sans laquelle, comme dit l'Escriture, il est impossible de playre à Dieu, nous ferons une protestation generale de vouloir vivre et mourir dans la foy de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine, en recitant le Symbole des Apostres : *Je crois en Dieu,* etc.)

Il est encore principalement necessaire au vray chrestien, pour parvenir à la vie eternelle, d'observer la volonté de Dieu; car la foy sans les œuvres est une foy morte, comme dit S. Jacques (Cap. 2). Escoutez donc avec respect les commandemens de Dieu, pour les apprendre et les garder de poinct en poinct, moyennant la saincte grâce : *Je suis le Seigneur,* etc.

(Il faut lire icy quelquesfois les Commandemens de Dieu, tels qu'ils sont dans le XXe chapitre de l'*Exode.* D'autres fois aussi on pourra les lire selon la formule usitée : *Un seul Dieu,* etc.)

Non-seulement Dieu veut qu'on luy obeysse, mais il veut encore qu'on obeysse à l'Eglise, sous peine, pour ceux qui s'y refuseroient, d'estre à ses yeux comme des infidelles, des payens et des publicains; car celuy qui n'a pas l'Eglise pour Mere, ne peut pas avoir Dieu pour Pere. Vous apprendrez donc et garderez de bon cœur ses commandemens qui sont : *Les dimanches,* etc.

S'il y a dans la semaine des vigiles ou des festes, on pourra dire : *Obeyssant donc aux Commandemens de l'Eglise, vous jeusnerez tel jour, ou vous observerez telle feste, vous abstenant de toute œuvre servile pour vaquer au service de Dieu, de la mesme maniere que cela se prattique le dimanche.*

S'il y a quelque feste de vœu, on dira : *Vous aurez tel jour la feste que vos predecesseurs ont vouée à telle occasion, que vous estes obligez d'observer comme le dimanche, selon vostre vœu.*

S'il y a quelque feste de devotion, on dira : *Vous aurez tel jour une telle feste qui n'est pas de commandement, mais seulement de devotion pour ceux qui voudront l'observer.*

S'il faut publier quelque mariage, on dira : *Il y a promesse de mariage en presence de nostre mere la saincte Eglise entre N... et N... Si quelqu'un cognoist quelque empeschement pour lequel ce mariage ne dust pas avoir son plein et entier effect, qu'il ayt à le reveler; autrement il n'en sera pas creu dans la suite.*

S'il faut donner advis de quelque larcin, ou de quelque chose perdue, on dira : *J'advertis ceux ou celles qui auront desrobé ou trouvé telle chose qu'ils la rendent ; autrement ils encourront la malediction portée contre ceux qui violent la loi de Dieu.*

S'il y a quelque monitoire, on le publiera icy.

S'il n'y a aucune feste, on dira : *Vous n'avez, dans ceste semaine, aucune feste de commandement, ny de devotion.*

On finira en disant : *Mais seulement je vous recommande d'aymer Dieu par-dessus toutes choses et vostre prochain comme vous-mesmes. Que donc tout debat, toute vengeance, toute dissension et toute malveillance cesse et ne se treuve jamais entre vous, et que la benediction, la grace et la paix de Dieu vous soient données pour tousjours ! Au nom du Père et du Fils et du Sainct-Esprit. Ainsi soit-il.*

Ou bien on dira : *Que la benediction donnée à sainct Pierre, à sainct Paul, à saincte Magdeleine repentante, et au bon larron sur la croix, vous soit donnée à tous et à toutes ! Au nom du Pere et du Fils et du Sainct-Esprit. Ainsi soit-il.*

Ou bien, apres la publication des festes ou des monitoires, on pourra achever le prosne de ceste maniere : *Que ceux qui observent les commandemens de Dieu et de l'Eglise soient benys et remplis du Sainct-Esprit ! Au contraire les devins, les sorciers, ceux qui mettent une main violente sur les prestres, les ecclesiastiques et les religieux pour les offenser notablement, ceux qui entreprennent sur la juridiction ecclesiastique, ceux qui recelent les testamens et legs pieux des defuncts, ne les revelant pas à ceux auxquels on doit le faire, ceux qui retiennent injustement les dixmes et autres biens de l'Eglise, sont declarez excommuniez. Que la benediction de Dieu descende et demeure tousjours sur vous ! Au nom du Pere et du Fils et du Sainct-Esprit. Ainsi soit-il.*

Le second dimanche apres l'Epiphanie, tous les curez renouvelleront en ceste maniere la publication du decret du Concile de Trente sur le mariage : *Le sacrement de mariage est de la plus grande importance à l'Eglise chrestienne ; c'est pourquoi nostre mere, la saincte Eglise Catholique, Apostolique et Romaine, voulant que desormais il soit celebré plus convenablement et plus sainctement, a declaré nuls et de nul effect tous les mariages qui se font sans la presence de l'evesque, ou du curé, ou de quelqu'un delegué de la part de l'evesque ou du curé, et sans l'assistance de deux tesmoins. Ceste ordonnance ayant esté depuis longtems publiée dans tout le diocese, vous est maintenant de nouveau desclarée, publiée et annoncée, afin que personne n'en pretende cause d'ignorance.*

A la feste de la saincte Trinité, tous les curez enseigneront dans les termes suivans, à leur peuple, la maniere d'administrer le sacrement de Baptesme : *L'Eglise nous expose dans l'Evangile de ce jour le commandement que Nostre-Seigneur fit à ses Apostres pour l'administration du sacrement de Baptesme. Chaque fidelle peut et doit l'administrer en cas d'extresme necessité, c'est-à-dire lorsqu'il y a danger que l'enfant qui doit estre baptisé ne meure promptement. En ce cas il suffit de prendre de l'eau naturelle et commune, et de la verser sur l'enfant en telle sorte qu'elle le touche, en disant ces parolles :* « Je te baptise au nom du Pere, et du Fils, et du Sainct-Esprit » *Et afin que vous puissiez mieux les retenir pour en user dans ce cas de necessité, je dy encore une fois qu'en versant l'eau sur l'enfant, en telle sorte qu'elle le touche, il faut dire :* « Je te baptise au nom du Pere, et du Fils, et du Sainct-Esprit.

Le dimanche de la Quinquagesime, chaque curé donnera l'advertissement suivant à son peuple : *Mercredi prochain nous commencerons le sainct Caresme et nous ferons l'imposition des sainctes Cendres, selon l'institution Catholique et Apostolique. C'est pourquoy chacun est adverti d'accomplir son devoir en s'abstenant, depuis ce jour jusqu'à Pasques, de l'usage de la chair, des œufs et du fromage, à moins que, pour quelque cause raisonnable, il n'en fust dispensé par les superieurs ecclesiastiques. De plus, chacun doit jeusner tous les jours, excepté le dimanche, à moins qu'il n'en soit excepté à cause de l'aage, de la maladie, ou pour d'autres raysons. Et parce que ce sainct tems est la sayson de la cueillette spirituelle des bonnes œuvres, on vous exhorte au nom de Dieu de vous adonner plus soigneusement à la priere, aux aumosnes et aux œuvres de penitence, en vous preparant à faire la saincte confession et communion de Pasques pour la gloire de Dieu et le salut de vos ames.*

Au reste, il est deffendu à tous les curez et vicaires de publier au prosne et à la solemnité de la saincte Messe aucune chose profane, comme ventes, accensemens [1] de biens, payemens de tailles, ou autres choses semblables, mais seulement ce qui concernera le service de Dieu et de son Eglise, comme les jeusnes, les festes, les processions et les autres choses qui seroient ordonnées par Mgr l'evesque.

ABREGÉ DU PROSNE

Dont les Curez pourront se servir quand ils feront le catéchisme apres le Prosne ou quand on aura à faire quelque prédication.

Peuple chrestien (*Et le reste comme ci-dessus jusqu'à la fin du* Confiteor, *du* Misereatur, *et de l'*Indulgentiam *en françois*).

Dans ces mesmes sentimens de recognoissance et d'humilité, nous demanderons à Dieu son ayde et son secours pour tous nos besoins et ceux du prochain, par l'Oraison dominicale que Nostre-Seigneur nous a enseignée. Vous direz donc humblement avec moi... (*Le reste comme ci-dessus*).

TRAITTÉ DE LA PREDICATION

Ou Lettre à Monseigneur l'Archevesque de Bourges [2], *sur la vraye maniere de prescher.*

MONSEIGNEUR,

IL n'est rien d'impossible à l'amour : je ne suis qu'un chetif et malotru predicateur, et il me fait entreprendre de vous dire mon advis de la vraye façon de prescher. Je ne sçay si c'est l'amour que vous me portez qui tire ceste eau de la pierre, ou si c'est celuy que je vous porte qui fait sortir ces roses de l'espine. Permettez-moy ce mot d'amour, car je parle à la chrestienne; et ne trouvez pas estrange que je vous promette des eaux et des roses, car ce sont epithetes qui conviennent à toute doctrine catholique,

1. Recensements pour la fixation des tailles. — 2. André Frémiot, frère de sainte Chantal.

pour mal agencée qu'elle soit. Je vay commencer : Dieu y veuille mettre sa main !

Pour parler avec ordre, je considere la predication en ses quatre causes, l'efficiente, la finale, la materielle, et la formelle ; c'est-à-dire, qui doit prescher, pour quelle fin on doit prescher, que c'est que l'on doit prescher, et la façon avec laquelle on doit prescher.

I. — Qui doit prescher.

Nul ne doit prescher qu'il n'ayt trois conditions : une bonne vie, une bonne doctrine, une legitime mission.

Je ne dy rien de la *Mission* ou Vocation : seulement je remarque que les evesques ont non-seulement la mission, mais ils en ont les sources ministerielles, et les autres predicateurs n'en ont que les ruisseaux. C'est leur premiere et grande charge ; on le leur dit en les consacrant. Ils reçoivent à cest effect une grace speciale en la consecration, laquelle ils doivent rendre fructueuse [1]. S. Paul en ceste qualité s'ecrie : *Malheur à moy si je n'evangelize pas ; Væ mihi, si non evangelizavero* (I. Cor. 9). Le Concile de Trente : *C'est*, dit-il, *le principal devoir de l'evesque, que de prescher ; Præcipuum est Episcoporum munus prædicare* (Sess. V, De Ref., cap. 2). Ceste consideration nous doit donner courage : car Dieu en cest exercice nous assiste specialement ; et c'est merveille combien la predication des evesques a un grand pouvoir au prix de celle des autres predicateurs. Pour abondans que soient les ruisseaux, on se playt de boire à la source.

Quant à la *Doctrine*, il faut qu'elle soit suffisante, et n'est pas requis qu'elle soit excellente.

S. François n'estoit pas docte, et neantmoins grand et bon predicateur ; et, en notre aage, le B. Cardinal Borromée n'avoit de science que bien mediocrement, toutesfois il faysoit merveille. J'en sçay cent exemples. Un grand homme de lettres (qui est Erasme) a dit que le meilleur moyen d'apprendre et devenir sçavant, c'est d'enseigner : en preschant on devient predicateur. Je veux seulement dire ce mot : le predicateur sçayt tousjours assez, quand il ne veut pas paroistre de sçavoir plus que ce qu'il sçayt.

Ne saurions-nous bien parler du mystere de la Trinité ? n'en disons rien. Ne sommes-nous pas assez versez pour expliquer l'*In principio* de S. Jean ? laissons-le là. Il ne manque pas d'autres matieres plus utiles ; il n'est pas question qu'on fasse tout.

Quant à la *Bonne vie*, elle est necessaire en la façon que dit S. Paul de l'evesque, et non plus ; de façon qu'il n'est pas besoin que nous soyons meilleurs pour estre predicateurs que pour estre evesques. C'est donc desja autant de fait : *Oportet*, dit S. Paul, *Episcopum irreprehensibilem esse* (I. Tim. 3).

Mais je remarque que non-seulement il faut que l'evesque et le predicateur ne soient pas vicieux de pechez mortels, mais de plus qu'ils evitent certains pechez veniels, voire mesme certaines actions qui ne sont point pechez. S. Bernard, vostre docteur, dit ce mot : *Nugæ secularium sunt blasphemiæ clericorum.* Un seculier peut jouer, aller à la chasse, sortir de nuict pour aller aux conversations ; tout cela n'est point reprehensible, et, fait par recreation, n'est nullement peché. Mais en un evesque, en un predi-

1. *Accipe Evangelium, et vade, prædica populo tibi commisso* (Pontif. Rom. *De cons. el. in Episc.*)

cateur, si ces actions ne sont assaisonnées de cent mille circonstances, qui malaisement se peuvent rencontrer, ce sont scandales et grands scandales. On dit : Ils ont bon temps, ils s'en donnent à cœur joie. Allez apres cela prescher la mortification ! on se moquera du prescheur.

Je ne dy pas qu'on ne puisse jouer à quelques jeux bien honnestes, une fois ou deux le mois par recreation; mais que ce soit avec une grande circonspection.

La chasse est interdite du tout : j'en dy de mesme des depenses superflues en festins, en habits, en livres; ès evesques, ce sont de grands pechez. S. Bernard nous instruit disant : *Clamant pauperes post nos : Nostrum est quod expenditis ; nobis crudeliter eripitur quidquid inaniter expenditur.* Comment reprendrons-nous les superfluitez du monde, si nous faysons paroistre les nostres?

S. Paul dit : *Oportet episcopum esse hospitalem* (I. Tim. 3). L'hospitalité ne consiste pas à faire des festins, mais à recevoir volontiers les personnes à table, telle que les evesques la doivent avoir, et que le Concile de Trente determine : *Oportet mensam episcoporum esse frugalem.* J'excepte certaines occasions que la prudence et charité savent discerner.

Au demeurant, on ne doit jamais prescher sans avoir celebré la messe, ou la vouloir celebrer. Il n'est pas croyable, dit S. Chrysostome, combien la bouche qui a reçeu le S. Sacrement est horrible aux demons. Et il est vrai, il semble, que l'on puisse dire apres S. Paul : *An experimentum quæritis ejus, qui loquitur in me Christus* (II. Cor. 13)? On a beaucoup plus d'asseurance, d'ardeur et de lumiere : *Quamdiù sum in mundo*, dit le Seigneur, *lux sum mundi* (Joan. 8). Chose certaine, que Nostre Seigneur estant en nous reellement, il nous donne clarté; car il est la lumiere. Aussi les disciples d'Emaüs, ayant communié, eurent les yeux ouverts.

Mais au fin moins [1], il faut estre confessé, suivant ce que Dieu dit au rapport de David : *Peccatori autem dixit Deus : Quarè tu enarras justitias meas, et assumis testamentum meum per os tuum* (Psal. 49)? Et S. Paul : *Castigo corpus meum, et in servitutem redigo, ne, cùm aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar* (I. Cor. 9). Mais c'est trop sur ce poinct.

II. — De la fin du predicateur.

La fin est la maistresse cause de toutes choses : c'est elle qui esmeut l'agent à l'action, car tout agent agit et pour la fin et selon la fin; c'est elle qui donne mesure à la matiere et à la forme : selon le dessein qu'on a de bastir une grande ou une petite mayson, on prepare la matiere, on dispose l'ouvrage.

Quelle donc est la fin du predicateur en l'action de prescher? Sa fin et son intention doit estre de faire ce que Nostre Seigneur est venu pour faire en ce monde; et voicy ce qu'il en dit luy-mesme : *Ego veni ut vitam habeant, et abundantiùs habeant* (Joan. 10). La fin donc du predicateur est que les pecheurs morts en l'iniquité vivent à la justice, et que les justes qui ont la vie spirituelle l'ayent encore plus abondamment, se perfectionnant de plus en plus, et, comme il fut dit à Jeremie : *Ut evellas et destruas* (Jer. 1) les vices et les pechez, *et ædifices et plantes*, les vertus et perfections. Quand donc le predicateur est en chaire, il doit dire en son cœur : *Ego veni ut isti vitam habeant, et abundantiùs habeant.*

1. A tout le moins.

Car pour chevir [2] de cette pretention et dessein, il faut qu'il fasse deux choses; c'est à sçavoir, enseigner et esmouvoir : enseigner les vertus et les vices; les vertus, pour les faire aymer, affectionner et prattiquer; les vices, pour les faire detester, combattre et fuïr : c'est tout en somme donner de la lumiere à l'entendement et de la chaleur à la volonté.

C'est pourquoy Dieu envoya aux Apostres, le jour de la Pentecoste, qui fut le jour de leur consecration episcopale, ayant desjà eu la sacerdotale le jour de la Çene, des langues de feu, afin qu'ils sussent que la langue de l'evesque doit esclairer l'entendement des auditeurs et eschauffer leurs volontez.

Je sçay que plusieurs disent que, pour le troisiesme, le predicateur doit delecter; mais quant à moy, je distingue, et dy qu'il y a une delectation qui suit la doctrine et le mouvement. Car qui est ceste ame tant insensible qui ne reçoive un extresme playsir d'apprendre bien et sainctement le sainct chemin du ciel, qui ne ressente une consolation extresme de l'amour de Dieu? Et pour ceste delectation, elle doit estre procurée; mais elle n'est pas distincte de *l'enseigner* et *esmouvoir*, c'en est une dependance.

Il y a une autre sorte de delectation, qui ne depend pas de *l'enseigner* et *esmouvoir*, mais qui fait son cas à part, et bien souvent empesche l'*enseigner* et l'*esmouvoir*. C'est un certain chatouillement d'oreilles, qui provient d'une certaine elegance seculiere, mondaine, et profane, de certaines curiositez, agencemens de traicts, de parolles, de mots; bref, qui depend entierement de l'artifice : et quant à celle-ci, je nie fort et ferme qu'un predicateur y doive penser; il la faut laisser aux orateurs du monde, aux charlatans et courtisans, qui s'y amusent. Ils ne preschent pas Jesus-Christ crucifié, mais ils se preschent eux-mesmes : *Non sectamur lenocinia rhetorum, sed veritates piscatorum.*

S. Paul deteste les auditeurs *prurientes auribus* (II. Tim. 4), et par consequent les predicateurs qui leur veulent complayre : cela est un pedantisme. Au sortir du sermon, je ne voudrois pas qu'on dist : O qu'il est grand orateur! ô qu'il a une belle memoire! ô qu'il est sçavant! ô qu'il dit bien! Mais je voudrois que l'on dist : O que la penitence est belle! ô qu'elle est necessaire! Mon Dieu, que vous estes bon, juste! et semblable chose; ou que l'auditeur, ayant le cœur saisy, ne pust tesmoigner de la suffisance du predicateur que par l'amendement de sa vie : *Ut vitam habeant, et abundantiùs habeant.*

III. — Ce que le predicateur doit prescher.

S. Paul dit en un mot à son Timothée : *Prædica verbum* (II. Tim. 4). Il faut prescher la parolle de Dieu. *Prædicate Evangelium*, dit le maistre S. François, duquel aujourd'huy nous faysons la feste; et explique cela, commandant à ses freres de prescher les vertus et les vices, l'enfer et le paradis. Il y a suffisamment de quoi en l'Escriture saincte pour tout cela; il n'en faut pas davantage.

Se faut-il doncques point servir des docteurs chrestiens et des livres des saincts? Si fait, à la verité. Mais qu'est-ce autre chose, la doctrine des Peres de l'Eglise, que l'Evangile expliqué, que l'Escriture saincte exposée? Il y a à dire entre l'Escriture saincte et la doctrine des Peres, comme entre une amande entiere et une amande cassée, de laquelle le noyau peut estre

2. Venir à bout.

mangé d'un chacun; ou comme d'un pain entier et d'un pain mis en pieces et distribué. Au contraire doncques il faut s'en servir; car ils ont esté les instrumens par lesquels Dieu nous a communiqué le vrai sens de sa parolle.

Mais des histoires des saincts, s'en peut-on pas servir? Mais, mon Dieu! y a-t-il rien de si utile, rien de si beau? Mais aussi qu'est-ce autre chose, la vie des Saincts, que l'Evangile mis en œuvre? Il n'y a non plus de difference entre l'Evangile escrit et la vie des Saincts qu'entre une musique notée et une musique chantée.

Des histoires profanes, quoi? Elles sont bonnes : mais il s'en faut servir comme l'on fait des champignons, fort peu, pour seulement reveiller l'appetit; et lors encore faut-il qu'elles soient bien apprestées, et comme dit S. Hierome, il leur faut faire comme faysoient les Israëlites aux femmes captives, quand ils les vouloient espouser : il leur faut rogner les ongles et couper les cheveux, c'est-à-dire les faire entierement servir à l'Evangile et à la vraie vertu chrestienne, leur oster ce qui se treuve de reprehensible ès [1] actions païennes et profanes; et il faut, comme dit la saincte parolle, *Separare pretiosum à vili* (Jer. 15). En la valeur de Cesar, l'ambition doit estre separée et remarquée; en celle d'Alexandre, la vanité, la fierté et superbe; en la chasteté de Lucrece, sa desesperée mort.

Et des fables des poëtes? Oh! de celles-là point du tout, si ce n'est si peu et si à-propos, et avec tant de circonspection, comme contre-poison, que chacun voie qu'on n'en veut pas faire profession; tout cela si briefvement que ce soit assez.

Leurs vers sont utiles : les anciens les ont parfois employez, pour devots qu'ils fussent; mesme jusqu'à S. Bernard, lequel je ne sçay pas où il les avoit appris. S. Paul fut le premier à citer *Aratus et Menander*.

Mais quant aux fables, je n'en ay jamais rencontré en pas un sermon des anciens, sauf une seule d'Ulysse et des Sirennes employées par S. Ambroise en un de ses sermons [2]. C'est pourquoy je dy, ou du tout point, ou si peu que rien. Il ne faut mettre l'idole de Dagon avec l'arche d'alliance.

Et des histoires naturelles? Tres-bien : car le monde, fait par la parolle de Dieu, ressent de toute part ceste parolle; toutes ses parties chantent la loüange de l'Ouvrier. C'est un livre qui contient la parolle de Dieu, mais en un langage que chacun n'entend pas. Ceux qui l'entendent par la meditation font fort bien de s'en servir, comme faysoit S. Antoine, qui n'avoit nulle autre bibliotheque. Et S. Paul dit : *Invisibilia Dei per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur* (Rom. 1). Et David : *Cœli enarrant gloriam Dei* (Psal. 18).

Ce livre est bon pour les similitudes, pour les comparaysons, *à minori ad majus*, et pour mille autres choses. Les anciens Peres en sont pleins, et l'Escriture saincte en mille endroicts : *Vade ad formicam* (Prov. 6); *Sicut gallina congregat pullos suos* (Matth. 23); *Quemadmodùm desiderat cervus* (Psal. 41); *Quasi struthio in deserto* (Jer. 4); *Considerate lilia agri* (Luc. 12); et cent mille semblables.

Mais surtout que le predicateur se garde bien de raconter de faux miracles, des histoires ridicules, comme certaines visions tirées de certains autheurs de basse ligne, choses indecentes, et qui puissent rendre notre ministere vituperable et mesprisable.

Voilà ce qui me semble touchant la matiere en gros : reste neantmoins à dire en particulier des parties de la matiere du sermon.

1. Dans les. — 2. Notre Saint tire aussi de là une comparaison.

La premiere partie de ceste matiere, ce sont les passages de l'Escriture, lesquels à la verité tiennent le premier rang, et font le fondement de l'edifice : car enfin nous preschons la parolle, et nostre doctrine gist en l'authorité. *Ipse dixit, Hæc dicit Dominus* (Isa. 21), disoient tous les prophetes; et Nostre Seigneur mesme : *Doctrina mea non est mea, sed ejus qui misit me* (Joan. 7). Mais il faut, tant qu'il en sera possible, que les passages soient naïfvement et clairement interpretez. Or on peut bien user des passages de l'Escriture, les expliquant en l'une des quatre manieres que les anciens ont remarquées :

Littera facta docet; quid credas, allegoria;
Quid speres, anagoge; quid agas, tropologia 1.

Il n'y a pas trop bonne quantité; mais il y a de la rime, et encore plus de raison.

Pour le regard du sens litteral, il se doit puiser dans les commentaires des Docteurs. C'est tout ce qu'on peut dire; mais c'est au predicateur de le faire valoir, de peser les mots, leur proprieté, leur emphase [2]; comme, par exemple, hier j'expliquois en ce village le commandement *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde, ex totâ animâ, ex totâ mente* (Matth. 22). Je pensois, avec nostre saint Bernard, *ex toto corde*, c'est-à-dire courageusement, vaillamment, fervemment, parce qu'au cœur appartient le courage; *ex totâ animâ*, c'est-à-dire affectueusement, parce que l'ame, en tant qu'ame, est la source des passions et affections; *ex totâ mente*, c'est-à-dire spirituellement, discretement, parce que *mens* c'est l'esprit et la partie superieure de l'ame, à laquelle appartient le discernement et jugement, pour avoir le zele *secundùm scientiam et discretionem* (Rom. 10).

Ainsi ce mot *diligere* doit estre pesé, parce qu'il vient de *eligo*, et represente naïfvement le sens litteral, qui est qu'il faut que nostre cœur, nostre ame, et nostre esprit choisisse et prefere Dieu entre toutes choses, qui est le vray amour appreciatif, duquel les theologiens interpretent ces parolles.

Quand il y a diversité d'opinions entre les Peres et les Docteurs, il se faut abstenir d'apporter les opinions qui doivent estre refutées : car on ne monte pas en chaire pour disputer contre les Peres et Docteurs catholiques; il ne faut pas reveler les infirmitez de nos maistres, et ce qui leur est eschappé comme hommes, *ut sciant gentes quoniam homines sunt.*

Mais on peut bien apporter plusieurs interpretations, les loüant et faysant valoir toutes l'une apres l'autre, comme je fis, le caresme passé, de

1. Voici les mêmes vers tournés d'une façon plus régulière :

Littera gesta docet; quid credas, allegoria;
Moralis, quid agas; quò tendas, anagogia.

C'est-à-dire : La lettre enseigne les faits, l'allégorie ce qu'il faut croire, la morale ce qu'il faut faire, et l'anagogie ce qu'il faut espérer.

Ainsi, le sens littéral est celui qui est immédiatement contenu dans les paroles.

Le sens allégorique est celui par lequel un passage de l'Ancien Testament signifie, outre le sens littéral, quelque mystère de la foi qu'il fallait croire dans le Nouveau; par exemple, l'histoire de Melchisédech signifiait le mystère de l'Eucharistie.

Le sens anagogique est celui par lequel un passage de l'Ecriture, outre le sens littéral qu'il contient, signifie quelque chose à espérer dans l'autre vie; ainsi la cène eucharistique signifie cette nourriture invisible dont parlait l'ange Raphaël.

Le sens moral est celui qui, outre le sens littéral, signifie qu'il y a quelque chose à faire pour Dieu; ainsi toute la vie de Jésus-Christ doit être le modèle de la nôtre.

Le sens allégorique répond à la *foi*, le sens anagogique a rapport à l'*espérance*, et le sens moral tient à la *charité*.

2. Emphase, *Explication*, *développement*.

six opinions et interpretations des Peres sur ces parolles : *Dicite quia servi inutiles sumus* (Luc. 17), et sur ces autres parolles : *Non est meum dare vobis* (Matth. 20) ; car, si vous vous en ressouvenez, je tirai de chacune de tres bonnes consequences : mais je tus celle de S. Hilaire, ce me semble ; ou, si je ne le fis, je fis faute, et le devois faire, parce qu'elle n'estoit pas probable [1].

Pour le sens allegorique, il faut que le predicateur observe quatre ou cinq poincts.

Le premier est de tirer un sens allegorique qui ne soit pas trop forcé, comme font ceux qui allegorisent toutes choses; mais il faut qu'il soit naïfvement [2] tiré, sortant de la lettre, comme S. Paul fait, allegorisant d'Esaü et Jacob au peuple juif et gentil, de Sion ou Hierusalem à l'Eglise (Rom. 9).

Secondement, où il n'y a pas une tres grande apparence que l'une des choses ait esté la figure de l'autre, il ne faut pas traitter les passages l'un comme figure de l'autre, mais simplement par maniere de comparayson; comme, par exemple : le genevrier, sous lequel Helie s'endormit de detresse, est interpreté allegoriquement par plusieurs de la croix; mais moi, j'aimerois mieux dire ainsi : Comme Helie s'endormit sous le genevrier, ainsi nous devons reposer sous la croix de Nostre Seigneur par le sommeil de la saincte meditation; et non pas ainsi, qu'Helie signifie le chrestien, et le genevrier signifie la croix. Je ne voudrois pas asseurer que l'un signifie l'autre, mais je voudrois bien comparer l'un à l'autre; car ainsi le discours est plus ferme et moins reprehensible.

Tiercement, il faut que l'allegorie soit bienseante, en quoi sont reprehensibles plusieurs qui allegorisent la deffense faite en l'Escriture à la femme de ne point prendre l'homme par ses parties deshonnestes, au Deuteronome, chapitre 25 : *Si habuerint inter se jurgium viri duo, et unus contra alterum rixari cœperit; volensque uxor alterius eruere virum suum de manu fortioris, miseritque manum, et apprehenderit verenda ejus, abcides manum illius, nec flecteris super eam ullâ misericordiâ;* et disent qu'elle represente le mal que fait la Synagogue de reprocher aux Gentils leur origine, et qu'ils n'estoient pas enfans d'Abraham. Cela peut avoir de l'apparence; mais il n'y a pas de la bienseance, à cause que cette deffense porte une imagination dangereuse en l'esprit de l'auditeur.

Quartement, il ne faut point faire d'allegorie trop grande; car elles perdent leur grâce par la longueur, et semblent tendre à l'affectation.

Cinquiesmement, il faut que l'application se fasse clairement et avec grand jugement, pour rapporter dextrement les parties aux parties.

Il faut presque observer les mesmes regles aux sens anagogique et tropologique, dont l'anagogique rapporte les histoires de l'Escriture à ce qui ce passera en l'autre vie, et le tropologique les rapporte à ce qui se passe en l'ame et dans la conscience. J'en mettray un exemple qui servira pour tous les quatre sens.

Les parolles de Dieu parlant d'Esaü et de Jacob : *Duæ gentes sunt in utero, et duo populi ex ventre tuo dividentur; populusque populum superabit, et major serviet minori* (Gen. 25), litteralement, s'entendent des deux peuples sortis, selon la chair, d'Esaü et de Jacob, c'est à sçavoir, les Idumeens et Israëlites, dont le moindre, qui fut celui des Israëlites, surmonta le plus grand et l'aisné, qui fut le peuple d'Idumée, au temps de David.

Allegoriquement, Esaü represente le peuple Juif, qui fut l'aisné en la

1. Mgr l'Archevêque de Bourges assistait aux sermons que S. François fit à Dijon pendant le carême. — 2. Naturellement.

cognoissance du salut; car les Juifs furent les premiers preschez. Jacob represente les Gentils, qui furent les puisnez; et neantmoins les Gentils ont enfin surmonté les Juifs.

Anagogiquement, Esaü represente le corps, qui est l'aisné; car, avant que l'ame fust creée, le corps fut fait et en Adam et en nous. Jacob signifie l'esprit, qui est puisné. En l'autre vie, l'esprit surmontera et dominera sur le corps, lequel servira pleinement à l'ame et sans contradiction.

Tropologiquement, Esaü c'est l'amour-propre de nous-mesmes; Jacob, l'amour de Dieu en nostre ame. L'amour-propre est l'aisné, car il est né avec nous; l'amour de Dieu puisné, car il s'acquiert par les sacremens et penitences : et neantmoins il faut que l'amour de Dieu soit le maistre, et quand il est en une ame, l'amour-propre sert et est inferieur.

Or ces quatre sens donnent une grande, noble, et bonne matiere à la predication, et font merveilleusement bien entendre la doctrine : c'est pourquoy il s'en faut servir, mais avec les mesmes conditions que j'ay dit estre requises à l'usage du sens allegorique.

Apres les sentences de l'Escriture, les sentences des Peres et Conciles tiennent le second rang, et pour le regard d'icelles [1], je dy seulement que, si ce n'est bien rarement, il faut les choysir courtes, aiguës et fortes : les predicateurs qui en alleguent de longues allanguissent leur ferveur et l'attention de la plus part des auditeurs, outre le danger auquel ils s'exposent de manquer de memoire. Les courtes sentences et fortes sont comme celle de S. Augustin : *Qui fecit te sine te, non salvabit te sine te;* et l'autre : *Qui pœnitentibus veniam promisit, tempus pœnitendi non promisit,* et semblables. En vostre S. Bernard, il y en a une infinité; mais il faut, les ayant citées en latin, les dire en françois avec efficace et les faire valoir, les paraphrasant et deduisant vivement.

S'ensuivent les raysons, qu'une belle nature et un bon esprit peuvent fort bien employer; et pour celles-ci, elles se treuvent chez les Docteurs, et surtout chez S. Thomas plus aisement qu'ailleurs. Estant bien deduites, elles font une fort bonne matiere. Si vous voulez parler de quelque vertu; allez à la table de S. Thomas; voyez où il en parle; regardez ce qu'il dit, vous treuverez plusieurs raysons qui vous serviront de matiere : mais au bout de là il ne faut pas employer ceste matiere, sinon qu'on puisse fort clairement se faire entendre, pour le moins aux mediocres auditeurs.

Les exemples ont une merveilleuse force, et donnent un grand goust au sermon : il faut seulement qu'ils soient propres, bien proposez et mieux appliquez. Il faut choisir de belles histoires et esclatantes, les proposer clairement et distinctement, et les appliquer vivement, et comme font les Peres, proposant l'exemple d'Abraham qui immole son fils (Gen. 22), pour monstrer que nous ne devons rien epargner pour faire la volonté de Dieu; car ils remarquent tout ce qui peut rendre recommandable l'obeyssance d'Abraham.

Abraham, disent-ils, vieil; Abraham qui n'avoit que ce fils si beau, si sage, si vertueux et si aymable; neantmoins, sans repliquer, sans murmurer et hesiter, il le mene sur la montagne, et veut lui-mesme de ses propres mains l'immoler.

Et certes ils font l'application encore plus vive. Et toi, chrestien, tu es si peu resolu à immoler, je ne dy pas ton fils, ta fille, tous tes biens, ny une grande partie, mais un seul escu pour l'amour de Dieu, à secourir les

1. D'elles.

pauvres, une seule heure de tes passe-temps pour servir Dieu, une seule petite affection, etc.

Mais il faut prendre garde à ne pas faire des descriptions vaines et flasques, comme font plusieurs escholiers qui, au lieu de proposer l'histoire naïfvement et pour les mœurs, se mettront à descrire les beautés d'Isaac, l'espée tranchante d'Abraham, l'enceinte du lieu du sacrifice, et semblables choses impertinentes. Il ne faut estre aussi, ny si court que l'exemple ne penetre pas, ny si long qu'il ennuye.

Il faut aussi se garder de faire des introductions de colloques entre les personnes de l'histoire, sinon qu'elles soient tirées des parolles de l'Escriture ou tres probables : comme, en ceste histoire, qui [1] introduit Isaac se lamentant sur l'autel, implorant la compassion paternelle pour s'eschapper de la mort; ou bien Abraham disputant en soi-mesme, et se plaignant : il fait mal et tort à la valeur et resolution de l'un et de l'autre. Ainsi ceux qui, par la meditation, ont rencontré des colloques, doivent observer deux regles en la predication : l'une, de voir s'ils sont solidement fondez sur une apparente probabilité; l'autre, de ne point les proposer fort longs, car cela refroidit et le predicateur et l'auditeur.

Les exemples des saincts sont admirables, et surtout de ceux de la province où l'on presche, comme de S. Bernard à Dijon.

Il reste un mot à dire des similitudes : elles ont une efficace incroyable à bien esclairer l'entendement et à esmouvoir la volonté.

On les tire des actions humaines, passant de l'une à l'autre : comme, de ce que font les bergers, ce que doivent faire les evesques et pasteurs; comme fit Nostre Seigneur, en la parabole de la brebis perdue (Luc. 15);

Des histoires naturelles, des herbes, des plantes, des animaux, de la philosophie, et enfin de tout.

Les similitudes des choses triviales, estant subtilement appliquées, sont excellentes; comme Nostre Seigneur fait en la parabolle de la semence (Luc. 8).

Celles qui sont tirées des histoires naturelles, si l'histoire est belle et l'application belle, c'est un double lustre; comme celle de l'Escriture, de la renovation ou rajeunissement de l'aigle pour nostre penitence (Psal. 102).

Or il y a un secret en cecy, qui est extresmement profittable au predicateur : c'est de faire des similitudes tirées de l'Escriture, de certains lieux où peu de gens les sçavent remarquer; et cecy se fait par la meditation des parolles.

Exemple. David, parlant du mondain, dit : *Periit memoria eorum cum sonitu* (Psal. 9). Je tire deux similitudes de deux choses qui se perdent avec le son. Quand on casse un verre, en se cassant il perit en sonnant : ainsi les mauvais perissent avec un peu de bruit, on parle d'eux à leur mort; mais comme le verre cassé demeure du tout inutile, ainsi ces miserables, sans espoir de salut, demeurent à jamais perdus.

L'autre, quand un grand riche meurt, on sonne toutes les cloches, on lui fait de grandes funerailles; mais, passé le son des cloches, qui le benit, qui parle de lui? personne.

S. Paul parlant de celui qui n'a point de charité et fait quelques œuvres, il dit que, *factus est sicut æs sonans, aut cymbalum tinniens* (I. Cor. 13). On tire une similitude de la cloche, qui appelle les autres à l'eglise et n'y entre point; car ainsi un homme qui fait des œuvres sans charité : il edifie les autres et les incite au paradis, et il n'y va point lui-mesme.

1. Celui qui.

Or, pour rencontrer ces similitudes, il faut considerer les mots, s'ils ne sont point metaphoriques ; car quand ils le sont, tout aussi-tost il y a une similitude à qui les sçayt bien descouvrir. Par exemple : *Viam mandatorum tuorum cucurri, cùm dilatasti cor meum* (Psal. 118) : il faut considerer ce mot *dilatasti*, et celui de *cucurri*, car il se prend par metaphore. Or maintenant il faut voir les choses qui vont plus vite par dilatation ; et vous en treuverez quelques unes, comme les navires quand le vent estend leurs voiles. Les navires donc qui chosment au port, si-tost que le vent propice les saysit aux voiles, et qu'il les emplit et fait enfler, ils cinglent. Ainsi, lorsque le vent favorable du Sainct-Esprit entre dans nostre cœur, nostre ame court et cingle dans la mer des commandemens.

Et certes, qui observera cecy fera fructueusement beaucoup de belles similitudes, ésquelles similitudes il faut observer la decence à ne dire rien de vil, abject et sale.

Apres tout cela, je vous advise qu'on se peut servir de l'Escriture par application, avec beaucoup d'heur [1], encore que bien souvent ce qu'on en tire ne soit pas le vray sens; comme S. François disoit que les aumosnes estoient *panis angelorum*, parce que les anges les procuroient par leurs inspirations; et applique le passage : *Panem angelorum manducavit homo* (Psal. 77). Mais en ceci il faut estre discret et sobre.

IV. — De la disposition de la matière.

Il faut tenir methode sur toutes choses; il n'y a rien qui ayde plus le predicateur, qui rende sa predication plus utile, et qui aggrée tant à l'auditeur.

J'appreuve que la methode soit claire et manifeste, et nullement cachée, comme font plusieurs qui pensent que ce soit un grand coup de maistre de faire que nul ne cognoisse leur methode. De quoy, je vous prie, sert la methode, si on ne la void pas, et que l'auditeur ne la cognoisse pas ?

Pour vous ayder en cecy, je vous diray que, ou vous voulez prescher quelque histoire, comme de la Nativité, de la Resurrection, de l'Assomption ; ou quelque sentence de l'Escriture, comme *Omnis qui se exaltat humiliabitur* (Luc. 14); ou tout un Evangile où il y a plusieurs sentences; ou la vie de quelque sainct, avec quelque sentence.

Quand on presche une histoire, on se peut servir de l'une de ces methodes.

1° Considerer combien de personnages il y a en l'histoire que vous voulez prescher, puis de chascun tirer quelque consideration.

Exemple. En la resurrection, je vois les Marie, les anges, les gardes du sepulchre, et nostre doux Sauveur. Es Marie j'y vois la ferveur et diligence; és anges, la joie et jubilation en leurs habicts blancs et en lumiere; és gardes j'y vois la foiblesse des hommes qui entreprennent contre Dieu; en Jesus, je vois la gloire, le triomphe de la mort, l'esperance de nostre resurrection.

2° On peut prendre en un mystere le poinct principal, comme en l'exemple precedent, la resurrection; puis considerer ce qui a precedé ce poinct là, et ce qui s'en est suivi.

La resurrection est precedée de la mort, de la descente aux enfers, de la delivrance des Peres qui estoient au sein d'Abraham, de la crainte des Juifs qu'on ne desrobe le corps; la resurrection en corps bien-heureux et glorieux : ce qui s'ensuit, c'est le tremble-terre, la venuë et apparition des anges, la recherche des dames, la response des anges; et en toutes ces parties, il y a merveilles à dire et par bon ordre.

1. De bonheur, de succès.

3° On peut en tous mysteres considerer ces poincts : qui? pourquoy? comment? Qui ressuscite? Nostre Seigneur. Pourquoy? pour sa gloire et pour nostre bien. Comment? glorieux, immortel, etc. Qui est né? le Sauveur. Pourquoy? pour nous sauver. Comment? pauvrement, nud, froid, en une estable, et petit enfant.

4° Apres avoir proposé, par une petite paraphrase, l'histoire, on peut quelquesfois en tirer trois ou quatre considerations.

La premiere, qu'est-ce qu'il en faut apprendre pour edifier nostre foy; la seconde, pour accroistre nostre esperance; la troisiesme, pour enflammer nostre charité; la quatriesme, pour imiter et executer.

En l'exemple de la resurrection, pour la foy, nous voyons la toute-puissance de Dieu, un corps passer au travers de la pierre, estre devenu immortel, impassible et tout spiritualisé. Combien est-ce que nous devons estre fermes à croire qu'au Saint-Sacrement ce mesme corps n'occupe point de place, ne peut estre offensé par la fraction des especes, et qu'il y est en une façon spirituelle, quoyque reelle! Pour l'esperance, si Jesus-Christ est ressuscité, nous ressusciterons, dit S. Paul (II. Cor. 4) : il nous a frayé le chemin.

Pour la charité, tout ressuscité qu'il est, il converse neantmoins encore en terre pour instruire l'Eglise, et retarde de prendre possession du ciel, lieu propre des corps ressuscitez, pour nostre bien. O quel amour! Pour l'imitation, il est ressuscité le troisiesme jour. O Dieu! que ne ressuscitons-nous par la contrition, confession et satisfaction! Il force la pierre, vainquons toutes difficultez.

Quand vous voulez prescher une sentence, il faut considerer à quelle vertu elle se rapporte, comme par exemple : *Qui se humiliat exaltabitur* (Luc. 14); voilà le subjet de l'humilité bien clair.

Mais il y a d'autres sentences où le subjet n'est pas si découvert, comme : *Quomodò huc intrasti, non habens vestem nuptialem* (Matth. 22)? Voilà la charité : mais vous la voyez couverte d'une robbe; car la robbe nuptiale, c'est la charité.

Ainsi donc ayant descouvert, en la sentence que vous voulez manier, la vertu à laquelle elle vise, vous pourrez reduire votre sermon en methode; considerant en quoy gist la vertu, les vrayes marques d'icelles, ses effects, et le moyen de l'acquerir ou exercer, qui a tousjours esté ma methode; et j'ay esté consolé d'avoir rencontré le livre du Pere Rossignol, jesuite, conforme à ceste methode. Ce livre est intitulé : *De actionibus virtutum*, imprimé à Venise. Il vous sera fort utile.

Il y a une autre methode, monstrant combien ceste vertu dont il s'agit est honnorable, utile, delectable ou playsante, qui sont les trois biens qui se peuvent desirer.

Encore peut-on traitter autrement, c'est à sçavoir : des biens que ceste vertu donne, et des maux que le vice opposé apporte; mais la première est la plus utile.

Quand on traitte un evangile où il y a plusieurs sentences, il faut regarder celles sur lesquelles on se veut arrester, voir de quelles vertus elles traittent, et en dire succinctement selon ce que j'ay dit d'une seule sentence, et les autres les parcourir et les paraphraser.

Mais ceste façon de passer sur tout un evangile sentencieux est moins fructueuse; d'autant que le predicateur, ne pouvant s'arrester que fort peu sur chascune sentence, ne peut les bien demesler, ni inculquer à l'auditeur ce qu'il desire.

On peut esgalement proceder par diverses voies dans les esloges des saincts.

Quand on traitte de la vie d'un sainct, la methode est diverse. Celle que j'ay tenuë en l'orayson funebre de M. de Mercœur, est bonne, parce qu'elle est de S. Paul : *Ut piè erga Deum, sobriè erga seipsum, justè erga proximum vixerit.* Il faut rapporter les pieces de la vie du sainct chascune à son rang, ou bien considerer ce qu'il fit, *agendo,* qui sont ses vertus; *patiendo,* ses souffrances, soit de martyre ou de mortification; *orando,* ses miracles.

Ou bien de considerer comme il a combattu le diable, le monde, la chair, la superbe, l'avarice, la concupiscence, qui est la division de S. Jean. *Omne,* dit-il, *quod est in mundo, aut est concupiscentia carnis, etc.* (1. Joan. 2).

Ou bien comme je fis à Fontaynes, sur S. Bernard : comme il faut honnorer Dieu en son sainct, et le sainct en Dieu; comme il faut servir Dieu à l'imitation de son sainct; comme il le faut prier par l'intercession de son sainct; et ainsi effleurer la vie du sainct dont on parle, et mettre chaque chose en son lieu.

Voilà bien assez de methodes pour commencer; car apres un peu d'exercice, vous en ferez d'autres qui vous seront propres et meilleures. Il me reste à dire, pour la methode, que je mettrois volontiers les passages de l'Escriture les premiers, les raysons les secondes, les similitudes les troisiesmes, et les quatriesmes, les exemples, s'ils sont sacrez, car s'ils sont profanes, ils ne sont pas propres à fermer un discours : il faut que le discours sacré soit terminé par une chose sacrée.

Item, la methode veut que le commencement du sermon jusques au milieu enseigne l'auditeur, et que depuis le milieu jusques à la fin il l'esmouve. C'est pourquoy les discours affectifs doivent estre logez à la fin.

Mais apres tout cecy; il faut que je vous dyse comme il faut remplir les poincts de vostre sermon, et voicy comment. Par exemple, vous voulez traitter de la vertu d'humilité, et vous avez disposé vos poincts en ceste sorte :

1° En quoy gist ceste vertu; 2° ses marques; 3° ses effects; 4° moyen de l'acquerir.

Voilà votre dispositon. Pour remplir chaque poinct de conceptions, vous chercherez en la table des autheurs le mot *humilitas, humilis, superbia, superbus,* et verrez ce qu'ils en disent; et treuvant les descriptions, ou definitions, vous les mettrez sous le titre, *en quoy gist ceste vertu,* et tascherez de bien esclaircir ce poinct, monstrant en quoy gist le vice contraire.

Pour remplir le second poinct, vous verrez *humilitas ficta* en la table, *humilitas indiscreta,* et semblables; et par-là vous monstrerez la difference entre la fausse humilité et la vraye. S'il y a des exemples de l'une et de l'autre, vous les apporterez; et ainsi des deux autres poincts. *Intelligenti pauca.*

Les autheurs où ces matieres se treuvent sont S. Thomas, S. Antonin, Guillelmus episcopus Lugdunensis in *Summâ de virtutibus et vitiis, summa prædicantium* Philippi Diez, et tous les sermons, Osorius, Grenade en ses Œuvres spirituelles, Hilaret en ses Sermons, Stella *in Lucam,* Salmeron et Baradas, jesuites, sur les Evangiles. S. Gregoire entre les anciens excelle, et S. Chrysostome avec S. Bernard.

Mais il faut que je dye mon opinion. Entre tous ceux qui ont escrit des sermons, Diez m'aggrée infiniment : il va à la bonne foy, il a l'esprit de predication, il inculque bien, explique bien les passages, fait de belles allegories et similitudes, et des hypotyposes nerveuses [1], prend l'occasion de dire

1. L'hypotypose est une figure de rhétorique qui fait la description d'une chose, qui la met de

admirablement, et est fort devot et clair. Il luy manque ce qui est en Osorius, qui est l'ordre de la methode; car il n'en tient point. Mais il me semble qu'il se le faut rendre familier au commencement. Ce que je dy, non pour m'en estre fort servy, car je ne l'ay vu qu'apres beaucoup de tems, mais parce que je le cognois tel, et me semble que je ne me trompe pas. Il y a un Espagnol qui a fait un gros livre qui s'appelle *Sylva allegoriarum,* lequel est tres-utile à qui le sçayt bien manier, comme aussi les *Concordances* de Benedicti. Voilà, ce me semble, le principal de ce qui me vient maintenant en memoire pour la matiere.

V. — De la forme de la predication, ou comment il faut prescher.

C'est icy, Monsieur, où je désire plus de creance qu'ailleurs, parce que je ne suis pas de l'opinion commune, et que neantmoins ce que je dy est la verité mesme.

La forme, dit le Philosophe [1], donne l'estre et l'ame à la chose. Dites merveilles, mais ne les dites pas bien, ce n'est rien; dites peu et dites bien, c'est beaucoup. Comme [2] donc faut-il dire en la predication? 1° Il se faut garder des *quanquam* [3] et longues periodes des pedans, de leurs gestes, de leurs mines et de leurs mouvemens : tout cela est la peste de la predication.

2° Mais pour l'avoir, que faut-il faire? En un mot, il faut parler affectionnement et devotement, simplement et candidement, et avec confiance; estre bien espris de la doctrine qu'on enseigne, et de ce que l'on persuade. Le souverain artifice est de n'avoir point d'artifice. Il faut que nos parolles soient enflammées, non par des cris et actions demesurées, mais par l'affection interieure; il faut qu'elles sortent du cœur, plus que de la bouche. On a beau dire; mais le cœur parle au cœur, et la langue ne parle qu'aux oreilles.

1° J'ay dit qu'il faut une action libre, contre une certaine action contrainte et estudiée des pedans.

2° J'ay dit noble; contre l'action rustique de quelques uns, qui font profession de battre des poingts, des pieds, de l'estomach contre la chaire : ils crient et font des hurlemens estranges, et souvent hors de propos.

3° J'ay dit genereuse; contre ceux qui ont une action craintive, comme s'ils parloient à leurs peres, et non pas à leurs disciples et enfans.

4° J'ay dit naïfve; contre tout artifice et affectation.

5° J'ay dit forte; contre certaine action morte, molle et sans efficace.

6° J'ay dit saincte; pour forclore [4] les muguettes [5], les courtisanes et mondaines.

7° J'ay dit grave; contre certains qui font tant de bonnetades [6] à l'auditoire, tant de reverences, et puis tant de petites charlateries, monstrant leurs mains, leur surplis, et faysant tels autres mouvemens indecens.

8° J'ay dit un peu lente; pour forclore une certaine action courte et retroussée, qui amuse plus les yeux qu'elle ne bat au cœur.

9° Je dy de mesme du langage, qui doit estre clair, net et naïf, sans ostentation de mots grecs, hebrieux, nouveaux et courtisans.

La tissure doit estre naturelle, sans preface, sans agencement. J'appreuve

vant les yeux, qui la fait connaître d'une manière vive et pathétique. C'est ce qu'il y a de plus éclatant dans l'éloquence.

1. Aristote, que les anciens appelaient philosophe par excellence. — 2. Comment. — 3. *Quanquam*, Quoique : long circuit de paroles prétentieuses. — 4. Exclure. — 5. Muguet, faux galant. — 6. Coups de bonnet.

que l'on dye premierement au premier poinct, secondement au second, afin que le peuple voie l'ordre.

Il me semble que nul, mais surtout les evesques, ne doivent user de flatterie envers les assistans, fussent-ils roys, princes et papes.

Il y a bien certains traicts propres à s'acquerir la bienveillance, dont on peut user parlant la premiere fois à son peuple. Je suis bien d'advis qu'on tesmoigne le desir qu'on a de son bien, qu'on commence par des salutations et benedictions, par des souhaicts de le pouvoir bien ayder au salut; de mesme à sa patrie; mais cela briefvement, cordialement, et sans parolles attifées.

Nos anciens Peres, et tous ceux qui ont fait du fruict, se sont abstenus de tout fatras et jolivetez mondaines. Ils parlent cœur à cœur, esprit à esprit, comme les bons peres aux enfans.

Les ordinaires appellations doivent estre, *Mes freres*, *Mon peuple* (si c'est le vostre), *Mon cher peuple, Chrestiens auditeurs.*

L'evesque doit donner à la fin la benediction le bonnet en teste, et, icelle achevée, saluer le peuple.

On doit finir par des parolles courtes, plus animées et vigoureuses. J'appreuve le plus souvent la recollection ou recapitulation, apres laquelle on dit quatre ou cinq mots de ferveur, par maniere d'orayson ou d'imprecation.

Il est bon d'avoir certaines exclamations familieres, judicieusement prononcées et employées, comme, ô Dieu! bonté de Dieu! ô bon Dieu! Seigneur Dieu! vrai Dieu! eh! helas! ah mon Dieu!

Pour la preparation au sermon, j'appreuve qu'elle se fasse dés le soir, et que le matin on medite pour soy, ce que l'on veut dire aux autres. La preparation faite aupres du Sainct-Sacrement a grande force, dit Grenade, et je le croy.

J'ayme la predication qui ressent plus l'amour du prochain que l'indignation, voire mesme des huguenots, qu'il faut traitter avec grande compassion, non pas les flattant, mais les deplorant.

Il est tousjours mieux que la predication soit courte que longue; en quoy j'ay failly jusques à present que je m'amende. Pourveu qu'elle dure une demy-heure, elle ne peut estre trop courte.

Il ne faut point tesmoigner de mecontentement, s'il est possible; mais au moins point de cholere, comme je fis le jour de Nostre-Dame, quand on sonna avant que j'eusse achevé. Ce fut une faute, sans doubte avec plusieurs autres.

Je n'ayme point les playsanteries et sobriquets : ce n'est pas le lieu.

Je finis en disant que la predication c'est la publication et declaration de la volonté de Dieu, faite aux hommes par celuy qui est là legitimement envoyé, afin de les instruire et esmouvoir à servir sa divine Majesté en ce monde, pour estre sauvez en l'autre.

Monsieur, que direz-vous de cela? Pardonnez-moi, je vous supplie; j'ay escrit à course de plume, sans aucun soin ni de parolle ni d'artifice, porté du seul desir de vous tesmoigner combien je vous suis obeyssant. Je n'ay point cité les autheurs que j'ai alleguez en certains endroicts; c'est que je suis aux champs, ou je ne les ay pas. Je me suis allegué moi-mesme; mais c'est, Monsieur, parce que vous voulez mon opinion, et non celle des autres: et quand je la prattique moi-mesme, pourquoy ne le dirois-je pas? Il faut, avant que je ferme ceste lettre, que je vous conjure, Monsieur, de ne la point faire voir à personne duquel les yeux me soyent moins favorables que

les vostres, et que j'adjouste ma tres-humble supplication que vous ne vous laissiez emporter à nulle sorte de consideration qui vous puisse empescher ou retarder de prescher. Plus tost vous commencerez, plus tost vous reüssirez; et prescher souvent, il n'y a que cela pour devenir maistre. Vous le pouvez, Monsieur, et vous le devez. Vostre voix est propre, vostre doctrine suffisante, vostre maintien sortable, vostre rang tres-illustre en l'Eglise : Dieu le veut, les hommes s'y attendent; c'est la gloire de Dieu, c'est vostre salut : hardyment, Monsieur, et courage pour l'amour de Dieu.

Le cardinal Borromée, sans avoir la dixiesme partie des talens que vous avez, presche, edifie, et se fait sainct. Nous ne devons pas chercher nostre honneur, mais celui de Dieu; et laissez faire, Dieu cherchera le nostre. Commencez, Monsieur, une fois aux ordres, une autre fois à quelque communion; dites quatre mots, et puis huict, et puis douze, jusqu'à demy-heure; puis montez en chaire : il n'est rien d'impossible à l'amour. Nostre Seigneur ne demanda pas à S. Pierre : Es-tu sçavant ou eloquent? pour lui dire : *Pasce oves meas;* mais : *Amas me* (Joan. 27)? Il suffit de bien aymer pour bien dire. S. Jean mourant ne sçavoit que repeter cent fois en un quart d'heure : *Mes enfans, aimez-vous les uns les autres;* et avec ceste provision il montoit en chaire et nous faysons scrupule d'y monter, si nous n'avons des myrobolans d'eloquence! Laissez dire à qui alleguera la suffisance de monsieur vostre predecesseur : il commença une fois comme vous.

Mais, mon Dieu! Monsieur, que direz-vous de moy, qui vay si simplement avec vous? L'amour ne se peut taire où il y va de l'interest de celuy qu'on ayme. Monsieur, je vous ay juré fidellité, et l'on souffre beaucoup d'un serviteur fidelle et passionné. Vous allez, Monsieur, à vostre troupeau : eh! que ne m'est-il loysible de courir jusque-là pour vous assister, comme j'eus l'honneur de faire à votre première messe! je vous y accompagneray par mes vœux et desirs. Vostre peuple vous attend pour vous voir, pour estre veu et reveu de vous. De vostre commencement ils jugeront du reste : commencez de bonne heure à faire ce qu'il faut faire tousjours. O qu'ils seront edifiés quand ils vous verront souvent à l'autel sacrifier pour leur salut avec vos curez, traitter de leur edification, et en chaire parler de la parolle de reconciliation, et prescher! Monsieur, je ne fus jamais à l'autel sans vous recommander à Nostre Seigneur; trop heureux si je suis digne que quelquesfois vous m'y portiez en votre memoire. Je suis et seray toute ma vie de cœur, d'ame, d'esprit, Monsieur, vostre, etc.

P. S. J'ay eu honte relisant ceste lettre; et si elle estoit plus courte, je la referois; mais j'ay tant de confiance en la solidité de vostre bienveillance que la voilà, Monsieur, telle qu'elle est. Pour l'amour de Dieu, aymez-moi tousjours, et me tenez pour autant vostre serviteur comme qui vive, car je le suis.

DIEU SOIT BENY.

SERMONS.

SERMON POUR LE II. DIMANCHE DE L'ADVENT.

In illo tempore, cùm audisset Joannes in vinculis opera Christi, mittens duos de discipulis suis, ait illi : Tu es qui venturus est, an alium expectamus?

En ce temps-là, comme saint Jean eust ouï en la prison les œuvres merveilleuses de Jesus-Christ, il envoya deux de ses disciples luy demander s'il estoit celuy qui devoit venir, ou s'ils en devoient attendre un autre. (*Matth.* 11.)

L'Evangile que nous lisons en la messe de ce jour est divisé en trois parties. En la premiere il est dit, que S. Jean estant en prison pour la justice, il envoya deux de ses disciples à Nostre Seigneur, pour sçavoir de luy s'il estoit le Messie promis en la Loy, ou s'ils en devoient attendre un autre; la seconde est la response que leur fit Nostre Seigneur; et la troisiesme, de ce que Nostre Seigneur dit aux Juifs à la loüange de S. Jean, apres que ses disciples s'en furent retournez.

C'est une chose admirable, que nos anciens Peres, qui ont esté si clair-voyans, et qui ont eu de si grandes lumieres pour expliquer et developper les plus grandes et obscures difficultez de la saincte Escriture, se soient neantmoins tousjours treuvez estonnez sur le premier poinct de cest evangile, pour sçavoir comment se doit entendre que S. Jean, qui cognoissoit Nostre Seigneur, envoya deux de ses disciples, pour sçavoir de luy s'il estoit ce grand Prophete et vray Messie promis, ou s'ils en devoient attendre un autre; car, disent-ils, si S. Jean sçavoit bien qu'il estoit le vray Messie, pourquoy luy envoyoit-il demander? Or, que S. Jean sçeut bien que celuy à qui il envoyoit faire ceste demande estoit le vray Messie, cela est indubitable; il le sçeut, qu'il estoit encore dans le ventre de sa mere, et il n'y a eu aucun sainct qui ayt eu de plus grande lumiere et intelligence du mystere de l'Incarnation, que ce glorieux sainct. Certes, l'on peut dire qu'il fut comme l'escholier de Nostre-Dame, laquelle luy apprit ce divin mystere, lorsqu'elle alla visiter Ste Elizabeth; visite en laquelle il fut sanctifié par le divin Sauveur de nos ames, lequel il cogneut, et tressaillant d'aise dans les entrailles de sa mere Ste Elizabeth, il l'adora et se consacra dès-lors entierement à son service.

Ce fut luy qui fut son precurseur, et qui annonça sa venuë au monde : c'est luy qui le baptiza et qui vit descendre du ciel le Sainct-Esprit en forme de colombe sur luy, et qui entendit la voix du Pere eternel disant : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui* (Matth. 17); Celuy-cy est mon Fils bien-aymé, auquel j'ay prins tout mon bon playsir. C'est luy qui le monstra au doigt, disant : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi*

(Joan. 1); Voicy l'Agneau de Dieu, voicy celuy qui oste les pechez du monde. Vous voyez donc bien maintenant comme il cognoissoit Nostre Seigneur, et le tenoit pour le vray Messie.

Mais pourquoy donc, disent nos anciens Peres, ce glorieux sainct estant en prison, et entendant parler des grands prodiges et miracles que faysoit Nostre Seigneur, envoye-t-il ses disciples pour sçavoir de luy qui il est, et si c'est luy qui doit venir, ou s'ils en doivent attendre un autre? Certes, tous sont admirables à demesler ceste difficulté, et si je voulois rapporter la diversité de leurs opinions sur ce subjet, il m'y faudroit employer beaucoup de tems; c'est pourquoi je m'arresteray seulement à ce qu'en disent le grand S. Hilaire et S. Jean Chrysostome, qui ont, ce me semble, le mieux rencontré en ce subjet.

L'on ne fait pas tousjours des demandes, disent ces saincts Peres, ny par ignorance, ny pour sçavoir les choses qu'on demande; mais l'on en fait pour plusieurs autres causes et raysons : car autrement la divine Majesté ne feroit jamais aucune demande aux hommes, d'autant qu'elle sçayt tout, et ne peut ignorer chose quelconque; elle penetre le plus intime du cœur, et n'y a rien de si secret et caché qui ne soit très-clair et manifeste à sa divine sapience, ainsi que va disant le sainct prophete David, ce divin poëte, en ses psalmes : *Intellexisti cogitationes meas de longe; semitam meam, et funiculum meum investigasti, et omnes vias meas prævidisti* (Psal. 138); Seigneur, dit-il, vous avez cogneu de loin mes pensées, vous avez consideré mon sentier, et avez fait recherche du lieu de ma retraite, vous avez preveu toutes mes voies; et si j'ay esté comme un cerf qui ay couru par les forests les plus remplies de ronces et d'espines pour me cacher, vous estes ce divin chasseur, qui, de loin, avez remarqué mes pas et mes vestiges, et m'avez aperceu au lieu où je m'estois retiré, d'autant que vous avez des yeux qui voyent tout et qui penetrent tout. *Quo ibo à spiritu tuo? et quo à facie tua fugiam? si ascendero in cœlum, tu illic es; si descendero in infernum, ades* (*Ibid.*) : Où iray-je donc pour me cacher de vous? si je monte au ciel, vous y estes, et si je descends en enfer, je vous y treuveray plus present que moy-mesme. *Si sumpsero pennas meas diluculo, et habitavero in extremis maris, etenim illuc manus tua deducet me* (*Ibid.*); Et si, comme la belle aurore, je m'en vay courant sur les eaux, me transportant jusques aux extremitez de la mer, pour y faire ma demeure, vous m'y conduirez et y serez plustost que moi. Que feray-je donc, ô Seigneur, pour me cacher de vous? je ne sçaurois eschapper de devant vostre face; car vous estes present par tout.

Mais, encore que Dieu soit present par tout, qu'il voye et sçache toutes choses, il n'a pas laissé neantmoins de faire plusieurs fois des demandes aux hommes : non qu'il ignorast ce qu'il leur demandoit; mais la divine Providence l'a fait specialement pour trois causes, dont la premiere est, afin de leur faire confesser leurs pechez. Lorsqu'Adam eut transgressé le commandement que Dieu luy avoit fait, il l'appella, luy disant : *Adam, ubi es?* Adam, où es-tu? et demanda à nostre mere Eve ce qu'elle avoit fait. Or ce n'estoit pas qu'il ne sçeust bien où estoit Adam et ce qu'Eve avoit fait; mais

la cause pour laquelle il leur fit ces demandes fut afin qu'Adam confessast sa faute, et luy en demandast pardon : mais le miserable, au lieu de la confesser, il s'excusa sur sa femme, et pour cela il fut chastié de Dieu, luy et toute sa postérité. Certes, une partie des Peres tiennent, que s'il eust confessé sa faute quand Dieu l'appella, et qu'il eust frappé sa poictrine, et dit un *peccavi* [1], sa divine bonté luy eust pardonné, et ne l'eust pas frappé du fleau dont il l'avoit menacé, et duquel il l'a puny, luy et toute sa postérité; mais d'autant qu'il ne le fit pas, nous sommes tous demeurez entachez du peché, et par consequent subjets à la peine qu'il tire apres soy.

La seconde cause pour laquelle la divine Majesté fait des demandes aux hommes, est pour les esclaircir de leurs doubtes, ou les instruire des mysteres de la foy, ainsi qu'il fit à l'endroict des deux disciples qui s'en alloient en Emaüs. Nostre Seigneur s'apparoissant à eux en forme de pelerin, leur demanda de quoy ils parloient, les interrogeant et les esclaircissant sur les doubtes qu'ils avoient de sa resurrection : *Interpretabatur illis, in omnibus Scripturis, quæ de ipso erant* (Luc. 24). Il est certain qu'il ne demanda point à ces deux disciples quels estoient leurs discours, pour ignorer et ne sçavoir pas ce de quoy ils parloient; mais il leur fit ceste demande pour prendre subjet de les instruire et esclaircir de leurs difficultez, et les retirer de leur ignorance, leur expliquant les Escritures qui parloient de luy, specialement de sa resurrection.

La troisiesme cause pour laquelle Dieu fait des demandes aux hommes, est pour provoquer leur amour envers sa divine bonté. En voicy un exemple : La Magdelene, apres la mort et passion de Nostre Sauveur, s'en alla joindre et embaumer son sacré corps; mais voyant le monument ouvert, et qu'il n'y estoit plus, elle pleura amerement. Elle y vit deux anges, qui luy demanderent pourquoy elle pleuroit : *Mulier, quid ploras* (Joan. 20)? Femme, pourquoy pleurez-vous? Hé, dit-elle, c'est qu'ils ont osté mon Maistre, et je ne sçay où ils l'ont mis : *Quia tulerunt Dominum meum, et nescio ubi posuerunt eum.* Puis, passant un peu plus avant, elle aperçeust Nostre Seigneur en la forme d'un jardinier qui luy demanda encore : Femme, pourquoy pleurez-vous? et qui cherchez-vous? Et elle, toute transportée de l'amour qu'elle lui portoit, croyant qu'il fust veritablement un jardinier, luy dit : Seigneur, si vous l'avez osté, dites-moy où vous l'avez mis, et je l'emporteray : *Domine, si tu sustulisti eum, dicito mihi ubi posuisti, et ego eum tollam.* Ha! Seigneur, pourquoy demandez-vous cela à vostre chere amante? ne sçavez-vous pas bien la cause de ses larmes, et ce qu'elle cherche? Certes, ce divin Sauveur le sçavoit tres-bien, et ce n'estoit pas pour l'apprendre qu'il luy faysoit ceste demande, d'autant que toutes choses lui sont tres-claires et manifestes. Mais il se plaist de faire quelquesfois telles et semblables demandes à ses creatures, pour leur faire produire des oraysons jaculatoires et des actes d'amour envers sa divine bonté.

Vous voyez donc bien maintenant comme l'on ne fait pas tousjours des demandes par ignorance, mais bien pour plusieurs autres

[1] J'ai péché.

causes et raysons, ainsi que nous avons dit. C'est pourquoy le glorieux S. Jean n'envoya pas ses disciples à Nostre Seigneur, lui demander s'il estoit le vray Messie ou non; car, quant à luy, il n'en doubtoit nullement : mais il les y envoya pour trois raysons que je declareray briefvement.

La premiere rayson pour laquelle ce grand sainct envoya ses deux disciples à Nostre Seigneur luy demander s'il estoit le Messie, fut pour le leur faire cognoistre, et par leur moyen à tout le monde; car, apres leur avoir souvent presché sa venuë, ses merveilles, ses grandeurs, il les envoya enfin voir celuy qu'il leur avoit si souvent presché et annoncé. Certes, ce doit estre le principal but de tous les docteurs et predicateurs, de faire cognoistre Dieu. Les superieurs, et ceux qui ont charge des ames et qui les gouvernent, ne doivent rechercher ny procurer, sinon que Dieu soit cogneu, aymé, servy et adoré de ceux qu'ils enseignent, et qui sont sous leur conduite : et c'estoit à quoy visoit le glorieux S. Jean. Et le signe qu'il leur donna pour treuver Dieu et le cognoistre ne fut autre que Dieu mesme. Les anges, à la naissance de nostre Sauveur, allerent treuver les pasteurs pour leur annoncer sa venuë, chantant avec une melodie grandement aggreable ces sacrées parolles que l'Eglise repete si souvent : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis* (Luc. 2); Gloire soit à Dieu és lieux tres-hauts, et paix en terre aux hommes de bonne volonté : parolles par lesquelles ils leur faysoient entendre la venuë et naissance de nostre divin Sauveur et Maistre. Mais lorsqu'ils voulurent confirmer la merveille qu'ils leur annonçoient : Allez, leur dirent-ils, le voir en Bethleem, et alors vous croirez ce que nous vous annonçons; car il n'y a point de meilleurs moyens, ny de signes plus assurez pour treuver Dieu, que Dieu mesme. Voilà donc pourquoy le glorieux S. Jean, apres avoir longtems presché la venuë de Nostre Seigneur à ses disciples, il les luy envoya, afin que non-seulement ils le cogneussent, mais encore qu'ils le fissent par apres cognoistre aux autres.

La seconde rayson pour laquelle il envoya à Nostre Seigneur ces deux disciples luy demander s'il estoit le Messie, fut parce qu'il ne les vouloit pas attirer à soy, ains [1] à luy, et partant il les luy envoya, pour estre instruicts de sa propre bouche, comme leur voulant dire : Quoy que je vous presche et enseigne les veritez contenuës en la Loy, ce n'est point pour vous attirer à moy, mais bien à Jesus-Christ, duquel je ne suis que la voix; c'est pourquoy je vous envoye à luy, afin que vous luy demandiez s'il est le Messie promis, ou si nous en devons attendre un autre; qui est autant comme s'il leur eust dit : Je ne me contente pas de vous dire et asseurer que c'est luy que nous entendons; mais je vous envoye encore à luy, afin que vous soyez instruicts par luy-mesme de ce qu'il est.

Certes, les docteurs, les predicateurs, les superieurs et ceux qui ont charge d'ames, ne feront jamais rien qui vaille, s'ils n'envoyent leurs disciples, et ceux qu'ils enseignent, à l'eschole de Nostre Seigneur; et s'ils veulent qu'ils advancent en la perfection, il faut

1 Mais.

qu'ils les envoyent à ceste mer de science, et qu'ils les sollicitent et portent à rechercher ce divin Sauveur, pour estre instruicts et enseignez de luy, ainsi que faysoit le grand apostre S. Paul, lequel escrivant aux Corinthiens, leur disoit : Mes petits enfans, que j'ay gagnez à Jesus-Christ, avec tant de peynes, de fatigues et de tribulations, et pour lesquels j'ay souffert tant de travaux et de douleurs, je ne vous enseigne point pour vous attirer à moy, mais bien pour vous attirer à la cognoissance de mon Maistre Jesus-Christ : *Non enim nosmetipsos prædicamus, sed Jesum Christum Dominum nostrum* (II. Cor. 4). C'est pourquoy ma predication n'a point esté en parolles attrayantes de science humaine, ains en la force et vertu du Sainct-Esprit : *Et sermo meus, et prædicatio mea, non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritus et virtutis* (I. Cor. 2).

Les predicateurs et ceux qui gouvernent les ames, qui, par leurs belles parolles, taschent d'attirer à eux les disciples qu'ils enseignent et les ames qu'ils gouvernent, ressemblent à ces philosophes payens et aux heretiques, lesquels se donnent bien de la peine de faire de beaux discours subtils et bien arrangez, non pour conduire les ames à Jesus-Christ, mais pour les attirer à eux-mesmes par leurs belles parolles, seduisant par ce moyen plusieurs ames foibles : tout au contraire des vrays serviteurs de Dieu, qui ne taschent sinon de porter ceux qu'ils conduisent et enseignent, tant par leurs parolles que par leurs exemples, à l'amour et cognoissance de sa divine Majesté, ainsi que nous voyons que fait aujourd'huy S. Jean.

La troisiesme rayson pour laquelle ce grand sainct envoya ses disciples demander à Nostre Seigneur s'il estoit le Messie, fut afin de les destacher de luy, parce qu'il craignoit qu'ils ne vinssent à un si grand abus, que de faire plus d'estat de luy que de Nostre Seigneur. Et vous voyez que S. Matthieu escrit qu'ils le vinrent une fois treuver, et luy dirent : Pourquoy est-ce que nous et les Pharisiens jeusnons si souvent, et que tes disciples ne jeusnent point ? *Quare nos et Pharisæi jejunamus frequenter, discipuli autem tui non jejunant* (Marc. 2)? Ce qui monstre bien qu'ils se scandalizoient de la douceur de Nostre Seigneur : si bien que, S. Jean apercevant cela, et voyant que l'amour que ses disciples luy portoient, et l'estime qu'ils avoient de luy, pourroit aller insensiblement au mespris de Jesus-Christ, il les luy envoye pour estre instruicts de sa propre bouche, et apprendre à le cognoistre par luy-mesme.

Ce ne fut donc pas que S. Jean doubtast en aucune façon que Nostre Seigneur fust le Messie, qu'il luy envoya ses disciples luy faire ceste demande ; mais pour leur propre bien et utilité, afin que, par la cognoissance qu'ils auroient de luy, voyant les merveilles qu'il operoit, ils vinssent à l'aymer, et à en concevoir de l'estime : en quoy il s'accommodoit à leur foiblesse, et les traittoit comme des petits enfans ; car pour luy il croyoit asseurement, ainsi que nous avons dit, qu'il estoit le Fils de Dieu, le vray Messie, et l'Agneau qui oste les pechez du monde.

Certes, il faut que ceux qui gouvernent les ames se fassent tout

à tous, pour les gagner tous, qu'ils soyent doux aux uns, severes aux autres. enfans avec les enfans, forts avec les forts, foibles avec les foibles : en somme ils ont besoin d'une grande discretion pour s'accommoder avec tous. O Dieu, que le grand apostre S. Paul a esté admirable en ceste prattique ! L'amour qu'il portoit au prochain, et le zele qu'il avoit pour le salut des ames estoit si grand, qu'il se faysoit enfant avec les enfans, et pour cela il appelloit les chrestiens ses petits enfans. Et le grand S. Chrysostome, expliquant les epistres de ce glorieux Apostre, s'arrestant sur ces parolles qu'il escrivit aux Corinthiens, qu'il s'estoit fait tout à tous pour les gagner tous : *Omnibus omnia factus sum ut omnes facerem salvos* (I. Cor. 9); c'est qu'il leur vouloit dire : Je me suis fait parmy vous comme un petit enfant, j'ay marché le petit pas; je n'ay pas marché le pas d'un grand apostre, parce qu'estant encore petits, c'est-à-dire nouveaux nez dans le christianisme, vous ne m'eussiez pu suivre : je me suis donc accommodé à vostre foiblesse, et me comportant parmy vous comme une mere nourrice, je vous ay donné du laict, et vous ay nourris de viande propre et conforme à vostre petitesse. Chose admirable, dit S. Chrysostome, lorsque ce grand Apostre estoit avec les Corinthiens et qu'il les enseignoit, il se comportoit avec eux comme une mere nourrice fait avec ses enfans, les nourrissant de viande tendre et douce, propre aux petits enfans; mais quand il escrivoit aux Hebrieux, qui avoient plus de cognoissance de Dieu, c'estoit avec une doctrine si profonde, et un style si admirable, qu'il ne se peut rien voir de semblable. Donc, si vous voulez voir S. Paul parmy les Corinthiens, regardez, dit S. Chrysostome, une mere qui a cinq ou six petits enfans qui l'environnent, et voyez, je vous prie, l'industrie de ceste femme, comme elle sçayt donner à chascun ce qui luy est propre, et le traitter selon sa portée : à celuy qui n'a que deux ou trois ans, elle luy donne du laict, et luy parle en begayant, parce qu'estant petit il ne peut pas encore bien prononcer; aux autres, qui ont quatre ou cinq ans, elle commence à leur apprendre à mieux parler, et leur donne à manger des viandes plus solides; et les autres qui sont un peu plus grands, elle commence à les dresser à la civilité et modestie : or c'est ainsi, dit S. Chrysostome, que se comportoit l'apostre S. Paul avec les Corinthiens.

Il est donc necessaire que ceux qui gouvernent les ames ayent une grande industrie pour les sçavoir gouverner toutes, selon leur capacité, et la portée de leur esprit; et pour cela ils doivent avoir une grande discretion, pour leur sçavoir donner la pasture de la parolle de Dieu en temps convenable, afin qu'elle leur soit utile et profittable.

La seconde partie de l'Evangile est la response que Nostre Seigneur fit à ces deux disciples : *Euntes, renunciate Joanni quæ audistis et vidistis : cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur* (Matth. 11). Les saincts Peres, considerant ces parolles de Nostre Seigneur, s'esmerveillent de ceste response : Allez, leur dit-il, et annoncez à Jean ce que vous avez veu et entendu, les aveugles voyent, les sourds entendent, les boiteux marchent droict, les

lepreux sont nettoyez, les morts sont ressuscitez et les pauvres sont evangelisez. Il y a quelques docteurs qui disent que Nostre Seigneur ne fit pas beaucoup de miracles en la presence des disciples de S. Jean, mais que ses apostres leur dirent les merveilles qu'il operoit. Il est vray que les apostres avoient une grande suavité à raconter les œuvres admirables que faysoit leur bon Maistre; mais neantmoins il est vray aussi que Nostre Seigneur ne laissa pas de faire beaucoup de miracles en la presence de ces deux disciples, c'est pourquoy il leur dit : Dites à Jean ce que vous avez veu et entendu.

Quelques-uns des anciens Peres, specialement S. Hilaire et S. Chrysostome, s'arrestent sur ceste response que fit Nostre Seigneur à ces deux disciples, lorsqu'ils luy demanderent qui il estoit. Vous me demandez, leur dit-il, si je suis ce grand Prophete, le Messie promis, Celuy qui tonne dans les cieux, et qui doit venir briser la teste à l'ennemy; et je vous responds : Dites à Jean ce que vous avez veu et entendu. O admirable humilité de Nostre Seigneur, qui, venant en ce monde pour confondre nostre orgueil et destruire nostre superbe, ne respond autre chose, quand on luy demande qui il est, sinon : Dites ce que vous avez veu et entendu! pour nous apprendre que ce sont nos œuvres, et non point nos parolles, qui rendent tesmoignage de ce que nous sommes.

Certes, nous sommes en un siecle où le monde est si remply d'orgueil, que si l'on demande à un gentil-homme qui il est, il prendra tellement ceste demande au poinct d'honneur, que pour en avoir rayson il s'ira miserablement faire couper la gorge sur le pré; mais s'il veut monstrer sa noblesse, il doit respondre comme Nostre Seigneur aux disciples de S. Jean : Dites ce que vous avez veu et entendu; dites que vous avez veu un homme humble, doux, cordial, protecteur des veufves, pere des orphelins, charitable et debonnaire envers ses subjets. Si vous avez veu et entendu cela, dites asseurement que vous avez veu un gentil-homme. Si vous demandez aussi à un evesque qui il est : si vous avez veu un homme qui vit sainctement, et qui s'acquitte bien de sa charge, dites alors que veritablement vous avez veu un evesque. Bref, si vous demandez encore à une religieuse qui elle est : si elle est exacte et ponctuelle en l'observance de ses regles, dites semblablement que vous avez veu une vraye religieuse. Car enfin ce sont nos bonnes œuvres qui nous font estre ce que nous sommes, et c'est par icelles [1] que nous devons estre recogneus et estimez.

Ne vous contentez donc pas seulement, lorsqu'on vous interroge, et qu'on vous demande qui vous estes, de dire seulement : Je suis chrestien; mais vivez en sorte qu'on puisse dire de vous qu'on a veu un homme qui ayme Dieu de tout son cœur, qui garde ses commandemens, qui frequente les sacremens, et qui fait des œuvres dignes d'un vray chrestien. Il est vray que ce nom est le plus beau tiltre que nous nous puissions donner; et j'ay tousjours eu une particuliere devotion à Ste Blandine qui fut martyrisée à Lyon, laquelle, parmy les grands tourmens qu'on luy faysoit souf-

[1] Elles.

frir, alloit doucement, disant : Je suis chrestienne ! se servant de ce nom comme d'un baume sacré pour guerir toutes ses playes.

Cæci vident, dites à Jean que les aveugles voyent, dit Nostre Seigneur. O Dieu ! quel plus grand aveuglement y a-t-il que le nostre, qui, estant si pleins d'abjection et de miseres, voulons neantmoins paroistre et estre estimez par dessus les autres ! mais qu'est-ce qui nous aveugle de la sorte, sinon nostre amour-propre ? ceux qui ont peint l'amour, luy ont bandé les yeux, disant qu'il estoit aveugle. Or, l'on peut bien dire, avec plus de verité, que l'amour-propre est aveugle, parce qu'il n'a point d'yeux pour voir sa propre misere, son abjection et le neant d'où il est sorty : et c'est une tres-grande grace que Dieu nous fait, quand il nous donne sa lumiere pour recognoistre nostre abjection ; c'est un signe de la conversion interieure du cœur que de cognoistre ses propres miseres et deffauts, et celuy qui se cognoist bien soy-mesme ne desire point d'estre estimé, ny ne se fasche point qu'on le tienne pour imparfaict, ny qu'on le traitte comme tel.

Claudi ambulant, les boiteux, dit Nostre Seigneur, vont droict. Or, pour tirer quelque instruction de ces parolles, il faut sçavoir que nous avons deux parties en nous, qui sont comme les deux jambes de nostre ame, à sçavoir : la partie concupiscible, et la partie irascible, desquelles procedent toutes nos passions ; et quand ces deux parties ne sont pas bien reglées, mortifiées et sousmises à la rayson, elles font l'homme boiteux. La partie concupiscible est celle qui convoite des biens, des honneurs, des dignitez et preeminences, des voluptez et playsirs, et qui fait que l'homme devient cupide et avaricieux ; et ceste partie n'estant pas bien reglée, il boite de ce costé-là. Il s'en treuve d'autres qui ne sont pas convoiteux, mais ils ont la partie irascible si forte, que, lorsqu'elle n'est pas bien sousmise à la rayson, ils se mettent en cholere, se troublent et s'inquiettent quasi à tous propos, et se ressentent si vivement des moindres contradictions qui leur sont faites, qu'ils sont tousjours à rechercher des inventions pour se venger d'une petite parolle qui leur aura esté dite, ou d'un petit tort qui leur aura esté fait. Or, de quelque costé que ceste partie se tourne, elle est si forte, que quand elle se tourne du costé du mal, on a bien de la peyne de la redresser.

Certes, il se treuve plusieurs personnes dans le monde, qui ayant ces deux parties desreglées, l'on peut véritablement dire qu'elles boitent des deux costés : mais Nostre Seigneur est venu pour les faire marcher droict devant sa face, il est venu pour faire marcher droictement les hommes en l'observance de ses divins commandemens ; c'est pourquoy il ordonne aux disciples de S. Jean de luy dire que les boiteux marchent droict.

Leprosi mundantur, les lepreux sont gueris, adjouste ce divin Sauveur. Il y a un grand nombre de lepreux spirituels parmy le monde, et ce mal n'est autre qu'une certaine langueur, negligence et tepidité [1] interieure que l'on a au service de Dieu, qui est cause que l'on fait toutes ses actions sans force ny vigueur : l'on ne com-

[1] Tiédeur.

met pas de grands pechez, mais l'on commet tant d'imperfections et de petits manquemens, que le cœur en demeure tout alangoury[1] et affoibli. Mais la plus grande misere et le plus grand mal de ceux qui sont atteints de ceste lepre spirituelle, est qu'on ne les oseroit toucher qu'on ne les picque jusques au cœur, et cela parce qu'ils sont si hautains et remplis d'estime d'eux-mesmes, qu'ils ne sçauroient souffrir qu'on les reprenne ou advertisse de leurs defauts, que soudain ils ne s'eslevent et fassent paroistre du mescontentement.

Surdi audiunt, les sourds entendent, dit nostre divin Sauveur. Il y a une certaine surdité spirituelle qui est bien dangereuse, qui n'est autre qu'une vaine complaysance que l'on a de soy-mesme et de ses actions, qui fait que l'on croit estre desjà parfaict, de sorte qu'il semble qu'on n'aye plus besoin d'instruction : l'on ne se soucie plus d'entendre prescher la parolle de Dieu, de lire des livres devots, d'estre repris et redressé de ses deffauts, et ainsi l'on se met en grand peril. Et ceste surdité est bien dangereuse; car, comme c'est un tres-bon signe en une personne, quand elle escoute volontiers la parolle de Dieu, et les enseignemens qu'on luy donne pour son advancement en la vertu, aussi est-ce un mauvais signe, quand elle se degouste de ces choses et pense n'en avoir plus besoin.

Mortui resurgunt, les morts sont ressuscitez. C'est la parolle de Dieu qui ressuscite les morts; c'est en escoutant les predications que l'on reçoit de bons mouvemens, qui font que l'ame ressuscite du peché à la grace. C'est aussi par le moyen de la lecture des bons livres que le cœur est vivifié, et prend tousjours nouvelles forces et vigueur pour servir Dieu.

Pauperes evangelizantur, les pauvres sont evangelizez. Il y en a quelques-uns qui disent que les pauvres evangelizent : or, soit qu'il se doive entendre en ce sens ou non, j'ayme mieux me tenir au texte de l'Evangile, et dire, avec Nostre Seigneur, que les pauvres sont evangelizez. Certes, les disciples de S. Jean ne treuverent pas Nostre Seigneur parmy les princes et les grands du monde, mais avec les pauvres, lesquels l'escoutoient et le suivoient par tout où il alloit; car ce cher Sauveur de nos ames estoit specialement venu pour les pauvres, et prenoit un singulier playsir d'estre avec eux. O Dieu! avec quelle douceur les enseignoit-il, comment s'accommodoit-il à leur ignorance! il se faysoit tout à tous, pour les sauver tous. Il repose son esprit sur les pauvres et sur les humbles; car la pauvreté engendre l'humilité : il fuit les cœurs hautains et orgueilleux, et se communique aux simples, et par ceste communication il leur donne son esprit, par lequel ils operent de grandes choses; et par ce moyen il confond les choses hautes et relevées de ce monde par les basses et simples, ainsi que dit le grand Apostre : *Quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes; et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia* (I. Cor. 1). C'est pourquoy nous pourrions dire aussi avec verité, que non-seulement les pauvres sont evangelizez, mais aussi

[1] Alangoury, *en langueur*.

qu'ils evangelizent, Dieu se servant d'eux pour porter la verité de sa parolle par tout le monde; et quoy qu'il soit tres-vray que nostre divin Sauveur et Maistre estoit venu pour enseigner aux grands et aux petits, aux doctes et aux ignorans la doctrine de salut, neantmoins on l'a tousjours treuvé parmy les pauvres et simples du peuple. Ce qui nous fait voir que l'esprit de Dieu est bien different de celuy du monde, qui ne fait estat que de ce qui paroist et qui a de l'esclat.

Les anciens philosophes ne vouloient recevoir en leurs escholes que ceux qui avoient un bel esprit et un grand jugement, et s'ils ne les rencontroient pas tels, ils disoient librement : Ce n'est pas là un tableau propre pour mon pinceau. Et nous voyons encore maintenant parmy le monde combien ceux qui ont l'esprit grossier sont mesprisez des hommes, qui ne prennent playsir qu'à estre et converser parmy ceux qui ont l'esprit beau et subtil, et quoy qu'ils soient hautains, fins et superbes, n'importe, l'esprit du monde supporte cela : mais l'esprit de Dieu fait tout le contraire; car il rejette les superbes, et converse avec les ames simples et humbles, et parce que cela ne se prattique pas volontiers, Nostre Seigneur le met au nombre des miracles, disant que les pauvres sont evangelizez : *Pauperes evangelizantur.*

Puis il dit : Bien-heureux seront ceux qui ne se scandalizeront point en moy; *Et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me* (Matth. 11). Mais quoy? que dites-vous, Seigneur? comment se pourroit-il faire que vous voyant operer tant et de si grands miracles, vous voyant exercer des œuvres de si grande charité et misericorde, l'on pust se scandalizer de vous? Je seray, dit-il, l'opprobre des hommes et le rebut du peuple : *Opprobrium hominum, et abjectio plebis* (Psal. 21). Je seray scandale aux Juifs et folie aux Gentils : *Judæis scandalum, Gentibus stultitiam* (I. Cor. 1). Mais bien-heureux seront ceux qui ne se scandalizeront point en moy; car, moy qui suis icy parmy vous, faysant de si grands prodiges et miracles, je dois estre crucifié, et mourir attaché sur une croix, de quoy plusieurs se scandalizeront. O que bien-heureux, mes cheres ames, seront ceux qui ne se scandalizeront point des opprobres et ignominies de Nostre Seigneur, et qui, pendant ceste vie, se crucifieront avec luy, meditant sa passion, portant en eux sa mortification, ne se scandalizant point de voir qu'il a esté fait le rejet, le rébut et la risée du monde!

Certes, il est vray que si nous voulons estre sauvez il nous faut attacher à la croix de Nostre Sauveur, la mediter, et porter en nous sa mortification. Il n'y a point d'autre chemin pour aller au ciel; Nostre Seigneur y a passé le premier : tant d'extases, d'eslevations d'esprit et de ravissemens que vous voudrez, eslevez-vous si vous pouvez jusqu'au troisiesme ciel avec S. Paul; mais si, avec cela, vous ne demeurez en la croix de Nostre Seigneur, et ne vous exercez en la mortification de vous-mesmes, je vous dy que tout cela n'est rien que vanité, et que vous demeurerez vuides de tout bien, sans vertu, subjets et disposez à vous scandalizer, avec les Juifs, de la passion de nostre divin Sauveur. En somme, il n'y a point d'autre porte pour entrer au ciel que l'humiliation et la mortification.

Or, pour continuer nostre Evangile, les disciples de S. Jean s'en retournerent vers luy; mais quels pensez-vous qu'estoient les cœurs de ces bons disciples? ô que grandes estoient la suavité et la consolation qu'ils avoient reçeuës en la compaignie de Nostre Seigneur, et qu'il leur tardoit d'estre aupres de S. Jean, pour luy dire ce qu'ils avoient veu et entendu de ce divin Sauveur, et qu'ils s'alloient doucement entretenant des grands miracles et des merveilles qu'il avoit faits en leur presence, et des choses qui leur avoient esté dites par les apostres! *Illis autem abeuntibus, cœpit Jesus dicere ad turbas de Joanne : Quid existis in desertum videre? arundinem vento agitatam* (Matth. 11)? Et comme ils furent partis, Nostre Seigneur se tournant vers le peuple qui le suivoit, leur dit : Qu'estes-vous allez voir au desert? peut-estre que vous y avez veu un roseau sur un rocher, au milieu d'une mer agitée, exposé à ses orages et tempestes. O non certes, S. Jean n'estoit point un roseau d'inconstance; car il est tousjours demeuré ferme et inebranlable au milieu des vagues et tempestes des tribulations.

Mais pourquoy, dira quelqu'un, Nostre Seigneur ne loüa-t-il pas S. Jean en la presence de ses disciples? Les anciens Peres disent que ce fut pour deux raysons : la première, parce que ces bons disciples aymoient tellement leur maistre, et l'estime qu'ils en avoient estoit si grande, qu'ils l'avoient, ce semble, preferé à Nostre Seigneur, lorsqu'ils luy dirent : Pourquoy nous et les Pharisiens jeusnons-nous, et tes disciples ne jeusnent point? s'estonnant de quoy Nostre Seigneur, qui estoit tenu parmy le peuple pour un grand Prophete, ne faysoit point jeusner ses apostres, comme S. Jean faysoit ses disciples : il n'estoit donc pas convenable qu'il le loüast en leur presence; car il y avoit danger qu'ils ne vinssent à le surestimer à Nostre Seigneur. Voilà pourquoy ceste divine Sapience ne dit rien de luy en leur presence.

L'autre rayson pour laquelle Nostre Seigneur ne loüa point S. Jean en la presence de ses disciples, fut parce qu'il n'estoit point flatteur; et s'il eust loüé S. Jean en leur presence, on eust pu juger que c'estoit par flatterie ce qu'il en faysoit, cela lui pouvant estre rapporté par ses deux disciples : ce qui estoit grandement esloigné de l'esprit de nostre divin Sauveur, qui est la verité mesme, et lequel, sçachant que l'esprit humain y pourroit treuver à redire, il ne loüa point S. Jean en la presence de ses disciples. Mais quand ils furent partis, il dit aux Juifs : *Quid existis in desertum videre?* Qu'estes-vous allez voir au desert? Considerez cest homme que vous avez veu, ou plutost cest ange revestu d'un corps humain : vous n'avez point treuvé un roseau d'inconstance, qui tourne à tous vents, mais un rocher en fermeté; vous avez veu un homme qui a une esgalité admirable parmy la varieté de divers accidens qui luy arrivent, et qui est tel en l'adversité qu'en la prosperité; tel dans la prison et dans les persecutions que dans le desert; tel dans le mespris que parmy les applaudissemens : aussi joyeux en l'hiver de l'adversité qu'au printemps de la prosperité, il fait les mesmes fonctions dans la prison qu'il faysoit dans le desert. Mais quant à nous, certes, nous sommes si variables, qu'il semble que nous allons selon le temps et la sayson, et il se treuve des personnes si

inesgales, que lorsque le temps est beau, il n'y a rien de si joyeux, et quand il est pluvieux, rien de si triste. Tel est fervent, prompt et joyeux en la prosperité, qui en l'adversité sera si foible, abattu et deconforté [1] qu'il faudra employer le ciel et la terre pour le remettre. Vous en verrez d'autres qui desirent la prosperité, parce qu'en ce temps ils font des merveilles, ce leur semble. D'autres ayment mieux l'adversité, d'autant, disent-ils, qu'elle les fait mieux retourner à Dieu. Enfin nous sommes si variables et si bigearres [2], que nous ne sçavons pour l'ordinaire ce que nous voulons. Il n'y a point d'esgalité parmy nous, et toutesfois c'est une vertu des plus necessaires qui soit en la vie spirituelle. Nous sommes des roseaux d'inconstance, qui nous laissons souvent emporter à suivre nos mauvaises humeurs et inclinations.

Finissons ce discours en disant du glorieux S. Ambroise, duquel nous celebrons demain la feste, ce que nostre divin Sauveur dit de S. Jean-Baptiste : Vous n'avez point veu un roseau d'inconstance dans le desert; ains un homme qui a une esgalité admirable. Il est rapporté en sa vie qu'estant encore petit enfant dans le berceau, un essaim d'abeilles se vint poser et faire du miel sur ses levres, comme un presage de sa future douceur et mansuetude; et le grand S. Augustin raconte, en ses *Confessions*, que non-seulement les doctes predications de ce sainct, mais encore sa grande debonnaireté ayda beaucoup à sa conversion. Or, si nous demandons à ce glorieux sainct qui il est, nous aurons sans doubte la mesme response que Nostre Seigneur fit aux disciples de S. Jean : Dites ce que vous avez veu et entendu; dites que vous avez veu un homme doux, benin, charitable et un vigilant pasteur, zelé de la gloire de Dieu : en somme, dites que vous avez veu un homme accomply en toutes sortes de vertus, qui s'acquittoit soigneusement de tous les devoirs de sa charge, et qui avoit les deux parties de l'ame si bien reglées, qu'il n'avoit point de haine que pour le peché, contre lequel il animoit son zele, ny d'amour que pour la dilection de nostre divin Sauveur. Mais toutesfois combien que [3] grandement doux et clement, si [4] estoit-il grandement severe à punir, et reprendre ce qui estoit digne de reprehension, sans se laisser fleschir par aucunes considerations humaines.

Quel zele ne fit-il pas paroistre en la façon qu'il traitta l'empereur Theodose, luy refusant l'entrée de l'eglise, et luy parlant avec une fermeté admirable, sans jamais desister jusques à ce qu'il eust recogneu sa faute? O qu'il fit bien paroistre qu'il n'avoit esgard ny à roy, ny à empereur, pour obeyr à Dieu et demeurer ferme à exercer ce qui estoit du devoir de sa charge! Et la renommée de ce grand sainct s'estendant partout, à cause de ses rares vertus et de son grand sçavoir, il venoit des gens fort doctes et experimentez de bien loin, pour entendre sa doctrine. Vous voyez donc bien maintenant comme il est vray que l'homme se cognoist par ses œuvres. Donc, si nous voulons sçavoir qui nous sommes, il nous faut regarder quelles sont nos œuvres, reformant ce qui

[1] Deconforté, *découragé*. — [2] *Bizarres*. — [3] Combien que, *quoique*. — [4] Si, *encore*.

n'est pas bien, et perfectionnant ce qui est bon, afin qu'imitant ces deux glorieux saincts en leurs vertus, nous puissions, apres ceste vie, jouyr avec eux de la gloire eternelle, là-haut au ciel. Au nom du Pere, du Fils et du Sainct-Esprit. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON POUR LE III. DIMANCHE DE L'ADVENT.

Miserunt Judæi ab Hierosolymis sacerdotes et levitas ad Joannem, ut interrogarent eum : Tu quis es? Et confessus est, et non negavit; et confessus est, quia non sum ego Christus.

Les Juifs envoyerent de Hierusalem des prestres et levites à S. Jean, pour l'interroger et sçavoir de luy qui il estoit : et il confessa, et ne nia point qu'il n'estoit pas le Christ. (*Joan.* 1.)

CERTES, il faut confesser que la premiere et plus forte tentation qui soit parmy le monde, c'est l'orgueil et l'ambition; elle se treuve en tout lieu, parmy toutes sortes d'arts, de conditions et de professions : ç'a esté l'ambition qui a fait tresbucher du ciel Lucifer, et qui l'a precipité dans l'enfer. Or, ce miserable esprit, sçachant par experience que l'ambition estoit une tres-puissante amorce pour nous faire transgresser les commandemens de Dieu et nous faire deschoir de sa grace, il s'en servit pour tenter nos premiers parens, leur proposant de manger du fruict deffendu, avec tant d'artifice, qu'il les asseura que s'ils en mangeoient ils seroient semblables à Dieu : *Eritis sicut Dii* (Gen. 3). Il ne leur dit pas qu'ils seroient esgaux à Dieu; car qui est-ce qui peut esgaler Dieu? Cela est une chose du tout impossible, et si le miserable les eust tentez de la sorte, ils eussent facilement cogneu sa tromperie, et eussent bien-tost veu que c'estoit leur proposer une chose impossible, parce qu'estant encore en la justice originelle, ils avoient de grandes lumieres et cognoissances; c'est pourquoy il leur dit seulement : Vous serez semblables à Dieu. Mais comment semblables à Dieu? c'est que mangeant de ce fruict, vous aurez comme Dieu la cognoissance du bien et du mal : *Scientes bonum et malum.* Et ceste ambition donna si avant au cœur de nos premiers parens, que presumant de participer à la science et sapience de Dieu, ils se laisserent seduire par ce tentateur, et deschurent de la justice originelle, perdant la grace en laquelle ils avoient esté creez. Les theologiens, disputant du subjet de la chute de Lucifer et de ses complices, disent que ce fut une certaine complaysance qu'ils eurent d'eux-mesmes, qui leur causa un tel orgueil en la cognoissance de la beauté et excellence de leur nature, qu'ils voulurent, avec une presomption insupportable, s'esgaler à Dieu en quelque maniere, estre comme luy et mettre leurs sieges à l'esgal de celuy de sa divine Majesté.

Les autres disent que la cause de leur chute fut l'envie; car ces superbes esprits, voyant comme Dieu vouloit creer l'homme et se communiquer à luy, s'incarner et unir sa nature divine avec la

nature humaine, par une union hypostatique, en sorte que ces deux natures ne feroient qu'une seule personne; voyant donc comme Dieu vouloit enrichir la nature humaine et la relever par dessus la leur, ils furent tellement touchez d'envie et de presomption, qu'ils commencerent à dire : Pourquoy est-ce que Dieu, voulant sortir de soy-mesme pour se communiquer, ne choisit pas plutost la nature angelique pour faire ceste communication? n'est-elle pas plus noble et excellente que la nature humaine? Et de-là ils vinrent à estre si remplis d'ambition et d'orgueil, qu'ils se revolterent contre Dieu et se perdirent miserablement.

Mais à quel propos dy-je cecy, sinon pour exalter l'humilité de S. Jean-Baptiste, qui est une des personnes qui intervint au mystere de l'Incarnation? humilité certes la plus excellente et la plus parfaicte, ce me semble, qui ayt jamais esté, apres celle de Nostre Seigneur et de la sacrée Vierge. Voicy donc qu'il s'esleva contre luy une tentation d'orgueil et d'ambition, la plus forte et la plus rude qu'on se puisse jamais imaginer; mais remarquez, je vous prie, qu'elle ne luy fut point presentée par l'ennemy, ny ne vint point immediatement de cest esprit rusé. Certes, quand l'ennemy est descouvert, et qu'on voit que la tentation vient d'une personne ennemye, l'on doubte que la chose qu'il nous dit, et à laquelle il nous sollicite, soit suspecte, et partant l'on ne s'y veut pas fier; et il est vray que si Adam et Eve eussent cogneu leur tentateur, ils ne se fussent pas laissez seduire comme ils firent.

Or cest esprit malin, sçachant que s'il ne se couvroit, et ne prenoit quelque marque ou figure d'amy, lorsqu'il nous vient tenter, il ne feroit jamais son coup, il le fait toujours, et de-là vient qu'il en seduit tant par ses ruses et artifices : et bien que, quand il vint tenter nos premiers parens, il prit la figure d'un serpent, neantmoins il leur parla sous l'apparence d'amy, leur proposant qu'ils seroient semblables à Dieu; et ainsi il les tenta d'ambition. Mais quant à Lucifer et ses anges, ils n'eurent point d'autre tentateur qu'eux-mesmes; car il n'y avoit point encore de diables. Et voilà comme nous pouvons dire que l'ambition s'est treuvée et a commencé dans le ciel, et que du ciel elle est descenduë dans le paradis terrestre, et du paradis terrestre elle est venuë au monde, et en a fait un enfer terrestre. L'ambition a fait que l'ange est devenu diable, et d'amy de Dieu qu'il estoit, il est devenu son ennemy : et l'homme, par son orgueil et ambition, a perdu la justice originelle en laquelle il estoit creé, et s'est fait un enfer çà-bas [1] en terre; car les maux que ces vices traisnent apres eux ne sont autre chose qu'un enfer, et qui des peines temporelles nous conduisent aux eternelles.

Voicy donc l'une des plus fortes, subtiles et dangereuses tentations qui se puisse voir, laquelle s'adresse à S. Jean, non par ses ennemys, comme j'ay desjà dit, ny par des gens revestus de quelque masque d'hypocrisie, mais par ses amys, envoyez à luy de Hierusalem par les princes et les docteurs de la Loy. Hierusalem estoit la ville royale dans laquelle estoit le souverain pontife, le

[1] Ça bas. Ce mot se retrouve dans *ça et là*, ici et là. *Ici-bas.*

prince des prestres, le senat et la magistrature; les scribes estoient les docteurs de la Loy, et les pharisiens estoient comme les religieux de ce temps-là. Donc, les princes des prestres et les docteurs qui gouvernoient la respublique envoyerent à S. Jean des ambassadeurs, non pour autre chose que pour sçavoir de luy s'il estoit le Christ, Fils de Dieu, et le Messie qu'ils attendoient, afin de luy rendre l'honneur qui lui estoit deu.

Voyez un peu, je vous prie, la misere de l'esprit humain : ces docteurs attendoient le Messie, et sans doubte ils voyoient, ou pouvoient voir que toutes les propheties estoient accomplies; car ils lisoient et interpretoient l'Escriture saincte. Il estoit venu, et alloit parmy eux, enseignant sa divine doctrine, faysant des miracles, confirmant tout ce qu'il disoit par des œuvres merveilleuses; et neantmoins, au lieu de le recognoistre, ils en vont chercher un autre.

Ils s'adresserent donc au glorieux S. Jean, et luy dirent : *Tu quis es? Et confessus est, et non negavit; et confessus est, quia non sum ego Christus;* Qui estes-vous? Et il confessa, dit l'Evangeliste, et ne nia point qu'il n'estoit pas le Christ. Qui estes-vous donc? estes-vous Helie? Non, je ne le suis pas. Estes-vous prophete? Non, leur dit-il, je ne le suis pas. *Et interrogaverunt eum : Quid ergo? Helias es tu? et respondit : Non sum. Propheta es tu? et respondit : Non.*

Les saincts Peres disent que quand les Juifs s'adresserent à S. Jean pour luy demander : Qui estes-vous? ils n'allerent pas seulement à luy pour sçavoir qui il estoit, mais encore pour sçavoir s'il estoit le Messie qu'ils attendoient; car autrement S. Jean ne leur eust pas respondu qu'il n'estoit pas le Christ, s'il n'eust creu qu'ils venoient à luy afin de le recognoistre pour tel : et comme il estoit vray qu'il ne l'estoit pas, il le confessa franchement.

Mais considerez l'admirable et tres-parfaicte humilité de ce glorieux sainct à rejetter et refuser les honneurs, dignitez, preeminences et tiltres, qui non-seulement ne luy appartenoient pas; mais, qui plus est, il refuse encore ceux qu'il pouvoit recevoir et qui luy appartenoient. En quoy nous voyons qu'il estoit arrivé et parvenu à un tel degré d'humilité, qu'il triomphoit de l'orgueil et de l'ambition, ne voulant recevoir ny accepter aucun honneur ny dignité.

Lucifer, estant dans le ciel, a recherché, non point d'estre Dieu, car il estoit trop bon philosophe pour commettre une telle absurdité, et son ambition n'arriva point jusques-là, parce qu'il sçavoit bien que Dieu estant le souverain principe et Createur de toutes choses, il auroit tousjours quelque puissance et authorité sur luy : il ne pretendoit donc pas d'estre Dieu, ains [1] seulement d'estre semblable à Dieu. Mais ce miserable ne luy fut pas semblable comme il presumoit; au contraire, par son ambition, il descheut de ce qu'il estoit, et fut chassé et banny du ciel pour jamais.

Nos premiers parens au paradis terrestre, entendant dire à cet esprit malin que, s'ils venoient à manger du fruict deffendu de

[1] Ains, *mais*.

l'arbre de science du bien et du mal, ils seroient semblables à Dieu, quoy qu'ils fussent en la justice originelle, et que la partie inferieure fust alors parfaictement sousmise à l'esprit, neantmoins, à ceste seule proposition que leur fit ce mal-heureux, ils furent tellement touchez d'ambition, qu'ils vinrent à s'oublier du commandement de Dieu, et de la deffense qu'il leur avoit faite. O que l'ambition et l'orgueil a de fortes mais dangereuses amorces, pour seduire l'homme et le faire oublier de la loy et des commandemens de Dieu! C'est pourquoy, quiconque veut entrer au combat, et entreprendre la guerre contre le vice, il faut necessairement qu'il soit bien revestu et armé d'humilité.

Certes, le glorieux S. Jean estoit merveilleusement bien armé de ceste vertu; car il n'estoit point au ciel, ains en la terre : il n'estoit point ange, ains homme : il n'estoit point en la justice originelle comme Adam, et on ne luy propose pas seulement qu'il sera semblable à Dieu, mais on vient pour luy faire confesser qu'il est le Christ et le recognoistre pour tel. Mais luy, par une tres-profonde humilité, refusa et rejetta promptement cest honneur bien loin de luy, confessant, ainsi que dit l'Evangeliste, qu'il n'estoit pas le Christ.

O Dieu! combien grande fut ceste tentation, et combien grande l'humilité avec laquelle il la repoussa! car elle ne luy fut point presentée par ses ennemys, comme j'ay desjà dit, ains par ses amys et gens d'authorité, qui avoient la Loy et les sainctes Escritures entre les mains, qui estoient envoyez en ambassade vers luy par les princes des prestres et les docteurs de la Loy.

Remarquez, je vous prie, comme ils luy parlent : Nous sommes icy envoyez de la part des pontifes et de toute la respublique, pour vous dire que toutes les propheties sont accomplies, et que le temps est arrivé auquel nous doit venir le Messie promis par les Escritures. Il est vrai que nous voyons parmy nous beaucoup de personnes qui vivent bien et sont fort vertueuses; mais il faut confesser que nos yeux n'en ont point encore veu qui soit semblable à vous, ny de qui nos cœurs goustent les œuvres, comme nous faysons les vostres : en somme, nous croyons que vous estes le Messie que nous attendons; si cela est, nous vous supplions de ne nous le point celer, car nous sommes venus icy pour vous rendre l'honneur que vous meritez. Or il n'y a point de doubte que si S. Jean eust dit qu'il estoit le Messie, ils l'eussent recogneu pour tel; mais ce glorieux sainct estoit trop grand amateur de la verité et de l'humilité, pour se laisser emporter à une telle ambition, que d'accepter un honneur qui ne lui estoit pas deu.

Les scribes et pharisiens disent qu'ils attendent le Messie promis, le Desiré des nations, et celuy que Jacob nomme le Desir des collines eternelles, *Desiderium collium æternorum* (Gen. 49). Quelques-uns des anciens Peres, expliquant ces parolles, disent que par icelles [1] nous devons entendre le desir que les anges avoient de l'incarnation. Les autres disent que par ces parolles nous devons entendre le desir que Dieu avoit eu, de toute eternité, d'unir la

[1] Icelles, *elles*.

nature divine avec la nature humaine, desir qu'il communiqua aux anges et aux hommes, quoy qu'en differentes manieres : et nous voyons en l'Escriture saincte, combien les patriarches et les prophetes desiroient ceste union, par les soupirs tres-ardens qu'ils eslançoient sans cesse vers le ciel, par lesquels ils demandoient l'incarnation du Fils de Dieu.

Salomon, au Cantique des cantiques, nous fait entendre ce desir de l'Incarnation par ces parolles de l'Espouse à son bien-aymé : Qu'il me baise, luy dit-elle, d'un baiser de sa bouche, *Osculetur me osculo oris sui* (Cant. 1); baiser qui ne signifie sinon l'union hypostatique de la nature divine avec la nature humaine. Or il est certain que tous les hommes desiroient grandement ceste union, mais comme imperceptiblement : car de tous temps on les a veus enclins à rechercher une divinité; et ne pouvant faire un dieu humanisé, parce que cela n'appartenoit qu'à Dieu seul, ils cherchoient des inventions pour faire de fausses deïtez, et pour cela ils dressoient des idoles et simulachres, lesquels ils adoroient et tenoient parmy eux comme des dieux. Et bien que tout cela ne fust que des erreurs, neantmoins cela fait voir le desir que Dieu avoit, ce semble, infus dans le cœur des humains, de l'incarnation de son Fils, afin de les disposer à la croyance de ce divin mystère, par lequel il vouloit unir sa nature divine avec nostre nature humaine; union qu'il avoit specialement promise au peuple juif, lequel, voyant que toutes les propheties estoient accomplies, et que le temps estoit venu auquel ils devoient voir celuy qui estoit le Desiré de toutes les nations, ils dirent à S. Jean, par les prestres et levites envoyez pour ce subjet vers luy : Qui estes-vous? n'estes-vous point le Christ que nous attendons? et il confessa et ne le nia point, disant : Je ne le suis pas.

O mes cheres ames, que l'esprit de ce sainct estoit esloigné de ceux de ce siecle! il n'usa point de belles parolles pour respondre à ces ambassadeurs, ains il se contenta de dire seulement qu'il n'estoit pas le Christ. Mais nous autres, au contraire, sommes si soigneux de bien recevoir les honneurs qui nous sont faits, nostre amour-propre tirant tousjours à soy tout ce qui est fait à son avantage, et toute la gloire, non-seulement qui luy appartient en quelque façon, ains encore celle qui ne luy appartient pas. Tout au contraire de ce que fit le glorieux S. Jean, qui ne se contenta pas de rejetter la gloire qui ne luy appartenoit pas, ains il rejetta encore celle que tres-justement il pouvoit recevoir.

Mais, puisque vous n'estes pas le Christ, dirent les Juifs à S. Jean, n'estes-vous pas Helie? Non, dit-il, je ne le suis pas. Certes il pouvoit bien véritablement dire qu'il estoit Helie; car, bien qu'il ne le fust pas en personne, il estoit neantmoins venu en l'esprit et en la vertu d'Helie, ainsi que l'ange l'avoit predit à Zacharie : *Ipse præcedet ante illum in spiritu et virtute Heliæ* (Luc. 1); et cela se pouvoit dire de luy, comme nous disons encore aujourd'huy parmy le monde : Celui-là a l'esprit d'un tel; il fait ses actions par un tel esprit. Comment est-ce donc que S. Jean, estant venu en l'esprit d'Helie, peut dire avec vérité qu'il n'est pas Helie?

Pour comprendre cecy, il faut sçavoir qu'il estoit escrit en Mala-

chie, qu'avant la venue du Messie, Dieu envoyeroit un grand prophete et un excellent homme, qui se nommeroit Helie : *Ecce ego mittam vobis Heliam prophetam* (Malach. 4), qui viendroit pour enseigner le peuple, et le disposer pour l'advenement de Nostre Seigneur. Or S. Jean vit bien que s'il disoit qu'il estoit Helie, on croiroit qu'il seroit le Messie, c'est pourquoy il dit qu'il ne l'estoit pas, crainte qu'on ne luy rendist l'honneur qui n'estoit deu qu'à Nostre Seigneur. O que l'humilité de ce sainct fut grande! il ne rejetta pas seulement l'honneur qui ne luy estoit pas deu, ce qui appartient au premier degré d'humilité, de ne point rechercher d'estre tenu et estimé pour ce qu'on n'est pas; mais ce glorieux sainct, passant encore plus oultre en la prattique de ceste vertu, il refuse mesme l'honneur qui luy est deu, et voyant une façon de parler, en laquelle, sans faire tort à la verité, il pouvoit dissimuler et nier ce qu'il estoit, il le fit promptement, sans disputer, ny se servir de beaucoup de discours, ainsi que je diray maintenant.

Les Juifs donc, entendant cette seconde negation, le rechargerent d'une troisiesme demande, et luy dirent : Si vous n'estes ny le Christ ny Helie, vous estes pour le moins quelque grand prophete ; car vos œuvres en font foy et nous en donnent des preuves certaines. Mais ce grand sainct, demeurant ferme en son humilité, leur dit : Je ne suis pas prophete.

Comment est-ce, dira-t-on, que S. Jean pouvoit faire ceste troisiesme negation avec verité? luy qui estoit non-seulement prophete, mais plus que prophete, Nostre Seigneur l'ayant dit de sa propre bouche aux Juifs, lorsqu'il leur demanda ce qu'ils estoient allez voir au desert : *Sed quid existis videre? Prophetam? Etiam dico vobis, et plus quam prophetam* (Matth. 11). Comment donc ose-t-il dire qu'il n'est pas prophete, veu qu'il sçavoit bien que son pere Zacharie, poussé du Sainct-Esprit, l'avoit predict de luy en son cantique : *Et tu, puer, propheta Altissimi vocaberis* (Luc. 1)? Certes, tous les anciens Peres, admirant les trois negations de ce glorieux sainct, s'estonnent grandement de ceste derniere, et disent que ce fut en icelle qu'il alla aux extremitez de l'humilité.

Mais, pour mieux entendre cela, il faut sçavoir qu'il estoit encore promis en la Loy au peuple juif, qu'il leur seroit envoyé un grand prophete. Je leur susciteray, dit Dieu à Moyse, un prophete comme toy du milieu de leurs freres : *Prophetam suscitabo eis, de medio fratrum suorum, similem tui* (Deut. 18). Or je sçay bien qu'il y avoit diverses opinions là-dessus, à sçavoir qui seroit ce grand prophete : mais la plus commune estoit que ce grand prophete n'estoit autre que le Fils de Dieu. S. Jean voyant donc que les Juifs ne lui demandoient pas seulement s'il estoit un simple prophete, il jugea bien par leur demande que s'il confessoit d'estre prophete, ils le prendroient pour le Messie; c'est pourquoy il leur dit qu'il n'estoit pas prophete, voyant que sans contrevenir à la verité il pouvoit parler ainsi.

Voilà comme S. Jean surmonta ceste tentation d'orgueil et d'ambition, et comme l'humilité luy donna des inventions admirables, pour ne point admettre ny recevoir l'honneur qu'on lui vouloit

rendre, et comme il dissimula humblement et nia d'estre ce qu'il estoit; car il n'y a point de doubte qu'il ne fust Helie et prophete, et mesme plus que prophete. Mais voyant que s'il confessoit d'estre prophete on luy rendroit l'honneur qui ne devoit estre deferé qu'à Dieu seul, il dit franchement qu'il ne l'estoit pas : et il n'y a point de doubte qu'on peut quelquesfois parler avec ceste prudente feintise et dissimulation, quand la gloire de Dieu le requiert. Tous les theologiens sont d'accord sur ce subjet : mais plusieurs, n'ayant pas bien compris cela, s'en sont fort mal servis, et n'ont point pensé mentir, en disant beaucoup de choses fort esloignées de la verité, se couvrant de quelque bon pretexte; et mesme il y en a eu qui sont arrivez jusques-là, que de croire qu'ils pouvoient dire des mensonges, quand il s'agissoit de la gloire de Dieu. Mais quel aveuglement! comme si Dieu pouvoit estre glorifié par le peché : ô non, certes! c'est une ignorance insupportable que de croire cela. Voyez que le glorieux S. Jean n'en a pas fait ainsi; car il pouvoit avec verité faire la response qu'il fit, comme je vous ay fait voir.

Or ces ambassadeurs, tout estonnez de ses responses, luy dirent : Si vous n'estes ny le Christ, ny Helie, ny prophete, pourquoy est-ce donc que vous baptizez? *Quid ergo baptizas, si tu non es Christus, neque Helias, neque propheta?* Pourquoy est-ce que vous avez des disciples et que vous faites des œuvres si merveilleuses? O certes! vous avez beau vous cacher, vos œuvres nous font bien voir que vous estes quelque grand personnage : c'est pourquoy nous vous prions de nous dire qui vous estes, afin que nous le disions à ceux qui nous ont envoyez vers vous : *Ut responsum demus his qui miserunt nos.* Ces ambassadeurs perdent quasi patience par l'humilité de S. Jean; mais il confessa et ne nia pas, dit l'Evangeliste, qu'il n'estoit ny le Christ, ny Helie, ny prophete. Or ces parolles, quoique succinctes, sont merveilleusement bien expliquées par une phrase hebraïque : ceste langue est admirable; elle est toute divine, et c'est de ceste langue que Nostre Seigneur parloit quand il estoit en ce monde; et selon l'opinion de quelques docteurs, c'est celle que les bien-heureux parleront là-haut au ciel. Les phrases hebraïques ont tousjours une merveilleuse grace en tout ce qu'elles expliquent. Il confessa donc et ne nia pas : ces deux mots n'ont qu'une mesme signification; car confesser une chose, c'est ne pas la nier, et ne pas la nier, c'est la confesser.

Mais puisqu'il vient à mon propos, je diray un mot de la confession. Il arrive souvent que plusieurs confessent leurs pechez et les nient. Que veut dire cela? sinon que plusieurs se vont confesser de leurs deffauts, mais en telle sorte, qu'en s'accusant ils s'excusent, disant des parolles pour faire voir qu'ils ont eu raison de commettre les fautes desquelles ils s'accusent : et non-seulement ils s'excusent en s'accusant, mais encore ils accusent les autres. Je me suis mis en cholere (dira quelqu'un) et j'ay fait telle chose ensuite, mais j'en avois bien subjet; l'on m'avoit fait ou dit telle chose, c'estoit pour une telle occasion. Or ne voyez-vous pas qu'en confessant ainsi vostre faute, vous la niez? dites donc simplement : Je m'accuse que, par malice, par mon impatience ou mauvais naturel, ou en suite de mes passions et inclinations mal mortifiées, j'ay fait telles

et telles fautes. Un autre dira : J'ay mesdit d'autruy; mais ç'a esté en des choses qui estoient toutes claires et manifestes, je ne suis pas seul qui ay fait ceste medisance : et ainsi nous nions d'estre coupables des fautes dont nous nous accusons. O certes! il ne faut pas faire cela, ains il se faut accuser clairement et nettement, sans mettre nos fautes sur les autres, advoüant que nous sommes vrayement coupables, sans nous mettre en peine de ce que l'on pensera ou dira. Je suis un miserable pecheur, devons-nous dire, et je ne veux pas estre tenu pour autre que je suis, suivant l'exemple du glorieux S. Jean, lequel a confessé et n'a point nié qu'il n'estoit pas si grand qu'on l'estimoit; sans se soucier de ce que l'on diroit ou penseroit de luy, il est allé droictement devant Dieu, et n'a point fait comme ceux qui vont et ne vont pas. Vous treuverez des personnes auxquelles on dira : Il faut faire cela, il faut aller là; mais, avant que de faire ou aller au lieu qui leur est marqué, elles feront mille retours et regards, et la moindre petite difficulté leur fait perdre courage et les arreste en chemin. Certes, on peut dire que telles personnes vont et ne vont pas, qu'elles veulent et ne veulent pas.

Ces ambassadeurs veulent donc sçavoir qui est S. Jean, afin de le dire à ceux qui les ont envoyez; mais il demeure tousjours dans le sentiment de sa petitesse et de son neant, et se voyant enfin pressé de respondre, il ne leur dit autre chose sinon : Je suis la voyx de celuy qui crie au desert : Aplanissez le chemin du Seigneur : *Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini.* Mais voyez, je vous prie, la parfaicte humilité de ce glorieux sainct, comme il va tousjours s'approfondissant dans son neant, descendant tousjours un degré plus bas en humilité. O noble vertu d'humilité, tant necessaire à l'homme en ceste vie mortelle! Ce n'est pas sans raison que l'on dit qu'elle est la base et le fondement de toutes les vertus; car sans elle il n'y a point de vraye vertu, et bien qu'elle ne soit pas la premiere (la charité et l'amour de Dieu la surpassant en dignité et excellence) si est-ce[1] neantmoins que la charité a une telle convenance et sympathie avec l'humilité, qu'elles ne vont jamais l'une sans l'autre. Et parce qu'il vient à mon subjet, je vous diray à ce propos un beau traict que j'ay lu avec playsir dans la Vie des Peres du desert, nouvellement imprimée.

L'autheur, qui les a recueillis aussi curieusement que soigneusement, rapporte que plusieurs de ces saincts Peres s'estant un jour rassemblez pour faire une conference spirituelle sur les vertus, l'un d'eux loüoit l'obeyssance, un autre loüoit la charité, un autre la patience; mais l'un de ces Peres ayant ouï ce que tous disoient à la loüange des vertus : Et moy, dit-il, il me semble que l'humilité est la premiere de toutes et la plus necessaire, et fit ceste comparaison, qui vient fort bien à mon propos : L'humilité, dit-il, et la charité vont ensemble, comme S. Jean-Baptiste et Nostre Seigneur, d'autant que l'humilité precede la charité, comme S. Jean a precedé Nostre Seigneur : c'est elle qui prepare les chemins, c'est une voyx qui crie : Aplanissez le chemin du

[1] Si est-ce, *encore est-il vrai.*

Seigneur. Et tout ainsi que S. Jean-Baptiste est venu devant Nostre Seigneur, pour preparer le peuple à le recevoir, ainsi faut-il que l'humilité vienne preparer les cœurs, pour par apres y recevoir la charité; car elle ne pourra jamais demeurer dans un cœur, que l'humilité ne luy ayt premierement preparé le logis.

S. Anthoine fut un jour ravy en extase, et comme il fut revenu à soy, ses bons religieux luy demanderent ce qu'il avoit veu. Ah! mes chers enfans, j'ay veu, leur dit-il, le monde tout rempli de filets propres à faire, non-seulement chopper[1], mais encore tomber lourdement les hommes dans de profonds precipices. De quoy tous estonnez, ils luy dirent : Et si tout le monde est rempli de filets, qui est-ce qui en pourra eschapper? Il leur respondit : Ceux-là seulement qui seront humbles. En quoy nous voyons combien l'humilité est requise pour esviter les tentations, et eschapper de tomber dans les filets du diable.

S. Jean avoit ceste vertu en un degré de tres-grande perfection. Vous me demandez, dit-il aux Juifs, pourquoy je baptize? Je baptize, respondit-il, avec de l'eau : *Ego baptizo in aqua.* Mais il y en a un parmy vous, lequel vous ne cognoissez pas, qui doit venir apres moy, et qui est fait devant moy, duquel je ne suis pas digne de deslier les souliers, qui vous baptizera au Sainct-Esprit : *Ipse vos baptizabit in Spiritu Sancto* (Matth. 3). Toutesfois, puisque vous voulez sçavoir qui je suis, je vous dy que je ne suis rien qu'une voyx; comme s'il eust voulu dire : O pauvres gens! vous estes bien trompez, vous pensez que je sois le Messie, parce que je ne suis pas vestu comme les autres hommes, mon vestement n'estant tissu que de poil de chameau, et que je ne mange point de viande, ny de pain, et ne me nourry que de miel sauvage et de sauterelles, que je ne bois point de vin, et n'ay point de mayson, ains que j'habite dans ce desert avec les bestes, et suis sur le rivage du fleuve du Jourdain, baptizant et preschant la penitence; et pour cela vous croyez que je suis le Messie, ou quelque grand personnage : or je vous dy que je ne suis rien de tout ce que vous pensez, et que je ne suis seulement que la voyx de celuy qui crie au desert : Aplanissez le chemin du Seigneur : *Ego vox clamantis in deserto : Dirigite viam Domini* (Joan 1).

Mais comment S. Jean se pouvoit-il humilier et abaisser davantage, que de dire qu'il n'estoit qu'une voyx; car la voyx n'est rien qu'une fumée, qu'une exhalaison et qu'un son qui se dissipe en l'air, en faysant quelque peu de bruit. Vous croyez, vouloit-il dire aux Juifs, que je sois le Messie, et moy, je vous dy en un mot que je ne le suis pas, et que je suis moins qu'homme; car je ne suis qu'une simple voyx sans substance, qui se dissipe et se perd en un moment. Si vous allez dans ce desert parmy ces rochers, vous y treuverez des eschos, et si vous parlez, ils vous respondront, d'autant que vostre voyx entrant dans des concavitez de la terre, et frappant ces corps propres à retentir, il s'y forme une espece de parolle semblable à la vostre, qui n'est autre chose qu'un son et reflexion de voix. Or dites-moy, je vous prie, qui est-ce d'entre vous

[1] Chopper, *trébucher*.

qui estime que l'escho soit un homme, à cause qu'il lui respond? L'on sçayt bien que l'escho n'est rien qu'un son ou retentissement de voyx : or c'est ce que je suis, et rien davantage, disoit ce sainct.

Vous voyez donc comme le glorieux S. Jean, se comparant à la voyx, s'est humilié jusqu'au centre du neant. Mais à mesure qu'il s'abaisse, Dieu l'exalte, et dit tout haut de luy qu'il est prophete et plus que prophete; car il l'appelle *ange*, disant : Voicy que j'envoye mon ange devant ta face, pour preparer ta voye : *Ecce ego mitto angelum meum ante faciem tuam, qui præparabit viam tuam ante te* (Matth. 11).

Certes, c'est de tout temps que la divine Sapience a regardé de bon œil les humbles, qu'elle a humilié et abaissé ceux qui s'exaltent, et exalté ceux qui s'humilient, ainsi que le chante nostre glorieuse Maistresse Nostre-Dame, en son sacré cantique : *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles* (Luc. 1). Ceux qui s'exaltent seront humiliez, ceux qui veulent mettre leur siege sur les nuës seront abaissez, et les pauvres qui s'abaissent et s'humilient seront exaltez; car Dieu, qui ayme les humbles, se communiquera à eux, et leur donnera son esprit, par lequel ils opereront de grandes choses.

En somme, S. Jean est proposé par nostre divin Sauveur à toutes sortes de personnes, pour estre imité et leur servir d'exemple, et il ne doit pas estre seulement consideré des prelats et des predicateurs, mais encore des religieux et religieuses, qui doivent specialement imiter son humilité et mortification, et qui à son exemple doivent estre des voyx les uns parmy les autres, criant que l'on prepare les voyes, et qu'on aplanisse les chemins du Sauveur, à ce que l'ayant receu en ceste vie, nous jouyssions apres icelle eternellement de luy en l'autre, où nous conduisent le Pere, le Fils et le Sainct-Esprit. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON POUR LE IV. DIMANCHE DE L'ADVENT.

Factum est verbum Domini super Joannem, Zachariæ filium, in deserto, et venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum.

La parolle de Dieu est tombée sur Jean, fils de Zacharie, au desert, et il vint par toutes les contrées d'alentour le Jourdain, preschant le baptesme et la penitence, en la remission des pechez. (*Luc.* 3.)

Le glorieux S. Jean, ainsi que je vous monstray dimanche, ayant donné des preuves tres-suffisantes de la grandeur de son humilité, lorsqu'estant enquis s'il estoit le Christ, ou quelque grand prophete, il respondit franchement qu'il ne l'estoit pas, ainsi que dit l'Evangeliste; et se voyant pressé par ceux qui estoient venus à luy de dire qui il estoit, il leur respondit : Je suis la voyx de celuy qui crie au desert : Aplanissez le chemin du Seigneur : *Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini* (Matth. 3); comme leur voulant

dire : Je ne suis pas celuy qui crie : Faites penitence, ains[1] seulement la voyx de celuy qui vous le dit par moy. O certes ! il est vray que ce n'estoit pas S. Jean qui crioit, mais Nostre Seigneur qui parloit par sa bouche.

Le grand apostre S. Paul, escrivant aux Thessaloniciens, leur disoit : Quand vous avez receu de nous la parolle de la predication, vous l'avez receuë, non point comme parolle d'homme, mais comme parolle de Dieu, laquelle aussi a operé en vous. Or il est certain que si nous voulons tirer profit des choses qui nous sont dites et des enseignemens qui nous sont donnez, nous les devons recevoir comme nous estant dits de la part de Dieu, qui nous fait cognoistre sa volonté par le moyen des predicateurs, ou autres, qui sont ordonnez pour annoncer sa parolle, ainsi que je diray maintenant.

S. Jean estoit sur le bord du fleuve Jourdain preschant la penitence. Ce fleuve estoit à l'entrée d'un desert où il s'estoit retiré, et le monde accouroit à luy de toutes parts, pour escouter ses parolles et estre baptizez, et il disoit à tous : Faites penitence; car le royaume des cieux est proche : preparez les voyes du Seigneur, aplanissez et redressez les chemins, *Pœnitentiam agite, appropinquavit enim regnum cœlorum; parate viam Domini, rectas facite semitas ejus* (Matth 3). Mais d'autant, disoit ce glorieux sainct, que je crie et presche en ce desert qu'on fasse penitence, vous voulez sçavoir qui je suis; je vous dy que je ne suis que la voyx de celuy qui crie. Comme s'il disoit : Ce n'est pas moy qui crie : Faites penitence ; mais c'est Dieu qui le vous dit par moy, et je ne suis que la voix et la trompette par laquelle il vous fait sçavoir et entendre ce que vous devez faire pour vous disposer à son advenement : c'est pourquoy vous devez escouter mes parolles, non comme miennes, mais comme parolles de Dieu.

Or, ce qui est dit en l'Evangile de ce jour, que la parolle de Dieu est tombée sur Jean, fils de Zacharie, au desert, se peut entendre diversement, d'autant que la parolle de Dieu tombe specialement sur les cœurs en deux manieres : la premiere, est quand Nostre Seigneur parle au cœur de quelqu'un pour l'instruire, et luy enseigner ce qui est de sa volonté et de son bon playsir, luy faysant cognoistre ce qu'il doit faire pour sa conduite particuliere ; la seconde est, quand elle tombe sur le cœur, non pour soy seulement, mais aussi pour la porter et communiquer aux autres, afin de leur faire sçavoir ce qui est de la volonté de Dieu, soit par la predication ou autrement : et c'est en ceste maniere qu'elle tomba sur S. Jean, qui fut choisi et esleu de Dieu, pour estre son avant-coureur, et pour annoncer sa venuë au peuple. Mais notez ce mot que je diray en passant, que nul ne peut estre receu ny eslevé en quelque dignité et prelature, si la parolle de Dieu ne tombe sur luy, c'est-à-dire, qu'il ne soit premierement choisi et esleu de Dieu. Et le choix et les elections que Dieu fait de ses creatures sont presque tousjours communes et ordinaires, et l'on n'en doit point desirer ny rechercher de particuliere ny d'extraordinaire; car les vocations particulieres et extraordinaires sont dangereuses et sus-

[1] Ains, *mais*.

pectes, quand elles ne sont pas appreuvées ny authorisées par les pasteurs et maistres de la vie spirituelle.

Or, S. Jean fut esleu et choysi de Nostre Seigneur pour annoncer sa venuë au monde, et luy-mesme approuva sa vocation et maniere de proceder. Il l'envoya devant luy, et le suivit, et prescha ce qu'il avoit presché. Il est donc certain que ce glorieux sainct devoit annoncer la parolle de Dieu, prescher la penitence, et faire les autres fonctions de sa charge; mais comme il estoit obligé de crier que l'on preparast la voye au Seigneur, que l'on aplanist les sentiers et les chemins, le peuple auquel il preschoit estoit aussi obligé, non-seulement de l'escouter, mais encore de faire ce qu'il leur disoit, et de recevoir le baptesme qu'il leur presentoit : car, si les predicateurs sont obligez de prescher et annoncer la parolle de Dieu, l'on est aussi obligé de l'escouter, et bien recevoir ce qu'ils disent de sa part et le mettre fidellement en prattique; et pour le bien faire, il faut bien mascher et savourer ce que l'on a ouï, afin d'en faire une bonne digestion. Car dites-moy, je vous prie, qu'eust-il servy au peuple d'Israël que Dieu leur eust fait pleuvoir la manne au desert pour leur nourriture, s'ils ne l'eussent voulu recueillir et ramasser? et que leur eust-il profité de la recueillir, s'ils ne l'eussent voulu manger pour s'en nourrir et substanter? Certes, quand Dieu fit tomber la manne du ciel pour nourrir ce peuple, il l'obligea de se lever du matin, pour l'aller recueillir avant que le soleil fust levé, et non-seulement de la recueillir, mais encore de la manger, afin de s'en nourrir et s'en substanter. De mesme pouvons-nous dire, que ceux à qui on presche la parolle de Dieu sont obligez non-seulement de l'escouter, mais encore de la prattiquer, afin d'en nourrir et substanter leurs ames.

Il y a deux causes principales pour lesquelles l'on ne profite pas de ceste divine parolle. La premiere est, que si bien [1] on l'escoute, l'on n'est pas neantmoins bien determiné de la mettre en prattique, l'on differe tousjours l'execution jusqu'au lendemain. O que nous sommes miserables! ne voyons-nous pas que ces remises que nous faysons de l'execution des volontez divines sont la cause de nostre perte et de nostre mort spirituelle, et que tout nostre bien ne consiste qu'au temps present, la vie de l'homme ne consistant qu'au jour et mesme qu'au moment auquel il vit? car qui se peut promettre qu'il vivra jusqu'au lendemain? O certes! personne ne le peut, nostre vie ne consistant qu'en ce seul moment que nous possedons, en telle sorte que nous ne nous en pouvons pas promettre ny assurer un autre.

Or, ceste verité estant supposée, comment osons-nous differer de nous mettre en l'execution et en la prattique de ce qui nous est annoncé par les predicateurs, qui peut servir à nostre amendement et conversion, puisque du moment present, duquel seul nous jouissons et entendons ce qui est propre pour nostre salut, despend peut-estre nostre bonheur eternel. Je dy donc que la premiere cause pour laquelle nous ne profitons pas des choses qui nous sont dites et enseignées, c'est que nous usons de remises, et ne nous mettons pas promptement en la prattique d'icelles[2].

[1] Quoique. — [2] Icelles, *elles*.

La seconde cause qui nous empesche de tirer profit de la parolle de Dieu, est une certaine avarice spirituelle, qui fait que l'on recherche et s'empresse pour sçavoir beaucoup de choses : et vous treuverez des personnes qui ne se lasseront jamais de recueillir de nouveaux documens, et qui sont tousjours à demander des enseignemens; mais, apres cela, elles n'en mettent pas un seul en prattique : or, je dy que cela est une avarice spirituelle, qui est un vice assez grand en la vie devote, d'autant que cela ne fait que dissiper et troubler l'esprit. Vous en treuverez d'autres qui sont tousjours apres à rechercher et amasser des livres nouveaux, et faire de grandes bibliotheques. Hé! pauvres gens, que voulez-vous faire de cela? Pensez-vous que vostre perfection et vostre salut consiste à faire grand amas de livres et de documens spirituels? ne sçavez-vous pas que N. S. voulant esloigner l'avarice et les sollicitudes du cœur de ses disciples, leur commanda de vivre au jour la journée, et de n'avoir point soucy du lendemain : *Nolite solliciti esse in crastinum; crastinus enim dies sollicitus erit sibi ipsi : sufficit diei malitia sua* (Matth. 6)?

Entre toutes les ordonnances que Dieu fit aux enfans d'Israël, il leur commanda specialement de ne recueillir chacun qu'une mesure de manne, c'est à sçavoir ce qui estoit suffisant pour leur nourriture d'un jour, et leur defendit expressement qu'aucun n'en gardast pour le lendemain; et s'il arrivoit que quelqu'un en gardast par provision, il s'y engendroit des vers, et elle se tournoit en corruption. La mesme ordonnance se doit faire aux avares spirituels. Vivez au jour la journée, leur doit-on dire, profitez des enseignemens qui vous seront donnez chaque jour, et vous en nourrissez bien, les mettant en prattique, puis laissez faire à la divine Providence; car apres, elle vous pourvoyra selon vostre besoin : usez bien seulement de ce qui vous est donné chaque jour, puis soyez libres de tout autre soin. Ne sçavez-vous pas que dans les viandes qui sont gardées il s'y engendre des vers? certes, je croy que les vers qui rongeront les consciences des damnez ne seront pas les moindres peines qu'ils souffriront, ains qu'elles seront les plus grandes. Mais quels seront ces vers, sinon les vifs et puissans remords qui picqueront et rongeront eternellement leurs ames, par le ressouvenir et la vuë de tant d'instructions, de moyens et d'occasions qu'ils auront eus de servir Dieu sans en avoir profité? O quels remords de conscience aura-t-on à l'heure de la mort, voyant le nombre infiny de documens, advis et enseignemens qui nous auront esté donnez pour nostre perfection, lesquels nous aurons negligez et rendus inutiles! Ce seront certes les plus grandes douleurs que l'on ressentira alors, que celles-là. Vous voyez donc bien maintenant comme l'avarice spirituelle est un grand deffaut, qui nous empesche de profiter de la parolle de Dieu.

Revenons à nostre Evangile : je l'expliqueray le plus familierement qu'il me sera possible; mais pour ce faire, il en faut dire briefvement l'histoire.

Du temps que Tybere Cesar estoit empereur de Rome, qu'Herode estoit roi de Judée, que Ponce-Pilate presidoit en Hierusalem, et qu'Anne et Caïphe, princes des prestres, estoient assis dans la

chaire de Moyse, Dieu envoya son prophete, à sçavoir le glorieux S. Jean, qui fut sa voix, qui crioit au desert : Aplanissez le chemin du Seigneur, faites penitence; car le salut est proche. Et pour l'explication de ces parolles, je me serviray de celles que dit Isaye aux Israëlites, dans le 40e chapitre de ses Propheties, qui sont les plus douces et agreables qui se puissent entendre. C'est une chose merveilleusement suave que de lire les escris de ce sainct prophete : ses parolles sont fluides, emmiellées et accompagnées d'une science incomparable; c'est un fleuve d'eloquence, où l'on decouvre des choses admirables.

Lorsque le peuple d'Israël fut mené en servitude par les Gentils, et envoyé captif parmy les Perses et les Medes, le bon Cyrus, apres une longue captivité, se resolut de les retirer de ceste servitude, et les ramener en la terre de promission; alors[1] le prophete Isaye, avec une divine poësie, entonna ces belles parolles : *Consolamini, consolamini, popule meus, dicit Deus vester; loquimini ad cor Hierusalem et advocate eam, quoniam completa est malitia ejus, dimissa est iniquitas illius* (Isa. 40); O peuple d'Israël, consolez-vous, mais consolez-vous, dit le Seigneur vostre Dieu, et vostre consolation ne sera point vaine ny inutile : parlez au cœur de Hierusalem, et l'appellez; car sa malice est accomplie, et parce que son iniquité est venuë à son comble, elle luy sera pardonnée : et pour cela (disoit ce grand prophete au peuple d'Israël) aplanissez vos voyes, et redressez vos chemins, afin que Cyrus, vous retirant de captivité, et vous ramenant en la terre de promission, ne treuve point de tortuosité.

Il y a un grand nombre d'interpretations sur ces parolles, et quelques docteurs demandent pourquoy est-ce que Dieu dit qu'il pardonnera au peuple d'Israël leurs iniquitez, parce qu'ils sont venus au comble de leur malice : *Quoniam completa est malitia ejus, dimissa est iniquitas illius.* Les anciens Peres, au rapport de S. Gregoire, disent que ces parolles se peuvent entendre en deux manieres. La premiere est, comme si Dieu disoit : Lorsqu'ils sont au plus fort de leurs travaux et afflictions, et qu'ils ressentent plus vivement le faix de leurs iniquitez, en cet esclavage et servitude où ils sont reduicts, apres les avoir punis de leurs mechancetez par ceste tribulation et ce fleau, je les ay regardez, et en ay eu compassion au plus fort de leur malice, c'est-à-dire, au plus mauvais de leurs jours, et me suis contenté de ce qu'ils ont souffert pour leurs pechez; et pour cela maintenant leurs iniquitez leur seront pardonnées et je les retireray de leur captivité et servitude. Jacob, se plaignant de la briefveté de sa vie, disoit ces parolles : Mes jours sont courts, mais ils sont mauvais : *Dies peregrinationis meæ parvi et mali* (Gen. 47), comme voulant dire : Ces jours de la peregrination de ma vie sont courts, ils ne font que passer, et ressemblent à une ombre qui disparoist en un instant; mais neantmoins ils sont mauvais, d'autant qu'ils sont chargez et suivis de tant de miseres et de travaux qu'apporte avec soy ceste vie pre-

[1] Alors. Traduisez : *En vue de cet événement*. Isaïe ne vivait pas au temps de Cyrus, mais bien avant.

sente, qu'encore qu'ils soient courts, ils ne laissent pas d'estre mauvais et pleins de malice. Ce qu'il disoit, à cause des grandes peines et tribulations qu'il souffroit.

La seconde maniere en laquelle nous pouvons entendre ces parolles d'Isaye : Dites au peuple d'Israël, à cause que leur malice est venuë à son comble, leurs iniquitez leur seront pardonnées, est comme s'il vouloit dire : Lorsqu'ils sont venus au comble, au midy et au plus haut poinct de leurs meschancetez et ingratitudes, lorsqu'il semble qu'ils n'ayent plus aucune souvenance ny memoire de Dieu et de ses bienfaicts, leur iniquité leur sera pardonnée, c'est-à-dire : au temps auquel ils meritoient d'estre precipitez dans l'enfer et perdus pour jamais, Dieu leur pardonnera et ne se souviendra plus de leurs meschancetez.

Certes, quand la divine Providence a voulu faire voir aux hommes combien grands estoient les effects de sa misericorde, ç'a esté lorsque, pour leurs pechez, ils ne devoient plus attendre, sinon de ressentir la fureur de son courroux et la terreur de sa justice : en ce temps-là, dy-je, auquel il n'y avoit aucune disposition de la part des hommes, et que Dieu estant extresmement offensé par eux, il n'avoit aucun motif qui le pust esmouvoir à leur faire misericorde. C'est en ce temps-là qu'il a fait voir des effects admirables de sa bonté envers eux ; bien que ce soit de grands effects de sa misericorde, de nous departir continuellement ses graces, nous pardonnant les fautes que nous commettons journellement et à toute heure contre sa divine Majesté, laquelle, non contente de cela, recompense encore les services que nous luy rendons, par de si grandes faveurs, que celuy qui correspond à une grace se dispose pour en recevoir une seconde, et qui correspond à ceste seconde se dispose pour en recevoir une troisiesme, et de ceste troisiesme une quatriesme, et ainsi consecutivement. Car, selon le dire des theologiens scholastiques, qui est tres-veritable, Dieu ne manque jamais de son costé, et si l'ame est fidelle à correspondre à ses graces, il luy en donnera tousjours de nouvelles ; et ainsi s'advançant tousjours par une fidelle correspondance, elle se rendra digne de participer à de grands biens et de recevoir de signalées faveurs : et pour cela Dieu, en tant et tant d'endroicts de la saincte Escriture, nous recommande la fidelité à correspondre aux bons mouvemens, lumieres et inspirations qu'il nous donne. En quoy certes reluit merveilleusement la grandeur de sa misericorde envers nous.

Mais quand, oultre ce que j'ay dit, sa providence a voulu donner aux hommes des effects et des traicts plus grands de sa bonté, ç'a esté une chose admirable, qu'il n'a pas voulu qu'aucun motif l'ayt induict à ce faire ; ains, sans y estre poussé d'aucune cause que de sa seule bonté, il s'est communiqué à eux d'une façon du tout[1] merveilleuse.

Lorsqu'il vint en ce monde, c'estoit, comme nous venons de dire, au temps que les hommes estoient arrivez au comble de leur malice, lorsqu'ils vivoient sans roy, et que les loyx estoient entre les mains d'Anne et de Caïphe, hommes meschans au possible,

[1] Du tout, *entièrement*.

lorsqu'Herode regnoit, que Ponce-Pilate presidoit en la Judée. Ce fut en ce temps-là, dy-je, que Dieu vint au monde pour nous rachepter, et nous delivrer de la tyrannie du peché et de la servitude de nostre ennemy, sans estre esmeu à ce faire, que de son immense bonté, qui le porta à se communiquer aux hommes en ceste sorte. Certes, le cœur de nostre divin Sauveur et Maistre estoit tout remply de misericorde et de douceur pour le genre humain, et il en donna à ce coup des preuves et tesmoignages admirables, comme il a fait en diverses autres occasions, où sa misericorde a fait paroistre et esclater sa grandeur, ainsi qu'il se voit en plusieurs endroicts de la saincte Escriture.

Quand est-ce qu'il pardonna à S. Paul, sinon lorsqu'il estoit au comble de sa malice? Car chacun sçayt qu'au temps de sa conversion il estoit en sa plus grande haine et furie contre Dieu, et ne pouvant assouvir sa rage contre luy, il tournoit son courroux contre l'Eglise, mais avec une telle fureur, qu'il faysoit tout son possible pour l'exterminer : *Spirans minarum et cædis in discipulos Domini* (*Act.* 9); et neantmoins ce fut alors que Nostre Seigneur contrepointa[1] sa malice et son ingratitude par sa misericorde, qu'il le toucha, le convertit et luy pardonna toutes ses iniquitez, au temps mesme qu'il avait plus desmerité. O Dieu! combien fut grande ceste divine misericorde, à l'endroict de ce sainct apostre! Certes, nous voyons tous les jours de semblables effects de la bonté de Dieu envers les pecheurs, car, lorsqu'ils sont plus obstinez et endurcis en leurs pechez, et qu'ils sont venus à un tel poinct qu'ils vivent comme s'il n'y avoit point de Dieu, de paradis ny d'enfer, c'est alors qu'il leur fait voir et descouvre les entrailles de sa pieté et douce misericorde, dardant un rayon de sa divine lumiere dans leur ame, qui leur fait voir le miserable estat où ils sont, afin qu'ils s'en retirent.

Or, je ne lis jamais la conversion de David sans m'estonner de voir que ce prophete, apres avoir commis de si grands pechez, soit demeuré pres d'un an en iceux[2] sans se recognoistre, dormant d'un sommeil lethargique, sans se reveiller, ny s'apercevoir du miserable estat où il estoit. O Dieu! son peché eust esté en quelque façon plus excusable, s'il l'eust commis quand il estoit berger et gardoit les brebis; mais que David ayt peché, apres avoir reçu tant et de si grandes graces de sa divine Majesté, apres avoir receu tant de clartez, de lumieres et de faveurs, luy qui avoit fait tant et tant de merveilles et prodiges, et qui avoit tousjours esté nourry et eslevé dans le sein de la douce clemence et misericorde de Dieu, qu'il soit venu jusque-là que de commettre de si grands forfaits, et soit demeuré apres si longtems sans les recognoistre : ô certes, c'est une chose digne de grand estonnement! Il avoit commis un adultere, mais c'estoit encore peu (ô misere extresme de l'esprit humain, qui ne veut point qu'on voye ses fautes!) : David apres cela, pensant couvrir ceste premiere faute, il s'essaya de faire enyvrer Urie; mais n'ayant pas réüssi en son dessein, il se resolut,

[1] Contrepointa, *combattit*. Le mot du texte fait image et a une force intraduisible. — [2] Iceux, *eux*.

pour venir à chef[1] de son entreprise, d'en commettre une troisiesme, plus grande que les deux autres, qui estoit de le faire tuer à la guerre : et pour cela il escrivit à son lieutenant et general d'armée, et lui commanda d'exposer Urie et le mettre à la teste des ennemys, puis de l'abandonner, afin qu'il fust tué, ce qui fut fait ainsi que David l'avoit ordonné; de maniere qu'il commit plusieurs pechez, les entassant les uns sur les autres, faysant les uns pour couvrir les autres, et demeura ainsi croupissant dans ses pechez pres d'un an, sans s'apercevoir du miserable estat où il estoit, ny se ressouvenir de Dieu.

Voilà donc le pauvre David, par cest oubli de Dieu, sans aucune disposition à la grace; mais la divine bonté, le voyant dans cest aveuglement, pour le retirer de son peché, luy envoya le prophete Nathan, lequel luy voulant faire recognoistre sa faute, se servit d'une parabole, luy disant, qu'un homme riche qui avoit un grand nombre de brebis et de bœufs avoit pris à un pauvre homme une seule brebis, qu'il avoit acheptée, qu'il nourrissoit dans sa maison, et qu'il aymoit uniquement, et la luy avoit ostée. Voyez, je vous prie, comme le prophete luy parloit sagement de sa faute en tierce personne pour la luy faire recognoistre et confesser; mais comme David estoit dans un si grand aveuglement, qu'il ne voyoit point son peché, ne s'apercevant pas que le prophete Nathan parloit de luy, il prononça la sentence de mort contre celuy qui avoit desrobé ceste brebis, le condamnant de plus à en rendre quatre fois autant.

Considerez, je vous prie, comme le pauvre David estoit endurcy dans son peché, et n'en avoit aucun ressentiment; mais pour les fautes des autres, il les cognoissoit fort bien, et sçavoit bien leur imposer un chastiment proportionné à leur demerite. Or le prophete Nathan voyant qu'il ne recognoissoit point ses fautes, luy dit franchement que c'estoit luy qui avoit desrobé ceste brebis, ce qu'entendant le pauvre David, touché de contrition : Ah! dit-il, j'ay peché contre le Seigneur : *Peccavi Domino.* Lors Nathan luy dit : Parce que vous avez confessé vostre peché, Dieu vous pardonne, et vous ne mourrez point : *Dixitque Nathan ad David : Dominus quoque transtulit peccatum tuum; non morieris* (II. Reg. 12).

Or, quel plus grand effect voudriez-vous voir de la misericorde de Dieu que celuy-là? car, au temps auquel il semble que David estoit au comble de sa malice, Dieu luy pardonna son iniquité : mais quel changement fit-il apres qu'il eust recogneu sa faute? il ne faysoit plus que gemir et pleurer son aveuglement, l'on n'entendoit plus sortir de sa bouche que cette parolle : *Peccavi*, et criant misericorde à Dieu, il alloit tousjours disant ce psalme de la penitence : *Miserere mei, Deus.*

Il y a plusieurs autres exemples dans l'Escriture saincte semblables à cestuy-cy, par lesquels Dieu nous a manifesté la grandeur de sa misericorde, et où nous voyons la verité de ces parolles d'Isaye : *Quoniam completa est malitia ejus, dimissa est iniquitas illius;* Parce que leur malice est venue à son comble, elle leur sera pardonnée. Et quand à ce qu'il dit : Preparez les voyes, et

[1] A chef, *à bout.*

aplanissez les chemins du Seigneur : *Parate viam Domino, rectas facite in solitudine semitas Dei nostri* (Isa. 40); il vouloit dire que le grand roi Cyrus devoit bien-tost ramener les Israëlites de la captivité de Babylone, en la terre de promission. Mais, bien que ces parolles ayent esté dites pour ce subjet, si est-ce [1] neantmoins que le principal but du prophete estoit de parler de l'advenement de Nostre Seigneur. S. Jean donc preschant la penitence, et annonçant au peuple que le Sauveur estoit proche, il se sert des parolles du prophete Isaye : Je suis la voyx, dit-il, de celuy qui crie au desert : Preparez le chemin du Seigneur : *Vos clamantis in deserto : Parate viam Domini* (Matth. 3).

Or, puisque nostre divin Sauveur est proche, que faut-il faire, mes cheres Sœurs, pour nous préparer à son advenement? S. Jean nous l'enseigne en ses predications, quand il dit qu'on fasse penitence : il faut tous passer par-là sans exception; car, comme nous sommes tous pecheurs, aussi avons-nous tous besoin de penitence. Mais cela est trop general; il nous faut toucher quelques particularitez d'icelle. S. Jean nous en marque quelques-unes en l'Evangile de ce jour : *Rectas facite semitas ejus; omnis vallis implebitur, et omnis mons et collis humiliabitur* (Luc. 3); Aplanissez le chemin du Seigneur, dit-il, remplissez les vallées, abaissez les monts et collines, redressez les chemins raboteux et tortus.

Certes, il n'y a nul doute que quand l'on treuve plusieurs chemins raboteux et qui s'entortillent les uns dans les autres, cela fatigue et lasse grandement le pelerin. Il en va tout de mesme en l'exercice de nostre chemin spirituel : il y a tant de monts et de vallées, tant de tortuositez, et tout cela ne peut estre redressé que par la penitence; c'est elle qui remplit les vallées, qui rabaisse les monts, et qui redresse et esgale les chemins tortus, ainsi que je diray maintenant.

Faites penitence, dit S. Jean, c'est-à-dire, abaissez ces monts d'orgueil, remplissez ces vallées de tiedeur et de pusillanimité, parce que le salut est proche. Or, ces vallées, que ce glorieux sainct veut qu'on remplisse, ne sont autre que la crainte, laquelle, quand elle est trop grande, nous porte au descouragement. Le regard des grandes fautes commises apporte quant et soy [2] une certaine horreur, un estonnement et une crainte qui abat le cœur, et cela sont des vallées qu'il faut remplir de confiance et d'esperance pour l'advenement de Nostre Seigneur. Un grand sainct, parlant un jour à une saincte penitente, qui avoit commis de grands pechez, luy disoit ces parolles : Craignez, mais esperez : craignez, de peur que vous ne deveniez superbe et orgueilleuse; mais esperez, de peur que vous ne tombiez dans le desespoir et descouragement : car la crainte et l'esperance ne doivent point aller l'une sans l'autre, d'autant que si la crainte n'est accompaignée d'esperance, elle n'est pas crainte, ains desespoir, et l'esperance sans la crainte est presomption : *Omnis vallis implebitur*. Il faut donc, par la confiance meslée avec la crainte, remplir ces vallées de descouragemens qui viennent de la cognoissance des pechez que nous avons commis.

[1] Si est-ce, *encore est-il vrai.* — [2] Quant et soy, *Avec soi.*

Omnis mons et collis humiliabitur; Abaissez, dit le glorieux S. Jean, les montagnes et collines. Quelles sont ces montagnes, sinon la presomption, l'orgueil et l'estime qu'on a de soy? qui est un tres-grand empeschement pour l'advenement de Nostre Seigneur, lequel a de coustume d'humilier et rabaisser les superbes; car il va penetrant au fond du cœur, pour descouvrir l'orgueil qui y est caché. Prenez donc garde que vous ne soyez semblable à ce miserable pharisien duquel il est parlé en l'Evangile, qui estoit une montagne d'orgueil, presumant d'estre quelque chose plus que les autres, se vantant et glorifiant de quelques vertus apparentes qui estoient en luy; en suite de quoy il disoit par une vaine presomption : Seigneur, je vous rends graces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes; je paye les dixmes, je jeusne tant de fois la semaine, et choses semblables qu'il alleguoit pour se priser. Mais Dieu voyant l'orgueil de ce pharisien, il le rejetta : ou au contraire le pauvre publicain, qui devant le monde estoit une montagne tres-haute et raboteuse, fut abaissé et aplany devant Dieu lorsqu'il vint au temple, où n'osant lever les yeux pour regarder le ciel, à cause des grands pechez qu'il avoit commis, il se tenoit à la porte frappant sa poictrine, avec un cœur contrit et humilié, et par ceste humilité il fut digne de treuver grace devant sa divine bonté, et s'en retourna justifié en sa mayson : *Descendit hic justificatus in domum suam ab illo* (Luc. 18).

J'aurois encore plusieurs choses tres-utiles à dire sur ce subjet pour nostre instruction, mais il faut finir. Aplanissez, dit le glorieux S. Jean, les chemins; redressez ceux qui sont tortus, afin de les rendre esgaux, qui est autant comme s'il disoit : Redressez tant d'intentions sinistres et obliques, pour n'avoir plus que celle de playre à Dieu, en faysant penitence, qui doit estre le but auquel nous devons tous viser. Comme le marinier, quand il conduict sa barque, a tousjours l'œil sur l'esguille marine [1], pour voir s'il va droict où il pretend : de mesme devons-nous tousjours avoir l'œil ouvert pour embrasser les actes de penitence, afin de parvenir au ciel, qui est le lieu où nous aspirons.

Il se treuve plusieurs personnes dans le monde, lesquelles ne veulent point regarder la penitence, jusques à l'extresmité de leur vie. Dieu est si bon et si misericordieux, disent-elles! il nous pardonnera à la fin de nos jours; donnons-nous seulement du bon temps, et à l'heure de la mort nous dirons un bon *peccavi*. Mais qu'est-ce que cela, sinon une grande presomption? prenant occasion de la bonté de Dieu de croupir dans leurs pechez! Hé! ne sçavent-ils pas, qu'encore que Dieu soit infiniment misericordieux, il est aussi infiniment juste, et que, quand sa misericorde est irritée, elle provoque sa justice?

Redressez les chemins, c'est-à-dire, esgalez vos humeurs par la mortification de vos passions, inclinations et adversions. Or, ceste esgalité d'humeur est une vertu des plus necessaires aux personnes qui prattiquent la devotion, qui soit en la vie spirituelle, et pour laquelle on a tousjours à travailler. O que c'est une chose merveil-

[1] La boussole.

leusement suave que de considerer la vie de nostre divin Sauveur et Maistre! car l'on y voit reluire ceste parfaicte esgalité, parmy l'inesgalité des divers accidens qui luy arriverent, pendant tout le cours de sa vie mortelle : certes, personne n'a jamais eu ceste esgalité en telle perfection que luy, et la sacrée Vierge, nostre glorieuse Maistresse. Tous les saincts ont bien travaillé pour l'acquisition de ceste vertu; mais, quoy qu'ils ayent fait, leur esgalité n'a point esté si parfaicte qu'il ne s'y soit treuvé quelque inesgalité, non pas mesme en S. Jean-Baptiste; car il avoit, selon l'opinon de quelques docteurs, commis des pechez veniels, comme j'ay dit autresfois.

O que c'est une chose desirable, mes cheres Sœurs, que ceste esgalité d'esprit et d'humeur, et que nous devons travailler fidellement pour l'acquerir! car nous sommes plus variables et inconstans qu'il ne se peut dire. L'on treuvera des personnes qui maintenant, estant de bonne humeur, seront d'une conversation agreable et joyeuse; mais tournez la main, vous les treuverez chagrins et inquietez. Vous en treuverez d'autres à qui il faut parler à ceste heure d'une façon, d'icy à peu d'une autre : tel aura à ceste heure le cœur en douceur, lequel apres, pour peu que vous attendiez, sera dans l'impatience.

En somme, qu'est-ce que l'on void parmy les hommes, sinon de continuelles bigearreries [1] et inesgalitez d'esprit, qui sont les chemins tortus et raboteux que nous devons redresser pour l'advenement de Nostre Seigneur? Mais pour le bien faire, il nous faut aller à l'eschole du glorieux S. Jean-Baptiste, et le prier de nous recevoir au nombre de ses disciples; et s'il nous reçoit, il nous remettra entre les mains de nostre divin Sauveur, lequel par apres nous remettra entre celles du Pere eternel, qui nous donnera sa grace en ce monde et sa gloire en l'autre; où nous le loüerons eternellement. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

SERMON POUR LA VEILLE DE NOEL.

Hodie scietis quia Dominus veniet, et mane videbitis gloriam ejus.
Vous sçaurez aujourd'huy que le Seigneur viendra, et demain au matin vous verrez sa gloire. (*Exod.* 14.)

La tres-saincte Eglise, comme tres-soigneuse du salut de ses enfans, a accoustumé de nous preparer dès la veille des grandes solemnitez, afin que par ce moyen nous venions à estre mieux disposez pour recognoistre les grands benefices que nous avons reçeus de Dieu en icelle. En la primitive Eglise, les chrestiens qui vouloient rendre, en quelque maniere, satisfaction à Nostre Seigneur, du sang qu'il avoit fraischement respandu pour nostre salut en mourant sur la croix, avoient un tres-grand soin de bien employer

[1] Bizarreries

le temps des solemnitez, et pour ce subjet il n'y avoit point de feste qui n'eust sa vigile, dès laquelle ils commençoient à se preparer pour la solemniser; et non-seulement cela s'est observé dans la primitive Eglise, ains[1] encore en l'ancienne Loy, le jour du sabbat estant toujours precedé de plusieurs preparations qu'on faysoit auparavant.

Or la saincte Eglise, comme une mere tres-aymable, nous voulant preparer en la vigile du sainct jour de Noël, et ne nous voulant pas laisser surprendre d'un si grand mystere, nous dit ces parolles de l'Exode : *Hodie scietis quia Dominus veniet, et mane videbitis gloriam ejus* (Introit. Vigil.); Vous sçaurez aujourd'huy que Nostre Seigneur viendra demain, qui est autant dire : Nostre Seigneur naistra demain; et vous le verrez fait petit enfant, couché dans une cresche; parolles qui furent dites par Moyse aux Israëlites, lorsqu'il sceut le jour que Dieu avoit destiné pour leur donner la manne dans le desert. Mon intention n'est pas de vous rapporter toute l'histoire, ains seulement d'en prendre ce qui sert à mon subjet. Il leur dit donc, les ayant fait assembler : *Vespere scietis quod Dominus eduxerit vos de terra Ægypti, et mane videbitis gloriam Domini;* Vous sçaurez au soir que le Seigneur vous a retirez de la terre d'Egypte, et au matin vous verrez sa gloire; qui est autant comme s'il eust dit : Il viendra demain au matin; pour leur faire entendre que le benefice de la manne estoit si grand, qu'il sembloit que Dieu deust venir lui-mesme pour l'apporter et distribuer aux enfans d'Israël. Et comme vous voyez que Moyse prit soin de faire qu'ils se preparassent par la consideration d'un si grand benefice, pour se rendre plus dignes de le recevoir, de mesme, la tres-saincte Eglise nous disant : Vous sçaurez aujourd'huy que le Seigneur viendra demain, ne pretend autre chose, sinon de faire, que pour nous y preparer, nous occupions nostre entendement en la consideration de la grandeur du mystere de la tres-saincte Nativité de Nostre Seigneur.

Ce que pour mieux faire, il faut premierement humilier profondement nos esprits, par la cognoissance qu'ils ne sont nullement capables de pouvoir penetrer dans le fond de ce divin mystere, qui est un mystere vrayment chrestien. Je dy chrestien, d'autant que nuls autres que les chrestiens n'ont jamais sçeu comprendre comme il se pouvoit faire que Dieu fust homme, et que l'homme fust Dieu : et quoy que les hommes ayent tousjours eu une certaine inclination et qu'ils eussent quelque croyance que cela se pouvoit faire, et mesme qu'ils se feroit, il est certain neantmoins que nuls autres que les chrestiens ne sont jamais parvenus à avoir une cognoissance parfaicte de ce mystere. Or je sçay bien que de tout temps il y a eu quelques grands personnages, comme les patriarches, les prophetes et quelques autres des plus saincts d'entre les hommes, qui le sçavoient, specialement en l'ancienne Loy, où ils attendoient le Messie qui leur estoient promis : mais toutes ces cognoissances estoient fort obscures, et n'estoit nullement semblables à celles des chrestiens; et quand au commun du peuple,

[1] Ains, *mais*.

ils ne pouvoient en façon quelconque comprendre ce mystere, quoy qu'ils en desirassent l'accomplissement.

Entre les payens mesme, l'on remarque que le desir qu'ils avoient que l'homme fust Dieu leur a fait faire des choses estranges, jusque-là que quelques-uns d'entre eux croyoient pouvoir se faire dieu, et, comme tels, se faire adorer du reste des hommes ; car si bien ils pensoient qu'il n'y avoit qu'un Dieu supresme, createur et premier principe de toutes choses, ils ne laissoient pas pourtant de croire qu'il y pouvoit encore avoir plusieurs autres dieux, et qu'il y avoit des hommes qui pouvoient participer en quelque façon aux qualitez divines, et lesquels se pouvoient faire appeler dieux, et recognoistre pour tels. Ainsi qu'on peut voir par ce qui arriva à Alexandre le Grand, lequel estant à l'article de la mort, quelques-uns de ses courtisans insensez et flatteurs luy vinrent dire : Sire, quand vous plaist-il que nous vous fassions dieu? Lors Alexandre monstra bien par la response qu'il leur fit qu'il n'estoit pas si fol qu'eux : Vous me ferez dieu, leur dit-il, quand vous serez bien-heureux; comme leur voulant dire : Il n'appartient pas à des hommes mal-heureux, perissables et mortels de faire des dieux, qui ne peuvent estre d'eux-mesmes que bien-heureux et independans des hommes.

C'est ce qui nous fait voir que nuls autres que les chrestiens n'ont jamais pu comprendre cest ineffable mystere de l'Incarnation, par lequel l'homme a esté fait Dieu, et Dieu s'est fait homme, unissant nostre nâture à la sienne, d'une union si intime, qu'on peut veritablement dire que Dieu est homme, et que l'homme est Dieu. Bien que nous ne soyons pas capables de comprendre la grandeur de ce divin mystere ; car c'est un mystere caché dans les tenebres et l'obscurité de la nuict : non qu'il soit tenebreux en soy-mesme, car Dieu n'est que lumiere; mais, à cause de la petitesse et foiblesse de nos entendemens, il nous paroist obscur. Et tout ainsi que nos yeux, pour leur foiblesse, ne sont pas capables de regarder la lumiere en la clarté du soleil, sans s'obscurcir; en sorte qu'apres s'estre appliquez à regarder ce grand luminaire, nous sommes contraincts de les fermer, n'estant pas par apres capables de rien voir de quelque temps : de mesme pouvons-nous dire que ce qui nous empesche de pouvoir comprendre le mystere de la tres-saincte Nativité de Nostre Seigneur, n'est pas qu'il soit tenebreux ou obscur en soi-mesme. O non certes! mais, à cause de la grandeur de sa clarté et de sa lumiere, nostre entendement, qui est l'œil de nostre ame, ne le peut regarder longuement sans s'obscurcir : de sorte qu'il est contrainct de confesser, en s'humiliant, qu'il ne peut penetrer ce profond et incomprehensible mystere, pour comprendre comme Dieu s'est incarné dans le ventre sacré de la tres-saincte Vierge, et s'est fait homme semblable à nous, pour nous faire semblables à luy.

Il est rapporté en l'Exode que Dieu faysoit pleuvoir la manne pendant la nuict dans le desert, pour la nourriture de son peuple : et afin que les Israëlites eussent plus de subjet de luy en sçavoir gré, il voulut luy-mesme preparer le festin et dresser la table; c'est pourquoy Moyse leur dit : Vous sçaurez au soir que le Sci-

gneur vous a retirez de la terre d'Egypte, et demain au matin vous verrez sa gloire; ce qu'il leur disoit pour leur faire entendre la grandeur du benefice que Dieu leur devoit faire de leur donner ce pain du ciel. Mais, pour sçavoir comment il operoit ceste merveille : il faysoit premierement descendre dans le desert une douce rosée du ciel sur la terre, qui servoit de nappe, puis soudain la manne tomboit comme petits grains ou semence de coriandre[1] : apres quoy, pour monstrer qu'il les servoit honorablement, et à plats couverts, comme on sert les princes, il faysoit derechef tomber une petite rosée, qui servoit à conserver la manne, jusques au matin, que les Israëlites la venoient promptement recueillir avant que le soleil fust levé.

Ainsi, Dieu voulant faire ce benefice si signalé, et si incomparablement aymable aux hommes, de s'incarner et venir naistre icy-bas, il descend sur la terre, et dans le desert de ce monde, comme une manne celeste, pour se faire nostre nourriture, jusques à ce que nous parvenions à la terre promise, qui n'est autre que le ciel; mais il nous fait ceste grace, et opere ceste merveille au plus fort de la nuict. Vous voyez donc que c'est dans l'obscurité et dans les tenebres que Nostre Seigneur a voulu naistre, et se faire voir à nous, comme un petit enfant tout aymable, couché dans une cresche, ainsi que nous le verrons demain : mais considerons, je vous prie, comment cela se fit.

Premierement, je remarque que la tres-Saincte Vierge produict son fils virginalement, ainsi que les estoiles produisent leur lumiere, et c'est à tres-juste raison qu'elle porte en son nom de Marie la signification d'estoile de mer, ou d'estoile matiniere[2]. L'estoile de mer, c'est l'estoile du pole, vers laquelle tend toujours l'esguille marine, et c'est par elle que les marchands sont conduicts sur la mer, et cognoissent où tend leur navigation. Or, chacun sçayt que tous les anciens Peres de l'Eglise, et mesme les patriarches et prophetes, ont tous regardé ceste divine estoile, la Ste Vierge, et ont tous dressé leur navigation à sa faveur. Elle a toujours esté l'estoile polaire et le port favorable de tous les hommes qui ont navigué sur les ondes de la mer de ce miserable monde, pour s'empescher des naufrages ordinaires, afin d'esviter par son moyen de tomber dans les escueils et precipices du peché. N'est-elle pas aussi ceste belle estoile matinière qui nous a apporté les gracieuses nouvelles de la venue du soleil de justice? Les prophetes n'ont-ils pas sceu que la Vierge concevroit et enfanteroit un fils, qui seroit Dieu et homme tout ensemble? mais que cela se feroit par la vertu du Sainct-Esprit, et qu'elle le produiroit virginalement : *Ecce virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel* (Isa. 7). Quelle apparence, je vous prie, y auroit-il de penser que Nostre Seigneur deust violer l'integrité de sa tres-saincte Mere, luy qui ne l'a choysie pour estre sa mere, sinon parce qu'elle estoit Vierge? et comment luy, qui est la pureté mesme, eust-il pu diminuer sa pureté virginale?

[1] Coriandre, plante dont la graine est comme couverte de sucre. — [2] *Du matin.*

Nostre Seigneur est engendré et produit de toute eternité au sein de son Pere celeste virginalement, et bien qu'il prenne la mesme divinité de son Pere eternel, il ne la divise pas neantmoins, ains demeure toujours un mesme Dieu avec luy. Ainsi la tres-Saincte Vierge a produit son Fils Nostre Seigneur virginalement en terre, comme il est produit de son Pere eternellement au ciel, avec ceste difference neantmoins qu'elle le produit de son sein et non pas dans son sein; car dès-lors qu'il en fut sorti, il n'y rentra plus : mais le Pere celeste le produit de son sein et en son sein; car il y est tousjours et y sera eternellement, d'autant qu'il n'est qu'une mesme chose avec luy par unité d'essence. Cecy ne doit pas estre espluché ny consideré curieusement : *Generationem ejus quis enarrabit* (Isa. 53)? Car qui est-ce qui racontera sa generation? dit Isaye : et ne faut pas alambiquer nostre entendement apres la recherche de ceste divine production qui est trop haute pour luy, quoy qu'on s'en puisse servir pour fondement des meditations que l'on fait sur le mystere de la tres-saincte Nativité de Nostre Seigneur.

C'est donc à tres-juste raison que la tres-Saincte Vierge porte en son nom la signification d'estoile; car, tout ainsi que les estoiles produisent leur lumiere virginalement sans en recevoir aucun detriment, ains en paroissent plus belles à nos yeux : de mesme Nostre-Dame a produit ceste lumiere eternelle, son Fils tres-benit, sans en recevoir aucun detriment de sa pureté virginale; avec ceste difference neantmoins qu'elle la produit sans effort, secousse, ny violence quelconque, ce que ne font pas les estoiles, car il semble qu'elles produisent leur lumiere par secousse, et avec quelque violence et effort.

Je remarque en second lieu que la manne avoit trois sortes de gousts ou de substances, qui luy estoient propres et particuliers, oultre lesquels elle avoit encore, selon l'opinion de quelques docteurs, autant de divers gousts qu'on eust pu desirer : de sorte que, si les enfans d'Israël desiroient de manger du pain, la manne en avoit le goust; de mesme, s'ils desiroient de manger des perdrix, ou quoy que ce fust, la manne en avoit aussi le goust. Or, quant à ceste diversité de gousts, la pluspart des Peres sont en doubte si tous les Israëlites, tant les mauvais que les bons, participoient à ceste faveur, ou si Dieu faysoit seulement ceste grace aux bons. Que cela fust, ou non, il est certain neantmoins que la manne avoit tousjours trois sortes de gousts qui luy estoient propres, à sçavoir, celuy du pain, de l'huyle et du miel : ce qui nous represente tres à propos les trois substances qui sont en ce tres-benit enfant, que nous verrons demain couché dans une cresche; car, tout ainsi que ces trois substances qui estoient en la manne ne faysoient qu'une seule viande, de mesme en la personne de Nostre Seigneur, bien qu'il y ayt trois substances, à sçavoir la substance divine, la substance de l'ame et celle du corps, toutesfois elles ne font qu'une seule personne, qui est Dieu et homme tout ensemble.

Or, quant au goust du miel qui estoit en la manne, il nous represente tres à propos la divinité de Nostre Seigneur, d'autant que le miel est une liqueur celeste; et si bien les abeilles le cueillent dessus les fleurs, elles ne tirent pas pourtant le suc des fleurs, ains

ceuillent et ramassent seulement avec leur petite bouchette le miel qui descend du ciel avec la rosée : de mesme la nature divine de Nostre Seigneur vint et descendit du ciel, à l'instant de l'incarnation, sur ceste beniste fleur, la tres-Saincte Vierge Nostre-Dame, où la nature humaine l'ayant recueilly, l'a conservé dans la ruche des entrailles de ceste tres-pure Vierge l'espace de neuf mois, apres lesquels estant nay il a esté transporté dans la cresche, où nous le verrons demain.

Mais, oultre le goust du miel qui estoit en la manne, elle avoit encore celuy de l'huyle, ce qui nous represente très-bien la substance de la très-saincte ame de Nostre Seigneur; car, qu'est-ce autre chose sa beniste ame, qu'une huyle et un baume, lequel estant respandu jette une si suave odeur, qu'elle console infiniment l'odorat de tous ceux qui s'en approchent, par la consideration de son excellence? O quelle odeur d'incomparable suavité respandit-elle en presence de la divinité du Pere eternel, à laquelle elle se voyoit unie sans l'avoir merité, ny pu meriter d'elle-mesme! O quel acte de parfaicte charité et de profonde humilité ne produisit-elle pas, à l'instant de l'incarnation, lorsqu'elle se vid si estroitement unie avec le Verbe eternel! Et pour nous autres, mes cheres ames, quels parfums et quelles divines odeurs n'a-t-elle pas respandus, pour nous inciter à la suite et à l'imitation de ses perfections?

Enfin le goust du pain qui estoit en la manne nous represente merveilleusement bien la tres-saincte humilité de Nostre Seigneur, c'est-à-dire, son corps tres-sainct et sacré, lequel ayant esté moulu sur l'arbre de la croix, a esté fait un pain tres-precieux, qui nous nourrit pour la vie eternelle : *Qui manducat hunc panem, vivet in æternum* (Joan. 6). O pain savoureux! quiconque vous mange dignement, il ne mourra point, ains vivra eternellement. O que ce pain a un goust infiniment delectable au-dessus de toute autre viande, pour les ames qui le mangent dignement! Quelle delectation, je vous prie, de se nourrir de ce pain divin descendu du ciel, de ce pain des anges! Mais, ce qui le rend plus delectable, est l'amour avec lequel il nous est donné par celuy mesme qui est le don et le donateur tout ensemble. Voyez donc quelle obligation nous avons à Nostre Seigneur, et quelle estime nous devons faire de ce divin et sacré pain, qui nourrit nos ames pour la vie eternelle. Or, afin que je ne m'arreste pas tant sur ces considerations, qui ne sont que pour l'exercice de l'entendement, passons oultre, et disons quelque chose propre à enflammer nostre volonté, sur le mystere que nous allons celebrer.

Il faut donc remarquer en passant qu'il n'y eut que de simples bergers, de tout le peuple qu'il estoit alors en grand nombre en Bethleem, qui vinrent visiter Nostre Seigneur, et apres les roys mages, qui vinrent aussi, de fort loin, recognoistre et rendre hommage à ce divin Roy nouveau né, couché dans une cresche. Les anges allant annoncer la nouvelle de ceste heureuse naissance aux bergers, leur donnerent des enseignes admirables : *Et hoc vobis signum : Invenietis infantem, pannis involutum, et positum in præsepio* (Luc. 2); Allez, dirent-ils, vous treuverez l'enfant emmaillotté dans des langes et couché dans une cresche. O Dieu!

quelles enseignes sont celles-cy, pour faire recognoistre Nostre Seigneur, et quelle simplicité des bergers d'adjouster foy à ce qui leur estoit dit? A la verité, les anges eussent eu quelque raison de se faire croire s'ils eussent dit : Allez, vous treuverez l'enfant tout resplendissant de lumiere, assis sur un throsne d'hyvoire, environné de courtisans celestes qui luy tiennent compaignie; mais ils disent : Vostre Sauveur est né en Bethleem, aux enseignes que vous le treuverez enmailloté dans des langes, couché dans une cresche, entre deux animaux.

Mais pourquoy pensez-vous que les anges s'adresserent plutost aux bergers qu'à nuls autres de ceux qui estoient en Bethleem? sinon pour nous monstrer, selon le sentiment de quelques-uns des Peres, que Nostre Seigneur, estant venu en ce monde comme Pasteur et Roy des pasteurs, il vouloit specialement favoriser ses semblables; d'autant que ces bergers representent tous les pasteurs de l'Eglise, comme sont les evesques, les curez, les superieurs et autres qui ont charge d'ames, parce, disent ces saincts Peres, que Nostre Seigneur a accoustumé de reveler plus particulierement ses mysteres à ceux-là qu'aux autres, à cause qu'ils sont commis de sa part, pour les faire puis apres[1] entendre à leur troupeau, j'entends aux ames qui leur sont commises. L'autre partie des Peres disent que ces bergers representent les religieux, et tous ceux qui font profession de pretendre à la perfection, et qu'un chacun de nous est berger et pasteur; et peut-on dire que nous avons tous nostre troupeau et nos brebis à conduire et gouverner, qui sont nos passions, inclinations, affections, et les puissances et facultez de nostre ame.

Mais remarquez, je vous prie, qu'il n'y eut que les bergers qui veilloient sur leurs troupeaux, qui eurent l'honneur et la grace d'ouyr ceste tant gracieuse nouvelle de la naissance de Nostre Seigneur : pour nous monstrer, que si nous ne veillons sur le troupeau que Dieu nous a donné en charge, qui n'est autre, comme j'ay dit, que nos passions, inclinations et les facultez de nostre ame, pour les faire paistre dans quelque sainct pasturage, et les tenir rangées en leur devoir, nous ne meriterons jamais d'ouyr ceste nouvelle tant aymable de la naissance de nostre divin Sauveur et Maistre, et ne serons non plus capables de l'aller visiter dans la cresche, où sa tres-saincte Mere le posera demain.

O que c'est un mystere suave et de grande consolation, que celuy de la tres-saincte Nativité de nostre divin Sauveur! Et bien qu'un chacun y puisse treuver beaucoup de suavité et de consolation, si est-il vray neantmoins, qu'elle sera incomparablement plus grande pour ceux qui se seront bien preparez, et qui auront, à l'imitation des bergers, bien veillé sur leur troupeau. Et pour nous apprendre à le bien conduire et gouverner, Nostre Seigneur, comme bon pasteur et berger tres-aymable de nos ames, qui sont ses brebis, vient nous enseigner luy-mesme ce que nous devons faire pour cela. O que nous serons heureux, si nous l'imitons fidellement, et si nous suivons les exemples qu'il nous donne en sa saincte naissance.

[1] Puis apres, *par après.*

Or, qu'est-ce qu'il fait, ce tres-doux enfant? Regardez-le couché dans une cresche; vous le treuverez, disent les anges, emmaillotté et bandé : *Invenietis infantem pannis involutum* (Luc. 2). Helas! il n'avoit point besoin d'estre ainsi bandé et emmaillotté; car l'on a accoustumé d'emmaillotter et bander les enfans pour deux causes. La premiere est, parce qu'estant encore tendres, s'ils n'estoient bandez et serrez, il y auroit danger qu'ils ne prissent quelque mauvais detour, qui les pourroit rendre contre-faits. La deuxiesme cause est, crainte qu'ils ne viennent à se gaster les yeux ou le visage, ayant la liberté d'y porter les mains, pour se frotter quand ils voudroient, n'ayant pas la raison pour s'en abstenir, ainsi qu'il seroit requis. Mais pour Nostre Seigneur, qu'y avoit-il à craindre, veu qu'il avoit l'usage parfaict de la raison dès l'instant de sa conception? Ce n'a donc esté que pour nous donner des exemples d'une parfaicte humilité, qu'il s'est ainsi sousmis à estre traitté comme les autres enfans, ne voulant paroistre autre chose qu'un pauvre petit poupon, subjet à la necessité et aux loyx de l'enfance, ainsi que le reste des hommes. Et pour cela il pleure et gemit; mais vrayement ce n'est pas par tendreté sur soy-mesme qu'il jette ces larmes, ny par amertume de cœur, ains tout simplement pour se conformer aux autres enfans. Et c'est la raison pour laquelle il a voulu estre bandé, emmaillotté et subjet à sa tres-saincte Mere, se laissant manier et conduire tout ainsi qu'elle le vouloit, sans jamais tesmoigner aucune respugnance.

Mais pour revenir à ce que j'ay dit, que nous devons regir et gouverner nostre troupeau spirituel, qui n'est autre chose que nos passions, nos affections et les facultez de nostre ame, il faut entendre qu'il y a en nous deux parties, desquelles elles procedent toutes, à sçavoir, la concupiscible et l'irascible, et toutes les autres puissances, facultez et passions semblent estre subjettes à ces deux parties, et ne se remuer que par leur commandement. La partie concupiscible est celle qui nous fait aymer et desirer ce qui nous semble bon et profitable, qui nous fait resjouir en la prosperité, et attrister en l'adversité, en la mortification, et en tout ce qui repugne à la propre volonté. La partie irascible est celle qui produit le chagrin, les repugnances, les emotions de cholere, le desespoir et semblables mouvemens qui resident à la partie inferieure de nostre ame, lesquels Nostre Seigneur veut que nous apprenions à ranger sous la domination de la raison : et tout ainsi que nous voyons qu'il se laisse emmaillotter, serrer et bander par sa beniste et tres-saincte Mere, il veut de mesme que nous laissions bander et serrer toutes nos humeurs, passions, affections, inclinations, et enfin toutes nos puissances, tant interieures qu'exterieures, dans les maillots de la saincte obeyssance, pour n'en vouloir jamais plus user à nostre gré, crainte d'en mes-user, sinon autant que l'obeyssance nous le permettra.

Voyez, de grace, ce tres-doux enfant, comme il se laisse gouverner et conduire par sa saincte Mere; il semble veritablement qu'il ne puisse en façon quelconque faire autrement. Mais pourquoy fait-il cela, mes chers ames? sinon pour nous monstrer ce que nous devons faire, et principalement les religieuses, qui ont

fait vœu d'obeyssance. Helas! Nostre Seigneur ne pouvoit pas mesuser de sa volonté, ny de sa liberté, luy qui estoit la sapience eternelle : neantmoins il a voulu cacher sous le maillot sa science, et toutes les perfections qu'il avoit en tant que Dieu, egal à son Pere, comme l'usage de la raison, le pouvoir de parler, de faire des miracles, bref, tout ce qu'il faysoit, ayant atteint l'aage de trente ans; ains il tient tout cela clos et caché sous le voile de la saincte obeyssance qu'il portoit à son Père eternel, qui l'obligeoit de se conformer en toutes choses à ses freres, excepté le peché, ainsy que dit S. Paul.

Or sus [1], que nous reste-t-il plus à dire? sinon que le mystere de la tres-saincte Incarnation et Nativité de Nostre Seigneur est un mystere de la Visitation; car ne voyons-nous pas que la tres-saincte Vierge, ayant conceu ce divin Enfant, fut visiter sa cousine Ste Elizabeth, et qu'à sa naissance les bergers et roys le viennent visiter? Le mesme devons-nous faire, mes chers filles, et c'est à quoy je vous exhorte, de visiter souvent ce divin poupon, couché dans la cresche, le long de ceste octave : et là nous apprendrons de ce souverain Pasteur de nos ames, à conduire, gouverner et ranger nostre troupeau spirituel selon sa tres-saincte volonté, afin qu'il soit agreable à sa bonté. Mais comme les bergers ne l'allerent pas voir sans doute sans luy porter quelque petit agnelet, il ne faut pas aussi que nous y allions les mains vuides : *Non apparebis in conspectu meo vacuus* (Exod. 23); Vous ne paroistrez point en ma presence les mains vuides, dit Dieu en l'Exode; il nous luy faut donc porter quelque present.

Mais qu'est-ce, je vous prie, que nous pourrions porter à ce divin berger de nos ames, qui luy soit plus agreable, que ce petit agnelet de nostre amour, qui est la premiere et la principale partie de nostre troupeau spirituel? O qu'il nous sçaura bon gré de ce present, mes cheres ames, et que la tres-Saincte Vierge le recevra avec grande consolation, pour le desir qu'elle a de nostre bien! et ne faut point doubter que son divin poupon ne nous regarde de ses yeux benins et gracieux, pour recompense de nostre present, et pour nous tesmoigner le playsir qu'il en recevra.

O que nous serons heureux, si nous visitons soigneusement ce divin Sauveur de nos ames! nous en recevrons sans doubte une consolation non pareille. Et tout ainsi que la manne contenoit le goust de toutes les viandes qu'on eust pu desirer : de mesme ce divin Enfant contient en soy tres-parfaictement toute sorte de consolation; de maniere que chacun y peut rencontrer tout ce qu'il desire pour sa satisfaction, pourveu neantmoins qu'on y apporte la disposition requise, et qu'on ayt un vray desir d'imiter les exemples qu'il nous donne en sa tres-saincte Nativité; et, cela estant, soyons asseurez que nous serons consolez de ce divin poupon, et qu'il nous departira beaucoup de graces et de benedictions, comme il fit aux bergers, lesquels s'en retournerent pleins de joye, chantant les louanges de Dieu, et annonçant à tous ceux qu'ils rencontroient les merveilles qu'ils avoient veuës : *Et reversi sunt pastores, glo-*

[1] Or sus, *Or après cela.*

rificantes et laudantes Deum, in omnibus quæ audierant et viderant (Luc. 2).

Mais je remarque sur ce subjet que Nostre-Dame et S. Joseph receurent des consolations incomparablement plus grandes que les bergers, parce qu'ils demeurerent tousjours avec ce tres-sainct enfant, n'abandonnant point sa presence, afin de le servir selon leur pouvoir. Et bien que ceux qui s'en allerent et ceux qui demeurerent fussent tous consolez, ce ne fut pas toutesfois esgalement, ains un chacun selon sa capacité.

Il est rapporté au premier livre des Roys (Cap. 1), qu'Anne, mere de Samuel, demeura longtems sans avoir lignée, ce qui luy causoit une si grande bigearrerie [1] que quand elle voyoit des femmes qui se joüoient avec leurs petits enfans, elle se lamentoit et attristoit de quoy elle n'en avoit point; et quand elle en voyoit quelques-unes qui se plaignoient de leurs enfans, elle se resjouyssoit de quoy Dieu ne luy en donnoit point. Mais dès qu'elle eut le petit Samuel, dès-lors on ne la vit plus jamais inesgale. Nous avions de mesme quelque excuse sans doubte de nous lamenter et attrister, et d'estre changeans en nos humeurs, tandis que nous n'avions point cest enfant tant aymable qui vient naistre parmi nous; mais desormais il ne nous sera plus loysible de nous attrister, puisque c'est en luy que consiste tout le subjet de nostre joye et de nostre bonheur.

Les naturalistes rapportent que les abeilles n'ont aucun arrest tandis qu'elles n'ont point de roy : elles ne cessent de voltiger par l'air, de se dissiper et esgarer, et n'ont presque nul repos en leurs ruches; mais, dès aussi-tost que leur roy est nay, elles se tiennent toutes ramassées et rangées autour de luy dans leurs ruches, et n'en sortent que pour la cueillette et avec congé de leur roy, et ce semble par son commandement. De mesme nos sens, nos passions et puissances interieures, et les facultez de nostre ame, comme des abeilles spirituelles, jusques à tant qu'elles ayent un roy, c'est-à-dire, jusques à ce qu'elles ayent choisy Nostre Seigneur nouveau né pour leur roy, elles n'auront aucun repos : nos sens ne cesseront de s'esgarer et d'attirer nos facultez interieures apres eux pour se dissiper, tantost sur un objet, puis tantost sur un autre; et ainsi ce ne sera qu'une continuelle perte de temps, travail d'esprit et inquietude, qui nous fera perdre la paix et tranquillité tant necessaire à nos ames. Mais dès que nous aurons choisy Nostre Seigneur pour nostre roy, elles viendront en guise de chastes avettes [2], ou abeilles mystiques, se ranger tout aupres de luy, pour n'en sortir jamais, sinon pour la cueillette des exercices de charité, qu'il leur commande de prattiquer à l'endroict du prochain; après quoy, elles seront soigneuses de se retirer et ramasser dans leurs ruches aupres de ce roy tant aymable, pour mesnager et conserver le miel des sainctes et suaves conceptions, qu'elles tireront de la presence sacrée de ce souverain du ciel et de la terre, lequel, par des amoureux regards qu'il jettera sur nos ames, cau-

[1] Bigearrerie, *Bizarrerie, chagrin bizarre.*
[2] Avettes, *abeilles.*

sera en elles des ardeurs et affections non pareilles de le servir et aymer tousjours plus parfaictement.

C'est la grace que je vous desire, mes cheres filles, que de vous tenir bien proches de ce sacré Sauveur, lequel vient de naistre icy-bas pour nous ramasser tous autour de luy, afin de nous tenir tousjours sous l'estendart de la tres-saincte protection, ainsi que nous voyons que le pasteur fait son troupeau, pour le regir, conserver et gouverner, et comme le roy des abeilles, lequel ne sort jamais de sa ruche qu'il ne soit environné de son petit peuple. Sa bonté nous veuille faire la grace que nous entendions sa voix et le suivions fidellement, afin que le recognoissant pour nostre souverain Pasteur en ceste vie, nous ne nous esgarions pas, et n'escoutions la voix de nostre adversaire qui rode autour de nous en intention de nous perdre et devorer comme un loup infernal, et que nous puissions avoir la fidellité de nous tenir tousjours sousmis, obeyssans et subjets à ses sainctes volontez, afin que par ce moyen nous commencions à faire çà-bas en terre ce que, moyennant sa grace, nous ferons eternellement au ciel. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

AUTRE SERMON POUR LA VEILLE DE NOEL.

Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.
Le Verbe s'est fait chair, et a habité parmy nous. (*Joan.* 1.)

NOUS celebrons aujourd'huy la veille de ceste grande feste de Noël, en laquelle nous attendons la venuë et naissance de nostre divin Sauveur et Maistre. Or, mon dessein estant de vous parler de l'Incarnation, et de vous expliquer ce mystere, ce discours sera en forme d'un cathechisme familier, que je diviseray en trois poincts. Au premier, nous dirons qui a fait l'Incarnation; au second, qu'est-ce que l'Incarnation; et au troisiesme, pourquoy l'Incarnation a esté faite, puisque, selon S. Thomas, tous les chrestiens sont obligez de bien sçavoir ce qu'ils doivent croire, et de bien entendre les mysteres de la foy, non comme les theologiens scholastiques, ains[1] en la maniere qu'ils doivent estre entendus par les vrais chrestiens et les ames devotes. Et quoy qu'on les entende souvent prescher, il est vray neantmoins qu'il y a peu de personnes qui les entendent bien, ce qui est cause que lorsqu'on vient à les considerer et mediter, l'on fait souvent des erreurs; car, comment peut-on mediter ce qu'on n'entend pas? C'est pourquoy il est tres-important de bien expliquer ces divins mysteres aux ames devotes, afin qu'elles les sçachent et entendent bien. Et pour rendre mon discours plus intelligible, je ne traitteray pas doctement de ce divin mystere de l'Incarnation, ains tout simplement, affin que l'on me puisse facilement entendre.

Premierement nous devons sçavoir que c'est le Pere eternel qui a donné son Fils au monde; car l'Escriture saincte dit que le Pere

[1] Ains, *mais*

a tant aymé le monde qu'il luy a donné son Fils unique : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* (Joan. 3). Neantmoins, ce n'est pas le Pere seul qui a fait l'Incarnation, ains le Pere, le Fils et le Sainct-Esprit; et bien que toutes les trois personnes de la tres-saincte Trinité soient intervenuës en l'Incarnation il n'y a toutesfois que le Fils seul qui se soit incarné.

Les anciens Peres rapportent plusieurs similitudes propres pour nous faire entendre ce divin mystere, mais particulierement S. Bonaventure, lesquelles je rendray le plus familieres que je pourray. Voilà une personne qu'on habille, et il y en a deux autres qui luy vestent sa robbe; mais elle ne laisse pas pour cela de s'ayder : voilà donc trois personnes qui interviennent à l'habiller, et neantmoins il n'y en a qu'une seule qui soit habillée. Ainsi en est-il de l'Incarnation : le Pere fait l'incarnation, le Sainct-Esprit la fait, et le Fils aussi qui s'incarne luy-mesme; mais le Pere ny le Sainct-Esprit ne s'incarnent point, ains c'est seulement la personne du Fils qui demeure vestuë de la robbe de nostre humanité.

Il y a plusieurs autres similitudes semblables à celle-cy, propres pour faire entendre ce sacré mystere. Voilà un prince qu'on revest de sa pourpre ou robbe royale, il y a deux autres princes qui l'habillent, et luy, qui est le troisiesme, reçoit la robbe : mais, encore que les deux autres princes l'habillent, il ne laisse pas pourtant de faire quelque chose; car il remuë les bras et les mains, pour ayder à s'habiller : et de ces trois princes qui aydent à vestir ceste robbe, il n'en demeure qu'un d'habillé. Or c'est ainsi que nous devons entendre que les trois Personnes divines se sont aydées au mystere de l'Incarnation; car, comme disent les theologiens : *Opera Trinitatis ad extra sunt indivisa.* Tout ce que fait et opere la saincte Trinité hors de soy se doit esgalement attribuer aux trois Personnes divines, si bien que tout ce que fait le Pere, le Fils et le Sainct-Esprit le font aussi; car, encore qu'ils soient trois personnes distinctes, ils ne sont toutesfois qu'un seul Dieu, n'ayant qu'une mesme essence, mesme sapience, puissance et bonté.

Et combien qu'on [1] attribuë la puissance au Pere, la sagesse au Fils et la bonté au Sainct-Esprit; neantmoins le Pere n'est pas luy seul tout-puissant, ains le Fils et le Sainct-Esprit sont aussi tout-puissans : de mesme le Fils n'est pas luy seul tout sage; mais le Pere et le Sainct-Esprit sont aussi sages que luy : et le Sainct-Esprit n'est pas luy seul la bonté; car le Pere et le Fils ont la mesme bonté que luy. Tellement qu'il n'y a qu'un Dieu en trois personnes, et ce Dieu est tout-puissant, tout sage et tout bon. Et bien qu'au Symbole des Apostres l'on nomme la premiere Personne de la tres-saincte Trinité, qui est le Pere, *Creatorem cœli et terræ;* Createur du ciel et de la terre, ce n'est pas à dire que le Fils et le Sainct-Esprit ne soient aussi bien createur que le Pere, n'ayant tous trois qu'une mesme puissance, avec laquelle ils ont fait et creé toutes choses. Donc ce n'est point le Pere luy seul, ny le Sainct-Esprit luy seul, qui ont fait l'œuvre de l'Incarnation, mais c'est le Pere, le Fils et le Sainct-Esprit; et toutesfois c'est le Fils seul qui s'est incarné.

[1] *Quoiqu'on.*

Pour le second poinct, qu'est-ce que l'incarnation? Ce n'est autre chose que l'union hypostatique, c'est-à-dire personnelle, de la nature humaine avec la divine; union si estroite, qu'encore qu'il y ayt deux natures en ce petit enfant, elles ne font toutesfois qu'une seule personne. La manne estoit une figure de l'incarnation de Nostre Seigneur. Il est vray qu'elle estoit aussy une figure de l'Eucharistie, ainsi que disent les saincts Peres : mais, entre ce mystere de l'Eucharistie et celuy de l'Incarnation, il y a ceste difference, qui est, qu'on voyoit au mystere de l'Incarnation Dieu incarné en sa propre personne, et en l'Eucharistie nous le voyons en une forme plus couverte et obscure, et neantmoins c'est le mesme Dieu homme, qui estoit dans les chastes entrailles de la sacrée Vierge. Tellement que la manne, qui a esté la figure de l'Eucharistie, le sera bien aussi du mystere de l'Incarnation, puisque les saincts Peres ont dit que le sacrement de l'Eucharistie est une extension du mystere de l'Incarnation.

La manne estoit une certaine viande [1], de laquelle Dieu nourrissoit les enfans d'Israël, qui tomboit le matin en forme de petits grains de dragées, et qui estoit faite en l'air par le ministere des anges, comme disent quelques docteurs. Or, que cela soit ainsi, ou bien que, comme d'autres disent, Dieu la fit par soy-mesme sans se servir pour cela de l'ayde d'aucune creature, cela se peut bien appliquer au mystere de l'Incarnation; car, en iceluy [2] Dieu se servit de l'ange Gabriel pour l'annoncer à Nostre-Dame; et d'autre part, ce ne furent pas les anges qui firent le mystere de l'Incarnation, mais la tres-saincte Trinité, sans l'ayde d'aucune creature.

La manne, ainsi qu'on tient, avoit trois substances partielles : la premiere estoit la substance du miel, la seconde la substance de l'huyle, et la troisiesme la substance du pain : de mesme ces trois substances se retreuvent en ceste vraye manne celeste de nostre divin Sauveur; la substance du miel, quant à sa divinité; la substance de l'huyle, quant à sa tres-saincte ame; et celle du pain, quant à son sacré corps. Le miel ne vient point de la terre, ains du ciel, d'autant que c'est une liqueur qui tombe sur les fleurs parmy la rosée; et quand il tombe dedans quelques belles fleurs, il s'y conserve merveilleusement bien, et les abeilles l'y viennent recueillir avec une industrie et subtilité non pareille pour s'en nourrir. La divinité est un miel qui est tombé du ciel sur la terre dans ceste belle fleur de l'humanité sacrée de Nostre Seigneur, avec laquelle elle a esté joincte et unie hypostatiquement.

La seconde substance de la manne qui nous represente la tres-saincte ame de Nostre Seigneur est celle de l'huyle : or l'huyle ne vient point de la terre ny du ciel; elle ne croist pas sur la terre comme les autres plantes, ny ne tombe point du ciel comme le miel, ains elle vient des olives qui croissent sur des arbres eslevez de la terre. L'huyle surnage et prend tousjours le dessus des autres liqueurs, n'ayant rien de grossier et terrestre, ce qui nous represente fort à propos la seconde substance de Nostre Seigneur, à sça-

[1] Viande, *ce dont on vit.* — [2] Icelui, *lui.*

voir sa tres-saincte ame; car l'ame ne vient point de la terre, d'autant que nos peres et meres ne contribuent rien pour sa creation : nos corps sont bien faits et formez de leur substance; mais l'ame qui est infuse n'en est point faite, car elle est une substance spirituelle, et Dieu seul en est le createur. Il est vray que le sacré corps de nostre Sauveur fut fait et formé du plus pur sang de la sacrée Vierge; mais sa tres-saincte ame fut creée par la saincte Trinité, à l'instant qu'elle eut formé son corps; car il ne fut pas du corps de Nostre Seigneur comme de celuy des autres hommes, qui demeurent quarante jours ou environ à se former dans le ventre de leurs meres, estant là comme une masse de chair, sans estre animez; mais si-tost que la tres-saincte Vierge eut donné son consentement, et qu'elle eut dit à l'ange : *Fiat mihi secundum verbum tuum* (Luc. 1); Qu'il me soit fait selon ta parolle, le Sainct-Esprit forma le corps de Nostre Seigneur, et en mesme temps sa tres-saincte ame anima son sacré corps.

La troisiesme substance de la manne estoit celle du pain : or, ceste substance vient de la terre, cela est tout clair et manifeste, d'autant que le bled, duquel on fait le pain, est produit de la terre; ce qui nous represente tres-bien la troisiesme substance de Nostre Seigneur, qui est une substance partielle[1], et laquelle sans doubte est venuë de la terre, puisque sa chair tres-saincte fut formée du plus pur sang de Nostre-Dame.

Or, comme ces trois substances du miel, de l'huyle et du pain, qui estoient en la manne, ne faysoient qu'une seule viande; ainsi, combien qu'en Nostre Seigneur incarné il y ayt trois substances, il n'y a toutesfois qu'une seule personne, d'autant que la substance de l'ame et celle du corps ne font qu'une nature humaine, et ceste nature humaine unie avec la nature divine ne font point deux personnes, ains une seule, qui est Dieu et homme tout ensemble.

O admirable invention de la providence de Dieu, pour se communiquer et faire cognoistre à ses creatures! Ceste divine Majesté, voyant que sa divinité n'estoit pas cogneuë des hommes, voulut s'incarner et se joindre avec la nature humaine, afin que sous le manteau de l'humanité, la divinité pust estre recogneuë. Or, je sçay bien que de tout temps l'on a sceu par la lumiere naturelle qu'il y avoit un Dieu, et la pluspart des anciens philosophes l'ont ainsi confessé; mais la cognoissance qu'ils en avoient estoit si petite et obscure qu'elle ne meritoit, ce semble, pas d'estre appellée cognoissance. Et de plus, s'ils ont cogneu la divinité, ils ne l'ont pas recogneuë ny adorée, comme dit le grand Apostre : *Quia, cum Deum cognovissent, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt* (Rom. 1), ce qui toutesfois estoit bien le plus important.

Donc, si Nostre Seigneur ne se fust incarné, et qu'il fust tousjours demeuré caché dans le sein de son Pere eternel, il n'eust point esté recogneu des hommes comme il a esté depuis. Mais en son incarnation il a fait voir ce qui n'eust jamais peu entrer ny estre compris par l'esprit humain, à sçavoir, que Dieu fust homme, et que l'homme fust Dieu : l'immortel, mortel; l'impassible, passible,

[1] Une substance partielle, c'est-à-dire, *composée de parties.*

subjet au chaud, au froid, à la faim et à la soif; l'infiny, finy; l'eternel, temporel; en somme, l'homme divinisé et Dieu humanisé; et que Dieu, sans laisser d'estre Dieu, fust homme, et l'homme, sans laisser d'estre homme, fust Dieu. Tellement que l'on peut dire que les mages, qui baiserent les pieds de ce petit enfant nouveaunay, baiserent les pieds de Dieu, mais de Dieu en tant qu'homme; car Dieu, en tant que Dieu n'a point de corps : et s'il n'a point de corps, comment est-ce que les mages luy ont baisé les pieds? et neantmoins il est vray qu'ils baiserent les pieds de Dieu, à cause de ceste parfaicte union des deux natures divine et humaine, qui ne font qu'une seule personne, et qui sont tellement unies par ensemble, que l'on peut dire sans blaspheme que le sang de Jesus-Christ est le sang de Dieu, et que Dieu a esté flagellé et foüetté, et que les mains de Dieu ont esté estenduës et cloüées en la croix. Or neantmoins ce n'est pas à dire que Dieu ayt souffert tout cela, ny qu'il ayt respandu du sang et estendu ses bras en la croix; car il est impassible et ne peut souffrir : mais l'on parle ainsi, et avec verité, à cause de l'estroite union de la nature humaine avec la divine.

Les philosophes, parlant de l'homme, disent qu'il est un animal raysonnable, d'autant qu'il est composé d'ame et de corps; en tant qu'il a un corps, il est un animal, et en tant qu'il a une ame intellectuelle, il est raysonnable. Vous verrez une personne qui plaint la jambe ou le bras; si vous regardez seulement l'ame de ceste personne, vous direz incontinent : Comment est-ce que ceste creature, qui est toute spirituelle, peut dire qu'elle a mal à la jambe ou au bras? car l'ame, qui est la principale partie qui fait l'homme, n'a ny bras ny jambe, estant une substance spirituelle; comme au contraire, si vous voyez l'homme qui parle, qui discourt et comprend, le regardant en tant que corporel, et non spirituel, vous vous estonnerez, veu qu'il n'appartient qu'à une chose spirituelle de pouvoir parler, discourir et comprendre. Donc, si cest homme qui plaint la jambe ou le bras n'avoit un corps, il ne se plaindroit pas de ce mal; et s'il n'estoit composé que du corps seulement, il ne discoureroit ny ne comprendroit pas. Or, bien que le corps et l'ame soient deux substances, et qu'il y ayt bien de la difference entre la substance de l'un et la substance de l'autre, toutesfois, à cause qu'elles ne font qu'une seule personne, par l'estroite union qu'elles ont ensemble, l'on dit, et avec verité, que cest homme a mal à la jambe ou au bras, et qu'il parle, qu'il discourt et comprend, meslant tellement ces deux substances de l'ame et du corps ensemble, qu'on parle des deux comme s'il n'y en avoit qu'une : de mesme, à cause de ceste si estroite union qui a esté faite de la nature divine avec la nature humaine, en l'incarnation, l'on parle des deux comme si elles n'estoient qu'une, et de là vient que l'on dit que Dieu a esté crucifié et a souffert la mort en la croix.

Vous entendrez mieux ce mystere par quelque autre similitude, non toutesfois que l'union de ces deux natures se puisse comprendre, comme l'on entend ce qui se passe au-dessous des sens; mais vous le comprendrez suffisamment, pour le croire comme il faut. Prenez une lame de fer, et la jetez dedans une fournaise ardente, puis quelque temps apres retirez-la, et vous verrez que

ceste lame, qui naguere estoit seulement de fer, est tellement enflammée, que vous ne sçauriez dire si à present c'est fer ou feu, d'autant qu'elle paroist plutost feu que fer, tant ces deux natures de feu et de fer se sont unies ensemble, si bien que vous pouvez dire que ce feu est un feu enferré, et ce fer un fer embrasé : et quoy que ces deux natures soient si unies par ensemble, neantmoins c'est sans prejudice l'une de l'autre; car le fer, pour estre uny au feu, ne laisse pas d'estre fer, et le feu, pour estre dans le fer, ne laisse pas d'estre feu. Que si vous voulez voir cela plus clairement, mettez de l'eau sur le fer chaud, et vous verrez qu'il retournera en sa premiere forme. De mesme peut-on dire que la divinité est comme une fournaise ardente, dans laquelle a esté jetté le fer de l'humanité, qui s'est tellement unie au feu de la divinité, que ces deux natures n'ont fait qu'une seule personne, sans que pour cela la nature humaine, ny la nature divine, ayent laissé d'estre chacune ce qu'elles estoient auparavant; et tout ainsi que le fer que l'on retire de la fournaise ne s'appelle plus fer seulement, ains fer embrasé, et le feu un feu enferré, aussi disons-nous qu'en l'incarnation Dieu a esté humanisé, et l'homme a esté divinisé. Mais neantmoins il y a ceste difference en ceste similitude, que jettant de l'eau sur le fer embrasé, le feu le quitte, et le fait demeurer en sa premiere forme : mais en l'union de la divinité avec l'humanité, il n'en est pas ainsi; car, depuis que la nature divine a esté joincte avec l'humaine, elle ne s'en est jamais separée pour aucune eau de tribulation que l'on ayt jettée dessus : *Quod semel assumpsit, nunquam dimisit.*

Quand Dieu voulut retirer les Israëlites de la puissance des Madianites, il choisit Gedeon pour cela, et luy ordonna tout ce qu'il vouloit qu'il fist pour la delivrance de ce peuple. Lors Gedeon, se voyant choisi de Dieu pour capitaine de l'armée des Israëlites, et voulant sçavoir s'il le favoriseroit, il luy demanda un signe : *Dixitque Gedeon ad Deum : Si salvum facies per manum meam populum Israel, sicut locutus es, ponam hoc vellus lanæ in area; si ros in solo vellere fuerit, et in omni terra siccitas, sciam quod per manum meam, sicut locutus es, liberabis Israel* (Jud. 6); Seigneur, dit-il, je prendray une toison, c'est-à-dire, une tonsure de brebis, et l'estendray dessus la terre, et si le matin je la treuve toute trempée, et que la rosée vienne à tomber dessus, en sorte que la terre n'en soit point mouillée, je tiendray cela pour un signe certain que vous me serez favorable, et que nous aurons la victoire sur nos ennemys. Il mit donc une toison dessus la terre, et Dieu fit tomber une rosée du ciel en si grande abondance que la toison en fut trempée de toutes parts, et la terre qui estoit dessous demeura si seiche, qu'il sembloit qu'elle eust esté longtems battuë du soleil : or Gedeon, treuvant la toison si trempée de la rosée que l'eau surnageoit par-dessus, il la fit tordre, et epuisa l'eau jusques à ce qu'elle fust toute seiche, puis entreprit la bataille de laquelle il eut une tres-heureuse issuë.

Que nous represente ceste toison, sinon l'humanité de Nostre Seigneur, sur laquelle est tombée ceste rosée celeste de la divinité, en si grande abondance que l'humanité a esté comme divinisée? Il

y a neantmoins ceste differenee entre ceste similitude et l'Incarnation, que Gedeon treuvant la toison si trempée de la rosée, que l'eau surnageoit par-dessus, en sorte que la toison soustenoit l'eau, à ce qu'elle ne vinst à mouiller la terre, il la fit tordre, et en separa l'eau; mais en l'Incarnation, ces deux natures s'estant une fois unies ensemble, elles ne se sont jamais separées, tellement que la rosée de la divinité n'a jamais quitté la toison de l'humanité, ny en la vie ny en la mort : elle a tousjours esté unie à l'ame et au corps de Nostre Seigneur, et mesme apres sa mort, la divinité a tousjours esté avec sa tres-saincte ame aux lymbes, et avec son sacré corps dans le sepulchre. Il y a encore ceste difference, que la toison soustenoit l'eau; mais en l'Incarnation, ce n'est point l'humanité qui soustient la divinité, ains c'est la divinité qui soustient l'humanité.

Les poëtes fabuleux ne vouloient jamais se servir de l'esponge pour aucune similitude ou comparaison, disant que c'estoit une incivilité d'en parler; mais, depuis qu'en la passion de Nostre Seigneur les Juifs la luy presenterent, lorsqu'il dit qu'il avoit soif, et que ceste esponge eut touché ses sacrées levres, elle fut sanctifiée, de sorte qu'on n'a plus fait de difficulté de la nommer dans le discours des choses sainctes; c'est pourquoi je m'en serviray maintenant, pour vous faire entendre le mystere de l'Incarnation. Imaginez-vous donc une grande esponge qui auroit esté nouvellement creée dans la mer : si vous la regardez, vous verrez qu'en toutes ses parties il y a de l'eau, et qu'elle en est toute remplie, la mer est dessus et dessous, et en un mot elle en est environnée de toutes parts; neantmoins ceste esponge ne perd point sa nature, ny la mer la sienne. Mais remarquez, je vous prie, qu'encore que la mer soit dans toutes les parties de l'esponge, l'esponge n'est pas dans toute l'estendue de la mer, d'autant que la mer est un profond et vaste ocean, qui ne peut estre compris par l'esponge. Or ceste similitude nous represente tres-bien l'union de la nature humaine avec la nature divine. L'esponge nous represente l'humanité sacrée de nostre Sauveur, et la mer sa divinité, laquelle a tellement imbu l'humanité, qu'il n'y a pas une petite partie au corps ny en l'ame de Nostre Seigneur qui n'en ayt esté remplie, sans que pour cela la nature humaine ayt laissé d'estre ce qu'elle estoit, c'est-à-dire, finie et limitée, ne pouvant esgaler la divinité, qui est une mer infinie qui comprend et qui remplit toutes choses, et ne peut estre comprise ny remplie d'aucune. Vous voyez donc, par ces similitudes, comme l'Incarnation n'est autre chose qu'une union tres-intime et parfaicte de la nature humaine avec la nature divine, par laquelle l'homme a esté fait Dieu, et Dieu a esté fait homme.

Quant au troisiesme poinct, pourquoy est-ce que l'Incarnation a esté faite? C'est pour nous enseigner à vivre, non plus brutalement, comme les hommes avoient fait depuis la chute d'Adam, mais selon la raison : et pour cela Nostre Seigneur vient s'incarner, afin de nous enseigner, par ses parolles et par ses exemples, l'abstinence et sobrieté des biens, commoditez, playsirs et honneurs de ce siecle, foulant aux pieds tout ce que le monde estime, embrassant et choisissant le contraire. Avant l'Incarnation, les hommes vi-

voient comme des bestes sans raison, courant apres les dignitez et voluptez de ceste vie, ainsi que les bestes font apres ce qu'elles appettent [1].

Or Nostre Seigneur, nous voulant sauver, vient nous apprendre par ses œuvres à mespriser toutes ces choses, nous donnant des exemples d'une admirable sobrieté, non-seulement exterieure, mais beaucoup plus interieure et spirituelle, qui consiste en une soustraction et privation volontaire de toutes les choses delectables aux sens qu'il pouvoit recevoir en ceste vie, s'estant chargé, volontairement et de son plein gré, de toutes les peines, tribulations, pauvretez et mespris qui se peuvent endurer en ce monde. Il avoit une ame parfaictement glorieuse, qui jouyssoit de la claire vision de la Divinité dès l'instant de son incarnation, et neantmoins il ne voulut pas estre exempt de souffrir, non-seulement en son corps, ains encore en son esprit; car, dès le moment de son incarnation, il vit et lut dans le livre de la predestination eternelle tout ce qu'il devoit souffrir, et qui luy devoit arriver durant le cours de sa saincte vie, et ce livre estoit intitulé : La Saincte volonté de Dieu, ainsi qu'il dit par son prophete : *In capite libri scriptum est de me, ut facerem voluntatem tuam; Deus meus, volui, etc.* (Psal. 39). Et pendant qu'il fut en ce monde, il ne fit autre chose que de lire dans ce livre sacré, afin d'ajuster toutes ses volontez à celles de son Pere eternel, prattiquant exactement tout ce qu'il treuva escrit en iceluy, ainsi que luy-mesme tesmoigne : *Quia descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me, Patris* (Joan. 6); Je suis descendu du ciel en terre, dit-il, non pour faire ma volonté, mais pour faire celle de celuy qui m'a envoyé.

O que nous serions heureux, si, à l'exemple de Nostre Seigneur, nous lisions fidellement dans ce livre, et que tout nostre soin fust de faire la volonté de Dieu, par un parfaict renoncement de la nostre, taschant tousjours de l'ajuster à la sienne! Ce seroit sans doubte le vray moyen d'obtenir de sa bonté tout ce que nous voudrions; car celuy qui fait la volonté de Dieu obtient tout ce qu'il luy demande : *Voluntatem timentium se faciet* (Psal. 144); Dieu fera la volonté de ceux qui le craignent, dit le Prophete : ainsi que nous voyons qu'il fit tout ce que voulut Gedeon, quand il luy demanda un signe.

Nostre Seigneur vit donc à l'instant de son incarnation tous les fouëts, les escourgées [2], les cloux, les espines, et toutes les injures et blasphemes que l'on devoit vomir contre luy. En somme, il vit tout ce qu'il devoit souffrir en la croix, et alors il accepta et embrassa tous ces tourmens avec une dilection non pareille, les mettant sur son cœur, avec tant d'amour, qu'il commença dès-lors à souffrir tout ce qu'il devoit par apres endurer durant le cours de sa vie, et au temps de sa passion; commençant dès sa naissance à se priver, par une entiere soustraction, de toutes les consolations qu'il pouvoit recevoir en ceste vie; ne se reservant que celles dont il ne

[1] Appettent, traduction littérale du latin *appetunt, elles désirent*, ont *appétit*. — [2] Escourgées, *fouets* et *coups de fouet*.

se pouvoit priver; faysant que la partie inferieure de son ame fust subjette et souffrist les tristesses, peines, craintes, apprehensions, frayeurs et respugnances, non par force, ny pour ne pouvoir faire autrement, mais volontiers et de son plein gré : et le tout pour nous monstrer l'amour qu'il nous portoit, quoy que cela ne fust pas absolument necessaire; car, un seul souspir amoureux sortant de son sacré cœur, estoit plus que tres-suffisant pour nous rachepter, d'autant qu'il procedoit d'une personne infinie : et il est certain que Nostre Seigneur merita plus par la plus petite de ses actions, que ne firent ny ne feront jamais tous les saincts, et Dieu fut plus honnoré par un seul acte d'amour et d'adoration, que la tres-beniste ame de nostre Sauveur fit à l'instant de sa creation, qu'il ne fut ny ne sera jamais par toutes les creatures humaines et angeliques. Et neantmoins ce divin Sauveur, pour nous rachepter, a voulu souffrir tant de peines et de travaux, payant en toute rigueur de justice nos fautes et iniquitez, nous enseignant par son exemple à embrasser amoureusement les souffrances, et nous priver de tout ce que le monde estime, afin de vivre desormais selon la rayson, et non selon nos appetits et affections desordonnées.

J'ay tousjours accoustumé de dire aux ames qui se veulent consacrer à Dieu en la saincte religion, qu'elles y doivent venir pour porter la croix, et se crucifier avec Nostre Seigneur; en somme, qu'elles y doivent venir pour pastir, et pour y vivre en une profonde humilité et entiere resignation d'y recevoir les peines, tribulations, seicheresses et degousts qui leur arriveront : et si quelquefois Dieu leur donne des consolations, elles ne s'y doivent pas attacher, ains passer oultre en s'humiliant. Mais n'est-ce pas une grande misere de voir Nostre Seigneur tant souffrir, et se priver de toutes les consolations qu'il pouvoit recevoir parmy ses souffrances, et que nous en soyons si avides et si amateurs, qu'il semble que nous ne cherchions autre chose en tout ce que nous faysons? Considerez, je vous prie, ce petit enfant nouveau nay dedans la cresche de Bethleem, escoutez ce qu'il vous dit, regardez l'exemple qu'il vous donne : il a choysy les choses les plus aspres, penibles, viles et abjectes, au temps de sa nativité, qu'on se puisse imaginer. O! qui pourroit demeurer aupres de ceste saincte cresche tout le long de ceste octave, il se fondroit certes d'amour, voyant ce divin Enfant, couché en un si pauvre lieu, pleurer et trembler de froid! O Dieu! avec quelle reverence est-ce que la sacrée Vierge consideroit le cœur de ce tres-sainct Enfant, tout palpitant d'amour dans sa saincte poictrine! comme elle alloit meslant ses sainctes larmes avec celles qui couloient si doucement des yeux divins de ce benist poupon! comment estoit-elle attirée à la suave odeur de ses admirables vertus!

O que c'est une chose aymable et utile à voir et considerer, que le mystere tres-haut et tres-profond de l'Incarnation de nostre Sauveur! Mais neantmoins il est vray que tout ce que nous en pouvons entendre et comprendre par nos foibles discours n'est rien au prix des grandeurs et excellences qu'il contient, et pouvons bien dire ce que disoit Socrate, lisant un livre d'Heraclite : Ce livre, disoit-il, est si haut, si docte et si profond, que je n'y entends que

fort peu de choses; toutesfois, le peu que j'y entends est extresmement beau et relevé : mais je croy que ce que je n'entends pas l'est encore beaucoup plus. O certes! nous pouvons bien à plus juste rayson nous servir de ces parolles, considerant l'Incarnation, et dire : Ce mystere est si haut et si profond, que nous n'y entendons que fort peu de choses : toutesfois, le peu que nous y entendons est extresmement beau et relevé; mais nous croyons que tout ce que nous n'entendons pas l'est infiniment plus.

Enfin, mes cheres filles, si nous sommes bien fidelles à imiter les vertus qui reluisent en ce divin mystere, nous l'entendrons parfaictement un jour dans le ciel, où nous celebrerons ceste grande feste de Noël, avec un contentement indicible; et là nous voyrons clairement tout ce qui s'est passé en ceste tres-saincte nativité, et benirons à jamais celuy qui estant si haut, s'est tant abaissé pour nous exalter. Dieu nous en fasse la grace. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

SERMON POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION DE NOSTRE SEIGNEUR.

Postquàm consummati sunt dies octo, ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus.

Les huict jours estant accomplis, l'enfant fut circoncis, et fut nommé JESUS. (*Luc.* 2.)

LES jours, les mois, et les années appartiennent toutes à Dieu qui les a faites et creées. Les anciens payens avoient tellement accommodé les jours et les années, qu'ils les nommoient et distinguoient selon le cours de la lune, et leur donnoient des noms propres et appartenans à leurs faux dieux, comme le nom de Mercure, de Mars, de Jupiter, et autres semblables : et ceste superstition a passé si avant parmy les hommes, qu'on a eu peine de l'arracher. C'est pourquoy la saincte Eglise, la voulant extirper, a dedié les jours aux Saincts, et a mieux aymé nommer du nom de ferie les jours auxquels il n'eschet point de feste dont elle fasse l'office, que de les nommer des noms desquels ces anciens prophanes les nommoient; et combien qu'on [1] dedie les jours de l'année aux Saincts, si [2] ne laissent-ils pas pourtant d'estre tous dediez à Nostre Seigneur, comme à celuy qui les a faits, et à qui ils appartiennent. Et c'est le subjet pour lequel la saincte Eglise luy dedie celuy d'aujourd'huy, qui est le premier, et en iceluy [3] tous ceux de l'année.

Or, en ce jour, nous celebrons la feste de la Circoncision de Nostre Seigneur, en laquelle il receut le sacré nom de JESUS : et le mystere que la saincte Eglise nous propose en ceste feste est tres-beau et admirable, d'autant qu'il est comme une image ou representation de la circoncision spirituelle que nous devons tous faire

[1] Combien qu'on, *quoiqu'on.* — [2] Si, *encore.* — [3] Iceluy, *lui*

pour estre sauvez; et quoy que l'Evangile qui se lit en ce jour soit le plus court de tous ceux de l'année, il ne laisse pas neantmoins d'estre tres-haut et tres-profond, parce qu'en iceluy est faite mention du nom sacré de JESUS, qui signifie SAUVEUR, et du sang que Nostre Seigneur respandit huict jours apres sa saincte naissance, afin de nous donner des lors des arrhes de nostre salut, et de l'amour qu'il nous portoit. Je suivray donc l'Evangile, et vous feray voir par ce discours ce que c'est que circoncision, et comme il se faut circoncir spirituellement; et à la fin nous dirons quelque chose du nom sacré de JESUS, qui fut imposé à Nostre Seigneur.

Quant au premier poinct, il faut sçavoir que la circoncision estoit un sacrement de l'ancienne Loy, qui representoit le baptesme, d'autant qu'elle estoit comme une profession de foy de l'attente de l'advenement de Nostre Seigneur; et ceux qui estoient circoncis estoient nettoyez de la coulpe du peché originel, et par ce moyen, d'ennemis de Dieu qu'ils estoient par le peché, ils devenoient ses amys et ses enfans. Or, Nostre Seigneur ne pouvant estre subjet à la circoncision, il n'estoit point obligé de se sousmettre à ceste loy, non-seulement à cause qu'il estoit legislateur, mais encore parce qu'il estoit la pureté mesme, sans tache ny roüille de peché, tres-sainct, sans macule[1], et fils de Dieu, ayant esté, dès l'instant de son incarnation, remply et comblé de graces et de benedictions par ceste estroite union que l'humanité eut avec la divinité, en suite de quoy il fut non-seulement comblé de la plenitude des graces, mais son ame fut encore parfaictement glorieuse, joüissant de la claire vision de Dieu : de maniere qu'il n'avoit aucun besoin de s'assujettir à la loy de la circoncision; et neantmoins il n'a pas laissé, pour se conformer aux autres, de s'y sousmettre.

Secondement, la circoncision estoit une marque par laquelle le peuple de Dieu estoit recogneu et distingué des autres nations, de laquelle Nostre Seigneur n'avoit aucun besoin, veu que luy-mesme estoit la vraye marque, le sceau et l'imaige du Pere eternel : *Qui cum sit splendor gloriæ, et figura substantiæ ejus* (Heb. 1). Mais, entre plusieurs causes qui ont porté Nostre Seigneur à subir la circoncision, à laquelle il n'estoit aucunement subjet, il nous suffira de dire, que ç'a esté pour nous donner exemple de la circoncision spirituelle et interieure que nous devons tous faire, si nous voulons estre sauvez.

Or, nous devons sçavoir que la circoncision se faysoit en l'une des parties du corps qui estoit la plus interessée et endommaigée du peché de nostre premier pere Adam; et c'est la premiere remarque que nos anciens Peres font sur ce mystere, pour nous monstrer que quand nous voulons faire la circoncision spirituelle, il faut que ce soit en la partie la plus malade et interessée de toutes. Certes, c'est un grand malheur que plusieurs, et presque tous les chrestiens, veulent bien se circoncir en quelque chose pour avoir part à ceste feste, mais toutesfois ils ne veulent faire ceste circoncision qu'en la partie la moins interessée.

Par exemple, vous en verrez qui sont adonnez aux voluptez sen-

[1] Macule, du latin *Macula*, tache, souillure.

suelles, et qui courent apres les playsirs brutaux; ils voudront faire la circoncision spirituelle, et pour cela ils tireront volontiers de l'argent de leurs bourses et feront beaucoup d'aumosnes. C'est bien fait de circoncir sa bourse et de donner l'aumosne : *Quoniam eleemosyna à morte liberat, et ipsa est quæ purgat peccata, et facit invenire misericordiam et vitam æternam* (Tob. 12); Car l'aumosne, dit l'ange Raphaël à Tobie, delivre l'ame de la mort, efface les pechez, et fait treuver grace et misericorde devant Dieu, qui la recompense de la vie eternelle. Donc il est vray que c'est une chose tres-bonne de faire l'aumosne; elle est utile en tous temps et en toute sayson. Mais ne voyez-vous pas que, si vous faites bien la circoncision spirituelle, vous ne la faites pas en la maniere qu'il faut, d'autant que ce n'est pas vostre bourse qu'il faut circoncir, ains[1] la partie que vous avez la plus malade. Circoncisez donc vostre cœur : retranchez ces discours, ceste compaignie, ceste conversation, ces amitiez, et autres telles choses qui vous portent au peché, d'autant que c'est par là qu'il faut commencer, si vous voulez faire une bonne circoncision, ce que ne faysant pas, en suivant vos brutales affections, vous pensez toutesfois beaucoup faire de donner quelques aumosnes, quoy que vous perseveriez tousjours dans vostre peché.

Il y en a d'autres qui sont avaricieux, et cupides d'amasser des richesses; ils veulent neantmoins se circoncir, et pour cela ils font beaucoup de jeusnes, d'abstinences, de veilles, se chargent de haires, et macerent leurs corps par de grandes penitences, et pensent en faysant cela estre des demy-saincts. O Dieu! qu'est-ce que vous faites? ces austeritez que vous prattiquez, à la verité sont bonnes, mais vous ne faites pas la circoncision spirituelle comme il faut, d'autant que vous ne commencez pas en la partie la plus interessée : le mal est au cœur, et vous tuez le corps. Il faut donc retrancher tant d'affections desreglées que vous avez pour les biens, honneurs et commoditez de ceste vie; c'est pourquoy, mettez hardyment dans vostre cœur le cousteau de la circoncision, et commencez par là, comme par la partie la plus interessée qui soit en vous.

Il y en a aussi qui feront de longues prieres et oraysons, lesquels neantmoins, apres cela, ne feindront point de tremper leurs langues dans le sang du prochain, par la medisance et detraction. O pauvres gens! que faites-vous? vous pensez estre bien circoncis de faire ces choses, et ne voyez-vous pas qu'il faut circoncir la langue qui se baigne dans le sang du prochain?

Il s'en treuve encore d'autres, lesquels circoncisent bien la langue, et se resoudront de garder un profond silence; mais nonobstant cela ils vont tousjours grondant, murmurant, et s'impatientant en eux-mesmes. Ha! mes cheres ames, que faites-vous? le mal est caché dans le cœur : voyez donc que ce n'est pas tout de circoncir la langue, ains que vous devez encore circoncir le cœur, d'où nayssent toutes ces impatiences, ces murmures, et ces ressentimens; parce que la circoncision se doit tousjours faire en la partie la plus

[1] Ains, *mais*.

malade, et que la circoncision spirituelle consiste à sçavoir rechercher les inclinations qui sont en nous contraires à la rayson, afin d'en retrancher et couper toutes les productions. Et pour cela il est besoin d'un serieux et soigneux examen, pour bien recognoistre quelles sont les plus fortes passions qui dominent en nous, et qui nous font le plus commettre d'imperfections, afin de commencer par là nostre circoncision spirituelle.

La seconde remarque que je fay sur le mystere que la saincte Eglise nous propose en ceste feste, est, que c'estoit une circoncision, et non pas une incision. Il y a bien de la difference entre la circoncision et l'incision, parce que l'incision se fait seulement en quelque membre malade, duquel on ne retranche rien; ce qui n'est pas de mesme de la circoncision. Et cela est une chose necessaire à sçavoir, d'autant que la plus grande partie des chrestiens, pour l'ordinaire, font des incisions au lieu de circoncisions : ils donneront bien quelque coup à un membre qu'ils ont malade, mais il n'apportent pas le cousteau de la circoncision, pour couper et retrancher du cœur ce qui est superflu.

Or, pour mieux comprendre cecy, il faut sçavoir que nous sommes tous obligez de faire la circoncision spirituelle, mais differemment et non pas egalement, d'autant que les evesques, les prestres, les religieux et religieuses y ont une particuliere obligation, et la doivent faire d'une maniere plus parfaicte que ceux qui vivent dans le monde, à cause qu'ils sont plus particulierement dediez au service de Nostre Seigneur.

Il y a plusieurs chrestiens qui se contentent seulement de couper et retrancher tout ce qui les empesche de garder la loy de Dieu; et ceux-là vrayement, s'ils la gardent entierement, seront bien-heureux, car ils auront enfin le paradis, puisque, pour l'avoir, il ne faut que bien garder et observer les commandemens de Dieu. Il y en a d'autres qui se contentent de retrancher et combattre seulement une passion ou habitude vicieuse; mais ils ne laissent pas neantmoins de croupir dans mille autres sortes de pechez contre la loy de Dieu : or ceux-cy ne font pas la circoncision, ains une incision; car ils ne vont pas à la partie la plus malade, pour couper ce qu'il faut pour estre vrayement circoncis, ains se contentent de donner seulement un coup à quelque membre qu'ils ont gasté, bien que pour l'ordinaire ce ne soit pas le plus malade, et neantmoins ils pensent, en faysant cela, qu'ils font une entiere circoncision. D'où vient que vous verrez des personnes qui se veautrent dans la fange et le bourbier de mille pechez, qui sont liez de mille passions et affections depravées : si vous leur dites, qu'est-ce qu'ils font, ou qu'ils ont fait? ils vous respondront qu'ils n'ont point fait de mal. Nous n'avons point desrobé, diront-ils, ny fait d'homicide. Il est vray; mais sçachez que ce n'est pas là tout : il y a bien d'autres pechez que ceux-là, lesquels peut-estre vous avez faits, ou que vous faites, qui sont aussi dangereux que ceux que vous dites n'avoir pas faits.

Dieu n'a pas seulement ces deux commandemens en sa loy, ains il y en a encore d'autres qu'il faut necessairement observer pour estre sauvez; car manquer à observer un commandement de Dieu,

c'est se condamner soy-mesme aux peines d'enfer. Lorsque Dieu donna sa loy à Moïse, il ne dit pas seulement : Celuy qui tuera, mourra, ny : Celui qui desrobera; mais il fit encore la mesme menace, et ordonna la mesme peine et le mesme chastiment à l'esgard des autres commandemens : car c'est une verité indubitable, que jamais personne n'entrera dans le paradis, qu'il n'ayt observé toute la loy de Dieu. Je dy toute, et non pas seulement une partie d'icelle et celuy qui n'aura fait qu'une incision, c'est-à-dire, qui se sera contenté d'observer un commandement ou deux de la loy, retranchant la mauvaise habitude qu'il avoit à y contrevenir, ne se souciant pas de circoncir ses autres vices ou passions, qui le rendent refractaire aux autres commandemens de Dieu, il sera eternellement damné.

Vous voyez donc bien comme il est necessaire que tous les chrestiens fassent une bonne et veritable circoncision, mais non pas tous egalement et d'une mesme façon, ains chacun selon sa necessité. Tous doivent egalement couper, et aller avec le cousteau de la circoncision, non-seulement en un lieu, comme ceux qui font des incisions, mais tout à l'entour du cœur, afin de retrancher tout ce qui les empesche de garder la loy de Dieu; et faysant cela ils seront bien-heureux, car, estant marquez de ceste marque de la circoncision spirituelle, ils seront recogneus pour enfans de Dieu, et comme tels ils seront enfin colloquez en sa gloire. Mais quant aux personnes consacrées à son service, comme nous autres ecclesiastiques, religieux et religieuses, il est indubitable que nous sommes bien plus obligez à ceste circoncision spirituelle que les autres, et nous la devons faire non-seulement en la façon que la font les seculiers, ains encore en une maniere bien plus parfaicte, à laquelle ils ne sont pas obligez, pour n'avoir pas les moyens si propres à cela, comme nous. C'est pourquoy, il ne suffit pas que les religieux et religieuses se contentent de couper et combattre seulement un vice ou une mauvaise inclination, mais ils doivent entierement retrancher de leur cœur tout ce qui peut deplayre à Dieu, pour petit qu'il soit; et pour cela ils doivent user d'un soin tout particulier à regarder et remarquer leurs imperfections, pour y apporter le cousteau de la circoncision, qui n'est autre qu'une bonne et forte resolution de surmonter toutes les difficultez qui se rencontrent en la prattique des vertus.

Les anciens Peres, parlant de la religion, disent qu'elle est un hospital spirituel, où l'on guerit non seulement les maladies dangereuses et mortelles de l'esprit, mais encore les plus petites esquelles[1] il n'y a nul danger de mort : d'autant que les religieux se doivent purifier en icelle des plus petits deffauts, qui peuvent empescher ou retarder l'ame d'advancer, et faire progres en la perfection, taschant mesme, autant qu'il se peut, d'oster les causes du mal, en veillant continuellement sur leur cœur, pour voir quels sont leurs passions, pensées, desirs et affections, afin de circoncir tout ce qui est contraire à la volonté de Dieu. O que ceux qui font ainsi sont heureux !

[1] Esquelles, *dans lesquelles.*

Il est vray, direz-vous : mais j'ay desjà tant de fois apporté le cousteau pour couper et circoncir mes passions; et quoy que j'aye desjà fait, ce me semble, tout ce que j'ay peu, et que j'y aye employé beaucoup de temps, avec tout le soin et la vigilance qu'il m'a esté possible, je ne laisse pas neantmoins de sentir tousjours des adversions, degousts et respugnances. Hé! mes cheres ames, ne sçavez-vous pas que nous ne sommes point en ce monde pour jouir, ains pour pastir? Attendez un peu que vous soyez au ciel, et vous aurez une paix parfaicte, et un contentement entier, d'autant que vous serez alors exemptes de sentir les mouvemens dereglez de la nature, viciée et corrompuë par le peché, et possederez une tranquillité et un repos perdurable[1], parce que c'est là où l'on doit joüir de la paix, et non en ceste vie, où il faut pastir et se circoncir. Et celuy qui seroit icy sans passions, ne pastiroit pas, ains il jouïroit, ce qui ne peut estre; car tant que nous vivrons, nous aurons des passions, et n'en serons jamais quittes qu'à la mort, selon l'opinion des docteurs, reçuë de toute l'Eglise. Mais de quoy nous mettons-nous en peine, puisqu'au combat de telles passions et emotions gist nostre victoire et triomphe?

Je sçay bien qu'il y a eu quelques hermites et anachoretes en la Palestine, qui ont tenu l'opinion contraire, asseurant que l'homme, par la soigneuse et frequente mortification, pouvoit arriver jusque là, que d'estre sans passions, ny esmotions de cholere, en sorte qu'il pouvoit recevoir un soufflet sans rougir, estre injurié, mocqué et battu sans le ressentir : mais ceste opinion a été condamnée comme fausse, et rejettée de toute l'Eglise, laquelle a declaré, que tant que l'homme vivra sur ceste terre, il sera tousjours subjet à avoir des passions, et sentira tousjours en la partie inferieure de son ame des tremoussemens de cholere, des souslevemens de cœur, des affections, inclinations, respugnances, degousts, adversions, et telles autres choses contraires à la rayson. Et ne se faut jamais estonner si, quand l'on nous dit nos fautes, ou que l'on nous reprend, nous sentons à l'instant que la cholere s'esmeut en nous; et si nous avons des degousts et respugnances sur les choses qui nous arrivent, ou qui nous sont faites, contraires à nos inclinations : ny moins[2], si nous avons des volontez propres, qui nous font desirer plutost une chose qu'une autre. O non, certes! car tout cela sont des passions qui nous sont naturelles, lesquelles ne sont point peché en elles-mêmes : et ne faut pas penser, quand vous sentez tous ces mouvemens s'eslever en la partie inferieure de vostre ame, contre vostre volonté, que vous pechiez et offensiez tant soit peu, pourveu que vous ne fassiez rien ensuite; car il ne depend pas de vous de n'avoir point ces sentimens.

Plusieurs se trompent grandement en cecy, pensant que la perfection consiste à ne rien sentir, et dès qu'ils sentent quelque rebellion ou souslevement des passions, il leur semble que tout est perdu. Hé! ne voyez-vous pas que cela n'est pas la partie la plus malade, et que ce n'est pas cela qu'il faut circoncir, ains ce qui se fait en suite de ces mouvemens. Posez donc le cousteau de la cir-

[1] Perdurable, *sans fin*. — [2] Ny moins, *non plus*.

concision sur ces parolles de ressentiment et d'impatience : et vous, ô mondains, circoncisez ces blasphemes, ces juremens, ces parolles injurieuses et de detraction, qui nayssent de ces mouvemens de cholere, qui sont veritablement pechez, et maladies mortelles; circoncisez encore ces haines du prochain, et ces pensées de murmures entretenues volontairement dans le cœur, les jours, les sepmaines, les mois et les années toutes entieres. Et vous, mes cheres ames, qui estes plus specialement dediées à Dieu, circoncisez ces respugnances volontairement fomentées sur les obeyssances contraires à vos inclinations : allez tout à l'entour du cœur, et regardez soigneusement vos passions et affections desreglées; tranchez et coupez nettement et entierement ce prepuce[1]; ne vous contentez pas de faire seulement des incisions, comme font ceux qui sont dans le monde, mais faites de bonnes circoncisions spirituelles et interieures.

La troisiesme remarque que je fais sur l'Evangile de ce jour, est qu'en l'ancienne Loy, celuy qui estoit circoncis ne se circoncisoit pas luy-mesme, mais il estoit circoncis par la main d'aultruy. Or Nostre Seigneur, qui se vouloit en tout et partout conformer aux autres, et s'assujettir à la Loy sans aucune exception, voulut aussi estre circoncis, non par soy-mesme, mais par la main d'aultruy; ce qu'il a voulu faire pour nous donner exemple, et pour nous monstrer qu'encore que ce soit une chose tres-bonne de se circoncir soy-mesme, il est neantmoins beaucoup meilleur d'estre circoncis par la main des autres.

Certes, l'on sçayt assez combien sont recommandables ces anciens hermites et anachoretes qui vivoient és deserts, et en quelle estime il les faut avoir, pour les admirables triomphes et victoires qu'ils ont remportez sur le diable, le monde et la chair, en se mortifiant et circoncisant eux-mesmes, aidez à ce faire par la grace de Dieu, suscitez et poussez par l'inspiration du Sainct-Esprit, et de leurs bons anges. Mais aussi, il est certain que la circoncision que nous souffrons nous estre faite par les mains d'aultruy va au-dessus de la leur, et est bien plus parfaicte, parce qu'elle est plus douloureuse, et partant plus recommandable; et Dieu veut que nous souffrions ceste circonsion, en laquelle, sans doubte[2], il y a beaucoup plus de perfection et de merite, qu'à celle que nous faysons nous-mesmes. Et bien que les vrays religieux soient tousjours en attention et veillent continuellement sur leur propre cœur, pour voir ce qu'il faut retrancher et mortifier, afin de se circoncir eux-mesmes, cela neantmoins ne les empesche pas de vouloir estre circoncis par les mains d'aultruy, bien que ceste circoncision soit plus sensible et difficile à supporter que l'autre.

Vous verrez des personnes qui sont naturellement orgueilleuses fieres, hautaines : elles voient bien qu'il est du tout necessaire de circoncir ceste passion, d'autant qu'elle leur cause un grand empeschement à la grace de Dieu; et pour cela, lorsqu'elles sont en l'orayson, elles ressentent en leur cœur un grand desir de faire ceste circoncision, et retrancher ce deffaut, et se mettent apres à y travailler

[1] En latin, *præputium*. — [2] *Certainement*.

avec tant de ferveur, qu'il semble que les prattiques d'humilité ne leur coustent. Voulez-vous sçavoir d'où cela procede? C'est que tout ce que nous faysons de nous-mesmes, par nostre propre choix et eslection, nous apporte tousjours beaucoup de satisfaction, et ne nous couste quasi rien, tant les subtilitez et inventions de nostre amour-propre sont grandes; mais si, en ce temps-là, quelqu'un vient à leur dire leurs deffauts, ou leur faire la correction, ou s'il arrive qu'on les contrarie en quelque chose, ô certes! tout est perdu: le sang se remuë, l'on est troublé, l'on ne peut supporter cela, l'on n'a plus que respliques pour faire entendre et valoir ses raysons, pour se justifier. Vous voyez donc combien il est necessaire, pour nostre perfection, qu'un autre prenne en main le cousteau pour nous circoncir, car il sçayt bien mieux où il le faut mettre que nous-mesmes.

Mais, pour nostre instruction, je veux clore ce subjet par une histoire admirable de la Genese, où il est dit qu'un jour Jacob, avec tous ses enfans et sa famille, vint poser ses tentes et ses pavillons pres de la ville de Sichem. Or il avoit une fille nommée Dina qui estoit fort belle, laquelle fut tellement portée de curiosité de voir ceste ville royale, qu'un jour elle s'y en alla promener toute seule; et comme elle s'amusoit à considerer et regarder de tous les costez les beautez et singularitez de ceste grande ville, il arriva que le jeune prince de Sichem, fils du roy Hemor, se mit en mesme temps à regarder par la fenestre, et voyant ceste jeune damoiselle douée d'une tres-rare beauté, il en fut si epris qu'il la fit soudain enlever, ce qui luy fut d'autant plus facile, que les grands treuvent tousjours assez de personnes qui les favorise en leurs mauvais desseins. Ainsi elle fut non-seulement enlevée, mais encore deshonnorée par ce jeune prince, ce qui affligea grandemeut son bon pere Jacob et ses freres, parce que le roy Hemor et le prince Sichem son fils n'estoient pas de leur nation, et ne gardoient pas la loy de la circoncision. Mais le roy Hemor sçachant cela, et cognoissant combien son fils estoit amoureux et passionné de ceste fille; car l'Escriture dit que l'ame de Sichem estoit collée à celle de Dina: *Et conglutinata est anima ejus cum ea* (*Gen.* 34), il resolut de la luy donner en mariage.

Mais, ô Dieu! que les amours du monde sont foibles et de peu de durée! certes, l'on peut dire qu'ils nayssent et perissent en mesme temps; ce qui n'est pas ainsi de l'amour de Dieu, car il dure tousjours et ne sort jamais de l'ame où il est une fois entré, si elle ne le quitte volontairement, l'unissant et liant avec sa divine majesté, non pour deux ou trois jours seulement, comme l'amour mondain, mais pour une eternité, entretenant l'ame des delices et douceurs de l'autre vie; tout au contraire de cest amour damnable et mondain, lequel n'a pour son entretien que des mugueteries[1] et sottises. Le roy, cognoissant l'affection de son fils pour Dina, et voyant que, pour satisfaire à son desir et contenter sa passion, il falloit en venir jusque-là que de les marier ensemble, il s'advisa de traitter ceste affaire avec Jacob, et le fit appeller pour se treuver en une assemblée faite pour ce subjet, où l'on apporta

[1] Mugueteries, *galanteries*.

tant de raysons, qu'il fut enfin resolu de faire ce mariage. Mais c'est chose estrange, des inventions et malices de l'esprit de l'homme : Simeon et Levi, freres de Dina, sçachant que Jacob leur pere traittoit de marier leur sœur avec le prince Sichem, offensez et picquez du deshonneur qu'il luy avoit fait, s'adviserent de proposer une chose au roy, sans laquelle ils ne consentiroient point à ce mariage, qui estoit, que s'il vouloit faire allyance avec eux, et que son fils espousast leur sœur, ils demandoient que tout le peuple fust circoncis; sur quoy il y eut de grandes difficultez, mais enfin, apres beaucoup de raysons representées de part et d'autre, il fut resolu de proposer la circoncision à tout le peuple de la terre de Sichem. Tout le peuple estant donc assemblé au lieu prefixe[1] pour faire les consultations, la circoncision leur fut proposée, mais avec tant et de si fortes raysons pour les esmouvoir à faire ce que le roy desiroit, afin de contenter la passion de son fils, qu'ils y consentirent tous pour luy complayre seulement. Mais comme ceste circoncision estoit grandement douloureuse, et que la plus grande partie des hommes en mouroient, ou en demeuroient tellement affoiblis qu'ils estoient à demy morts, Simeon et Levi, freres de Dina, apres que ce pauvre peuple eust esté circoncis, entrerent en ceste ville et en firent un cruel carnage, mettant tout à feu et à sang, pour se venger du tort que le prince Sichem, fils du roy Hemor, avoit fait à leur sœur. Or, mes tres-cheres ames, que tirerons-nous de ceste histoire pour nostre instruction? Remarquez un peu, je vous prie, l'admirable souplesse et subjetion de ce peuple à condescendre à la volonté du roy, subjetion qu'ils firent paroistre en acquiesçant si librement à son desir, mettant leur vie au hazard, sans autre consideration que d'obliger et faire playsir au fils du roy.

O Dieu! apres cela, serons-nous bien si lasches de courage, que de fuir nostre circoncision spirituelle, voyant aujourd'huy nostre divin Sauveur s'assujettir à ceste rude loy de la circoncision, pour nous donner exemple? Il nous invite en respandant son sang, non point de respandre le nostre, mais seulement de respandre nos cœurs et nos esprits devant luy, par une entiere sousmission à sa tres-saincte volonté, et nous luy refusons ce devoir! Quoi! souffrirons-nous qu'il nous invite à la circoncision spirituelle, non pour son proufit et playsir, ains pour nostre salut, et que nous refusions apres cela de faire ce qu'il nous demande? Aurions-nous bien le courage de voir ce peuple de Sichem se sousmettre à ceste rude loy, seulement pour faire playsir au fils du roy, et que nous autres soyons si lasches et tiedes en l'amour de nostre divin Roy, que nous ne voulions pas à son exemple nous humilier, et assujettir nos esprits à faire et souffrir des choses sans comparayson plus faciles et aysées, que ce qu'il a fait et enduré pour nous.

Achevons maintenant en disant un mot du nom qui fut imposé à Nostre Seigneur. L'Evangile de ce jour dit, que JESUS, qui veut dire SAUVEUR, fut son nom. Ce fut certes tres à propos qu'on luy donna le nom de SAUVEUR au jour de sa circoncision; car il ne pouvoit pas estre Sauveur sans respandre son sang, et il ne pouvoit

[1] Prefixe, *fixé d'avance*, déterminé.

pas donner son sang sans estre Sauveur. Il pouvoit bien sauver le monde sans respandre du sang, quant à l'effect, mais non pas quant à l'affection qu'il nous portoit : il pouvoit bien satisfaire à la justice divine pour tous nos pechez par un seul souspir de son sacré cœur; mais non pas pour satisfaire à son amour, lequel vouloit qu'en prenant le nom de SAUVEUR il commençast à donner de son sang, comme des arrhes de celuy qu'il devoit respandre en sa passion pour nostre redemption. Le nom de SAUVEUR luy a donc esté donné tres-justement au jour de la circoncision, d'autant que, comme dit le grand Apostre en l'Epistre aux Hebrieux : *Sine sanguinis effusione non fit remissio* (Heb. 9); Il n'y a point de remission, c'est-à-dire de salut, et de redemption, sans effusion de sang. Et Nostre Seigneur se faysant appeller Sauveur et Redempteur des hommes, il commence, en mesme temps qu'il prend ce sacré nom, à payer nos debtes, non d'autre monnoye que de son precieux sang.

Nostre Seigneur, disent nos anciens Peres, entre les divers noms et tiltres qu'on luy donne, en a trois, qui luy appartiennent souverainement, et lesquels ne peuvent estre attribuez ny donnez à d'autre qu'à luy : dont le premier est celuy de son estre, qui luy appartient si souverainement, qu'il ne se peut attribuer à nul autre; par lequel nom il se cognoist luy-mesme par luy-mesme, et voit que luy seul peut dire en verité : *Ego sum, qui sum* (Exod. 3); Je suis celuy qui suis. Le deuxiesme nom est celuy de Createur, qui ne peut estre aussi attribué qu'à Dieu seul, car nul ne peut estre Createur que Dieu tout puissant; et dans ce nom il se cognoist, non-seulement soy-mesme par soy-mesme, mais il se cognoist encore dans ses creatures, et specialement dans celles qu'il a creées à son imaige et semblance[1].

Le troisiesme nom est celuy de JESUS, c'est-à-dire de Sauveur, qui est un nom lequel semblablement ne peut appartenir qu'à Nostre Seigneur; car nul autre que luy ne pouvoit estre Sauveur.

Mais oultre ces trois noms, il en a encore un autre qui est le nom de CHRIST, qui veut dire grand-prestre et oinct de Dieu : *Tu es Sacerdos in æternum* (Psal. 109); Vous estes le Grand-Prestre eternel, dit David, parlant à Nostre Seigneur en ses psalmes. Or, nous autres chrestiens participons à ces deux noms, de Jesus et de Christ, d'autant que le nom de *chrestien* est venu de celuy de Christ, qui signifie *oinct d'une onction sacrée*, à laquelle nous participons tous quand nous recevons les sacremens, par lesquels ceste divine onction de la grace est respandue dans nos ames par le Sainct-Esprit : mais quand nous serons au ciel, nous participerons à celuy de Sauveur, c'est-à-dire, que nous jouïrons du salut que Nostre Seigneur nous a acquis par sa mort et passion, et serons appellez *les sauvez*.

O que nous serons heureux, si à l'heure de nostre mort, et pendant nostre vie, nous prononçons souvent et amoureusement ce sacré nom de JESUS ! car il sera comme le mot du guet, qui fera que nous aurons l'entrée libre dans le ciel, parce que le nom de JESUS est le nom de nostre redemption. Heureux, certes, seront

[1] Semblance, *ressemblance*.

ceux qui le prononceront souvent et devotement, et avec un profond ressentiment d'amour envers celuy qui nous a sauvez par son sang et par sa passion ; car ceux qui le nommeront bien, seront indubitablement sauvez. Nous devons donc, mes cheres ames, avoir un grand soin de bien prononcer ce nom sacré pendant nostre vie, puisqu'il a esté donné du Pere eternel à son Fils, afin qu'il nous sauvast tous. O que nous pouvons bien dire avec le grand Apostre, que ce nom sacré est par-dessus tout nom : *Et donavit illi nomen quod est super omne nomen* (Philip. 2) ! O que ce nom est doux et suave ! c'est un baume divin, propre à guerir toutes les playes de nostre ame ; c'est à ce sacré nom que tout genoüil se doit fleschir, au ciel, en terre et dans les enfers : *Ut in nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium et infernorum* (*Ibid.*).

C'est ce tres-sainct nom qui resjoüit les anges, sauve les hommes, et fait trembler les diables. Il nous le faut donc bien graver dans nos cœurs et dans nos esprits, afin que le prononçant frequemment, le benissant et honnorant en ceste vie, nous soyons dignes de chanter eternellement dans le ciel, avec les bienheureux esprits : Vive Jesus ! vive Jesus ! *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON POUR LA VEILLE DES ROYS [1].

Defuncto autem Herode, ecce Angelus Domini apparuit in somnis Joseph in Ægypto, dicens : Surge, et accipe puerum et matrem ejus, et vade in terram Israel ; defuncti sunt enim qui quærebant animam pueri.

Apres la mort d'Herode, l'ange du Seigneur apparut en songe à S. Joseph en Egypte, luy disant : Leve-toi, prends l'enfant et la mere, et t'en va en la terre d'Israël : car celuy qui cherchoit l'enfant pour luy oster la vie est mort. (*Matth.* 2.)

ENCORE que toutes les festes que nous avons dans l'Eglise catholique ayent esté instituées pour honnorer Dieu d'une maniere plus particuliere, et pour entretenir et animer tousjours de plus en plus la priere des fidelles, il faut advoüer qu'il y en a quelques-unes qu'elle celebre avec beaucoup plus de solemnité et de devotion que les autres.

Celle qui nous remet en memoire l'adoration des trois roys, et qui nous represente le grand et admirable mystere de la vocation des Gentils à la foy de Jesus-Christ en est constamment [2] une des principales. Et c'est une chose digne de remarque, que l'Eglise, qui a de grands desseins dans les moindres choses de sa conduitte, ne se contente pas de commencer l'office de ceste feste de l'Epiphanie dès la messe de la vigile, où elle nous fait lire l'Evangile qui traitte du retour de Nostre Seigneur en la terre d'Israël apres sa

[1] Prêché le jour d'une Profession. — [2] *Certainement.*

fuyte en Egypte; mais elle le fait commencer dès les vespres qui precedent ceste vigile.

Gedeon estant dans une extresme affliction, pour la rude et pressante guerre que luy faysoient les Madianites ses ennemys, lesquels l'avoient environné de toutes parts, Dieu, la bonté duquel est incomparable, en eut compassion, et luy envoya un ange pour le consoler, lequel l'ayant abordé, luy dit ces parolles : *Dominus tecum, virorum fortissime* (Jud. 2); Je te salue, ô le plus fort des hommes, car le Seigneur est avec toy. Lors le pauvre Gedeon, fort pressé de son affliction, luy respondit : S'il est vray ce que tu dis, que le Seigneur est avec moy, comment suis-je environné de tant de miseres? Nous en pouvons bien dire autant aujourd'huy : s'il est vray que la tres-saincte Vierge et S. Joseph ont Nostre Seigneur avec eux, pourquoy donc les voyons-nous si remplis de crainte, qu'ils ont pris la fuyte, pour l'apprehension qu'ils avoient d'un homme mortel, ayant avec eux le Dieu dont la majesté et la puissance est infinie, et par l'ordonnance duquel toutes choses se font?

La rayson de cecy est, que Nostre Seigneur, venant en ce monde, ne voulut aucunement user de son pouvoir et de son authorité, ny faire cognoistre ce qu'il estoit, se monstrant en tout subjet aux loyx de l'enfance, ne parlant qu'en son temps comme les autres; et luy qui, non-seulement en tant que Dieu, sçavoit toutes choses, mais aussi en tant qu'homme, ceste grace luy ayant esté infuse dès l'instant de sa conception, en laquelle il fut remply d'une science parfaicte, à cause de l'union de la divinité avec l'humanité, ne voulut neantmoins la faire paroistre en aucune chose, jusqu'à l'aage de douze ans, qu'il fit estonner et esmerveiller les docteurs, l'ayant entendu parler dans le temple, lorsqu'il fit paroistre un petit eschantillon de ceste science divine et incomparable qu'il avoit. Mais depuis son enfance jusques alors, et depuis ce temps-là jusques à ce qu'il commença à prescher son Evangile, il l'a tousjours tenue close et cachée sous un profond silence. Hé Dieu! que luy eust-il cousté? luy qui aimoit si cherement sa tres-sacrée mere et S. Joseph son pere nourrissier, de leur dire un petit mot à l'oreille, pour les advertir qu'il falloit qu'ils evitassent la furie d'Herode, en s'en allant en Egypte, mais qu'ils n'eussent point de crainte, d'autant qu'il ne leur arriveroit aucun mal-heur. Ne pouvoit-il pas aussi les advertir qu'ils s'en revinssent en Israël, et qu'Herode qu'ils craignoient estoit mort? Il ne le fit pas neantmoins, ains[1] attendit que l'ange Gabriel vint reveler à S. Joseph qu'il le falloit faire : en quoy il fit paroistre un admirable abandonnement, se rendant des lors le parfaict exemplaire de tous les hommes, mais particulierement de ceux qui sont en l'estat de perfection, comme sont les religieux et les prelats, quoy que differemment : car les religieux sont en l'estat de perfection, c'est-à-dire, en un estat propre à se perfectionner; mais les prelats doivent non-seulement estre en l'estat de perfection, pour l'acquérir comme font les religieux, ains ils la doivent desja avoir acquise.

De mesme la vie de Nostre Seigneur doit estre distinguée en

[1] *Mais.*

deux parties. La premiere est le modele et le patron des religieux, qui est celle qu'il a menée depuis sa naissance, jusqu'à ce qu'il commença l'œuvre de nostre redemption, c'est-à-dire qu'il commença sa predication; car l'evangeliste S. Luc dit expressement qu'il demeura tousjours, pendant tout ce tems, subjet à ses parens : *Et erat subditus illis* (Luc. 2). Mais, des lors qu'il eut commencé à enseigner et prescher, il fit toutes les fonctions appartenantes aux evesques, instituant les sacremens sur l'arbre de la croix, où il offrit ce sacrifice sanglant de soy-mesme, ayant auparavant institué le Sainct Sacrement de l'autel en la derniere cene qu'il fit avec ses Apostres, qui est semblablement un sacrifice non sanglant.

Poursuivons nostre discours, et considerons comme Nostre Seigneur s'est rendu le vray et parfaict exemplaire de la vie religieuse, pendant tout le cours de sa tres-saincte vie, et voyons en quelle abnegation de soy-mesme il a tousjours vescu, mais specialement durant son enfance, quoy qu'il fust Dieu.

Et pour mieux comprendre ceste abnegation, nous en ferons trois poincts, que j'appliqueray aux trois vœux de pauvreté, chasteté, et obeyssance que font les religieux.

Or, pour commencer par l'abnegation des biens de la terre, se peut-il jamais voir une pauvreté plus denuée que celle de Nostre Seigneur? Voyez premierement, comme dès sa naissance il renonce à la mayson de son pere et de sa mere, venant naistre en une ville, laquelle si bien elle luy appartenoit en quelque façon, estant fils de David, neantmoins il renonce tellement à tout, que le voilà reduit dans une pauvre estable, destinée pour la retraitte des bestes, en laquelle estant nay, il fut couché dans une cresche qui luy servit de berceau; et apres, quelles necessitez pensez-vous qu'il souffrit pendant son voyage d'Egypte, et tout le tems qu'il y demeura? Enfin sa pauvreté fut si grande, qu'elle passa jusques à la mendicité, selon l'opinion de quelques docteurs, et n'estoit nourry que d'aumosnes; car chacun sçayt bien que les beaux-peres ne sont pas obligez de nourrir les enfans de leurs femmes, et neantmoins Nostre Seigneur n'estoit nourry que du travail de saint Joseph et de sa tres-saincte Mere, qui gagnoient leur vie à la sueur de leur visage, ce divin enfant ne pouvant pas en si bas aage gagner la sienne.

Mais, pour mieux voir sa grande pauvreté, quand il fut question de retourner d'Egypte apres la mort d'Herode, s'ils eussent eu quelque bien en Israël, saint Joseph n'eust pas mis en doubte s'ils retourneroient en Judée, ou s'ils iroient en Israël; mais, parce qu'ils n'avoient rien, ou fort peu de chose, ils ne sçavoient de quel costé aller.

Davantage, l'amour que Nostre Seigneur portoit à la pauvreté luy fit prendre et garder tousjours le nom de *Nazareth*, d'autant que c'estoit une petite ville si pauvre et si mesprisée, que l'on ne croyoit pas (comme dit Nathanaël à sainct Philippe) qu'il pust venir quelque chose de bon, ou sortir quelque grand personnage de Nazareth : *A Nazareth potest aliquid boni esse* (Joan. 1)? Et bien que Nostre Seigneur eust peu se faire appeller de Bethleem, ou de Hie-

rusalem, il ne le voulut neantmoins jamais faire, tant pour ceste cause, que pour d'autres que nous dirons bien-tost.

Passons maintenant au second poinct, que j'applique à la chasteté, et voyons comme Nostre Seigneur a tousjours vescu dans une abnegation tres-entiere de tous les playsirs sensuels, quoy qu'il eust une pureté incomparable. Considerez un peu comme dès son entrée au monde il priva ses sens de toute sorte de playsirs, et premierement en l'attouchement il ressentit un froid extreme.

Vous sçavez la revelation que Ste Brigide eut de la naissance de Nostre Seigneur, et comme elle dit, que Nostre-Dame estant en une grande abstraction et recueillement interieur, elle vit en un instant ce divin enfant couché sur la terre, tout nud, tremblottant de froid; et que soudain l'ayant adoré, elle le prit avec une extreme reverence, et l'enveloppa dans de pauvres langes qui ne le pouvoient pas garantir de souffrir la rigueur du froid. Venons à l'odorat. Vray Dieu! quelle suavité et quel parfum pensez-vous qu'on puisse avoir dans une estable? Et si nous voyons que chez les roys de la terre, quand leurs enfans naissent, quoyqu'ils ne soient que des hommes miserables et mortels comme les autres, l'on met tant de parfums et l'on fait tant de ceremonies pour honnorer leur naissance : hé Dieu! mes cheres ames, que ne devroit-on pas faire pour honnorer ce divin Sauveur, qui n'est pas seulement homme, ains Dieu et homme tout ensemble, et neantmoins il ne se fait rien de tout cela! Quelle musique pour recréer son ouye? ayant aupres de luy un bœuf et un asne pour magnifier[1] la naissance de ce Roy celeste. Enfin il ne treuve rien qui luy puisse donner du contentement ou de la recreation, que ceste liqueur celeste du sacré et divin laict que sa tres-beniste mere luy fait tirer de ses tres-pures mammelles; car il faut confesser qu'il estoit meilleur sans comparayson que le vin le plus delicieux qu'on puisse jamais rencontrer, ce qui recreoit un peu le goust de ce tres-sainct enfant.

Mais, quant au troisiesme poinct de l'abnegation de soy-mesme, qui regarde l'obeyssance, qui est-ce qui est jamais parvenu à un si entier et parfaict renoncement pour se laisser conduire à la volonté de ses superieurs, que ce divin enfant? O Dieu! que c'est bien en ce poinct qu'il s'est monstré vray religieux! S. Joseph et Nostre-Dame luy tiennent la place de superieurs; ils le meinent et le portent d'un lieu en l'autre : il les laisse faire, sans jamais dire un seul mot. Mais il passa encore bien plus avant, se rendant obeyssant à la nature mesme, ne voulant faire ses croissances, ny parler, que comme les autres enfans. O abnegation nompareille de ce divin Sauveur! estant en son pouvoir de faire des miracles par luy-mesme, il n'en fait point. Et si bien il s'en fait en sa nativité autour de luy, par le chant des anges qui advertissent les pasteurs de le venir adorer, et en la conversion des gentils, par les trois roys qui le vindrent voir et recognoistre pour leur Dieu, toutes ces merveilles se font par le ministere des anges, ou par le moyen d'une estoile extraordinaire; mais, en sa personne et en son exterieur, il ne se monstre estre autre chose qu'un pauvre petit enfant subjet aux

[1] *Glorifier.*

infirmitez et miseres de la nature comme les autres. Luy de qui les anges sont illuminez et esclairez, et par qui ils entendent et comprennent toutes choses, ne fait point de revelations, ains attend que S. Gabriel les vienne faire à son pere nourrissier, ainsi que nous voyons en l'Evangile de ce jour. Faut-il fuïr devant Herode? il n'en dit mot, ains attend que cest ange, destiné pour la conduitte de sa famille, le vienne dire et ordonner; de mesme apres la mort d'Herode, pour s'en retourner d'Egypte en Israël, il n'en dit rien. Ne pouvoit-il pas bien dire à S. Joseph, ou à Nostre-Dame : Vous pouvez retourner en Judée quand il vous playra, car Herode, que vous craignez, est mort? neantmoins il ne le fait point, mais attend que l'ange le vienne reveler à S. Joseph. Ne voila pas une merveille tres-grande, que ce divin enfant ayt tellement renoncé et abandonné le soin de soy-mesme, pour se laisser conduire selon la volonté de ses superieurs, qu'il n'ayt pas voulu seulement dire une petite parolle pour advancer leur depart?

O que ce document[1] est remarquable! Nostre Seigneur est remply de toutes les sciences, il sçayt toutes choses : car, dès l'instant de sa conception, il receut une parfaite cognoissance de tout ce qui avoit esté, qui estoit et qui seroit; et neantmoins il ne dit pas un seul mot, mesme à sa saincte mere, gardant un continuel silence, pour ne luy point tesmoigner sa science. O qu'il prattique bien le contraire des hommes du monde! car, pour l'ordinaire, s'ils ont une once de science, l'on ne les peut tenir de parler, tant ils ont envie de se faire estimer sçavans.

Or, puisque Nostre Seigneur est venu en ce monde pour nous donner un parfaict exemple de l'abnegation de soy-mesme, il est bien raysonnable que nous l'imitions et allions apres luy, pour conformer (autant qu'il nous sera possible) nostre vie sur la sienne. Et c'est le subjet pour lequel, mes cheres filles, vous venez maintenant vous presenter pour estre religieuses, car sans doubte vous avez dit en vous-mesmes : Si mon Seigneur et mon Dieu a bien voulu renoncer aux richesses, à sa patrie, et à la mayson de ses parens, pour l'amour qu'il portoit à la pauvreté, hé! pourquoy donc, à son imitation, ne le ferons-nous pas? et s'il a renoncé à tous les playsirs de la terre, et à soy-mesme, et s'est assujetty à l'obeyssance pour l'amour de nous, afin de nous monstrer combien la vie religieuse, où tout cela se prattique, luy est agreable, pourquoy ne l'embrasserons-nous pas pour luy agreer? Non, dites-vous, nous ne quittons pas le monde, seulement pour acquerir le ciel, car les personnes qui y demeurent le peuvent gagner en vivant dans l'observance des commandemens de Dieu; ains pour accroistre un peu plus nostre charité et nostre amour envers sa divine bonté.

Mais, pour revenir à ce que j'ay dit, que Nostre Seigneur se fit appeler *Nazareen*, je remarque qu'une des principales raysons pour lesquelles il prit et retint tousjours ce nom, oultre celle que nous avons dite, est parce qu'il signifie *fleur*, ou *fleury*. Ha! que c'est tres à propos qu'il s'appelle *fleur!* car n'est-ce pas l'odeur de ceste divine fleur qui attire ces ames à la suite de ses parfums (Cant. 1)?

[1] Ce document, *cet enseignement.*

Une autre rayson que je remarque encore, et que je ne feray que toucher en passant, pour laquelle Nostre Seigneur se fit appeller de *Nazareth*, est parce que ceste ville estoit le lieu de sa conception, qui est une chose que les hommes ne peuvent faire, d'autant que, tandis qu'ils sont dans le ventre de leur mere, l'on ne sçayt quelle issuë ils auront, et s'ils viendront au monde morts, ou vivans, l'on ignore entierement ce qui en arrivera ; mais il n'en estoit pas ainsi de Nostre Seigneur, c'est pourquoy il a pris le nom du lieu de sa conception, parce que dès cet instant il fut homme parfaict.

Revenons à nostre seconde rayson, et expliquons un peu plus particulierement la cause pour laquelle Nostre-Seigneur a voulu estre appellé de *Nazareth*, qui vaut autant à dire *fleur :* et pour mieux comprendre cecy, escoutons ce qu'il dit au Cantique des cantiques : *Ego sum flos campi, et lilium convallium* (Cant. 1); Je suis la fleur des champs et des campaignes, et le lys des vallées. Mais quelle fleur des champs estes-vous, Seigneur? Certes, quand il dit : *Je suis la fleur des champs*, l'on doit entendre la rose, parce qu'elle excelle toutes les autres fleurs en odeur et beauté. Or, vous sçavez qu'il y a deux sortes de fleurs, les unes qui procedent du bois, et les autres qui ont leur tige d'herbe. Entre toutes celles qui procedent du bois, la rose emporte le prix, ainsi que fait le lys entre toutes celles qui ont leur tige d'herbe; et les diverses proprietez et excellences qui se rencontrent és roses et és lys, se retreuvent admirablement bien en Nostre Seigneur, ainsi que nous dirons maintenant.

La premiere proprieté que je remarque en la rose, est qu'elle croist sans artifice, et n'a presque point de besoin d'estre cultivée : aussi voyez-vous qu'on ne cultive point celle qui croist aux champs; et quoy que son odeur soit extresmement suave lors qu'elle est fraische, toutesfois elle est beaucoup plus forte quand elle est seiche : ce qui nous represente merveilleusement bien ceste divine fleur de Nostre Seigneur, qui est sortie de la tres-Sainte Vierge, ainsi qu'il a esté predit par Isaye, qu'une fleur sortiroit de la vierge de Jessé : *Egredietur flos de radice Jesse* (Isa. 11). Quoy qu'il ayt exhalé des parfums d'une admirable odeur et suavité tout le temps de sa tres-saincte enfance, et pendant tout le cours de sa vie; neantmoins, si [1] faut-il advoüer qu'à l'heure de sa saincte mort et passion, comme une rose seiche, fanée et flestrie par les tourments qu'il endura, il a exhalé une odeur beaucoup plus forte pour attirer les ames à la suite de ses parfums.

Secondement, je considere qu'il n'est pas seulement appellé la *fleur des champs*, mais aussi le *lys des vallées*. Chacun sçayt bien que la beauté des lys consiste principalement en la blancheur : or, que ceste blancheur se retreuve par excellence en Nostre Seigneur, personne n'en peut doubter, d'autant qu'il a tousjours eu une pureté et candeur si relevée au-dessus des anges et des hommes, qu'elle ne peut recevoir de comparayson. *Dilectus meus candidus* (Cant. 5); Mon bien-aymé a une blancheur nompareille, dit l'Espouse sacrée

[1] Encore

au Cantique des cantiques, parlant de Nostre Seigneur. Et Salomon, au livre de la Sapience, dit qu'il est la splendeur de la lumiere eternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu, et la parfaicte image de sa bonté : *Qui est candor lucis æternæ, et speculum sine macula Dei majestatis, et imago bonitatis illius* (Sap. 7).

La seconde proprieté du lys, est qu'il peut croistre, aussi bien que la rose, sans estre cultivé, et sans artifice, comme l'on voit en certain païs; et cecy nous monstre l'amour que Nostre Seigneur portoit à la simplicité, ne voulant pas estre appellé du nom des fleurs des jardins, qui sont cultivées avec tant de soin et d'artifice. Et quand il dit : *Ego sum flos campi* (Cant. 2); Je suis la fleur des champs, il choisit sans doubte la rose entre toutes les autres fleurs, à cause de l'amour qu'il portoit à la pauvreté, parce qu'il n'y a rien de plus pauvre que ceste fleur, car elle n'a que des espines, et ne requiert point (comme nous avons dit) qu'on s'employe autour d'elle pour la cultiver; et quoy qu'elle soit seiche, toutesfois elle ne laisse pas de rendre tousjours une tres-bonne et agreable odeur: ce qui confirme ce que je viens de dire de Nostre Seigneur, lequel, combien qu'il [1] fust environné de croix, d'espines, de tourmens et de toutes sortes d'afflictions en sa mort et passion, ne laissoit pas neantmoins de respandre tousjours une odeur extresmement suave, pour nous faire comprendre que les afflictions, les tenebres interieures, les ennuis d'esprit (qui sont quelquesfois si grands entre les personnes les plus spirituelles, et qui font profession de la devotion, qu'il leur semble qu'elles sont presque du tout abandonnées de Dieu) ne sont jamais capables de les separer de luy, en sorte qu'elles ne puissent tousjours respandre devant sa divine Majesté des parfums d'une saincte sousmission à sa tres-saincte volonté, accompaignée d'une invariable resolution de ne le point offenser; cela s'entend en la partie superieure de l'esprit.

Mais pour revenir à ces filles, qui se viennent maintenant presenter pour estre offertes et sacrifiées à la divine Majesté; si on leur promet d'abord qu'elles jouïront des richesses de la felicité eternelle, on ne les trompe point, car on leur dit que c'est à condition qu'elles renonceront entierement aux choses terrestres et perissables, et qu'il faut quitter la mayson de ses parens et sa patrie, non-seulement d'effect, mais encore d'affection, pour n'en avoir jamais plus que celle de la religion en laquelle elles entrent. On leur promet aussi qu'elles jouïront des consolations que Dieu a accoustumé de donner à ceux qui le servent fidellement, mesme dès ceste vie; mais à condition qu'elles renonceront à tous les playsirs, sensuels, pour licites qu'ils puissent estre. On leur promet encore, qu'elles seront eternellement unies à la divine Majesté; mais à condition toutesfois qu'elles renonceront parfaictement à elles-mesmes, et à toutes leurs passions, affections, et inclinations, faysant une absoluë transmigration de toutes choses; car nous leur disons : Si autresfois vous avez aimé à vivre selon vostre volonté, et à faire estime de vostre propre jugement, desormais il ne faudra plus estimer que l'obeyssance et la sousmission, taschant, tant qu'il vous sera

[1] Quoiqu'il.

possible, d'aneantir toutes vos passions, pour ne plus vivre selon icelles [1], ains selon la perfection qui vous sera enseignée. Nous leur mettons un voile sur la teste, pour leur monstrer qu'elles seront cachées aux yeux du monde; et si elles ont eu affection d'estre connuës et estimées par le passé, desormais il ne sera plus fait aucune mention d'elles. Nous leur changeons encore d'habits, pour leur faire entendre qu'il leur faudra changer d'habitude : et leur disons qu'elles seront appellées pour jouïr de la felicité avec Nostre Seigneur sur le mont Thabor, mais que ce ne sera qu'apres qu'elles auront esté crucifiées avec luy sur celuy du Calvaire, par une continuelle mortification d'elles-mesmes, et volontaire acceptation de toutes celles [2] qui leur seront faites et ordonnées, sans choix, ny exception quelconque. Et pour ne les point tromper, nous ne leur promettons pas qu'elles seront espouses de Nostre Seigneur glorifié, sinon apres qu'elles l'auront esté en ceste vie de Nostre Seigneur crucifié, qui ne leur presentera pas la couronne d'or, sinon apres qu'elles auront porté celle d'espines. Enfin, nous leur disons que la religion est un mont de Calvaire, où les amateurs de la croix se treuvent et font leur demeure. Et, tout ainsi que les abeilles rejettent et abhorrent toutes sortes de parfums estrangers, qui ne proviennent pas des fleurs sur lesquelles elles cueillent le miel (ce que vous esprouverez, si vous leur portez du musc ou de la civette, car vous les verrez incontinent fuïr, et se resserrer dans leur ruche, rejettant tous ces parfums, parce qu'ils proviennent de la chair) : de mesme les amans de la croix rejettent toutes sortes de parfums estrangers, c'est-à-dire de consolations sensuelles et terrestres, que le monde, le diable, et la chair leur presentent, pour n'odorer jamais d'autres parfums que ceux qui proviennent de la croix, des espines, des fouëts et de la lance de Nostre Seigneur, qui sont les plus riches atours et les bagues qu'il donne à ses espouses, d'autant que ces choses sont les plus belles pieces de son cabinet. Et comme nous voyons que les espoux du monde donnent à leurs espouses des carquans, des bracelets, des bagues, et semblables bagatelles, et qu'ils font des festins à leurs nopces, ainsi en fait Nostre Seigneur; mais sçavez-vous ce qu'il leur donne, et quels sont les mets les plus delicieux de son divin festin? Ce sont des mortifications, des humiliations, des mespris, des douleurs, des peines interieures, des pressures de cœur, et des angoisses, lesquelles sont quelquesfois si grandes, qu'elles nous font quasi doubter de nostre salut, nous estant advis que nous sommes tout à fait abandonnez de Dieu. Mais comme nous voyons que les abeilles tirent le plus excellent miel des fleurs les plus ameres; de mesme les abeilles mystiques, dans l'amertume des plus grandes peines interieures, par les actes qu'elles produisent d'une saincte et amoureuse sousmission au bon playsir de Dieu, cueillent le plus excellent miel de la devotion.

Mais, oultre ce que nous avons dit des abeilles, les naturalistes rapportent encore une admirable condition qui se retreuve en elles, avec laquelle je veux finir, à sçavoir : qu'elles sont si fidelles à

[1] Elles. — [2] Les mortifications

leur roy, et ont tant d'amour pour luy, que lorsqu'il vient à mourir, elles se mettent toutes autour de son corps et mourroient plutost que de le quitter; et si leur gouverneur ne venoit pour les faire retirer, indubitablement elles ne s'en separeroient jamais, et mourroient toutes aupres de luy. Or, les gouverneurs des abeilles spirituelles font tout le contraire : car, comme cestuy-là prend soin de les faire retirer, crainte qu'elles ne meurent autour du corps de leur roy mort; ceux-cy, au contraire, ont un tres-grand soin de faire que les abeilles mystiques, c'est-à-dire les ames devotes, demeurent autour du corps de leur roy mort et crucifié, aupres duquel elles se doivent tousjours tenir fidellement tout le temps de leur vie, pour considerer l'amour qu'il nous a porté; lequel a esté si grand, qu'il l'a fait mourir pour nous, afin que nous ne vivions plus que pour luy et pour son amour, pendant ceste vie mortelle et perissable, pour obtenir apres la grace de l'aymer eternellement dans le ciel, où vous conduisent le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON POUR LE II. DIMANCHE D'APRES L'EPIPHANIE.

Nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ, et erat mater Jesu ibi. Vocatus est autem et Jesus, et discipuli ejus ad nuptias. Et deficiente vino, dicit mater Jesu ad eum : Vinum non habent.

Il se fit des nopces à Cana de Galilée, où Jesus avec sa mere et ses disciples furent invitez; et le vin venant à faillir, la mere de Jesus lui dit : Mon fils, ils n'ont point de vin. (*Joan.* 2.)

L'EVANGILE que nous lisons en la messe de ce jour, qui fait mention du premier miracle que fit Nostre Seigneur, aux nopces de Cana en Galilée, sera le subjet de l'entretien que j'ay à vous faire maintenant. Je m'arresteray principalement sur ce que dit l'evangeliste S. Jean, que ce signe fut le premier que Nostre Seigneur fit pour manifester sa gloire : *Hoc fecit initium signorum in Cana Galilææ, et manifestavit gloriam suam;* et diviseray mon discours en deux parties. En la premiere, nous verrons la cause du miracle; et en la seconde, qui a fait le miracle, comment, par qui, et quelles personnes sont intervenuës en iceluy [1]. Je sçay bien qu'entre les docteurs il y a plusieurs raysons qu'ils alleguent de part et d'autre, pour monstrer que ce miracle ne fut pas le premier signe que Nostre Seigneur fit; mais, puisque non-seulement l'evangeliste S. Jean le dit, ains [2] encore S. Ambroise, et la plus-part des anciens Peres tiennent cette opinion, nous nous y arresterons. Et pour donner un peu d'intelligence à leur sentiment, j'expliqueray seulement deux raysons, et sur icelles nous ferons une petite consideration pour la consolation de nostre foy.

Ils disent donc premierement, que ce miracle fut le premier signe que Nostre Seigneur donna au monde pour manifester sa

[1] Lui. — [2] Mais.

gloire; bien que plusieurs signes et miracles eussent esté faits auparavant, les uns par Nostre Seigneur, les autres en Nostre Seigneur, et les autres par l'advenement de Nostre Seigneur, comme celuy de l'Incarnation, qui est le plus grand de tous, et la merveille des merveilles. Ce miracle neantmoins estoit invisible, secret et occulte, car c'estoit une œuvre si relevée et si haute, qu'elle surpassoit infiniment tout ce que les anges et les archanges peuvent comprendre : et partant, ce n'estoit pas un signe qui manifestast la gloire de Dieu en la façon que dit l'Evangeliste, de celuy qui se fit aux nopces de Cana en Galilée; d'autant que cest incomparable miracle de l'Incarnation estoit si profond et caché à l'esprit humain, qu'il n'avoit jamais entré dans l'esprit des anciens payens et philosophes, non pas mesme dans celuy des docteurs de la loy de Moyse, lesquels n'ont jamais peu comprendre ce divin mystere, quoy qu'ils maniassent la saincte Escriture, parce qu'il estoit invisible, et d'une telle hauteur, qu'il surpassoit infiniment tous les entendemens humains et angeliques. Or, graces à Dieu, nous autres chrestiens le croyons en ceste vie mortelle, parce que la foy nous l'enseigne : mais là haut au ciel nous le verrons à descouvert, et ce sera une partie de nostre felicité eternelle.

Il se fit encore plusieurs autres miracles en ceste tres-saincte Incarnation, dont le plus grand de tous est, que Nostre Seigneur fut conceu d'une fille et que ceste fille fut vierge et mere tout ensemble. Oultre cela, il se fit encore autour de Nostre Seigneur plusieurs autres miracles, qui estoient tous tres-grands, comme celuy de ceste estoile si extraordinaire, qui amena les mages d'Orient en Bethleem, le chant des anges, l'adoration des pasteurs. Mais ces miracles n'estoient que des marques et signes exterieurs pour manifester la gloire de Nostre Seigneur : ce n'estoit pas luy qui les faysoit, c'est-à-dire, qu'il ne les operoit pas par l'entremise de sa tres-saincte humanité, ains c'estoient le Pere et le Sainct-Esprit qui les faysoient pour luy. Je sçay bien qu'il les faysoit aussi en tant que Dieu; car ce que fait et opere le Pere, le Fils et le Sainct-Esprit le font et l'operent aussi, n'estant qu'un mesme Dieu avec luy, n'ayant qu'une mesme essence et une mesme puissance; qui fait que toutes les œuvres que la tres-saincte Trinité opere hors de soy, sont communes aux trois personnes divines, ainsi que disent les theologiens : *Opera Trinitatis ad extra sunt indivisa.*

Pour la deuxiesme rayson, il est encore certain, disent les Peres, et cela est tres-probable, que Nostre Seigneur fit plusieurs autres miracles pendant le temps qu'il demeura en Egypte, et mesme en la mayson de S. Joseph; mais ils furent si secrets, que nous les ignorons. Or, le miracle dont je veux parler maintenant est le premier qu'il fit, estant aux nopces de Cana en Galilée, pour manifester sa puissance aux hommes, ainsi que rapporte S. Jean en son Evangile. Mais quelles considerations tirerons-nous de ce miracle pour la consolation de nostre foy? Il faut premierement sçavoir que ce premier signe que fit Nostre Seigneur fut de changer et transmuer[1] l'eau en vin, tout ainsi qu'il fit son dernier miracle en ce

[1] *Changer* d'une substance en une autre.

sejour mortel, par la conversion du vin en son sang au tres-sainct sacrement de l'Eucharistie, pour monstrer le rapport qu'il y a eu de ce premier miracle au dernier qu'il fit avant sa passion. Et puisque nous autres, qui annonçons la parolle de Dieu, sommes obligez de dire les choses qui peuvent servir à la consolation de nostre foy, quand l'occasion s'en presente, je vous dy cela de l'Eucharistie, parce qu'il vient à mon propos : non point pour vous enseigner ce mystere, car, graces à Dieu, vous le sçavez; non point aussi pour vous confirmer et affermir en la foy de ce divin sacrement, car vous voudriez, je m'asseure, mourir pour la maintenir; mais seulement pour resjouïr un peu vos cœurs, et les remplir de suavité, en entendant parler de ces divins mysteres de nostre salut, operez par Nostre Seigneur; lequel (comme dit S. Jean en l'Apocalypse) s'appelle *Alpha* et *Omega*, le commencement et la fin; *Primus et Novissimus* (Apoc. 1), le premier et le dernier : c'est pourquoy les Egyptiens, voulant representer la Divinité, pour la faire comprendre en quelque façon, ils peignoient un serpent qui mordoit sa queuë, de sorte qu'il estoit tout rond, et ainsi on ne pouvoit voir en luy ny commencement ny fin; car sa teste, qui est son commencement, enfermoit sa queuë, qui est sa fin. Ainsi Nostre Seigneur, ayant esté de toute eternité, est le principe et le commencement de toutes choses, lesquelles retournent et se rapportent toutes à luy comme à leur fin derniere. Vous voyez donc le merveilleux rapport qu'il y a de la fin au commencement.

Or, pour le merveilleux rapport de la fin des œuvres de Dieu avec leur commencement, quand il crea l'homme, il donna le premier signe de ceste creation par une transformation d'une substance en une autre. Mais cest homme s'estant perdu par le peché, Dieu vint pour le recreer et faire un homme nouveau, parce que l'homme par le peché s'estoit tellement aneanty, qu'il ne paroissoit plus ce qu'il estoit en sa creation; c'est pourquoy Nostre Seigneur vint pour le renouveller, et pour cest effect, il commence ceste recreation comme il avoit fait la creation, faysant voir un merveilleux rapport en l'une et en l'autre. Car, si vous considerez ce que fit Dieu en la creation de l'homme, vous verrez qu'il changea la terre et l'argile en chair humaine; et pour faire ceste admirable transmutation, il prit de l'argile et une masse de terre, puis il dit : Faysons l'homme à nostre imaige et semblance[1]; *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram* (Gen. 1) : et l'ayant formé, il souffla dans ce corps, et par ce souffle il luy inspira et donna la vie; et alors ceste masse de terre fut convertie et transformée en chair et sang, c'est-à-dire, qu'il en fit un homme vivant. Nostre Seigneur estant donc venu en ce monde pour faire ceste recreation, il voulut faire son premier miracle par la transmutation de l'eau en vin, donnant ce signe pour premiere manifestation de sa gloire, d'autant qu'il a tousjours fait voir un grand rapport en toutes ses œuvres. Et si nous les considerons dés son entrée au monde, il nasquit tout nud du ventre de sa mere; et selon les revelations de Ste Brigide, la tres-Saincte Vierge en sa nativité le vit ainsi devant ses yeux,

[1] Ressemblance.

ayant produit ce fruict tres beny sans aucun travail, ny prejudice de sa virginité, estant alors absorbée en une tres-douce et amoureuse contemplation : de façon que, sans qu'elle s'en aperçeust, ce divin Sauveur sortit de ses tres-pures entrailles; puis estant revenuë à soy, elle le vid tout nud devant ses yeux, et le prenant avec une grande reverence, elle l'enveloppa de linges. Sur quoy vous remarquerez, qu'il voulut sortir du monde comme il y estoit entré, mourant tout nud sur l'arbre de la croix; et apres sa mort on le descendit de la croix, pour estre semblablement enveloppé et ensevely dans les linges, ainsi qu'il avoit esté en sa nativité. Il nasquit en pleurant comme les autres enfans, qui tous naissent ainsi, et n'en est jamais nay aucun qui ne soit nay en pleurant, sinon un certain dont il est parlé dans Virgile, qui fut un tres meschant homme, lequel se prit à rire en naissant[1]. Mais Nostre Seigneur n'est pas nay en riant, ains en pleurant et gemissant, comme il est dit en un passage de la Sapience, qui se peut bien appliquer à sa naissance, quoy que les parolles soient de Salomon, lequel parlant de soy, dit : Quoyque je sois un roy tres-grand et admirable en puissance et richesse, si est-ce que je suis nay sur la terre comme les autres enfans, en pleurant et gemissant : *Et primam vocem omnibus similem emisi plorans* (Sap. 7). Ainsi nostre vray Salomon, bien qu'il soit nay roy souverain du ciel et de la terre, a neantmoins voulu naistre en pleurant, et de mesme il est mort en pleurant. Et comme il a voulu donner entrée à l'Evangile par ce premier signe de conversion et transmutation de l'eau en vin; ainsi pareillement il a voulu donner fin à ses predications par la transmutation de vin en son sang. Il fit ce premier miracle en un banquet; aussi fit-il ce dernier miracle de l'Eucharistie en un autre banquet : et comme il avoit changé l'eau en vin aux nopces de Cana en Galilée, de mesme en ce dernier soupé qu'il fit avec ses apostres, qui fut comme des nopces sacrées, où il espousa derechef la nature humaine, il changea le pain en sa chair, et le vin en son sang, et en ceste transmutation il commença la solemnité des nopces, lesquelles apres il acheva sur l'arbre de la croix par sa mort. En somme, son premier miracle fut en convertissant l'eau en vin; et le dernier qu'il fit avant sa mort fut semblablement de faire ceste admirable conversion du pain et du vin en son sacré corps. Et nous devons croire fermement la verité de ce mystere, lequel, apres celuy de l'Incarnation, est le plus grand, le plus profond, et le plus adorable de tous, nous arrestant à la doctrine de la saincte Eglise, qui nous enseigne qu'il est en ce tres-sainct sacrement en corps et en ame. Et l'Apostre dit, que le chrestien est nourry de la chair et du sang du Dieu vivant (I. Cor. 10 et 11). Et quoyque ceste verité repugne à nos sens, qui ne la peuvent comprendre, neantmoins nous la devons croire, nous appuyant sur les parolles de Nostre Seigneur, qui dit en faysant ceste admirable transubstantiation : *Cecy est mon corps, cecy est mon sang* (Matth. 26; Marc. 14; Luc. 22 et I. Cor. 11), avec plus de fermeté que si nos sens y cognoissoient quelque chose.

[1] On pourra rire de cette phrase, qui toutefois cache un sens très-profond.

Or, la divine Providence voyant que ce mystere sacré de l'Eucharistie estoit trop obscur pour estre compris de nos petits esprits, elle nous a voulu donner mille et mille preuves de ceste verité, tant en l'Ancien qu'au Nouveau Testament, Dieu ayant donné aux prophetes des lumieres et intelligences si grandes de ce divin mystere, que c'est chose admirable de voir ce que quelques-uns d'entre eux en ont escrit, en parlant d'une façon si claire et si intelligible, que l'on est presque ravy d'admiration en le lisant, voyant que Dieu s'est ainsi donné à nous, pour demeurer jusques à la consommation du monde parmy nous sur nos autels (Matth. 28). Certes, nous devrions faire cent mille fois le jour des adorations à ce divin Sacrement, en recognoissance de cest amour avec lequel il demeure parmy nous. Et voilà la consideration que nous devons faire pour la consolation de nostre foy.

Voyons maintenant, pour la seconde partie, comme se fit ce premier signe et miracle de Nostre Seigneur; et pour vous le mieux faire entendre, il faut rapporter les parolles de l'Evangile : *Nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ, et erat mater Jesu ibi; vocatus est autem et Jesu, et discipuli ejus ad nuptias.* Il se fit, dit sainct Jean, des nopces en Cana de Galilée, où Nostre Seigneur avec sa saincte Mere et ses disciples, furent invitez. Or, Cana estoit une petite ville proche de Nazareth.

Il y a diverses opinions sur ce subjet, car il se treuve des docteurs qui se playsent à disputer si Nostre Seigneur et la Saincte Vierge y furent invitez ou non : mais laissons ces disputes, et nous tenons à ce que dit l'Evangeliste, et considerons l'extresme bonté de Nostre Seigneur, lequel estant invité à ces nopces, ne refusa point de s'y treuver. Et d'autant qu'il estoit venu pour rachepter et reformer l'homme, il ne voulut pas prendre un maintien, ny une contenance grave, austere et rigide; mais bien une maniere et façon de proceder toute suave, civile et courtoise pour l'attirer à luy : et celà fut cause qu'estant invité à ces nopces, il ne refusa point d'y aller, ains s'y treuva, et par consequent retrancha beaucoup d'excez et de legeretez qui se commettent ordinairement en telles occurrences.

O combien pensez-vous, mes cheres ames, que ces nopces furent modestes! car, sans doubte[1] que la presence de Nostre Seigneur, et de Nostre-Dame, faysoit que l'on y estoit grandement retenu, et quoyque le vin y faillist, ce ne fut point pour en avoir pris avec excez; mais il est tres-probable que cela arriva par une permission de Nostre Seigneur, qui vouloit, par le miracle qu'il fit de changer l'eau en vin, faire cognoistre à ceux qui estoient là presens, mais specialement à ses disciples, un eschantillon de sa toute-puissance. Or la tres-Saincte Vierge, qui estoit tres-sage et prudente, et pleine d'une tres-grande charité, s'en estant aperceuë, s'advisa d'un expedient admirable, pour remedier à cest inconvenient. Mais que fera ceste saincte Dame? car elle ne porte point d'argent pour faire achepter du vin; son Fils n'en a point aussi : sur quoy donc fonde-t-elle l'esperance qu'elle a de pouvoir remedier à ceste necessité?

[1] Certainement.

O certes! elle n'ignoroit pas la puissance et la bonté de Nostre Seigneur; elle sçavoit combien grande estoit sa charité et misericorde, en suitte de quoy elle s'asseuroit qu'il pourvoyroit infailliblement à la necessité de ces pauvres gens, estant bien croyable qu'ils n'estoient pas riches, puisque le vin leur manqua, et c'est une des causes pourquoy Nostre Seigneur, estant invité à ces nopces, y alla, d'autant qu'il se playsoit fort à converser avec les pauvres, et les favoriser.

La Saincte Vierge donc voyant cest inconvenient, et sçachant que son Fils seul sans argent pouvoit mettre remede à ceste necessité, elle s'adresse à luy; mais remarquez un peu, mes cheres ames, ce que fait et dit ceste saincte Dame : Mon Seigneur et mon Fils, dit-elle, ils n'ont point de vin; *Vinum non habent :* comme si elle eust voulu dire : Ces bonnes gens sont pauvres; et quoyque la pauvreté soit grandement aymable, et vous soit tres-agreable, si est-ce qu'elle est de soy honteuse, et souvent elle reduit son hoste à souffrir beaucoup de mespris et de confusion devant le monde; ces bonnes gens qui vous ont invité s'en vont tomber dans une grande ignominie, si vous ne les secourez. Je sçay que vous estes tout-puissant et que vous pouvez remedier à leur necessité; je ne doubte point aussi de vostre charité et misericorde : souvenez-vous de l'hospitalité qu'ils nous ont faite, de nous convier à leur banquet, et pourvoyez, s'il vous plaist, à leur besoin. Mais la Ste Vierge ne fit pas un si long discours pour representer à son Fils la necessité de ces nopces; ains, comme bien advisée et tres-sçavante en la maniere de bien prier, elle usa de la plus courte, mais de la plus haute, excellente et efficace façon de prier qui soit et qui puisse estre, et dit seulement ces parolles : Mon Fils, ils n'ont point de vin; *Vinum non habent.* Vous estes (vouloit dire ceste Saincte Vierge) si doux et si charitable, vous avez un cœur si clement et si plein de pitié; condescendez, s'il vous plaist, à mon desir, et faites ce de quoy je vous prie pour ces pauvres gens. Priere, certes, tres-excellente, en laquelle ceste saincte Dame parle à Nostre Seigneur avec la plus grande reverence et humilité qui se puisse imaginer; car elle s'en va à luy, non point avec arrogance, ny avec des parolles pleines de presomption, comme font plusieurs personnes indiscrettes et inconsiderées; ains luy represente avec une tres-profonde humilité la necessité de ces nopces, tenant pour tout asseuré qu'il y pourvoyroit ainsi que nous dirons bien-tost.

O que c'est une excellente maniere de prier, que celle de se contenter de representer simplement ses necessitez à Nostre Seigneur, puis le laisser faire, nous tenant asseurez qu'il y pourvoyra selon qu'il nous sera le plus convenable! nous contentant de luy dire : Seigneur, voicy vostre pauvre creature desolée et affligée, pleine de seicheresses et ariditez, remplie de miseres et de pechez; mais vous sçavez bien ce de quoy j'ay besoin, il me suffit de vous faire voir ce que je suis : c'est à vous de pourvoir à mes miseres selon qu'il vous playra, et que vous cognoissez m'estre plus utile pour vostre gloire.

Or je sçay bien qu'on peut demander à Dieu, non-seulement les necessitez spirituelles, mais aussi les temporelles; il n'y a nul

doubte que cela ne se puisse et doive faire : Nostre Seigneur nous l'a luy-mesme enseigné en l'Orayson dominicale que nous disons tous les jours, en laquelle nous demandons premierement que le royaume de Dieu nous advienne, comme le but et la fin à laquelle nous visons, et puis aussi, que sa saincte volonté soit faite, comme l'unique moyen pour nous conduire à ceste fin et beatitude; mais oultre cela, nous faysons encore une autre demande à Dieu, à sçavoir, qu'il nous donne nostre pain quotidien : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie* (Matth. 6. et Luc. 11). La saincte Église mesme a des prieres particulieres pour demander à Dieu les choses temporelles, ayant des raysons propres pour demander la paix en tems de guerre, la pluye en tems de seicheresse, et le beau tems dans les trop grandes pluyes : mesme il y a des messes toutes particulieres pour le tems de contagion et autres necessitez. Vous voyez donc qu'il n'y a point de doubte ny de difficulté, que l'on ne puisse et doive demander à Dieu ses necessitez temporelles aussi bien que les spirituelles, et cela en deux manieres : l'une en la façon que le fit la tres-Saincte Vierge, qui est de luy exposer simplement nos necessitez; l'autre en luy demandant qu'il nous donne telle ou telle chose, ou qu'il nous delivre de tel ou tel mal : toutesfois avec ceste condition, qu'il fasse en cela sa volonté, et non la nostre. Mais, pour l'ordinaire, nous ne faysons pas ainsi : vous verrez quelquesfois une personne qui prattiquera la devotion, laquelle demandera à Dieu en toutes ses prieres qu'il luy donne son sainct amour, et ceste sacrée dilection qui rend toutes choses si suaves et faciles; et qu'il luy donne encore ceste humilité, qui cause en l'ame un si bas sentiment de soy-mesme : d'autant, dira-t-elle, que je ne suis point humble, et neantmoins je voy qu'on ne sçauroit se sauver sans ceste vertu.

C'est bien fait de demander l'humilité, car ce doit estre nostre chere vertu entre toutes les autres; il est aussi tres-bon de demander l'amour divin : mais neantmoins je vous dy que ceste demande que vous faites de l'humilité et de l'amour de Dieu n'est pas bonne, car ce n'est pas l'amour ny l'humilité que vous demandez, ains les sentimens d'amour et d'humilité. Vous voulez sçavoir et sentir si vous aymez Dieu, et si vous estes humble, et c'est ce qu'il ne faut point demander ny desirer, d'autant que cela n'est point requis pour la perfection; et ceux qui ont la veritable humilité ne voyent ny ne sentent point en eux ceste vertu : de mesme pour aymer Dieu, il n'est point requis d'en avoir le sentiment, car le veritable amour ne reside point dans les sens, ains dans la supresme pointe de l'esprit; il en est de mesme de l'humilité et des autres vertus. Ne demandez donc point cela, mes cheres filles, mais resolvez-vous de servir Dieu genereusement, sans goust ny sentiment, d'autant que ce n'est pas icy le lieu des douceurs et suavitez. Quand vous serez dans le ciel en la felicité eternelle, vous cognoistrez clairement si vous avez l'humilité, et verrez alors comment vous aymerez Dieu, et gousterez pleinement la suavité de son amour; mais en ceste vie, Dieu veut que nous vivions entre la crainte et l'esperance, que nous soyons humbles, et que nous l'aymions, en nous appuyant sur les veritez de la foy, et non pas sur nos sentimens.

Revenons à la tres-Saincte Vierge : *Vinum non habent;* Mon Fils (dit-elle), ils n'ont point de vin. Ce qu'entendant Nostre Seigneur, il luy dit : *Quid mihi et tibi est, mulier? nondum venit hora mea;* Femme, qu'avez-vous à faire avec moy? mon heure n'est pas encore venuë. Certes, ceste response semble d'abord bien rude, de voir un tel fils parler ainsi à une telle mere; un fils si doux et si clement rejetter si rudement, ce semble, une priere faite avec tant de reverence et d'humilité, par une mere la plus aymante, la plus aymée, et la plus aymable qui fut jamais. Ah! Seigneur, la creature n'a-t-elle pas à faire avec son Createur, de qui elle tient l'estre et la vie? la mere avec son fils, et le fils avec sa mere, de qui il a receu la chair et le sang? Ces parolles semblent un peu estranges et difficiles à entendre; et ayant esté mal entenduës par des ignorans, qui se sont attachez à la lettre, ils en ont formé trois ou quatre heresies. Mais, ô Dieu! qui sera si hardy que de presumer pouvoir comprendre par son propre esprit, pour aigu et subtil qu'il puisse estre, le vray sens de l'Escriture, sans en avoir receu d'en-haut la lumiere requise à cela!

Ceste response, au contraire, estoit tres-amoureuse; et ceste Saincte Vierge, qui entendit le vray sens d'icelle, s'en ressentit la plus obligée mere qui ayt jamais esté; ce qu'elle fit paroistre, lors qu'apres ceste response, son cœur demeura tout plein d'une saincte confiance, disant à ceux qui servoient à table : Vous avez ouy ce que mon Fils m'a respondu, et pour cela, vous qui n'entendez pas le langage d'amour, pourrez entrer en doubte qu'il ne m'ayt esconduitte; ô non! ne craignez point, faites seulement ce qu'il vous dira : *Quodcumque dixerit vobis facite*, et ne vous mettez pas en peine, car, sans doubte[1] il pourvoyra à vostre besoin.

Il y a une grande varieté de raysons et d'opinions parmy les docteurs sur ces parolles de Nostre Seigneur : Femme, qu'avez-vous à demesler avec moy? D'aucuns disent qu'il vouloit dire : Qu'avons-nous à faire ny vous ny moy de nous mesler de cela? nous sommes seulement des invitez, c'est pourquoy nous ne devons point avoir de soin de ce qui manque à ces nopces; et autres semblables raysons qu'ils disent. Mais demeurons fermes à celle-cy, que la plupart des SS. Peres de l'Eglise tiennent, laquelle est que Nostre Seigneur fit ceste response à sa tres-saincte Mere, pour apprendre aux personnes qui sont constituées en quelque benefice ecclesiastique, de prelature, ou autres telles dignitez, qu'ils ne se doivent point servir de telles charges, pour faire en faveur de leurs parens chose aucune qui soit tant soit peu respugnante à la loy de Dieu; d'autant que pour la chair et le sang, je veux dire pour leurs parens, ils ne se doivent jamais oublier jusques-là, qu'à leur occasion, et pour les gratifier, ils viennent à faire quelque chose qui soit tant soit peu eloignée de la perfection et droicture avec laquelle ils doivent exercer leur charge. Nostre Seigneur voulant donc faire ceste leçon au monde, il se servit du cœur de sa tres-saincte Mere; en quoy certes il luy donna des preuves tres-grandes de son amour, d'autant que c'estoit comme s'il luy eust dit : Ma tres-chere mere, en vous

[1] Certainement.

disant : Qu'est-ce que vous avez à demesler avec moy? je ne veux point vous esconduire de vostre demande : car qu'est-ce que peut refuser un tel fils à une telle mere? mais d'autant que vous m'aymez souverainement, et que je vous ayme parfaictement, je me veux prevaloir de la fermeté de vostre cœur pour faire ceste leçon au monde. Or je sçay bien que vostre cœur amoureux ne s'en troublera point, quoy qu'en apparence ceste parolle soit un peu rude; mais ce n'est rien pour vous, qui entendez le langage d'amour, lequel ne s'entend pas par les parolles seulement, ains encore par les yeux, par les gestes et actions. *Dilectus meus fasciculus myrrhæ, inter ubera mea commorabitur* (Cant. 1); Mon bien-aymé, dit l'Espouse au Cantique des cantiques, m'est un faisceau de myrrhe, je le prendray et le mettray au milieu de mes mammelles, c'est-à-dire, au milieu de mon cœur et de mes affections; d'autant que la goutte de ceste myrrhe venant à tomber dessus, le fortifiera et affermira dans toutes les contradictions. Ainsi ceste divine amanté, la tres-sacrée Vierge, prit les parolles de Nostre Seigneur comme un faisceau de myrrhe qu'elle mit entre ses mammelles, c'est-à-dire, au milieu de ses amours, pour recevoir la goutte qui descouloit de ceste myrrhe, laquelle raffermit tellement son cœur, qu'entendant ceste response, qui aux autres sembloit un refus, elle crut sans aucun doubte que Nostre Seigneur luy accorderoit sa demande, et pour cela elle dit aux officiers de ces nopces : Faites tout ce qu'il vous dira : *Quodcumque dixerit vobis facite.*

Quant à ces parolles : *Nondum venit hora mea;* Mon heure n'est pas encore venuë, quelques docteurs ont estimé que Nostre Seigneur vouloit dire que le vin n'estoit pas encore failly. D'autres les expliquent en diverses manieres, de sorte qu'il y a une grande diversité d'opinions sur ce subjet; mais je ne m'y veux pas arrester, afin de passer à des choses plus utiles pour nostre instruction, et dire qu'il y a des heures ordonnées de la divine Providence, desquelles dependent nostre conversion et nostre salut. Or il est vray que, de toute eternité, Dieu avoit determiné l'heure et l'instant de faire ces grands miracles, à sçavoir celuy de l'Incarnation et celuy de donner au monde le premier signe de sa puissance pour la manifestation de sa gloire : mais c'estoit absolument, et non pas en sorte qu'estant prié il ne les pust advancer. C'est pourquoy les docteurs, parlant du mystere de l'Incarnation, disent que Nostre-Dame par ses prieres a merité qu'il fut advancé : *Meruit accelerationem;* ce qui se doit encore entendre de ce premier signe et miracle de Nostre Seigneur. Je veux dire un exemple, pour me faire mieux entendre. Rebecca et Isaac desiroient extresmement avoir des enfans; mais Rebecca estant sterile, elle n'en pouvoit naturellement avoir. Or cependant, Dieu avoit veu et ordonné de toute eternité, que Rebecca concevroit et auroit des enfans; mais avec ceste condition, qu'elle les obtiendroit par ses prieres : et s'il elle n'eust prié avec son mary Isaac, elle n'eust point conceu. Voyant donc qu'ils ne pouvoient avoir d'enfans, ils s'enfermerent dans une chambre, et prierent si fervemment, que Dieu entendit leurs prieres, et les exauça; et Rebecca, nonobstant sa sterilité conceut et devint grosse de deux jumeaux, Esaü et Jacob (Gen. 25). Ainsi les eslans et sous-

pirs d'amour de Nostre-Dame, comme disent la pluspart des SS. Peres, advancerent le tems de l'Incarnation de Nostre Seigneur. Ce n'est pas pour cela qu'il s'incarna devant le temps qu'il avoit preordonné; mais cela veut dire que, de toute eternité, il avoit veu que la Saincte Vierge le prieroit d'advancer le temps de sa venuë au monde; et que pour l'exaucer, à cause de ses grands merites, il s'incarneroit plus tost qu'il n'eust fait si elle n'eust prié. Il en est de mesme de ce premier miracle que Nostre Seigneur a fait aujourd'huy aux nopces de Cana en Galilée. *Nondum venit hora mea :* Mon heure n'est pas encore venuë, dit Nostre Seigneur à sa tres-saincte Mere; mais parce que je ne vous puis rien refuser, je l'advanceray pour faire ce que vous me demandez. Il est donc certain, que Dieu avoit veu de toute eternité qu'il l'advanceroit, à la faveur des prieres de sa saincte Mere.

O qu'heureuse fut l'heure en laquelle la divine Providence nous voulut departir tant de graces et tant de biens! ô qu'heureuse sera l'ame qui l'attendra avec patience, l'heure que Dieu a destinée pour luy departir les graces requises à son salut, et qui avec fidélité se preparera pour correspondre à ceste beniste heure quand elle arrivera! Certes, ce fut en ceste heure ordonnée de la Providence divine, que la Samaritaine fut convertie, et c'est de ceste beniste heure de laquelle depend nostre conversion et transmutation spirituelle; c'est pourquoy on doit avoir un grand soin à s'y bien preparer, afin que, Nostre Seigneur venant à nous, il nous treuve disposez à correspondre à sa grace. Voyons maintenant comme Nostre Seigneur fit ce miracle.

Il y avait six cruches de pierre preparées pour la purification des Juifs, dit l'Evangeliste, d'autant qu'ils se lavoient frequemment, specialement quand ils avoient touché quelque chose deffenduë par la Loy; car ils faysoient forces ceremonies exterieures, esquelles ils estoient grandement exacts, bien qu'ils ne se souciassent gueres de purifier leur interieur. Nostre Seigneur donc voulant faire ce grand miracle, pour donner au monde le premier signe de sa puissance, il fit remplir ces cruches d'eau : *Implete hydrias aquâ;* ce que les officiers de ces nopces firent promptement : en quoy ils furent grandement soigneux de faire ce que la Saincte Vierge leur avoit dit; car si-tost que le commandement fut fait, ils les remplirent si pleines, que, comme dit le sacré texte, l'eau surnageoit par dessus : *Et impleverunt eas usque ad summum.* Apres quoy, Nostre Seigneur dit une parolle interieure que personne n'entendit, et à l'instant ceste eau fut changée en de tres-bon vin. Ceste parolle sans doubte fut semblable à celle par laquelle il crea toutes choses du neant, et donna l'estre et la vie à l'homme, et par laquelle, en ce dernier banquet qu'il fit avec ses disciples, il changea le vin en son sang, instituant le tres-sainct sacrement de l'Eucharistie, nous donnant ce vin tres-excellent, duquel nous sommes nourris pour la vie eternelle, puisque c'est par la reception du Corps et du Sang de Nostre Seigneur que nous sont appliquez les merites de sa mort et passion, et que nos ames sont substantées, fortifiées et vivifiées. Concluons ce discours.

Mais, avant que finir, disons encore ce mot d'instruction sur l'E-

vangile, qui est que nous devons avoir un grand soin de nous adresser à Nostre-Dame, puisque nous voyons qu'elle a tant de credit aupres de son divin Fils. Et afin qu'elle luy represente nos necessitez, il nous la faut inviter à nostre festin avec Nostre Seigneur; car, là où est la Mere et le Fils, le vin n'y peut manquer, d'autant qu'elle luy dira infailliblement : Mon Seigneur et mon Fils, ceste mienne fille, vostre servante, n'a point de vin. Mais prenez garde, mes cheres ames, quel vin c'est que vous luy demandez. O certes! je me doubte bien que c'est celuy de vostre propre consolation : ce que je vous feray entendre par un exemple familier. Vous verrez une femme qui a un fils malade : il faut employer le ciel et la terre pour obtenir sa santé, car cest enfant est unique, c'est en luy auquel elle a mis toutes ses esperances; et quand les remedes humains n'y peuvent plus rien, elle a recours aux saincts [1], afin qu'ils soient ses intercesseurs envers Dieu, esperant d'obtenir par leur entremise la santé de son fils. C'est bien fait d'avoir recours aux saincts en nos necessitez; mais pourquoy demandez-vous tant la santé de ce fils? quand il se portera bien vous en ferez vostre idole : il eust donc esté plus utile pour vous que Nostre Seigneur vous l'eust osté. Si la Ste Vierge luy eust demandé du vin, afin que ceux qui estoient aux nopces se fussent enyvrez, sans doubte il n'eust point fait ce miracle.

Mais remarquez que si nous voulons que Nostre-Dame demande à son fils, qu'il change l'eau de nostre tepidité [2], au vin de son fervent amour, il nous faut faire tout ce que Nostre Seigneur nous dira, ainsi que firent les officiers de ces nopces [3]. Faites-le donc fidellement, mes cheres ames; remplissez bien vos cœurs de l'eau de penitence, et il vous changera ceste eau au vin de son fervent amour. Mais si vous voulez avoir de la ferveur, entretenez-vous le long du jour en de bonnes pensées, faites de frequentes oraysons jaculatoires; et tenez pour regle generale, si vous voulez estre recueillies en vos oraysons, de ne vous pas laisser dissiper le long du jour [4], et n'employez pas le temps à faire des reflexions inutiles, tant sur vous que sur ce qui se passe autour de vous, ains occupez-vous fidellement en la presence de Dieu. Et si vous voulez avoir des lumieres [5] pour pouvoir comprendre quelque chose des mysteres de la foy, occupez-vous le plus que vous pourrez à les consi-

[1] VARIANTE : Elle a recours aux vœux, qu'elle fait à Dieu sous l'invocation des saincts. Tout cela est bon, c'est bien fait de se servir de l'invocation des saincts; mais pourquoy demandez-vous tant la santé de ce fils? Quand il se portera bien, qu'en ferez-vous? — Je le mettray sur l'autel de mon cœur et j'en feray une idole. — Il eust donc esté, etc. (*Édit. V.*)

[2] Tiédeur.

[3] VARIANTE : Les officiers de ces nopces, comme Nostre-Dame leur avoit conseillé. Faysons donc le semblable, mes cheres ames; remplissons bien nos cœurs de l'eau de penitence, et il nous changera ceste eau tepide en vin d'un tres-fervent amour.

[4] VARIANTE : De vous tenir hors d'icelles, comme si vous y estiez (*dans les oraisons*); et n'employez, etc.

[5] VARIANTE : Avoir quelque lumiere de la foy pour pouvoir comprendre le mystere de l'Incarnation, entretenez-vous le long du jour en de bonnes pensées; considerez la bonté infinie de Nostre Seigneur.

derer. En somme, mes cheres filles, pour conclusion, faites bien ce qui vous a esté enseigné jusques à present, reposez-vous en la providence de Dieu, et soyez asseurées qu'il ne manquera jamais de vous donner ce qui vous sera necessaire pour vostre salut. Benissez-le continuellement en ceste vie, et apres icelle vous le glorifierez eternellement là haut au ciel avec tous les esprits bienheureux, où vous conduisent le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION DE NOSTRE-DAME.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ, secundum legem Moysi, tulerunt Jesum in Hierusalem, ut sisterent eum Domino.

Apres que les jours de la purgation de Marie, selon la loy de Moyse, furent accomplis, ils porterent l'enfant Jesus au Temple, pour le presenter au Seigneur. (*Luc* 2.)

DIEU dit comme il fait, et il fait comme il dit; en quoy il nous monstre qu'il ne nous faut pas seulement contenter de bien dire, mais qu'il faut que nous adjoustions les effects conformes à nos parolles, si nous voulons luy estre agreables : et tout ainsi qu'en Dieu, dire et faire n'est qu'une mesme chose, il faut aussi que nostre dire soit faire, et que nostre parolle soit incontinent suivie de l'œuvre. Et pour cela les anciens, quand ils vouloient representer un homme de bien et vertueux, ils se servoient de la comparayson d'une pesche, sur laquelle ils appliquoient une feuille de pescher, parce que la pesche a la forme d'un cœur, et sa feuille celle de la langue, pour nous monstrer que l'homme sage et vertueux, a non-seulement une langue pour bien dire, mais que ceste langue estant appliquée sur son cœur, il ne parle sinon à mesure que son cœur le veut, c'est-à-dire, qu'il ne dit que des parolles qui procedent des affections de son cœur, qui le porte en mesme tems [1] à operer et mettre en effect ce qu'il dit. C'est ce que nous representent les quatre animaux que vid Ezechiel (Ezech. 1), lesquels n'avoient pas seulement des aisles pour voler, mais au-dessous d'icelles [2], ils avoient des mains pour operer; pour nous signifier que nous ne nous devons pas contenter d'avoir seulement des aisles pour voler au ciel par des saincts desirs et bonnes pensées, si avec cela nous n'avons des mains pour nous exercer aux bonnes œuvres, afin de mettre en prattique nos desirs : car c'est une chose asseurée, que nos bons propos, nos resolutions, ny nos parolles, pour sainctes qu'elles puissent estre, ne nous conduiront point au ciel, si elles ne sont accompaignées des effects.

Nostre Seigneur donc, pour confirmer ceste vérité, et nous monstrer qu'il fait ce qu'il dit, vient aujourd'huy au Temple, pour

[1] VARIANTE : Le porte *quant et quant* aux operations et aux effects de ses parolles. — [2] D'elles.

y estre offert à Dieu son Pere, s'assujettissant à l'observance de la loy qu'il avoit donnée à Moyse, en laquelle il y avoit une grande quantité d'observances particulieres, auxquelles il ne pouvoit estre subjet, estant le Createur et le Monarque souverain de toutes choses [1]. Mais neantmoins, parce qu'il devoit estre mis devant nos yeux comme un divin pourtraict, auquel nous nous devions conformer en toutes choses, autant que la foiblesse de nostre nature le pourroit permettre, il voulut observer la loy qu'il avoit donnée, et s'y assujettir, et sa tres-saincte Mere aussi à son exemple, ainsi que nous voyons en l'Evangile de ce jour, qui fait mention de la presentation de Nostre Seigneur au Temple et de la purification de Nostre-Dame, duquel je tireray trois petites considerations pour nostre instruction, que je ne feray que toucher en passant, les laissant apres ruminer à vos esprits, pour en faire une bonne et heureuse digestion.

La premiere consideration sera touchant l'exemple que Nostre Seigneur et la glorieuse Vierge nous donnent, d'une profonde et veritable humilité; la seconde sur l'obeyssance, qui est entée sur l'humilité; et en la troisiesme, nous apprendrons une methode excellente pour bien faire l'orayson.

Or, premierement, quelle plus grande et plus profonde humilité se pourroit-on jamais imaginer que celle que Notre Seigneur et Nostre-Dame prattiquent en venant au Temple, l'un pour y estre offert comme tous les enfans des hommes pecheurs, et l'autre se venant purifier comme les autres femmes? Quant à Nostre Seigneur, il est tres-certain qu'il ne pouvoit estre obligé à ceste ceremonie, veu qu'il estoit la pureté mesme, et qu'elle n'obligeoit que les pecheurs : et quant à Nostre-Dame, quelle necessité avoit-elle, ou pouvoit-elle avoir de se purifier, puisqu'elle n'estoit, ny ne pouvoit estre soüillée, ayant esté doüée d'une pureté et d'une grace si excellente dès l'instant de sa Conception, que celle des cherubins et seraphins ne luy est nullement comparable? Car si bien Dieu les prevint de sa grace dès leur creation, pour les empescher de tomber en peché, neantmoins ils ne furent pas confirmez en grace dès cest instant; ains [2] ils le furent seulement par apres, en vertu du choix qu'ils firent de se servir de ceste premiere grace, et par la volontaire sousmission de leur franc-arbitre à leur Createur : mais Nostre-Dame ne fut pas seulement prevenuë de la grace au mesme instant de la conception, ains elle fut encore tellement confirmée en icelle, qu'elle n'en pouvoit deschoir. Et neantmoins l'enfant et la mere, nonobstant leur incomparable pureté, se viennent aujourd'huy presenter au Temple, comme s'ils eussent esté pecheurs, ainsi que tout le reste des hommes. O acte d'humilité incomparable! plus la dignité des personnes qui s'humilient est grande, et plus l'acte d'humilité qu'elles font est inestimable [3]; ha! quelle gran-

[1] VARIANTE : Auxquelles Nostre Seigneur (ny Nostre-Dame) n'estoit nullement obligé; car, Nostre Seigneur estant le Createur, le Roy et le Monarque de toutes choses, il ne pouvoit nullement estre obligé, ni subjet à aucune loy, ou commandement. — [2] Mais.

[3] VARIANTE : O Dieu! quelle grandeur de Nostre Seigneur et Nostre-Dame qui est sa mere! ô que c'est une consideration belle, utile et proufitable

deur de Nostre Seigneur et de sa tres-saincte Mere ! ô que c'est une consideration utile et proufitable pour les ames qui veulent tendre à la perfection, que celle de l'humilité que Nostre Seigneur a prattiquée ! car il a tellement estimé et chery ceste vertu, qu'il a mieux aymé mourir que d'en laisser la prattique, suivant ce qu'il a dit luy-mesme, qu'il n'y a point de plus grand amour, que de mettre sa vie pour la chose aymée : or Nostre Seigneur a donné sa vie pour l'humilité, ayant fait en mourant le plus excellent et souverain acte d'humilité qui se puisse jamais imaginer.

Le grand apostre S. Paul, nous voulant faire concevoir en quelque façon l'amour que Nostre Seigneur portoit à ceste vertu, dit qu'il s'est humilié jusques à la mort, et à la mort sur la croix : *Humiliavit semetipsum usque ad mortem, mortem autem crucis* (Philip. 2); voulant dire, qu'il ne s'est pas humilié seulement pour un tems, ny en quelque action particuliere, ains jusques à la mort, c'est-à-dire, dès l'instant de son Incarnation, jusques au dernier moment de sa vie : et pour nous monstrer la grandeur de ceste humilité de Nostre Seigneur, il s'est humilié, dit-il, jusques à la mort, et la mort de la croix, qui estoit la plus ignominieuse, la plus infame et pleine d'abjection, qui se pust treuver. En quoy nous sommes enseignez, qu'il ne nous faut pas contenter de prattiquer l'humilité en quelques actions particulieres, ny pour un temps seulement, ains tousjours et en toutes occasions; et non-seulement jusques à la mort, ains jusques à la mort de la croix, c'est-à-dire, jusques à l'entiere mortification de nous-mesmes, humiliant l'amour de nostre propre estime, et l'estime de nostre propre amour : car il ne se faut pas amuser à la prattique d'une certaine apparence d'humilité, de contenance et de parolles, qui consiste à dire que nous ne sommes rien que l'imperfection mesme, et à faire quantité de reverences et d'humiliations exterieures, qui ne sont rien moins que l'humilité, laquelle, si elle est vraye, nous fait recognoistre et tenir pour vrais neants, qui ne meritons pas de vivre, et nous rend souples, maniables, et sousmis à un chacun, observant par ce moyen ce precepte de Nostre Seigneur, qui nous ordonne de renoncer à nous-mesmes, si nous le voulons suivre : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum* (Matth. 16).

Il y en a plusieurs qui se trompent grandement en ce subjet, pensant que l'humilité ne soit bonne à prattiquer que par les novices et commençans; et dés qu'ils ont fait quelques progrez en la voie de Dieu, ils se persuadent qu'ils se peuvent bien relascher en

pour nous autres que celle-ci, de l'incomparable vertu l'humilité que Nostre Seigneur a si cherement aymée ! Il semble que ceste vertu ayt esté la plus cherie de son cœur, et qu'il ne soit descendu du ciel en terre que pour l'amour d'icelle, et pour la prattiquer; et nous devons tenir ceste vertu pour la plus grande de toutes celles qui sont purement morales. Or, je n'entends pas parler de l'amour de Dieu et de la charité, d'autant que la charité n'est pas une vertu particuliere, ains une vertu generale qui se respand sur toutes les autres, et c'est d'elle qu'elles tirent leur beauté, splendeur et merite. Mais quant aux vertus particulieres, il n'y en a point de si grande que l'humilité, ny si necessaire; et Notre Seigneur l'a tellement aymée, qu'il a mieux aymé.....

ceste prattique, croyant d'estre desjà assez advancez en icelle : en quoy certes ils s'abusent grandement; car ne voyent-ils pas que Nostre Seigneur s'est humilié jusques à la mort, c'est-à-dire, tout le tems de sa vie? O que ce divin Maistre de nos ames sçavoit bien que son exemple nous estoit necessaire! d'autant que n'ayant nulle necessité pour luy de s'humilier, il a neantmoins voulu perseverer en ceste prattique depuis sa naissance jusques à sa mort, afin de nous inciter à embrasser ceste vertu. O que la perseverance est necessaire en ce subjet! car, combien en a-t-on veu qui avoient bien commencé en la prattique de l'humilité, lesquels, faute de perseverance, se sont perdus? c'est pourquoy Nostre Seigneur n'a pas dit : Celui qui commencera, ains celuy qui perseverera sera sauvé : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit* (Matth. 10).

Qu'est-ce qui a fait pecher les anges, sinon le deffaut d'humilité? car, si bien leur peché fut une desobeyssance, pour prendre toutes choses en leur origine, toutesfois ce fut l'orgueil qui les fit desobeyr à Dieu. Hé! ne voyons-nous pas que ce miserable Lucifer commença à se mirer et contempler luy-mesme, et puis il passa delà à s'admirer et complayre en sa beauté, ensuite[1] dequoy il dit ces parolles : Je monteray au ciel, et seray semblable au Tres-Haut : *In cœlum ascendam, similis ero Altissimo* (Is. 14); et secoua ainsi le joug de la saincte sousmission et obeyssance qu'il devoit à son Createur. Il avoit bien rayson de considerer son excellente nature; mais non pas pour s'y complayre et en tirer de la vanité : non, ce n'est point mal fait de se considerer soy-mesme pour glorifier Dieu, et le remercier des dons qu'il nous a faits, pourveu que nous ne passions pas à la vanité et complaysance de nous-mesmes. Ceste parolle des philosophes payens : *Cognois-toy toy-mesme*, a esté fort appreuvée et bien receuë des anciens Peres, car c'est comme s'ils eussent voulu dire : Cognois l'excellence et noblesse de ton ame, afin de ne la point avilir, mespriser, ny faire chose aucune qui soit indigne de sa grandeur. Mais prenons garde neantmoins de demeurer tousjours dans les termes de l'humilité, et d'une saincte et amoureuse recognoissance envers Dieu, de qui nous dependons, et qui nous a faits ce que nous sommes.

Nos premiers parens, et tous les autres qui ont peché, ont esté presque tous portez à ce faire par l'orgueil : c'est pourquoy Nostre Seigneur, comme un sage et amoureux medecin de nos ames, prend le mal en sa racine; et au lieu de l'orgueil, il vient premierement planter au monde la tres-belle et utile plante de la saincte humilité, vertu qui est d'autant plus necessaire, que son vice contraire est general parmy les hommes.

Nous avons veu comme entre les anges l'orgueil s'y est treuvé, et que le deffaut d'humilité les a fait perdre pour jamais; et entre les hommes, ne voyons-nous pas comme plusieurs, ayant bien commencé, faute de perseverance en ceste vertu, ont esté perdus miserablement? Que ne fit pas le roy Saül au commencement de son regne? L'Escriture dit, qu'il estoit en l'innocence d'un enfant d'un an : *Filius unius anni erat Saul, cum regnare cœpisset*

[1] VARIANTE : Sur laquelle complaysance il dit :

deur
consi
la pe
quée
aym
luy-
sa vi
l'hu
d'hu
Le
que
qu'i
mil
(Phi
un
mo
de
ces
à l
la
no
ti
te
le
à-
li
a
a
d

[illegible] par son or[illegible]
[illegible] opinio[illegible]
[illegible] pas, vivan[illegible]
[illegible] voyez qu[illegible]
[illegible] ny fai[illegible]
[illegible] ssaire, [illegible]
[illegible] rde : [illegible]
[illegible] devant [illegible]
[illegible] nostre
[illegible]
[illegible] Nostre Se[illegible]
[illegible]
[illegible] et [illegible]
[illegible] le tems [illegible]
[illegible] le grand
[illegible] qu'il s'humi[illegible]
[illegible] *avit se* [illegible]
[illegible] nous autres
[illegible] nous traisne[illegible]
[illegible]
[illegible] et
[illegible]

[illegible] Or,
[illegible] d'Eve
[illegible] elle fut
[illegible] cause de
[illegible] sacre Can-
[illegible] heureuse,
[illegible]
[illegible] que Dieu
[illegible] que nous
[illegible] humilie. Escoutez-
[illegible] mesestima toujours, mais
[illegible] l'ange lui annonça qu'elle devoit estre mere
[illegible] *Luc.* 1 ; je suis la servante du Sei-

gneur, luy respondit-elle. Donc, pour conclusion de ce premier poinct, nous sommes enseignez par nostre divin Maistre et nostre glorieuse Maistresse, de l'estime que nous devons faire de la tres-saincte humilité, comme estant la base de toutes les vertus, et le fondement de l'edifice de la perfection, lequel ne peut subsister ny s'eslever que par la prattique d'une profonde, sincere et veritable recognoissance de nostre petitesse et imbecillité, qui nous porte à un vray aneantissement de nous-mesmes.

Passons à la seconde consideration, et voyons comme Nostre Sauveur et sa tres-beniste Mere ont tousjours accompaigné leur humilité d'une parfaicte obeyssance, qui a eu tant de pouvoir sur l'un et sur l'autre, que Nostre Seigneur a mieux aymé mourir de la mort de la croix que de manquer d'obeyr : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis*[1]. Et quant à Nostre-Dame, quel acte signalé d'obeyssance ne fit-elle pas à l'heure mesme de la mort de son divin Fils, qui estoit tout son amour? car elle ne resista aucunement, nonobstant qu'elle fust transpercée du glaive de douleur, ains demeura tousjours ferme et constante au pied de la croix, avec une parfaicte sousmission à la tres-saincte volonté du Pere eternel. Certes, ce divin Sauveur ne fit jamais rien que par obeyssance, ainsi qu'il disoit luy-mesme : *Descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me* (Joan. 6); Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, ains pour faire celle de Celuy qui m'a envoyé. En quoy il nous monstre qu'il regardoit tousjours en toutes choses la volonté de son Pere celeste, pour la suivre[2]. Et quant à Nostre-Dame, considerez tout le cours de sa vie, vous n'y treuverez qu'obeyssance; et elle a tousjours fait une telle estime de ceste vertu, que si bien elle avoit fait vœu de virginité, neantmoins pour obeyr elle se sousmit au commandement qui luy fut fait de se marier, et persevera tousjours en la prattique d'icelle, ainsi que nous voyons aujourd'huy, venant au Temple pour observer la loy de la purification, à laquelle elle n'avoit nulle obligation. Et ceste obeyssance estant purement volontaire, elle en estoit d'autant plus excellente, parce que cela procedoit de l'amour qu'elle portoit à ceste vertu, qu'elle avoit entée, comme un divin greffe, sur le tronc sacré de sa tres-saincte humilité : aussi n'en a-t-elle point recommandé d'autre aux hommes que ceste obeyssance; car il ne se treuve point en l'Evangile qu'elle leur ayt parlé, sinon aux nopces de Cana en Galilée, qu'elle dit : Faites tout ce que mon Fils vous dira : *Quodcumque dixerit vobis facite* (Joan. 2), preschant ainsi l'observance de la très-saincte obeyssance, qui est une vertu inseparable de l'humilité, d'autant que c'est l'humilité qui fait que nous nous sousmettons à obeyr.

Or, Nostre-Dame et tres-sacrée Maistresse ne craignoit pas la desobeyssance, parce qu'elle n'estoit nullement obligée d'obeyr à la loy; ains elle en craignoit seulement l'ombre, à cause que, si elle ne fust pas venuë au Temple pour offrir son Fils Nostre Seigneur, et pour se purifier, l'on eust peu treuver des personnes qui eussent

[1] VARIANTE : Jesus-Christ a esté obeyssant jusques à la mort de la croix, dit le grand Apostre.

[2] VARIANTE : Pour la suivre, et non pas pour un tems, ains tousjours et jusques à la mort.

voulu faire enqueste de sa vie, pour sçavoir pourquoy elle ne faysoit pas comme les autres femmes. C'est pourquoy elle vient aujourd'huy au Temple, pour lever tout ombrage aux hommes, et pour oster toute sorte de soupçon, afin de nous monstrer que nous ne nous devons pas contenter d'eviter seulement le peché, ains que nous devons mesme en eviter l'ombre, ne nous contentant pas de la resolution que nous avons prise de ne point commettre tel ou tel peché, mais aussi que nous devons eviter les occasions qui nous pourroient servir de tentation pour nous y faire tomber. Ce qui nous apprend aussi de ne nous pas contenter du tesmoignage de nostre bonne conscience, mais que nous devons avoir soin d'oster toute occasion aux autres de se mal edifier de nous et de nos deportemens[1]; ce que je dy pour certaines personnes, lesquelles, estant resoluës de ne point commettre quelque peché, ne se soucient pas de rendre tesmoignage qu'elles le commettroient volontiers si elles osoient.

O combien cest exemple que nous donnent aujourd'huy Nostre Seigneur et Nostre-Dame, de la tres-saincte obeyssance, nous devroit inciter à nous sousmettre absolument et sans reserve à l'observation des choses qui non-seulement nous sont commandées, mais encore de celles qui nous sont conseillées, afin de nous rendre tousjours plus agreables à la divine Bonté! Mon Dieu! est-ce si grande chose de nous voir sousmettre à obeyr, nous autres qui sommes nays pour cela? puisque le Roy supresme, à qui toutes choses doivent estre subjettes, s'est bien voulu assujettir à l'obeyssance?

Apprenons donc de cest exemple, que nous donnent aujourd'huy Nostre Sauveur et la glorieuse Vierge, à nous sousmettre et nous rendre souples, maniables et faciles à tourner à toute main, non pour un temps ny pour certains actes particuliers, ains pour tousjours, c'est-à-dire jusques à la mort.

Passons oultre et voyons, en troisiesme lieu, comment nous pouvons remarquer en l'Evangile de ce jour une excellente maniere de bien faire l'orayson. Plusieurs se trompent grandement, croyant qu'il faille tant de methodes pour cela; et l'on en void souvent qui se mettent en peine, et qui sont dans un grand empressement, pour rechercher un certain art qu'il leur semble qu'il faut sçavoir pour le bien faire, et ne cessent jamais de subtiliser autour de leur orayson pour voir comment ils la font; et quelques-uns pensent qu'il ne se faut tourner ny remuër, de crainte que l'Esprit de Dieu ne se retire, comme si l'Esprit de Dieu estoit si delicat qu'il dependist de la methode et de la contenance de ceux qui font l'orayson. Or je ne dy pas qu'il ne se faille servir des methodes qui sont marquées; mais il ne faut pas s'y attacher, et les affectionner tellement que nous devions mettre toute nostre confiance en icelles, comme ceux qui pensent que pourveu qu'ils fassent tousjours bien les considerations devant les affections, tout va bien. Ce n'est pas qu'il ne soit bon de faire des considerations, et suivre les regles qui sont données pour faire l'orayson; mais je dy qu'il ne se faut pas attacher en telle sorte à une methode, que nous pensions que tout nostre bien en depende.

[1] Deportement, *manière de se comporter.*

Or, nous devons sçavoir qu'il n'y a qu'une seule chose necessaire pour bien faire l'orayson, qui est d'avoir Nostre Seigneur entre nos bras, comme S. Simeon, c'est-à-dire, entre nos affections; et cela estant, nostre orayson sera tousjours bien faite, en quelque façon que nous la fassions : mais sans ceste condition, jamais elle ne pourra estre receuë de Dieu : *Nemo venit ad Patrem nisi per me* (Joan. 4); Nul ne peut aller à mon Pere que par moy, dit Nostre Seigneur. L'orayson, disent les docteurs, n'est autre chose qu'une eslevation de nostre esprit en Dieu : *Oratio est mentis ad Deum ascensus* (Joan. Damas., *De fide orthod.* 14), esleyation que nous ne pouvons nullement faire de nous-mesmes; mais ayant Nostre Sauveur entre nos bras, tout nous sera rendu facile. Et pour preuve de cecy, considerez, je vous prie, mes cheres ames, ce sainct homme Simeon, et voyez comme il fait bien l'orayson, ayant Nostre Seigneur entre ses bras : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundùm verbum tuum in pace : quia viderunt oculi mei salutare tuum* (Luc. 2); Laissez, dit-il, maintenant aller vostre serviteur en paix, puisqu'il a veu son Salutaire et son Seigneur. Certes, ce seroit un extresme abus de vouloir exclure Nostre Seigneur Jesus-Christ de nostre orayson, et de là penser bien faire sans son assistance, puisque c'est une chose indubitable que nous ne pouvons estre agreables au Pere eternel, sinon en tant qu'il nous regarde à travers de son Fils Nostre Sauveur : et non-seulement les hommes, mais encore les anges; car si bien il n'est pas leur Redempteur, il est neantmoins leur Sauveur, et les anges ont esté justifiez et confirmez en grace par luy, car il la leur a meritée, suivant ce qui est dit dans l'Apocalypse : *Michael et angeli ejus... vicerunt... propter sanguinem Agni* (Apoc. 12). Et comme il arrive quand on regarde à travers d'un verre rouge ou violet, tout ce qu'on void paroist aux yeux de mesme couleur; ainsi le Pere eternel, nous regardant à travers de la beauté et bonté de son sacré Fils, il nous treuvera beaux et bons selon qu'il nous desire; mais sans cest artifice, nous ne paroistrons à ses yeux que la laideur et difformité mesme.

L'orayson, ainsi que disent les Peres, n'est qu'une eslevation de nostre esprit en Dieu; et si bien en allant à Dieu nous rencontrons les anges et les saincts en nostre chemin, si [1] nous n'eslevons pas nos esprits à eux pour les y arrester, ny ne leur addressons pas nos prieres, ainsi qu'ont voulu dire meschamment les heretiques, ains seulement nous les prions de joindre leurs oraysons aux nostres, pour en faire une saincte confusion, afin que par ce sacré meslange, elles soient mieux receuës du Pere eternel, qui les aura tousjours agreables, si nous menons quant et nous [2] son cher petit Benjamin, ainsi que firent les enfans de Jacob, quand ils allerent voir leur frere Joseph en Egypte (Gen. 42 et 43) : car, si nous ne le menons quant et nous, nous aurons la mesme punition dont Joseph menaça ses freres, à sçavoir, qu'ils ne verroient plus sa face, et n'auroient plus rien de luy, s'ils ne luy menoient avec eux leur petit frere. Or, nostre petit frere est ce divin poupon que Nostre-Dame vient aujour-

[1] Toutefois. — [2] Avec nous.

d'huy apporter au Temple, le remettant elle-mesme, ou par l'entremise de S. Joseph, au bon vieillard S. Simeon. Il est neantmoins plus probable, que ce fut plutost S. Joseph que Nostre-Dame, pour deux raysons. La premiere est, que les peres venoient offrir leurs enfans, comme y ayant plus de part que les meres mesmes : la seconde rayson est, que les femmes n'estant pas encore purifiées, elles n'osoient approcher de l'autel où se faysoient les offrandes. Mais quoy que c'en soit, il suffit que S. Simeon receut ce tres-beny poupon entre ses bras, ou des mains de Nostre-Dame, ou de S. Joseph. O que nous serons heureux, si nous allons au Temple disposez pour recevoir ceste grace, d'obtenir de Nostre-Dame, ou de son cher espoux S. Joseph, nostre divin Sauveur! car, l'ayant entre nos bras, nous n'aurons plus rien à desirer, et pourrons bien chanter ce sacré cantique : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundùm verbum tuum in pace* (Luc. 2); Laissez maintenant aller vostre serviteur en paix, ô mon Dieu, puisque mon ame est pleinement satisfaicte, possedant tout ce qui est de plus desirable au ciel et en la terre.

Mais considerons un peu, je vous prie, les conditions qui nous sont necessaires, pour obtenir ceste grace de recevoir et porter Nostre Seigneur entre nos bras, ainsi que S. Simeon et Anne, ceste bonne veufve, qui eurent le bonheur de se treuver au Temple au mesme tems qu'il y fut apporté. En premier lieu, je remarque que l'Evangeliste dit de S. Simeon, qu'il estoit juste et timoré : *Et homo iste justus et timoratus* (Luc. 2; Act. 8); — en plusieurs endroits de l'Escriture saincte, ce mot de *timoré*, nous fait entendre le respect envers Dieu, et les choses qui regardent son service; — en quoy nous remarquons que ce bon vieillard estoit plein de reverence envers les choses sacrées. Mais il est dit encore qu'il attendoit la consolation, c'est-à-dire la redemption d'Israël, et que le Sainct-Esprit estoit en luy : *Expectans consolationem Israel, et Spiritus Sanctus erat in eo.* Ce qui nous represente fort à propos quatre conditions necessaires pour bien faire l'orayson; dont la premiere est, que nous devons avoir Nostre Seigneur entre nos bras, je veux dire entre nos affections, comme le bon S. Simeon, ainsi que nous l'avons dit, d'autant que c'est en cela que consiste la vraye orayson.

Pour la seconde condition, l'Evangeliste dit de ce saint vieillard, qu'il estoit juste : *Et homo iste justus*, c'est-à-dire, qu'il avoit parfaictement ajusté sa volonté à celle de Dieu, vivant selon sa tres-saincte loy. De mesme il est certain que nous ne serons jamais capables de bien faire la saincte orayson, si nous n'avons nostre volonté unie et ajustée à celle de Dieu; et c'est à quoy nous manquons souvent. Par exemple[1], vous verrez quelquesfois une per-

[1] VARIANTE : Demandez à une personne où elle va. — Je m'en vay faire l'orayson, dira-t-elle. — Cela est bon; mais dites-moy, je vous prie, qu'est-ce que vous y allez faire? — Je m'en vay demander à Dieu qu'il me donne des consolations. — Vous ne voulez donc pas ajuster vostre volonté à celle de Dieu, qui veut que vous ayez des seicheresses et des sterilitez? — O je m'en vay demander à Dieu qu'il me delivre de tant de distractions qui m'y arrivent et m'y importunent. — Helas! ne voyez-vous pas que tout cela n'est pas rendre vostre volonté capable d'estre unie et ajustée à celle de nostre divin Sauveur, qui veut...

sonne qui va faire l'orayson, demandez-luy pourquoy elle y va? C'est, dira-t-elle, pour demander à Dieu des consolations, et le prier qu'il me delivre de tant de distractions qui m'y importunent sans cesse. Helas! vous ne voulez donc pas ajuster vostre volonté à celle de Dieu, qui veut qu'entrant à l'orayson, vous soyez resolue de souffrir la peyne des distractions, seicheresses et degousts qui vous y arriveront, demeurant aussi contente que si vous aviez beaucoup de consolation et de tranquillité; puisque c'est une chose certaine, que vostre orayson ne sera pas moins agreable à Dieu, ny utile pour vous, pour estre faite avec plus de difficulté, pourveu que vous ajustiez tousjours vostre volonté avec celle de sa divine majesté. Et cela estant, vous ferez tousjours vos oraysons, et toute autre chose utilement pour vous, et agreablement aux yeux de Dieu, qui est ce que nous devons desirer.

La troisiesme condition necessaire pour bien faire l'orayson, est que nous devons attendre, comme le bon S. Simeon, la redemption d'Israel; c'est-à-dire que nous devons vivre en l'attente de nostre propre perfection. O qu'heureux sont ceux qui, vivant en ceste attente, ne se lassent point d'attendre! ce que je dy pour plusieurs, lesquels, ayant desir de se perfectionner par l'acquisition des vertus, les voudroient avoir tout d'un coup, comme si la perfection ne consistoit qu'à la desirer. O certes, ce seroit un grand bien si nous pouvions estre humbles aussi-tost que nous avons desiré de l'estre et[1] que sans autre peyne nous peussions nous revestir des vertus aussi facilement que nous ferions d'une robbe : mais cela estant impossible, il faut que nous nous accoustumions à rechercher nostre perfection en tranquillité de cœur, selon les voies ordinaires, faysant tout ce que nous pourrons pour acquerir les vertus, par la fidellité que nous aurons à les prattiquer, chacun selon nostre vocation, demeurant apres en attente pour ce qui regarde de parvenir, tost ou tard, au but de nostre pretention, laissant cela à la divine Providence, laquelle aura soin de nous consoler au temps qu'elle a destiné de le faire, ainsi qu'elle a fait à S. Simeon; et quand bien ce ne seroit qu'à l'heure de nostre mort, il nous doit suffire. Contentons-nous donc de faire ce qui est en nostre pouvoir, et nous aurons tousjours assez tost ce que nous desirons, pourveu que nous l'ayons quand il playra à Dieu de nous le donner.

La quatriesme condition requise pour bien faire l'orayson est, qu'il faut estre timoré comme S. Simeon, c'est-à-dire, plein de reverence devant Dieu au temps de la saincte orayson. Hé Dieu! mes cheres ames, en quel respect et reverence ne devons-nous pas estre en parlant à la divine Majesté, puisque les anges, qui sont si purs, tremblent en sa presence! Mais, direz-vous, nous ne pouvons avoir en nos oraysons ce sentiment de sa presence, qui cause une si grande humiliation de toutes les puissances de l'ame, ny ceste reverence sensible, qui fait qu'elle se tient basse et humiliée devant Dieu, en la cognoissance de son infinie grandeur, et de nostre extresme petitesse et indignité. O certes! il n'est point ne-

[1] VARIANTE : Ou bien, si un ange pouvoit un jour remplir une sacristie de vertus, et que nous n'eussions rien autre à faire que d'entrer là dedans, pour sans autre peyne nous en revestir, comme nous ferions d'une robbe.

cessaire d'avoir ce sentiment, ains il suffit d'avoir ceste reverence en la volonté, et partie superieure de nostre ame. O qu'il faysoit bon voir la reverence avec laquelle S. Simeon tenoit Nostre Seigneur entre ses bras! puisqu'il avoit la cognoissance de la souveraine dignité de celuy qu'il tenoit.

Je remarque de plus, qu'il est dit que le Sainct-Esprit estoit en S. Simeon, et qu'il faysoit sa demeure en luy : *Et Spiritus Sanctus erat in eo;* ce qui fut cause qu'il merita de voir Nostre Seigneur, et de le tenir entre ses bras. De mesme, il faut que nous donnions place en nous au Sainct-Esprit, si nous voulons que Nostre-Dame ou S. Joseph nous donne à tenir et à porter entre nos bras le divin Sauveur de nos ames, duquel procede, et auquel consiste nostre bonheur, puisque nous ne pouvons avoir accez vers son Pere celeste, que par son entremise et par sa faveur : *Ego sum via, et veritas, et vita; nemo venit ad Patrem nisi per me* (Joan. 11). Mais que faut-il faire pour donner place en nous au Sainct-Esprit? Je respandray mon Esprit sur toute chair, dit Dieu par son prophete Joël : *Effundam Spiritum meum super omnem carnem* (Joël. 2). Le Sainct-Esprit a esté respandu sur toute la terre, dit le Sage au premier chapitre de la Sapience : *Spiritus Domini replevit orbem terrarum;* mais neantmoins, ainsi qu'il dit au mesme lieu, il n'habite point dans un cœur feint et dissimulé : *Spiritus enim Sanctus disciplinæ effugiet fictum.* Grand cas! que le Sainct-Esprit ne fasse nulle reserve pour n'habiter point en nous, que celle de la feintise, artifice et dissimulation. Or, puisque ce deffaut empesche que ce divin Consolateur ne reside dans nos ames, et ne les comble de ses graces et faveurs celestes, il faut donc estre simples et sans artifice, ny dissimulation, si nous voulons qu'il vienne en nous, et apres luy Nostre Seigneur; car le Sainct-Esprit veut estre le fourrier de nostre Sauveur Jesus-Christ; et comme le Sainct-Esprit procede de luy de toute eternité, en tant que Dieu, il sêmble qu'il luy rend son change, Nostre Seigneur procedant de luy en tant qu'homme.

Que nous reste-t-il plus à dire maintenant? sinon qu'ayant dès ceste vie perissable et mortelle le Sainct-Esprit en nous, nous tenant en grand respect et reverence devant la divine Majesté, attendant avec sousmission l'evenement de nostre perfection, ajustant tousjours, le mieux qu'il nous sera possible, nostre volonté à celle de Dieu, nous aurons sans doubte le bonheur de porter Nostre Seigneur entre nos bras, comme le bon S. Simeon, et par le moyen de ceste grace nous ferons fort bien l'orayson, à condition toutesfois que nous ayons, au prealable, imité fidellement Nostre Seigneur et Nostre-Dame en la prattique d'une parfaicte obeyssance, qui soit entée sur une profonde, veritable et sincere humilité, ainsi que nous avons dit. Et apres cela, il ne nous restera plus rien à faire qu'à chanter avec S. Simeon : *Nunc dimittis servum tuum, Domine;* Laissez maintenant aller, ô Seigneur, vostre serviteur en paix, en la jouyssance de la vie eternelle, en laquelle sa bonté nous portera eternellement entre ses bras, en contr'eschange que nous l'aurons porté sur les nostres durant le cours de ceste vie mortelle. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

SERMON POUR LE JOUR DE SAINCT BLAISE.

Qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse Discipulus.

Qui ne prend sa croix, et ne vient apres moy, ne peut estre mon Disciple. (*Luc.* 14.)

Nous solemnisasmes hier la feste de la Purification de Nostre-Dame, et aujourd'huy nous celebrons celle du glorieux martyr S. Blaise. Il y a une telle conformité entre les Evangiles de ces deux festes, que j'ay bien voulu les joindre ensemble, et des deux en tirer le subjet de ce petit discours.

Nous treuvons premierement, en celuy de ce jour, ces parolles de Nostre Seigneur, esquelles[1] sont comprises toute la doctrine et perfection chrestienne : *Qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse Discipulus ;* Qui ne prend sa croix, et ne vient apres moy, ne peut estre mon Disciple. Mais, pour porter nostre croix apres Nostre Seigneur, il faut renoncer à soy-mesme : *Qui vult venire post me, abneget semetipsum ;* Quiconque veut venir apres moy, qu'il renonce à soy-mesme, dit-il en un autre lieu de l'Evangile (Matth. 16). Et pour tirer quelque instruction de ces parolles, je diviseray ce discours en trois petits poincts. Au premier desquels, je monstreray ce que c'est que renoncer à soy-mesme ; au deuxiesme, comment nous devons prendre nostre croix ; et en troisiesme lieu, comment nous devons suivre Nostre Seigneur.

Quant au premier poinct, renoncer à soy-mesme n'est autre chose que se purger ou purifier soy-mesme. Et de cecy Nostre-Dame nous en donne un exemple admirable; car l'Evangeliste dit, que les jours de sa purgation estant accomplys, selon la loy de Moyse : *Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ, secundum legem Moysi, tulerunt Jesum in Jerusalem* (Luc. 2), elle vint au Temple pour se purifier et pour offrir son Fils, avec deux colombes ou deux tourterelles. Or Nostre-Dame et chere Maistresse n'avoit pas besoin de purification, elle qui estoit plus claire que le soleil, plus pure que la lune, plus belle et reluisante que l'aurore, sans taches ny macules[2], ainsi qu'il est dit au Cantique des cantiques : *Quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol. Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* (Cant. 6).

Mais comment eust-elle eu besoin de purification, veu qu'elle avoit produit son sacré Fils plus purement que l'estoile ne fait son rayon ? Elle vint donc, nostre glorieuse Maistresse et sacrée Dame, non pour se purifier elle-mesme, ains seulement en l'imagination[3] de plusieurs, qui ne sçachant pas qu'elle estoit exempte d'observer la loy, eussent sans doubte murmuré, si elle n'eust fait comme les autres femmes; et c'est en quoy elle nous donne un grand exemple

[1] Dans lesquelles. — [2] *Macules*, souillures. — [3] En considération.

d'humilité et d'obeyssance, en s'assujettissant à la loy à laquelle elle n'estoit point obligée. Mais pour nous autres, il est tres-necessaire que nous sçachions ceste verité, que tant que nous serons en ceste miserable vie, nous aurons tousjours besoin de nous purifier et renoncer à nous-mesmes; et c'est une erreur condamnée par l'Eglise, de croire qu'on puisse arriver à un si haut degré de perfection, qu'on n'ayt plus rien à renoncer et purifier, d'autant que nostre amour-propre va tousjours produisant quelque rejetton d'imperfection qu'il faut retrancher; et pour cela, il se saysit de nos sens, et dès que nous luy ostons le pouvoir de faire ses operations en l'un, il se saysit incontinent de l'autre pour essayer de nous surprendre; et s'il ne peut saysir celuy de la veuë, il va à celuy de l'ouye, et ainsi des autres; et si nous ne veillons continuellement sur nous-mesmes, nous treuvons que nous ne faysons autre chose que chopper[1], et tomber dans l'imperfection : c'est pourquoy Nostre Seigneur, nous voulant enseigner la perfection, nous exhorte d'aller à sa suitte, et de renoncer à nous-mesmes.

Mais quel est ce nous-mesme (me direz-vous) qu'il faut renoncer ? car nous avons deux nous-mesmes, c'est-à-dire deux parties, lesquelles toutesfois ne font qu'une seule personne, dont l'une est animale et terrestre, et l'autre spirituelle et celeste, qui est celle qui nous fait operer de bonnes œuvres, et aspirer à la jouyssance de son infinie bonté en la vie eternelle. Or, ce nous-mesme spirituel est tres-bon : aussi n'est-ce pas celuy-là que Nostre-Seigneur veut que nous renoncions; ains ce nous-mesme animal et terrestre, pour fortifier le celeste, d'autant que ce nous-mesme terrestre est celuy duquel procedent nos passions, nos mauvaises inclinations, nos affections depravées; et pour le dire en un mot, c'est l'amour-propre. Il ne se faut point tromper; car c'est une verité tres-certaine, que si nous voulons aller apres Nostre Seigneur, et accomplir sa saincte volonté, il faut renoncer absolument et sans reserve à ce nous-mesme terrestre.

Or, non-seulement Nostre-Dame nous a donné l'exemple d'un parfaict renoncement, en sa saincte Purification; mais Nostre Seigneur nous l'a aussi enseigné tout le cours de sa saincte vie, specialement en sa mort et passion, renonçant à l'inclination qu'il avoit de vivre, pour s'assujettir à la volonté de son Pere eternel, auquel il s'est rendu obeyssant jusques à la mort, et la mort de la croix : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* (Philip. 2). C'est ainsi qu'il faut que nous fassions, mes cheres ames, renonçant à nostre propre volonté, et à tout ce qui est en nous contraire à la rayson, et partie superieure de nostre ame, laquelle, par l'instinct que Dieu luy a donné, tend tousjours au vray bien.

Mais il faut encore passer plus oultre; car il nous serviroit fort peu de nous renoncer nous-mesmes pour en demeurer là. Les philosophes payens ont fait autresfois des renoncemens admirables, qui ne leur ont de rien servy, d'autant qu'ils n'avoient pas une bonne fin; mais quant à nous, si nous renonçons à l'homme ter-

[1] Trébucher.

restre, il faut que ce soit pour fortifier le celeste, c'est-à-dire, qu'il faut aneantir la nature pour faire regner la grace, et mourir à nous-mesmes, pour ne vivre plus qu'à Dieu, et pour Dieu; qui doit estre nostre unique pretention. En somme, renoncer à nous-mesmes, n'est autre chose que se purger et purifier de tout ce qui se fait par l'instinct de l'amour-propre, lequel produira tousjours, tandis que nous serons en ceste vie mortelle, des rejettons qu'il faut couper et retrancher, tout ainsi qu'on fait aux vignes. Et comme vous voyez qu'il ne se faut pas contenter de mettre la main une fois l'année à la vigne, mais qu'il la faut couper en un tems, puis apres la despouiller de ses feuilles en un autre, et qu'ainsi plusieurs fois l'année il faut avoir la main à la serpe, soit pour tailler, ou pour en retrancher les superfluitez; de mesme en est-il de nos imperfections. Mais j'ay desjà parlé de cela autresfois, c'est pourquoy je ne m'estendray pas davantage sur ce premier poinct, ains vous exhorteray seulement d'avoir bon courage, pour ne se laisser jamais abattre ny estonner de nos deffauts, pour grands qu'ils soient, puisque tout le temps de nostre vie ne nous est donné que pour nous en deffaire et purifier.

Venons à la seconde partie de ceste exhortation, qui est qu'il faut prendre sa croix, apres que l'on a renoncé à soy-mesme. Ce poinct est un document [1] de grande perfection; mais je croy que vous aurez assez de courage pour en embrasser la prattique. Prendre sa croix, ne veut dire autre chose, sinon, qu'il faut recevoir et souffrir toutes les peynes, contradictions, afflictions et mortifications qui nous arrivent en ceste vie, sans exception quelconque, avec entiere sousmission et indifference. Au renoncement de nous-mesmes, nous faysons encore, ce semble, quelque chose qui nous contente, parce que c'est nous-mesmes qui choysissons nos croix; mais icy il faut prendre la croix telle qu'on nous l'impose indifferemment. Il est donc certain qu'il y a bien plus de difficulté, parce qu'il n'y a point de nostre choix, et c'est pourquoy ce point est d'une perfection bien plus grande que le precedent : et Nostre Seigneur nous a bien monstré qu'il ne faut pas que nous choysissions nos croix, ains qu'il faut que nous les prenions et portions telles qu'elles nous sont presentées; car, lorsqu'il voulut mourir pour nous rachepter et satisfaire à la volonté de son Pere celeste, il ne voulut pas choysir sa croix, ains receut humblement celle que les Juifs luy avoient preparée.

Escoutons, je vous prie, le grand apostre S. Paul, et voyons comme il embrasse toutes les croix esgalement, asseurant qu'aucune chose ne le pourra separer de son divin Maistre, parce qu'il est marqué de sa marque, et qu'en quelque part qu'il aille, il sera tousjours recogneu pour estre des siens. Mais quelle est ceste marque, sinon la souffrance? Vous sçavez ce qu'il dit des grandes peynes, fatigues et tribulations qu'il a endurées; et de plus, comme il souffroit en son interieur une peyne insupportable, à cause que l'ardent amour qu'il portoit à Nostre Seigneur le tiroit puissamment du costé du ciel, par le desir qu'il avoit de jouyr de luy.

[1] Enseignement.

Mais considerez, je vous prie, quels tourmens il a portez en son corps : voyez ce qu'il en dit en la 2e Epistre aux Corinthiens, où il rapporte qu'il a esté fouetté trois fois, en sorte que les traces en paroissoient sur ses espaules, apres, qu'il a esté lapidé, puis qu'il a fait naufrage, et qu'il a esté submergé, emprisonné, et plusieurs autres peynes et souffrances qu'il a endurées, lesquelles estoient la marque de Nostre Seigneur par laquelle on le recognoissoit pour estre des siens; ce qui luy faysoit dire qu'il estoit crucifié avec Jesus-Christ : *Christo confixus sum cruci* (Gal. 2).

Mais descouvrons un peu, je vous prie, un abus qui se treuve en l'esprit de plusieurs, lesquels n'estiment et ne veulent porter les croix qu'on leur presente, si elles ne sont grosses et pesantes. Par exemple, un religieux se sousmettra volontiers à faire de grandes austeritez, comme de jeusner, porter la haire, faire de grandes et rudes disciplines, et aura de la respugnance à obeyr lorsqu'on luy commandera de ne pas jeusner, ou bien de prendre du repos, et telles autres choses esquelles il semble avoir plus de satisfaction que de peynes. Or, sçachez que vous vous trompez, si vous croyez qu'il y ayt moins de vertu à vous surmonter en cela, qu'és choses plus difficiles; car le merite de la croix ne consiste pas en sa pesanteur, ains en la maniere avec laquelle on la porte. Je diray davantage, qu'il y a quelquefois plus de vertu à porter une croix de paille, que non pas une bien pesante, parce que plus les croix sont legeres, et plus elles sont abjectes, et par consequent moins conformes à nostre inclination, qui recherche tousjours les choses apparentes. Et c'est chose asseurée, qu'il y a souvent plus de vertu à ne pas dire une parolle qui nous a esté deffenduë par nos superieurs, ou bien de ne pas lever la veuë pour regarder quelque chose qu'on a bien envie de voir, et semblables, que non pas de porter la haire, parce que, dès qu'on l'a posée dessus le dos, il n'est plus besoin d'y penser. Mais en ces menuës prattiques, il faut avoir une continuelle attention sur soy-mesme, pour se garder de tomber dans l'imperfection.

Vous voyez donc bien maintenant, que ceste parolle de Nostre Seigneur, qui nous ordonne de prendre nostre croix, se doit entendre de recevoir, de bon cœur et indifferemment, toutes les obeyssances qui nous sont données, et toutes les mortifications et contradictions qui nous sont faites, ou que nous rencontrons, bien qu'elles soient legeres et de peu d'importance, asseurez que nous devons estre, que le merite de la croix n'est pas en sa pesanteur, ains en la perfection avec laquelle on la porte.

O Dieu ! me direz-vous, voilà un grand renoncement, et il faut bien estre attentive sur soy-mesme pour ne point suivre sa propre volonté, et ne point rechercher ce que nostre amour-propre desire; car il a bien de l'artifice pour nous tromper, et divertir nostre attention de dessus nous-mesmes. Il est vray; mais voicy le remede à cela. Ceux qui naviguent sur la mer, approchant du lieu où sont les syrennes[1], sont tousjours en danger de perir, et courent grande fortune de se perdre, à cause qu'elles chantent si melodieusement,

[1] Cette fiction n'est ici qu'une comparaison qui, donnée sous la forme e histoire, offre plus de grâce et frappe plus vivement.

qu'elles charment et endorment ceux qui rament, de sorte qu'il y en a eu qui ont usé de cest artifice, pour n'estre pas charmez de ceste mélodie, de se faire attacher à l'arbre du navire, et par ce moyen ils ont evité le peril. Il faut que nous en fassions de mesme, lorsque ces syrennes de propre volonté, de respugnances et de raysons de l'amour-propre, nous viendront chanter aux aureilles, pour nous attirer à leur suitte, et nous conjurer de leur obeyr : il faut semblablement que nous nous attachions fortement à l'arbre du navire, qui n'est autre que la croix, en nous ressouvenant que Nostre Seigneur, pour le second poinct de la perfection, nous ordonne de prendre nostre croix, et d'aller apres luy. Mais remarquez qu'il dit la nostre propre : ce que je dy pour empescher l'extravagance de plusieurs, lesquels, quand on leur fait quelques mortifications, s'en faschent et se troublent, disant que si on leur eust fait telle ou telle, ou celle qu'on a fait à cest autre, qu'ils la souffriroient volontiers; et tout de mesme des maladies, car ils voudroient avoir celle que Dieu a donnée à un autre, et non pas celles qu'ils ont : or cela n'est pas porter sa croix comme Nostre Seigneur veut que nous la portions, et qu'il nous a enseigné par son exemple. Donc, si nous voulons porter nostre croix apres luy, nous devons à son imitation recevoir indifferemment toutes celles qui nous arriveront, sans choix ny exception quelconque.

Disons un mot sur mon troisiesme poinct, et voyons comme, apres avoir renoncé à nous-mesmes, et pris nostre croix, nous devons suivre Nostre Seigneur. Pour mieux entendre cecy, il faut que nous sçachions qu'il y a difference entre aller apres Nostre Seigneur, et le suivre. Tous les chrestiens qui aspirent au ciel vont apres Nostre Seigneur, d'autant que c'est par son merite qu'ils en obtiennent la possession, en observant neantmoins ses commandemens; mais suivre Nostre Seigneur, c'est marcher sur ses pas, suivre ses exemples, imiter ses vertus, accomplir ses volontez, et ne se pas contenter d'observer seulement ses commandemens, comme font les chrestiens qui ne desirent que de se sauver, si nous n'y joignons encore la prattique des conseils, et tout ce que nous cognoissons luy estre plus agreable.

Mais vous voudrez (peut-estre) sçavoir quelle recompense vous aurez de suivre ainsi fidellement Nostre Seigneur. O certes, mes cheres ames! si vous perseverez à le suivre de la sorte tout le long de vostre vie, à la fin d'icelle il vous recompensera de la gloire eternelle, où vous jouyrez de la claire vision de sa Divinité, et de là il s'entretiendra familierement avec vous, comme l'amy avec son amy, et cest entretien ne finira jamais.

Mais, puisque nous sommes dans l'octave de la Purification de Nostre-Dame, disons encore un mot d'instruction sur l'Evangile de ceste feste, et voyons comme elle apporte son sacré Fils au Temple pour l'offrir au Pere eternel, et par le moyen de ceste offrande s'unir avec luy, et l'unir encore au prochain. O qu'heureuses sont les ames qui sçavent bien faire ceste prattique de s'offrir souvent à Dieu, et toutes leurs actions, en l'union de ce Sauveur! Mais considerons un peu ceste prattique de l'union que fit Nostre-Dame de son sacré Fils au prochain, en le donnant à tenir à S. Siméon et

Anne la prophetesse; laquelle, comme il est bien probable, eut l'honneur de tenir ce divin Sauveur de nos ames entre ses bras, quoy que les Evangelistes n'en disent rien, d'autant qu'elle avoit excellemment bien renoncé à soy-mesme, et porté sa croix, ayant aspiré tant de tems apres la venuë de ce Seigneur, qu'elle voyoit alors de ses yeux. Nostre Dame donc se despoüilla de la consolation qu'elle avoit de tenir son sacré Fils sur son sein, pour le donner à S. Simeon, et par luy à tous les hommes : ce qu'elle fit, parce qu'elle sçavoit bien qu'elle ne l'avoit pas receu pour elle seule, ains pour le communiquer et donner à toutes les creatures; c'est pourquoy elle l'apporta au Temple, et le remit au bon S. Simeon, lequel ayant prins ce divin Sauveur entre ses bras, l'embrassa, le baysa, et le serra tres-etroitement sur sa poictrine, pour marque de l'union interieure que son ame avoit avec luy. Sur quoy je considere, qu'il y a trois manieres de porter Nostre Seigneur, bien differentes l'une de l'autre en perfection et merite.

La premiere est de le porter seulement sur la langue par les parolles; la deuxiesme sur le cœur, par les affections; et la troisiesme sur les bras, par les bonnes œuvres.

Plusieurs se contentent de porter Nostre Seigneur seulement sur la langue, disant merveille de luy, en le louant avec beaucoup d'ardeur. Il y en a d'autres qui le portent au cœur par des affections tendres et amoureuses, lesquels fondent presque en pensant et parlant de luy. Mais ces deux façons de porter Nostre Seigneur ne sont pas grand'chose, si on n'y adjouste la troisiesme qui est de le porter dessus les bras en operant de bonnes œuvres; car les bras representent les œuvres. Il faut donc joindre ces trois façons de porter Nostre Seigneur ensemble, si nous le voulons porter à son gré : *Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum* (Cant. 8); Mets-moy comme un cachet sur ton cœur, et comme un signe sacré sur ton bras, dit-il à son espouse au Cantique des cantiques : pour nous monstrer qu'il ne se contente pas que nous le portions seulement sur nostre langue ny dessus nostre cœur; mais qu'il veut encore que nous le portions dessus nos bras, par nos bonnes œuvres.

Ne vous contentez donc pas, mes cheres filles, de porter ce divin Sauveur dessus vostre langue, en parlant souvent de luy, et en chantant ses louanges; ne vous contentez pas aussi de le porter dessus vostre cœur, par des affections tendres et amoureuses vers sa divine bonté, si vous n'y adjoustez encore la troisiesme maniere, qui est de le porter dessus vos bras, en vous exerçant genereusement en la prattique des vertus, afin que vous puissiez avoir la grace de dire avec le grand S. Simeon, à la fin de ceste vie : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace;* Laissez maintenant aller, ô Seigneur, mon ame en paix, à ce que sortant de la prison de son corps, elle puisse aller jouyr de vous en la bien-heureuse eternité, où nous conduisent le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON POUR LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGESIME.

DE LA MISSION DES PASTEURS EN L'ÉGLISE [1].

Dixit Jesus discipulis suis parabolam hanc : Simile est regnum cœlorum homini patri familias, qui exiit primo mané conducere operarios in vineam suam ; conventione autem facta cum operariis ex denario diurno, misit eos in vineam suam.

Jesus dit à ses disciples ceste parabole : Le royaume des cieux est semblable à un pere de famille ; lequel sortit de grand matin pour louer des ouvriers, afin de les faire travailler à sa vigne, et quand il eut convenu avec eux du denier qu'il leur devoit donner par jour, il les y envoya pour la cultiver. (*Matth.* 20.)

C'est ancien peuple d'Israël se monstra tousjours dur aux commandemens de Dieu ; mais surtout il se monstra tres-bigearre [2], lors qu'apres l'honnorable relation de Josué et de Caleb de la fertilité de la terre promise, et l'exhortation qu'ils firent pour les encourager d'y aller, ils conclurent de n'y point aller : et par apres, Dieu ayant adverti qu'ils n'advançassent, ils voulurent à toute force y aller, et monterent la montagne, dont mal leur en prit. Or, tout ce mal-heur advint de ce qu'ils presterent trop legerement l'aureille à quelques fausses relations des espions qui furent envoyez en la terre de promission, et ne voulurent pas croire Caleb et Josué qui les conseilloient sainctement.

Ainsi, une grande partie du mal qui est maintenant entre les chrestiens, vient de ce qu'ils croyent ceux qu'ils ne devroient pas croire, et qu'ils ne croyent pas ceux qu'ils devroient croire : *Et dilexerunt homines magis tenebras, quàm lucem* (Joan. 3) ; Les hommes ont plus aymé les tenebres, que la lumiere. C'est pourquoy, voyant en l'Evangile une infaillible marque de ceux auxquels nous devons croire, et par mesme moyen de ceux auxquels nous ne devons pas croire ; de ceux qui sont vrays ouvriers, et de ceux qui sont plutost dissipateurs, je me suis deliberé, estant envoyé pour ceste journée au milieu de vous autres, comme ouvrier en la vigne de Dieu, de vous monstrer comme il faut fuïr quelques-uns de ceux qui font profession d'avoir espié la terre de l'Escriture, et comme il faut se rendre obeyssant à la voix de ceux lesquels sont marquez à bonnes enseignes. Seigneur, arrousez de la douce pluye de vostre grace ceste vostre vigne, afin que la houë et la pesle y puissent bien entrer ; rendez-la traittable, et donnez à cest indigne vigneron la force et l'addresse d'oster les espines et superfluitez des mauvaises opinions que le tems y pourroit avoir apportées, à celle [3] fin qu'en son tems elle vous rende le fruict, et le vigneron en puisse avoir le denier promis, qui est ce jour de l'eternité bien-heureuse. Employons à ces fins l'ayde de la Saincte Vierge. *Ave, Maria.*

[1] C'est un plan qui fut développé en chaire : le sermon n'a pas été écrit.
[2] Bizarre. — [3] Celle, *cette*.

Moyse, ce grand capitaine de probité, estant appellé de Dieu lorsqu'il paissoit les brebis de son beau-pere Jetro en la montagne d'Oreb, à la charge de la conduicte et gouvernement general du peuple d'Israël, pour le delivrer des mains de Pharaon, la majesté de Dieu luy apparoissant en un buisson ardent, il prattiqua tous les vrays moyens, et demanda à Dieu toutes les vrayes qualitez, marques et conditions avec lesquelles il faut entreprendre de parler de la part de Dieu, et de gouverner un peuple. Car tout premierement il recognoist son indignité : *Quis sum ego, ut vadam ad Pharaonem, et educam Israël ex Ægypto* (Exod. 3)? Qui suis-je, moy, dit-il, pour aller parler à Pharaon, et retirer ce peuple d'Egypte?

2° Il demande le nom de celuy qui l'envoye : *Si dixerint mihi : Quod est nomen ejus? quid dicam eis?* S'il me demande quel est son nom, que diray-je?

3° Il demande des signes : *Non credent mihi, nec audient vocem meam; sed dicent : Non apparuit tibi Dominus* (*Ibid.* 4); Ils ne me croiront point, et n'obeïront point à ma parolle, mais ils diront : Le Seigneur ne t'est point apparu. O sainct prophete ! ô grand pasteur d'Israël ! ô advisé Moyse ! ô digne ambassadeur de Dieu ! digne secretaire de Dieu ! que tu sçavois bien les conditions requises et fondamentales à une telle charge ! Il se tient indigne, il demande le nom, il demande des signes, etc.

Dites-moy, comme [1] se pouvoit-il rendre digne, sinon se tenant indigne, comme la Saincte Vierge se dispose à estre mere de Dieu, en se recognoissant sa petite servante? et pour digne qu'il eust esté, comment l'eust-on receu, s'il n'eust sceu nommer le Seigneur qui l'envoyoit? et encore qu'il eust esté digne, et qu'il eust peu nommer son Seigneur, comment l'eust-on cru, s'il n'eust fait paroistre de bonnes marques de sa mission?

C'est icy, mes freres, la pierre de touche, à laquelle vous cognoistrez, si ceux qui se vantent de la parolle de Dieu sont vrays ou faux prophetes. Car il n'y a jamais eu secte qui n'ayt tousjours dit qu'elle parloit de la part de Dieu, et que ses preschementeries estoient les vrayes parolles de Dieu, et se soit vantée de l'Escriture..... Luther, Calvin, et tous les autres, à l'imitation du diable, lequel voulant tenter Jesus-Christ, luy allegue l'Escriture : *Angelis suis mandavit de te* (Psal. 90). Ils disent tous qu'ils sont envoyez. Qu'ils nomment donc qui les a envoyez. Si c'est Dieu, ou c'est mediatement ou immediatement : si mediatement, qu'ils monstrent la succession; si immediatement et extraordinairement, qu'ils en produisent les preuves, qu'ils fassent des miracles. Les catholiques envoyez par legitime succession, pouvant dire : *Sicut locutus est ad patres nostros* (Luc. 1), monstrent l'origine de leur mission : *Jesus misit Petrum, Petrus, etc.* Nous pouvons dire : *Deus, auribus nostris audivimus, Patres nostri annuntiaverunt nobis* (Psal. 43). Nostre Seigneur, par Jeremie, advertit : *Nolite audire verba Prophetarum qui prophetant vobis, et decipiunt vos. Visionem cordis sui loquuntur, non de ore Domini.* Et apres : *Non mittebam Prophetas, et ipsi currebant; non loquebar ad eos, et ipsi prophetabant* (Jer. 23).

[1] Comment.

David, se treuvant en un tems auquel il y avoit plusieurs errans, dit au psalme 11 : *Salvum me fac, Deus, quoniam defecit sanctus, quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum. Vana loquuti sunt unusquisque ad proximun suum : labia dolosa in corde, et corde loquuti sunt. Disperdat Deus universa labia dolosa, qui dixerunt : Linguam nostram magnificabimus, labia nostra à nobis sunt; quis noster Dominus est?* Et en Jeremie 14 : *Vaticinantur ; non misi eos.* Au 23 : *Ecce ego ad Prophetas, ait Dominus, qui assumunt linguas suas.*

Mais, afin que nous sçachions la volonté de Nostre Seigneur en cecy, ayant dit : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos,* il adjouste : *Accipite Spiritum sanctum* (Joan. 20). Et apres avoir dit : *Omnis potestas data est mihi in cœlo et in terra;* il dit ensuite : *Euntes, docete omnes gentes* (Matth. 28).

O mes freres, tenez ceste preuve pour fondamentale, et demandez à ceux qui vous veulent retirer du sein de l'Eglise : *Quis te misit?* S. Jean-Baptiste fut grand reformateur, et envoyé de Dieu extraordinairement; mais, encore qu'il ne dist rien contraire à l'Eglise judaïque, pour ce qu'il venoit à un grand office, vous verrez qu'il a des marques pour se faire cognoistre : sa vie miraculeuse, sa nativité, contraignoit de dire : *Quis, putas, puer iste erit* (Luc. 1)? S. Paul, extraordinairement envoyé, voulut encore une marque visible par l'imposition des mains d'Ananie (Act. 9) : *Ut videas,* dit Ananie, *et implearis Spiritu sancto.*

Que diray-je? Nostre Seigneur, apres avoir esté predit avec tant de circonstances, encore veut-il monstrer sa mission, et se targue [1] tousjours d'icelle, disant tantost : *Sicut misit me Pater. — Doctrina mea, non est mea, sed ejus qui misit me* (Joan. 7). Et puis il s'escrie : *Et me scitis, et unde sim scitis, et à me ipso non veni.* Voilà donc comme il s'authorise de sa mission, de laquelle il n'avoit besoin de faire autre preuve que par l'Escriture; car il avoit esté si formellement predit, qu'on le pouvoit bien recognoistre. Tous prophetes ne parlent que de luy, tellement qu'il pouvoit bien dire : *Scrutamini scripturas : illæ testimonium perhibent de me* (Joan. 5). Mais, nonobstant tout cela, non content de se dire estre envoyé, non content de preuver sa mission par l'Escriture, il veut un tesmoignaige perceptible et clair de son Pere, au baptesme et en sa transfiguration : *Hic est filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui; ipsum audite* (Matth. 3). Et derechef en S. Jean, 12, il reçoit ce tesmoignaige de la part de son Pere eternel : *Et clarificavi, et iterum clarificabo.* Il atteste sa mission par miracles; et proteste que, sans les miracles, sa mission n'estoit pas justement preuvée au peuple, de maniere qu'il dit en S. Jean, 14 : *Verba quæ loquor vobis à me ipso non loquor.* Et incontinent : *Alioquin, propter ipsa opera credite.* Et au 15e chapitre : *Si opera non fecissem in eis, quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent.*

Tirons donc ces conclusions tres-certaines : 1° Que la mission est necessaire, comme dit S. Paul : *Quomodo ergo invocabunt in*

[1] Se targue, *s'autorise.* Ce mot est aujourd'hui pris en mauvaise part.

quem non crediderunt, aut quomodo credent ei quem non audierunt, quomodo audient sine prædicante, quomodo verò prædicabunt nisi mittantur (Rom. 10)?

2° Qu'il ne suffit pas de dire qu'on est envoyé; car il faut justifier comment. Si mediatement, comme Timothée par S. Paul, auquel il escrivit[1] : *Admoneo te, ut ressuscites gratiam quæ est in te, quæ data est tibi per impositionem manuum mearum* (II. Tim. 2). Si immediatement, comme S. Paul et S. Barnabé, aux Actes, chapitre 13 : *Segregate* (dit le Sainct-Esprit) *mihi Paulum et Barnabam in opus ad quod assumpsi eos. Tunc jejunantes et orantes, imponentesque eis manus, dimiserunt eos.* Ce que Calvin confesse.

3° Quiconque allegue mission extraordinaire la doit preuver; car quelle regle pourrions-nous tenir, s'il ne falloit que dire qu'on est envoyé. Ainsi Moyse, S. Jean, et Nostre Seigneur mesme la preuvent.

4° Que jamais mission extraordinaire ne fut bonne sans estre appreuvée de l'ordinaire. Voyez-vous S. Paul, de l'extraordinaire comme il va à l'ordinaire! et puis, qu'on m'en monstre un exemple. S. Jean ne fut-il pas appreuvé par les scribes et prestres qui envoyerent ceste noble legation : *Tu quis es?* Et jamais ne treuverent que bonne sa doctrine. Quant à Nostre-Seigneur, il n'avoit à prendre authorité de personne, pour ce qu'il lui suffisoit de preuver qu'il estoit le Fils du souverain Maistre, et neantmoins Simeon l'appreuve, Zacharie, S. Jean, et Caïphe qui prophetise. Mais, depuis Jesus-Christ et la fondation de l'Eglise, quiconque n'est appreuvé de l'Eglise, *Sit tibi tanquam Ethnicus et Publicanus. Dic Ecclesiæ* (Matth. 18). *Ecclesia est firmamentum et columna veritatis* (I. Tim. 3). *Ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi* (Matth. 28). Mais escoutez, si en l'ancienne Loy cela estoit vray : *Pontifex vester in iis quæ ad Deum pertinent, præsidebit* (II. Paral. 19). Au Deuteronome, chapitre 17 : *Qui autem superbierit, nolens obedire Sacerdotis imperio, judicis sententia moriatur.* Et ne faut point dire que l'ordinaire manque quelquefois; car : *Regni ejus non erit finis* (Luc. 1). *Regnum tuum, regnum omnium sæculorum* (Psal. 144). *Ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.*

Enfin, que recueillons-nous, sinon que puisque nos heretiques ne nous sçavent dire d'où ils viennent, ny qui les a envoyez, il se faut garder de les ouyr? car : *Assumunt linguas suas, et aiunt: Dicit Dominus* (Jer. 23). Et puis qu'ils ne veulent ouyr l'Eglise, *sint nobis tanquam Ethnici et Publicani.* Et pouvons bien dire d'eux ce que S. Paul predit aux prestres ephesiens, aux Actes, 20, les voulant laisser : *Ego scio, quoniam post discessionem meam, intrabunt lupi rapaces in vos, non parcentes gregi; et ex vobis ipsis exurgent viri loquentes perversa, ut abducant discipulos post se.* 1° *Intrabunt, non mittentur.* 2° *Lupi, non canes; silvestres; non cogniti; feri, non pastoribus parentes.* 3° *Ex vobis ipsis, Catholici, non ex Calvinistis, sed contra, quia prius Catholici quàm hæretici.* 4° *Ut abducant discipulos : Catholici non abduxerunt discipulos Calvini, sed Calvinus Catholicorum.*

[1] Auquel Timothée S. Paul écrivit.

Voyez donc, ils ne sont pas vrays ouvriers : *Quia Pater familias non conduxit eos, non misit, non dixit : Ite; sed intraverunt, venerunt. — Currebant, et ego non mittebam* (Jer. 23). Mais cela s'entend quant à la vocation des predicateurs, docteurs et pasteurs de l'Eglise, laquelle n'est pas commune à tous; car, si chacun est pasteur, où sont ses brebis? mais seulement quelques-uns qui sont envoyez, comme Moyse, Aaron, S. Jean, Isaye, Jeremie, Helie et David, etc.

Or il y a une autre vocation qui est commune, et comme chacun ne doit penser estre appellé à la premiere, aussi chacun se doit tenir pour appellé à la seconde : et comme ce seroit un grand peché que chacun se voulust mesler de la premiere, aussi ce seroit un grand peché que chacun ne suivist la seconde. En somme, comme c'est grand peché de suivre la voix des faux pasteurs, aussi est-il peché de n'ouyr la voix des vrays, et ne leur obeyr. *Tota die*, dit Nostre Seigneur, *expandi manus meas ad populum non credentem et contradicentem mihi* (Rom. 10). *Si quis sitit, veniat ad me* (Joan. 7). *Ego sto ad ostium et pulso* (Apoc. 3). Par les predicateurs : *Qui vos audit, me audit* (Luc. 10). *Hodie si vocem ejus audieritis* (Psal. 94). Et quelle voix : *Ut quid statis tota die otiosi? ite et vos in vineam meam. Veniet nox in qua nemo potest operari* (Joan. 9), *et in qua dicetur : Circumdederunt me gemitus mortis, pericula inferni circumdederunt me* (Psal. 114). N'attendez pas caresme-prenant, car que sçavez-vous si vous le verrez? *Ducunt in bonis dies suos, et in puncto in infernum descendunt* (Job. 21). *Usquequo, piger, dormies? paululum dormies, paululum dormitabis, et veniet tibi pauperies quasi vir armatus* (Prov. 6); c'est-à-dire, laquelle tu ne pourras esviter. *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes simul peribitis* (Luc. 13). *An nescis* (dit S. Paul), *quia patientia Dei ad pœnitentiam te expectat? tu autem secundum impœnitens cor tuum, etc.* (Rom. 2).

Commencez dès aujourd'huy, de peur d'estre surpris : *Vocavi et renuistis; ego quoque in interitu vestro ridebo* (Prov. 1). *Ecce tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis. Dum tempus habemus operemur bonum* (II. Cor. 6, et Gal. 6). Abner demanda à Joab, capitaine de David : *Usquequo mucro tuus desæviet? Vivit Dominus*, dit Joab, *si manè loquutus fuisses, recessisset populus persequens* (II. Reg. 2). Pharaon se veut retirer du milieu de la mer, et ne peut. *Pœnitentibus veniam promisit, tempus pœnitendi non promisit* (S. Aug.).

Quelles occasions n'avons-nous point de sortir de nostre paresse? tant de maux que nous voyons tous les jours, etc.

Nostre Seigneur fait comme le pere, qui, tenant les verges en mains, dit à ses enfans lesquels il chastie : Ne serez-vous jamais sages?

Prieres, etc. Contrition, etc. Confession, etc. Bonnes œuvres, etc.

Mundus clamat : Deficio; Caro clamat : Inficio; Dæmon clamat : Decipio; Christus clamat : Reficio.

Ite et vos in vineam Domini : quod justum fuerit dabit vobis. Il est juste que ceux qui, estant appellez, l'ont suivy en ce monde, le suivent en l'autre. *Ut ubi ego sum, illic sit et minister meus*

(Joan. 12), *et accipiat mercedem. Ego sum merces tua magna nimis* (Gen. 15). Courage, mes freres; tous sont appellez, tous ne sont pas esleus. Il ne tiendra qu'à nous, si nous n'allons travailler en sa vigne. Il y a de la peyne; mais : *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam* (Rom. 8). Pour un jour de travail, une recompense eternelle; pour un jour de peyne, un repos eternel là haut en paradis : *Hæc requies nostra in sæculum sæculi; hic habitabimus, si eligamus eam.* Là, nous vous louerons en toute eternité, si nous vous servons en ceste briefve journée de ce monde : c'est, ô Seigneur, de quoy nous vous prions nous faire la grace, puisque vous estes le Dieu de misericorde, Pere, Fils, et Sainct-Esprit.

DIEU SOIT BENY. — VIVE JESUS !

SERMON POUR LE DIMANCHE DE LA SEXAGESIME.

DE LA MANIERE D'ENTENDRE LA PAROLLE DE DIEU.

Qui habet aures audiendi, audiat.
Qui a des oreilles pour ouyr, qu'il entende. (*Luc.* 8.)

La prise de la ville de Jericho par le vaillant capitaine general des Israëlites Josué, est bien l'une des plus remarquables qui furent jamais faites, pour le stratageme avec lequel les murailles d'icelle furent du tout renversées, et ceste ville demeura toute nue et demantelée devant l'armée des Israëlites.

Or le stratageme fut tel, au rapport qu'en fait Josué mesme es sacrez memoires qu'il escrivit des choses advenuës sous sa conduicte, en son 6e chapitre. Estant l'armée en la campaigne de Jericho, Josué levant les yeux, vid un homme vis à vis de luy, qui tenoit son espée nuë en main, duquel s'approchant Josué, il luy dit : Es-tu de nos gens, ou de nos ennemys ? Ce gendarme respond : Non, ny l'un, ny l'autre; je suis prince de l'armée du Seigneur, me voicy venu tout maintenant. Josué se jette à terre, l'adore, et luy demande les commandemens. Or le Seigneur luy dit par son ange : Je vous veux livrer Jericho; environnez-la une fois le jour durant six jours; le septiesme, environnez-la sept fois, et en ces environnemens, mettez ordre que l'on porte l'arche, et devant icelle aillent sept prestres avec des trompettes sonnant : et au dernier environnement, lorsque les prestres auront sonné plus longuement et puissamment, que tout le peuple crie tant qu'il pourra, et les murailles tomberont, et chacun entrera par l'endroict où il se treuvera par-dessus les murailles. Qui ouyt jamais raconter un tel siege? qui cogneut jamais un ingenieur si subtil, qui au son des trompettes fit renverser des murailles entieres? qui vid jamais semblable batterie? Josué leve les yeux en haut, d'en haut vient l'ange, il l'adore, l'ange luy enseigne de la part de Dieu le stratageme, Josué croit et se fie en Dieu, il fait ce qui luy est commandé, parmy son armée l'arche de Dieu y est, les prestres sonnent, les murailles tombent.

O les belles instructions pour nos capitaines, de lever leurs courages en haut vers Dieu, invoquer les saincts, et s'appuyer en Dieu, le croire, obeyr à ses commandemens! Ha! si l'intention estoit au ciel, si la confiance estoit en Dieu, si l'honneur deu aux serviteurs de Dieu estoit rendu, si on croyoit et obeyssoit à Dieu, il n'y auroit rien d'imprenable, tout renverseroit devant les chrestiens. Mais je ne suis pas icy pour apprendre la maniere comme il faut attaquer et prendre de force les villes terrestres : je voudrois plutost vous dire comme il faut prendre et subjuguer les villes et forteresses spirituelles, ennemyes de Dieu et des saincts, pour le service de la divine Majesté. Addressons-nous pour ce subjet à la Ste Vierge, luy disant : *Ave, Maria.*

L'AME de l'homme, mes freres, est une belle ville, par nature subjette à Dieu; mais bien souvent, par revolte et rebellion, et par les factions des affections et parties superieures et inferieures, elle est renduë sous l'obeyssance du pesché; car : *Qui facit peccatum, servus est peccati* (Joan. 8); Qui fait le peché, est rendu serf du peché.

Qui treuvera mauvais que j'appelle l'ame de l'homme *une ville*, puisque les philosophes l'ont bien appellée *un petit monde*, et qu'elle est l'abregé de toutes les perfections du monde, contenant en soy tous les grades[1] plus parfaicts d'iceluy; comme tout le plus beau d'une province se retreuve en la ville principale d'icelle. En ceste ame encore, vous semble-t-il pas qu'il y ayt un magazin qui vaut plus que tous ceux d'Anvers ou de Venise, puisque la memoire retire toutes les idées de tant de varietez de choses? Vous semble-t-il pas qu'il y ayt un brave ouvrier, puis qu'en l'entendement, possible, toutes choses s'y font en des especes admirables? Vous semble-t-il pas qu'il y ayt un ouvrier, lequel avec cent millions d'yeux et de mains, comme un autre Argus, fait plus d'ouvrage que tous les ouvriers du monde, puisqu'il n'y a rien au monde qu'il ne represente, qui est l'occasion qui a fait dire aux philosophes, que l'ame estoit tout en puissance. C'est ceste ville, laquelle, plus que toute autre, se peut vanter que le sçavoir de son bastisseur a esté rendu admirable en son edification, selon le dire du psalmiste : *Mirabilis facta est scientia tua ex me* (Psal. 138); Vostre science est admirable en moy, et je ne peux la comprendre. C'est d'elle qu'on peut dire : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei* (Psal. 86); Choses glorieuses sont dites de toy, cité de Dieu.

Or ceste forteresse a esté venduë au diable, lors que le peché l'a environnée, dont[2] le diable a esté appellé le prince de ce monde. Nostre Seigneur, parlant de luy comme d'un capitaine, a dit, qu'il est comme un fort armé qui garde sa maison : *Cum fortis armatus custodit atrium suum, etc.* (Luc. 11). Les murailles d'icelle, qui tiennent en la puissance du diable ceste ame, sont ses iniquitez, desquelles parlant le psalmiste, il dit, que l'iniquité environnera ses murs jour et nuict : *Die ac nocte circumdabit super muros ejus iniquitas* (Psal. 54). C'est le peché qui empesche que Dieu ne se rende

[1] Degrés. — [2] D'où.

maistre de nos ames, et ne puisse entrer en nous, ains demeure à la porte; *Ego sto ad ostium et pulso* (Apoc. 3); Je suis à la porte, qui heurte, dit-il. *Peccata vestra diviserunt inter vos et Deum* (Isa. 59); Nos pechez ont mis division entre sa divine Majesté et nous.

Or ces murailles icy doivent tomber devant nostre Jesus, non pas fils de Navé, mais fils de Marie, à celle fin qu'il entre dans nostre ame, et s'en rende possesseur. Que si celles de Jericho tomberent au son des trompettes des prestres, celles-cy doivent tomber encore au son de la trompette evangelique et à la predication de la parolle de Dieu, suivant ce que sa Majesté dit à Jeremie : *Ecce dedi verbum meum in ore tuo, constitui te super gentes, ut evellas, et destruas, et disperdas, et dissipes, et ædifices, et plantes* (Jer. 1); J'ay mis ma parolle en ta bouche, afin que tu arraches des ames le peché, que tu le detruises, que tu le ruynes, que tu le dissipes, et que tu y plantes et edifies la vertu. Ainsi David fut fait maistre de Sion, suivant ce qu'il dit : *Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion montem sanctum ejus, prædicans præceptum ejus* (Psal. 2); J'ai esté estably de Dieu roy dans Sion, preschant ses commandemens.

C'est de ces murailles que nous pouvons dire : *Ascendite muros ejus, et disipate* (Jer. 5); Montez sur ses murs, et les abbattez, comme dit Nostre Seigneur de Hierusalem. Mais à cest effect je treuve trois conditions requises : la premiere, c'est la bonne intention; la seconde, l'attention; la troisiesme, l'humilité. La bonne intention estoit bien aux Israëlites, puis qu'ils faysoient cela pour la terre de promission; l'attention aussi, parce que Josué leur avoit dit qu'ils ne fissent point de bruict; et enfin l'humilité en leur obeyssance. Et avec ces trois conditions, au son de la trompette des prestres, ils se rendirent maistres de Jericho.

Quant à l'intention, mes freres, je voudrois qu'elle fust conforme à celle de Nostre Seigneur, lequel ne nous a pas voulu parler pour autre fin que pour nous sauver : *Ut fides sit ex auditu, et omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam* (Rom. 10 et Joan. 3); Afin que la foy vienne en nos ames par l'ouye, et quiconque croit en luy ne perisse point, mais qu'il ayt la vie eternelle. Je voudrois qu'elle fust comme celle des bons predicateurs, qui est, comme dit S. Paul, de prescher un Jesus-Christ crucifié, qui est scandale aux Juifs, etc. : *Prædicamus autem Jesum Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, etc.* (I. Cor. 1), et aussi que l'intention fust de recevoir en son cœur Jesus-Christ. Où sont ceux qui vont à la predication, que[1] par curiosité de voir les façons et les parolles? Que diriez-vous de ce malade, lequel, sçachant qu'en un jardin il y a une herbe qui peut le guerir, n'y va que pour voir quelques fleurettes? Semblables à Herode, qui ne desiroit de voir Nostre Seigneur que par curiosité, et le mesprisa, aussi mesprisent-ils les predicateurs quand ils en ont passé leur fantaysie, comme les femmes grosses, lesquelles, non par necessité de manger, mais par fantaysie, desirent des viandes. O non! mais, comme il faut

[1] Autrement que.

desirer la viande pour se nourrir, ainsi faut-il user de la parolle de Dieu, qui est l'aliment de nos ames. L'homme ne vit pas de pain seul, mais de toute parolle qui procede de la bouche de Dieu : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei* (Matt. 4). *Euntes*, dit Nostre Seigneur, *prædicate Evangelium omni creaturæ : qui crediderit, salvus erit* (Marc. 16); Allez et preschez l'Evangile à toute creature, et quiconque croira sera sauvé. Voilà la fin : *Ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum* (Joan. 17); Afin qu'ils vous cognoissent seul vray Dieu, etc. *Qui* donc *habet aures audiendi, audiat.*

Quand l'homme entend la parolle de Dieu sans ceste intention, elle est en luy comme ceste semence qui tombe dans le chemin : *Aliud cecidit secus viam* (Marc. 4). La vaine gloire et la curiosité la perdent. C'est escouter la predication comme un motet de musique : *Es eis quasi carmen musicum* (Ezech. 33). Ils escoutent vos parolles, et ne les prattiquent pas : *Et audiunt verba tua, et non faciunt ea* (*Ibid.*). Comme le malade qui se contenteroit de regarder la boiste contenant la medecine de sa guerison, etc.

La seconde disposition qu'il faut avoir pour bien ouyr la parolle de Dieu, c'est l'attention : car il y en a plusieurs qui viennent au sermon pour en faire leur profict, mais y estant, ou dormant, ou causant, ou pensant à autres choses, ils ne sont pas attentifs; et ceux-cy sont encore de ceux qui se doivent sentir picquez de ceste parolle de Nostre Seigneur : *Qui habet aures audiendi, audiat.* Car ils ont des aureilles et n'escoutent pas : *Aures habent et non audiunt.* Or, cecy n'est pas une petite incivilité, que Dieu parlant à nous, nous ne voulions pas l'escouter, ne plus ne moins que si nous parlions à Dieu sans y penser : de maniere que, de ceux-là le Seigneur dit : *Populus hic labiis me honorat; cor autem eorum longe est à me* (Matth. 15). Ah! que le psalmiste n'estoit pas de ceste façon, car il disoit : *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus* (Psal. 84); J'escouteroy ce que le Seigneur Dieu dira en mon cœur. Heli enseigne à Samuel la façon d'ouyr Dieu : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus* (I. Reg. 3); Parlez, Seigneur, car vostre serviteur escoute.

Dieu fait lever un grand vent sur mer, si[1] que chacun s'addresse à luy, et Jonas dort (Jon. 1). Ainsi Dieu envoye le vent de sa parolle, et espouvante toute la barque, et l'auditeur dort.

L'attention est si requise, que souvent, l'intention defaillant, l'attention profitte. Saint Augustin dit en ses *Confessions*, livre V, chapitre 14 : *Veniebant in animum meum, simul cum verbis quæ diligebam, res etiam quas negligebam, et dum cor aperiretur ad excipiendum quam diserte diceret, pariter intrabat, et quam vere diceret.* Il arrivoit que ces belles parolles que je cherchois, attiroient en mon esprit les choses que je negligeois; et comme j'ouvrois mon cœur pour recevoir l'elegance de son discours (parlant de S. Ambroise), la force et la verité de ses parolles y entroient aussi.

[1] De façon.

La troisiesme condition est l'humble obeyssance à la parolle ouye; car ceux qui oyent, et pour cela ne s'amendent pas, font voir qu'ils n'ont pas des aureilles pour entendre : *Non habent aures audiendi.* Ce qui procede de plusieurs causes, l'une qu'ils ne reçoivent pas la parolle de Dieu comme telle, ains comme la parolle des predicateurs; et toutesfois Nostre Seigneur a dit une fois pour toutes : *Qui vos audit me audit, qui vos spernit me spernit;* Ceux qui vous escoutent, m'escoutent, et ceux qui vous mesprisent, me mesprisent. Et ailleurs : *Non estis vos qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri, etc.* (Matth. 10); Ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est l'Esprit de vostre Pere qui parle en vous. De quoy se plaignant Nostre Seigneur, il dit à Ezechiel : *Nolunt audire te, quia nolunt audire me* (Ezech. 3); Ils refusent de vous ouyr, parce qu'ils ne me veulent pas ouyr. Et S. Paul s'en vante : *An experimentum quæritis ejus qui in me loquitur Christus* (II. Cor. 13)? Ne sçavez-vous pas que c'est Jesus-Christ qui parle par moy? De là vient qu'ils se mocquent du pauvre predicateur, et prennent garde s'il luy eschappe une parolle impropre. L'autre cause, c'est qu'ils rejettent tousjours sur autruy ce qui est dit par le predicateur. Quand on est invité au banquet, on prend pour soy, mais ici on est extresmement courtois, car on ne cesse de donner aux autres. Vistes-vous jamais un plus prompt jugement que celuy que fit David, lorsque Nathan luy parla de sa faute en la personne d'un tiers? peut-estre n'eust-il pas esté si facile, s'il eust parlé directement à luy-mesme. La troisiesme cause d'où ce mal vient, c'est que la parolle de Dieu chasse le peché de l'ame, et l'homme, qui se plaist au peché, la treuve amere lorsqu'elle le sollicite : *Ad tempus credunt, et in tempore tentationis recedunt* (Luc. 8); Ils croyent pour un peu de tems, mais lorsque la tentation se presente, ils ne s'en ressouviennent plus. Ils la treuvent bonne de premier abord, mais par apres, quand il faut venir à l'œuvre, ils la treuvent amere. *Aperui os meum, et cibavit me volumine illo, et factum est sicut mel dulce in ore meo* (Ezech. 3); J'ai ouvert ma bouche, et il m'a repeu de ce volume, qui m'a semblé doux comme le miel. *In ore,* mais non pas *in stomacho.* Quand il est question de faire operation, etc.

La parolle de Dieu est une medecine, une manne : *Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud* (Luc. 11), en digerant, etc.

C'est pourquoy on void si peu de fruict des predications, et on rebat tant de fois une chose, *manda, remanda, etc.*

Les uns oyent par coustume ou curiosité : *Et volucres cœli comedunt illud* (Luc. 8); Les oyseaux du ciel l'emportent et la mangent: apres qu'ils ont dit leur opinion du predicateur, c'est tout. Les autres avec si peu d'attention, que la parolle de Dieu ne va pas jusques au cœur : *Et natum aruit, quia non habebat humorem;* Ayant prins nayssance, elle s'est incontinent seichée, parce qu'elle n'avoit point d'humeur. Les autres avec tant de vices et mauvaises inclinations, si peu d'humilité et tant de superbe, que ceste divine parolle demeure suffoquée : *Et simul exortæ spinæ suffocaverunt illud.* Si bien qu'elle ne vient pas à son effect.

O que Nostre Seigneur pourroit bien fayre les plaintes de Job :

Quis mihi tribuat auditorem (Job. 31)? Qui me donnera un auditeur de ceux que je desire? qui, entendant la parolle de Dieu de bon cœur, et avec une bonne intention, en rapporte le fruict en patience : *Qui in corde bono et optimo audiens verbum retineat, et fructum afferat in patentia* (Luc. 8). *Qui habet aures audiendi, audiat, etc.*

Ceux qui ne font profict de la parolle, sont semblables à Urie, portant des lettres à Joab sans sçavoir ce qu'elles contiennent. *Estote factores verbi, et non auditores tantum : qui enim verbi auditor est, et non factor, hic comparabitur viro consideranti vultum nativitatis suæ in speculo ; consideravit enim se, et abiit, et statim oblitus est qualis fuerit* (Jac. 1); Ne vous contentez pas d'entendre seulement la parolle, mais mettez-la en prattique : car celuy qui l'escoute et ne la prattique pas, est semblable à un homme, lequel, apres s'estre consideré dans un miroir, s'en va, et oublie incontinent ce qu'il a veu. Mes Frères, soyez donc fervents à ouyr ceste divine parolle ; car : *Evangelium Dei virtus est in salutem omni credenti* (Rom. 1); La parolle de Dieu est vertu pour le salut à ceux qui croyent. Escoutez-la avec humilité : *Statue servo tuo eloquium tuum, in timore tuo* (Psal. 118). Les murailles de vostre Jericho tomberont devant la parolle : *Emittet verbum suum et liquefaciet ea* (Psal. 147). Nostre Josué entrera dedans avec tous ses dons, et y tuëra toutes nos mauvaises habitudes, mortifiant toute nostre ame. Il n'y aura que Rahab de sauvée : Rahab, nostre foy, laquelle ne faysoit point d'œuvres que bastardes. Ainsi regnera en nous Nostre Seigneur. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

SERMON SUR LE MESME SUBJET.

Semen est verbum Dei.
La semence, c'est la parolle de Dieu. (*Luc.* 8.)

O RARE et admirable semence ! semence tirée du ciel, jettée en terre, montant au ciel : semence, laquelle d'elle-mesme produit le fruict éternel ; mais semence delicate, laquelle, si elle n'est receuë en une bonne terre, ne fructifie en aucune façon ; mais d'autant plus abominable est le terroir, qu'elle est admirable et precieuse : *Semen est verbum Dei.* Comme le mesme soleil fait voir au printems la beauté des jardins, des champs, des prez, des bocages, et des riantes campagnes, et descouvre la laideur des esgousts et cloaques : ainsi la mesme semence qui met en prix la fertilité d'un bon champ, fait cognoistre la sterilité de l'autre, et le met en mespris. Combien donc est-il important que la terre soit bien disposée à recevoir ceste saincte semence? La semence est la parolle de Dieu : le fruict c'est la foy, l'esperance, la charité et le salut : la terre c'est nostre cœur. Or, comment est-ce que se disposeroit ce cœur et ceste terre, s'il consideroit qui est celuy qui seme? il verroit que c'est Nostre Seigneur. *Exiit qui seminat seminare semen suum.*

S'il consideroit à quelle intention, il verroit que c'est afin que nous en profittions, *fructum afferamus*. S'il consideroit qui est celuy qui reçoit ceste semence, il verroit que c'est un cœur qui n'est que terre, poudre et cendre, *terra*, *pulvis*, *cinis* : car le semeur le mettroit en attention, la terre en humilité, l'intention du semeur en action. Je m'efforceray de traitter de cecy, mais il faut que ce soit Dieu qui m'assiste pour le faire utilement, parce que c'est *semen suum*, *etc.*, sa semence, etc.

Semen est verbum Dei. Tout ainsi que la terre ne va pas prendre la semence en la grange ou maitayerie, mais le laboureur la porte au champ, et de sa main l'espand à certaine proportion et mesure : ainsi vous diray-je que la parolle de Dieu, selon sa nature, doit estre preschée, semée, et annoncée ; que si elle est escrite, ce n'a pas esté pour abolir la predication, mais plutost pour l'accommoder et enrichir, contre ceste sotte façon de parler de plusieurs qui disent, qu'il ne faut rien croire qui ne soit escrit, et que l'Escriture suffit sans autre parolle de Dieu ; que chacun la peut entendre, et y doit chercher la resolution de sa foy : car si cela estoit, *semen non esset verbum Dei*, la parolle de Dieu ne seroit pas une semence, puisque, quand Nostre Seigneur disoit ceste parolle, l'Evangile n'estoit pas encore escrit, et neantmoins le semeur estoit desja sorty pour semer sa semence. Ce n'estoit donc pas l'Escriture de laquelle il disoit : *Semen est verbum Dei ;* si doncques ce n'estoit pas de l'Escriture, et qu'il n'y ayt point d'autre parolle de Dieu que l'Escriture, *semen non esset verbum Dei.*

Oultre ce, ne confesseront-ils pas que le semeur en ceste parabolle est Nostre Seigneur ? mais où treuveront-ils que Nostre Seigneur ayt jamais escrit l'Evangile ? quand donc il dit : *Semen est verbum Dei*, il entend de la parolle non escrite, mais preschée.

Que si vous voulez voir plus clairement, voyez premierement en quelle façon se reçoit ceste semence : *Hi sunt*, dit-il, *qui in corde bono audientes, verbum retinent;* Ce sont ceux qui ayant ouy la parolle de bon cœur, la retiennent. Si ceux sur lesquels on seme, sont ceux qui escoutent, *audientes*, ceux qui sement, sont *loquentes*, ceux qui parlent. L'ouye ne reçoit sinon la parolle dite, et l'œil l'escrite. Aussi verrez-vous en S. Paul, aux Romains 10 : *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Dei.* 1 ad Cor. 1 : *Prædicamus Christum crucifixum.* 1 ad Thess. 2 : *Verbum auditus Dei.* 1. ad Tim. 2 : *Unus Deus et unus mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus, qui dedit redemptionem semetipsum pro omnibus, etc. In quo positus sum ego Prædicator et Apostolus, etc.* 2 ad Tim. 4 : *Prædica verbum, insta opportune, etc.* Marc. 16 : *Prædicate Evangelium omni creaturæ.*

S. Philippe s'en va par l'inspiration de l'ange sur le chemin qui descendoit de Jericho en Gasa : *Et ecce vir Æthiops potens, etc. Dixit autem Philippo : Accede, et adjunge te ad currum istum, etc.* (Act. 8). Et de fait, pourquoy auroit laissé Nostre Seigneur en son Eglise, les uns Pasteurs, et les autres Docteurs, *alios Pastores et Doctores* (Ephes. 4), si nous n'avions besoin que sa parolle fust annoncée par ceux qui parlent de sa part, et en son esprit?

Attention, etc. Que si on ne peut entendre sans ouyr, que cest

ouyr soit necessaire au salut, avec combien d'attention faut-il escouter la parolle, qui n'est pas parolle humaine, mais parolle de Dieu? car celuy qui parle aux hommes pecheurs, leur dit : *Non estis vos qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis* (Matth. 10). *Qui vos audit me audit, qui vos spernit me spernit* (Luc. 10). *Sic nos existimet homo, ut ministros Christi, et dispensatores mysteriorum Dei* (I. *Cor.* 4).

Et partant Nostre Seigneur, apres la similitude[1], *clamabat : Qui habet aures audiendi, audiat* (Luc. 8).

Je treuve dans l'Evangile que Nostre Seigneur a crié six fois : 1° *Clamabat in templo, dicens : Et me scitis, et unde sim scitis* (Joan. 7). Il a crié dans le Temple : Vous me cognoissez, et sçavez d'où je suis. 2° *Si quis sitit, veniat ad me, et bibat* (*Ibid.*) ; Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moy, et qu'il boive. 3° *Lazare, veni foras* (Joan. 11) ; Lazare, sors dehors. 4° *Qui credit in me, non credit in me, sed in eum qui misit me* (Joan. 12) ; Celuy qui croit en moy, il ne croit pas en moy, mais en celuy qui m'a envoyé. 5° *Eli, Eli, lamazabathani? Deus meus, etc.* (Matth. 27)? Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'avez-vous delaissé? 6° *Clamans voce magna, emisit spiritum* (*Ibid.*) ; Et criant à haute voix, il rendit son esprit. Et maintenant pour la septiesme fois : *Clamabat, dicens : Qui habet aures audiendi, audiat* (Luc. 8) ; Il dit en criant : Qui a des aureilles pour ouyr, qu'il entende ; pour rendre ses auditeurs attentifs à la comparayson qu'il fait de la parolle de Dieu à la semence : *Semen est verbum Dei.* Et comme la semence entre en la terre, et ne demeure pas sur la terre, ainsi faut-il que la parolle de Dieu entre dans le cœur, etc. : *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus* (Psal. 84).

Ori tuo facito ostia, et seras auribus tuis (Eccli. 28).

Heli ad Samuelem : Loquere, Domine, quia audit servus tuus (I. Reg. 3). Telle doit estre l'attention et la reverence.

Humilité, etc. Humilité et reverence, laquelle croistra infiniment, quand nous considererons à qui ceste parolle s'addresse, et que c'est à l'homme : *Quid est homo, quia reputas eum? etc.* (Psal. 143). *Et cum hominibus conversatus est* (Baruch. 3). *Multifariam multisque modis olim Deus loquens Patribus in Prophetis, novissime diebus istis loquutus est nobis hominibus peccatoribus in Filio* (Hebr. 1).

Maria etiam, sedens secus pedes Domini, audiebat verbum illius (Luc. 10). Parce que *semen est verbum Dei;* la semence fructifie plus és vallées, qu'és montagnes : ainsi est-elle comparée à la pluye, laquelle se ramasse et descend és vallées. Moyse (Deut. 32), en ce dernier Cantique : *Audite, cœli, quæ loquor, audiat terra verba oris mei. Concrescat ut pluvia doctrina mea, fluat ut ros eloquium meum*, etc.

Fons sapientiæ verbum Dei (Eccli. 1). *At, qui de fonte vult haurire, inclinet se necesse est*, etc.

DIEU SOIT BENY.

[1] La parabole.

SERMON POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGESIME.

DE L'HONNEUR DEU AU SIGNE DE LA SAINCTE CROIX.

Ecce ascendimus Hierosolymam, et consummabuntur omnia quæ dicta sunt per Prophetas de Filio hominis : tradetur enim gentibus, et illudetur, et flagellabitur, et conspuetur ; et postquam flagellaverint, occident eum, et tertia die resurget.

Voicy que nous montons en Hierusalem, et toutes les choses qui ont esté predites par les Prophetes du Fils de l'homme seront accomplies ; car il sera livré, baffoué, flagellé et mesprisé, et enfin mis à mort, et le troisiesme jour il ressuscitera. (*Luc.* 18.)

QUAND un prince tient la prinse de quelque ville ou quelque notable victoire asseurée, vous le voyez à tous propos parler de la bataille, et nous ne cessons jamais de parler de ce que nous attendons et desirons. Ce que sçauroient bien dire les voyageurs, qui desirant leur arrivée en quelque ville, ne treuvent personne à qui ils ne demandent combien le chemin est long. Ainsi Nostre Seigneur, desirant extresmement de parachever l'œuvre de nostre redemption, s'approchant le tems de sa passion, il en fait des discours et predictions à ses Apostres en plusieurs lieux, et particulierement en la portion evangelique que l'Eglise, nostre saincte mere, nous propose aujourd'huy pour l'entretien de nos ames, où Nostre Seigneur, comme grand capitaine, traitte avec ses Apostres de la victoire qu'il devoit remporter sur le peché et ses complices ; mais auparavant il discourt de la rude bataille de sa passion, ce que les Apostres ne comprirent pas pour l'heure. Afin donc que nous le puissions entendre, invoquons l'assistance du Sainct-Esprit, etc. *Ave*, *Maria*.

L'ESPOUSE celeste, au Cantique, chap. I, parlant de son bien-aymé Sauveur, disoit : *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi, inter ubera mea commorabitur* ; Mon bien-aymé m'est un faisceau de myrrhe, il demeurera entre mes mammelles. Ceste Espouse, ames chrestiennes, ou c'est l'Eglise, ou c'est l'ame devote qui est en l'Eglise, et comme[1] que ce soit, par ces parolles qu'elle dit par le sage Salomon, elle monstre que Nostre Seigneur, vray Espoux et de l'ame et de l'Eglise, luy estoit perpetuellement en memoire, comme le plus aymé de tous les aymez, et plus aymable de tous les aymables. Vous sçavez que l'amitié est ennemye mortelle de l'oubly ; dont[2] les anciens, quand ils la peignoient, luy mettoient pour devise sur ses habicts : *Æstas et hyems, procul et prope, mors et vita*. l'esté et l'hyver, pres et loin, la vie et la mort, comme voulant dire qu'elle n'oublyoit ny en prosperité ny en adversité, ny pres ny loin, ny en la vie ny en la mort.

Mais ceste espouse ne dit pas seulement, qu'elle l'aura tousjours en sa memoire, entre ses mammelles, en son sein, en son cœur ;

[1] Quoi que ce soit. — [2] D'où.

ains comme un boucquet odoriferant, pour monstrer qu'elle prendroit une grande consolation en ceste souvenance; et non-seulement comme un boucquet, mais comme un boucquet de myrrhe : la myrrhe est tres-soüefve[1] à l'odeur, mais son suc est tres-amer. La chere Espouse donc dit, que son bien-aymé luy sera comme un faisceau de myrrhe sur son cœur, pour monstrer qu'elle se ressouviendroit à jamais des amertumes de sa passion douloureuse, *fasciculus myrrhæ*, etc. Ce qui est encore dit avec extresme eslegance par le prophete royal David : *Myrrha et gutta, et casia à vestimentis tuis, a domibus eburneis, ex quibus delectaverunt te filiæ regum in honore tuo* (Psal. 44) : car, parlant au Messie, il luy dit : La myrrhe et la goutte d'icelle[2] et la casse[3], c'est-à-dire, l'odeur de ces precieuses liqueurs, vient de tes vestemens.

Qui sont les vestemens du Sauveur? sinon son corps et son ame, comme dit l'Apostre : *Formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo* (Philip. 2). Et ce corps icy, et l'ame mesme ne respirent que l'odeur de myrrhe, c'est-à-dire, de grandes consolations provenantes d'un fondement douloureux, qui est la passion, lesquels vestemens viennent des maysons d'hyvoire tres-pures, du ciel et de la glorieuse Vierge.

C'est donc la continuelle odeur que sentent les saincts de l'Eglise, que la consolation de la passion. C'est ce qu'enseigne S. Paul : *Recogitate eum qui talem sustinuit à peccatoribus adversus semetipsum contradictionem, ut ne fatigemini animis vestris deficientes* (Hebr. 12); Ressouvenez-vous de celuy qui a soustenu et souffert une si grande contradiction de la part des pecheurs, afin que vous ne perdiez point courage. Et à quoy luy-mesme nous excite disant : *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte, si est dolor sicut dolor meus* (Jer. Thren. 1); O vous tous qui passez par la voie de ce monde, considerez et voyez s'il y a douleur semblable à la mienne. Ce qui a esmeu l'Eglise, vraye espouse de Nostre Seigneur, à tascher par tous moyens de maintenir en la memoire de ses enfans et disciples la passion de nostre divin Sauveur; et partant, entr'autres aujourd'huy, elle met cest Evangile en avant, elle dedie à ceste commemoration tout le caresme, elle la represente au sainct sacrifice de la Messe, à tous coups elle en parle, et pour briefvement à toutes les heures rafraischir ceste souvenance, elle enseigne à chacun de faire le signe de la croix à tous propos. En ses eglises elle propose incontinent le crucifix, en ses processions le crucifix, sur les eglises, aux chemins, et en tous ses exercices elle met tousjours le signe de la croix : et de vray, comment pourroit-elle plus proprement et briefvement representer à nostre entendement la passion de Nostre Seigneur?

Mais, parce que sur ce faict on a voulu censeurer l'Eglise, et nos adversaires ont voulu dire qu'il y avoit de la superstition, il nous faut un peu arrester pour voir leurs raysons. Et ne pensez pas que ce soit hors de propos; car les raysons que les adversaires tiennent estre les principales contre l'usage du signe de la croix, sont sans aucune force. Allons par ordre en ce faict, car il y a plusieurs difficultez entre l'Eglise et les adversaires.

[1] Suave. — [2] D'elle. — [3] Cannelle.

La premiere est, que les adversaires soustiennent qu'il n'en faut point faire[1], et s'il y en a de faites, les rompre et les gaster. L'Eglise dit le contraire, et voicy nos raisons.

1° La memoire de la passion est utile, comme j'ay dit, et diray. Dites-moy, au nom de Dieu, pourquoy ne sera-t-elle aussi utile en signe comme en parolle? Et qui ne void que s'il est utile aux fidelles de leur rementevoir[2] la passion de Jesus-Christ par parolles, il le sera aussi de la leur representer par signes?

2° Nostre Seigneur mesme honnorera sa croix, pourquoy donc ne l'honnorerons-nous pas? Or qu'il soit vray, en S. Matthieu, 24, il est dit, entre les autres signes et prodiges qui arriveront au jour du jugement, que le signe du Fils de l'Homme apparoistra au ciel: *Signum apparebit Filii hominis in cœlo.* Quel signe? la croix sans doubte, mes freres; car quel autre signe, je vous prie? L'estendart de ce prince paroistra, il n'en faut pas doubter; car tous les Peres interpretent ainsi l'Escriture. Je sçay bien que Calvin et les autres citez chez Marlorat, interpretent : *Signum, id est, filius ipse hominis, qui tam manifeste parebit, ac si, edito signo, omnium in se oculos convertisset.* Voyez un peu comme on manie l'Escriture : Quand il y a *signum*, ils interpretent *rem ipsam:* quand il y a *corpus*, ils interpretent *signum.*

Mais oultre ceste apparition nous en avons d'autres, lesquelles, quoy que non si authentiques, sont neantmoins dignes de foy. Car Eusebe raconte que Constantin le Grand la vid, comme luy-mesme recite (*Vita Const.* l. I), avec ces mots : *In hoc signo vinces;* Tu vaincras en ce signe. Puis du tems de Constance sur le mont d'Olivet (Cyr. Hier. *Ep. hac de re*). Au tems de Julien l'Apostat, voulant iceluy faire redresser le temple judaïque en desdain des catholiques, il apparut un cercle argentin au ciel avec la croix (Greg. Naz. *Or.* 2 *in Jul.*). Au tems d'Arcadius, quand il alloit contre les Persans (Prosp., *De promis. divin.*). Du tems d'Alphonse Albuguergue de Bargua, en l'une des contrées des Indes, il en apparut une[3].

3° Parce que l'Eglise en a prattiqué dès les premiers siecles, tesmoin saint Denys en sa *hierarchie ecclesiastique* (4-6), où il dit qu'en toutes choses on usoit du signe de la croix. *Justinus ad Gentiles respondet, Cur ad orientem orent Christiani, cur dextera se signent, et aliis benedicant cum signo crucis: Quia, ait, meliora sunt danda Deo* (De Coron, milit.). Tertullien dit, que les fideles faysoient le signe de la croix à chaque pas, *ab omnem progressum, etc.*

Vous semble-t-il pas que nous avons rayson de suivre plutost la prattique de l'ancienne Eglise, que les fantaysies et difficultez de ces nouveaux venus? Or quelles raysons je vous prie proposent-ils?

1° Que la croix fut dommageable à Nostre Seigneur, donc elle est detestable. Mais si le signe et l'instrument de la douleur que Nostre Seigneur souffrit est detestable, la douleur mesme et la passion de Nostre Seigneur le seroit bien davantage : la croix n'avoit point de mal en soy, et fut embrassée volontairement de Nostre Seigneur, et par icelle il est arrivé à sa gloire et exaltation,

[1] De croix. — [2] Rappeler — [3] Voy. ESTENDART, au tom. 3e.

comme dit sainct Paul aux Philippiens. *Humiliavit semetipsum, propter quod, etc.*

2° Parce que l'enfant seroit fol, qui se playroit à voir le gibet où son pere auroit esté pendu; ne pensons donc plus à la Passion.

Response. Mais, si la passion de Jesus-Christ n'est pas seulement un supplice, ains un sacrifice, certainement la croix est non-seulement un gibet, mais un autel sur lequel a esté consommé l'œuvre de nostre redemption : en ceste qualité elle doit estre en veneration à tous les fidelles, sa memoire leur doit estre recommandable, et son signe precieux, et miserables sont ceux qui la rejettent avec tant de mespris et d'horreur, car, par cela, ils donnent à cognoistre qu'ils n'ont point part à ce qui a esté operé en la croix, etc. Et comment peut-on accorder ceux qui estiment se rendre ignominieux par la croix, avec S. Paul, qui dit, qu'il ne se veut plus glorifier qu'en la croix de Nostre Seigneur Jesus-Christ : *Absit mihi gloriari nisi in cruce Domini nostri, etc.* (Galat. 6). *Prædicamus Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, Gentibus autem stultitiam; ipsis autem vocatis, Judæis atque Græcis, Christum Dei virtutem et Dei sapientiam. Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum et hunc crucifixum* (I. Cor. 1 et 2). *Multi ambulant, quos sæpe dicebam vobis, inimicos crucis Christi* (Philip. 3).

De plus nos adversaires disent, qu'il ne faut pas luy porter l'honneur qu'on luy porte; l'Eglise au contraire. Voicy le pourquoy.

Premierement, tout ce qui est consacré à Dieu est digne d'estre honnoré; or ceste saincte figure est dediée à Dieu, donc, etc.

Que tout ce qui est dedié à Dieu, soit digne d'estre honnoré, on le preuve parce que l'Escriture l'appelle quasi partout sainct. Pourquoy appelle-t-on le dimanche sainct? Pourquoy l'escabeau des pieds, sainct? *Solve calceamenta pedum, locus enim in quo stas, terra sancta est* (Exod. 3). Le Psalmiste : *In noctibus extollite manus vestras in sancta* (Psal. 133), *id est Deo dicata;* et au psal. 98 : *Adorate scabellum pedum ejus, quoniam sanctum est.* Cest escabeau est le temple, comme disent les Chaldeens; c'est l'arche de l'alliance, comme disent les Hebrieux, et comme que ce soit, c'est tousjours pour nous. Et on infere de là efficacement que ceste saincte figure est digne d'estre honnorée, puisqu'elle est consacrée à Dieu.

2° A rayson de tout ce qui est dit cy-devant : car, si Nostre Seigneur l'a colloquée au ciel, s'il l'a monstrée avec de si signalez effects, n'est-ce pas nous la rendre honnorable?

3° Parce que la croix nous a esté comme le sceptre et siege royal de Nostre Seigneur : *Et principatus ejus super humerum ejus* (Isa. 9). *Commoveatur a facie ejus universa terra : dicite in gentibus, quia Dominus regnavit* (Psal. 95). Selon la version des septante interpretes, il y avoit *à ligno;* mais, au recit de Justin (*Dial. cum Tryphone*), les Juifs osterent ce mot.

Si donc la croix est le signe du pouvoir et royaume de Nostre Seigneur, pourquoy ne l'honnorerons-nous pas? etc.

Que si le buisson où Dieu comparut meritoit tant de respect, etc.

Si l'arche d'alliance, comme il est dit au psal. 131 : *Introibo in*

tabernaculum ejus, adorabo in loco ubi steterunt pedes ejus, etc. Il se peut proprement tourner : *Adorabo locum vel scabellum pedum ejus.* Pourquoy non ce siege royal? *Ego, si exaltatus fuero à terra, omnia traham ad me ipsum* (Joan. 12), *tanquam omnium Princeps et Dominus.*

4° Pour les grands effects qu'il plaist à Dieu de faire par ce memorial, et particulierement contre les demons qui la haïssent, de quoy Lactance rend tesmoignage, (*l.* 4, *c.* 27, et Greg. Naz. *orat.* 1 et 2. *in Jul.*). Il vid parmy les sacrifices et augures les diables, comme il desiroit; il se signe, ils disparoissent. A quoy tendent toutes ces visions? etc.

5° Parce qu'en sa figure, qui estoit le serpent d'airain, elle fut honnorée avant que d'estre (Num. 21); pourquoy non en sa memoire apres avoir esté? *Et sicut exaltavit Moyses serpentem, ita exaltari oportet Filium hominis* (Joan. 3).

6° Parce que ceste veneration est tres-ancienne en l'Eglise. Tertullien respond aux Gentils qui tançoient ceux qui adorent la croix. Constantin deffendit qu'on n'y pendist plus personne, afin qu'elle fust en honneur et non pas en horreur, *Ut honori esset non horrori* (*Aug. Serm.* 18. *de verbis*). Theodose deffendit qu'on ne la peignist plus en terre : *Cum vidisset humi crucem erigi, jussit dicens: Cruce Domini frontem et pectus munire debemus, et pedibus eam terimus* (*Paul. diac. lib. rer. Rom.*).

7° Nos anciens portoient la croix au col, comme tesmoigne S. Gregoire Nissene[1] de sa sœur Macrine, etc.

DIEU SOIT BENY.

SERMON POUR LE MERCREDY DES CENDRES.

Cùm jejunatis, nolite fieri sicut hypocritæ tristes; exterminant enim facies suas, ut pareant hominibus jejunantes.

Quand vous jeusnerez, dit Nostre Seigneur, n'imitez point les hypocrites, qui paroissent tristes et abattus de visage, afin que leur jeusne soit cogneu des hommes. (*Matth.* 4.)

Ces quatre premiers jours de la saincte quarantaine sont comme le fondement et l'entrée d'icelle, et en iceux nous nous devons specialement preparer pour bien observer le caresme, et nous disposer à bien jeusner la saincte quarantaine; c'est pourquoy j'ay dessein de vous parler, en ceste exhortation, des conditions qui doivent accompaigner le jeusne, pour le rendre bon et meritoire devant Dieu; mais briefvement et le plus familierement qu'il me sera possible : ce que j'observeray tousjours, tant au discours que je feray aujourd'huy, qu'en ceux que je desire vous faire tous les jeudis et dimanches du caresme, qui seront les plus simples et propres pour vostre instruction, que je pourray.

Or, pour parler maintenant du jeusner, et de ce qu'il faut faire

[1] De Nysse.

pour bien jeusner, il faut avant toutes choses sçavoir, que le jeusne de soy n'est pas une vertu, quoy que souventes fois il en soit un acte; car les justes et les pecheurs, les chrestiens et les payens jeusnent : et les anciens philosophes jeusnoient souvent, et recommandoient fort le jeusne, sans que pour cela l'on pust dire qu'ils fussent vertueux, ny qu'ils prattiquassent une vertu en jeusnant, puisque le jeusne de soy n'est pas une vertu, sinon en tant qu'il est accompaigné des conditions qui le rendent agreable à Dieu : d'où vient qu'il profitte aux uns, et non aux autres, parce qu'il n'est pas prattiqué esgalement de tous; ce qui se void souvent aux personnes du monde, lesquelles pensent que pour bien jeusner, il ne faille sinon se garder de manger des viandes prohibées. Or, ceste pensée est trop grossiere, pour entrer dans l'esprit des religieuses et personnes dediées à Dieu, comme sont celles à qui je parle, lesquelles sçavent bien qu'il ne suffit pas, pour bien jeusner, de jeusner exterieurement, si l'on ne jeusne encore interieurement, et si le jeusne de l'esprit n'accompaigne celuy du corps.

C'est pourquoy Nostre Seigneur, qui a institué le jeusne, a bien voulu enseigner à ses Apostres comme il falloit jeusner, pour en tirer du profict et de l'utilité; car, sçachant que pour tirer la force et l'efficace du jeusne, il falloit faire autres choses que de s'abstenir des viandes prohibées, il instruit ses disciples, et en leurs personnes tous les chrestiens, des conditions qui le doivent accompaigner, ainsi que nous voyons en l'Evangile de ce jour.

Or, le jeusne bien prattiqué a ceste proprieté, de fortifier l'esprit et l'eslever à Dieu; de mortifier la chair et la sensualité, et l'assujettir à la rayson; de donner force pour vaincre et amortir les passions, et surmonter les tentations; et par le jeusne, le cœur est mieux disposé pour servir Dieu plus purement, et s'occuper és choses spirituelles.

J'ay donc pensé que ce ne seroit pas une chose inutile, de vous dire ce qu'il faut faire pour bien jeusner la saincte quarantaine; car, bien que tous les chrestiens soient obligez de le sçavoir et de le prattiquer, si est-ce[1] que les religieuses et personnes dediées à Dieu y ont une plus particuliere obligation. Or, entre toutes les conditions requises pour bien jeusner, je me contenteray de vous en marquer trois principales, sur lesquelles je vous diray familierement quelque chose.

La premiere condition est, qu'il faut jeusner de tout son cœur, c'est-à-dire de bon cœur, generalement et entierement. S. Bernard, parlant du jeusne, dit qu'il faut sçavoir, non-seulement pourquoy il a esté institué, mais encore comme il se doit garder. Il dit donc que le jeusne a esté institué de Nostre Seigneur, pour remede à nostre bouche et à nostre gourmandise : et pour ce que le peché est entré au monde par la bouche, il faut aussi que ce soit la bouche qui fasse penitence, par la privation des viandes prohibées et deffenduës par l'Eglise, en s'abstenant d'icelles l'espace de quarante jours. Mais, dit ce glorieux sainct, comme ce n'est pas nostre bouche seule qui a offensé Dieu, ains aussi tous les autres sens et

[1] Encore est-il.

membres du corps, il faut que nostre jeusne soit general et entier, et que nous les fassions tous jeusner par la mortification; car, comme dit ce grand sainct, si nous avons offensé Dieu par les yeux, par les aureilles, par la langue, et par tous les autres sens du corps, pourquoy ne les ferons-nous pas jeusner?

Or, non-seulement, pour bien observer le sainct jeusne, il faut faire jeusner les sens exterieurs du corps; mais encore les puissances et facultez interieures de l'ame, c'est-à-dire l'entendement, la memoire et la volonté, d'autant que l'homme a peché et du corps et de l'esprit.

Hélas! combien de pechez sont entrez en l'ame par la convoitise des yeux, et par les regards desreglez! c'est pourquoi il les faut faire jeusner en les portant baissez, et ne leur permettant pas de regarder des choses vaines et illicites. Il faut aussi faire jeusner les aureilles, les empeschant d'entendre des discours superflus et inutiles, qui ne servent à rien que de remplir l'esprit de vaines imaiges et representations. Il faut aussi faire jeusner la langue, ne luy permettant pas de dire des choses inutiles et superfluës : en somme, il faut retrancher les discours vagabonds de l'entendement, les vaines imaiges et representations de nostre memoire, et tenir la bride à nostre volonté, à ce qu'elle n'ayme ny ne tende qu'au souverain bien, et par ce moyen accompaigner le jeusne exterieur du corps, de l'interieur[1] de l'esprit.

C'est ce que nous veut representer l'Eglise en ce sainct tems de caresme, nous exhortant de faire jeusner nos yœux, nos aureilles et nostre langue; et pour cela elle quitte tous ses chants de resjouïssance, afin de mortifier l'ouye, ne disant plus d'*alleluya*, qui est un chant d'allegresse, et se revest de couleur sombre et obscure, pour mortifier la veuë; et pour nous monstrer que, pendant ceste saincte quarantaine, il faut accompaigner le jeusne exterieur de l'interieur, elle nous dit aujourd'huy ces parolles de la Genese : *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris* (Gen. 3); Ressouviens-toy, ô homme, que tu es poudre et cendre, et que tu retourneras en cendre; comme si elle nous vouloit dire : O homme, ressouviens-toy que tu es mortel; ressouviens-toy de ta fin derniere, et que ce ressouvenir te porte à quitter maintenant toutes les considerations playsantes, joyeuses et agreables, pour remplir ton entendement et ta memoire de pensées ameres, aspres et douloureuses, faysant non-seulement jeusner le corps par l'abstinence des viandes prohibées, mais encore l'esprit par telles pensées et considerations.

Les chrestiens de la primitive Eglise, pour mieux observer le sainct caresme, s'abstenoient pendant tout ce tems des conversations ordinaires avec leurs amys, et se retiroient en solitude, et en des lieux ecartez du commerce du monde. Et les chrestiens d'environ l'an 400 apres la venuë de Nostre Seigneur, estoient si soigneux de bien faire la saincte quarantaine, qu'ils ne se contentoient pas de s'abstenir des viandes prohibées, mais encore ils ne mangeoient ny poissons, ny laict, ny beurre, ains se nourrissoient seulement

[1] Du jeûne intérieur.

d'herbes et de racines ; et non contens de faire jeusner le corps de la sorte, ils faysoient encore jeusner l'esprit et toutes les puissances de l'ame, et en signe de penitence ils mettoient un sac sur leur teste avec de la cendre, et retranchoient les conversations ordinaires pour faire jeusner la langue et l'ouye, ne parlant ny oyant aucunes choses vaines et inutiles. Et pendant ce temps, ils s'exerçoient particulierement à l'orayson et meditation, et à de grandes et aspres penitences; ils mattoient leur chair, et faysoient jeusner tous leurs membres, et tous leurs sens exterieurs et interieurs; mais le tout gayement, et d'une franche liberté, sans force ny contrainte, et ainsi leurs jeusnes estoient faits d'un cœur entier et general. Car, puisque ce n'est pas la bouche seule qui a peché, mais encore tous les autres sens de nostre corps, et que toutes les puissances de nostre ame, nos passions et appetits sont remplis d'iniquitez, il est bien raysonnable, pour rendre nostre jeusne entier et meritoire, qu'il soit general, c'est-à-dire, qu'il soit prattiqué par le corps et par l'esprit : qui est la premiere condition qu'il faut observer pour bien jeusner.

La seconde est, de ne point jeusner par vanité, ains par charité, et avec humilité; car, si nostre jeusne n'est fait en charité, il ne sera point meritoire, ny agreable à Dieu. Tous les anciens Peres l'ont ainsi desclaré; mais particulierement le grand S. Augustin, S. Ambroise, et S. Thomas. Le grand apostre S. Paul, en l'Epistre que nous lisions dimanche à la saincte Messe (I. Cor. 13), exhortoit les Corinthiens, pour rendre leurs œuvres agreables à Dieu, de faire toutes choses en charité et par charité. Donc, si nostre jeusne est fait sans charité, il sera vain et inutile, parce que le jeusne, comme toutes nos autres œuvres, qui ne sont pas faites en charité, ne peuvent aussi estre agreables à Dieu. Car, quand vous vous discipliniez [1] tous les jours, et feriez de grandes prieres et oraysons, si vous n'avez la charité, cela ne profittera point; et quand mesme vous feriez des miracles, si vous n'avez la charité, cela n'est rien : bien davantage, si vous souffriez le martyre sans la charité, vostre martyre ne vaudroit rien, ny ne seroit point meritoire devant les yeux de Dieu.

Je dy de plus, que si vostre jeusne n'est encore fait avec humilité, et que l'humilité n'accompaigne la charité, il ne vaut rien, ny ne peut estre agreable à Dieu. Quelques philosophes payens ont jeusné; mais, parce que leur jeusne a esté sans humilité, il n'a pas esté regardé de Dieu. Plusieurs grands pecheurs jeusnent, mais d'autant qu'ils sont sans charité et sans humilité, ils n'en retirent aucun profict. Tout ce que vous faites sans charité, dit le grand Apostre, ne vous profittera de rien; de mesme peut-on dire de l'humilité. Si donc vous jeusnez sans humilité, vostre jeusne ne vaudra rien; et si vous manquez d'humilité, il est certain que vous manquez aussi de charité, parce qu'il est impossible d'avoir la charité sans estre humble, et d'estre veritablement humble sans avoir la charité, ces deux vertus ayant une telle sympathie et convenance par ensemble, qu'elles ne peuvent jamais aller l'une sans l'autre.

[1] Se discipliner, *se frapper de la discipline.*

Mais, qu'est-ce que jeusner par humilité? c'est ne point jeusner par vanité, ce qui se fait en plusieurs manieres; mais je me contenteray de vous en dire une, pour ne pas charger vostre memoire de beaucoup de choses. Jeusner doncques par vanité, c'est jeusner par sa propre volonté, d'autant que la propre volonté n'est point sans vanité : et qu'est-ce que jeusner par sa propre volonté? c'est jeusner comme nous voulons, et non point comme les autres veulent; c'est jeusner en la façon qu'il nous plaist, et non point comme l'on nous ordonne et conseille.

Vous treuverez des personnes qui veulent jeusner plus qu'il ne faut, et d'autres qui ne veulent pas jeusner autant qu'il faut : qui fait cela, sinon la vanité et propre volonté? car, tout ce qui vient de nous-mesmes nous semble tousjours meilleur, et plus aysé à faire que ce qui nous est ordonné et enjoint par les autres, quoy que plus utile et plus propre pour nostre perfection. Cela nous est naturel, et vient du grand amour que nous nous portons à nous-mesmes : ce qui fait que tout ce qui vient de nostre propre choix et eslection, nous l'estimons et l'aymons beaucoup plus que ce qui vient d'autruy, et y avons tousjours une certaine complaysance qui nous facilite les choses les plus arduës et difficiles; et ceste complaysance procede pour l'ordinaire de vanité. Vous treuverez des personnes qui voudront jeusner tous les samedys de l'année, et non le caresme; et d'autant que ce jeusne vient de leur propre volonté, il leur semble qu'il est plus sainct, et qu'il les conduira à une plus grande perfection, que ne feroit pas le jeusne du caresme qui leur est commandé. Qui ne void que ces personnes ne veulent pas jeusner comme il faut, ains comme elles veulent?

Il y en a d'autres qui veulent jeusner plus qu'il ne faut, et c'est de quoy se plaignoit le grand Apostre escrivant aux Romains : *Alius credit se manducare omnia; qui autem infirmus est, olus manducet* (Rom. 14). Nous nous treuvons en peine, disoit-il, avec deux sortes de personnes : les unes veulent manger des viandes prohibées, et ne veulent pas jeusner comme il faut, le pouvant faire, et d'autres qui sont infirmes qui ne veulent manger que des herbes, et veulent jeusner plus qu'il ne faut. Il s'en treuve encore aujourd'huy plusieurs parmy le monde, de ceste premiere sorte, et qui alleguent des raysons pour manger des viandes prohibées sans necessité, ne se contentant pas de celles de caresme; mais je ne suis pas icy pour parler à telles sortes de gens, d'autant que c'est à des religieuses à qui j'addresse ce discours. Je ne parleray doncques que de ceux qui veulent jeusner plus qu'il ne faut, parce que c'est d'ordinaire avec eux qu'on a le plus de peine; car, quant aux premiers, nous leur faysons clairement voir qu'ils contreviennent aux commandemens de l'Eglise, et desobeyssent à la loy de Dieu : *Qui autem infirmus est, olus manducet.*

Il y en a d'autres qui sont foibles et infirmes, qui ne peuvent pas jeusner, avec lesquels on a plus de peyne, parce qu'ils ne veulent point ouyr de raysons pour sçavoir qu'ils ne sont pas obligez de jeusner plus qu'il ne faut, c'est-à-dire, plus qu'ils ne peuvent, et ne veulent point user des viandes qui leur sont ordonnées et necessaires pour leurs infirmitez. Certes, ces personnes ne veulent pas jeusner par humilité, ains par vanité, et de leur propre volonté,

ne recognoissant pas qu'estant foibles et infirmes, elles feroient beaucoup plus pour Dieu, de se sousmettre et d'user des viandes qu'on leur ordonne, et ne pas jeusner par l'ordonnance de ceux à qui elles doivent obeyr, que de le faire de leur propre volonté; car si bien, à cause de leur foiblesse, la bouche ne peut pas jeusner, il faut qu'elles se contentent de faire jeusner tous les autres sens du corps, et les passions, et puissances de l'ame.

Ne jeusnez point, dit Nostre Seigneur, comme les hypocrites, lesquels, quand ils jeusnent, sont tristes et melancholiques, afin d'estre louëz et estimez des hommes : *Cum jejunatis, nolite fieri sicut hypocritæ tristes; exterminant enim facies suas, ut pareant hominibus jejunantes.* Mais quand vous jeusnez, que vostre jeusne se fasse en secret, et ne soit point veu des hommes, et pour cela, lavez vostre face et oignez vostre chef, et vostre Pere celeste, qui void le secret de vostre cœur, vous en rescompensera : *Tu autem, cum jejunas, unge caput tuum, et faciem tuam lava, ne videaris hominibus jejunans, sed Patri tuo, qui est in abscondito; et Pater tuus, qui videt in abscondito, reddet tibi.* Or, Nostre Seigneur ne vouloit pas dire que nous ne nous devions point soucier de l'edification du prochain; ô non certes! *Providentes enim bona, non tantum coram Deo, sed etiam coram hominibus* (II. Cor. 8). Nous avons soin, dit le grand Apostre, de faire nos bonnes œuvres non-seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes. Et Nostre Seigneur mesme, en l'Evangile, nous ordonne de donner bon exemple à nostre prochain : *Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est* (Matth. 5); Que vostre lumiere, dit-il, luise devant les hommes, afin que voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient vostre Pere celeste. Donc, ceux qui jeusnent la saincte quarantaine ne s'en doivent point cacher, puisque l'Eglise l'ordonne; car il est bon que chacun sçache que nous gardons ses commandemens, et observons le jeusne, d'autant que nous sommes obligez de donner bonne edification, et d'oster tout subjet de scandale à nos freres. Mais, quand Nostre Seigneur dit : *Faites vostre jeusne en secret*, il veut dire : Ne le faites point pour estre veus ny estimez des creatures; ne faites point ce que vous faites pour les yeux des hommes : soyez soigneux de les bien edifier; mais ne faites point vos œuvres afin qu'ils vous estiment saincts et vertueux; ne faites point comme les hypocrites, ne taschez point de paroistre plus saincts qne les autres, en faysant plus de jeusnes et de penitences qu'eux.

Le glorieux S. Augustin, en la regle qu'il a escrite pour ses religieux et en celle des religieuses, ordonne qu'on suive la vie commune, comme voulant dire : Ne soyez pas plus vertueux que les autres, suivez la communauté autant qu'il vous sera possible; ne faites pas plus de jeusnes, d'austeritez, et de mortifications qu'il vous en est ordonné; faites seulement ce que les autres font, et ce qui vous est commandé par vos regles, et vous contentez de cela : car, bien que le jeusne et les autres penitences puissent estre bonnes et louables, si est-ce neantmoins que n'estant pas faites par ceux avec lesquels vous vivez, il y a de la singularité et par con-

sequent de la vanité, ou du moins de la tentation de vous sur-estimer à ceux qui ne font pas comme vous, et d'avoir quelque complaysance en vous-même, comme si vous estiez plus sainct que ceux qui ne font pas telle chose. Et partant, suivez la communauté en tout, dit le grand S. Augustin : que les forts et robustes mangent ce qui leur est donné, et se contentent de garder les jeusnes marquez par leurs regles; et que les foibles et infirmes reçoivent ce qui leur est presenté pour leurs infirmitez, sans vouloir faire ce que font les robustes; et que les uns et les autres ne s'amusent point à regarder ce que celuy-cy mange, et ce que celuy-là ne mange pas, mais que chacun se contente de faire ce qui luy est ordonné, et par ce moyen vous eviterez la vanité et particularité.

Il s'en treuve quelquesfois, lesquels, pour faire voir que ce n'est pas mal fait de ne pas suivre la vie commune, se couvrent de pretextes, et rapportent l'exemple de S. Paul, premier hermite, qui demeura plusieurs années dans une grotte sans oüyr la saincte Messe, disant qu'ils peuvent donc bien à son imitation demeurer retirez en solitude sans sortir pour aller aux offices divins. O certes! vous vous trompez; car ce qu'en a fait S. Paul n'a esté que par une inspiration particuliere de Dieu, qui doit estre admirée, et non pas suivie et imitée. Dieu luy inspira ceste retraite si extraordinaire, pour rendre recommandables les deserts qui devoient par apres estre habitez par tant de si saincts religieux; mais ce n'estoit pas neantmoins afin que chacun suivist sa maniere de vie, ains afin qu'il fust à tous un miroir et prodige de vertu pour estre admiré et non pas imité. Autant en devons-nous faire de la vie du grand Simeon Stylitte, qui demeura quarante-quatre ans sur une colonne, faysant chaque jour deux cens actes d'adoration, par des genuflexions; car il faysoit cela, aussi bien que S. Paul, premier hermite, par une inspiration toute particuliere de Dieu, qui vouloit faire voir en ce sainct un prodige et un miracle de sainctetè; et comme dés ceste vie il y a des hommes qui sont appellez pour mener une vie toute celeste et angelique, et laquelle on doit considerer avec reverence, non pour suivre leurs exemples, mais pour remercier Dieu des graces qu'il leur a faites; et ne faut pas penser que, pour les imiter, il seroit mieux de se retirer à part sans converser avec les autres, ny faire ce qu'ils font, en s'adonnant à de grandes penitences, et faysant des choses extraordinaires. O non! dit S. Augustin, ne paroissez point plus vertueux que les autres; contentez-vous de faire ce qu'ils font.

Faites donc vos œuvres en secret, et non pour les yeux des hommes, et ne faites pas comme l'araignée, ains comme l'avette [1], qui est le symbole de l'ame humble. L'araignée fait son travail à la veuë de tout le monde, et jamais en secret; elle va filant et ourdissant sa toile par les vergers, d'arbres en arbres, dans les maysons, aux fenestres et planchers : en somme, elle travaille tousjours en public; en quoy elle ressemble aux esprits vains et hypocrites, qui ne peuvent rien faire en secret, ains font toutes leurs œuvres pour estre veus et admirez des hommes; aussi telles œuvres ne

[1] L'abeille.

sont que toiles d'araignées, propres à estre jettées dans le feu d'enfer. Mais les avettes, comme plus sages et prudentes, font leur miel en secret dans leur ruche, où personne ne les peut voir, se bastissant de petites cellules pour travailler en cachette : en quoy elles representent fort bien l'ame humble, qui est tousjours retirée en soy-mesme, sans rechercher aucune gloire, ny pretendre aucune loüange de ce qu'elle fait, tenant son intention secrette, se contentant que Dieu seul voye et cognoisse ses œuvres. Je vous rapporteray un exemple sur ce subjet, de S. Pachome ; mais familierement, car c'est ainsi que je veux tousjours traitter avec vous. Ce grand sainct s'estant une fois apperceu qu'un de ses religieux, ayant fait deux nattes par jour, les avoit exposées à la veuë de tous les autres religieux, il recogneut tout aussi-tost que ceste action procedoit de vanité, quoy que pas un de ces bons Peres ne pensast pourquoy ce bon frere faysoit cela, d'autant qu'ils n'alloient point picquotant sur les actions les uns des autres ; ils ne pensoient qu'à faire simplement leur devoir, et n'estoient point comme ceux qui vont tousjours espluchant et examinant les actions du prochain, faysant sur tout ce qu'ils voyent des commentaires et des interpretations. O certes! ces bons religieux ne faysoient point cela, et ne penserent rien de celuy qui avoit ainsi estendu ses deux nattes. Mais S. Pachome, qui estoit son superieur, et à qui seul appartenoit d'examiner les mouvemens qui l'avoient poussé à cela, entra un peu en consideration sur ceste action ; et comme Dieu donne tousjours sa lumiere à ceux qui conduisent les ames, il luy fit cognoistre que ce religieux avoit esté poussé d'un esprit de vanité et de complaysance, d'avoir fait deux nattes en un jour, et qu'il ne les avoit ainsi mises et exposées à la veuë des autres, sinon afin qu'on vid qu'il avoit bien travaillé, estant pour lors la coustume de ces anciens religieux, de gaigner leur vie au travail de leurs mains, exerçant leur corps au travail manuel, et leur esprit à la priere, joignant ainsi l'action avec l'orayson et contemplation. Or, leur travail plus ordinaire estoit de faire des nattes, et chacun en devoit faire une par jour, et celuy-cy en ayant fait deux pensoit estre plus habile que les autres, et, pour se faire estimer, les avoit exposées à leur veuë ; mais S. Pachome, qui avoit l'esprit de Dieu, les luy fit jetter au feu, et puis dit à tous les religieux qu'ils priassent Dieu pour celuy qui avoit travaillé pour l'enfer ; et oultre ce, le fit mettre cinq mois en prison pour penitence de sa faute, luy ordonnant de faire deux nattes chaque jour, afin de servir d'exemple à tous les autres, et leur apprendre à faire leurs actions avec esprit d'humilité, et non de vanité.

Cum jejunatis nolite fieri sicut hypocritæ, tristes. Que vostre jeusne donc, dit Nostre Seigneur, ne ressemble point à celuy des hypocrites, qui font des mines melancholiques, et qui, ne regardant qu'à l'exterieur, n'estiment saincts que ceux qui sont maigres, pasles et deffaits, comme si la saincteté consistoit en cela. C'est une grande misere de l'esprit humain, qui ne regarde qu'à l'apparence exterieure des choses, et est si plein de vanité, qu'il fait quasi toutes ses œuvres pour paroistre devant les hommes : mais, dit Nostre Seigneur, ne faites pas cela, car c'est ce que font les

hypocrites, ains que vostre jeusne se fasse en secret pour playre aux yeux de vostre Pere celeste, qui le regardera et vous en recompensera.

La troisiesme condition qu'il faut avoir pour bien jeusner, et laquelle est en quelque façon comprise en celle que nous venons de dire, c'est de ne regarder que Dieu seul, et de faire tout pour luy plaire, se retirant en soy-mesme, nous contentant que sa divine Majesté et ses anges voyent et cognoissent nos bonnes œuvres. Et quoy que tous les hommes ne doivent rechercher en tout ce qu'ils font que de playre à Dieu seul, si est-ce que les religieux et personnes qui luy sont plus specialement dediées, le doivent faire avec un soin tout particulier, ne visant qu'à le contenter et luy estre agreables. C'est ce que dit tres-bien Cassian, ce grand Pere de la vie spirituelle, au livre de ses *Collations*, qui est certes admirable, et il y a eu des saincts qui en faysoient tant d'estat, qu'ils ne se couchoient jamais sans en avoir leu un chapistre pour recueillir leur esprit en Dieu. Que nous profittera-t-il de faire nos actions, dit-il, pour les yeux des hommes? rien que vanité et complaysance, qui ne serviront que pour l'enfer; mais, si nous faysons nostre jeusne et toutes nos œuvres pour playre à Dieu seul, nous travaillerons pour l'eternité, sans nous complayre à nous-mesmes, ny sans nous soucier si nous sommes veus des hommes ou non, d'autant que ce n'est point d'eux que nous attendons nostre rescompense.

Il faut donc faire son jeusne en humilité et en verité, c'est-à-dire pour Dieu, et pour playre à luy seul, et non pas en mensonge et hypocrisie; et ne faut point s'amuser à de vaines recherches, pour sçavoir si tous sont obligez au jeusne ou non, et pourquoy il est commandé : il suffit de sçavoir qu'il est ordonné pour faire penitence, à cause du peché que nostre premier pere Adam commit en rompant le jeusne qui luy avoit esté commandé, par la deffense que Dieu luy avoit faite de manger du fruict de l'arbre deffendu; et pour ce, il faut que la bouche fasse penitence, en s'abstenant des viandes prohibées par la saincte Eglise. C'est à quoy plusieurs ont de la difficulté; mais je ne suis pas icy pour leur respondre : je diray seulement que ceux qui contreviennent aux ordonnances et commandemens de Dieu et de la saincte Eglise, et qui font des interpretations sur ce qui leur est ordonné, et veulent faire les discrets sur les choses commandées, se mettent en peril de mort et de damnation eternelle; car toutes les raysons de leur propre volonté et discretion humaine, contraires à la volonté de Dieu, ne sont dignes que du feu eternel.

Enfin, pour conclure ce discours, je dis encore que pour bien observer le jeusne de la saincte quarantaine, il faut faire trois choses. La premiere, que vostre jeusne soit entier et general, c'est-à-dire, que vous fassiez jeusner tous les membres et sens de vostre corps, et toutes les puissances de vostre ame, portant la veuë basse, ou du moins plus basse qu'à l'ordinaire, gardant plus de silence, ou gardant celuy qui vous est ordonné plus ponctuellement qu'à l'accoustumée, mortiflant l'ouye et la langue, pour n'ouyr ny dire aucune chose vaine et inutile, et l'entendement pour ne considerer que des choses sainctes et pieuses, tenant vostre esprit

attaché aux pieds du Crucifix, par la consideration des douleurs de Nostre Seigneur, remplissant vostre memoire du souvenir des choses aspres et douloureuses qui vous portent à la contrition, quittant la souvenance des choses joyeuses et qui apportent de la satisfaction, tenant encore la bride à vostre volonté en mortifiant tous ses desirs et affections, afin qu'elles ne tendent qu'au souverain bien : en ce faysant, vostre jeusne sera entier et general, interieur et exterieur; en un mot, vous ferez jeusner le corps et l'esprit. La seconde chose est, que vous ne fassiez pas vostre jeusne ny vos bonnes œuvres pour les yeux des hommes et par vanité, ains en charité et humilité. Et la troisiesme, que vous fassiez toutes choses, et par consequent vostre jeusne, pour playre à Dieu seul, auquel soit honneur et gloire par tous les siecles des siecles. Au nom du Pere, et du Fils, et du Sainct-Esprit. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARESME.

Ductus est Jesus in desertum à Spiritu, ut tentaretur à diabolo.

Jesus fut conduict dans le desert par le Sainct-Esprit, pour estre tenté du diable. (*Matth.* 4.)

Voicy bien la description du duel le plus grand et le plus memorable qui fut jamais veu : les parties sont tres-puissantes de costé et d'autre, hardies et courageuses à toute extremité, les armes dangereuses, l'inimitié irreconciable; la fin ne peut estre que la victoire, car il n'y a point de composition qui puisse terminer ce combat. Les parties sont Dieu et le diable, les armes sont la parolle de Dieu : l'inimitié est fondée sur une rebellion. Description que l'Eglise nous fait aujourd'huy pour nous donner courage à semblable execution; car nous devons suivre nostre capitaine qui se bat aujourd'huy, et nostre vie n'est qu'un perpetuel combat sur la terre : mais sur-tout en ce tems de caresme où nous aspirons à la penitence. Il nous faut attendre de recevoir des attaques plus rudes et plus frequentes qu'en aucune autre sayson. Voicy le tems de nostre recolte spirituelle; c'est ce qui fera mettre les forces ennemyes en campagne pour nous l'empescher. Il faut se battre à bon escient : l'exemple de Nostre Seigneur est devant nos yeux; l'ennemy n'est pas invincible : si nous taschons de suivre nostre Maistre, sans doubte[1] que la victoire nous en demeurera. C'est le subjet de l'Evangile, que je traitteray maintenant; mais que l'Esprit Sainct, qui assista Nostre Seigneur en ce combat, m'assiste pour vous bien instruire, et vous pour me bien escouter : ce que nous luy devons demander par les intercessions de Nostre-Dame. *Ave, Maria.*

Il y a en ce monde trois sortes de biens pour l'homme, l'utile, le delectable, l'honneste, et sommes attirez à toutes entreprises, et

[1] Certainement.

à toutes actions, par l'un de ces trois moyens, ou par l'utilité, ou par le playsir, ou par l'honnesteté. Mais il n'y a que l'honnesteté qui soit justement proportionnée à nostre volonté; car, que la volonté s'estende tant qu'elle voudra sur le desir de l'honnesteté, jamais elle ne sera que bonne et loûable : que si elle s'adonne à l'utilité et au playsir, hors certaine mesure et limites, elle en demeure mauvaise. Le desir de l'utilité, s'il est trop grand, se tourne en avarice; mais le desir du playsir se peut treuver en l'esprit et au corps, et le corporel s'appelle *luxure*, le spirituel s'appelle *gloire* et *superbe*, qui sont les trois grands maux de ce monde. Car, comme dit S. Jean : *Omne quod est in mundo, aut est concupiscentia carnis, aut concupiscentia oculorum, aut superbia vitæ* (I. Joan. 2). C'est-à-dire, nous nous devons garder de trois choses, de la luxure, de l'avarice, et de la superbe; car nous pouvons exceder en desirant trop de moyens exterieurs, trop de commoditez au corps, et trop d'honneur à l'esprit. Et suivant ces trois sortes de vices, Satan livre aujourd'huy trois puissans assauts à ce grand et divin Capitaine. Car, quant aux playsirs du corps, il luy dit : *Si filius Dei es; dic ut lapides isti panes fiant;* Si tu es le fils de Dieu, dis que ces pierres se changent en pains. Quant à la superbe : *Mitte te deorsum;* Jette-toy en bas. Quant à l'avarice : *Hæc omnia tibi dabo;* Je te donneray toutes ces choses. Mais, bien assailly, bien deffendu. Voyons un peu le tems et les occasions par le discours de l'Evangile. *Tunc ductus est Jesus in desertum à Spiritu, ut tentaretur à diabolo.*

Tunc
- *Post baptismum, ut ostendat Christianos ad pugnam vocatos.*
- *Antequam prædicaret, ut ostendat vitam prædicatoris obnoxiam tentationibus.*

Secessit in montem, ut ostendat tentationes ubique sequi hominem.

Ductus est
- *Exprimitur ductus Sancti Spiritus, ut intenti cogitemus de hac tentatione.*

Jesus
- *Ut spiritus nequam, victor in serpente, vinceretur à Spiritu Sancto in Domino, etc.*

In desertum,
- *Locus idoneus ad hanc pugnam :*
- *Ut qui vicit in horto, vinceretur in eremo.*
- *Ut oculis, auribus, omnibusque corporis sensibus jejunaret.*
- *Ut cum corporis castigatione, adjungeret privationem rerum mortalium, et inanis gloriæ fugam, in exemplum nostrum.*

Ut tentaretur
- *Ut neminem immunem sciamus à pugna.*
- *Ut fiducian haberemus vincendi.*
- *Ut modum doceret vincendi, et cujus munimur auxilio erudiamur exemplo.*

Jejunavit quadraginta diebus et quadraginta noctibus, cur hoc, quæso?

Primò, Ut jejunium suo exemplo consecraret.

Secundò, Ut jejunium armaturam spiritualem ostenderet.
Tertiò, Ut jejunium ad res spirituales percipiendas aptum esse medium ostenderet.
Quartò, Ut curaret temperantia quod Adam vastarat gula.
Primò, Ergo sequamur exemplum : Imitatores mei estote sicut et ego Christi, etc. (I. Cor. 4).
Secundò, Arma jejunii sumamus, quia civitas diaboli fame vincenda. Hoc genus dæmonorium non ejicitur nisi in oratione et jejunio (Matth. 17).
Tertiò, Jejunio utamur ad orandum : Ex die quo posuisti cor tuum ut te affligeres in conspectu Dei, exaudita sunt verba tua (Dan. 10); *et ante dixerat : Ego lugebam trium hebdomadarum diebus, panem desirabilem non comedi, caro et vinum non introierunt in os meum* (*Ibid.*).
Quartò, Ob remedium peccatorum : Jejunaverunt Domino, et vidit Deus opera eorum (Jon. 3).

Postea esuriit.	*Partim ostendit potestatem divinam, dum non ante : partim humanam naturam, dum postea esuriit.*
Et ecce tentator dixit ei :	*Ille qui tentando vicit primum Adam, ut vinceret secundum.* *Tentator malorum, ut ex bono opere malum faciat.* *Accusator fratrum, ut patrem etiam accusaret.*
Si filius Dei es,	*Ut sciat an sit. Si non est, ut superbiam ingerat.*
Dic ut lapides, etc.,	*Deus dicendo facit; id facere poterat qui virgam Moysis in serpentem verterat* (Exod. 4). *En gula; deest illi amœnitas arborum, deest illi conciliatrix Eva, deest illi pomorum speciosa deceptio, et quia non invenit cibum quem offerret esurienti, postulat in cibum saxa mutari* (Ambr. Serm. 35 de Jejun. Domini).
Qui resp. dixit : Scriptum est : Non in solo pane...	Deuter. 8, au propos de la manne, etc. L'escriture utile contre les tentations, etc. Providence de Dieu, etc.
Tunc ass. eum in sanctam civ. et stat. eum sup. pin. templi, et dixit ei : Mitte te deors. scrip. est, etc,	*Quomodo Christus se dæmoni portandum committit? quid ergo mirum, si tam variis mirisque modis vexamur à diabolo?*

SERMON POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARESME.

Fili, accedens ad servitutem Dei, præpara animam tuam ad tentationem.

Mon fils, qui as dessein de servir Dieu, prepare ton ame à la tentation. (*Eccli.* 2.)

Ces parolles sont de l'Ecclesiastique, par lesquelles il advertit ceux qui veulent pretendre à la perfection, de se preparer au combat des tentations; d'autant que c'est une verité infaillible, que nul, quel qu'il soit, n'en sera exempt. C'est pourquoy Nostre Seigneur a voulu luy-mesme estre tenté, pour nous apprendre comme nous devons resister à la tentation, ainsi que les Evangelistes rapportent en l'Evangile de ce jour, disant que Nostre Seigneur fut conduict par le Sainct-Esprit au desert pour estre tenté du diable : *Ductus est Jesus in desertum à Spiritu, ut tentaretur à diabolo* (Matth. 4). Parolles sur lesquelles je tireray quelques documens pour nostre instruction particuliere, le plus familierement qu'il me sera possible.

Premierement je remarque, que bien que nul ne puisse estre exempt des tentations, nul pourtant ne les doit rechercher, ny aller de soy-mesme au lieu de la tentation; car, pour l'ordinaire, celuy qui cherche le peril petrit en iceluy : *Qui amat periculum, in illo peribit* (Eccli. 3). C'es pourquoy les Evangelistes disent que Nostre-Seigneur fut conduict par le Sainct-Esprit au desert pour estre tenté, pour nous apprendre que ce ne fut point par son choix, je dy quant à sa nature humaine, qu'il alla au lieu de la tentation, ains qu'il y fut porté par l'obeyssance qu'il devoit à son Pere celeste.

Je treuve deux histoires dans l'Escriture saincte, de deux princes qui ont esté tentez, qui nous serviront d'exemples sur ce subjet, dont l'un rechercha la tentation et perit en icelle; et l'autre au contraire, la rencontrant sans la rechecher, la surmonta et en demeura victorieux. Le premier exemple est de David, lequel, au tems qu'il devoit aller à la guerre et que son armée estoit au front de son ennemy, il s'en alla proumener sur les galleries de son palais, comme s'il n'eust eu rien à faire qu'à passer le tems, et se tenant ainsi dans l'oysiveté, il fut surmonté par la tentation; d'autant que Bethsabé, ceste dame imprudente, se vint baigner en un lieu d'où elle pouvoit estre veuë du palais royal, et David s'amusant à la regarder, cela fut cause qu'il perit en la tentation, laquelle il avoit recherchée par son oysiveté. En quoy vous voyez comme l'oysiveté est une grande amorce pour la tentation; et ne dittes pas : Je ne recherche point la tentation, mais je me tiens seulement sans rien faire : c'est assez pour estre tenté, et la tentation a une force merveilleuse sur nous quand elle nous treuve oyseux. Et si David fust allé à la guerre au tems qu'il estoit obligé d'y aller, ou qu'il se fust occupé à quelque chose selon son estat, la tentation n'eust pas eu la force de l'attaquer, ou du moins de le surmonter, comme elle fit.

L'autre exemple est du jeune prince Joseph, vice-roy d'Egypte,

qui ne rechercha nullement la tentation, de sorte que la rencontrant il ne perit point en icelle, ains en demeura victorieux. Vous sçavez comme il fut vendu par ses freres, et comme la femme de son maistre le porta dans la tentation; mais luy, qui n'avoit jamais prins playsir aux caresses de sa maistresse, luy resista genereusement et demeura vainqueur et triomphant, luy respondant ces parolles : *Quomodo possum hoc malum facere, et peccare in Dominum* (Gen. 39)? Comment pourrois-je faire ce mal et pecher contre mon Seigneur?

Or, si nous sommes conduicts par l'Esprit de Dieu au lieu de la tentation, ne craignons point, ains tenons-nous asseurez qu'il nous rendra victorieux; mais ne l'allons pas chercher, pour saincts et genereux que nous puissions estre, car nous ne sommes pas plus vaillans que David, ou que Nostre Seigneur mesme qui ne la voulut point rechercher. Nostre ennemy est comme un chien attaché : si nous ne l'approchons, il ne nous fera aucun mal, bien qu'il tasche à nous espouvanter en abboyant contre nous à guise[1] d'un chien enragé, comme dit S. Augustin : *Latrare potest, sollicitare potest; mordere omnino non potest, nisi volentem.*

Mais voyons un peu, je vous prie, la verité des parolles que nous avons prinses pour subjet de ceste exhortation, et comme c'est une chose certaine, que nul ne peut eviter la tentation, venant au service de Dieu. Nous en pourrions donner plusieurs exemples, mais un seul me suffira, qui est rapporté par S. Luc aux Actes des Apostres. Ananias et Saphira firent vœu de se consacrer, eux et leurs biens, à Dieu, pour acquerir la perfection dont les premiers chrestiens faysoient profession en se sousmettant à l'obeyssance des Apostres; ils n'eurent pas plustost prins ce dessein, que voyla la tentation qui les attaque, ainsi que dit S. Pierre à Ananias : *Cur tentavit Satanas cor tuum, mentiri te Spiritui Sanoto?* Et puis à Saphira : *Quid utique convenit vobis tentare Spiritum Domini* (Act. 5)? Qui vous a tentez de venir mentir au Sainct-Esprit? De mesme le grand apostre S. Paul, dés qu'il commença à servir Dieu, et qu'il se fut rangé au christianisme, le voylà incontinent attaqué d'une tentation tres-fascheuse pour tout le reste de sa vie, luy qui, cependant[2] qu'il estoit ennemy de Dieu et qu'il persecutoit les chrestiens, n'avoit jamais senty les attaques d'aucune tentation (au moins n'en tesmoigne-t-il rien par ses escrits, ains seulement apres qu'il fut converty). C'est donc un document fort necessaire à sçavoir, que celuy que nous donne le Sainct-Esprit, de preparer nostre ame à la tentation, puisque nous devons estre asseurez qu'en quelque lieu que nous soyons, et pour parfaicts que nous puissions estre, la tentation nous peut attaquer. C'est pourquoy il se faut preparer, et se pourvoir des armes necessaires pour combattre vaillamment, afin de remporter la victoire, puisque la couronne n'est que pour les vainqueurs : *Qui certat in agone non coronatur, nisi legitime certaverit* (II. Tim. 2), dit le grand Apostre : bien que nous ne devions jamais nous fier à nos forces, ny en nostre vaillance, allant de nous-mesmes rechercher la tenta-

[1] A la manière. — [2] Pendant.

tion pour la penser combattre et terrasser; mais nous devons nous tenir fermes, si nous la rencontrons où l'Esprit de Dieu nous aura portez, nous confiant qu'il nous fortifiera, et protegera contre toutes les embusches et attaques de nos ennemys.

Voyons maintenant de quelles armes se servit Nostre Seigneur et souverain Maistre, pour rembarrer l'ennemy qui le vint tenter au desert. Certes, elles ne furent autres, sinon celles de la foy, se servant des parolles de l'Escriture saincte pour repousser ses tentations; et c'est de ces armes dont parle le prophete dans le psalme nonante : *Qui habitat in adjutorio Altissimi*, que nous disons tous les jours à Complies, lequel contient une doctrine admirable. Il dit donc, comme s'il eust parlé aux chrestiens, ou à quelqu'un en particulier : O ! que vous estes heureux, vous qui estes armez de la verité de Dieu; car elle vous servira de bouclier contre toutes les attaques de vos ennemys, et fera que vous demeurerez victorieux : *Non timebis a timore nocturno, à sagitta volante in die, à negotio perambulante in tenebris, ab incursu et dæmonio meridiano.* Ne craignez donc point, ô ames benistes, qui estes armées de l'armeure de verité, les craintes nocturnes, car vous n'y trebucherez point; ny les sagettes [1] qui volent en l'air en plein jour, car elles ne vous sçauroient offenser; ne craignez point aussi les negociations qui se font en la nuict, ny l'esprit qui marche et se fait voir en plein midy.

O que Nostre Seigneur et Maistre estoit divinement bien armé de l'armeure de verité, puisqu'il estoit la verité mesme! Or, ceste verité dont parle le psalmiste, n'est autre que la foy, et quiconque est armé de la foy, ne doit rien craindre, parce qu'elle est l'unique arme necessaire pour combattre et confondre nostre ennemy; car, qui est-ce qui pourra nuyre à celuy qui dira avec une veritable confiance : *Credo in Deum Patrem omnipotentem;* Je croy en Dieu, qui est nostre Pere, et nostre Pere tout-puissant? Certes, en disant ces parolles, nous monstrons bien que nous ne nous confions point à nos forces, ains que ce n'est qu'en la seule vertu de Dieu que nous esperons de remporter la victoire, n'allant point de nous-mesmes au devant de la tentation, par aucune presomption d'esprit, ains seulement quand Dieu permet qu'elle nous attaque et vienne rechercher au lieu où nous sommes, ainsi qu'elle fit à Nostre Seigneur dans le desert, lequel surmonta son ennemy, en se servant des parolles de la saincte Escriture sur toutes les tentations qu'il luy presenta.

Sur quoy il faut que nous sçachions que Nostre Seigneur ne fut pas tenté comme nous autres, parce que la tentation ne pouvoit pas estre en luy, comme elle est en nous; car il estoit comme un fort inexpugnable dans lequel elle ne pouvoit nullement entrer, estant tout de mesme qu'un homme qui seroit vestu du haut en bas de fin acier, lequel ne pourroit en façon quelconque estre offensé par l'espée, parce qu'elle glisseroit de part et d'autre, sans le pouvoir aucunement endommager. La tentation pouvoit bien environner Nostre Seigneur, mais elle ne pouvoit entrer en luy, ny

[1] Flèches.

faire aucune lezion à son integrité et pureté tres-parfaicte. Ce qui n'est pas ainsi de nous autres; car si bien, par la grace de Dieu, nous evitons la coulpe et le peché, ne consentant pas aux tentations, nous demeurons neantmoins pour l'ordinaire un peu blessez de quelque importunité, trouble ou esmotion qu'elles laissent en nostre cœur.

Mais pourquoy Nostre Seigneur se servit-il des armes de la foy pour resister aux tentations de l'ennemy? car il ne la pouvoit avoir, d'autant qu'il avoit, dés l'instant de son incarnation, une cognoissance tres-parfaicte, en la partie superieure de son ame, de toutes les choses que la foy nous enseigne : il est vray, mais ce qu'il fit en cela ne fut pour autre subjet que pour nous enseigner ce que nous devions faire en telles occasions. Ne recherchons donc point d'autres armes ny d'autres moyens, pour surmonter nostre ennemy, et refuser nostre consentement à la tentation, sinon de dire ces parolles de la foy : *Credo*, Je croy; et que croyez-vous? Je croy en Dieu, mon Pere tout-puissant; *Credo in Deum Patrem omnipotentem.*

S. Bernard, sur ce psalme : *Qui habitat in adjutorio Altissimi*, appelle ceste crainte nocturne *pusillanimité* et *coüardise* [1], et traittant de la crainte de Dieu, dit qu'il y en a de quatre sortes, à sçavoir : la crainte des mondains, la crainte des serviteurs, la crainte de ceux qui commencent à servir Dieu, et la crainte des enfans. Mais afin de traitter ce subjet plus familierement pour nostre instruction, je me contenteray de dire que les craintes nocturnes, dont parle le psalmiste, sont de trois sortes, la premiere est, la crainte des paresseux; la seconde, celle des enfans; et la troisieme, celle des delicats.

La crainte est d'ordinaire la premiere tentation que l'ennemy presente à ceux qui sont resolus de servir Dieu; car, dés aussitost qu'on leur enseigne ce qu'il faut faire pour acquerir la perfection : O Dieu! disent-ils, jamais je ne pourray faire cela, et leur semble qu'il est du tout impossible d'y pouvoir parvenir, et ils diroient volontiers : La perfection qu'il faut avoir ceans, et ceste sorte de vie et de vocation, est trop eminente pour moy; je n'y sçaurois atteindre. Ha! ne vous troublez pas, et ne vous faites pas ces chimeres d'apprehension, de ne pouvoir faire ce à quoy vous estes obligez, puisque vous estes armez et environnez de la verité de Dieu et de sa parolle, et que c'est luy qui vous a appellez à ceste sorte de vie, ou en ceste mayson. Ne craignez rien, mais confiez-vous et soyez asseurez que, tandis que vous marcherez simplement dans le devoir de vostre vocation, il vous fortifiera, et donnera la grace de perseverer, et de faire ce qui sera requis pour sa plus grande gloire et vostre salut. Ne vous estonnez donc point, et ne faites pas comme les paresseux, qui se troublent quand ils se reveillent la nuict, pour l'apprehension qu'ils ont que le jour viendra bientost, auquel il faudra travailler. Les paresseux apprehendent tout, et treuvent toutes choses dures et difficiles, et cela parce qu'ils s'amusent plus à penser à l'imagination qu'ils ont de la difficulté future, qu'à ce

[1] Lâcheté.

qu'ils ont presentement à faire. O Dieu ! disent-ils, si je m'adonne au service de Dieu, il faudra tant travailler pour resister aux tentations qui m'attaqueront. Vous avez bien rayson, leur peut-on dire; car vous n'en serez pas exempts, d'autant que c'est une regle generale, que tous les serviteurs de Dieu seront tentez, ainsi que le remarque S. Hierosme, en ceste belle epistre qu'il addresse à sa chere fille Eustochium. Mais à qui voulez-vous que le diable presente ses tentations, sinon à ceux qui les mesprisent? Les pecheurs se tentent assez eux-mesmes, le diable les tient desjà pour siens, et ils sont ses confederez, parce qu'ils ne rejettent point ses tentations, ains au contraire ils les suivent, et la tentation reside en eux. C'est pourquoy le diable ne se travaille pas beaucoup pour semer ses tentations dans le monde; mais aux lieux retirez, c'est là où il pense faire un grand gain, faysant deschoir les ames qui desirent de servir la divine Majesté plus parfaictement.

S. Thomas d'Aquin s'esmerveilloit extresmement de quoy les plus grands pecheurs alloient parmy les ruës, aussi joyeux comme si leurs pechez ne leur eussent point pesé sur leurs consciences; mais qui ne s'estonneroit de voir une ame hors de la grace de Dieu se resjoüyr? ô que leur joye est vaine, et leur allegresse trompeuse! Car elle sera enfin suivie de regrets et de douleurs eternelles. Mais laissons là, je vous prie, les mondains, et retournons à ceste crainte des paresseux.

Le chemin des paresseux, dit le Sage, est comme une haye d'espines : *Iter pigrorum quasi sepes spinarum* (Prov. 15), parce qu'ils treuvent des difficultez sur toutes choses; ils sont tousjours à se lamenter, de ce qu'il faut travailler pour acquerir la perfection : Helas! disent-ils, je pensois qu'il suffisoit de s'embarquer en la voie de Dieu et en son service, pour se reposer. O pauvres gens, que vous estes abusez! ne sçavez-vous pas que l'oysiveté fit perir le pauvre David en la tentation? Vous voudriez ressembler à ces soldats de garnison qui ont tout à souhaict dans une bonne ville : ils sont maistres en la mayson de l'hoste, ils font bonne chere, neantmoins ils s'appellent soldats, et font des vaillants et courageux, tandis qu'ils ne sont point à la bataille ny à la guerre, et on peut dire d'eux : *In pace leones, in bello cervi* (Lions dans la paix, et cerfs à la guerre).

Certes, Nostre Seigneur ne veut point de ces soldats en son armée, ains il veut des combattans et des vainqueurs, et non pas des feneans et coüars. Il a voulu lui-mesme estre tenté et attaqué, pour nous donner exemple de resister à la tentation. Hé! ne craignez donc point, je vous prie, puisque vous estes environnez de l'armeure de verité de la foy. Levez-vous, ô paresseux! quand il en sera temps, sortez de vostre lict, et ne vous espouvantez pas du travail de la journée; car c'est une chose ordonnée, que la nuict estant donnée pour le repos, le jour est destiné pour le travail : sortez donc, je vous prie, de votre coüardise, et vous mettez bien avant dans l'esprit ceste verité infaillible : Que tous les hommes doivent estre tentez, et que tous se doivent tenir prests pour combattre, afin de remporter la victoire; et, puisque la tentation a une merveilleuse force sur nous, quand elle nous treuve oyseux, tra-

vaillons fidellement, et ne nous lassons point, si nous ne voulons perdre le repos eternel, qui nous est preparé pour recompense de nos travaux. Confiez-vous en Dieu, qui est vostre Pere, et vostre Pere tout-puissant, en la vertu duquel toutes choses vous seront rendues faciles, quoy que d'abord elles vous espouvantent un peu.

La seconde crainte nocturne, selon que nous avons dit, est celle des enfans. Les enfans, si vous y prenez garde, sont grandement craintifs, quand ils sont hors du sein de leur mere; de sorte que, dés qu'ils voyent ou entendent un chien qui aboye, soudain ils se prennent à crier, et ne cessent point qu'ils ne soyent aupres d'elle, ou entre ses bras, apres quoy ils vivent en asseurance, et ne croyent pas que rien leur puisse nuire; et pourveu qu'ils tiennent la main de leur mere, ils ne craignent rien. Ainsi devons-nous faire, mes cheres ames; et que pouvons-nous craindre, nous qui sommes armez de l'armeure de verité, et environnez du fort bouclier de la foy, qui nous apprend que Dieu est nostre Pere et nostre Pere tout-puissant? Prions-le qu'il nous tende la main, et ne nous espouvantons pas; car il nous sauvera et nous protegera contre tous nos ennemys.

Lorsque le grand S. Pierre pensoit perir dans la mer, apres qu'il eut fait cest acte si genereux de se jetter dedans, afin de s'approcher plus promptement de son bon Maistre qui l'appeloit, voyant qu'il enfonçoit dans les eaux, il s'escria soudain : *Domine, salvum me fac* (Matth. 14); Ha! Seigneur, sauvez-moy! Et tout incontinent nostre divin Sauveur luy tendit la main, et le garantit du naufrage. Faysons-en de mesme; si nous sentons que le courage nous manque, et que nous enfoncions dans la tentation, crions avec confiance : *Domine, salva nos, perimus* (Matth. 8); Ha! Seigneur, sauvez-nous! et ne doubtons point qu'il ne nous fortifie et ne nous empesche de perir.

Mais remarquez qu'il y en a quelquefois qui veulent faire les courageux, lesquels neantmoins sont si paoureux [1] et craintifs, qu'ils s'espouvantent quasi de toutes choses; ce qui arrive pour l'ordinaire à ceux qui viennent nouvellement au service de Dieu, car à ce commencement ils font les courageux, et leur semble qu'ils vivront tousjours en repos et tranquillité, et qu'aucune chose ne pourra surmonter leur courage et generosité : ainsi qu'il arriva au pauvre S. Pierre, lequel estant encore enfant en la vie spirituelle, il fit cest acte de generosité dont je viens de parler, mais apres il en fit un autre qui luy cousta bien cher, lorsque Nostre Seigneur parlant à ses Apostres comme il devoit souffrir la mort, S. Pierre commença à se vanter : Quoy, Seigneur! vous dittes que vous devez aller à la mort, et moy j'iray aussi, je ne vous abandonneray jamais. Nostre Seigneur poursuivant : Je seray fouëtté. — Et moy aussi, dit-il, pour l'amour de vous. — Je seray couronné d'espines. — Et moy aussi. — Et plus Nostre Seigneur encherissoit sur la grandeur de ses peynes, et plus aussi il s'eschauffoit à dire qu'il en souffriroit autant. O qu'il fut bien trompé, quand il se vid si lasche en l'execution de ses promesses, au tems de la passion de son

[1] Peureux.

Maistre, qu'il le renia! O qu'il eust bien mieux valu au pauvre S Pierre qu'il se fust tenu en humilité, et qu'il se fust plutost ap pûyé sur la grace de Nostre Seigneur, que de se confier vainemen sur la ferveur qu'il sentoit alors! Le mesme arrive souvent à ce jeunes ames qui tesmoignent tant de ferveur en leur conversion car, tandis que ce premier sentiment de consolation leur dure elles font des merveilles, et ne leur semble pas qu'il y ait rien d trop difficile au chemin de la perfection, qui puisse attiedir leu courage. Mais attendez un peu; car, si le sentiment de devotion leur manque, et que la consolation vienne à se retirer, ou que quelque petite tentation les attaque : Helas! disent-elles, qu'es cecy? Elles commencent à craindre et se troubler, tout leur semble pesant; et si elles ne sont tousjours dans le sein du Pere celeste, et qu'il ne leur donne des suavitez, elles ne peuvent vivre contentes et ne cessent de se plaindre.

Mais pensez-vous, cheres ames, leur peut-on dire, qu'en la solitude et en la retraitte il ne se rencontre point de tentations? O que vous estes trompées! et ne voyez-vous pas que Nostre Seigneur ne fut point tenté ny attaqué de l'ennemy, tandis qu'il fut parmy les pharisiens et les publicains, ains seulement lorsqu'il se retira au desert? Il n'y a point de lieu où la tentation n'ayt eu l'entrée, ouy mesme dans le ciel; car elle nasquit dans le cœur de Lucifer et de ses complices, et les porta quant et quant[1] à la perdition eternelle. Au paradis terrestre, l'ennemy y porta la tentation, et fit descheoir nos premiers parens de la justice originelle, de laquelle Dieu les avoit douez et enrichis. La tentation entra aussi dans le college des Apostres, et pourquoy donc vous estonnerez-vous si elle vous attaque? Si vous eussiez esté du tems de Nostre Seigneur, je veux dire lors qu'il se retira au desert, avant que de commencer la predication de son Evangile, et que vous eussiez[2] demandé à sa tressaincte Mere : Ste Vierge, où est vostre Fils? Mon fils, eust-elle respondu, est au desert, où il doit demeurer quarante jours, jeusnant, veillant, et priant continuellement. — Ha! j'y veux aller, luy eussiez-vous dit, d'autant qu'au lieu où est Nostre Seigneur, tout bien y abonde, la consolation n'y manque point, et la tentation n'y peut avoir d'entrée. O certes! vous vous trompez, car c'est parce que Nostre Seigneur y est, que la tentation s'y treuve. Vous eussiez bien eu l'espouvante, d'autant que le diable vint à luy à descouvert, et ne fit pas avec Nostre Seigneur comme avec S. Pachome, ou avec S. Anthoine, qu'il espouvanta par des bruicts et tintamarres qu'il fit autour d'eux, faysant fendre le ciel et la terre devant eux, pour les faire craindre et fremir comme des enfans; mais par la confiance qu'ils avoient en Dieu, ils le rembarrerent, et se mocquerent de luy,

[1] En même temps.

[2] Variante : et que vous eussiez rencontré sa tres-saincte Mere, nostre glorieuse Maistresse, et luy eussiez demandé : Madame, où est vostre Fils? Mon fils..... continuellement. — O Madame, luy eussiez-vous dit, je ne veux point d'autre lieu, s'il vous plaist, pour ma demeure, que le desert où est N. S. Mais si elle vous eust demandé : Pourquoy choisissez-vous ce lieu pour vostre demeure? C'est parce que là où est N. S.....

et surmonterent ses artifices, en prononçant quelques passages de la saincte Escriture.

Or cest esprit rusé, voyant sur la face de Nostre Seigneur la force, la constance, la generosité et l'asseurance, il pensa bien qu'il ne gaigneroit rien de le traitter de la sorte, c'est pourquoy il vint visiblement à luy avec une impudence nompareille pour luy presenter ses tentations; ce qu'il fit non-seulement ces trois fois dont l'Evangile de ce jour fait mention, ains plusieurs autres durant ces quarante jours qu'il demeura au desert, les Evangelistes s'estant contentez de nous marquer seulement ces trois, comme estant les plus remarquables et les plus grandes.

Helas! disent ces jeunes apprentifs en la perfection, que feray-je? mes passions, que je pensois avoir si bien mortifiées par la fervente resolution que j'avois faite de ne les plus suivre, me tourmentent continuellement : tantost je suis pressé de chagrin, puis apres il me semble qu'il n'y a plus moyen de passer oultre en la prattique de la vertu, tant le descouragement me poursuit de pres. Ha! mes cheres ames, ne sçavez-vous pas que Nostre Seigneur ayant esté tenté durant les quarante jours qu'il fut au desert, ça esté pour nous apprendre que nous le serions tout le tems que nous demeurerions au desert de ceste vie mortelle, qui est le lieu de nostre penitence? car la vie du parfaict chrestien, mais specialement des religieux, doit estre une continuelle penitence. Consolez-vous donc, et prenez courage, car le tems du repos n'est pas pour ceste vie : ne vous descouragez pas pour vos imperfections, et ne pensez pas que vous puissiez vivre sans en commettre; cela ne se peut, tandis que vous serez en ceste vie. Il suffit que vous ne les aymiez pas, et qu'elles ne vivent pas dans vostre cœur, c'est-à-dire, que vous ne les commettiez pas volontairement, et que vous ne vouliez pas perseverer en icelles; et cela estant, demeurez en paix, et ne vous troublez pas pour la perfection que vous desirez tant : il suffira bien que vous l'ayez en mourant. Ne soyez donc pas si craintives, marchez asseurement en la voie de Dieu : puisque vous estes environnées de l'armeure de la foy, rien ne vous sçauroit nuire.

La troisiesme crainte nocturne, dont je veux parler maintenant, est celle des delicats. Or, ceux-cy ne craignent pas seulement ce qui les peut porter au mal, mais tout ce qui peut en quelque maniere que ce soit troubler leur repos, et ne voudroient pas que la moindre petite chose se mist entre Dieu et eux, d'autant qu'ils se sont mis bien avant en l'imagination, qu'il y a un certain repos et accoisement d'esprit, qui fait que celuy qui le possede demeure tousjours en paix, et est bien-heureux; et partant ils le desirent de tout leur cœur, et voudroient tousjours demeurer aux pieds de Nostre Seigneur, comme une Ste Magdelene, pour savourer continuellement les divines suavitez qui distillent de sa bouche sacrée, sans que jamais Marthe les vinst reveiller, ny murmurer contre eux, pour prier Nostre Seigneur de les faire travailler. Et la suavité qu'ils ressentent en ce doux repos les rend si habiles et si courageux, ce leur semble, en la prattique de la vertu, que nul n'est comparable à leur perfection : il n'y a rien alors de trop pesant pour eux. Bref, ces bonnes ames se voudroient fondre pour playre

à leur bien-aymé, qu'elles ayment d'un amour si ardent, qu'elles n'estiment rien de trop difficile pour son service, mais toutesfois à condition qu'il continue à les consoler; car au reste, s'il cesse de le faire, tout est perdu, il n'y a rien de si affligé qu'elles sont, leur peyne est incomparable, elles ne cessent de se plaindre. — Mais qu'avez-vous? Qu'y a-t-il qui vous tourmente? — O Dieu! c'est que je ne suis pas saincte. — Mais qui vous fait penser cela? C'est peut-estre qu'on vous a reprinse de quelque deffaut. Si cela est, ne vous mettez pas en si grande peyne; car c'est peut-estre pour vous rendre tousjours plus saincte. Et ne sçavez-vous pas que ceux qui ont une vraye et parfaicte charité ne peuvent souffrir aucun deffaut au prochain, pour petit qu'il soit, qu'ils ne taschent de l'arracher par la correction, et surtout en ceux qu'ils estiment saincts, ou fort avancez en la perfection, parce qu'ils les estiment plus capables de la recevoir que les autres? ce qu'ils font aussi pour leur donner tousjours plus de cognoissance d'eux-mesmes, qui est une chose si necessaire pour parvenir à la sainctetė. — Mais cela me trouble mon repos. — O certes! c'est bien là où je vous attendois. Mais croyez-vous qu'en ceste vie mortelle vous puissiez avoir une quietude si permanente, qu'elle ne doive point recevoir de divertissement ny de contradiction? O certes! il ne faut jamais desirer avec tant d'ardeur les graces que Dieu ne fait pas communement, et ce qu'il a fait pour une saincte Magdelene ne doit pas estre recherché ny desiré de nous autres; mais bien-heureux serons-nous si nous avons ce repos et ceste tranquillité de l'ame en mourant, ouy mesme apres nostre mort. Et ne pensez pas que saincte Magdelene eust la jouissance de ceste tant aymable et divine contemplation, qui la tenoit en un si doux repos et en une si parfaicte tranquillité, qu'apres qu'elle eut passé par les espineuses et difficiles voies d'une tres-aspre penitence, et qu'elle eut eu avalé les armertumes d'une confusion et abjection tres-grande chez le pharisien, où elle estoit allée chercher Nostre Seigneur pour pleurer ses pechez, et en obtenir pardon, souffrant les murmures et censeures que l'on faysoit contre elle, en la mesestimant et nommant pecheresse, et femme de mauvaise vie. Ne pensez donc pas meriter de recevoir ces divines suavitez et consolations, ny d'estre eslevées par les anges plusieurs fois le jour, comme elle estoit, si vous ne voulez premierement souffrir avec elle les confusions, abjections, censeures, et mespris que meritent vos imperfections, lesquelles vous exerceront tousjours de tems en tems; la regle estant generale, que nul ne sera si sainct en ceste vie, qu'il ne soit subjet à en commettre tousjours quelques-unes. Il se faut donc tenir fermes en la cognoissance et croyance de ceste verité, si nous voulons que nos imperfections ne nous troublent point, par une vaine pretention que nous pourrions avoir de n'en point commettre, bien que nous devions avoir une ferme et inviolable resolution de ne le point faire volontairement: mais apres cela, s'il nous arrive par fragilité d'en commettre quelquesfois, voire mesme souvent, ne nous troublons point, ny ne perdons point la confiance en la bonté de Dieu, qui est si grande qu'il ne nous en aymera pas moins, pourveu que nous en tirions l'amour de nostre abjection, et que nous nous aban-

donnions entierement à sa providence, soit qu'il nous fasse part de ses consolations, ou non, nous sousmettant à sa tres-saincte volonté, qui doit estre en toutes choses la maistresse et conductrice des nostres; et pourveu que nous l'accomplissions, nous n'avons plus rien à desirer.

Le sainct prophete nous asseure donc en son psalme, ainsi que nous avons dit, que celuy qui a la foy n'aura point la crainte des paresseux, ny la crainte des enfans, ny la crainte des delicats. Mais il passe oultre, et dit, qu'il ne craindra point aussi les sagettes qui volent en plein jour ; et cecy est le troisiesme document que je tire des parolles du psalmiste. Les sagettes qui volent en plein jour sont les vaines esperances et pretentions que les ames qui veulent servir Dieu ont dés le commencement de leur conversion, de parvenir bien-tost au sommet de la perfection; car il s'en treuve quelquesfois qui n'esperent rien moins que d'estre bientost des meres Thereses, des saintes Catherines de Sienne ou de Gennes. — Cela est bon; mais dites-moy, quel tems prenez-vous pour arriver à ce degré de saincteté? — Trois mois, du moins s'il se peut. — Vous faites bien de dire *s'il se peut;* car autrement vous vous pourriez bien tromper. Ne voylà pas des esperances bien vaines? et neantmoins, nonobstant leur vanité, elles ne laissent pas de consoler beaucoup celles qui les ont; mais d'autant plus que ceste vaine esperance et pretention leur apporte de joye au cœur à son advenement, et tandis qu'il y a lieu d'esperer, plus aussi la douleur des effects contraires cause de la tristesse à ces esprits fervens, lorsqu'ils se voyent subjets à commettre des deffauts; car apres ils se descouragent en la poursuitte des vertus qui conduisent à la perfection. Patience, leur peut-on dire, ne vous hastez pas tant, commencez à bien vivre selon vostre vocation, marchez en la voie de vostre observance, doucement, simplement, et humblement, puis confiez-vous en Dieu qu'il vous rendra parfaicts quand il luy playra. Mais il y a encore d'autres sagettes qui volent en plein jour, qui sont les vaines esperances que quelques-uns ont de recevoir tousjours, durant le cours de ceste vie mortelle, des consolations et suavitez en l'orayson, comme si nostre perfection et nostre bon-heur despendoit de cela. Hé! ne voyons-nous pas que Nostre Seigneur ne les donne aux ames commençantes, que pour les amorcer et amadoüer, comme on donne aux petits enfans du sucre pour les attirer, et qu'elles sont plutost marque de foiblesse que de perfection?

Et pour quatriesme document, S. Bernard remarque que ces negociations qui se font en la nuict, que le psalmiste dit que ceux qui seront armez de la verité ne craindront point, nous representent l'avarice et l'ambition, vices lesquels font leur trafic en la nuict; c'est-à-dire, à couvert, par dessous main et en cachette : car les ambitieux n'ont garde de pourchasser les honneurs, les preeminences et offices relevez à descouvert; ains ils marchent en la nuict, c'est-à-dire finement et en cachette, parce qu'ils craignent d'estre apperceus et tenus pour tels. Les avares temporels sont aussi toute la nuict à rechercher quels moyens ils pourront tenir pour accroistre leurs biens et remplir leur bourse. Or ce n'est pas des avares temporels dont je veux parler maintenant, ains des avares

spirituels. Et pour ce qui est de l'ambition, mal-heur à ceux qui cherchent d'estre eslevez en des charges ou superioritez, et les obtiennent par leurs poursuittes, et les embrassent par leur choix, car ils cherchent la tentation; c'est pourquoy ils sont en grand danger de perir en icelle, s'ils ne se convertissent, et n'usent par apres avec humilité de ce qu'ils ont embrassé avec l'esprit et par l'esprit de vanité. Je ne parle pas de ceux qui y sont eslevez par la sousmission et l'obeyssance qu'ils doivent à Dieu, et à leurs superieurs, mais de ceux qui y sont eslevez par leur eslection; car les autres n'ont rien à craindre, non plus que Joseph en la mayson de Putiphar, car si bien ils sont au lieu de la tentation, ils ne periront point en icelle. Certes, il nous doit peu importer où nous soyons, pourveu que nous y soyons conduicts, comme Nostre Seigneur au desert, par le Sainct-Esprit; car cela estant, nous n'aurons rien à craindre.

Les avares spirituels sont ceux qui ne cessent jamais d'embrasser et rechercher beaucoup d'exercices pour parvenir plus tost à la perfection, comme si la perfection consistoit en la multiplicité des actions que nous faysons, et non pas en la perfection avec laquelle nous les faysons. Cecy est une chose que j'ay desja dite fort souvent; mais on ne la sçauroit trop redire. Dieu n'a pas mis nostre perfection en la multitude des choses que nous faysons pour luy playre, ains seulement en la methode de les faire, methode qui n'est autre que de faire le peu que nous faysons, un chascun selon nostre vocation, purement, en l'amour, par l'amour, et pour l'amour. Certes, l'on pourroit bien dire à ces avares spirituels ce que dit le prophete aux avares temporels : Que veux-tu faire, ô pauvre homme! Tu veux maintenant avoir ce chasteau, parce qu'il regarde le tien; et apres celuy-là, il s'en treuvera un autre qui l'avoysinera, et pour ce qu'il te sera commode, tu le voudras aussi avoir, et ainsi de l'un à l'autre. Quoy! veux-tu donc te rendre tout seul maistre de la terre? Ne veux-tu pas que personne y ayt du bien que toy (Isa. 5)? Considerez, je vous prie, ces avares spirituels : ils ne sont jamais contens des exercices qui leur sont prescrits. S'ils sont Chartreux : O Dieu! disent-ils, c'est bien une saincte vie! Mais ils ne preschent point; il faut donc aller prescher. La vie des Peres Jesuites est de grande perfection; mais ils n'ont pas le bien de la solitude, auquel on ressent tant de consolation. Et ainsi tous les autres ordres de religion sont bien bons; mais ils n'ont pas tout ce qu'ils[1] cherchent, qui est, les exercices d'un chascun meslez et assemblez en un. Ils sont tousjours en action pour inventer de nouveaux moyens, afin d'assembler toute la saincteté des Saincts en une saincteté qu'ils voudroient avoir : ainsi ils ne sont jamais contens, d'autant qu'ils n'ont pas assez de force pour retenir tout ce qu'ils veulent embrasser; car qui trop embrasse mal estreint. Ils voudroient tousjours avoir la haire sur le dos, prendre la discipline à tout propos, jeusner continuellement, prier tousjours les genoüils nuds, vivre en solitude, et semblables, et si[2] apres tout cela, ils ne seroient pas contens. Hé quoi! leur peut-on dire, ne voulez-vous pas qu'il y ayt

[1] Les avares. — [2] Et encore.

d'autres saincts que vous? Contentez-vous de vostre saincteté, telle que vous la pouvez avoir, non pas en faysant un si grand amas d'exercices, mais en faysant bien, et le plus parfaictement qu'il se pourra, ceux auxquels vostre vocation et la condition en laquelle vous estes vous obligent. Certes, l'on ne peut assez dire combien ceste varieté d'exercices apporte de retardement à nostre perfection, d'autant qu'elle nous oste la douce et tranquille attention que nous devons avoir de bien faire ce que nous faysons pour Dieu, ainsi que j'ay desja dit.

Le cinquiesme document est tiré du mesme psalme, où le prophete remarque, que ceux qui seront armez du bouclier de la foy ne craindront point l'esprit du midy, c'est-à-dire qui nous vient tenter en plein jour. Or je sçay bien comme S. Bernard explique ce passage; mais je le diray maintenant, comme il fait à mon propos. Cest esprit qui marche en plein jour, est celuy qui nous attaque au plein midy des consolations interieures, lorsque ce divin soleil de justice, dardant amoureusement ses rayons sur nous, nous remplit le cœur d'une chaleur et d'une lumiere si agreable, qu'il embraze nos ames d'un amour si tendre et si delectable, que nous mourons presque à toute autre chose pour mieux jouyr de nostre bien-aymé : d'autant que ces divines lumieres ont tellement esclairé nostre cœur, qu'il void à descouvert, ainsi qu'il luy semble, celuy du Sauveur, duquel distille goutte à goutte une liqueur si suave, et des parfums si odoriferans, que cela ne peut estre assez estimé ni desiré par ceste amante, qui languit toute de cest amour, et ne voudroit pas que personne vinst troubler son repos; repos lequel vient enfin souvent à se terminer en une vaine complaysance qu'elle prend en iceluy, admirant la bonté de Dieu, non en Dieu, ains en soy-mesme, goustant plus les suavitez de Dieu, que le Dieu des suavitez, s'attachant plus aux consolations qu'à celuy qui les donne. Et voilà comme l'esprit du midy deçoit les ames, se transfigurant en ange de lumiere, pour les faire tresbucher et amuser autour des vaines consolations, suavitez et complaysances, qu'elles prennent emmy[1] ces tendretez et gousts spirituels. Ha! quiconque sera armé du bouclier de la foy, surmontera cest ennemy aussi genereusement que tous les autres, ainsi que l'asseure David.

Or je ne doubte nullement qu'il ne s'en treuve plusieurs qui ne desirent plutost la fin de cest Evangile, que le commencement, où il est dit, que Nostre Seigneur ayant surmonté son ennemy, et rejetté ses tentations, les anges luy apporterent à manger des viandes celestes. O Dieu! quel playsir de se treuver avec Nostre Seigneur en ce festin delicieux! mais soyons asseurez que nous ne serons jamais dignes d'accompaigner nostre divin Sauveur en ses consolations, ni d'estre appellez à son banquet celeste, si nous ne sommes compaignons de ses peynes et de ses souffrances, suivant ce que dit S. Paul : *Scientes quod, sicut socii passionum estis, sic eritis et consolationis* (II. Cor. 5).

Il jeusna quarante jours, et les anges ne luy apporterent à manger qu'au bout de la quarantaine : ces quarante jours, ainsi que

[1] Emmy, *au milieu de.*

nous disions tantost, representent la vie du chrestien, et d'un chascun de nous. Ne desirons donc point ces divines consolations qu'à la fin de nostre vie : mais taschons de nous tenir fermes pour resister aux rudes attaques de nos ennemys; car indubitablement nous serons tentez, et si nous ne combattons, nous ne serons point vainqueurs, et partant, nous ne meriterons pas la couronne de l'immortelle gloire que Dieu nous prepare, si nous ne demeurons victorieux et triomphans. Ne craignons donc point la tentation, ny le tenteur, car si nous nous servons du bouclier de la foy, et de l'armeure de verité, nous nous mocquerons de luy et de toutes ses ruses, et il n'aura nul pouvoir de nous faire descheoir de la ferme et invariable resolution que nous avons faite de servir Dieu genereusement, courageusement, et le plus parfaictement qu'il nous sera possible pendant ceste vie mortelle, apres laquelle nous irons jouyr eternellement de luy. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

SERMON POUR LE II. JEUDY DE CARESME

O mulier, magna est fides tua, fiat tibi sicut vis.
O femme, que ta foy est grande! Il te soit fait comme tu veux. (*Matth.* 15.)

Bien que les predicateurs ayent accoustumé de prendre divers subjets pour loüer les vertus de la Chananée, je me contenteray de vous parler seulement de sa foy, afin de vous monstrer quelles sont les conditions qui la rendent parfaicte, suivant ce que l'Evangeliste rapporte qui se passa entre Nostre Seigneur et ceste femme, et par ce moyen vous cognoistrez ce que c'est que la vraye foy ; et quand Nostre Seigneur dit : *O mulier, magna est fides tua;* O femme, que ta foy est grande! si c'estoit que la foy de la Chananée fust plus grande que la nostre. O non, certes, quant à l'objet, car la foy a pour l'objet toutes les veritez revelées de Dieu et de l'Eglise, la foy n'estant autre chose qu'une adhesion que nostre entendement fait à ces veritez, qu'il treuve belles et bonnes, et partant il vient à les croire, et la volonté à les aymer : car, comme la bonté est l'objet de la volonté, la beauté l'est de l'entendement; et ainsi, comme en nostre homme exterieur la bonté sensible est convoitée par nostre concupiscence, et la beauté corporelle par nos yeux, de mesme en est-il de l'homme interieur pour les veritez de la foy, lesquelles estant tres-bonnes, douces et veritables, elles viennent à estre aymées par la volonté, qui a pour son objet la bonté, et par l'entendement, à cause de la beauté qui se retreuve en icelles. Elles sont belles, parce qu'elles sont veritables, car la beauté n'est point sans verité, ny la verité sans bonté, et les beautez qui ne sont point veritables ne sont point bonnes, parce qu'elles sont fausses et mensongeres. C'est pourquoy les veritez sont tousjours accompaignées de la beauté, parce qu'elles sont conformes à leurs principes.

Or, les mysteres de la foy estant tres-veritables, ils sont aymez à cause de leur beauté, qui est l'objet de l'entendement et mesme de la volonté; car, bien que la volonté ayt pour objet de son amour la bonté, si est-ce [1] que, l'entendement luy representant la beauté des veritez des mysteres de la foy, elle y descouvre la bonté, et par consequent elle vient à les aymer. Et c'est une chose tellement necessaire pour avoir une grande foy, que l'entendement vienne à cognoistre la beauté d'icelle, que pour cela, lorsque Nostre Seigneur veut attirer quelques creatures à la cognoissance de la verité, il descouvre premierement sa beauté à l'entendement, lequel en estant attiré et espris, il attire apres la volonté, et par l'amour que ces deux puissances portent aux veritez cogneuës, il arrive que la personne quitte tout pour les croire et embrasser; ce qui se fait par forme d'abstraction. Vous voyez donc comme la foy n'est autre chose qu'une adhesion de l'entendement, et attache de la volonté aux veritez des mysteres de nostre foy.

Mais la foy, quant à l'objet, ne peut pas estre plus grande aux uns qu'aux autres, ny moins aussi quant à la quantité des choses qu'il faut croire; car il faut que nous croyons tous une mesme chose, quant à l'objet et quant à la quantité, et tous sont esgaux en cecy, parce qu'il faut que tous les chrestiens croyent toutes les veritez de la foy, sans exception, tant celles que Dieu nous a revelées par luy-mesme dans l'Escriture, que celles qu'il nous a revelées par son Eglise : de sorte que celuy qui ne croit pas tous les mysteres de la foy, n'est pas catholique et n'entrera jamais en paradis. Et quand Nostre Seigneur dit à la Chananée : *O mulier, magna est fides tua;* O femme, que ta foy est grande ! ce n'estoit point qu'elle crust plus que ce que nous croyons; mais il vouloit dire que sa foy estoit grande parce qu'elle estoit accompaignée de toutes les conditions requises, y ayant plusieurs choses qui rendent nostre foy plus grande ou plus petite. Et bien qu'il soit vray qu'il n'y a qu'une foy que tous les chrestiens doivent avoir, neantmoins tous ne l'ont pas en mesme degré de perfection; ce que je vous veux faire entendre en vous parlant des vertus qui la doivent accompaigner.

Premierement, il faut sçavoir que la foy est la base et le fondement de l'esperance et de la charité : or, quand je dy de la charité, cela se doit entendre de toutes les autres vertus qui la suivent et accompaignent; car, quand la charité est unie et joincte avec la foy, elle la vivifie : c'est pourquoy l'on dit qu'il y a une foy morte, une foy mourante, et une foy vivante. La foy morte est celle qui est separée de la charité, separation qui fait que l'on n'opere plus les œuvres conformes à la foy de laquelle on fait profession. Ceste foy morte est celle qu'ont maintenant la pluspart des chrestiens, lesquels croyent bien tous les mysteres de la foy, mais leur foy n'estant pas accompaignée de la charité, elle ne fait aucune bonne operation qui y soit conforme.

La foy mourante est celle qui n'est pas entierement separée de la charité, ce qui fait qu'elle produict encore quelques bonnes ope-

[1] Encore est-il.

rations, mais rarement et foiblement; car il est impossible que la charité puisse estre dans une ame qui a la foy, sans operer peu ou beaucoup : il faut necessairement qu'elle opere ou qu'elle perisse, ne pouvant subsister autrement. Et tout ainsi que l'ame ne sauroit estre dans le corps sans faire des actions vitales, cela luy estant tout à fait impossible, de mesme la charité ne peut estre joincte à nostre foy, sans produire des œuvres qui lui soient conformes. Et partant, si vous voulez cognoistre quelle est vostre foy, et si elle est vivante, morte ou mourante, regardez vos œuvres et vos actions; car, tout ainsi que nous voyons qu'une personne proche de la mort n'agit plus que foiblement et lentement, à cause de la diminution de ses forces, de mesme fait la foy, à mesure qu'elle s'esloigne de la charité, en laquelle consistent sa force et sa vigueur. Et comme, lorsqu'on void qu'une personne mourante n'a plus de mouvement, et ne respire plus, l'on cognoist qu'elle est morte, et que l'ame est separée de son corps, d'autant qu'elle ne fait plus d'actions vitales, ainsi en est-il de la foy, quand elle n'opere plus de bonnes œuvres. Mais il faut neantmoins prendre garde que quand l'ame perd ceste foy vivante, elle luy laisse quelquesfois une certaine habitude au bien, laquelle provenant de la charité precedente, pourroit tromper et decevoir les ames qui tombent dans ce malheur, leur estant advis qu'elles ont encore ceste foy vivante, à cause de quelque apparence exterieure de vertu qu'elle leur a laissée, et qui neantmoins n'en est plus que l'ombre.

Mais pour mieux entendre la difference qu'il y a entre la foy morte, et la foy vivante, l'on peut dire que la foy morte ressemble à un arbre sec, lequel n'a point d'humeur vitale, et pour ce, au printems, lorsque les autres arbres jettent des feuilles et des fleurs, celuy-cy n'en jette point, à cause qu'il n'a plus ceste humeur vitale qu'ont ceux qui ne sont pas morts, ains seulement mortifiez; et bien qu'en hyver il soit, selon l'apparence exterieure, semblable aux autres arbres qui paroissent en ce tems comme morts, si est-ce que ceux-là en leur sayson portent des feuilles, des fleurs et des fruicts, ce que ne fait jamais celuy qui est mort. C'est bien un arbre comme les autres, il est vray, mais c'est un arbre sec qui ne portera jamais ny feuilles, ny fleurs, ny fruicts : de mesme la foy morte ressemble bien en l'apparence exterieure à la foy vivante, mais avec ceste difference, que la foy morte ne porte plus ny les fleurs, ny les fruicts des bonnes œuvres, et que la foy vive en porte tousjours en toute sayson. C'est donc par les operations que fait la charité que l'on cognoist si la foy est vivante, morte ou mourante; de maniere que, quand elle n'a point de bonnes operations, nous disons qu'elle est morte, et lorsque ses operations sont petites, foibles et lentes, qu'elle est mourante; comme au contraire, quand elles sont frequentes et ferventes, nous disons qu'elle est vivante. O que ceste foy est excellente, mes cheres ames! car estant joincte et unie avec la charité, elle vivifie l'ame, et la rend ferme, forte et constante en la poursuitte de la vertu, luy faysant faire plusieurs grandes et bonnes operations qui meritent qu'on la loue, ainsi que Nostre Seigneur fit celle de la Chananée, luy disant : *O mulier, magna est fides tua, fiat tibi*

sicut vis; O femme que ta foy est grande! te soit fait comme tu veux.

Or, quand on dit que la foy est grande, il faut encore sçavoir que ce n'est pas en grandeur exterieure, car elle n'a point de forme ny de figure; mais on dit qu'elle est grande, tant à cause des bonnes œuvres qu'elle opere, que pour la multitude des vertus qui l'accompaignent, par le moyen de la charité avec laquelle elle est unie, la charité estant comme une reyne qui combat pour la deffense et la conservation des veritez de la foy; et en ce que les vertus luy obeyssent, elle monstre son excellence et sa grandeur. Car, comme nous voyons que les roys ne sont pas grands pour avoir beaucoup de provinces, et grand nombre de vassaux sous leur puissance, si toutes ces provinces, c'est-à-dire leurs subjets, ne les ayment et ne leur obeyssent, parce que sans cela, quoy qu'ils eussent beaucoup de richesses, si leurs vassaux ne faysoient compte de leurs ordonnances ny de leurs loyx, l'on ne diroit pas qu'ils sont grands roys, mais tres-petits : ainsi la grandeur de la foy unie à la charité, ne vient pas seulement de ce qu'elle est suivie de toutes les vertus, mais bien de ce qu'elle leur commande, et que toutes luy obeyssent et combattent pour elle, et selon son gré; et de là vient la multitude des bonnes operations que fait en nous ceste foy vivante.

En second lieu, il y a une foy veillante, qui depend encore de l'unyon que la foy a avec la charité, et laquelle est contraire à une certaine foy pesante, lethargique et endormie : or ceste foy endormie est grandement differente de la veillante, d'autant qu'elle est fort lasche et tiede à s'appliquer à la consideration des mysteres de la foy, ce qui est cause qu'elle ne penetre point ses veritez, bien qu'elle les voye et les entende, parce qu'elle n'a pas les yeux entierement fermez, et qu'elle ne dort pas du tout[1], estant semblable à ces personnes qui sont tellement assoupies de sommeil, qu'encore qu'elles ayent les yeux ouverts elles ne voyent quasi rien, et bien qu'elles entendent parler, elles ne sçauroient comprendre ce que l'on dit, à cause qu'elles sont si appesanties et engourdies du sommeil, que leur esprit n'a pas la liberté de faire ses operations et fonctions ordinaires : de mesme l'ame qui a ceste foy dormante a bien les yeux ouverts, car elle croit les mysteres de la foy; elle entend bien aussi ce qu'on en dit, mais c'est avec une telle pesanteur et engourdissement d'esprit, que cela l'empesche de les comprendre et bien entendre.

L'on peut encore faire comparayson de ceux qui ont ceste foy endormie, avec ces personnes qui ont l'esprit pensif et songeart. Regardez-les, vous les verrez les yeux ouverts, il semble qu'ils pensent et soyent attentifs à quelque chose, et neantmoins, pour l'ordinaire, ils ne sçauroient dire à quoy ils pensent. Ainsi en est-il de ceux qui ont ceste foy dormante; ils croyent bien tous les mysteres de la foy en general, mais demandez-leur ce qu'ils signifient en particulier, ils n'en sçavent rien et n'en sçauroient rien dire; et leur foy estant ainsi endormie, elle est en grand danger d'estre assaillie et seduitte par plusieurs ennemys, et de tomber en

[1] Tout à fait.

de perilleux precipices. Mais la foy veillante fait non-seulement de bonnes operations comme la vivante, ains encore elle penetre et comprend les veritez de la foy avec subtilité et promptitude, se rendant active et diligente à rechercher et embrasser tout ce qui la peut agrandir, conserver et fortifier, estant tousjours aux aguets pour descouvrir le bien et esviter le mal, afin de se garder de tout ce qui pourroit servir à sa ruyne; et comme veillante, elle marche fermement, et sans crainte de tomber en des precipices.

Ceste foy veillante est accompaignée des quatre vertus cardinales, Prudence, Force, Justice et Temperance, desquelles elle se sert comme d'une cuirasse d'armes pour donner la fuyte à ses ennemys, de maniere qu'elle demeure tousjours ferme, invincible et inesbranlable parmy leurs attaques. Sa force est si grande qu'elle ne redoubte rien, d'autant qu'elle cognoist que sa force est appuyée sur la verité mesme, qui est la chose la plus forte de toutes. Et quoy que nous ayons assez de force pour dominer sur tous les animaux et nous les assujettir, neantmoins, parce que nous ne cognoissons pas la force qui est en nous, cela fait que nous craignons et fuyons devant les bestes, comme foibles et craintifs. Mais il n'en est pas ainsi de la foy, car elle cognoist sa force, et en quoy elle consiste : c'est pourquoy elle s'en sert aux occasions pour donner la fuyte à ses ennemys, et de plus elle se sert de la prudence pour acquerir tout ce qui la peut fortifier et agrandir, ne se contentant pas seulement de croire toutes les veritez qui ont esté revelées de Dieu et declarées par l'Eglise, lesquelles sont necessaires pour le salut; mais elle a encore une prudence qui la fait veiller continuellement, afin de penetrer et descouvrir tousjours de plus en plus la beauté et bonté des veritez de la foy, pour en tirer le suc et la mouelle de laquelle elle se nourrit, se delecte, s'enrichit et s'agrandit. Or ceste prudence ne ressemble pas à celle des mondains, qui ne leur sert que pour acquerir des biens, des honneurs et telles autres choses qui les enrichissent et agrandissent devant les yeux des hommes, mais qui ne leur profittent point pour la vie eternelle. Fausse prudence, certes, que celle-cy; car, je vous prie, que me profittera ma prudence pour acquerir les villes, principautez et royaumes, si avec cela je suis damné : *Quid enim prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur* (Matth. 16)? Que me serviront ma vaillance et ma prudence, si je ne me sers d'icelles, que pour acquerir les choses transitoires de ceste vie mortelle? Et quand bien je serois le plus vaillant et prudent homme du monde, si je ne me sers de ma vaillance et prudence pour acquerir la vie eternelle, cela me sera plus nuisible que profittable, d'autant que la prudence humaine ne nous apporte que du dommaige, et nous voyons que la plus grande partie de nos maux ne proviennent pour l'ordinaire d'autre cause. Il y auroit beaucoup de choses à dire sur ce subjet; mais ne parlons à ceste heure que de la prudence de la foy, parce que ceste prudence est necessaire au chrestien pour esviter le mal et operer le bien.

Si vous croyez tout ce qu'il faut croire pour estre sauvez, vous le serez, dit S. Bernard; cela s'entend : si vous joignez les œuvres à vostre foy, c'est-à-dire, si vous faites ce qu'elle vous enseigne qu'il faut faire pour avoir la vie eternelle. Mais, ô mondains! vous direz

qu'il ne se faut point mettre tant en peyne, qu'il ne faut pas tant de choses pour se sauver, que Dieu se contente de peu, qu'il suffit de croire tous les mysteres de la foy, et garder les commandemens. O Dieu! que la misere humaine est grande! la prudence des mondains s'arreste là et ne veut rien faire davantage que ce qui est necessaire pour avoir la vie eternelle, ny fuyr que ce qui lui peut causer la damnation, se contentant pour ce subjet de l'observance des commandemens; mais quelle gloire apres cela attendez-vous de Dieu? La vie eternelle. Il est vray, vous l'aurez, ce sera vostre recompense[1], mais avec ceste condition, que vous serez declarez serviteurs inutiles, car vous ne travaillez pas pour Dieu, ains seulement pour vous-mesmes, puisque vostre prudence ne s'estend pas plus avant, que de faire ce que vous sçavez qui vous peut empescher de vous perdre. Vous n'estes pas de ces serviteurs veillans, qui ont tousjours l'œil ouvert sur les mains de leur maistre, pour se rendre soigneux et vigilans à faire tout ce qu'ils sçavent qui luy peut rendre leur service plus agreable : *Oculi servorum in manibus dominorum suorum* (Psal. 122). En quoy ils monstrent bien qu'ils ne travaillent pas pour eux, ains pour l'amour qu'ils luy portent, employant toute leur prudence à voir non-seulement ce qu'ils doivent et sont obligez de faire, mais taschant encore de descouvrir les desirs et intentions de leur maistre, pour les suivre au plus pres qu'il leur sera possible, afin de luy aggreer davantage. Certes, ceux-cy sont des serviteurs fidelles qui auront la vie eternelle, mais avec une tres-grande gloire et playsir en la jouissance de Dieu. Vous vous contentez, ames lasches et paresseuses, dit le grand S. Bernard, parlant aux mondains, de faire seulement les choses necessaires pour aller au ciel : vous irez, mais apres cela vous serez tousjours reputez des serviteurs inutiles.

Or la foy veillante de laquelle je parle, n'en fait pas ainsi; car elle sert Dieu non en serviteur mercenaire, ou attaché à ses interests, mais fidelle, parce qu'elle employe toute sa force, prudence, justice et temperance, à faire tout ce qu'elle sçayt et peut cognoistre lui estre plus agreable, ne se contentant pas seulement des choses necessaires au salut, ains elle embrasse amoureusement, recherche et fait fidellement tout ce qui la peut le plus approcher de sa divine Majesté.

Oultre ce que j'ay dit, il y a encore une troisiesme sorte de foy, qui est la foy attentive, laquelle est tres-grande et excellente, et c'est celle qu'avoit la Chananée; car la foy, pour estre grande, doit estre non-seulement vivante et veillante, mais encore attentive, et par ceste attention elle vient au plus haut point de sa perfection. Mais voyons maintenant, mes cheres sœurs, je vous prie, comme la foy de ceste femme fut grande à cause de ceste attention.

Nostre Seigneur passant sur les confins ou frontieres de Tyr et de

[1] La pensée exprimée ici a besoin d'explication. La foi, jointe à l'observation des commandements, suffit pour la vie éternelle, et cette vie heureuse ne comporte ni regrets ni reproches, *quoiqu'il y ait plusieurs demeures;* mais fera-t-on ce qui suffit, avec le parti pris de ne faire que cela? Le ciel est un royaume à conquérir : *Violenti rapiunt illud.* Les violents sont les *aimants.* (N. E.)

Sidon, et ne voulant pas manifester sa gloire en ce lieu, il se voulut retirer dans une mayson, afin de n'estre point veu ou apperceu, d'autant que sa renommée allait de jour en jour croissant, ce qui estoit cause qu'il estoit suivy d'une grande multitude de peuple, qui estoit attiré par les miracles qu'il operoit continuellement. Se voulant donc cacher, il entra dans une des maysons prochaines; mais voicy une femme payenne qui estoit aux escoutes, et laquelle veilloit, prenant soigneusement garde quand Nostre Seigneur, duquel elle avoit ouy dire beaucoup de merveilles, passeroit; se tenant, selon que le rapporte S. Matthieu, en attention, pour luy demander la guerison de sa fille. C'est pourquoy, lorsque ce divin Sauveur passoit, ou qu'il fut entré en la mayson, cela importe peu, elle vint luy presenter sa requeste, s'escriant : *Miserere mei, Domine, Fili David; filia mea male à dæmonio vexatur;* Jesus Fils de David, ayez pitié de moy; ma fille est cruellement travaillée du diable. Voyez un peu la grande foy de ceste femme : elle demande seulement à Nostre Seigneur qu'il ayt pitié d'elle, et croit que s'il en a pitié, cela sera suffisant pour guerir et delivrer sa fille.

Or il est certain que ceste foy de la Chananée n'eust point esté si grande, si elle ne se fust rendue attentive à ce qu'elle avoit ouy dire de Nostre Seigneur. Ceux qui le suivoient ou estoient és maysons prochaines de celle où il se retiroit, avoient sans doubte bien veu ou entendu parler des merveilles qu'il faysoit, et des miracles qu'il operoit, par lesquels il confirmoit sa divine doctrine; ils avoient bien autant de foy que la Chananée, quant à son object principal, car une grande partie d'iceux croyoient qu'il estoit le Messie, mais neantmoins leur foy n'estoit pas si grande que celle de ceste femme, parce qu'elle n'estoit pas attentive comme la sienne, d'autant qu'ils ne s'appliquoient pas à ce qu'ils voyoient ou entendoient dire de Nostre Seigneur. Et cecy, nous le voyons communement parmy le vulgaire des hommes du monde.

Vous verrez des personnes qui se treuveront dans une compaignie en laquelle on s'entretiendra de bons discours et de choses sainctes. Un homme avaricieux les entendra bien; mais au partir de là, demandez-luy ce qu'on a dit, il n'en sçauroit dire un mot; et pourquoy cela? parce qu'il n'estoit pas attentif à ce qui se disoit, d'autant que son attention estoit dans son thresor. Un voluptueux en fera tout de mesme; car, bien qu'il escoute, ce semble, ce que l'on dit, neantmoins il n'en sçauroit apres rien dire, parce qu'il estoit plus attentif à sa volupté, que non pas à ce qu'on disoit. Mais s'il s'en treuve quelqu'un qui se rende attentif à ouyr ce qui se dit, il rapportera fort bien ce qu'il aura entendu, d'autant qu'il y avoit mis son attention. Hé! pourquoy voyons-nous, mes cheres âmes, que nous faysons pour l'ordinaire si peu de profict des predications, ou des mysteres qu'on nous explique et enseigne, ou de ceux mesmes que nous meditons? c'est parce que la foy avec laquelle nous les entendons ou meditons, n'est pas attentive.

Or la foy de la Chananée n'estoit pas de la sorte : *O mulier, magna est fides tua;* O femme que ta foy est grande, non-seulement à cause de ceste attention avec laquelle tu crois tout ce qu'on dit

de Nostre Seigneur ; mais encore pour l'attention avec laquelle tu le pries, et luy presentes ta requeste ! O certes ! il n'y a point de doubte que l'attention que nous apportons pour entendre les divins mysteres de nostre foy, et celle avec laquelle nous les meditons en nos oraysons, ne la rendent plus grande. Mais, me dira quelqu'un, qu'est-ce que la meditation et contemplation ? Je respons que s'exercer en la meditation et contemplation, ne veut dire autre chose que prier et faire orayson, et pourveu que la priere se fasse avec attention, c'est signe que l'on exerce la foy vive, veillante, et attentive, comme la Chananée. Or ceste foy ou priere attentive, est suivie et accompaignée d'une grande varieté de vertus marquées en la saincte Escriture; mais, parce qu'il y en a un grand nombre, je me contenteray de toucher celles qui sont les plus propres et conformes à mon subjet, et lesquelles reluisent plus particulierement en la priere de la Chananée.

Les vertus donc, desquelles ceste femme accompaigna la requeste qu'elle fit à Nostre Seigneur, furent quatre, à sçavoir : la confiance, la perseverance, la patience, et l'humilité, sur chacune desquelles je diray briefvement quelque chose, d'autant que je ne veux pas estre long.

Sa priere fut donc accompaignée de confiance, qui est l'une des principales vertus qui rend nos prieres grandes devant Dieu. Seigneur, dit ceste femme, ayez pitié de moy, parce que ma fille est grandement tourmentée du diable ; *Miserere mei, Domine, Fili David ; filia mea male à dæmonio vexatur*. Cecy est une phrase de la langue françoise, qui est comme si elle eust voulu dire : Cest esprit malin tourmente continuellement ma fille, et partant ayez pitié de moy. O que sa confiance estoit grande ! car elle croyoit fermement que si Nostre Seigneur avoit pitié d'elle, sa fille seroit guerie ; en quoy elle monstroit bien qu'elle ne doubtoit point de son pouvoir, ny de son vouloir, en luy disant : Seigneur, ayez seulement pitié de moy. Je sçay bien, vouloit-elle dire, que vous estes si doux et benin à tous ceux qui ont recours à vous, que je ne fay nul doubte, que vous priant d'avoir pitié de moy, vous ne l'ayez, et aussi-tost ma fille sera guerie. Certes, le plus grand deffaut que nous commettons en nos prieres, et en tout ce qui nous arrive, specialement en ce qui regarde les tribulations, est le manquement de confiance en Dieu ; ce qui est cause que nous ne meritons pas de recevoir le secours de sa bonté, tel que nous desirons, et que nous luy demandons par nos prieres.

Or ceste confiance accompaigne tousjours la foy attentive, laquelle est grande ou petite, selon la mesure d'icelle. S. Pierre estant une fois descendu d'une nacelle, et cheminant sur les eaux par le commandement de son bon Maistre, voyant un vent impetueux qui s'eslevoit, il commença à craindre et invoquer son secours, luy criant : Ha ! Seigneur, sauvez-moy ! Alors Nostre Seigneur luy tendant la main, luy dit : O homme de petite foy, pourquoy as-tu doubté (Matth. 14) ? Comme luy voulant dire : O Pierre, que ta foy est petite, d'autant qu'en ceste occasion où tu la devois faire voir, tu manques de confiance ; et parce que la confiance qui te reste est petite, ta foy l'est aussi. Mais la Chananée eut une grande

confiance; ce qu'elle fit paroistre, continuant sa priere parmy les bourasques et tempestes des contradictions, lesquelles ne furent point suffisantes de l'ebranler tant soit peu, ny faire entrer en defiance.

La priere de ceste femme fut encore accompaignée de perseverance, par laquelle elle continua tousjours à crier : *Miserere mei, Domine, Fili David;* Jesus, Fils de David, ayez pitié de moy. Mais ne disoit-elle autre chose? non, elle n'avoit point d'autres parolles en la bouche que celles-cy, et persevera à s'en servir tout le tems qu'elle fut à crier apres Nostre Seigneur. O que c'est une grande vertu, mes cheres ames, que la perseverance! Si vous eussiez demandé à ce bon religieux de S. Pachome, qui estoit jardinier, s'il ne desiroit jamais faire autre chose que le jardin, et des nattes: Rien autre, eut-il dit; car, bien que ce fust l'occupation qu'on luy avoit donnée dés qu'il entra au monastere, il ne pretendoit point neantmoins d'en avoir d'autre tout le reste de sa vie. Or je n'entens pas parler maiutenant de la perseverance finale que nous devons avoir pour estre sauvez, ains seulement de celle qui doit accompaigner nos prieres, parce qu'il y a peu de personnes qui entendent bien en quoy elle consiste.

Par exemple, vous verrez des personnes qui ne font que commencer à prier et suivre Nostre Seigneur, lesquelles demandent et veulent aussi-tost avoir des gousts et consolations, et ne peuvent perseverer à la priere qu'à force de douceur et de suavité; et s'il leur arrive quelque degoust, et que Dieu leur retire ou soustraye la suavité qu'elles avoient en leurs oraysons, elles se plaignent, s'affligent, et veulent tout quitter. Helas! disent-elles, c'est que je n'ay point d'humilité, et cela est cause que Dieu n'escoute point mes prieres, et ne me regarde point; car il ne regarde que les humbles. Et par telles et semblables pensées, elles se laissent aller à l'ennuy et au descouragement, et voudroient tousjours avoir des tendretez, suavitez et lumieres extraordinaires, pour satisfaire leur amour-propre; de maniere que si Dieu ne leur donne promptement ce qu'elles luy demandent, ou qu'il ne fasse pas semblant de les escouter, elles perdent courage, et ne peuvent perseverer à prier, et quelquesfois quittent tout là.

Mais la Chananée ne fit pas ainsi; car, bien qu'elle vid que Nostre Seigneur ne faysoit pas semblant d'escouter sa priere, et qu'il ne luy respondoit rien, neantmoins elle persevera tousjours à crier apres luy : *Fili David, miserere mei;* Fils de David, ayez pitié de moy, tellement que les Apostres furent contraincts de luy dire qu'il la congediast, parce qu'elle ne faysoit que crier apres eux : *Dimitte eam, quia clamat post nos.* Sur quoy quelques docteurs disent, que voyant que Nostre Seigneur ne luy respondoit rien, elle s'adressa à ses Apostres, afin d'obtenir de luy par leur entremise ce qu'elle demandoit, et que ce fut pourquoy ils luy dirent : Elle ne fait que crier apres nous. D'autres disent qu'elle ne dit rien aux Apostres, ains qu'elle continua tousjours à crier apres ce divin Sauveur; et bien qu'il fist semblant de faire la sourde aureille à toutes ses parolles, elle ne laissa pas neantmoins de continuer tousjours son orayson accoustumée; en quoy elle fit bien voir sa perse-

'erance. Or ne pensez pas que ce soit une petite vertu, que de ›erseverer à faire tousjours une mesme priere.

Mais quelle est la priere ordinaire que nous devons faire? Nostre Seigneur nous l'a dictée de sa propre bouche, nous ordonnant de lire : *Pater noster, qui es in cœlis, sanctificetur nomen tuum, etc.* Matth. 6; Luc. 11). Mais la recommencerons-nous tous les jours? N'en ferons-nous point d'autre? Non, Nostre Seigneur ne nous a enjoint que celle-là. Ce n'est pas neantmoins que je veuille dire que ce soit mal fait de diversifier ses oraysons et meditations; car l'Eglise mesme nous l'enseigne, en la varieté des offices qu'elle dit. Mais oultre ces prieres, vous en ferez une qui sera quotidienne; et ceste priere sera : Nostre Pere, qui estes aux cieux, vostre nom soit sanctifié. O que nous serions heureux, si nous accompaignions nos prieres de ceste perseverance, et si, lorsque nous avons des degousts, des seicheresses, et que la suavité de l'orayson nous est soustraitte, nous avions une esgale fidellité à les continuer sans nous lasser, ny nous plaindre, ny rechercher la consolation, nous contentant, à l'exemple de la Chananée, de crier : *Miserere mei, Domine, Fili David;* Fils de David, ayez pitié de moy; perseverant tousjours en ceste priere!

Ciceron, en quelque lieu de ses escrits, nous voulant faire entendre la difficulté de la perseverance, dit : Qu'il n'y a rien qui ennuye tant le voyageur, qu'un long chemin quand il est plain[1], ou un court quand il est raboteux ou montueux. Il ne me souvient pas de ses mesmes termes; mais voicy pourtant ce qu'il veut dire : Que c'est une chose bien difficile que la perseverance, et que le voyageur, quoy qu'il chemine par un beau et plain chemin, si est-ce que sa longueur l'inquiette et l'ennuye; car il prendroit bien plus de playsir et de recreation, qu'il fust diversifié de quelque vallée ou colline : comme aussi le chemin raboteux et montueux, quoy qu'il soit court, ennuye et lasse les pelerins, d'autant qu'il faut tousjours faire une mesme chose. Mais il est court. Cela n'importe; ils aymeroient mieux qu'il fust plus long, et qu'il eust quelque diversité. Mais d'où vient cela, sinon de l'inconstance de l'esprit humain, qui ne veut point de perseverance en ce qu'il fait? et partant, les mondains, qui suivent tous ses mouvemens, sçavent si bien diversifier les saysons par des passe-tems et recreations, faysant des ballets, des danses, des promenades, et autres telles balineries : en somme, ils diversifient les saysons d'une varieté d'actions, qui ne servent qu'à entretenir ceste inconstance, à laquelle l'esprit humain est naturellement porté. C'est pourquoy la perseverance qu'on doit avoir en la religion, pour ne faire tousjours que les mesmes choses, est estimée un martyre continuel, d'autant qu'il faut sans cesse renoncer à ses inclinations, mortifier ses propres volontez, sans qu'il soit jamais permis de les suivre : perseverant en la priere, faysant tousjours les mesmes exercices, selon les heures marquées, soit que nous y ayons des consolations ou des seicheresses, sans avoir la liberté de les changer.

Et si bien il nous semble quelquesfois que Nostre Seigneur ne

[1] Du latin *planus*, *plan*, plat.

nous escoute pas, gardons bien de nous descourager : car ce n'est pas pour cela qu'il nous veuille esconduire, mais c'est afin de nous faire jetter nos clameurs plus haut, pour nous faire par apres davantage sentir la grandeur de sa misericorde, comme il fit à la Chananée. Car c'est une chose certaine, que quand il nous soustrait en nos oraysons les douceurs et consolations, ce n'est pas pour nous esconduire ny descourager, ains pour nous exciter à nous approcher plus pres de sa bonté, et pour nous exercer à la perseverance, et tirer des preuves de nostre patience, qui fut la troisiesme vertu qui accompaigna la priere de la Chananée, d'autant que Nostre Seigneur, voyant sa perseverance, voulut encore faire preuve de sa patience.

Or ceste vertu de patience est tres-necessaire pour la perfection, car c'est par son moyen que nous conservons l'esgalité d'esprit parmy l'inesgalité des divers accidens de ceste vie mortelle. Et pour y exercer ceste femme, Nostre Seigneur respondit une parolle, laquelle, ce semble, la devoit bien picquer : *Non est bonum sumere panem filiorum, et mittere cànibus;* Il n'est pas raysonnable, luy dit-il, que j'oste le pain de la main des enfans, pour le donner aux chiens. *Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt domus Israel;* Je ne suis envoyé, dit-il à ses Apostres, sinon aux brebis perries de la mayson d'Israel. Hé! quoy donc, Seigneur, ceste brebis, pour n'estre pas de la mayson d'Israel, sera-t-elle perduë? N'estes-vous pas venu pour sauver tout le monde, et pour le peuple Gentil, aussi bien que pour les Juifs? Ouy certes, c'est une chose indubitable, que Nostre Seigneur estoit venu pour tous, cela est tout clair dans l'Escriture saincte; mais quand il dit, qu'il n'estoit venu sinon pour les brebis perduës de la mayson d'Israel, il veut faire entendre qu'il estoit seulement promis aux Juifs : cela veut dire que c'estoient eux qui avoient receu les promesses de la venuë du Messie, et que c'estoit premierement et specialement pour eux qu'il operoit tant de merveilles, les enseignant de sa propre bouche, guerissant leurs malades de ses propres mains, conversant continuellement avec eux. C'est pourquoy il dit, qu'il ne falloit pas oster le pain de la main des enfans, qui estoient les Juifs, pour le jetter aux chiens, c'est-à-dire au peuple Gentil, lequel alors ne cognoissoit point Dieu; qui est autant que s'il eust dit : Les faveurs que je fay aux Gentils, pour lesquels je ne suis pas premierement envoyé, sont si petites et en si petit nombre, au regard de celles que je fay au peuple d'Israel, que ce peuple n'a nul subjet d'en avoir de la jalousie.

Mais comment est-ce donc que se doivent entendre ces parolles de Nostre Seigneur, puisqu'il est venu pour les Gentils, aussi bien que pour les Juifs? Cela veut dire qu'il estoit specialement venu pour marcher de ses propres pieds parmy les enfans d'Israel, mais qu'il devoit marcher par les pieds de ses Apostres parmy les Gentils; qu'il devoit guerir leurs malades, non par ses propres mains, mais par celles des Apostres, et enfin chercher et ramener ceste brebis esgarée parmy son troupeau, non par son labeur, mais pas celuy des Apostres. Voila pourquoy il dit à la Chananée ces parolles si rudes et picquantes, et qui sentent tant le mespris et le desdain de ceste pauvre payenne.

Certes, l'on void ordinairement qu'il n'y a rien qui offense tant que les parolles picquantes, et qui sont dittes pour mespriser ceux à qui on parle, specialement quand elles sont dittes par des personnes de marque et d'authorité; et l'on a veu quelquesfois mourir des hommes de douleur et desplaysir, pour avoir receu des parolles de mespris de leur prince, quoy qu'elles leur eussent esté dittes par un mouvement de promptitude, ou surprinse de quelque passion. Mais ceste femme, entendant celle que luy disoit Nostre Seigneur, n'entra point en impatience, ny ne s'en attrista, ny offensa nullement, ains en s'humiliant et se prosternant à ses pieds, luy respondit : *Etiam Domine;* Il est vray, Seigneur, que je ne suis qu'une chienne, je le confesse; mais permettez-moy de vous dire, que les chiens suivent leurs maistres et se nourrissent des miettes qui tombent sous leur table : *Nam et catelli edunt de micis quæ cadunt de mensa dominorum suorum.* Ce qu'elle dit avec une tres-grande humilité, qui fut la quatriesme vertu laquelle accompaigna sa foy et sa priere : humilité qui plut tant à Nostre Seigneur, qu'il luy accorda tout ce qu'elle demandoit, luy disant ces parolles : *O mulier! magna est fides tua, fiat tibi sicut vis;* O femme, que ta foy est grande! qu'il te soit faict comme tu veux. Car, bien que toutes les vertus soyent tres-agreables à Dieu, toutesfois l'humilité luy plaist par dessus toutes les autres, et semble qu'il ne luy puisse rien refuser. O que ceste femme fit bien voir qu'elle estoit veritablement humble, en confessant qu'elle n'estoit qu'une chienne, et que comme telle elle ne demandoit pas les faveurs qui appartenoient aux Juifs, qui estoient les enfans de Dieu, ains seulement de ramasser les miettes qui tomboient sous sa table! en quoy elle fit bien paroistre qu'elle estoit bien fondée en ceste vertu.

Il se treuve souvent des personnes qui disent qu'ils ne sont rien, qu'ils ne sont qu'abjection, misere et imperfection; et le monde est tout plein de telles humilitez, ce qui n'est rien moins que la vraye humilité, d'autant qu'ils ne sçauroient souffrir qu'on leur dise la moindre petite parolle de mesestime, qu'aussitost ils ne s'en picquent. Mais la Chananée, non-seulement ne s'offensa pas de se voir appellée chienne par Nostre Seigneur, ains elle crut et confessa qu'elle estoit telle, et que comme telle elle ne luy demandoit que ce qui appartenoit aux chiens; en quoy elle fit paroistre une si profonde humilité, qu'elle merita d'estre louée de la bouche de Nostre Seigneur mesme, lequel enfin luy respondit : *O mulier, magna est fides tua, fiat tibi sicut vis;* O femme, que ta foy est grande, te soit faict comme tu veux; et par ceste louange qu'il donna à la grandeur de la foy de la Chananée, il loua aussi toutes ses autres vertus.

Finissons; c'est assez parlé sur ce subjet, et taschons, mes cheres ames, à l'exemple de ceste femme, d'avoir une grande foy. Vivifions-la par le moyen de la charité, et par la prattique des bonnes œuvres faites en charité; veillons soigneusement à la conserver et augmenter, tant par les considerations attentives des mysteres qu'elle nous enseigne, que par l'exercice des vertus dont nous avons parlé, et particulierement de l'humilité, qui est celle, comme

je vous ay monstré, par laquelle la Chananée à obtenu de Nostre Seigneur tout ce qu'elle luy demandoit; à ce que perseveranttousjours à crier pendant ceste vie mortelle apres nostre Sauveur : Fils de David, ayez pitié de moy; *Miserere mei, Domine, Fili David*, il nous dise à la fin d'icelle : Te soit faict comme tu veux, et pour rescompense de ta fidellité, viens jouyr de moy en la vie eternelle. Sa bonté nous en fasse la grace. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

SERMON POUR LE II. DIMANCHE DE CARESME.

DE LA TRANSFIGURATION DE NOSTRE SEIGNEUR.

Scio hominem in Christo, sive in corpore, sive extra corpus, nescio, a Deus scit, raptum hujusmodi ad tertium cœlum; et audivit arcana verba quæ non licet homini loqui.

Dieu seul sçayt si ce fut en corps ou en esprit que je fus eslevé de la sorte jusqu'au troisiesme ciel, où je vis et entendis des choses qu'il ne convient point à l'homme de raconter. (II. *Cor.* 12.)

Le grand apostre S. Paul ayant esté ravy et eslevé jusques au troisiesme ciel, ne sçachant si ce fut avec son corps ou en esprit seulement, dit qu'il n'est nullement loysible, ny possible à l'homme, de dire et raconter ce qu'il vid, et les merveilles admirables qu'il apprit, et qui luy furent monstrées en ce ravissement.

Or, si celuy qui a esté ravy jusques au troisiesme ciel, où il a veu les beautez incomparables de la felicité, n'en ose dire mot, beaucoup moins nous autres, qui n'avons jamais esté eslevez ny au premier, ny au second, oserons-nous entreprendre d'en parler. Mais puisque le discours que nous devons faire aujourd'huy, selon l'Evangile, est de la felicité eternelle, avant toute autre chose, afin de vous faire mieux entendre ce que j'en diray cy-apres, il faut que je me serve d'une similitude[1].

S. Gregoire le Grand, voulant traitter en ses Dialogues des choses merveilleuses de l'autre monde, dit ces parolles : Imaginez-vous, de grace, de voir une femme laquelle, estant enceinte, est mise dans une prison obscure jusques à son accouchement, et mesme y accouche, apres quoy elle est condamnée d'y passer le reste de ses jours, et d'y eslever son enfant. Cest enfant estant desjà un peu grand, et sa mere le voulant instruire des choses de ce monde, d'autant qu'ayant tousjours vescu dans ceste obscure prison, il n'a nulle cognoissance de la clarté du soleil, de la beauté des estoilles, ny de l'amenité des campagnes; sa mere donc luy voulant faire comprendre toutes ces choses, luy monstre une lampe, ou quelque petite lumiere d'une chandelle, par le moyen de laquelle elle tasche, autant qu'elle peut, de faire comprendre à cest enfant la beauté d'un jour bien esclairé, ou d'une nuict bien

[1] Comparaison, parabole.

sereine, luy disant : Mon enfant, le soleil, la lune et les estoilles sont ainsi, et ainsi faites, et respandent une grande clarté. Mais c'est en vain; car l'enfant ne peut nullement comprendre ny entendre ces choses, n'ayant point eu l'experience de la clarté dont sa mere luy parle. Puis ceste pauvre mere luy voulant faire comprendre l'amenité [1] des collines chargées d'une grande diversité de fruicts, d'oranges, de citrons, de poires, de pommes, et semblables choses, luy monstre quelques feuilles de ces arbres, luy disant : Mon enfant, ces arbres sont chargez de telles feuilles; puis luy monstrant une pomme, ou une orange qu'elle tient dans sa main : Ils sont encore chargez de tels fruicts; ne sont-ils pas beaux à voir, luy dit-elle? L'enfant neantmoins ne sçayt ce que c'est que tout cela, ains demeure tousjours dans son ignorance, ne pouvant comprendre par ce que sa mere luy dit, ou luy monstre, comment toutes ces choses sont faites, d'autant que tout cela n'est rien au prix de ce qu'elles sont en verité.

De mesme en est-il, mes cheres ames, des choses que nous pourrions dire de la grandeur, de la gloire et felicité eternelle, et de la beauté et amenité dont le ciel est remply; car il y a encore plus de rapport de la lumiere d'une lampe ou d'une chandelle, avec celle de ce grand luminaire qui nous esclaire; et plus de rapport de la feuille, et du fruict d'un arbre, avec l'arbre mesme, chargé de feuilles et de fruicts tout ensemble; et entre tout ce que cest enfant comprend de ce que sa mere luy dit, que non pas entre la lumiere du soleil, et la clarté dont jouyssent les bien-heureux en la gloire; la beauté des prairies diaprées de fleurs au printems, ny l'amenité de nos campagnes chargées de fruicts, n'estant point comparables à la beauté et amenité de ces celestes campagnes de la felicité eternelle, qui surpasse infiniment tout ce qui s'en peut dire ou comprendre.

Or, bien que cela soit ainsi, nous ne devons pas laisser neantmoins d'en dire quelque chose, quoy que nous soyons tres-asseurez que tout ce que nous en pourrions dire n'est rien, au prix de ce qui est en verité. Mais avant que d'entrer en discours, il est necessaire que je leve de vos esprits quelques difficultez qui vous pourroient empescher de bien entendre ce que je diray par apres de la felicité eternelle; ce que je feray d'autant plus volontiers, que je desire que ce discours soit bien considéré, ruminé et compris de de vos esprits.

La premiere difficulté qu'il nous faut esclaircir, est, sçavoir si les ames bien-heureuses, estant separées de leurs corps, peuvent entendre, voir, ouyr, considerer, et avoir toutes les fonctions de l'esprit aussi libres, comme si elles estoient unies avec leur corps. Or je dy que non-seulement elles les ont aussi libres, mais beaucoup plus parfaictement, que si elles estoient unies à leur corps : et pour vous faire entendre ceste verité, je vous diray une histoire rapportée par S. Augustin, qui n'est pas un autheur auquel il ne faille adjouster foy. Il rapporte donc qu'il avoit cogneu un medecin fort fameux, tant à Rome qu'en la ville de Carthage, qui estoit tres-

[1] L'agrément.

excellent en l'art de medecine, et grand homme de bien, faysant beaucoup de charitez en servant les pauvres gratis; ce qui fut cause que Dieu le tira d'une erreur en laquelle il estoit tombé estant encore jeune. Car Dieu favorise tousjours ceux qui ayment le prochain, et qui prattiquent la charité envers luy; et il n'y a rien qui attire tant sa misericorde sur nous, que ceste charité qu'il nous a si specialement recommandée, appellant le commandement de l'amour du prochain, son commandement : *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos* (Joan. 15). C'est-à-dire, le sien plus chery et plus aymé; et apres celuy de l'amour de Dieu il n'y en a point de plus grand.

S. Augustin dit donc que ce medecin luy avoit raconté, qu'estant encore jeune, il commença à doubter que l'ame estant separée du corps, pust voir, ouyr, ou comprendre aucune chose : or estant en ceste erreur, il s'endormit un jour, et pendant son sommeil, il luy apparut un beau jeune homme, qui luy dit : Suis-moy; ce que le medecin fit, et il le mena en une grande et spacieuse campagne, où d'un costé il luy fit voir des merveilles incomparables, et de l'autre il luy fit entendre un concert de musique grandement agreable, dont le medecin s'esmerveilla. Quelque tems apres, ce mesme jeune homme luy apparut derechef, et luy dit : Me recognois-tu bien? Ouy, respondit le medecin, je vous recognois fort bien; c'est vous qui m'avez mené dans une campagne où vous me fistes entendre un concert de musique tres-agreable. Mais comment me peux-tu voir et cognoistre (dit le jeune homme)? où sont tes yeux?— Mes yeux, respondit le medecin, sont en mon corps.— Et où est ton corps? — Il est dans mon lict. — Et tes yeux sont-ils ouverts ou fermez? — Ils sont fermez. — Mais s'ils sont fermez, comment peuvent-ils voir? Confesse donc maintenant, puisque tu me recognois, et me vois fort bien, tes yeux estant fermez, et que tu as ouy la musique, tes sens estant endormis, que les fonctions de l'esprit ne dependent pas des sens; et qu'estant l'ame separée du corps, elle ne laissera pas de voir, d'ouyr, de considerer et d'entendre tres-parfaictement. Ce qu'ayant dit, ce jeune homme disparut, et laissa le medecin, lequel par apres ne doubta jamais plus de ceste verité. Ainsi le rapporte S. Augustin, lequel ayant dit que le medecin luy raconta qu'il avoit entendu une excellente musique qui se chantoit à son costé droict estant en ceste campagne, dont nous avons parlé; mais certes, dit-il, je ne me ressouviens pas de ce qu'il avoit veu du costé gauche.

En quoy nous remarquons que ce glorieux sainct estoit extresmement exact à ne rien dire, que ce qu'il sçavoit asseurement estre de la verité de ceste histoire. Apres laquelle nous ne devons plus admettre ce doubte ny ceste difficulté en nos esprits, que nos ames n'ayent une pleine et absoluë liberté d'exercer toutes leurs fonctions, bien qu'elles soient separées de leurs corps : de sorte que nostre entendement verra, considerera et entendra, non-seulement une chose à la fois, mais plusieurs ensemble; nous aurons plusieurs attentions sans que l'une empesche l'autre. En ce monde, nous ne pouvons pas faire cela; car, quiconque veut penser à plus d'une chose à la fois, et en mesme tems, il a tousjours moins d'attention

chaque chose, et son attention sur chacune est moins parfaicte. Tout de mesme en est-il de la memoire; car elle nous fournira lusieurs souvenirs ensemble, sans que l'un empesche l'autre. Iostre volonté voudra aussi plusieurs choses, et aura beaucoup de ivers vouloirs, sans que ceste diversité soit cause qu'elle veuille u affectionne moins les choses. Ce qui ne se peut faire en ceste ie, tandis que nostre ame reside dans le corps comme dans une rison, d'autant que nostre memoire n'a pas une si pleine liberté le faire ses fonctions, qu'elle puisse avoir plusieurs souvenirs à la ois, sans que l'un empesche l'autre : nostre volonté de mesme ffectionne moins fort quand elle ayme plusieurs choses ensemble, es desirs et ses vouloirs sont moins ardens et violens quand elle en plusieurs; ce qui ne sera pas ainsi dans le ciel, où nostre ame ura une parfaicte liberté de faire toutes ses fonctions, comme nous vons dit. Mais pourquoy nous arrester davantage sur ceste premiere ifficulté, puisque tous les philosophes (Platon, Gorgias, *et alibi*; rist. l. II *de Gener.* Act. 3) et les theologiens tiennent que les mes agissent hors de leurs corps?

La seconde difficulté que je veux esclaircir, est touchant l'opinion que plusieurs ont, que les bien-heureux qui sont en la Hierualem celeste, sont tellement enyvrez de l'abondance des divines consolations, que cela leur oste la liberté de l'esprit pour agir; c'est-à-dire, que cest enyvrement leur oste le pouvoir de faire aucune action, pensant que ce soit la mesme chose de ceste felicité, que des consolations que l'on reçoit quelquesfois en terre, lesquelles font entrer les personnes en un certain endormissement l'esprit si grand, qu'il ne leur est pas possible, pour un tems, le se mouvoir, ny comprendre mesme le lieu où elles sont, ainsi qu'il arriva au peuple d'Israël au retour de leur captivité, comme esmoigne le prophete royal David, par ces parolles : *In converendo Dominus captivitatem Sion, facti sumus sicut consolati* Psal. 125). Nous avons esté faits, dit-il, comme consolez; ou, selon le texte hebrieu et la version des Septante, comme endormis, en sorte que nous ne sçavions ce que nous faysions, pour a grande consolation qui nous surprint, lorsqu'il plut au Seigneur le nous retirer de nostre captivité, pour nous faire retourner en la saincte Sion.

Mais il n'en sera pas ainsi en la gloire eternelle; car l'abondance les divines consolations n'ostera pas à nos esprits la liberté de faire eurs actions, ny leurs mouvemens; ce qu'ils feront avec tant de acilité, que leur multitude ou varieté n'empeschera point leur tranquillité, parce que dans le ciel la tranquillité et le repos sera l'excellence de nos actions, en sorte qu'elles ne se nuyront point l'une à l'autre, ains au contraire elles s'entr'aideront merveilleusement bien à continuer leurs exercices, pour la gloire et le pur amour de Dieu, qui les rendra capables de subsister l'une avec l'autre.

Or ne croyez donc pas, mes cheres ames, que nostre esprit soit rendu stupide et endormy pour l'abondance des divines consolations qu'il recevra en la felicité eternelle; ô non certes! cela ne sera pas, ains il sera grandement prompt, resveillé et agile en ses

operations; et si bien il est dit que Nostre Seigneur enyvre ses bien-aymez, leur disant ces amoureuses parolles du Cantique : *Comedite, amici; bibite et inebriamini, charissimi* (Cant. 5); Beuvez, mes amys; enyvrez-vous, mes tres-chers, cest enyvrement neantmoins ne rendra pas l'ame moins capable de voir, d'ouyr, de considerer, d'entendre, et faire, ainsi que nous avons dit, tous ses mouvemens, selon que l'amour de son bien-aymé luy suggerera; au contraire, cela l'excitera tousjours davantage à redoubler ses eslans amoureux, comme estant tousjours plus enflammée de nouvelles ardeurs envers luy.

La troisiesme difficulté que je veux oster de vos esprits, est, qu'il ne faut pas penser que nous soyons subjets aux distractions, estant en la gloire eternelle, comme nous sommes tandis que nous vivons en ceste vie mortelle. La rayson de cecy est, que nous pourrons avoir, ainsi que nous avons dit, plusieurs et diverses attentions en mesme tems, sans que l'une nuyse à l'autre, ains elles se perfectionneront l'une l'autre : si bien que la multiplicité et variété des subjets que nous considererons en nostre entendement, et des souvenirs que nous aurons en nostre memoire, et encore des desirs que nous aurons en nostre volonté, ne feront nullement que l'un empesche l'autre, ny que l'un soit mieux compris que l'autre, parce que, dans le ciel, tout y est souverainement parfaict, et qu'en la beatitude eternelle, se retreuvent ensemble toutes sortes de biens et de consolations, ainsi que disent les theologiens : *Beatitudo est status omnium bonorum aggregatione perfectus.* Et si l'on estime en ce monde un homme bien-heureux, qui peut avoir plusieurs attentions à mesme tems, ainsi que tesmoignent les louanges que les poëtes ont données à celuy qui pouvoit estre attentif à sept choses en mesme tems; et à ce valeureux capitaine, de ce qu'il cognoissoit cent cinquante mille soldats qu'il avoit sous sa charge, un chascun par leur nom propre : combien plus nos esprits seront-ils bien-heureux dans le ciel, où ils pourront avoir plusieurs attentions à la fois, sans que l'une empesche l'autre! Mais, mon Dieu, que pourrions-nous dire de ceste indicible felicité qui sera eternelle, invariable, constante, permanente, et, pour dire comme les anciens François, sempiternelle!

Je ne veux pas, mes cheres ames, vous parler de la felicité que les bien-heureux ont en la claire veuë de la face de Dieu, et de son essence; car cela regarde la felicité essentielle, de laquelle je ne veux pas parler maintenant, sinon que j'en die quelque mot sur la fin. Je ne parleray pas aussi de l'eternité de ceste gloire; mais je traitteray seulement d'un poinct qui regarde une certaine gloire accidentelle, que les bien-heureux reçoivent par la conversation qu'ils ont par ensemble. O quelle agreable conversation est celle dont ils jouyssent! puisqu'ils conversent avec les anges et archanges, les cherubins et seraphins, et avec les saincts apostres, les martyrs, les confesseurs, les sainctes vierges, et avec la Reyne des vierges, nostre glorieuse Dame et Maistresse, et avec la tres-saincte humanité de Nostre Seigneur, et enfin avec la tres-adorable Trinité, le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit.

Or, tous les bien-heureux se cognoistront les uns les autres, un

hascun par leur nom, ainsi que nous le fait entendre l'Evangile e ce jour, lequel nous fait voir Nostre Seigneur sur le mont de 'habor, qui prioit, accompaigné de S. Pierre, S. Jacques, et S. ean, en la presence desquels, comme ils le regardoient qui prioit t estoit en orayson, il se transfigura, en laissant respandre sur son acré corps une petite partie de la gloire dont il jouyssoit continuel- ement en son ame dès l'instant de son incarnation : gloire qu'il etenoit, par un continuel miracle, resserrée et couverte dans la upresme partie de son ame. Les Apostres virent donc alors la face le Nostre Seigneur, plus reluisante et eclatante que le soleil, et este clarté et splendeur fut encore respanduë jusques sur ses ha- ıits : pour nous monstrer qu'il n'estoit pas si chiche de sa gloire, u'il n'en fist part à ses vestemens, et mesme à ce qui estoit autour e luy; voulant par cela nous faire voir un petit eschantillon de la ·licité eternelle, et une goutte de cest ocean incomparable de la loire, pour nous faire desirer la piece toute entiere! Ce que le on S. Pierre, qui parloit pour tous, comme devant estre le chef es autres, ayant remarqué : O Seigneur! qu'il est bon d'estre icy, it-il, tout transporté de joye et de consolation : *Domine, bonum st nos hic esse* (Matth. 17)! J'ay bien veu, vouloit-il dire, de belles hoses; mais il n'y a rien de si desirable que d'estre icy. Il vid ncore Moyse et Helie, qu'il n'avoit jamais veus, lesquels il cogneut ɔrt bien; l'un ayant prins son corps, ou bien un autre formé de l'air, t l'autre estant en son mesme corps, auquel il fut enlevé dans le hariot de feu (IV. Reg. 2); et tous deux s'entretenoient avec Nostre ·eigneur de l'excez qui devoit arriver en Hierusalem, excez qui 'estoit autre que la mort que ce divin Sauveur devoit souffrir par excez de son amour pour nostre salut. Et soudain apres cest entre- ıen, les Apostres entendirent la voix du Pere eternel, disant : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui; ipsum udite* (Matth. 17); C'est icy mon fils bien-aymé, auquel j'ai prins ıon bon playsir; escoutez-le. Vous voyez donc bien par ce que je iens de dire, que nous nous recognoistrons tous les uns les autres n la felicité eternelle, puis qu'en ce petit eschantillon que Nostre eigneur en voulut monstrer sur ceste montaigne à ses Apostres, il oulut qu'ils cogneussent Moyse et Helie, qu'ils n'avoient jamais eus.

Mais si cela est ainsi, comme il est vray qu'il est, ô mon Dieu! uel contentement recevrons-nous en voyant ceux que nous aurons ı cherement aymez en ceste vie? Ouy mesme, nous cognoistrons ·s nouveaux chrestiens qui se convertissent maintenant à nostre ıincte foy, aux Indes, au Japon, et aux Antipodes; et les amytiez ıinctes, comme elles auront esté commencées pour Dieu en ceste ie, elles se continuëront en l'autre eternellement.

Nous aymerons des personnes particulierement, mais ces amy- ·ez particulieres n'engendreront point de partialitez; car toutes os amytiez prendront leur source de la charité de Dieu, qui, les onduisant toutes, fera que nous aymerons un chascun bien-heureux e ce pur amour dont nous sommes aymez de sa divine bonté.

O Dieu! quelle consolation recevrons-nous en ceste conversation ·eleste que nous aurons les uns avec les autres? Là, nos bons anges

nous apporteront une consolation plus grande qu'il ne se peut dire ny penser, quand ils se feront cognoistre à nous, et qu'ils nous representeront si amoureusement le soin qu'ils ont eu de nostre salut durant le cours de nostre vie mortelle, nous ressouvenant[1] des sainctes inspirations qu'ils nous ont apportées, comme un laict sacré qu'ils alloient puiser dans les mammelles de la divine bonté, pour nous attirer à la recherche de ses divines suavitez dont alors nous serons jouyssans. Ne vous ressouvient-il point, nous diront-ils, d'une telle inspiration que je vous apportay en tel temps, lisant un tel livre, ou escoutant un tel sermon, ou bien en regardant une telle image, comme Ste Marie Egyptienne? inspiration qui vous incita à vous convertir à Nostre Seigneur, et qui fut le subjet de vostre predestination. O Dieu! nos cœurs ne se fondront-ils pas d'un contentement indicible, en entendant ces parolles?

Mais oultre cela, un chascun des bien-heureux aura un entretien particulier les uns avec les autres, selon leur rang et leur dignité. Vostre bien-heureux Pere S. Augustin, mes cheres sœurs, (je me plais à parler de luy, car je sçay que le souvenir vous en est aggreable, fit un jour un souhaict de voir Rome[2] triomphante en son triomphe glorieux, S. Paul preschant, et Nostre Seigneur conversant parmy le peuple, guerissant les malades, et faysant des miracles. O Dieu! mes cheres sœurs, quelles consolations a ce grand sainct, voyant la Hierusalem celeste en son divin triomphe; le grand apostre S. Paul (je ne dis pas grand de corps, car il estoit petit, mais grand en eloquence et saincteté) preschant et entonnant avec une melodie nompareille, les louanges qu'il donnera eternellement à la divine Majesté dans le ciel! Mais quel excez de consolation pour S. Augustin, de voir faire le miracle perpetuel de la felicité des bien-heureux par Nostre Seigneur, la mort duquel nous l'a acquise? Imaginez-vous, de grace, le gracieux entretien que ces deux saincts auront l'un avec l'autre; S. Paul disant à S. Augustin: Mon cher Pere, ne vous ressouvenez-vous pas qu'en lisant mon Epistre, vous fustes touché d'une inspiration qui vous sollicita de vous convertir; inspiration que j'avois obtenuë de la misericorde de nostre bon Dieu, par la priere que je faysois pour vous en mesme tems que vous lisiez ce que j'avois escrit? Cela, mes cheres sœurs, ne causera-t-il pas une douceur admirable au cœur de ce sainct Pere? Faites derechef, je vous prie, une imagination, que Nostre-Dame, saincte Magdeleine, saincte Marthe, sainct Estienne, et les Apostres, fussent veus par l'espace d'un an en Hierusalem, qui est-ce d'entre nous qui voudroit demeurer icy? Pour moy, je pense que nous nous embarquerions tous, et nous exposerions à tous les perils et hazards qui se pourroient rencontrer d'icy là, pour avoir ceste grace de voir nostre glorieuse Maistresse, et tous les autres saincts qui s'y trouveroient; puisque les pelerins qui entreprennent ce voyage s'exposent à tant de perils, pour aller seulement reverer les lieux où ces sainctes personnes ont posé leurs benits pieds.

Si cela est ainsi, ô Dieu! quelle consolation recevrons-nous

[1] Faisant ressouvenir. — [2] VARIANTE : Hierusalem.

estant au ciel, où nous verrons ceste beniste face de Nostre-Dame toute enflammée de l'amour de Dieu? Et si saincte Elizabeth demeura si transportée d'ayse et de contentement quand, au jour qu'elle la visita, elle luy ouyt entonner ce divin cantique: *Magnificat anima mea Dominum* (Luc. 1), combien plus nos cœurs et nos esprits tressailleront d'un contentement inexplicable, lorsqu'ils entendront entonner par ceste chanteresse sacrée le cantique de l'amour eternel? ô Dieu, quelle douce melodie! sans doubte nous pasmerons et entrerons en des ravissemens inconcevables, lesquels ne nous osteront pas pourtant l'usage de la rayson, ny les fonctions de nos puissances, qui s'establiront merveilleusement par ce divin rencontre que nous ferons de Nostre-Dame, pour mieux et plus parfaictement louer et glorifier Dieu, qui luy a fait tant de graces que de la choysir pour sa Mere; et à nous, nous faysant celle de converser familierement avec elle.

Mais, s'il est ainsi que vous dites, que nous converserons et nous entretiendrons avec tous ceux qui seront en ceste Hierusalem celeste, qu'est-ce que nous dirons? de quoy parlerons-nous? quel sera le subjet de nostre entretien? O Dieu! mes cheres sœurs, quel subjet? ce sera celuy de la misericorde que Dieu nous a faite icy-bas, par laquelle il nous a rendus capables d'entrer à la jouyssance de ceste felicité bien-heureuse en laquelle l'ame n'aura plus rien à desirer. Car en ce mot de felicité, sont compris, comme nous avons dit, toutes sortes de biens, lesquels ne sont pourtant qu'un seul bien, qui consiste en la jouyssance de Dieu. C'est ce seul bien que la divine amante du Cantique des cantiques demandoit si instamment à son Bien-Aymé (observant en cela, comme estant tres-prudente, le dire du Sage, qu'il faut penser à la fin, premier[1] qu'à l'œuvre): *Osculetur me osculo oris sui* (Cant. 1); Donnez-moy, luy dit-elle, ô mon cher bien-aymé, un bayser de vostre bouche: bayser lequel, ainsi que je diray bien-tost, n'est autre chose que ceste felicité bien-heureuse.

Mais de quoy traitterons-nous encore en nostre conversation? de la mort et passion de Nostre Seigneur. Ne l'apprenons-nous pas en la Transfiguration, où il ne se parla de rien tant que de l'excez qu'il devoit souffrir en Hierusalem; excez qui, comme j'ay dit, n'estoit autre que la mort de ce divin Sauveur? O! si nous pouvions comprendre quelque chose de la consolation que les bien-heureux auront en parlant de ceste mort, combien nos ames se delecteroient-elles d'y penser?

Passons plus outre, je vous prie, et disons quelque chose de l'honneur et de la grace que nous aurons de converser mesme avec Nostre Seigneur humanisé. O! c'est icy sans doubte que nostre felicité prendra un accroissement indicible. Que ferons-nous, cheres ames; mais que deviendrons-nous, je vous prie, quand nous verrons ce cœur tres-adorable et tres-aymable de nostre divin Maistre, à travers de la playe sacrée de son costé, tout ardent de l'amour qu'il nous porte? cœur auquel nous verrons tous nos noms escrits en lettres d'amour. Hé! est-il possible, dirons-nous alors à nostre

[1] Premier qu'à l'œuvre, *avant de penser à l'œuvre.*

divin Sauveur, que vous m'ayez tant aymé, que de graver mon nom en vostre cœur et en vos mains? Cela est pourtant tres-veritable.

Le prophete Isaye, parlant en la personne de Nostre Seigneur, nous dit ces parolles : Quand bien il arriveroit que la mere oubliast son enfant qu'elle a porté en ses entrailles, si[1], ne t'oublieray-je point; car j'ay gravé ton nom en mes mains : *Numquid potest mulier oblivisci infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui? et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui; ecce in manibus meis descripsi te* (Isa. 49). Mais Nostre Seigneur, encherissant alors sur ces parolles, nous dira : Non-seulement j'ay gravé ton nom en mes mains; mais encore dans mon cœur. Subjet certes de tres-grande consolation, de voir que nous sommes si cherement aymez de Nostre Seigneur, qu'il nous porte tousjours dans son cœur. O quelle admirable delectation pour un chascun des esprits bien-heureux, quand ils verront, dans ce cœur tres-sacré et tres-adorable, les pensées de paix qu'il avoit pour eux à l'heure mesme de sa passion! Pensées par lesquelles il nous preparoit, non-seulement les moyens principaux de nostre salut; mais mesmement nous preparoit, en particulier, avec une bonté admirable, tous les divins attraicts, inspirations et bons mouvemens, desquels ce tres-doux Sauveur se vouloit servir pour nous tirer à la suitte de son amour. Ces vuës, ces regards et ces considerations particulieres, que nous irons faysant sur cest amour sacré, duquel nous aurons esté et serons si cherement et si ardemment aymez de nostre souverain Maistre, n'enflammeront-ils pas nos cœurs d'un amour et d'une ardeur nompareille? Hé! mes cheres sœurs, que ne devrions-nous pas faire pour jouyr de ces suavitez si douces et si aggreables?

Mais nostre felicité ne s'arrestera pas là, ains passera encore plus avant; car nous verrons face à face, et non pas en un miroir, comme dit l'Apostre, l'essence de Dieu, et le mystere de la tres-saincte Trinité, en laquelle vision et claire cognoissance consiste nostre felicité essentielle. Là nous entendrons et participerons à ceste tres-adorable conversation, et à ces divins colloques, qui se font entre le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. Nous entendrons comme le Fils entonnera merveilleusement bien, avec une harmonie inconcevable, les louanges deuës à son Pere eternel, et luy representera, en faveur de tous les hommes, l'obeyssance qu'il luy a renduë tout le tems qu'il a esté en ceste vie mortelle. Et nous entendrons, en contr'eschange, comme le Pere eternel prononcera d'une voix esclatante, et avec une harmonie incomparable, ces divines parolles que les Apostres entendirent au jour de la Transfiguration : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui;* C'est icy mon Fils bien-aymé, auquel je prens mon bon playsir. Et le Pere, et le Fils parlant au Sainct-Esprit, diront : C'est icy nostre Esprit bien-aymé, lequel estant tout nostre amour, et procedant de l'un et de l'autre, n'est qu'un mesme Dieu avec nous.

Et non-seulement il y aura un entretien des trois personnes divines par ensemble, ains encore entre Dieu et les bien-heureux, ce

[1] Toutefois.

qui nous est monstré en l'Evangile de ce jour, où il est dit, que Nostre Seigneur s'estant transfiguré, Moyse et Helie s'entretenoient familierement avec luy. Mais quel sera cest entretien? ô certes! il sera tel, qu'il n'est pas loisible à l'homme de se l'imaginer. Ce sera un devis[1] si secret, que nul ne le pourra entendre que Dieu, et celuy avec qui il le fera. Dieu dira un mot à un chacun des bien-heureux en particulier, tel qu'il n'y en aura point de semblable : mais quel sera-t-il, ce mot? ô certes! ce sera un mot le plus amoureux qui se puisse jamais imaginer. Representez-vous tous les mots qui se peuvent dire pour attendrir un cœur, et les noms les plus affectionnez qui se peuvent donner à ceux qu'on ayme parfaictement, et puis dites enfin que ce n'est rien au prix de ceux que Dieu dira, ou donnera à un chascun des bien-heureux là haut au ciel. Representez-vous que le Pere eternel vous dira : Tu es la bien-aymée de mon Fils bien-aymé, c'est pourquoy tu seras tousjours tres-cherement aymée de moy; tu es la bien-choysye de mon bien-choysy, qui est mon Fils, c'est pourquoy tu ne te separeras jamais de moy. Or tout cela n'est rien, mes cheres sœurs, en comparayson de la suavité qu'apportera quant et[2] soy ce nom, ou ce mot sainct et sacré que Dieu dira à l'ame bien-heureuse, nom duquel parlant le bien-aymé Disciple en son Apocalypse, dit, que ce sera un nom nouveau, que nul n'entendra que celuy qui le recevra : *Nomen novum quod nemo scit, nisi qui accipit* (Apoc. 2).

O certes! ce sera vrayment alors que Dieu donnera à la divine amante ce sainct bayser qu'elle a si ardemment demandé et souhaitté, ainsi que nous disions tantost[3]. O qu'elle chantera amoureusement ces parolles du Cantique : *Osculetur me osculo oris sui;* Qu'il me bayse, le Bien-Aymé de mon ame, d'un bayser de sa bouche! Puis poursuivant : *Pulchiora sunt ubera tua vino*, etc. (Cant. 1). Meilleur sans comparayson, dira-t-elle, est le laict qui coule de vos divines mammelles, que les vins les plus delicieux de la terre.

Mais en quelles divines extases, et en quels doux embrassemens entrera alors ceste saincte amante, quand Dieu luy donnera ce bayser de paix, qu'elle a tant desiré; bayser qu'il donnera encore à un chascun des citoyens celestes, entre lesquels se fera un entretien admirablement aggreable, des souffrances et des tourmens que nostre souverain Redempteur a endurez pour un chascun de nous, durant le cours de sa vie mortelle. Entretien qui leur causera une consolation telle que les anges mesmes n'en seront pas capables, au dire de S. Bernard : car, si bien Nostre Seigneur est leur Sauveur, et qu'ils ayent esté sauvez par luy, il n'est pourtant pas leur Redempteur, d'autant qu'il ne les a pas racheptez, ains seulement les hommes, qui recevront un contentement singulier à parler de ceste saincte redemption, par le moyen de laquelle ils seront faits semblables aux anges, comme dit Nostre Seigneur en l'Evangile (Marc. 12), lorsque nous serons en la Hierusalem celeste, où nous jouyrons d'une conversation tres-aggreable, et laquelle durera eternellement, avec les esprits bien-heureux, les anges, cheru-

[1] Devis, *entretien*; deviser, *converser*. — [2] Quant et, *avec*. — [3] Tout à l'heure.

bins et seraphins, les saincts et sainctes, Nostre-Dame et glorieuse Maistresse, Nostre Seigneur, et enfin avec la tres-saincte et tres-adorable Trinité : conversation qui sera pleyne d'une incomparable suavité.

Et si nous avons tant de contentement en ceste vie mortelle d'ouyr parler de ce que nous aymons, que nous ne nous en pouvons lasser, quelle joye et quelle jubilation recevrons-nous d'ouyr eternellement chanter les louanges de la divine Majesté, que nous devons aymer, et que nous aymerons alors plus qu'il ne se peut dire ny comprendre ! Et si pendant ceste vie nous prenons tant de playsir en la seule imagination de la felicité eternelle, combien alors aurons-nous de playsir en la jouyssance de ceste mesme felicité ! felicité et gloire qui n'aura jamais de fin, ains qui durera eternellement, sans que jamais nous en puissions estre rejettez. O que ceste asseurance augmentera de beaucoup nostre consolation !

Marchons donc gayement et joyeusement, mes cheres ames, parmy les difficultez de ceste vie passagere : embrassons à bras ouverts les mortifications, les peynes et les afflictions, si nous en rencontrons en nostre chemin, puisque nous sommes asseurez que ces peynes prendront fin, et qu'elles se termineront avec nostre vie, apres laquelle il n'y aura plus que joyes, que contentemens et consolations eternelles. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON POUR LE III. JEUDY DE CARESME.

Homo quidam erat dives, et induebatur purpura et bysso, et epulabatur quotidie splendidè : et erat quidam mendicus nomine Lazarus, qui jacebat ad januam ejus, ulceribus plenus, cupiens saturari de micis quæ cadebant de mensa divitis, et nemo illi dabat.

Il y avoit un homme riche, qui se revestoit de pourpre et de fin lin, qui faysoit tous les jours bonne et magnifique chere : et il y avoit un pauvre nommé Lazare couché à sa porte, plein d'ulceres, lequel desiroit d'estre rassasié des miettes qui tomboient de la table du riche, et personne ne luy en donnoit. (*Luc.* 16.)

J'AY pensé de vous entretenir en ce jour de la fin mal-heureuse du mauvais riche, et de celle de Judas, et de la fin bien-heureuse du Lazare et de S. Mathias, pour vous monstrer le grand subjet qu'il y a de craindre en toute sorte de vocation : *Multi enim sunt vocati, pauci vero electi* (Matth. 20); Car plusieurs sont appellez, dit Nostre Seigneur, mais peu sont esleus; comme voulant dire, que plusieurs sont appellez à la perfection, mais que peu y parviennent, parce qu'ils ne cooperent pas à la grace : *Perditio tua ex te, Israël, et auxilium tuum tantum ex me* (Os. 13); Ta perdition vient de toy, ô Israël, mais de moy seul vient ton secours, dit Dieu par un prophete; parolles qui condamnent ceux qui censeurent et parlent injustement contre la providence de Dieu, ne voulant pas appreuver ny adorer les effects admirables qu'elle permet arri-

ver touschant l'eslection des bons, et la reprobation des mauvais. Car, lorsque la prudence humaine considere la reprobation des pecheurs, elle se met soudain à rechercher les causes et raysons de leurs cheutes; et ne voulant pas confesser ny recognoistre qu'elles sont arrivées par leur malice, elle les attribuë au deffaut de la grace, disant que s'ils eussent autant receu de graces que les justes, ils ne seroient pas tombez dans le peché. O certes! ces personnes auroient quelque rayson, si elles disoient seulement que la grace efficace n'est pas donnée aux pecheurs comme aux justes; mais si elles passoient oultre, et qu'elles voulussent s'enquerir pourquoy les pecheurs ne reçoivent pas la grace efficace comme les justes, elles seroient contrainctes d'advouër que ce n'est pas le deffaut de la grace qui est la cause de leur perte, puisque Dieu la donne tousjours tres-suffisante à quiconque la veut recevoir. C'est une verité de laquelle tous les theologiens sont d'accord [1]; et le sainct concile de Trente a desclaré, que jamais la grace ne manque à l'homme, mais c'est tousjours l'homme qui manque à la grace, ne la voulant pas recevoir ny luy donner son consentement : et les damnez seront contraincts au jour du jugement de confesser, comme le dit S. Denys Areopagyte, que c'est par leur faute qu'ils ont esté precipitez et condamnez aux flammes eternelles, parce qu'ils ont manqué à la grace, et non point que la grace leur ayt manqué; ce qu'ils cognoistront tres-clairement, et ceste cognoissance accroistra de beaucoup leurs peynes.

Or, si l'on void en toutes sortes d'estats et de vocation un si grand nombre de resprouvez et si peu d'esleus, qui est-ce qui s'asseurera et ne craindra de descheoir, pour ne pas rendre à Dieu le service qu'on luy doit, et ne pas correspondre à ses graces, chascun selon sa condition, puisque nous voyons un mauvais riche et un Judas qui sont reprouvez, et un Lazare et un S. Mathias, qui sont du nombre des esleus? Mais quoy! le mauvais riche n'estoit-il pas appellé de Dieu en une mesme vocation que le Lazare? et Judas à la mesme vocation que S. Mathias? Ouy sans doubte, cela est tout clair en l'Escriture saincte; car le mauvais riche estoit Juif de nation aussi bien que Lazare, puisqu'il appelle Abraham son pere : *Pater Abraham, miserere mei;* Pere Abraham, dit-il, ayez pitié de moy : le priant de luy envoyer le Lazare. Il estoit circoncis, et Dieu luy avoit tesmoigné qu'il l'aymoit, luy donnant beaucoup de biens, de possessions et de richesses; d'autant qu'en la loy de Moyse, la pauvreté n'estoit pas si estimée ny recommandée comme elle est maintenant, et Nostre Seigneur n'avoit pas encore dit : *Beati pauperes spiritu* (Matth. 5); Bien-heureux sont les pauvres d'esprit : mais en ce tems-là Dieu favorisoit ses amys en leur donnant beaucoup de richesses et commoditez temporelles, par lesquelles il les obligeoit à le servir. En quoy nous voyons que le mauvais riche estoit appellé de Dieu aussi bien que le Lazare, et

[1] Baïus avait attaqué cette doctrine et les Jansénistes devaient renouveler son erreur, justement condamnée en lui et en eux. Qu'est-ce que Dieu et qu'est-ce que l'homme, en dehors de l'enseignement catholique sur la grâce? (N. E.)

avoit encore plus d'obligation de le servir, parce que Dieu luy avoit donné beaucoup de biens temporels, ce qu'il n'avoit pas fait au Lazare. Et neantmoins nous voyons en l'Evangile de ce jour, que de ces deux hommes, qui estoient en quelque façon esgalement appellez de Dieu, celuy qui a le plus receu et qui est le plus obligé de le servir, ne le sert point, ains vit et meurt miserablement; mais le Lazare le sert fidellement, et meurt heureusement : l'un est porté au sein d'Abraham, et l'autre au feu d'enfer.

Parlons maintenant de la vocation de Judas, et de celle de S. Mathias, et voyons combien l'eslection de Judas estoit avantageuse par dessus celle de S. Mathias. Car Judas fut appellé à l'apostolat de la propre bouche de Nostre Seigneur, il fut instruit de luy comme les autres Apostres; il l'appella mille fois par son nom, il entendoit souvent prescher ce divin Maistre et voyoit comme il confirmoit sa doctrine par les grands et continuels miracles qu'il operoit. Enfin, Judas receut beaucoup de tres-grandes et singulieres graces que ne receut pas S. Mathias, n'ayant point esté appellé ny receu à l'apostolat par Nostre Seigneur mesme, ains par les Apostres apres son Ascension; et neantmoins il persevera fidellement, et mourut sainctement : au contraire, le miserable Judas, d'apostre qu'il estoit, devint apostat, commettant le plus grand peché et la plus grande perfidie qui ayt jamais esté, en vendant son bon Maistre. Vous voyez donc comme celuy de ces deux apostres qui avoit esté le plus favorisé, a apostasié; et que celuy qui fut appellé à l'apostolat apres la mort de Nostre Seigneur a perseveré. Grand subjet de craindre en toutes sortes d'estats et de vocations, puisque par tout il y a du peril.

Quand Dieu crea les anges dans le ciel, il les establit en sa grace, de laquelle il sembloit qu'ils ne devoient jamais descheoir, et neantmoins Lucifer se revolta contre sa divine Majesté, et luy et tous ses sectateurs refuserent de luy rendre la subjection [1] et l'obeyssance qu'ils luy devoient; ce qui fut cause de leur ruyne. Par où nous voyons qu'il y a eu du peril dans le ciel, aussi bien que dans le paradis terrestre, où Dieu ayant creé l'homme en sa grace, il en descheut, et la perdit semblablement par sa desobeyssance. Mais n'est-ce pas une chose espouvantable que la cheute de Salomon, à qui Dieu avoit donné tant d'esprit et une si profonde sapience [2], qu'il avoit la cognoissance de toutes choses, penetrant jusques au centre de la terre, et montant jusques aux plus hauts cedres du Liban : *Disputavit (Salomon) super lignis, a cedro quæ est in Libano, usque ad hyssopum quæ egreditur de pariete* (III. Reg. 4). Salomon qui parlait avec une sagesse si grande, non-seulement des choses corporelles et materielles, mais encore des spirituelles, comme l'on void dans cest admirable livre de l'Ecclesiaste, et és autres qu'il a composez, qui sont tous remplys de sentences, lesquelles contiennent une si profonde science, que l'on peut dire qu'il n'y a jamais eu personne avant luy, qui ayt parlé si divinement ny avec plus d'eloquence, tant pour les choses naturelles que surnaturelles : et neantmoins il est descheu de la grace, comme nous

[1] Soumission. — [2] Sagesse.

irons bien-tost, et est tombé dans l'iniquité, nonobstant toute la plenitude de l'Esprit divin qui residoit en luy.

Qui est-ce donc qui ne tremblera? y aura-t-il societé, religion, institut, congregation, et maniere de vie, pour saincte qu'elle soit, qui se puisse asseurer et dire exempte de crainte et apprehension de tomber dans le precipice du peché? quelle compaignie, assemblée, ou vocation est-ce que l'on treuvera qui soit hors de peril? O Dieu! il est vray qu'il y a partout à craindre, et grand subjet de se tenir en une extresme bassesse et profonde humilité. Tenons-nous donc bien à l'arbre de nostre profession, chascun selon nostre vocation; mais ne laissons pas de marcher en crainte et deffiance tout le tems de nostre vie, de peur que voulant marcher avec trop d'asseurance, nous ne tombions dans le precipice du peché : *Cum metu et tremore vestram salutem operamini* (Philip. 2).

Job, dit S. Gregoire, avoit receu une grande grace de Dieu, de demeurer juste parmy les meschans : car, pour l'ordinaire, l'on est tel que sont ceux avec qui l'on converse, et partant il avoit grand subjet de louer Dieu, de ce qu'il luy faysoit la grace de perseverer dans le bien parmy les impies; d'autant que c'est une chose fort perilleuse de demeurer dans le monde, et y avoir la conversation des meschans, sans contracter de mauvaises habitudes et commettre quelque peché. Certes, cela ne se peut sans une grace et faveur tres-speciale, et c'est pour ce subjet, dit S. Hierosme, que Dieu en retire plusieurs du monde pour les appeller dans les deserts. Donc, ceux que Dieu appelle en quelque bonne et saincte vocation, ont un grand subjet de louer et remercier sa divine bonté de la grace qu'il leur a faite : mais sont-ils pour cela hors des dangers de se perdre? O non certes : car il ne suffit pas d'estre en quelque bonne et saincte congregation, associé avec les bons, si l'on ne persevere à vivre selon le devoir de sa vocation; et quand l'on vient à manquer à la grace en telles manieres de vie, les cheutes en sont beaucoup plus perilleuses, comme ont esté celle des anges dans le ciel, celle d'Adam dans le paradis terrestre, et celle de Judas au college des Apostres. Chose espouvantable, que dans le ciel empyré [1], parmy des esprits si purs et douez d'une si noble et excellente nature, comme estoient les anges establis en la grace, et parmy une si saincte compaignie, où il n'y avoit aucune occasion de peril ny de tentation, il y en ayt eu un si grand nombre qui se sont perdus, et que Judas, qui avoit esté appellé de Dieu mesme à l'apostolat, ayt commis un si enorme peché, et une si execrable trahison, que de vendre son bon Maistre, au temps mesme qu'il avoit le bon-heur d'estre en sa compaignie, qu'il entendoit ses divines parolles, et voyoit les merveilles qu'il operoit. Certes, voilà des exemples qui doivent faire trembler toutes sortes de personnes, de quelque estat, condition ou vocation qu'elles soyent.

Voyons maintenant, pour mon second poinct, la ressemblance qu'il y a eu du progrez de la vie du mauvais riche avec celle de Judas. *Homo quidam erat dives;* Il y avoit un homme riche, dit

[1] Le ciel empyré, *le ciel le plus élevé*, le séjour où les saints jouissent de Dieu.

l'Evangeliste, mais avec ses richesses il estoit avaricieux. Pour bien entendre cecy, il faut sçavoir qu'il y a deux sortes d'avarice, dont l'une est naturelle, qui fait que l'on a une grande avidité d'acquerir des richesses; d'où vient que l'on void tant de personnes dans le monde, qui semblent n'avoir autre chose à faire que amasser thresors sur thresors, et mettre possessions sur possessions. Or, c'est à ces personnes à qui le prophete dit ces parolles : O pauvres gens! pensez-vous que le monde ne soit fait que pour vous? comme s'il disoit: O miserables! que faites-vous? croyez-vous tousjours demeurer en la terre, et n'y estre que pour amasser des biens temporels? O certes! vous n'estes pas creez pour cela, ains pour aymer et servir Dieu. Mais quoy, dit la prudence humaine, la terre, et par consequent tout ce qui est en icelle, n'est-il point fait pour l'homme? Et Dieu ne veut-il pas que nous en usions? il est vray qu'il a creé le monde pour l'homme, avec intention qu'il usast et se servist des biens qu'il treuveroit en iceluy; mais non point afin qu'il y mist son affection pour en jouyr, comme si c'estoit sa fin derniere.

Dieu crea le monde avant que de creer l'homme, pour luy servir de mayson et de demeure, et le desclara maistre absolu de tout ce qui est en la terre, voulant qu'il s'en servist et en eust l'usage, mais non point qu'il en jouyst ny y logeast son affection; luy avoit donné l'estre pour une fin plus haute, qui est luy-mesme. Mais la cupidité et avarice a tellement renversé le cœur et l'esprit de l'homme, qu'il est venu à ce poinct de vouloir jouyr de ce dont il devroit user, et user de ce de quoy il devroit jouyr : et qui tasteroit le pouls de la plus grande partie des mondains, et regarderoit un peu de pres les mouvemens de leurs cœurs, l'on descouvriroit facilement qu'ils veulent jouyr du monde, et de ce qui se retreuve en iceluy; mais quant à Dieu, ils se contentent d'en user, d'où vient que tout ce qu'ils font n'est que pour l'acquisition et conservation des choses temporelles, et ne font quasi rien pour acquerir la felicité eternelle. S'ils prient, s'ils gardent les divins commandemens, ou font quelques autres bonnes œuvres, c'est crainte que Dieu ne les chastie par quelques desastres et infortunes, ou afin qu'il conserve leurs biens, leurs femmes et enfans, se contentant d'user de luy pour ce subjet, ce qui est la cause de tous leurs maux.

Il y a une autre sorte d'avarice qui serre et ne veut point quitter ce qu'elle possede. Or ceste avarice est grandement dangereuse, parce qu'elle se glisse par tout, mesme dans les religions et dans les choses spirituelles. L'on se peut facilement garder de la premiere sorte d'avarice, dont nous venons de parler, et l'on treuvera plusieurs personnes qui n'ont pas ceste avidité d'amasser et acquerir beaucoup de biens temporels, mais peu qui quittent franchement ce qu'ils possedent. L'on treuvera quelquesfois des hommes qui ne se soucient point d'acquerir des biens, quoy qu'ils ayent une famille à entretenir, pour laquelle ils auroient besoin d'avoir quelque commoditez, ains au contraire ils mangent et dissipent tout ce qu'ils ont, en sorte qu'ils se rendent pauvres et miserables pour toute leur vie; mais ils sont tellement avaricieux de leur liberté, qu'ils en

ont leur thresor, et la tiennent si ferme qu'ils ne la voudroient uitter ny assujettir pour chose aucune, ains en veulent jouyr pour uivre toutes leurs fantaysies. Certes, il est vray aussi que l'on reuve quelquesfois des personnes riches, qui ne se soucient plus l'acquerir des biens; mais ils ont leur cœur si attaché à ceux qu'ils possedent, qu'il est presque impossible de leur oster ceste affection. L'on void mesme des ames spirituelles qui possedent ce qu'elles ont avec tant d'attaches, et prennent tant de playsir à voir et regarder ce qu'elles font, qu'elles commettent une espece d'idoatrie, faysant autant d'idoles que d'actions, par la complaysance qu'elles y prennent.

Or, Judas et le mauvais riche estoient avaricieux de ces deux sortes d'avarice que nous venons de dire, d'autant que non-seulement ils desiroient mettre argent sur argent, et d'amasser beaucoup de biens; mais encore ils les aymoient si demesurement, qu'ils en faysoient leur Dieu : c'est une façon de parler de l'Escriture saincte. L'avaricieux fait son dieu de son or et de son argent, et le voluptueux de son ventre : *Quorum Deus venter est* (Philip. 3), dit sainct Paul. Certes, il y a bien de la difference entre boire du vin et s'enyvrer, et entre user des richesses ou les adorer. Celuy qui boit du vin ce qu'il faut seulement pour sa necessité, ne fait point de mal; mais celuy qui en prend avec un tel excez, qu'il vient à s'enyvrer, offense Dieu mortellement. De mesme, il y a aussi bien de la difference entre user des richesses, ou en faire son idole : car en user comme il faut selon son estat et condition, c'est une chose permise; mais d'y engager par trop son cœur et affection, en sorte qu'on vienne à en abuser, c'est une chose digne de condamnation. En un mot, il y a bien de la difference entre voir et regarder les choses de ce monde, ou en vouloir jouyr comme si en icelles consistoit nostre felicité : le premier est licite, mais le dernier est deffendu.

Le traistre Judas (pour ne parler que de luy, et laisser le mauvais riche) estoit grandement cupide d'amasser de l'argent : non-seulement pour ce qui estoit requis à l'entretenement[1] de Nostre Seigneur et de ses Apostres; car pour cela il falloit peu de choses, d'autant que Nostre Seigneur establissoit son apostolat sur la pauvreté, et devoit envoyer ses Apostres prescher son Evangile, avec deffense de ne porter ny bourse, ny besace, ny baston, et qu'ils ne fissent aucune provision pour le lendemain, mais qu'ils se confiassent à leur Pere celeste, qui les nourriroit par sa providence, parce que le noviciat des Apostres, et tout le reste de leur vie, devoit estre fondé sur ceste beatitude : *Beati pauperes spiritu* (Matth. 5); Bienheureux sont les pauvres d'esprit. Mais comme les Apostres ne devoient estre envoyez qu'apres qu'ils auroient reçeu le Sainct-Esprit, et qu'ils vivoient tous ensemble avec Nostre Seigneur, il leur permettoit bien d'avoir quelque petite chose en commun, pour subvenir à la necessité journaliere, non point en particulier, et vouloit que l'un d'eux portast la bourse, et eust soin de la despense; car, luy qui estoit le parfaict modelle de toute saincteté, ne se vou-

[1] L'entretien.

loit point mesler de cela. C'est ce que remarque fort bien S. Bernard, faysant un mot d'advertissement au pape Eugene. Nostre Seigneur, Souverain Pontife, et chef du college apostolique, luy dit-il, ne se mesloit jamais des choses requises pour son entretien temporel, ny pour celuy de ses Apostres, et partant il falloit qu'il eust quelqu'un qui prist ce soin : c'est pourquoy il choisit Judas ; mais ce miserable ne s'y comporta pas en œconome fidelle, ains en larron et avaricieux, ce qui fut cause que, d'apostre qu'il estoit, il devint apostat, vendant son divin Maistre pour amasser de l'argent.

Tous les SS. Peres condamnent grandement ceste faute, quoy qu'il y en ayt quelques-uns qui disent, que Judas ne pensoit point, en vendant Nostre Seigneur, le livrer à la mort; car, bien que les Juifs l'achetassent pour le faire mourir, si est-ce [1], disent-ils, que ce miserable croyoit qu'il feroit un miracle pour se deslivrer de leurs mains, et qu'il ne mourroit point. Mais il est neantmoins veritable que Judas est convaincu de la plus grande perfidie et trahison qui se puisse jamais imaginer, et il n'est nullement excusable, comme Nostre Seigneur mesme le fit voir, parlant de luy en la çene, quoy que courtement : *Amen, dico vobis, quia unus ex vobis tradet me* (Marc. 14); En verité je vous dy, qu'un d'entre vous me trahira. Mais qui sera celuy d'entre les Apostres qui trahira son Seigneur? C'est celuy qui garde la bourse, et qui, pour la remplir d'argent par avarice, le livrera à la mort. Or estre avaricieux en la vie religieuse et apostolique, c'est vendre Nostre Seigneur, comme Judas, et l'avarice est la plus grande tare [2] et le plus grand vice qui puisse estre en un ecclesiastique, ou religieux, mais specialement en un religieux, d'autant qu'elle est entierement contraire à sa profession. Passons au troisiesme poinct.

Il y en a plusieurs qui demandent quelle a esté la cause de la cheute de Judas. Certes, c'est une chose tres-difficile à dire, que le commencement de la cheute des pecheurs : il est quasi impossible de sçavoir comment ils ont commencé à descheoir de la grace; mais c'est pourtant chose tres-asseurée, comme disent les theologiens, que ce n'est pas que la grace suffisante leur ayt jamais manqué, mais que c'est eux qui ont manqué à la grace : mais de sçavoir comme ils ont commencé de manquer à la grace, c'est une chose bien difficile.

Quelques-uns des anciens Peres disent, que cela peut arriver pour avoir rejetté un advertissement ou une inspiration ; et quoy que ce rejet ne soit souvent qu'un peché veniel, qui ne nous oste pas la grace, neantmoins, par ce peché veniel, nous amoindrissons la ferveur de la charité, et empeschons le cours et progrez de la grace, en sorte que l'ame s'affoiblit contre les vices, et aujourd'huy que nous avons manqué à la grace, luy refusant nostre consentement en commettant ce peché veniel, nous nous disposons pour en commettre bien-tost un autre; et ainsi, par la multitude des pechez veniels, nous venons peu à peu à commettre les mortels.

O Dieu! que c'est une chose redoutable que le peché, pour petit

[1] Encore est-il. — [2] Tare, *déchet*, défaut.

et leger qu'il soit! C'estoit ce qui faysoit dire au grand S. Bernard : Marchez tousjours, et gardez bien de vous arrester en vostre chemin, mais allez tousjours plus avant; car il est impossible de demeurer en un mesme estat en ceste vie, et celuy qui n'advance, il faut de necessité qu'il recule. Et le Sainct-Esprit, par l'Apostre, nous donne cest advertissement : *Qui se existimat stare, videat ne cadat* (I. Cor. 10); Que celuy qui pense estre debout, prenne garde de ne point tomber. *Tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam* (Apoc. 3); Tenez bien ce que vous avez, de peur qu'un autre n'emporte vostre couronne. Ayez un grand soin, et travaillez incessamment, afin d'asseurer par bonnes œuvres vostre vocation : *Satagite, ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis* (II. Petr. 1), dit le chef des Apostres. Advertissemens qui nous doivent faire vivre en grande crainte et humilité, en quelque lieu et estat que nous soyons, et eslever souvent nos cœurs vers la divine bonté, pour invoquer sa grace et son secours, faysant le plus d'eslans de nos esprits en Dieu que nous pourrons, souspirant apres luy par frequentes prieres et oraysons.

D'autres disent que nous tombons dans le precipice du peché, à cause des mauvaises inclinations qui sont en nous. Certes, il est vray que nous avons tous des inclinations au mal : les uns sont subjets à la cholere, les autres à la tristesse, d'autres à l'envie, d'autres à l'ambition et vaine gloire, d'autres à l'avarice; et si nous vivons selon ces mauvaises inclinations, il n'y a point de doubte que nous nous perdrons. Il y en a quelquesfois qui s'excusent sur leur mauvais naturel, et qui disent qu'ils ne pourront jamais arriver à la perfection. O certes! ceste excuse n'est pas bonne; car la grace, pourveu que vous luy soyez fidelles, est plus forte que la nature. S. Paul avoit un naturel aspre, rude et revesche; mais la grace de Dieu, se saisissant de ce naturel, le rendit apres d'autant plus ferme au bien, et si constant à endurer toutes sortes de peynes et de travaux, que rien ne pouvoit esbranler son courage; et d'un grand persecuteur des chrestiens qu'il estoit, il devint un grand apostre, tel que nous le voyons par apres se prevaloir de la grace, disant qu'il est ce qu'il est par la grace de Dieu : *Gratia autem Dei sum id quod sum* (I. Cor. 15). En somme, jamais le mauvais naturel ny les mauvaises inclinations, quand on veut les mortifier et assujettir à la rayson, ne nous peuvent empescher d'arriver à la perfection de la vie chrestienne; mais quand nous vivons selon nos mauvaises inclinations, et que nous les suivons, nous nous perdons, ainsi qu'il arriva à Judas, lequel, suivant l'inclination qu'il avoit à l'avarice, se perdit.

Plusieurs recherchent la cause de la cheute de Salomon, et il y a diverses opinions sur ce subjet; mais, entre toutes les raysons qu'on en rapporte, je me contenteray d'en marquer une qu'il dit luy-mesme : *Et omnia quæ desideraverunt oculi mei non negavi eis* (Eccl. 2); Je ne refusois jamais, dit-il, à mes yeux, de regarder tout ce qu'ils avoient desir de voir; comme s'il vouloit dire : J'estois un grand roy, tres-riche et puissant, de sorte que j'avois plusieurs choses propres à recreer ma vuë, et prenois grand playsir à regarder les magnifiques et somptueux palais qui m'apparte-

noient, les belles et riches tapisseries, et la varieté des vestemens precieux; bref, je ne refusois point à mes yeux de voir tout ce qu'ils desiroient. Et de là nous pouvons conclure que la mort entra par ses yeux, et que cela fut la cause de sa cheute; d'autant que par les yeux entre la convoitise, et avec icelle toute sorte de pechez.

Or quant à Judas, il est certain qu'il descheut de la grace par son avarice, ainsi que nous avons dit; et ayant finy malheureusement sa vie, les Apostres, par inspiration divine, apres l'Ascension de Nostre Seigneur, s'assemblerent pour en eslire un autre en sa place. Et comme ils furent tous assemblez avec les disciples, saint Pierre, qui estoit le chef de l'Eglise, prenant la parolle, leur dit: *Fratres, oportet impleri scripturam, quam prædixit Spiritus Sanctus per os David, de Juda, qui fuit dux eorum qui comprehenderunt Jesum, qui connumeratus erat in nobis* (Act. 1); Mes freres, il nous faut choysir un d'entre nous (parlant des disciples de Nostre Seigneur) pour le mettre en la place de Judas, qui s'est fait apostat; il en faut nommer un autre pour mettre en son apostolat, afin que la prophetie de David soit accomplie: *Et Episcopatum ejus accipiat alter* (Psal. 108). Ce qui nous enseigne qu'encore que Judas quittast l'apostolat, neantmoins son apostolat ne perit pas pour cela, ains demeura tousjours en estre; et non-seulement le college des Apostres dura pendant la vie de Nostre Seigneur, qui les appella et receut à ceste vocation, mais apres sa mort les Apostres en mirent un autre en la place de Judas. C'est ce qui confond les heretiques, qui disent que l'apostolat a manqué quand les Apostres sont morts, ce qui est tres-faux: car, bien que les Apostres soient morts, l'apostolat toutesfois ne l'est pas; d'autant que, comme saint Pierre et les Apostres se furent assemblez, ils en mirent un autre en la place de Judas, et les mesmes Apostres et leurs successeurs ont estably des hommes apostoliques pour gouverner l'Eglise les uns apres les autres: et ainsi consecutivement l'apostolat a passé jusques à nous, et durera jusques à la fin du monde. D'où nous devons tirer cest advertissement, de travailler soigneusement à bien garder nostre vocation, de peur que venant à descheoir, un autre ne soit mis en nostre place: car, si vous quittez la religion, la religion ne manquera pas pour cela, d'autant que la Providence divine y en envoyera d'autres; mais il y a grand danger que, quittant la place que vous y aviez, vous ne perdiez par consequent celle qui vous estoit preparée dans le ciel, et qu'apres, comme Judas, vous n'ayez vostre place dans les enfers. C'est pourquoy, tenez bien ce que vous avez, et gardez qu'un autre ne vous oste vostre couronne: *Tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam.* Veillez continuellement sur vos exercices; observez soigneusement tout ce qui despend de vostre maniere de vie: en somme, servez fidellement Dieu en vostre vocation, crainte qu'elle ne vous eschappe; car si vous la perdez, elle ne se perdra pas pour cela, mais un autre y succedera.

Or les Apostres choisirent deux des disciples de Nostre Seigneur, qui estoient d'une grande saincteté et pureté de vie, à sçavoir, Joseph surnommé Juste, et S. Mathias, pour en mettre un en la place de Judas; ce qui fut cause qu'il y eut un peu de difficulté,

pour sçavoir lequel des deux seroit apostre, tellement que, pour cognoistre plus asseurement la volonté de Dieu, l'Escriture saincte dit qu'ils les mirent au sort : *Et dederunt sortes eis, et cecidit sors super Mathiam, et annumeratus est cum undecim Apostolis* (Act.); Et le sort estant jetté, il tomba sur sainct Mathias, et par ce moyen, il fut faict apostre. Et quoy que Joseph fust un homme de grande sainctetè, neantmoins il ne fut pas esleu à l'aspostolat : pour nous apprendre que Dieu ne choisit pas tousjours les plus saincts et les plus justes pour gouverner et avoir des charges en son Eglise, non plus que dans la religion; et partant, ceux qui y sont appellez ne s'en doivent pas glorifier, ny presumer d'eux-mesmes, pensant estre meilleurs ou plus saincts que les autres. Et ceux qui ne sont point reçeus à tels offices et charges ne se doivent point troubler, puisque cela ne les empeschera pas d'estre justes et agreables à Dieu. Voilà donc comme S. Mathias succeda à Judas, et a esté un grand apostre; mais quelle fin fit Judas ? il se desespera, puis se pendit miserablement.

Doncques, pour conclurre ce discours, je dy derechef que c'est une chose tres-dangereuse de se laisser emporter à la suitte de ses mauvaises inclinations, et ne pas vivre selon le devoir de sa vocation; car il est certain que c'est ce qui a esté la cause de la perte du mauvais riche et de Judas. O Dieu ! que c'est une chose redoutable, mes cheres ames, que de deschoir de sa vocation, et que nous devons avoir un grand soin d'y correspondre fidellement, et de mortifier nos mauvaises inclinations, nous appliquant soigneusement aux choses de nostre devoir sans rien negliger, nous deffiant tousjours de nous-mesmes pour nous confier en la bonté de Dieu, lequel sans doubte ne manquera jamais de nous donner les graces qui nous seront necessaires pour perseverer à son sainct service. Marchons donc courageusement en la voie de nostre perfection, avec humilité et fidellité; correspondons promptement aux divines inspirations : et par ce moyen nous eviterons de faire une malheureuse fin, comme le mauvais riche et Judas, qui furent enseveli aux enfers; et parviendrons apres ceste vie à la jouyssance de l'eternité bien-heureuse, avec le Lazare, qui fut porté dans le sein d'Abraham, et de là dans le ciel, pour y jouyr, avec le grand S. Mathias, de la claire vision de Dieu, où nous conduisent le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON POUR LE III. DIMANCHE DE CARESME.

Omne regnum in se ipsum divisum, desolabitur.

(*Luc.* 2.)

TOUT *royaume qui sera divisé, et qui ne sera pas uny en soy-mesme, sera desolé,* dit Nostre Seigneur en l'Evangile de ce jour : comme au contraire, tout royaume qui sera bien uny en soy-mesme par la concorde, ne donnant point d'entrée à la division,

sera indubitablement remply de consolation; car, les propositions estant contraires, les consequences doivent estre de mesme.

Ces parolles de l'Evangile sont des plus remarquables et considerables que Nostre Seigneur ayt dites; c'est pourquoy les saincts Peres se sont beaucoup arrestez à en tirer l'interpretation, et la pluspart disent qu'il y a trois sortes d'unyons, desquelles Nostre Sauveur et Maistre entendoit parler, et desquelles les divisions doivent enfin estre suivies de desolations. La premiere est, l'unyon et concorde que doivent avoir les subjets avec leur roy, demeurant sousmis et obeyssans à ses loyx. La seconde est, l'union que nous devons avoir en nous-mesmes, au royaume de nostre interieur, où la rayson doit estre la reyne, et à laquelle toutes les facultez de nostre esprit, et puissances de nostre ame, tous nos sens, et nostre corps mesme, doivent demeurer absolument sousmis et obeyssans: et sans ceste obeyssance et sousmission, nous ne pouvons nous empescher d'avoir de la desolation et du trouble, non plus que le royaume où les subjets ne sont pas obeyssans aux loyx du prince. Et la troisiesme est, l'unyon que nous devons avoir avec nostre prochain.

Mais d'autant qu'il faudroit trop de tems pour parler de toutes ces unyons, je m'arresteray seulement à la troisiesme, qui est celle que nous devons avoir les uns avec les autres : unyon et concorde que Nostre Seigneur nous a tant recommandée, et enseignée par ses exemples et par ses parolles; mais avec des termes si admirables, qu'il semble qu'il oubliast de nous recommander l'amour que nous luy devons porter, et à son Pere celeste, pour mieux inculquer dans nos esprits l'amour, la concorde et l'unyon qu'il vouloit que nous eussions les uns avec les autres, appellant le commandement de l'amour du prochain, son commandement : *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem sicut dilexi vos* (Joan. 15), comme estant le sien plus chery; voulant dire, qu'il estoit venu en ce monde pour nous l'enseigner, comme un Maistre divin. C'est pourquoy il n'inculque rien tant ny avec des parolles si preignantes[1], comme l'observation de ce commandement : non sans grand subjet, puisque son bien-aymé disciple S. Jean asseure, que quiconque dit qu'il ayme Dieu, et n'ayme pas son prochain, il est menteur; car on ne peut aimer Dieu sans aymer le prochain, qui est creé à son imaige et semblance[2] : *Si quis dixerit, quoniam diligo Deum, et fratrem suum odit, mendax est : qui enim non diligit fratrem suum quem videt, Deum quem non videt quomodo potest diligere* (I. Joan. 4)?

Or quelle est ceste unyon et concorde que nous devons avoir par ensemble? O certes! elle doit estre telle, que si nostre divin Sauveur ne nous l'eust expliquée, nul n'eust jamais eu la hardyesse de le faire aux mesmes termes qu'il a fait. Voicy ses parolles : Mon Pere, dit-il, en sa derniere cene, lorsqu'il eut rendu ce tesmoignage incomparable de son amour envers les hommes, en instituant le tres-sainct Sacrement de l'Eucharistie, je vous supplie que tous ceux que vous m'avez donnez soient unys ensemble comme

[1] Preignantes, *empreignantes*, pressantes. — [2] Ressemblance.

vous, mon Pere, estes uny avec moy, et moy avec vous, et qu'ainsi eux soient un en nous : *Ut omnes unum sint, sicut tu, Pater, in me, et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint* (Joan. 17). Mais pour nous monstrer qu'il ne parloit pas seulement pour les Apostres, ains aussi pour tous les chrestiens, il adjouste : Je ne vous prie pas seulement pour ceux-cy; mais encore pour tous ceux qui croiront en moy par leur parolle : *Non pro eis autem rogo tantùm, sed et pro eis qui credituri sunt per verbum eorum in me* (*Ibid.*). Nul, dy-je, mes cheres ames, n'eust jamais osé faire ceste comparayson, ny demander que nous fussions unys avec Dieu, et les uns avec les autres, ainsi que le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit, sont unys par ensemble.

Ceste comparayson certes semble estre du tout extresme, que nous soyons unys ensemble de ceste unyon incomprehensible que nulle creature ne sçauroit imaginer, estant une chose du tout admirable, que ceste unité si incomprehensible, simple, des trois personnes divines, qui ne peut estre comprise de nos petits esprits, nous soit donnée pour modelle de l'unyon que nous devons avoir les uns avec les autres. Aussi ne devons-nous pas pretendre de pouvoir parvenir à l'esgalité de ceste unyon, car il ne se peut; ains il nous faut contenter d'en approcher le plus pres qu'il nous sera possible, selon nostre capacité : car Nostre Seigneur ne nous oblige pas à l'esgalité de ceste unyon, ains seulement à la qualité et ressemblance, c'est-à-dire, que nous nous devons aymer et estre unys par ensemble le plus parfaictement, et le plus purement qu'il se pourra.

Or j'ay prins d'autant plus de playsir à traitter de ce subjet aujourd'huy, que je treuve que S. Paul nous recommande cest amour du prochain avec des termes admirables, dans l'Epistre que nous avons leuë en la saincte Messe, en laquelle il dit, escrivant aux Ephesiens : *Estote imitatores Dei, sicut filii charissimi, et ambulate in dilectione, sicut et Christus dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis, oblationem et hostiam Deo in odorem suavitatis* (Eph. 5); Soyez imitateurs de Dieu, comme enfans tres-chers, et marchez en la voie de dilection, et vous áymez les uns les autres, ainsi que le Christ nous a aymez, et s'est livré soy-mesme pour nous en oblation, et sacrifice à Dieu, en odeur de suavité. O que ces parolles sont aymables et dignes d'estre considerées et pesées! Certes, ce grand Apostre nous fait bien entendre quelle doit estre notre concorde et dilection des uns envers les autres : concorde et dilection qui ne sont qu'une mesme chose, car le mot de concorde veut dire unyon des cœurs, et dilection veut dire eslection des affections, ou unyon des affections.

O Dieu, mes cheres ames, que la dilection que nous devons avoir pour le prochain doit estre parfaicte! Mon Pere, dit Nostre Seigneur, je vous prie qu'ils soyent un avec nous, comme vous et moy sommes un : *Ut omnes unum sint, sicut tu, Pater, in me, et ego in te : ut et ipsi in nobis unum sint.* Parolles par lesquelles il nous vouloit faire entendre comme quoy il desiroit que nous fussions tous unys ensemble d'une saincte et tres-estroitte unyon, par le moyen d'une veritable dilection; c'est pourquoy son glorieux Apostre nous l'a recommandé si particulierement en son Epistre,

nous exhortant de marcher en la voie de la dilection, comme enfans tres-chers de Dieu, c'est-à-dire, que comme Dieu, qui est nostre Pere, nous a aymez si cherement qu'il nous a tous adoptés pour ses enfans, ainsi monstrez que vous l'imitez en vous aymant cherement les uns les autres, en toute bonté de cœur. Et afin que nous marchions en ceste saincte dilection, d'un pas de geant, non pas d'enfant, ce sainct Apostre adjouste : Aymez-vous tous les uns les autres, comme Jesus-Christ nous a aymez : or Nostre Seigneur ne nous a point aymez pour aucun merite qui fust en nous, ains seulement à cause qu'il nous a tous creez à son imaige et semblance : *Et creavit Deus hominem ad imaginem suam, ad imaginem Dei masculum et fœminam creavit eos* (Gen. 1). Imaige et semblance, que nous devons aymer, et honnorer en tout homme quel qu'il soit, et non autre chose qui soit en luy, d'autant que rien n'est aymable en luy que cela. Mais helas! au lieu de conserver et embellir ceste divine imaige et ressemblance comme il devroit, il l'enlaydit et souille en sorte [1] par ses deffauts, qu'elle n'est presque plus recognoissable; et c'est ce qu'il ne faut nullement aymer au prochain, car Dieu ne le veut pas.

Mais pourquoy il a voulu que nous nous aymassions tous les uns les autres, comme il nous a aymez? et pourquoy, disent les Peres il a prins tant de soing de nous inculquer ce precepte, et ce commandement de l'amour du prochain, comme estant semblable au commandement de l'amour de Dieu : *Secundum autem est similile illi* (Marc. 12)? Cela certes les fait grandement estonner, de voir qu'il dit que ces deux commandemens sont semblables, veu que l'un tend à aymer Dieu qui est la bonté mesme et duquel tout bien nous arrive, et l'autre tend à aymer l'homme qui est si remply de malice, et par lequel tant de maux nous arrivent : car le commandement de l'amour du prochain n'exclud personne; il contient mesme en soy l'amour des ennemys. Mon Dieu! quelle disproportion entre les deux objects de ces amours! et cependant ces deux commandemens sont semblables, en telle sorte, que l'un ne peut subsister sans l'autre, il faut necessairement que l'un perisse et s'accroisse, en mesme tems que l'autre perit ou s'augmente, ainsi que l'asseure S. Jean.

Pline rapporte que Marc-Antoine achepta un jour deux beaux jouvenceaux que luy presenta un certain maquignon; car en ce tems-là, comme l'on fait encore maintenant en quelques contrées, l'on vendoit des enfans, et il y avoit des hommes qui en faysoient trafic, comme l'on fait des chevaux en ces contrées deça [2]. Or ces deux jouvenceaux se ressembloient si parfaictement que le maquignon luy fit accroire qu'ils estoient jumeaux; et n'estoit quasi pas croyable qu'ils pussent avoir une si parfaicte ressemblance autrement, car estant separez l'un de l'autre, l'on ne pouvoit nullement juger lequel c'estoit des deux, et pour cela Marc-Antoine en fit un si grand estat, qu'il les achepta fort cherement : apres quoy les ayant fait conduire chez luy, il treuva qu'ils parloient un langage bien different l'un de l'autre, d'autant que Pline rapporte que l'un

[1] De telle sorte. — [2] Deça les mers.

stoit du Dauphiné et l'autre estoit d'Asie, lieux extresmement sloignez l'un de l'autre. Ce que Marc-Antoine ayant sceu, et voyant ue ces deux enfans non-seulement n'estoient point jumeaux, nais de plus qu'ils n'estoient pas de mesme pays, et qu'ils n'es- oient pas nez sous un mesme climat, il se mit grandement en cho- ere contre celuy qui les luy avoit vendus. Mais un de ses courti- isans luy ayant representé que la ressemblance de ces deux sclaves estoit d'autant plus admirable, qu'ils estoient de diverses ontrées, et qu'ils n'avoient point d'alliance ensemble, il demeura out appaisé, et en fist tousjours depuis un si grand estat, qu'il eust nieux aymé perdre tous ses biens que ces deux esclaves, à cause le la rareté de leur conformité et ressemblance. O que ces deux nfans qui estoient d'un pays si extresmement esloigné l'un de 'autre, et qui avoient neantmoins une si parfaicte ressemblance, ous representent merveilleusement bien ces deux commandemens le l'amour de Dieu et du prochain! car quel plus grand esloigne- nent y peut-il avoir, que celuy qui se retreuve entre le Createur et la reature, l'infiny et le finy; entre l'amour qui regarde Dieu immor- el, et l'amour du prochain qui regarde l'homme mortel, entre le remier de ces amours qui regarde le ciel, et l'autre qui regarde la erre? Certes, la ressemblance de ces deux amours est d'autant lus admirable, qu'ils sont plus esloignez l'un de l'autre.

C'est pourquoy nous devons faire comme Marc-Antoine, acheptant ien cherement ces deux amours, comme jumeaux qui sont tous leux sortis des entrailles de la divine Misericorde, et en ce mesme ems; car, dés que Dieu crea l'homme à son imaige et semblance, l ordonna dés cest instant mesme, qu'il aymeroit Dieu de tout son œur, et son prochain comme soy-mesme, et la loy de nature a ousjours apprins ces deux preceptes, et les a comme gravez au ond du cœur de tous les hommes : de sorte qu'encore que Dieu ne es eust point donnez, tous les hommes neantmoins n'eussent pas aissé de sçavoir qu'ils sont obligez non-seulement d'aymer Dieu, nais aussi d'aymer le prochain. Et cecy, nous le voyons bien, en ce ue Dieu treuva extresmement mauvaise la response que luy fit ce niserable Caïn, lequel eut bien la hardyesse, quand il luy demanda e qu'il avoit fait de son frere Abel, de luy dire qu'il n'estoit pas bligé de le garder : *Num custos fratris mei sum ego* (Gen. 4)? arce que nul ne se peut excuser, ny dire qu'il ne sçayt pas qu'il aut que nous aymions nostre prochain comme nous-mesmes, Dieu ayant imprimé cest amour au fond de nostre cœur, en nous creant ous à l'imaige et semblance les uns des autres; car, portant tous 'imaige de Dieu en nous, nous sommes tous par consequent l'i- naige les uns des autres, ne representant tous qu'un mesme pour- raict, qui est Dieu.

Cela estant donc ainsi, voyons un peu, je vous prie, mes cheres sœurs, les termes admirables par lesquels Nostre Seigneur nous recommande l'amour du prochain : *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem sicut dilexi vos* (Joan. 13); Je vous donne, dit-il, parlant à ses Apostres, un commandement nouveau, qui est, que vous vous aymiez les uns les autres, ainsi que je vous ay aymez. Mais pour quelle cause appelle-t-il ce commandement nouveau,

puisqu'il avoit esté desja donné en la loy de Moyse, et qu'il n'avo pas aussi esté ignoré en la loy de la nature, ayant esté cogneu mesme observé de quelques-uns dés le commencement du monde En voicy les raysons.

Premierement, Nostre Seigneur appelle ce commandement no veau, parce qu'il le vouloit renouveller; et comme nous voyons q lors qu'on met du vin nouveau en quantité dans un tonneau où il en avoit encore un peu du vieil, qui estoit resté, l'on ne dit pas q ce soit du vin vieil qu'il y a dans ce tonneau, ains du vin nouvea à cause que la quantité du nouveau surpasse sans comparayson cel du vieil : de mesme Nostre Seigneur appelle ce commandement no veau, parce que, si bien il avoit esté donné auparavant en la loy Moyse, il n'avoit pas neantmoins esté observé, que par un fort pe nombre de personnes. C'est pourquoy Nostre Seigneur vouloit qu fust entierement renouvellé, et qu'il receust les derniers traicts sa perfection, et que nous nous aymassions les uns les autres, ain que faysoient les premiers chrestiens, lesquels, au rapport de S Luc, prattiquoient si parfaictement ce commandement, qu'ils n voient tous qu'un cœur et qu'une ame, ayant une telle unyon p ensemble, que jamais on n'y voyoit nulle division : *Multitudin credentium erat cor unum, et anima una, nec quisquam p possidebat aliquid, suum esse dicebat* (Act. 4). Aussi jouyssoien ils d'une consolation tres-grande, par le moyen de leur unyon, q estoit telle, que tout ainsi que de plusieurs grains de froment, est moulus et pestris ensemble, l'on n'en fait qu'un seul pain, qui es composé de tous ces grains de bled, lesquels, bien qu'ils fusse auparavant separez et divisez l'un de l'autre, sont apres tellem joincts et unys ensemble, qu'ils ne peuvent plus estre separez, r marquez ny cogneus en particulier : de mesme les chrestiens avoie une si grande unyon, et un amour si fervent les uns pour les autre que leurs cœurs et leurs volontez estoient tout pesle-mesle, sainctement confus, sans que ceste saincte confusion et meslan leur apportast aucun empeschement; ce qui faysoit que ce p pestry de tous ces cœurs estoit extresmement agreable à la div Majesté. Et comme nous voyons encore que de plusieurs raisins se fait qu'un seul vin, estant pressurez les uns parmy les autr n'estant plus possible par apres de remarquer quel est le vin q esté tiré de tels ou tels grains, ou de tels ou tels raisins, ains, t estant pesle-mesle, ce n'est plus qu'un vin composé de plusie raisins : de mesme, ces cœurs des premiers chrestiens, dans l quels la tres-saincte charité et dilection regnoit, estoient t comme un vin mystique composé de plusieurs cœurs, comme plusieurs grains de raisins. Mais ce qui faysoit qu'il y avoit une grande unyon entr'eux tous, n'estoit autre chose que la freque communion, laquelle venant à cesser ou à se faire rarement, saincte dilection est venue par mesme moyen à se refroidir e les chrestiens, et a beaucoup perdu de sa force et suavité.

Le commandement de l'amour du prochain est donc nouve pour la rayson que nous venons de dire, qui est, parce que Nos Seigneur l'est venu renouveller, par le tesmoignage qu'il nous rendu, que sa volonté estoit que ce commandement fust mis

)bservé qu'il n'estoit auparavant. Il est encore nouveau, parce qu'il ;emble que Nostre Seigneur l'ayt ressuscité. Et comme l'on appel-eroit un homme nouveau, celuy qui, estant mort, viendroit à res-ıusciter, autant en peut-on dire de ce commandement, d'autant ıu'il estoit tellement negligé entre les hommes, qu'il sembloit estre :omme mort et aneanty, si peu de personnes il y avoit qui s'en ressouvinssent, ou du moins qui l'observassent. C'est pourquoy Nostre Seigneur le donne de rechef aux hommes, et veut que, comme un nouveau commandement, il soit prattiqué fidellement et fervemment. Il est aussi nouveau à cause de la nouvelle obligation que nous avons de l'observer. Ha! que nous nous devons rendre souples à l'observation de ce divin precepte, puisque Nostre Sei-gneur est venu luy-mesme pour nous l'enseigner, non-seulement de parolles, mais beaucoup plus par ses exemples! d'autant que ce Maistre divin et tres-aymable ne nous a rien voulu enseigner qu'il n'ayt premierement prattiqué, et ne nous a donné nul precepte, ıu'il ne l'ayt premierement observé devant que de nous le donner : car, avant que de renouveller ce commandement de l'amour du prochain, il nous a aymez, et monstré par exemple comme nous devons prattiquer cest amour, et afin que nous ne l'accusassions point de nous avoir ordonné une chose impossible, il se donna pre-mierement à nous au tres-sainct Sacrement, puis il nous dit : *Aymez-vous les uns les autres, comme je vous ay aymez.*

Il est certes tres-certain que les hommes qui ont precedé la loy evangelique seront damnez s'ils n'ont pas aymé leur prochain, puisque la loy de la nature et la loy de Moyse les y obligeoient; mais les chrestiens qui ne s'aymeront pas les uns les autres, et qui n'auront pas observé ce divin precepte de l'amour du prochain, apres avoir eu l'exemple de Nostre Seigneur, seront damnez d'une damnation incomparablement plus grande.

Les anciens, je veux dire ceux qui estoient devant l'Incarnation de nostre Sauveur et Maistre, peuvent avoir quelque excuse, s'ils n'ont pas bien observé ce commandement; car, si bien l'on sçavoit desja dés ce tems-là, que Nostre Seigneur viendroit reparer l'imaige et ressemblance de Dieu qui est en nous, par l'unyon de sa nature divine avec la nature humaine, et par sa mort et passion, ce n'es-toit que quelques-uns des plus saincts qui avoient ceste cognois-sance, comme les patriarches, et les prophetes; car, pour le reste des hommes, ils ignoroient quasi tous ces divins mysteres. Mais maintenant que nous sçavons, non qu'il viendra, ains qu'il est venu, et qu'il nous a recommandé tout de nouveau ceste saincte dilection des uns envers les autres, combien serons-nous dignes de punition, si nous n'aymons nostre prochain?

Mais se faut-il estonner, mes cheres sœurs, si ce divin Sauveur de nos ames veut que nous nous aymions les uns les autres, comme il nous a aymez, puisqu'il nous a tellement restablis à ceste par-faicte ressemblance que nous avions avec luy, en unissant nostre nature à la sienne, qu'il semble qu'il n'y ayt plus de difference? O certes! nul ne peut plus entrer en doubte que l'imaige et ressem-blance de Dieu, laquelle estoit en nous auparavant l'incarnation de Nostre Seigneur, ne fust grandement imparfaite, et grandement

distante de la vraye ressemblance de celuy que nous representions, et duquel nous estions le pourtraict et l'imaige ; car, quelle proportion y pouvoit-il avoir entre Dieu et la creature ? La couleur de ce pourtraict estoit extresmement blaffarde, ternie et decolorée, de maniere qu'il n'y restoit plus que quelques traicts et petits lineamens, ainsi que l'on void en un tableau qui est seulement esbauché, où les dernieres couleurs n'estant point encore appliquées, il n'y a seulement qu'un air bien petit et bien mince de celuy qu'il represente ; mais Nostre Seigneur, estant venu au monde, a tellement restabli ceste image, et relevé nostre nature au-dessus de tous les anges, et au-dessus de tout ce qui n'est point Dieu, et nous a tellement faits semblables à luy par son incarnation, que nous pouvons maintenant dire, et avec verité, que nous ressemblons en quelque sorte parfaictement à Dieu, lequel s'estant fait homme a prins nostre ressemblance, et nous a donné la sienne. O combien donc devons-nous relever nostre courage, pour vivre selon ce que nous sommes, et imitant ce divin Maistre le plus parfaictement qu'il nous sera possible, puisqu'il est venu en ce monde, pour nous enseigner ce que nous devons faire pour conserver en nous ceste beauté et divine ressemblance, qu'il a si parfaictement reparée et embellie par son incarnation !

Or dites-moi donc, l'amour cordial que nous nous devons porter les uns les autres, quel et combien parfaict doit-il estre, puisque Nostre Seigneur nous a esgalement reparez, et faits semblables à luy, sans en exclure aucun ? Mais il faut neantmoins entendre tousjours qu'il ne faut pas aymer ce qui est au prochain contraire : ceste divine ressemblance, et qui peut ternir ce pourtraict sacré, c'est-à-dire, ses imperfections : mais hors de là, mes cheres sœurs, ne devons-nous pas aymer cherement celuy qui nous represente si au vif la personne sacrée de nostre Maistre ? Hé ! n'est-ce pas l'un des plus preignants motifs que nous puissions avoir, pour nous aymer tous d'un amour sincere et cordial ? Ha ! ne devrions-nous pas faire, quand nous voyons nostre prochain, comme fit le bon Raguel, quand il vid le jeune Tobie ? Ce bon homme, dy-je, le voyant : Hé ! dit-il à sa femme, mon Dieu, que cest enfant me represente bien nostre bon cousin Tobie : *Quam similis est juvenis iste consobrino meo* (Tob. 7) ! Puis s'estant enquis de luy d'où il estoit, et s'il ne cognoissoit point Tobie, l'ange qui l'accompaignoit respondit, qu'ils le cognoissoient bien, et que celuy à qui il parloit estoit son fils. Lors le bon Raguel, tout transporté d'ayse, l'embrassa, et le baysant et le caressant tendrement, luy dit ces parolles : O mon enfant ! que tu es fils d'un bon pere, et que tu ressembles à un grand homme de bien : *Benedictio sit tibi, fili mi, quia boni et optimi viri filius es.* Et apres luy avoir donné mille benedictions, et rendu plusieurs tesmoignages de bienveillance, il le reçeut en sa mayson, et le traitta merveilleusement bien, selon l'affection qu'il portoit à son pere Tobie.

Hé donc ! n'en devrions-nous pas faire de mesme, quand nous nous rencontrons les uns les autres, et que nous voyons nostre prochain ? O ! devrions-nous dire, que vous ressemblez à un grand homme de bien ; car vous me representez mon Sauveur et mon

Maistre! et sur l'asseurance qu'il nous donneroit, ou que nous nous donnerions les uns les autres, que nous nous recognoissons bien, quelles caresses ne luy devrions-nous pas faire? Mais pour mieux dire, combien amoureusement et tendrement devrions-nous recevoir le prochain, honnorant en luy ceste divine ressemblance, renouant tousjours ce doux lyen de charité, que S. Paul appelle lyen de perfection : *Quod est vinculum perfectionis* (Coloss. 3), qui nous tient lyez, serrez, et conjoincts les uns avec les autres?

Marchons donc en la voie de la dilection, comme enfans tres-chers de Dieu, ainsi que nous exhorte le grand Apostre en son Epistre : Mais marchez-y, dit-il, comme Nostre Seigneur Jesus-Christ y a marché, lequel a donné sa vie pour nous, et s'est offert en holocauste et victime d'odeur et de suavité à son Pere. Parolles desquelles nous tirons la cognoissance du degré auquel doit parvenir l'amour que nous devons avoir les uns envers les autres, et à quelle perfection il doit monter, qui est de donner ame pour ame, vie pour vie, et enfin tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons, les uns pour les autres, excepté le salut; car Dieu veut que cela seul soit reservé. Nostre Seigneur a donné sa vie pour un chascun de nous, il a donné son ame, il a donné son corps, et n'a rien reservé; et partant, il ne veut pas que nous fassions aucune reserve pour nostre prochain, excepté le salut eternel.

Nostre Seigneur nous a donné sa vie, non-seulement en l'employant à nous enseigner ce que nous devons faire pour nous sauver, tant par ses exemples que par ses parolles, guerissant les malades, et faysant plusieurs miracles, mais il a encore donné sa vie en fabriquant sa croix tout le temps d'icelle, souffrant mille et mille persecutions de ceux-mesmes pour lesquels il la donnoit, et auxquels il faysoit tant de bien. Or c'est en cela, mes cheres sœurs, qu'il veut que nous l'imitions, et que nous fabriquions nostre croix, en souffrant les uns pour les autres, ainsi qu'il a fait, et que nous donnions nostre vie pour ceux-mesmes qui nous la voudroient oster, nous employant pour le prochain non-seulement és choses agreables, mais encore és plus penibles et desagreables, comme de supporter amoureusement les persecutions qu'il nous fait, et tout ce qui pourroit en quelque façon refroidir nostre cœur envers luy.

Il y en a plusieurs qui disent: J'ayme grandement mon prochain, et voudrois bien luy rendre quelque service. Cela est bon, dit S. Bernard, mais cela n'est pas assez, il faut passer plus oultre. Je l'ayme tellement, que je voudrois employer de bon cœur tous mes biens pour luy. Cela est d'avantage, et meilleur, mais ce n'est pas encore assez. Je l'ayme, je vous asseure, tellement que j'employerois volontiers ma personne pour luy. Voila certes un tres-bon signe de vostre amour; mais il faut passer plus oultre, car il y a encore un degré plus haut, ainsi que nous l'apprend S. Paul, lequel escrivant aux Corinthiens, leur disoit : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* (I. Cor. 11); Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jesus-Christ; voulant dire : Je suis prest à donner ma vie pour vous comme il a fait, et à m'employer si absolument pour vostre salut, que je ne veux faire aucune reserve, pour vous tes-

moigner combien je vous ayme cherement et tendrement; ouy mesme, je suis prest de laisser faire pour vous tout ce qu'on voudra de moy. En quoy il nous apprend, que de s'employer jusques à donner sa vie pour le prochain, n'est pas tant que de se laisser employer pour luy au gré des autres, ou par eux, ou pour eux; et c'est cela qu'il avoit apprins de Nostre Seigneur, lequel s'estant employé luy-mesme pour nostre salut et redemption, se laissa employer par apres pour faire ceste mesme redemption, et nous acquerir le salut, se laissant attacher sur la croix par ceux-là mesmes pour qui il mouroit. Il s'estoit employé luy-mesme toute sa vie, et en sa mort il se laissa employer, laissant faire de luy tout ce qu'on vouloit, non par ses amys, ains par ses ennemys, qui luy donnerent la mort avec une rage et furie insupportable, sans qu'il y resistast aucunement, ny s'escusast, se laissant conduire et tourner à toute main, tout ainsi que la cruauté de ces malicieux bourreaux leur suggeroit, regardant en cela la volonté de son Pere celeste, laquelle estoit qu'il mourust pour les hommes; à quoy il se sousmit avec un amour si grand, qu'il est plus digne d'estre admiré, que d'estre imaginé ny compris.

C'est à ce souverain degré de perfection de l'amour du prochain, que nous autres ecclesiastiques, religieux et religieuses, qui sommes consacrez au service de Dieu, sommes appellez, et auquel nous devons pretendre de toutes nos forces, ne nous employant pas seulement pour le bien du prochain, ains nous laissant encore employer pour luy, par la saincte obeyssance, à faire tout ce qu'on voudra de nous, sans que jamais nous y resistions. Car, quand nous nous employons nous-mesmes pour son service, ce que nous faysons par nostre eslection, et par le choix de nostre propre volonté, apporte tousjours beaucoup de satisfaction à nostre amour propre; mais de nous laisser employer pour le prochain és choses qu'on veut, et que nous ne voulons pas, ou que nous ne choysissons pas, c'est là où gist le souverain degré de cest amour: comme quand nous voudrions prescher, on nous envoye servir les malades; et quand nous voudrions prier pour le prochain, l'on nous fait faire autre chose pour le service du mesme prochain. Mieux vaut tousjours, sans comparayson, ce que l'on nous fait faire (j'excepte ce qui est contraire à Dieu, et qui l'offense), que ce que nous faysons ou choysissons de nous-mesmes.

Aymons-nous donc les uns les autres et marchons en la voie de la dilection, nous aymant comme Nostre Seigneur Jesus-Christ nous a aymez. Il s'est offert en holocauste pour nous, lors qu'il mourut sur la croix, où il nous donna jusques à la derniere goutte de son sang, lequel il respandit sur la terre comme pour faire un ciment sacré, duquel il vouloit cimenter, unyr, conjoindre, et attacher toutes les pierres vives de son Eglise, qui sont les fidelles l'un à l'autre, afin qu'ils fussent tellement unys, serrez, et conjoincts par ensemble, que jamais il ne se trouvast nulle division entr'eux: tant il craignoit que ceste division ne leur causast une desolation eternelle! O combien ce motif est preignant, pour nous inciter à garder et observer exactement ce commandement, de penser que nous avons tous esté esgalement arrousez de ce sang precieux!

Nostre Seigneur donc, dit le sainct Apostre, s'est offert à Dieu son Pere pour nous, en hostie d'odeur et de suavité. Hé! quelles divines odeurs ne respandit-il pas devant son Pere eternel, lors qu'il institua le tres-sainct Sacrement de l'autel, auquel il nous tesmoigna si admirablement la grandeur incomparable de son amour! O que ce fut un parfum infiniment suave, que cest acte de dilection si incomprehensible que Nostre Seigneur fit, lors qu'il se donna à nous, qui estions ses ennemys, et qui luy causions la mort! Ce fut vrayement alors qu'il nous donna le moyen de parvenir à ce supresme degré d'unyon, qu'il nous desiroit, qui est d'estre faits un avec luy, comme luy et son Pere ne sont qu'un, ainsi qu'il luy avoit demandé, treuvant en mesme tems le moyen de faire ceste saincte unyon, en instituant le tres-sainct Sacrement de l'Eucharistie, par la reception duquel nous sommes faits une mesme chose avec luy, ainsi que dit S. Paul : *Unus panis, et unum corpus multi sumus omnes, qui de uno pane et de uno calice participamus* (I. Cor. 10). O bonté incomparable! que vous estes digne d'estre aymée! jusques où s'est abaissée la grandeur de Dieu, pour un chascun de nous, et jusques où veut-il nous eslever, de nous unyr si parfaictement à soy, qu'il nous rende une mesme chose avec luy! Ce que Nostre Seigneur a voulu faire, pour nous enseigner, que comme nous sommes tous aymez du mesme amour, par lequel il s'unyt à nous en ce tres-sainct Sacrement; ainsi veut-il que nous nous aymions tous de ce mesme amour qui tend à l'unyon, mais à une unyon plus grande et plus parfaicte qu'il se peut dire.

Nous sommes tous nourris d'un mesme pain, qui est ce pain celeste du tres-sainct Sacrement, la manducation duquel s'appelle communion; ce qui nous represente la commune unyon que nous devons avoir par ensemble, unyon sans laquelle nous ne meritons pas le nom d'enfans de Dieu, puisque nous ne luy obeyssons pas. Les enfans qui ont un bon pere le doivent imiter, et suivre ses commandemens en toutes choses : *Patrem sequitur sua proles.* Mais quel meilleur pere, mes cheres ames, pourrions-nous avoir, que Dieu qui est la bonté mesme, et celuy duquel toute bonté derive? C'est pourquoy nous le devons imiter le plus parfaictement qu'il nous sera possible, et obeyr de mesme à ses divines ordonnances, lesquelles ne peuvent estre que tres-sainctes et salutaires.

Or, entre tous les preceptes qu'il nous a donnez, il n'en a point tant inculqué, n'y tesmoigné desirer une observation si particuliere que de celuy de l'amour du prochain : non pas que celuy de l'amour de Dieu ne le precede; mais d'autant qu'en celuy-cy, la nature nous y aydant moins qu'en l'autre, il estoit besoin que nous y fussions excitez d'une maniere plus particuliere : c'est pourquoy l'Apostre dit, que qui ayme son prochain, il accomplit la loy : *Qui diligit proximum, legem implevit* (Rom. 14); qui est autant comme s'il disoit : Aymez le prochain, et cela suffit, la loy est accomplie.

Aymons-nous donc les uns les autres de toute l'estendue de nostre cœur, pour plaire à nostre Pere celeste; mais aymons-nous raysonnablement, c'est-à-dire, que nous devons regir nostre amour par la rayson, qui veut que nous aymions plus l'ame du prochain que son corps, puis apres que nous aymions un peu le corps, et

puis tout ce qui appartient au prochain par ordre, chaque chose selon qu'elle le merite pour la conservation de cest amour. Que si nous faysons cela, mes cheres ames, nous pourrons bien chanter, avec une extresme consolation de nos ames, ces parolles du psalme, la consideration duquel estoit si suave au grand S. Augustin : *Ecce quàm bonum, et quàm jucundum, habitare fratres in unum* (Psal. 132)! O voicy qu'il fait bon voir habiter les freres ensemble, avec unyon, concorde et paix; car ils sont semblables à l'unguent precieux qu'on respandit sur le chef du grand-prestre Aaron, et lequel par apres couloit le long de sa barbe, et sur ses vestemens.

Nostre Seigneur et Souverain Maistre est ce grand Prestre eternel, sur lequel a esté respandu cest unguent precieux et incomparablement odoriferant de la dilection de Dieu, et du prochain; et nous autres, qui sommes comme ses cheveux, ou comme autant de poils de sa barbe, devons participer à cest unguent sacré. Ou bien nous pouvons dire que les Apostres ont esté comme la barbe de Nostre Seigneur, qui est nostre chef, et duquel nous sommes les membres, d'autant qu'ils furent comme attachez à luy, voyant ses exemples et ses œuvres, recevant ses divins enseignemens immediatement de sa bouche sacrée : mais nous autres n'avons pas eu cest honneur, ains, ce que nous savons, nous l'avons apprins des Apostres. C'est pourquoy l'on peut dire que nous sommes comme les vestemens de nostre grand Prestre, nostre Sauveur et Maistre, sur lesquels neantmoins descoule encore cest unguent precieux de la tres-saincte dilection, qu'il nous a tant recommandée, et qu'il nous a encore particulierement exprimée par son sainct Apostre, lequel ne veut pas que nous nous arrestions à imiter, ny les anges ny les cherubins, ny les seraphins, en ceste vertu de la dilection, ains Nostre Seigneur mesme, qui nous l'a enseignée beaucoup plus par prattique que par parolle, specialement lorsqu'il fut attaché à la croix. Croix au pied de laquelle nous devrions nous tenir continuellement, comme le lyen auquel les fidelles imitateurs de ce divin Sauveur font leur plus ordinaire demeure; car c'est de là d'où ils reçoivent ceste liqueur celeste de la saincte dilection, qui sort à gros randons[1], comme d'une divine source, des entrailles de la divine misericorde de Nostre Seigneur, qui nous a aimez d'un amour si fort, si solide, si ardent, et si constant, que la mort mesme ne l'a peu refroidir ni diminuer; ains, au contraire, l'a tellement reschauffé et aggrandy, que les eaux des plus ameres afflictions ne l'on peu esteindre, tant il estoit enflammé; ny les persecutions les plus envenimées de ses ennemys, n'ont pas eu assez de force pour vaincre la solidité et fermeté incomparable de son amour envers nous : pour nous monstrer que nostre amour envers le prochain doit estre fort, ardent, solide et perseverant, si nous desirons parvenir à la gloire eternelle où nous conduisent le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

[1] Abondamment.

SERMON POUR LE JOUR DE L'ANNONCIATION.

Osculetur me osculo oris sui : quia meliora sunt ubera tua vino, fragrantia ungentis optimis.

Que je reçoive un bayser de sa propre bouche : car vos mammelles sont meilleures que le vin, et respandent un plus doux parfum. (*Cant.* 1.)

La divine amante, jettant un profond souspir, se print à dire : Qu'il me bayse, ce cher amant de mon ame, qu'il me bayse d'un bayser de sa bouche; car vos mammelles sont meilleures que le vin, et respandent des odeurs grandement agreables. *Oleum effusum nomen tuum;* Et vostre nom est comme un huyle respandu, lequel estant composé de tous les parfums les plus precieux, exhale des odeurs souverainement delectables. *Ideo adolescentulæ dilexerunt te;* C'est pourquoy les jeunes filles vous ont aymé et sont allées apres vous. *Trahe me post te, curremus in odorem unguentorum tuorum;* Tirez-moy apres vous, et nous courrons à l'odeur de vos unguens.

Les Peres, considerant ces parolles du Cantique, que l'espouse dit à son espoux : Qu'il me bayse d'un bayser de sa bouche, disent que ce bayser, qu'elle desire si ardemment, n'est autre que l'execution du mystere de l'Incarnation de Nostre Seigneur, bayser qui avoit esté si long-tems attendu et desiré par une si longue suite d'années, de toutes les ames qui meritent le nom d'amantes. Mais enfin ce bayser, qui avoit esté si long-tems refusé et differé, fut accordé par le divin Espoux, en ce jour de l'Annonciation que nous celebrons aujourd'huy, à ceste amante sacrée Nostre Dame, laquelle seule merite le nom d'*espouse* et d'*unique* par excellence, au-dessus de toutes les autres, au mesme tems qu'elle vint à lancer ce souspir amoureux : *Osculetur me osculo oris sui;* Qu'il me bayse d'un bayser de sa bouche : car ce fut alors que ceste divine unyon du Verbe eternel avec nostre nature, representée par ce bayser, se fit dans les entrailles tres-pures de la glorieuse Vierge Nostre Dame.

Mais voyez, de grace, comme ceste divine amante exprime merveilleusement bien ses amours : Qu'il me bayse, dit-elle, ce cher amant de mon ame, c'est-à-dire, que ce Verbe divin qui est la parolle du Pere eternel sortant de sa bouche, vienne en moy s'unir à la nature humaine par l'entremise du Sainct-Esprit, qui est le souspir amoureux du Pere envers son Fils, et du Fils reciproquement envers son Pere. Mais quand fut-ce que ce divin bayser fut donné à ceste espouse incomparable? ce fut aussi-tost qu'elle eut dit à l'ange ceste parolle tant desirée : *Fiat mihi secundum verbum tuum* (Luc. 1); Qu'il me soit fait selon vostre parolle. O consentement digne de grande resjouyssance pour les hommes, d'autant que c'est le commencement de leur bon-heur eternel! O allyance inouie! ô grace incomparable! le Pere prend Nostre-Dame pour sa fille bien-aymée, le Sainct-Esprit pour son espouse tres-chere; et le Fils, s'unissant personnellement à nostre humanité, l'a choysie pour sa Mere : qui sont les effects admirables que ce divin bayser opera en elle pour

nostre salut, au moment de l'Incarnation. Cela estant donc ainsi presupposé, nous ferons une petite meditation sur la suitte des parolles que la divine amante dit à son bien-aymé, par lesquelles elle luy donne des louanges nompareilles.

Premierement, apres avoir demandé cest amoureux bayser, elle luy dit : *Meliora sunt ubera tua vino;* Vos mammelles sont meilleures que le vin, respandant des odeurs extresmement suaves. Considerez, je vous prie, comme elle s'exprime merveilleusement bien. Les mammelles de Nostre Seigneur sont ses amours : Vos amours, veut-elle dire, mon bien-aymé, sont incomparablement meilleures que le vin de toutes les consolations terrestres. Les mammelles representent les amours, d'autant qu'elles sont posées sur le cœur, et comme disent les medecins, le laict dont elles sont remplies est comme la mouelle de l'amour maternelle des meres envers leurs enfans; l'amour le produisant pour leur nourriture. C'est pourquoy, dit la chere amante, vos amours, qui sont vos mammelles, ô mon bien-aymé! produisent une certaine liqueur tres-odoriferante, qui recrée merveilleusement mon ame, si que[1] je n'estime nullement la bonté des vins les plus precieux et delicats; les playsirs de la terre ne sont rien en comparayson, ils sont plutost des ennuis que des contentemens. Le vin represente la joye et les playsirs de la terre, d'autant qu'il resjouit le cœur de l'homme, et le fortifie : *Vinum lætificat cor hominis,* dit le sainct prophete David (Psal. 102). Les amours de Nostre Seigneur ont une force incomparable et une proprieté indicible au-dessus des playsirs terrestres, pour recreer le cœur humain, car rien n'est capable de luy donner un contentement parfaict que le seul amour de Dieu. Regardez, si vous voulez, tous les plus grands de la terre, considerez leurs conditions, les unes apres les autres, et vous verrez qu'ils n'ont jamais un parfaict contentement; car, s'ils sont riches et eslevez aux plus hautes dignitez du monde, ils en desirent tousjours davantage.

L'exemple d'Alexandre, que les mondains appellent *le Grand*, nous l'enseigne assez et fortifie mon dire, parce qu'ayant plus de biens que nul autre qui eust esté devant luy, possedant presque l'empire universel de toute la terre, en estant maistre et seigneur absolu, si que tout le monde observoit le silence en sa presence, les princes mesmes n'osoient dire mot, et trembloient sous son authorité, pour le grand respect qu'ils luy portoient; neantmoins, un jour, entendant dire à un certain philosophe qu'il y avoit encore plusieurs autres mondes que celuy-cy, il se print à pleurer comme un enfant, d'autant, disoit-il, qu'y ayant plusieurs mondes, il n'en avoit pas conquis encore un seul entierement, si qu'il desesperoit de ne les pouvoir pas avoir tous en sa domination. Folie certes tres-grande! l'homme se peyne extresmement à faire un grand trafic en ceste vie pour treuver du contentement et du repos; pour l'ordinaire son trafic est vain, il n'en retire nulle utilité. N'estimeroit-on pas, je vous prie, un marchand bien fol et privé de jugement, lequel se travailleroit beaucoup à faire quelque trafic duquel il ne tireroit que de la peyne?

[1] Tellement que.

Ceux donc qui sçavent asseurement, leur entendement estant esclairé de la lumiere celeste, qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse donner un vray et parfaict contentement à leur cœur, ne font-ils pas un trafic vain et inutile, logeant leur cœur et leurs affections aux creatures, quelles qu'elles soyent? Les biens de la terre, les maysons, l'or, l'argent, les richesses, mesme les dignitez et honneurs que nostre ambition nous fait poursuivre et rechercher si esperduëment, ne sont-ce pas des trafics bien vains, puisque tout cela est perissable? n'avons-nous pas grand tort d'y loger nostre cœur, puisque toutes ces choses, au lieu de luy donner du repos et de la quietude, ne luy fournissent que des subjets d'empressement et d'inquietude, soit pour les conserver ou accroistre si on les a, ou pour les acquerir si on ne les a pas?

Je veux que nous donnions nos affections et nostre amour aux hommes qui sont creatures animées et capables de rayson, qu'est-ce qui nous en arrivera? nostre trafic ne sera-t-il pas vain, puisqu'estant hommes comme nous, esgaux en nature, ils ne peuvent que nous donner un contr'eschange d'amour, nous aymant parce que nous les aymons? mais apres cela ce sera tout; car n'estant pas plus que nous, nous ne ferons nul gain en nostre trafic, et ne recevrons pas plus que nous leur donnerons.

Je passe plus avant, et veux que nous aymions les anges : quel gain, parlant communement, en retirons-nous? ne sont-ils pas creatures comme nous, esgalement subjettes à Dieu, nostre commun et souverain Createur? nous peuvent-ils eslever de deux doigts, comme l'on dit? nullement; les cherubins ny les seraphins n'ont aucun pouvoir de nous aggrandir, ny de nous donner un contentement parfaict, d'autant que Dieu s'est reservé cela à luy seul, tant il est jaloux de nostre amour, ne voulant pas que nous treuvions où loger nostre cœur et nos affections hors de luy.

Et pour vous monstrer cela, je vous donneray un exemple. Il arriva une fois qu'un pape avait un chantre qu'il aymoit extresmement, d'autant qu'il chantoit merveilleusement bien; mais ce chantre estoit grandement bigearre[1] et fantasque, et bien qu'il fust tant aymé de Sa Saincteté, il luy print un jour une fantaysie de s'en aller et sortir de la cour du pape : ce qu'il fit, laissant son maistre bien fasché de sa sortie, lequel, pensant en soy-mesme par quel moyen il le pourroit faire revenir en sa cour, il s'advisa d'un artifice, qui fut d'escrire à tous les princes et grands seigneurs, que si ce chantre s'alloit presenter à eux, qu'ils ne le reçeussent point à leurs services, jugeant que par ce moyen ce pauvre chantre seroit enfin contrainct de revenir à luy, ne treuvant point de meilleure retraitte : ce qui arriva ainsi que le pape l'avoit desiré; car, estant rejetté partout où il se presentoit, il s'en revint servir l'incomparable chapelle de Sa Saincteté.

Le cœur humain, mes cheres ames, est un chantre infiniment aymé de Dieu, qui est la souveraine saincteté; mais ce chantre est plus bigearre et fantasque qu'il ne se peut dire : car, bien qu'il sçache que Dieu prend un grand contentement à ouyr les louanges

[1] Bizarre.

que le cœur qu'il ayme luy donne, et se plaist extresmement aux eslans de nos esprits et en l'harmonie de nostre musique interieure, il prend toutesfois souvent envie à ce cœur de s'aller proumener, ne se contentant pas de contenter Dieu, s'il ne se contente encore soy-mesme. Folie et fantaysie certes insupportable : car quel bon-heur, mais quel honneur, mais quelle grace, et quelle subjet d'un veritable et parfaict contentement pouvons-nous rechercher ou desirer, que d'estre aymez de Dieu, de le servir et d'estre logez en la mayson de sa divine Majesté, c'est-à-dire d'avoir logé en luy nostre amour et nostre cœur, n'ayant d'autre pretention que de luy estre aggreables? Et cependant, voilà que ce cœur se laissant emporter à ses fantaysies, il va de creature en creature, comme de mayson en mayson, pour voir s'il en pourra treuver quelqu'une qui le veuille recevoir, et qui luy donne un contentement parfaict. Mais c'est en vain; car Dieu, qui s'est reservé ce chantre pour luy seul, a deffendu à toutes les creatures, de quelque nature ou condition qu'elles soyent, de luy donner une veritable satisfaction, afin que par ce moyen il soit contrainct de s'en retourner à son bon et incomparable Maistre : et si bien ce chantre revient plus par force que par amour, il ne laisse pas neantmoins de le recevoir en sa grace, et luy donner le mesme rang et le mesme office aupres de luy qu'auparavant; ouy mesme, il semble qu'il le caresse davantage, au lieu de le rabroüer [1].

O que la bonté de Dieu est grande envers les hommes, de les traitter ainsi! C'est pourquoy l'Espouse a tres-juste rayson de s'escrier : *Meliora sunt ubera tua vino;* O mon bien-aymé, que meilleures sont sans comparayson vos mammelles que le vin! que mille fois sont plus aggreables vos amours et vos delices, que toutes celles de la terre et des creatures, pour precieuses et relevées qu'elles puissent être, fussent-elles des anges, car elles ne nous peuvent aucunement satisfaire, ny contenter! Hé! pourquoy donc, mes cheres sœurs, nous amuserons-nous autour d'elles, esperant quelque contentement au trafic que nous ferons à la recherche de leur amour? Taschons donc de n'aymer que Dieu, puisqu'il est en nostre pouvoir d'acquerir son tres-pur amour, qui seul nous peut contenter, et nous peut infiniment relever au-dessus de nous-mesmes.

O que ceste divine amante, Nostre-Dame et tres-chere Maistresse, avoit bien gousté la bonté de ces divines mammelles, lors qu'en l'abondance de ses divines consolations, qu'elle recevoit en la contemplation de son bien-aymé, toute transportée d'ayse et d'un contentement indicible, elle se print à louer ces divines mammelles, pour nous inciter sans doubte à faire le mesme, et quitter toutes les autres pretentions des consolations et contentemens de la terre, afin d'avoir l'honneur et la grace de les succer, et recevoir le laict de la divine misericorde, qui en distille goutte à goutte sur ceux qui s'en approchent. Mais elle ne s'arreste pas là, car poursuivant : *Oleum effusum nomen tuum;* Vostre nom, ô mon bien-aymé! dit-elle, est comme un huyle respandu qui est composé des plus excel-

[1] Repousser

lentes et précieuses odeurs qui se puissent imaginer; voulant dire : Mon Bien-aymé n'est pas seulement parfumé, ains il est le parfum mesme; c'est pourquoy, adjouste-t-elle : *Adolescentulæ dilexerunt te;* Les jeunes filles vous ont aymé.

Or qu'est-ce que ceste amante veut que nous entendions par ces jeunes filles. Ces jeunes filles en ce subjet representent certaines ames, lesquelles n'ayant pas encore logé leur amour en aucune part, sont extresmement propres pour aymer le divin amant de nos cœurs, qui est Nostre Seigneur Jesus-Christ : non que je veuille dire que celles qui l'ayant desjà donné à quelqu'un, venant par apres à le retirer pour le donner à ce celeste Espoux, il ne le reçoive de bon cœur, et n'agrée le don qu'elles luy font de leurs affections; mais pourtant il agrée grandement ces jeunes ames qui luy dedient tout à fait leurs cœurs, pour la seule pretention de son sainct amour.

Vostre nom, poursuit ceste saincte Espouse, respand des odeurs si delectables, que les jeunes filles vous ont aymé, vous dediant tout leur amour et toutes leurs affections. O Dieu! quelle grace, de donner tout son amour à celuy qui nous rescompense si bien, en nous donnant le sien, qui est d'un prix inestimable. En donnant nostre amour aux creatures, comme j'ay dit, nous n'en recevons nul gain, d'autant qu'elles ne nous donnent pas plus que nous leur donnons; mais Dieu, ce divin Espoux de nos ames, nous donne le sien, qui est comme un bausme precieux, respandant des odeurs souverainement suaves en toutes les facultez de nostre esprit.

O! comme ceste saincte amante Nostre-Dame ayma souverainement ce divin Espoux! aussi fut-elle souverainement aymée de luy; car, en mesme tems qu'elle se donna à luy et luy consacra tout son amour, qui fut lorsqu'elle prononça ces divines parolles : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundùm verbum tuum* (Luc. 1); Voicy la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon que vous me dites, et selon qu'il luy playra, voilà que soudain ce Verbe divin descendit dans ses entrailles sacrées, et se rendit fils de celle qui se dedioit pour estre sa servante.

Or, bien que nous sçachions que nul ne peut jamais parvenir à un si haut degré d'amour, ny se dedier si parfaictement à Dieu, pour suivre sa divine volonté, comme fit Nostre-Dame, nous ne devons pas laisser pourtant de nous dedier et consacrer à son divin amour avec le plus de perfection qu'il nous sera possible, selon nostre capacité, quoy qu'incomparablement moindre que celle de ceste saincte Vierge, qui est l'unique amante qui a le plus parfaictement aymé le divin Espoux, que jamais aucune creature n'a fait, ny fera; d'autant qu'elle commença à l'aymer dès l'instant de sa tres-saincte Conception, commençant de se dedier à Dieu et luy donner son amour, dès qu'elle commença à estre.

Mais ceste Espouse sacrée, passant plus avant dans l'entretien qu'elle fait avec son divin Espoux : Tirez-moy, luy dit-elle, et nous courrons : *Trahe me post te, curremus.* Les SS. Peres, considerant ces parolles, disent que c'est autant comme si elle disoit : Bien que vous ne tiriez que moy, nous courrons toutesfois plusieurs. Et quand elle dit à son bien-aymé qu'il la tire, elle proteste par là qu'elle a besoin d'estre prevenuë de sa grace, sans laquelle nous ne

pouvons rien faire. Mais apres, quand elle adjouste : Nous courrons; elle veut dire : Vous et moy, mon Bien-aymé, nous courrons par ensemble; vous m'ayderez à courir, et j'auray l'honneur d'estre vostre cooperatrice; ou bien, comme disent quelques docteurs : Plusieurs courront avec moy; à ma suitte, et à mon imitation, plusieurs ames vous suivront à l'odeur de vos unguens : *Curremus in odorem unguentorum tuorum.*

Nous voicy maintenant à la seconde partie de nostre exhortation, qui est, mes cheres filles, la profession et la dedicace que vous venez faire de vos cœurs au service de la divine Majesté, dedicace et offrande que vous n'eussiez jamais eu envie de faire, si le souverain Espoux de nos ames ne vous eust tirées et prevenuës de sa grace, ainsi que nous l'asseure ceste divine amante, quand elle dit : *Trahe me post te, curremus;* Tirez-moy apres vous, et nous courrons.

La tres-saincte Vierge fut tirée seule et la premiere par le celeste Espoux, pour se consacrer et dedier totalement à son service; car elle fut la premiere qui consacra son corps et son ame à Dieu par le vœu de virginité; mais soudain [1] qu'elle eut esté tirée, elle attira apres elle quantité d'ames, qui luy ont fait offre d'elles-mesmes, pour marcher, sous ses auspices sacrées, en l'observance d'une parfaicte et inviolable virginité et chasteté : *Adducentur regi virgines post eam,* si que, depuis qu'elle a tracé ce chemin, elle a toujours esté suivie d'un grand nombre d'ames qui se sont venuës consacrer par vœu au service de la divine Majesté. Ames tres-cheres, et lesquelles la glorieuse Vierge regardoit, quand elle disoit : *Curremus*, nous courrons, asseurant son Bien-aymé que plusieurs suivraient son estendard pour batailler sous son authorité, contre toutes sortes d'ennemys, pour la gloire de son nom.

O quel honneur pour nous, de pouvoir batailler sous ceste vaillante capitainesse! Mais le sexe feminin semble avoir une obligation particuliere à la suivre; car elle l'a infiniment relevé et honnoré. O si la Mère de Dieu eust esté de la nature angelique, combien les cherubins et les seraphins s'en glorifieroient et s'en tiendroient-ils honnorez! Nostre-Dame est bien aussi l'honneur, le prototype et le patron des hommes, des femmes et des veufves, qui vivent vertueusement; mais pourtant, nul ne peut nyer que les filles, à cause de la virginité, n'ayent une certaine allyance avec elle plus particuliere que les autres, parce que ceste ressemblance de la virginité leur donne une grande capacité, et un avantage tout particulier pour s'approcher de plus pres de ceste saincte Vierge.

Et pour moy, je pense que ce qu'on a fait de tout tems une solemnité plus grande pour l'entrée et profession des filles en la religion, qu'on ne fait pas pour celles des hommes, n'est pour autre rayson, sinon que ce sexe estant plus fragile, et faysant un acte de si grande generosité comme il fait alors, il requiert aussi plus d'honneur; et Dieu merite plus d'estre honnoré et admiré en ceste solemnité, que non pas en la profession que les hommes font d'entrer en religion. Et pour dire la verité, les hommes ne font pas un

[1] Aussitôt.

si grand renoncement de leur liberté, comme font les filles, qui se tiennent resserrées dans les celestes prisons de Nostre Seigneur, qui sont les religions, pour y passer le reste de leurs jours, sans en pouvoir jamais sortir, si ce n'est pour des occasions fort rares et signalées : comme d'aller establir et fonder des monasteres. Les hommes qui entrent en religion, y entrent pour y vivre en obeyssance, selon les regles et statuts d'icelle [1]; mais si [2] faut-il confesser, que le renoncement qu'ils font de leur liberté n'est pas si extresme que celuy des filles; d'autant qu'ils ont encore la liberté de sortir, d'aller de couvent en couvent, de prescher, confesser, et faire ainsi plusieurs autres exercices qui leur servent de divertissement. Ils quittent voirement [3] bien le monde d'affection, car tous les religieux le doivent faire; mais neantmoins on les void tousjours avoir quelque conversation avec les personnes du monde, ce qui soulage un peu la rigueur des loyx qui sont dans l'enclos du monastere. Or, les filles qui se viennent dedier à Dieu rejettent et abandonnent tout cela, renonçant à ceste derniere piece que la nature veuille quitter, qui est la liberté; si que nous pouvons bien dire qu'elles font une chose au-dessus de la nature, estant necessaire que Dieu leur donne une force surnaturelle pour faire cest acte si parfaict, de se dedier à son divin service par un renoncement si grand, comme est celuy qu'elles font. Car on ne leur dit point, qu'estant religieuses, Nostre Seigneur les conduira sur la montagne de Thabor, pour dire avec S. Pierre : *Bonum est nos hic esse* (Matth. 17); Il fait bon icy; au contraire, on leur dit, soit qu'elles veulent faire profession, ou entrer au noviciat : Il vous faudra aller sur le mont de Calvaire pour vous y crucifier continuellement avec Nostre Seigneur; il vous faudra crucifier vostre entendement, afin de restreindre toutes vos pensées, pour n'en admettre volontairement aucunes, que celles qui vous seront marquées, selon la vocation que vous choysissez. Il faudra de mesme crucifier vostre memoire, pour n'admettre jamais aucun ressouvenir de ce que vous avez laissé au monde. Il faudra enfin que vous crucifiiez et attachiez à la croix de Nostre Seigneur vostre volonté particuliere, pour ne vous en plus servir à vostre gré, ains, il vous faudra vivre en parfaicte sousmission et obeyssance tout le tems de vostre vie.

Dites-moy donc, s'il vous plaist, n'est-ce pas un acte de tres-grande generosité, et digne d'estre honnoré, que celuy que vous faictes, mes cheres filles, en faysant vos vœux, bien qu'on ne vous represente que croix, qu'espines, que lances, que clouds, et enfin que mortifications en la religion? O ames grandement genereuses, que vous monstrez bien qu'en verité vous bataillez et marchez sous les auspices de nostre saincte et glorieuse Maistresse la tres-Saincte Vierge! O sans doubte il faut bien que vous ayez consideré que c'est le propre de l'amour de rendre leger ce qui est pesant, doux ce qui est amer, et facile ce qui est insupportable sans amour! Vostre glorieux pere S. Augustin a grandement bien exprimé ceste verité, disant que celuy qui aime ne treuve rien de fascheux, de

[1] D'elle. — [2] Encore. — [3] A la vérité.

difficile ou de trop penible : Le travail, dit-il, ne se treuve point en l'amour, ou s'il s'y treuve, c'est un travail bien-aymé : *Ubi amatur, non laboratur; aut si laboratur, labor amatur.*

Allez donc ; mes cheres filles, ou plutost venez amoureusement vous dedier à Dieu, et au service de son tres-pur amour, et bien que vous rencontriez du travail, la peyne vous en sera bien douce en l'asseurance que vous contenterez Dieu, et vous rendrez agreables à vostre chere patronne, laquelle, bien qu'elle n'ayt pas eu le nom de *religieuse*, n'a pas laissé pourtant d'en prattiquer tres-parfaictement les exercices, et laquelle, bien qu'elle soit protectrice de tous les hommes, et de chaque vocation en general, s'est neantmoins rendue particuliere protectrice des vierges qui se sont dediées au service de son divin Fils en la religion ; d'autant qu'elle a esté comme une abbesse qui leur a monstré l'exemple de tout ce qu'elles devoient faire pour vivre religieusement. Et qu'ainsi ne soit [1], je vous presenteray seulement trois poincts à considerer, lesquels je ne feray que touscher en passant, que je treuve dans l'Evangile de ce jour, auquel il est dit que l'ange, s'adressant à cette Ste Vierge pour luy annoncer le mystere incomparable de l'Incarnation du Verbe eternel, il la treuva en Galilée, et en la ville de Nazareth, retirée toute seule dans sa chambre.

Quant au premier poinct, qui est que Nostre-Dame estoit au pays de Galilée, Galilée est une diction hebraïque, qui vaut autant à dire que transmigration ou passage. Mais pour entendre cecy, il faut que vous sçachiez qu'il y a de deux sortes d'oiseaux : les uns qui sont passagers, et les autres qui ne le sont pas. Ceux qui sont passagers font la transmigration, d'autant qu'ils passent d'un lieu à l'autre, comme font les arondelles [2] et les rossignols qui ne demeurent pas ordinairement en ces quartiers, ains ils n'y sont qu'au tems des chaleurs et du printems, et l'hyver venant ils font la transmigration, se retirant aux autres pays, où le printems et les chaleurs sont en mesme tems que nous avons icy les froidures de l'hyver : mais le printems revenant, ils reviennent et font de rechef la transmigration, c'est-à-dire le passage d'une contrée à l'autre, nous venant recreer par leur petit gazouillement.

Les religieux et religieuses ne sont-ils pas au pays de transmigration, et ne font-ils pas le passage du monde en la religion, comme en un lieu de printems, pour chanter les divines louanges, et pour s'exempter de souffrir les froidures et les gelées du monde? Hé! n'est-ce pas pour cela qu'ils entrent en la religion, où il n'y a que printems et que chaleur, le soleil de justice dardant fort ordinairement ses rayons sur les cœurs des religieux, lesquels il n'eschauffe pas moins en les esclairant qu'il les esclaire en les eschauffant?

Or, qu'est-ce que le monde, sinon un hyver extresmement froid, où il n'y a que des ames gelées et froides comme glace? J'entens ceux qui estant du monde, vivent selon les loyx du monde : car je sçay bien qu'on peut vivre parfaictement en toute sorte de vocation, mesme dans le monde, aussi bien qu'en la religion; et pour-

[1] Qu'ainsi ne soit, *pour qu'onn'en doute pas.* — [2] Hirondelels.

veu qu'on veuille vivre vertueusement, l'on peut en tous lieux parvenir à un tres-haut degré de perfection. Mais, pour parler selon que nous voyons estre le plus ordinaire, l'on ne rencontre presque au monde que des cœurs de glace, tant ils sont froids, et peu eschauffez de ce feu supresme de l'amour de Dieu, dont tous les autres feux prennent leur origine et leur chaleur. Car, comme le soleil est celuy qui donne de la chaleur à toutes les choses de la terre, laquelle ne produiroit rien sans luy : ainsi l'amour de Dieu est ce divin soleil qui donne de la chaleur au cœur humain quand il est disposé pour la recevoir, et sans ce feu sacré il demeure plus froid qu'il ne se peut dire.

Nostre-Dame donc, comme les religieuses, estoit au pays de transmigration; mais, ô Dieu! qu'elle fit admirablement bien ceste transmigration, passant d'un degré de perfection, en un autre plus relevé! Bref, sa vie ne fut autre chose qu'un passage continuel de vertu en vertu; en quoy toutes les religieuses la doivent imiter le plus parfaictement qu'elles pourront, puisqu'elles sont celles qui l'approchent de plus pres que tout le reste des creatures : car sans doubte elles sont de ces vierges dont parle le psalmiste, quand il dit, qu'elles seront amenées au Roy, les plus proches d'elle : *Adducentur Regi Virgines post eam, proximæ ejus* (Psal. 44). L'amour ne dit jamais *sufficit*, c'est assez; il veut qu'on ayt le courage de vouloir tousjours aller plus avant en la voie des volontez du Bien-aymé.

La seconde remarque que je fais sur les parolles de l'Evangile, est que Nostre-Dame fut treuvée par l'ange en la cité de Nazareth : or Nazareth veut dire *fleurs;* elle fut donc treuvée en la cité des fleurs, ou en la cité fleurie. O que ceste cité nous represente bien à propos la religion! car, qu'est-ce que la religion, sinon une mayson, ou une cité fleurie et toute parsemée de fleurs, d'autant qu'on n'y fait chose quelconque (quand on y vit selon les regles et statuts d'icelle) que ce ne soit autant de fleurs : les mortifications, les humiliations, les oraysons; bref, tous les exercices qu'on y prattique, qu'est-ce autre chose que des actes de vertus, qui sont comme autant de belles fleurs, qui respandent une odeur extresmement suave devant la divine Majesté? Donc l'on peut dire que la religion est un parterre tout parsemé de fleurs, tres-agreables à la vuë, et d'odeur tres-salutaire à ceux qui les veulent odorer.

Il est donc dit de la tres-Saincte Vierge, qu'elle estoit en la cité fleurie : mais qu'estoit-elle elle-mesme, sinon une fleur choysie entre toutes les autres fleurs, pour sa rare beauté et son excellence? fleur qui, par son odeur incomparablement suave, a la proprieté d'engendrer et produire plusieurs autres fleurs : *Hortus conclusus soror mea sponsa;* Vous estes un jardin clos et fermé, dit l'Espoux sacré du Cantique à la tres-Saincte Vierge; jardin qui est tout emperlé et emaillé des plus belles fleurs qui se puisent treuver. Mais à qui appartiennent, je vous prie, tant de belles et odoriferantes fleurs dont l'Eglise a esté remplie et ornée, sinon à la tres-Saincte Vierge, l'exemple de laquelle les a toutes produites? Et n'est-ce pas par son moyen que l'Eglise a esté parsemée des roses des martyrs invincibles en leur constance, des soucis de tant de saincts confes-

seurs, et des violettes de tant de sainctes veufves qui sont petites, humbles et basses comme ces fleurs, mais qui respandent une tres-bonne et suave odeur? et enfin n'est-ce pas à elle à qui appartiennent plus particulierement tant de lys blancs de pureté et de virginité, toutes candides et innocentes; d'autant que ç'a esté à son exemple, que tant de vierges ont consacré leurs cœurs et leurs corps à la divine Majesté, par une resolution et un vœu tres-indissoluble de conserver leur virginité et pureté?

Il y a quelques docteurs qui tiennent qu'elle a institué des congregations de filles, et qu'estant allée à Ephese avec son bien-aymé fils adoptif S. Jean, elle en dressa une, auxquelles elle donna des regles et constitutions. O quelle divine abbesse! O que ces religieuses estoient heureuses d'avoir esté instituées par ceste divine doctoresse, qui avoit puisé sa science dans le cœur mesme de son Fils, Nostre Seigneur, qui est la Sapience [1] du Pere eternel!

La troisiesme remarque que je fais sur les parolles de l'Evangile, est, qu'elle fut treuvée toute seule dans sa chambre, quand l'ange la vint saluer, et luy apporta ceste tant gracieuse nouvelle de l'Incarnation du Fils de Dieu dans ses chastes entrailles : et les religieuses, que font-elles autre chose, sinon de se tenir retirées dans leurs cellules? Et non contentes de cela, elles se retirent encore en elles-mesmes pour estre plus seules, et par ce moyen se rendre plus capables de jouyr de l'entretien de leur Bien-aymé, se retirant au fond de leur cœur, comme dans un celeste cabinet où elles se tiennent en solitude : mais vous avez beau vous cacher, les anges vous sçauront bien treuver; car ne voyez-vous pas que Nostre-Dame estant retirée toute seule, elle fut bien treuvée par l'archange S. Gabriel?

Or, les sainctes vierges, et les vrayes religieuses, ne sont jamais plus à leur contentement, que lorsqu'elles sont toutes seules, afin de mieux contempler la beauté de leur celeste amant, et pour cela elles se retirent encore en elles-mesmes : aussi est-il dit par le psalmiste, que toute la gloire et la beauté de la fille du Roy est au dedans, c'est-à-dire en l'interieur : *Omnis gloria filiæ Regis ab intus* (Psal. 44). Et pour conserver et accroistre ceste beauté interieure, elles sont tousjours attentives, afin de retrancher à tous propos ce qui la pourroit tant soit peu ternir, parce qu'elles sçavent bien que le divin Espoux regarde luy seul dedans, bien que les hommes ne voyent que le dehors. C'est pourquoy ceste espouse bien-aymée, je veux dire l'ame qui s'est consacrée à la suitte de ses divins amours, afin de ne plaire qu'à luy seul, se retire en elle-mesme, pour luy preparer dans son cœur une demeure qui soit aggreable à sa divine Majesté. C'est pour ce subjet qu'en la religion l'on recommande tant la solitude, et nous voyons son utilité, en ce que Nostre-Dame la prattiquant, et estant retirée, elle merita dans ce tems-là mesme d'estre choysie pour estre Mere du Fils de Dieu.

Considerons un peu, je vous prie, avant que finir, les vertus que ceste sacrée Vierge prattiqua, et nous fit specialement paroistre au jour de l'Annonciation glorieuse. La premiere fut une virginité et

[1] Sagesse.

pureté si parfaicte, qu'elle n'a point de semblable entre les pures creatures. La seconde, fut une tres-saincte et tres-profonde humilité, qui fut joincte et unye inseparablement avec une tres-ardente charité.

La virginité et parfaicte chasteté est une vertu angelique : mais, bien qu'elle appartienne plus particulierement aux anges qu'aux hommes, si est-ce[1] pourtant que Nostre-Dame les surpasse infiniment en ceste vertu; sa pureté et virginité ayant trois excellences tres-grandes au-dessus de celle des anges : ce que je vous feray voir par trois raysons que je deduiray briefvement.

La premiere rayson est, que la virginité de Nostre-Dame a ceste excellence, ce privilege, et ceste sureminence au-dessus de celle des anges, qu'elle est feconde, et celle des anges est sterile, et ne peut avoir de fecondité. Celle de Nostre-Dame est non-seulement feconde, en ce qu'elle a produict et porté ce doux fruict de vie, Nostre Seigneur et nostre Maistre; mais elle est encore feconde, d'autant qu'elle engendre plusieurs vierges, et que c'est à son imitation (ainsi que nous avons dit) que tant de filles consacrent, vouent et dedient à Dieu leur pureté. Or, non-seulement ceste glorieuse Vierge a ceste fecondité, mais elle a encore ceste proprieté de pouvoir reparer et restablir la virginité et pureté de l'ame qui a esté souillée et tachée; et du tems qu'elle vivoit, elle a appellé à sa suitte plusieurs vierges, qui la suivoient et accompaignoient par tout, comme Ste Marthe, Ste Marcelle, et autres : mais en particulier, ne fut-ce pas par son moyen que Ste Magdelene, qui estoit comme un chaudron norcy de mille immondicitez, fut apres sa conversion enroslée sous l'estendard de la pureté virginale? car estant convertie, elle devint comme une phiole ou un beau vase de cristal tout resplendissant et transparent, capable de recevoir et retenir en soy les eaux les plus precieuses de la grace.

La virginité de Nostre-Dame n'est donc point sterile comme celle des anges, ains elle est tellement feconde que, dés l'heure qu'elle l'eut vouée à Dieu jusqu'à maintenant, elle a toujours fait de nouvelles productions. Et non-seulement elle produit des virginitez par elle-mesme; mais elle fait encore que les vierges qu'elle produit en produisent d'autres, parce qu'une ame qui se dedie parfaictement au service de Dieu ne sera jamais seule, ains elle en attirera plusieurs à son exemple et à la suite des parfums qui l'ont attirée elle-même; c'est pourquoy l'amante sacrée dit à son Bien-aimé : *Trahe me post te, curremus;* Tirez-moi et nous courrons (Cant. 1).

La seconde rayson pour laquelle la virginité de Nostre-Dame surpasse celle des anges, c'est parce que les anges sont vierges et chastes par nature. Or, l'on n'a pas accoustumé à proprement parler de louer une personne de ce qu'elle a de nature, d'autant que ce qui est sans eslection ne merite point de louanges. L'on ne loue pas le soleil de ce qu'il est lumineux, car, cela lui estant naturel, il ne peut estre autrement. Les anges ne sont pas non plus louables de ce qu'ils sont vierges et chastes, d'autant que n'ayant point de corps, ils ne peuvent estre autrement. Mais la tres-Saincte Vierge a

[1] Encore est-il vrai.

une virginité louable, parce qu'elle l'a choysie, esleuë et vouée : et si bien elle a esté maryée, ce n'a point esté au prejudice de sa virginité, parce qu'elle fut maryée à un mary vierge, et qui avoit comme elle voué sa virginité. O que ceste Dame ayma cherement ceste vertu ! C'est pourquoy elle en fit vœu, et s'accompaigna tousjours des vierges, et les favorisa tout particulierement.

Pour troisiesme rayson, la virginité de Nostre-Dame surpasse encore celle des anges, en ce qu'elle a esté combattuë et espreuvée, ce que celle des anges ne peut estre, d'autant qu'ils ne peuvent deschoir de leur pureté, ny recevoir aucune espreuve. Sur quoy le grand S. Augustin dit, parlant aux anges : Il ne vous est pas difficile, ô esprits bien-heureux, d'estre purs et d'estre vierges, puisque vous n'estes point tentez, ny ne le pouvez estre.

L'on treuvera peut-estre estrange ce que je dy, que la pureté de Nostre-Dame a esté espreuvée et combattuë; mais cela est pourtant vray, et d'une espreuve tres-grande. Mais ja[1] à Dieu ne playse, que nous pensions que ces espreuves ressemblent aux nostres; parce qu'estant toute pure et la pureté mesme, elle ne pouvoit recevoir les attaques que nous recevons en nostre pureté, car les tentations n'eussent nullement osé aborder ce mur inexpugnable de son integrité virginale, ainsi qu'elles nous importunent, nous autres, qui portons la tentation en nous-mesmes : tentation si importune, que le glorieux apostre S. Paul dit, qu'il prioit plusieurs fois le jour Nostre Seigneur de la luy vouloir oster, ou bien de la moderer en telle sorte qu'il y pust resister sans l'offenser (II. Cor. 12). Nostre-Dame ne receut-elle pas une espreuve bien grande, quand elle vid l'ange en forme humaine? Ha ! ne le voyons-nous pas, en ce qu'elle commença à craindre et à se troubler, si que l'ange lui dit : *Ne timeas, Maria* (Luc. 1); Marie, ne craignez point. Car si bien, vouloit-il dire, vous me voyez en la forme d'homme, je ne le suis pas neantmoins, ny ne veux point vous parler de la part des hommes; ce qu'il dit voyant que sa pudeur virginale commençoit à entrer en peyne.

La pudeur, dit un sainct personnage, est comme la sacristine de la chasteté; et tout ainsi que le sacristain d'une eglise va tousjours regardant autour de l'autel, pour voir si l'on n'y a point prins quelque chose, et a un tres-grand soin de bien fermer les portes, crainte qu'on ne vienne desrober quelque chose sur l'autel : de mesme la pudeur des vierges est tousjours aux aguets, pour voir si quelque chose ne viendra point attaquer leur chasteté, de laquelle, ou pour la conservation de laquelle elles sont si jalouses, que dés qu'elles voyent quelque chose, mesme quand ce ne seroit que l'ombre du mal, elles s'esmeuvent et se troublent, ainsi que fit la tres-Saincte Vierge, qui ne fut pas seulement vierge par excellence, au-dessus de toutes les creatures tant angeliques qu'humaines, mais encore la plus humble de toutes. Ce qu'elle fit excellemment bien paroistre en l'Annonciation, en faysant le plus excellent acte d'humilité qui jamais fut fait et se fera par une pure creature : d'autant que se voyant louée par l'ange qui la salua, luy disant qu'elle estoit pleine

[1] Mais déjà.

de graces, et qu'elle concevroit un fils qui seroit Dieu et homme tout ensemble, cela l'esmeut, et la fit craindre : car si bien elle traittoit familierement avec les anges, elle n'avoit neantmoins jamais esté louée par eux jusques à ceste heure-là, n'estant pas leur coustume de louer les hommes, si ce n'est quelquesfois pour les encourager à quelque grande entreprinse.

Ceste Saincte Vierge entendant donc que l'ange la louoit d'une louange si extraordinaire, elle se troubla; pour monstrer aux filles qui prennent playsir d'estre louées, qu'elles courent grande fortune de recevoir quelque tache en leur pureté, l'humilité estant compaigne inseparable de la virginité, en telle sorte que la virginité ne subsistera jamais longuement en l'ame qui n'aura pas l'humilité : elles se peuvent bien treuver l'une sans l'autre, ainsi qu'on void communement dans le monde, y ayant plusieurs personnes maryées qui vivent humblement; mais pour les vierges, il faut neantmoins confesser que l'une de ces deux vertus sans l'autre ne sauroit subsister en elles.

Nostre-Dame, estant rasseurée par l'ange, et ayant apprins ce que Dieu vouloit faire d'elle, et en elle, fit incontinent cest acte souverain de tres-parfaicte humilité, disant : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundùm verbum tuum* (Luc. 1); Voicy la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon vostre parolle. Et se voyant eslevée à la plus haute dignité qui ayt esté, ny qui sera jamais, (car quand Dieu viendroit derechef à creer plusieurs mondes, il ne pourroit jamais faire qu'une pure creature fust plus eslevée en dignité que d'estre Mere de Dieu,) dignité certes incomparable, et de laquelle neantmoins elle ne s'enfle point; ains elle asseure l'ange qu'elle demeure tousjours servante : et quoy que Dieu l'esleve au-dessus de toutes les creatures, elle proteste, nonobstant cela, qu'elle est et sera tousjours servante de sa divine Majesté; et pour monstrer qu'elle l'estoit, et la vouloit tousjours estre : *Fiat mihi secundum verbum tuum;* Il me soit fait, dit-elle à l'ange, selon vostre parolle, s'abandonnant à la mercy de la divine volonté, protestant neantmoins que, par son choix et par son eslection, elle se tiendra tousjours en sa bassesse, et conservera l'humilité, comme compaigne inseparable de la virginité.

Or, bien que ces deux vertus, à sçavoir l'humilité et la virginité, se puissent rencontrer l'une sans l'autre, toutesfois ceste division et ceste separation ne se peut aucunement treuver entre l'humilité et la charité, parce qu'elles sont indivisibles, estant tellement joinctes et unyes ensemble, que jamais l'une ne se peut treuver sans l'autre, pourveu qu'elles soyent vrayes et parfaictes : car, dés que l'une de ces vertus cesse de faire son operation, l'autre la suit immediatement; dés que l'humilité s'est abaissée, la charité se releve contre le ciel. D'autant que ces deux vertus sont comme l'eschelle de Jacob, par laquelle les anges montoient et descendoient : ce n'est pas à dire qu'ils pussent monter et descendre en mesme tems, ains quand ils estoient descendus, ils montoient derechef. L'humilité semble estre en quelque maniere une vertu qui nous esloigne de Dieu, lequel est appuyé sur le haut de ceste mysterieuse eschelle, parce qu'elle nous fait tousjours descendre en bas pour nous avilir,

abaisser et mespriser; et neantmoins, c'est tout au contraire : car, à mesure que nous nous abaissons, nous nous rendons plus capables de monter au plus haut de cette eschelle mystique de la perfection, où nous rencontrerons la poictrine du Pere celeste.

Nostre-Dame donc s'abaissant, et se recognoissant indigne d'estre eslevée à la tres-haute dignité de Mere de Dieu, fut par cela mesme renduë sa Mere : car elle n'eut pas si-tost fait la protestation de sa petitesse, que s'estant abandonnée par un acte de charité nompareille, elle fut faite Mere du Sauveur de nos ames.

Si donc nous faysons ainsi, mes cheres filles, et qu'à l'imitation de la Saincte Vierge nous joignions la virginité avec l'humilité, elle sera soudain accompaignée de la tres-saincte charité : charité qui nous eslevera au haut de l'eschelle mystique de Jacob, où nous serons indubitablement receus dans le sein du Pere eternel, qui nous comblera de mille sortes de consolations celestes, desquelles jouyssant, nous chanterons, avec nostre tres-saincte Maistresse, le cantique des divines louanges, glorifiant eternellement Dieu, qui nous aura fait la grace de la suivre en ce monde, et batailler sous son estendard. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON POUR LE IV. VENDREDY DE CARESME.

Venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate; nam et Pater tales quærit qui adorent eum.

L'heure est venuë que les vrays adorateurs adoreront mon Pere en esprit et verité; car il veut de tels adorateurs. (*Joan.* 4.)

CESTE-CY est l'une des plus notables et signalées sentences de l'Evangile, en laquelle la maniere de bien et deument servir Dieu est exprimée et declarée par Dieu mesme. Au reste, elle est tres-difficile à entendre, et diversement expliquée par les adversaires de l'Eglise catholique, pour renverser la foy des anciens, et neantmoins en icelle sont cachez plusieurs admirables secrets en confirmation de la creance de l'Eglise, et de la verité d'icelle. Secrets et mysteres, lesquels jamais nous ne descouvrirons, si celuy qui les y a mis pour nostre salut ne les nous fait voir par sa grace. Prions-le donc, par le merite de son sang, qu'il nous en fasse participans à son honneur et gloire, et prenons pour advocate sa saincte Mere, à laquelle nous presenterons le salut angelique. *Ave, Maria.*

COMME le chasseur, ayant donné la chasse et le cours au cerf et à la biche, va l'attendre aupres de quelque fontaine où elle a accoustumé de s'abreuver (car ceste sorte d'animal est extresmement subjette à la soif) pour la prendre apres que la froideur de l'eau l'aura engourdie, suivant le dire du psalmiste : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus* (Psal. 41); Comme le cerf alteré desire la fontaine, ainsi

mon ame vous souhaitte, ô mon Dieu! Tout de mesme Nostre Seigneur, en l'histoire de l'Evangile du jour d'huy, s'en va aupres d'une fontaine attendre une pauvre pecheresse alterée par son iniquité, afin de la prendre par une tres-glorieuse chasse, apres qu'avec ses saincts discours il l'a engourdie aux mouvemens de son péché et de sa concupiscence. Mais entendez briefvement l'histoire, puis nous nous arresterons sur nostre principal poinct quand nous l'aurons rencontré.

Les disciples de Nostre Seigneur baptisoient une grande multitude de personnes en Judée, et beaucoup plus que S. Jean-Baptiste n'avoit fait; de quoy Nostre Seigneur s'appercevant les Scribes et les Pharisiens estre irritez, pour l'envie qu'ils avoient sur luy, et n'estant encore venu le tems de sa passion, voyant le peu de profict qu'ils favsoient en Judée, et pour donner commencement à sa saincte predication, il s'en alla en Galilée, et s'arresta en Capharnaüm, qui estoit sur les limites de Zabulon et Nephtali, suivant la prophetie d'Isaye : *Primo tempore alleviata est terra Zabulon, et terra Nephtali* (Isa. 9).

Or, entre la Judée et la Galilée estoit la Samarie, en laquelle il y avoit une ville qui s'appeloit Sichar, ville située sur le mont Garizin, illustre pour avoir esté le chef du royaume d'Israël, establi par cest obstiné Jeroboam, pour ce qu'Abraham sortant de Mesopotamie, y edifia un autel; y estant arrivé, ceste terre luy fut promise. Jacob, revenant de Mesopotamie, y dressa sa tente, et y achepta une partie du champ d'Hemor. Là fut corrompuë Dina, et le fils du roy tué, et beaucoup d'hommes par les enfans de Jacob. Ce fut une cité de refuge; Joseph y fut ensevely, en un champ qui luy avoit esté donné en prerogative, et qui estoit celuy d'Hemor.

Là estoit une fontaine de Jacob, qu'il fit faire, où Nostre Seigneur estant arrivé, lassé et recreu [1] du chemin qu'il avoit fait, il s'assit ainsi sur la fontaine : *Jesus autem, fatigatus ex itinere, sedit sic super fontem. Sic*, ainsi, comme il se treuva : *sic*, parce qu'il estoit las; *sic*, il estoit recreu; et par ainsi il s'assit; *sic*, comme un autre homme. Considerez-vous point la bonté de ce Seigneur, l'affection de ce chasseur qui court pour prendre la proie de l'ame, tant qu'il en est las, et contrainct, par maniere de dire, de se reposer? Considerez-vous point nostre lascheté, qui nous faschons de la moindre peyne du monde qu'il faut prendre pour nous sauver nous-mesmes? Or Nostre Seigneur n'estoit pas las sans cause, car il avoit cheminé bien tard, et à pied sans doubte; dont l'Evangeliste dit : *Hora autem erat quasi sexta;* Il estoit desja quasy midy : car les Juifs partagent le jour en douze heures, et la nuict en douze. Et cependant [2] que ce celeste chasseur se repose, voicy venir la pauvre miserable biche; mais bien-tost heureuse, et trois fois heureuse Samaritaine, qui venoit à l'eau : *Venit autem mulier de Samaria haurire aquam.* O bien-heureuse Samaritaine! tu viens puyser l'eau mortelle, et tu as treuvé l'eau immortelle de la grace du Sauveur. Heureuse Rebecca, qui venant à la fontaine y treuvas le valet d'Abraham qui te rendit espouse d'Isaac! mais plus heureuse

[1] Epuisé. — [2] Pendant.

Samaritaine, qui venant à l'eau, maintenant y treuves Nostre Seigneur qui, de pecheresse que tu estois, te rend sa fille et son espouse!

Voicy l'occasion que Nostre Seigneur prend de sauver ceste ame : car là, pres de la fontaine, il luy dit : *Da mihi bibere;* Donne-moy à boire. Nostre Seigneur, pour avoir occasion de nous faire du bien, nous demande les œuvres de misericorde. Il ne demande pas à boire pour boire, mais pour faire boire ceste Samaritaine l'eau de grace. Or il entre en propos avec elle, parce que ses disciples estoient allez en la ville achepter des viandes : *Discipuli enim ejus abierant in civitatem, ut cibos emerent.* Parlant aussi seul avec elle, il avoit plus de commodité de luy faire confesser son peché, dont la femme luy dit : *Dixit ergo ei mulier Samaritana;* parce qu'elle n'eust pas commencé (Bern. *l. de Grat. et lib. arb.*) : *Conatus liberi nostri arbitrii cassi sunt si non adjuventur; et nulli, si non excitentur.*

Quomodo tu, Judæus cum sis, bibere à me poscis, quæ sum mulier Samaritana? Non enim coutuntur Judæi Samaritanis. Les Samaritains estoient en horreur aux Juifs, comme je diray cy-apres. Ceste femme donc luy reproche cela, comme disant : Vous autres Juifs tenez les Samaritains pour excommuniez, et comment donc me demandez-vous à boire? Elle sçayt bien que ce n'est pas commerce que de demander un peu d'eau; mais elle luy dit cela par reproche.

Respondit Jesus, et dixit ei : Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi : Da mihi bibere, tu forsitan petiisses ab eo, et dedisset tibi aquam vivam. Voicy où Nostre Seigneur commence à luy tirer les sagettes[2] de son divin amour : il luy dit deux choses. Premierement : Si tu sçavois le don de Dieu que le Pere a donné au monde : *Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret, ut omnis qui credit, etc., habeat vitam æternam* (Joan. 3). Secondement : Et qui est celuy qui te demande à boire : car c'est celuy qui est venu abreuver toutes les ames, c'est celuy qui est venu respandre son sang pour arrouser l'Evangile, c'est celuy qui est venu, *non vocare justos, sed peccatores, ad pœnitentiam* (Luc. 5) : si tu eusses cogneu l'un et l'autre, le don du Pere eternel, et que c'est moy qui suis ce don-là.

1. Autres choses : *Tu forsitan petiisses ab eo.* 1° *Fortisan*, le libre arbitre. 2° *Petiisses ab eo, non expectasses.*

2. Autres choses : 1° *Et dedisset tibi, non sicut tu, quæ recusas.* 2° *Aquam vivam multo excellentiorem ea quam à te peto.*

Dicit ei mulier : Domine, neque in quo haurias habes, et puteus altus est; unde ergo habes aquam vivam? 1° Comme elle s'esloigne de l'intelligence de Nostre Seigneur qui parle d'un don de Dieu, et elle va parler de la terre! 2° Nostre Seigneur parle de l'eau vive, et elle de la morte : *Unde ergo?... Quomodo hic carnem suam*, etc.[3].

[1] Comment. — [2] Flèches.

[3] Sublime comparaison entre la Samaritaine, qui ne comprend pas ce qu'est *l'eau vive*, et les Juifs qui ne comprendront point le grand don eucharistique. (N. E.)

Numquid tu major es patre nostro Jacob, qui dedit nobis puum, et ipse ex eo bibit, et filii ejus, et pecora ejus? Voyez la ıse, elle est desjà esclairée du Sauveur, elle n'ose dire : Non tu es pas; mais interroge : *Numquid tu?* Cependant elle monstre u'il y a bien de la peyne à croire : mais voyez quelle honnorable ıemoire elle fait de Jacob, et comme elle s'apprivoyse peu à peu, isant : *Patre nostro,* de nostre pere Jacob : nous sommes tous enus d'un mesme pere.

Respondit ei Jesus, et dixit : Omnis qui bibit ex aqua hac sitiet terum; qui autem biberit ex aqua quam ego dabo, non sitiet in eternum. Considerez un peu la difference qu'il y a entre ces deux eaux, l'une appaise la soif, mais ce n'est pas pour long-tems; l'autre pour tousjours, *in æternum*, etc.

Il y a icy à considerer deux soifs, l'une du corps, l'autre de l'ame; car les desirs sont une soif à l'ame, dont Nostre Seigneur lit : *Non sitiet*, et le psalme : *Sitivit anima mea ad Deum fonem vivum* (Psal. 41); mais le Sainct-Esprit, à qui le reçoit par grace, il esteint la soif du corps et de l'ame en ce monde et en l'autre. En ce monde, comme dit S. Paul : *Omnia arbitratus sum ut stercora, ut Christum lucrifacerem* (Philip. 3); mais imparfaictement, car il y a tousjours de l'homme : *Sentio in membris meis legem repugnantem legi mentis meæ* (Rom. 7). En l'autre parfaictement : *Satiabor, cum apparuerit gloria tua* (Psal. 16). Les eaux du monde n'empeschent pas la soif eternelle, mais si font les eaux du Sainct-Esprit. Exemple du Lazare et du mauvais riche.

Sed aqua quam ego dabo ei fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam. Autant monte l'eau qu'elle descend. *Suscitabit corpora vestra mortalia propter inhabitantem spiritum ejus in vobis, etc.* (Rom. 8).

Dicit ei mulier : Domine, da mihi hanc aquam, ut non sitiam, nec veniam huc haurire. Elle croit que Nostre-Seigneur est plus grand que Jacob, et donne une meilleure eau; mais elle la demande pour le temporel, n'estant pas encore esclairée.

Dicit ei Jesus : Voca virum tuum. Respondit : Non habeo virum. Dicit ei Jesus : Bene dixisti, quia virum non habeo, quinque enim viros habuisti, et nunc quem habes non est tuus vir; hoc verè dixisti. Dicit ei mulier : Domine, video quia propheta es tu.

Confessio peccatorum. Dixi : Confitebor adversum me injustitiam meam Domino, et tu remisisti iniquitatem peccati mei (Psal. 31).

SERMON SUR LE MESME SUBJET [1].

Spiritus est Deus, et eos qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare.

Dieu est esprit; et ceux qui l'adorent, il faut qu'ils l'adorent en esprit et verité. (*Joan.* 4.)

APRES qu'Helie eut fait ceste grande vengeance et tuërie des prophetes de Baal vers le torrent de Cison, comme il est escrit au 3e des Roys (ch. 18), il predit à Achab une grande pluye, et commanda à son serviteur de regarder contre la mer de la montagne de Carmel sept fois; et la septiesme fois voicy venir une nuée petite comme le vestige d'un homme, et bien-tost apres vint une grosse nuée, un vent et une grande pluye. S'il vous playst de regarder les sept parolles que Nostre Seigneur dit à la Samaritaine, vous verrez en icelles comme une petite nuée grosse d'une saincte penitence, qui puis apres grossira et fera venir une grande trouppe de Samaritains. Vous estes desjà à la cinquiesme, où Nostre Seigneur fait confesser son peché à la Samaritaine.

Je croy que vous sçavez l'histoire de la resurrection de l'enfant de la devote Sunamite faite par Elisée, comme il est escrit au 4e livre des Roys. Elisée avoit logé chez elle, en contre eschange il luy obtint un enfant, mais il mourut jeune; elle s'en va au mont de Carmel au mesme prophete, afin qu'il obtinst vie pour son enfant. Elisée vient luy-mesme chez la Sunamite, ferme l'huis [2] sur soy et sur le petit enfant : il prie Dieu, se couche sur le petit enfant par deux fois, enfin la petite creature bailla sept fois, et ouvrit les yeux et ressuscita. Ainsi Nostre Seigneur s'accommode tellement à la Samaritaine, estant seul avec elle, qu'icelle baillant sept fois, ressuscite de la mort du peché à la vie de la grace. Ce sont les sept parolles qu'elle dit : nous estions en la cinquiesme : *Propheta es tu.* Mais il vous faut ressouvenir de deux choses que je disois vendredy : 1° Que l'occasion fit recognoistre Nostre Seigneur pour prophete à la Samaritaine; 2° Que les Juifs tenoient les Samaritains pour heretiques et payens; mais je ne vous dy pas au long les raysons.

L'origine des Samaritains est, qu'apres la division du royaume d'Israël faite par Jeroboam, comme Achias Silonite avoit predit (III. Reg. 11), qui seroit trop longue à raconter, Jeroboam (III. Reg. 12) de peur que les dix tribus de son obeyssance ne reprinssent l'affection de leur roy naturel Roboam, s'ils alloient recognoistre le temple et l'ordinaire succession des prestres en Hierusalem, il fit un temple des faux dieux en Samarie, et fit des prestres du vulgaire, qui n'estoient pas de la succession legitime de Levi. De ce schisme n'arriva que malheur en Israël. Enfin, sous Osée, Salmanazar, roy d'Assyrie, rendit captifs tous ces schismatiques, comme le Turc a fait nos schismatiques, et pour les garder de rebellion,

[1] Ce sermon est la suite du précédent. — [2] La porte.

les fit tous passer en Assyrie, et en leur place envoya des Scythiens et Babyloniens : c'estoient des meschans. Dieu envoya des lyons, pour remede dequoy on leur envoye un prestre de ceux qui estoient captifs, qui leur enseignoit la loy de Dieu; mais ces gens ne se sçavoient resoudre à abandonner leur idolatrie, et partant adoroient Dieu et tenoient sa religion, et la religion des faux dieux. Or il est croyable que tous n'abandonnerent pas, mais en demeura quelques-uns, et autres retournerent, dont les Samaritains demeurerent ainsi. Puis il vint un seducteur, un apostat, qui leur mit en teste plusieurs heresies.

Or, cela presupposé, les Juifs haïssoient les Samaritains, 1° parce qu'ils tenoient leurs possessions, car Samarie appartenoit aux Hebrieux; 2° parce qu'ils estoient de la race des Assyriens qui avoient fort tourmenté les Juifs (I. Esd. 4 et 5); 3° parce que parmy eux regnoit le gentilisme avec la vraye religion, et chacun se gouvernoit comme bon luy sembloit. Les Samaritains empescherent les Juifs revenus de la captivité au tems d'Artaxerxes, de reedifier la ville et le temple (II. Esd. 2). C'estoient des gens neutres, ce dit Josephe (L. XII, 6), parce qu'ils les scandalisoient et retiroient leurs criminels, dit le mesme autheur, mais surtout, c'est parce qu'ils estoient schismatiques, et avoient dressé autel contre autel, ayant fait un temple au mont de Garizin, et des prestres autres que de la succession ordinaire, dont vint la dispute devant le roy d'Egypte, qui adjugea pour les Hebrieux; et qu'ils ne recevoient que les cinq livres de Moyse, le Pentateuque : du reste ils s'en mocquoient. Voilà la dispute principale.

Dont à nostre propos, Nostre Seigneur avoit fait confesser à la Samaritaine son peché, et le luy avoit descouvert, en quoy elle cogneut qu'il estoit prophete : *Domine, video quia propheta es tu;* mais parce qu'il luy faschoit de s'arrester sur ce discours, elle le destourne sur une dispute de la religion, car c'est l'ordinaire des religions vicieuses, que de mettre force disputes en avant, et que les peuples s'en veulent aussi bien mesler que les autres. Voicy donc ceste femme qui fait de la theologienne, et veut chercher son salut, et dit : *Patres nostri in monte hoc adoraverunt, et vos dicitis, quia Hierosolymis est locus ubi adorare oportet.* Jacob a adoré retournant de Mesopotamie en ce mont (Gen. 33), et Abraham, (Genes. 12). Si donc nos peres y ont adoré, pourquoy dites-vous, etc.

Mais sçachez qu'adorer, est prins icy pour sacrifier : car quant à l'adoration privée, elle se pouvoit faire par tout; mais sacrifier, non, sinon au lieu choysi par le Seigneur (Deut. 12).

Et c'estoit la question qui estoit entre les Juifs et les Samaritains que ceste femme propose. Et me semble voir une femme dans Geneve, dire : Pourquoy ne mangez-vous pas de la chair! les apostres en ont bien mangé, etc.

SERMON POUR LE IV. DIMANCHE DE CARESME.

Accepit Jesus panes, et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus : similiter et ex piscibus quantum volebant.

Jesus ayant prins les pains, apres qu'il eut rendu graces à son Pere, il les distribua à ceux qui estoient assis : et fit le semblable des deux poissons, en donnant à chascun autant qu'ils en vouloient. (*Joan.* 6.)

L'HISTOIRE que nous represente la saincte Eglise en l'Evangile de ce jour, est un tableau dans lequel sont depeincts mille beaux subjets propres à nous faire admirer et louer la divine Majesté : mais en particulier, ce tableau nous represente l'admirable Providence, tant generale que particuliere, que Dieu a pour tous les hommes; non-seulement pour ceux qui l'ayment, et qui vivent selon sa volonté dans le christianisme, mais aussi pour tous les autres, tant payens, heretiques, qu'autres quels qu'ils soient, car autrement ils periroient indubitablement.

Or, bien que Dieu ayt une providence generale pour tous les hommes, si faut-il pourtant que nous sçachions qu'il en a une beaucoup plus particuliere et speciale pour ses enfans, qui sont les chrestiens; entre lesquels il s'en treuve tousjours quelque troupe, comme nous voyons en l'Evangile de ce jour, qui meritent que Dieu ayt un soin plus special, et une providence plus particuliere pour eux. Or ceux-là sont les personnes qui pretendent de parvenir à la perfection, et lesquelles pour cela ne se contentent pas de suivre Nostre Seigneur en la plaine des consolations, mais ont encore le courage de le suivre parmy les deserts, et de monter avec luy jusques sur la cime de ceste haute montagne de la perfection.

Plusieurs virent Nostre Seigneur, tandis qu'il alloit instruisant les hommes, et guerissant les malades, lesquels pourtant ne le suivirent pas : plusieurs aussi le voyant, le suivirent, mais seulement jusques au pied de la montagne, se contentant de le suivre en la plaine et és lieux aggreables et faciles. Mais mille fois plus heureux furent ceux qui le virent et le suivirent, non-seulement jusques au pied de la montagne, ains, transportez de l'amour qu'ils luy portoient, monterent avec luy, depourveus de tout autre soin que de luy playre; car ils meriterent que ce divin Sauveur prinst soin d'eux, et leur fist ce banquet miraculeux de la multiplication des cinq pains, et des deux poissons, de peur qu'ils ne vinssent à defaillir de faim, comme il sembloit que plusieurs deussent faire, l'ayant suivy longtems sans boire ny manger, pour l'extresme suavité et consolation qu'ils recevoient d'entendre ses divines parolles, et de voir les miracles qu'il operoit; et bien que leur necessité fust tresgrande, si n'y pensoient-ils point, ainsi qu'ils le faysoient paroistre.

O! que ces troupes qui suivoient Nostre Seigneur estoient aymables en ceste prattique si parfaicte du delaissement total du soin d'eux-mesmes entre les bras de sa divine Providence! N'ayez pas

peur que rien leur manque, car il en prendra soin, et en aura compassion, ainsi que nous verrons en la suite de ce discours, lequel je feray sur la confiance que ceux qui pretendent à la perfection doivent avoir en la divine Providence, specialement pour ce qui regarde les choses spirituelles, d'autant que j'ay parlé autresfois en ce mesme lieu de la providence generale que Dieu a pour tous les hommes, et de la confiance que nous devons avoir en luy pour le regard des choses temporelles. Ce que nous dirons sera aussi plus utile pour ce lieu où nous sommes.

Je diviseray ce subjet en trois poincts, au premier desquels je vous feray voir la bonté de ce peuple qui suivoit Nostre Seigneur, sans aucun soin ny pensée sur eux-mesmes, laissant leurs maysons, et tout ce qu'ils avoient, attirez de l'affection qu'ils luy portoient et du contentement qu'ils prenoient d'ouyr sa parolle. O que c'est une bonne marque en une ame, de se plaire à entendre la parolle de Dieu, et quitter toutes choses pour le suivre plus parfaictement! L'on peut sans doubte pretendre à parvenir à la perfection en demeurant au monde, en prenant soin un chascun de ce qu'il a à faire selon sa vocation; mais pourtant c'est chose tres-certaine, que Nostre Seigneur n'exerce pas envers ceux-là une si spéciale providence, ny n'en prend pas un soin si particulier, comme il fait de ceux qui quittent toutes choses, et encore le soin d'eux-mesmes, pour le suivre plus parfaictement. Certes, ceux-cy ont beaucoup plus de capacité que les autres pour bien entendre la parolle de Dieu, et estre attirez à l'odeur de ses divines suavitez : car, tandis que nous avons tant de soin de nous-mesmes, je dy un soin plein de sollicitude, Nostre Seigneur nous laisse faire; mais quand nous le luy laissons entièrement, il le prend tout, et à mesure que nostre abandonnement est plus grand, sa providence l'est de mesme envers nous : ce que je ne dy pas tant pour ce qui est des choses temporelles, comme pour ce qui est des spirituelles.

Luy-mesme enseigna ceste prattique à sa bien-aymée Ste Catherine de Sienne : Pense à moy, ma fille, luy dit-il, et je penseray et auray soin de toy. O ! qu'heureuses sont les ames qui sont si amoureuses de Nostre Seigneur, que de bien suivre ceste regle, de penser à luy, en se tenant fidellement en sa presence, escoutant ce qu'il dit à leur cœur, obeyssant à ses divins traicts et attraicts, mouvemens et inspirations, respirant et aspirant continuellement au seul desir de luy plaire, et d'estre soumises à sa tres-saincte volonté, pourveu toutesfois que cela soit accompagné de confiance en sa divine bonté et en sa providence, et qu'elles demeurent tousjours tranquilles, et non troublées, ny pleines d'anxieté apres la recherche de la perfection qu'elles ont entreprise.

Considerez, je vous prie, ces troupes qui suivirent Nostre Seigneur jusques sur la montagne; avec quelle paix et tranquillité d'esprit ils alloient apres luy! on ne les entendoit point murmurer ny se plaindre, bien qu'il sembloit qu'ils deussent exhaler l'âme à force de langueur et de faim. Ils souffroient beaucoup, mais ils n'y pensoient pas, tant ils estoient attentifs à la pretention qu'ils avoient de suivre Nostre Seigneur partout où il alloit. Ce que ceux qui pretendent à la perfection doivent soigneusement imiter, re-

tranchant tant de soin et d'anxieté qu'ils ont pour ce qui regarde leur advancement spirituel, et tant de plaintes qu'ils font de se voir imparfaicts. O mon Dieu! ils sont si tost lassez et recreus [1] dés qu'ils ont un peu cheminé, et leur semble tousjours qu'ils ne parviendront jamais assez tost à ce festin delicieux que Nostre Seigneur doit faire là haut, sur la cime de ceste montagne celeste. Ayez patience, peut-on dire à ces personnes ainsi empressées à la poursuitte de la perfection; quittez un peu le soin de vous-mesmes, et ne craignez pas que rien vous manque : car, si vous vous confiez en Dieu, il aura soin de vous, et de tout ce qui sera requis pour vostre advancement en la perfection; et sçachez que nul n'a jamais esté trompé, qui se soit abandonné à sa saincte providence. Ne voyez-vous pas que les oyseaux de l'air, qui ne moissonnent ny ne recueillent, ne laissent pas pourtant d'estre nourris et substantez par la providence du Père celeste, bien qu'ils ne servent qu'à recreer l'homme par leur chant? *Respicite volatilia cœli, quoniam non serunt, neque metunt, neque congregant in horrea, et Pater vester cœlestis pascit illa* (Matth. 6). Et comme vous voyez qu'on tient d'ordinaire de deux sortes d'oyseaux és maisons, comme des poules qu'on tient seulement pour l'utilité, et d'autres qu'on tient seulement pour donner du playsir et de la recreation, comme sont les rossignols, et autres tels petits oyseaux qu'on tient dans les cages seulement pour chanter; et que tous neantmoins sont nourris par le soin de leur maistre, mais non pas à mesme fin, d'autant que les uns le sont pour l'utilité, et les autres pour luy donner du playsir : c'en est de mesme de l'Eglise, qui est la mayson de Dieu, de laquelle le pere de famille est Nostre Seigneur, lequel a un soin très-grand de pourvoir aux necessitez de tous les fidelles qui y sont associez, avec ceste difference neantmoins qu'entre eux tous il en choysit tousjours quelques uns pour estre entierement employez à chanter ses louanges, et lesquels pour cela il veut qu'ils soient deschargez de tout autre soin; c'est pourquoy il a ordonné que les prestres fussent substantez et nourris des decimes qui se recueillent, sans sollicitude, à cause qu'ils sont consacrez à son service, et qu'ils sont comme les oyseaux destinez pour recreer sa divine Majesté, et luy donner du playsir par leur chant et les continuelles louanges qu'ils luy donnent et doivent donner.

Et les religieux et religieuses, qu'est-ce autre chose, sinon des oyseaux qui se sont volontairement enfermez dans leurs monasteres, comme dans des cages, pour chanter sans cesse les louanges de Dieu?

Certes, nous pouvons bien dire en vérité, que tous leurs exercices sont autant de cantiques nouveaux qui annoncent les divines misericordes, et qui provoquent continuellement les hommes à louer la divine Bonté, en recognoissance des gràces qu'elle leur a faites, et de la speciale et toute particuliere providence qu'elle a eue pour eux, les ayant retirez du monde, afin que plus aysement et tranquillement ils le puissent suivre sur la montagne de la perfection, à laquelle tous sont appellez, puisque Nostre Seigneur,

[1] Épuisés.

parlant à tous, a dit : *Estote perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est* (Matth. 5) ; Soyez parfaicts comme vostre Père céleste est parfaict.

Mais en vérité nous pouvons bien dire ce qui est dans le sainct Evangile, que plusieurs sont appelez, mais peu sont esleus : *Multi enim sunt vocati, pauci vero electi* (Matth. 20). Car il est vray que plusieurs aspirent à la perfection, mais peu y parviennent, parce qu'ils ne marchent pas comme il faudroit, ardemment et confidemment, c'est-à dire, plus appuyés sur la bonté et providence de Dieu, que non pas sur eux-mesmes et sur leurs œuvres, marchant soigneusement, mais tranquillement, et avec une grande fidellité, mais sans anxiété ny empressement, se servant des moyens qui leur sont donnez selon leur vocation, pour tendre à la perfection, se tenant après en repos pour tout le reste ; puisqu'il est certain que Dieu, sous la providence duquel nous nous sommes embarquez, aura tousjours soin de nous pourvoir de tout ce qui nous sera nécessaire : c'est pourquoy nous devons estre asseurez, que quand tout nous manquera, tout ne nous manquera pas, puisque nous aurons Dieu, qui est et qui doit estre nostre tout, lequel ne manquera jamais de nous aider. Hé ! ne voyons-nous pas que les enfans d'Israël n'eurent point la manne, jusques à tant qu'ils n'eurent plus de la farine d'Egypte ? après quoy, sa divine providence les nourrit dans le desert, par l'espace de quarante ans, de ceste viande céleste, jusques à ce qu'ils arrivent à la terre de promission, ainsi qu'il est rapporté en l'Exode : *Filii Israel comederunt Man quadraginta annis, donec venirent in terram habitabilem* (Exod. 16).

Or, pour passer à mon second poinct, je dy que bien qu'il soit tres-veritable que Dieu fera plutost des miracles, que de laisser sans secours, tant spirituel que temporel, ceux qui se confient pleinement en son soin et en sa divine providence, il veut neantmoins que nous fassions de nostre costé ce qui est en nous, c'est-à-dire, que sa volonté est, que nous nous servions des moyens ordinaires pour parvenir à la perfection, au deffaut desquels il ne manquera jamais de nous secourir. Mais tandis que sa volonté nous est signifiée, et que nous avons des personnes qui nous disent ce qu'il faut que nous fassions, n'attendons pas que Dieu fasse des miracles pour nous enseigner, car il ne le fera pas. Tandis qu'Abraham sera dans sa famille, et Helie entre les prophetes, Dieu ne fera point de miracles pour les nourrir. Mais pourquoy cela ? D'autant[1] qu'il veut qu'Abraham fasse recueillir son bled, le fasse battre, moudre, afin d'en faire du pain pour se substanter : il a des troupeaux, qu'il s'en nourrise, ou bien, s'il veut, qu'il fasse tuer le veau gras, et qu'il en fasse festin aux anges. Mais au contraire, si Helie s'en va pres du torrent de Cedron, ou bien dans les deserts de Bersabée, vous verrez que Dieu le nourrira en un lieu par l'entremise d'un ange, qui lui apportera du pain cuit sous la cendre, et en l'autre par le moyen d'un corbeau, qui luy apportera tous les jours du pain et de la chair pour sa nourriture.

[1] C'est.

Quand le secours humain nous manque, tout ne nous manque pas; car Dieu succede, et prend soin de nous par sa speciale providence, ainsi que nous voyons en l'Evangile de ce jour. Car ces pauvres gens qui suivoient Nostre Seigneur, ne furent secourus de luy qu'apres qu'ils furent tous alangouris[1] de faim : or Nostre Seigneur ayant pitié d'eux, il en print soin, à causé que pour son amour ils s'estoient tellement oubliez d'eux-mesmes, qu'ils ne portoient avec eux nulle provision, excepté le petit Martial[2], qui portoit cinq pains d'orge et deux petits poissons, mais tous les autres ne portoient rien. Ce qui pleut tellement à Nostre Seigneur, qu'il semble que, tout amoureux des cœurs de ces bonnes gens, qui estoient plus de cinq mille, il disoit en luy-mesme : Vous n'avez nul soin de vous, mais ne craignez point, d'autant que je le prendray moy-mesme, et rien ne vous manquera; et appellant à soy S. Philippe, il luy dit : *Unde ememus panes, ut manducent hi? hoc autem dicebat tentans eum;* Ces pauvres gens s'en vont deffaillir de faim, si nous ne les secourons de quelques vivres; où pourrons-nous treuver de quoy les substanter? ce qu'il ne disoit pas, dit l'Evangeliste, par ignorance; car il est tres-certain que Nostre Seigneur sçavoit bien qu'il pouvoit remedier à la necessité de ce peuple, ains seulement pour tenter ce S. Apostre, et faire espreuve de sa foy et de sa confiance. Mais quand on dit que Dieu nous tente, il ne faut pas entendre que ce soit pour nous faire commettre le mal : *Deus enim intentator malorum est* (Jac. 1) : car Dieu ne tente jamais les hommes pour les porter au peché, dit le grand S. Jacques, et ce seroit un blasphesme de croire le contraire; mais c'est-à-dire qu'il tente quelquesfois les hommes, et ses serviteurs mieux aymez, pour espreuver leur fidellité, et l'amour qu'ils luy portent, afin de leur faire faire quelques grandes et excellentes actions, comme il fit à Abraham lorsqu'il luy commanda de sacrifier son fils tant aymable Isaac. De mesme, Dieu tente quelquesfois ses serviteurs en la foy, et en la confiance qu'ils ont en sa divine providence, permettant qu'ils soient si alangouris, si secs et pleins d'ariditez en tous leurs exercices spirituels, qu'ils ne sçavent de quel costé se tourner, pour se souslager un peu de l'ennuy interieur qui les accable.

Nostre Seigueur tenta donc S. Philippe, pour espreuver sa confiance, lequel n'estant pas encore confirmé en la foy, et doubtant de la toute-puissance de son bon Maistre, luy respondit, comme en rejettant sa proposition : O vrayement, pour deux cens deniers de pain ne suffiroient pas pour en donner à chascun un morceau : *Ducentorum denariorum panes non sufficiunt eis, ut unusquisque modicum quid accipiat.* O que ce sainct nous represente merveilleusement bien certaines ames, lesquelles, manquant de confiance en Dieu, se plaignent tousjours. Escoutez-les, je vous prie; il n'y a rien de si pauvre qu'elles sont, il n'y eust jamais personne (disent-elles) si affligée qu'elles : les peynes, les douleurs qu'un chascun a sont tousjours les plus grandes.

Ces pauvres femmes, qui ont perdu leurs marys, estiment tous-

[1] Rendus langoureux. — [2] S. Martial, évêque de Limoges.

jours leurs pertes plus grandes que celle des autres. De mesme en est-il des afflictions purement spirituelles, qui sont les degousts, aridités, seicheresses et respugnances au bien, que les plus advancez au service de Dieu ressentent bien souvent. Mes passions m'inquietent grandement (disent-elles) : helas! je ne puis rien souffrir; tout m'est grandement pesant : j'ay un extresme desir d'acquérir l'humilité, et cependant je sens une si grande respugnance à estre humiliée; je n'ay point ceste humilité interieure qui est si aymable, d'autant que les distractions continuelles m'importunent grandement; enfin, l'exercice de la vertu m'est si difficile, que je ne sçay plus que faire; je suis affligée plus qu'il ne se peut dire, et n'ay point de parolles propres pour exprimer l'incomparable peyne que je souffre.

En quoy, certes, elles ressemblent à S. André, lequel dit à Nóstre Seigneur : Il y a bien icy un jeune garçon qui porte cinq pains d'orge et deux poissons; mais qu'est-ce que cela pour tant de gens? *Est puer unus hic, qui habet quinque panes hordeaceos, et duos pisces; sed hæc quid sunt inter tantos?* Helas! disent ces pauvres âmes, ainsi affligées, et qui sont dans les seicheresses intérieures, il est vray que nous avons de bons livres spirituels, des predications, et des tems pour vaquer à l'orayson, ouy mesme, il me vient souvent de bonnes affections, mais qu'est-ce que cela! Chose estrange de l'esprit humain! Hé! que voudriez-vous donc de plus? que Dieu vous envoyast un ange pour vous consoler? O certes! il ne le fera pas, car vous n'avez pas encore jeusné plusieurs jours pour le suivre au desert, et sur la montagne de la perfection, pour à laquelle parvenir, il faut que vous vous oubliiez vous-mesmes, vous laissant conduire à Dieu, ainsi que bon luy semblera, ne vous mettant en peyne ny en soucy que de le suivre en escoutant sa parolle, ainsi que faysoient ces troupes, comme nous voyons en l'Evangile de ce jour.

Je remarque de plus que Nostre Seigneur tenta S. Philippe pour le faire humilier, pour une parolle de si grande deffiance, comme fut celle qu'il dit, respondant à son divin Maistre, que deux cens deniers de pain ne suffiroient pas pour en donner à chascun un morceau : *Ducentorum denariorum panes non sufficiunt.* C'est un grand cas, mes cheres sœurs, que Dieu ayme tant l'humilité, qu'il nous tente quelquesfois, non pour nous faire faire le mal; mais pour nous faire apprendre quels nous sommes par nostre propre experience, permettant que nous disions ou fassions quelque chose mal à propos, et où il y a du deffaut, pour nous faire humilier. Ces plaintes, ces tendretez que nous avons sur nous-mesmes, ces difficultez à la poursuitte du bien encommencé, qu'est-ce autre chose que des subjets vrayement dignes de nous humilier, et faire recognoistre pour foibles et enfans, en ce qui est de la perfection et de la vertu? Or le remède à cela est qu'il ne faut pas tant se regarder soy-mesme, ains il faut penser à Dieu, et le laisser penser à nous. Nous nous devons bien tenir en humilité, à cause de nos imperfections; mais il faut que ceste humilité soit accompaignée d'une grande générosité, parce que ces deux vertus doivent tousjours aller ensemble, et l'une sans l'autre degenere en imperfection : car l'humilité sans

generosité, n'est que tromperie et lascheté de cœur, qui nous porte au descouragement, quand on nous veut employer à quelque chose; comme au contraire, la generosité sans humilité n'est que presomption.

Nostre Seigneur donc, nonobstant que S. Philippe et S. André affirmassent, que ce n'estoit rien que cinq pains et deux petits poissons pour ceste grande multitude de peuple, ne laissa pas de dire qu'on les luy apportast, et recommanda à ses Apostres qu'ils fissent asseoir ce peuple; ce que ces bonnes gens firent fort simplement : en quoy certes ils furent admirables en leur sousmission, se mettant à table sans qu'ils vissent rien dessus, ny apparence qu'on leur pust rien donner; où estant, Nostre Seigneur prenant les cinq pains, les benit, et les rompit, puis commanda à ses Apostres qu'ils en fissent la distribution, laquelle estant faite, il y en eut encore douze corbeilles de reste que Nostre Seigneur fit ramasser, tous en ayant eu à suffisance pour se rassasier selon leur necessité.

Il y auroit icy plusieurs belles questions à proposer; mais je n'en diray qu'une qui a esté esmeuë entre plusieurs docteurs, à sçavoir : si tous mangerent des cinq pains d'orge, ou si Nostre Seigneur en fit de nouveaux par sa toute-puissance pour distribuer au peuple. Mais l'Evangeliste dit expressement, tant en l'histoire qu'il rapporte de ce miracle, qu'en cellé d'un autre presque semblable, n'estant pas toutesfois le mesme, comme il se peut voir dans le texte sacré des Evangiles, parce qu'en celuy-là il y avoit sept pains, et qu'il n'y en avoit que cinq en celuy-cy, selon que le rapporte S. Jean, lequel dit que tous mangerent des cinq pains d'orge, et des deux poissons. Sur quoy je diray ce mot en passant, puis qu'il vient à mon propos.

Comment se pourra-t-il faire qu'en la resurrection generale chascun ressuscite en son mesme corps, les uns ayant esté mangez des vers, les autres devorez et consommez par les bestes farouches, ou par les oyseaux; d'autres auront esté bruslez, et les cendres jettées au vent : comment donc se pourra-t-il faire qu'au mesme tems que l'ange appellera tous les hommes pour venir au jugement, tous se relevent à l'instant sans aucun delay, ressuscitant en leur mesme chair? Ouy sans doute, ces mesmes corps que nous avons maintenant ressusciteront par la toute-puissance de Dieu qui les produira de nouveau, et auquel n'ayant pas esté difficile de les produire du neant en la creation, il ne luy sera pas moins facile de les reproduire de rechef, et faire qu'ils soient les mesmes qu'ils sont à present : *Ut res substantialiter corrupta, eadem numero reparetur,* comme enseignent les theologiens, expliquant les mysteres de la foy. Ainsi Nostre Seigneur fit que les cinq mille hommes mangerent tous des cinq pains d'orge, et des deux poissons, les reproduisant autant de fois qu'il fut necessaire pour faire qu'un chascun en eust selon sa necessité.

Tous donc mangerent des cinq pains, et des deux poissons, que Nostre Seigneur multiplia miraculeusement, hormis le petit Martial, lequel, comme on tient, mangea luy seul de son pain, ne participant point à ce miracle, d'autant qu'il avoit porté ces pains et ces poissons pour sa provision. Pour nous monstrer que tandis

que nous avons du pain, Dieu ne fait pas des miracles pour nous nourrir.

Je considere en troisiesme lieu que Nostre Seigneur pouvant faire tomber la manne du ciel sur ceste montagne, comme il fit autrefois au desert pour les enfans d'Israël, afin de substanter ce peuple qu'il aymoit tant, et lequel ne murmuroit point ainsi que faysoient les Israëlites, et mesme sans subjet, puisque rien ne leur manquoit, la manne ayant le goust de tout ce qu'ils desiroient manger, il ne le fit pas neantmoins, ains fit son festin avec des pains d'orge. Mon Dieu! qu'est-ce que cela nous represente? Les Israëlites murmurateurs sont nourris du pain des anges, c'est-à-dire de la manne, qui estoit pestrie de la main des anges, et ces bonnes gens qui suivoient Nostre Seigneur avec une affection nompareille, et un cœur tout vuide et despouillé du soin d'eux-mesmes, ne sont nourris que de pain d'orge.

Cela nous signifie que les mondains, qui sont representez par les Israëlites, recherchent tousjours des consolations nouvelles, et ne sont jamais contens de ce qu'il ont, et quoy qu'ils pretendent de posseder un jour la terre de promission celeste, qui n'est autre que la gloire eternelle, ils ne sont toutesfois pas contens de cela, ains travaillent grandement afin de posseder tousjours davantage la terre de promission terrestre : car nous voyons que ceux qui vivent dans le monde, quoy qu'ils desirent le ciel, ils ne laissent pas neantmoins de s'agrandir en la terre, et de rechercher leurs ayses et commoditez, passant au delà de la necessité. Mais ceux qui pretendent de suivre Nostre Seigneur jusques sur la montagne de la perfection, se doivent contenter de la seule necessité en toutes choses, tant spirituelles que temporelles, fuyant l'abondance et la superfluité, demeurant contens de la suffisance, ouy mesme de la necessité, quand il plaist à Dieu qu'elle leur arrive, c'est-à-dire, qu'ils se doivent nourrir de pain d'orge, laissant la manne aux mondains, laquelle represente les delices et consolations.

Quant à moy, je vous diray bien ma pensée sur la question que je m'en vay vous faire sur ce subjet, à sçavoir : lequel aimeriez-vous mieux, ou d'estre nourries avec le prophete Helie, dans le désert de Bersabée, par la main d'un ange, d'un peu de pain cuit sous la cendre, ou bien avec le mesme prophete pres du torrent de Cedron, avec du pain et de la chair qu'il recevoit du bec d'un corbeau? Je ne puis pas sçavoir vostre pensée; mais je vous diray, que j'aimerois bien mieux cuit sous la cendre de la main d'un ange, que non pas de la chair, ny du pain, pour excellent qu'il fust, m'estant apporté par un corbeau, qui est un oyseau infect et puant. Mieux vaut sans comparayson un morceau de pain d'orge de la main de Nostre Seigneur, que non pas de la manne de celle d'un ange. Plus honnorées mille fois furent ces pauvres troupes, mangeant un morceau de pain d'orge à la table de Nostre Seigneur, que de manger des viandes les plus exquises du monde, ouy mesme des perles à la table de ceste miserable Cleopatre.

Les grands amys de Dieu, et ceux qui le suivent fidellement par tout où il va, poussez de l'amour qu'ils portent à sa divine Majesté,

et, pour le dire en un mot, les religieux et religieuses, qui ont fait profession de l'accompaigner par les chemins les plus difficiles jusques sur la montagne de la perfection, doivent, à l'imitation de ce peuple, n'avoir plus qu'un pied en la terre, tenant leur ame avec toutes ses puissances et ses facultez tousjours eslevée aux choses celestes, laissant tout le soin d'eux-mesmes à Nostre Seigneur, au service duquel ils se sont dediez et consacrez, ne desirant ny recherchant autre chose que simplement ce qui est necessaire, mais specialement pour ce qui regarde les necessitez spirituelles : car quant aux temporelles, cela est tout clair, ayant abandonné le monde et toutes les commoditez qu'ils y avoient de vivre selon leur volonté.

Dieu ne commanda pas à Helie estant dans le désert, comme nous avons dit, de s'en retourner entre les prophetes pour y estre nourry et substanté, ains il luy envoya un ange, parce qu'il estoit allé en ce lieu par l'ordre de sa providence : de mesme, il ne veut pas que les religieux retournent dans le monde pour rechercher la consolation que la nature leur fait desirer comme la nourriture propre à leur esprit, d'autant que c'est par son inspiration qu'ils sont venus en la religion; ains il les veut nourrir luy-mesme dans ce desert, non de Bersabée, mais du monastere : non pas tousjours avec de la manne qui avoit le goust qu'un chascun eust peu desirer, mais avec un morceau de pain cuit sous la cendre, comme Helie, ou bien avec un morceau de pain d'orge, comme ces troupes qui suivoient Nostre Seigneur, parce qu'il veut que ces ames, choysies pour le service de sa divine Majesté, se nourrissent d'une resolution ferme et invariable de perseverer à le suivre parmy les difficultez, contradictions et respugnances de la vie spirituelle; et qu'elles se nourrissent, non de la manne qui represente les consolations, mais du pain cuit sous la cendre d'une tres-profonde humilité, croyant de n'estre pas dignes d'autre chose, prenant amoureusement ce pain, non de la main d'un ange, ains de celle de Nostre Seigneur, qui le leur donne conformément à leur necessité : car c'est chose certaine, que si bien il n'est pas beaucoup savoureux au goust, il est neantmoins grandement profittable à nostre santé spirituelle.

Je remarque de plus, que Nostre Seigneur, pour faire ce miracle, ne voulut pas changer le pain d'orge que le petit Martial portait, afin de nous apprendre que, tandis que nous avons quelque chose, il veut que nous nous en servions, et que nous la luy presentions, et que s'il a à faire des miracles pour nous, ce soit en cela mesme que nous avons. Par exemple, si l'on nous donne de bons documens [1], ou que nous ayons de bons desirs, et que nous n'ayons pas assez de force pour les mettre en prattique, nous les luy devons presenter, esperant qu'il nous fortifiera pour les executer : car si nous mettons toute nostre confiance en sa bonté, il ne manquera jamais de nous donner ce qui nous sera necessaire pour perseverer à son service, et parvenir à la perfection.

Mais vous ne sçavez pas, direz-vous, si la bonne volonté que

[1] Enseignements.

vous avez maintenant durera tout le tems de vostre vie. Certes, vous avez bien raison d'avoir ce doubte, car il n'y a rien de si foible et changeant que nostre volonté; mais pourtant nè nous troublons pas, ains, exposant souventesfois ceste bonne volonté devant Nostre Seigneur, remettons-la entre ses mains, et il la reproduira autant de fois qu'il sera requis pour nous faire perseverer en son sainct amour pendant ceste vie mortelle, apres laquelle il n'y aura plus subjet de craindre, n'y d'avoir telle apprehension : car, Dieu aydant, nous serons en lieu de seureté, où nous ne pourrons jamais manquer de glorifier sa divine Majesté, laquelle seule nous devons aymer et suivre au plus pres qu'il nous sera possible par les deserts de ce monde miserable, jusques au plus haut de la montagne de la perfection celeste, où nous devons tous esperer de parvenir par sa grace, pour l'honneur et gloire de son nom. Ainsi soit-il.

SERMON POUR LE V. JEUDY DE CARESME.

Cum autem appropinquaret Jesus portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur, filius unicus matris suæ, et hæc vidua erat : et turba civitatis multa cum illa.

Nostre Seigneur approchant la porte de la ville de Naïm, il treuva u'on portoit en terre un mort, fils unique de sa mere, laquelle estoit veufve : et une grande troupe du peuple estoit avec elle. (*Luc.* 7.)

Il y avoit en Galilée plusieurs belles montagnes, sur lesquelles Nostre Seigneur se retiroit souvent pour prier et faire orayson, ainsi que nous apprennent les Evangelistes, sur lesquelles il operoit beaucoup de merveilles, dont l'une estoit la montagne de Thabor, au pied de laquelle estoit une petite ville nommée Naïm, et à deux lieues d'icelle, ou environ, estoit la ville de Capharnaüm, où Nostre Seigneur, pendant les trois années de sa predication, faysoit sa principale demeure, et y operoit de tres-grands miracles; ce qui fut cause que les Nazareens luy reprocherent, qu'il ne faysoit point tant de miracles en Nazareth qui estoit sa patrie, comme il faysoit en Capharnaüm. Mais Nostre Seigneur ayant honnoré ceste ville par sa demeure, il voulut encore honnorer par sa presence la petite ville de Naïm; et un jour y estant allé, comme il approchoit la porte, il treuva qu'on portoit en terre un mort suivy d'une grande troupe de peuple, et de sa pauvre mere, qui estoit grandement affligée, parce qu'elle estoit veufve et n'avoit que ce fils. Ce qui esmeut tellement Nostre Seigneur à compassion, que s'estant approché de ceux qui portoient ce mort, il leur commanda d'arrester; puis touchant la biere avec ses mains, il prononça ceste parolle toute-puissante : *Adolescens, tibi dico, surge;* Adolescent, je te dy, leve-toy! et à l'instant celuy qui estoit mort se leva, et commença à parler : *Et resedit qui erat mortuus, et cœpit loqui.* Et tout le peuple qui vid cette merveille se print à louer et magnifier Dieu. Voylà le sommaire de l'Evangile de ce jour, sur lequel je diray

trois ou quatre parolles pour l'esclaircissement du texte, puis nous passerons à des instructions plus utiles pour nostre edification.

Premierement, il faut sçavoir que la resurrection de ce jeune homme a esté l'un des plus grands et plus signalez miracles que Nostre Seigneur ayt faits en Galilée, d'autant qu'il le fit de son propre mouvement, sans y estre excité que de sa seule bonté et misericorde.

La resurrection du Lazare fut bien, ce semble, un plus grand miracle quant à l'apparence exterieure, et se fit avec beaucoup plus de ceremonie (Joan. 11); mais Nostre Seigneur le ressuscita à la priere et requisition de ses sœurs.

La fille du prince de la Synagogue ne fut aussi ressuscitée qu'à la priere de son pere (Matth. 9). En somme, nous ne trouvons point dans l'Evangile que Nostre Seigneur ayt fait aucune resurrection de son propre mouvement, que celle-cy, par laquelle il nous a voulu specialement monstrer comme il fait et opere toutes ses œuvres par sa seule bonté.

Or il faut sçavoir que ceste bonté infinie de Nostre Seigneur a deux mains, par lesquelles il fait et opere toutes choses, dont l'une est sa misericorde, et l'autre est sa justice; et tout ce que fait la misericorde et la justice procede esgalement de la bonté de Nostre Seigneur, duquel la justice est miséricorde, et la misericorde est justice. Car ce divin Sauveur est tousjours souverainement bon en tout ce qu'il fait, autant quand il exerce sa justice, que quand il fait misericorde, d'autant qu'il n'y peut avoir de justice ny de misericorde où il n'y a point de bonté; et comme Dieu est tousjours en soy la mesme bonté, aussi est-il tousjours tres-juste et misericordieux, et prest à se communiquer, parce que la bonté a cela de propre, d'estre communicative de soy-mesme, comme dit le grand S. Denis en son livre des *Noms divins : Bonum est sui diffusum.* Mais, pour faire ceste communication, il se sert tantost de sa misericorde et tantost de sa justice : car, pour nous faire du bien il employe sa miséricorde, et sa justice pour punir et arracher le mal, qui nous empesche de ressentir les effects de sa bonté, usant de sa misericorde envers nous pour nous faire embrasser le bien, et de sa justice pour nous faire fuyr et eviter le mal : et ainsi la bonté de Dieu se communique à ses creatures, et par sa justice, et par sa misericorde, demeurant esgalement bon en se servant de l'une comme de l'autre. Il fut donc poussé de sa seule bonté, par laquelle il fait et opere toutes choses, quand il ressuscita ce jeune adolescent, d'autant qu'il le fit sans y estre meu, ny excité d'aucun autre motif, que de sa seule misericorde.

Secondement il toucha la biere et commanda qu'on arrestast ce corps, parce qu'il le vouloit ressusciter. Certes, il n'estoit pas necessaire pour faire ce miracle, non plus que pour aucun autre, que Nostre Seigneur touchast la biere avec ses mains : car il pouvoit bien faire arrester ceux qui la portoient, et ressusciter ce mort par sa toute-puissance, sans aucune ceremonie; mais neantmoins il ne le voulut pas faire, ains se servit de l'imposition de ses mains, pour monstrer qu'il faysoit ses œuvres par une vertu et puissance humaine, aux jours de sa chair : *In diebus carnis suæ* (Heb. 5), c'est-à-dire,

quand il conversoit en sa chair parmy les hommes. C'est ce que nous signifie S. Jean au 1er chap. de son Évangile, quand il dit, que le Verbe s'est fait chair, et a habité avec nous : *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.*

Les Juifs, c'est-à-dire ceux de la Synagogue, disoient que Dieu habitoit avec eux, enseignant et instruisant son peuple à garder ses commandemens; mais, comme disent les Docteurs de l'Eglise, il n'y habitoit pas visiblement, ains invisiblement : mais depuis que ce Verbe divin s'est incarné, il a conversé et habité avec nous visiblement en sa chair; et pour preuve de cela, il s'est voulu servir de son humanité comme d'un outil ou instrument, pour faire les œuvres merveilleuses qui appartenoient à sa divinité.

En troisiesme lieu, quant à ce qui est dit, qu'il treuva ce mort à la porte de la ville, c'estoit qu'on le portoit enterrer hors d'icelle, à cause qu'en ce tems-là l'on n'enterroit personne dans les villes : car, comme dit S. Hierosme en ses Epistres, la coustume de pouvoir enterrer les corps des deffuncts dans les eglises n'a esté introduitte, et ne s'est prattiquée qu'apres la passion de Nostre Seigneur, par le moyen de laquelle la porte du ciel nous a esté ouverte, et semble qu'il n'eust pas esté raysonnable d'enterrer dans les temples ceux desquels les ames n'estoient pas dans le ciel, ains descendoient dans les enfers, ou dans les lymbes; mais depuis que, par la mort de Nostre Seigneur, la porte du ciel a esté ouverte aux hommes, on a treuvé bon d'enterrer les chrestiens dans les eglises, ou dans les cimetieres faits à l'entour des eglises pour ce subjet.

En quatriesme lieu, Nostre Seigneur voulant ressusciter ce mort, il lui commanda de se lever, luy disant : *Adolescens, tibi dico, surge;* Adolescent, leve-toy ! Cette parolle est un peu difficile à entendre; car qui est-ce que Nostre Seigneur appelle *adolescent*, veu que ce jeune homme ne l'estoit plus alors, ny quant au corps, ny quant à l'ame? car vous sçavez que l'ame n'est susceptible d'aucun tems, estant une substance spirituelle et immortelle, qui ne peut estre subjette à aucune vicissitude, et le corps estant separé de son ame n'est plus qu'une charogne puante, et ne peut plus estre appellé adolescent, puis qu'il est mort; à qui est-ce donc que Nostre Seigneur parle, quand il dit : *Adolescens, tibi dico, surge;* Adolescent, leve-toy?

Voicy l'esclaircissement de ceste difficulté. Il est bien vray que ce jeune homme mort n'estoit pas adolescent, ny quant au corps, ny quant à l'ame; aussi Nostre Seigneur ne l'appelle-t-il pas comme s'il l'estoit, mais comme une chose à qui il veut donner l'estre, monstrant en cela la toute-puissance et efficace de sa parolle qui fait ce qu'elle dit; car celuy qui n'estoit pas adolescent, le fut aussitost qu'il eut prononcé ceste parolle : *Adolescens, tibi dico, surge,* Adolescent, je te dy, leve-toy. Parolle puissante et efficace, et laquelle sans doubte fut semblable à celle par laquelle il a fait le ciel et la terre du rien, tirant l'estre du non estre, d'autant que la parolle de Dieu est toute-puissante et operative, et fait ce qu'elle dit, et ce qui n'est pas, elle le fait ce qui est. Mais à qui parle Nostre Seigneur? à un mort. Les morts n'entendent pas, qui est-ce donc qui lui respondra? Certes, Dieu parle aux morts tout ainsi que s'ils estoient vivans, pour monstrer que sa voix n'est pas seulement ouye de ceux qui ont

des aureilles, c'est-à-dire, des choses qui ont l'estre, mais encore de celles qui ne l'ont pas, et qu'il a puissance sur les choses creées, et sur les increées, et que s'il adressoit sa voix aux choses non-produittes, elles luy respondroient, tant sa parolle est efficace et puissante.

Mais oultre ce que j'ay dit, je remarque de plus, que Nostre Seigneur voulut parler à ce mort, comme s'il eust esté en vie, pour nous faire entendre la façon avec laquelle nous ressusciterons; car au jour du jugement, selon que dit l'Escriture, un ange, par le commandement de Dieu, ira par toute la terre, disant ces parolles: *Surgite, mortui, venite ad judicium:* Levez-vous, morts, et venez au jugement : à ceste parolle, dy-je, tous les hommes ressusciteront pour estre jugez. Mais à qui parle cest ange? aux morts qui sont dans les tombeaux, à des charognes puantes, car les hommes ne sont que pourriture, quand ils sont separez de leurs ames.

Et pourquoy donc cest ange adresse-t-il ses parolles à des charognes reduittes en cendres et poussiere? Ne sçayt-il pas que les morts n'entendent rien? S'il le sçayt, pourquoy leur adresse-t-il ces parolles : *Surgite, mortui;* Levez-vous, morts? Comment se leveront-ils, puisqu'ils n'ont point de vie? Neantmoins, c'est à ces carcasses mortes et reduittes en poudre à qui cest ange parle; et ceste parolle estant dite par le commandement de Dieu, *Qui vocat ea quæ non sunt, tanquam ea quæ sunt* (Rom. 4); Qui parle aux choses qui ne sont pas, comme à celles qui sont, est tellement puissante et efficace, qu'elle donne la vie à ceux qui ne l'ont pas; et en disant elle fait ce qu'elle dit, et de ce qui n'estoit pas, elle en fait ce qui est : et ces corps qui estoient reduicts en cendres se leveront vrayement vivans et reunys avec leurs ames, ressuscitant ainsi que Nostre Seigneur ressuscita le troisiesme jour apres sa mort; mais avec ceste difference neantmoins, que nous ressusciterons, non de nous-mesmes, ains par la vertu de ceste parolle toute-puissante de Dieu. Et tout ainsi que nous voyons qu'elle produict tous les jours sur nos autels cest admirable effect de la transsubstantiation du pain et du vin au corps et au sang de Nostre Seigneur : de mesme, par l'efficace de ceste parolle toute-puissante, il se fera alors, en la resurrection generale, comme une transsubstantiation des cendres qui estoient dans les tombeaux ou ailleurs en vrays corps vivans, qui se treuveront en un instant, comme dit l'Apostre, *in momento, in ictu oculi* (I. Cor. 15), au lieu destiné pour ce dernier jugement.

Donc si la parolle, non de plusieurs anges, ains d'un seul, dite par le commandement de Dieu, est si efficace et operative qu'elle fait ce qui n'est pas, pourquoy ne croyrons-nous pas à toutes ses divines parolles? Et pourquoy aurons-nous de la difficulté de croire que Dieu, par sa parolle, soit qu'elle soit dite par luy-mesme, ou par ceux à qui il en a donné le commandement et la puissance, ne puisse faire ce qui est, de ce qui n'est pas, encore que nous ne le puissions comprendre? et quelle difficulté y a-t-il à ceux qui ont la foy de croire la resurrection des morts, puis qu'elle se fait par la toute-puissance de Dieu? Il n'y a donc point de difficulté à concevoir comment ce mort qui estoit dans ceste biere, et qui n'estoit plus adolescent, le fut lors que Nostre Seigneur luy dit ceste parolle : Adolescent, leve-toy; *Adolescens, tibi dico, surge,* et res-

suscita tel que Nostre Seigneur l'avoit nommé. Or il estoit en quelque façon necessaire de dire ces choses pour l'esclaircissement du texte de l'Evangile, duquel je tireray quelques instructions particulieres sur le subjet de la mort.

La premiere est, sçavoir s'il faut craindre la mort, ou non. Il y a eu quelques philosophes anciens qui ont dit, qu'il ne la falloit pas craindre, et que ceux qui la craignoient manquoient d'esprit ou de courage (Senec. *Epist. et alibi*). A quoy les Peres de l'Église ont respondu, que cela ne pouvoit estre; car, quoy que les chrestiens ne doivent pas craindre la mort, parce qu'ils doivent tousjours estre disposez à bien mourir, neantmoins ils ne doivent pas pour cela estre exempts de ceste crainte, car qui est-ce qui peut sçavoir s'il est en l'estat qu'il faut qu'il soit pour bien mourir? puisque, pour bien mourir, il faut estre en grace, c'est-à-dire qu'il faut avoir la charité, laquelle est absolument necessaire pour faire une bonne mort, et obtenir le salut : or il est certain que personne ne peut sçavoir s'il a la charité, sans une particuliere revelation de Dieu, et encore ceux à qui il donne ces revelations ne sont pas exempts de ceste crainte.

S. Augustin a dit tres à propos sur ce subjet, que les stoyciens, qui disoient qu'ils ne craignoient point la mort, estoient des gens sans cœur, et lesquels n'avoient point d'ame à perdre, d'autant qu'ils l'avoient desjà perduë; mais moy, je crains la mort, dit ce sainct, parce que j'ay une ame, et que je crains de la perdre. Mais comment osoient-ils dire qu'ils ne craignoient point la mort, et que ceste crainte est une marque de deffaut d'esprit et de courage, puisque les plus courageux et sçavans philosophes d'entr'eux, estant une fois dans un navire, demeurerent tout pasles et transis, voyant que les vagues et la tourmente de la mer les menaçoient d'une mort prochaine?

Or, pour vous faire entendre comme il faut craindre la mort sans la craindre, je me serviray d'une similitude. Si ceux qui veulent passer une riviere sur quelque planche, se servent de ces lunettes qui sont à deux usages, qui agrandissent les choses petites, et amoindrissent les grandes, ils se mettent esgalement au hasard de se precipiter dans l'eau, et se noyer : car, s'ils regardent la planche par le costé qui fait les choses plus grandes qu'elles ne sont, elle leur representera la planche beaucoup plus large qu'elle n'est; si bien que pensant mettre le pied sur icelle, ils rencontreront le vuide, qui leur fera faire un faux pas, de sorte qu'ils seront en danger de se precipiter dans l'eau, et se noyer; mais si au contraire ils se servent du costé de la lunette qui fait les choses plus petites qu'elles ne sont, ils treuveront la planche si estroitte, qu'ils n'oseront jamais entreprendre de passer sur icelle, ou s'ils y passent, ils seront saisis d'une si grande frayeur, qu'elle sera suffisante de les faire precipiter dans l'eau : ainsi l'une et l'autre de ces extremitez est tres-dangereuse.

Il y a deux sortes de personnes, les unes qui ont des craintes excessives de la mort, et les autres qui ne la craignent pas assez : or les extresmitez, de quelque costé qu'on les prenne, sont tousjours dangereuses et perilleuses, specialement en ce subjet; d'autant que

ceux qui se laissent emporter à ces grandes craintes de la mort sont en danger de tomber dans le desespoir, et ceux qui ne la craignent pas se laissent facilement emporter au peché : c'est pourquoy, disent les anciens Peres, pour esviter les inconveniens qui se retreuvent en ces deux extresmitez, il faut craindre la mort, sans la craindre, nous confiant humblement en la bonté et aux merites de nostre divin Sauveur.

Mais qui ne craindroit de mourir, puisque tous les saincts ont eu ceste crainte, et mesme le Sainct des saincts Nostre Seigneur, duquel les Evangelistes disent, qu'approchant l'heure de sa passion, il commença à craindre et à s'attrister : *Cœpit pavere et tædere* (Matth. 14)? Or ceste crainte de la mort procede de ce qu'elle n'est pas naturelle à l'homme, car l'homme y a esté assujetty à cause de son peché.

Et d'autant que, depuis la faute d'Adam, tous les hommes ont esté subjets au peché, et que le peché nous separe de Dieu, et fait mourir nostre ame, la privant de la vie de la grace, et que chascun sera jugé en l'estat auquel il mourra, cela fait que tres-justement on craint la mort; car nul ne sçayt, dit l'Escriture, s'il est digne d'amour ou de haine : *Nescit homo, utrum amore, an odio dignus sit* (Eccl. 9), et si à l'heure de la mort, il sera du nombre des esleus ou des resprouvez.

Donc, celuy qui ne craint point la mort est en grand peril, puisque nous sçavons que l'arrest qui nous sera donné apres icelle sera eternel, et ne se pourra jamais revoquer : *Si ceciderit lignum ad austrum, aut ad aquilonem, in quocumque loco ceciderit, ibi erit* (Eccl. 11); en quelque lieu que l'arbre tombera, soit au midy, ou septentrion, il y demeurera, dit l'Ecclesiaste, et parce que personne ne peut sçavoir s'il sera sauvé ou damné, c'est ce qui fait que les plus grands saincts ont redouté ce passage, comme une chose à la verité tres-redoutable. Or neantmoins, direz-vous, il y a eu plusieurs saincts qui n'ont point craint la mort, ains qui au contraire l'ont souhaittée et demandée à Dieu, et se sont resjouys quand ils se sont veus proches d'icelle; c'est pourquoy, disent quelques-uns, il ne la faut point craindre, car ceste crainte est pleyne de frayeur.

Il est vray qu'il y a eu des saincts qui semblent avoir desiré la mort : mais ce n'est pour cela qu'ils ne la redoutassent; et ne voyons-nous pas que souvent l'on desire ce que l'on craint, et l'on demande ce que l'on n'ayme point? Qui est le malade qui ne craigne et ne redoute le rasoir, quand il faut que le chirurgien s'en serve pour luy couper quelque membre pourry, de peur qu'il n'infecte et gaste les autres? Mais, quoy que le malade craigne le rasoir, il ne laisse pas neantmoins de le desirer, et mesme de le demander, crainte que si on ne met le rasoir à son membre pourry, la gangrene ne s'y mette, si bien que ceste crainte luy fait demander le rasoir qu'il apprehende, et fait qu'il se resjouyt en quelque façon quand on le luy approche. Ainsi, quoy qu'il y ayt eu des saincts qui ont desiré et demandé la mort, il ne faut pas pourtant penser qu'ils n'en ayent point eu de crainte : car il n'y a personne, pour sainct qu'il soit, qui n'ayt subjet de la craindre, si ce n'est

ceux qui ont eu des asseurances toutes particulieres de leur salut par des revelations tres-speciales, mais cela est fort rare; et d'autant que tous les saincts n'ont pas eu ces asseurances, ny ces revelations, tous aussi n'ont pas esté exempts de ceste crainte.

Or, entre ceux qui ont eu ceste grace, je vous propose le grand S. Paul, qui avoit des asseurances de la beatitude si certaines, qu'il sembloit n'avoir aucune crainte de la mort; car ce glorieux Apostre, escrivant aux Philippiens, leur disoit : *Coarctor è duobus, desiderium habens dissolvi et esse cum Christo* (Philip. 1); Je me sens pressé de deux desirs du tout contraires, lesquels me travaillent extresmement, et me donnent bien de la peyne : l'un est de sortir de ceste vie, pour m'en aller jouyr de la douce presence de mon cher maistre Jesus-Christ; ô quand sera-ce que je le verray face à face, et non plus au travers d'un miroir obscur? *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus* (Rom. 7)? Ha! moy miserable, qui delivrera mon ame de la prison de ce corps mortel? et plusieurs autres semblables parolles, par lesquelles ce grand Apostre exprimoit le grand desir qu'il avoit d'estre dissous et separé de son corps, afin que son ame, qui brusloit du desir de voir son Seigneur, ne fust pas davantage retenuë par sa chair; car estant bon et fidelle serviteur, il luy tardoit infiniment d'aller voir son divin Maistre, et de jouyr de sa saincte presence, et semble que la vie de laquelle il jouyssoit luy estoit insupportable, puisqu'elle luy empeschoit l'accomplissement de ce desir.

Mais remarquez, je vous prie, mes cheres sœurs, comme ce sainct Apostre parle avec asseurance de sa felicité : *Cupio dissolvi, et esse cum Christo;* Je desire, dit-il, de quitter ce corps mortel pour voir Dieu : Ha! qui me fera ce bien que je meure, afin que j'aille voir mon Seigneur Jesus-Christ? parolles par lesquelles il monstre bien que veritablement il n'avoit nulle apprehension que la mort le pust separer de son Dieu, mais qu'il avoit une certitude tres-grande de sa part, qu'en mourant il iroit jouyr de son amoureuse presence; et partant il la demandoit et desiroit, toutesfois avec ceste condition, qu'on peut remarquer dans le premier chapitre de son Epistre aux Philippiens, à sçavoir, si c'estoit la volonté de Dieu. Car je suis retenu, mes tres-chers enfans, leur dit-il, d'un autre desir, qui est de demeurer parmy vous, comme estant envoyé pour vous enseigner et instruire, de sorte que tant que ma presence vous sera tant soit peu necessaire, je suis pressé de ne me point separer de vous, et de me priver plutost du contentement incomparable que j'attens apres la mort, que de vous quitter, sçachant que ma presence vous est encore utile, et qu'il y a tant soit peu du bon playsir de mon divin Maistre que je demeure pour vostre service. Je ne desire point la mort pour estre delivré des travaux que j'endure. O non certes! ce n'est point pour cela, ny moins encore pour estre quitte de la peyne que me cause le desir de voir mon Seigneur; mais seulement je desire de mourir pour le voir, car je sçay bien qu'apres ceste vie je le verray : neantmoins j'ay un autre desir, qui est de ne point mourir qu'il ne luy playse, et par consequent de demeurer avec vous tant qu'il luy playra, et qu'il cognoistra que ma presence vous sera necessaire : *Mihi vivere*

Christus est, et mori lucrum : quod si vivere in carne, hic mihi fructus operis est, et quid eligam ignoro : coarctor autem è duobus : desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo, multò magis melius; permanere autem in carne necessarium propter vos. Si donc ce grand sainct, comme nous voyons par ces parolles, desiroit la mort, c'estoit qu'il avoit asseurance de jouyr de la felicité eternelle; que s'il la demandoit, c'estoit en tant que ce fust la volonté de Dieu.

L'on void souvent des personnes qui demandent la mort à Nostre Seigneur, pour estre delivrées des miseres de ceste vie, disent-elles : mais sçavez-vous bien, leur peut-on dire, qu'estant delivrées de ceste vie vous arriverez au repos de l'autre? En avez-vous autant d'asseurance que le grand S. Paul? Et ce desir que vous avez de mourir, procede-t-il de l'amour que vous portez à Nostre Seigneur, ou non? ne vient-il point d'un deffaut de courage à supporter les afflictions qu'il nous envoye? Si cela est, ce n'est pas une bonne disposition pour aller jouyr de la felicité et du repos eternels: toutesfois, quand bien vous seriez asseurez d'aller en paradis, si [1] ne faudroit-il pas neantmoins demander la mort, ny la desirer pour estre delivrez des miseres de ce monde, sinon avec ceste condition, si c'est la volonté de Dieu; mais neantmoins, le meilleur est de ne la point demander, ny refuser quand elle arrivera. Et en ceste prattique, de *ne rien demander, ny rien refuser*, consiste l'abregé de la perfection chrestienne.

Or il est certain, ainsi que nous avons dit, que tous les hommes doivent craindre la mort, excepté ceux qui ont eu une speciale revelation de leur salut.

Les parolles que Dieu dit à nos premiers parens, au paradis terrestre, nous monstrent bien que la mort est naturellement redoutée de l'homme; car, quand il fit commandement à Adam de ne point manger du fruict de l'arbre de science du bien et du mal, il luy dit : Je suis le Seigneur ton Dieu, je te fay un commandement qui est, que tu ne manges point du fruict de l'arbre de science du bien et du mal, car si tu en manges, tu mourras : *De ligno autem scientiæ boni et mali ne comedas; in quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris* (Gen. 2). Monstrant par ces parolles, que la mort estoit le chastiment le plus rude et le plus contraire de tous à la nature de l'homme. Et c'est ce que voulut signifier Eve au serpent, lorsqu'il la tenta de manger de ce fruict, luy respondant : Dieu nous a dit que si nous en mangions nous mourrions; *Præcepit nobis Deus ne comederemus, et ne tangeremus illud, ne forte moriamur* (Gen. 3), faysant voir par ceste response la crainte qu'elle avoit de la mort. Et que la prudence humaine des mondains ne dise pas, qu'il faut chasser le souvenir de la mort, pour vivre joyeusement, et que ce souvenir est plein de frayeur, et n'apporte que de la tristesse; car ceste crainte n'est point mauvaise, ains bonne et utile, et nous nous en devons servir quelquesfois pour espouvanter nostre ame, afin de la retirer du peché et luy faire operer le bien; pourveu neantmoins que, comme nous avons dit, nous

[1] Encore.

craignions la mort sans la craindre d'une crainte excessive, ains d'une crainte accompaignée de tranquillité, marchant avec confiance sous l'estendard de la Providence de Dieu, sans nous laisser emporter à des craintes qui nous troublent et nous causent du chagrin. Car il pourroit arriver à quelque bonne femme, que pour avoir pensé une matinée à la mort, elle brouillera tout son mesnage ce jour-là, si [1] que personne ne sçaura avoir paix avec elle. Et pourquoy cela? parce qu'elle a pensé à la mort, et elle en est encore toute inquiettée. Or, ce n'est pas ainsy qu'il faut penser à la mort, car ceste pensée nous seroit plus dommageable que profittable. Pensons-y avec paix et tranquillité d'esprit, nous reposant en la providence de Dieu, sans nous mettre en peyne pour sçavoir quand nous mourrons, ou en quel lieu, si ce sera d'accident ou non, subitement ou avec prevoyance, et si nous serons assistez ou non, nous confiant en la bonté de Dieu, croyant asseurement que ce qu'il permettra nous arriver, sera tousjours pour nostre plus grand bien. Hé! ne voyons-nous pas qu'il a bien soin des oyseaux du ciel, et que pas une de leurs plumes ne tombe sans sa providence? il a compté tous les cheveux de nostre teste, et pas un seul ne sera perdu : *Sed et capilli capitis vestri omnes numerati sunt* (Matth. 10, Luc. 12). Il me suffit, devons-nous dire, que je sois tout à Dieu, non-seulement par devoir, mais encore par affection; et, pourveu que nous accomplissions sa tressaincte volonté, que nous doit-il importer du reste, sinon de nous abandonner aux effects d'une si douce providence, nous asseurant qu'elle aura soin de nous en la vie et en la mort? Il faut donc craindre la mort, mais sans anxieté ny inquiettude, ains d'une crainte tranquille et pleyne de confiance en Dieu, qui nous ayde à nous preparer et disposer à bien mourir.

S. Augustin dit que pour bien mourir il faut bien vivre, et que telle que sera nostre vie, telle sera nostre mort. Ces parolles sont communes et triviales, mais elles contiennent beaucoup d'instruction, parce qu'il est certain que la règle generale d'une bonne mort est de mener une bonne vie. Donc, mes cheres ames, vivez bien et vous ne craindrez point la mort, ou si vous la craignez, ce sera d'une crainte douce et tranquille, appuyée sur les merites de la passion de Nostre Seigneur, sans laquelle, certes, la mort seroit effroyable et redoutable à tous les hommes, mais specialement aux grands pecheurs : car sans doubte l'horreur de la mort, et la multitude de leurs pechez les mettroient au desespoir, s'ils ne voyoient l'image du Crucifix, qui les fait ressouvenir que Nostre Seigneur a esté attaché à la croix pour eux; et si le merite de sa passion, qui a satisfait à sa justice pour tous leurs mesfaits, ne leur ouvroit la porte de la confiance, ils seroient en danger de se perdre par le desespoir.

Il faut donc craindre la mort d'une crainte tranquille et pleyne d'esperance, puisque Dieu nous a laissé tant de moyens pour bien mourir, comme est particulierement celui de la contrition, qui est si general, et si efficace pour effacer toutes sortes de pechez, et

[1] Tellement.

encore celuy des sacremens qui sont en la saincte Eglise, par lesquels nous sommes remis en grace, et lavez de la coulpe du peché; car les sacremens sont comme des canaux par lesquels le merite de la passion de Nostre Sauveur decoule en nos ames, et par iceux nous recouvrons la grace perdue.

Puis donc que Nostre Seigneur nous a donné tant de moyens de nous sauver, et qu'il desire plus nostre salut que nous-mesmes, que nous reste-t-il plus à faire, sinon de nous abandonner aux evenemens de sa divine providence, ne demandant rien, et ne refusant rien? O qu'heureux sont ceux qui sont en ceste saincte indifference, et qui, attendant ce que Dieu ordonnera d'eux, se preparent à bien mourir, par une bonne vie! C'est ce qu'ont fait tous les saincts, et mesme il y en a eu quelques-uns qui ont prins pour prattique particuliere de prendre quelque tems de l'année, pour s'appliquer specialement à la consideration de la mort, les autres tous les mois, d'autres toutes les sepmaines, et quelques-uns mesme tous les jours, prenant une certaine heure du matin, ou du soir, pour y penser, et par ce frequent souvenir de la mort ils se preparoient à bien mourir. Pensée certes tres-utile, et laquelle nous devrions avoir toutesfois et quantes que nous nous mettons au lict, nous representant comme l'on nous mettra un jour dans le tombeau, considerant que le sommeil est l'imaige de la mort : *Quid est somnus, gelidæ nisi mortis imago?* disait un ancien. Ha! devrions-nous dire ensuite de ceste consideration, il est certain que je mourray, et que je seray un jour estendu dans le tombeau, où je seray couvert de terre, et reduict en cendre, et moy qui me couche ce soir dans ce lict, je ne sçay pas si demain je me leveray, et si ceste nuict ne sera point la derniere de ma vie. O qu'il nous seroit utile et profittable de prendre tous les jours quelque heure pour nous occuper à telles ou semblables pensées, afin de nous preparer à bien mourir, puisqu'il n'y a rien qui nous importe tant que de bien franchir ce passage, d'autant que tout nostre bonheur ou malheur éternel en depend! Certes, le meilleur moyen que nous puissions prendre pour asseurer nostre salut, est de nous tenir tousjours en la mesme disposition que nous desirons estre à l'heure de nostre mort, taschant d'employer chaque moment, comme si en iceluy nous devions sortir de ceste vie. Et puisqu'il vient à mon subjet, je vous rapporteray deux petites histoires, desquelles vous pourrez tirer quelque instruction.

La premiere, je l'ay prinse d'un homme pieux, que j'ay cogneu, qui me dit qu'un roy envoya faire la visite des estats, en une province de son royaume dans laquelle tous les officiers de la police se treuverent coupables en quelque chose; ce qui obligea les visiteurs à se monstrer fort exacts, et severes à les chastier tous, les uns par des amendes, les autres par la privation de leurs estats, et mesme quelques-uns par la galere. Or, d'autant que dans ce grand nombre d'officiers il ne se treuva d'irreprehensible qu'un bon vieillard, les visiteurs le caresserent fort, et lui demanderent comment il avoit fait pour estre si fidelle à son prince qu'on ne treuvoit rien à redire à luy, veu que tous les autres s'estoient treuvez coupables. Il respondit qu'il n'avoit fait qu'une seule chose, qui estoit qu'il avoit

tousjours pensé que le roy feroit faire la visite des estats en ceste province, et qu'il y viendroit des visiteurs, lesquels, pour s'acquitter de leurs charges, puniroient severement les coupables, et que cela estoit cause qu'il s'estoit tousjours comporté comme il desiroit d'estre treuvé quand on feroit la visite, et que la crainte d'estre treuvé coupable l'avoit fait vivre tous les jours comme si en chascun d'iceux il eust deu rendre compte de toutes ses actions.

O que nous serions heureux, si nous faysions ainsi pour nostre salut, et si, tous les jours de nostre vie, nous pensions tellement au compte qu'il nous faudra rendre, que nous nous tinssions tousjours au mesme estat que nous desirons d'estre treuvez à l'heure de la mort! ô que ce seroit un bon moyen pour nous ayder à bien vivre, et à si bien faire nos actions, qu'il n'y eust rien de reprehensible devant Dieu!

La seconde histoire, je l'ai apprise d'une grande dame, laquelle me parlant un jour, me dit qu'un conseiller clerc avoit quitté la cour, et s'estoit deschargé de toutes sortes d'affaires pour se preparer à la mort, et que l'estant allée treuver en sa mayson pour luy parler d'un procez qu'elle avoit, il luy fit dire qu'il s'estoit deschargé de toutes sortes d'affaires, et avoit quitté son office, afin de prendre du tems pour penser à sa conscience et dresser ses comptes: puis il luy renvoya les pieces de son procez qu'il avoit entre ses mains, luy mandant qu'il prioit Dieu pour luy en donner une bonne issuë. Or, quelque tems apres, ceste dame l'estant retournée voir, elle le treuva tousjours dans la mesme occupation, attendant le jour que Dieu luy assigneroit pour luy rendre ses comptes: un an apres, elle le visita derechef, elle le treuva encore dans le mesme exercice; d'où je conclus, me dit-elle, qu'il feroit une heureuse fin, puisqu'il s'y preparoit avec tant de soin.

O qu'heureux serions-nous, mes cheres ames, si, desoccupez de toute autre affaire, nous pensions serieusement à preparer les comptes de nostre conscience, afin d'estre bien disposez à les rendre à Dieu, au jour que sa providence nous a assigné! car la mort a des pieds de cotton, c'est-à-dire qu'elle vient si doucement qu'on ne s'en apperçoit point, et ainsi elle nous surprend; c'est pourquoy Nostre Seigneur, en plusieurs lieux de l'Evangile, nous advertit de veiller et de nous tenir sur nos gardes, afin que, quand elle viendra, elle nous treuve preparez: *Et nos simus parati, quia quâ horâ non putamus, Filius hominis veniet. Vigilate itaque, quia nescitis diem, neque horam* (Matth. 25). Pensons donc souvent à la mort, mais que ce soit sans peur ny crainte demesurée; resolvons-nous à mourir avec un cœur paysible et tranquille, et puisque c'est une chose qu'il faut faire, tenons-nous tousjours au mesme estat que nous voulons estre treuvez à l'heure de nostre mort: car c'est le vray moyen de nous preparer à bien mourir; et soyons asseurez que si nous le faysons soigneusement, nous parviendrons à l'eternité bien-heureuse, et quittant ces jours mortels et perissables, nous arriverons aux eternels, pour y louer et benir sans cesse la divine Majesté. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON POUR LE JOUR DE LA RESURRECTION DU LAZARE.

OÙ IL EST TRAITTÉ DES FRUICTS DE LA TRIBULATION, ET DES CONDITIONS DE L'ORAYSON.

Domine, ecce quem amas infirmatur.

Seigneur, voicy que celuy que vous aymez est malade. (*Joan.* 11.)

L'ORAYSON est briefve, mais tres-belle et bien dressée. Le subject fut la maladie du Lazare : *Erat autem quidam languens Lazarus.* Celles qui la font, sont deux sainctes dames : *Miserunt ergo sorores ejus ad eum, dicentes*, etc.

Le motif ou rayson qu'elles employent, c'est l'amour : *Ecce quem amas.* L'effect fut premierement la plus grande gloire de Dieu : *Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei*, etc. Or ceste gloire de Dieu vient de la resurrection du Lazare, d'autant plus admirable :

1° Qu'elle fut faite en presence de plusieurs : *Multi ergo qui venerant ex Judæis*, etc. ;

2° Qu'elle fut retardée : *Tunc quidem mansit in eodem loco duobus diebus*, etc;

3° Qu'elle fut faite plus solemnellement : *Jesus autem, elevans sursum oculos, dixit*, etc.

Un autre effect de ceste priere fut, que ces femmes receurent une plus grande faveur qu'elles ne demandoient : elles ne demandoient que la guerison du Lazare leur frere, et Nostre Seigneur le ressuscita.

La cause donc pour laquelle ces deux sœurs envoyent à Nostre Seigneur, c'est la maladie et langueur du Lazare : *Erat quidam languens Lazarus à Bethania, de castello Mariæ et Marthæ. Miserunt ergo.* Donc elles envoyerent, etc. Leur frere estoit malade, et partant elles envoyerent ; elles estoient affligées, et partant elles eurent recours au Seigneur.

O saincte affliction, ô beniste tribulation, qui nous fait recourir à ce celeste Consolateur ! Certes, entre tous les proficts de la tribulation, qui ne sont pas petits, je treuve celuy-cy l'un des plus excellens, qui est qu'elle nous fait revenir à Nostre Seigneur. Quand nous sommes en prosperité, bien souvent nous l'oublions ; mais en adversité, nous recourons à lui comme à nostre singulier refuge.

Comme la liqueur de la vigne, si on la laisse dans la grappe longtems, se pourrit et se gaste : ainsi l'ame, si on la laisse en ses playsirs et voluptez, en ses desirs et souhaicts, elle se corrompt : mais si on la presse par la tribulation, il en sort la douce liqueur de penitence et d'amour. Aussi le prophete royal atteste, que quand Nostre Seigneur affligeoit les Hebrieux, ils retournoient à lui : *Cum occideret eos, quærebant eum, et diluculo veniebant ad eum* (Psal. 77).

Sedit populus manducare et bibere, et surrexerunt ludere (Exod. 32).

Et timuerunt valde, clamaveruntque ad Dominum, estant persecutez (Exod. 14).

Quoniam gravata est super me manus tua, conversus sum in ærumna mea, dum configitur spina (Psal. 31).

Tribulationem et dolorem inveni, et nomen Domini invocavi (Psal. 114).

Imple facies eorum ignominia, et quærent nomen tuum, Domine (Psal. 82), est-il dit, *de impiis hostibus.*

Ainsi Valens empereur, ayant persecuté saint Basile, recourt à luy lorsqu'il void son fils malade; et Modestus prefect, estant malade, recourt aussi au mesme sainct, lequel il avoit menacé de mort (Nazianz., *in Monodia de S. Basil.*).

Jonas liber fugiebat à facie Domini : Jonas estant en sa liberté, s'enfuyt devant la face de Dieu, mais estant dans le ventre de la baleine, il a recours à luy.

Exemple de la chair qui ne pourrit dans l'eau salée, mais dans la douce, etc.

Que dira-t-on de David, dit S. Augustin? en ses persecutions, il faysoit ses psalmes; en paix il peche, etc.

Ainsi l'arche de Noé : *Multiplicatæ sunt aquæ, et elevaverunt arcam in sublime* (Gen. 7).

Ezechias malade, se convertit à Dieu.

Domine, ecce quem amas, infirmatur. Sainct exemple de recourir à Dieu; mais il faut comme ces devotes dames recourir en confiance.

Nostre Seigneur est loin, elles envoyent seulement dire : *Ecce quem amas, infirmatur;* Celuy que vous aymez est malade.

Conditions de la prière, etc.

Confiance en Dieu. *Renuit consolari anima mea* (Psal. 76).

Non enim in arcu meo sperabo, et gladius meus non salvabit me; sed in nomine tuo spernemus insurgentes in nobis (Psal. 43). *Hi in curribus, et hi in equis; nos autem in nomine Domini Dei nostri invocabimus* (Psal. 19).

Quoniam in me speravit, liberabo eum (Psal. 90).

David persecuté de Saül, dit : *In Domino confido* (I. Reg. 19). *Bonum est confidere in Domino, quam confidere in homine* (Psal. 117).

Miserere mei, secundùm magnam misericordiam tuam (Psal. 50).

Quàm bonus, Israel Deus, his qui recto sunt corde (Psal. 72)!

Confitemini Domino, quoniam bonus (Psal. 117).

C'est pourquoy il nous enseigne de dire : *Pater noster*, etc. Et comme le prodigue : *Pater, peccavi*, etc.

Et ces dames : *Ecce quam amas, infirmatur*, etc.

Qui filium dedit, quomodo non omnia dabit, etc.

Recognoissance de nostre misere. *Quem amas, infirmatur*, etc.

Quid est homo, quod memor es ejus? etc. (Psal. 8).

In humilitate nostra, memor fuit nostri (Psal. 135).

Nostre Seigneur nous l'enseigne, se prosternant sur sa face au jardin des Olives. Jacob : *Domine, minor sum omnibus miserationibus tuis*, etc. (Gen. 32).

VIVE JESUS!

SERMON POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Qui ex Deo est, verba Dei audit propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis.

Ceux qui sont de Dieu entendent la parolle de Dieu; et partant vous ne l'entendez pas, parce que vous n'estes point de Dieu, disoit nostre Sauveur aux Juifs. (*Joan.* 8.)

UNE parolle peut estre receuë ou rejettée pour trois raysons. La premiere, pour la consideration de la personne qui la dit; la seconde, pour la consideration de la parolle qui est dite; et la troisiesme, pour les bonnes ou mauvaises dispositions des personnes qui l'entendent. Donc, pour faire qu'une parolle qui est dite soit estimée et bien receuë, il faut premierement que celuy qui la dit soit vertueux et digne de croyance, autrement sa parolle sera rejettée et mesprisée. Secondement il faut que ce qui est dit soit bon, et veritable; et en troisiesme lieu, il faut que ceux qui entendent la parolle soient vertueux et bien disposez pour la recevoir : car autrement elle ne pourra estre receuë, estimée, ny gardée, ainsi que nous apprend l'Evangile que l'Eglise nous propose en ce jour, où il est fait mention d'un reproche, que Nostre Seigneur faysoit aux Scribes et Pharisiens, de quoy ils ne recevoient pas ses divines parolles. Et pour leur faire voir que ce deffaut procedoit de leurs mauvaises dispositions, il leur dit : Pourquoy ne croyez-vous pas à la verité que je vous enseigne? *Si veritatem dico, quare non creditis mihi?* Comme leur voulant dire : Vous n'avez nulle excuse de rejetter mes parolles, car qui est celuy d'entre vous qui me reprendra de peché? *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Pourquoy donc ne me croyez-vous pas, puisque ce que je vous dy est la verité mesme? Il faut indubitablement que vostre malice en soit la cause, d'autant que le deffaut n'est point en moy, ny en la parolle que je vous enseigne.

Il est donc requis en premier lieu que la personne qui parle, et qui annonce la parolle de Dieu, soit irreprochable, et que sa vie soit conforme à ce qu'elle enseigne, ou bien sa parolle ne sera pas receuë et appreuvée. C'est pourquoy Dieu deffend au pecheur, par son prophete, d'annoncer sa parolle : *Peccatori autem dixit Deus: Quare tu enarras justitias meas, et assumis testamentum meum per os tuum* (Psal. 49)? Comment, miserable, luy dit-il, oserois-tu bien enseigner ma doctrine de parolle, et la deshonnorer par ta mauvaise vie? Comment veux-tu que ma parolle soit bien receuë, ayant passé par une bouche si puante et si pleyne d'infection et de meschanceté? jà n'advienne[1] que j'aye un tel proclamateur de ma doctrine, et de mes volontez. Il est donc deffendu au pecheur d'annoncer la parolle de Dieu, crainte qu'elle ne soit rejettée par ceux qui l'escouteront; mais cela ne se doit entendre que des grands et signalez pecheurs, car autrement qui annonceroit la parolle de

[1] Jà n'advienne, *qu'il n'advienne plus ;* — *à* est pour *déjà.*

Dieu? veu que tous les hommes sont pecheurs, et qui dira autrement sera menteur. Les Apostres mesmes n'ont pas esté sans peché, et celuy qui diroit qu'il n'est point pecheur contreviendroit à l'Escriture, et feroit bien voir le contraire de son dire en mesme tems qu'il prononceroit ceste parolle. *Si dixerimus, quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non est* (I. Joan. 1); Si nous disons que nous sommes sans peché, nous nous seduisons nous-mesmes, et la verité n'est point en nous, dit le bien-aymé disciple de Nostre Seigneur.

Et S. Augustin dit clairement, que ceste parolle du *Pater*, que nous disons tous les jours : *Pardonnez-nous nos pechez*, n'est pas une parolle d'humilité, ains une parolle de verité; car il est certain que nous en commettons tous les jours frequemment, et quasi à tout moment, à cause de la grande fragilité de nostre nature.

Or, bien que tous les hommes soient pecheurs, tous pourtant ne se doivent pas taire, et ne point enseigner la parolle de Dieu; ains seulement ceux qui menent une vie du tout contraire à ceste divine parolle. Que si neantmoins il arrive qu'elle nous soit dite et annoncée par de grands pecheurs, nous ne la devons pas pourtant rejetter; mais nous la devons recueillir, et faire comme les abeilles, lesquelles cueillent le miel de toutes les fleurs des prairies, et bien que quelques-unes soient mauvaises et ayent du venin en leur propre substance, elles ne laissent pas toutesfois d'en tirer dextrement [1] le miel, lequel estant une liqueur celeste, il n'est point meslé avec le venin.

Et pour confirmation de mon dire, je vous rapporteray un exemple, qui se treuve en la vie de S. Ephrem, recueillie par Metaphraste, lequel dit que ce glorieux sainct, qui a esté un grand docteur, ayant escrit des choses extresmement belles, et qui causent une merveilleuse suavité à ceux qui les lisent; et qui avoit esté eslevé dés son enfance, et nourry presque dés ses premieres années en la vie eremitique, apres avoir desja longuement demeuré dans les deserts, il fut un jour inspiré de Dieu de venir en la ville d'Edesse, qui estoit le lieu de sa naissance : lui qui avoit disposé son cœur pour recevoir ceste divine rosée des inspirations celestes, et qui avoit tousjours eu une fidellité tres-grande à leur obeyr et les mettre en effect, se rendit fort prompt à executer celle-cy; si bien qu'il s'en alla soudain vers ceste ville, et la regardant, il luy vint une pensée que Dieu ne vouloit pas, sans quelque bonne rayson, qu'il y allast, et abandonnast son hermitage, et se prosternant à genouilx, il fit une priere fort fervente, afin qu'il plust à sa divine bonté luy faire la grace, qu'en entrant en ceste ville il pust faire rencontre de quelqu'un qui luy servist de directeur, pour le conduire en la voye de ses sainctes volontez; ce qu'ayant fait, il se leve plein de confiance qu'il seroit exaucé.

Estant donc parvenu en la ville, la premiere rencontre qu'il fit, fut d'une femme desbauchée, ce qui luy causa une si grande fascherie, qu'il dit en soy-mesme : Mon Dieu, je vous avois prié de me faire rencontrer quelqu'un qui m'enseignast ce que vostre tres-

[1] Adroitement.

saincte volonté requiert de moy, et cependant j'ay rencontré ceste miserable. Sur laquelle jettant les yeux et la regardant fixement comme par desdain, il apperceut qu'elle le regardoit aussi fort attentivement. Alors tout outré de douleur de voir son effronterie, il luy dit : Pourquoy, miserable, me regardes-tu si attentivement? A quoy elle respondit aussi judicieusement que doctement : J'ay quelque rayson de vous regarder : car ne sçavez-vous pas que la femme a esté tirée de l'homme, et formée d'une de ses costes, et partant en vous regardant je considere mon origine, et celuy duquel je suis sortie; mais vous n'avez nulle rayson de me regarder, car l'homme a esté formé de la terre, et pourquoy donc ne regardez-vous pas tousjours la terre, puisque c'est d'elle d'où vous avez esté tiré? Lors ce grand sainct fit un tel cas du document que luy donnoit ceste miserable femme, que non-seulement il le recent tres-humblement; mais encore luy en tesmoigna beaucoup de gratitude, et l'en remercia de tout son cœur, et en fit apres une telle estime, qu'il porta tousjours non-seulement les yeux du corps baissez en terre, mais beaucoup plus les yeux interieurs de l'esprit, en la consideration de son neant, et de son abjection; et par ceste prattique, il fit un continuel progrez en la tres-saincte humilité tout le reste de ses jours. Ce qui nous fait voir que nous ne devons pas mesestimer la parolle de Dieu, ny les enseignemens qui nous sont donnez, bien que ce soit par des personnes de mauvaise vie.

Dieu voulut bien que le prophete Balaam fust instruit par une asnesse; il permit bien aussi que Pilate, qui estoit si meschant, nous prononçast ceste grande verité, escrivant que Nostre Seigneur estoit JESUS, c'est-à-dire SAUVEUR, et qu'il estoit *Roy des Juifs*, qui est le tiltre qu'il fit poser dessus la croix, disant aux Juifs : Il est ainsi qu'il est escrit. Et Cayphe, le plus miserable de tous les hommes, ne dit-il pas aussi ceste parolle tant veritable, qu'il estoit requis qu'un homme mourust pour le salut de plusieurs? *Quia expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo, et non tota gens pereat* (Joan. 11). Ce qui fait voir que, combien que* nous ne devions pas estimer ny appreuver la mauvaise vie des hommes meschans et pecheurs, neantmoins nous ne devons pas mespriser la parolle de Dieu qu'ils nous proposent; mais que nous devons en faire nostre profict, ainsi que fit S. Ephrem du document que luy donna ceste mauvaise femme.

Que devons-nous nous soucier, dit un saint docteur, que celuy qui nous monstre le chemin de la vertu soit bon ou mauvais? pourveu que ce soit le vray chemin, nous y devons cheminer fidellement. Que nous doit-il importer que l'on nous donne du baume dans un pot de terre, ou dans un vase plus precieux? pourveu qu'il guerisse nos playes, cela nous doit suffire. *Omnia quæcumque dixerint vobis Scribæ et Pharisæi, facite; secundùm opera verò eorum, nolite facere* (Matth. 23); Faictes tout ce que les Scribes et les Pharisiens vous diront, mais ne faictes pas ce qu'ils font, disoit Nostre Seigneur.

L'exemple que je vous ay rapporté du grand S. Ephrem, nous

* Quoique.

monstre assez que nous ne devons point regarder à la personne qui nous presche ou qui nous enseigne, ains seulement si ce qu'elle nous enseigne est bon ou mauvais; demeurant asseurez que la parolle de Dieu n'est ny bonne ny mauvaise à cause de celuy qui nous l'annonce ou explique, d'autant qu'elle porte sa bonté et saincteté avec elle, sans recevoir aucune tare[1] pour la mauvaise vie de celuy qui la prononce.

L'Escriture saincte semble nous vouloir monstrer cecy, nous renvoyant aux bestes les plus infirmes et les plus brutes, pour estre instruicts et enseignez par elles de ce que nous devons faire : *Vade ad formicam, ô piger, et considera vias ejus, et disce sapientiam* (Prov. 6); O paresseux, dit-elle, va-t-en à la fourmy, pour apprendre d'elle le soin et la prevoyance que tu dois avoir, et considere comme elle amasse tandis que le tems est beau, pour se nourrir par apres au tems qui n'est pas propre à la cueillette. Et Nostre Seigneur mesme ne dit-il pas en l'Evangile, que nous apprenions la prudence du serpent, et la simplicité de la colombe? *Estote prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ* (Matth. 10) : et ainsi en tant d'autres endroits de l'Escriture.

Mais neantmoins, pour parler communement, il faut que celuy qui annonce la parolle de Dieu soit bon, s'il veut que sa doctrine soit receuë et appreuvée; sinon sa mauvaise vie fera rejetter et mespriser ce qu'il dira, comme mesprisable et mauvais. Et bien que nous devions tirer du fruict de la parolle de Dieu, par qui que ce soit qu'elle nous soit enseignée, il est pourtant certain que les pecheurs qui ne veulent pas s'amender, ains qui perseverent en leurs meschancetez, ne font pas bien de l'exposer, et proferer les louanges de la divine Majesté, puis qu'ils mettent ceste divine parolle en danger d'estre mesprisée et rejettée à cause de leur mauvaise vie. C'est pourquoy Nostre Seigneur, en l'Evangile de ce jour, dit aux Scribes et aux Juifs : Lequel d'entre vous me convaincra du peché? *Qui ex vobis arguet me de peccato?* Vous dites que je suis un Samaritain, que j'ay le diable au corps, que je mange avec les Publicains, que je deffends de payer le tribut à Cesar, que je n'observe pas le sabath, et me chargez de plusieurs calomnies et impostures; mais dites-moy, qui est-ce d'entre vous autres qui me reprendra de peché? *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Et pourquoy donc ne croyez-vous pas mes parolles? il faut bien sans doubte que le mal soit en vous, d'autant qu'il ne peut estre en moy. Ce qu'il discit tres-justement, car il est impossible de pouvoir joindre ensemble deux choses tant esloignées l'une de l'autre, à sçavoir Dieu et le peché. Certes, dés qu'on nomme Dieu, ce nom exclud tellement le peché, que jamais l'on ne doit estre en doubte qu'il s'y puisse treuver. En tant donc que Nostre Seigneur estoit Dieu, il estoit impossible qu'il pust pecher; ouy mesme en tant qu'homme, à cause de l'unyon hypostatique, en suite de laquelle sa tres-saincte ame fut parfaictement glorieuse en la partie superieure, dés l'instant qu'il fut conceu au ventre sacré de Nostre-Dame, jouyssant de la claire vision de la divine essence, vision et jouyssance qui fait

[1] Tare, *déchet*.

nostre beatitude, et de laquelle il resulte necessairement une impossibilité de pecher; car il est impossible de voir Dieu sans l'aymer souverainement : or, l'amour souverain ne peut souffrir le peché, qui est une chose qui deshonore sa divine Majesté et luy est infiniment desagreable.

Cela estant donc ainsi, Nostre Seigneur disoit tres-justement aux Juifs : Lequel est-ce d'entre vous qui me reprendra de peché? *Quis ex vobis arguet me de peccato?* et sur cela il s'estonnoit pourquoy ils ne croyoient pas à ses parolles, et ne suivoient pas sa doctrine, veu que sa vie estoit irreprochable, et ses parolles veritables, leur disant : Si je vous presche la verité, pourquoy ne l'embrassez-vous pas? *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?* comme leur voulant dire : Puisque je suis sans peché, vous devez croire que j'enseigne la verité, et que je ne me puis tromper.

O combien cela est-il veritable, que Nostre Seigneur ne se pouvoit tromper, puisqu'il est ceste verité eternelle, à laquelle tous ceux qui ne croiront point periront indubitablement! D'autant que tout le bien de l'homme consiste à demeurer ferme en la verité, sans jamais s'en departir; et c'est chose certaine, que le malheur des anges et des hommes ne provient d'autre cause, sinon de ce qu'ils sont descheus de la verité, et ne sont pas demeurez fermes en icelle.

Pour mon second poinct, je dy que si nous voulons que la parolle que nous disons soit bien receuë, il faut qu'elle soit accompaignée de verité. Mais qu'est-ce que verité? ce n'est autre chose, mes cheres ames, que la foy; et quand sainct Jean dit, au 1er chapitre de son Evangile, qu'on a veu Nostre Seigneur plein de grace et de verité : *Plenum gratiæ et veritatis*, cela se doit entendre, qu'il estoit plein de foy et de charité, non qu'il eust la foy pour luy-mesme, car il ne la pouvoit avoir estant comprehenseur, et ayant la claire vision des choses qu'elle nous apprend : mais cela veut dire qu'il estoit plein de foy, pour la distribuer à ses enfans, qui sont les chrestiens.

L'espouse, au Cantique des cantiques, dit que son Bien-aymé, qui est Nostre Seigneur, a deux mammelles qui sont remplies de parfums tres-precieux, et qui respandent des odeurs grandement soüefves; parolles desquelles l'on a tiré diverses interpretations. Mais pour mon subjet, je dy que ces deux mammelles de Nostre Seigneur sont pleines de grace et de verité, c'est-à-dire de foy et de charité, non qu'il eust besoin de ce laict tres-delicieux pour soy-mesme, non plus que les femmes n'ont point de necessité du laict qu'elles ont dans leurs mammelles, qui ne leur est donné de Dieu et de la nature que pour la nourriture de leurs enfans : ainsi pouvons-nous dire que la grace ne fut pas donnée à Nostre Seigneur pour luy, parce qu'il n'en avoit que faire, estant luy-mesme la source de la grace, et celuy auquel il appartient de la donner; ny moins[1] la foy, car il ne la pouvoit avoir; mais cela veut dire, qu'il avoit receu ces dons du Pere eternel pour les distribuer aux hommes, et c'est pourquoy il se peynoit tant de faire recevoir sa

[1] Non plus.

doctrine aux Scribes et Pharisiens, se faschant dequoy ils ne vouloient pas croire à ses parolles, qui contiennent ceste infaillible verité, en laquelle gist nostre salut, estant certain, ainsi que nous avons dit, que l'ange et l'homme, faute de demeurer fermes en la verité, sont tombez en la vanité : car c'est une regle generale, que dés que nous quittons la verité, nous choysissons quant et quant[1] la vanité, la vanité n'estant autre chose qu'un deffaut de verité qui nous fait trebucher és enfers.

L'ange se destournant de la consideration de Dieu, qui est ceste verité eternelle et immuable, et retirant les yeux de son entendement de dessus cest object infiniment aymable, soudain il les abaissa sur la consideration de sa beauté propre, qui estoit dependante de ceste beauté supresme qu'il devoit continuellement regarder; mais il se regarda, et se regardant il s'admira et se mira, et en se mirant il se perdit, et fut condamné aux flammes eternelles; et ainsi, faute d'estre demeuré en la verité, il perit miserablement en la vanité. Car il est certain que la foy luy apprenoit que tout ce qu'il avoit estoit de Dieu, et qu'à Dieu seul estoit le souverain honneur; mais il detourna son entendement de la consideration de ceste verité, et soudain il commit cest acte de vanité insupportable, de dire : *Ascendam super altitudinem nubium, similis ero Altissimo* (Isa. 14); Je monteray par dessus les nuës, et seray semblable au Tres-Haut : detestable et mal-heureux propos, et dessein plein d'iniquité, qui le perdit pour jamais.

De mesme nos premiers parens, faute de demeurer fermes en la verité, c'est-à-dire attentifs à icelle, estoient perdus pour jamais, si Dieu, par le merite de son Fils, ne leur eust fait misericorde; car le malin esprit tenta Eve, parce qu'il la treuva hors d'attention de la verité des parolles de Dieu, en la deffense qu'il luy avoit faite de ne point manger du fruict de l'arbre de science du bien et du mal, et laquelle, au lieu de considerer les grandes graces qu'elle avoit receuës de sa divine Majesté dans le paradis terrestre, se promenoit et consideroit ce fruict, ne demeurant pas ferme en la meditation de la verité des parolles que Dieu luy avoit dites, que si elle en mangeoit elle mourroit : *De ligno autem scientiæ boni et mali, ne comedas : in quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris* (Gen. 2). Or, quelle plus grande verité y pouvoit-il avoir, que cest arrest donné de la bouche de Dieu mesme ? Mais ce malheureux esprit, la voulant seduire, commença à l'arraysonner[2] sur le commandement qui lui avoit esté fait. Il ne faut pas prendre les parolles de Dieu à la rigueur, luy dit-il; vous ne mourrez point, non; ne pensez pas tant à la mort; au contraire, si vous mangez de ce fruict, vous luy serez semblables : *Nequaquam morte moriemini, scit enim Deus, quod in quocumque die comederitis ex eo, aperientur oculi vestri, et eritis sicut Dii* (*Ibid.* 3). Et la pauvre Eve, s'amusant à escouter ces tricheries, se laissa persuader en telle sorte, qu'elle attira aussi son mary à contrevenir au commandement de Dieu, luy faysant manger du fruict de l'arbre deffendu.

[1] Quant et quant, *en même temps.* — [2] Embrouiller de prétendues raisons.

O qu'elle eust bien mieux fait de perseverer en la meditation de la verité de la parolle de Dieu! Certes, elle ne fust pas tombée de la verité en la vanité; car ce fut la vanité qui la fit pecher, comme l'Escriture nous monstre assez clairement : et depuis, tous ses enfans ont esté atteints de ce deffaut, qui les rend si enclins à pourchasser les honneurs, les richesses et playsirs du monde, qui ne sont que vanité et folie; puisque toutes ces choses sont plus propres à les detourner de la verité, que non pas de les rendre capables de demeurer attentifs en icelle, ainsi que l'experience nous l'apprend tous les jours. Car ne voyons-nous pas, mes cheres sœurs, que ceux qui sont si affectionnez à des choses si vaines et si frivoles, ne pensent point, selon qu'on peut juger par leur mauvaise vie, à ceste verité de la foy, qu'il y a un paradis remply de toutes sortes de consolations et de bonheur, pour ceux qui vivront selon les commandemens de Dieu, et qui marcheront apres luy à la suitte de ses divines volontez? commandemens et volontez, qui sont tout-à-fait contraires à la vie qu'ils meinent : ne laissant point pour cela de s'addonner à la suitte des playsirs bas et caducques, quoy qu'ils voyent bien qu'ils les priveront pour jamais, s'ils ne s'amendent, de la jouyssance du bonheur eternel. Hé! ne void-on pas combien la vanité les possede, puis qu'ils ne se tiennent pas attentifs à ceste verité de la foy, qu'il y a un enfer où tous les tourmens et malheurs qui se peuvent imaginer, ouy mesme qui ne se peuvent imaginer, sont assemblez pour punir ceux qui ne craindront point Dieu en ceste vie, et qui ne vivront pas en l'observance de ses commandemens? Consideration certes tres-necessaire pour nous maintenir en nostre devoir.

Dites-moy donc, si nous demeurions attentifs à la verité des choses que Dieu nous enseigne en l'orayson, ne serions-nous pas bien-heureux? Ah! quand nous voyons Nostre Seigneur mourant sur la croix pour nous, quelle verité ne nous enseigne-t-il pas? Je suis mort pour toy, dit-il, ce souverain amant de nos ames, qu'est-ce que requiert ma mort, sinon que, comme je suis mort pour toy, tu meures aussi pour moy, ou du moins que tu ne vives que pour moy? O combien ceste verité devroit-elle exciter d'ardeurs en nostre volonté, pour aymer souverainement celuy que nous cognoissons estre tant aymable et si digne d'estre aymé! car, soudain que nostre entendement apprehende comme il faut ceste verité, que Nostre Seigneur est mort d'amour pour nous, voila que nostre volonté s'esmeut, et conçoit de grandes affections de contre-eschanger, autant qu'elle pourra, cest amour infiny : lors ces ardeurs font un brasier de desirs de playre à cest amant sacré, si enflammé, qu'il luy semble qu'elle ne pourra jamais rien treuver à faire, ou à souffrir de trop difficile; rien alors ne luy paroist impossible : les martyrs n'ont rien fait pour Dieu, ce luy semble, au prix de ce qu'elle voudroit faire.

Or cela est bon; mais demeurez fermes en ceste verité, et tout ira bien. Et c'est ce que nous ne faysons pas; car, pour l'ordinaire, de ceste verité que nous aurons apprinse à l'orayson, nous passons à la vanité en l'action : ce qui fait que nous sommes anges en l'orayson, et bien souvent demons en la conversation et en l'action,

offensant le Dieu que nous avons recogneu estre si aymable et si digne d'estre servy et obey. Ainsi, quand nous considerons que Nostre Seigneur s'est aneanty et abaissé, mais d'un abaissement si extresme que nul ne le peut comprendre, nous avons un grand desir de l'imiter; et Dieu prononce ceste verité au fond de nostre cœur, que si nostre doux Sauveur s'est tant humilié pour nous donner exemple, c'est une chose indubitable que nous devons aussi, à son imitation, nous humilier si profondement que nous demeurions tout abymez en la cognoissance de nostre neant : et lorsque nous voyons ceste verité en nostre cœur, il ne nous semble pas que nous puissions avoir aucune respugnance d'estre humiliez. Mais quand ce vient à l'occasion, nous ne pensons plus à nos resolutions, ains nous nous laissons tellement emporter à la vanité, qu'une petite ombre d'abjection nous fait fremir, et nous nous armons à la deffense, afin de l'eviter.

Nostre Seigneur ne nous enseigne-t-il pas encore ces veritez en l'Evangile : *Beati pauperes spiritu* (Matth. 5); Bien-heureux sont les pauvres d'esprit : et cependant chascun rejette ceste verité pour embrasser la vanité, tous desirent et pourchassent d'estre riches, et que rien ne leur manque. Il a dit de plus, ce souverain Maistre : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam;* Que bien-heureux sont ceux qui souffrent persecution pour la justice; et tous neantmoins se veulent venger, et ne veulent rien souffrir, crainte d'estre mesprisez et mesestimez. N'a-t-il pas encore dit : *Beati mites;* Que bien-heureux sont les debonnaires? Et nous voyons que presque tous les hommes se veulent faire craindre et redoubter. Et quoy que Nostre Seigneur qualifie bien-heureux ceux qui pleurent : *Beati qui lugent*, tous neantmoins se veulent resjouyr en ceste vie mortelle et perissable, comme si c'estoit un lieu d'allegresse et de felicité, et font ainsi les autres beatitudes. C'est pourquoy Nostre Seigneur nous pourroit bien dire ce qu'il dit aux Juifs : Je vous enseigne la verité, et vous ne me croyez pas. Nous la croyons bien, pourrions-nous dire, mais nous ne la suivons pas, et c'est en quoy nous ne serons nullement excusables, non plus que les philosophes payens, qui ayant recogneu qu'il y avoit un Dieu, ne l'ont pas honnoré comme tel, dit le grand Apostre : *Quia cum cognosvissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt* (Rom. 1).

Or c'est sans doubte, mes cheres ames, que nous serons dignes d'une grande punition, d'avoir sceu que nous avons esté si cherement aymez de nostre doux Sauveur, si nous sommes si miserables que de ne le pas aymer de tout nostre cœur, et de ne pas suivre de toutes nos forces, et de tout nostre soin, les exemples qu'il nous a donnez en sa vie, mort et passion. Certes, il aura bien subjet de nous faire les mesmes reproches qu'il fait aux Juifs en l'Evangile de ce jour : Si je vous ay enseigné, moy qui suis sans peché, moy dont la vie est irreprochable, la verité que j'ay apprinse de mon Pere celeste, pourquoy ne me croyez-vous pas? ou si vous croyez que mes parolles sont veritables, pourquoy ne les recevez-vous pas, et ne demeurez-vous pas en ceste verité, sans vivre tout au contraire de ce qu'elle vous enseigne? Nous serons alors convaincus par sa divine Majesté, et faudra qu'à nostre confusion, nous

confessions que le deffaut vient de nostre costé, et que ça esté nostre malice qui en a esté la cause. Donc, pour remedier à cela, mes cheres ames, il nous faut sçavoir comment nous nous devons disposer pour ouyr et recevoir utilement la parolle de Dieu. Et pour cela passons au troisiesme poinct.

Premierement, il est certain que nous nous devons preparer pour entendre ceste divine parolle, et ne la faut pas escouter avec negligence, comme nous ferions quelque discours indifferent. Car tout ainsi qu'une femme qui n'aymeroit pas davantage son mary que son laquais, ne luy rendroit pas son devoir et ne l'aymeroit pas comme il faut qu'elle l'ayme; et que l'enfant qui aymeroit son pere d'un amour esgal à celuy qu'il porteroit à son valet, n'aymeroit pas suffisamment son pere : ainsi, celuy qui entendroit la parolle de Dieu et les predications avec le mesme esprit et la mesme attention qu'il feroit un conte de recreation, ou tel autre propos, ne l'entendroit certes pas comme il faut; et s'il avoit un playsir esgal en l'un comme en l'autre, on pourroit dire asseurement, qu'il n'aymeroit ny estimeroit pas assez ceste divine parolle.

Donc, pour nous bien disposer et nous rendre capables d'entendre ceste divine parolle, selon que nous y sommes obligez, nous devons espandre nos cœurs en la presence de la divine Majesté, pour recevoir ceste rosée celeste, comme Gedeon espandit sa toison dans la prairie, afin qu'elle fust arrousée de la pluye et des eaux du ciel. Ainsi devons-nous espandre nos cœurs devant Dieu par de bonnes resolutions de tirer profict des choses qui nous seront dites de sa part, en nous tenant attentifs, que c'est sa divine Majesté qui nous parle et qui nous fait sçavoir sa volonté, escoutant les veritez que les predicateurs nous proposent avec esprit de devotion, reverence et attention; mettant ceste divine parolle sur nos testes à l'imitation des Espagnols, lesquels, quand ils reçoivent une lettre de quelque grand, la mettent à l'instant mesme sur leur teste, tant pour faire voir l'honneur qu'ils portent à celuy qui leur a escrit, comme pour monstrer qu'ils se sousmettent à l'obeyssance des commandemens qui leur sont faits par ceste lettre. Faysons-en de mesme, mes cheres ames : quand nous entendons la parolle de Dieu en la predication, ou que nous la lisons dans quelques livres, mettons-la sur nos testes, je ne veux pas dire visiblement et reellement, ains spirituellement, sousmettant nos cœurs à l'obeyssance des choses qui nous sont enseignées, par lesquelles nous entendons quelles sont les volontez de Dieu pour ce qui regarde nostre perfection et advancement spirituel, l'escoutant et la lisant avec la resolution d'en faire nostre profict, ne regardant jamais à la qualité de celuy qui nous enseigne, s'il est bon ou mauvais, pourveu que ce qu'il dit soit utile et conforme à la foy; car Dieu ne nous demandera pas si ceux qui nous ont annoncé sa parolle ont esté saincts ou pecheurs, ains seulement si nous aurons fait profict de ce qu'ils nous auront dit de sa part, et si nous l'aurons receuë avec l'esprit d'humilité et de reverence.

L'exemple du grand S. Charles est grandement remarquable sur ce subjet, lequel ne lisoit jamais la saincte Bible qu'à genouilx, la teste nuë, avec un grand respect, d'autant qu'il luy sembloit que

c'estoit Dieu mesme qui luy parloit. C'est ainsi qu'il faut faire, lisant et entendant toujours ceste divine parolle avec une grande humilité et reverence, si nous voulons qu'elle nous profitte : autrement nous aurons part aux reproches que Nostre Seigneur fit aux Scribes, et il jettera toute la faute sur nous.

Mais avant que de finir ce discours, il faut que je vous leve une petite espine, que vous pourriez ficher bien avant dans vostre pied, si vous vouliez vous mettre promptement à marcher dans l'observance des choses que je viens de dire qu'il faut faire pour bien recevoir la parolle de Dieu, afin qu'elle ne retourne pas à nostre condamnation, au lieu d'en retirer de l'utilité, l'escoutant avec attention, esprit de docilité et reverence. Vous me direz peut-estre : Je ne l'ay point entendue jusques là de la sorte. — Eh bien! il se faut relever, et le bien faire desormais. — Mais, mon Dieu! direz-vous, comment pourray-je faire? car j'ay mon esprit si distraict, et si accablé de seicheresse, et dans une langueur interieure si grande, que je ne prens goust à rien; et quand je suis à la predication, mon esprit est tellement agité de distractions, que je ne peux presque comprendre ce que le predicateur dit, et il me semble que je n'ay point de devotion, ny mesme de desir de mettre en prattique ce que j'y apprens. — Or donc, quand on dit qu'il faut entendre la parolle de Dieu avec attention, reverence et devotion, cela se doit entendre comme quand on parle de l'orayson, et de tout ce qui regarde la vie spirituelle; car l'on ne veut pas dire qu'il faille avoir les sentimens de devotion ou de reverence en la partie inferieure de nostre ame, qui est celle en laquelle resident ces degousts et difficultez, ains il suffit qu'en la partie superieure nous soyons en reverence, et que nous ayons l'intention de profitter de ce qui nous sera dit : et cela estant, nous ne nous devons pas troubler, comme n'estant pas bien disposez, pour recevoir et entendre la parolle de Dieu, d'autant que la preparation estant faite en la volonté et en la partie superieure de nostre esprit, il suffit; Dieu se contente de cela, et n'a point d'esgard à tout ce qui se passe en la partie inferieure contre nostre volonté.

Enfin il faut conclure, disant que nous ne devons point rejetter ceste saincte parolle, et les documens que Nostre Seigneur nous a laissez, à cause des deffauts des predicateurs qui nous les proposent, d'autant que Nostre Seigneur les ayant premierement proferez par sa divine bouche, nous serons inexcusables de ne les pas recevoir : et si bien le baume precieux de ceste divine parolle nous est presenté dans des vases de terre, il ne laisse pas neantmoins d'estre infiniment propre à guerir nos playes, et ne perd pour cela rien de ses proprietez ny de sa force; et nous ne serons non plus excusables, si nous doubtons que ce qui nous est dit soit veritable, parce que Nostre Seigneur, qui est la verité mesme, nous l'a enseignée, et s'est rendu nostre souverain Maistre : *Quia magister noster unus est Christus* (Matth. 23). Il ne faut pas aussi nous mettre en danger de nous perdre, ne demeurant pas fermes en la verité, c'est-à-dire, ne vivant pas selon la verité, et ne nous rendant pas capables de la bien entendre, quand elle nous est proposée ou expliquée de la part de Dieu. Il nous faut donc preparer pour en-

tendre ceste divine parolle, ainsi que nous avons dit; d'autant que ce sera un tres-bon moyen pour la bien garder : *Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud* (Luc. 11); Et ceux qui la garderont seront bien-heureux, car ils possederont la grace en ce monde, et parviendront à la gloire eternelle en l'autre, où nous conduisent le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

Dixit, et facta sunt : ipse mandavit, et creata sunt.

Dieu a dit, et toutes choses ont esté faites : il a commandé, et elles ont esté creées du neant. (*Psal.* 148.)

TOUTES les choses qui sont au monde ont deux visages, parce qu'elles ont deux extractions, ou deux principes, dont le premier est Dieu, qui est la cause premiere et le principe de toutes choses; le second est le neant, duquel toutes creatures ont esté faites. Or, d'autant que Dieu est le premier principe de tout ce qui a estre, il ne se treuve aucune creature qui n'ayt quelque beauté ou bonté en soy; mais aussi en tant qu'elles tirent leur extraction du neant, il y a en toutes quelque deffaut et imperfection. *Creaturæ omnes mutabiles, et defectibiles, non quia à Deo, sed quia de nihilo factæ;* Toutes les creatures, dit S. Augustin, ont des deffauts et sont subjettes au changement, non parce qu'elles sont de Dieu, mais parce qu'elles sont faites du neant.

La creature raysonnable est vrayment creée à l'imaige et semblance [1] de Dieu, qui est sa premiere cause et son souverain principe; et comme telle, elle est non-seulement toute aymable, mais de plus est tellement belle et parfaicte, que qui verroit une ame en grace, et qui a conservé en soy l'imaige de Dieu, il seroit tout espris et ravy de sa beauté, ainsi que nous lisons de Ste Catherine de Sienne.

Mais quant à la seconde extraction de la creature, l'on y void et descouvre tousjours du deffaut et de l'imperfection, qui est comme la marque du neant, d'où elle a esté tirée; tellement qu'en toutes creatures raysonnables il se treuve tousjours de la perfection et de l'imperfection, comme marque des deux causes d'où elles tirent leur extraction : et d'autant que tout ce qui procede de Dieu est bon et aymable, aussi tout ce qui se retreuve de bon et d'aymable en la creature raysonnable procede de Dieu, comme de sa premiere cause; et de mesme l'imperfection qui s'y treuve procede du neant, duquel elle a esté tirée et extraitte. Et ces deux visages ne se treuvent pas seulement és creatures raysonnables; mais encore en toutes les autres, tant animales que vegetantes et insensibles.

Or, comme toutes les creatures ont en soy de la perfection et de l'imperfection, cela fait que la saincte Escriture s'en sert pour nous

[1] Ressemblance.

epresenter tantost le bien et tantost le mal; et n'y en a point des-uelles elle ne se serve pour nous donner des similitudes propres our nous representer tantost l'un et tantost l'autre : aussi toutes euvent servir et estre accommodées en similitudes propres à nous epresenter, et le bien, et le mal.

La colombe est prinse en plusieurs endroicts de la saincte Escriture our nous representer la vertu, et Nostre Seigneur mesme s'en est ervi pour cela, disant à ses Apostres : *Estote simplices sicut columbæ* (Matth. 10); Soyez simples comme la colombe : nous monstrant par ces parolles qu'il vouloit que nous fussions simples pour 'attirer en nos cœurs. Mais quoy que la colombe soit prinse pour 'ordinaire pour nous representer la vertu et la perfection, si est-ce que je treuve que la mesme saincte Escriture s'en sert pour nous faire entendre la laydeur du vice et du peché. Dieu, parlant au peuple d'Ephraïm par le prophete Osée, luy dit : Vous avez erré, et vous vous estes fourvoyé comme une colombe qui n'ayant point de cœur s'est laissé séduire : *Et factus est Ephraïm quasi columba seducta, non habens cor* (Os. 7). En quoy nous voyons que l'Escriture saincte nous represente la colombe sans courage et sans generosité. Et quoy que le serpent soit un animal immonde et meschant, et lequel semble n'estre propre à rien qu'à faire du mal; si est-ce pourtant que l'Escriture s'en sert pour nous representer le bien. Nostre Seigneur a-t-il pas dit à ses Apostres : *Estote prudentes sicut serpentes* (Matth. 10); Soyez prudens comme les serpens? Et en d'autres endroits elle compare l'iniquité au venin du serpent, et d'autres fois à la queue d'iceluy. En somme, elle s'en sert pour representer, tantost le bien, tantost le mal.

La rose mesme n'est point si parfaicte qu'il ne se retreuve en elle de l'imperfection; car, quoy que le matin elle soit belle et incarnate, et jette une tres-suave odeur, si est-ce que le soir elle est toute fanée et flestrie : de sorte que l'Escriture s'en sert pour representer la volupté et les delices du monde. Car les voluptueux, vains et mondains, dit Salomon au livre de la Sapience, disent ces parolles : *Venite ergo, et fruamur bonis quæ sunt; coronemus nos rosis antequàm marcescant* (Sap. 2); Donnons-nous du bon tems, jouyssons des biens de ce monde, et nous couronnons de roses avant qu'elles se flestrissent. Ainsi elle s'en sert pour representer les delices et la mollesse de la vie mondaine, et compare souvent les choses belles et apparentes, qui sont passageres et de peu de durée, à la rose qui se flestrit et se fane sur le soir. Neantmoins Nostre Seigneur, qui est la Sapience eternelle, s'est comparé à elle, car parlant de luy, il dit : *Ego quasi plantatio rosæ* (Eccli. 24); Je suis comme une tige ou rejetton de rosier. Enfin, toutes les creatures ont en elles de la perfection et de l'imperfection, et sont propres à servir de similitudes, pour nous representer le mal et le bien.

Mais, bien que cela soit tres-veritable, je n'ay pourtant jamais treuvé en la saincte Escriture, que l'on se soit servy de la palme pour representer autre chose que la perfection, et pour donner des similitudes des choses excellentes et relevées, et semble qu'il ne se peut rien treuver en icelle de vil et mesprisable : tout ainsi que

le lys, entre les autres fleurs, semble n'avoir rien d'abject, et je n'ay jamais leu en l'Escriture, non plus que de la palme, qu'elle s'en soit servie pour representer autre chose que la perfection; ce qui ne se treuve point de toutes les autres creatures irraysonnables et vegetantes, tellement que la palme et le lys sont uniques en cela, bien qu'ils tirent leur extraction du neant, aussi bien que les autres : car Dieu en a tiré toutes choses.

De mesme, entre toutes les creatures raysonnables, il n'y a que la Saincte Vierge qui ayt eu en elle toutes sortes de biens, sans aucun meslange de mal : elle seule a esté exempte de la tare [1] du peché et de l'imperfection; elle seule a esté toute pure, toute belle, et sans macule [2], ainsi qu'il est dit au Cantique : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* (Cant. 4). Elle a esté une fleur qui ne s'est jamais flestrie ny fanée. Mais je dy seule entre toutes les simples creatures; car, quant à son Fils Nostre Seigneur, il n'estoit pas simple creature, ains Dieu et homme tout ensemble : c'est pourquoy il ne se pouvoit treuver en luy aucune chose qui fust imparfaicte, parce qu'il estoit la source de toute perfection. Mais la tres-Saincte Vierge, qui, comme les autres creatures, tient son extraction du neant, a esté seule en laquelle il ne s'est jamais treuvé d'imperfection, quoy que generalement en toutes les autres, quelles qu'elles soient, il se treuve toujours de la perfection et de l'imperfection. Et celuy qui diroit à un homme qu'il n'a aucune imperfection, seroit aussi menteur que celuy qui luy diroit qu'il n'a point de perfection; car tout homme, pour sainct qu'il soit, a de l'imperfection; et tout homme, pour meschant qu'il soit, a quelque perfection, d'autant qu'il est creé à l'imaige de Dieu, et pour ceste rayson il y a en luy quelque chose de bon; et parce qu'il est tiré du neant, pour sainct qu'il soit, il luy reste tousjours de l'imperfection.

Et cecy est si general, qu'il ne se treuve pas seulement aux creatures humaines, mais encore parmy les anges mesmes; car, avant qu'ils fussent confirmez en grace; leur perfection n'a pas esté exempte d'imperfection, l'iniquité s'est treuvée parmy eux : *Et in angelis suis reperit pravitatem* (Job 4). Et Dieu les a precipitez du ciel en enfer, parce qu'ils se sont revoltez contre luy. Or, non-seulement l'imperfection s'est treuvée parmy les anges avant qu'ils fussent confirmez en grace; mais encore depuis qu'ils ont esté confirmez en icelle : car, bien qu'ils n'ayent plus d'imperfection morale, neantmoins ils ne sont pas parfaicts d'une perfection si entiere, qu'il ne leur soit encore resté une certaine imperfection negative, laquelle toutesfois ne les rend pas desagreables à Dieu, ny ne les peut faire descheoir de la beatitude, d'autant qu'ils ne peuvent commettre aucun peché. N'est-ce pas une imperfection aux anges, de ne pas cognoistre tousjours parfaictement ce qui est de la volonté de Dieu, quoy qu'ils soient jouyssans de la claire vision de sa divinité, et qu'ils le voient face à face comme il est? Mais attendant qu'ils ayent une plus claire cognoissance de sa volonté, ils font au plus pres qu'ils peuvent ce qu'ils jugent estre

[1] Tare, *déchet*. — [2] Macule, *souillure*.

plus conforme à son divin vouloir, combien[1] qu'ils soient quelquesfois differens en cela les uns des autres : comme il advint aux anges gardiens des Perses, et des Juifs, qui debattoient l'un contre l'autre pour ce qui estoit de l'execution de la volonté de Dieu; en quoy ils commirent une imperfection sans toutesfois pecher, car ils ne le pouvoient faire, et ressembloient à ceux qui contreviennent à la volonté de Dieu, sans qu'ils le sçachent ou cognoissent, et lesquels, s'ils sçavoient que ce qu'ils font ne fust pas selon sa volonté, ils mourroient plutost mille fois que de le faire. Or la divine Sapience a voulu laisser ce deffaut aux anges, pour monstrer qu'il n'y avoit aucune creature qui n'eust en soi quelque imperfection, et qui ne portast la marque de son extraction, qui est le neant.

Tellement qu'on ne fait point de tort aux saincts, quand on raconte leurs pechez et deffauts, en escrivant leurs vertus. Mais au contraire, ceux qui escrivent leurs vies, semblent pour ceste rayson faire un grand tort à tous les hommes, de celer les pechez et imperfections des saincts, sous pretexte de les honnorer, ne rapportant pas le commencement de leur vie, crainte que cela ne diminuë ou amoindrisse l'estime qu'on a de leur saincteté. O non certes, cela n'est pas; mais au contraire, ils font tort et aux saincts, et à toute leur posterité. Tous les grands saincts, escrivant les vies des autres saincts, ont tousjours dit clairement et naïfvemeut leurs fautes et imperfections, et ont pensé, comme il est vray, faire en cela autant de service à Dieu et aux mesmes saincts, qu'en racontant leurs vertus. Le grand S. Hierosme escrivant l'epitaphe, les louanges et les vertus de sa chere fille saincte Paule, dit clairement ses imperfections, condamnant luy-mesme avec une naïfveté tres-grande quelques-unes de ses actions, faysant tousjours marcher la verité et la sincerité en escrivant ses vertus et ses deffauts, sçachant bien que l'un seroit aussi utile que l'autre : car voyant les deffauts des Saincts en lisant leurs vies, cela nous fait recognoistre la bonté de Dieu qui les leur a pardonnez, et nous apprend encore à les eviter et en faire penitence comme ils ont fait, de mesme que nous voyons leurs vertus pour les imiter.

Certes, tous les chrestiens, mais specialement les religieux, en considerant et lisant les Vies des Saincts, se devroient former sur leurs exemples, faysant comme les avettes[2], qui ne voltigent dessus les fleurs que pour y recueillir le miel et s'en nourrir, imitant le grand S. Anthoine, lequel, apres qu'il se fut retiré du monde, il s'en alloit courant les deserts parmy les grottes des anachoretes, pour remarquer et recueillir, tout ainsi qu'une soigneuse avette, le miel de leurs vertus pour s'en nourrir. Ce qu'il faysoit encore pour recognoistre ce qu'il y avoit d'imparfaict en eux, afin de l'eviter; et par ceste prattique il devint un grand sainct. Or, il se treuve souvent des ames qui font le contraire de cecy, et ressemblent, non à des abeilles, mais à des guespes, lesquelles à la verité vont bien volant sur les fleurs, mais c'est pour en tirer non le miel comme les abeilles, ains le venin; et si elles y recueillent

[1] Quoi. — [2] Abeilles.

le miel, elles le convertissent en fiel, regardant les actions du prochain, non pour en recueillir le miel d'une saincte edification par la consideration de leurs vertus, mais pour en tirer le venin, remarquant les fautes et imperfections de ceux avec lesquels ils conversent, ou mesme en lisant la Vie des Saincts, afin de prendre de là occasion de commettre les mesmes pechez et imperfections plus librement.

D'où vient que, lorsqu'on est reprins de quelque deffaut ou imperfection, l'on n'a point d'envie de s'en corriger, et l'on objecte promptement : Un tel sainct faisoit bien cela, je ne suis pas meilleur ny plus parfaict que lui. Ha! pauvres et chetives creatures que nous sommes, n'avons-nous pas assez à travailler chez nous, pour nous deffaire de nos imperfections et mauvaises habitudes, sans nous aller encore revestir de celles que nous voyons aux autres? Ne sommes-nous pas bien miserables, qu'au lieu d'eviter les deffauts et imperfections que nous voyons en nostre prochain, nous nous en servons pour nous confirmer és nostres? Certes, c'est à tres-juste rayson qu'on peut dire que les personnes qui ont ceste imperfection tiennent de la nature des guespes, d'autant que si elles ne treuvent du venin dans les fleurs, et qu'elles y recueillent le miel, elles le convertissent en fiel.

Mais il y a des ames tellement malignes et malicieuses, que non contentes de remarquer les deffauts d'autruy, pour se confirmer és leurs, elles passent encore jusques-là que de tirer de mauvaises interpretations et consequences des bonnes œuvres qu'elles voyent faire; et oultre cela, elles excitent et provoquent les autres à faire le mesme, faysant ainsi que les guespes, lesquelles, par leur bourdonnement, attirent les autres mouches à venir sur la fleur où elles ont treuvé du venin.

Et pour vous donner des exemples de cecy : Voilà un jeune homme qui entre en religion, ou une autre personne qui fait une bonne œuvre, il s'en treuvera qui censeureront ceste retraitte, ou ceste bonne œuvre, et par leurs raysons et discours, ils seront cause que plusieurs en feront de mesme. Certes, l'on peut fort à propos dire, qu'à telles personnes l'on peut tres-bien approprier ce que dit S. Gregoire des chiens, que si tost que l'un abboye tous les autres en font de mesme, sans regarder s'ils ont tort ou rayson de le faire, le faysant parce qu'ils y sont excitez et provoquez par les autres. Mais, dit ce grand sainct, ne laissez pas, pour les abboyemens des chiens, de poursuivre vostre chemin. Que le monde crie tant qu'il voudra, que la prudence humaine censeure et condamne nos actions tant qu'il luy playra; il faut tout escouter et souffrir, et ne se pas effrayer ny desister de son entreprinse, ains poursuivre son chemin fermement et fidellement. Vous voyez donc comme ceux qui regardent les actions du prochain des yeux de la prudence humaine, convertissent le miel en fiel, et tirent des mauvaises interpretations de tout.

Mais nous estonnerons-nous que le monde treuve à redire aux actions des saincts, puisque nous voyons le Sainct des saincts Nostre Seigneur (selon que le rapporte S. Matthieu au 21e chapitre de son Evangile, parlant du mystere que nous celebrons aujourd'huy, de son entrée en Hierusalem) censeuré et calomnié

des Scribes et des Pharisiens, meschans et pleins d'envie, et cela à cause des merveilles qu'il operoit, et des louanges que le peuple luy donnoit; de quoy ils conceurent une telle hayne contre luy, qu'ils resolurent de le faire mourir : *Indignati quærebant eum tenere.* O que la malice et l'ingratitude des hommes est grande, de vouloir donner la mort à celuy qui leur vouloit donner la vie! Dans quel aveuglement estoient ces miserables Scribes et Pharisiens, de hayr celuy qui leur faysoit tant de bien! Mais helas! toute leur hayne ne procedoit d'autre cause, sinon de ce que ceste grande lumiere de la vie tres-saincte de Nostre Seigneur leur esblouyssoit les yeux, que ses vertus condamnoient leurs vices, et que son extresme pauvreté et humilité estoit contraire à leur avarice et à leur orgueil : voilà pourquoy ils prinrent resolution de le faire mourir, et d'une mort tres-honteuse, suivant ce qui en avoit esté predit : *Morte turpissima condemnemus eum* (Sap. 2).

Mais Nostre Seigneur, qui estoit venu au monde pour nous donner exemple de ce que nous devons faire, quoy qu'on ayt murmuré de luy, a tousjours voulu perseverer en la prattique d'une tres-profonde humilité; c'est pourquoy, voulant aujourd'huy faire son entrée royale en la ville de Hierusalem, il choysit, selon que le rapportent les Evangelistes, une asnesse et un asnon.

Il y a plusieurs raysons pour lesquelles il fit choix de cest animal; mais je me contenteray de vous en dire trois : dont la premiere est que cest animal est humble; la seconde, qu'il est patient; et la troisiesme, qu'il se laisse charger comme on veut. Or, avant que de passer plus oultre, il me faut dire un mot du sens litteral.

Les anciens Peres disputent si Nostre Seigneur monta dessus l'asnesse ou dessus l'asnon, et sur cecy il y a une grande varieté d'opinions; mais neantmoins la plus probable est qu'il monta dessus tous les deux, ce qui ne fut pas sans mystere; d'autant que l'asnesse, qui avoit desja porté le joug, representoit le peuple Juif, et l'asnon, qui ne l'avoit jamais porté, le peuple Gentil : car il est vray que Dieu avoit desjà chargé le peuple Juif du joug de sa saincte loy, mais les Gentils ne l'avoient pas encore reçeue, et Nostre Seigneur venoit pour leur imposer son joug, et leur donner sa loy; c'est pourquoy, disent quelques docteurs, il monta non-seulement dessus l'asnesse, mais encore dessus l'asnon.

Voyons maintenant les raysons pour lesquelles Nostre Seigneur choysit cest animal : la premiere donc, c'est parce qu'il est humble. Il est vray qu'il est lourd, paresseux et pesant; mais aussi il n'a point d'orgueil ny de vanité, et n'est point comme le cheval, qui est fier et orgueilleux : et pour cela l'homme vain et superbe est comparé aux chevaux, qui sont fiers et morgans [1]; car non-seulement ils donnent des ruades, mais encore ils mordent et il s'en treuve quelquesfois de si furieux qu'on ne les ose approcher. Et partant Nostre Seigneur, qui vouloit destruire l'orgueil, ne se voulut pas servir du cheval pour faire son entrée, mais il voulut choysir entre les animaux le plus simple et le plus humble; car il ayme grandement l'humilité et la bassesse, et il n'habite, ny ne

[1] Morgant, qui a de la *morgue*.

repose que dans le cœur humble et simple. Voulant donc nous donner des exemples de ceste vertu, il a choysi ceste monture si remplie d'abjection pour le jour de son triomphe. Il s'est humilié et aneanty soy-mesme : *Exinanivit semetipsum* (Philip. 2). On ne l'a point humilié ny mesprisé, c'est luy-mesme qui s'est abaissé, et qui a fait choix des abjections : car, luy qui estoit en tout et par tout esgal à son Pere eternel, sans laisser d'estre ce qu'il estoit, a choysi d'estre le rebut et le reject de tous les hommes. Et bien qu'il se fust humilié de la sorte, il pouvoit neantmoins dire qu'il estoit esgal à son Pere, et au Sainct-Esprit, ayant la mesme substance, la mesme puissance et sapience que le Pere et le Sainct-Esprit, et cela sans faire aucun tort. O non certes, mes cheres ames, nostre divin Sauveur n'eust point fait de tort à son Pere eternel, quand, au plus fort de ses mespris et humiliations, il eust dit : Je suis aussi puissant que mon Pere, aussi bon que le Sainct-Esprit, d'autant qu'il estoit en tout et partout esgal à eux. Et en ceste gloire, il s'est humilié et a fait son entrée en Hierusalem monté dessus une asnesse et dessus un asnon, couvert des pauvres manteaux des Apostres. Et c'est ce triomphe d'humilité que chante ce divin poëte, le royal prophete David en ses psalmes (Psal. 7). Le Seigneur, dit-il, a bandé son arc, et a decoché ses flesches d'amour dans le cœur du peuple d'Israël, et tous ont esté esmeus de sa venuë, et ont chanté : *Hosanna filio David;* Beny soit le fils de David : *Benedictus qui venit in nomine Domini* (Psal 117); Beny soit celuy qui vient au nom du Seigneur : car il a, par sa douceur et par son humilité, captivé tous les cœurs du peuple d'Israël, au lieu que s'il fust entré en quelque autre équipage, il les eust tous effrayez. La premiere rayson donc pour laquelle Nostre Seigneur choysit cest animal pour faire son entrée en Hierusalem, c'est qu'il est humble.

La seconde rayson, c'est parce qu'il est grandement patient, d'autant qu'il souffre qu'on le batte et qu'on le mal-traitte, sans se plaindre ny sans que pour cela il en oublie jamais sa creiche : il ne se plaint point, il ne mord point, ny ne donne d'ordinaire des ruades, mais il endure tout avec une grande patience.

Nostre Seigneur a tellement aymé ceste vertu, qu'il s'est voulu donner luy-mesme aux hommes pour miroir et exemple d'icelle, car il a souffert qu'on l'ayt battu et mal-traitté avec une patience invincible; il a enduré tant de blasphemes, tant d'injures et de calomnies sans jamais se plaindre.

Or, l'humilité a une si grande convenance et rapport avec la patience, qu'elles ne peuvent subsister l'une sans l'autre; et celuy qui veut estre humble, il faut qu'il soit patient pour supporter les mespris, censeures et reprehensions que les personnes humbles doivent souffrir : de mesme, pour estre patient, il faut estre humble; car l'on ne sçauroit supporter longuement les travaux et les adversitez de ceste vie sans avoir l'humilité, laquelle nous rend doux et patiens. Nostre Seigneur donc, voyant ces deux qualitez en cest animal, il le choysit plutost que nul autre pour faire son entrée en Hierusalem.

Le troisiesme motif qu'il eut encore de choysir cest animal, fut parce qu'il est obeyssant, et se laisse charger comme l'on veut, et

autant que l'on veut, sans respugnance, et sans secouer en aucune maniere le fardeau qu'on luy impose; mais porte le faix qu'on luy met sur le dos avec une sousmission et souplesse tres-grande. Certes, Nostre Seigneur ayme tellement l'obeyssance et souplesse, qu'il a voulu luy-mesme nous en donner l'exemple; il a porté par obeyssance le pesant fardeau de nos iniquitez, dit le prophete Isaïe : *Verè languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit* (Isa. 35); ayant voulu souffrir pour icelles tout ce que nous avons merité, pour satisfaire à la justice de son Pere eternel. O qu'heureuses sont les ames qui sont obeyssantes et sousmises, et qui se laissent charger comme on veut, se sousmettant à toutes sortes d'obeyssances, sans replique ny excuse, supportant de bon cœur le joug et le fardeau qu'on leur impose!

Certes, si nous voulons estre dignes de porter Nostre Seigneur, il faut que nous soyons revestus de ces quatre qualitez : d'humilité, de patience, d'obeyssance et sousmission; et alors Nostre Seigneur montera en nos cœurs, et comme un divin escuyer, il nous conduira selon sa tres-saincte volonté.

Nostre Seigneur donc voulant choysir l'asnesse pour sa monture, il envoya deux de ses disciples en un petit village qui estoit proche, leur disant : *Ite in castellum, quod contra vos est; et statim invenietis asinam alligatam, et pullum cum ea : solvite, et adducite mihi; et si quis vobis aliquid dixerit, dicite, quia Dominus his opus habet* (Matth. 21); Allez en ce village prochain, et desliez l'asnesse et l'asnon que vous y treuverez, et me les amenez; et si quelqu'un y treuve à redire, dites-leur que le Seigneur en a besoin. Ce qu'entendant, ils sortirent à l'instant, et allerent où leur bon Maistre les envoyoit, et ayant deslié ces animaux ils les luy amenerent.

Les Evangelistes ne disent pas les noms de ces deux disciples; c'est pourquoy on ne les sçayt pas : mais je remarque sur ce subjet que ces deux Apostres furent grandement simples et obeissans à faire ce que Nostre Seigneur leur disoit sans aucune replique. Ne luy pouvoient-ils pas bien dire : Vous nous dites que nous vous amenions ces deux bestes; mais comment cognoistrons-nous que ce sont celles que vous voulez? n'y a-t-il que celles-là dans ce village? Nous les laissera-t-on bien amener? et plusieurs autres semblables raysons que la prudence humaine leur pouvoit fournir en telle occasion. Certes, il y a des ames si refleschies, qu'elles treuvent tousjours mille repliques à faire sur toutes les choses qu'on leur donne : elles ont tant de regards, elles font tant d'interpretations, l'on ne void en elles aucune sousmission; et ce deffaut est cause qu'elles vivent en de perpetuelles inquiettudes. Mais ces Apostres firent ce qui leur estoit commandé sans aucune replique, parce qu'ils estoient obeyssans, et qu'ils aymoient l'obeyssance; car c'est une marque qu'on n'ayme pas le commandement, quand on treuve sur iceluy tant de repliques à faire. Mais j'ay desjà parlé de cela, et je me souviens fort bien de vous avoir donné l'exemple d'Eve, qui apporta tant de difficultez sur le commandement que Dieu leur avoit fait, de ne pas manger du fruict de l'arbre de la science du bien et du mal, disant au serpent : Dieu

nous a deffendu de ne point regarder ny toucher ce fruict; voulant par là faire entendre que le commandement estoit hors de rayson, rude et difficile à garder. Certes, une ame qui n'a point d'amour à l'obeyssance ne manque jamais de repliques et de raysons pour ne pas faire la chose commandée, ou bien pour y faire voir de grandes difficultez. Vous verrez par exemple une personne dans le monde à laquelle on ordonnera de frequenter les sacremens, et s'adonner aux exercices de devotion : O Dieu, dira-t-elle, que pensera-t-on, si l'on me void faire l'orayson, me confesser et communier souvent? Hé! de quoy vous mettez-vous en peine? allez simplement, et faites ce qu'on vous commande.

Nostre Seigneur sçavoit bien qu'il se treuveroit des personnes qui demanderoient à ses disciples ce qu'ils vouloient faire de ces bestes, et où ils les vouloient mener; c'est pourquoy il leur dit : Si quelqu'un veut vous empescher de les amener, dites-leur : *Quia Dominus his opus habet*; Que le Seigneur en a besoin; et ils les laisseront aller. Ils s'en allerent donc avec ces parolles de leur bon Maistre, et firent ainsi qu'il leur avoit ordonné.

Mais remarquez, je vous prie, ceste parolle : Le Seigneur en a besoin, car c'est une parolle generale, laquelle on doit dire à tous ceux qui nous veulent empescher de faire ce qui est de la volonté de Dieu. Pourquoy jeusnez-vous, allez-vous à confesse, et communiez-vous si souvent? disent les sages du monde; dites-leur : Parce que le Seigneur en a besoin, c'est-à-dire, que le Seigneur le veut ainsi. Pourquoy entrez-vous en religion? à quel propos s'aller enfermer dans un cloistre comme dans une prison? Le Seigneur en a besoin. Pourquoy se faire pauvre et se reduire à la mendicité? Le Seigneur en a besoin. En somme, l'on se doit servir de ceste parolle pour respondre à tous ceux qui nous voudroient empescher d'accomplir la volonté de Dieu.

Je considere de plus que Nostre Seigneur commanda qu'on desliast ces bestes pour les luy amener; pour nous monstrer que si nous voulons aller à luy, il faut souffrir qu'on nous deslie des liens de nos pechez, de nos passions, inclinations, habitudes et affections depravées, qui nous empeschent de le servir et d'aller à luy.

Les Apostres donc, ayant deslié l'asnesse et l'asnon, les couvrirent de leurs manteaux, puis Nostre Seigneur monta dessus, et fit en ceste abjection et humilité son entrée triomphante en Hierusalem; confondant ainsi le monde, qui renverse toutes ses maximes, et ne veut embrasser son humilité et mespris : car, bien que Nostre Seigneur crie et recrie : *Beati pauperes spiritu, beati pacifici, beati mites, beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam* (Matth. 5); Bien-heureux sont les pauvres d'esprit, les pacifiques, les debonnaires, et ceux qui souffrent persecution pour la justice, le monde tient tout le contraire, et ne cesse de dire que malheureux sont les pauvres et ceux qui souffrent, et que ceux-là sont bien-heureux qui ont beaucoup de biens et de possessions; et ainsi du reste. Mais Nostre Seigneur renverse aujourd'huy toutes ces mal-heureuses maximes, faysant son entrée royale à Hierusalem, non comme les princes du monde, qui, voulant entrer en

quelque ville, le font avec tant de pompe et d'appareil : il n'a autre monture qu'une asnesse, couverte des vils et pauvres manteaux de ses Apostres. O qu'heureuses sont les ames que Nostre Seigneur choysit pour sa monture, et lesquelles sont couvertes des habicts des Apostres, c'est-à-dire revestuës des vertus apostoliques; car elles sont capables de porter nostre divin Sauveur, et d'estre conduictes par luy! Bien-heureuses sont les ames qui en ceste vie s'exercent en l'humilité; car elles seront exaltées là haut au ciel. Bien-heureuses sont celles qui s'exercent en la patience, car elles auront une paix qui sera perpetuelle; et pour leur obeyssance, elles recevront un comble de benedictions en ceste vie, et beniront eternellement le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit en l'autre. Dieu nous en fasse la grace. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

AUTRE SERMON POUR LE JOUR DES RAMEAUX.

QUE LA VIE DE L'HOMME SUR LA TERRE EST UNE GUERRE, ET COMME NOUS NOUS Y DEVONS COMPORTER.

In crastinum autem, turba multa, quæ venerat ad diem festum, cum audissent quia venit Jesus Hierosolymam, acceperunt ramos palmarum, et processerunt obviam ei.

Le lendemain, une grande multitude de peuple qui estoit venuë pour celebrer la feste, ayant ouy que Jesus venoit en Hierusalem, ils prinrent des rameaux de palmes, et allerent au devant de luy.

(*Joan.* 12.)

NOSTRE SEIGNEUR avoit receu ceste courtoise cene ou souper des Bethaniens, six jours avant sa passion, auquel se treuva Marie et Marthe, et mesme le Lazare ressuscité, quand le cinquiesme jour avant sa glorieuse et douloureuse mort, comme vray agneau paschal, il se fait amener et l'asnon et l'asnesse pour se monstrer, afin de venir faire, en cest humble equipage, l'incomparable et glorieux triomphe en Hierusalem, duquel l'Eglise celebre aujourd'huy la bien-heureuse memoire, triomphant ainsi humblement pour la victoire, laquelle ne se devoit remporter qu'avec humilité. Le peuple ouyt dire la venuë de Nostre Seigneur, et tout ésmeu de joye et d'allegresse, luy vint au devant avec des branches de palmes, et des fleurs d'olives, en signe d'honneur et victoire, jettant mesme leurs robbes et vestemens au chemin, comme pour luy tapisser le passage, et luy faire une magnifique entrée pour le mettre en possession de son royaume, chantant: *Hosanna filio David*, comme un Vive le roy! beny soit celuy qui vient roy en Israël au nom du Seigneur.

Qui me donnera maintenant la grace de vous si bien dire et expliquer la douce nouvelle que la venuë de Nostre Seigneur doit bientost faire en vos consciences par la saincte communion, que vous luy alliez au devant par desir et devotion, jettant les robbes de vos

ames, et les rameaux de vos affections par mortification ? O que ce seroit bien faire la memoire de ce glorieux triomphe ! puisque nous triompherions nous-mesmes de nostre plus grand ennemy, qui est nostre chair, comme vrays enfans et heritiers de ceste auguste et triomphante Majesté du Sauveur. Mes freres, c'est ce que je desire faire aujourd'huy, et que toutesfois je ne puis, si Nostre Seigneur mesme ne monte sur ma langue, comme sur l'asnesse, pour l'addresser et conduire dans la Hierusalem de vos consciences, de quoy afin d'obtenir la grace, employons-y la faveur de Nostre glorieuse Dame sa saincte Mere, disant : *Ave, Maria.*

Cest incomparable miroir de patience, que Dieu appelle par honneur son serviteur, Job, en son 7e chapitre, dit une sentence digne d'eternelle memoire : *Militia est hominis vita super terram;* La vie de l'homme est une guerre continuelle sur la terre. Elle est une guerre pour les malheurs qui l'accompaignent ; elle est une guerre pour le peu ou point de repos qu'il y a ; elle est une guerre pour l'incertitude de l'evenement d'icelle.

Ce seroit quelque chose de plus doux, s'il eust dit : *Vita hominis est in militia super terram;* La vie de l'homme est en guerre sur la terre : car encore se treuve-t-il des gens qui ont le repos et leur ayse en guerre, de quoy font foy ceux qui s'y enrichissent et engraissent, et, butinant ores [1] sur celuy-cy, ores sur celuy-là, ils ne pensent pas autre chose, sinon que ceste horrible et affreuse megere, la guerre, ceste ruyne commune des respubliques, ceste perte de l'estat, soit une favorable occasion de s'accommoder en vollant, pillant, saccageant, assassinant impunement, et s'y jouant aux despens du pauvre homme, comme l'on feroit au roy despouillé, avec toute sorte de liberté, sans crainte de la justice, laquelle, se ressentant fort de sa vieillesse en nostre miserable aage, est tres-foible en tout tems, mais principalement en tems de guerre.

Si donc Job eust dit : *In militia est vita hominis super terram:* La vie de l'homme est en guerre sur la terre, encore eust-on pensé d'y avoir quelque repos ; mais non, il dit que la mesme vie est une guerre ; c'est bien nous oster toute esperance de paix : *Militia est vita hominis super terram.*

S'il eust dit que nostre vie a la guerre continuelle sur la terre, encore eust-ce esté moins, car on peut bien avoir la guerre, et avoir son ayse ; on peut remporter tant de victoires, on peut estre si fort, qu'on n'ayt point subjet de craindre. Mais quand il dit : *Militia est vita hominis;* La vie de l'homme est une guerre, il veut dire, non-seulement que nous sommes en guerre, mais que nous-mesmes nous sommes guerre, c'est-à-dire, que nous nous faysons la guerre à nous-mesmes : *Militia, etc.* Et de vray, qui regardera bien les diversitez de mouvemens, et les assauts que fait l'esprit contre la chair, je suis asseuré qu'il dira, que *Militia, etc.*, puisque toujours et en tout tems, *caro concupiscit adversus spiritum* (Galat. 5), la chair convoite contre l'esprit. Et vrayement c'est

[1] Tantôt.

rande pitié que de ceste guerre : car estant entre de si grands mys, comme l'esprit et la chair, y a-t-il rien de plus deplorable? ;. Paul, se lamentant de ceste guerre, apres avoir descrit au long es assauts qu'il sentoit en soy-mesme, il s'escrie : *Infelix ego homo, uis me liberabit de corpore mortis hujus* (Rom. 17)? Qui me desivrera de ceste chair mortelle? car je ne m'en peux deffaire. Que eray-je? dit l'ame combattante : ceste chair est ma chere moitié, 'est ma sœur, c'est ma chere compaigne, née avec moy, nourrie ıvec moy; et toutesfois elle me fait une si cruelle guerre! comme na sœur, je la devrois suivre; comme adversaire, je la dois fuyr. Helas, mon Dieu! si je la caresse, elle me tuë; si je la tourmente, e me sens de l'affliction; si je ne l'ayme, je suis mal; si je l'ayme, e suis pis: *Quis me liberabit, etc.* Michée, parlant de ce combat, lit : *Ab ea quæ dormit in sinu tuo, custodi claustra oris tui* Mich. 7); Garde-toi de celle qui dort en ton sein, c'est-à-dire ne ie fie point en elle, pourquoy? *Inimici hominis domestici ejus* Matth. 10); Les ennemys de l'homme sont avec luy.

Il est indubitable, que si l'esprit n'avoit affaire qu'avec la chair seulement, il en seroit bien-tost le vainqueur; car il est beaucoup plus fort et adroit : *Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma* (Matth. 14); L'esprit est prompt, et la chair est infirme. Mais quoy? ceste chair est confederée avec deux autres puissans princes : le monde et le diable : *Mundus, caro, dæmon, diversa movent prælia;* Le monde, la chair et le diable, suscitent divers combats : si l'un de ces trois est si fort et puissant, que sera-ce des trois ensemble? *Funiculus triplex difficile rumpitur;* Le lyen à trois cordons est difficile à rompre, dit l'Ecclesiaste (Cap. 4).

Mais encore seroit-ce peu, si ceste chair n'avoit point d'intelligence dans nostre ame; car c'est chose certaine que jamais nous ne serions vaincus : *Debilis est hostis qui non vincit nisi volentem;* L'ennemy est foible qui ne nous peut vaincre si nous ne voulons, dit un de nos Peres. Mais quoy? toute place, disoit un grand prince, où le soleil peut aller, n'est pas imprenable, et maintenant, par tout là où quelqu'un peut aller à double, on y peut aller armé.

Ceste chair prattique, ores l'entendement, ores la volonté, ores l'imagination, lesquels se bandant contre la rayson, livrent bien souvent la place, et font division et mauvais offices à la rayson. Mon Dieu, quels stratagemes font nos ennemys contre nous! *Domine, quid multiplicati sunt qui tribulant me? multi insurgunt adversum me* (Psal. 3); Seigneur, pourquoy se sont multipliez ceux qui m'affligent? Plusieurs s'eslevent contre moy. Ceste chair alleche la volonté ores par des playsirs, ores par des richesses; ores elle nous met des imaginations de pretentions, ores en l'entendement une grande curiosité, et le tout sous pretexte de bien : comme dans un cheval troyen, elle y fourre le mal, et met la sedition en nostre pauvre ame, au moyen de quoy elle la suppedite [1]. Sçavez-vous pas comme le diable tenta Eve, et comme il tenta Nostre Seigneur, etc.

[1] Débilite, soumet, *met sous ses pieds*.

Ce mauvais enfant Absalon, se tenant à la porte du palais de son pere, là il flattoit et corrompoit le peuple, et enfin fit si bien par ses secretes menées, qu'il fit la guerre et chassa son pere de son siege : ainsi le corps demeure tousjours à la porte; car, *nihil est in intellectu quod prius non fuerit in sensu*, rien n'entre dans l'esprit, qu'il n'ayt premierement passé par les sens; et là corrompt les objects, prattique ores en ceste façon, ores en l'autre, et ainsi se rend le plus fort. Que diray-je plus? ceste chair a intelligence en nous-mesmes, que pourveu qu'elle cognoisse nos forces, incontinent elle nous ruyne. Qui diroit jamais qu'elle nous ostast les sainctes vertus, et nous les rendit ennemyes? mais que pensez-vous? si elle cognoist qu'il y en ayt en nous, elle sollicite tant que nous nous en vantons, et nous en prisons, et par ce moyen elles deviennent poison. Car estant comme le mouts et le bon vin doux, si elles sont esventées, elles s'aigrissent. Ainsi Dalila fit dire à Samson, quoy qu'il fist le fin, en quoy estoit sa force, et tout incontinent la luy enleva (Jud. 16). O mes freres, *Caro concupiscit adversus spiritum, etc.*, la chair convoite continuellement contre l'esprit; l'esprit engendre tant de bons desirs, la chair tant de mauvais, et les uns combattent si asprement les autres, que bien souvent, comme celuy qui a la collique, on crie : *Quis me liberabit à corpore mortis hujus?* Qui me deslivrera du corps de ceste mort? comme il est dit de Rebecca, etc. Voyez-vous la guerre dangereuse de nostre vie : *Milita est vita hominis super terram?*

Que si ainsi est, que ferons-nous, mes freres? d'appaiser l'ennemy, il n'est pas possible : il est inexorable, car qui plus le flatte, plus l'aigrit : *Qui amat animam suam, perdet eam* (Joan. 19); Qui ayme sa vie, la perdra. *Cùm loquebar illis, impugnabant me gratis* (Psal. 119); Quand je leur parlois, ils me contredisoient sans cause, et ne vouloient point entrer en rayson. Qui veut fuyr, ne peut, car on ne se peut fuyr soy-mesme : que ferons-nous?

Courage, il faut combattre : *Accingere gladio tuo super femur tuum, potentissime* (Psal. 44); Prenons le glaive en la main. *Nemo coronabitur, nisi qui legitime certaverit* (II. Tim. 2); Nul ne sera couronné, qui n'ayt vaillamment combattu. Que si nous nous treuvons foibles, à l'occasion de nos factions domestiques, il ne faut pas perdre courage pour cela, mais appeller quelque secours, et faire quelque allyance.

Or, je ne sçache que quatre potentats en tout l'univers : le monde avec toutes ses ambitions, honneurs, pompes et vanitez; l'enfer avec tous ses diables; la chair avec toutes ses voluptez, delices, playsirs et passe-tems; Nostre Seigneur avec tous ses anges et les saincts. A qui nous addresserons-nous? le diable et le monde sont confederez à la chair, et voilà leur mot du guet : *Mundus clamat : Deficio; dæmon clamat : Decipio; caro clamat : Inficio; Christus clamat : Reficio;* Le monde crie : Je defauds[1]; le diable crie : Je deçoy; la chair crie : Je corromps; et Jesus crie : Je fortifie. Il faut se ranger au party de Nostre Seigneur, et ainsi nous aurons la victoire sur nous-mesmes; alors nous pourrons dire : *Dominus mihi*

[1] J'affaiblis.

adjutor ; non timebo quid faciat mihi homo (Psal. 117) ; Le Seigneur est mon secours, je ne craindray point ce que me fera l'homme.

Mais il faut avoir quatre conditions, et observer quatre choses. Premierement, il faut combattre nostre appetit sensuel, et nos affections : qui sent l'ennemy mettre l'escalade du costé de la luxure, il faut qu'il fuye les occasions et les compaignies, et qu'à la moindre pensée il donne l'alarme à la garnison ; il faut recourir aux disciplines, jeusnes et haires. Qui sent l'assaut de l'avarice, il faut qu'il coure à l'aumosne, et à la consideration de la vanité des biens de ce monde. Qui se sent porté à la vengeance, il faut qu'il recoure à l'amitié et douceur. Enfin il faut faire la ronde cent fois le jour en ceste petite citadelle, et la renforcer, ores de çà, ores de là, et mettre des sentinelles aux yeux et à la bouche, aux aureilles, aux mains, et à l'odorat, et ne laisser entrer aucune chose qui ne sçache prononcer Scibbolleth [1], et craindre tousjours, suivant le dire de Job : *Verebar omnia opera mea, sciens quoniam non parceres delinquenti* (Job. 9) ; Je craignois en toutes mes œuvres, parce que vous punissez les defaillans. *Vigilate*, veillez, dit Nostre Seigneur. *Non coronabitur, nisi qui legitime certaverit ;* Nul ne sera couronné, qu'il n'ayt vaillamment combattu.

Secondement, il faut avoir une grande deffiance de soy-mesme, et dire souvent : *Miserere mei, quoniam infirmus sum* (Psal. 6) ; Ayez pitié de moy, car je suis infirme. *Non sumus sufficientes cogitare*, etc. (II. Cor. 3) ; Nous ne pouvons rien de nous-mesmes, pas seulement avoir une bonne pensée.

Tiercement, une grande confiance en Nostre Seigneur : *Sed omnis sufficientia nostra ex Deo est* (*Ibid.*) ; Car toute nostre vertu et capacité est de luy. *Perditio tua ex te, Israel : tantummodo in me auxilium tuum* (Os. 13) ; Ta perdition vient de toy, Israël ; mais de moy seulement vient ton salut.

Quatriesmement, une grande diligence à nous servir des moyens que Nostre Seigneur nous a mis en main, pour monstrer que nous nous fions en luy, non pas en nous. Or, il y en a deux principaux : le premier est l'orayson ; avez-vous besoin de force ? *Petite, et accipietis*, Demandez et vous recevrez ; avez-vous besoin de refuge ? *Pulsate, et aperietur vobis ; vigilate et orate*, Heurtez, et l'on vous ouvrira, veillez et priez. Meditez la passion. Le second sont les sacremens : *A fructu frumenti, vini, et olei sui multiplicati sunt* (Psal. 4) ; Par le fruict du froment, du vin et de l'huyle, ils ont esté multipliez. Ces moyens corroborent l'ame. Vous vous ressouvenez bien, mes venerables sœurs, de vostre glorieuse mere saincte Claire. Estant un jour en sa ville d'Assise, ville illustre pour ses deux beaux fleurons, assiegée, elle se fit porter aux murs, y fit apporter le sainct Sacrement, et fit ceste orayson à Dieu : *Ne tradas bestiis animas confitentium tibi, et custodi famulas tuas, quas pretioso tuo sanguine redemisti ;* Seigneur, ne livrez point aux bestes les ames de celles qui vous servent, et gardez vos servantes que vous avez

[1] Allusion à ce que les Ephraïmites, ennemis de Jephté, se firent connaître malgré eux des Galaadites, parce qu'ils ne purent prononcer *Scibbolleth*, mais *Sibboleth* (Jud. 12).

racheptées par vostre sang precieux. Les Sarrasins s'enfuyrent, ceux qui escaladoient perdirent la vuë. Ha! la frequentation de ce sacrement chasse les ennemys externes et internes. C'est chose honteuse de voir le peu d'estat qu'on en fait; il me semble que l'Eglise dit les parolles de Job : *Quis mihi tribuat, ut sim juxta menses pristinos, secundùm dies quibus Deus custodiebat me, sicut fui in diebus adolescentiæ meæ, quoniam secreto Deus erat in tabernaculo meo* (Job. 29)? Qui me donnera que je sois semblable au tems passé de mes premieres années, et comme j'ay esté en mon commencement, et és jours de mon adolescence, esquels Dieu me gardoit, lors que secrettement il habitoit avec moy en mon tabernacle? Il faut que je vous dye que *cum sancto sanctus eris*, qu'avec le Sainct vous serez sainct. O certes! celuy qui se munit souventesfois de ceste viande celeste, il peut bien dire : *Dominus illuminatio mea, quem timebo? Dominus protector vitæ meæ, a quo trepidabo* (Psal. 26)? Le Seigneur est ma lumiere, que craindray-je? Le Seigneur est le protecteur de ma vie, de qui auray-je peur? *Nam, et si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebit cor meum;* Parce que, quand je cheminerois au milieu de l'ombre de la mort, mon cœur ne craindra point. Ainsi faut-il faire pour bien combattre, ainsi faut-il faire pour estre victorieux.

Nostre vie n'est pas seulement en guerre, ny n'a pas seulement la guerre, mais une guerre propre, *militia*, etc. Puis que la chere moitié de nostre vie nous fait la guerre par tant de menées, excitant sedition en nostre ame, ainsi qu'Absalon, et nous trompe comme Dalila, faire la paix, nous ne pouvons; reculer encore moins : il faut donc combattre; que si nous sommes foibles, regardons de prendre secours. Le mot du guet, et la devise de la banniere monstrent le peuple de Hierusalem; la cognée avec les cousteaux monstrent qu'on est en guerre; coupant les branches d'arbres, ils monstrent qu'il faut combattre la concupiscence; ce qu'ils jettent leurs vestemens aux pieds de Nostre Seigneur, monstre qu'ils n'ont nulle confiance en eux-mesmes, comme s'ils vouloient dire : *Non nobis*, etc. (Psal. 115); ce qu'ils crient : *Hosanna*, monstre qu'ils se fient en la seule protection divine, et se veulent servir du premier moyen; ce qu'ils vont jusques au mont des Olives, et qu'ils le meinent dans leur ville, monstre la reception que nous luy devons faire. En ceste façon nous pourrons porter les palmes comme eux en signe de victoire, vainqueurs de nostre chair, que nous porterons comme trophée aux pieds de l'Agneau qui y regne, comme à celuy pour qui et en qui nous aurons triomphé, qui est Jesus-Christ, qui vit et regne és siecles des siecles, et vous benisse. *Amen.*

DIEU SOIT BENY. — VIVE JESUS!

SERMON POUR LE JOUR DU VENDREDY-SAINCT.

Jesus Nazarenus Rex Judæorum.
Jesus de Nazareth Roy des Juifs. (*Joan.* 19.)

D'AUTANT que nous avons fort peu de temps pour parler de la Passion, par laquelle nous avons tous esté racheptez, je ne prendray maintenant pour subjet de ce que j'ay à vous dire, que les parolles du tiltre que Pilate fit escrire sur le haut de la croix : *Jesus Nazarenus Rex Judæorum ;* Jesus de Nazareth Roy des Juifs; parolles esquelles [1] sont comprises toutes les causes de la passion de Nostre Sauveur, qui sont specialement reduittes à deux : car, bien qu'il y ayt quatre parolles, elles ne signifient pas toutesfois quatre causes de sa mort, ains seulement deux, dont la premiere est comprise en ces deux parolles : JESUS NAZARENUS. *Jesus* veut dire *Sauveur*, et pour nous sauver il falloit que Nostre Seigneur mourust, et qu'il fust Nazareen, qui signifie *fleury*, c'est-à-dire qu'il fust fleurissant en toutes sortes de vertus et perfections, sainct, innocent et sans tache aucune de peché ; car s'il eust esté pecheur, il ne nous eust peu sauver.

La seconde cause de la mort de Nostre Seigneur est comprise en ces deux autres parolles : REX JUDÆORUM, *Roy des Juifs : Juif* signifie *confessant;* il est donc Roy des Juifs, c'est-à-dire, de ceux-là seulement qui le confesseront estre Fils de Dieu, et leur liberateur : et pour sauver ses confessans, c'est-à-dire ceux qui croiront en luy, il est mort; ouy, il est veritablement mort, et de la mort de la croix; il est mort, parce qu'il estoit *Sauveur, Sainct*, et *Roy des Juifs*, et pour le salut de ceux-là seulement qui le confesseront.

Or il faut sçavoir, que tout ce qui est arrivé en la mort de Nostre Seigneur, nous a esté signifié en l'Ancien Testament par plusieurs figures et similitudes, et entre autres par le serpent d'airain que Moyse fit eslever dans le desert dessus une colomne, pour garantir les Israëlites de la morsure des serpens. Dieu ayant retiré les Israëlites de la servitude d'Egypte pour les conduire en la terre de promission, sous la conduitte de ce grand capitaine Moyse, il survint un grand accident; car il se leva et sortit de ta terre plusieurs petits serpens dans le desert où ils estoient, qui les mordoient, non d'une morsure qui fust fort picquante ou douloureuse, mais certes qui estoit grandement dangereuse, parce qu'elle estoit si veneneuse, qu'infailliblement tous les pauvres Israëlites en fussent morts, si Dieu, par sa bonté et providence infinie, ny eust pourveu : car Moyse, voyant ce pitoyable accident, s'addressa à luy pour demander quelque remede à ce malheur, et il luy commanda de faire un serpent d'airain, et l'eslever dessus une haute colomne, luy promettant que tous ceux qui le regarderoient, estant mordus de serpens, seroient gueris. Ce que Moyse executa promptement, commandant aux Israëlites que tous ceux qui seroient mordus des ser-

[1] Dans lesquelles.

pens jettassent soudain les yeux sur ceste colomne, ce que faysant ils estoient à l'instant gueris; mais ceux qui ne le vouloient pas regarder mouroient miserablement : car il n'y avoit point d'autre moyen pour guerir que celuy-là. O que bon et misericordieux fut le Dieu d'Israel (dit un grand sainct) d'avoir pourveu à Moyse d'un tel remede pour la guerison de son peuple! Mais remarquez, je vous prie, que cecy nous represente bien la cause de la mort de Nostre Seigneur.

Lors que Dieu crea l'homme, nous estions comme les enfans d'Israel, qu'il retira de la servitude d'Egypte; car il nous avoit preservez du peché, ayant conduict nos premiers parens dans ceste terre de promission du paradis terrestre, où il les avoit mis douez de la justice originelle. Mais voicy arriver un estrange accident, c'est qu'il s'esleva en ce lieu des serpens qui les mordirent, et lesquels apres se sont tellement espanchez sur la terre, que nous en avons tous esté mordus; je dy tous, car il n'y a aucune creature qui se puisse dire exempte d'une telle morsure, c'est-à-dire du peché originel et actuel; et s'il y a quelqu'un qui se dise exempt de peché, il est menteur, dit le bien-aymé disciple de Nostre Seigneur. *Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non est* (I. Joan. 1). Or neantmoins je scay bien que la Saincte Vierge n'a point esté morduë de ce serpent infernal : c'est chose toute claire et manifeste qu'elle n'a jamais contracté aucun peché originel ny actuel, ayant esté privilegiée par dessus toutes les creatures humaines, d'un privilege si grand et si singulier, et lequel n'estoit deu qu'à celle qui estoit destinée de toute eternité pour estre Mere de Dieu. C'est pourquoy, puis qu'il ny a eu qu'elle seule exempte du peché, nous pouvons bien dire, que tous ont esté mordus du serpent; mais d'une morsure si veneneuse, que nous en fussions tous morts, et d'une mort eternelle, si Dieu, par son infinie bonté et misericorde, n'eust pourveu à un si grand inconvénient : ce qu'il a fait d'une façon tres-admirable, sans y estre esmeu d'aucune autre cause que de son infinie bonté et misericorde; et pour cela, il ordonna que son Fils mourust, et qu'il fust, comme un divin serpent, eslevé dessus la colomne de la croix, pour estre regardé de tous ceux qui seroient mordus du serpent infernal, c'est-à-dire entachez du peché.

Jesus-Christ est mort, dit le grand Apostre escrivant aux Galates, et pour nous retirer de la malediction du peché, il a esté fait pour nous malediction : *Christus nos redemit de maledicto legis, factus pro nobis maledictum* (Galat. 3). Certes, je ne lis jamais ces parolles que je ne tremble et ne sois saisy d'une grande terreur, voyant que Nostre Seigneur est mort pour nos pechez, luy qui n'en avoit aucun, et n'en pouvoit avoir; car il estoit en tout esgal à son Pere eternel, ayant la mesme nature, substance et puissance que luy : il estoit donc impossible qu'il pechast; et quoy qu'il soit tout puissant, et que par consequent il puisse tout ce qu'il luy plaist, si est-ce [1] pourtant qu'il ne pouvoit pecher; d'autant que ce pouvoir n'est pas une puissance, ains une impuis-

[1] Encore est-il.

ance. Il est donc mort pour les pechez des hommes, sans avoir en uy aucune iniquité, car il estoit, comme dit le tiltre de la croix, *Vazareen*, c'est-à-dire fleurissant en toute saincteté. Il n'estoit point serpent, ny en verité, ny en figure; et toutesfois, pour nous guerir des morsures du vray serpent infernal, à cause de l'amour extresme qu'il nous portoit, il se chargea de nos iniquitez, c'est-à-dire de nos miseres et foiblesses, se revestant de nostre mortalité, pour estre eslevé dessus le bois de la croix comme le serpent sur la colomne, afin de donner la vie, et preserver de la mort tous ceux qui le regarderont. Il nous a apporté du ciel la redemption, et non-seulement cela, ains il s'est fait lui-mesme nostre redemption : *Factus est nobis sapientia, et justitia, et sanctificatio, et redemptio* (I. Cor. 1).

O que le Dieu d'Israël est bon et misericordieux, d'avoir fourny et pourveu la nature humaine d'un si excellent remede et d'une telle et si precieuse redemption! Car nous estions tous perdus sans icelle; s'il ne nous eust donné ce remede, nous fussions tous morts d'une mort eternelle, puisque nous avons tous peché.

Mais, direz-vous, Dieu ne pouvoit-il pas donner aux hommes pour leur salut un autre remede que celuy de la mort de son Fils? Ouy certes, il le pouvoit; car n'estoit-il pas en son pouvoir de pardonner à la nature humaine d'un pouvoir absolu, et d'une pure misericorde, sans y faire intervenir la justice, et sans l'entremise d'aucune creature? et quand il l'eust fait, qui est-ce, je vous prie, qui eust osé y treuver à redire, puis qu'il est le souverain Monarque et Createur de toutes choses, et peut tout ce qu'il veut? Ou s'il se vouloit servir pour ceste redemption de quelque creature, n'en pouvoit-il pas creer une d'une telle excellence et dignité, que, par ce qu'elle eust fait et souffert, elle eust suffisamment satisfaict pour tous les pechez des hommes? Il n'y a nul doubte, mes cheres ames, qu'il le pouvoit faire, et que, par mille autres moyens que celuy de la mort de son Fils, il nous eust peu sauver; mais neantmoins il ne l'a pas voulu, d'autant que ce qui estoit suffisant à nostre salut, ne l'estoit pas pour assouvir l'amour qu'il nous portoit. Donc, pour nous monstrer combien il nous aymoit, il est mort, mais de la mort la plus dure et ignominieuse qui se puisse imaginer, qui est la mort de la croix.

Que nous reste-t-il donc maintenant à faire, et quelle consequence devons-nous tirer de cela, sinon que Nostre Seigneur estant mort d'amour pour nous, nous mourrions aussi d'amour pour luy, ou si nous ne pouvons mourir d'amour pour luy, que du moins nous ne vivions plus que pour luy? Certes, si nous ne l'aymons et ne vivons pour luy seul, nous serons les plus ingrates et perfides creatures qui se puisse dire. Et c'estoit dequoy se plaignoit le grand S. Augustin : O Seigneur, disoit-il, est-il possible que l'homme sçache que vous estes mort pour luy, et qu'il ne vive pas pour vous? Et ce grand amoureux de la croix, S. François : Ah! Seigneur, disoit-il en sanglottant, vous estes mort d'amour pour nous, et personne ne vous ayme! Il est donc mort; mais, bien qu'il soit mort, et qu'il soit eslevé dessus la croix pour nous donner à tous la vie, si est-ce pourtant que ceux qui ne le regarderont pas

comme il faut mourir, d'autant qu'il n'y a point de rédemption qu'en la croix.

O Dieu, que c'est une considération de grande utilité à nous que celle de la passion! seroit-il bien possible, à vous, que je regarder et la croix, l'humilité de Nostre Sauveur sans en humble et avoir de l'affection aux humiliations? peut-on vous obeyssance sans estre obeyssant? Non certes. Personne ne peut regarder comme il faut Nostre Seigneur crucifié, qu'il ne prenne grand desir d'imiter ses vertus, et n'en soit ensemble le remède du peché et tous ceux qui sont morts. C'est leur mal que vous regardez, aussi que ceux qui mouroient entre les enfans d'Israël, c'estoit pour n'avoir pas voulu regarder le serpent que Moïse avoit fait eslever dessus la colonne.

La cause de nos premiers parens au paradis terrestre fut aussi une figure de cecy: car Dieu leur avoit donné beaucoup de moyens pour l'entretenement de leur vie: mais il y en avoit un seul, qui estoit le fruit de science du bien et du mal, duquel il leur avoit défendu de manger. Les menaçant de la mort s'ils en mangeoient. *La mort sera l'issue comme, au jour auquel vous en mangerez, vous en passerez en la coulpe et vous mourrez* (Gen. 2). Ils pouvoient donc mourir, et ne mourir pas: pouvoient mourir en contrevenant au commandement de Dieu, et ne mourir pas en le gardant. Mais le serpent infernal, sachant qu'il estoit en leur pouvoir de mourir, et de ne mourir pas, se bande de ses ruses, afin de leur faire perdre la justice originelle, laquelle Dieu les avoit donnée. Les solicitant de manger du fruit défendu: et pour le faire plus aisément, il prend les escailles de la forme d'un serpent, et en cette sorte il trompe Eve. Certes, encore que le cœur d'Eve eust esté chastié par les disciplines et les ruses de cet esprit rusé, et qu'aussitost de cela elle l'eust bien fait se regarder le fruit, et de le toucher: encore qu'elle en eust cueilli et mesme pressé et à bouch sur marry, ils ne seroient pas morts pour cela, parce que Dieu leur avoit seulement dit: *Le jour que vous en mangerez...* Si vous en mangez... Ce fut donc en mangeant du fruit défendu qu'ils moururent et les premiers morcels et perdirent la vie qu'ils pouvoient garder. Elle l'essaya et en eut, et elle mangea du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal.

Nostre Seigneur avoit en soy deux natures, à sçavoir la nature divine et la nature humaine, en laquelle il se pouvoit mourir et souffrir: car il est mortel et impassible: et tout ainsi qu'il pouvoit pecher, aussi se pouvoit-il mourir, parce que pouvoir mourir est une impuissance aussi bien que pouvoir pecher. Mais estant un homme, il pouvoit mourir, et ne pas mourir, bien que cette loy soit generale, qu'il faut que tout homme meure, suivant ce que dit l'Apostre: *Statutum est hominibus semel mori* (Heb. 9). Nostre Seigneur neanmoins pouvoit estre exempt de ceste loy, d'autant qu'il n'avoit point peché, parce que c'est le peché d'Adam qui a donné à la mort l'entrée dans le monde: *Per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors* (Rom. 5). Mais Nostre Seigneur, quoy qu'il n'eust point peché, ne s'est point voulu servir de ce privilege, ains a prins un corps pas-

ble et mortel, à cause qu'il s'est incarné pour estre Sauveur, et
ous a voulu sauver en souffrant et mourant, prenant et recevant
ır soy en sa sacrée humanité, en toute rigueur de justice, tout ce
ıe nous avions merité pour nos pechez.

Et c'est chose admirable de voir qu'il a tellement uny la nature
vine avec la nature humaine, qu'encore que ce fust seulement la
ıture humaine qui souffroit, et non la divine, neantmoins, quand
on void la maniere avec laquelle Nostre Seigneur a souffert, l'on
e sçayt si c'estoit Dieu ou l'homme qui souffroit, tant sont admira-
es les vertus qu'il prattiquoit. Or, quoy qu'il ne souffrist rien en
nt que Dieu, si est-ce que la divinité, qui s'estoit unye avec l'hu-
anité, donnoit un tel prix et un tel merite à tout ce qu'elle souf-
oit et enduroit, qu'une petite larme, un petit mouvement de son
orps, un petit souspir amoureux de son sacré cœur, estoit plus
eritoire et agreable au Pere eternel, que n'eussent pas esté tous
s plus grands tourmens qui se puissent imaginer, soufferts par une
ıre creature douée de la plus grande perfection qui se puisse de-
rer ; ouy mesme, quand elle viendroit à souffrir toutes les peynes
; tortures d'enfer. Et je diray bien davantage : quand, oultre tout
ela, elle viendroit à souffrir toutes les peynes qui se pourroient
euver dans un million d'enfers, et qu'elle les souffriroit avec la
lus grande perfection qu'une creature humaine les puisse souffrir,
ut cela neantmoins ne seroit rien en comparayson d'un petit
uspir de Nostre Seigneur, ou d'une petite goutte du sang qu'il a
spandu pour l'amour de nous, parce que c'est sa personne, qui
st d'une excellence et dignité infinie, qui donne le prix et la va-
ur à telle action et souffrance; la divinité estant tellement con-
incte avec l'humanité, que nous disons avec verité, que Dieu a
uffert la mort, et la mort de la croix, pour nous rachepter et nous
onner la vie.

Or quant à nous, Dieu nous a donné trois natures, ou pour mieux
ire, trois sortes de vies. Dont la premiere estoit negative, qui est
elle que nous avons euë en la personne de nostre premier pere
dam en sa creation, en laquelle nous pouvions mourir, ou ne
ıourir pas; parce qu'estant au paradis terrestre, où estoit l'arbre
e vie, nous pouvions nous empescher de mourir, non point en
ıangeant du fruict deffendu, ains en n'en mangeant pas, comme
ieu l'avoit ordonné : car en gardant son commandement, nous
e fussions pas morts, bien que nous n'eussions pas tousjours de-
ıeuré en ceste vie ; mais nous eussions passé d'icelle à une autre
ıeilleure, quand il eust pleu à Dieu de nous en retirer. Or, je sçay
ien qu'en nostre langage françois l'on appelle les morts *trespassez*,
our nous faire entendre que la mort n'est qu'un passage d'une vie
l'autre, et que mourir n'est autre chose qu'oultrepasser les confins
le ceste vie mortelle, pour aller à l'immortelle : mais bien que
ela soit ainsi, il est vray neantmoins que nous ne fussions pas morts
le ceste mort corporelle, de laquelle nous mourons maintenant,
ins nous nous fussions tousjours acheminez à l'autre vie; et quand
l eust pleu à la divine Majesté de nous oster de ce monde, il l'eust
ait, ou dans un chariot de feu comme Elie (IV. Reg. 2), ou en
uelqu'autre maniere selon qu'il luy eust pleu. Mais nous pouvions

aussi mourir, comme ont fait Adam et Eve en mangeant du fruict deffendu, en la seconde vie, qui est celle que nous avons depuis qu'ils eurent peché, et en laquelle nous venons au monde : et nous pouvons mourir, mais nous ne pouvons pas ne point mourir: car, depuis la cheute de nos premiers parens, que Dieu prononça la sentence de mort contre l'homme, il n'y a creature humaine, quelle qu'elle soit, qui puisse s'exempter de subir ce chastiment. Et d'autant que nous avons tous esté entachez du peché originel et actuel, aussi mourrons-nous tous. C'est pourquoy Nostre Seigneur, quoy qu'il fust sans peché, toutesfois, parce qu'il s'estoit fait homme pour se charger de nos iniquitez, il est mort, afin que, comme dit son grand Apostre, il fust en tout semblable à ses freres : *Unde debuit per omnia fratribus similari* (Hebr. 2). La troisiesme vie que Dieu nous a donnée est celle que nous aurons au ciel, si Dieu nous fait la misericorde d'y parvenir, lieu auquel nous pourrons vivre et ne pourrons plus mourir; car alors nous jouyrons de la gloire, qui n'est autre que la vie eternelle, qui nous a esté acquise par la mort de Nostre Sauveur, et la possederons avec tant d'asseurance, que nous n'aurons jamais aucune crainte de perdre ceste vie glorieuse, en laquelle nous ne pourrons plus mourir.

Ç'a donc esté par inspiration divine que Pilate a mis sur le tiltre de la croix : JESUS NAZARENUS REX JUDÆORUM (Matth. 27); *Jesus de Nazareth Roy des Juifs*, parce que ç'a esté la vocation de Nostre Seigneur que d'estre *Sauveur*, en donnant le salut et la vie aux hommes, que le Pere eternel leur avoit tant de fois promise, non-seulement par la bouche des patriarches et des prophetes, mais encore par luy-mesme : et pour nous confirmer ceste verité, il s'est aussi voulu servir de la bouche des hommes les plus impies et scelerats, comme nous dirons bien-tost. Ce fut aussi pour l'accomplissement de ceste promesse, que l'ange S. Gabriel descendit du ciel pour annoncer à la tres-Saincte Vierge le mystere de l'Incarnation, luy disant, que celuy qu'elle concevroit seroit Fils de Dieu, et se nommeroit JESUS : *Et vocabis nomen ejus Jesum* (Matth. 1). Et en donnant la rayson il dit : *Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum;* Parce qu'il sauveroit les hommes de leurs pechez.

Lorsque Nostre Seigneur receut le baptesme de S. Jean-Baptiste au fleuve du Jourdain, et qu'il se transfigura sur la montagne du Thabor, l'on entendit la voix du Pere eternel, disant : C'est icy mon Fils bien-aymé, auquel j'ay prins tout mon playsir; escoutez-le : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui; ipsum audite* (Matth. 17). Comme voulant dire aux Juifs : O pauvre peuple! vous m'aviez tellement fasché par vos vices et iniquitez, que j'avois resolu de vous perdre et abymer; mais voicy que je vous ay envoyé mon Fils pour vous reconcilier avec moy : car tout mon playsir est à le regarder et considerer, et en ce regard j'ay tant de complaysance, que je m'oublie de tous les desplaysirs que je reçoy de vos iniquitez; escoutez-le. Parolle par laquelle il leur monstroit qu'il l'avoit envoyé pour les enseigner à se sauver. Hé! leur vouloit-il dire, ne doubtez point de sa doctrine; car elle est toute divine, c'est la verité mesme qu'il vous enseigne; et partant escoutez-la

bien : car si vous la suivez et prattiquez, elle vous conduira en la vie eternelle [1]. Vous demanderez peut-estre, qu'est-ce que Nostre Seigneur nous dira sur la montagne de Thabor? O certes! mes cheres ames, il ne nous dira rien en ce lieu, car il parle à son Pere celeste, et avec Moyse et Helie, de l'excez qu'il devoit souffrir en Hierusalem pour nostre salut; et bien que vous voyiez sur ceste montagne la gloire de sa Transfiguration, toutesfois il vous deffendra de dire ce que vous y aurez veu (Luc. 9). Mais en celle du Calvaire, vous y entendrez des plaintes, des souspirs et des prieres faites pour la remission de vos pechez; vous y entendrez encore des parolles d'une grande doctrine : mais l'on ne vous deffendra point de dire ce que vous y aurez veu; au contraire, l'on vous commandera d'en parler, et de n'en perdre jamais la memoire.

Voyez donc combien le Pere eternel a donné de tesmoignages aux hommes, pour monstrer la vocation de son Fils, et qu'il estoit veritablement Sauveur. Et ne voyons-nous pas que Pilate dit tant et tant de fois qu'il estoit innocent, et qu'il ne treuvoit aucune chose en luy qui fust digne de mort, protestant que, quoy qu'il le condamnast à la mort, il cognoissoit bien neantmoins qu'il n'estoit aucunement coupable, et qu'il falloit bien qu'il y eust quelque cause à sa mort qui luy fust incogneuë? Dieu ne fit-il pas dire encore ceste grande verité par la bouche du miserable Caïphe, pour lors souverain prestre, quand il dit, qu'il estoit expedient qu'un homme mourust pour sauver tout le peuple : *Vos nescitis quidquam, nec cogitatis, quia expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo, et non tota gens pereat* (Joan. 11)? O admirables tesmoignages que le Pere eternel a donnez aux hommes, pour monstrer que veritablement son Fils estoit Sauveur, et qu'il falloit qu'il mourust pour nous sauver, puisque mesme il tira ceste verité de la bouche du plus miserable et detestable homme qui ayt jamais esté! Il est bien vray qu'il ne l'entendoit pas ainsi qu'il le disoit; mais Dieu le voulut faire prophetiser en cela, à cause qu'il tenoit alors le siege du souverain pontife : *Hoc autem à semetipso non dixit, sed cum esset pontifex anni illius.* Et c'est une chose tres-certaine, que la plus grande partie du peuple cognoissoit bien que Nostre Seigneur estoit innocent, et que ce qu'ils demandoient qu'il fust crucifié, n'estoit que pour complayre aux princes des prestres en se rangeant de leur party : car vous sçavez que quand il se fait une sedition en quelque ville, tout le menu peuple se range (que la chose soit juste ou non) du costé de ceux qui l'excitent; ce qui arriva ainsi en la mort de Nostre Seigneur.

Mais, je vous prie, remarquez que Pilate, sans sçavoir ce qu'il faysoit, fit escrire sur la croix : JESUS NAZARENUS REX JUDÆORUM; *Jesus de Nazareth Roy des Juifs;* et pour [2] chose qu'on luy dist, il ne voulut jamais oster ce tiltre, ny permettre qu'on l'escrivist d'une autre maniere, respondant à ceux qui vouloient qu'on le changeast : *Quod scripsi, scripsi*, ce qui est escrit est escrit; ce qu'il dit sans

[1] Des éditions ajoutent ici quelques lignes qui ne sont qu'une pure redite. (N. E.)

[2] Quelque.

doubte par une speciale providence de Dieu, qui vouloit qu'en ce tiltre fussent mises les deux principales causes de la mort de Nostre Seigneur.

Que nous reste-t-il donc maintenant à faire, sinon de crucifier nostre chair, avec ses vices et concupiscences, pour l'amour de celuy qui a esté crucifié pour nous? et d'autant que l'amour ne se paye que par l'amour, taschons, mes cheres sœurs, de rendre à Dieu amour pour amour; rendons-luy les louanges et benedictions que nous luy devons pour sa mort et passion, et par ce moyen nous le confesserons nostre Liberateur et Sauveur.

Poursuivons, je vous prie, ce discours. Un jour que je devois prescher la Passion, cherchant une similitude pour monstrer comme quoy Nostre Seigneur est mort pour nostre salut, j'ouvris un livre, où j'en rencontray une d'un oyseau, lequel semble avoir esté creé de Dieu pour servir de similitude sur le subjet de la Passion; car c'est une chose la plus admirable et la plus propre pour monstrer que Nostre Seigneur est mort pour nos pechez, qu'on puisse jamais rencontrer. Or cest oyseau s'appelle en nostre langage françois *Oriol*[1], et en latin *Ictorus*. Il est jaune, et neantmoins il n'est point atteint de la jaunisse, et a ceste proprieté, qu'estant attaché dessus le haut d'un arbre, il guerit ceux qui sont atteints de la haute jaunisse; et ce aux despens de sa vie : car, si celuy qui est atteint de ce mal regarde cest oyseau, il est pareillement regardé de luy, et par ce regard il vient, s'il faut ainsi dire, à estre tellement touché de voir l'homme, son grand amy, travaillé de ce mal, qu'il attire à luy par commiseration toute la jaunisse de celuy qui l'a regardé, et s'en charge de telle sorte, qu'apres cela on le void devenir beaucoup plus jaune qu'il n'estoit auparavant : ses aisles, son ventre, ses pieds, et enfin ses plumes, et tout son petit corps se jaunit grandement; et par ce moyen l'homme malade devient blanc et net, et tout à fait quitte de ce mal. Mais apres cela, ce pauvre oyseau s'estant retiré, va tousjours languissant, chantant un chant pitoyablement amoureux, pour la complaysance qu'il a de mourir pour deslivrer l'homme. Chose admirable! cest oyseau n'est jamais malade de la haute jaunisse, et neantmoins il en meurt, pour deslivrer l'homme qui en estoit atteint, et ce avec complaysance de mourir pour luy donner la vie. N'est-ce donc pas tres à propos qu'il represente Nostre Seigneur, divin oyseau du paradis, divin Oriol, qui est attaché sur l'arbre de la croix pour nous sauver et deslivrer de la haute jaunisse du peché, sans qu'il ayt jamais esté atteint de ce mal. Mais si le pecheur en veut estre deslivré, il faut qu'il regarde dessus la croix; car par ce regard il excitera à commiseration ce divin Sauveur, et par ceste commiseration il attirera à soy toutes ses iniquitez, et mourra librement pour luy. Et tout ainsi qu'il faut que l'homme qui est atteint de la haute jaunisse, regarde cest oyseau pour guerir, ou autrement il demeurera tousjours malade : de mesme, si le pecheur ne regarde Nostre Seigneur crucifié, il ne sera jamais deslivré de ses pechez. Que s'il le fait, Nostre Seigneur s'en chargera, et, quoy qu'il soit innocent,

[1] Le *Loriot*, en latin *Icterus*, mot qui signifie également *Jaunisse*.

nourra pour ses iniquitez, afin de l'en deslivrer, et mourra avec une saincte complaysance de luy donner la guerison aux despens de sa vie. Ce que nous cognoissons par les parolles qu'il dit sur la croix, et par les larmes et souspirs amoureux qu'il jette pour nostre salut.

Or, pour tirer quelque instruction de ces divines parolles, je considere que la premiere que Nostre Seigneur dit sur la croix fut de prier pour ceux qui le crucifioient : et ce fut alors qu'il fit ce que dit S. Paul au 5e chapitre de l'Epistre aux Hebrieux, qu'aux jours de sa chair il offroit des sacrifices à son Pere celeste, avec grands cris, larmes, prieres et supplications, et qu'il fut exaucé pour sa reverence : *Qui in diebus carnis suæ, preces, supplicationesque, cum clamore valido et lachrymis offerens, exauditus est pro sua reverentia.* Certes, non-seulement ceux qui crucifioient Nostre Seigneur ne le cognoissoient pas; car s'ils l'eussent cogneu ils ne l'auroient pas crucifié : *Si enim cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent* (I. Cor. 1); mais encore la plus grande partie de ceux qui estoient autour de luy n'entendoient pas son langage, d'autant qu'il y avoit en ce tems-là de toutes sortes de nations en Hierusalem, lesquelles sembloient estre toutes congregées pour le tourmenter.

Nostre Seigneur donc, voyant l'ignorance de ceux qui le tourmentoient, commença à les excuser, et à offrir des sacrifices à son Pere celeste pour eux. Car il y a des sacrifices qui ne sont autres que les prieres, qui sont les sacrifices de nos levres et de nostre cœur, que nous presentons à Dieu, tant pour nous que pour le prochain ; et Nostre Seigneur s'en servit alors, disant : *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt* (Luc. 23); Mon Pere, pardonnez-leur, car ils ne sçavent ce qu'ils font.

O combien grande estoit la flamme d'amour qui brusloit dans le cœur de nostre doux Sauveur! puis qu'au plus fort de ses douleurs, et au tems auquel la vehemence de ses tourmens luy ostoit mesme le pouvoir de prier pour soy, la force de son amour envers les hommes fait qu'il prie pour ses ennemys; et pour ce, avec voix forte et intelligible, il dit ces mots : *Pater, dimitte illis;* Mon Pere, pardonnez-leur. Ce qu'il fit pour nous monstrer que l'amour qu'il nous portoit estoit si grand, qu'il ne se pouvoit diminuer par aucune sorte de peyne ou de tourment; et pour nous monstrer aussi quel doit estre nostre cœur à l'endroict de nostre prochain. Ah! Dieu, mes cheres sœurs, combien ardente estoit la charité de nostre divin Sauveur envers ses ennemys, et que puissante et efficace fut une telle priere!

Certes, les prieres de Nostre Seigneur estoient si efficaces et si meritoires, que rien ne luy pouvoit estre refusé; c'est pourquoy il fut exaucé, comme dit le grand Apostre, à cause de sa reverence : *Exauditus est pro sua reverentia :* car il est vray que le Pere celeste portoit une grande reverence à son Fils, lequel en tant que Dieu luy estoit esgal, ayant avec luy une mesme substance, sapience, puissance, bonté, et infinie Majesté. C'est pourquoy, le regardant comme son Verbe, il luy portoit une grande reverence, et ne luy pouvoit rien refuser.

Doncques, ce divin Sauveur s'estant employé à demander pardon pour les hommes, il est tout certain que sa demande luy fut accordée; car le Pere eternel l'honnoroit trop pour luy refuser ce qu'il luy demandoit : si bien qu'il fut exaucé, non-seulement à cause de la reverence que le Pere eternel luy portoit; ains aussi à cause de celle qu'il portoit à son Pere, et avec laquelle il le prioit. Et tout ainsi que deux grands roys, tous deux esgaux en grandeur et puissance, se rencontrant ensemble, se traittent et parlent l'un à l'autre avec beaucoup d'honneur et de respect, et si l'un prie l'autre de quelque chose, il luy accorde promptement ce qu'il luy demande; de mesme en est-il du Pere eternel, et de son Fils Nostre Seigneur : car tous deux sont esgaux en dignité, excellence et perfection.

Il fit donc ceste priere à son Pere eternel : mais, ô Dieu! avec quelle reverence! Certes, la sacrée Vierge, Nostre-Dame, a surpassé toutes les creatures en l'humilité et en la reverence avec laquelle elle a prié et traitté avec Dieu. Tous les saincts l'ont prié avec un tres-grand respect. Les colomnes du ciel tremblent devant luy, à cause de l'honneur et de la reverence qu'elles luy portent : *Columnæ cœli contremiscunt et pavent ad nutum ejus* (Job. 26). Les plus hauts seraphins fremissent, et se couvrent de leurs aisles pour l'honneur et le respect qu'ils portent à sa divine Majesté. Mais toutes ces humilitez, tous ces honneurs, toute la reverence que la Vierge et tous les saincts, tous les anges et seraphins portent à Dieu, ne sont rien en comparayson de celle que Nostre Seigneur portoit à son Pere eternel. Donc il ne faut nullement doubter que les prieres faites par une telle personne, d'un merite et perfection infinie, avec tant de reverence, ne fussent tout aussitost exaucées. Et si tous ceux qui crucifierent Nostre Seigneur ne receurent pas le pardon qu'il avoit demandé pour eux à son Pere eternel, ce ne fut que par leur faute, comme je diray cy-apres.

La seconde parolle de Nostre Seigneur fut celle par laquelle il promit le paradis au bon larron (Luc. 23). Or en ceste parolle il commença à parler d'un autre air, d'autant qu'il prioit auparavant pour les pecheurs, et maintenant il monstre qu'il est leur Redempteur; et ayant pardonné les pechez au bon larron, il luy fit apres gouster les fruicts de sa redemption. Car il estoit crucifié au milieu de deux voleurs des plus meschans et scelerats qu'on eust peu treuver, l'un desquels le blasphemoit; l'autre, recognoissant son innocence, luy dit ces parolles : Ha! Seigneur, je recognois bien que vous n'estes nullement coupable, mais ouy bien moy, qui merite pour mes crimes et pechez d'estre attaché à ceste croix, et pour ce je vous prie d'avoir souvenance de moy quand vous serez en vostre royaume : *Domine, memento mei, cum veneris in Regnum tuum* (Luc. 23).

Or, puisque je suis sur ce subjet, il faut pour nostre instruction que je fasse une remarque de deux sortes de pecheurs qui tourmenterent extresmement Nostre Seigneur en sa passion, à sçavoir, deux apostres et deux larrons. Certes, S. Pierre, qui estoit l'un de ces deux apostres, fit un grand tort à Nostre Seigneur en sa passion; car il le renia et dit qu'il ne le cognoissoit point; et non content de cela, il jura et blasphema, asseurant qu'il ne sçavoit qui il estoit :

Ille autem cœpit anathematisare, et jurare, quia nescio hominem istum (Marc. 14). Parolles lesquelles veritablement percerent tres-sensiblement le cœur de Nostre Seigneur. O pauvre S. Pierre! que faites-vous? et que dites-vous, que vous ne sçavez quel est vostre Maistre, et que vous ne le cognoissez pas, vous qui avez esté appellé de sa propre bouche à l'apostolat, vous qui avez dit qu'il estoit Fils de Dieu vivant! Ah! miserable, comment osez-vous dire que vous ne le cognoissez pas? N'est-ce pas celuy qui estoit nagueres à vos pieds pour les laver, qui vous a repeu de son Corps et de son Sang? et cependant vous dites que vous ne le cognoissez pas! Comment est-ce que la terre vous peut supporter? Comment ne s'ouvre-t-elle pas pour vous engloutir dans le profond des enfers?

Le deuxiesme apostre qui tourmenta grandement Nostre Seigneur, fut Judas, qui le vendit miserablement, et à si vil prix. O Dieu! que terribles et espouvantables sont les cheutes des serviteurs de Dieu, mais principalement de ceux qui ont receu de grandes graces! Or, quelle plus grande grace se pouvoit-il recevoir, que celle qu'avoient receue S. Pierre et Judas? Judas qui avoit esté appellé à l'apostolat par Nostre Seigneur, et qui avoit esté preferé à tant de millions d'autres qui eussent fait des merveilles en ce ministere. Considerez, je vous prie, toutes les graces que Nostre Seigneur luy fit; car, oultre qu'il luy donna le don de faire des miracles, il luy predit encore ce qui luy devoit arriver touschant ceste trahyson, afin que, cognoissant le malheur où il se precipitoit, il eust moyen de l'esviter. De plus, pour gaigner entierement son cœur, et ne laisser aucune chose de ce qui le pouvoit rendre plus affectionné à sa divine Majesté, sçachant qu'il avoit une grande inclination à negocier et manyer des affaires, il voulut pour cela le faire procureur de son college sacré; et neantmoins ce miserable Judas, abusant de toutes ces graces, vendit son bon Maistre pour trente deniers.

O que les cheutes de ceux qui sont sur la montagne sont effroyables et dangereuses! car, dés qu'ils sont tombez, ils roulent puis apres jusques à ce qu'ils soient au fond de quelque precipice : telles ont esté les cheutes de ceux lesquels, apres avoir receu de grandes graces, ont manqué de perseverance au service de Dieu. Chose estrange, qu'apres un si bon commencement, mesme apres avoir demeuré trente et quarante ans au service de sa divine Majesté, sur la vieillesse, lorsqu'on est sur le tems de recueillir le fruict de son labeur, l'on vienne à tout perdre, et à se precipiter dans l'abyme du peché, comme fit Salomon, du salut duquel tous les Peres de l'Eglise sont en doubte, et de plusieurs autres, lesquels semblablement ont abandonné le bon chemin en leur vieillesse. O que c'est une chose espouvantable de tomber entre les mains de Dieu vivant! *Horrendum est incidere in manus Dei viventis* (Hebr. 10)! O que ses jugemens sont inscrutables! Que celuy qui s'estime estre debout, craigne de tomber, dit l'Apostre, et que personne ne se glorifie pour se voir bien appellé de Dieu, ny pour estre en quelque saincte vocation où il semble n'avoir rien à craindre (Rom. 11). Que personne ne presume de soy, ny de ses bonnes œuvres, pensant n'avoir plus rien à redoubter, puisque S. Pierre, qui avoit

receu tant de graces de Nostre Seigneur, et qui luy avoit promis de l'accompaigner dans la prison, et mesme jusques à la mort, le renie au moindre sifflement d'une chambriere; et Judas, pour une si petite somme de deniers, le vendit.

Certes, ces deux cheutes furent tres-grandes; mais il y eut ceste difference, que l'un se recogneut, et l'autre se desespera, bien que Nostre Seigneur eust inspiré dans le cœur de Judas le mesme *peccavi* que dans le cœur de S. Pierre : et le mesme *peccavi* qu'il inspira dans le cœur de David, il l'inspira dans le cœur de Judas et de S. Pierre, et neantmoins l'un le rejetta, et l'autre le receut; car S. Pierre entendant le chant du coq, il se ressouvint de ce qu'il avoit fait, et de ce que son bon Maistre luy avoit dit : *Et recordatus est Petrus verbi Jesu, quod dixerat* (Matth. 26); et lors, recognoissant sa faute, il sortit dehors, et s'en alla pleurant amerement : *Et egressus foras, flevit amare;* mais avec tant de contrition, qu'il receut indulgence pleniere et remission de tous ses pechez. O bienheureux S. Pierre, qui, par la contrition que vous avez de vos fautes, meritez de recevoir de la bonté de vostre Maistre un pardon si general d'une si grande desloyauté!

Faysons encore ceste remarque, je vous prie, qui est que S. Pierre ne se fust point converty, s'il n'eust ouy le chant du coq, comme Nostre Seigneur luy avoit predit : en quoy l'on void l'admirable sousmission de cest apostre à se servir du moyen que Nostre Seigneur luy avoit donné pour subjet de sa conversion. Toutesfois, il est certain que ce furent les regards sacrez de Nostre Sauveur qui luy navrerent le cœur, et luy ouvrirent les yeux pour luy faire recognoistre son peché, bien que l'Evangeliste remarque qu'il sortit pour pleurer, quand le coq chanta, et non point sitost que Nostre Seigneur le regarda. Et depuis ce tems-là il ne cessa jamais de pleurer, principalement quand il entendoit chanter le coq, et pleuroit de telle sorte, qu'on dit que ses larmes luy avoient creusé les jouës, et luy avoient fait comme deux canaux, pour l'abondance qu'il en jettoit; et par ce moyen, d'un grand pecheur il devint un grand sainct. O glorieux S. Pierre! que vous fustes heureux de faire une si grande penitence d'une si grande desloyauté! d'autant que par icelle vous fustes retably en la grace; et celuy qui meritoit une mort eternelle, se rendit capable de la vie eternelle; et non-seulement cela, ains il receut encore en ceste vie de grandes graces et privileges de Nostre Seigneur et fut comblé de beaucoup de benedictions : où au contraire le miserable Judas, au lieu de se convertir, il rejetta le *peccavi* que Nostre Seigneur luy presentoit, et se desespera.

Je sçay bien qu'il y a de la difference entre la grace efficace et la grace suffisante, comme disent les theologiens, mais je ne veux pas m'arrester maintenant à preuver si ceste inspiration du *peccavi*, que receut Judas, fut aussi efficace que celle qui fut donnée à David et à S. Pierre, ou si elle fut seulement suffisante. O certes! il n'y a nul doubte qu'elle fut tres-suffisante : mais pourquoy donc ne se convertit-il pas? C'est que, voyant la grandeur de sa faute, il se desespera; et confessant l'enormité de son crime, il dit tout haut, en rapportant aux princes des prestres les deniers pour les-

quels il avoit vendu son bon Maistre, qu'il avoit peché en livrant le sang de l'innocent : *Peccavi tradens sanguinem justum* (Matth. 27) : mais ces prestres ne luy donnerent point l'absolution. Et le pauvre miserable ne sçavoit-il pas bien que Nostre Seigneur estoit celuy qui la luy pouvoit donner, qui estoit le Sauveur du monde, et qui tenoit la redemption entre ses mains? Ne l'avoit-il pas bien peu voir en ceux auxquels il avoit remis les pechez? Il le sçavoit bien, mais il ne voulut pas luy demander pardon, d'autant que le diable, pour le tirer au desespoir, luy fit voir son peché si horrible et espouvantable, qu'il eut crainte que s'il en demandoit pardon à Nostre Seigneur, il ne luy donnast pour iceluy une trop grande penitence, et pour cela il ne luy voulut pas demander, ains se desespera et s'alla pendre miserablement, puis le ventre luy creva, les entrailles luy sortirent : *Et suspensus crepuit medius, et diffusa sunt omnia viscera ejus* (Act. 1), et fut ensevely au fond des enfers.

Les deux autres pecheurs qui tourmenterent Nostre Seigneur en sa passion, estoient deux larrons qui furent crucifiez avec luy, hommes meschans au possible, d'autant qu'ils avoient passé leur vie en mille meschancetez : aussi les avoit-on choysis comme tels pour les mettre aux costez de Nostre Seigneur, afin de le declarer par ce moyen plus criminel que ces detestables voleurs, conformement à ce qui avoit esté predit de luy par Isaïe : *Cum sceleratis reputatus est* (Isa. 53), qu'il seroit compté entre les scelerats. Mais voicy que l'un d'iceux, se tournant vers ce divin Sauveur, confessa qu'il estoit innocent, et qu'il souffroit injustement, mais quant à luy, qu'il estoit un grand pecheur, et comme tel il meritoit d'estre mis en croix pour ses fautes, desquelles il demanda pardon à Nostre Seigneur, lequel les luy pardonna si entierement, qu'à la mesme heure il luy promit qu'il seroit ce jour-là en paradis avec luy : *Hodie mecum eris in paradiso* (Luc. 23).

Chose estrange! deux larrons furent crucifiez avec Nostre Sauveur, et tous deux receurent l'inspiration du *peccavi*, et neantmoins il n'y en eut qu'un qui se convertit. Certes, ny l'un ny l'autre n'avoient jamais fait aucun bien, et le bon larron estoit le plus scelerat voleur qui se peust treuver, et neantmoins, regardant la croix sur la fin de sa vie, il fut sauvé et treuva la redemption; pour nous monstrer que les plus grands pecheurs ne doivent jamais desesperer du pardon de leurs fautes, pourveu qu'ils regardent la croix, et se mettent sous sa protection, quand bien ce ne seroit que sur le declin de leur vie, comme fit le bon larron. L'autre au contraire, encore qu'il fust au costé de Nostre Seigneur, il y fut en vain, parce qu'il ne voulut jamais regarder la croix; et quoy qu'il receut beaucoup d'inspirations, et que mesme il fust arrousé des gouttes du sang de Nostre Seigneur qui rejaillissoient sur luy, et qu'il fust par luy souvent sollicité en son cœur, par de secrets et amoureux mouvemens, de regarder la croix, et ce serpent mystique qui estoit attaché pour recevoir la guerison, c'est-à-dire, le pardon de ses pechez, il ne le voulut pas faire, et pour ce il se perdit et mourut en son endurcissement. Voilà, mes cheres ames, deux sortes de pecheurs, qui nous doivent faire vivre en grande

crainte et tremeur[1]; mais aussi en grande esperance et confiance, puisque de ces deux sortes de pecheurs, il y en a deux sauvez et deux damnez.

Certes, il y a des ames lesquelles, apres avoir long-tems servy Dieu, estant parvenuës sur la montagne de la perfection, tombent apres en de lourdes fautes. Nous avons veu, dit un grand sainct, tomber les estoiles du ciel, c'est-à-dire des ames fort parfaictes, lesquelles, apres estre deschuës de la grace, s'obstinent en leur peché, et meurent sans penitence; et d'autres qui font les mesmes cheutes apres avoir receu beaucoup de graces, lesquelles se convertissent enfin et, comme S. Pierre, viennent à faire penitence. Grand subjet certes de craindre et d'esperer! Il y en a d'autres qui n'ont jamais fait aucun bien, et neantmoins, à la fin de leur vie, ils treuvent le pardon et la misericorde; d'autres aussi qui perseverent en leurs pechez et meurent miserablement.

O Dieu! que grande est l'humilité et le rabaissement avec lequel nous devons vivre en ceste vie! Mais aussi quel subjet n'avons-nous pas de bien appuyer nostre esperance et confiance en Nostre Seigneur! Car, si apres avoir commis des pechez tels que de le renier, comme fit S. Pierre, et d'avoir perseveré toute sa vie en des horribles forfaicts, comme le bon larron, l'on en treuve enfin la remission quand l'on se tourne du costé de la croix, où est attachée nostre redemption, que doit craindre le pecheur de l'une et de l'autre sorte, de retourner à Dieu en la vie et en la mort? Escoutera-t-il encore cest esprit malin, qui luy veut faire voir ses fautes si enormes qu'il n'en puisse recevoir le pardon, comme il fit à Judas? Donc, qu'il luy responde hardyment, que Nostre Seigneur est mort pour tous les hommes, et que ceux qui regarderont comme il faut la croix, pour grands pecheurs qu'ils soyent, treuveront le salut et la redemption. O Dieu! mes cheres ames, que ne doit-on esperer de ceste redemption, qui est si abondante qu'elle regorge de toutes parts, comme nous dirons bien-tost. O! combien de fois est-ce que nostre Sauveur offrit ceste redemption à Judas et au mauvais larron? Quelle patience fut celle avec laquelle il les attendit à penitence? Hé! que ne fit pas le cœur sacré de ce Sauveur à l'endroict de celuy de Judas? Combien de bons mouvemens et d'inspirations secrettes donna-t-il au cœur de ce mal-heureux, tant à la cene, quand il se mit à genouilx devant luy pour luy laver les pieds, luy donnant apres son sacré Corps, qu'au jardin des Olives, lorsqu'il l'embrassa et baysa, comme aussi le long du chemin, depuis sa prinse jusques à la mayson de Caïphe? Mais ce miserable, nonobstant tout cela, ne luy voulut point demander pardon de sa faute, ny esperer de le recevoir. Et que ne fit ce mesme cœur de nostre Sauveur à l'endroict de celuy du mauvais larron, tout le tems qu'il fut en la croix? Combien de fois le regarda-t-il, le provoquant à le regarder, permettant que son sacré sang vinst à tomber sur luy, à dessein d'amollir et purifier son cœur? O certes! ce detestable refusant ainsi le salut, ne meritoit-il pas que Dieu le precipitast à l'instant dans l'enfer? Neantmoins il ne le fit pas, ains l'attendit à penitence jusques à ce qu'il expirast.

[1] Tremeur, du latin *tremor, tremblement.*

Donc, si Nostre Seigneur remet si liberalement et amoureusement des pechez si grands et si enormes, à ceux qui luy en demandent pardon, et s'il offre le mesme pardon aux obstinez, et les attend à penitence avec tant de bonté et de patience, que ne fera-t-il à celuy qui le luy demandera avec contrition? et combien amoureusement recevra-t-il le cœur du pecheur penitent?

La troisiesme parolle de Nostre Seigneur fut une parolle de consolation qu'il dit à sa sacrée Mere, qui estoit au pied de la croix toute transpercée du glaive de douleur, quoy que non pasmée ny à cœur failly, comme quelques peintres la representent faussement; car l'Evangeliste dit clairement le contraire, asseurant qu'elle demeura debout au pied de la croix, avec une fermeté nompareille: *Stabat autem juxta Crucem Jesu mater ejus* (Joan. 19). Ce qui neantmoins n'empeschoit pas sa douleur, qu'elle supporta avec un cœur tout genereux, magnanime et constant, bien que la douleur qu'elle ressentit alors soit inconcevable: car elle estoit crucifiée interieurement en son ame, avec les mesmes cloux dont Nostre Seigneur l'estoit en son corps, considerant que par sa mort elle seroit desormais privée de ce cher Fils qu'elle aymoit si parfaictement; mais nostre divin Sauveur, la voyant en ceste desolation, luy dit une parolle pour la consoler, laquelle toutesfois n'estoit pas une parolle de tendreté, ny qui fust capable d'appaiser la douleur de son cœur dans une si grande affliction. O! qu'il falloit bien que le cœur de ceste Vierge fust grandement fort et genereux, puisque Nostre Seigneur le traittoit de la sorte!

O ame parfaictement sousmise, et resignée au vouloir divin! *Mulier, ecce filius tuus*; Femme, luy dit Nostre Seigneur, voilà ton fils, luy monstrant S. Jean, qui estoit le cher disciple de son cœur, et le luy donnant pour avoir soin d'elle: d'autant qu'ayant toutes ses pensées occupées aux douleurs de son Fils, elle ne pensoit point à elle-mesme. Mais ce divin Enfant, qui s'en alloit mourir, voyant qu'elle demeuroit veufve et orpheline, et ne sçauroit apres sa mort où aller, il la voulut pourvoir en ceste affliction, luy donnant pour fils le disciple qu'il aymoit, et auquel il donna un veritable amour de fils pour une telle Mere, afin que par ce moyen il eust plus de soin d'elle: comme aussi il fut bien ayse de laisser en mourant pour gage de son amour à ce cher disciple la Vierge sacrée pour Mere. Tout ainsi que les hommes, voulant favoriser leurs enfans, ou leurs heritiers, leur disent en mourant: Allez-vous-en en un tel endroict, vous y treuverez tant de mille escus; et les meres se glorifient de dire en tel abois à leurs filles: Allez-vous-en à un tel coffre, vous y treuverez mes bagues et joyaux, que je vous ay conservez, et telles autres bagatelles; et font gloire en mourant de laisser telles choses à leurs heritiers.

Nostre divin Sauveur ne laissoit rien de tout cela, ains il laissa un thresor beaucoup plus grand à sainct Jean et à sa Mere. Il est vray neantmoins que Nostre-Dame ressentit alors une douleur telle que l'inesgalité de ces deux enfans luy pouvoit causer, n'y ayant aucune comparayson entre Nostre Seigneur et sainct Jean: toutesfois comme tres-humble et tres-sousmise, elle l'accepta avec un cœur doux et tranquille, et dés-lors Nostre Seigneur luy donna un amour de mere

envers sainct Jean, plus tendre que n'eurent ny n'auront jamais toutes les meres ensemble pour leurs enfans. Mais son amour passa plus oultre, parce qu'elle vid bien, que Nostre Seigneur luy donnant S. Jean pour fils, il luy donnoit par consequent tous les chrestiens, desquels, comme enfans de grace, il vouloit qu'elle fust mere, d'autant que Jean signifie *grace;* et quoy qu'elle aymast sainct Jean d'un si grand et parfaict amour, si ne faut-il pas croire neantmoins qu'elle l'aymast comme elle aymoit Nostre Seigneur, non-seulement en tant qu'il estoit son Dieu, ains encore en tant qu'il estoit son fils. O non certes! car l'amour que le tres-sainct cœur de la Vierge avoit pour Nostre Seigneur ne peut estre conçeu de nos petits esprits : or, si l'amour qu'elle lui portoit estoit si grand, combien pensez-vous que fut la douleur qu'elle ressentit de le quitter, de le voir mourir, et d'estre privée de sa presence corporelle?

Mais il faut encore remarquer qu'aussi-tost que Nostre Seigneur eut dit ceste troisiesme parolle, le soleil retira sa clarté, et les tenebres couvrirent toute la terre : *Tenebræ factæ sunt super universam terram* (Matth. 27); et ces tenebres estoient si espaisses, que c'estoit une chose espouvantable. Les docteurs sont en doubte de sçavoir si elles couvrirent toute la terre, ou bien seulement une partie d'icelle; et si ceste esclypse fut naturelle ou surnaturelle, et si en icelle le soleil agissoit ou non? Pour moy, je suis l'opinion de ceux qui tiennent que les tenebres convrirent toute la terre; car l'Escriture dit expressement qu'à l'heure de sexte, les tenebres se firent dessus toute la terre : *Et facta hora sexta, tenebræ factæ sunt per totam terram* (Marc. 15). Aussi plusieurs autres historiens font foy de ceste verité en leurs escrits. Il n'y a point de doubte que ceste esclypse ne fust universelle et surnaturelle, et qu'en icelle le soleil ne souffrist, parce qu'elle arriva à midy, et lors que la lune estoit en son plein; et sainct Denis, qui pour lors vivoit dans le paganisme, et lequel apres ayant esté converty par les predications du grand apostre S. Paul, vint en ces quartiers et fut apostre de la France, voyant ceste eclypse si extraordinaire, dit ces parolles si remarquables : Il faut de deux choses l'une, ou que le Dieu de la nature souffre en la chair, ou que la fin du monde s'approche : *Aut Deus naturæ patitur, aut mundi machina dissolvetur*. Ce qu'il dit, par ce qu'il cogneut bien que ceste eclypse estoit tout-à-fait surnaturelle non-seulement d'autant qu'elle arriva sur le midy et au plein de la lune, mais encore parce qu'elle surpassa le terme ordinaire des esclypses; car elle dura trois heures entieres. Certes, il disoit vray; car ces tenebres ne provenoient d'autre cause, sinon que le Dieu de la nature en son humanité souffroit en Hierusalem. Mais que fit Nostre Seigneur, mes cheres ames, pendant ces trois heures? il les employa à offrir des sacrifices de louange à son Pere eternel; car ce fut alors particulierement qu'il fit ce que dit sainct Paul, qu'il pria et gemit, se plaignant en criant tout haut, *in diebus carnis*, aux jours de sa chair, c'est-à-dire au tems de sa passion.

Nostre Seigneur donc se plaignit à son Pere, il pria et gemit, afin d'exciter tout le monde à prier, et faire penitence. O Dieu! combien de larmes amoureuses jeta-t-il pendant ces trois heures de meditation! Combien de souspirs et sanglots! Et combien grandes

furent les douleurs qui transpercerent alors le sacré cœur de nostre tres-aymable et divin Sauveur! personne ne le sçayt que luy qui les souffroit, et la sacrée Vierge Nostre-Dame, qui estoit au pied de la croix, à laquelle sans doubte il les communiquoit, et laquelle les ruminoit en soy-mesme. O certes! je pense que la plus grande douleur que souffrit alors le cœur de Nostre Seigneur, fut de voir l'ingratitude des chrestiens, prevoyant que plusieurs mespriseroient sa mort et passion; et lesquels, quoy qu'ils eussent ceste redemption si efficace, ne laisseroient pas de se perdre eternellement pour ne s'en vouloir prevaloir.

Mais d'autant que, ses plus grandes douleurs estant interieures, elles n'estoient cogneuës que de luy qui les souffroit, et de sa saincte Mere, laquelle y participoit, voulant faire cognoistre à tout le monde, qu'il n'estoit pas sur ceste croix sans souffrir extresmement, il cria tout haut, se plaignant à son Pere eternel, en sorte qu'il fut entendu de tous les assistans: *Eli, Eli, lamma sabacthani* (Matth. 23)? qui veut dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'avez-vous delaissé? Et ceste parolle fut la quatriesme que Nostre Seigneur profera sur l'arbre de la croix. O Dieu! combien grandes estoient les douleurs de sa tres-saincte ame, estant delaissée, non-seulement de toutes les creatures, ains encore en quelque façon de son Pere eternel, lequel avoit pour un peu retiré sa face de dessus luy, non point quant à la partie superieure de son ame, laquelle fut tousjours jouyssante de la claire vision de l'essence divine; vision par laquelle elle fut bien-heureuse dés l'instant de sa creation, et ne fut jamais sans ceste beatitude à cause de l'unyon hypostatique, laquelle toutesfois n'empeschoit pas que sa partie inferieure ne fust alors tellement delaissée et abandonnée de tout secours divin et humain, qu'estant privé de toute consolation, il ressentit les douleurs du corps et de l'esprit avec toute l'aspreté et rigueur possible : ce que voulant faire cognoistre aux hommes pour le salut desquels il souffroit, il se plaint à son Pere eternel luy disant : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'avez-vous delaissé? *Eli, Eli, lamma sabacthani?* pour leur faire entendre les extresmes douleurs qu'il enduroit.

Mais helas! combien est-ce que ceste parolle, estant mal entenduë des assistans, causa de douleur à Nostre Seigneur! car les uns disoient qu'il prioit Helie : *Eliam vocat iste*, et ceux-là estoient quasi chrestiens, et semble qu'ils avoient encore quelque disposition pour recevoir la grace, croyant à l'invocation des saincts, d'autant qu'Helie n'estoit plus en ce monde, ayant esté depuis plusieurs années emporté dans un chariot de feu par les anges; et partant ils croyoient qu'Helie le pouvant ayder, il l'invoquoit à son secours parmy une si grande affliction.

Les autres, interpretant ceste parolle d'une autre maniere, disoient : Il invoque Helie, mais que luy peut-il faire? Il ne le peut pas deslivrer. Et ceux-cy, meschans qu'ils estoient, ne croyoient pas que les saincts ayent aucun pouvoir de secourir ceux qui sont affligez et qui les invoquent; en quoy ils ressembloient aux Huguenots, qui nyent le pouvoir que les saincts ont envers la divine Majesté.

Les autres, en se ryant et moquant de luy, disoient : Voilà qu'il crie tout haut et qu'il appelle Helie pour luy demander du secours ; attendons et voyons si Helie le viendra deslivrer : *Ecce Eliam vocat ; sinite, videamus si veniat Elias ad deponendum eum.*

Les autres disoient : S'il est si sainct comme l'on dit, que ne se sauve-t-il soy-mesme ? il en a tant sauvé d'autres; il est bien foi s'il ne fait pour luy ce qu'il a fait pour les autres : *Alios salvos fecit, seipsum non potest salvum facere* (Matth. 27). En somme, il souffrit pendant ces trois heures tous les mespris, injures, et calomnies qui se puissent excogiter [1].

Mais oultre cela on luy fit en ce tems-là les plus belles offres, et les plus considerables semonces [2] que l'on se puisse imaginer; car les uns luy disoient : Toy qui te vantes d'estre Fils de Dieu, descens de la croix : *Si Filius Dei es, descende de cruce*, et nous t'adorerons et te recognoistrons pour tel. Tu as dit que tu destruirois le temple et le reedifierois en trois jours, or sus [3], fais maintenant voir quelque miracle pour ta deslivrance : *Vah, qui destruis templum Dei, salva temetipsum; si Filius Dei es, descende de cruce* (*Ibid.*). Descens de ceste croix, de ta propre puissance, et nous croirons en toy et te recognoistrons pour le Messie ; autrement nous te tiendrons pour un homme meschant et trompeur. O quelles offres que celles-cy au cœur de nostre Sauveur, qui estoit si amoureux du salut de nos ames !

D'autres, blasphemant encore contre luy, l'appelloient sorcier et enchanteur, reputant ces tenebres à quelque traict de magie ; et plusieurs disoient que ce n'estoient pas de vrayes tenebres, ains qu'ils avoient les yeux sillez [4] et esblouis par ses enchantemens. Et par tels et semblables discours, le tres sacré cœur de Nostre Seigneur souffroit des douleurs incomparables, voyant la multitude des ames qui se perdoient et ne vouloient pas se servir de la redemption de la Croix, c'est-à-dire, se sauver par le moyen de sa mort.

La cinquiesme parolle que dit Nostre Seigneur fut : *Sitio* (Joan. 19) ; J'ay soif. Or celle-cy fut une parolle de plainte et de lamentation. Mais, bien que ceste parolle se puisse entendre d'une soif corporelle causée par les extresmes douleurs qu'il avoit souffertes toute la nuict, et qu'il eust une alteration si grande, qu'elle l'eust faict infailliblement mourir, si le Pere eternel ne l'eust reservé à de plus grandes souffrances, et que pour cela il dit avec tres-juste rayson : *Sitio;* toutesfois, ceste soif corporelle n'estoit rien en comparayson de la soif spirituelle de laquelle son ame estoit alterée, car il desiroit avec un soif insatiable, qu'un chascun se convertist et profitast de sa Passion. C'est pourquoy il dit : *Sitio;* J'ay soif, et se plaint, voyant que tant d'ames en abuseroient, et que plusieurs demanderoient un autre moyen pour se sauver que celuy de sa Passion, comme faysoient les Juifs qui luy crioient qu'il descendist de la croix, et qu'ils croiroient en luy; comme luy voulant dire : Si vous avez si soif de nostre salut, descendez de la croix, et nous croirons en vous, et par ce moyen vous aurez le pouvoir de vous

[1] Excogiter, *imaginer*, mot latin. — [2] Défis. — [3] Voyons donc. — [4] Sillés, opposé de *dessillés*.

desalterer. Mais Nostre Seigneur, quoy qu'infiniment desireux du salut de leurs ames, et quoy que pour leur acquerir ce salut il exposast sa vie, il ne voulut pas neantmoins descendre de la croix, parce que la volonté de son Pere celeste n'estoit pas telle, ains au contraire c'estoit ceste saincte volonté qui l'y tenoit attaché.

Mais helas ! ô miserables Juifs, que dites-vous ? que nostre cher Sauveur et Maistre descende de la croix ! O certes ! il ne le fera pas, dit S. Paul, car il veut estre obeyssant jusques à la mort, et la mort de la croix : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem Crucis* (Philip. 2). Il est monté à la Croix par obeyssance, et il mourra par obeyssance; et tous ceux qui voudront se sauver par la Croix, y treuveront le salut; mais ceux qui voudront se sauver sans la Croix, periront miserablement, parce qu'il n'y a point de salut sans la Croix. Ha ! miserables, disoit nostre divin Sauveur, vous demandez que je descende de la croix, pour croire en moy; vous voulez un autre moyen de redemption que celuy que mon Pere a ordonné, de toute eternité, et qui a esté predit par tant de prophetes, et annoncé par tant de figures; vous voulez donc estre sauvez comme il vous playst, et non comme Dieu veut. O certes ! cela n'est pas raysonnable, et puisque vous ne cherchez pas le salut en la Croix, vous mourrez obstinez en vostre peché et ne treuverez point de pardon, puisque, la piscine du salut vous estant ouverte, vous ne voulez pas vous y jetter. Ha ! ne voyez-vous pas que ses eaux sont si abondantes qu'elles regorgent de tous costez ? et vous ne vous y voulez pas laver; vous perirez donc, mais ce sera par vostre faute.

Mais escoutons ce cher Sauveur, qui crie qu'il a soif de nostre salut, qui nous attend et invite : *Venite ad me, omnes* (Matth. 11); Venez à moy, dit-il à tous les hommes; car je suis attaché à ceste croix pour vous recevoir; vous ne treuverez point ailleurs de salut. O miserables Juifs, qui demandez une autre sorte de redemption que celle de la Croix, celle-là n'est-elle pas tres-suffisante ? et mesme, ô mon Dieu, n'est-elle pas plus que tres-suffisante, puisqu'il est vray qu'une seule larme, un seul souspir amoureux sortant du sacré cœur de mon Sauveur, estoit suffisant de rachepter des millions de natures humaines et angeliques, s'il y en eust eu autant qui eussent peché ? et toutesfois, à cause de l'amour qu'il nous portoit, il ne nous a pas voulu rachepter avec un souspir, ny avec une larme, ains avec tant et tant de travaux et de peynes, ayant espuisé tout le sang de ses veines, afin de faire un bain sacré à nos ames pour les purifier et nettoyer de la tache du peché, et pour operer ceste redemption, qui est si copieuse qu'elle ne sçauroit estre espuisée, non-seulement par des millions d'années, mais par des millions de siecles.

Donc, pour parfaire ceste redemption, Nostre Seigneur ne voulut point descendre de la croix, ains, comme dit le grand Apostre, il voulut estre obeyssant jusques à la mort de la croix : *Factus obediens usque ad mortem crucis;* estant veritablement mort, et de la mort de la croix, pour obeyr à son Pere eternel.

O qu'heureux serons-nous, mes cheres ames, si nous imitons

bien Nostre Seigneur en son obeyssance, chascun selon nostre vocation!

Mais il faut que nous sçachions qu'il y a diverses manieres d'obeyr. Premierement, il s'en treuve plusieurs qui estiment grandement ceste vertu. O qu'heureux sont les obeyssans! disent-ils. Ils lisent ce qu'on a escrit avec un grand goust, et parlent fort bien de tous les degrez d'obeyssance; mais ils ne font rien plus que les theologiens speculatifs, qui se contentent de parler de ses excellences. O certes! mes cheres ames, ce n'est pas tout d'en parler, il faut venir en la prattique d'icelle, dans les occasions petites et grandes qui se presentent. Il s'en treuve d'autres qui veulent bien obeyr, mais avec ceste condition qu'on ne leur commandera rien de difficile, et qu'on ne les contrariera point en leurs inclinations. D'autres voudront bien obeyr à quelques superieurs, mais non pas esgalement à tous. Or Nostre Seigneur n'ayme point telle sorte d'obeyssance : car il veut que nous obeyssions indifferemment en toutes choses, et que nous demeurions fermes dans l'obeyssance, c'est-à-dire, attachez à la croix où l'obeyssance nous a mis, à l'exemple de Nostre Seigneur, sans recevoir ny admettre aucune rayson contraire, pour bonne apparence qu'elle ayt. Et partant, s'il vous vient des inspirations ou mouvemens interieurs, qui vous portent à faire quelque chose hors de l'obeyssance et à descendre de la croix, rejettez-les hardyment, pour saincts qu'ils vous puissent sembler, et ne les suivez pas.

Donc, que ceux qui sont maryez demeurent en la croix de l'obeyssance, c'est-à-dire du maryage, humblement et avec sousmission, puisque Dieu les y a mis, s'asseurant que les meilleures croix ne sont pas celles qui sont les plus conformes à nos inclinations ou qui ont plus d'apparence, ains celles où les occasions de souffrir sont plus frequentes. Qu'ils ne desirent donc point de descendre de ceste croix, pour quelque bon pretexte que ce soit, ains qu'ils y perseverent fidellement jusques à la fin.

Que le prelat, et celuy qui a charge d'ames, ne desire point, pour les tracas de mille soins qu'il rencontre, d'estre detaché de ceste croix; mais qu'il fasse ce qui est de son devoir, ayant soin des ames que Dieu luy a commises, instruisant les uns, consolant les autres, tantost parlant, puis se taisant, donnant le tems à l'action, et puis, quand il le doit, à la priere; demeurant ferme en l'exercice de sa charge, car c'est la croix à laquelle Dieu l'a attaché, sans croire à ce qui le pourroit provoquer d'en descendre.

Que le religieux demeure constamment et fidellement attaché à la croix de sa vocation, sans jamais laisser entrer en son cœur la moindre pensée qui le puisse faire varier, ny divertir de l'entreprinse qu'il a faite de servir Dieu parfaictement en ceste maniere de vie; et qu'il n'escoute jamais les desirs qui le pourroient porter à faire des choses contraires à l'obeyssance, sous quelque bon pretexte que ce soit : car cela ne procede pour l'ordinaire que de l'amour-propre. En somme, obeyssez seulement, Dieu ne vous demande pas autre chose; et voyez que Nostre Seigneur, pour obeyr à son Pere eternel, ne voulut point descendre de la croix, ains ayant perseveré en l'obeyssance jusques à la fin, il dit : *Consummatum est* (Joan. 19); Tout est consommé.

Ce fut la sixiesme parolle qu'il prononça sur la croix en s'addressant au Pere eternel. O mon Pere, vouloit-il dire, j'ay accomply de poinct en poinct tout ce qui estoit de vostre volonté : il ne me reste plus rien à faire, voilà l'œuvre de la redemption finie et parfaicte. O Dieu ! mes cheres sœurs, il y auroit une infinité de considerations tres-belles et utiles à faire sur ces parolles; mais je vous en ay parlé autresfois, c'est pourquoy je passe oultre, et je viens à la derniere parolle que dit Nostre Seigneur en la croix.

Pater, in manus tuas commendo spiritum meum; Mon Pere, dit-il, je remets mon esprit entre vos mains. Il se presente encore sur ces parolles beaucoup de belles considerations à faire, parce que c'est en icelles que consiste l'abregé de toute la perfection chrestienne, de laquelle Nostre Seigneur nous voulant donner l'exemple, il se remet par un parfaict abandonnement entre les mains de son Pere celeste sans reserve quelconque : Je remets, mon Pere, luy dit-il, mon esprit entre vos mains. En quoy nous voyons l'humilité, l'obeyssance et la parfaicte sousmission qu'il luy rend; comme luy voulant dire : Je vous ay tousjours abandonné et remis mon corps et mon ame pendant que j'ay vescu; c'est pourquoy il ne me reste plus rien à faire maintenant, apres avoir accompli tout ce que vous avez requis de moy, sinon de remettre mon esprit entre vos mains. Remarquez, je vous prie, ceste parolle; car c'est l'abregé et la quintescence de la vie spirituelle que Nostre Seigneur nous monstre par ce total abandonnement qu'il fait entre les mains de son Pere celeste. *Consummatum est;* Tout est consommé, luy dit-il, mais neantmoins, s'il vous plaist que mon esprit demeure encore dans mon corps pour souffrir davantage, je le remets entre vos mains; si vous voulez que je passe de ceste vie en l'autre pour entrer en la gloire, je remets mon esprit entre vos mains. En somme, mon Pere, me voicy prest et resolu de faire tout ce qu'il vous playra.

O que nous serions heureux, si, quand nous nous consacrons au service de Dieu, nous commencions par ceste prattique, de remettre nostre esprit absolument et sans reserve entre les mains de sa divine bonté ! car tout le retardement de nostre perfection ne provient que du deffaut d'abandonnement. Et nous devons sçavoir que si nous voulons faire progrez en la perfection, il faut commencer, poursuivre et finir la vie spirituelle par la prattique de ceste vertu, à l'imitation de Nostre Seigneur, qui l'a fait avec une si admirable perfection, au commencement, au progrez et à la fin de sa vie.

Il s'en treuve bien quelquesfois, lesquels venant au service de Dieu, luy disent : Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains; mais à condition que vous nourrirez tousjours mon cœur dans les douceurs et consolations, et que je ne souffriray point d'ariditez, ny de seicheresses d'esprit. Il s'en treuve d'autres qui disent à Nostre Seigneur : Je remets mon esprit entre vos mains; mais à condition que l'on ne contrarie point ma volonté, et que vous me donniez un superieur qui soit selon mon cœur, ou plutost selon mon affection et inclination; et que vous ferez en sorte que je seray tousjours aymé de ceux qui me conduiront, et entre les mains des-

quels je remets mon esprit pour l'amour de vous, et qu'ils appreuveront et treuveront bon tout ce que je feray, du moins la plus grande partie : car, de n'estre pas aymé, et de ne sentir pas cest amour, cela ne se peut supporter.

Helas! que faites-vous? ne voyez-vous pas que ce n'est pas là remettre son esprit entre les mains de Dieu, comme fit Nostre Seigneur? Ne sçavez-vous pas que c'est de ces reserves que nous faysons d'où nayssent d'ordinaire tous nos maux, nos troubles, nos inquietudes, et autres telles imperfections? car, si-tost que les choses n'arrivent pas selon que nous attendions, et que nous nous promettions, voilà soudain la desolation qui saysit nos pauvres esprits : et d'où vient cela, sinon de ce que nous ne nous sommes pas remis avec indifference entre les mains de Dieu? O que nous serions heureux, si nous prattiquions fidellement ceste vertu! sans doubte nous arriverions par icelle à la tres-haute perfection d'une saincte Catherine de Sienne, d'une saincte Françoise, de la bienheureuse Angele de Foligny, et de plusieurs autres qui estoient, par ceste saincte indifference, et ce parfaict abandonnement d'elles-mesmes, comme des boules de cire entre les mains de Nostre Seigneur et de leurs superieurs, recevant toutes les impressions qu'on leur vouloit donner.

Soyez donc ainsi, mes cheres filles, et dites avec Nostre Seigneur indifferemment en toutes choses : Mon Dieu, je remets mon esprit absolument et sans reserve entre vos mains; *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* Voulez-vous que je sois en seicheresse ou en consolation? que je sois contrariée? que j'aye des respugnances et difficultez? que je sois aymée ou non? que j'obeysse en cecy ou en cela? en choses grandes ou petites? faciles ou difficiles? je remets mon esprit entre vos mains. Voulez-vous que je m'employe aux actions de la vie active ou contemplative? Je remets mon esprit entre vos mains. Que ceux donc qui sont employez aux actions de la vie active ne desirent point d'en sortir pour s'addonner à la contemplative, et que ceux qui contemplent ne quittent point la contemplation, jusques à ce que Dieu l'ordonne. Qu'on se tayse quand il faut, et qu'on parle quand il est tems. Et si nous faysons ainsi, nous pourrons bien dire à l'heure de nostre mort, à l'imitation de nostre cher Maistre : *Consummatum est;* Mon Dieu, tout est consommé : j'ay accomply tout ce qui estoit de vos divines volontez en tous les evenemens qui me sont arrivez par vostre providence; que me reste-t-il donc à faire maintenant, sinon de remettre mon esprit entre vos mains à la fin et sur le declin de ma vie, comme je vous l'ay remis au commencement et au progrez d'icelle?

Mais pour pouvoir bien faire cela, mes cheres sœurs, employons fidellement les trois heures des tenebres de ceste vie mortelle comme Nostre Seigneur les a employées; demeurons sur la croix où l'obeyssance nous a mis sans en vouloir jamais descendre; prions sur icelle, plaignons-nous à Dieu de nos afflictions et ariditez, mais d'une plainte filiale et amoureuse; disons quand il est requis des parolles de consolation au prochain. En somme, consommons-nous sur icelle pour accomplir tout ce qui est de ses divines volontez, et

soyons asseurez que si nous faysons cela, nous aurons la grace de parvenir un jour à sa gloire, comme je l'en prie de tout mon cœur. Remettons donc bien nos esprits entre ses mains; il les recevra, comme il fit celuy de son tres-cher et unique Fils, pour les faire jouyr de la gloire qu'il nous a acquise par sa mort et passion, où nous le benirons eternellement. Dieu nous en fasse la grace. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

AUTRE SERMON POUR LE JOUR DU VENDREDY-SAINCT.

Viri Athenienses, per omnia quasi superstitiosiores vos video; præteriens enim, et videns simulacra vestra, inveni et aram in qua scriptum erat : IGNOTO DEO.

Atheniens, je vous vois en tout presque trop superstitieux; car passant et voyant les statues de vos dieux, j'ai treuvé mesme un autel sur lequel est l'inscription : *Au Dieu incogneu.* (*Act.* 17.)

Le grand apostre S. Paul, predicateur de la croix de Nostre Seigneur Jesus-Christ, rapporte qu'un jour, estant allé à la ville d'Athenes, il rencontra devant ses yeux un autel, lequel avoit pour tiltre de sa dedicace ces parolles : *Ignoto Deo;* Au Dieu incogneu. Sur quoy il print subjet de prescher aux Atheniens, quel estoit le Dieu incogneu qu'ils adoroient. O bien-aymez et tres-chers Atheniens (leur disoit ce grand predicateur de la croix), le Dieu que vous adorez, et que vous ne cognoissez pas, n'est autre que Dieu le Pere tout-puissant, qui a envoyé son Fils du ciel en terre, pour prendre nostre nature humaine, et lequel en icelle, bien qu'il fust Dieu comme son Pere, de mesme nature et essence que luy, a neantmoins voulu souffrir la mort, et la mort de la croix, pour satisfaire à la justice de Dieu son Pere, justement indigné contre les hommes, à cause du peché de nostre premier pere; peché qui sans doubte nous eust à tous causé la mort eternelle, s'il ne nous eust racheptez, nous redonnant la vie par sa mort. Les Atheniens (comme la pluspart des hommes de ce tems-là) recognoissoient plusieurs dieux : mais enfin ils confessoient, qu'oultre ceux-là il y en avoit un qu'ils ne cognoissoient point, duquel la grandeur estoit extresmement relevée par-dessus tous les autres. Ce grand Apostre donc print subjet de l'inscription de cest autel pour leur faire une excellente predication, leur faysant entendre avec des termes admirables, quel estoit ce Dieu qu'ils adoroient, mais qu'ils ne cognoissoient point encore.

Or ayant, mes cheres sœurs, à vous entretenir en ce jour quelque peu de tems, j'ay jetté les yeux de ma consideration sur le tiltre que j'ay veu, non au-dessus de l'autel des Atheniens, ains au-dessus de cest autel incomparable, sur lequel nostre Sauveur et nostre Maistre s'est offert pour nous à Dieu son Pere, en sacrifice tres agreable et d'une suavité nompareille : autel qui n'est autre que la croix, croix laquelle depuis a tousjours esté honnorée

comme un autel tres-precieux et adorable. Ayant donc jetté mes yeux dessus le tiltre de la croix, j'ay pensé qu'à l'imitation du grand Apostre predicateur de la croix, je ne devois pas rechercher d'autre subjet pour fondement de mon discours que les parolles de ce tiltre sacré de ceste croix, non que je vous veuille parler d'un Dieu incogneu (car, puis qu'il plaist à sa bonté, nous le cognoissons par la lumiere de la foy); mais certes je pourray bien parler d'un Dieu mecogneu. Nous ne le ferons donc pas cognoistre; mais nous tascherons seulement de faire recognoistre et aymer ce Dieu tant aymable qui est mort pour nous.

O Dieu! que c'est une chose utile que ceste recognoissance! car veritablement, au dire de plusieurs SS. Peres, Abraham, Isaac, et Jacob eussent eu quelque excuse, s'ils n'eussent pas servy sa divine Majesté, d'autant qu'ils ne l'ont pas cogneus si parfaictement que font les chrestiens, lesquels seront hors d'excuse, ayant apprins ce qu'il est par la bouche de nostre divin Maistre, Nostre Seigneur, qui est, comme nous l'avons dit, un mesme Dieu avec son Pere. Il est donc certain que les chrestiens seront inexcusables de ne l'avoir pas aymé et servy de tout leur cœur, puis qu'ils ont esté si bien instruicts et enseignez par luy-mesme, combien il est aymable, et combien cherement il les ayme, puisqu'il a donné sa vie pour eux.

Or je n'ay pas dessein, mes cheres sœurs, de vous dire maintenant avec combien d'ignominie, de douleurs, d'amertumes, d'angoisses, de vituperes[1], d'affronts, et de mespris, ce divin Sauveur a souffert la mort, ny de vous faire un narré de l'extresme cruauté envenimée avec laquelle les Juifs l'attacherent sur la croix : car vous sçavez que je vous ay tousjours fait entendre, que c'est la moindre consideration en la passion de Nostre Seigneur, que celle-cy, et sur laquelle nous nous devons le moins arrester, puisque l'affection de compassion sur les souffrances de Nostre Seigneur est la moins utile, ainsi que luy-mesme nous l'a enseigné, lorsqu'il dit aux femmes qui le suivoient pleurant, au Calvaire, qu'elles ne pleurassent point sur luy, ains sur elles-mesmes : *Filiæ Hierusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete* (Luc. 23). Si nous avons des larmes, pleurons tout simplement, car nous ne les sçaurions jetter pour un plus digne object; mais ne nous arrestons pas à cela, ains passons à des affections plus utiles, selon que le requiert le subjet, c'est-à-dire à des affections d'imitation.

Je reprens donc mon propos, et considere ce mysterieux et divin tiltre, qui est posé dessus le haut de la croix. O qu'il est admirable! je suis presque ravy en le considerant : JESUS NAZARENUS REX JUDÆORUM (Joan. 1); *Jesus de Nazareth Roy des Juifs!* Mais qui eust jamais pensé que des parolles si sainctes et si veritables fussent sorties, et eussent esté prononcées par la bouche miserable d'un si meschant homme, tel qu'estoit Pilate? Or ces parolles pourtant sont tres-veritables, et Nostre Seigneur mesme les confirma pour telles en sa passion, ainsi que nous verrons en la suitte de ce discours.

[1] Injures méprisantes.

Certes, c'est une chose admirable, combien les Juifs dirent de belles parolles en la mort de Nostre Seigneur, bien qu'ils ne les entendissent pas, et les dissent malicieusement et à mauvaise intention. Quelles parolles plus belles et plus veritables peuvent estre dites, que celles que prononça le plus meschant homme d'entre tous les hommes, ce miserable Caïphe, disant qu'il estoit requis et necessaire qu'un homme mourust, c'est-à-dire un homme le plus excellent de tous les hommes, afin que tous les autres ne perissent pas : *Vos nescitis quidquam, nec cogitatis, quia expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo, et non tota gens pereat* (Joan. 11). Et les Juifs, poussez de rage et de felonnie, que disoient-ils? Que son sang soit sur nous et sur nos enfans : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros* (Matth. 27). Ce qui arriva, tant en la personne de plusieurs d'eux-mesmes, comme en la conversion des Apostres et des disciples de Nostre Seigneur, qui estoient leurs enfans. Pilate donc ayant escrit le tiltre de la croix, et voyant que les Juifs y contredisoient, leur respondit : *Quod scripsi, scripsi;* Il est ainsi qu'il est escrit, reconfirmant derechef ceste verité.

Voyons maintenant ce que veulent dire les parolles de ce tiltre sacré : JESUS NAZARENUS REX JUDÆORUM; *Jesus de Nazareth Roy des Juifs.* Premierement, *Jesus* veut dire *Sauveur;* secondement, *Nazareth* veut dire *ville florie*[1] ou *florissante;* et en troisiesme lieu, il est dit que Nostre Seigneur estoit *Roy :* trois noms et qualitez, lesquelles luy sont extresmement bien deuës, et qu'il porte avec tres-juste rayson, ainsi que je vous feray voir. Quant à celuy de *Sauveur*, ô combien veritablement porte-t-il ce nom et ceste qualité! puisqu'il est Sauveur, non-seulement des hommes, ains aussi des anges, d'autant que tous tiennent le salut de sa divine bonté, et l'ont en vertu et par le merite de sa mort et passion; car de toute eternité il eut ceste divine pensée, et projetta qu'il mourroit pour tous. Mais toutesfois, si[2] faut-il confesser que les hommes ont un subjet de consolation incomparablement plus grande en la mort et passion de nostre Sauveur, que non pas les anges, parce que, si bien il est leur Sauveur, il n'est pas pourtant leur Redempteur, mais ouy bien des hommes; car, dés que les anges eurent peché, ils furent en mesme tems tellement confirmez en leur malice, par la volontaire eslection qu'ils firent du mal et de ce qui pouvoit estre desagreable à Dieu, que dés-lors il n'y eut plus d'esperance pour eux de s'en pouvoir jamais deprendre; d'autant que dés l'instant qu'ils eurent esleu le peché, ils furent rendus ses esclaves, et demeurerent clouez et attachez de telle sorte à la perdition, que jamais il ne leur sera possible de s'en detacher. Ils voulurent se servir malicieusement de leur franc arbitre et abuser de leur liberté; c'est pourquoy ils furent faits serfs des peynes eternelles, dans un abandon perpetuel de Dieu. Où au contraire l'homme, aussi-tost qu'il eut mangé du fruict de l'arbre deffendu, il ne demeura pas en son peché; mais Nostre Seigneur, c'est-à-dire la seconde personne de la tres-saincte Trinité, suivant la resolution qui en avoit esté prinse de toute eternité, est venu au monde, se

[1] Fleurie. — [2] Encore.

revestant de la nature humaine, qu'il unit inseparablement à sa personne divine, pour se rendre capable de pastir et mourir, ainsi qu'il a fait, pour le rachepter par le prix infiny de son sang.

O que ceste pensée est douce et aggreable! quelle joye, quelle douceur de cœur, et quelle delectation doit causer à l'homme ceste verité tres-aymable, que Nostre Seigneur est son Redempteur, et qu'il tient la vie de luy, le Pere eternel luy ayant donné une vie tres-abondante, afin qu'il la communiquast à tous les hommes, et que tous la tinssent de luy, comme il la tenoit de son Pere celeste! Or, ce n'est pas de la vie corporelle dont nous parlons, ains de la vie spirituelle de la grace; et pour leur donner ceste vie, il est descendu du ciel en terre, ainsi qu'il dit luy-mesme : *Veni ut vitam habeant, et abundantius habeant* (Joan. 10). Le Pere eternel donc a donné à Nostre Seigneur une vie non commune, ains surabondante, afin que tous les hommes y participassent, et qu'ils vescussent de la mesme vie que luy, c'est-à-dire, d'une vie de grace toute parfaicte, toute saincte, et toute aymable; et pour nous acquerir ceste vie, il a donné la sienne, et nous l'a acheptée au prix de son sang. Donc nostre vie n'est pas nostre, ains sienne; nous ne sommes plus à nous, ains à luy. O que ceste rayson est preignante[1] pour faire que nous nous dediions totalement au service de cest amour du Sauveur, duquel nous avons esté si cherement favorisez, et si je l'ose dire, au-dessus des anges mesmes! Voyons maintenant comme Nostre Seigneur a monstré qu'il estoit veritablement le Sauveur et Redempteur des hommes en sa passion.

Les filous Juifs ayant presque assouvy leur barbare cruauté sur le tres-doux Jesus, l'ayant attaché à la croix, et vomy de leurs miserables bouches plusieurs execrables blasphemes contre sa divine Majesté, nostre Sauveur et nostre Maistre se print à crier tout haut ces divines parolles comme en contre-quarrant leurs injustes blasphemes : Pere, pardonnez-leur, car ils ne sçavent ce qu'ils font; *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt* (Luc. 23). Mon Dieu, que ces parolles sont admirables! Considerez, je vous prie, la douceur du cœur de Nostre Seigneur. Mon Pere, dit-il : mais voyez combien la charité cherche d'artifice pour parvenir au but de sa pretention, qui est la gloire de Dieu, et le salut du prochain. Il semble que ce doux Sauveur veuille amadouer le cœur de son Pere celeste, par ce nom de Pere qui est si tendre et si amoureux; comme s'il luy eust voulu dire : Je suis vostre Fils; hé! ressouvenez-vous donc que vous estes mon Pere, et partant, que vous ne me devez rien refuser. Mais qu'est-ce qu'il demande pour luy, rien du tout, car il s'est entierement oublié de soy-mesme, et quoy qu'il souffre beaucoup plus qu'il ne se peut jamais imaginer, il ne pense point à luy, ny à ce qu'il endure : en quoy il nous donne un rare exemple de patience, faysant tout au contraire de nous autres, qui ne pouvons penser qu'à nos douleurs quand nous en avons; de maniere que nous oublions presque toute autre chose : ouy mesme, un mal de dens nous oste le souvenir de tout ce qui est autour de nous, tant nous nous aymons nous-mesmes, et sommes attachez à ceste miserable chair.

[1] Pressante.

Or voicy le consommé, et l'abregé de toutes les merveilles d'amour que ce divin Sauveur a operées pour nostre salut.

Les hommes pensent presque toute leur vie à ce qu'ils ont à faire à leur mort, et comme quoy ils pourront bien establir leur derniere volonté, afin qu'elle soit bien entenduë de ceux qu'ils laissent apres eux, soit de leurs enfans ou autres qui doivent heriter de leurs biens; et pour cela plusieurs font leur testament estant encore en pleyne santé, craignant que l'effort des douleurs mortelles ne leur oste le moyen de manifester à leur mort leur derniere volonté. Mais Nostre Seigneur, lequel sçavoit bien qu'il mettroit sa vie et la garderoit, comme et quand il luy playroit, ainsi qu'il dit luy-mesme : *Potestatem habeo ponendi animam, et potestatem habeo iterum sumendi eam* (Joan. 10), remit à faire son testament à l'heure mesme de sa mort, testament lequel il scella et cacheta avant mesme qu'il fust escrit et prononcé. Les hommes, pour monstrer que ce qui est escrit est leur volonté, et qu'ils entendent qu'il soit ainsi fait, ils cachetent leur testament de leur sceau, mais ils ne l'appliquent qu'apres que tout est escrit. Nostre Seigneur ne voulut prononcer son testament qu'en la croix, un peu auparavant sa mort; mais il y appliqua son divin sceau, et le cacheta avant toute autre chose. Certes, mes cheres ames, voicy l'abregé de son amour envers nous. Or quel sceau, je vous prie, a-t-il appliqué à son testament? C'est luy-mesme, ainsi qu'il l'avoit fait dire à Salomon, parlant en sa personne au Cantique des cantiques : *Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum* (Cant. 8); Mets-moy comme un sceau sur ton cœur, et comme un cachet sur ton bras, dit-il à l'ame devote.

Quand appliqua-t-il ce sceau sacré? ce fut lorsqu'il institua le tres-sainct et tres-adorable sacrement de l'autel, qu'il appella son Nouveau Testament en son sang : *Novum Testamentum in suo sanguine :* sacrement qui contient en soy la divinité et l'humanité, c'est-à-dire la personne tres-saincte de Nostre Seigneur, Dieu et homme tout ensemble.

Il se posa donc, et appliqua sur nos cœurs, par le moyen de la tres-saincte communion, comme un sceau sacré et un cachet tres-aymable, puis il fit son testament, manifestant sur la croix, un peu avant que mourir, ses dernieres volontez, afin qu'un chascun des hommes qui doivent estre ses coheritiers au royaume de son Pere celeste, fussent bien instruicts, tant de ce qu'il vouloit qu'ils fissent, comme de l'affection incomparable qu'il avoit pour eux : ce qu'il leur fait bien voir en ce qu'il s'oublie de soy-mesme pour penser premierement à eux, tant sa charité est grande. Puis apres il pense à soy-mesme, ainsi que nous verrons à la suitte de ce discours.

Mais quel est donc le testament de Nostre Seigneur? Son testament, mes tres-cheres sœurs, n'est autre que les divines parolles qu'il prononça sur la croix, où estant comme absorbé en cest amour qu'il portoit aux pecheurs, il se print à amadouer son Pere celeste, l'appellant Pere : Mon Pere, dit-il, pardonnez-leur, car ils ne sçavent ce qu'ils font; *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt.*

O que voicy un document grandement remarquable, et d'une parfaicte charité! *Aymez-vous les uns les autres, comme je vous ay aymez*, disoit si souvent Nostre Seigneur preschant à ses Apostres ou au peuple, et ce avec des parolles si pressantes, qu'il sembloit n'avoir point de plus grande affection, que de leur bien inculquer ceste tres-saincte dilection du prochain. Mais maintenant il nous donne un exemple de cest amour du tout incomparable, d'autant qu'il excuse ceux-mesmes qui le crucifient et l'injurient d'une rage toute barbare, et cherche des inventions pour faire que son Pere celeste leur pardonne, et cela en l'acte mesme du peché, et de l'injure qu'ils luy font.

O que nous sommes miserables nous autres! Certes, à peyne pouvons-nous oublier une injure dix ans apres qu'elle nous a esté faite; ouy mesme, il s'en est treuvé qui, à l'heure de la mort, ne pouvoient ouyr parler de ceux de qui ils avoient receu quelque injure. O Dieu! que nostre misere est grande! à peyne pouvons-nous pardonner à nos ennemys; et Nostre Seigneur les ayme si cherement qu'il prie ardemment pour eux : priere qui porta un tel fruict, que plusieurs d'entre eux se convertirent, et quelques-uns mesme sur-le-champ, confessant, apres avoir ouy ceste priere si admirable, que veritablement il falloit qu'il fust Fils de Dieu, ceste priere estant une chose tout à fait au-dessus de la nature humaine; les autres firent comme une biche, laquelle estant blessée, va rendre les derniers abois au lieu où elle a receu le coup de la mort. Nostre Seigneur avoit demandé à son Pere celeste qu'il envoyast du ciel plusieurs traicts et sagettes [1] dans le cœur de ceux pour qui il prioit : ce qu'il luy accordoit ainsi qu'il avoit desiré; mais pourtant plusieurs ne rendirent pas la vie par leur conversion sur l'heure mesme, ains porterent le coup de ses divines sagettes par des remords interieurs jusques à la Pentecoste, qu'ils se convertirent à la premiere predication que fit S. Pierre, en laquelle bien trois mille personnes se convertirent, entre lesquelles estoient indubitablement plusieurs de ceux qu'il s'estoient treuvés à la mort et passion de nostre doux Sauveur : conversion laquelle appartient au merite de ceste admirable priere, qu'il avoit faite pour eux à son Pere celeste, en l'acte mesme des injures et des tourmens qu'ils luy faysoient souffrir. Chose admirable, certes, en mesme tems que ces hommes meschans et perfides vomissoient contre luy et contre son Pere eternel des blasphemes insupportables, disant : S'il est tout-puissant, comme il dit, et s'il se confie en son Pere qui l'a envoyé, qu'il l'appelle donc maintenant à son secours : il a sauvé les autres, qu'il se sauve à ceste heure soy-mesme, et s'il est Roy d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix, et nous croirons en luy : *Alios salvos fecit, seipsum non potest salvum facere. Si Rex Israel est, descendat nunc de cruce et credemus ei* (Matth. 27). Parolles vrayement diaboliques; mais l'infinie bonté de Nostre Seigneur en mesme tems eslançoit des souspirs de compassion, et des parolles plus douces que le miel à son Pere eternel, afin qu'il leur pardonnast et leur donnast sa grace. Vous voyez donc que tres-justement

[1] Flèches.

ostre Seigneur est appellé *Sauveur*. Mon Pere pardonnez-leur, ır ils ne sçavent ce qu'ils font; *Pater, ignosce illis, non enim :iunt quid faciunt.* Je ne demande pas, vouloit-il dire, que vous ıe pardonniez, ains je me sousmets de bon cœur à supporter les fects de vostre justice pour les hommes; prenez sur moy la vengeance de leur peché : *In me pro crimine converte iram, et sume indictam.* Mais quant aux pecheurs, ah! je vous prie, pardonnez-ur, car tel est mon desir. Donc le premier legs que fit Nostre Seineur en son testament, fut de donner la grace aux pecheurs, par moyen de laquelle ils peussent parvenir à la gloire eternelle, en ıquelle nul ne peut entrer sans sa grace, et sans le merite de sa assion.

Or nostre Sauveur, ayant desja monstré que tres-veritablement il stoit appellé *Sauveur*, en meritant et donnant la grace aux peheurs, il promet apres la gloire au bon larron qui estoit penitent. ıù il faut remarquer en passant, que l'un des larrons se convertit, t l'autre non. *Et nos quidem juste, nam digna factis recipimus* Luc. 23); Et quant à nous, dit le bon larron, nous sommes justement condamnez et punys des nos mesfaits, parce que nous avons ɔusjours esté meschans et mal-heureux, et avons fait de grands ıechez pour lesquels nous meritons ceste punition; confessant ainsi es fautes en s'humiliant.

Le mesme devrions-nous faire, toutesfois et quantes que nous ecevons quelque affliction, disant comme le bon larron : *Digna factis recipimus;* Nous sommes tres-justement punys pour nos pechez, confessant que c'est pour nos mesfaits que nous souffrons. Mais helas! nous demeurons souvent dans l'endurcissement, comme le mauvais larron qui blasphemoit encore en mourant : où au contraire, le bon larron, ayant fait la confession de ses fautes, soudain apres il en demanda l'absolution à Nostre Seigneur, disant : *Domine, memento mei, cum veneris in regnum tuum;* Seigneur, ressouvenez-vous de moy quand vous serez en vostre royaume; à quoy nostre doux Sauveur respondit gracieusement : En verité je te dy qu'aujourd'huy tu seras avec moy en paradis : *Amen dico tibi, hodie mecum eris in paradiso.* Ce fut la premiere fois (que l'on sçache) qu'il ayt fait ceste promesse.

O quelle douce et gracieuse parolle fut celle-cy : Aujourd'huy tu seras avec moy! Grand, certes, a tousjours esté l'amour de nostre Sauveur envers les penitens. Un peu auparavant il demandoit que la grace fust donnée aux pecheurs, et maintenant il donne sa gloire aux penitens, parce que la grace rend les pecheurs penitens, et les penitens sont rendus dignes de la gloire, le ciel n'estant presque remply que de penitens. Nostre-Dame, et, comme plusieurs tiennent, S. Jean-Baptiste, S. Joseph, et quelques autres n'ont point eu besoin de penitence, d'autant qu'ils ont esté prevenus de la grace, laquelle les a empechez de tomber dans le mal-heureux precipice du peché mortel; mais specialement la Tres-Sainte Vierge l'a esté d'une façon toute particuliere, ayant esté preservée du peché tant originel qu'actuel, et mesme de l'ombre du peché, et en une manière si excellente, qu'elle n'a jamais commis aucune imperfection, pour petite qu'elle fust; mais pour le reste des

hommes qui ont atteint l'aage de rayson, il est certain qu'ils n vont en paradis que par la penitence.

Les martyrs mesmes ont esté penitens, ayant respandu leur sang dans lequel ils ont esté lavez, comme dans un bain de penitence et tous les tourmens qu'ils ont soufferts n'ont esté que des actes d penitence.

Les confesseurs aussi ont esté penitens : bref, nul des homm n'est entré au ciel sans penitence, et sans se recognoistre pecheu excepté la tres-Saincte Vierge, ainsi que nous avons dit, et comm l'on peut croire, ceux dont nous avons parlé. Mais tous general ment sans exception, ouy mesme Nostre-Dame, ont eu besoin d merite du sang de Nostre Seigneur; sang lequel respandit de odeurs et des parfums si excellens, tant devant la majesté du Per eternel, que devant les hommes, qu'il estoit impossible qu'il ne fus recogneu pour estre le sang, non d'un homme seulement, ains d'u homme qui estoit Dieu et homme tout ensemble : de sorte qu'o peut dire que ce sang tres-sacré estoit comme l'encens, lequel es tant jetté dans le feu, respand une fumée tres-odoriferante d toutes parts; car le sang de Nostre Seigneur distillant de son corp tres-sacré en terre jusques à la derniere goutte, jettoit des parfum si suaves, que ceste odeur precieuse parvint jusques au bon larron, lequel en receut une si grande suavité, qu'à l'instant mesme il s convertit et merita d'ouyr ceste tant gracieuse parolle : *Hodie mecum eris in paradiso;* Aujourd'huy tu seras en paradis avec moy; paradis duquel nostre doux Sauveur n'avoit pas voulu parler jusques à ce qu'il fust tout proche d'y entrer.

Hé! n'est-ce donc pas là une marque tres-asseurée, mes cheres ames, qu'il estoit vrayement Sauveur, puisque si absolument il promet la gloire, et ne differe point de la donner, ains aujourd'huy, dit-il. O parolle digne d'une grande consolation pour les pecheurs! et ce que sa bonté a fait pour le bon larron, il le fera sans doubte pour tous les enfans de la croix, qui sont les vrays chrestiens. O heureux enfans de la croix, puisqu'en mesme tems que vous ferez penitence, et vous repentirez de vos pechez, vous serez asseurez que ce divin Jesus sera vostre Sauveur, et vous donnera sa gloire; oultre la grace qu'il donne aux pecheurs, et qu'il demande pour eux à son Pere celeste, avec une charité si industrieuse, qu'il ne l'appelle point son Dieu et son Seigneur, comme nous verrons cy-apres qu'il fera en parlant pour soy; sçachant bien que ceste parolle de Pere, estant prononcée par l'amour cordial, est plus respectueuse que celle de Seigneur, et que partant il seroit plutost exaucé : et semble qu'il commence par là sa priere, pour charmer le cœur paternel de son Pere celeste, afin qu'il pardonne aux pauvres pecheurs, pour lesquels il se rendoit pleige [1] et caution devant sa divine Majesté, comme s'il eust voulu dire : Mon Pere, pardonnez aux pecheurs, et à ceux mesmes qui me crucifient, parce que je suis icy pour payer pour eux. Je ne demande pas que vous me pardonniez à moy, d'autant que je suis monté sur ceste croix afin de satisfaire pour toutes les debtes, et pour cela je res-

[1] Gage.

andray jusques à la derniere goutte de mon sang, bien qu'une aule fust plus que suffisante pour faire que vostre bonté leur pardonne leurs pechez, et que vous ne leur demandiez jamais rien. O Dieu! quelle douceur de cœur nostre cher Sauveur fait paroistre envers les pécheurs!

Mais oultre cela, il lui restoit encore quelques legs à faire en son divin testament. Hé quoy! me direz-vous, peut-il avoir encore quelque autre chose à donner? Ouy certes, mes cheres sœurs. Il y a une certaine delicatesse spirituelle dans l'amour, qui est un moyen tres-singulier pour conserver la grace acquise, et parvenir à un plus haut degré de perfection, ainsi que nous dirons maintenant.

Nostre Seigneur regardant sa très beniste Mere de ses yeux pleins de compassion, laquelle, selon le rapport de l'Evangeliste, estoit debout au pied de la croix avec son bien-aymé disciple : *Stabat juxta crucem*, il ne luy voulut pas donner, ny demander la grace à son Pere eternel pour elle, d'autant qu'elle la possedoit d'une maniere tres-excellente; et moins luy promettre la gloire, parce qu'elle luy estoit desjà toute asseurée : mais il luy donne une certaine unyon de cœur et amour tendre pour le prochain; car cest amour cordial des uns envers les autres est un don des plus grands et excellens que sa divine bonté fasse aux hommes. Femme, luy dit-il, parlant de son bien-aymé disciple S. Jean, voilà ton fils : *Mulier, ecce filius tuus.* O Dieu! quel eschange du Fils au serviteur, de Dieu à la creature! Neantmoins elle ne le refusa point, sçachant bien qu'en la personne de S. Jean, elle acceptoit tous les enfans de la croix de Nostre Seigneur pour siens, et qu'elle seroit desormais la chere Mere de tous les chrestiens : Nostre Seigneur nous enseignant par là, qu'il vouloit que nous nous aymassions tous, si nous voulons avoir part à son divin testament, et aux merites de sa passion, d'un amour extresmement tendre et cordial, ainsi qu'est l'amour d'un bon fils envers sa mere, et de la mere envers son fils, lequel est en quelque façon plus grand que n'est pas celuy des peres.

Mais remarquez que l'Evangeliste dit que Nostre-Dame estoit debout aupres de la croix : *Stabat autem juxta crucem Jesu Mater ejus* (Joan. 19). En quoy certes ont grand tort ceux qui pensent qu'elle fut tellement oultrée de douleur qu'elle en demeura pasmée; car il est vray qu'elle demeura tousjours ferme et constante, bien que sa douleur fust incomparablement plus grande que jamais aucune ayt ressenty pour la mort de son enfant, à cause de l'extresme amour qu'elle avoit pour Nostre Seigneur, non-seulement parce qu'il estoit son Dieu, mais aussi parce qu'il estoit son fils tres-cher et tres-aymable.

O que grande fust la constance de ceste tres-saincte Vierge, et du bien-aymé disciple S. Jean! C'est pourquoy Nostre Seigneur le favorisa d'une grace si speciale, luy remettant sa tres-saincte Mere; Mere la plus aymable qu'il est possible d'imaginer. Ceste vertu de constance et de generosité d'esprit a tousjours esté grandement cherie de Nostre Seigneur au-dessus de plusieurs autres. Or, bien que l'amour de Nostre-Dame fust vrayement plus fort et plus tendre qu'il ne se peut dire ny imaginer, et par consequent sa douleur la

plus vehemente que l'on puisse dire ny penser, en la mort et passion de son Fils Nostre Sauveur, cest amour neantmoins estant selon l'esprit, conduit et gouverné par la rayson, il ne produisit point de mouvemens desreglez en l'affliction qu'elle ressentit, se voyant privée de son Fils, qui luy causoit une consolation incomparable, ains demeura tousjours, ceste glorieuse Mere, ferme et constante au pied de la croix, et parfaictement sousmise au bon playsir du Pere eternel, qui vouloit que son Fils mourust pour le salut et la redemption des hommes.

Nostre Seigneur fut donc appellé Sauveur à tres-juste rayson, comme nous avons desjà dit, puisqu'il le preuva luy-mesme et en fit l'office sacré estant sur la croix : car, si bien tout ce qu'il a fait durant le cours de sa vie mortelle a esté pour nous sauver, et en intention de satisfaire pour nous à son Pere celeste, neantmoins ce qu'il fit en sa mort et passion est appellé l'œuvre de nostre redemption par excellence, comme estant l'abregé et le consommé de tout ce qu'il estoit venu faire pour nous en ce monde; redemption en laquelle il ne se monstra pas seulement digne du nom de Jesus, mais encore de celuy de Nazareen, qui est la seconde parolle de ce tiltre sacré que j'ay dit avoir regardé et consideré sur l'autel de la croix, dedié non au Dieu incogneu, *Ignoto Deo*, ains au Dieu mescogneu.

Le doux Sauveur de nos ames voulut donc qu'on l'appelast *Jesus de Nazareth*, parce que Nazareth est interpreté *ville fleurie*, ou fleurissante : *Ego sum flos campi* (Cant. 2); Je suis la fleur des champs, dit-il au Cantique des cantiques. Et pour nous monstrer qu'il n'estoit pas seulement une fleur, ains qu'il estoit un boucquet composé de l'assemblage des plus belles et odoriferantes fleurs que l'on eust sceu rencontrer, il a voulu garder le nom de fleurissant sur l'arbre de la croix. Mais dites-moy, je vous prie, n'eust-on pas plutost dit que Nostre Seigneur estoit une fleur flestrie, fanée et passée, estant sur la croix, que non pas fleurie? Regardez-le tout navré de playes, saly de crachats infects et puants, les yeux caves et ternis, la face meurtrie de coups, pasle et decolorée à force de tourmens, ayant respandu tout son sang, les douleurs de la mort s'estant desjà saysies de toutes les parties de son corps. O certes! ce fut veritablement alors qu'il se monstra, non-seulement fleury, ains fleurissant en toutes sortes de vertus : ô que grandes et belles, mes cheres ames, sont les fleurs que ceste beniste plante de la mort et passion de Nostre Sauveur fit esclore et espanouir, pendant qu'il fut sur la croix!

Mais il faudroit trop de tems pour vous les representer toutes : c'est pourquoy je me contenteray d'en choysir seulement quatre des principales, que je ne feray que toucher en passant, les laissant par apres odorer le reste de ceste journée à une chascune de vous autres en particulier, afin que leur odeur tres-agreable puisse parfumer toute vostre ame, et l'embaumer d'un sainct propos de les odorer souvent, pour vostre advancement en la perfection. Or ces quatre fleurs ne sont autres que quatre vertus des plus remarquables et necessaires qui soyent en la vie spirituelle.

La premiere, est la tres-saincte humilité, laquelle, comme une

violette, respandit une odeur extresmement souëfve en la mort et passion de Nostre Sauveur. La seconde, est la patience; la troisiesme est la perseverance; et la quatriesme est une vertu grandement excellente, qui est la tres-saincte indifference.

Quant à la premiere, Nostre Seigneur ne prattiqua-t-il pas au ems de sa passion l'humilité la plus profonde, la plus veritable et sincere qui se puisse imaginer, dans tous les tourmens, les mespris et abjections qu'il endura? ne prattiqua-t-il pas aussi ceste vertu tout le tems de sa vie, en ce que se pouvant faire appeller Hierosolimitain, ou bien de Bethleem, qui estoit la ville où il estoit nay, et laquelle appartenoit à son grand-pere David, il ne le voulut neantmoins jamais prendre, pour monstrer qu'il choysissoit ce nom tout au contraire des grands du monde, qui prennent tousjours les noms les plus honnorables qu'ils peuvent : mais luy au contraire choysit le nom de la moindre ville qu'il peut, prenant tousjours pour son partage l'abjection, la pauvreté et la bassesse.

De plus, les Evangelistes disent qu'apres que nostre doux Sauveur eut prononcé les trois premieres parolles dont nous avons parlé, les tenebres se firent sur toute la face de la terre par l'espace de trois heures, et que le soleil s'esclypsa et cacha sa lumiere : *Erat autem fere hora sexta : et tenebræ factæ sunt super universam terram, usque in horam nonam; et obscuratus est sol* (Luc. 23). En quoy certes je m'imagine qu'il fit un extresme playsir à la lune et aux estoiles, afin qu'elles eussent l'honneur de venir respandre leur lumiere en la presence de ce vray Soleil de justice, lequel sembloit estre entierement esclypsé, tant sa couleur estoit terne, et ceste divine fleur flestrie, à cause des douleurs mortelles dont il estoit desjà environné, de sorte qu'il sembloit qu'il eust expiré; car durant tout ce tems il ne dit pas un seul mot, ains observa un tres-profond silence l'espace de trois heures que ces tenebres durerent. Et de là vient qu'on a tousjours ordonné quelques heures de silence en tous les monasteres bien reformez, pour imiter celuy que Nostre Seigneur garda sur la croix.

Mais que pensez-vous qu'il faysoit, ce divin Sauveur de nos ames, durant ce silence? Il rentroit en soy-mesme, et consideroit sa misere et son abjection; car c'est le propre de l'humilité de nous faire rentrer en nous-mesmes pour nous considerer plus attentivement. Et que[1] cela ne soit ainsi, il nous le fait entendre par ceste parolle qu'il dit ensuite : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'avez-vous delaissé? *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me* (Matth. 27)? Car ayant consideré sa pauvreté, non tant exterieure qu'interieure, il eslança ceste parolle de parfaicte humilité, faysant cognoistre sa pauvreté, son abjection, et le delaissement interieur où il estoit. Or il ne faut pas entendre que le Pere celeste l'eust abandonné d'un abandon tel, qu'il eust entierement retiré sa protection paternelle pour un Fils tant aymable : ô non certes, cela ne se pouvoit faire, estant joinct et uny à sa Divinité. Mais quant au sentiment du secours de ceste tres-saincte protection, il estoit tout retiré en la poincte de son esprit, le reste de l'ame et du corps

[1] Et pour que nous ne doutions pas.

estant entierement delaissé à la mercy de toutes sortes de peynes, de mespris, d'afflictions et de souffrances; de sorte que, plongé qu'il estoit dans l'ocean des tribulations, il s'escrie : *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'avez-vous delaissé? Durant le cours de sa vie mortelle, il avoit quelquesfois receu de la consolation, comme il tesmoignoit à ses Apostres, en la conversion des pecheurs; mais en sa mort il n'en receut aucune, au contraire tout luy servoit d'affliction, de tourment et d'amertume. O que grandes furent les souffrances qu'il endura alors! Et que grande fut sa pauvreté interieure, et que grand fut l'acte d'humilité qu'il prattiqua en la nous faysant cognoistre!

Mais encore, que pensons-nous que fit nostre doux Sauveur, durant ce long silence qu'il garda sur la croix, oultre ce que nous venons de dire? Pour moy, je croy qu'il regardoit tous les enfans de la croix l'un apres l'autre, et tous les hommes en general; mais plus specialement ceux qui tireroient du fruict de sa mort et passion. Il nous consideroit tous les uns apres les autres, regardant tous les moyens qu'il nous devoit donner pour nous appliquer le merite de ses souffrances. O Dieu! quelle douceur du cœur de ce divin Sauveur qui nous aymoit si cherement? nous, dy-je, chetives creatures, et ceux mesmes qui estoient en l'acte du peché le plus enorme que jamais homme puisse faire; car il n'y a point de plus grand peché que de hayr Dieu, qui n'est en quelque façon capable d'estre hay en soy-mesme, ains au contraire est digne d'un amour souverain. Non, ceste hayne ne se peut treuver qu'au cœur des hommes qui sont forcenez de desespoir et de rage, à cause des vehementes douleurs qu'ils souffrent, et cela fait qu'ils laissent Dieu et sont tout à fait incapables de l'aymer. Mais pour le regard des Juifs, lesquels crucifierent Nostre Seigneur, le peché qu'ils commirent fut le plus grand et le plus horrible qu'on se puisse imaginer; car ce fut un monstre de malice : et neantmoins nostre doux Sauveur avoit des pensées d'amour pour eux, prevoyant les moyens qu'il leur devoit donner pour leur faire tirer du fruict de sa passion. Et cecy appartient à la seconde fleur que nous avons prinse à odorer, qui est la patience; patience qu'il prattiqua en un degré si eminent que cela ne se peut dire : car jamais l'on n'entendit aucune parolle de plainte sortir de sa divine bouche, ny ne rendit aucun tesmoignage (comme nous faysons nous autres dans nos peynes) de la grandeur de ses souffrances, afin d'esmouvoir ceux qui estoient presens à compassion sur luy, quoy que ses douleurs fussent extresmes et insupportables, estant attaché avec des clouds sur la croix, navré dés la teste jusques aux pieds, en telle sorte qu'il n'avoit qu'une seule playe qui tenoit tout le long de son sacré corps, ses os estant tous disloquez. Et quant aux douleurs interieures, elles estoient encore sans comparayson bien plus grandes. Et ceste parolle qu'il dit à son Pere eternel, dont nous parlons maintenant, ne fut nullement dite pour se plaindre; ains seulement pour nous enseigner comme, au plus fort de nos peynes interieures, delaissemens et abandonnemens spirituels, nous nous devons addresser à Dieu, et ne nous plaindre qu'à luy, qui seul doit

voir nostre affliction, ne souffrant pas que les hommes s'en apperçoivent que le moins qu'il se peut.

Mais quelle fut la douleur de nostre divin Sauveur, et combien grande fut sa patience, oyant ces detestables blasphemes que ses ennemys vomissoient contre luy et contre son Pere celeste, voyant que la rage de leur cœur ne se pouvoit assouvir à force de le tourmenter? sans doubte que cela luy outreperçoit le cœur plus sensiblement que les clouds ne perçoient ses pieds et ses mains tres-benistes. Mais encore, quel devoit estre l'attendrissement que luy causoit la douleur de sa tres-beniste Mere, qui l'aymoit si cherement? Les cœurs du Fils et de la Mere s'entreregardoient non-seulement avec une compassion nompareille, mais aussi avec une generosité et constance admirable, car ils ne se plaignoient point, ny ne destournoient point leur veuë l'un de dessus l'autre, pour rendre leur douleur moins sensible; ains ils se regardoient fixement.

Bref, il n'est pas en nostre pouvoir de dire, ny mesme penser quelles furent les peynes que Nostre Seigneur souffrit en sa passion, et cependant il ne se plaignit jamais : il dit bien vrayement qu'il avoit soif, *Sitio;* mais, bien qu'il fust tres-vray qu'il avoit soif, il ne demandoit toutesfois pas à boire, car c'estoit du salut des ames qu'il avoit soif. Il manifesta neantmoins sa necessité tout simplement, si vous le voulez prendre en ce sens, pour nostre instruction, apres quoy il fit un acte de tres-grande sousmission, d'autant que, quelqu'un des assistans luy ayant tendu au bout d'une lance un morceau d'eponge trempée dans du vinaigre, pour le desalterer, il la succa avec ses sacrées levres. Chose estrange, il n'ignoroit pas que c'estoit un breuvage qui augmenteroit sa peyne; neantmoins il le print tout simplement, sans rendre aucun tesmoignage qu'il ne l'eust pas treuvé bon, pour enseigner avec quelle sousmission nous devons prendre ce qui nous est donné quand nous sommes malades, mesme quand nous serions en doubte que cela pourroit accroistre nostre mal, prenant les viandes qui nous sont presentées, sans rendre tant de tesmoignages que nous sommes degoustez et ennuyez.

Helas! si nous avons tant soit peu de mal, nous faysons tout au contraire de ce que nostre tres-doux Maistre nous a enseigné : car nous ne cessons de nous lamenter et nous plaindre, ne treuvant pas assez de personnes pour leur raconter toutes nos douleurs par le menu; et nostre mal, pour petit qu'il soit, nous semble incomparable, et celuy que les autres souffrent n'est rien en comparayson : nous sommes plus chagrins et impatiens qu'il ne se peut dire; nous ne treuvons rien qui aille comme il faut pour nous contenter. Enfin, c'est une chose digne de grande compassion, de voir combien nous sommes peu imitateurs de la patience de Nostre Sauveur, lequel s'oublioit de ses souffrances, et ne taschoit point de les faire remarquer par les hommes; se contentant que son Pere celeste, par l'obeyssance duquel il les enduroit, les considerast, afin qu'il appaisast son courroux envers la nature humaine pour laquelle il souffroit.

La troisiesme vertu que Nostre Seigneur nous presenta sur la croix, comme une fleur tres-aggreable et souëfve à odorer, est la

tres-saincte perseverance, vertu sans laquelle nous ne sçaurions estre dignes du fruict de sa mort et passion; car ce n'est pas tout de bien commencer, si l'on ne persevere jusques à la fin, estant chose asseurée que l'estat auquel nous serons à la fin de nos jours, lorsque Dieu coupera le fil de nostre vie, sera celuy dans lequel nous demeurerons dans toute l'eternité. Bien-heureuse donc sera l'ame qui perseverera à bien vivre, et faire ce à quoy elle est obligée, en imitant Nostre Seigneur, lequel ayant perseveré en la prattique de toutes les vertus, a esté (comme dit S. Paul) obeyssant jusques à la mort de la croix : *Factus est obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* (Philip. 2) : c'est pourquoy il dit enfin tres-veritablement : *Consummatum est;* Tout est consommé.

O que ce fut une parolle admirable que celle-cy! Tout est consommé, c'est-à-dire, il ne reste plus rien à faire de ce qui m'a esté commandé. O que les ames religieuses seront heureuses, si à la fin de leur vie elles peuvent dire veritablement, à l'exemple de Nostre Seigneur : *Consummatum est;* Tout est consommé; il ne me reste plus rien à faire, j'ay accomply tout ce qui m'a esté commandé, soit par les regles et constitutions, ou par les ordonnances des superieurs; j'ay perseveré fidellement en tous mes exercices!

La quatriesme vertu que Nostre Seigneur nous presenta à odorer en sa passion, comme une fleur tres-aymable, est la saincte indifference, qui est la plus excellente de toutes, car elle est la cresme de la charité, l'odeur de l'humilité, le merite ce semble de la patience, et le fruict de la perseverance : grande certes est ceste vertu, et seule digne d'estre fidellement prattiquée des plus chers enfans de Dieu.

Mon Pere, dit nostre divin Sauveur, apres avoir dit la sixiesme parolle : Je remets mon esprit entre vos mains : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum* (Luc. 23 et Psal. 30). Il est vray, vouloit-il dire, que tout est consommé, et que j'ay accomply tout ce que vous m'aviez commandé; mais pourtant, si c'est vostre volonté que je demeure encore sur ceste croix pour souffrir plus longtems, j'en suis content; je remets mon esprit entre vos mains, vous en pouvez faire tout ainsi qu'il vous playra. Ainsi devons-nous faire, mes cheres sœurs, en toutes sortes d'occasions, soit quand nous souffrons, ou quand nous jouyssons. Mon Pere, devons-nous dire, je remets mon esprit entre vos mains, faites de moy tout ce qu'il vous playra, nous laissant conduire à la volonté divine, sans jamais nous laisser preoccuper de nostre volonté particuliere.

O certes! il est vray que Nostre Seigneur ayme d'un amour extresmement tendre ceux qui sont si heureux que de s'abandonner totalement à son soin paternel, se laissant gouverner par sa divine providence tout ainsi qu'il luy plaist, sans s'amuser à considerer si les effects de ceste providence leur sont utiles, profittables ou dommageables, se tenant tres asseurez que rien ne nous sçauroit estre envoyé de ce cœur paternel et tres-aymable, ou qu'il ne sçauroit permettre que rien nous arrive de quoy il ne nous fasse tirer du bien et de l'utilité, pourveu que nous ayons mis toute nostre confiance en luy, et que de bon cœur nous disions à son

imitation au Pere eternel : Je remets mon esprit entre vos mains ; *In manus tuas commendo spiritum meum;* et non-seulement mon esprit, mais encore mon ame, mon corps, et tout ce que j'ay, afin que vous en disposiez comme il vous playra : et si nous faysons cela, nous verifierons que tres-veritablement Nostre Seigneur est nostre Roy, qui est la troisiesme qualité que Pilate luy donna. Mais il veut, ce divin Roy de nos cœurs, que nous demeurions sousmis, absolument et sans reserve, à ses sainctes volontez.

Or, pour nous monstrer qu'il est veritablement nostre Roy, il expose son ame, c'est-à-dire sa vie, à la cruauté des hommes ses ennemys, pour nous deffendre de tous malheurs, et nous donner la paix que nous avions perduë pour jamais par le peché, ayant prins sur soy tous les coups de la justice divine, afin de nous restablir en sa grace, et nous rendre dignes de sa misericorde : justice qui se devoit exercer sur nous, qui estions ceux contre qui elle estoit justement irritée, et non sur luy qui estoit innocent.

Considerons donc si tres-justement il ne doit pas estre appellé nostre Roy, ayant eu un tel soin de garantir son pauvre peuple de tous malheurs, l'ayant deffendu et delivré des mains de ses ennemys, au peril de sa propre vie. Or, puisqu'il est nostre Roy, il nous faut sousmettre tout ce que nous avons pour son service, luy donnant nos corps, nos cœurs et nos esprits, afin qu'il en fasse comme de chose sienne, et que jamais nous ne nous en servions que pour son honneur, et non pour contrevenir à ses sainctes loyx.

Mais quelles sont-elles, me direz-vous, les loyx de nostre divin Roy? ce sont, mes cheres sœurs, toutes les vertus que je viens de dire qu'il a prattiquées en operant nostre salut, par lesquelles il nous a donné l'exemple de ce qu'il veut que nous fassions pour son sainct amour.

Exerçons-nous donc en la prattique de la saincte humilité, generosité, patience, constance, perseverance, et enfin en la tres-aymable et excellente vertu d'indifference : vertus lesquelles il veut particulierement que nous apprenions de luy en la consideration de sa mort et passion, et en la prattique desquelles il veut que nous luy tesmoignions nostre fidellité et nostre amour, puis que ç'a esté en les prattiquant qu'il nous a tesmoigné l'excellence et l'ardeur du sien envers nous qui en estions tres-indignes : amour qui luy a fait donner sa vie pour nous acquerir la grace et la gloire, où nous conduisent le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. *Amen.*

SERMON POUR LE MARDY DE PASQUES.

Pax vobis.
Paix vous soit. (*Luc.* 24.)

La joie fut sans doubte bien grande en l'arche de Noé, quand la colombe peu auparavant sortie, comme pour espier l'estat auquel estoit le monde, revint enfin portant en son bec le rameau d'olive, signal bien asseuré de la cessation des eaux, et que Dieu avoit redonné au monde le bonheur de sa paix.

Mais, ô Dieu! de quelle joye, de quelle feste, de quelle allegresse fut saysie la troupe des Apostres, quand ils virent revenir entre eux la saincte humanité de nostre Redempteur, apres la resurrection, portant en sa bouche l'olive d'une saincte et aggreable paix, leur disant : *Pax vobis;* Paix vous soit, et leur monstrant les marques et signes indubitables de la reconciliation des hommes avec Dieu : *Et ostendit eis et manus et pedes* (Luc. 24). Sans doubte que leurs ames furent alors pleynement penetrées de consolation : *Gavisi sunt discipuli, viso Domino*; mais ceste joye ne fut pas le principal fruict de ceste saincte venuë, car leur foy vacillante fut affermie: leur esperance espouvantée fut rasseurée, et leur charité presque esteinte fut rallumée. C'est le discours que j'ay entreprins; mais que je ne puis bien faire, ny vous bien escouter, si le Sainct-Esprit ne nous assiste. Invoquons-le donc, et pour mieux l'invoquer, employons-y l'entremise de la Saincte Vierge. *Ave, Maria.*

Nunc autem manent fides, spes, charitas, tria hæc : major autem horum est charitas; Maintenant demeurent ces trois choses: foy, esperance et charité, mais la plus grande d'icelles est la charité (I. Cor. 13), etc.

La foy pour l'entendement, l'esperance pour la memoire, la charité pour la volonté. La foy honnore le Pere : car elle s'appuye sur la toute-puissance; l'esperance honnore le Fils : car elle est fondée sur sa redemption; la charité honnore le Sainct-Esprit : car elle embrasse et cherit la bonté.

La foy nous monstre la felicité, l'esperance nous y fait aspirer, la charité nous en met en possession. Elles sont toutes trois necessaires, mais maintenant, car au ciel il ne demeure que la charité : la foy n'y entre point, car on y void tout; l'esperance encore moins, car on y possede tout; mais la seule charité y a lieu pour aymer en tout, par tout, et du tout nostre Dieu. Helie laisse tomber son manteau (IV. Reg. 2); le manteau de la foy, et le voile de l'esperance ne montent point au ciel, mais ils demeurent en terre, où ils sont necessaires. Nostre Seigneur ne fait autre chose que nous bien enseigner ces trois leçons, comme il faut croire, esperer et aymer; mais sur tout en ces quarante jours esquels il conversa apres sa resurrection avec ses Apostres, et plus particulierement en l'apparition rapportée aujourd'huy. Et pour commencer, les disciples estoient assemblez en un cenacle, et avoient fermé les portes sur eux. *Propter metum Judæorum*, pour la crainte qu'ils avoient des Juifs; le Sauveur entre, les saluë, et leur monstre ses pieds.

Pourquoy cela? 1° pour establir leur foy. Helas! que leur foy estoit esbranlée! la pauvre saincte Magdeleine le va cherchant parmy les morts pour l'embaumer, et craint qu'on l'ayt desrobé : les Apostres sont tels que : *Visa sunt illis deliramenta verba illa, et non crediderunt illis* (Luc. 24), c'est-à-dire, aux dames qui l'avoient apprins des anges. Les deux pelerins disent : *Sperabamus;* le grand S. Thomas crie : *Non credam.* Pour donc estayer ceste foy, laquelle menaçoit sa ruyne, il vient, et leur dit : *Pax vobis*, et leur monstre son corps. Mais comme se peut-il faire qu'ils

croient, puisqu'ils ont veu et touché? Le sens a fait comme le fourier qui loge un autre en un lieu et n'y demeure pas, car il a logé la foy dans le cœur des Apostres et dans les nostres; et neantmoins n'y demeure plus en credit : car la foy estant arrivée, le sens cesse, comme l'esguille introduict la soye, etc.

Mais quels articles sont establis?

1. De l'identité des corps en la resurrection : *Et rursum circumdabor pelle mea, et in carne mea videbo Deum meum* (Job. 19). *Quia ego ipse sum.....* (Luc. 24). O article admirable! et lequel estant bien creu, nous sommes bons chrestiens, car nous en tirerons aysement ces consequences : Donc je ne profaneray pas ce corps; donc, *in ictu oculi, in novissima tuba resurgemus* (I. Cor. 15). Pourquoy, *in prima tuba*, ne comparoistra le mesme corps? etc. *Si Christus non resurrexit, inanis est fides nostra*, etc.

2. De la qualité des corps qui suivront les mouvemens de l'ame; comme les vestemens : le corps aggrave l'ame; l'ame rendra le corps leger. Le bon David ne sçavoit se remuer dans les armes de Saül. Pendant que nostre ame est chargée du corps mondain, elle ne se peut bien mouvoir. Voyez : *Existimabant se spiritum videre*, etc. Il se fait tout à tous : avec la Magdelene, jardinier; avec les pelerins, pelerin; avec les pecheurs, pecheur. Tantost il est veu, tantost il entre les portes fermées, etc.

Seminatur corpus animale, resurget spirituale (I. Cor. 15), etc. Comme l'aigle, *quæ volare non potest, sed ubi renovavit juventutem suam*, etc.

Les rabbins, Genebrard, *ad eum locum* : *Quid facient qui baptisantur pro mortuis? ut quid baptisantur pro illis? ut quid et nos periclitamur omni hora? quotidie morior per vestram gloriam, quam habeo in Christo Jesu Domino nostro. Si ad bestias pugnavi Ephesi, quid mihi prodest, si mortui non resurgunt? manducemus, bibamus, cras moriemur* (I. Cor. 15).

3. Pour affermir leur esperance : helas! leur esperance estoit foible, *sperabamus*. Ils craignoient : l'esperance est contraire à la crainte : *Lugentibus et flentibus*, dit S. Marc. C'est un grand cas que d'estre separé de Dieu; on est timide, on perd la force : tels estoient les Apostres, telle la Magdelene.

Comme un navire emmy[1] l'orage et la tempeste, sans nocher ny pilote, s'en va au bris[2] où le vent le porte, telle estoit ceste pauvre barque sans esperance : *Factus est Ephraim velut columba seducta non habens cor* (Os. 7). O! je ne voudrois pas que nous fussions sans esperance, mais je voudrois bien que nous pleurassions quand nous perdons Dieu! Le cerf, etc.

Mais Nostre Seigneur vient apporter le secours en ceste place assiegée de crainte : *Videte manus meas et latus meum*. Avez-vous besoin de force? voicy mes mains; avez-vous besoin de cœur? voicy le mien; estes-vous colombelle[3]? voicy des trous? estes-vous malade? voicy la medecine : *Et absorpta est mors in victoria* (I. Cor. 15). *Estis captivi? en redemptio;* Estes-vous captifs? voicy le rachapt.

[1] Emmy, *au sein de.* — [2] Au bris, *sans direction.* — [3] Colombelle, *jeune colombe.*

Ah! comme pourrions-nous craindre? *Ecce iste venit, prospiciens per cancellos, respiciens per fenestras* (Cant. 2).

3. Pour perfectionner leur charité : *Si mulier oblivisci potest filii ventris sui! sed etsi obtita fuerit, non obliviscar tui : ecce enim in manibus meis descripsi te* (Isa. 49). *Fert nostras miserias, et eas nobilitat, apponit miseriam cordi suo, ostendit latus.*

Sed eum redamemus; alioquin, qui præ amore ostendit vulnera, semel ostendet præ ira et indignatione, ut imagines quæ ad dextram fæminam, ad lævam mortem, ad dextram agnum, ad lævam leonem; ut apes quæ mel faciunt, et acriter pungunt. En videte, illusores, moqueurs, gausseurs, impudens, *videte manus*, etc. *Videbunt... et qui eum pupugerunt, et plangent super eum tribus* (Apoc. 1), etc.

Fac, ô bone Jesu! ut pacem quam offers accipiamus, videamusque vulnera tua, ut quandoquidem manent fides, spes, charitas, fide radicati, spe gaudentes, et charitate ferventes, expectemus beatam spem et adventum tuum, ita ut in illo te agnum ad dextram, non leonem ad sinistram videamus, ac pro fide visionem, pro spe possessionem, et pro charitate imperfecta perfectam habeamus, in qua gaudebimus in sæcula sæculorum. Amen.

SERMON POUR LE III. JOUR DE PASQUES.

Pax vobis : ego sum, nolite timere.

La paix soit avec vous; ne craignez point, c'est moy. (*Luc.* 24.)

Les Apostres de Nostre Seigneur, comme des enfans sans pere, et des soldats sans capitaine, s'estant retirez dans une mayson, tout craintifs qu'ils estoient, Nostre Seigneur s'apparut à eux pour les consoler en leur affliction, et leur dit : *Pax vobis;* Paix vous soit, comme leur voulant dire : Qu'y a-t-il, mes chers Apostres, que vous estes si craintifs et affligez? si c'est le doubte que vous avez de ma resurrection : *Pax vobis*, demeurez en paix, la paix soit faite en vous, car je suis ressuscité; voyez mes mains et mes pieds, touchez mes playes : *Pax vobis, ego sum, nolite timere;* La paix soit en vous, c'est moy, ne craignez point. Parolles sur lesquelles je traitteray de trois sortes de paix desquelles Nostre Seigneur a fait present à ses Apostres.

La premiere est la paix du sainct Evangile, et de la saincte Eglise; car l'Evangile et la saincte Eglise ne sont que paix, que douceur et tranquillité; hors de l'observance du sainct Evangile, et de l'obeyssance à la saincte Eglise, il n'y a que trouble et inquiettude, ainsi que nous dirons bien-tost.

La seconde sorte de paix est distinguée par les SS. Peres en trois parties, à sçavoir : la paix avec Dieu, la paix les uns avec les autres, et la paix avec nous-mesmes.

La troisiesme sorte de paix est celle que nous possederons en la vie eternelle. Si j'ay du tems, je traitteray de toutes ces di-

verses sortes de paix, mais du moins parleray-je des deux premieres.

Les Israëlites ayant quitté l'observance des commandemens de Dieu, et s'estant despartis de sa loy, Dieu, justement indigné contre eux, les laissa, en punition de leurs pechez, tomber entre les mains des Madianistes, leurs ennemys jurez, et ainsi il leur osta sa paix, en laquelle il les avoit tousjours maintenus, tandis qu'ils luy avoient esté fidelles. Grande, certes, est la punition que Dieu tire de nous, lorsqu'il nous laisse et abandonne entre les mains de nos ennemys et ne nous tient plus en sa tres-saincte protection; car, quand il nous laisse à l'abandon, c'est un tres-grand indice de nostre perte, parce qu'indubitablement les Madianistes, c'est-à-dire nos ennemys spirituels, auront prinse sur nous, et nous demeurerons vaincus. Les Madianistes donc, ayant resolu de brusler les Israëlites à petit feu, comme l'on dit, venoient troupes à troupes dans leurs villages, au tems de la cueillette et de la moisson, et leur emportoient et ravissoient tous leurs bleds, de sorte qu'ils ne leur laissoient rien pour vivre.

Or la bonté de Dieu, qui est incomparable envers les hommes, les ayant laissez ainsi en la puissance de leurs ennemys, par l'espace de sept ans, se resolut enfin d'avoir pitié d'eux, et envoya un ange annoncer à Gedeon, qu'il vouloit que les Israëlites fussent restablis en leur premiere paix et liberté, et que ce fust par son moyen; si que l'ange l'ayant treuvé dans un lieu où il battoit du bled, il le salua en ceste sorte : O homme tres-fort entre les hommes, le Seigneur est avec toy; *Dominus tecum, virorum fortissime* (Jud. 6), luy faysant entendre que Dieu vouloit qu'il quittast son occupation, et qu'il prinst les armes contre les Madianistes, et que sans faute il remporteroit la victoire, et terrasseroit ses ennemys : *Vade in hac fortitudine tua, et liberabis Israël de manu Madian* (*Ibid.*); Va, luy dit-il, en ta force, et tu deslivreras Israël de la puissance de Madian. Parolles desquelles Gedeon demeura bien estonné. Hé! ce dit-il à l'ange, comment est-il possible que ce que vous dites soit vray? Vous dites que le Seigneur est avec moy; si cela estoit, comment se pourroit-il faire que je fusse saysi et environné de tant d'afflictions? Le Seigneur est le Dieu de paix, et je suis tousjours en guerre et en trouble.

Grand cas de la tromperie et de l'abus des hommes, qui croyent que là où est Nostre Seigneur, l'affliction ny la peyne n'y peut estre, ains que la consolation y abonde tousjours : ô certes! cela n'est pas; au contraire, lorsque nous sommes dans l'affliction et dans les tribulations, Nostre Seigneur se tient plus pres de nous, d'autant qu'alors nous avons plus besoin de sa protection et de son secours. *Dominus tecum, virorum fortissime;* Le Seigneur est avec toy, ô homme tres-fort, dit l'ange à Gedeon, nonobstant que tu sois si affligé. Helas! luy respondit-il, comment osez-vous m'appeler fort, veu que je suis si foible?

Remarquez, je vous prie, que c'est le propre de l'ennemy de nous faire sembler foibles, nous faysant croire que nous n'avons nulle force, afin de nous descourager. Vous me dites, poursuit-il, que je prenne les armes, et que je demeureray victorieux. Hé! ne

sçavez-vous pas que je suis le moindre de tous les hommes? C'est tout un, dit l'ange, Dieu veut que ce soit toy qui deslivres les Israëlites de l'affliction en laquelle ils sont. Bien, dit Gedeon; je croy ce que vous me dites; mais afin d'en estre plus certain, je desirerois qu'il vous pleust me donner quelque signe par lequel je puisse cognoistre que veritablement il arrivera ainsi que vous me dites : *Si inveni gratiam coram te, da mihi signum quod tu sis qui loqueris ad me* (Jud. 6). Lors l'ange, condescendant à son desir, luy dit : Va, prends un chevreau et dresse un sacrifice, et l'ayant preparé, presente-le au Seigneur. Ce que Gedeon fit promptement; et ayant appresté le chevreau, et fait des tourtes cuites sous la cendre, il revint et dressa le sacrifice, lequel estant preparé, l'ange le touscha du bout d'une baguette : *Summitate virgæ. Ascendit ignis de petra*, et soudain le feu du ciel monta de la pierre, qui le consomma, puis l'ange disparut : ce que voyant Gedeon : Hà, dit-il, je suis mort, car j'ay veu l'ange du Seignenr face à face. *Heu mihi! Domine Deus, quia vidi angelum Domini, facie ad faciem.*

C'estoit l'opinion commun du vulgaire, qu'un homme vivant ne pouvoit voir un ange sans mourir; mais ceste opinion estoit fausse, car l'experience avoit desjà fait voir le contraire en plusieurs à qui ils estoient apparus. Mais Gedeon s'estant un peu rasseuré, il reprint cœur et fit ce qui luy estoit commandé par l'ange, lequel jusques alors il avoit tenu pour quelque prophete passager; et depuis il fit eslever un autel au lieu où l'ange luy avoit parlé, qu'il nomma *Domini pax*, la paix du Seigneur, parce que la paix luy avoit esté annoncée de la part du Seigneur en ce lieu-là.

Or, il n'y a point de doubte, mes chers ames, que la croix nous represente merveilleusement bien cest autel sur lequel fut fait ce sacrifice de la paix, et qui fut nommé *Domini pax*, la paix du Seigneur; ou que plutost le sacrifice de Gedeon et son autel ne fust la figure du sacrifice qu'offrit Nostre Seigneur sur l'autel de la croix, puisque ce sacrifice a esté appellé le sacrifice d'accoisement[1] et de pacification : les hommes ayant esté pacifiez avec Dieu, et receu la paix en eux-mesmes, par le moyen de la grace que Nostre Seigneur leur a acquise par sa mort et passion, en laquelle il fut pour nous fait peché, ainsi que dit sainct Paul, c'est-à-dire qu'il fut fait, luy qui estoit impeccable, comme pecheur devant la face de Dieu son Pere, ayant, par une bonté inouye, pris tous nos pechez sur luy, afin de satisfaire pour nous à la justice divine : en quoy il fut offert comme un chevreau rosti.

En l'ancienne loy il n'estoit pas si expressement commandé qu'on celebrast la pasque en mangeant un agneau, qu'on ne pust prendre un chevreau au lieu d'un agneau, si que l'on se pouvoit servir de l'un ou de l'autre : de mesme en ceste pasque, ou en ce sacrifice que celebra Nostre Seigneur au jour de sa passion, il s'offrit luy-mesme en sacrifice, non-seulement comme un agneau innocent, tout doux, tout benin, tout gracieux et plein de pureté, mais aussi comme un chevreau, qui represente le pecheur, parce qu'alors il fut fait peché pour nous.

[1] Accoissement, *apaisement.*

Le sacrifice de Gedeon estant dressé, l'ange le toucha d'une baguette, par le moyen de laquelle le feu monta de la pierre, ou plutost descendit du ciel et le consomma : de mesme, le sacrifice de la croix estant dressé, le Pere eternel, et non un ange, le toucha de la baguette de son amour infiny, et soudain le feu de sa tres-saincte charité survint qui consomma le sacrifice. Et tout ainsi que par ce signe Gedeon demeura confirmé en l'esperance de l'evenement de la paix, et de la victoire qu'il devoit remporter sur les Madianistes, selon que l'ange luy avoit dit : de mesme, le sacrifice de la croix estant consommé, et Nostre Seigneur ayant dit : Mon Pere, je recommande mon esprit entre vos mains; *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum :* Tout est consommé, *Consummatum est,* soudain les hommes furent confirmez en l'esperance que les prophetes leur avoient par tant de siecles donnée, qu'un jour ils possederoient la vraye paix, et que l'ire[1] de Dieu estant appaisée par le moyen de ce sacrifice de pacification, ils seroient rendus victorieux et triomphans de tous leurs ennemys.

Et c'est ce que vouloit dire Nostre Seigneur à ses Apostres, quand se monstrant à eux, apres sa resurrection, il leur dit : *Pax vobis*, La paix soit avec vous. Voyez mes pieds et mes mains : *Videte manus meas, et pedes, quia ego ipse sum ;* leur monstrant un signe certain que la paix leur estoit donnée par le moyen de ses playes, comme s'il eust voulu dire : Qu'avez-vous, mes Apostres? Je voy bien que vous estes tous craintifs et paoureux[2]; mais desormais vous n'aurez plus aucun subjet de crainte, car je vous ay acquis la paix que je vous donne : non-seulement mon Pere celeste me la doit comme à son Fils bien-aymé, ains il me la doit encore, parce que je l'ay acquise au prix de mon sang et de ces playes que je vous monstre. Ne soyez donc plus desormais couards[3] et paoureux, car la guerre est finie; vous avez eu quelque rayson de craindre ces jours passez, quand vous m'avez veu fouetté, ou du moins vous l'avez ouy dire, car tous m'ont abandonné, excepté l'un d'entre vous qui m'a esté fidelle : vous avez donc sceu que j'ay esté battu, couronné d'espines, navré depuis la teste jusqu'aux pieds, attaché à la croix, et que j'ay souffert toutes sortes de tourmens, d'opprobres, de derisions et d'ignominies, et qu'enfin tous mes ennemys s'estant bandez contre moy, ils m'ont fait mourir d'une mort tres-cruelle; mais maintenant ne craignez plus, la paix soit en vos cœurs, car je suis tousjours demeuré victorieux, j'ay terrassé vos ennemys, j'ay vaincu le diable, le monde et la chair. N'ayez donc plus de crainte, car j'ay fait la paix entre mon Pere celeste et les hommes, et les ay reconciliez avec luy par ce sacrifice que je luy ay offert en mourant sur l'arbre de la croix. Jusques à ceste heure je vous ay, en diverses fois, donné la paix; mais maintenant je vous monstre comme je vous l'ay acquise au prix de mon sang. Je suis pauvre de biens temporels, car je n'ay rien possedé, et vous n'ignorez pas que ma grandeur ne consiste point en la possession des biens de la terre, d'autant que je n'en ay point eu tout le tems de ma vie, vous le sçavez; mais pour toute richesse j'ay la paix, laquelle est

[1] La colère. — [2] Peureux. — [3] Laches, *poltrons.*

le legs que je vous fis en me separant de vous, et lequel je vous reconfirme derechef, d'autant que tout ce que je donne à mes plus chers est la paix; donc, *Pax vobis*, Paix vous soit et à tous ceux qui croiront en moy.

Allez, leur avoit-il dit auparavant, et annoncez aux hommes les choses que je vous ay apprinses, et entrant és maisons, dites : La paix soit ceans ; *Pax huic domui;* comme s'il eust voulu dire : Annoncez d'abord, en entrant és maisons, que vous n'y allez point pour y mettre la guerre, ains pour y annoncer la paix de ma part, et quiconque vous recevra demeurera en paix : où, au contraire, quiconque vous rejettera aura indubitablement la guerre, ainsi que je diray bien-tost.

Vous voyez donc comme le sainct Evangile et comme la saincte Eglise ne sont que paix. L'Evangile a esté commencé par la paix, et par apres il ne presche que la paix. Voyons-nous pas qu'en l'Evangile qui se dit en la Nativité de Nostre Seigneur, les anges nous annonçant la paix chantoient : Gloire à Dieu és lieux tres-hauts, et paix en terre aux hommes de bonne volonté : *Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis* (Luc. 2)? Je vous laisse ma paix, dit Nostre Seigneur à ses Apostres avant sa passion, et en leur personne à tous les enfans de son Eglise; je vous donne ma paix, mais je ne vous la donne point comme le monde la donne, ains comme mon Pere l'a donnée : *Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis; non quomodo mundus dat, ego do vobis* (Joan. 14); comme leur voulant dire : Le monde ne donne point ce qu'il n'a pas, quoy qu'il promette, car c'est un trompeur : il amadoue les hommes, leur promettant beaucoup, et puis enfin il ne leur donne rien, se moquant d'eux apres qu'il les a ainsi trompez; mais moy je ne vous promets pas seulement la paix, ains je vous la donne, et non pas une paix telle qu'elle, mais telle que je l'ay receuë de mon Pere, par laquelle vous surmonterez vos ennemys et en demeurerez victorieux. Il est vray qu'ils vous feront tousjours la guerre; mais, nonobstant leurs assauts, vous conserverez la tranquillité et le repos en vos ames. En somme, le sainct Evangile ne traitte presque partout que de la paix, et comme il commence par la paix, de mesme il finit par la paix, pour nous enseigner que c'est l'heritage que nostre divin Maistre a laissé à ses enfans, qui sont en la subjection de la saincte Eglise nostre mere, et son Espouse tres-chere.

Mais comme ceste paix est un peu bien generale, il nous faut traitter de la seconde, qui est celle qui nous pacifie avec Dieu, le prochain et nous-mesmes.

Quant au premier poinct, nous avons desjà dit, que c'est par le moyen de la mort et passion de Nostre Seigneur que nous avons esté pacifiez et reconciliez avec Dieu le Pere. Mais comme depuis nous nous sommes rendus tant de fois rebelles et desobeyssans à ses divins commandemens, ayant perdu ceste paix que Nostre Seigneur nous avoit acquise, autant de fois que nous sommes tombez dans le peché mortel, nous avions besoin d'un nouveau moyen de reconciliation. Or c'est à ceste fin que nostre divin Sauveur a estably le tres-sainct et tres-auguste Sacrement de l'autel, afin que,

comme nostre paix avoit esté faite avec son Pere celeste, par le sacrifice qu'il luy offrit de luy-mesme sur la croix, il fust semblablement appaisé par ce divin sacrifice de l'Eucharistie, autant de fois qu'il nous arriveroit d'irriter sa divine justice : moyen que personne ne peut avoir, sinon les enfans de l'Église, pour se reconcilier avec Dieu, à faute duquel ils demeurent tousjours enfans d'ire et de perdition. Nostre Seigneur disoit donc tres-justement à ses Apostres : *Pacem meam do vobis;* Je vous donne ma paix, puisqu'il se donnoit luy-mesme, qui est nostre vraye paix, dit l'Apostre, *ipse enim est pax nostra* (Eph. 2).

La paix n'appartient qu'aux enfans de l'Eglise, il est vray, car tous les autres n'ont pas les moyens efficaces de reconciliation que Nostre Seigneur nous a donnez pour nous remettre en la grace de Dieu son Pere, et en la sienne, autant de fois qu'il nous arriveroit de la perdre, bien que veritablement nous la perdions par nostre faute, les chrestiens n'estant en guerre, si non en tant qu'ils ne sont pas en grace; car estant en grace, le diable, le monde et la chair, n'ont nul pouvoir sur eux. Hé! ne le voyons-nous pas, puisque Nostre Seigneur asseure ses Apostres qu'il vient en paix, ayant terrassé, par le moyen de ses playes et de ses tourmens, tous leurs ennemys, et abattu toutes leurs forces?

Imaginez-vous un prince qui revient de la guerre, en laquelle il a battu à dos et à ventre ses ennemys et les a fait passer par le fil de l'espée, n'en ayant laissé aucun en vie, sinon quelques fugitifs ausquels il a, par compassion, donné la vie; et considerez comme, apres ceste victoire, il s'en revient tout triomphant dans la principale ville de son royaume, tout chargé neantmoins de playes, et, rencontrant ses subjets, leur dit: Courage, mes amys, voilà les playes avec lesquelles je vous ay acquis la paix; demeurez en repos, ne craignez plus rien, j'ay terrassé vos ennemys: il est vray que j'ay donné la vie à quelques goujats, lesquels vous pourront bien donner quelque importunité, mais ne craignez rien, car ils n'auront nul pouvoir sur vous, et ne vous pourront point nuire, bien qu'ils vous ennuyent. Ainsi Nostre Seigneur et nostre Maistre, qui est appellé par Isaye Prince de paix, *Princeps pacis* (Isa. 9), revenant de la guerre en laquelle il avoit receu veritablement quantité de playes, mais playes non point dignes de mespris, ains dignes d'un honneur incomparable, et desquelles il fait trophée, et en mérite une eternelle louange, il s'addresse premierement à ses Apostres, comme à son peuple bien-aymé, et les leur monstre. Touchez, dira-t-il dimanche prochain à sainct Thomas : *Infer digitum tuum huc, et vide manus meas; et affer manum tuam, et mitte in latus meum, et noli esse incredulus, sed fidelis* (Joan. 20); Voyez les playes de mes pieds et de mes mains, et mettez, si bon vous semble, vostre main dans mon costé, et voyez que c'est moy-mesme; ce qu'ayant fait, ne soyez plus incredule, ains fidelle, et sçachez que je les ay receues en terrassant vos ennemys, lesquels j'ay desconfits et exterminez. Il en est bien resté encore quelques-uns en vie; mais ne craignez point, car ils ne vous sçauroient nuire, si vous ne voulez; au contraire, vous aurez pleine authorité sur eux, et partant, demeurez en paix.

Passons oultre, et disons quelque chose de la paix que nous de-

vons avoir les uns avec les autres, d'autant que le deffaut de cest paix est la source d'où procedent la pluspart des malheurs, afflictio et miseres qu'on void en ce monde parmy les hommes. Et d'où pe sez-vous, mes cheres ames, que provienne tant de pauvreté qu plusieurs souffrent, si non des mal-heureuses pretentions que que ques-uns ont d'accroistre leurs biens et richesses aux depens d prochain? Qu'est-ce qui ruyne la paix, sinon les procez et les am bitions que les uns ont sur les autres, et les desirs des honneurs dignitez et preeminences? Certes, si la paix estoit entre le hommes, l'on n'y verroit point tous ces malheurs. Bref, rien n fait tant la guerre à l'homme que l'homme mesme. Il n'y a rien qu ne puisse estre dompté et gouverné par l'homme, que le sen homme; car, si bien le pouvoir absolu que Dieu avoit donné à Adam au paradis terrestre sur tous les animaux a receu quelque deche par le peché, si est-ce pourtant que l'homme peut dompter le bestes les plus farouches par l'entremise de la rayson que Dieu lu a donnée, ainsi que l'experience nous fait voir tous les jours; et si les hommes vivoient en paix les uns avec les autres, rien ne le pourroit troubler. Que craindroient-ils, je vous prie, de quoy auroient-ils peur? des lyons? nullement; car ils auroient assez d'industrie pour eviter leurs rages, et celles de tous les autres animaux, pour cruels qu'ils puissent estre.

C'est pourquoy, Nostre Seigneur sçachant bien la grande necessité que les hommes avoient de ceste paix, il n'a rien tant presché, et ne nous a rien tant recommandé que de nous aymer les uns les autres; et nous voyons qu'il n'inculque rien tant en l'Evangile que le commandement de l'amour du prochain : et pour nous monstrer combien il ayme l'unyon, il ne visite ses Apostres que quand ils sont tous ensemble, vivant les uns avec les autres en une saincte concorde et unyon. Et si bien il s'apparut aux deux disciples qui alloient en Emmaüs, et qui estoient sortis de la ville de Hierusalem, qui represente la paix, estant appelée *maison* ou *vision de paix*, nous ne devons pourtant pas croire que ce qu'il a fait pour ces deux disciples, il le veüille faire pour plusieurs autres, car nous voyons que sainct Thomas ne receut ceste grace qu'apres qu'il fut retourné en l'assemblée des Apostres : de mesme, si nous ne vivons en paix et unyon les uns avec les autres, nous ne devons pas attendre la grace de voir Nostre Seigneur ressuscité.

Parlons maintenant de la paix que nous devons avoir avec nous-mesmes. Et pour mieux entendre cecy, il faut que nous sçachions ce que dit le grand Apostre, que nous avons deux parties en nous, lesquelles se font une guerre perpetuelle, à sçavoir, l'esprit et la chair; car la chair convoite contre l'esprit, et l'esprit a ses loyx tout-à-fait contraires à celles de la chair : *Caro concupiscit adversus spiritum, spiritus autem adversus carnem : hæc enim sibi invicem adversantur, ut non quæcumque vultis, illa faciatis* (Gal. 5). Et chascune de ces parties a ses adherens, c'est-à-dire des inclinations contraires l'une à l'autre, ainsi que l'experience nous l'apprend tous les jours, et que le mesme Apostre l'a experimenté : *Video autem aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ* (Rom. 7). La chair a la partie concupiscible et certaines facultez et sens communs de l'ame qui combattent en sa

faveur contre l'esprit, lequel n'a pour toutes ses forces que trois soldats qui combattent pour luy, et lesquels encore font à tous propos des faux-bons et des cheutes en la fidelité qu'ils luy doivent, se rangeant du costé de la chair, afin de combattre pour elle contre luy. Or, si ces soldats estoient fidelles, l'esprit n'auroit nulle crainte, ains il se mocqueroit de tous ses ennemys, ainsi que font ceux qui se treuvent au donjon d'une forteresse qui est imprenable, ayant des munitions suffisantes pour vivre, bien que les ennemys soyent jusques aux faux-bourgs, ou mesme que la ville fust prinse.

Que nous represente ce donjon? rien autre, certes, que la partie superieure de nostre ame, et pourveu qu'elle soit accompaignée de ses trois soldats, qui sont l'entendement, la memoire et la volonté, elle ne craint rien : car l'esprit aura tousjours le dessus; et quoy que le diable, le monde et la chair ayent bandé toutes leurs forces contre luy, ils ne seront pas capables de le troubler ny espouvanter. Ils brouilleront bien quelque chose, se servant des sens et facultez inferieures de l'ame, mais pourtant ils ne sçauroient luy nuire en la vertu de la paix que Nostre Seigner nous a acquise; et si l'esprit demeure fermement attaché aux veritez de la foy, et qu'il soit de bonne intelligence avec ses trois soldats, il se mocquera de tous ses ennemys, et en demeurera vainqueur.

Les plus puissantes armes que les chrestiens puissent avoir pour resister à leurs ennemys, c'est la paix de l'esprit; et s'ils taschent de la conserver, indubitablement ils demeureront tousjours victorieux dans les combats; mais si la paix leur manque, et que ceste intelligence entre l'esprit, l'entendement, la memoire et la volonté, vienne à defaillir, tout est perdu, l'homme perira.

Lorsque l'entendement se tient ferme en la croyance des veritez que Nostre Seigneur nous a apprinses, et que la foy nous enseigne, il a une force incomparable au-dessus de la chair; mais quand il vient à escouter les raysons et les harangues qu'elle luy represente pour le detourner de l'attention de ces divines veritez, incontinent il tombe dans le peché, ainsi que l'experience nous le fait voir tous les jours en la pluspart des hommes.

Nul ne peut doubter que Nostre Seigneur n'ayt dit, que les pauvres d'esprit et ceux qui souffrent persecution sont bien-heureux; et l'entendement, au lieu de demeurer fermement attentif à ceste verité, va recevoir les suggestions de la chair, laquelle luy represente qu'il faut avoir des biens, et beaucoup, afin de luy donner toutes ses ayses et commoditez, et voilà quant et quant[1] la guerre. La chair dicte miserablement à l'entendement, que ceux qui sont pauvres ne sont pas estimez; il escoute ceste proposition, et le voilà troublé. En somme, tout ce que la chair desire est tout-à-fait contraire à l'esprit, lequel, estant esclairé de la lumiere celeste, ne se peut empescher de voir que tous ses desirs sensuels et mondains sont tout-à-fait contraires à la rayson; de sorte que n'osant les appreuver, il souffre une guerre tres-grande, voyant l'un de ses soldats presque gaigné, et lequel veut quitter son party, ce qu'il ne fait que trop souvent.

[1] En même temps.

Or, si nous disons que nous avons la foy, nous la devons monstrer par les œuvres; et si nous voulons avoir la paix de l'esprit parmy la guerre de la chair, il faut tenir l'entendement fermement attaché aux veritez que Nostre Seigneur nous a apprinses et enseignées, et l'empescher de recevoir toutes les raysons contraires que l'amour-propre nous suggere, ne donnant jamais la liberté à nostre esprit d'escouter les mal-heureuses suggestions qu'il nous propose; car de cela a procedé la perte des anges et des hommes.

Les anges apostats, pour avoir escouté ceste fausse opinion qu'ils devoient estre comme Dieu, se perdirent en leurs pensées; mais S. Michel ayant entreprins de resister à leur temerité : Miserables, leur dit-il, *Quis ut Deus?* Qui est comme Dieu? et au son de ceste parolle, ils furent tous miserablement precipitez dans le profond des enfers et mal-heureux pour jamais. Mais soudain que le diable vid que son orgueil et son ambition outrecuipée[1] l'avoient perdu, il le fut presenter à nostre pauvre mere Eve, luy disant qu'elle ne mourroit point, bien que Dieu l'eust dit, ains qu'elle luy seroit semblable en mangeant du fruict deffendu : *Nequaquam morte moriemini : scit enim Deus, quod in quocumque die comederitis ex eo, aperientur oculi vestri, et eritis sicut dii, scientes bonum et malum* (Gen. 3). Mais au lieu de se tenir ferme en la parolle que Dieu luy avoit dite, elle escouta ce mal-heureux esprit, et consentit à ceste perverse et detestable proposition, qui fut cause qu'elle se perdit et son mary avec elle. O qu'elle eust bien mieux fait de respondre à l'ennemy : Miserable! laisse-nous demeurer en la bassesse et humilité en laquelle nous avons esté creez, et en la sousmission et obeyssance que nous devons à Dieu, plutost que de nous proposer un eslevement duquel tu as esté precipité par ton orgueil.

O que le pauvre Adam eust esté heureux de demeurer seul sans estre maryé, d'autant qu'il n'eust pas encouru l'indignation de Dieu en contrevenant à son commandement!

Nos entendemens sont ordinairement si pleins de raysons, d'opinions et de considerations, que l'amour-propre nous suggere, que cela cause une grande guerre en l'ame; car, au lieu de nous arrester et attacher fermement aux parolles de Nostre Seigneur, nous nous servons des raysons que la prudence humaine nous fournit, disant qu'il faut bien estre discret et moderer un peu les choses, afin que tout aille bien; cependant c'est tout au contraire, car c'est afin que tout aille mal. Et certes, pour l'ordinaire, l'on ne sçayt de quel biais prendre ces personnes qui se servent de ceste fausse prudence, parce que, faute de simplifier leur entendement, elles ne veulent pas recevoir les advis qu'on leur donne, apportant tousjours des raysons contraires pour soustenir leur opinion, quoyque mauvaise, de maniere que lorsqu'ils s'y sont une fois attachez, on ne sçayt plus que faire avec eux. *Estote prudentes* (Matth. 10); Soyez prudens, dit Nostre Seigneur en l'Evangile; servez-vous de la prudence, car elle est bonne, mais servez-vous-en rarement et seulement pour la gloire de Dieu, et en sorte que vous la rendiez sousmise à la simplicité.

[1] Outrecuidante.

Nostre Seigneur donc, voyant ses Apostres entortillez en diverses considerations et doubtes de l'accomplissement de sa promesse, n'ayant pas la patience que le jour fust venu, se monstre à eux, et leur donne sa paix : *Pax vobix*, leur dit-il; que vos entendemens soyent pacifiez par le rejet de tant de considerations de la prudence humaine qui vous causent de la deffiance : voyez mes playes, et ne soyez pas mecroyans. O que la foiblesse de l'esprit humain est grande! Nostre Seigneur a dit : Tout ce que vous demanderez au Pere en mon nom, il vous sera donné : *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis* (Joan. 10). Mais d'autant qu'il ne nous donne pas tousjours ce que nous demandons, ou que nous ne le recevons pas si-tost que nous voudrions, incontinent nous sommes chancelans en la foy de ceste promesse. J'ay desjà tant demandé à Dieu une telle vertu (dira quelqu'un), et cependant je ne l'ay pas encore. O patience! le jour n'est pas passé, vous n'estes qu'au matin, et vous doubtez? attendez au soir de ceste vie mortelle, car indubitablement, si vous perseverez à la demander, vous l'obtiendrez.

Les Apostres donc n'estant pas encore confirmez en la foy, et ne voyant pas Nostre Seigneur ressuscité si promptement qu'ils desiroient, ils en entrerent en perplexité, et commencerent à doubter, disant en eux-mesmes : O que nous eussions esté heureux si nous eussions eu un maistre qui eust esté immortel! et plusieurs autres et semblables pensées qu'ils avoient, par lesquelles ils monstroient bien qu'ils estoient en doubte de l'effect de la promesse de Nostre Seigneur; et partant, il leur dit, pour les accoiser : *Pax vobis*, La paix soit avec vous. C'est assez parlé sur ce subjet, car vous voyez bien maintenant que ce qui cause la guerre en nos ames et qui en chasse la paix, ne provient, sinon de ce que nous manquons de foy et d'asseurance és parolles de Nostre Seigneur, et que nous escoutons les raysons de la prudence humaine.

Le second soldat de nostre esprit est la memoire, la fidellité duquel venant à faillir, le trouble se fait grand en l'ame; d'autant que la memoire est le siege de l'esperance et de la crainte. Or je sçay bien que l'esperance est en la volonté; mais pour m'expliquer, je veux dire ainsi maintenant. Nous devons doncques sçavoir que la pluspart des troubles que nous avons, viennent dequoy l'imagination des sens et de la chair representé frequemment des ressouvenirs mondains et terrestres à l'imagination de l'esprit, lesquels estant receus par la memoire, elle commence soudain d'entrer en deffiance, et au lieu de s'occuper à se ressouvenir des promesses de Nostre Seigneur, en faysant des actes d'esperance, et demeurant ferme en la confiance que nous devons avoir en luy, que tout perira plutost que ses promesses viennent jamais à manquer, il arrive que nous nous laissons aller à des vaines craintes de n'avoir pas assez de cecy ou de cela, et partant les inquiettudes arrivent, la chair employe toutes ses forces contre l'esprit, attirant de son costé l'entendement et la memoire pour combattre pour elle. Et puis c'est grand pitié du degast que ce manquement de paix fait en l'ame.

Au lieu que, si la memoire demeuroit ferme aux promesses de Dieu, sans varier, s'asseurant sur la verité de ses parolles, se con-

fiant en sa bonté, qui est si grande, que non-seulement il se rend fidelle aux ames qui se confient en luy, ains encore il en prend un soin tendre et amoureux, ô qu'heureuses seroient celles qui auroient logé en Dieu toutes leurs esperances! O que nous serions heureux, mes cheres ames, si nous occupions bien nostre memoire à nous ressouvenir des promesses que nous avons faites au baptesme, par lesquelles nous avons renoncé au diable, au monde et à la chair! promesses que les religieux et religieuses reconfirment par le moyen de leurs vœux, par lesquels ils s'obligent, non-seulement de garder les commandemens de Dieu, ains encore de suivre ses conseils, afin de se rendre tousjours plus aggreables aux yeux de sa divine Majesté. O que nous serions heureux si nous nous ressouvenions bien de ces sainctes promesses, et que nous fussions fidelles à les garder! car sans doubte Nostre Seigneur viendroit à nous, et nous diroit : *Pax vobis*, Paix vous soit, comme il fit à ses Apostres.

Le troisiesme soldat de nostre esprit, et le plus fort de tous, est la volonté; d'autant que nul ne peut surmonter la liberté de la volonté de l'homme; Dieu mesme qui l'a creée ne veut en façon quelconque la forcer ny violenter : et neautmoins elle est si lasche que bien souvent elle se laisse gaigner aux persuasions de la chair, se rendant à ses suggestions, bien qu'elle sçache qu'elle est le plus grand ennemy que l'homme ayt et qu'elle ressemble à cette felonne Dalila, qui trompa meschamment ce pauvre Samson, duquel elle estoit si cherement aymée (Jud. 16). La chair a des ruses nompareilles pour vaincre l'esprit, et l'attirer à ses brutales inclinations. Mais nostre volonté a encore un autre ennemy qui luy cause beaucoup de peynes, et luy fait souvent quitter le party de l'esprit, qui est comme son tres-cher espoux : et cest ennemy n'est autre que la multitude des desirs que nous avons de cecy et de cela; car nostre volonté est d'ordinaire si pleyne de pretentions et de desseins, que bien souvent elle ne fait rien que s'amuser à les regarder l'un apres l'autre, au lieu de s'occuper à en faire reussir quelques-uns des plus profittables.

Combien avez-vous de desirs en vostre volonté, dira-t-on à quelqu'un? — Je n'en ay que deux. — C'est trop, car il n'en faut qu'un; Nostre Seigneur nous l'a luy-mesme enseigné : *Porro unum est necessarium, Maria optimam partem elegit* (Luc. 10); Une seule chose est necessaire, dit-il; Marie a choysi la meilleure part, c'est-à-dire qu'elle a choysi cest *un* necessaire tout seul : mais quel est-il, cest *un* necessaire? c'est Dieu, mes cheres sœurs, qu'il faut aymer, et rien autre. Certes, qui ne se contente pas de Dieu, qui est tout, merite de n'avoir rien.

Mais (direz-vous) ne faut-il pas aymer le prochain, ny les exercices spirituels? puisque vous dites qu'il ne faut aymer que Dieu, et ne vouloir que luy seul, pourquoy donc tant de livres, de predications, et choses semblables? Un exemple vous fera entendre cecy. Vous regardez ceste muraille qui est blanche, et je vous demande qu'est-ce que vous voyez? Je voy, direz-vous, ceste muraille. Mais ne voyez-vous point l'air qui est entre vous et elle? Non, parce que je ne regarde que la muraille, et bien que ma vuë tra-

verse et passe parmy l'air qui est d'icy là, neantmoins je ne le voy pas, d'autant que je n'y arreste pas ma vuë. De mesme pourriez-vous dire : En aymant Dieu, je rencontre plusieurs autres choses, comme sont le prochain, les livres, les predications, l'orayson, le prochain que j'ayme vrayement bien; mais, mon dessein principal estant de n'aymer que Dieu seul, cela fait que j'ayme toutes ces choses et que je m'en sers, mais ce n'est qu'en passant, pour m'exciter davantage à l'aymer plus parfaictement, car tel est mon vouloir.

En fin finale, si nous voulons avoir la paix en nous-mesmes, il ne faut avoir qu'une seule volonté, et qu'un seul desir, imitant le grand sainct Paul, qui ne vouloit sçavoir ni prescher qu'une seule chose, à sçavoir, Nostre Seigneur Jesus-Christ, et iceluy crucifié : *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum* (I. Cor. 2). C'estoit toute sa doctrine; en cela consistoit toute sa science : c'estoit en ceste mort precieuse de nostre divin Sauveur qu'il occupoit tout son entendement et sa memoire; c'estoit en ce seul amour du crucifix qu'il avoit arresté tous ses desirs et toutes ses volontez. Ainsi puissions-nous faire, mes cheres ames, car nous possederons comme luy la vraye paix, si nous ramassons bien toutes nos puissances et facultez interieures, afin de les occuper toutes en l'amour de nostre doux Sauveur, lequel sans doubte ne manquera pas de nous visiter, afin de nous donner ceste saincte paix qu'il donna aujourd'huy à ses Apostres bien-aymez. Ah! mon Dieu, que ceste paix est differente de celle que le monde donne à ses favoris! les mondains se vantent quelquesfois qu'ils possedent la paix; mais pour l'ordinaire c'est une paix fausse, et laquelle est enfin suivie d'une tres-grande guerre.

Imaginez-vous, je vous prie, de voir deux navires ou barques qui voguent sur la mer, dont l'une soit celle de Nostre Seigneur et nostre Maistre avec ses Apostres, en laquelle il dort doucement; et voyez que pendant son sommeil les vents s'eslevent, la tourmente devient si grande, et les vagues si impetueuses qu'elles semblent devoir à tout moment faire perir le navire : et considerez comme les Apostres, esmeus du present danger, courent de proue en poupe et de poupe en proue; enfin, voyant qu'ils ne peuvent resister à cest orage, ils resveillent Nostre Seigneur, luy disant : *Domine, salva nos, perimus* (Matth. 8); Maistre, nous perissons, si vous ne nous secourez. O pauvres gens! de quoy vous troublez-vous? n'avez-vous pas avec vous celuy qui pacifie toutes choses? *Quid timidi estis, modicæ fidei?* que craignez-vous, gens de petite foy? dit Nostre Seigneur. *Tunc surgens imperavit ventis, et mari, et facta est tranquillitas magna;* Et incontinent se levant, il commanda aux vents et à la mer de s'accoiser, et le calme se fit soudainement à sa parolle, apres quoy il persevera de dormir en paix : paix qui procedoit de la pureté et candeur de son ame; en quoy il fut apres suivy de son grand apostre S. Pierre, lequel dormoit fort tranquillement, quand l'ange le vint tirer de la prison, la nuict mesme du jour qu'on le devoit faire mourir. Car c'est chose certaine que les vrays amys de Dieu sont tousjours tranquilles et conservent tousjours la paix que Nostre Seigneur leur a acquise par

sa mort, dans les tribulations et afflictions, pour grandes qu'elles puissent estre.

L'autre barque de laquelle je veux parler, et qui represente bien naïfvement la paix des enfans du monde, est celle dans laquelle Jonas estoit; car les vents s'estant eslevez, exciterent en la mer une si grande tourmente, que les matelots, ne sçachant plus que faire pour esviter le peril imminent de la mort, où ils se voyoient presque reduicts, le patron s'en va au fond du navire, *ad interiora navis*, où treuvant le pauvre Jonas, *qui dormiebat sopore gravi*, qui dormoit, non d'un sommeil de paix, ains d'un sommeil de detresse, il l'aborda, et luy dit : Quoy, mirerable, tu dors en l'extresme affliction où nous sommes; leve-toy, et invoque ton Dieu : *Et accessit ad eum gubernator, et dixit ei : Quid tu sopore deprimeris? surge, et invoca Deum tuum* (Jon. 1). Lors quelques-uns de ceux qui estoient dans le navire s'estant enquis de Jonas d'où il estoit, et où il alloit : Helas ! dit-il, je suis un pauvre homme hebrieu, qui fuys de devant la face de Dieu justement irrité contre moy; ce qu'ayant entendu, ils le jetterent dans la mer.

O que cest exemple nous represente merveilleusement bien les pecheurs, lesquels, pensant fuyr l'ire de Dieu, se vantent de dormir d'un doux repos, comme s'ils possedoient la paix : mais enfin ils sont bien trompez à leur reveil, c'est-à-dire, à l'heure de la mort, où ils se treuvent environnez de mille troubles qui sont prests de les precipiter dans la mer des tourmens eternels, s'ils ne se repentent, et ne se retournent du costé de la divine Bonté, pour implorer sa misericorde sur eux, afin qu'ils puissent, par le moyen de leur contrition, recouvrer la grace qu'ils ont perdue dans leur fausse paix, qui doit estre appellée plutost trouble que tranquillité, puis qu'elle se termine enfin en une inquiettude insupportable!

Vous voyez doncques bien maintenant que la vraye paix ne se treuve que parmy les enfans de Dieu qui sont dans la saincte Eglise, et qui vivent selon sa volonte en l'observance de ses saincts commandemens : mais que beaucoup plus grande est celle que possedent ceux qui ne vivent pas seulement en l'observance des divins commandemens, ains encore des conseils evangeliques! d'autant qu'en la parfaicte mortification de soy-mesme, se treuve la vraye paix : c'est pourquoy les enfans de la paix font une continuelle guerre à leur chair, resistant si fidellement à toutes ses attaques, sans jamais se lasser, pour violentes qu'elles soient, qu'elle n'a nul pouvoir de troubler leur repos, non plus que le diable et le monde, ainsi que nous avons dit. Neantmoins, il faut qu'un chascun de nous sçache qu'il ne doit pas demeurer en une paix accompaignée de faineantyse ; car il faut tousjours combattre. Nous pouvons bien affoiblir cest ennemy; mais pourtant nous ne le pouvons pas abattre ny precipiter tout à fait, parce que c'est l'un de ces goujats que Dieu a laissez en vie pour nous exercer, bien qu'il ne nous puisse nuyre, si nous ne le voulons.

La chair fait sa demeure dans nostre sein, cela veut dire que nous la portons avec nous; c'est pourquoy elle inquiette quelquesfois nos cœurs, ayant des ruses estranges pour dresser des embusches à l'esprit : mais toutesfois, si nous nous tenons fermes dans

le donjon de nostre ame, accompaignez des trois soldats que nous avons dit, nous serons les plus forts, et possederons la vraye paix, laquelle nous rendra tousjours contens dans les persecutions, parmy les injures, mespris, afflictions et contradictions, et enfin en tout ce qui nous arrivera contraire à la nature.

Et puis qu'il vient à mon propos, je vous rapporteray sur ce subjet une histoire que je lisois il y a quelque tems, dans la vie des Peres du desert, d'un jeune homme, lequel estant touché de l'esprit de Dieu, et desirant d'entrer en religion, il s'en alla treuver un bon Pere qui estoit dans l'un des monasteres de la Thebaïde, auquel il raconta son dessein, le suppliant avec beaucoup d'humilité, en luy faysant une harangue digne de sa ferveur, de le vouloir recevoir pour disciple : Mon Pere, luy dit-il, je viens à vous, afin qu'il vous playse m'enseigner comment je pourray faire pour estre bientost parfaict. Car absolument il le vouloit estre, et encore que ce fust bien-tost. Ce bon Pere l'entendant ainsi parler, loua fort son dessein, et luy respondit : Mon fils, quant à vous enseigner la voye de vous perfectionner, je le feray de bon cœur : mais que vous soyez si-tost parfaict que vous le desirez, je ne vous le puis pas promettre, d'autant qu'en ceste mayson, pas plus qu'ailleurs, nous n'avons point de la perfection toute faite, ains il faut que chascun fasse la sienne. Ce pauvre jeune homme, qui pensoit que la perfection luy seroit donnée comme l'on donne l'habict de religion, fut bien estonné; car ce bon Pere poursuyvant son propos, luy dit : Mon fils, la perfection ne s'acquiert pas comme vous le pensez, tout d'un coup : l'on n'y sçauroit parvenir si promptement; il faut passer tous les degrez, commençant par les plus bas pour monter jusques aux plus hauts. Ne voyez-vous pas qu'en l'eschelle de Jacob il y avoit des eschellons qu'il falloit monter l'un apres l'autre pour parvenir jusques au sommet d'icelle, ce qui ne se pouvoit faire qu'avec beaucoup de peyne et de travail? de mesme, mon fils, l'on ne sçauroit parvenir à la perfection qu'avec de grandes difficultez; et partant, si vous la voulez avoir, je vous enseigneray bien comment elle s'acquiert, pourveu que vous ayez bon courage, et que vous fassiez fidellement ce que je vous diray.

Ce jeune homme, qui avoit un grand desir de se perfectionner, promit qu'il feroit fidellement tout ce qu'il luy diroit; lors le bon Pere luy dit : Mon fils, il faut que trois ans durant, oultre la generale prattique de toutes les vertus, vous entrepreniez encore de souslager tous les freres du monastere, de sorte que si vous rencontrez le cuisinier qui va puiser de l'eau, ou qui va querir ou fendre du bois, vous y alliez pour luy; puis en rencontrant d'autres chargez, vous preniez leurs charges et les souslagiez en les portant pour eux : bref, que vous vous rendiez le valet de tous en les servant generalement en toutes choses, sans vous espargner en rien. Aurez-vous bien le courage de faire cela? Ce bon novice, ayant entendu ceste proposition, s'y sousmit humblement, demandant si au bout de ces trois ans il seroit parfaict. De cela, dit le Pere, je ne le puis pas sçavoir, faites bien seulement ceste prattique, et puis nous verrons ce qui en sera. Or, les trois ans estant expirez, il s'en revint treuver son maistre pour sçavoir s'il estoit parfaict : Mon Pere, luy dit-il,

me voicy au bout de mon terme. Ce n'est pas tout, mon fils, dit le bon Pere, il ne faut pas s'arrester là, mais il faut encore entreprendre un autre exercice pour trois ans, si vous voulez acquérir la perfection. Vous avez bien et fidellement fait ce que je vous avois recommandé ces trois années, il est vray, mais il ne faut pas s'arrester-là. O Dieu! dit le pauvre novice, quoy! n'est-ce pas encore fait? faut-il de rechef recommencer? est-il requis de faire si souvent des noviciaux? trois ans ne suffisent-ils pas? Helas! je pensois que je serois parfaict en le voulant estre, et cependant il y a encore tant à faire! Apres qu'il eust bien fait toutes ses plaintes, son bon maistre ne s'en estonnant pas beaucoup, commença à l'encourager, luy disant, que puisqu'il avoit desjà tant fait, il falloit poursuyvre; que la perfection estoit une chose d'un si grand prix, et laquelle apportoit tant de bien aux ames qui la possedoient, qu'il ne falloit pas plaindre sa peyne, ny le tems qu'on employe à l'acquerir. Enfin le pauvre novice fut si bien persuadé, qu'il promit de faire encore ces trois années ce qu'il luy diroit.

Or, la prattique que ce bon Pere luy recommanda fut de recevoir si bien les mortifications, mespris, corrections et humiliations, que jamais il ne manquast de faire quelque service, ou quelque present à ceux qui les luy feroient, et plus promptement qu'il pourroit, et s'il n'avoit autre chose à donner, qu'il fist des boucquets pour leur presenter, ou des nattes, ou telles semblables choses : ce qu'il promit d'accomplir, et le fit fort fidellement, bien qu'il ne manquast pas d'exercice, d'autant que le bon Pere ayant donné le mot du guet aux religieux, ils l'esprouverent comme il falloit, si qu'à tous propos il estoit en peyne de faire des presens, car les mespris, humiliations, mortifications et espreuves ne luy manquoient point.

Or, ce second noviciat étant de rechef parachevé, il vint rendre compte à son maistre, plein de desir de sçavoir s'il avoit acquis la perfection. Mais le Pere luy dit : Mon fils, il n'appartient qu'à Dieu seul de juger si vous estes parfaict ou non; si vous voulez neantmoins, nous en ferons bien encore une petite espreuve. Le Pere donc le fit tout barbouiller, et le mena ainsi dans une ville qui estoit toute proche de là, à la porte de laquelle il y avoit des soldats qui n'avoient autre chose à faire qu'à regarder les passans, afin de treuver en eux quelque subjet de rire; de maniere qu'aussi-tost qu'ils virent ce pauvre jeune homme ainsi fait, ils commencerent à se mettre apres luy : qui le broquardoit de parolle, qui venoit jusques aux coups, les autres l'injurioient; bref, ils s'en jouoient tout ainsi que d'un fol, et ce qui leur faysoit croire qu'il le fust, c'estoit que, tandis qu'ils le traittoient de la sorte, il avoit une telle joye dans son cœur, qu'elle paraissoit mesme sur sa face; car, à mesure qu'on luy disoit plus d'injures, il paroissoit plus content et joyeux, ce qui satisfaysoit grandement le bon Pere, qui le regardoit pendant ceste espreuve. Mais d'un autre costé cela estonnoit merveilleusement les assistans; de maniere que l'un des soldats, retournant enfin son esprit sur la contenance de ce pauvre novice, plein d'estonnement, il commença à l'interroger, et luy demander comment il pouvoit rire, ne pouvant comprendre comme un homme pouvoit estre

si insensible aux injures qu'il paroissoit. Sur quoy vous remarquerez en passant, que Nostre Seigneur permet tousjours que les vertus de ses vrays serviteurs soient recogneues par quelqu'un. Lors ce bon novice luy respondit : O certes, il me semble que j'ay bien subjet de rire et d'estre content, d'autant que je possede la paix en mon ame parmy toutes les mocqueries et les attaques que vous me faites; mais de plus n'ay-je pas un grand subjet d'estre content? car en verité vous m'estes bien plus doux que ne m'a pas esté mon maistre que vous voyez là, et lequel m'a icy amené, d'autant qu'il m'a tenu trois ans en telle subjection, qu'il falloit tousjours que je fisse quelque present à ceux qui me mal-traittoient, pour rescompense de l'offense qu'ils m'avoient faite; et cependant vous autres, qui taschez de me tourmenter et affliger, ne m'obligez point à vous en rescompenser.

Considerez un peu, mes cheres filles, combien grande estoit la paix que ce jeune homme possedoit en son ame, puisque les injures, les mespris et risées d'une troupe de desbauchez ne l'esmouvoient aucunement. Or, c'est ceste vraye paix que je vous desire, paix laquelle se conserve et s'accroist emmy la guerre, et les tourbillons des vents, des persecutions, humiliations, mortifications et contradictions que nous rencontrons en ceste vie mortelle; afflictions et peynes qui seront enfin suivies d'un repos eternel, et de tres-douces consolations, pourveu que nous les ayons souffertes, à l'imitation de ce bon religieux, avec la paix interieure de l'esprit; paix laquelle ne s'acquiert en ceste vie que par l'unyon de l'entendement, de la memoire et de la volonté avec l'esprit, et de l'esprit avec Dieu, ainsi que nous vous avons monstré; paix laquelle ne se peut treuver hors la saincte Eglise, ainsi que l'experience nous l'enseigne tous les jours; paix, en fin finale, qui ne se rencontrera jamais qu'en l'obeyssance du sainct Evangile, puisqu'il n'y a point de salut hors de là. C'est pourquoy je vous exhorte, mes cheres ames, de vous attacher fidellement à ceste saincte doctrine, afin que vous puissiez recevoir la benediction eternelle du Pere, du Fils, et du Sainct-Esprit. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON POUR LE JOUR DE L'INVENTION DE LA SAINCTE CROIX.

Absit mihi gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.

Jà n'advienne que je me glorifie, sinon en la croix de Jesus-Christ, par lequel le monde m'est crucifié, et je suis crucifié au monde.
(*Gal.* 6.)

Si le prophete Jonas se consola tant au lierre que Nostre Seigneur luy avoit preparé, que l'Escriture dit : *Et lætatus est Jonas super hedera, lætitia magna* (Jon. 4); Que Jonas fut grandement joyeux de ce lierre, quelle doit estre l'allegresse des chrestiens en la saincte croix de Nostre Seigneur, sous laquelle ils sont bien plus

à l'ombre que Jonas n'estoit sous le lierre? Ils sont bien mieux deffendus et contre-gardez par ce bois sacré que Jonas ne fut par le lierre; *Absit mihi, etc.* Donc jà n'advienne que nous nous glorifiions sinon en la croix. Or disons donc : Que Jonas se resjouysse au lierre; qu'Abraham fasse festin aux anges sous l'arbre (Gen. 18); qu'Ismaël soit exaucé sous l'arbre au desert (Gen. 21); qu'Helie soit nourry sous le genievre en la solitude (III. Reg. 19), quant à nous, nous ne voulons point d'autre ombre que celle de la croix, n'y d'autre festin que celuy qui nous y est preparé; nous y voulons addresser nos pleurs et nos cris, nous ne voulons d'autre nourriture que les fruicts de la croix : *Absit mihi gloriari, etc.* Jà n'advienne donc que nous nous glorifiions en aucune autre chose. Et de vray, qu'est-ce, se glorifier en une chose? C'est se priser, estimer, tenir heureux et grand en icelle : *In iis*, dit doctement le docteur angelique S. Thomas, *unusquisque gloriatur in quibus se magnum existimat;* Chascun se glorifie en ce en quoy il s'estime grand.

Or les biens esquels nous nous estimons grands sont de trois sortes : de l'ame, du corps et de fortune. Qui se glorifie en son sçavoir; qui en sa santé, force et beauté; qui en sa qualité, degré et richesse. Mais quoy! *Vanitas vanitatum et omnia vanitas* (Eccl. 1); Vanité des vanitez, toutes ces choses sont vanité. *In imagine pertransit homo* (Psal. 38); L'homme passe comme une ombre, Quant au sçavoir : *Comparatus est jumentis insipientibus* (Psal. 48); Il est comparé au cheval qui est sans entendement. Quant au corps : *Pulvis est;* Il n'est que poudre. Quant aux richesses et aux biens de fortune : *Mundus transit et concupiscentia ejus* (I. Joan. 2); Le monde et sa convoitise passent. Jà n'advienne donc qu'on s'y glorifie, et qu'on s'estime grand pour si peu de chose. Mais en la croix de Nostre Seigneur, ô quelle gloire! si celuy-là qui estoit si grand qu'il estoit Dieu, y constitue son exaltation, sa clarification, s'il l'appelle la *porte* de sa gloire, que vous reste-t-il à faire, et que me reste-t-il à dire, sinon que vous ayez le mesme sentiment en vous par imitation, qui a esté en Jesus-Christ? lequel, combien qu'il fust Dieu, et qu'il n'ayt point estimé faire tort à son Pere eternel de s'esgaler à luy, il s'est neantmoins aneanty luy-mesme, et pour ce, Dieu l'a exalté, etc. : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu, qui cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est se esse æqualem Deo, sed semetipsum exinanivit, propter quod, etc.* (Philip. 2).

Mais voyons un peu quelle sorte de gloire Nostre Seigneur a prinse par la croix. Lisez de grace en ceste croix, et vous y apprendrez la gloire que Nostre Seigneur a prinse en icelle; et ne treuvez pas estrange que je vous renvoye à ce livre pour y apprendre vostre leçon, car c'est le plus excellent livre de tous ceux qui jamais furent composez : et partant, qui desire la gloire de la science, qu'il s'approche avec une saincte pensée, et qu'il lise ce sainct livre, il y apprendra la plus profonde doctrine qui fut oncques. Car que diray-je jamais de plus admirable que ce que je vay dire, que Nostre Seigneur mesme a apprins en ce livre une chose qu'il n'avoit jamais sceue par experience, une leçon qu'il

n'avoit jamais apprinse en toute son eternité? et c'est ceste leçon dont parle l'apostre S. Paul aux Hebrieux : *Didicit ex iis quæ passus est, obedientiam* (Heb. 5), Qu'il a apprins l'obeyssance par les tourmens qu'il a endurez. Si donc on se veut glorifier en sçavoir, que ce soit en la science de ce livre du Nouveau Testament. S. Paul racontant aux Hebrieux comme l'Ancien Testament fut dedié, il dit que Moyse leut tous les commandemens de la loy, prenant le sang des veaux et des boucs, avec l'eau de la laine pourprine, et l'hysope : *Ipsum quoque librum et omnem populum aspersit* (Heb. 9); Il aspergea le livre et tout le peuple; mais toutes ces choses ne contenoient que la figure de ce qui se devoit faire au Nouveau Testament : *Omnia in figuris contingebant illis* (1. Cor. 10). Or, où est le livre que Nostre Seigneur a aspergé de son sang au Nouveau Testament, sinon la croix? en laquelle ayant leu tous les commandemens de la loy, qui n'est autre sinon : *Diliges Dominum, etc.;* Tu aymeras le Seigneur ton Dieu, etc. *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem* (Joan. 23); Je vous donne un commandement, qui est que vous vous aymiez les uns les autres, il crie à haute voix : *Pater, ignosce illis;* Mon Pere, pardonnez-leur. *In manus tuas, etc.;* Je remets mon esprit entre vos mains. Enfin il asperge tout le monde de son sang par l'institution des saincts sacremens, particulierement de celuy de l'autel.

La croix est le vray livre du chrestien, et je vous prens à tesmoin, ô glorieux S. Bernard, tres-doux et devot docteur; car où avez-vous repeu vostre entendement de la tres-douce et tres-souëfve doctrine dont vous nous avez laissé les sainctes instructions, sinon en ce livre, quand vous disiez : *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi;* Mon bien-aymé m'est un faisceau de myrrhe? Je vous appelle à garant, ô grand S. Augustin, qui, constitué entre les deux mysteres de la Nativité et de la Passion, pouvez dire : D'un costé le sein de la mere m'offre son laict pour m'abreuver; de l'autre, des playes salutaires m'offrent du sang pour me nourrir : *Hinc lactor ab ubere, hinc pascor à vulnere.* Je vous prens à garant, ô seraphique S. François, si jamais vous avez apprins les saincts et admirables traicts de vos sermons et conversations, sinon en ce sainct livre. Je m'en remets à vostre tesmoignage, ô angelique S. Thomas, qui n'escrivistes jamais qu'apres avoir eu recours au crucifix; et vous, ô mon tres-sainct et seraphique docteur Bonaventure, qui me semblez n'avoir eu autre papier que la croix, autre plume que la lance, autre encre que le sang de mon Sauveur Jesus-Christ, quand vous avez escrit vos divins opuscules. O quel traict d'amour est le vostre quand vous vous escriez : O qu'il fait bon avec le crucifix, j'y veux faire trois tabernacles, l'un en ses mains, l'autre en ses pieds, et le troisiesme en la playe de son costé; là je veux reposer, je veux veiller, je veux lire, je veux parler. Là a apprins ses sainctes leçons la devote saincte Magdelene, qui puis apres les annonça aux Provençaux. Là a esté instruicte la devote saincte Catherine Siennoise, qui puis apres nous en a laissé ses devots memoires.

Mais que nous sert-il de produire tant de tesmoins en une chose si claire? Nostre Seigneur ne veut pas que nous apprenions aucune

chose plus particulierement que la debonnaireté et l'humilité ; où voulez-vous donc aller, sinon à la croix, pour l'apprendre? Dont sainct Paul, un des plus savans hommes qui furent oncques, s'escrie : Qu'il a estimé n'avoir point d'autre science que Jesus-Christ crucifié : *Arbitratus sum me nihil scire nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum* (I. Cor. 2). Je me suis un peu estendu sur ceste premiere glorification que nous devons avoir en la croix, pour vous conjurer d'y penser et repenser tous les jours, le plus souvent que vous pourrez, et parmy la nuict toutes les fois que vous vous esveillerez. Lisez donc ce livre divin, qui vous enseigne la science du salut, et où Jesus-Christ luy-mesme a apprins l'obeyssance qui est deue à Dieu. C'est là le premier subjet que nous avons de nous glorifier en la croix.

Voicy maintenant la seconde glorification; c'est que nostre salut y est attaché. C'est là où Nostre Seigneur nous a sauvez; car combien que toutes les actions de sa vie, jusques aux plus petites; ayent esté infiniment suffisantes pour operer nostre salut, neantmoins la volonté de Dieu son Pere et la sienne a esté de ne l'accomplir qu'en la croix. O quel subjet à nous de nous y glorifier : *Absit mihi gloriari, etc.* Là encore nous avons esté rendus grands en la santé, force et beauté de l'ame et du corps; car nostre mortalité et resurrection en despendent.

Derechef donc lisez ce livre, et vous y treuverez le nom de Jesus, qui veut dire Sauveur, et Sauveur *qui salvat populum suum à peccatis eorum; Nazarenus;* Nazareen, qui signifie *floridus*, fleury, qui est encore un autre tres-grand subjet de glorification; car par la croix nostre ame a esté parée des belles et sainctes fleurs de tant de vertus, de tant d'aureoles si odoriferantes. C'est là où Nostre Seigneur s'est rendu rose de martyre, violette de mortification, lys de pureté, estant non-seulement pur luy-mesme, mais encore purifiant. Nostre lict est tout jonché et parsemé de fleurs, dit l'ame devote : *Lectulus noster floridus* (Cant. 1). O bel aubespin! sur vos branches se perchent les oyseaux du ciel (Ecclesiastique), par meditation, et là ils gazouillent doucement en sainctes louanges : *Absit mihi, etc.;* Jà n'advienne que je me glorifie, sinon en la croix de Jesus-Christ; car si on se peut glorifier en la beauté, ô quelle beauté m'est acquise par la croix! ô certes! j'y ay treuvé une eau qui me rend non-seulement blanc et net, mais encore qui m'esclaire : *In quo est vita, salus, et resurrectio nostra;* Et en qui est nostre vie, nostre salut et nostre resurrection.

Enfin vous y lirez : *Rex Judæorum;* Roy des Juifs. Tous les chrestiens sont Juifs et enfans d'Abraham selon l'esprit : *Qui filii sunt promissionis, æstimantur in semine* (Rom. 9). Or ce royaume luy est acquis naturellement et par merite sur l'arbre de la croix : *Propter quod et Deus exaltavit illum, etc.;* Et parce qu'il est mort en icelle, Dieu l'a exalté. *Ut in nomine Jesu omne genu flectatur* (Philip. 2); Afin qu'au nom de Jesus tout genouil fleschisse au ciel, en la terre et aux enfers, etc. A cause de quoy, à sa mort, tout l'univers se revest de deuil, et proteste que son Roy est mort. Ce qui fut predict par David, quand il dit : *Commoveatur a facie ejus universa terra* (Psal. 95); Que toute la terre seroit esmeuë à se

presence. Et ailleurs il adjouste : *Dicite in gentibus, quia Dominus regnavit à ligno* (Psal. 95) ; Dites aux nations que Dieu a regné par le bois. O sainct royaume ! *Ego si exaltatus fuero à terra, omnia traham ad me ipsum* (Joan. 12) ; Si je suis eslevé de la terre, j'attireray tout à moy, dit Nostre Seigneur. *Nunc Princeps mundi hujus ejicietur foras ;* Maintenant le prince du monde sera chassé dehors, dit-il en un autre lieu de l'Evangile (*Ibid.*). Et aux Actes des Apostres, il est dit qu'il s'est acquis l'Eglise par le sang qu'il a respandu sur la croix : *Ecclesiam quam acquisivit sanguine suo* (Act. 20).

Quelle gloire donc pour nous, mes chers auditeurs, que par la croix nous ayons esté transferez du royaume d'enfer en celuy du ciel ; que Nostre Seigneur, le meilleur Roy du monde, nous ayt esté donné ! mais quelle gloire que nous-mesmes soyons faits roys et heritiers du royaume céleste ! Luy est le Christ, mais nous sommes les chrestiens, qui devons estre heritiers de Dieu, et coheritiers de Jesus-Christ ; *Hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi* (Rom. 8). O chrestiens, si je vous avois jamais deffendu de vous glorifier, je m'en desdis ; soyez desormais glorieux d'estre appellez à cest heritage. Vous sentez-vous point adoucir le cœur, quand on vous dit que vous estes roys ? S'il vous playst, dites donc : O ! toutes les richesses du monde ne sont rien, comparables à ceste royauté : car elles perissent, et on n'en peut jouyr longuement ; mais celles-là sont purement nostres. Jà n'advienne donc que je me glorifie, sinon en la croix de Jesus-Christ. Ceste grande gloire de la croix l'a rendeue honnorable à un chascun ; et partant, Dieu la fit chercher par Helene, mere du grand Constantin, qui alla expres en Hierusalem pour la treuver, et l'ayant treuvée, elle fut incontinent mise en grand honneur parmy toute l'Eglise ; et de fait, qui n'honnoreroit un si grand reliquaire, une si signalée marque de la charité du Fils de Dieu envers nous ?

Je vous proposerois volontiers une belle doctrine de S. Bonaventure, touchant ceste veneration de la croix : mais je veux finir. Il suffit de sçavoir que nous n'adorons pas la croix pour l'amour elle, mais pour l'amour de celuy à qui elle appartient. Ceste time qu'on fait de la croix plaist infiniment au Crucifix ; et jamais us ne l'honnorons qu'en intention d'honnorer le Crucifix, et je us conseille pour vostre consolation, que quand vous verrez la oix, vous regardiez tousjours le Crucifix en icelle. Ainsi cest bre vous sera bien plus venerable, quand vous y considererez n excellent fruict pendu, ainsi ces espines vous seront plus preuses, quand vous y verrez ceste belle rose ; ainsi cest aubespin us paroistra plus beau, quand vous y verrez ce celeste rossignol y habite. Au reste, laissez dire les adversaires : *Multi ambut, quos sæpè dicebam vobis, inimicos crucis Christi* (Philip. 3) ; sieurs cheminent parmy nous, lesquels, comme j'ay dit souvent, t ennemys de la croix de Jesus-Christ. Tout ce qui me met en moire de Nostre Seigneur Jesus-Christ, je l'honnore ; tout signe croix se doit tenir en reverence.

Disons donc que ce sainct bois de la croix est singulierement nerable ; car s'il est escrit és psalmes : *Adorabo in loco ubi ste-*

terunt pedes ejus (Psal. 131); J'adoreray le lieu où ses pieds se sont arrestez, comment n'honnorerons-nous pas la croix où tout son corps s'est reposé : *Ubi stetit totum corpus?* Et partant il s'ensuit : *Surge, Domine, in requiem, etc.* (*Ibid*); Levez-vous, Seigneur, pour entrer en vostre repos. Et si on faysoit, dit S. Hierosme, tant d'honneur au tabernacle où reposoit l'arche, combien plus au bois de la croix, sur lequel a esté estendu le corps de Dieu incarné, qui a esté arrousé, teinct et penetré de son sang precieux? Saincte donc est la coustume des chrestiens d'honnorer la croix, et S. Chrysostome, en une homelie, dit ces parolles : *Tanta veneratione lignum illud habetur, quod Christus sit Deus, ut qui partem ex illo habere possunt, auro includant et cervicibus imponant;* Ce bois sacré est en si grande veneration, à cause que Jesus-Christ, lequel y a reposé, est Dieu, que ceux qui en peuvent avoir quelque petite parcelle l'enchassent dans l'or, et la posent sur leur teste par honneur.

Je reviens à Helene, l'honneur des princesses, qui a cherché et treuvé ce sainct bois avec tant de soin, de travaux et de peyne. Elle vint au mont Calvaire, où les Gentils avoient mis la statuë de Venus. Regardez la contrarieté : au lieu de la cresche, ils avoient mis Adonis; et au sepulchre, Jupiter : mais Helene renversa tout cela, et remit en honneur ces saincts lieux. Regardons si en nostre mont de Calvaire, c'est-à-dire en nostre entendement, nous y avons laissé la foy fervente de la croix, qui nous y fut mise au baptesme, ou si nous n'avons point eslevé une idole de Venus en nostre imagination; si en nostre memoire, où la saincte esperance fut mise, nous n'y avons point remis Adonis; et si en nostre volonté, où Dieu avoit mis la charité, nous n'y avons point mis la vanité et l'amour des choses de la terre. Et à l'imitation de ceste saincte princesse, ostons, ostons ces figures maudites du monde, ces impressions vaines, et y relevons la croix, disant, avec le grand Apostre : *Absit mihi gloriari, etc.;* Jà n'advienne que jamais je me glorifie, sinon en la croix de Jesus-Christ; car c'est là nostre secours. Quand Constantin alla à la guerre, il ouyt une voix qui luy disoit : Tu vaincras en ce signe : *In hoc signo vinces.* Ainsi Dieu veut que nous vainquions par ce signe : *Filii tui armis triumphare jussisti;* Vous nous avez ordonné, ô mon Dieu, que si nous voulons triompher de nos ennemys, que nous nous servions des armes de vostre Fils bien-aymé. Le jour nous invite, le lieu nous y appelle, la sayson nous y porte, nos afflictions ne sont pas encore finies; donc : *Absit mihi gloriari, etc.;* Donc jà n'advienne que nous nous glorifions, sinon en la croix de Nostre Seigneur Jesus-Christ, en laquelle est nostre vie, nostre salut et nostre resurrection.

DIEU SOIT BENY. — VIVE JESUS!

SERMON POUR LA FESTE DE SAINCT JEAN PORTE-LATINE.

In illo tempore, accessit ad Jesum mater filiorum Zebedæi cum filiis suis, adorans et petens aliquid ab eo. Qui dixit ei : Quid vis? Ait illi : Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram in regno tuo.

En ce tems-la, la mere des enfans de Zebedée s'en vint treuver Jesus avec ses deux fils, et se prosternant, et l'adorant, luy demanda quelque chose. Jesus luy dit : Que demandez-vous? Ordonnez, luy dit-elle, que mes deux, fils qui sont icy, soient assis l'un à vostre dextre[1], et l'autre à vostre senestre, en vostre royaume. (*Matth.* 20.

La saincte Eglise celebre aujourd'huy l'une des festes du bien-aymé disciple de Nostre Seigneur, le glorieux sainct Jean, en laquelle je remarque que l'Evangile semble raconter l'une de ses plus grandes tares et imperfections, qui est son ambition, au lieu de raconter ses perfections, graces, vertus et excellences; en quoy i'admire la simplicité des Evangelistes qui l'ont escrit, et ce qui nous fait voir que l'Esprit de Dieu est bien contraire à celuy du monde, comme je vous feray voir maintenant.

Lorsque les personnes du monde veulent louer ceux qu'elles ayment, elles racontent tousjours leurs graces, vertus, perfections et excellences, leur donnant tous les tiltres et qualitez qui les peuvent rendre plus honnorables, et taschent de cacher et couvrir leurs pechez et imperfections, mettant en oubly tout ce qui les pourroit rendre abjects et mesprisables. Mais nostre mere la saincte Eglise fait tout au contraire; car, bien qu'elle ayme uniquement ses enfans, neantmoins, lorsqu'elle les veut louer et exalter, elle raconte exactement les pechez qu'ils ont commis avant leur conversion, afin de rendre plus d'honneur et de gloire à la majesté de celuy qui les a sanctifiez, en faysant reluyre sur eux son infinie misericorde, par laquelle il les a relevez de leurs miseres et de leurs pechez, les comblant par apres de ses graces, et leur donnant son sainct amour, par le moyen duquel ils sont arrivez à la saincteté.

Certes, nostre bonne mere l'Eglise, en racontant ou escrivant les pechez des saincts, n'a eu autre intention, sinon de nous monstrer qu'elle ne veut pas que nous nous estonnions, ou mettions en peine de ce que nous avons esté, ny des pechez que nous avons commis autresfois, ny de nos miseres presentes, pourveu que nous ayons une ferme et inviolable resolution d'estre tout à Dieu, et d'embrasser genereusement la perfection, et tous les moyens qui nous peuvent faire avancer en l'amour sacré, faysant en sorte que ceste resolution soit efficace et produise des œuvres. Certes, nos miseres et foiblesses, pour grandes qu'elles soient, ne nous doivent pas descourager, mais nous doivent plutost faire humilier, et jetter entre les bras de la divine Misericorde, laquelle sera d'autant plus glorifiée en nous, que plus nos miseres seront grandes, si nous venons

[1] Dextre, *droite*, senestre, *gauche*.

à nous en relever ; ce que nous devons esperer de faire, moyennant la grace de Nostre Seigneur.

Le grand sainct Chrysostome, parlant de sainct Paul, le loue le plus pertinemment qu'il se peut, et en parle avec tant d'honneur et d'estime, que c'est chose admirable de voir comme il raconte les vertus, perfections, excellences, prerogatives et graces, desquelles Dieu avoit orné et enrichy l'ame de ce sainct Apostre ; mais apres cela, ce mesme docteur, pour faire voir que tous ces dons et toutes ces graces ne venoient pas de luy, ains de la bonté infinie de Dieu, il parle par apres de ses deffauts, et raconte fort exactement ses pechez et imperfections. Voyez, dit-il, ce cruel persecuteur de l'Eglise, comme Dieu en a fait un vaisseau d'eslection, et comme il a changé ce grand pecheur, en ayant fait d'un loup un agneau ! voyez de combien de graces il a remply cest opiniastre et ambitieux, le rendant si sousmis qu'il dit ceste parolle : Seigneur, que vous plaist-il que je fasse? et si humble qu'il dit de soy : *Ego sum minimus Apostolorum* (I. Cor. 15); Qu'il est le moindre des Apostres et le plus grand des pecheurs ; et si charitable qu'il s'est fait tout à tous pour les gaigner tous : *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos* (I. Cor. 9). Qui est malade (dit ce grand Apostre) avec lequel je ne sois malade? qui est triste, avec lequel je ne sois triste? qui est joyeux, avec lequel je ne me resjouysse? qui est scandalizé, avec lequel je ne sois scandalizé? Certes, les anciens Peres qui escrivoient la Vie des Saincts, estoient grandement exacts à raconter leurs deffauts et pechez, afin d'exalter et magnifier d'autant plus la bonté de Nostre Seigneur qui s'est voulu glorifier en eux, faisant voir l'efficace de sa grace, par le moyen de laquelle ils se sont convertis.

Or, quant à nostre glorieux et tout aymable S. Jean, il avoit certes fort peu de tares et d'imperfections, estant extresmement innocent, pur et chaste, et il estoit encore fort jeune, lorsqu'ils furent preoccupez, son frere S. Jacques et luy, de ceste ambition de vouloir estre assis, l'un à la dextre et l'autre à la senestre de Nostre Seigneur. Il est à croire qu'ils consulterent ensemble comme ils feroient pour parvenir à ceste dignité ; car ils ne la vouloient pas demander ouvertement, d'autant que ce n'est pas la coustume des ambitieux de demander ouvertement eux-mesmes l'honneur qu'ils recherchent, de peur d'estre estimez tels. Ils treuverent donc un expedient, qui fut de s'addresser à leur bonne mere, pour faire faire par icelle leur demande à Nostre Seigneur, s'asseurant que, pour l'affection qu'il leur portoit, il leur accorderoit ceste faveur. Il est vray que Nostre Seigneur les aymoit grandement, specialement S. Jean, lequel, pour sa grande pureté et douceur, estoit extresmement aymable. Donc, pour obtenir plus facilement ce qu'ils desiroient, ils s'addresserent à leur bonne mere, laquelle, toute desireuse du bien et de l'honneur de ses enfans, s'en alla treuver Nostre Seigneur leur bon maistre : *Adorans et petens aliquid ab eo;* Se prosternant à ses pieds avec de grandes humiliations pour gaigner ses bonnes graces, afin qu'il luy octroyast ce qu'elle luy vouloit demander. Mais ce divin Sauveur là voyant : *Quid vis?* Que demandez-vous? luy dit-il. Une chose ay-je à vous demander, Seigneur, luy respondit-elle.

Voyez un peu, je vous prie, combien ceste bonne femme faysoit de tours et retours. O Dieu! elle n'alloit pas simplement, c'estoit l'amour-propre qui luy faysoit faire tout cela; elle n'avoit garde de luy dire ouvertement : Seigneur, je veux une telle chose, octroyez-moy ceste grace. O non, certes! l'amour-propre est plus subtil et discret que cela; il fait faire des preambules et harangues bien composées, avec une humilité feinte et fausse, afin que l'on pense que nous sommes bien sages et prudens.

O que c'est une chose dangereuse et qui nous porte de dommage, que l'amour-propre, d'autant qu'il nous empesche d'aller simplement et rondement en toutes nos actions, nous faysant rechercher nostre propre interest et satisfaction en toutes choses! Certes, il se treuve fort peu de personnes, voire mesme entre les plus spirituels, qui regardent purement Dieu, sans se rechercher eux-mesmes, et qui marchent en simplicité de cœur, quoyque Nostre Seigneur ayt tant recommandé ceste vertu. *Estote simplices sicut columbæ* (Matth. 10); Soyez simples comme des colombes, disoit-il à ses Apostres. Or il n'y a point de vertu que Dieu ayme tant, ny qui ayt plus de pouvoir pour l'attirer dans une ame que la simplicité.

Mais pour entendre ce que c'est que simplicité, il faut sçavoir qu'il y a trois vertus qui ont une telle ressemblance l'une à l'autre, qu'il semble qu'il n'y ayt point de difference, à sçavoir, la verité, la pureté et la simplicité. La verité nous fait monstrer tels à l'exterieur que nous sommes en l'interieur, comme au contraire le mensonge est de dire ou faire quelque chose contraire à nostre sentiment interieur. La pureté a un grand rapport avec la verité, d'autant qu'elle ne peut souffrir dans nos cœurs aucun peché, pour petit qu'il soit, ny aucune intention souillée ou impure, qui ne tendent pas à glorifier Dieu. Mais la simplicité surpasse ces deux vertus, en ce qu'elle n'a qu'un seul regard, qui va droict à Dieu. Ce que l'Espouse des Cantiques nous fait entendre par ces parolles : *Vulnerasti cor meum, Soror mea sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum, et in uno crine colli tui* (Cant. 4). Ma sœur et mon espouse, dit ce divin amant à sa bien-aymée, tu as blessé mon cœur par l'un de tes yeux et par l'un de tes cheveux. Il est vray, veut-il dire, que tu m'as autresfois regardé avec deux yeux, meslant ton interest propre avec ma gloire; mais maintenant que, plus sçavante en l'amour, tu as fermé l'œil gauche avec lequel tu regardois les rescompenses eternelles, pour ne plus regarder que moy, par ceste unité de regard et de pensées tu as navré mon cœur.

Or, pour reprendre l'histoire de l'Evangile, Nostre Seigneur, qui ayme uniquement la simplicité, et qui n'agreoit pas tant de detours : *Quid vis?* Qu'est-ce que vous demandez? dit-il à ceste femme. *Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram in regno tuo;* Seigneur, dit-elle, je vous demande que l'un de mes enfans soit assis à vostre dextre, et l'autre à vostre senestre en vostre royaume. A quoy ses enfans, qui estoient avec elle, adjousterent (ainsi que rapporte un autre Evangeliste) : Seigneur, nous desirons que tout ce que nous vous demanderons, vous nous l'accordiez. Voyez, je vous prie, que nostre misere est grande! nous desirons que Dieu fasse nostre volonté, et nous ne

voulons pas faire la sienne, sinon lorsqu'elle se treuve conforme à la nostre. Certes, si nous nous examinons bien, nous treuverons que la pluspart de nos demandes sont grandement impures et imparfaictes et ne tendent qu'à nostre propre satisfaction. Par exemple, si nous sommes à l'orayson, nous voulons tout aussi-tost que Nostre Seigneur nous parle, qu'il nous vienne visiter et consoler; nous luy disons qu'il fasse cecy, et qu'il nous donne cela, et s'il ne le fait pas, quoy que pour nostre plus grand bien, nous nous en inquiettons et troublons.

Mais cela provient de ce que nostre ame a deux enfans, l'un desquels est le propre jugement, et l'autre la propre volonté, lesquels veulent tous deux estre assis, le jugement à dextre et la volonté à la senestre; car nostre jugement veut tousjours gaigner et tenir le dessus, ne se voulant point sousmettre aux autres, et nostre propre volonté ne veut point obeyr. Il est vray qu'il se treuve plusieurs personnes qui obeyssent exterieurement, mais extresmement peu qui sousmettent leur jugement. Il s'en treuve beaucoup qui s'humilient en apparence, se mortifient, portent la haire, font de grandes penitences et austeritez, et qui prient et font orayson, mais d'en treuver qui sousmettent entierement leur propre jugement et renoncent parfaictement à leur propre volonté, cela est fort rare.

O si la saincte volonté de Dieu regnoit en nous, que nous serions heureux! nous ne commettrions jamais aucun peché, et n'aurions garde de vivre selon nos humeurs et inclinations desordonnées, parce qu'elle est la regle de toute bonté et saincteté. Enfin, c'est ceste propre volonté, comme dit S. Bernard, qui bruslera eternellement dans les enfers, et il est vray que c'est elle qui ruyne et gaste tout où elle se treuve. Si elle est au ciel, on l'en met dehors; car les anges n'en furent chassez que parce qu'ils avoient une propre volonté et vouloient estre semblables à Dieu; et pour cela ils furent precipitez aux enfers. Si elle est au monde, elle fait perdre la grace à l'homme, et l'assujettit à la mort, comme elle a fait nos premiers parens au paradis terrestre. Bref, elle n'apporte que du malheur; et partant, lorsque nous treuvons quelque chose en nous qui n'est pas conforme à la volonté de Dieu, nous nous devons prosterner devant luy, et luy dire que nous detestons et desavouons nostre volonté propre, et tout ce qui est en nous qui luy peut desplayre et qui est contraire à son sainct amour, luy promettant de ne jamais rien vouloir que ce qui sera conforme à son bon playsir.

Respondens autem Jesus, dixit : Nescitis quid petatis; Vous ne sçavez ce que vous demandez, dit Nostre Seigneur à ceste femme et à ses deux enfans. O Dieu! il est vray qu'ils ne sçavoient ce qu'ils demandoient, puisqu'au ciel il n'y a point de senestre, d'autant que la senestre est le lieu que l'Escriture saincte destine pour les damnez qui seront à jamais privez de la presence de Dieu, et que la dextre est pour les bien-heureux qui jouyront eternellement de la claire vision de l'essence divine, qui les comblera de toutes sortes de contentement et de felicité. Ah! nous ne sçavons ce que nous demandons, lorsque nous disons à Nostre Seigneur qu'il fasse

nostre volonté, et qu'il nous donne ce que nous desirons. O non certes, mes cheres ames; car tout nostre bonheur consiste et despend d'estre entierement abandonnez à sa divine providence, ne recherchant que son bon playsir, par une parfaicte sousmission à sa tres-saincte volonté, nous resjouyssant de la voir accomplir en nous et en toutes creatures, quoy que ce soit parmy les afflictions, souffrances et humiliations. Nous avons quelquesfois affection à la prattique des vertus qui sont selon nostre volonté : par exemple, une personne qui sera malade, si on luy represente que les peynes et souffrances, prinses avec patience et sousmission au bon playsir de Dieu, sont uniquement aggreables à sa divine majesté : Il est vray, respondra-t-elle; mais je voudrois bien aller au chœur pour prier Dieu, et avoir des forces pour pouvoir faire des penitences et mortifications, et prattiquer les actions de vertus que font les autres. Voyez-vous pas comme elle voudroit servir Dieu en l'action? et cependant il veut qu'elle le serve en pastissant et souffrant pour son sainct amour.

Or ce divin Sauveur dit à ses Apostres, sur le subjet de la demande de ces deux saincts : Ne pensez pas que, pour avoir des preeminences et dignitez en mon royaume, vous ayez pour cela plus de gloire et d'amour, vous autres que j'ay choysis, afin que vous fussiez assis sur des throsnes pour juger le monde au jour du jugement avec moy; vous n'en serez pas plus eslevez, et n'aurez pas plus de gloire pour cela, ains seulement si vous beuvez mon calice, et participez à mes souffrances. Ma Mere n'a jamais esté eslevée dans les dignitez de la terre, et neantmoins elle ne laissera pas d'avoir infiniment plus de gloire et d'amour au ciel que vous, ny qu'aucune autre creature, parce qu'il n'y en a eu et n'y en aura jamais qui participe tant à mes souffrances qu'elle. Et comme il y a deux sortes de martyres, l'un affectif, et l'autre effectif : de mesme le calice de Nostre Seigneur se peut boire en deux manieres. Et quant à S. Jean, il fut martyr affectif; car Dieu ne permit pas qu'il souffrist effectivement le martyre, ains seulement de volonté et d'affection, faysant que l'huyle bouillante qu'on avoit preparée pour le mettre, et dedans laquelle on le mit, ne luy fist aucun mal, ains luy fust aussi douce que si c'eust esté un bain tres-aggreable. Mais S. Jacques fut martyr, non-seulement affectif, ains encore effectif, parce que Dieu luy fit la grace de mourir pour son amour et pour la gloire de son nom, quoy que S. Jean ne laissast pas d'avoir la rescompense et la couronne du martyr effectif.

Nostre Seigneur donc dit à ces deux saincts : *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum?* Pouvez-vous boire le calice qui m'est preparé, et que je boiray? *Quia descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me, ut opus ejus perficiam* (Joan. 6); Car je suis descendu du ciel, non point pour faire ma volonté, mais pour accomplir celle de celuy qui m'a envoyé, afin de parachever son œuvre. — *Possumus;* Nous le pouvons, respondirent-ils. — Mais sçavez-vous bien ce que c'est que boire mon calice? dit Nostre Seigneur; ne pensez pas que ce soit d'avoir des dignitez, honneurs, preeminences et consolations. O non certes! ce n'est point cela; mais, boire mon calice,

c'est participer à ma passion, à mes peines, à mes souffrances, à mes clouds et à mes espines; c'est boire du fiel et du vinaigre, et enfin mourir sur une croix avec moy. O que c'est une grande faveur! et que nous devons estimer à grand bonheur de porter la croix, et estre crucifiez avec nostre doux Sauveur!

Les martyrs beuvoient ce calice sacré en peu de temps; car quelques-uns le beuvoient tout d'un coup, d'autres le beuvoient en une heure, les autres en deux ou trois jours, et d'autres en un mois : mais nous autres pouvons estre martyrs et boire ce calice, non en deux ou trois jours, ains durant tout le cours de nostre vie mortelle, nous mortifiant continuellement, comme font et doivent faire tous les religieux et religieuses, que Dieu a specialement appellez en la religion pour porter sa croix et estre crucifiez avec luy. Hé! n'est-ce pas un grand martyre de ne faire jamais sa propre volonté, de sousmettre continuellement son jugement, escorcher son cœur et le vuider de toutes sortes d'affections impures, et de tout ce qui n'est point Dieu, pour ne plus vivre selon les inclinations et humeurs, mais selon la rayson et selon la volonté divine? Certes, c'est là un martyre d'autant plus excellent, qu'il est fort long, et qu'il doit durer toute nostre vie; mais si nous perseverons avec fidellité, nous obtiendrons à la fin d'icelle une grande couronne, apres nous estre crucifiez avec Nostre Seigneur, en retranchant fidellement tout ce qui est en nous qui luy peut desplayre; et pour nous y exciter et encourager, il veut que nous voyions qu'il est mort d'amour pour nous.

Lorsqu'il meurt quelque prince ou grand seigneur d'une mort inopinée, l'on a accoustumé d'ouvrir promptement son corps pour sçavoir de quelle maladie il est mort. Nostre Seigneur estant mort, mais d'une mort d'amour sur l'arbre de la croix, il voulut que son costé fust ouvert, pour nous faire voir qu'il estoit veritablement mort, et que sa mort ne provenoit point d'autre maladie que du grand amour qu'il avoit pour nous, afin que par ceste cognoissance nous fussions excitez à l'aimer. Et pour nous monstrer que c'estoit l'amour qui luy ostoit la vie, et non les tourmens, voulant expirer, il dit, mais d'une voix si haute, si esclatante et si ferme : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum* (Luc. 23); Mon Pere, je recommande mon esprit entre vos mains, qu'il ne sembloit pas qu'il deust si-tost mourir : de sorte que, pour sçavoir s'il estoit vrayement mort, l'un des soldats luy donna un coup de lance, et luy ouvrit le costé à l'endroict de son cœur, et son costé estant ouvert, l'on vid qu'il estoit vrayement mort, mais de la maladie de son cœur, c'est-à-dire de l'amour de son cœur.

Il y a plusieurs raysons pour lesquelles Nostre Seigneur voulut et permit que son costé fust ouvert apres sa mort, mais je n'en diray que deux. La premiere est afin que nous vissions les pensées de son cœur, qui ne sont que des pensées d'amour et de dilection pour tous les hommes : *Ego cogito cogitationes pacis et non afflictionis* (Jer. 29); Mes pensées, dit-il par son prophete, sont des pensées de paix, et non d'affliction. Il voulut donc que son costé fust ouvert, afin que nous cogneussions le grand desir qu'il a de nous donner les graces et benedictions de son divin cœur, et son

cœur mesme, comme il fit à saincte Catherine de Sienne, luy faysant ceste grace incomparable de changer de cœur avec elle; de sorte que ceste saincte, laquelle auparavant d'avoir receu ceste faveur luy disoit : Seigneur, je vous recommande mon cœur; luy disoit depuis : Seigneur, je vous recommande vostre cœur. O quel bonheur pour ceste saincte d'avoir ainsi changé son cœur avec celuy de son divin Sauveur! Certes, elle pouvoit bien dire comme le grand Apostre : *Vivo ego, jam non ego; vivit vero in me Christus* (Gal. 2); Je vis, mais non pas moy, ains c'est mon Jesus qui vit en moy, puisque le cœur de Nostre Seigneur estoit le sien. O certes! les ames devotes ne doivent point avoir d'autre cœur que celuy de Dieu, point d'autre esprit que le sien, point d'autre volonté que la sienne, point d'autres affections que les siennes, ny d'autres desirs que les siens; en somme, elles doivent estre toutes à luy sans reserve quelconque.

La seconde rayson pour laquelle Nostre Seigneur voulut qu'on luy ouvrist le costé nous est signifiée par ces parolles du Cantique des cantiques, qu'il dit à l'ame devote : *Veni, columba mea, in foraminibus petræ, in caverna maceriæ* (Cant. 1); Venez, ma toute belle, venez, ma bien-aymée, vous retirer comme une chaste colombe dans les trous de la mazure et dans les pertuis de la pierre: parolles par lesquelles il nous convie d'aller à luy avec toute confiance, pour nous cacher et reposer dans son divin costé, c'est-à-dire dans son cœur, qui est ouvert pour nous y recevoir avec un amour et une benignité nompareille, afin de nous servir de refuge et de retraitte asseurée en toutes nos tribulations, pourveu que nous nous donnions tout à luy, et que nous nous abandonnions entierement à sa saincte providence.

Vous me demanderez peut-estre pourquoy les cœurs des hommes sont si cachez qu'on ne les peut voir. Je vous diray que pour deux raysons il est expedient qu'il soit ainsi. La premiere est, à cause des meschans et grands pecheurs, d'autant que si leur cœur estoit ouvert on y verroit des choses si sales et si abominables, qu'on en auroit horreur, ainsi que nous lisons de saincte Catherine de Sienne, laquelle avoit receu ce don de Dieu de voir les consciences et cognoistre les pechez les plus secrets des personnes, de quoy elle avoit tant d'horreur, qu'il falloit qu'elle se destournast pour s'empescher de les voir. Le bien-heureux S. Philippe de Nery avoit aussi receu ceste mesme grace de Dieu; ce qui faysoit que lorsqu'il alloit par les ruës, et qu'il rencontroit des personnes en peché mortel, il se bouchoit le nez, ne pouvant supporter la grande puanteur qui sortoit de leur conscience.

La seconde rayson pour laquelle il n'est pas à propos qu'on voye les cœurs des hommes est, crainte que les bons ne tombent en vanité et complaysance d'eux-mesmes, et que cela ne donne de l'envie et de la jalousie aux autres. Mais pour Nostre Seigneur, il n'y avoit rien à craindre que l'on vist son cœur, parce qu'il n'y avoit rien en luy qui pust donner de l'horreur, puisqu'il estoit la pureté et la saincteté mesme : il ne pouvoit aussi tomber en vanité, luy qui estoit autheur de la gloire. Il voulut donc que son cœur fust ouvert, afin que nous vissions en iceluy l'amour qu'il nous porte, et que

par ceste cognoissance nous fussions excitez à l'aymer et à boire son calice avec luy.

Potestis bibere calicem, quem ego bibiturus sum? Pouvez-vous boire le calice que je boiray, dit Nostre Seigneur à ces deux apostres. — *Possumus;* Nous le pouvons, respondirent-ils, poussez d'un sentiment de ferveur dans lequel ils estoient. Lorsque nous avons de la ferveur et de bons sentimens en l'orayson, il nous semble que nous ferons des merveilles; mais aux plus petites occasions nous chopons et donnons du nez en terre, et si l'on nous touche tant soit peu, nous nous retirons aussi-tost, et ne pouvons souffrir qu'on nous dise une petite parolle qui ne soit pas à nostre gré, que soudain nous nous en offensons; et faysons comme les soldats d'Ephrem, lesquels pensoient faire de grands exploits de guerre, et avoient tant de courage en imagination, qu'ils croyoient massacrer tous leurs ennemys : mais, comme remarque l'Escriture saincte, quand ce vint à donner la bataille, ils furent si lasches qu'ils perdirent courage, et tournerent le dos par une fuyte honteuse : *Filii Ephrem intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli* (Psal. 77). Le mesme nous arrive souvent : car nous faysons de beaux exploits et de belles resolutions en pensées, nous imaginant que nous ferons des merveilles pour Dieu, tandis que la ferveur nous dure; mais quand ce vient aux occasions, nous tournons le dos, et manquons de courage et de fidellité, et ressemblons à S. Pierre qui faysoit tant le courageux, entendant parler Nostre Seigneur de sa passion, et qui luy disoit : *Domine, tecum paratus sum, et in carcerem, et in mortem ire* (Luc. 22); Seigneur, je suis prest de vous suivre en la prison et de mourir avec vous plutost que de vous abandonner, et qui apres cela ne laissa pas neantmoins, à la seule voix d'une servante, de le renyer par trois fois. O certes! lorsque nous sentons des desirs de faire de grandes choses pour Dieu, nous devons alors plus que jamais nous approfondir en l'humilité et deffiance de nous-mesmes, nous confiant en Dieu, et nous jettant entre ses bras, recognoissant que sans luy nous n'avons nul pouvoir d'effectuer nos resolutions et bons desirs, ny de faire chose quelconque qui luy soit aggreable; mais qu'en luy et avec sa grace toutes choses nous seront possibles, disant avec S. Paul : *Omnia possum in eo qui me confortat* (Philip. 4); Je puis toutes choses en celuy qui me fortifie.

Celuy-là seroit estimé despourveu d'esprit et de jugement, qui, voulant faire quelque grand bastiment et edifice, ne considereroit pas auparavant s'il a de quoy pour payer et satisfaire à cela : de mesme, nous qui voulons achepter le ciel, et eslever ce grand edifice de la perfection chrestienne, manquons d'esprit et de jugement, lorsque nous ne considerons pas si nous avons de quoy payer ce qu'il faut pour venir à chef de nostre entreprinse, et faute de ceste consideration nous demeurons courts en chemin. Or, la monnoye qu'il faut avoir pour eslever nostre bastiment spirituel, et achepter ceste perle precieuse de la perfection, n'est autre que nous-mesmes, et nostre propre volonté, qu'il faut quitter entierement, et nous deffaire de nos mauvaises inclinations, humeurs et adversions, estant certain que nous ne l'acquerrons jamais par

autre voie que par le renoncement entier de nous-mesmes. Il faut donc nous resoudre, à l'imitation de ce marchand dont il est parlé dans l'Evangile, de vendre tout pour avoir ceste precieuse perle de l'amour sacré, que Dieu nous veut donner, si nous nous rendons fidelles à travailler pour l'acquerir.

O qu'heureuses sont les ames qui, pour l'acquerir, boivent courageusement le calice des souffrances avec Nostre Seigneur, qui se mortifient, portent leur croix, et qui souffrent et reçoivent amoureusement de sa divine main toutes sortes d'evenemens avec sousmission à son bon playsir! Mais, mon Dieu, qu'il s'en treuve peu qui fassent ces choses comme il faut! L'on rencontre assez souvent des ames qui desirent de souffrir et porter la croix, et je sçay qu'il y en a plusieurs qui demandent à Dieu des afflictions; mais c'est avec ceste condition qu'il les visite et console souvent en leurs peynes et souffrances, et qu'il leur tesmoigne qu'il a aggreable, et se plaist de les voir souffrir pour son amour, et qu'il les rescompensera d'une gloire immortelle. Il y en a aussi plusieurs qui desirent, comme ces deux disciples, de sçavoir le degré de gloire qu'ils auront au ciel : certes! ce desir est impertinent; car nous ne devons jamais en façon quelconque nous enquerir de cela, ains nous occuper tousjours à servir sa divine Majesté, le plus fidellement que nous pourrons, observant ses divins commandemens, ses conseils et ses volontez le plus exactement, et avec le plus de perfection, de pureté et d'amour qu'il nous sera possible, laissant le soin du reste à son infinie bonté, qui ne manquera pas, si nous faysons nostre devoir, de nous rescompenser d'une gloire immortelle et incomprehensible, en se donnant soy-mesme à nous, tant il fait d'estat de ce que nous faysons pour luy. En somme, c'est un bon maistre; il nous faut seulement tascher de luy estre serviteurs et servantes bien fidelles, et il ne manquera pas de nous estre fidelle remunerateur. O si nous sçavions quel bonheur c'est de servir fidellement ce divin Sauveur de nos ames, et boire avec luy son calice, ô que nous embrasserions de bon cœur les peynes et souffrances, à l'exemple de la grande saincte Catherine de Sienne, qui prefera la couronne d'espines à celle d'or! Ainsi devons-nous faire, mes cheres sœurs; car enfin, le chemin de la croix et des afflictions est un chemim asseuré, et qui nous conduit droict à Dieu et à la perfection de son amour. Donc, si nous sommes fidelles à boire courageusement dans son calice, nous cruciflant avec luy en ceste vie, sa divine bonté ne manquera pas de nous glorifier eternellement en l'autre, où nous conduisent le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. *Amen.*

DIEU SOIT BENY!

SERMON DES TRADITIONS POUR LE IV. DIMANCHE APRES PASQUES.

Adhuc multa habeo vobis dicere, sed non potestis portare modo: cùm autem venerit Spiritus ille veritatis, docebit vos omnem veritatem, etc.

J'ay encore plusieurs choses à vous dire, mais vous n'estes pas capables de les comprendre maintenant; quand le Sainct-Esprit sera venu, il vous enseignera toute verité. (*Joan.* 16.)

C'EST un vieil axiome entre les philosophes, que tout homme desire de sçavoir : *Omnis homo natura scire desiderat*, dit Aristote. En quoy l'esprit humain est si ardent, que l'ennemy ne sceut treuver tentation plus grande pour decevoir nos premiers parens, que de leur proposer : *Eritis sicut Dii, scientes bonum et malum* (Gen. 3); Vous serez comme des dieux, sçachant le bien et le mal. C'est ce grand desir qui apprinvoisa l'homme avec son ennemy capital par les arts divinatoires, et qui baille credit à tant de pronostiqueurs. Ce fut ce desir qui fit sortir d'Athenes, et tant courir ce grand Platon, comme dit sainct Hierosme (*Epist. ad Paulin. Presb.*); qui fit aller des le bout de France et d'Espagne à Rome vers Tite-Live. Ce fut ce desir qui fit renoncer ces anciens philosophes à leurs commoditez corporelles, etc. Et c'est à ce desir naturel de l'homme, auquel Nostre Seigneur a egard aujourd'huy, quand, pour consoler ses Apostres de son absence, il leur promet le Sainct-Esprit, pour leur apprendre toute verité; et afin de leur aiguiser ce desir, il leur dit : *Adhuc multa*, etc.; puis, pour les combler d'une certaine et magnifique esperance et consolation, il leur dit : *Cum autem venerit ille Spiritus veritatis*, etc. Et parce que la science peut nuyre à celuy qui la possede, s'il ne la rapporte à bonne fin, il adjouste : *Ille me clarificabit, quia de meo accipiet.* Mais cependant Nostre Seigneur monstre par ces parolles que personne ne peut estre capable de la celeste doctrine, sinon par la faveur du Sainct-Esprit. Ainsi le faut-il croire sans doubte; et partant, voulant aujourd'huy vous monstrer, avec ces parolles, un des premiers et plus importans fondemens de la doctrine chrestienne, je vous supplie, demandons à ce celeste Consolateur son ayde, laquelle pour mieux obtenir, il nous y faut employer l'intercession de tous les Saincts, particulierement de la glorieuse Vierge, à laquelle pour ce subjet nous presenterons l'*Ave*, *Maria.*

L'HISTOIRE escrite au sixiesme chapitre du troisiesme livre des Roys, de l'admirable fabrique du temple de Salomon, raconte qu'il n'y avoit qu'une entrée en l'oracle qui estoit dans iceluy : mais ceste entrée avoit deux huis de bois d'olive, il y avoit cinq posteaux, et sur les huis estoient peincts des cherubins, des palmes, en-

aillez et relevez d'ouvrages; au parsus[1] tout y estoit doré : certes, c'estoit une riche et magnifique entrée. Ainsi le second peuple, ou la seconde mayson, qui est l'Eglise evangelique, n'a qu'une entrée en son oracle, mais ceste entrée a deux portes, non moins riches que ces anciennes. J'appelleray pour ce coup icy l'oracle du christianisme la saincte doctrine evangelique, ou l'Evangile : car de fait l'oracle n'estoit autre, sinon le lieu d'où Dieu monstroit ses volontez au peuple. Et comme sommes-nous enseignez? sinon par la foy, laquelle peut estre appellée oracle, parce qu'en icelle on entend Dieu : *Fides ex auditu*, etc. (Rom. 10). Mais l'unique entrée de cest oracle, c'est la parolle de Dieu, car nous ne pouvons pas entrer en cest auditoire de Dieu, que ce ne soit *per verbum Dei*. Mais ceste entrée a deux portes, à sçavoir, l'Escriture et la Tradition; elles sont encore de bois d'olive, parce qu'elles portent la grace de Dieu. En icelle sont les cherubins, c'est-à-dire, la plenitude de sçavoir, les palmes, la victoire, et la force contre les tentations : *Assumite gladium spiritus, quod est verbum; Virtus enim Dei est ad salutem omni credenti* (Ephes. 16; Rom. 1). Prenez le glaive de l'esprit, qui est la parolle; car elle est la vertu de Dieu pour le salut à tous ceux qui croyent. Il y a de beaux ouvrages qui s'advancent, parce que ceste parolle tend aux sainctes œuvres : tout y est couvert d'or; ceste couverture sont les œuvres de charité, parce que la foy sans la charité est morte : *Si linquis hominum loquar, charitatem autem non habuero, nihil sum*, etc. (I. Cor. 13). Voilà doncques le moyen d'entrer en l'oracle de la foy chrestienne; c'est d'entendre la parolle escrite et la tradition, et c'est ce que Nostre Seigneur vouloit dire en ces parolles que j'ay prinses à interpreter; car il dit : *Adhuc habeo :* c'est signe qu'il avoit beaucoup dit de choses, quand il dit qu'il en a encore beaucoup à leur dire; et puis que nous n'avons point ces choses-là en escrit, c'est signe qu'il y a beaucoup plus de parolles dites, que d'escrites.

Mais parce qu'en ceste doctrine nous ne sommes pas d'accord avec les adversaires, j'en diray sommairement quelque chose, qui confirmera l'interpretation et la foy catholique, en cest ordre. 1° Qu'il y a des sainctes traditions en l'Eglise. 2° Qu'elles y sont necessaires. 3° L'authorité qu'elles ont sur les chrestiens. 4° Comme il les faut cognoistre. 5° Une briefve resolution contre toutes les objections des adversaires.

Quant au premier poinct, j'auray bien-tost fait; car, comme les traditions donnent authorité à l'Escriture, ainsi que je monstreray bien-tost, de mesme les Escritures donnent authorité aux traditions, comme deux huis qui s'entrejoignent, comme les deux cherubins qui s'entreregardoient au propitiatoire.

1° *Multa habeo vobis dicere*, etc. Or, de cela nous n'avons que bien peu (*Joan. ult*). Tout le monde ne pourroit comprendre ce que Nostre Seigneur a fait, Act. 1 : *Per dies quadraginta apparens eis, et loquens de regno Dei.* On me dira qu'il n'est pas necessaire : il suffit qu'il soit utile comme l'epistre *ad Philemonem*. Puis, ou

[1] Au surplus.

Nostre Seigneur le leur devoit dire pour eux ; ou pour l'Eglise : si pour l'Eglise, donc nous l'avons encore ; si pour eux seulement, donc en l'Evangile n'y est pas tout ce qui est necessaire à un chascun.

I. Cor. 11 : *Laudo autem vos, fratres, quod per omnia mei memores estis ; et sicut tradidi vobis, præcepta mea tenetis.* — De modo orandi, etc. — *Si quis autem videtur contentiosus esse, nos talem consuetudinem non habemus, nec Ecclesia Dei.* Puis : *Ego enim accepi a Domino..... Cætera cum venero disponam.* II. Thess. 2 : *Itaque, fratres, tenete traditiones quas accepistis, sive per sermonem, sive per Epistolam nostram ;* autant l'un que l'autre. II. Tim. 1 : *Formam habe sanorum verborum quæ a me audisti, in fide et in dilectione in Christo Jesu. Bonum depositum custodi, per Spiritum Sanctum qui habitat in nobis.* Cap. 2 : *Tu ergo, fili mi, confortare in gratia, quæ est in Christo Jesu, et quæ audisti à me per multos testes, hæc commenda fidelibus hominibus, qui idonei erunt et alios docere.* II. Joan. 1 : *Plura habens vobis scribere, nolui per chartam et atramentum ; spero enim me futurum apud vos, et os ad os loqui.*

Euseb., *Hist. lib.* 3, *c.* 36. Dionys. Areop., *Eccles. hier. c.* 1. Hegesip., *lib.* 4, *c.* 8. Euseb., 5 libris, *comprehendit traditiones Apostolicas* : *Lib.* 5, *c.* 20, *Polycarpus referebat verba Domini, quæ ab Apostolis audierat ; Irenæus, ea scribebat in corde.* Idem, *lib.* 5, *c.* 1 ; il parle de la commixtion de l'eau avec le vin.

Mais, *lib.* 3, *cap.* 2, 3 et 4, il en parle tout au long. Entre autres choses, il dit qu'en l'Eglise, comme en un riche depositaire, les Apostres ont conferé tout ce qui est de la verité : *Ut omnis quicumque velit, sumat ex ea aquam vitæ : hæc est vitæ introitus, omnes autem reliqui fures sunt et latrones : quæ autem sunt Ecclesiæ cum magna diligentia diligere.* Et post : *Quid autem si neque Apostoli scripta quidem reliquissent ? nonne oportebat sequi ordinem traditionis quem tradiderunt iis, quibus committebant Ecclesias ? cui,* etc. Il dit que plusieurs nations, sans escrits, gardent l'ancienne tradition escrite dans leur cœur.

Tertul., *lib. de Corona militis, etc.* Il parle des ceremonies du baptesme, du signe de la croix, du sacrifice anniversel *pro defunctis*, et dit : *Si legem expostules Scripturarum, nullam invenies ; traditio tibi prætenditur auctrix, consuetudo confirmatrix, fides observatrix.*

Cyprian., *lib.* 2, *Epist.* 3 : *Admonitos nos scio, ut in calice offerendo Dominica traditio servetur, nec aliud fiat à nobis, quam quod pro nobis Dominus prior fecit, ut calix qui in ejus commemorationem offertur, mixtus vino offeratur.* S. Augustin ne dispute quasi autrement, *contra Donatistas de Baptismo.*

Que diray-je des adversaires ? combien ont-ils de traditions ? Le dimanche, par tout l'observation d'iceluy, Pasques, l'Ascension en quelques lieux, le baptesme des petits enfans, les parrains, l'imposition des noms, donner la cene le matin, se maryer devant le ministre. Voila quant au premier poinct.

Quant au 2e, je dy les traditions estre necessaires, 1° pour authentiquer l'Escriture ; car, qui nous a dit qu'il y a des livres cano-

niques? L'Alcoran dit bien qu'il a esté envoyé du ciel; mais qui le croit? Qui nous a dit l'Evangile de S. Marc, etc., plutost que celuy de S. Thomas et de S. Barthelemy? Pourquoy ne reçoit-on l'Epistre qui porte le tiltre *ad Laodicenses*, puis que S. Paul aux Colossiens, *cap. ult*, atteste leur avoir escrit, plutost que celle aux Hebrieux? Pourquoy croiray-je que l'Evangile de S. Marc est de S. Marc, celuy qu'on monstre maintenant?

Calvin, livre I de son *Institution*, chap. 7, dit que le Sainct-Esprit, etc. Mais quelle folie! C'est pourquoy S. Basile a eu rayson de dire (*lib. de Spirit., Sanct. cap.* 27) : *Si traditiones negligantur, fore ut Evangelium detrimentum patiatur.* Et S. Augustin, *contra epistolam fundamenti, dicit se Evangelio non crediturum, nisi Ecclesia præciperet.*

2° Pour le sens de l'Escriture : *Putasne intelligis quæ legis?* (*Act.* 8). *On peut s'opiniastrer par tout, etc.*

3° Pour le nombre des sacremens; car, qui m'a dit que le lavement des pieds que fit Nostre Seigneur ne fust pas sacrement, et le Baptesme le fust? et qui m'a dit qu'il falloit mettre du vin au calice? etc.

4° Nous avons plusieurs articles de foy par là, comme que. 1° le baptesme des heretiques est bon. 2° La descente de Nostre Seigneur aux enfers. 3° La virginité de Nostre-Dame. Ce n'est donc pas merveille si S. Irenée a dit : *Qui successionem habent ab Apostolis, cum Episcopatus successione, charisma veritatis certum secundum placitum patet accepisse* (lib 4, cap. 43).

Et Nostre Seigneur : *Cum autem venerit Spiritus Sanctus, docebit vos omnem veritatem*, de quoy l'Eglise a besoin, *contra novas hæreses exorientes; in græco*, il y a *deducet in omnem.*

Quant au troisiesme poinct, *Auctoritatem habent à Christo, et ab Ecclesia*, bon gré mal gré tous les adversaires. *In omni scripto, ut recipiatur, debet constare de veritate testificantis et testificationis. A Christo immediate, ut sacramentorum forma, et quod vino aqua sit admiscenda, ut Justinus testatur* (Apol. 2). *Mediate per Spiritum sanctum in Ecclesia præsidentem per Apostolos, ut jejunium Quadragesimæ, et alia multa. Vel per Ecclesiam*, et comme il y en a beaucoup, et ont la mesme authorité que les loyx escrites (*Diuturnæ ff. de n. e. consuetudo D. l.*).

Quant au quatriesme. 1° *Modus cognoscendi petendus est ab Ecclesia generaliter; quæ, quoniam decrevit aliqua quæ in Scripturis explicite non sunt, signum est esse tradita. Sic Mariæ Virginitas, numerus libror. Canonic.*

2° *Quando Ecclesia universa aliquid agit, quod non posset agere nisi mandato Christi, ut baptisare parvulos : et non rebaptisare hæreticos.* Dont S. Augustin a bien dit (Epist. 118) : *Affirmare non recte fieri quod universa Ecclesia facit, insolentissimæ est insaniæ.*

3° *Quando Ecclesia aliquid semper egit, et si ipsa potuerit instituere, ut quadragesima, quæ usque ad tempus Ignatii ad Philipp.*[1] *producitur. Sic minores Ordines, in Epistola ad Antiochenses.*

[1] *Ad Philip. scribentis.*

4° *Quando in Concilio, vel seorsim omnes Doctores id dicunt, ut in concil. Nicæn.* 2, *act. ultima*[1], *Imagines venerari. Sic ceremoniæ in baptismo* (Basil. Tertul., Dionys.).

En cinquiesme lieu. Pour resoudre briefvement tous les argumens, voicy les regles : 1° Se souvenir que les traditions sont parolles de Dieu comme l'Evangile, et non jamais contraires à l'Escriture, et par ce moyen s'en vont à neant tous ces passages que nos adversaires ont accoustumé de nous objecter : *Non addetis ad verbum, quod ego præcipio vobis* (Deut., 4 et 12). *Sed licet nos, aut Angelus de cœlo evangelizet vobis, præter quàm quod evangelizavimus vobis*, etc. (Gal. 1).

2° Que tout ce qui est necessaire à l'Eglise est contenu en l'Escriture, *non explicite*, mais bien *radicaliter*. Ce qui est *explicite*, est suffisant pour sauver les particuliers, mais non pour l'instruction de tout le corps : ainsi est refuté ce passage qu'on objecte : *Hæc scripta sunt ut credatis*, etc., *et ut credentes vitam habeatis* (Joan. 20).

3° Que nos traditions ne sont pas humaines, mais divines ; ainsi est refuté ce passage (Isa. 29) : *In vanum colunt me docentes mandata, et doctrinas hominum*, et tous les livres que l'on a faits, *adversus humanas traditiones*.

Quant aux Peres, il y a deux regles. L'une, qu'on se garde de la fallace : *A particulari affirmativa ad negativam simpliciter*. et qu'on se souvienne de la regle : *Ex puris particularibus nihil sequitur, sicut Irenæus ait. Evangelium prædicaverunt, postea scripserunt : ergo nihil de Evangelio prædicaverunt, quod non scripserint;* ainsi : *scriptura est fundamentum, et columna fidei*, doncques, etc.[2].

La seconde, c'est de les lire.

SERMON POUR LE V. DIMANCHE APRES PASQUES[3].

DE L'ORAYSON.

Oratio est mentis ad Deum ascensus.

L'orayson est une eslevation de nostre ame à Dieu.

(JOAN. DAMAS. *De Fide orth.* l. III, 14.)

SAINCT BERNARD, duquel la memoire est douce à ceux qui ont à parler de l'orayson, escrivant à un evesque, luy mandoit que deux choses luy estoient necessaires, dont la premiere estoit de bien dire, s'entend d'enseigner la parolle de Dieu, et la deuxiesme de bien faire et donner bon exemple. Et moy, addres-

[1] *Actione* (sessione) *ultima*. On pourrait dire 2 *ac ultimo*, c'est-à-dire le dernier de ce nom.

[2] On voit l'absurdité de ce raisonnement : c'est pourtant là le Protestantisme !

[3] Du moins pouvant s'y rapporter : ce sermon a été prêché le dimanche de la Passion.

sant cecy à tous les chrestiens, j'adjousteray qu'il est encore necessaire de bien faire l'orayson, et diray, contre l'opinion de certains heretiques de nostre tems, qui tiennent que l'orayson est inutile, qu'elle est tellement utile et necessaire, que sans icelle nous ne saurions parvenir à aucun bien. Ce que je ne dy pas pour suivre l'advis de quelques-uns, qui ont voulu dire que l'orayson seule estoit suffisante pour nostre justification : mais, suivant la doctrine des SS. Peres, je dy que, par le moyen de l'orayson, nous sommes enseignez à bien faire nos actions, et mieux disposez pour recevoir la grace. J'ay donc appreuvé le desir qui m'est venu de parler de l'orayson, quoy que ce ne soit pas mon dessein d'expliquer le nom de chascune, parce qu'on en sçayt plus par experience qu'il ne s'en peut dire. Aussi importe-t-il peu d'en sçavoir les noms, et voudrois que jamais on ne les demandast, ny quelle orayson l'on a : car il est vray, comme dit S. Anthoine, que l'orayson en laquelle on s'apperçoit qu'on prie, est imparfaicte; et aussi celle qu'on fait sans refleschir sur soy-mesme, pour voir ce que l'on fait, monstre que l'ame est fort occupée en Dieu, et par consequent est fort bonne.

Nous traitterons donc aujourd'huy, et dimanche prochain, de la cause finale de l'orayson, et de la cause efficiente de son object, et des conditions requises pour la bien faire, et enfin des diverses sortes d'oraysons. Mais avant que d'entrer plus avant en discours, il faut que je die trois ou quatre choses, qu'il est bon de sçavoir, pour mieux entendre ce que je diray cy-apres, qui est qu'à nostre entendement appartiennent quatre actes, à sçavoir, la simple pensée, l'estude, la meditation, et la contemplation.

Or la simple pensée est, lorsque nous allons courant sur une grande diversité de choses, sans aucune fin, comme font les mousches qui se vont posant sur les fleurs, sans pretendre d'en tirer le suc, ains elles s'y posent seulement parce qu'elles s'y rencontrent : ainsi nostre entendement passant d'une pensée à l'autre, bien que ses pensées soyent de Dieu, si elles n'ont une bonne fin, tant s'en faut qu'elles soyent bonnes, qu'au contraire elles sont nuysibles et apportent un grand empeschement à l'orayson.

Le deuxiesme acte de nostre entendement est l'estude, et cecy se fait lorsque nous considerons quelque chose pour la sçavoir et bien entendre, ou pour en pouvoir parler, sans avoir autre fin que de remplir nostre memoire, en quoy nous ressemblons aux hannetons qui se vont posant sur les roses, non pour autre fin que pour se saouler et remplir le ventre. Or, de ces deux actes de nostre entendement, nous n'en dirons pas davantage, parce qu'ils sont plus nuysibles que profittables pour l'orayson.

Venons au troisiesme acte, qui est la meditation. Pour sçavoir ce que c'est que meditation, il faut entendre les parolles du roy Ezechias, lorsque la sentence de mort luy fut prononcée par le prophete Isaye, laquelle apres fut revoquée par sa penitence. Je crieray, dit-il, comme le poussin de l'arondelle[1], et mediteray comme la colombe au plus fort de ma douleur : *Sicut pullus hirundinis*,

[1] Hirondelle.

sic clamabo, meditabor ut columba (Isa. 38). Il vouloit dire, qu'alors que le petit de l'arondelle est tout seul, et que sa mere est allée querir l'herbe chelidoine pour luy faire recouvrer la vuë, il ne cesse de crier, d'autant qu'il ne sent plus sa mere proche de luy, et qu'il ne void goutte. Ainsi moy, estant privé de lumiere, ayant perdu ma mere, qui est la grace, et ne voyant venir personne à mon secours, je crieray et mediteray comme la colombe.

Et pour comprendre cecy, il faut sçavoir que tous les oyseaux ont accoustumé, lorsqu'ils chantent ou gasouillent, d'ouvrir tous le bec, hormis la colombe, laquelle fait son petit chant ou gemissement retenant sa respiration au dedans d'elle, et, par le groulement et retour qu'elle fait de son haleyne dans son gosier sans la laisser sortir, en reüssit son chant. Ainsi la meditation se fait lorsque nous arrestons nostre entendement sur la consideration d'un mystere, duquel nous pretendons tirer de bonnes affections; car, si nous n'avions ceste intention, ce ne seroit plus meditation, ains estude, parce que la meditation se fait pour esmouvoir les affections, et particulierement celles de l'amour de Dieu : aussi la meditation est-elle appellée *mere de l'amour de Dieu*, et la contemplation *fille de l'amour de Dieu*.

Oultre ce que j'ay dit, il faut encore sçavoir, qu'entre la meditation et la contemplation, il y a une petition, laquelle se fait apres que nous avons medité la bonté de Nostre Seigneur, son amour infiny, et sa toute-puissance, car alors nous entrons en confiance de luy demander, et le prier de nous donner les choses necessaires pour nostre salut. Il y a trois sortes de demandes, lesquelles se font differemment : la premiere se fait par devoir, la seconde par authorité, et la troisiesme par grace.

La demande qui se fait par devoir ne se peut pas appeller *priere*. Aussi void-on que si quelques personnes qui ont de l'authorité sur nous, comme sont les peres, seigneurs, ou maistres, usent du mot de *prieres*, nous leur disons incontinent : Vous pouvez commander, et vos prieres me servent de commandement. Mais la priere qui se fait par grace, c'est lorsque nous demandons une chose qui ne nous est pas deuë, et que nous la demandons à un qui est sureminent par-dessus nous, comme est Dieu.

Le quatriesme acte de nostre entendement est la contemplation, laquelle n'est autre chose que se complaire au bien de celuy que nous avons cogneu en la meditation, et que nous avons aymé par le moyen de ceste cognoissance; et en ceste complaysance sera nostre felicité là haut au ciel. Parlons maintenant de la cause finale de l'orayson.

Premierement nous devons sçavoir que toutes les creatures raysonnables sont creées pour l'orayson, et lorsque Dieu crea l'ange et l'homme, il les crea afin qu'ils le louassent eternellement là haut au ciel; et ce sera la derniere chose que nous ferons, si derniere se peut appeller celle qui sera eternelle. Nous voyons d'ordinaire que quand on veut faire quelque chose, on regarde tousjours à la fin, premier qu'à l'œuvre. Par exemple, si nous faysons bastir une eglise, et qu'on nous demande pourquoy nous la faysons bastir? nous respondons, que c'est pour nous y retirer quand elle

sera faite, afin d'y chanter les louanges de Dieu; et neantmoins ce sera la derniere chose que nous y ferons.

Une autre similitude vous fera mieux entendre cecy. Si vous entrez dans le palais d'un prince, vous y verrez une voliere bien colorée, remplie de divers petits oyseaux qui sont enfermez dedans; si vous voulez sçavoir la fin pour laquelle on les a mis là, c'est pour donner du playsir à ce prince et le recreer par leur chant. Et si apres vous allez regarder en un autre lieu, vous y verrez des esperviers et des faulcons qui sont chaperonnez, et ceux là sont pour prendre la perdrix, et autres oyseaux de proye pour nourrir delicatement le prince. Mais Dieu qui n'est point carnassier, ne tient point de ces oyseaux de proye, ains seulement de petits oyselets, qui sont enfermez dans des volieres pour luy donner du playsir : et par ces petits oyseaux sont specialement entendus les religieux et religieuses, qui se sont volontairement renfermez dans des monasteres pour chanter les louanges de sa divine Majesté; aussi leur principal exercice doit estre l'orayson, et d'obeyr à ceste parolle de Nostre Seigneur, qui nous recommande en l'Evangile de prier sans cesse : *Oportet semper orare, et non deficere* (Luc. 18). Les premiers chrestiens, dont parle saint Luc aux Actes des Apostres, estoient si assidus à l'oraison, que pour cela plusieurs des anciens Peres les surnommoient *les supplians;* d'autres les appelloient *medecins,* d'autant que par le moyen de l'orayson ils trouvoient remede à tous leurs maux, et les appelloit-on encore *moynes*, parce qu'ils estoient fort unys ensemble, et que ce nom de moyne signifie *unique.*

Or les anciens philosophes, parlant de l'homme, ont dit qu'il estoit un arbre renversé, qui a ses racines en haut et ses branches en bas; et comme nous voyons que si l'arbre ne tire continuellement les influences du ciel par le moyen de ses racines pour se nourrir, il ne peut subsister longuement en vie, de mesme en est-il de l'homme, lequel ne peut semblablement subsister longuement en la vie de la grace, s'il ne fait une speciale et particuliere attention aux choses celestes, par le moyen de l'orayson, puisqu'elle est, apres les sacremens, un des plus efficaces et puissans moyens qu'il y ayt, non-seulement pour conserver la grace, mais encore pour l'acquerir. Aussi l'orayson, comme disent la pluspart des Peres, n'est autre qu'une eslevation, et attention d'esprit aux choses celestes et divines, ou bien une demande, selon l'opinion de plusieurs; ce qui ne se contrarie point, d'autant qu'en eslevant nostre esprit à Dieu, nous luy pouvons demander ce que nous croyons nous estre necessaire pour nostre salut. Or, la principale demande que nous devons faire à Dieu, c'est l'unyon de nostre volonté à la sienne, et en cela consiste nostre perfection. Certes, la cause finale de l'orayson doit estre de ne vouloir que Dieu, et d'estre tout à luy; aussi est-ce la perfection de la vie chrestienne, dit le bien-heureux P. Gilles, compaignon de sainct François, à un certain personnage qui lui demandoit qu'est-ce qu'il pourroit faire pour estre bien-tost parfaict : Donne, dit-il, l'une à l'autre, c'est-à-dire, tu n'as qu'une ame, et il n'y a qu'un Dieu, donne-luy toute ton ame, et il se donnera tout à toy.

La cause finale de l'orayson ne doit donc pas estre, comme vous voyez, de vouloir les tendretez et consolations que Nostre Seigneur y donne quelquesfois, puisque l'unyon ne consiste pas en cela, ains à avoir nostre volonté unie et conforme à la sienne.

Et pour parler de la cause efficiente de l'orayson, il faut sçavoir ce que c'est, et qui doit prier. La question seroit bien-tost resolue, si nous disions que tous les hommes peuvent prier, et que tous doivent le faire; mais afin de mieux satisfaire les esprits, nous traitterons ceste matiere plus au long.

Premierement, il faut que nous sçachions que Dieu ne peut prier, puisque la priere est une demande qui se fait par grace : or, Dieu ne peut rien demander par grace, ains tout d'authorité. C'est donc une chose tres-asseurée, que Dieu ne peut et ne doit prier, parce que la priere exige de nous une recognoissance que nous avons besoin de quelque chose, car l'on n'a pas accoustumé de demander ce que l'on possede desjà : Dieu ne peut avoir aucun besoin, d'autant qu'il possede toutes choses, et que tout luy appartient.

Il y a plusieurs des anciens Peres, et mesme sainct Gregoire Nazianzene, qui semblent dire, que Nostre Seigneur ne peut non plus prier, en tant qu'homme, parce qu'il est un mesme Dieu avec son Pere, et peut-estre fondent-ils leur opinion sur les parolles qu'il dit à ses Apostres avant sa passion : Je ne vous dy point que je prieray mon Pere pour vous. *Et non dico vobis quia ego rogabo Patrem de vobis* (Joan. 16); et puis qu'il a dit qu'il ne priera pas son Pere, pourquoy nous autres le dirons-nous, disent-ils? Mais l'autre partie des Peres asseurent que Nostre Seigneur prie, se fondant sur ce que son bien-aymé disciple sainct Jean dit de luy, que nous avons un advocat aupres du Pere eternel : *Advocatum habemus apud Patrem, Jesum Christum justum* (I. Joan. 2).

Mais les uns et les autres ne se contrarient pas, bien que leur opinion soit diverse; car il est certain que Nostre Seigneur Jesus-Christ ne doit point prier, ains peut demander à son Pere eternel tout ce qu'il veut par justice, comme font les advocats lorsqu'ils demandent quelque chose, car ils n'ont pas accoustumé de la demander par grace, ains selon la justice des droicts, desquels ils traittent : de mesme fait Nostre Seigneur, et pour cela il monstre ses playes à son Pere, quand il luy veut faire quelque demande. C'est pourtant une chose tres-asseurée, que combien que Nostre Seigneur demande à son Pere eternel ce qu'il veut par justice, il ne laisse pas neantmoins, comme homme, de s'abaisser grandement en sa presence, en luy parlant avec une extresme reverence, et avec des actes d'une plus profonde humilité que jamais aucune autre creature n'a fait ny fera, si que sa demande se peut appeller priere.

Mais oultre ce que j'ay dit, que Nostre Seigneur prie, nous treuverons aussi, en quelques endroicts de l'Escriture, que le Sainct-Esprit prie, et qu'il fait orayson; et S. Paul, en l'Epistre aux Romains, dit qu'il fait des demandes pour nous avec des souspirs qui ne se peuvent exprimer : *Sed ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus* (Rom. 8). Ce qui toutesfois ne se doit

pas entendre que le Sainct-Esprit prie, ou ayt prié; car il ne le peut faire, ayant la mesme divinité que le Pere et le Fils, et leur estant en tout esgal : mais cela veut dire, qu'il a inspiré aux hommes de faire telle ou telle priere, et que c'est par son inspiration que nous prions.

Or, quant aux pures creatures, il est certain que les anges prient, et cela nous est monstré en plusieurs endroicts de l'Escriture saincte : mais des hommes qui sont au ciel, nous n'en avons pas tant de tesmoignages, d'autant que devant que Nostre Seigneur fust mort, ressuscité, et monté au ciel, il n'y en avoit point encore dans le paradis, ains ils estoient au sein d'Abraham dans les lymbes. C'est pourtant une chose tres-asseurée, que les saincts, je veux dire les hommes qui sont dans le paradis, et les anges avec lesquels ils sont, prient; car ils ont tous esté creez pour louer Dieu, ainsi que nous avons dit.

Voyons maintenant si tous les hommes doivent prier et faire orayson. Ceste difficulté sera bien-tost resoluë; car je dy en un mot, que tous le doivent faire, et que pas un ne s'en peut excuser, non pas mesme les heretiques. L'exemple du centenier Corneille, rapporté par S. Luc, aux Actes des Apostres, nous donne un suffisant tesmoignage de cela; car estant encore dans le paganisme, il fit une orayson si efficace, qu'elle merita d'estre presentée devant le throsne de la divine Majesté, qui luy fit la grace de luy envoyer le grand S. Pierre, afin de l'instruire en la foy, et depuis, il fut un grand sainct entre les chrestiens. Il est vray, neantmoins, que les grands pecheurs ont beaucoup de difficulté à prier et faire orayson. Certes, on peut dire qu'ils ressemblent à ces petits oyseaux, lesquels d'eux-mesmes, dés qu'ils ont un peu de plumage, se guindent[1] en l'air pour voler; mais n'ayant pas assez de force pour continuer leur vol, ils tombent soudain à terre, et se viennent poser sur la glu qu'on leur a preparée pour les prendre, de sorte que ceste humeur visqueuse leur serre si fort les aisles, qu'apres ils ne peuvent plus voler. De mesme en arrive-t-il au pecheur, lequel, quoy qu'il ayt quelque desir de s'eslever à Dieu par le moyen de la priere et de l'orayson, il se laisse neantmoins tellement emporter à ses mauvaises habitudes, que n'ayant pas assez de resolution pour se retirer du vice, il vient incontinent à se poser sur ceste humeur visqueuse du peché, par laquelle il se laisse tellement serrer, qu'il ne peut apres se guinder au ciel par l'orayson, qu'avec une tres-grande difficulté. Mais neantmoins, en tant qu'il est capable de la grace, il peut et doit prier, et faire orayson, et n'y a que le diable seul qui ne la puisse faire, d'autant qu'il n'y a que luy seul qui soit incapable d'amour.

Il nous reste maintenant à declarer quelles sont les conditions qu'il faut avoir pour bien faire l'orayson. Je sçay que les anciens Peres qui traittent de ceste matiere, en rapportent plusieurs, que quelques-uns en comptent jusques à quinze et d'autres huict; mais puisque le nombre de trois est si reveré par tout, je m'y arresteray.

La premiere condition qu'il faut avoir pour bien faire l'orayson

[1] Se soulèvent.

est, qu'il faut estre petit en humilité; la seconde, qu'il faut estre grand en esperance; et la troisiesme, qu'il faut estre appuyé sur Jesus-Christ crucifié.

L'humilité n'est autre chose qu'une mendicité spirituelle, de laquelle parlant Nostre Seigneur à ses Apostres, il dit : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum* (Matth. 5); Bien-heureux sont les *mendians* d'esprit, car à eux appartient le royaume des cieux. Je sçay bien que la pluspart des Peres qui interpretent ces parolles, disent : Bien-heureux sont les *pauvres* d'esprit; mais ces deux interpretations ne sont pas contraires, car tous les pauvres sont mendians, s'ils ne sont glorieux, et tous les mendians sont pauvres, s'ils ne sont avaritieux.

Il faut donc, pour bien faire l'orayson, que nous recognoissions que nous sommes pauvres et que nous nous humiliions grandement : et comme nous voyons qu'un tireur d'arbaleste, quand il veut decocher un grand traict, plus il veut tirer haut, et plus il tire la corde de son arc en bas, ainsi faut-il que nous fassions; si nous voulons que nostre priere aille jusques au ciel, il faut que nous nous approfondissions grandement par la cognoissance de nostre neant. David nous advertit de le faire par ces parolles : Quand tu voudras faire orayson, dit-il, approfondis-toy tellement dans l'abysme de ton neant, que tu puisses par apres, sans difficulté, decocher ton orayson comme une sagette jusques dans les cieux (Psal. 129). Et ne voyons-nous pas que les grands princes, lorsqu'ils veulent faire monter une fontaine au plus haut de leur chasteau, vont prendre la source de l'eau en quelque lieu fort eslevé, puis la conduisent par des tuyaux, la faysant descendre aussi bas qu'ils la veulent par apres faire monter; car autrement l'eau ne monteroit jamais : et si vous leur demandez comment ils l'ont fait monter, ils vous diront que ça esté en la faysant descendre. Tout de mesme en est-il de l'orayson; car, si on demande comment elle peut monter au ciel, on doit respondre, qu'elle y monte par la descente de l'humilité.

L'Espouse, au Cantique des cantiques, fait esmerveiller les anges, et leur fait dire par estonnement : *Quæ est ista quæ ascendit per desertum, sicut virgulta fumi, ex aromatibus myrrhæ, et thuris, et universi pulveris pigmentarii* (Cant. 3); Qui est celle-cy qui vient du desert et qui monte comme une petite verge de fumée odoriferante, composée de myrrhe, d'encens, et de toute sorte de bonnes odeurs du parfumeur, et qui est appuyée sur son bien-aymé? *Innixa super dilectum suum* (Cant. 8). Parolles qui se peuvent tres-bien appliquer à l'ame humble, et qui s'exerce en la vertu d'humilité; car, bien qu'elle soit grandement fructueuse en bonnes œuvres, toutesfois, le bas sentiment qu'elle a d'elle-mesme fait qu'elle ne void nul bien en soy, ains croit tousjours de ne rien faire, et luy semble qu'elle est comme un desert sterile, où n'habitent les oyseaux ny mesme les bestes sauvages, et qui n'a point d'arbres fruitiers, parce qu'elle ne void en elle aucune vertu; et d'autant que par ceste humilité l'ame s'esleve à Dieu, cela fait dire aux anges : Qui est celle qui monte du desert?

Passons maintenant à l'esperance, qui est la seconde condition

qu'il faut avoir pour bien faire l'orayson. L'Espouse venant du desert monte comme un rejetton ou verge de fumée odoriferante, composée de la myrrhe. Cecy nous represente l'esperance, car, bien que la myrrhe jette une odeur fort suave, elle est pourtant tres-amere à gouster. Ainsi, quoy que l'esperance soit suave, parce qu'elle nous promet de jouir un jour du bien que nous desirons, elle est aussi amere, d'autant que nous ne sommes pas encore en la possession de ce que nous aymons. L'encens est bien plus proprement le symbole de l'esperance; car comme l'encens ne peut, s'il n'est mis sur le feu, jetter sa fumée en haut, ainsi faut-il que l'esperance, pour monter au ciel, soit mise sur le feu de la charité et bonté de Dieu, et qu'elle soit encore appuyée sur les merites de Jesus-Christ, qui est la troisiesme condition necessaire pour bien faire l'orayson; car autrement ce ne seroit pas esperance, ains presomption.

Or, quoy que l'esperance monte jusques à la porte du ciel, elle n'y peut neantmoins entrer, d'autant qu'elle est une vertu toute de la terre. Et comme l'Espouse montant du desert est appuyée sur son bien-aymé, aussi avons-nous dit que la troisiesme condition necessaire pour bien faire l'orayson est, qu'il nous faut estre appuyez sur Nostre Seigneur Jesus-Christ crucifié, puisque c'est par sa mort que nous avons accez au Pere eternel, que nous avons esté reconciliez avec lui, et que nous obtenons ce que nous demandons à sa divine Majesté.

L'Espoux, voulant louer son Espouse, luy dit, qu'elle est comme un beau lys entre les espines : *Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias* (Cant. 2). Et elle, par contr'eschange de louange, le compare à un pommier : *Sicut malus inter ligna sylvarum, sic dilectus meus inter filios;* Mon bien-aymé, dit-elle, est entre les enfans des hommes comme un pommier entre les haliers et les arbres des forests : il est tout chargé de feuilles, de fleurs, et de fruicts. Je me reposeray à son ombre, et recevray les fruicts qui tomberont sur mon giron; je les mangeray, et les ayant maschez, je les gousteray en mon gosier, où je les treuveray tres-doux et tres-suaves : *Sub umbra illius quem desideraveram sedi, et fructus ejus dulcis gutturi meo* (*Ibid.* 5). Mais quel est ce pommier dont parle l'Espouse, sinon la croix du Sauveur; et en quel verger le treuverons-nous? c'est sans doubte sur le mont du Calvaire, où ceste Espouse l'appelle, quand elle dit : Que mon bien-aymé vienne en son jardin; *Veniat dilectus meus in hortum suum* (Cant. 5); car c'est en ce lieu où cest arbre divin a esté planté, et où nous le devons chercher, pour nous nourrir de ses fruicts, et nous tenir sous son ombre. Mais quelles sont les feuilles de cest arbre? c'est l'esperance que nous avons de nostre salut, par le moyen de la mort du Sauveur; ses fleurs sont les prieres qu'il faysoit pour nous à son Pere eternel, et ses fruicts sont les merites de sa mort et passion. Demeurons donc à l'ombre et au pied de cest arbre, je veux dire de ceste croix : rassasions-nous de ses fruicts, et n'en partons point que nous ne soyons tous detrempez du sang qui en descoule.

Saincte Catherine de Sienne eut une fois un excez ou vision en meditant la mort et passion de Nostre Seigneur, où il luy fut advis

qu'elle estoit dedans un bain, qui estoit de son precieux sang ; et quand elle fut revenue à elle, il luy sembloit que sa robbe en estoit toute teincte. Or, rapportant cecy à mon subjet, je dy que nous ne devons point aller à l'orayson, que ce ne soit pour nous arrouser de ce precieux sang, au moins s'en faut-il arrouser le matin à la premiere priere que nous faysons.

S. Paul, en l'epistre aux Romains, escrivant à ses enfans spirituels, leur enjoignoit qu'ils se revestissent de Nostre Seigneur Jesus-Christ, c'est-à-dire de son sang, *Induimini Dominum Jesum Christum* (Rom. 13). Mais qu'est-ce qu'estre revestu de ce sang? Pour vous faire mieux entendre cecy, il faut que je me serve d'une comparayson. Vous verrez un homme revestu d'un habict d'escarlate; l'habict est fait de laine, mais ce qui luy donne sa valeur, c'est qu'il est teinct du sang d'un poisson appellé *escarlate*. Or maintenant, appliquant cela à nous, je dy qu'encore que nous soyons revestus de laine, c'est-à-dire, que nous fassions de bonnes œuvres, en tant qu'elles sont de nous, elles n'ont aucun prix ny valeur, si elles ne sont teinctes dedans le sang de Nostre Sauveur Jesus-Christ, le merite duquel les rend aggreables au Pere eternel.

Nous lisons en la Genese, que lorsque Jacob voulut avoir la benediction de son pere Isaac, sa mere lui fit apprester un chevreau à la saulce de la venayson, selon qu'Isaac l'aymoit, et luy fit mettre dans ses mains des gans de poil, à cause qu'Esaü, à qui appartenoit la benediction, estoit tout velu; mais oultre cela, elle luy fit encore mettre la robbe parfumée destinée pour l'aisné de la mayson, puis le mena ainsy à son mary, qui estoit aveugle, et Jacob demandant la benediction à son pere, Isaac, luy touchant les mains, s'escria : Ah ! que je suis en peyne, la voix que j'entens est la voix de mon fils Jacob, mais les mains que je touche sont les mains d'Esaü ; *Vox quidem, vox Jacob est, sed manus, manus sunt Esaü* (Gen. 27). Neantmoins, ayant senti la suave odeur qui provenoit de sa robbe parfumée, il en receut tant de complaysance, qu'il dit ces parolles : La bonne odeur que je sens donne tant de suavité à mon odorat, qu'elle me contrainct de donner la benediction à mon fils. Ainsi nous autres, ayant appresté cest agneau sans macule, nostre divin Sauveur, et l'ayant presenté au Pere eternel comme un mets tres-delicieux pour rassasier son goust, en luy demandant sa benediction, il nous dira semblablement, s'il nous treuve revestus de sa robbe, c'est-à-dire de son sang : La voix que j'entens est la voix de Jacob, mais les mains (qui signifient nos œuvres) sont les mains d'Esaü ; toutesfois, à cause de la suavité que j'ay à sentir la bonne odeur qui provient de la robbe parfumée de mon fils, je vous donne ma benediction, benediction qui nous comblera de grace en ce monde, et nous fera parvenir à la gloire eternelle en l'autre. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION.

DE L'ORAYSON.

Orate sine intermissione.
Priez sans cesse. (I. *Thessal.* 5).

Nous avons monstré, en l'exhortation precedente, comme la fin de l'orayson doit estre l'unyon de nostre ame avec Dieu, et comme tous les hommes qui sont en la voie de salut peuvent et doivent prier; mais il nous est demeuré une difficulté, qui est de sçavoir si les prieres des pecheurs sont exaucées : car nous voyons que l'aveugle-né, duquel parle S. Jean en son Evangile, que Nostre Seigneur illumina, dit à ceux qui l'interrogeoient, que Dieu n'exauce point les pecheurs : *Scimus, quia peccatores Deus non audit* (Joan. 9); mais laissons-le dire, car il parle encore comme aveugle [1].

Il nous faut premierement entendre qu'il y a trois sortes de pecheurs, à sçavoir, les pecheurs impenitens, les pecheurs penitens, et les pecheurs justifiez. Or, c'est une chose tres-asseurée que les pecheurs impenitens ne sont point exaucez, d'autant qu'ils veulent croupir et perseverer en leur peché, et leurs oraysons sont en abomination devant Dieu, ainsi qu'il le fait entendre par le prophete Isaye, respondant à ceux qui luy disoient : Nous avons jeusné et affligé nos ames, et vous ne nous avez point regardez : *Jejunavimus, et non aspexisti; humiliavimus animas nostras, et nescisti* (Isa. 58). Dieu respond et leur dit : Vos jeusnes, vos prieres, vos afflictions, et vos festes me sont en abomination, d'autant qu'avez vos mains pleynes de sang, c'est-à-dire l'ame pleyne de pechez : *Calendas vestras, et solemnitates vestras odivit anima mea, et cum multiplicaveritis orationem, non exaudiam; manus vestræ plenæ sanguine sunt* (Isa. 1). C'est donc une chose certaine, que les prieres du pecheur impenitent ne peuvent estre exaucées, et nul ne peut dire *Jesus*, sinon en la vertu du Sainct-Esprit, ny appeller Dieu *Pere*, qu'il ne soit adopté pour son Fils. Or, le pecheur qui veut perseverer en son peché ne peut appeller Dieu *Pere*, ny prononcer le nom souverain de Nostre Seigneur, puisqu'il n'a pas le Sainct-Esprit en luy, car il n'habite point au cœur souillé de peché. Nul ne peut aussi avoir accez vers le Pere eternel, ny estre exaucé de luy que par la vertu et au nom de son Fils, ainsi qu'il dit luy-mesme en l'Evangile : *Nemo venit ad Patrem, nisi per me* (Joan. 14). Il est donc certain que les prieres du pecheur impenitent ne sont point aggreables à Dieu, et ne peuvent estre exaucées, puisqu'il veut perseverer en son peché.

Venons au pecheur penitent. Certes, on luy fait tort de l'appeller pecheur, car il ne l'est plus, puisqu'il deteste desjà son peché, et

[1] L'aveugle-né parle beaucoup moins de la prière que du don extraordinaire des miracles. (N. E).

bien que le Sainct-Esprit ne soit pas encore en son cœur par residence, il y est neantmoins par assistance. Hé! qui est-ce, à vostre advis, qui luy donne ce repentir d'avoir offensé Dieu, sinon le Sainct-Esprit? puisque nous ne sçaurions avoir une bonne pensée pour nostre salut, s'il ne nous la donne. Mais ce pauvre homme n'a-t-il rien fait de son costé? si a[1] certes. Considerez David, quand Dieu luy eut fait recognoistre son iniquité, ô qu'il pouvoit bien dire : Vous m'avez regardé, Seigneur, lorsque j'estois dans la fondriere de mon peché; vous m'avez ouvert le cœur, et je ne l'ay pas refermé; vous m'avez tiré, et je me suis laissé aller; vous m'avez poussé, et je n'ay pas reculé; vous m'avez fait voir la grandeur de mon crime, et je l'ay detesté. Je pourrois preuver par plusieurs exemples de l'Escriture, que les prieres des pecheurs penitens sont aggreables à Dieu, et qu'il les exauce; mais je me contenteray maintenant de vous rapporter celle du publicain, lequel monta au temple pecheur, et en sortit justifié, par le merite de l'humble priere qu'il fit : ce qui nous fait voir que les prieres des pecheurs penitens sont exaucées de Dieu.

Parlons maintenant de la matiere de l'orayson et de son object. Il faut premierement sçavoir que la matiere de l'orayson est, de demander à Dieu les biens qui nous sont necessaires : or ces biens sont de deux sortes, à sçavoir, les biens spirituels et les biens temporels.

L'Espouse, au Cantique des cantiques, voulant louer son Bien-aymé, luy dit qu'il a les levres blanches comme un lys qui distille la myrrhe : *Labia ejus lilia distillantia myrrham primam* (Cant. 5); et son Espoux luy dit, en contr'eschange, que ses levres sont comme des rais [2] de miel distillant, et qu'elle a le miel et le laict dessous sa langue : *Favus distillans labia tua, sponsa, mel et lac sub lingua tua* (Cant. 4). Je sçay bien que l'on interprete ces parolles en ce sens, sçavoir est, que les predicateurs preschant au peuple la parolle de Dieu, ont le miel dessus la langue, et parlant à Dieu par les prieres qu'ils luy font pour le peuple, ils ont le laict dessous la langue : et encore en ceste façon, que les predicateurs parlant de l'humanité de Nostre Seigneur unye à la divinité, ils ont le miel dessous la langue.

Plusieurs se trompent grandement, en ce qu'ils pensent que le miel soit fait seulement du suc des fleurs; le miel est une liqueur qui descend du ciel parmy la rosée, laquelle tombant dessus les fleurs, prend le goust d'icelles, comme font tous les vaisseaux dans lesquels on met quelque liqueur, qui en prennent tousjours quelque goust. C'est donc tres à propos que le miel, comme une liqueur celeste, represente les perfections divines, ou la divinité de Nostre Seigneur, qui est descendue du ciel; et le laict, qui vient de la terre, represente sa tres-saincte humanité. Ou bien on peut encore dire, que les predicateurs ont le laict dessous la langue, lorsqu'ils preschent les vertus de douceur, de mansuetude, et de misericorde de Nostre Seigneur, en tant qu'homme.

Or appliquant ces parolles de l'Espoux à nostre orayson, suivant

[1] *Oui, il a fait.* — [2] Rayons.

ce que nous avons dit, qu'il y a deux sortes de biens que nous pouvons demander à Dieu, je diray que les biens spirituels sont signifiez par le miel, et les biens temporels par le laict. Mais il faut encore sçavoir, qu'entre les biens spirituels, il y en a de deux sortes, dont les uns sont necessaires pour nostre salut, et les autres ne le sont pas. Quant à ceux qui sont necessaires pour nostre salut, nous les devons demander à Dieu absolument, et sans condition, d'autant qu'il nous les veut donner. Mais les autres biens, quoy que spirituels, qui ne sont pas necessaires pour nostre salut, nous ne les devons jamais demander que sous les mesmes conditions que les biens temporels, sçavoir est, si c'est la volonté de Dieu, et si c'est pour sa plus grande gloire; et sans ces conditions, nostre orayson est imparfaicte.

Or, ces biens spirituels necessaires pour nostre salut, signifiez par le miel, que l'Espouse a dessous la langue, sont la Foy, l'Esperance, et la Charité, et les autres vertus qui accompaignent celles-là. Les autres biens spirituels, qui ne sont point necessaires à nostre salut, sont les lumieres, douceurs, consolations, et semblables biens que Dieu donne quelquesfois à ceux qui le servent, lesquels nous ne luy devons jamais demander que sous les conditions que j'ay dites, parce qu'ils ne sont aucunement necessaires pour nostre salut.

Il s'en treuve quelquesfois qui pensent que s'ils avoient le don de sapience, ils seroient bien plus capables d'aymer Dieu; en quoy certes ils se trompent, et cela n'est pas, comme vous pourrez voir par ce qui arriva à un religieux de S. François, qui s'en alla un jour treuver S. Bonaventure, et luy dit : O que vous estes heureux, mon Pere, d'estre si savant, d'autant que vous pouvez beaucoup plus aymer Dieu, que nous autres qui sommes ignorans. A quoy S. Bonaventure respondit, que la science n'estoit point requise pour aymer Dieu, et qu'une simple femme le pouvoit autant ou plus aymer que luy et que les plus grands docteurs du monde, et que la science n'estoit point necessaire pour avoir l'amour. Mais qui ne void encore la tromperie de ceux qui sont tousjours apres leurs Peres spirituels, pour se plaindre de quoy ils n'ont point de consolations en leurs oraysons? Hé! ne voyez-vous pas que si vous en aviez, vous ne pourriez eschapper la vaine gloire, et ne pourriez empescher que vostre amour-propre ne s'y complust, en sorte que vous vous amuseriez plus aux dons qu'au donateur? c'est donc une grande misericorde que Dieu vous fait, de ne vous en point donner, et ne faut pas perdre courage pour cela, puisque la perfection ne consiste pas à avoir des consolations en l'orayson, ains à avoir nostre volonté unye à celle de Dieu, et c'est ce que nous luy devons demander sans condition,

Tobie estant desjà vieil, et voulant donner ordre à ses affaires, commanda à son fils de s'en aller en Ragès, pour retirer quelque argent qui luy estoit deu; et pour ce faire plus facilement, il luy bailla une cedule, par laquelle on ne luy pouvoit refuser son argent. Ainsi faut-il que nous fassions, quand nous voulons demander au Pere eternel son paradis, l'augmentation de nostre foy, et son amour; toutes lesquelles choses il nous veut donner, pourveu que

nous portions une cedule de la part de son Fils, c'est-à-dire, que nous luy demandions au nom et par les merites de Nostre Seigneur, lequel nous a bien monstré l'ordre que nous devons tenir en nos demandes, nous ordonnant de dire le *Pater*, où elles sont toutes comprinses en ces parolles : *Sanctificetur nomen tuum : adveniat regnum tuum : fiat voluntas tua* (Matth. 6) ; Que vostre nom soit sanctifié, que vostre royaume nous advienne, et que vostre volonté soit faite.

Mais remarquez qu'il nous ordonne de demander premierement que son nom soit sanctifié, c'est-à-dire, qu'il soit recogneu et adoré par tous les hommes. Apres quoy, nous demandons ce qui nous est le plus necessaire, à sçavoir, que son royaume nous advienne, et qu'apres ceste vie nous puissions estre des habitans du ciel, et que sa volonté soit faite. Et apres ces trois demandes, nous adjoustons : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie;* Donnez-nous aujourd'huy nostre pain quotidien. Il dit : Donnez-nous nostre pain, parce que dessous ce nom de pain sont comprins tous les biens temporels : or pour cela, nous devons estre grandement sobres à les demander, et devrions beaucoup craindre en les demandant, d'autant que nous ne sçavons pas si Nostre Seigneur ne nous ne les donnera point en son ire et en son courroux. C'est pourquoy, ceux qui prient avec perfection demandent fort peu de ces biens, ains demeurent devant Dieu avec confiance, comme des enfans devant leur pere, ou bien comme des serviteurs fidelles qui servent bien leur maistre; car ils ne vont pas demandant tous les jours leur nourriture, mais leurs services demandent assez pour eux. Voila pour ce qui est de la matiere de l'orayson.

Les anciens Peres qui ont traitté de l'orayson disent qu'il y en a de trois sortes, à sçavoir : l'orayson vitale, l'orayson mentale, et l'orayson vocale. Parlons premierement de la vitale, puis nous dirons quelque chose de la vocale et mentale.

Toutes les actions de ceux qui vivent en la crainte de Dieu sont de continuelles prieres, et tout ce qu'ils font se peut appeller orayson vitale. Mais pour mieux entendre cecy, je me veux servir d'une similitude : les Evangelistes disent, que le grand S. Jean-Baptiste estant dans le desert, il ne mangeoit que des locustes [1] et sauterelles, ou des cigales, et qu'il ne mangeoit point de raisins, ny ne beuvoit point de cervoise, ny chose aucune qui pust enyvrer. Or, mon dessein n'est pas de m'arrester sur tout cela, ains seulement sur ce qu'il est dit qu'il ne mangeoit que des locustes ou cigales. L'on ne sçayt si les cigales sont celestes ou terrestres, d'autant qu'elles vont continuellement s'eslançant du costé du ciel, ne touchant la terre que fort peu, et ne se nourrissent que de la rosée qui tombe du ciel, et vont tousjours chantant, et leur chant n'est autre chose qu'un retentissement ou petit gazouillement qui se fait dans leurs intestins. C'est donc tres à propos qu'il est dit, que le bienheureux S. Jean se nourrissoit de cigales, puisqu'il estoit luy-mesme une cigale mystique, son orayson estant si continuelle, qu'on ne sçavoit s'il estoit celeste ou terrestre : car si bien aucunes fois il

[1] Sauterelles : le second mot explique ainsi le premier.

touchoit la terre pour prendre ses necessitez, soudain il se relançoit du costé du ciel, où il avoit logé son cœur et toutes ses affections, se nourrissant plus de viandes celestes que terrestres. Il chantoit aussi presque continuellement les louanges de Dieu ; ce qu'il tesmoigne luy-mesme, disant qu'il n'estoit qu'une voix : bref, sa vie et toutes ses actions estoient une continuelle priere. De mesme peut-on dire, que ceux qui ont tousjours leur intention dressée à Dieu, qui donnent l'aumosne, qui visitent les prisonniers ou les malades, et qui s'exercent en telles et semblables bonnes œuvres, font orayson, et ces bonnes actions demandent à Dieu rescompense, et se peuvent appeller orayson vitale.

Or, pour parler maintenant de l'orayson vocale, je dy que ce n'est pas faire orayson, que de dire seulement quelques prieres entre ses levres, si l'attention du cœur n'y est joincte ; car, pour parler à Dieu, il faut premierement avoir conceu en son intention ce qu'on luy veut dire. Il y a deux sortes de parolles, la vocale, et l'interieure : or c'est la vocale qui fait entendre ce que l'interieure a premierement conceu. Et puisque la priere n'est autre chose que parler à Dieu, il est certain que de le faire sans estre attentif à luy, et à ce qu'on luy dit, est une chose qui luy est fort desaggreable; et quand nous le faysons, nous commettons une grande incivilité, et ressemblons en cela aux perroquets, qui parlent sans sçavoir ce qu'ils disent.

Un sainct personnage raconte qu'une fois l'on avoit apprins à l'un de ces oyseaux à dire l'*Ave*, *Maria*, lequel apres s'estant eschappé, et prins le vol, il y eut un espervier qui vint fondre sur luy, et le perroquet se prenant à dire l'*Ave*, *Maria*, l'espervier le laissa aller. Or ce n'est pas à dire que Dieu exauça le perroquet, non, car il est incapable de prier : c'est un oyseau immonde, aussi n'estoit-il pas bon pour les sacrifices, mais il permit peut-estre que cela arrivast de la sorte, pour monstrer combien ceste orayson luy estoit aggreable. Quoy qu'il en soit, c'est neantmoins chose certaine, que les prieres de ceux qui, comme des perroquets, prient sans attention ou intention, sont en abomination devant Dieu, qui regarde plus au cœur et à l'intention de celuy qui prie, que non pas aux parolles qu'il dit.

Mais avant que passer oultre, il est bon que nous sçachions que les oraysons vocales sont de trois sortes, dont les unes sont commandées, les autres recommandées, et les autres de bonne volonté. Celles qui sont commandées, et qu'il ne faut jamais obmettre, sont le *Pater* et le *Credo*, que nous devons dire tous les jours ; ce que Nostre Seigneur mesme nous fait entendre, quand il nous fait dire en l'Orayson dominicale : Donnez-nous aujourd'huy nostre pain quotidien ; car cela nous monstre qu'il le faut demander tous les jours, c'est-à-dire qu'il faut prier tous les jours : et si vous me dites que vous n'avez pas prié aujourd'huy, je vous diray que vous n'estes pas chrestien, et vous n'avez pas fait vostre devoir. Les prieres qui sont encore commandées sont les offices à nous autres, qui sommes d'eglise, et si nous en laissons à dire quelque notable partie, nous pechons. Celles qui sont seulement recommandées sont les *Pater* du Rosaire, et semblables prieres qui sont ordonnées

pour gaigner les indulgences, et laissant à les dire, nous ne pechons pas : mais nostre bonne mere l'Eglise, pour monstrer qu'elle desire que nous les disions, donne les indulgences à ceux qui les recitent.

Les prieres qui sont de bonne volonté sont toutes celles qu'on fait oultre celles que nous venons de dire, et quoy qu'elles soient bonnes, celles qui sont recommandées sont beaucoup meilleures, parce que la saincte vertu de la sousmission y intervient; car c'est comme si nous disions : Nostre bonne mere l'Eglise recommande ces prieres, et bien qu'elle ne les commande pas, je suis neantmoins bien ayse de les dire pour luy playre, et cela est tres-bon.

Mais les prieres qui sont de commandement sont d'un prix tout autre, à cause de l'obeyssance qui y est attachée, et c'est sans doubte qu'il y a aussi plus de charité. Or, entre ces prieres, les unes sont communes, et les autres particulieres : les communes sont les messes, offices et prieres qui se font en tems de calamitez. O que nous devrions venir avec une grande reverence à ces prieres communes, et tout autrement preparez que pour les prieres particulieres! parce qu'és prieres particulieres nous ne traittons avec Dieu que de nos affaires, ou si nous prions pour l'Eglise, nous le faysons par charité; mais en ces prieres communes, nous parlons à Dieu au nom de toute l'Eglise, et prions pour tous en general. Sainct Augustin raconte, qu'estant encore Manicheen, il entra un jour dans une eglise, où sainct Ambroise faysoit chanter l'office alternativement de chœur en chœur, comme l'on fait maintenant, de quoy il fut tellement ravy et hors de soy, de voir le bel ordre et la reverence qu'on y gardoit, qu'il pensoit estre en paradis; et plusieurs saincts asseurent, que souventes fois ils ont veu venir les anges en grande troupe, pour assister à ces divins offices. Avec quelle attention et reverence y devrions-nous assister, puisque les anges y sont presens, et repetent là haut, en l'Eglise triomphante, ce que nous disons ça bas en la militante? Mais peut-estre dirons-nous, que si nous avions veu une fois les anges assister à nos offices, nous y assisterions apres avec plus d'attention et de reverence. O certes! pardonnez-moi, il n'en sera rien, quand mesme nous aurions esté ravys avec sainct Paul jusques au troisiesme ciel, voire si nous avions demeuré trente ans en paradis, si la foy ne nous le fait faire, cela y serviroit fort peu. Et pour preuve de ceste verité, je vous diray une chose que j'ay souvent considerée, qui est que sainct Jacques et sainct Pierre, apres avoir demeuré trois ans avec Nostre Seigneur, ayant veu la gloire de sa transfiguration sur la montagne de Thabor, ne laisserent pas pourtant de le quitter et abandonner en sa mort et passion. Certes, il est vray que nous ne devons jamais assister, ny venir aux offices communs, principalement nous autres qui les disons au chœur, que nous ne fassions des actes de contrition, en demandant l'assistance du Sainct-Esprit avant que de les commencer, nous estimant bien-heureux de faire ça bas en terre ce que nous ferons eternellement au ciel.

Il me faut maintenant declarer la division qu'il y a en l'orayson

mentale et vocale, et monstrer comme nous allons à Dieu en deux façons pour le prier, suivant ce que nous enseigne et ordonne nostre saincte mere l'Eglise; car elle nous fait quelquesfois prier Dieu immediatement, et d'autres fois mediatement, comme quand nous disons les antiennes de Nostre-Dame, le *Salve Regina*, et les autres antiennes qui s'addressent aux saincts. Or, quand nous prions Dieu immediatement, nous exerçons la saincte confiance qui est fondée sur la foy, l'esperance et la charité; mais quand nous prions Dieu mediatement, et par l'entremise de quelque autre, nous prattiquons la saincte humilité, qui provient de la cognoissance de nous-mesmes.

Quand nous allons immediatement à Dieu, nous protestons de sa bonté et misericorde, en laquelle nous mettons toute confiance; mais quand nous prions mediatement, et que nous implorons l'assistance de Nostre-Dame et des saincts, afin d'estre mieux receus de sa divine Majesté, alors nous protestons que nous recognoissons sa grandeur infinie, sa toute-puissance, et la reverence que nous luy devons porter: et c'est le subjet pour lequel nostre bonne mere l'Eglise nous marque toutes les postures qu'elle veut que nous tenions en disant l'office; car tantost elle nous veut debout, et puis assis, ou à genouilx, tantost couverts, puis descouverts, et toutes ces postures ne sont autre chose que des prieres. Toutes les ceremonies de la saincte Eglise sont pleynes de tres-grands mysteres, et les ames qui sont humbles, simples et devotes, ont une grande consolation à les voir.

Mais que pensez-vous, mes cheres sœurs, je vous prie, que signifie le rameau [1] que nous portons aujourd'huy en nos mains? certes, rien autre, sinon que nous demandons à Dieu qu'il nous rende victorieux de nos ennemys, par le merite et en vertu de la victoire que Nostre Seigneur remporta par sa mort sur l'arbre de la croix. Mais pour ne pas sortir de mon subjet, je dy que quand nous sommes aux offices, il faut que nous observions de nous tenir en la posture qui nous est marquée, et cela avec le plus de soin qu'il nous sera possible.

Mais en nos oraysons et prieres particulieres, quelle reverence y devons-nous garder? O certes! elle doit estre tres-grande, puisque nous sommes tousjours devant Dieu, bien qu'aux communes nous y devions avoir un soin plus special, à cause de l'edification du prochain; et il est certain que la reverence exterieure ayde beaucoup à l'interieure. Nous avons plusieurs exemples des saincts sur ce subjet. Escoutez sainct Paul en l'Epistre aux Ephesiens: *Flecto genua ad Patrem Domini nostri Jesu Christi* (Ephes. 3); Je fleschy, dit-il, les genouilx vers le Pere de Nostre Seigneur Jesus-Christ. Et ne voyez-vous pas que Nostre Seigneur mesme, priant son Pere eternel, se prosternoit la face en terre, nous monstrant avec quelle reverence nous devons nous tenir devant Dieu?

Le grand sainct Paul, premier hermite, demeura plusieurs dizaines

[1] On voit encore ici que les deux exhortations sur l'oraison ont été prêchées aux dimanches de la Passion et des Rameaux; mais le sujet les fait convenir au quatrième et cinquième dimanche après Pâques. (N. E.)

d'années dans le desert, et sainct Anthoine l'estant une fois allé visiter, il le treuva à genouilx, les yeux eslevez au ciel, qui faysoit orayson, apres laquelle luy ayant parlé, il se retira; et quelque tems apres l'estant venu derechef visiter, il le treuva encore en la mesme posture qu'il avoit fait la premiere, la testè levée, les yeux bandez contre le ciel, les mains joinctes, et planté sur ses deux genouilx. Sainct Anthoine croyant qu'il fust en orayson, apres avoir long-tems attendu, voyant qu'il ne l'entendoit point souspirer comme il avoit accoustumé, il leva les yeux, et le regardant à la face, il treuva qu'il estoit mort, et sembloit que son corps, qui avoit tant prié pendant sa vie, prioit encore apres sa mort. Ezechias, parlant de l'attention qu'il faysoit à la priere, dit que toute sa face prioit, que ses yeux estoient tellement attentifs à regarder Dieu, qu'il en avoit la vuë toute attenuée, et sa bouche baillante comme un oyselet qui attend que sa mere le vienne rassasier : *Attenuati sunt oculi mei, suspicientes in excelsum* (Isa. 38). Mais en tous cas, la posture qui nous apporte plus d'attention est la meilleure, ouy mesme, celle d'estre gisant est bonne, et semble que d'elle-mesme elle prie; et ne voyez-vous pas le sainct homme Job, couché sur son fumier, faire une priere si excellente, qu'il merite que Dieu l'escoute?

Parlons maintenant de l'orayson mentale, et pour l'expliquer, je vous monstreray comme en l'ame il y a quatre estages [1], par la comparayson du temple de Salomon. En ce temple, il y avoit premierement un porche, lequel estoit destiné pour les Gentils, afin que personne ne se pust excuser d'y venir adorer Dieu; et c'est en quoy ce temple estoit plus aggreable à sa divine Majesté, d'autant qu'il n'y avoit nulle sorte de nations qui ne pust venir l'adorer en ce lieu. Le second estage estoit destiné pour les Juifs, tant hommes que femmes, bien que par apres on fit une separation pour les femmes, afin d'esviter les scandales qui pouvoient arriver. Apres quoy allant tousjours en remontant, il y avoit une autre place destinée pour les prestres; et puis en fin finale, il y avoit l'estage destiné pour les cherubins, où reposoit l'arche d'alliance, et où Dieu manifestoit ses volontez, qui s'appelloit le *Sancta Sanctorum* [2]. Or, appliquant cela à nous, je dy qu'en nostre ame il y a aussi quatre estages, dont le premier est une cognoissance grossiere que nous avons par le moyen des sens, comme par nos yeux nous cognoissons que cela est noir, rouge ou jaune. Mais apres il y a un autre degré ou estage qui est un peu plus relevé, qui est une cognoissance plus parfaicte que nous avons par le moyen de la rayson, et de la consideration que nous faysons sur les choses: comme par exemple, un homme qui aura esté maltraitté en un lieu, cherchera par le moyen de la consideration comment il pourra faire pour n'y pas retourner. Le troisiesme estage, beaucoup plus relevé que les deux autres, est celuy où reside la cognoissance que nous avons de la foy par une lumiere surnaturelle. Et le quatriesme, representé par le *Sancta Sanctorum*, est la fine poincte de l'ame, que nous appellons esprit, où se font les acquiescemens, et pourveu

[1] Demeures. — [2] Le Saint des Saints.

que ceste fine poincte de l'esprit regarde tousjours à Dieu, nous ne nous devons pas troubler, ny mettre en peyne.

Les navires qui sont sur la mer ont tous une esguille marine, laquelle estant touchée de l'aymant regarde tousjours l'estoile polaire, et encore que la barque s'en aille du costé du midi, l'esguille marine ne laisse pas pourtant de regarder tousjours son nord. Ainsi il semble quelquesfois que l'ame s'en aille du costé du midy, tant elle est agitée de distractions, que neantmoins la fine poincte de l'esprit regarde tousjours à Dieu, qui est son nord. Les ames qui sont plus advancées en la perfection experimentent quelquesfois de si grandes tentations, mesme sur la foy, qu'il leur semble que toute l'ame y consente, tant elle est troublée, n'y ayant que ceste fine poincte de l'esprit qui resiste, et c'est ceste partie de l'ame qui fait l'orayson mentale; car, bien que toutes les autres puissances et facultez de l'ame soient remplies de distractions, si elles ne sont volontaires, ceste fine poincte de l'esprit ne laisse d'estre unye à Dieu.

Or, en l'orayson mentale, il y a quatre parties, dont la premiere est la meditation; la seconde, la contemplation; la troisiesme, les eslancemens; et la quatriesme, la simple presence de Dieu.

Quant à la premiere, qui se fait par voie de meditation, elle se fait de ceste sorte. Nous prenons un mystere, par exemple Nostre Seigneur crucifié, puis nous l'estant ainsi representé, nous considerons les vertus qu'il a prattiquées, et comme l'amour qu'il nous a porté, et l'obeyssance qu'il a rendue à son Pere eternel, luy a fait souffrir la mort de la croix, plutost que de luy desplayre, ou pour mieux dire, afin de luy complayre : puis nous considerons, par le menu, sa grande douceur, son humilité, et la patience avec laquelle il souffrit tant et tant d'injures, de tourmens et d'ignominies; et enfin sa grande charité à l'endroict de ceux qui le mirent à mort, priant pour eux parmy ses plus grandes douleurs. Et par la consideration de toutes ces choses, nous venons à avoir nostre affection esmeuë d'un ardent desir de l'imiter en ses vertus, puis nous passons à prier le Pere eternel qu'il nous rende conformes à son Fils.

Mais pour mieux entendre cecy, l'on peut dire que la meditation se fait comme les abeilles font et cueillent le miel; car elles le vont cueillant de la rosée qui descend du ciel dessus les fleurs, tirant un peu de suc des mesmes fleurs qu'elles convertissent en miel, puis le portent dans leurs ruches. Ainsi nous allons picorant[1] par la meditation sur les actions de Nostre Seigneur, les considerant l'une apres l'autre, pour en composer le miel des sainctes vertus, et en tirer l'affection d'une saincte imitation.

Dieu, en la creation du monde, medita; car ne voyez-vous pas qu'apres qu'il eut creé le ciel, il dit qu'il estoit bon? et fit le mesme apres avoir creé la terre, les animaux, et puis enfin, ayant creé l'homme, il treuva tout bon, les regardant piece à piece : mais apres, voyant tout ce qu'il avoit fait en general, il dit que tout estoit tres-bon : *Et erant valde bona* (Gen. 1).

L'Espouse, au Cantique des cantiques (Cant. 4), apres avoir loué

[1] Butinant.

le chef, les yeux, les levres de son Bien-aymé, bref tous ses membres l'un apres l'autre, dit enfin, par une saincte complaysance : O que mon Bien-aymé est beau, ô que je l'ayme ! il est mon tres-cher ; ce qui nous fait voir qu'elle avoit passé de la meditation à la contemplation. Ainsi voyons-nous souvent qu'à force de considerer combien Dieu est bon, mystere apres mystere, nous venons à faire comme les cordons des bateaux, lesquels, quand on rame fortement, s'eschauffent tellement, que si on ne les mouilloit, le feu s'y prendroit. De mesme nos ames viennent quelquesfois tellement à s'eschauffer et embraser par la meditation, en l'amour de celuy qu'elles recognoissent estre tant aymable, que pour recevoir quelque rafraischissement en l'ardeur des affections que la meditation allume en leur volonté et dans leur cœur, elles viennent apres à le regarder en la contemplation, et à se complayre de voir, en celuy qu'elles ont consideré, tant de beauté et de bonté.

L'Espoux, au mesme lieu du Cantique, dit ces parolles, qui nous representent merveilleusement bien la difference qu'il y a entre la meditation et la contemplation : J'ay cueilly ma myrrhe avec mes parfums, j'ay mangé mon miel avec mon bornal [1], et j'ay beu mon vin avec mon laict ; mangez, mes amys, beuvez et enyvrez-vous, mes tres-chers : *Messui myrrham meam cum aromatibus meis, comedi favum cum melle meo, bibi vinum cum lacte meo ; comedite, amici, et bibite, et inebriamini, charissimi* (Cant. 5). Ces parolles nous representent tres-bien les mysteres que nous allons celebrer ces jours suivans de la Passion, Resurrection et Ascension de Nostre Seigneur. Lorsqu'il dit : J'ay cueilly ma myrrhe avec mes parfums ; *Messui myrrham cum aromatibus meis ;* ce fut en sa mort et passion, lorsqu'il offrit ce sacrifice sanglant de luy-mesme à son Pere eternel en odeur de suavité. Et quand il dit : J'ay mangé mon miel avec mon bornal ; *Comedi favum cum melle meo,* ce fut lorsqu'il reunit sa tres-saincte ame avec son corps en sa glorieuse resurrection. Et quand il dit : J'ay beu mon vin avec mon laict ; *Bibi vinum cum lacte meo*, par le vin il nous represente la joye de sa triomphante ascension, et par le laict, la douceur de sa tres-saincte conversation pendant les quarante jours qu'il demeura sur la terre apres sa resurrection, visitant ses apostres, leur faysant touscher ses playes, et mangeant avec eux. Mais quand il dit : Mangez, mes amis ; *Comedite, amici,* il veut dire : Meditez et considerez ces mysteres. Vous sçavez que pour rendre la viande capable d'estre avalée, il la faut premierement mascher et amenuiser [2] avec les dents, et la jetter tantost d'un costé de la bouche, et tantost de l'autre : ainsi faut-il que nous fassions des mysteres de la foy pour les comprendre ; car il faut que nous les maschions et roullions plusieurs fois dans nostre entendement par la meditation, afin d'eschauffer nostre volonté en l'amour de Dieu, avant que de passer à la contemplation. C'est pourquoy, apres ces parolles : Mangez, mes amis ; *Comedite, amici,* il dit ensuite : Beuvez et enyvrez-vous, mes tres-chers : *Et bibite, et inebriamini, charissimi,* Or, vous n'ignorez pas qu'on n'a pas accoustumé de mascher le vin,

[1] Rayon. — [2] Rendre menue.

ains l'on ne fait que l'avaler sans peyne ny difficulté; ce qui nous represente la contemplation, laquelle se fait non avec peyne, comme la meditation, ains avec playsir, facilité et suavité.

Voicy donc ce que le divin Espoux veut dire à son Espouse, c'est-à-dire à l'ame devote : Vous avez assez medité, et consideré que je suis bon; regardez-moy maintenant, et vous delectez à voir que je le suis veritablement. L'on rapporte en la vie de sainct François, qu'il passa une fois toute une nuict à dire ces parolles : Vous estes mon tout; ce qu'il disoit en contemplation, comme voulant dire : Je vous ay consideré piece à piece, mon Dieu, et j'ay treuvé que vous estiez tres-aymable; maintenant donc je vous regarde avec complaysance, et voy que vous estes mon tout. Sainct Bruno se contentoit de dire à Nostre Seigneur : O bonté! Et sainct Augustin disoit : O beauté ancienne et nouvelle! vous estes ancienne, parce que vous estes eternelle; mais vous estes nouvelle, parce que vous apportez tousjours une nouvelle suavité à mon cœur. Et toutes ces parolles estoient des parolles de contemplation.

Venons à la troisiesme partie de l'orayson mentale, qui se fait par des eslancemens d'esprit en Dieu. Certes, pour celle-cy, personne ne s'en peut excuser, d'autant qu'elle se peut faire allant et venant, et vacquant à ses occupations. Vous direz peut-estre que vous n'avez pas le tems de faire deux ou trois heures d'orayson; qui vous en parle? recommandez-vous à Dieu le matin, offrez-luy tout vostre estre, protestez que vous ne voulez point l'offenser, et puis vous en allez où vostre devoir vous appelle; mais resolvez-vous pourtant de faire le long de la journée plusieurs eslevations d'esprit vers sa divine bonté, voire mesme parmy les compaignies. Et qui vous empeschera de parler à Dieu au fond de vostre cœur, puisqu'il n'importe pas de luy parler mentalement ou vocalement? Dites-luy donc des parolles courtes, mais ferventes. Celle que disoit sainct François est excellente, bien que ce soit une parolle de contemplation. Il est vray que de dire à Dieu : Vous estes mon tout, et vouloir quelque autre chose que luy, cela ne seroit pas bien, parce qu'il faut que les parolles soient conformes au sentiment du cœur; mais de dire à Dieu : Je vous ayme de tout mon cœur, encore que nous n'ayons pas un grand sentiment d'amour en la partie inferieure, nous ne devons pas laisser neantmoins de le dire, puisque nous voulons et avons un grand desir de l'aymer en la partie superieure de nostre ame.

Or, un bon moyen pour nous accoustumer à faire ces eslancemens, est de prendre le *Pater* de suite, en prenant une petition à chaque fois. Par exemple, si vous avez prins au commencement de vostre journée ces parolles : *Pater noster, qui es in cœlis*, vous direz la premiere fois : Mon Pere, qui estes au ciel, si vous estes mon Pere, quand seray-je parfaictement vostre fille? et dans un quart d'heure apres, vous direz : O mon Dieu! que vostre nom soit sanctifié par toutes les createures. Quelque tems apres : Que vostre volonté soit faite en la terre comme au ciel; faites-moy la grace, ô mon Dieu! que je l'accomplisse tousjours en toutes choses. Et ainsi vous irez continuant de quart d'heure à autre vostre orayson, poursuivant le *Pater*, ou repetant, si vous voulez, les mesmes parolles.

Ces SS. Peres qui vivoient au desert, ces anciens et parfaicts religieux, estoient si soigneux de faire ces oraysons et eslancemens d'esprit en Dieu, que sainct Hierosme raconte que, quand on alloit au desert pour les visiter, l'on entendoit l'un qui disoit : Vous estes ô mon Dieu ! tout ce que je desire; l'autre disoit : Quand seray-je tout vostre, ô mon Dieu ? et l'autre disoit : *Deus, in adjutorium meum intende* (Psal. 69) ; O Dieu, soyez à mon ayde. Enfin, l'on entendoit une saincte harmonie de la diversité de leurs voix fort aggreable.

Mais, me direz-vous, si l'on dit ces parolles vocalement, pourquoy l'appellez-vous orayson mentale ? parce qu'elle se fait aussi mentalement, et qu'elle part premierement du cœur. Et c'est ce que nous veut faire entendre l'Espoux sacré au Cantique des cantiques, lorsqu'il dit, que sa bien-aymée luy a ravy le cœur par un de ses yeux, et par un des cheveux qui pend dessus son col : *Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum, et in uno crine colli tui* (Cant. 4). L'on pourroit tirer de ces belles parolles plusieurs tres-belles et aggreables interpretations : mais d'autant qu'il faut finir, je n'en diray qu'une. Vous verrez un mary et une femme qui ont des affaires en leur mesnage qui les font separer; quand il arrive par hazard qu'ils se rencontrent, ils se regardent un peu en passant, mais ce n'est que d'un œil, parce que ne se voyant que de costé, ils ne le peuvent bonnement faire des deux. Ainsy cest Espoux veut dire : Quoy que ma bien-aymée soit fort occupée, si ne laisse-t-elle pas pourtant de me regarder d'un œil, me protestant par ce regard qu'elle est toute mienne; elle m'a ravy le cœur par un des cheveux qui pend dessus son col, c'est-à-dire, par une pensée qui provient du costé de son cœur. Concluons ce discours. Nous ne parlerons pas maintenant de la derniere partie de l'orayson mentale, qui est la simple presence de Dieu.

O que nous serons heureux, si nous parvenons un jour au ciel; car nous y mediterons eternellement, et regardant et considerant les œuvres de Dieu, nous les treuverons toutes tres-bonnes, et par ceste bonté que nous y descouvrirons, nous nous eslancerons continuellement en luy par une saincte complaysance, pour l'aymer, l'adorer, le louer et benir eternellement. Dieu nous fasse la grace d'y parvenir. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

PREMIER SERMON POUR LE JOUR DE LA PENTECOSTE [1].

Je viens et me presente icy avec l'esprit de sousmission et d'obeyssance, selon lequel je desire marcher tout le tems de ma vie, lequel, encore qu'il soit favorable à toutes sortes d'entreprinses, si est-ce neantmoins que j'ai subjet de craindre que quelqu'un ne die

[1] Ce sermon a été trouvé écrit de la main de l'auteur : c'est le premier qu'il ait prêché.

de moy ce que les Juifs ont dit des Apostres, à sçavoir : *Musto plenus est iste;* Il faut bien dire que celuy-cy soit enyvré de quelque temerité, qui en tel tems, en tel lieu, et en son noviciat ecclesiastique, ose monter en ceste chaire apres de si grands personnages. Mais je dy au contraire que le tems m'invite à prescher, puisque je voy que tous annoncent les merveilles de Dieu : *Omnes cœperunt loqui magnalia Dei;* et que ce jourd'huy est le commencement de toute predication. Le lieu me donne courage, puisque j'y voy mon reverendissime prelat avec la fleur de son clergé, mon vray Pere spirituel; j'y voy le meilleur de la ville, en laquelle ayant esté nourry et eslevé en ma plus tendre jeunesse, je l'honnore et m'en pense prevaloir comme d'une bonne mere. Que si les peres et meres, quoy qu'ils prisent plus les aisnez, caressent neantmoins et cherissent plus tendrement les plus petits, je vous accorde, mes bien-aymez auditeurs, que, comme la rayson le veut bien, vous prisiez plus tous les autres predicateurs; mais je demande, par droit de petitesse et de minorité, d'estre chery, et qu'on prenne en bonne part mes affections, au lieu auquel j'ai jetté les premieres semences du fruict duquel maintenant je vous offre les premices. Au reste, c'est aujourd'huy que non-seulement les vieux, mais aussi les jeunes doivent prescher, puisqu'il a esté prophetisé de ce jour, qu'en iceluy les fils et les filles prophetiseroient, et les jeunes auroient des visions : *Prophetabunt filii vestri, et filiæ vestræ, et juvenes vestri visiones videbunt* (Joel, 2; Act. 2). On me dira que cela s'entend de ceux qui avoient receu le Sainct-Esprit; eh bien, pourquoy ne le recevray-je pas avec vous? Si [1] feray certes, si, comme les apostres et disciples, nous nous mettons tous unanimement avec devotion à prier Dieu : *Cum Maria Matre Jesu*, avec Marie, mere de Jesus, laquelle afin qu'elle nous assiste de son intercession, à ce mien commencement, jettons-nous plus fervemment que jamais à ses pieds, et la saluons, et puis..... *in nomine Domini laxabo rete. Ave, Maria.*

En l'incomprehensible et beaucoup plus indicible abysme de ceste eternité, en laquelle regne glorieusement la Majesté divine, le Pere eternel, regardant sa propre substance, conceut en son entendement, et produisit, parla, et dit une Parolle, ou un Verbe, representant et exprimant si parfaictement sa substance, essence et divinité, qu'à ce Verbe il communique sa propre essence, engendrant en ceste maniere son Fils aussi vrayement Dieu que le Pere, et par la mesme divinité que le Pere, si que le Fils est vrayement Dieu de Dieu, lumiere de lumiere : il est Dieu, puisqu'il a l'infinie divinité pour son essence et substance; il est Dieu de Dieu, pour ce que ceste essence divine, il l'a receuë par la feconde communication que son Pere eternel luy en fait et a fait eternellement, l'engendrant et enfantant de son sein, devant qu'il y eust aucun Lucifer entre les anges au ciel spirituel et invisible, ny aucune belle estoile, ou Diane entre les estoiles du ciel corporel et visible : *Ex utero ante Luciferum genui te* (Psal. 109).

[1] Oui, je le ferai.

Adam, ainsi qu'il est escrit au commencement de la Genese, fut doué d'une telle sagesse, que donnant les noms à chaque chose, il exprimoit fort vivement sa proprieté. Mais Dieu le Pere, voulant exprimer et dire ce qu'il entendoit, consideroit et pensoit de soy-mesme, comme s'il se fust voulu donner un nom propre, et se nommer soy-mesme, il dit un mot, une parolle, un Verbe qui le representa si naïfvement, et exprima si vivement ce qui estoit en luy, que ce Verbe fut un autre luy-mesme, et fut vray Dieu de vray Dieu, non pas qu'il y eust deux dieux, mais parce qu'il y eut deux personnes participantes d'une seule, simple, indivisible et totale divine essence.

Or le Pere, voyant l'unique et souverain bien de son essence, tant en soy qu'en son Fils, et le Fils voyant le mesme unique et souverain bien, tant en soy qu'en son Pere, ne pouvant estre un souverain bien sans un souverain amour, saisis en ceste eternité d'une pure et souveraine amitié, d'une seule et mesme volonté, ils produisirent un amour tellement parfaict, qu'à cest amour ils communiquerent la mesme divinité et essence, laquelle estoit commune au Pere et au Fils. O sainct amour! ô amour eternel et infiny! Donc, mes chers auditeurs, dés-lors, c'est-à-dire dés l'eternité, avant les siecles, en l'infinité, en l'abysme de la perpetuité, ce Pere et ce Fils eternels, jettant à force d'une mesme et seule volonté, d'une mesme et seule amitié, d'un mesme et seul courage; jettant, dy-je, par une mesme et seule bouche, un souspir, une respiration, un esprit d'amour, ils produisirent, ils expirerent un souffle qui est le Sainct-Esprit, tierce personne de la Trinité, Dieu de Dieu, lumiere de lumiere, Dieu vray de Dieu vray, Dieu le Pere, Dieu le Fils, Dieu le Sainct-Esprit, trois personnes qui ne sont qu'un seul Dieu, une seule tres-saincte et tres-adorable Trinité.

Grand à la verité, et parfaict fut l'amour que l'Espouse portoit à l'Espoux au Cantique des cantiques, puisqu'à sa parolle son ame sembloit se fondre et dissoudre comme fait la cire aux rayons du soleil : *Anima mea liquefacta est, cum dilectus meus loquutus est* (Cant. 5); Mon ame s'est liquefiée quand mon Bien-aymé a parlé. Mais tout autre est cest amour infiny, par lequel le Pere et le Fils s'entre-ayment; car en cest amour ils ne se fondent pas, ils ne se dissolvent pas, ce qui seroit imperfection : mais sans alteration de leur nature, ils produisent un Sainct-Esprit, Dieu parfaict de Dieu parfaict, possedant pleinement une mesme divine essence avec eux; et sans se deffaire de l'essence divine, ils la communiquent toute entierement et parfaictement à ce Sainct-Esprit d'amour. De quoy si je voulois parler davantage, on pourroit bien dire à bon droict de moy ce qu'aujourd'huy les Juifs disoient sans rayson des Apostres : *Musto plenus est iste;* Celuy-cy est remply de vin, c'est-à-dire, il faut bien que celuy-cy soit enyvré d'une grande presomption de vouloir expliquer les interieures operations de Dieu, qui sont si relevées par leur infinité, que l'esprit de l'homme n'y peut approcher que de bien loin. Je m'arreste donc, mes chers auditeurs, et ce que j'en ay voulu dire, ç'a esté pour monstrer en quelque façon qui est celuy duquel nous celebrons aujourd'huy la feste, qui est le Sainct-Esprit et Amour procedant eternellement du Pere et du Fils,

vray Dieu avec le Pere et le Fils, et encore pour vous donner à entendre que de toute eternité ce Sainct-Esprit venoit par ceste incomprehensible procession, et respiration du cœur du Pere et du Fils, combien qu'il ne soit pas venu, ou, par maniere de dire, arrivé, et que ceste mission n'ayt esté bien accomplie qu'à tel jour qu'aujourd'huy, il y a environ 1559 ans. Maintenant je parle des choses claires et fort intelligibles aux fidelles.

Que si l'obscurité de ce que j'ay dit avoit destourné vostre attention, revenez et escoutez devotement tout ce que la saincte Trinité opere, et fait hors d'elle-mesme en realité; car toutes les trois personnes y communiquent et operent sans division ou distinction quelconque. Ce que nous voulant enseigner, lorsqu'elle parle de la creation des choses en leur estre naturel, parlant de celle de l'homme, elle introduict la Majesté divine en ses trois personnes, disant : Faysons un homme à nostre semblance; car si une seule personne eust creé l'homme, elle eust dit : Je fay, et non pas faysons, comme nous treuvons escrit : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram* (Gen. 1); et David chante : *Benedicat nos Deus, Deus noster, benedicat nos Deus* (Psal. 66); Dieu nous benisse, Dieu nostre, Dieu nous benisse, ne reprenant par trois fois ce nom de Dieu, sinon pour nous monstrer que non-seulement le Pere benit, non-seulement le Fils benit, mais encore le Sainct-Esprit; et tous trois ensemble sont celuy qui benit : ainsi faut-il conclure de tout le reste qu'une personne ne fait rien sans les autres quant à ce qui est produict hors de la divinité. Neantmoins, par une certaine appropriation de langage, les œuvres qui ressentent plus le pouvoir ont accoustumé d'estre appropriées au Pere, comme la creation et semblables, parce qu'il est source et origine de toute puissance et divinité; les œuvres qui ont plus d'apparence de sagesse au Fils, digne generation de l'entendement paternel; celles de bonté au Sainct-Esprit, amour et charité unique du Pere et du Fils.

Donc, encore que l'operation tres-merveilleuse et puissante, qui a esté faite és cœurs de l'Eglise naissante à tel jour qu'aujourd'huy, ayt esté faite esgalement par le Pere, le Fils et le Sainct-Esprit; neantmoins, parce qu'en icelle reluict principalement la bonté, misericorde et magnifique liberalité, on ne dit pas que toute la Trinité soit venuë sur les Apostres, mais on dit et on celebre la descente du glorieux Sainct-Esprit : à condition que vous ne vous imaginerez pas que pour cela il ayt changé de lieu pour descendre du ciel; car estant Dieu, il est tellement par tout par essence, presence et puissance, qu'il est dans le monde sans y estre renfermé, il est hors du monde sans en estre exclu : *Est in mundo non inclusus, extra mundum non exclusus.* Il remplit le ciel et la terre par son immensité : *Cœlum et terram ego impleo* (Jer. 23). — *Spiritus Domini replevit orbem terrarum, et hoc quod continet omnia scientiam habet vocis* (Sap. 1). — *Jovis omnia plena, Spiritus intus alit, totamque infusa per artus Mens agitat molem, et magno se corpore miscet* (Virg. *Æneid.* VI).

Vous sçavez bien que nostre ame est par tout le corps, et tout en toutes les parties d'iceluy, autrement elle ne seroit point spiri-

tuelle, ou nostre corps seroit mort en la partie en laquelle l'ame ne seroit pas : tout de mesme donc Dieu est partout le monde, vivifiant tout; et comme nous disons l'ame estre en la teste pour les principales operations qu'elle y fait, aussi disons-nous que Dieu est au ciel pour les principales operations qu'il y fait, y monstrant sa gloire ouvertement. Et comme parlant de certaine nation nous disons qu'elle a l'ame au bout des doigts, pour ce que ne monstrant d'ailleurs gueres d'entendement, elle en fait plus paroistre és ouvrages manuels : ainsi nous disons que le Sainct-Esprit descend là où il fait quelque particuliere operation et participation de ses graces, ou pour le moins quelque demonstration, comme quand il descendit sur Nostre Seigneur en son baptesme; car il ne luy communiqua pas nouvelle grace, Jesus en ayant la plenitude dés sa conception, mais il donna seulement l'attestation de sa grandeur.

Vous sçavez donc maintenant ce que c'est à dire, quand on dit que le Sainct-Esprit est descendu sur les Apostres, et que cela n'est autre, sinon qu'il y a fait quelques signalées et grandes operations. Or ces operations sont de deux sortes, les unes exterieures, comme les signes qui apparurent en ce sainct jour, qui furent le feu, et le son vehement; les autres furent interieures, à savoir l'onction de la grace, et l'illumination invisible és cœurs et esprits apostoliques, et celles-cy estant signifiées, figurées et representées par celles-là en considerant les premieres nous apprendrons aysement les secondes; c'est-à-dire, par les signes exterieurs, nous apprehendons les effects interieurs, qui sont comme le principal de ce mystere, le reste n'estant qu'accessoire, puisque toute la gloire de la fille du roy est au dedans : *Omnis gloria filiæ regis ab intus* (Psal. 44).

Je treuve donc, pour ne m'arrester pas sur chaque parolle, deux signes avoir esté faits, l'un qu'il se fit soudainement un grand son, un bruict, un tonnerre du ciel porté par un vent vehement, qui remplit toute la mayson où estoit la beniste trouppe de ces premiers Peres du christianisme.

C'est la coustume de Dieu d'imprimer sa saincte crainte és courages de ceux esquels il veut communiquer ces graces, afin qu'après la crainte vienne l'amour. Aussi est-elle le commencement de la sagesse, comme l'esguille, par le moyen de laquelle on couvre avec la soye cramoisie de charité le vil reseüil[1] de nos consciences.

Ne sçavez-vous pas que le plus souvent, l'esté principalement, avant que pleuvoir, il tonne et fait vent? ainsi aujourd'huy il tonne et fait un vent vehement, pour monstrer qu'il veut pleuvoir les douces pluyes des consolations du Sainct-Esprit, ainsi qu'il est escrit : Son Esprit soufflera, et les eaux descouleront : *Flabit Spiritus ejus, et fluent aquæ* (Psal. 147).

Quand nostre premier pere eut peché, l'Escriture dit que lorsqu'il entendit la voix de Dieu qui se promenoit dans le jardin, il se cacha avec sa femme : *Cum audissent vocem Domini deambulantis in paradiso ad auram, post meridiem, abscondit se Adam et uxor ejus* (Gen. 3). Mais maintenant Dieu se faysant ouyr par le

[1] Réseau.

bruict d'un grand vent, il remet la force és courages apostoliques, et la constance que le péché leur avoit ostée. Hé! ne vous est-il jamais advenu, en une seiche et alterée sayson d'esté, de voir vos jardins à gueule beante, l'ouvrant, par maniere de dire, pour recevoir la pluye, et ne venant point de secours du ciel à leur soif, et enfin les herbes paslir et seicher, les fleurs se ternir et faner, les arbrisseaux sembler comme morts? Les païsans alors s'assemblent, font des prieres et processions pour impetrer[1] l'amollissement du ciel, et la desirée liqueur pour les champs. Mais apres, voicy un vent impetueux et chaud, lequel ramassant toutes les exhalaysons jà relevées, trame une grosse et noire nuée qui semble voiler tout le ciel, dedans laquelle s'engendrant le tonnerre et brillant les esclairs, semble que bien-tost, au lieu d'apporter soulagement aux fruicts de la terre, elle fracassera par la foudre, la gresle et la tempeste, ce peu de biens que la seicheresse a laissez sur la terre, et semble menacer les hommes d'une totale ruyne. Alors ces pauvres laboureurs, en plus grand soucy, avec plus de souspirs et d'affections, eslevant les mains au ciel, prient le Createur de destourner son ire, representant la misere de leur pauvre famille, si ceste nuée vient à l'effect dont elle menace; quand voicy que goutte à goutte ceste nuée descend toute en pure eau, et abreuve ces alterées campagnes à souhaict, ressemblant plutost à une grosse rosée qu'à une impetueuse pluye. Et lors on a bien de quoy louer Dieu de voir les jardins et les campagnes reverdir plus que jamais, les fleurs se redresser, et tous les fruicts, par maniere de dire, reprendre l'haleine que la chaleur leur avoit ostée, et representer aux pauvres semeurs le banquet pretendu d'une abondante cueillette.

O! qu'il me semble maintenant vous avoir bien donné à entendre le mystère de ceste grande journée. Le jardin de l'Eglise naissante estoit demeuré desjà quelque tems privé de l'eau vive : *Quæ est veluti fons aquæ salientis in vitam æternam* (Joan. 4), c'est-à-dire de la douce presence de son bon Seigneur et Maistre; la peur et la crainte de la persecution judaïque avoient terny les sainctes fleurs, fané et mis en friche toutes ces pauvres plantes, qu'elles pouvoient bien dire : *Expandi manus meas ad te; anima mea sicut terra sine aqua tibi* (Psal. 142); J'ay eslevé mes mains à vous pour demander vostre assistance, parce que mon ame sans vostre grace est comme terre seiche et sterile qui ne peut rien produire : excepté e lys beny de la sacrée Vierge, sur laquelle, par une particulière influence du divin amour, la rosée celeste tomboit tousjours surabondamment. Tous ensemble donc faysoient priere pour impetrer la saincte rosée de l'Esprit consolateur, quand voicy ce vent impetueux et ce bruict du ciel qui vient remplir de frayeur leurs courages, et leur faire jetter de plus en plus des souspirs et prieres à la divine Majesté : mais ce bruict, ce vent, ceste impetuosité, au lieu de frayeur, se changea en une douce pluye des graces celestes, qui abreuva si à souhaict leurs courages, que dés-lors il ne se parla plus de seicheresse ny d'aridité : car il leur arriva ce qui est dit de

[1] Obtenir.

l'homme de bien par le sainct roy David, qu'il sera comme l'arbre planté le long des eaux, qui est tousjours verdoyant, qui donnera son fruict en son tems, et tout ce qu'il fera lui prosperera : *Tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo, et folium ejus non defluet; et omnia quæcumque faciet prosperabuntur* (Psal. 1).

Mais c'est assez parlé de ce premier signe pour le peu de tems que nous avons; venons à parler du second, qui fut des langues de feu, ou comme de feu. Si ces langues furent de vray feu ou non, je n'en diray rien, il suffit qu'elles avoient representation et figure de feu. O sainct feu! qui consume toutes superfluitez, feu qui chasse toute froideur, feu qui consume parfaictement l'holocauste de nos ames, sur l'autel sacré de l'obeyssance!

Au commencement du monde, je treuve que *Spiritus Domini ferebatur super aquas* (Gen. 1); L'Esprit du Seigneur estoit porté sur les eaux, en la premiere formation du monde : c'est-à-dire, le chaos, ou monde elementaire, ou bien le globe des eaux qui couvroient toute la face de la terre, estant creé, le Sainct-Esprit de Dieu estoit porté par dessus, pour donner à ce chaos informe, a cest element infecond, telle fecondité, que sans l'eau, desormais, ny plante, ny animal ne pust estre engendré; de maniere qu'il veut quasi dire qu'il couvoit et fecondoit les eaux, afin qu'elles produisent les animaux aquatiques et servent à la production de toutes choses animées. Ainsi ce mesme Esprit aujourd'huy est porté par dessus le feu, non pour creer ou former le monde, mais pour le recreer et reformer : *Et apparuerunt illis dispertitæ linguæ tanquam ignis, seditque supra singulos eorum* (Act. 2); Il apparut aux Apostres des langues departies comme de feu, qui se poserent sur chascun d'eux. Et comme pour le creer il fecondoit les eaux, aussi, pour le recreer et renouveller, il semble qu'il fecondast le feu : *Emitte Spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ* (Psal. 103); Envoyez vostre Esprit, et ils seront creez, et vous renouvellerez la face de la terre. Et d'autant que le feu est plus actif que l'eau, et plus puissant, reduisant en feu quasi tout ce qui luy est presenté en un moment, ce que l'eau ne fait pas, aussi y a-t-il plus de puissance et de majesté à reformer le monde qu'à le former, à le renouveller qu'à le creer. Pour le former, vous treuverez par tout simplement : *Fiat lux, appareat arida, faciamus;* Que la lumiere soit faite, que la terre apparoisse, faysons; mais pour le reformer, le Verbe s'est fait chair : *Verbum caro factum est;* et devant que l'œuvre de la reparation ayt esté faite, combien a-t-il cousté de sang à Jesus-Christ mesme, vray Dieu, vray homme, devant qu'oser dire et s'asseurer de ceste grande parolle : *Consummatum est?* Tout est consommé! combien de peynes a-t-il endurées! ains quelles peynes n'a-t-il pas endurées et souffertes?

Or les theologiens, non contens de sçavoir que plus admirable a esté la Majesté divine en la reformation, qu'en la formation du monde, ainsi que plus est admirable la justification du pecheur, laquelle neantmoins se fait tous les jours en cent mille lieux du christianisme; non contens, dy-je, de le sçavoir, ils demandent

entre eux pourquoy? afin par apres d'en pouvoir rendre compte aux curieux, et de faire mieux cognoistre aux hommes la grace que Dieu leur fait quand il les appelle à penitence. Et respondent tous qu'en la formation du monde les choses furent faites de rien, et ne falloit faire autre que destruire le rien pour donner estre aux choses, lequel rien ne faysoit point de resistance à la volonté de Dieu, mais luy obeyssoit, se changeant en estre à la simple parolle du Createur : *Ipse dixit et facta sunt, mandavit et creata sunt* (Psal. 32); Il a parlé, et toutes choses ont esté faites; il a commandé, et elles ont esté creées. Et quoy que le rien fust infiniment opposé à Dieu, estant tout-à-fait de party contraire le neant et le souverain estre; si est-ce neantmoins que ce neant n'ayant aucune puissance, et ne pouvant rien faire, le tout qui estoit Dieu, au simple project de sa volonté, mettoit en fuyte le neant en donnant l'estre aux creatures. Ainsi donc Dieu, en la creation, n'avoit point de resistance, mais bien tout au contraire en la recreation et reformation du monde, c'est-à-dire en la justification du pecheur. O combien de resistance treuve Dieu en ceste besogne! que si vous me demandez : Qui est si osé et si temeraire que de faire resistance à Dieu, et qui le peut faire? S. Paul ne dit-il pas en ce chapitre scabreux, et qui ne devroit estre leu que des doctes, c'est aux Rom. 9 : *Voluntati ejus quis resistit?* Qui est-ce qui resistera à sa volonté? Et au psalme 113 : *Deus autem noster in cœlo; omnia quæcumque voluit fecit;* Que Dieu qui est au ciel fait tout ce qu'il veut. Je sçay bien, ô doctes! la vraye et recevable distinction que font les Peres et les theologiens, S. Chrysostome et S. Bonaventure, de la volonté de Dieu, *in voluntatem signi, voluntatem bene placiti, antecedentem et consequentem, efficacem et inefficacem* (en volonté de signe et volonté de bon playsir, antecedente et consequente, efficace et inefficace). Mais je veux estre entendu de tous mes auditeurs.

Des choses que Dieu veut estre faites, il veut les unes estre faites sans nostre consentement, et en celles-cy tousjours il est obey; telle est la production des choses inanimées, la pluye, la neige, la tempeste, les maladies et les afflictions. Les autres, il ne veut pas qu'elles soient faites sans nostre consentement, et sans nostre concours. Et quant à celles-cy, il est tousjours obey au ciel, et partant il y fait tout ce qu'il veut : *Deus autem noster in cœlo; omnia quæcumque voluit fecit.* Mais en terre il n'y est pas tousjours obey; autrement, dites-moy, qu'aurions-nous besoin de demander que sa volonté soit faite en la terre comme au ciel : *Fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra?* Et d'où vient, me direz-vous ceste difference entre les volontez des bien-heureux qui sont au ciel, et celles de nous autres qui sommes en la terre? C'est que les volontez des bien-heureux sont tellement appuyées sur la volonté de Dieu, que les unes ne se peuvent mouvoir sans l'autre, et n'ont pas la liberté de contrarieté, c'est-à-dire de mal faire, ains seulement de bien faire, grace et gloire tout ensemble. C'est la perfection du franc arbitre que, ne pouvant mal faire, il suive volontairement le bien, et d'estre tellement appuyé qu'il ne puisse jamais descheoir. Mais nous autres, pendant que nous sommes en

ce miserable monde, nous ne sommes pas ainsi appuyez; mais, afin que nous puissions plus meriter selon la suavité de la divine disposition, nous sommes tellement appuyez de la grace de Dieu, que neantmoins nous pouvons descheoir : la grace nous fait vaincre nostre infirmité, et nous fortifie dans l'amour et la prattique du bien, nous laissant neantmoins tousjours en danger de tomber. Que si quelques-uns en ce monde, comme la Saincte Vierge, ont esté tousjours sans descheoir par une speciale grace de Dieu, encore ne sont-ils pas semblables aux bien-heureux, n'estant pas necessitez à bien faire tousjours et en toutes choses, comme les bien-heureux; et pour nous conduire en paradis, Dieu se sert de rentes tels qu'ils ne puissent pas lever la liberté qu'il nous a donnée.

Un seigneur a juré que si vous prenez la peyne de ramer sur un batteau jusques à un certain lieu, de là il vous conduira en un autre lieu plein de toute amenité, pour y jouyr le reste de vostre vie de toutes sortes de playsirs : il desire infiniment que vous le fassiez, il vous le commande, il vous y excite, il vous menace, il fait tous ses efforts pour vous faire prendre l'aviron en main et voguer. Cependant, pour ce qu'il a juré de ne vous pas faire ce bien que vous ne ramiez, si vous ne ramez pas, quoy qu'il le desire, il ne fera rien pour vous. Ainsi Dieu, en la constitution et reformation des choses, jura, par maniere de dire, sur son immutabilité, que si nous voulons voguer sur la nacelle de l'Eglise parmi l'eau amere de ce monde, il nous conduiroit en paradis : il le desire, il le commande, il nous exhorte, il nous menace; mais de nous y conduire sans que nous nous aydions, il ne le peut pas faire, puis qu'il a juré le contraire. Dieu pourroit bien nous creer en paradis, nous y mettre dés l'enfance, et en tout tems; mais nostre nature requiert qu'il nous fasse ses cooperateurs, et que celuy qui nous a faits sans nous ne nous sauve pas sans nous. C'est icy où je respondray à vostre demande : Qui peut resister, qui veut resister à Dieu? Je le veux demander à mon ame, luy proposant les doubtes que j'ay en cecy, et si vous faites mes demandes chascun à la vostre, vous entendrez de belles responses en vous-mesmes.

O mon ame, ma chere moitié, n'as-tu jamais ouy en toy-mesme le Seigneur ton Dieu te commander, et te dire comme à Abraham : *Ambula coram me, et esto perfectus* (Gen. 17); Marche devant moy, et sois parfaict? oui sans doubte, et tu luy as respondu : *Recede à nobis, viam mandatorum tuorum nolumus* (Is. 36); Je ne veux point marcher en la voie de vos commandemens, retirez-vous de moy. O combien de fois, avec tant de pechez, as-tu rejetté les inspirations de Dieu! combien de fois luy as-tu fait resistance! Ah! la lamentable voix que Dieu rend par Isaye, se plaignant de nous autres : Tout le jour, dit-il, j'ay tendu mes mains a un peuple mecroyant, et qui me contredisoit : *Tota die expandi manus meas ad populum non credentem, et contradicentem mihi* (Isa. 65; Rom. 10). Et ceste autre parolle qu'il dit dans la Genese : *Pœnitet me fecisse hominem* (Gen. 6); Il me deplaist d'avoir fait l'homme. Ah! bon Dieu, ceste plainte seroit suffisante de nous fendre les cœurs, s'ils estoient de chair! Nostre Dieu ne se plaint point d'avoir fait l'homme pour la creation; car quand il l'eut creé : *Vidit*

cuncta quæ fecerat, et erant valde bona; Il vid que toutes les choses qu'il avoit faites estoient grandement bonnes, et s'y compleut; mais pour la peyne que devoit avoir son Fils fait homme à le reformer, dont il dit qu'il fut touché d'un regret interieur en son cœur : *Tactus dolore cordis intrinsecus.*

Ce n'est donc pas merveille, si le Sainct-Esprit ayant fecondé les eaux pour l'institution du monde, il a voulu feconder le feu pour la restitution d'iceluy; car il estoit besoin de plus d'efficace pour le reformer que pour le faire. J'eusse peu aller recherchant en plusieurs endroicts de l'Escriture ce que ce son fait au ciel et ce feu signifie; mais je l'ai treuvé tout en un psalme si gravement descrit, que ce seroit peyne inutile de le rechercher ailleurs : c'est le psalme 28.

Et premierement, le tiltre d'iceluy est : *Psalmus David in consummatione Tabernaculi;* Le psalme de David en la consommation du Tabernacle. Qu'est-ce que la consommation du Tabernacle, sinon la mission du Sainct-Esprit, qui consomma et perfectionna le tabernacle de l'Eglise chrestienne? Donc est-il dit en ce psalme que la voix du Seigneur est sur les eaux : *Vox Domini super aquas; Deus majestatis intonuit, vox Domini super aquas multas.* Il appelle icy les nuées *eaux*, à cause que des nuées se font la pluye et les eaux, comme s'il vouloit dire : *Factus est repentè de cœlo sonus tanquam advenientis spiritus vehementis* (Act. 2); Que soudainement il fut fait du ciel un son impetueux, comme un grand vent qui s'esleve d'un nuage; car le tonnerre ne se fait pas sans nuages. Il dit donc que le Dieu de majesté, le mesme Dieu qui se monstra tant terrible sur la montagne de Sinay, a fait un son vehement sur les eaux et nuages en l'air : *Vox Domini*, dit-il, *in virtute, vox Domini in magnificentia;* Ce son, ceste voix du Seigneur, elle fut *in virtute*, en grande vertu et puissance, pour monstrer qu'elle ravigora, elle donna force et vertu, elle communiqua une grande constance et magnanimité aux Apostres. Si que, les Apostres estant comme les cieux de l'Eglise, on peut bien dire d'eux : *Verbo Domini cœli firmati sunt, et Spiritu oris ejus omnis virtus eorum* (Psal. 32); Les cieux apostoliques, par l'influence desquels Jesus-Christ, comme premier mouvant, nous communique sa foy et ses graces, ont esté confirmez par la parolle de ce Verbe de Dieu, lorsqu'il les laissa pour monter au ciel, leur faysant ces beaux advertissemens : *Et Spiritu oris ejus;* Et par le Sainct-Esprit, qui est respiré par la bouche et sapience du Pere comme un souspir d'amour, toute leur vertu a esté perfectionnée et tellement establie, que dés-lors, selon la plus probable opinion, non-seulement quant à la foy, qui est chose certaine, mais mesme quant aux mœurs, les Apostres ne firent aucune faute; donc pour monstrer ceste force il dit : *Vox Domini in virtute;* La voix du Seigneur est en vertu. Et pour monstrer combien de dons celestes il departit lors à ses Apostres, et par consequent à son Eglise, il adjouste : *Vox Domini in magnificentia;* La voix du Seigneur est en magnificence. Et puis, pour monstrer l'operation de ce son n'estre pas seulement pour ses Apostres, mais aussi pour l'extirpation de toute la puissance mondaine, il dit : *Vox Domini confringentis cedros,*

confringet Deus cedros Libani; Que la voix du Seigneur brisera les cedres du Liban.

Il va poursuivant, que les Apostres, fortifiez par cest Esprit, deracinerent la gloire et vanité mondaine : *Et comminuet eas tanquam vitulum Libani,* c'est-à-dire, que le Seigneur ayant consolé, conforté et corroboré avec ce son, ce vent et ce feu, les cœurs des Apostres, par leur ministere, il fracassera, il fera sauter, il dissipera les cedres du Liban, *Cedros Libani*, c'est-à-dire, les plus hauts eslevez des mecreans et infidelles : et ainsi il est advenu, mes chers auditeurs; car, où sont maintenant ces glorieux Cesars, où sont tant de grands personnages en guerre qui estoient du tems des Apostres? ou eux, ou leur posterité, ne se sont-ils pas mis à genoullx aux pieds des Apostres ou de leurs successeurs? Dites-moy maintenant un peu où est la memoire de Neron? il ne s'en parle plus qu'en mal. O quelle, et combien saincte et venerable est la memoire du glorieux apostre S. Pierre, pauvre pecheur, deschaussé, desnué et simple! grand est le palais, la basilique, le monument de S. Pierre; celle de Neron n'est plus rien. Ainsi les petits pecheurs ont surmonté les grands pecheurs; donc cette voix, ce son, estoit signe que, par la parolle de Dieu portée par la voix des Apostres, l'idolastrie, avec ses adherens, seroit bouleversée comme les veaux qui paissent au Liban, et que le son de leur voix seroit entendu par toute la terre : *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum* (Psal. 18), et que, *Portæ inferi non prævalebunt adversus eam* (Matth. 16), et que, *Reges erunt nutritii Ecclesiæ, et principes pulverem ejus lingent* (Isa. 49).

Et comme il s'ensuit au mesme psalme : *Vox Domini intercidentis flammam ignis*, c'est-à-dire ce son, *qui replevit totam domum Dei, est intercidentis flammam ignis.* Je dy que ce son dispersa une flamme de feu en plusieurs parties, selon qu'il est dit : *Sedit supra singulos eorum;* Qu'il s'assit sur chascun d'eux, pour monstrer que la parolle evangelique, portée par les Apostres, devoit faire part à chascun du sainct feu duquel Nostre-Seigneur disoit : *Ignem veni mittere in terram;* Je suis venu mettre le feu en terre, c'est-à-dire le feu de la charité ou de la foy vive. O que ce n'est pas sans cause que le prophete royal dit que la parolle de Dieu est un feu : *Ignitum eloquium tuum, Domine, et servus tuus dilexit illud* (Psal. 118); car, par la parolle de Dieu, nos ames sont du tout enflammées en son amour, et à l'extirpation de toutes nos imperfections. *Vox Domini concutientis desertum*, etc. Or le prophete appelle desert, le lieu où estoient les Apostres ou les Apostres mesmes; et parlant peut-estre du Sainct-Esprit, il veut dire qu'il descendit alors en une terre deserte sans chemin et sans eau : *In terra deserta, invia et inaquosa* (Psal. 62) : c'estoit un grand desert, puisqu'il n'y avoit aucune herbe verte de sainctes resolutions, ny aucun chemin pour aller à la predication, ny aucune eau de consolation; et partant il l'appelle le desert de Cades : *Desertum Cades*, qui estoit une grande et vaste solitude vers l'Arabie.

Apres poursuit le prophete : *Vox Domini præparantis cervos,*

revelabit condensa, et in templo ejus omnes dicent gloriam. On dit que les biches ont une si grande difficulté de faonner ou faire leurs petits, que jamais elles n'en viendroient à bout, si les tonnerres ne les faysoient faonner de frayeur, ou qu'elles n'usassent d'une herbe appellée *siselle,* et au lieu que nous avons dans le prophete : *Præparantis cervos;* Preparant les cerfs ; il y a dans l'hebrieu : *Parturire facientis;* Les faysant enfanter. Ainsi semble-t-il que par ce son vehement Nostre Seigneur ayt voulu faire enfanter les sainctes predications à ses Apostres, et par le moyen de ses Apostres à tout le monde, lesquels estoient comme engrossez de la cognoissance d'un vray Dieu et Sauveur par plusieurs conjectures naturelles et du paganisme ; de quoy je me rapporte à Eusebe, *De Præpar. Evang.* Mais de nous-mesmes nous ne pouvions enfanter qu'apres ceste saincte venue du Sainct-Esprit, qu'apres ce feu, ce vent, ce tonnerre, quand la promulgation de l'Evangile commença.

Or, ce n'est pas sans cause que vous voyez les Apostres comparez aux biches, car les biches ne sont point armées de cornes et de branches comme les cerfs ; aussi les Apostres estoient nuds d'armes corporelles, ne combattant le monde qu'avec la faim, la soif et la tribulation : et d'ailleurs ces animaux courent d'une extresme vitesse; et tels ont esté les Apostres, desquels la voix a couru tout le monde : *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum;* et à rayson d'eux il fut dit : *Spiritus Domini replevit orbem terrarum, et hoc quod continet omnia scientiam habet vocis.* Aussi estoient-ils ambassadeurs vers tout le monde, et portoient la parolle pour un monarque qui est extresmement prompt, parce que : *Nescit tarda molimina Spiritus Sancti gratia;* La grace du Sainct-Esprit ne scayt ce que c'est que de retarder. *Lingua mea calamus scribæ velociter scribentis* (Psal. 44) ; Ma langue est comme la plume d'un escrivain prompt à escrire. Et de cest enfantement des Apostres que s'ensuit-il? *Deus revelabit condensa;* il s'ensuit que le sombre et touffu bois de l'ignorance et aveuglement du monde a esté esclaircy et descouvert, les arbres en ont esté abattus et jettez par terre, si qu'apres ceste descouverte il n'y a personne qui puisse plus dire : *Quis ostendit nobis bona* (Psal. 4)? Qui est-ce qui nous monstre le bien? car par tout le son de la trompette evangelique a esté ouy, pour nous advertir de quel costé nous nous devons jetter à la retraitte, et par tout il y a des autels dressez à sa divine Majesté et des temples, si que : *In templo ejus omnes dicent gloriam;* Tous en son temple diront et raconteront sa gloire : et quelle gloire, quelle louange pourront-ils dire? ils diront : *Deus diluvium inhabitare facit, et sedebit Dominus Rex in æternum;* Qu'autresfois il fit un deluge pour repurger le monde avec l'eau ; mais maintenant il se fait un deluge avec la parolle de Dieu, laquelle purifie et illumine les ames, et ce deluge durera tousjours : *Verbum Dei manet in æternum :* si que, comme ce premier deluge nettoya, reforma et renouvella la terre, aussi cestuy-cy la remet, la reforme et la renouvelle ; dont nous chantons : *Emitte Spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ;* Envoyez vostre Esprit et ils seront creez, et vous renouvellerez la face de la terre;

et desormais : *Sedebit Rex Dominus in æternum;* Le Seigneur estant Roy, il s'assiera eternellement, c'est-à-dire Jesus-Christ : *Qui regnabit in domo Jacob, et regni ejus non erit finis* (Luc. 1); Lequel regnera en la mayson de Jacob, et son regne sera eternel. *Dominus virtutem populo suo dabit; Dominus benedicet populo suo in pace.* O Seigneur Dieu, ô doux Jesus! que dy-je? *Dominus virtutem*, etc. Le Seigneur Dieu donnera vertu et force à son peuple, le Seigneur benira son peuple en paix. En paix, mon Dieu! et que ferez-vous de nous, Seigneur, qui sommes en guerre?

Maintenant, mes chers auditeurs, que vous avez ouy quelque chose de l'infinité des graces que le Sainct-Esprit communique à sa venuë, et quoy que ce que j'en ay dit soit peu en comparayson de ce qui en est : si est-ce que je ne croy pas que vous ne desirassiez extresmement une venuë du Sainct-Esprit sur vous autres; ou si vous estes si durs que de ne la pas desirer, je vous oseray bien dire, à l'imitation de S. Paul, pour la premiere fois que j'ay eu cest honneur que de vous parler de la part de Dieu : *O insensati Allobroges, quis vos fascinavit?* O insensez Allobroges, qui est-ce qui vous a ainsi seduicts et troublé l'esprit? Mais je ne le dy pas, ne pouvant croire tant de mal de ceux auxquels je desire tant de bien. Je ne m'arresteray donc pas à vous persuader de desirer le Sainct-Esprit, mais plutost je vous mettray en avant ce qu'il faut faire de nostre costé, comme il se faut disposer à le recevoir; car disposez que nous serons, infailliblement, selon son infinie bonté, il arrivera en nous avec toutes ses benedictions.

Regardons un peu comme les Apostres estoient disposez quand ils le receurent : au chapitre premier des Actes, il est rapporté qu'ils perseveroient unanimement en orayson avec les femmes, et Marie mere de Jesus, et ses freres : *Erant perseverantes unanimiter in oratione cum mulieribus, et Maria Matre Jesu, et fratribus ejus;* un peu apres : *Erat autem turba centum et viginti.* Je trouve quatre conditions. La premiere : *Erat turba centum et viginti;* La trouppe estoit de six vingts. La seconde : *Erant omnes unanimiter;* Ils estoient tous unys ensemble. La troisiesme : *Perseverantes in oratione;* Ils perseveroient en orayson. La quatriesme : *Cum Maria Matre Jesu, et mulieribus, et fratribus ejus;* Avec Marie mere de Jesus, les femmes, et ses freres. Ils estoient au nombre de six vingts; c'est un mystere, mes chers auditeurs : douze estoient les Apostres au commencement, et maintenant ce nombre de douze a esté multiplié par dix.

Il faut apprendre de cela que si nous voulons recevoir le Sainct-Esprit, il nous faut multiplier et enrichir les douze articles de la foy par l'observation et execution des dix commandemens de la loy. Nous croyons tous, mais fort peu font ce que la foy leur apprend. Ne sçavez-vous pas le dire de l'Apostre : *Justus ex fide vivit* (Rom. 1); Que le juste vit de la foy, c'est-à-dire que le juste vit à la forme de sa foy, il vit selon la regle de la foy? Ne dit-on pas : *Æger ex dieta vivit, et regula medici;* Que le malade vit de la diette, il vit de la regle et de la maniere que le medecin luy a baillée? Ne dit-on pas aussi que les avocats vivent de leurs livres et de leur estude? Ainsi voulons-nous dire que le juste vit selon la

foy, c'est-à-dire selon qu'elle enseigne : *Ex præscripto fidei*, et aussi qu'il vit du gain qu'il fait en la foy, c'est-à-dire des bonnes œuvres, qui sont selon la foy.

La seconde : *Erant omnes unanimiter;* Ils estoient tous d'un mesme accord. Que ferons-nous, mes chers auditeurs, nous autres qui vivons dans une continuelle guerre? La guerre est un fleau de Dieu, et pendant que nous en sommes chastiez, il nous faut croire que c'est pour nos pechez; car si : *In terra pax est hominibus bonæ voluntatis;* En la terre la paix est pour les hommes de bonne volonté; donc : *Bellum hominibus malæ voluntatis;* La guerre est pour les hommes de mauvaise volonté : car, comme entre la bonne et la mauvaise volonté, *Bonæ voluntatis et malæ voluntatis*, il n'y a point d'entre-deux, il n'y en a point aussi entre la guerre et la paix, *Bellum et pax*. Pendant que la guerre dure, il ne faut pas attendre le Sainct-Esprit; car c'est signe que nos pechez durent : *Et factus est in pace locus ejus* (Psal. 75); Et sa demeure est en paix. Mais quel peché peut estre cause d'un si grand desastre? toute sorte de peché. Jeremie dit : *Peccatum peccavit Hierusalem;* Hierusalem a grandement peché. Je ne veux pas m'arrester beaucoup icy; car, s'il plaist à Dieu de se servir de moy en ce ministere, je vous en parleray plus d'une fois. Je vous diray seulement : Le peché fondamental qui nous entretient en guerre, c'est l'impenitence; et jamais Dieu ne cessera de nous chastier, jusques à ce que nous cessions de pecher, dit l'apostre S. Paul : *Tu autem secundum impœnitens cor tuum, etc.* (Rom. 2); Mais toy, selon l'impenitence de ton cœur, tu te prepares un thresor d'ire. Et ceste impenitence vient d'une certaine courtoysie que chascun a envers soy-mesme, que chascun se flatte, chascun est prest de chercher des excuses pour couvrir ses pechez : *Ad excusandas excusationes in peccatis* (Psal 40) : chascun rejette la cause de nos maux sur le peché d'aultruy, et non sur les siens propres, comme on devroit; et me semble, à ouyr les discours que vont faysant les mondains, qu'il faut chasser les pechez des autres, que je voy jouer au change.

Mais je vous prie, mes chers auditeurs, que chascun die comme moy, et parle à sa conscience propre et non pas à celle des autres. O mon ame! n'est-ce pas toy qui es cause de ce mal? qui as fait tant de pechez, tant d'offenses, tant de laschetez, que justement l'ire de Dieu est tombée sur tout un peuple? ne sçays-tu pas qu'autresfois, s'il se fust treuvé dix hommes de bien, Dieu est si bon que, pour leur respect, il eust gardé toute une ville de ruyne (Gen. 18)? Ah! peut-estre ne manquoit-il que le dixiesme en ce pays, et si tu te fusses reformée, peut-estre eusses-tu accomply le nombre; ô quel grand bien! Disons donc tous, et que chascun parle pour soy, en nous eslevant à Dieu : Mon Pere, j'ay peché contre le ciel et devant vous; J'ay fait le mal devant vous, j'ay peché contre vous; *Pater, peccavi in cœlum et coram te; Tibi soli peccavi, et malum coram te feci* (Luc. 15, Psal. 50). Confessons nos fautes propres, et laissons les autres confesser les leurs; sçachons qu'il n'est pas tems de dire : Ce sont nos peres qui ont peché, etc., *Patres nostri comederunt uvam acerbam, et dentes nostri obstupuerunt* (Jer. 31); car Nostre Seigneur nous respondra : L'ame qui pechera, icelle

mesme mourra : *Anima quæ peccaverit, ipsa morietur* (Ezech. 18). Donc, puisque tous ont peché, que personne ne s'excuse d'estre cause des malheurs de nostre aage ; nous avons tous part à la peyne et à la coulpe. Jonas, estant commandé d'aller à Ninive prescher, fut desobeyssant, et s'en alloit ailleurs par mer ; la tempeste s'esleva tellement, que le patron du navire resolut d'en jetter un dans la mer : le sort tomba sur Jonas, et quoy que ce fust un sort, si est-ce qu'il fut à propos, car apres : *Stetit mare à fervore suo*; La tempeste cessa. Je ne parleray qu'à moy-mesme : je suis un petit Jonas commandé de Dieu de le louer par bonne conversation, j'ay esté desobeyssant, allant et marchant à rebours du commandement de Dieu. La tempeste et la bourrasque de ce tems calamiteux est grande, et semble qu'il faille jetter quelqu'un dans la mer : *Domine, si propter me tempestas orta est, projice me in mare.* O grand patron du navire ecclesiastique, Jesus-Christ, si c'est faute de ma penitence que cest orage s'est eslevé, et que la nef va se rompant, jettez-moy, Seigneur, dans la mer ; la mer est la penitence amere, dans laquelle estant jetté, faites que je sois receu dans le ventre de la baleyne, c'est-à-dire, de l'esperance, sans laquelle le repentir n'est qu'une bourrasque de desespoir : en ceste esperance j'y demeureray les trois jours de contrition, confession et satisfaction ; et alors, Seigneur, la mer s'accoisera : *Cessabit mare à fervore suo.* Que si non-seulement ceste tempeste s'est eslevée pour moy, mais encore pour tout ce peuple, *Propter me tempestas hæc orta est, sed propter hunc totum populum*, changez nos volontez mauvaises en bonnes, et nos courages en bons : *Cor mundum crea in me, Deus*, et que de nous ne soit fait qu'un cœur et qu'une ame, *Sit cor unum et anima una* ; car alors il y aura une grande tranquillité, *Erit tranquillitas magna.* Mes chers auditeurs, je vous exhorte à l'amitié et à la bienveuillance entre vous, et à la paix entre tous ; car, si nous avions la charité entre nous, nous aurions la paix, nous aurions le Sainct-Esprit.

Il faut se rendre devot et prier Dieu, et c'est la troisiesme disposition ; car les Apostres estoient perseverans en orayson : nostre necessité et la liberalité de Dieu nous y invitent : *Ad Dominum, cum tribularer ; clamavi, et exaudivit me* (Psal. 119). Si nous nous mettons à faire de ferventes oraysons, le Sainct-Esprit viendra en nous, et dira : *Pax vobis, ego sum, nolite timere ;* La paix soit avec vous, ne craignez point : c'est le vray tems de demander et d'obtenir, maintenant que tout le monde est reduict à la pauvreté ; car il est escrit au psalme 9 [1] : *Desiderium pauperum exaudivit Dominus ;* Que Dieu exauce le desir des pauvres.

L'orayson parfaicte doit avoir trois parties : la 1re est la demande, la 2e l'obsecration, et par maniere de dire l'abjuration, qui est comme la rayson de nostre demande ; la 3e l'action de graces. Que devons-nous demander à Dieu, mes freres? tout ce qui est pour son honneur et le salut de nos ames, et en un mot l'assistance du Sainct-Esprit : *Emitte Spiritum tuum, et creabuntur*, et en ce tems icy la paix et la tranquillité : *Fiat pax in virtute tua. Rogate*

[1] Ce psaume est le 10e chez les Hébreux

quæ ad pacem sunt Hierusalem (Psal. 121). Mais gardez bien de faire comme plusieurs, lesquels sont accoustumez de dire : O! s'il playsoit à Dieu nous donner la paix, nous triompherions, nous ferions si bonne chere! Prenons garde, mes chers auditeurs; car c'est offenser Dieu de demander la paix pour faire des superfluitez, pour des passe-tems; il la faut demander pour plus commodement le servir, comme faysoit ce prophete : *Ut sine timore, de manu inimicorum nostrorum liberati, serviamus illi* (Luc. 1); Et comme fait l'Eglise : *Ut et corda nostra mandatis tuis dedita, et hostium sublata formidine, tempora sint tua protectione tranquilla* (Orat. *pro pace*). Il faut demander la paix, *ut spiritus pacis veniat super nos*, afin que l'esprit de paix vienne sur nous.

Il nous faut aussi rendre graces à sa divine Majesté de tous ses bienfaicts, si nous voulons qu'il nous donne des victoires, qui sont commencement de paix; et pour obtenir le Sainct-Esprit, il faut remercier Dieu le Pere qui l'envoye, de ce qu'il l'a envoyé sur nostre chef, Jesus-Christ Nostre Seigneur, son Fils, en tant qu'homme : *Ut ex plenitudine ejus omnes accipiamus;* de ce qu'il l'a envoyé sur ses Apostres pour nous le communiquer par leurs mains. Il nous faut aussi remercier le Fils, lequel en tant que Dieu l'envoye pareillement sur ceux qui s'y disposent. Mais sur tout, il le faut remercier de ce qu'en tant qu'homme il nous a merité la grace de recevoir ce divin Esprit, puisque sans ses merites nous ne pourrions jamais le recevoir; car Dieu, voyant devant le deluge les grands pechez qui se commettoient, ne dit-il pas ces parolles : Mon Esprit ne demeurera pas avec l'homme, parce qu'il est chair; *Non permanebit Spiritus meus in homine, quoniam caro est* (Gen. 6)? O sentence terrible, ô decret effroyable! mais Nostre Seigneur, lorsqu'on dechiroit sa beniste peau sur l'arbre de la croix, et en la colomne, il rompoit par ses merites et effaçoit par son sang precieux *decretum chirographi*, le decret et la cedulle qui nous tenoient obligez au pouvoir des enfers. Or, comment Jesus-Christ merita la venuë du Sainct-Esprit? ce fut lorsqu'il rendit l'esprit en inclinant son chef adorable : *Et inclinato capite, emisit spiritum;* car donnant son dernier souspir et esprit au Pere, il merita que le Pere envoyast son Sainct-Esprit sur son corps mystique de l'Eglise : et de fait ce sont les prieres que Nostre Seigneur fit en la croix, desquelles parle S. Paul, qu'és jours de sa chair, ayant prié avec grands cris, larmes et supplications, il fut exaucé pour sa reverence : *In diebus carnis suæ, preces supplicationesque cum clamore valido et lachrymis offerens, exauditus est pro sua reverentia* (Heb. 5).

Quant à la demande que l'on fait à Dieu, il faut y adjouster l'obsecration, c'est-à-dire, l'abjurer en vertu de quelque chose qui luy playse, et premierement par sa mesme bonté, motif esgal à luy-mesme; secondement par son Fils Nostre Seigneur, vray mediateur entre Dieu et les hommes, et unique quant à la mediation principale, essentielle et naturelle, ainsi que fait tousjours l'Eglise, quoy que les heretiques la calomnient; troisiesmement par ses saincts, qui sont mediateurs par intercession et dependance : vous autres particulierement par le glorieux S. Pierre, S. François, S.

Dominique, S. Jacques, S. Maurice, et surtout par le merite et par l'amour qu'il porte à sa saincte Mere la glorieuse Vierge Marie; et cecy, ce sera accomplir la quatriesme condition requise pour recevoir le Sainct-Esprit : car ce sera estre avec Marie mere de Jesus, *Cum Maria Matre Jesu.* Vous ne sçauriez dire combien ceste condition est preignante. Regardez un peu saincte Elisabeth, incontinent qu'elle fut en conversation avec la tres-Saincte Vierge. L'evangeliste S. Luc dit que si-tost qu'elle eut entendu sa salutation, l'enfant qu'elle portoit en son ventre se resjouyt, et ceste saincte fut remplie du Sainct-Esprit : *Ut audivit salutationem Mariæ Elisabeth, exultavit infans in utero, et repleta est Spiritu sancto Elisabeth.* Et ce n'est pas merveille; car elle est l'Espouse du Sainct-Esprit, la Fille du Pere eternel, et la Mere du Fils. L'Evangeliste dit bien qu'il y avoit des hommes et des femmes dans le cenacle, afin de nous monstrer que nous devons tous attendre le Sainct-Esprit : mais il nomme specialement Marie mere de Jesus, pour monstrer qu'elle estoit comme la dame et maistresse des Apostres; et partant il ne dit pas qu'elle fust avec les Apostres, mais qu'ils estoient avec elle, et à sa suitte. Donc, quand il dit : *Cum mulieribus et Maria matre Jesu*, c'est autant à dire comme qui diroit : Il est avec le Roy, à la suitte du Roy; car il ne nomme particulierement ceste saincte dame, sinon *honoris causa*, par respect.

Que ces suffisans donc se retirent, qui ont peur que nous ne fassions trop d'honneur à la Saincte Vierge; car elle est digne de tout l'honneur qui appartient à une pure creature, tant spirituelle que corporelle. Et ceux qui ne sont pas avortons du christianisme ayment ceste dame, l'honnorent, la louent en tout et partout : *Beatam me dicent omnes generationes.* Et nul n'aura Jesus-Christ pour frere, qui n'aura eu Marie pour mere; et qui ne sera point frere de Jesus-Christ, il n'heritera point avec luy : *Non habebit Christum in fratrem, qui Mariam noluerit habere in matrem, et qui non erit frater Christi, sane nec cohæres.* Mais qu'est-ce que receut en ce jour ceste Saincte Vierge, puis qu'elle avoit desjà receu le Sainct-Esprit en l'Annonciation? Il est vray, mais neantmoins elle receut derechef une surabondance de graces, avec une telle plenitude, qu'elles s'espanchoient de toutes parts : *Mensuram confertam, coagitatam, et supereffluentem* (Luc. 6); car il est dit que celuy qui est juste se justifiera tousjours : *Qui justus est justificetur adhuc* (Apoc. 22). O qu'il faut bien croire qu'elle meditoit dans le cenacle en la Passion et és angoisses d'icelle, et le prioit d'envoyer son divin Esprit! car, si l'absence de trois jours la rendit si triste autresfois, qu'est-ce que fit l'absence de dix jours? Enfin, je croy qu'elle disoit devotement à son Fils : *Fili, quid fecisti nobis sic? tu præcepisti nobis ab Hierosolymis ne discederemus;* Mon Fils, pourquoy nous avez-vous fait cela? vous nous avez commandé de demeurer en la ville de Hierusalem. Quant à mon corps, ô mon Fils, il sera où il vous playra; mais quant à mon cœur, il est où est mon thresor : *Ubi thesaurus meus, ibi est cor meum.* Et si Ezechias a dit : *In dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi* (Is. 38); Au milieu de mes jours j'iray aux portes d'enfer;

je diray quant à moy : *Paradisi*, J'iray en paradis, et en ceste meditation s'allumera le feu du Sainct-Esprit : *In meditatione mea exardescet ignis* (Psal. 38).

Donc, qui veut avoir le Sainct-Esprit, qu'il se joigne avec Marie : *Quia qui cum ea non colligit, spargit;* car qui ne s'assemble avec elle, il fait plus de perte que de gain. Mais de cecy j'en parleray une autre fois plus amplement; cependant servez-la, honnorez-la, afin que celuy qui vient à nous par elle nous reçoive aussi par elle : *Per te nos suscipiat, qui per te ad nos venit.* C'est Jesus-Christ tres-glorieux, qui vit et regne avec le Pere et le Sainct-Esprit, duquel la benediction descende sur nous. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

II. SERMON POUR LE JOUR DE LA PENTECOSTE.

Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris, per Spiritum sanctum, qui datus est nobis.

La charité de Dieu est respanduë dans nos cœurs par le Sainct-Esprit, qui nous est donné. (*Rom.* 5.)

TOUTES les œuvres de Dieu, qui regardent le salut des hommes et des anges, sont attribuées d'une façon particuliere au Sainct-Esprit, d'autant que le Sainct-Esprit est l'amour du Pere et du Fils. Dieu n'est qu'un en essence, toutesfois la divinité est en trois personnes, Pere, Fils et Sainct-Esprit, qui ne sont qu'un seul vray Dieu, et par consequent il est impossible que ce que fait l'une des personnes divines, les autres deux ne le fassent semblablement; et comme dit le Symbole de S. Athanase, le Pere est Createur, le Fils est Createur, et le Sainct-Esprit est Createur, et toutes les œuvres de la creation ont esté et sont esgalement faites par les trois Personnes divines. Neantmoins, parce que le Sainct-Esprit est l'amour du Pere et du Fils, on luy attribue les œuvres qui procedent de la bonté de Dieu, comme sont la justification et sanctification des ames, ainsi que les œuvres qui procedent immediatement de la toute-puissance, comme celles de la creation sont attribuées au Pere; c'est pourquoy nous disons : *Credo in Deum Patrem omnipotentem, creatorem cœli et terræ;* Je croy en Dieu le Pere tout-puissant, createur du ciel et de la terre. Mais les œuvres de la sagesse sont attribuées au Fils, parce qu'il est *Verbum Patris*, la parolle du Pere; c'est pourquoy l'œuvre de la redemption luy appartient, d'autant que, comme un tres-sage medecin, il a sceu guerir la nature humaine, et luy appliquer la medecine propre à tous ses maux.

Les œuvres donc qui procedent de la bonté de Dieu sont attribuées au Sainct-Esprit, parce qu'il est l'amour, c'est-à-dire le souspir amoureux du Pere et du Fils. Or, en ceste feste, ayant à considerer les œuvres du Sainct-Esprit, les uns les regardent comme fruicts, ainsi qu'ils sont descrits par l'apostre S. Paul en l'epistre aux Galates : *Fructus autem Spiritus est charitas, gau-*

dium, pax, patientia, longanimitas, bonitas, benignitas, mansuetudo, fides, modestia, continentia, castitas (Gal. 5); Les fruicts de l'Esprit, dit-il, sont charité, joye, paix, patience, longanimité, bonté, benignité, mansuetude, foy, modestie, continence et chasteté. Les autres les considerent et partagent en don de science, d'interpretation, et autres, que rapporte le mesme Apostre en son epistre 1 aux Cor. Mais pour les ramasser, je suis content de les considerer sous les sept dons desquels il est parlé en Isaye.

Il est dit au livre des *Nombres* (Num. 8) que Dieu commanda à Moyse de mettre un grand chandelier d'or aupres du tabernacle, lequel portoit sept lampes pour ardre[1] perpetuellement. S. Isidore, et devant luy S. Cyrille Hierosolimitain, ont dit que ce chandelier d'or et ses sept lampes representoient le Sainct-Esprit et ses sept dons : et il est vray que grace, lumiere, chaleur, clarté et benediction procedent du Sainct-Esprit, c'est-à-dire de Dieu, en tant qu'il est amour; mais ces graces et ces clartez, lumieres et benedictions, sont partagez en sept dons du Sainct-Esprit.

Une verge sortira de la racine de Jessé, dit le prophete Isaye (Is. 11), c'est-à-dire la Vierge; et de la Vierge une fleur, c'est-à-dire son Fils, Nostre Seigneur Jesus-Christ, et sur ceste fleur le Sainct-Esprit reposera et luy communiquera l'Esprit de sapience[2] et d'intellect, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de science et de pieté, et il sera remply de la crainte du Seigneur : *Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet, et requiescet super eum Spiritus Domini, Spiritus sapientiæ et intellectus, Spiritus consilii et fortitudinis, Spiritus scientiæ et pietatis, et replebit eum Spiritus timoris Domini.* De sorte que l'humanité sacrée de nostre Sauveur a esté comme une divine fleur sur laquelle le Sainct-Esprit s'est reposé pour luy communiquer ses sept dons. Ce qui nous est tres-bien representé par ce chandelier d'or avec ses sept lampes, qui estoit devant le tabernacle en l'ancienne loy, et lequel pouvoit estre appellé une fleur, parce que ses vases estoient disposez en guise de fleurs de lys.

Voyons maintenant quels sont ces sept dons. Le prophete les rapporte selon l'ordre de leur dignité; et d'autant que le don de sapience est le plus excellent et relevé, il le met le premier, et les moins excellens il les met les derniers. Mais nous, qui en devons parler pour nous instruire, il nous faut commencer par les plus bas pour monter par apres aux plus hauts; et puisque nous sommes en terre, commençons par le premier degré, et quand nous serons parvenus en haut, je veux dire au ciel, là nous pourrons puiser les thresors de la sapience infinie dans le sein du Pere eternel.

Voicy donc, pour commencer à monter ceste divine eschelle, que le premier don du Sainct-Esprit est le don de crainte de Dieu : mais quelle crainte, me direz-vous? car il y a deux sortes de crainte de Dieu, à sçavoir, crainte inferieure, et crainte superieure. *Initium sapientiæ timor Domini* (Psal. 110; Eccli. 1); Le commencement de la sapience, c'est la crainte de Dieu, dit le psalmiste; et en un autre lieu : *Timete Dominum, omnes sancti ejus* (Psal. 33);

[1] Brûler. — [2] Sagesse.

Craignez Dieu, ô vous tous ses saincts et esleus. Et le Sage dit : On escrit tant de livres qu'on veut; mais l'abregé de tous, c'est la crainte de Dieu (Eccli. 12). Mais qu'appelez-vous crainte inferieure et crainte superieure, dira quelqu'un? expliquez-nous en quoy elle consiste.

La premiere sorte de crainte, que j'appelle *inferieure*, nous fait craindre Dieu en tant qu'il chastie le mal-faicteur : mais ceste crainte est servile, et semblable à celle des forçats de galere, qui ne voguent que par force, et ne vogueroient jamais s'ils ne craignoient qu'on les accablast à coups de nerfs de bœuf. De mesme il y a plusieurs personnes, lesquelles ne quitteroient jamais leur mauvaise vie, s'ils ne craignoient la mort, le jugement et les peynes d'enfer : et ceste crainte est la plus generale entre les hommes, ainsi que l'experience le fait voir tous les jours; car, de dix mille penitens, il n'y en a peut-estre pas un qui ne commence son salut par ceste crainte de la mort, du jugement et de l'enfer. C'est pourquoy le sainct prophete David, parlant à Dieu, luy dit : Vous assujettirez sous vostre empire les roys et les grands, et les emprisonnerez avec des menottes et des chaisnes de fer : *Ad alligandos reges eorum in compedibus, et nobiles eorum in manicis ferreis* (Psal. 149).

Ces menottes et chaisnes de fer, dit S. Augustin, c'est la crainte d'estre damné, et ceste crainte est bonne pour commencer son salut, parce que les hommes recognoissant qu'il est impossible que Dieu ne se venge des pecheurs qui l'ont offensé, ils craignent et redoubtent ses chastimens; et ceste apprehension est naturelle : car, comme la nature nous enseigne qu'il y a un Dieu, aussi, dit S. Chrysostome, il est impossible de penser qu'il y a un monde regi et gouverné par sa providence, que sa justice ne soit exercée sur les hommes pour punir leurs pechez. C'est pourquoy les philosophes payens, comme Platon, Aristote, et les autres, ont craint et ont pensé que Dieu, apres ceste vie, chastieroit les offenses.

Et ne lisons-nous pas és Actes des Apostres, que Felix, president de Judée, trembla et fut saysi d'une grande crainte, nonobstant qu'il fust payen, entendant parler S. Paul du jugement dernier, et toutesfois il ne se convertit pas? Ainsi plusieurs craignent les divins jugemens; mais leur cœur n'est pas transpercé de ceste crainte. Il leur vient bien une certaine crainte, laquelle n'estant que dans la partie inferieure, et dans les sens, elle n'opere rien dans leurs ames; où au contraire la crainte qui nous est donnée du Sainct-Esprit entre et penetre le cœur, et opere des fruicts dignes de penitence. C'est pourquoy vous voyez d'ordinaire que ceux qui n'ont ceste crainte que dans la partie inferieure s'en retournent d'ordinaire de la predication melancholiques, en leur mayson, comme au contraire ceux qui ont la crainte du Sainct-Esprit s'en retournent convertis et penitens.

C'est le subjet pour lequel David faysoit ceste priere à Dieu : *Confige timore tuo carnes meas, à judiciis enim tuis timui* (Psal. 118); Je demande, ô Seigneur, disoit-il, que vous lanciez dans mon cœur la sagette de vostre crainte, afin qu'elle le transperce; car je me suis espouvanté à la vuë de vos jugemens. Et S. Hierosme

disoit que la crainte des jugemens de Dieu transperçoit si fort son ame, qu'il luy sembloit tousjours d'entendre retentir à ses aureilles ceste voix espouvantable des anges : *Surgite, mortui, venite ad judicium;* Levez-vous, morts, et venez au jugement. Mon Dieu! combien de personnes ont quitté le peché par ceste crainte du jugement! C'est donc à tres-juste rayson qu'elle est dite le commencement de la sapience, et l'amour la consommation, qui nous fait monter au ciel pour nous joindre à Dieu : mais pour arriver à ce bonheur, il faut quitter le peché, et pour le quitter il le faut craindre. Et voilà ce que fait ceste crainte inferieure.

La deuxiesme sorte de crainte, que j'appelle *superieure*, est celle qu'on a de perdre le ciel; ce que je dy d'autant qu'il y a des personnes si charnelles et attachées aux choses de la terre, lesquelles, comme s'il n'y avoit point de paradis, ains seulement des peynes d'enfer, ne se soucient point de le perdre, estant tres-contentes de la possession de ce paradis mondain, terrestre, mal-heureux et infortuné, n'ayant point de pretention au paradis celeste. Or la crainte de Dieu ne comprend pas seulement l'apprehension des peynes d'enfer; ains elle a encore celle de perdre le paradis. La generosité relevant donc nostre cœur apres ces biens eternels, nous fait dire avec le psalmiste : *Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum, propter retributionem* (Psal. 118); Ah! Seigneur, j'ay incliné mon cœur à garder vos commandemens, à cause des grandes rescompenses que vous donnez à ceux qui les observent. Mais que veut dire le psalmiste par ces parolles, sinon que la crainte nous fait cesser de mal faire, d'autant que voilà le paradis, qui doit estre la recompense du travail de l'ouvrier? c'est pourquoy les ames genereuses, pour s'encourager à travailler à l'exemple de David, se proposent la gloire eternelle. Pourquoy ne travailleray-je pas, disent-elles, pour entrer en possession de cest heritage celeste? ô Seigneur, j'ay incliné mon cœur à garder vos commandemens, à cause des rescompenses. Hé quoy! seroit-il bien possible que je voulusse perdre le paradis? serois-je bien si lasche que de perdre le partage qui m'est promis en ceste patrie celeste?

Vous voyez donc bien maintenant que ceste crainte est divisée en deux parties, estant appellée *inferieure* et *superieure*, parce qu'elle comprend la crainte des peynes d'enfer, et la crainte de perdre le paradis; ceste deuxiesme crainte estant appellée *superieure*, d'autant qu'elle est plus noble et excellente que la premiere, bien que neantmoins elle soit imparfaicte, à cause qu'elle regarde nostre interest.

Or la crainte qui nous fait quitter le peché est un don du Sainct-Esprit, et luy seul la peut donner; c'est pourquoy elle est appellée le commencement de la sapience, parce qu'elle est d'ordinaire le commencement de nostre salut. Et quoy que les heretiques disent qu'elle est mauvaise, ils se trompent fort, et les parolles de Jesus-Christ les condamnent absolument. Ne craignez point (dit-il en saint Matthieu) ceux qui peuvent seulement tuer le corps, mais craignez celuy qui peut condamner l'ame et le corps à la gehenne eternelle : *Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere; sed potius eum timete, qui potest, et ani-*

mam, et corpus perdere in gehennam (Matth. 10). Ce qui nous fait voir que ceste crainte de l'enfer est bonne, et que c'est Dieu qui en est l'autheur, et la met dans nos cœurs, pour commencer par icelle nostre salut.

Le deuxiesme don du Sainct-Esprit est le don de pieté. Le don de pieté est une vertu particuliere, laquelle despend de la justice, qui n'est autre que l'honneur, le respect et l'amour que nous rendons, non-seulement à Dieu, comme à nostre souverain Createur, et nostre Pere tres-aymable; mais encore à ceux que nous tenons pour superieurs, soit spirituels ou temporels, comme les peres, meres, prelats et magistrats. Le Sainct-Esprit donc venant au cœur, luy communique le don de pieté, par lequel l'ame porte un tres-grand honneur et respect à Dieu, accompaigné d'une crainte amoureuse et filiale, et encore à ceux qui luy sont donnez pour superieurs de sa part.

Ne voyons-nous pas que sa divine Majesté se plaint de ce deffaut de crainte, d'amour, d'honneur et de respect, par son prophete Malachie, disant : *Si ergo Pater ego sum, ubi est honor meus? et si Dominus ego sum, ubi est timor meus* (Mal. 1)? Si je suis vostre Pere, où est l'honneur que vous me rendez? si je suis vostre Seigneur, où est la crainte que vous devez avoir de m'offenser? Le fils sert comme fils, et non point comme serviteur, crainte d'estre battu, ny pour la rescompense, comme mercenaire, mais seulement afin de playre à son pere, et luy tesmoigner son amour, d'autant que cest amour est imprimé au cœur filial. D'où vient que quand l'ame a eu la crainte de perdre le paradis (dont je vous ay parlé), elle passe oultre, et dit : Quand il n'y auroit point de paradis, Dieu est mon Pere, il m'a creé, me conserve, me nourrit, et me donne toutes choses; et partant je le veux aymer, honnorer et servir parfaictement?

O don de pieté, riche present que Dieu fait au cœur! bien-heureux est celuy lequel a ceste correspondance de cœur filial envers le cœur paternel du Pere celeste : et c'est à cela que Dieu nous veut faire tendre, en l'Orayson dominicale, quand il veut que nous le nommions *Nostre Pere qui estes és cieux*, nom de respect, d'amour et de crainte.

Et pour vous monstrer que ce don de pieté, c'est-à-dire ceste crainte filiale, nous est donnée du Sainct-Esprit, l'apostre sainct Paul, escrivant aux Romains, leur dit : *Non accepistis spiritum servitutis iterum in timore, sed accepistis Spiritum adoptionis filiorum Dei, in quo clamamus : Abba, Pater* (Rom. 8); Nous n'avons point receu l'esprit de crainte et servitude, mais l'esprit d'adoption des enfans de Dieu, par lequel nous l'appellons nostre Pere; comme voulant dire que nous devenons ainsi que des petits enfans aupres de Nostre Seigneur. Les petits enfans vivent en une grande confiance : ils ne pensent point que leur pere les veuille battre, ny qu'il leur prepare un heritage; ains seulement s'occupent à l'aymer sans penser à autre chose, parce qu'ils sont portez entre ses bras, qu'ils sont nourris, dorlottez, et enfin entretenus par le soin de leur bon pere. Ainsi devons-nous faire, mes cheres sœurs, envers Dieu, l'honnorant comme nostre Pere tres-aymable, le servant avec

amour, sans apprehension des supplices, ny pretention des rescompenses, nous laissant porter entre les bras de sa saincte providence, tout ainsi qu'il luy playra.

Le troisiesme don du Sainct-Esprit en remontant, est le don de science, qui nous est communiqué, non pour sçavoir les choses humaines, comme Aristote, Platon, Homere, Virgile, et les autres philosophes qui ont eu ceste science, qui ne leur a de rien servy, mais pour avoir la science des choses requises à nostre salut. Or il est necessaire, pour bien exercer les deux premiers dons, que le Sainct-Esprit nous communique encore celuy de science, pour sçavoir comment nous nous comporterons envers celuy que nous voulons craindre et aymer, et pour descouvrir et sçavoir discerner le mal qu'il faut fuyr, et le bien qu'il faut suivre : *Declina à malo et fac bonum* (Psal. 36); Destournez-vous du mal, et faites le bien, dit le Prophete ; car c'est la science des sciences, et celle qui nous est donnée du Sainct-Esprit, laquelle les enfans du monde n'ont point eue; car, bien qu'ils fussent grands philosophes, si n'ont-ils point pourtant apprins à glorifier Dieu, ny à suivre la justice, parce qu'ils ont tenu la verité captive et prisonniere en l'injustice, dit l'Apostre : *Veritatem Dei in injustitia detinent* (Rom. 1). Ils avoient bien la verité dans l'intellect[1], mais non pas en la prattique, d'autant qu'ils n'avoient pas l'humilité chrestienne, qui nous fait prosterner devant le Sainct-Esprit pour recevoir ce don de science si necessaire pour operer nostre salut.

La science du bien et du mal est naturellement desirée de tous, c'est pourquoy Eve curieuse la desira. Dieu sçayt le mal, mais pour le detester, et le bien pour le prattiquer : *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum* (Gen. 3); Vous serez comme des dieux, dit le serpent à nos premiers parens, pour les tromper miserablement, en leur faysant prattiquer le mal. S. Augustin, en une homelie de ce jour, dit que les philosophes ont parlé des vertus magnifiquement, mais pour les mespriser, et des vices pour les prattiquer, parce qu'ils estoient aveugles; d'autant qu'il n'y a point de vraye science que celle du Sainct-Esprit, laquelle il ne depart qu'aux ames humbles. N'avons-nous pas aussi veu plusieurs grands theologiens qui ont dit merveille des vertus, non pour les exercer? Comme au contraire il y a eu tant de sainctes femmes qui ne sçavoient pas parler des vertus, lesquelles neantmoins en sçavoient tres-bien l'exercice; car on a veu les unes avoir un soin extresme de conserver leur virginité, les autres avoir un cœur pur et net en leur viduité, les autres vivre en la chasteté conjugale : et qui leur avoit donné ce don de science, pour discerner le bien et le mal, le vice et la vertu, sinon le Sainct-Esprit? Mais, direz-vous, je ne sçay point comme il faut prattiquer les vertus. Mettez-vous en la presence du Sainct-Esprit, humiliez-vous, et il vous l'enseignera et vous rendra sçavantes.

Certes, on a veu des sainctes admirablement sçavantes en leur ignorance, et admirablement ignorantes en leur science. La peste de la science, c'est la presomption, laquelle rend les esprits enflez

[1] L'intelligence.

et hydropiques, ainsi que sont d'ordinaire les sçavans du monde. O quelle ignorance en ceste science! Saincte Catherine martyre fut fort sçavante; mais sa science estoit humble au pied de la croix. D'autres sainctes ont esté ignorantes, et en leur ignorance elles ont esté admirablement sçavantes, comme saincte Catherine de Gennes : mais c'estoit le Sainct-Esprit qui les rendoit sçavantes; et parce qu'elles avoient la crainte, la pieté et l'humilité, Dieu leur fit ce riche present du don de science qu'Eve a tant desiré, mais par orgueil, pour estre semblable à Dieu.

Apres le don de science s'ensuit le quatriesme, qui est celuy de force, lequel nous est absolument necessaire, parce qu'il ne suffit pas de sçavoir discerner le bien et le mal, si nous n'avons la force pour esviter l'un et prattiquer l'autre. Combien a-t-on veu de personnes qui ont sçeu le bien, et n'ont pas eu le courage de le prattiquer, ainsi que nous voyons encore aujourd'huy en la pluspart des chrestiens!

Mais, me direz-vous, puisque nous recevons le Sainct-Esprit, et avec luy tous ses dons, lorsque nous recevons les sacremens avec les dispositions requises, d'où vient que nous retombons si souvent au peché? C'est par lascheté, d'autant que nous n'osons pas entreprendre la guerre contre le vice avec la fermeté et le courage necessaires pour surmonter nos ennemys. Par exemple, l'on vient à la confession, où l'on reçoit le Sainct-Esprit avec la remission des pechez; et neantmoins combien y en a-t-il qui recidivent aux mesmes pechez apres la confession! et d'où vient cela, sinon faute de courage? On pense : Qu'est-ce qu'on dira de moy, si je deviens devote, si je fay penitence, si je quitte les conversations mondaines? On craint une parolle dite en l'air; et n'est-ce pas tout-à-fait manquer de force que cela?

Or il faut remarquer, qu'encore que nous ayons receu les dons du Sainct-Esprit, si nous ne sommes grandement sur nos gardes, nous les pouvons perdre à toute heure, quoy que nous nous puissions servir des uns sans les autres, parce qu'ils ne sont en nous que par maniere d'habitude, ce qui fait que nous ne nous en servons que quand nous voulons : car il n'est pas du cœur spirituel comme du cœur charnel, lequel combien que nous dormions, il ne cesse jamais d'agir, de veiller, et d'envoyer ses esprits vitaux au cerveau; où au contraire au cœur spirituel, la volonté, le courage et la generosité sont absolument necessaires, pour luy faire faire ses operations. Et c'est pourquoy le Sainct-Esprit nous communique le don de force par lequel tant de martyrs ont vaincu les tyrans, et surmonté les tourmens avec tant de constance que rien ne les a peu espouvanter, ny faire deprendre de leurs resolutions, ainsi qu'on peut voir en lisant les histoires de leur martyre, comme d'une saincte Agnès, d'une saincte Agathe, et d'une infinité d'autres.

Le don qui suit en remontant, est le don de conseil, sans lequel la force seroit temerité. Et comme vous voyez qu'en une armée ordonnée, encore que les soldats ayent de la force, il est neantmoins requis qu'ils ayent un capitaine pour les conduire, et leur ordonner conseil, afin de sçavoir comment ils se doivent comporter : de mesme je dy, qu'encore que le Sainct-Esprit nous ayt commu-

niqué le don de force, cela neantmoins ne seroit pas suffisant pour nous faire entreprendre la prattique des vertus, s'il ne nous donnoit aussi celuy de conseil. La crainte nous fait quitter le peché, la science nous le fait discerner; mais oultre cela nous avons besoin de conseil pour venir à l'execution de ce que la science nous fait cognoistre. Il reste donc la maniere pour executer ce que le Sainct-Esprit nous enseigne : par exemple, vous verrez une personne qui voudra suivre la devotion, qui dira en elle-mesme : Quel conseil suivray-je pour prattiquer le bien que Dieu m'a inspiré, et pour esviter le mal qu'il m'a fait recognoistre? quel chemin tiendray-je? quel conseil observeray-je? sera-t-ce celuy de la chasteté ou de la pauvreté? sera-ce l'obeyssance simple et aveugle? suivray-je la viduité ou le mariage? feray-je l'aumosne ou donneray-je tout mon bien aux pauvres? Le Sainct-Esprit, residant dans nostre cœur, nous conseille et nous incite, par son inspiration, à faire ce qui est plus pour la gloire de Dieu et nostre salut. Jusques à present j'ay esté avare, sensuel et subjet aux playsirs de la bouche; je voy que cela est mal, j'ay desir de m'en retirer : que feray-je donc pour me deffaire petit à petit de ces meschantes habitudes et me fortifier? Le Sainct-Esprit conseille les moyens qu'on doit tenir pour surmonter le mal et prattiquer le bien.

Vous verrez des personnes dans le monde subjettes à la cholere, lesquelles s'adonneront au jeu, où ils se laissent emporter pour l'ordinaire à dire quantité de blasphemes et d'injures; que faire là? C'est qu'il faut quitter le jeu, leur dit le Sainct-Esprit interieurement. D'autres aymeront les conversations où la medisance regne, à laquelle ils se laissent facilement emporter; ils font resolution de ne plus mesdire, mais la conversation les emporte insensiblement à la medisance; que faire là? Le Sainct-Esprit leur dit à l'aureille du cœur qu'il faut quitter ces conversations. Combien y en a-t-il au monde qui sçavent bien qu'on s'y perd, à cause que son air est si infecté qu'il donne la mort eternelle aux ames dans lesquelles il entre, ou leur cause de grandes maladies; quel remede à cela? Sortez, leur dit le Sainct-Esprit interieurement, puisque vous cognoissez que vous n'y pouvez pas faire vostre salut. Il nous conseille donc ainsi immediatement par ses inspirations, ou bien il nous conseille de nous conseiller à nos superieurs et à ceux qui ont la lumiere qu'il leur a communiquée.

Le don suivant est le don d'entendement, entendement spirituel que le Sainct-Esprit enchasse dans nostre entendement humain, lequel n'est autre qu'une certaine clarté par laquelle nous voyons et penetrons la beauté et bonté des mysteres de la foy; et sans ceste clarté il arrive souvent que l'on entend les predications, on lit beaucoup, et toutesfois on demeure tousjours dans l'ignorance de ces saincts mysteres, parce qu'on n'a pas ce don d'entendement. Une ame simple prosternée devant Dieu entendra le mystere de la tres-saincte Trinité, non pour le dire ou expliquer, ains pour en tirer des maximes pour son salut, parce que le Sainct-Esprit luy a communiqué le don d'entendement. J'ay accoustumé de dire que presque tous perissent, faute de suivre les maximes du christianisme, comme sont celles-cy : *Beati pauperes spiritu, quoniam*

ipsorum est regnum cœlorum (Matth. 5); Bien-heureux sont les pauvres d'esprit, car à eux appartient le royaume des cieux; *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram*; Bien-heureux sont les debonnaires, car ils possederont la terre. Mais qui est-ce qui void la beauté de ces maximes, sinon ceux à qui le Sainct-Esprit les fait voir?

Lorsque nous voyons les beaux palais dorez, les perles et joyaux : Ah! disons-nous, que ces choses sont belles! mais à qui? aux yeux des mondains. Le monde le dit; et Nostre Seigneur au contraire dit : Voyez ceste perle de la pauvreté evangelique, et à travers d'icelle, voyez le ciel et la felicité eternelle qui y est attachée : mais faute d'avoir fortement estably ces maximes dans nostre cœur, nous nous perdons miserablement, et le monde triomphe de nous, et nous seduict malheureusement par ses fausses maximes. Ah! pauvres abusez que nous sommes, nous sçavons bien que le monde, avec toutes ses richesses et ses vaines grandeurs, ne vaut rien, et neantmoins nous y mettons nostre affection, et suivons ses maximes. Soyez faits comme petits enfans, dit Nostre Seigneur, soyez simples comme colombes : *Estote simplices sicut columbæ* (Matth. 18); et cependant l'on n'a point de candeur ny de simplicité. L'on veut estre prudent, mais d'une prudence charnelle, laquelle, comme dit le grand Apostre, donne la mort à l'ame : *Prudentia carnis mors est* (Rom. 8). Et d'où vient celà? c'est que nous n'avons pas le don d'entendement pour voir et penetrer la beauté et bonté des maximes de Nostre Seigneur. O certes! si nous les penetrions bien, et si nous voyions leur beauté, nous quitterions, et renoncerions pour jamais aux mal-heureuses maximes du monde, qui ne valent rien, pour suivre celles de nostre divin Maistre; mais particulierement les ames religieuses doivent bastir et fonder toute leur perfection sur ses sainctes maximes, et les establir fortement en leur cœur, afin de n'y laisser jamais entrer des maximes contraires, suivant l'exemple de tant de saincts et sainctes, lesquels on a veu aymer plus les larmes que la joie, la tribulation que la prosperité, la pauvreté que les richesses.

Or, apres que le Sainct-Esprit nous a donné le don d'entendement, s'ensuit le don de sapience, lequel comble l'ame de tout bien. Plusieurs sçavans sont fols en leur vaine science, ainsi qu'ont esté les philosophes payens; mais la sapience est une science par laquelle on savoure, on gouste et penetre la bonté de la loy de Dieu, et les choses les plus relevées des mysteres de la foy et des maximes evangeliques, non pour en parler, ou prescher, ains pour les prattiquer : et l'ame va dessus les fleurs de la loy evangelique, comme une abeille mystique, afin d'y succer le miel de la bonté de Dieu : *Quàm dulcia faucibus meis eloquia tua, super mel ori meo* (Psal. 118)! O Seigneur! combien vos parolles sont douces à mon gosier, dit le psalmiste; elles surpassent la douceur du miel, quand je les savoure en la bouche de mon cœur, lorsque vous me donnez à gouster vos divines maximes contre celles du monde. O que l'ame qui est parvenue à ce degré est heureuse! car c'est une marque qu'elle est remplie du Sainct-Esprit, et qu'il luy a communiqué ses precieux dons.

Il reste maintenant à dire comment nous pourrons savourer ces sacrez dons. Je le dy en un mot, il ne faut sinon estre en santé. Les malades d'ordinaire ne savourent pas les viandes, à cause du catharre qui occupe les parties destinées au goust, ce qui fait qu'ils desirent souvent des choses contraires à leur santé. De mesme les malades spirituels veulent tout à rebours de bien; ils n'ont ny crainte, ny force, ny pieté, ny science. Qui veut recevoir les dons du Sainct-Esprit, il luy faut se purger des humeurs peccantes: nous avons la langue, c'est-à-dire l'ame, chargée de catharre; il faut quitter les dons du monde pour recevoir ceux du Sainct-Esprit. L'esprit du monde a ses dons : il a la science pour parvenir aux honneurs, aux grandeurs et richesses; la force pour aller en duel; la crainte de devenir pauvre, et de perdre le paradis du monde et ses faveurs. Il faut quitter tous ces mal-heureux dons, car ils sont incompatibles avec ceux du Sainct-Esprit; puis il luy faut abandonner nostre cœur, et le prier de nous departir ses precieux dons, et les conserver en nos ames au peril de toutes nos affections; et de nous donner le don d'une crainte filiale et amoureuse pour operer nostre salut, et d'oster de nos cœurs les autres craintes contraires que le diable nous suggere. Que tout le reste se perde, pourveu que nous ne perdions point Dieu, qu'importe? Que peut faire le monde? nous oster deux ou trois jours de vie temporelle? Hé! que nous doit-il importer, pourveu que nous ne perdions pas la vie eternelle.

Playse donc à la divine Majesté de nous donner le don d'une crainte filiale, afin que nous le servions amoureusement; le don de pieté, pour le reverer comme nostre Pere tres-aymable; le don de science, pour cognoistre le bien que nous devons faire, et le mal que nous devons fuyr; le don de force, pour surmonter courageusement toutes les difficultez que nous rencontrerons en la prattique de la vertu; le don de conseil, pour discerner et choysir les moyens propres à nous perfectionner; le don d'entendement, pour penetrer la beauté, la bonté et l'utilité des mysteres de la foy et des maximes evangeliques; et enfin le don de sapience, pour gouster combien Dieu est aymable, et pour savourer et experimenter les douceurs de son incomprehensible bonté. O que nous serons heureux si nous recevons ces precieux dons! car sans doubte ils nous conduiront au sommet de ceste eschelle mystique, où nous serons receus de nostre divin Sauveur, qui nous y attend les bras ouverts, pour nous rendre participans de sa gloire et felicité eternelle. Ainsi-soit-il.

DIEU SOIT BENY.

III. SERMON POUR LE JOUR DE LA PENTECOSTE.

Et apparuerunt illis dispertitæ linguæ tanquam ignis, seditque supra singulos eorum; et repleti sunt omnes Spiritu Sancto, et cœperunt loqui variis linguis, prout Spiritus Sanctus dabat eloqui illis.

Des langues comme de feu apparurent à tous ceux qui estoient dans le cenacle, et s'estant desparties elles se poserent sur chascun d'eux, et ils furent tous remplis du Sainct-Esprit, et parloient selon qu'il leur donnoit. (*Act.* 2.)

NOUS celebrons aujourd'huy la feste des divins presens, et du don des dons, qui est le Sainct-Esprit, lequel fut envoyé du Pere et du Fils sous la forme et figure de langues de feu sur les Apostres, et sur tous ceux qui estoient assemblez dans le cenacle. Mais en ce don incomparable sont enclos sept autres dons, que nous nommons dons du Sainct-Esprit. Ce fut certes un tres-grand don que celuy que le Pere eternel fit au monde, lorsqu'il luy donna son propre Fils, comme Nostre Seigneur dit luy-mesme : *Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* (Joan. 3); Dieu a tant aymé le monde, qu'il luy a donné son Fils unique. Hé ! pourquoy donc, dit son grand apostre S. Paul, ne luy donnera-t-il pas tout autre don avec cestuy-là? *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit* (Rom. 8)?

Vous vous ressouvenez bien, je m'asseure, de ceste belle histoire qui a desjà tant de fois esté dite, mais qui ne peut estre assez considerée, du sainct patriarche Joseph, lequel estant vice-roy d'Egypte, ses freres qui estoient en la Mesopotamie le vindrent visiter plusieurs fois, pour estre secourus de luy en l'extresme necessité où leur bon pere Jacob et eux estoient reduicts, à cause de la famine qui estoit en leur pays (Gen. 43 et 45) : vous sçavez aussi comme il les renvoya tousjours à leur pere chargez de bled. Mais lorsqu'on luy amena le petit Benjamin, il les renvoya, non comme les autres fois, chargez de grain et de vivres donnez seulement par mesure, ains encore accompaignez de tres-riches dons, et avec des chariots remplis de tout ce qu'ils pouvoient desirer. De mesme voyons-nous que le Pere eternel fait en ce jour : car, bien qu'en l'ancienne loy il eust fait de tres-grands presens à son peuple, toutesfois ce n'estoit que par mesure; où au contraire en la nouvelle loy, dés-lors qu'il vid son cher Benjamin, c'est-à-dire dés-lors que Nostre Seigneur fut rentré en sa gloire, il ouvrit sa main liberale pour respandre tres-abondamment ses dons et ses graces dessus tous les fidelles, ainsi qu'il avoit dit par le prophete Joël, qu'il respandroit son Sainct-Esprit dessus toute chair : *Effundam Spiritum meum super omnem carnem* (Joël. 2), c'est-à-dire sur tous les hommes, et non-seulement sur les Apostres.

Or, vous sçavez ce qu'Isaye dit de Nostre Seigneur, qu'il receut des graces infinies, et que les dons du Sainct-Esprit reposerent sur son chef : *Et requiescet super eum Spiritus Domini, Spiritus sapientiæ et intellectus, Spiritus consilii et fortitudinis,*

Spiritus scientiæ et pietatis, *et replevit eum Spiritus timoris Domini* (Is. 11); Et l'Esprit du Seigneur, dit-il, reposera dessus luy, l'Esprit de sapience et d'intellect, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de science et de piété, et il sera remply de la crainte du Seigneur. Mais pourquoy est-ce que le prophete dit que tous ces dons se reposeroient dessus Nostre Seigneur, puisqu'il n'en avoit ny pouvoit avoir aucune necessité pour luy, comme estant la grace mesme? Ce ne fut donc sinon pour nous faire entendre que toutes les graces et benedictions celestes nous doivent estre distribuées par luy qui est nostre chef, en les faysant descouler sur nous qui sommes ses membres, je veux dire, enfans de la saincte Eglise de laquelle il est le chef.

Et pour preuve de ceste verité, escoutez ce qu'il dit, au Cantique des cantiques, à sa bien-aymée : *Aperi mihi*, *soror mea*, *amica mea*, *quia caput meum plenum est rore*, *et cincinni mei guttis noctium* (Cant. 5); Ouvre-moy, mon espouse, ma sœur..... Il l'appelle espouse, à cause de la grandeur de son amour, et sa sœur, pour tesmoignage de la pureté et candeur de cest amour. Ouvre-moy, luy dit-il, mais ouvre-moy promptement; car j'ay mes cheveux et les flocons de ma cheveleure tout pleins de la rosée et des gouttes de la nuict. Or la rosée et les gouttes de la nuict ne sont qu'une mesme chose. Que pensez-vous donc que veuille dire ce Bien-aymé de nos ames, par ces parolles, sinon qu'il desire ardemment que sa bien-aymée luy ouvre promptement la porte de son cœur, afin qu'il puisse respandre ses sacrez dons, et les graces qu'il a receuës tres-abondamment de son Pere eternel, comme une rosée et liqueur tres-precieuse, de laquelle il luy veut faire present?

Voyons maintenant comment Dieu envoya son Sainct-Esprit dessus les Apostres et dessus tous les autres qui se treuverent assemblez au cenacle, et ce qu'il opera en eux, et ce que veut dire ceste parolle de S. Luc, qu'ils parloient tous selon que le Sainct-Esprit leur donnoit. Mais, me direz-vous, les Apostres ne l'avoient-ils pas desjà receue, lorsque Nostre Seigneur soufflant sur eux apres sa resurrection, il leur dit : Recevez le Sainct-Esprit : *Accipite Spiritum sanctum*, *quorum remiseritis peccata*, *remittuntur eis*, *et quorum retinueritis*, *retenta sunt* (Joan. 20), les constituant prelats de son Eglise, et leur donnant pouvoir de remettre les pechez, de lyer et deslyer les ames? Il est vray qu'ils le receurent alors, mais ce ne fut pas toutesfois avec tant de plenitude, ny avec tant de gloire et de magnificence qu'ils le receurent aujourd'huy, ny ne leur laissa pas de tels effects. De mesme le Pere eternel fit un tres-grand don au monde, lorsqu'il donna son propre Fils; mais ce fut un present couvert, restreint et resserré dans la bourse vile et abjecte de nostre humanité et mortalité. Ce qui n'est pas ainsi du present qu'il fait, ou qu'il envoye aujourd'huy à son Eglise, lequel doit estre estimé le plus excellent don qui ayt jamais esté fait aux hommes, d'autant que c'est le Pere et le Fils qui l'envoyent. Et l'on sçayt assez que les presens sont estimez grands, selon l'amour avec lequel ils sont faits : c'est pourquoy nous pouvons conjecturer de l'excellence de cestuy-cy, puisqu'il n'est pas seulement fait avec un

grand amour, ains que c'est l'amour mesme qui se donne et qui est donné; car chascun doit sçavoir que le Sainct-Esprit est l'amour du Pere et du Fils. Et ce que nous disons, que le Sainct-Esprit nous a esté donné par le Pere et par le Fils, ne se doit pas entendre qu'il soit separé de l'un ny de l'autre, car cela ne peut estre, n'estant qu'un seul vray Dieu indivisible avec le Pere et le Fils. Mais nous voulons dire que Dieu nous a donné sa divinité, bien que ce soit en la personne de son Sainct-Esprit; et de cecy il en faut peu parler et beaucoup croire.

Or nous pouvons considerer la grandeur du don du Sainct-Esprit avec tous ses effects, en tant qu'il est envoyé par le Pere eternel et par Nostre Seigneur Jesus-Christ à son Eglise, ou bien en tant qu'il est envoyé à un chascun de nous en particulier; et il est vray que nous ne sçaurions assez remercier Dieu de ce qu'il a fait ce singulier present à son Eglise, à cause des biens qui nous en resultent. Certes, ce fut tres-convenablement que le Sainct-Esprit fut envoyé sous la forme et figure de langues de feu, puisque c'est en la langue que l'Eglise a toute sa force. Ehl qui ne sçayt qu'elle opere tous ses plus grands mysteres par la langue? la predication se fait par la langue; le sainct baptesme, sans lequel nul ne peut estre sauvé, il est aussi necessaire que la langue y intervienne, pour donner la force à l'eau de nous laver de nos pechez et iniquitez, par les parolles sacrées qu'on prononce dessus : de mesme le tres-sainct sacrifice de la messe ne se peut celebrer que par le ministere de la langue; et ainsi des autres mysteres.

Mais considerons, je vous prie, ce don sacré et precieux du Sainct-Esprit, en tant qu'il est fait à un chascun de nous en particulier. Nous avons desjà dit qu'il y a sept autres dons enclos dedans cestuy-cy, que le prophete Isaye appelle : *Spiritus sapientiæ et intellectus, Spiritus consilii et fortitudinis, Spiritus scientiæ et pietatis, et Spiritus timoris Domini;* l'Esprit de sapience, d'entendement, de conseil, de force, de science, de pieté et de crainte : et par la suitte que nous ferons de ces sept dons, en remontant comme par une eschelle mystique, nous cognoistrons si nous avons receu le Sainct-Esprit ou non, puisqu'il a accoustumé de les communiquer aux ames dans lesquelles il descend, et qu'il treuve preparées pour le recevoir.

Commençons premierement par le don de la crainte, quoique le prophete le nomme le dernier. Le don de crainte est le don le plus universel de tous; car nous voyons que les meschans mesmes ont de la crainte et frayeur, entendant parler de la mort, du jugement et des peynes eternelles de l'enfer : mais pourtant ceste crainte ne leur a point fait esviter le peché et l'iniquité, parce qu'ils n'avoient pas receu le Sainct-Esprit; car la crainte qui s'appelle don du Sainct-Esprit, ne nous fait pas seulement redoubter les divins jugemens, la mort et les peynes d'enfer, mais elle nous fait craindre Dieu, comme estant nostre souverain juge; et partant, ceste crainte nous fait esviter le peché, et tout ce que nous sçavons luy estre desaggreable.

Remarquez, je vous prie, ce que dit Isaye, que tous les dons du Sainct-Esprit, qu'il rapporte de suite, ainsi que nous avons dit,

reposerent sur le chef de nostre divin Sauveur, concluant apres qu'il fut remply de la crainte du Seigneur. Mais qu'est-ce que veulent signifier ces parolles? car il est certain que Nostre Seigneur n'avoit point besoin de crainte, veu qu'il estoit impeccable par l'unyon hypostatique de son ame et de son humanité avec la divinité. Nous devons donc sçavoir que Nostre Seigneur fut remply de crainte, non tant pour luy que pour la respandre sur tous les hommes, tant parfaicts qu'imparfaicts, parce que tous ont besoin de crainte : ceux qui sont parfaicts doivent craindre de descheoir de leur perfection, et les imparfaicts doivent craindre, à cause de leurs deffauts, de ne pouvoir acquerir la perfection. Et comme nous voyons qu'une phiole est remplie d'eau, sans qu'elle en ayt necessité, veu qu'elle est si dure que mesme elle n'en est pas humectée; ainsi nostre beny Sauveur fut remply de crainte, non point pour luy, d'autant qu'il ne s'en pouvoit servir, ains il la recent pour la respandre sur ses freres, c'est-à-dire sur les hommes.

Passons aux autres dons; car il ne faut pas beaucoup parler de la crainte, principalement au lieu où je suis, puisque l'on ne s'en doit servir que pour venir au secours de l'amour, quand il le requiert: et ne se faut pas tenir dans la crainte, pour se gesner, ou mettre en peyne, parce que ceste crainte est servile et nuysible; mais nous devons avoir celle qui est filiale, et la tenir dans nos cœurs, afin qu'elle soit preste pour secourir l'amour, quand il en aura besoin, ainsi que j'ay dit.

Venons maintenant au don de pieté, qui est le second. La pieté n'est autre chose qu'une crainte, non servile, comme est celle qu'ont plusieurs personnes, ains filiale et amoureuse, laquelle ne nous fait regarder Dieu comme nostre juge, ains nous le fait regarder comme nostre Pere tres-aymable, auquel nous ne redoubtons pas seulement de desplayre, ains auquel nous desirons de playre et d'aggreer.

Mais il nous serviroit fort peu d'avoir le desir de playre à Dieu, et la crainte de luy desplayre, si le Sainct-Esprit ne nous donnoit le troisiesme don qui est celuy de science, par lequel nous apprenons à cognoistre et distinguer la vertu d'avec le vice, ce qui est aggreable à Dieu d'avec ce qui luy est desaggreable. Plusieurs des anciens philosophes ont bien sceu faire ceste distinction. Aristote a traitté admirablement bien des Vertus, lequel, nonobstant cela, ne laisse pas de tenir tous les docteurs en doubte de son salut, parce qu'ayant recogneu le chemin de la vertu, il ne l'a pas voulu suivre. Mais le don de science qui nous est donné du Sainct-Esprit, nous fait embrasser la prattique des vertus recogneuës, et nous fait esviter le vice.

Apres ces trois premiers dons, il est tres-necessaire que le Sainct-Esprit nous donne le quatriesme, qui est celuy de force; car autrement il semble que ces dons precedens ne nous serviroient de rien, puisqu'il ne suffit pas de craindre Dieu, et d'avoir la volonté d'esviter le mal et faire le bien, et encore moins de cognoistre l'un et l'autre, si nous ne venions à la prattique, et ne mettions la main à l'œuvre; et pour cela nous avons une grande necessité du don de force. Mais il faut que nous sçachions en quoy il consiste.

Le don de force ne gist pas à faire comme Alexandre, que les nondains appellent *le Grand*, lequel conquit presque toute la erre par ses armes; car pour cela il n'avoit pas le don de force, ombien qu'on le luy attribue vainement par la conqueste qu'il fit du nonde, d'autant que sa force ne consistoit qu'au grand nombre de oldats qu'il avoit, et aux instrumens de guerre desquels il se ser-oit, et avec lesquels il fracassoit les murailles des villes, et abat-oit les chasteaux, pour assujettir tous les peuples sous son empire : le sorte qu'il ne doit point estre loué pour sa force, et moins encore our son courage, puisqu'au rapport de ceux mesmes qui ont es-rit de luy, et qui en font mention en leurs histoires, il n'avoit pas e pouvoir sur soy de s'abstenir de boire un verre de vin, et s'eny-roit bien souvent. Et pour marque de sa foiblesse, voyez-le pleu-er comme un enfant, lorsqu'un certain philosophe flatteur luy vint lire qu'il y avoit encore plusieurs autres mondes, oultre celuy qu'il avoit subjugué et assujetty sous sa domination : il eut un tel re-gret de ne les pouvoir tous conquerir, qu'on ne le pouvoit conso-er, tant son ambition estoit grande.

Or faysons un peu, je vous prie, comparayson du courage et de a vaillance d'un S. Paul, premier hermite, ou plutost du grand apostre S. Paul, avec cest Alexandre, et vous verrez que cestuy-cy, apres avoir ruyné les villes, abattu les chasteaux, et s'estre assu-etty tout le monde à force d'armes, il se laisse enfin vaincre par soy-mesme. Où au contraire nostre grand Apostre, remply de la force du Sainct-Esprit, semble vouloir subjuguer et parcourir toute la terre pour renverser, non les murailles des villes, mais les cœurs des hommes, afin de les assujettir par sa predication au ser-vice de son divin Maistre : et non content de cela, voyez, je vous prie, le pouvoir qu'il a sur soy-mesme, faysant une continuelle guerre à sa chair, assujettissant toutes ses affections, mouvemens, passions et inclinations à la regle de la rayson, et le tout à la tres-saincte volonté de la divine Majesté. Et c'est en quoy consiste le don de force et la grandeur de courage, de se surmonter soy-mesme, pour s'assujettir à Dieu, en mortifiant et retranchant de nostre esprit toutes les superfluitez et imperfections que produict nostre amour-propre, sans aucune reserve, pour petites qu'elles soient, entreprenant courageusement de parvenir à la plus haute perfection, sans craindre les difficultez qu'il y a de l'acquerir.

Mais estant ainsi bien resolus et fortifiez pour entreprendre la vraye prattique des vertus, il est tres-necessaire que nous ayons le don de conseil, pour choysir celles qui nous sont les plus neces-saires, selon nostre vocation; car, bien qu'il soit tousjours tres-bon de prattiquer toutes les vertus, si faut-il pourtant les sçavoir prattiquer par ordre et avec discretion. Que sçay-je, moy, dira quelqu'un, si en telle occasion il ne sera point plus utile, ou plus expedient pour moy ou pour les autres, que je ne prattique la vertu de patience, sinon interieurement, et non pas exterieurement, ou bien si je dois joindre l'une avec l'autre? Pour cognoistre cela, il faut avoir le don de conseil, afin de poursuivre l'exercice que le don de force nous a fait entreprendre, afin que nous ne nous trom-pions point nous-mesmes en choysissant l'exercice des vertus selon

nos inclinations, et non selon nostre necessité, regardant seulement à l'escorce des choses, et non à la vraye essence des vertus.

Or, apres le don de conseil, vient celuy d'entendement, lequel nous fait penetrer la bonté et la beauté des mysteres de nostre foy par le moyen de la meditation, nous faysant choysir les maximes de la perfection interieure dans le fonds desdits mysteres. Mais remarquez, je vous prie, mes cheres ames, que je dy par la meditation et orayson, et non par le discours et simple speculation de l'entendement, comme font les theologiens dans les escholes; car cela ne seroit pas meditation ny orayson, ains estude, d'autant qu'il faut que la meditation ayt pour fin l'amour de Dieu, et pour cela la science naturelle ou acquise n'est nullement requise: car une pauvre et simple femme, pourveu qu'elle soit humble et qu'elle ayt la foy, sera plus capable de faire la meditation que les plus grands docteurs qui auront moins de pieté; de façon que sans science, ny doctrine, elle s'en ira promptement remarquer, en regardant la croix du Sauveur, ceste maxime de la perfection chrestienne : Bien-heureux sont les pauvres d'esprit. Ouy mesme jusques dedans le cœur de Dieu, et au mystere de l'Incarnation, elle y remarquera encore la mesme maxime, et de plus celle de l'humilité et amour de l'abjection.

Vous voyez donc bien maintenant quels sont les effects du don d'entendement, lequel, oultre ce que nous avons dit, *nous fait* encore penetrer et comprendre la verité des mysteres de nostre foy; et combien il nous est necessaire de regarder à la vraye essence des vertus, et non à l'apparence exterieure seulement; et comme il nous est utile de suivre les veritez cogneues, lesquelles nous discernons par le don de conseil.

Mais le Sainct-Esprit n'a pas accoustumé de laisser l'ame, à laquelle il a bien voulu donner ces six dons que nous venons de dire, sans y adjouster le septiesme, qui est celuy de sapience, c'est-à-dire de la savoureuse science des choses de Dieu, luy donnant un goust, une saveur, une estime et un contentement indicible en la prattique des maximes de la perfection chrestienne, lesquelles elle a recogneues par le don d'entendement, qui la porte tout au contraire des personnes du monde, qui n'estiment bien-heureux que les riches et ceux qui sont honnorez ou qui vivent delicieusement, contre les maximes du Sauveur, lesquelles ayant recogneues par le don d'entendement, elle n'estime bien-heureux que les humbles de cœur, et ceux qui portent et font paroistre en leur exterieur la mortification procedente de l'interieure renonciation, et mespris d'eux-mesmes et de tout ce que le monde estime. D'autant qu'elle puise ces maximes dans le cœur mesme de Nostre Seigneur, car en verité, la sapience n'est autre que l'amour, lequel nous fait savourer, gouster et experimenter combien Dieu est doux et souëf: *Gustate, et videte, quoniam suavis est Dominus* (Psal. 33); Goustez, et voyez que le Seigneur est doux, dit le prophete.

Or ce dernier don du Sainct-Esprit nous represente le dernier eschelon de ceste mysterieuse eschelle que vid Jacob, au sommet de laquelle Dieu estant penché devers nous, il donnera le bayser de paix à nos ames, leur faysant gouster la suavité de ses sacrées

mammelles, meilleures mille fois que le vin des delices mondaines.

Je finis par ceste consideration que je fay pour nostre instruction, sur ce que sainct Luc dit aux Actes des Apostres, que tous ceux qui estoient dans le cenacle receurent le Sainct-Esprit, et parloient tous diverses langues, selon que le mesme Sainct-Esprit leur donnoit: *Prout Spiritus Sanctus dabat eloqui illis* (Act. 2); mais non pas tous d'une mesme façon, parce que tous ne furent pas commis pour prescher l'Evangile, comme sainct Pierre et les autres Apostres: car nous ne pouvons pas nyer qu'il n'y eust des femmes, puisque sainct Luc dit qu'ils estoient environ six vingts assemblez dans le cenacle, et que là estoit Marie mere de Jesus avec les autres femmes en orayson; et neantmoins ils parloient tous selon que le Sainct-Esprit leur donnoit, c'est-à-dire que ceux qui ne preschoient pas publiquement s'encourageoient les uns les autres à louer et magnifier Dieu. Mais oultre cela, il faut que nous sçachions qu'il y a une certaine maniere de parler, d'une grande efficace, qui se fait sans dire mot, qui n'est autre que le bon exemple que nous donnons à nostre prochain.

David dit que les cieux annoncent la gloire de Dieu : *Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum* (Psal. 18). Et comment cela? car les cieux ne parlent point. C'est-à-dire, que la beauté des cieux et du firmament invite les hommes à admirer la grandeur de Dieu, et prescher ses merveilles. Ce qu'il nous veut encore faire entendre, quand il dit au mesme psalme, que les jours et les nuicts se laissent la charge l'un à l'autre d'annoncer la gloire de Dieu : *Dies diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam;* car qui ne sçayt que lorsque nous regardons la beauté du ciel en une nuict bien sereine, nous ne sommes pas moins excitez à admirer et adorer la toute-puissance et sapience de celuy qui l'a parsemé de tant de belles estoiles, que lorsque nous voyons un beau jour bien esclairé de la lumiere du soleil? ouy mesme quand Nostre Seigneur nous envoye la pluye, attendu qu'elle sert à feconder la terre pour produire les plantes.

Mais quelle consequence devons-nous tirer de cela, mes cheres ames, sinon que nous, qui sommes beaucoup plus que les cieux, et que tout ce qui est creé, puisque le tout a esté fait pour nous et non pour eux, sommes bien plus capables, par le bon exemple que nous donnons à nostre prochain, d'annoncer la gloire de Dieu, que les cieux et les astres, le bon exemple estant une predication muette de tres-grande efficace? Et si bien tous n'ont pas receu le don des langues pour prescher, tous neantmoins le peuvent tousjours faire tres-utilement en ceste sorte; car n'est-ce pas une plus grande merveille de voir une ame ornée de plusieurs grandes vertus, que de voir le ciel decoré de tant de belles estoiles?

Les jours se donnent charge l'un à l'autre d'annoncer la gloire de Dieu, dit le prophete; et qui ne sçayt que les saincts en ont fait de mesme, se resignant ceste charge les uns aux autres? Hé! ne voyons-nous pas qu'à S. Anthoine succeda S. Hilarion, et à S. Hilarion un autre? Et ainsi consecutivement ils iront tousjours perseverant de siecle en siecle, à benir, aymer, louer et magnifier ceste

infinie bonté de Nostre Seigneur, lequel je supplie, avec le Pere, vous donner abondamment les graces de son Sainct-Esprit en ceste vie, et la jouyssance de la felicité eternelle en l'autre. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

SERMON POUR LE JOUR DE LA SAINCTE TRINITÉ.

Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto. Sicut erat in principio, et nunc et semper, et in sæcula sæculorum. Amen.

Gloire soit au Pere, au Fils, et au Sainct-Esprit, etc.

ENTRE les signalées faveurs que la bonté de Dieu fit à son bon serviteur Abraham, l'une des plus grandes, à mon advis, fut lorsqu'en la vallée de Mambré, sa divine Majesté le vint visiter en son tabernacle visiblement, ainsi que raconte la Genese; car quel homme estoit-ce qu'Abraham, afin que Dieu le visitast? *Apparuit ei Dominus in convalle Mambre* (Gen. 18); Le Seigneur lui apparut en la vallée de Mambré. Ce fut le Sainct des saincts, ce fut Dieu mesme qui lui apparut; mais en quelle forme? *Cumque levasset oculos, apparuerunt ei tres viri;* Comme il eslevoit ses yeux, il luy apparut trois hommes, et sous l'apparence de trois, celuy qui est unique Seigneur vint visiter son serviteur. O mystere des mysteres! le Seigneur unique apparoist en trois personnes à Abraham. Il est rapporté au commencement de la Genese que Dieu dit: *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram* (Gén. 1); Faysons l'homme à nostre image et semblance: par lesquelles parolles la Trinité de ce facteur estoit monstrée; mais jamais l'apparition n'en avoit esté faicte auparavant Abraham, dont, avec merite, on a appellé justement Abraham *pere des croyans*, comme ayant eu une si signalée revelation de ce mystere fondamental de nostre foy: *Apparuit ei Dominus, tres vidit, et unum adoravit;* Le Seigneur luy apparut, il en vid trois, et en adora un. Et afin que nous n'ignorions pas que ce fut une apparence d'un Dieu en trinité, apres qu'Abraham eut veu ces trois, il en adora l'unité: *Tres vidit, et unum adoravit;* il en vid trois, et en adora un; et Abraham leur parlant, dit: *Domine, si inveni gratiam in oculis tuis, ne transeas servum tuum, sed afferam paucillum aquæ, et lavate pedes vestros, et requiescite sub arbore;* Seigneur, si j'ay treuvé grace en vostre presence, ne vous retirez pas de vostre serviteur, mais que j'apporte un peu d'eau, et lavez vos pieds, et vous reposez sous cest arbre. Tantost à tous trois il parle en singulier, et tantost en pluriel, pour monstrer l'unité en la trinité. Voilà l'histoire et le mystere. Maintenant, chers auditeurs, le mesme Seigneur se presente à nous pour nous visiter, un par essence, en trinité de personnes, non plus par une exterieure apparition, mais par une interne illumination de la foy, en ceste bonne vallée de l'Eglise, puisqu'aujourd'huy l'Eglise celebre une grande solemnité à la gloire de la toute puissante, toute bonne et infinie Trinité, Pere, Fils, et Sainct-Esprit, afin de graver en nostre cœur l'hon-

neur et l'hommage supresme que nous luy devons : *Gloria Patri*, etc. Nous luy rendons la gloire, si nous croyons, esperons, et aymons ceste supresme essence en sa tres-glorieuse trinité, si nous prions les trois personnes de demeurer avec nous, si nous lavons leurs pieds, si nous les invitons sous l'arbre. Je pretens vous le monstrer briefvement, comme on le doit faire; mais pour cest effect, il nous faut faire tous ensemble comme Abraham, lequel leva les yeux en haut, et autrement n'eust pas eu cest honneur. Ainsi, levons les yeux vers ceste lumiere eternelle, à celle fin qu'elle daigne nous illuminer de son Sainct-Esprit, et qu'en sa clarté nous puissions voir de ce sainct mystere ce que nous en devons cognoistre, et ce qu'il lui playra nous en faire voir, afin de le croire, le croyant y esperer, y esperant l'aymer, et qu'ainsi vrayement gloire soit au Pere, au Fils, et au Sainct-Esprit. Ce que pour obtenir avec plus d'abondance, employons-y le credit de la Fille du Pere, de la Mere du Fils, et de l'Espouse du Sainct-Esprit, luy disant *Ave, Maria.*

C'EST l'article fondamental de nostre foy chrestienne et catholique, que celuy pour la celebration duquel l'Eglise solemnise ceste journée, à sçavoir, la saincte Trinité des personnes divines : car, encore qu'il semble que ceste saincte Trinité se doive reduire à l'unité de l'essence, d'autant que selon nostre façon d'entendre l'un soit premier que l'autre, si est-ce que l'article de l'unité d'un Dieu n'est pas si propre aux chrestiens, que celuy de la Trinité; d'autant que plusieurs ont cogneu Dieu et son unité, qui n'estoient pas chrestiens; sur quoy se fondant S. Paul, il dit aux Romains, chapitre 1er : *Invisibilia Dei per ea quæ facta sunt à creatura mundi intellecta conspiciuntur, sempiterna quoque ejus virtus et divinitas, ita ut sint inexcusabiles, quia cùm Deum cognovissent, non tanquam Deum glorificaverunt;* Que les choses invisibles de Dieu, mesme sa puissance eternelle et sa divinité, se voyent et se cognoissent par les creatures; et partant ils sont sans excuse, parce qu'ayant cogneu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme tel. Mais quant à l'article de la tres-saincte Trinité, il est tellement particulier aux chrestiens, que mesme le peuple hebrieu n'en avoit pas pour la pluspart cognoissance expresse, non que jamais les payens y soient arrivez, ce qui a occasionné S. Hierosme à s'escrier, en l'epistre *ad Paulinum : Hoc doctus Plato nescivit, hoc eloquens Demosthenes ignoravit;* Le docte Platon ne l'a point sceu, et l'esloquent Demosthenes l'a ignoré. Sur cest article de la Trinité est fondée l'Incarnation, et sur l'Incarnation toute nostre salvation; sur cest article est fondée la mission du Sainct-Esprit, et sur icelle toute nostre justification. Voicy donc l'article des articles, de croire un Dieu en unité d'essence, et trinité de personnes : *Fides ergo catholica, hæc est, ut unum Deum, etc.* (Symb. Athanas.).

A ceste occasion, Nostre Seigneur premierement, puis son Eglise, en l'administration du sacrement fondamental, qui est le baptesme, nous met en avant ce sainct mystere par ces parolles : *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.* C'est pourquoy l'Eglise, sous le pape Damas, par l'exhortation de S. Hierosme, institua

qu'à la fin de chaque psalme, on chantast *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto, etc.* Et c'est pourquoy aussi, du tems de Charlemagne, s'eslevant plusieurs heresies contre la saincte Trinité, on institua ceste saincte feste particuliere pour la protestation de nostre foy. O comme nous devrions donc encore en ce tems miserable celebrer ceste saincte feste, et dire : *Gloria Patri, etc.!* Pensez-vous que nos adversaires se soient contentez de troubler l'Eglise? *Superbia eorum qui te oderunt ascendit semper* (Psal. 73); La superbe de ceux qui hayssent la verité va tousjours s'augmentant. *Sunt gradus ad impietatem, et nemo repente fit pessimus;* Il y a des degrez pour arriver au comble de l'impieté, et on n'y va pas tout d'un coup. Les trinitaires sortis de l'eschole calvinienne sont-ils pas encore en la Transylvanie, n'ont-ils pas escrit, les uns avec Arius, les autres avec Sabellius? Un Valentin gentil, un Servet, un Faret, un Viret, ont du tout infecté ceste saincte doctrine, là où Calvin et Beze, faysant les fins, s'entremettent parmy. Si donc ceste feste a esté instituée pour tant et de si justes raysons, avec combien de devotion la devons-nous celebrer, maintenant que les causes de son institution sont renouvellées!

Gloria Patri, etc. Je treuve que nous pouvons souhaitter la gloire au Pere, au Fils, et au Sainct-Esprit, en deux façons, ou la gloire qui leur est naturelle et essentielle, ou l'exterieure et denominative. Premierement, Dieu le Pere, en l'abysme inexcogitable[1] de toute son eternité, plein de son infinie essence, bonté, beauté et perfection, se regardant soy-mesme avec son entendement tres-fecond, entendit et comprint si bien sa nature, qu'en une seule conception et apprehension il exprima toute sa grandeur, et ceste conception, ceste parolle, ce Verbe, ceste diction de son cœur fut un autre luy-mesme. Desjà de soy il estoit glorieux, il estoit toute la perfection divine : mais quoy! voicy sa gloire, c'est qu'il se void, il prend cognoissance de soy-mesme, et s'entendant, engendre son Fils tout esgal à luy-mesme : *Ex utero ante Luciferum genui te* (Psal. 109). *Hebraïce : Ex utero ante Auroram tibi ros nativitatis tuæ.* Isa. ult. : *Numquid ego, qui facio parere alios, non pariam? et qui generationem exteris tribuo, sterilis ero?* Ce Fils est la gloire du Pere, dont[2] il est appellé par S. Paul la splendeur de sa gloire, et la figure de sa substance : *Splendor gloriæ, et figura substantiæ ejus* (Hebr. 1).

O quelle gloire au Pere d'avoir un tel Fils! ô quelle gloire au Fils d'avoir un tel Pere! Le Fils a toute la mesme substance du Pere, le Pere luy communique toutes ses perfections. Pensez quelle gloire a un tres-bon Pere d'avoir un Fils qui luy ressemble parfaictement : mais s'il le ressembloit tant que ce fust un autre luy-mesme, ah! quelle consolation? J'ay veu des peres qui avoient quelque vertu; ô combien ils estoient consolez d'avoir des enfans vertueux! etc.

C'est ceste gloire qui merite d'estre celebrée à jamais : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto, etc.* Mais oultre cela, le Pere voyant son Fils, et le Fils voyant par soy-mesme son Pere, quelle

[1] Qu'on ne peut imaginer. — [2] D'où.

exuberance de joye? Le Pere et le Fils voyent qu'ils sont reciproquement dignes d'un amour infiny, ils voyent qu'ils ont la volonté proportionnée à l'object, ils s'ayment l'un l'autre autant qu'ils le meritent, ils s'ayment souverainement, infiniment et divinement, et cest amour supresme qui les lye ainsi l'un à l'autre, procedant du regard qu'ils ont l'un à l'autre, est une troisiesme personne divine esgale à eux, consubstantielle à eux, infinie, eternelle et independante comme eux, qui est le Sainct-Esprit, l'amour et l'unité du Pere et du Fils, et le terme sans terme de leur mutuelle complaysance et des emanations eternelles.

Chantons donc : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto, etc.* Je sçay bien que vous n'entendez pas ce mystere, ny moy aussi; mais il me suffit que nous le croyions d'autant mieux, et ce que j'en ay dit n'est pour autre fin que pour vous le representer davantage, et vous ayder à le croire plus distinctement. Il y a certains exemples qui nous pourroient ayder à en concevoir quelque chose, mais il y a tant à redire que, sans nous amuser à autre chose, nous nous contenterons de sçavoir que c'est la foy catholique, *Ut unum Deum in Trinitate, et Trinitatem in unitate veneremur* (Symb. Athanas.); Que nous venerions et adorions Dieu en Trinité, et une Trinité en unité. Nous chanterons tousjours : *Gloria Patri*, d'autant plus encore que Calvin et Beze, et leurs heresies, veulent que toutes les trois personnes ayent leur divinité de soy, et non par communication, qui est un blaspheme estrange; car ainsi il n'y auroit ny Fils ny Sainct-Esprit. *Superbia eorum qui te oderunt ascendit semper;* La superbe de ceux qui vous hayssent monte tousjours. Au contraire, les catholiques persistent à dire : *Deum de Deo, lumen de lumine;* Dieu de Dieu, lumiere de lumiere, et : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto. Gloria*, en singulier, en parlant des trois, pour ce que ces trois personnes ont la mesme gloire; *Patri, et Filio*, pour ce que, combien qu'en ces deux personnes soient un seul et mesme Dieu, et que le Pere regarde son Fils comme un autre luy-mesme, il y a neantmoins ceste distinction que le Pere a la divinité par luy-mesme, et le Fils par la communication du Pere, et sans cela, ny l'un ne seroit Pere, ny l'autre ne seroit Fils, ains ces deux noms seroient des noms feints et sans fondement; et tout de mesme, *Spiritui Sancto*, qui signifie un respir d'amour reciproque et mutuel, pour signifier que le Pere et le Fils, se regardant et s'aymant mutuellement, produisent ceste troisiesme personne par ce regard et cest amour reciproque.

L'autre blaspheme, c'est qu'ils ne veulent recevoir le nom de Trinité, et leur rayson est, d'autant que Trinité ne veut dire que les personnes, la personne ne veut dire que residence et proprieté, residence et proprieté n'est pas Dieu. Oultre plus, disent-ils, ce n'est pas bien parler latin. O malheur de nostre aage! ô vanité! ô arrogance de l'esprit humain, qui entreprend de disputer des veritez si relevées par de si foibles raysons! Ce mot de *personnes*, ô calvinistes, signifie bien plus que vous ne dites, et les docteurs sçavent que *personne* est le suppost d'une nature intelligente, que c'en est le proprietaire et le possesseur : tellement qu'une personne divine, c'est celuy qui possede, et a en propre la nature divine. Et quant à

ceste belle objection, que ce mot n'est pas latin, ignorez-vous encore que quand il a pleu à Dieu, en l'excez de son amour, nous descouvrir de nouvelles veritez, il a fallu chercher de nouveaux mots pour les exprimer? ignorez-vous que les mots sont faits pour les choses, et non les choses pour les mots, et qu'il se faut bien garder d'assubjettir les choses aux parolles, et beaucoup plus de renoncer aux choses les plus sainctes et les plus divines, pour ne pas rencontrer dans le langage usité parmy les Romains des dictions qui les signifient? Suivant ceste maxime de vostre eschole, il faudroit encore rejetter le mystere fondamental de nostre salut, l'Incarnation du Verbe eternel, pour ce que ce mot d'*incarnation* ne se treuve point dans le pur latin. O mal-heureux et infortunez docteurs, qui ayment mieux estre latins que chrestiens! C'est une des ruses du diable, qui, sous couleur de quelque plus grande pureté de latin, tend à nous enlever la creance des premiers et plus importans mysteres de nostre saincte religion. Les Ariens firent semblable traict, au rapport d'Epiphane, en leurs heresies, dont les uns ne demandoient qu'un *iota*, les autres, comme l'evesque Ancyritin, demandoient qu'on rayast tous les mots qui n'estoient de l'Escriture; c'est chose digne d'estre deplorée de voir leurs blasphemes : *Vana loquuti sunt unusquisque ad proximum suum....., Linguis suis dolose agebant; judica illos Deus* (Psal. 11 et 5).

Sainct Jean Damascene, en son livre troisiesme de la *Theologie*, raconte une histoire pour authoriser l'invocation de la Saincte-Trinité : il dit qu'à Constantinople, sous Proclus, archevesque, advinrent plusieurs signes de la juste cholere de Dieu, et comme le peuple estoit en priere, un enfant fut ravy, et dans son ravissement les anges luy enseignerent ce cantiqne : *Sanctus Deus, sanctus fortis, sanctus immortalis, miserere nobis;* Dieu sainct, sainct fort, sainct immortel, ayez pitié de nous. Cest enfant revenu à soy, et ayant raconté ce qu'il venoit d'apprendre, tout le peuple se print à chanter ce mesme cantique, et par ce moyen appaysa l'ire de Dieu, et destourna les malheurs dont il estoit menacé. Ne laissons donc pas de chanter : *Pater de cœlis Deus, miserere nobis;* ne laissons pas de dire que les trois personnes sont adorables et sur-adorables pour la gloire essentielle et interieure, et pour la gloire exterieure et attribuée.

On appelle la gloire appropriée celle qui vient à Dieu, non de ses ouvrage interieurs, mais exterieurs, ainsi que David dit : *Cœli enarrant gloriam Dei, etc.* (Psal. 18); Les cieux racontent la gloire de Dieu..., et comme dit S. Paul : Faites tout pour la gloire de Dieu : *Omnia in gloriam Dei facite* (I. Cor. 10). C'est lorsque nous procurons que Dieu soit glorifié : *Ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum* (Matth. 5).

Quant à la gloire essentielle, il n'y a personne qui la puisse alterer, pource que Dieu dit : *Ego sum qui sum, Gloriam meam alteri non dabo* (Exod. 3 et Is. 42); Je suis celuy qui suis, je ne donneray point ma gloire à un autre : et c'est principalement de ceste gloire que nous entendons : *Gloria Patri, etc.*, non la luy desirant comme chose absente, mais nous resjouyssant en icelle.

Mais quant à l'exterieure, elle peut estre augmentée par nos bonnes actions : *Glorificate et portate Deum in corpore vestro*, dit S. Paul (I. Cor. 6); Glorifiez et portez Dieu en vostre corps, et en ceste façon, lorsque nous disons : *Gloria Patri, etc.*, nous disons tout autant comme : *Fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra;* Vostre volonté soit faite en la terre comme au ciel. *Afferte Domino gloriam et honorem, afferte Domino gloriam nomini ejus, adorate Dominum in atrio sancto ejus* (Psal. 28); Rendez gloire et honneur à Dieu, rendez gloire à son nom, adorez-le en son sainct temple. S. Paul se plaint des philosophes gentils, lesquels, ayant cogneu Dieu, ne l'ont pas glorifié comme tel, et ne luy ont pas rendu graces, mais se sont evanouis en leurs pensées; et leur entendement, destitué de la vraye cognoissance, a esté remply de tenebres : car se disant estre sages, ils sont devenus fols, et ont changé la gloire de Dieu incorruptible en la ressemblance de l'homme corruptible : *Quia cùm Deum cognovissent, non tanquam Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt, sed evanuerunt in cogitationibus suis, et obscuratum est insipiens cor eorum; dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt, et mutaverunt gloriam incorruptibilis Dei in similitudinem imaginis corruptibilis hominis* (Rom. 1). Helas, il y en a plusieurs parmi les chrestiens qui ressemblent à ces philosophes; qui sont froids, lasches et n'affectionnent point l'honneur deu à Dieu et à ses serviteurs. Or, celuy qui est ainsi disposé ne peut dire comme il faut : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto, etc.*

Ceste gloire est exterieure, et se peut entendre de deux sortes; car, pour tous les biens, nous devons rendre gloire au Pere, au Fils, et au Sainct-Esprit, mais particulierement pour la mort de Nostre Seigneur, et le benefice de la redemption, pour ce que : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* (Joan. 3); Dieu a tant aymé le monde, qu'il luy a donné son Fils unique. *Sic Deus*, Dieu, voilà le Pere; *Dilexit*, A tant aymé, voilà le Sainct-Esprit; *Ut Filium suum unigenitum*, Qu'il a donné son Fils unique, voilà le Fils. Donc : *Gloria Patri qui dedit, et Filio, qui datus est, et Spiritui Sancto, per quem datus est;* Gloire soit au Pere qui a donné, et au Fils qui a esté donné, et au Sainct-Esprit par qui il a esté donné.

Nous devons glorifier toutes les trois personnes, et nous les devons glorifier par la personne du Verbe incarné, et particulierement par sa passion, laquelle il appelle sa gloire en S. Jean 7 : *Nondum enim erat Spiritus datus, quia nondum erat Jesus glorificatus;* Le Sainct-Esprit n'avoit pas encore esté donné, parce que Jesus-Christ n'estoit pas encore glorifié; car ainsi l'interpretent S. Jean Chrysostome et Euthymius, et formellement S. Hierosme en l'epistre *Ad Hedibiam*, q. 9, là où il monstre pourquoy il l'appelle sa glorication, et enfin il conclud : *Gloria Salvatoris est patibulum triumphantis;* Le gibet de la croix est la gloire du Sauveur, où il s'est rendu triomphateur. *Qui gloriatur, in Domino glorietur* (Galat. 6; I. Cor. 1); Que celuy qui se veut glorifier se glorifie au Seigneur. Il explique aux Galates : *Absit mihi gloriari, nisi in cruce Domini Jesu Christi* (Galat. 6); Jà n'advienne que je me glorifie, sinon en la croix de Jesus-Christ.

Maintenant permettez-moy que j'use familierement de vostre au ditoire. Nous devons glorifier Dieu par la passion de son Fils ; o ceste passion n'est plus presente pour rendre gloire à Dieu pa icelle, il faut donc recourir à sa memoire.

Nous treuvons deux sortes de memoire de la passion de Jesus-Christ en l'Eglise, l'une vivante, l'autre morte. La memoire vivante de la passion de Jesus-Christ est l'Eucharistie : *Glorificate, et portate Deum in corpore vestro* (I. Cor. 6) ; Glorifiez, et portez Dieu en vostre corps. *Manducaverunt et adoraverunt* (Psal. 21) ; Ils ont mangé et adoré, etc. La memoire morte est le sacré signe de la croix : ce sont encore les precieuses reliques des saincts qui ont souffert en leurs corps, comme dit l'Apostre S. Paul, ce qui reste des souffrances de Jesus-Christ, etc.

DIEU SOIT BENY. — VIVE JESUS !

I. SERMON POUR LA VERITÉ DU S. SACREMENT DE L'AUTEL.

Caro mea verè est cibus.
Ma chair est vrayement viande. (*Joan.* 6.)

La verité est si belle et si excellente en elle-mesme, qu'estant clairement et naïfvement mise à la vuë de nostre entendement, il n'est pas possible qu'il ne l'embrasse avec un amour et playsir extresme. C'est son object, disent les peripateticiens ; c'est sa viande [1], disent les platoniciens ; c'est sa perfection, disent-ils tous ensemble avec nos sacrez theologiens. Toute la terre invoque et souhaitte la verité, le ciel la benit ; toutes choses sont esbranlées par sa force, disoit le sage Zorobabel, qui, pour cest apophtegme, fut reputé le plus judicieux de tous les Persans et Medois. Que si cela se peut dire de toute sorte de verité, combien plus, je vous supplie, mes chers freres, de la verité qui est la premiere et la plus excellente de toutes ; je dy de la verité chrestienne, au prix de laquelle toutes les autres veritez ne sont presque pas tant veritez que vanitez : verité plus belle que ne fut oncques [2] ceste fameuse Helene, pour la beauté de laquelle moururent tant de Grecs et de Troyens, dit S. Augustin, puisque pour l'amour d'icelle sont morts infiniment plus de gens d'honneur et de martyrs tres-saincts? Elle est plus desirable que l'or et la topaze, plus douce que le sucre et le miel ; elle resjouyt l'esprit, et esclaire les yeux, comme chante David (Psal. 18). C'est pour ceste rayson que desirant, en ces sermons suivans, preuver la verité du tres-sainct Sacrement de l'autel, j'ay creu que je ne pouvois mieux commencer, mes tres-chers freres, que vous faysant voir clairement et distinctement la veritable doctrine de l'Eglise, doctrine si claire et si souëfve [3], que vos entendemens, au premier regard de sa beauté, la recevront, je m'asseure, avec un amour et playsir incroyable, et la recognoistront assez à son propre maintien et à sa grace, pour estre fille de

[1] *Viande*, ce dont on vit. — [2] Jamais. — [3] Suave.

Dieu, sortie de sa bouche, et conceuë au sein de son infinie sagesse. Mais aussi, si aupres d'icelle je vous fay voir la face du mensonge contraire, je ne doubte nullement que la laydeur incroyable de celuy-cy ne vous fasse beaucoup plus admirer et cherir la beauté de celle-là. C'est en somme ce que je pretens faire en ce premier sermon : proposer la verité fort clairement, et, pour la mieux faire paroistre, poser aupres d'elle les mensonges qui luy sont opposez. Tenez vos yeux ouverts, ô chrestiens, voyez ceste belle verité autant desirable que nulle autre qui soit en l'Evangile, mais si grande et relevée, que ny vous ny moy n'en sçaurions soustenir l'esclat, si celuy qui l'a revelée ne nous est propice. Implorons donc premierement son assistance par l'entremise de sa tres-saincte Mere, que nous saluërons à l'accoustumée, disant : *Ave*, *Maria*.

Un corps [1] ne peut-estre mangé, s'il n'est en quelque façon present à celuy qui le mange, et ne peut estre mangé, sinon en la façon de laquelle il est present à celuy qui le mange. Nul, comme je pense, ne peut nyer ceste verité, puisque la manducation est une application et unyon de la viande à celuy qui la mange, extresmement intime et tres-estroicte, jusques à faire qu'enfin la viande se convertit en celuy qui la mange, ou la convertit en soy. Il faut bien donc qu'elle luy soit presente, et ne se peut entendre qu'une viande soit mangée qu'autant qu'elle entre et s'unit à celuy qui la mange. Or je treuve que, parlant generalement, un corps ne peut estre present, ny estre appliqué ou conjoinct à un autre, ny par consequent estre mangé qu'en trois sortes : reellement et non spirituellement; spirituellement et non reellement; reellement et spirituellement tout ensemble. La premiere sorte est reelle, mais grossiere, naturelle et charnelle. La seconde est spirituelle, metaphorique et peu veritable. La troisiesme est autant reelle que la premiere, autant spirituelle que la seconde; elle est plus admirable que la premiere et que la seconde. Considerons cecy plus particulierement, et voyons quelles des trois façons est plus convenable à la presence et manducation du corps de Nostre Seigneur au tres-sainct Sacrement.

Je dy donc premierement qu'un corps peut estre present à un autre, et par consequent estre mangé reellement et non spirituellement; mais naturellement et charnellement. Cecy est sans difficulté : ainsi mon corps est present à ceste chaire, et les vostres à vos sieges. Mes freres, c'est reellement, car c'est la propre essence et substance de nos corps qui y est; mais c'est charnellement, car c'est avec toutes les qualitez naturelles de nostre chair, la pesanteur, espaisseur, mortalité, obscurité, et semblables marques de nostre misere et propre nature : c'est la façon ordinaire et naturelle de la presence de nos corps, et de tous les corps de ce bas monde, selon laquelle aussi peuvent-ils estre mangez. Ainsi le fut le corps de Jezabel par les chiens; car ils le mangerent reellement et de fait, et charnellement aussi; car ils le dechirerent comme estant corruptible; ils le traisnerent çà et là comme estant pesant; ils le

[1] On verra par le sermon suivant que celui-ci est incomplet.

mordirent comme estant espais, et enfin ne plus ne moins qu'une chair de cheval ou de bœuf. Ainsi furent mangez par les lyons reellement et charnellement les gens que le roy d'Assyrie avoit amenez pour peupler la Samarie, et les enfans qui injurierent Helisée par les ours. Ainsi les Anthropophages des Indes s'entre-mangent les uns les autres reellement et de fait, et quant et quant[1] charnellement, comme s'ils mangeoient la chair des moutons et des veaux. Et de mesme les deux femmes samaritaines, pressées de la famine par le siege, mangerent reellement et charnellement l'un de leurs enfans, le deschirant à belles dents, et remplissant leur estomach et leur ventre de la chair qui en estoit sortie. C'est bien assez pour ce poinct : je croy que vous m'avez entendu, puisque je ne vous parle que d'une façon de presence et de manducation ordinaire, naturelle et charnelle.

Maintenant, mes freres, il faut que je vous die que les Capharnaïtes (Cypr. *de Cœna;* Aug. *tr.* 27 *in Joan., et lib.* 10, *de Civ.*, 24) ayant ouï que nostre Redempteur avoit si souvent inculqué et repliqué en un sermon qu'il leur faysoit, qu'il falloit manger sa chair et boire son sang, que sa chair estoit vrayement viande, que le pain qu'il donneroit estoit sa chair pour la vie du monde, ils creurent qu'il voulust donner sa chair en ceste premiere sorte, c'est-à-dire, reellement, car ses parolles estoient si preignantes qu'ils n'en pouvoient doubter; mais charnellement, car ils pensoient qu'il la voulust donner morte par pieces et morceaux, grossiere, obscure, espaisse, corruptible, pesante, palpable, visible, et que par consequent il falloit qu'ils la deschirassent et maschassent comme les anthropophages ou mange-gens, cannibales et margajas, qui s'entre-mangent les uns les autres, comme l'on mange la chair des moutons et brebis. Et partant, tout estonnez de ceste promesse, ils disoient entre eux : Comme peut cestuy-cy nous donner sa chair à manger? et voyant qu'il persistoit à les en asseurer, mesme avec son plus grand serment, ils adjousterent : Ce propos est dur, et qui le peut ouyr? Ils appellent les parolles de Nostre Seigneur dures, c'est-à-dire, aspres, dures, estranges, cruës, parce qu'entendant que Nostre Seigneur leur voulust faire manger sa chair et boire son sang charnellement, et selon l'estre naturel et ordinaire de la chair et du sang, à la verité, cela leur sembloit fort crud, barbare et extravagant. Et à qui est-ce que les cheveux ne dresseroient d'horreur, et que la chair ne frisonneroit, s'il luy falloit manger un corps humain, et boire le sang d'un homme? Mais d'autant plus cela pouvoit sembler fort cruel aux auditeurs de Nostre Seigneur, que luy et eux aussi estoient Juifs de nation et de religion.

Or entre les Juifs, la chair humaine estoit tellement hors d'usage, que mesme en touchant un corps mort, on estoit contaminé[2] et souillé devant le monde; et quant au sang, il estoit tellement prohibé, que mesme il n'estoit pas loysible, selon la loy, de manger de celuy des bestes. Quelle merveille donc, si ces pauvres gens, oyant que Nostre Seigneur vouloit donner sa chair et son sang pour viande

[1] En même temps. — [2] Entaché.

et breuvage, s'en estonnerent si fort, estimant qu'il la voulust donner toute morte, et en sa propre forme et condition naturelle et charnelle? Intelligence trop grossiere à la verité, et qui procedoit d'une grande lourdise[1].

De ceste mesme sorte de manducation grossiere et charnelle furent accusez les anciens chrestiens par les payens atheïstes, et je vous supplie, mes chers freres, de remarquer cecy. La primitive Eglise, esparse sur toute la face de la terre, faysoit une profession si ouverte parmy ses enfans, de manger reellement le corps du Fils de Dieu, et de boire son sang, que les parolles avec lesquelles elle le desclaroit estant veneues aux oreilles des payens, et autres ennemys du Sauveur, ils en prenoient occasion de calomnier les chrestiens, et les accuser de l'anthropophagie, c'est-à-dire, de manger les petits enfans, les esgorger et deschirer à belles dents; et disoient qu'en leur sacrement et mysteres ils faysoient leur festin de chair humaine à la cyclopique : *Dicimur*, dit Tertullien en son Apologetique, *sceleratissimi de sacramento infanticidii, et pabulo inde;* On nous appelle tres-criminels, dit-il, du sacrement de l'homicide des enfans et du repas qui s'en fait. Et de fait Pline second, en l'epistre qu'il escrit à Trajan, et qui est citée par Tertullien, monstre bien que les chrestiens avoient esté accusez de ce crime; car il les en descharge, s'il est bien consideré. Ceste calomnie dura jusqu'au tems de Minutius Felix, qui recite les parolles d'un certain Cecilius, lequel en accusoit encore les chrestiens : accusation fort estrange à la verité, mais de laquelle la fausseté est aucunement excusable en ces anciens ennemys de l'Eglise; car nos anciens Peres confessoient ouvertement qu'ils mangeoient le corps de Nostre Seigneur, et les sacrées Escritures le desclarent si ouvertement, que les payens, ou entre-escoutant les chrestiens parler, ou entre-voyant les Escritures, ne pouvoient ignorer que l'Eglise n'eust ceste croyance. Mais d'ailleurs, d'atteindre à la cognoissance de ceste manducation reelle, cela estoit hors de leur pouvoir; car c'est la seule foy qui l'enseigne : et oultre cela nos chrestiens se tenoient si serrez et couverts en la celebration de ce mystere, que mesme ils ne permettoient pas aux catechumenes de le voir, si que les payens, oyant dire absolument que les chrestiens mangeoient la chair du Fils de Dieu, et ne sçachant ny pouvant deviner que ce fust autrement qu'avec une façon charnelle, ils accusoient les chrestiens d'un crime d'anthropophagie[2].

Mais qui peut treuver ceste accusation en ce tems, auquel l'impudence a bien osé passer si avant que de reprendre ceste mesme calomnie pour en deshonnorer les catholiques? Et qui ont esté ces impudens? me direz-vous. O peuple! des personnes baptisées, nourries et instruictes en l'Eglise de Dieu, qui ont mille fois ouy et veu la celebration de la saincte Eucharistie, et cent fois peut-estre

[1] Lourdeur d'esprit.

[2] L'Eglise, comme on le voit en lisant les Pères, s'abstint pendant plusieurs siècles d'expliquer publiquement la manducation Eucharistique, mystère trop extraordinaire, nous dirions *trop divin*, pour les esprits grossiers du paganisme : *Non potestis portare modo.*

y ont participé; et apres tout cela, s'estant separez de la saincte compaignie des fidelles pour faire des sectes à part, ne laissent pas de nous faire des argumens sur ceste calomnie, aussi asseurement comme s'ils estoient tout-à-fait ignorans de nostre creance. Combien de fois nous objectent-ils que si nous mangeons reellement le corps de Nostre Seigneur, donc il faut que nous deschirions, maschions et rongions, et de là ils passent à des argumens si insolens et extravagans, qu'il n'est pas possible de plus. Mais y a-t-il jamais eu en l'heresie effronterie plus arrogante que celle-là?

Or enfin, tout cela n'est que calomnie; vous le sçavez bien, mes tres-chers freres. Non, jamais cela ne fut dit ny pensé par Nostre Seigneur, que l'on mangeroit sa chair charnellement, grossierement, et comme l'on mange les chairs mortes et perissables. Et les Capharnaïtes, qui l'entendirent comme cela, estoient des pauvres gens et qui n'avoient pas bien consideré les parolles de Nostre Seigneur, lesquelles ne peuvent nullement estre tirées à ce sens. Car oyez Nostre Seigneur; il dit : Ma chair est vrayement viande, mais qui mange ma chair, il a la vie eternelle; que s'il n'avoit dit que cela, l'interpretation des Capharnaïtes eust eu quelque apparence, puisqu'il ne parloit que de la chair simplement. Mais quoy! n'exprime-t-il pas assez son intention, quand il dit en ce mesme discours : *Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel?* Voyez-vous pas qu'il ne parle pas d'une viande morte, mais vivante? or elle ne seroit pas vivante si elle estoit deschirée, rompue et mise en morceaux. *Qui me mange*, dit-il, *vivra pour l'amour de moy*. Il ne veut donc pas donner sa chair morte, ny seule; mais se veut donner tout entierement. Or il ne se donneroit pas soy-mesme tout entierement, s'il ne donnoit que sa chair seule et morte. Mais surtout, Nostre Seigneur avoit rejetté disertement ceste intelligence grossiere et toute charnelle par ces parolles : *Spiritus est qui vivificat, caro non prodest quidquam; verba quæ loquutus sum vobis spiritus et vita sunt;* C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne profitte de rien, les parolles que je vous ay dites sont esprit et vie. Parolles sainctes, parolles divines, parolles infiniment excellentes et propres à deraciner ceste lourde et grossiere intelligence de la manducation charnelle du corps de Nostre Seigneur, et ce par deux beaux moyens que nos anciens Peres en ont doctement tirez et deduicts. Et comment donc, dit S. Chrysostome : la chair ne profitte de rien? ne parle-t-il pas de sa chair mesme? Jà n'advienne; mais il parle des personnes qui entendent charnellement. En ces pensées, dit S. Cyprien, la chair et le sang ne profittent de rien, ny le sens charnel ne peut penetrer l'intelligence d'une si grande profondité, si la foy n'y survient : *Nec carnalis sensus ad intellectum tanta profunditatis penetrat, nisi fides accedit, etc.*

DIEU SOIT BENY. — VIVE JESUS!

AUTRE SERMON POUR LA VERITÉ DU S. SACREMENT DE L'AUTEL.

Je vous disois dimanche, mes tres-chers auditeurs, que toutes les difficultez que nos adversaires mettent en la creance de la realité du corps et sang de Nostre Seigneur au tres-sainct Sacrement, se peuvent reduire à ces deux doubtes, que firent les Juifs et les disciples à Jesus-Christ Nostre Seigneur, quand il leur enseignoit la verité de cest article, en S. Jean 6. L'un estoit : *Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum?* Comment se peut-il faire qu'il nous donne sa chair à manger? l'autre estoit : *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire?* Ceste parolle est bien rude, qui est-ce qui la peut entendre? Car toutes les oppositions qu'on nous fait tendent là, ou que ceste realité n'a peu estre instituée et faite, ou qu'il n'a pas esté convenable. Et semble que tous les lieux qu'ils sont allez recherchant en l'Escriture ne leur servent que d'une confirmation pour ces deux doubtes. Or je commençay à preuver que Dieu le pouvoit, tant par la commune regle de sa toute-puissance, que par des preuves particulieres touchant la pluralité des lieux d'un mesme corps. Puis je commenceray à vous monstrer que la façon en laquelle Nostre Seigneur estoit en ce sacrement, n'estoit aucunement dure ny horrible, ains tres-souëfve et gracieuse.

Maintenant, en la poursuitte de ce mesme discours, je monstreray 1° qu'il n'y a nulle impossibilité en ce sainct Sacrement, qu'un corps soit en un lieu sans y occuper place, et garder ceste extension exterieure que nous voyons estre naturellement és autres corps. 2° Que la transsubstantiation n'est aucunement impossible, ains tres-veritable en ce sacrement. 3° Je deduiray de tout ce que j'ay dit l'adoration de ce sainct Sacrement. O Seigneur, je louëray de tout mon cœur vostre toute-puissance, pourveu que vous ouvriez mes levres à vos loüanges; j'adoreray vostre Majesté au sainct Sacrement, pourveu que vous teniez tousjours vos parolles en mon cœur : car vos parolles m'instruiront que vous y estes homme-Dieu reellement et veritablement, et que ceste vostre presence n'est non plus impossible à vostre volonté, quoy qu'incomprehensible à nos foibles entendemens, que le reste de vos œuvres admirables. Afin que ceste priere soit receuë de sa divine bonté, joignons-y l'intercession de Nostre-Dame : *Ave, Maria.*

Nous demeurasmes donc bien asseurez qu'un corps peut estre en plusieurs lieux par l'obeyssance qu'il fait au commandement de son Dieu tout-puissant, auquel il n'y a rien d'impossible. Je dy maintenant qu'un corps peut estre en un lieu sans y occuper aucune place, sans y estre veu, sans y estre touché ny aperceu. Vous avez peut-estre besoin d'entendre pour la pluspart le fond de ceste difficulté. Escoutez un peu attentivement, et je me desclareray bien ouvertement.

Quand une chose est en un lieu, nous avons accoustumé de con-

cevoir en icelle deux choses, deux qualitez, deux appartenances.

L'une c'est la presence, c'est-à-dire, que la chose estant en un lieu, y soit presente, et ceste qualité n'est autre qu'estre en un lieu, de façon qu'estre present en un lieu n'est autre, sinon y estre; estre absent, c'est n'y estre pas.

L'autre qualité que nous concevons estre en la chose qui est en quelque lieu, c'est qu'elle y occupe une place, c'est-à-dire, qu'elle y soit tellement, que là où elle est nulle autre chose y puisse estre avec elle. Elle remplit tellement le lieu où elle est, qu'autre chose n'y puisse avoir lieu.

Ces deux conditions, à nostre grossiere façon de penser, nous semblent estre tellement lyées l'une avec l'autre, qu'elles ne peuvent estre aucunement separées. Et nous est bien advis que quand une chose est en un lieu, elle y occupe place, et partant qu'une autre chose n'y peut estre avec elle.

Or neantmoins la chose n'est pas ainsi; car il y a grande difference entre estre present et occuper, de façon que l'un peut bien estre sans l'autre : je veux dire qu'une chose peut estre tres-parfaictement presente en un lieu sans y occuper lieu; ains les choses, d'autant que plus parfaictement elles sont presentes à quelque lieu, moins elles y occupent de place, de quoy les exemples vous feront foy.

La majesté de Dieu est tellement par tout, que sainct Paul a dit: *Non longe est ab unoquoque nostrum : in ipso enim vivimus movemur et sumus* (Act. 17). Ce qu'il disoit aux Atheniens au propos du Dieu incogneu.

Et comme je vous disois dernierement de David : *Si ascendero in cœlum, tu illic es; si descendero in infernum, ades* (Psal. 138). Or, quoy qu'il soit present à toutes choses, si est-ce qu'il n'occupe aucun lieu ou place. Ainsi les anges n'occupent aucune place en eux, de façon que des legions entieres de diables se sont treuvées en un corps. La presence donc peut estre sans l'occupation de lieu, et l'est ordinairement és esprits.

Mais és choses corporelles, ordinairement la presence d'une chose n'est pas sans occupation de place.

Et voicy maintenant la difficulté ouverte entre nous et nos adversaires; car nous disons que comme la presence est ordinairement separée de l'occupation de lieu és choses spirituelles, aussi le peut-elle estre és choses corporelles par la toute-puissance de Dieu. Ils le nyent, et nous le preuvons, et nostre premiere preuve se prend de ce que nous disions dimanche, comme reciproquement ce que nous preuvions dimanche se peut preuver par ce que nous dirons maintenant, estant la nature des veritez de s'entre-aider l'une l'autre.

1° Nous disions dimanche, et le preuvasmes suffisamment [1], qu'un seul corps peut estre en deux lieux; donc deux corps peuvent estre en un lieu, ny ayant non plus de difficulté que deux corps n'ayent qu'un lieu, que de dire que deux lieux n'ayent qu'un mesme corps.

[1] C'est cette preuve qui manque dans le sermon précédent : elle en faisait la première partie.

Facilius est camelum per forarem acus transire, quàm divitem intrare in regnum cœlorum. His auditis discipuli mirabantur valde, dicentes : Quis ergo poterit salvus esse? Et eos respiciens Jesus, dixit eis : Hoc apud homines impossibile est, apud Deum omnia possibilia sunt (Matth. 19; Marc. 10; Luc. 18). Comment se pourroit-il faire qu'un chameau entrast par le trou d'une esguille, sinon qu'il n'y occupast point de place? un si grand animal estre comprins en un si petit lieu, n'est-ce pas un bel exemple à nostre propos? Je sçay bien qu'il y en a eu qu'ils l'ont entendu d'une corde de chanvre, qu'on appelle cable; mais tous les Peres l'entendent de cest animal. Voyez-vous? il dit que tout cela est impossible aux hommes : mais ny cela, ny autre chose n'est impossible à Dieu. Et s'il n'est impossible de mettre un si grand corps en un si petit lieu, pourquoy sera-t-il impossible qu'il mette un corps humain glorifié en l'hostie et en la moindre partie d'icelle?

En sainct Jean 20, Nostre Seigneur, le jour de sa resurrection, vint les portes fermées au milieu des disciples, et fut là au milieu d'eux, et leur dit : *Pax vobis.* OEcolampade dit qu'il entra par les fenestres; Calvin, qu'il ouvrit et resera[1], ou qu'il aneantit les portes, et tout à coup les recrea. Pierre Martyr[2] dit qu'il entra par quelque ouverture, ou qu'il rendit rares les portes, ou qu'il les fit ceder. Je proteste, mes freres, que ces gloses et interpretations ne sont point en l'Escriture. Ah! mon Dieu, que ce que l'esprit humain hayt est bien hay! qu'est-ce qu'il ne va rechercher pour s'excuser? Voyez en sainct Luc 24, comme ses disciples s'esmerveillerent de ceste soudaine apparition, et voyant les portes bien fermées, ils pensoient voir un esprit, comme nos adversaires, lesquels quand on leur dit que Nostre Seigneur n'occupe point de lieu, ils pensent que ce ne soit pas son corps. Non, non, c'est son corps, ce n'est pas une contenance spirituelle; c'est son vray corps, mais spiritualisé.

Si les bons anciens eussent pensé que ces eschappatoires eussent esté solides, ils s'en fussent servis contre les Marcionites, qui objectoient ce passage de S. Jean, pour preuver que le corps de Nostre Seigneur estoit fantastique, comme le tesmoigne S. Cyrille sur ce lieu; mais jamais aucune attaque ne leur fit reculer d'un pas : ils voulurent maintenir en tout et par tout le sens naïf et simple de l'Escriture.

Mais quoy, ô mon Dieu, ô mon Sauveur, ô mon Maistre! permettez-moy que je parle de la premiere entrée que vous fistes en ce monde, en laquelle non vous, mais les anges pour vous, vous voyant parmy les hommes petit enfant, pauvret, nud et pleurant, chanterent : *Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis* (Luc. 2). En ceste entrée, Seigneur, comment comparustes-vous au milieu des hommes? sans doubte que vous y entrastes, la porte virginale de Nostre-Dame vostre saincte Mere estant tres-bien fermée; car elle fut Vierge en l'enfantement et apres : jamais il n'y eut aucune corruption ny en sa tres-saincte ame, ny en son corps. Voyez-vous, mes freres? Nostre Seigneur,

[1] Referma. — [2] Pierre Vermigly, dit Martyr.

avec son vray corps, sort hors du ventre de sa mere sans aucune fraction ny corruption de sa virginité; ne falloit-il pas donc que ce fust sans occuper place, et qu'il passast par ce corps virginal par penetration de dimension? A Dieu ne playse que je die ce que nos adversaires respondent en cest endroict. C'est chose hors de respect : à quelque prix que ce soit, ils veulent que ce qu'ils ont dit une fois soit vray; ils ayment mieux blesser la virginité de la Mere de Dieu, que confesser leur faute. Certes, Jovinien a esté tenu pour heretique, entr'autres, pour avoir dit que Nostre-Dame avoit perdu sa virginité en enfantant son Fils. Isaye, au 7e chapitre, dit et proteste que la Mere de Dieu seroit Vierge, non-seulement concevant, mais enfantant : *Ecce Virgo concipiet et pariet;* et en nostre symbole : *Natus ex Maria Virgine.*

Quoy! Nostre Seigneur ne sort-il pas du sepulchre fermé? sans doubte (Matth. 28; Marc. 16), l'ange leva la pierre apres que Nostre Seigneur fut ressuscité; donc il sortit à travers la pierre sans y occuper aucune place.

Voudriez-vous bien, messieurs, que je me servisse du tesmoignage de S. Augustin au vingt-deuxiesme livre de la *Cité de Dieu*, chapitre 18? Là il est dit que Petronie eut un anneau d'un certain Juif, où il y avoit une pierre pour la guerir de certaine maladie qu'elle avoit : l'anneau estoit tres-bien lyé et attaché à un lyen bien fort et ferme; elle s'en va au sepulchre de S. Estienne afin que la guerison ne fust attribuée à l'anneau du Juif; incontinent l'anneau tombe aux pieds de ceste femme sans estre rompu, ny le lyen desnoué ou rompu : ainsi, dit S. Augustin, on doit croire Nostre Seigneur estre sorty du ventre virginal sans aucune rupture. Vous voyez donc comme un corps peut estre en un lieu sans y occuper place.

Nos adversaires ne sçavent que dire; ils voyent nos raysons bien establies sur l'Escriture, dans laquelle ils sont allez recherchant s'il y avoit rien qui pust servir à leur negation, et voyant qu'il n'y avoit rien, ils se sont jettez sur la philosophie, et ont voulu monstrer que cela estoit impossible. Si je voulois rapporter les raysons qu'alleguent Pierre Martyr et Calvin, je n'aurois jamais fait, quoy qu'il me seroit tres-aysé de leur respondre en philosophie, et à la scholastique; mais je n'ay que faire de me mettre sur la philosophie, quand j'ay la parolle de Dieu pour moy. Nostre Seigneur respond assez à tous ces argumens, quand il dit en S. Matthieu 19 : *Hoc apud homines impossibile est, apud Deum omnia possibilia sunt.* Vous n'entendez pas! O! il ne faut pas laisser de croire pour cela. Mais puisque vous voulez laisser l'Escriture pour la philosophie, je vous prie, dites-moy comme vous pouvez voir? car ou c'est par emission, ou par immission. Si c'est le premier, comme vostre œil peut-il contenir tant de choses, estant si petit? comme peut-il avoir tant de rayons qu'il en faut pour couvrir toute une montagne qu'il void tout à coup, et occuper l'espace de cinquante lieues de loin? le fil le plus deslyé du monde, en si grand espace, feroit un tres-gros peloton. Si c'est le second, comme peut recevoir vostre œil, qui est si petit, une representation de si grandes choses et si diverses?

Qu'ils me disent comme la lumiere corporelle penetre ainsi en un instant les cieux, l'air et l'eau; car, encore qu'elle n'ayt pas de substance, si est-ce qu'elle est corporelle.

Voylà, mes freres, la verité du faict. Nostre Seigneur est en l'Eucharistie sans y occuper place. Il y est les parties bien proportionnées ensemble, mais sans aucune proportion de place, parce qu'elles n'en occupent point.

On me dira : Comme se peut-il faire qu'il y soit invisible et impalpable? Cela est aysé; car, quand on voulut jetter Nostre Seigneur du sommet de la montagne, il passa à travers des Juifs sans estre ny veu ny apperceu : quand, apres la resurrection, il laissa ses disciples en Emmaüs, il disparut devant eux, et ne le virent plus, encore qu'auparavant ils le vissent et que leurs yeux fussent ouverts.

Il n'y a donc plus de difficultez de tous ces costez-là : un corps peut estre en deux lieux, ainsi qu'il appert par l'histoire de la Conversion de S. Paul[1]. Un corps peut estre en un lieu, sans y occuper place, ainsi qu'il appert par l'entrée de Nostre Seigneur les portes fermées, et par sa Nativité. Un corps peut estre en un lieu, sans qu'on le puisse voir, et cognoistre qu'il y soit, comme il appert par les exemples que je viens d'apporter.

Mais il y a encore une difficulté; car nos adversaires, ne voulant pas abandonner leur *quomodo*, demandent : Comme se peut-il faire qu'une chose qui estoit nagueres pain, soit maintenant la chair de Nostre Seigneur? Il se peut faire par un changement total de substance en substance, que l'on appelle fort proprement du mot *transsubstantiation*. Ceux qui ont suivy le party de Luther, pour combattre l'Eglise, ont opinion qu'en ce sacrement il n'y ayt point de changement au pain, ains que le pain y demeure, et neantmoins confessent que le vray corps de Nostre Seigneur y est[2]. Ceux qui suivent Calvin nyent le changement au pain, et quant et quant la realité du corps. Or l'Eglise, confessant la realité, dit le corps de Nostre Seigneur y estre reellement sans aucune substance du pain, laquelle a esté changée en la chair, etc. Pierre martyr, au livre contre Gardinerus, dispute fort et ferme contre ceste transsubstantiation, comme contre une chose impossible : mais je ne sçay en quoy ils treuvent ceste impossibilité; car, n'a-t-on pas veu la substance de l'eau changée en la substance du vin és nopces de Cana en Galilée? elle fut faite vin, en S. Jean, 2, et la femme de Loth en une statue de sel (Genes. 29). Mais voyez comme le diable mesme recognoist la transsubstantiation estre possible : *Si Filius Dei es, dic ut lapides isti panes fiant* (Matth. 4). Mais quelle difficulté, *qui convertit petram in stagna aquarum, et rupem in fontes aquarum* (Psal. 113)? La verge d'Aaron n'est-elle pas veritablement convertie en couleuvre? car l'Escriture dit que ce que les autres firent, fut par sorcellerie, mais que ce que fit Aaron fut veritable (Exod. 7). Nostre Sauveur n'a-t-il pas converti le rien en tout (Gen. 1)? Ne convertira-t-il pas nostre pourriture en un beau

[1] Ce passage donne une idée de ce qui manque dans le sermon précédent.
[2] C'est l'*Impanation*, système absurde, mais qui conserve l'Eucharistie.

corps, en la resurrection (I. Cor. 15)? Ne convertit-il pas la poudre en chair (Genes. 3)? Il n'y a donc plus de doubte qu'elle se puisse faire. Or je preuve maintenant qu'elle s'est faite en l'institution du tres-sainct Sacrement.

Nostre Seigneur print du pain, et dit : *Cecy est mon corps :* donc ce n'est plus pain, si c'est le corps de Nostre Seigneur; car, si ce qu'il print en ses benistes mains n'estoit pas changé, il ne falloit pas dire que ce fust autre chose que ce qui estoit auparavant : auparavant c'estoit pain, maintenant c'est son corps; donc il est changé de pain en corps. Il ne faut pas dire que son corps y soit, et le pain aussi; car qui vendroit un sac, moitié froment moitié avoine, et diroit : Acheptez cecy, car c'est froment; sans doubte qu'il tromperoit le monde, et seroit reputé pour avoir dit un mensonge. Ainsi, qui diroit d'un tonneau plein d'eau et d'huyle : Cecy est huile; on le tiendroit pour menteur : il ne faut donc pas dire que, Nostre Seigneur disant : Cecy est mon corps, le pain y soit encore. Quand donc il dit : *Hoc est corpus meum*, il monstre clairement que le pain avoit esté changé.

Secondement, en S. Jean 6, quand Nostre Seigneur dit : *Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita;* si ce qu'il disoit n'eust deu estre fait par changement, il eust esté faux; car le pain, s'il demeure pain, ne peut estre chair. Il faut donc qu'il entendist un pain changé, et tel qu'il descrit au mesme lieu : *Ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi.*

Mais voudriez-vous bien, messieurs, qu'en ce sacrement on repeut le ventre et l'esprit tout ensemble? non; cela n'estoit pas convenable. Je sçay bien qu'il y a de la difficulté en cecy, mais il y en auroit encore davantage autrement. Et quant à l'Escriture, tout ce qu'ils nous sçavent objecter, c'est premierement que ce nom de transsubstantiation n'est point en l'Escriture. A quoy je respons que ny le mot de Trinité, ny *Omooùsios*, ny *Theotòcos*[1], il suffit que la chose est en l'Escriture, encore que le mot n'y soit pas. Secondement, ils disent que ce sacrement est appellé *pain :* mais je respons que ce n'est pas parce qu'il y ayt du pain, mais parce qu'il y a apparence de pain exterieur, ou bien parce qu'il a esté fait du pain, ou parce qu'il a les effects et proprietez du pain, ou parce que, selon la coustume des Hebrieux, toute sorte de viande[2] a esté appellée pain, comme on void de la manne qui a esté appellée pain (Exod. 16). Donc Nostre Seigneur n'a pas dit : *Caro mea verè est panis*[3], mais *verè est cibus*[4], qui est le mesme que quand il dit : *Ego sum panis vivus*[5]; et que l'Escriture a accoustumé d'appeller les choses du nom de celles-là desquelles elles ont esté faites, ainsi qu'il est aysé à voir, Exod. 7, où la verge d'Aaron estant convertie en serpent, ne laisse d'estre appellée *verge :* à la Genese 3, où l'homme fait et tiré de poudre, ne laisse d'estre appellé *poudre.* Tiercement, ils disent que ceste opinion de transsubstantiation est

[1] Ομοούσιος, consubstantiel; Θεοτόκος, Mère de Dieu. Ces deux mots résument les définitions des conciles de Nicée et d'Ephèse. (N. E.)

[2] Viande, ce dont on vit. — [3] Ma chair est vraiment un pain. — [4] Est vraiment nourriture. — [5] Je suis le pain vivant.

nouvelle : mais ils ont tres-grand tort; car à la verité elle a de tout tems esté en l'Eglise. Il seroit aysé de recueillir ce qu'en ont dit les anciens. Oyez-en quelques-uns. S. Cyprien, qui vivoit il y a plus de treize cens ans (*Serm. de Cœna Domini*) : *Panis iste quem Dominus discipulis porrigebat, non effigie, sed natura mutatus, omnipotentia verbi factus est caro.* S. Cyrille Hieros. (*Cathec.* 4) : *Aquam aliquando mutavit in vinum, et non erit dignus cui credamus quod vinum in sanguinem transmutarit?* Nyssenus, (*orat. magna, c.* 37) : *Recte Dei Verbo sanctificatum panem in Dei Verbi corpus credimus immutari.* Augustin. *Ut citat Beda, c.* 10, 1 *ad Cor.* : *Non omnis panis, sed accipiens Christi benedictionem, fit corpus Christi.*

Enfin, il y a cinq cens ans passez qu'en un concile general, celebré sous le pape Nicolas II, qui estoit de ce pays de Savoye, et d'une tres-noble mayson, Berengarius [1] fut contrainct d'abjurer ceste erreur.

Voulons-nous abandonner toute l'antiquité si bien fondée en l'Escriture, pour esviter un peu de difficulté et flatter les consequences de nostre entendement propre?

Concluons donc, qu'apres la consecration, le vray corps de Nostre Seigneur y est, et n'y a point d'autre substance, quelle qu'elle soit; il y est, dy-je, reellement et tres-veritablement.

D'où s'ensuit la troisiesme proposition que j'avois avancée, que ce sacrement, en tant qu'il contient Nostre Seigneur, est adorable, et que l'on le doit adorer.

Car à la verité, puisque c'est Jesus-Christ, et que Jesus-Christ est Dieu, qui ne l'adorera, je vous prie, aussi bien là qu'au ciel, puisqu'il est escrit en S. Matthieu 4 : *Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies?* car Nostre Seigneur, où qu'il soit, il y veut estre adoré. Ainsi fut-il adoré en croix par le larron, et, marchant parmy Hierusalem, par les troupes qui crioient : *Hosanna;* en la cresche par les roys. Il est voilé en l'Eucharistie, mais cela ne doit pas empescher qu'il n'y soit adoré; car ainsi fut-il adoré des roys, voilé des langes et emmailloté. Or, afin que tout d'un coup je preuve que Nostre Seigneur est reellement selon sa chair en ce tres-sainct Sacrement, et tout ensemble qu'il l'y faut adorer, l'un ne pouvant estre sans l'autre, ny qu'il y soit adoré s'il n'y est pas, ny qu'il y soit sans y estre adoré par l'Eglise, qui est jalouse de rendre à son Espoux tout honneur; je vous prie de regarder combien ceste affaire est convenable, puisque, ceste adoration ayant esté preveuë par David, il en tressaute de consolation et chante : *Manducaverunt et adoraverunt omnes pinques terræ* (Psal. 21). *Manducaverunt,* ait Augustinus, *corpus humilitatis Domini sui divites terræ; nec sicut pauperes saturati sunt usque ad imitationem, sed tamen adoraverunt.* Arnobius, Basil. Theodor. *Sic explicatur locus Psalmi* 98 : *Adorate scabellum pedum ejus, quoniam sanctum est,* ab Augustino.

Mais S. Paul 1. aux Corinth. 11, qu'est-ce qu'il dit? *Qui manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit, non dijudicans corpus Domini.*

[1] Bérenger.

Ponenda est ergo differentia quam par est adhibere, et venerari corpus Domini, etc.

Et afin qu'il ne semble pas que ce soit une nouveauté, ain qu'on cognoisse que l'adoration de l'Eucharistie a tousjours est en l'Eglise, et par consequent qu'on a tousjours creu fermemen qu'en icelle est le vray corps de Nostre Seigneur, oyez un peu l tesmoignage de quelques grands Peres.

Et premierement, je produiray S. Chrysostome, qui vivoit il y : plus de douze cens ans, et lequel pour son excellence a esté loü et appellé Bouche d'or : (*Homil.* 6. *ad pop. Antioch.*) : *Considera quæso : mensa regalis est, angeli ministrantes, ipse rex adest, tu adstas oscitans?..., igitur adora, et communica ; cum vela videris retrahi, tunc superne cœlum aperiri cogita, et angelos descendere.* Idem, *lib.* 6 *de Sacerdotio*, il raconte une vision d'un vieillard qu'il appelle *admirable*, lequel pendant la messe avoit veu une troupe d'anges resplendissans entourer l'autel, inclinez comme soldats devant leur roy. Notez ceste comparayson, notez le mot d'autel. Puis là mesme il raconte d'un autre, qu'il avoit apprins par vision, que ceux qui prenoient ce sainct sacrement deuëment, à la fin de leur vie, avoient des anges autour de leur corps qui les accompaignoient jusques au ciel. C'est une chose belle que de voir ce qu'il dit, *Homil.* 3 *et* 4, *contra Anomæos.*

S. Ambroise, en son orayson preparatoire, invoque ce Sainct-Sacrement et l'appelle pain sainct, vivant, pur, beau, tres-doux, et luy demande grace de pouvoir aller à son royaume.

S. Gregoire Nazianzene, *Oratione in laudem sororis suæ Gregoriæ*, raconte que sa sœur estant malade d'une maladie prodigieuse, vint de nuict à l'autel se prosternant, et priant celuy qui est adoré sur iceluy : *Omnibusque nominibus appellans, atque omnium rerum quas fecerat commonefaciens, quid fecerit audite : caput cum clamore et lacrymis admovens, se non nisi reddita sanitate discessuram minitans, etc.* Ainsi elle fut guerie.

Et Origene, plus ancien encore, *Homil.* 5, *in diversa*, dit qu'en ce sacrement nous recevons en nous comme en nostre mayson le corps de Nostre Seigneur : dis donc, dit-il : *Domine, non sum dignus, etc.*

Cyprian, *Sermone de laïcis : Mulier quædam, cùm arcam haberet in qua sanctum Domini corpus posuerat, et indignis manibus tentasset operire, igne inde surgente deterrita est, etc.*

VIVE JESUS!

AUTRE SERMON SUR LE SAINCT SACREMENT DE L'AUTEL.

Panis quem frangimus, nonne participatio corporis Domini est?
Le pain que nous rompons, n'est-ce pas la participation du corps de Jesus-Christ? (I. *Cor.* 10.)

LES adversaires de l'Eglise catholique respondent à ceste interrogation que non, parce que Jesus-Christ leur a dit : *Caro non prodest quicquam* (Joan. 6); La chair ne profitte de rien. Les catholi-

ques respondent qu'ouy, parce, disent-ils, que *Accepimus à Domino, quoniam Dominus Jesus, in qua nocte tradebatur, accepit panem, et gratias agens, fregit et dixit : Accipite et manducate, hoc est corpus meum* (I. Cor. 11). Nous avons apprins du Seigneur, que le Seigneur Jesus, la nuict en laquelle il fut livré, print du pain, et rendant graces, il le rompit, et dit : *Prenez et mangez, cecy est mon corps.* C'est en cest article, auditeurs, où je vous desire attentifs, si jamais vous le fustes pour entendre nos raysons, vous conjurant de laisser toute passion pour bien juger en une cause si importante; et je suis asseuré que, le tout meurement consideré, vous ferez jugement en faveur des catholiques, tant leurs raysons devancent en fermeté, en saincteté, en solidité et en bonté, celles des adversaires. Je prie maintenant, si jamais j'ay prié humblement et d'affection, que celuy qui fait la bouche des enfans diserte, daigne par sa bonté me donner l'entendement de bien sonder ses tesmoignages : *Da mihi intellectum, et scrutabor legem tuam, et custodiam illam in toto corde meo* (Psal. 118); et à vous, mes tres-chers auditeurs, qu'il incline vos cœurs és tesmoignages de sa parolle; car en ceste difficulté je voy les ennemys qui m'attendent avec une troupe de doubtes et questions humaines : *Me expectaverunt peccatores, ut perderent me; testimonia tua intellexi* (Ibid.). Pendant que l'un veut me tirer par la voie des figures, l'autre de l'ubiquité, l'autre des effects, faites, Seigneur, que j'aye pour mon guide vostre seule parolle, et qu'elle me soit un phare en ceste navigation : *Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis* (Ibid.). A celle fin qu'ainsi soit, invoquons l'ayde du Sainct-Esprit, disant : *Ave, Maria.*

De peur que, par un préjugé et supposition fausse, vos entendemens ne soient atteints de quelque passion contre nous, chers auditeurs, pendant qu'on vous pourroit avoir fait accroire que le differend qui est entre nous et nos adversaires ne gist en autre, sinon en ce qu'ils ne veulent rien croire que ce qui est és Escritures, et que nous voulions fonder nostre doctrine ailleurs que sur icelle; je vous supplie de croire, qu'en ce particulier differend (ny en pas un autre aussi, non plus qu'eux) nous ne leur voulons ceder en l'honneur que nous avons juré aux sainctes Escritures : mais que tout au contraire, nous protestons ne le vouloir demesler que par la seule pure et expresse parolle de Dieu, ainsi que nous fismes dimanche.

Si donc on vous a dit que l'Eglise n'alleguoit que l'authorité des hommes, si on vous a dit qu'elle laissoit en arriere l'Escriture, je vous prie de vous en desabuser, et croire que l'Escriture a tousjours esté en nos mains, et que ce riche thresor n'a esté gardé que par l'Eglise; et que nos adversaires ne l'ont eu que de nous : nous ne voulons icy que l'Escriture.

Nous sommes donc desjà d'accord en ce poinct, qui est que ce differend ne se decide que par l'Escriture, mais c'est en l'interpretation que gist nostre controverse et dispute; car nous apportons de beaux et bons passages de l'Escriture, et eux en apportent de ceux qu'ils peuvent penser estre tels. Tout est de l'Escriture; mais

quoy? ils veulent interpreter les nostres et les leurs contre nous; et nous, quasi comme estant sur la deffensive, sans interpreter les nostres, car ils sont clairs, voulons seulement rejetter leurs interpretations afin qu'elles ne nous offensent.

Entrons, je vous prie, en matiere, et vous verrez clairement la verité de ce que je dy.

Quand Berengarius[1] comparut, l'Eglise tenoit qu'au sainct sacrement de l'Eucharistie estoit reellement, substantiellement et veritablement le corps et le sang de Jesus-Christ; depuis elle le soustint paisiblement jusqu'au temps de Jean Hus, Wiclef; puis vindrent Œcolampadius, Carolostadius, Zuingle et Calvin, lesquels dirent qu'elle se trompoit, et parloit sans fondement. Mais, au contraire, voicy ses deffenses.

Premierement, le 6e chapitre de sainct Jean, sur lequel je discourus dimanche. Secondement elle apporte les parolles de l'institution : *S. Matthieu* 26, *S. Marc* 14, *S. Luc* 22, 1re *aux Corinth.*, *ch.* 11, en tous lesquels lieux Nostre Seigneur, parlant de la viande qu'il donnoit, instituant la manducation de la cene, ils rapportent qu'il dit que c'estoit son corps par des parolles si expresses, qu'elles ne le sçauroient estre davantage; dont l'Eglise tire ceste claire rayson : Dieu l'a dit : Dieu ne peut mentir; donc il y est.

L'adversaire respond que Dieu ne l'a pas dit : nous monstrons ses propres mots. Il dit qu'ils ne se doivent ainsi entendre comme nous pensons : nous disons que si. Voilà nostre differend. Qui entend mieux les Escritures? Si je puis monstrer clairement que nous sommes bien fondez, il s'en suivra que les adversaires le seront d'autant moins qu'ils viennent combattre le possesseur de bonne foy.

Rayson premiere des catholiques. Icy Nostre Seigneur institue un sacrement : or les sacremens doivent estre instituez en parolles claires; donc, etc., la mineure preuve par rayson, parce que l'usage du sacrement nous doit estre aysé et commun à tous; donc chascun doit entendre ce qui en est. Voyez en S. Marc dernier, et en S. Jean 3, comme Nostre Seigneur se declare instituant le baptesme.

Deuxiesme rayson. C'est un testament; S. Matthieu 26 : *Hic est sanguis novi testamenti.* S. Luc 22 : *Hic est calix novum testamentum in sanguine meo qui pro vobis fundetur.* Or les testamens doivent estre en termes clairs. Heb. 9 : *Lecto omni mandato legis à Moyse universo populo, accipiens sanguinem vitulorum et hircorum, cum aqua et lana coccinea et hyssopo, ipsum quoque librum et omnem populum aspersit, dicens : Hic est sanguis testamenti, quod mandavit ad vos Deus.* Ad Gal. 3 : *Hominis confirmatum testamentum nemo spernit; aut superordinat. Abrahamo hæ factæ sunt promissiones, et semini ejus, non dicit et seminibus.* Pourquoy voulez-vous, ô messieurs, adjouster vos interpretations sur le testament de Nostre Seigneur? Si S. Paul fait consideration sur un singulier et pluriel, tant il veut prendre rigoureusement la proprieté des parolles, pourquoy voulons-nous prendre la licence

[1] Berenger.

de renoncer à la proprieté des parolles du Fils de Dieu en ce sien testament?

De plus, l'intention de Nostre Seigneur en sa saincte cene, faysant son testament, estoit de laïsser un gage à son Espouse de l'amour qu'il luy portoit, amour si grand que de vouloir mourir pour elle. Voudriez-vous bien, chers auditeurs, qu'un morceau de pain, un legs si petit, fust le gage d'un tel et si grand amour? Non, c'estoit luy-mesme en une autre forme impassible qu'il donnoit comme un juste et asseuré tesmoignage de l'excez de son amour.

En oultre, Nostre Seigneur n'avoit que son corps et son sang à donner; car il disoit luy-mesme : *Filius hominis non habet ubi caput suum reclinet* (Matth. 8). Donc faysant son testament, et laissant des legs à ses amys, il ne pouvoit laisser que son corps et son sang.

Enfin, vous semble-t-il qu'un morceau de pain soit un present digne d'un tel Seigneur, et voulez-vous que nous soyons tousjours serviteurs, n'ayant pour heritage qu'une figure, comme les mosaïques.

Troisiesme rayson. *Est lex et dogma, atqui leges et dogmata nunquam tradi debent obscurè*, ainsi que dit S. Augustin, *lib.* 2, *de Doctr. Christ. cap.* 6 *et* 9 : *Nihil est dictum obscurè, nec scriptum quod spectet ad fidem et mores, quod non plenissime dictum sit in aliis locis.*

Quatriesme rayson. Il n'y a aucune marque de figure comme és autres lieux où il parle figurativement.

Cinquiesme rayson. Tous les escrivains s'accordent.

Sixiesme rayson. Tous les expositeurs anciens s'accordent.

Septiesme rayson. *Numquam dimittendus sensus litteralis; alioquin, omnia exposita sunt interpretationibus spontaneis.*

Voilà les raysons generales par lesquelles il appert que nous sommes bien fondez à les interpreter en leur sens exprez et formel, non figuré et metamorphosé.

Maintenant monstrons-le un peu plus particulierement contre les argumens de nos adversaires.

Premiere interpretation d'André Carlostade : *Hoc, id est, Hic,* et dit que le Pere celeste le luy a revelé, dont Luther a intitulé un livre : *Contra cœlestes Prophetas.* J'ay veu une Bible imprimée en françois, depuis que je suis en ce pays, où il y a : *Cy est mon corps,* mais le grec y repugne tout ouvertement, τοῦτο, et le sens; car quelle rayson, *mangez, car cy est mon corps!*

Une autre est de Zuingle, qui allegue une vision d'un je ne sçay qui, blanc ou noir, qui luy dit que *est* vouloit dire *significat.* Œcolampade dit : *Corpus, id est, Signum corporis.* Et tout de mesme Calvin, hormis qu'il adjouste l'apprehension par la foy.

Mais Luther, pour monstrer qu'il avoit autant d'esprit que les autres, pour se mocquer des sacremens en son livre : *Quod verba Domini firmiter stent,* dit : *Meum, quia omnia mea sunt.* Par où il appert que l'institution de ce grand mystere consistant en quatre parolles, il n'y en a aucune qui n'ayt esté attaquée avec grande audace et sacrilege par les superbes ennemys de la foy, trop attachez à leur sens et propre rayson, etc.

DIEU SOIT BENY. — VIVE JESUS!

SERMON POUR LE III. DIMANCHE APRES LA PENTECOSTE.

DE L'ACCEZ QUE LES PECHEURS ONT A JESUS-CHRIST.

Erant appropinquantes ad Jesum publicani et peccatores, ut audirent illum, et murmurabant Scribæ et Pharisæi dicentes, quia hic peccatores recipit et manducat cum illis.

Les Publicains s'approchoient de Jesus pour ouyr sa parolle, et les Scribes et les Pharisiens murmuroient contre luy de ce qu'il recevoit les pecheurs et mangeoit avec eux. (*Luc.* 15.)

On void souventesfois és bonnes et grandes villes, et peut-estre l'aurez-vous bien remarqué, qu'arrivant quelque signalé operateur, il fait incontinent publier son arrivée, et les maladies desquelles il fait profession de guerir plus particulierement, afin que ceux qui en sont travaillez viennent au secours vers luy.

Nostre Seigneur, grand et excellent medecin de toutes nos infirmitez, avant qu'arriver en ce monde, fait entendre par tout, et son arrivée, et les maladies desquelles il guerit, tantost par ses prophetes : *Quod confractum fuerit, alligabo, et quod infirmum fuerit, consolidabo* (Ezech. 35); Je relieray ce qui est rompu, et conforteray ce qui est foible. *Spiritus Domini super me, propter quod unxit me, ad annuntiandum pauperibus misit me, ut mederer contritis corde* (Is. 61); L'Esprit du Seigneur est sur moy, il m'a envoyé pour enseigner les pauvres et guerir ceux qui ont le cœur contrit. *Mundabit eos ab omnibus inquinamentis suis* (Ezech. 36); Ils seront nettoyez de toutes leurs iniquitez. *Tu populum humilem salvum facies* (Psal. 17); Et vous sauverez ceux qui sont humbles. Tantost par sa propre bouche : *Venite ad me, omnes qui laboratis, etc.* (Joan. 7); Venez à moy, vous tous qui estes travaillez. Mais surtout lorsqu'il se fait appeller Jesus; car les medecins ne guerissent pas tousjours, et partant il ne le faut pas seulement qualifier medecin, mais *Sauveur*, d'autant que ses receptes sont infaillibles. Quelle merveille donc, si en l'Evangile de ce jour nous le voyons environné de malades, pecheurs et publicains? O vaine et sotte murmuration des Juifs, quand ils disent : *Hic peccatores recipit;* Celuy-cy reçoit les pecheurs! Hé! qui voudriez-vous donc qui les receust? n'est-ce pas l'honneur du medecin d'estre recherché des malades, et d'autant plus que leurs maladies sont incurables? Nostre Seigneur, non tant pour repousser la temerité de ces pharisiens, que pour nous donner courage de nous approcher de luy, rejette bien loin par similitudes ceste consideration pharisaïque. Concluons donc pertinemment, par tout son discours, que son playsir est de ramener les pecheurs à sa misericorde. Les pecheurs sont donc esloignez de Nostre Seigneur? ouy infiniment : mais pensons-y premierement un peu de pres, afin que le desir de nous approcher de Nostre Seigneur nous vienne d'autant plus grand; et puis nous verrons les moyens de nous en approcher, et les consolations que nous aurons en ce sainct rapprochement, afin que, recognoissant le bannissement auquel les pechez constituent l'ame, nous nous en retirions au plustost si nous y sommes, nous nous

gardions de jamais y retourner, et nous nous approchions tousjours de plus pres de Nostre Seigneur. Mais ces graces sont les effects propres et particuliers du Sainct-Esprit. Il nous faut donc demander sa divine assistance, et pour plus aysement l'obtenir, employons-y la faveur de sa tres-glorieuse Espouse, la saluant : *Ave, Maria.*

Je treuve admirable et profonde la description que le sainct personnage et langoureux prophete Job fait des pecheurs, quand il les qualifie en ceste façon : *Qui dixerunt Deo : Recede à nobis, scientiam viarum tuarum nolumus* (Job. 21); Ceux qui ont dit à Dieu : Retirez-vous de nous, nous ne voulons point sçavoir vos chemins. O excellente façon de parler ! ô description pleyne d'une admirable doctrine ! pour dire les pecheurs, il dit ceux qui ont dit à Dieu : Retirez-vous de nous.

C'est vrayement la propriété des pecheurs que de s'esloigner de Dieu tant qu'il est possible; mais ceux qui s'esloignent de luy periront : *Qui elongant se à te peribunt* (Psal. 72), comme la brebiette qui s'esgare parmy les haliers, és montagnes et forests, court grand hasard. Dieu s'en plaint par un de ses prophetes : *Quid invenerunt in me patres vestri iniquitatis, quia elongaverunt à me, et ambulaverunt post vanitatem suam, et vani facti sunt* (Jer. 2)? Quelle iniquité ont treuvée vos peres en moy, qu'ils m'ont abandonné, et ont cheminé apres choses vaines, et sont devenus vains? Et le prophete qui avoit dit : *Dominus illuminatio mea et salus mea* (Psal. 26); Le Seigneur est ma lumiere et mon salut, parlant du mesme salut : *Longè*, dit-il, *à peccatoribus salus* (Psal. 118); Le salut est loin des pecheurs. *Mitto ego te ad filios Israël, ad gentes apostatrices quæ recesserunt à me* (Ezech. 2); Je t'envoye, dit Dieu au prophete Ezechiel, aux enfans d'Israel, et aux gens qui se sont retirez de moy, comme apostats. *Longè est Dominus ab impiis* (Prov. 15); Le Seigneur est loin des impies. *Obstupescite, cœli, super hoc, et portæ ejus desolamini vehementer, dicit Dominus : duo mala fecit populus meus; dereliquerunt me fontem aquæ vivæ, et foderunt sibi cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas* (Jer. 2); O cieux, estonnez-vous de ceste chose, et que vos portes soient grandement desolées, dit le Seigneur; car mon peuple a fait deux maux : ils m'ont quitté, moy qui suis la fontaine d'eau vive, et se sont fouy[1] des cisternes rompues, qui ne peuvent contenir les eaux. Ce sont les deux maux du peché, que disent les theologiens : *Aversio à Deo, et conversio ad creaturam;* Se separer, se retirer, s'esgarer, s'esloigner et fourvoyer de Dieu, et se joindre, s'accointer, s'allyer et unyr à la creature. Ne voyez-vous pas le prodigue, comme il s'en va *in regionem longinquam* (Luc. 13), en une region lointaine? C'est en cest esloignement que consiste le grand mal du peché, c'est-à-dire, qu'il nous separe de Dieu, de maniere qu'en l'eschole l'on est d'accord que *Ite*, Allez, est le mot principal de la sentence de Nostre Seigneur, et S. Luc parlant des pecheurs obstinez, il dit qu'il leur sera dit :

[1] Creusé.

Discedite à me, omnes operarii iniquitatis (Luc. 13); Retirez-vous de moy, ouvriers d'iniquité; et tesmoigne que : *Ibi erit fletus et stridor dentium;* Dans le lieu où ils iront, il y aura pleurs et grincemens de dents.

Mais voicy le nœud de la difficulté : comme se peut-il faire que nous soyons esloignez de Dieu, veu qu'il est par tout, et ne sçaurions treuver un recoin, pour caché qu'il soit, que sa Majesté ne s'y retreuve? S. Paul, parlant aux Atheniens, disoit : *Non longè est ab unoquoque nostrum, in ipso enim vivimus, movemur et sumus* (Act. 17); Il n'est point loin d'un chascun de nous; car en luy nous vivons, nous nous mouvons et subsistons.

L'ame se peut retirer et esloigner de Dieu en deux façons. Premierement par affection et desir : *Non loco sed affectu*, dit S. Chrysostome. *Anima enim non passibus, sed passionibus ambulat;* Les pieds dont l'ame se sert pour cheminer sont ses passions. Les pecheurs voudroient que jamais Dieu ne les vist, qu'il ne pensast point à eux, qu'il ne fust point parmy eux : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* (Psal. 17); Le fol a dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu. Et si cela n'est, il ne tient pas à eux, et en ceste façon ils disent à Dieu : *Recede à nobis, viam mandatorum tuorum nolumus;* Retirez-vous de nous, nous ne voulons point marcher dans la voie de vos commandemens. Là où remarquez la façon : l'immobilité est propre à Dieu, et la mobilité aux pecheurs, et ils la veulent renverser : *Recede à nobis, etc.*

Secondement l'ame s'esloigne de Dieu, fuyant ses graces et les moyens qu'il nous propose pour nostre salut, comme l'on dit qu'un tel fuyt les medecins, non pas pource qu'il laisse la personne des medecins, mais les remedes : *Scientiam viarum tuarum nolumus.*

Ainsi sont loin de Dieu les pecheurs; ainsi sont-ils esloignez de ses misericordes. Quelles douleurs, quels regrets! car ce que dit le grand S. Augustin est tres-vray : *Fecisti nos, Domine, ad te, et inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te;* Seigneur vous nous avez faits pour vous, et nostre cœur sera tousjours en inquiettude jusqu'à ce qu'il se repose en vous. O quelle division de l'homme au regard de son Dieu et au regard de soy-mesme! Mais il y a ceste consolation parmy ceste grande desolation, c'est qu'encore que le pecheur soit loin de Dieu, il peut revenir à luy et estre bien receu : *Derelinquat impius viam suam, et vir iniquus cogitationes suas, et revertatur ad Dominum, et miserebitur ejus, et ad Deum nostrum, quoniam multus est ad ignoscendum* (Is. 55); Que l'impie quitte sa voie, et l'homme inique ses pensées, et qu'il retourne au Seigneur, et il aura pitié de luy; car il est abondant en misericorde pour pardonner. Ainsi le chetif prodigue et l'infortuné Absalon, comme sont-ils receus de leurs peres! et sans cela, que deviendrions-nous? car tous ont peché : *Omnes declinaverunt* (Psal. 13). Tout homme est menteur, c'est-à-dire, pecheur : *Omnis homo mendax* (Psal. 115). *Si dixerimus quoniam peccatum, etc.* (I. Joan. 1); Si nous disons que nous sommes sans peché, nous nous seduisons nous-mesmes. *Revertere ad Dominum, et avertere ab injustitia tua : quam magna misericordia Domini, et propitiatio illius convertentibus ad se* (Eccli. 17)! Retournez au

Seigneur, et quittez vostre injustice ; car sa misericorde est grande à ceux qui se convertissent à luy. Pourquoy s'appelle-t-il Sauveur, sinon pour sauver? *Erant appropinquantes peccatores, et publicani ad Jesum, ut audirent illum*; Les pecheurs et les publicains s'approchoient de luy pour ouyr sa parolle.

Il est raconté de David, au chap. 22 du Ier des Roys, qu'estant dans la caverne de Odolla, les necessiteux et affligez s'en vindrent à luy, et il se rendit leur roy; c'estoit pour figurer que ce second et veritable David devoit laisser approcher de luy les pauvres et necessiteux, les affligez et les miserables, ceux qui gemissent sous le pesant fardeau des infirmitez corporelles, et beaucoup plus ceux qui sont accablez sous l'espouvantable fardeau du peché.

Les Pharisiens murmurent parce qu'il reçoit les pecheurs, *Quia hic peccatores recipit :* mais voyons un peu par le progrez comme il les reçoit, et nous verrons de grandes choses. Le pecheur se peut bien esloigner de Dieu et de soy-mesme, c'est chose certaine. *Spiritus vadens et non rediens* (Psal. 77); L'esprit s'en va et ne revient point. *Perditio tua ex te, Israel;* Ta perdition vient de toy, Israel, mais de moy seul vient ton secours : *Tantum ex me auxilium tuum* (Os. 13). Et S. Paul : *Non sumus sufficientes cogitare aliquid ex nobis tanquam ex nobis, sed sufficientia nostra ex Deo est* (II. Cor. 3); Nous ne sommes pas suffisans de nous, comme de nous-mesmes, d'avoir quelque bonne pensée, mais nostre suffisance est de Dieu. Nous pouvons bien gaster, mais non pas refaire. Nostre Seigneur previent le pecheur et le va rechercher, l'appelle et l'invite à revenir, autrement il n'y penseroit jamais. *Fortitudinem meam ad te custodiam, quia Deus susceptor meus es* (Psal. 58); Je recognois que ma force vient de vous, mon Dieu, parce que vous estes mon secours. *Deus meus, misericordia ejus præveniet me* (*Ibid.*); La misericorde de mon Dieu me previendra. *Operatur in nobis velle et perficere* (Philip. 2); C'est Dieu qui produict en nous les bons desirs et les bonnes volontez, et c'est luy qui les perfectionne et conduict à l'execution. *Trahe me post te, curremus* (Cant. 1); Tirez-moy apres vous, et nous courrons. Qui va par vent en un pays, ne revient que par vent contraire. Jamais Absalon ne fust revenu à son pere David, si la femme Thecuite ne l'eust obtenu : jamais le pecheur ne reviendroit, si la misericorde ne le prevenoit. O bonté infinie! Nostre Seigneur va recherchant la brebis esgarée, autrement elle ne reviendroit jamais; ceste misericorde va cherchant la dragme perdue : ah! donc, si ceux-cy murmurent, louons-le, nous autres : *Quia peccatores recipit, quia quærit;* Parce qu'il reçoit les pecheurs et les cherche. *Stabat Jesus in die magno solemnitatis, et clamabat, dicens : Si quis sitit, veniat ad me, et bibat* (Joan. 7); Jesus estant dans le temple au jour de la grande solemnité, crioit, disant : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moy et boive : *Venite ad me, omnes, etc.* (Matth. 11); Venez à moy, vous tous, etc. *Venit Filius hominis quærere, et salvum facere quod perierat* (Luc. 19); Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui estoit pery. *Quoties volui vos congregare, sicut gallina congregat pullos suos* (Luc. 10)? Combien de fois vous ay-je voulu assembler, comme la poule fait ses poussins? En quoy les

predicateurs sont advertis de faire ce que dit S. Paul de luy-mesme : *Omnibus omnia factus sum*, Je me suis fait tout à tous. O difficile condition des predicateurs !

Mais, ô miserables que nous sommes ! bien souvent nous sommes appellez, nous faysons la sourde aureille. *Vocavi, et renuistis* (Prov. 1); J'ay appellé, et vous n'avez pas escouté, dit Dieu : nous sommes attirez, et nous nous opiniastrons contre luy. Il s'en plaint, disant : Tout le jour, j'ay tendu mes mains à un peuple mescroyant et rebelle : *Tota die expandi manus meas ad populum non credetem, et contradicentem mihi* (Rom. 10).

O saincte, ô fortunée et heureuse la troupe de ces pecheurs et publicains, lesquels aujourd'huy s'approchent de Nostre Seigneur ! ils ne font pas comme les conviez à ce grand festin qui s'excusent; ceux-cy viennent, et sont les bien-venus. O mon Sauveur ! comment sont venus à vous ces pecheurs? puisque vous estes juste, car David dit si absolument du juste que le mal ne l'approchera point : *Non accedet ad te malum* (Psal. 90); *Declinate à me, miligni* (Psal. 118); Retirez-vous de moy, meschans. *Nemo potest venire ad me, nisi Pater meus traxerit eum* (Joan. 6); Personne ne peut venir à moy, si mon Pere ne l'attire. *Et eum qui venit ad me, non ejiciam foras;* Et celuy qui vient à moy ne sera point rejetté. Puisqu'ainsi est donc, ô Sauveur, ô Redempteur, ô bon Dieu ! je peux bien dire à ce peuple de vostre part : *Accedite ad Dominum, et illuminamini, et facies vestræ non confundentur* (Psal. 33), *quia hic peccatores recipit;* Approchez-vous de Dieu, et vous serez illuminez, et vos faces ne seront point confondues ; car il reçoit les pecheurs.

Mais voyez la maniere de s'approcher de Dieu : c'est qu'il faut abandonner le peché. *Recede à malo;* Retirez-vous du mal. *Egredimini à Babylone, fugite à Chaldæis, non est pax impiis, dicit Dominus* (Is. 48); Sortez de Babylone, fuyez les Chaldeens, la paix n'est pas avec les impies, dit le Seigneur. Vous avez esté en peché de cœur, de bouche, et d'œuvres, il faut aussi employer trois choses contraires, sçavoir : contrition, confession et satisfaction.

Nostre Seigneur est comme le soleil qui va partout : *A summo cælo egressio ejus* (Psal. 18); Sa course est du haut du ciel. Il va dardant ses rayons sur les justes et injustes, et des plus fangeux bourbiers il tire les vapeurs en haut, lesquelles, arrivées à certaine distance, sont converties en une douce pluye, laquelle descendant donne vie, et fait germer les fruicts : il tire des plus grands pecheurs les exhalaysons sainctes, qui sont les considerations de leurs fautes, jusques à un certain degré de crainte et d'apprehension, jusques à la moyenne region de l'air, considerant qu'ils sont entre le paradis et l'enfer, entre la damnation et salvation : *Flabit Spiritus ejus et fluent aquæ* (Psal. 45); Son esprit soufflera, et les eaux couleront. Ce sont les eaux de contrition qui font germer ceste terre, et produire les fruicts du salut. Il faut donc nous laisser tirer, il faut ressentir nostre miserable estat : *Hic locus est, partes ubi se via findit in ambas*, Sortons, sortons de ceste Egypte, approchons-nous de Nostre Seigneur, faysons provision de bonnes œuvres ; que les pieds de nos affections soient nuds : revestons-nous d'innocence,

ne nous contentons pas de crier misericorde, sortons de l'Egypte : *Egredimini de Babylone, fugite à Chaldæis... Quid est, Israël, quod in terra inimicorum inveterasti, in terra aliena* (Baruch. 3)? Voulons-nous estre ensevelis en Egypte? *Egredere, egredere in fortitudine tua, Sion.* N'attendons plus, *hora est jam nos de somno surgere;* L'heure est venuë de nous lever du sommeil, puisque nous sçavons qu'il reçoit les pecheurs. Les anges attendent nostre penitence, les saincts prient pour icelle, etc.

VIVE JESUS!

SERMON POUR LE JOUR DE SAINCT PIERRE.

Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.
Tu es Pierre, et dessus ceste pierre j'edifieray mon Eglise.
(*Matth.* 16.)

Il pourroit sembler estrange à quelqu'un, mes chers auditeurs, que vous ayant apporté du pain la semaine passée en ceste chaire, vous disant : *Hic est panis qui de cœlo descendit* (Joan. 6); C'est icy le pain qui est descendu du ciel, maintenant je ne vous y apporte qu'une pierre, disant : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam;* Tu es Pierre, et sur ceste pierre j'edifieray mon Eglise : et neantmoins, quand je vous invitay à ceste exhortation, je vous promis une semblable refection spirituelle que celle que je vous presentay alors. Non, je ne m'abuse point; car je vous apporte ceste pierre, sur la parolle toute puissante de Nostre Seigneur, laquelle nous asseure que ceste pierre nous doit tous repaistre : *Petre, amas me? Tu scis, Domine, quia amo te. Pasce oves meas* (Joan. 21), Pierre, m'aymes-tu? — Vous sçavez, Seigneur que je vous ayme. — Pais mes brebis.

Addressons-nous à nostre tres-glorieuse Dame la Saincte Vierge, et la prions qu'elle die à son divin Fils, non pour le tenter, mais pour le glorifier : *Dic ut petra hæc panis fiat;* Dites que ceste pierre se convertisse en pain; et soyez asseurez que si la sepmaine passée Nostre Seigneur vous a repeu de son celeste froment : *Cibavit vos ex adipe frumenti* (Psal. 80); maintenant il vous rassasiera du miel par la pierre. *De petra melle saturabit vos*, et pour cela implorons l'assistance de ceste Saincte Vierge, en disant : *Ave, Maria, etc.*

Amen, amen, dico tibi, cum esses junior, cingebas te, et ambulabas ubi volebas; cum autem senueris, extendes manus tuas, et alius te cinget, et ducet quò non vis (Joan. 21); En verité, en verité, je te dy que quand tu estois jeune, tu te ceignois et allois où tu voulois; mais quand tu seras vieil, tu estendras tes mains, et un autre te ceindra et te meinera où tu ne voudras pas, dit Nostre Seigneur à S. Pierre. *Omnia tempus habent, tempus nascendi, et tempus moriendi* (Eccl. 3); Toutes choses ont leur tems; il y a tems de mourir, il y a tems de naistre, dit l'Escriture saincte :

dont je prens occasion d'admirer que l'Eglise catholique, nostre mere, ayt commandé, et non sans rayson, que dedans l'octave d'une si grande resjouyssance, comme est celle de la Nativité de S. Jean, on celebrast la glorieuse memoire dú martyre de S. Pierre, grand gouverneur de l'Eglise militante; car si (comme dit l'Escriture) : *Musica in luctu importuna narratio est* (Eccli. 22); La musique est un entretien ennuyeux en un deuil : s'il y a tems de mourir et tems de naistre, pourquoy donc a-t-on meslé en une mesme octave la mort de S. Pierre avec la naissance de S. Jean? Certes, mes chers auditeurs, il sera bien aysé de respondre à ce doubte, et satisfaire à ceste admiration. Mais peut-estre, me direz-vous, que l'Eglise ne tient pas que ceux qui meurent martyrs soient morts, mais vivans, et estime que passant à une meilleure vie, on a grande occasion de se resjouyr en leur mort, et pour ce que leur nativité estant accompaignée de peché, elle les amena aux miseres, et leur mort les meine à la gloire, on celebre leur nativité le jour qu'ils meurent. Mais si la nativité des saints est si miserable et leur mort glorieuse, pourquoy à une chose glorieuse, comme est la mort, donne-t-on le nom miserable de la *nativité?*

Je treuve qu'il y a tant de similitude entre la nativité de S. Jean et la mort de S. Pierre, que toutes deux se doivent appeller *mort*, ou toutes deux *nativité;* car il n'y a nulle apparence que deux choses si semblables doivent avoir diversité de nom.

Quand je regarde la ressemblance et belle convenance qu'il y a entre la creation du monde, et la recreation et reformation d'iceluy, j'admire estresmement ce grand Createur, lequel a si bien sceu, par un si beau moyen et divin artifice, en la creation et reformation, monstrer l'unité du Createur et Reformateur. Mais aujourd'huy je ne veux pas m'arrester sur ces choses, ains seulement sur ce qui fait à mon propos pour la solemnité de ce jour.

Quand je considere que l'Eglise nostre mere nous propose, en la joyeuse octave de la nativité de S. Jean, la solemnité de la mort douloureuse de S. Pierre, sçachant qu'elle est conduicte du Sainct-Esprit, je croy qu'elle le fait pour quelque similitude et rapport qu'il y a entre la mort de l'un et la nativité de l'autre; pensée en laquelle je suis d'autant plus confirmé, que je voy que la mesme Eglise appelle aussi bien naissance la mort de S. Pierre que la nativité de S. Jean; voyant que non-seulement en leur mort, mais encore en leur vie mesme, j'y treuve certaine allyance et grande ressemblance, quoyqu'en certains poincts il y ait de la dissimilitude, comme il y en a tousjours entre les choses du Vieil et Nouveau Testament.

Certes, quand j'ay leu à la Genese, que Dieu fit deux grands luminaires au ciel, l'un pour presider et esclairer le jour, et l'autre pour presider à la nuict, incontinent j'ay pensé que c'estoient ces deux grands saincts, S. Jean et S. Pierre; car ne vous semble-t-il pas que S. Jean soit le grand luminaire de la loy mosayque, laquelle n'estoit qu'une ombre, ou comme une nuict, au regard de la clarté de la loy de grace, puisqu'il estoit plus que prophete? Encore qu'il ne fust pas lumiere, toutesfois il portoit tesmoignage de la lumiere, par quelque participation de la lumiere, laquelle luysoit és te-

nebres : *Et lux in tenebris lucet.* Et vous semble-t-il pas que S. Pierre soit *Evangelii luminare majus*; Le grand luminaire de l'Evangile, puisque c'est luy *qui præest diei Evangelii*, qui preside au jour de la loy evangelique? lesquels deux luminaires ont esté mis au ciel ecclesiastique par celuy qui l'a fait et formé, qui est Jesus-Christ Nostre Seigneur.

Nous lisons qu'il y avoit autour du Propitiatoire deux cherubins, lesquels s'entre-regardoient. Le Propitiatoire, mes chers auditeurs, c'est Nostre Seigneur, lequel le Pere eternel nous a donné pour estre la propitiation de nos pechez : *Ipse propitiatio est pro peccatis nostris, et ipsum proposuit Deus propitiationem* (I. Joan. 2 et Rom. 3). Ces deux cherubins sont, comme j'estime, S. Jean et S. Pierre, lesquels s'entre-regardoient, l'un comme prophete, et l'autre comme apostre. Hé! ne pensez-vous pas qu'ils s'entre-regardoient quand l'un disoit : *Ecce Agnus Dei*, Voicy l'Agneau de Dieu, et que l'autre disoit : *Tu es Christus Filius Dei vivi*, Tu es le Christ Fils du Dieu vivant? Il est vray que la confession de S. Jean ressent encore quelque chose de la nuict de l'ancienne loy, quand il appelle Nostre Seigneur *Agneau;* car il parle de la figure : mais celle de S. Pierre ne ressent rien que le jour, *quia Joannes præerat nocti, et Petrus diei;* parce que S. Jean estoit le luminaire de la nuict, et S. Pierre celuy du jour. Ce que je ne dy pas pour vous faire entendre que S. Jean ne sceut bien la verité, mais afin que vous sçachiez que comme S. Pierre, qui estoit le luminaire qui presidoit au jour, parle ouvertement; aussi S. Jean, pour s'accommoder au tems auquel il presidoit, qui estoit le tems des ombres et des figures, parle plus couvertement.

Au commencement du monde, on treuve que l'Esprit de Dieu estoit porté sur les eaux : *Spiritus Dei ferebatur super aquas* (Gen. 1). La naïfveté du texte en sa source veut dire, *fecundabat, vegetabat;* qu'il fecondoit les eaux. Ainsi me semble-t-il qu'en la reformation du monde Nostre Seigneur fecondoit les eaux, lorsqu'il cheminoit sur le bord de la mer de Galilée, *Ambulabat juxta mare Galilææ* (Matth. 4), et avec la parolle qu'il dit à S. Pierre et à S. André : *Venite post me,* Venez apres moy, il fit esclore parmy les coquilles maritimes S. Pierre et S. André : en quoy S. Jean a encore quelque similitude avec S. Pierre, puisque ce fut au bord de l'eau où S. Jean eut la premiere fois l'honneur de voir celuy qu'il annonçoit, comme S. Pierre aupres de l'eau recogneut son divin Maistre et le suivit. Mais puisque nous sommes sur le mystere de la vocation de S. Pierre, je vous veux descouvrir à ce propos une consideration plus profonde.

Pharaon avoit commandé aux sages-femmes des Hebrieux qu'elles tuassent tous les enfans masles d'Israël (Exod. 1 et 2); la mere de Moyse l'ayant enfanté, et gardé trois mois, enfin ne le pouvant plus cacher, elle le mit en un panier de joncs qu'elle accommoda le mieux qu'elle peut, puis l'exposa parmy certaines herbes aquatiques au bord de l'eau; et la fille de Pharaon y venant pour se baigner, l'appercevant, le fit prendre, et voyant que ce petit enfant estoit fort beau, par bonheur, elle le fit nourrir par sa mere propre; et parce qu'elle l'avoit retiré des eaux, elle l'appella *Moyse,* c'est-

à-dire *retiré*. Vous appercevez-vous point du mystere que contient ceste histoire? Moyse estoit chef de la Synagogue, et fut à cest effect sauvé et retiré des eaux par la providence de Dieu. Et voicy que Nostre Seigneur, l'unique Sapience du Pere eternel, retire le grand chef de l'Eglise militante, S. Pierre, des eaux aupres de la mer de Cesarée, lequel on pourroit bien appeller Moyse, puisqu'il a esté retiré des eaux comme Moyse : et de vray, Simon, l'un des noms de S. Pierre, veut quasi signifier cela; car Simon veut dire, *obediens*, obeyssant, et Moyse signifie *extractus*, c'est-à-dire retiré simplement, d'autant qu'il n'avoit pas encore l'usage de rayson quand on le retira. S. Pierre est appellé *obeyssant*, pour ce qu'ayant esté retiré dans l'usage de rayson, il fut retiré par obeyssance : *Venite post me; et continuo sequuti sunt eum* (Matth. 4); Venez apres moy, leur dit Nostre Seigneur, et tout soudain ils le suivirent. S. Pierre donc fut semblable et à Moyse et à S. Jean.

Mais considerons maintenant la ressemblance de ces deux nativitez de S. Jean et de S. Pierre, à condition toutesfois que nous ne ferons que toucher ce qui sera de S. Jean, pour nous arrester davantage en ce qui est de S. Pierre, puisque c'est en ce jour que nous celebrons sa feste. Je treuve premierement que la nativité de S. Jean a esté predicte par l'ange : *Et multi in nativitate ejus gaudebunt* (Luc. 1); Plusieurs, dit-il à Zacharie, se resjouyront en sa nativité. Celle de S. Pierre a esté pareillement predicte : mais il y a ceste grande difference, que l'ange predict celle de S. Jean, et celle de S. Pierre fut predicte par Nostre Seigneur. S. Jean nasquit pour finir la loy mosayque; S. Pierre mourut pour commencer l'Eglise catholique : non que S. Pierre fust le commencement fondamental de l'Eglise, ny S. Jean la fin de la Synagogue; car c'est Nostre Seigneur, lequel mit fin à la loy de Moyse, disant sur la croix : *Consummatum est* (Joan. 19); Tout est consommé : et ressuscitant, il commença l'Eglise nouvelle. Car, comme il se renouvella luy-mesme, aussi renouvella-t-il son Eglise; il se renouvella, dy-je, ressuscitant revestu d'immortalité, luy qui s'estoit auparavant revestu de nostre mortalité : *Et habitu inventus ut homo, etc.* (Phillip. 2).

Le rabbin Saadias dit que l'aigle voletant parmy le feu, et puis se jettant dans la mer, renouvelle ses aisles et sa jeunesse : ainsi Nostre Seigneur se bruslant au feu de sa tres-grande charité, et puis se jettant dans les eaux de la mer rouge de sa passion, renouvella sa jeunesse, et comparut sortant d'icelle, en ressuscitant glorieux, renouvellé comme l'aigle, suivant ce qui est és psalmes : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua* (Psal. 102).

La nativité de S. Jean fut predicte à Zacharie, comme il offroit de l'encens au Seigneur, ainsi qu'il est dit en S. Luc : *Cum Zacharias poneret incensum Domino* (Luc. 1). Mais quel encens pensez-vous que S. Pierre offroit au Seigneur, quand il luy respondit : *Domine, tu scis quia amo te* (Jean. 21); Seigneur, vous sçavez que je vous aime, odeur qui seule est aggreable à sa divine Majesté? S. Jean fut sanctifié par Nostre Seigneur au ventre de sa mere, en la presence de la Saincte Vierge; et de mesme S. Pierre fut sanctifié au ventre de l'Eglise militante par ce mesme Seigneur, en la presence de la tres-Saincte Vierge, dans le cenacle.

Mais sçachez que les saincts sont sanctifiez en cinq diverses manieres. La premiere par necessité de consequence : c'est ainsi que fut sanctifié Nostre Seigneur, lequel estant Fils naturel de Dieu ne pouvoit qu'il ne fust sainct, et parce qu'il estoit sainct par nature, il s'appelle sainct par excellence : *Sanctus vocabitur Filius Dei* (Luc. 1), estant l'un des trois *Sanctus, Sanctus, Sanctus,* que les seraphins que vid Isaye (Cap. 6), repetent sans cesse dans le ciel en l'honneur de la tres-saincte Trinité.

La seconde est de ceux qui ne sont pas saincts, sinon contingemment, et sans aucune necessité que par la volonté de Dieu; neantmoins ils le sont tousjours, et de ceste seconde sorte nous n'avons que la Vierge sacrée, de laquelle David dit : *Benedixisti, Domine, terram tuam, avertisti captivitatem Jacob* (Psal. 84); Seigneur, vous avez beny vostre terre, et avez destourné de dessus elle la captivité de Jacob.

La troisiesme sorte de sanctification est de ceux qui ne sont pas tousjours saincts, mais seulement sont sanctifiez au ventre de leur mere : tels furent S. Jean, Hieremie, et selon l'opinion de quelques-uns S. Joseph, auxquels on attribuë ces parolles : *Antequam progredereris ex utero, sanctificavi te* (Jer. 1); Avant que tu sortisses du ventre de ta mere, je t'ay sanctifié.

La quatriesme sorte est de ceux qui sont sanctifiez d'une sanctification commune à tous les justes avant que de mourir, desquels il est dit : *Justorum animæ in manu Dei sunt* (Sap. 3); Les ames des justes sont en la main de Dieu.

Mais les derniers sont sanctifiez, non-seulement d'une sanctification commune, qu'on appelle *justification,* ains d'une sanctification singuliere, de laquelle ils ne peuvent plus descheoir : ainsi furent sanctifiez les Apostres au jour de la Pentecoste, de quoy nous avons ce tesmoignage en S. Paul, quand il dit qu'il est asseuré qu'aucune chose, non pas mesme la mort, ne le pourra separer de la charité de Jesus-Christ : *Scio quia neque mors nos separabit à charitate Christi* (Rom. 8).

Or, pour vous monstrer le rapport qu'il y a entre S. Jean et S. Pierre, je treuve que la Saincte Vierge fut presente à leur sanctification. Quant à celle de S. Jean, il est dit qu'à son arrivée chez saincte Elisabeth il tressaillit de joye : *Et exultavit infans in gaudio* (Luc. 1). Le mesme peut-on dire de la sanctification de S. Pierre, qui se fit dans le cenacle, où la Saincte Vierge estoit aussi presente à la descente du Sainct-Esprit; tellement que l'on peut dire de luy comme de S. Jean : *Exultavit infans*, puisque S. Pierre auparavant, comme enfant, n'avoit quasi jamais parlé [1], et tout aussi-tost : *Aperiens os suum Petrus*, Ouvrant sa bouche, il commença à prescher et convertir les ames à milliers. S. Jean fut le dernier predicateur de la loy mosayque; S. Pierre fut le premier de l'Evangile. O deux luminaires ardens de predication! favorisez de vos sainctes intercessions mon enfance, afin qu'il playse à Dieu se servir de moy en ce ministere, pour enseigner la science du salut à son peuple pour la remission de leurs pechez : *Ad dandam*

[1] *Infans*, qui ne parle pas, enfant.

scientiam salutis plebi ejus, in remissionem peccatorum eorum, et que je puisse tellement avoir les levres ouvertes de la part de Nostre Seigneur, que ma bouche annonce sa louange : *Et os meum annuntiet laudem ejus*, et que j'enseigne la vraye doctrine, et que j'accomplisse moi-mesme ce que j'enseigne, crainte qu'ayant enseigné les autres, je ne sois resprouvé : *Recte docere, et quæ doceo opere complere, ne cum aliis prædicaverim ipse reprobus efficiar.*

Vous avez veu jusques icy, mes cheres ames, quelle convenance il y a entre la nativité de S. Jean et la mort de S. Pierre. Maintenant vous voudriez peut-estre sçavoir, *quis major est in regno cœlorum?* lequel est le plus grand dans le royaume des cieux? C'est une chose à quoy je ne puis bonnement respondre; seulement je vous diray que vous imitiez la sainteté de l'un et de l'autre, et puis vous le sçaurez quand vous serez dans le ciel. Les philosophes ayant recherché, il y a plus de deux mille ans, les causes du flux et reflux de la mer, ne l'ont jamais sceu comprendre; mais je ne vous donne pas ce terme pour sçavoir la solution de ceste question: estudiez seulement par imitation la sainteté de ces deux grands saincts, et la pluspart de ceux qui sont icy le sçauront dans peu de tems.

Au reste, l'Eglise appelle *nativité* la mort de S. Pierre, pour ce que dans la mort il a treuvé la vie; mais la mort de S. Jean ne se pourroit pas appeller *nativité*, d'autant qu'il luy fallut aller aux limbes, le ciel n'estant pas encore ouvert pour lors : or, depuis l'ascension de Nostre Seigneur, ceux qui ont mesprisé ceste mortalité se sont fait par la mort une nativité. Mais je ferois tort au passage de la saincte Escriture que j'ay cité au commencement de ce sermon, si je m'arrestois davantage à poursuivre les ressemblances qui sont entre la nativité de S. Jean et la mort de S. Pierre, puisque j'ay tant d'occasion de faire une comparayson plus haute, c'est à sçavoir entre la mort de S. Pierre et celle de nostre divin Sauveur. Et que personne ne vienne dire que toutes comparaysons sont odieuses, et qu'il n'y a point de rapport entre le maistre et le serviteur, puisque Nostre Seigneur ne fait point de difficulté de se mettre en comparayson avec les bergers, avec les moutons, avec les vignes, avec les pierres, et que S. Paul dit : *Quos præscivit, et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* (Rom. 8); Que ceux que Dieu a preveu devoir estre saincts, il les a predestinez pour estre conformes à l'imaige de son Fils. Il s'appelle nostre frère, il nous appelle ses amys et ses coheritiers, et davantage il nous communique un nom, duquel la chose est proprement incommunicable : *Ego dixi* : *Dii estis, et filii Excelsi omnes* (Psal. 81); J'ay dit que vous estes tous des dieux, et les enfants du Tres-Haut. Mais remarquez cecy; car Dieu mesme nous appelle dieux : le diable nous appelle dieux, quoy que non pas absolument, disant : *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum* (Gen. 3); Vous serez comme des dieux, sçachant le bien et le mal. Dieu nous attribue ces noms pour nous humilier, et nous monstrer sa charité; le diable nous les attribue pour nous faire tomber dans la superbe, et par ce moyen nous separer de la charité; enfin ces

noms donnez aux hommes monstrent plutost la gloire de Dieu que celle des hommes : il a tant de bonté que de nous vouloir rendre semblables à luy, autant que nostre bassesse le peut porter. Il ne faut donc pas, mes chers auditeurs, avec nostre petit entendement, controller et syndiquer, quand nous voyons que l'Eglise donne à certains saincts, notamment à nostre glorieuse Maistresse, des tiltres excellens; car il y a plusieurs noms qu'elle n'a pas seulement en apparence et similitude, mais en verité, comme Mere de grace, Mere de Dieu, et par consequent Reyne des anges, et Imperatrice du ciel et de la terre, Advocate des pecheurs, Mere de misericorde : car celle qui est vrayement Mere de Dieu a tous ces tiltres avec plus de rayson, ce semble, qu'un roy ne porte le nom de son royaume. Les autres noms de ceste Saincte Vierge s'entendent par proportion et participation, comme quand nous l'appellons nostre Refuge, nostre Esperance, parce qu'elle l'est en effect, bien que ce ne soit que par participation et par le moyen de son credit.

Nostre Seigneur ayant dit à S. Pierre que quand il seroit vieil il estendroit ses mains, et seroit lyé et mené là où il ne voudroit pas, il luy dit : *Sequere me;* Suis-moy. S. Augustin demande pourquoy Nostre Seigneur dit à S. Pierre : *Sequere me;* Suis-moy; il respond que c'est comme s'il luy eust voulu dire : Quant à toy, Pierre, tu me suivras non-seulement à la mort, mais encore quant à la façon de la mort : en quoy Euthimius s'accorde, quoy que Theophilacte entende par ces parolles, que Nostre Seigneur luy vouloit dire : *Sis vicarius meus ;* Tu seras mon vicaire. L'une et l'autre exposition est bonne; car Nostre Seigneur luy dit : *Sequere me;* Suis-moy, ensuite de ce qu'il luy avoit dit auparavant : or il luy avoit dit deux choses, premierement : *Pasce oves meas,* Pais mes brebis; secondement : *Cum autem senueris, extendes manus tuas,* etc. ; Et quand tu seras vieil tu estendras tes mains. Et partant, il dit apres par deux fois : *Sequere me ;* Suis-moy, la premiere apres qu'il luy eut predict sa mort : *Cum hæc dixisset, dixit ei : Sequere me;* comme s'il eust voulu dire : Tu seras crucifié, pour te monstrer que tu ne repaistras pas seulement mes brebis de ma parolle, mais encore de mon exemple; sois donc pasteur de mes brebis, mon vicaire et mon lieutenant. L'autre fois il luy dit : *Sequere me ;* Suis-moy; quand il se fust informé que deviendroit S. Jean : S. Jean demeurera comme il me playra; quant à toy, luy dit Nostre Seigneur, il faut que tu me suives, non-seulement au vicariat et gouvernement de mon Eglise, mais encore en mourant sur une croix comme moy.

Le lieu où S. Pierre a esté crucifié, c'est Rome sans doubte; car ainsi le rapporte toute l'antiquité, de quoy nos adversaires sont bien marrys, et veulent non-seulement nyer qu'il soit mort à Rome, mais encore qu'il y ayt residé, avec des raysons les plus impertinentes et frivolles qui se puissent imaginer; et neantmoins Papias (au recit d'Eusebe), disciple des Apostres, nous l'asseure, apportant pour tesmoignage que S. Pierre date sa premiere epistre de Babylone, c'est-à-dire de Rome; interpretation laquelle est suivie du grand S. Hierosme, au traitté qu'il a fait des hommes illustres. Mais quelque esprit peu versé et mal affectionné aux choses de la foy me dira : Donc Rome s'appelle Babylone : *Salutat vos, inquit,*

Ecclesia in Babylone collecta (I. Petr. 5)! Ouy vrayement; car l'idolastrie regnant en ce tems-là à Rome, qui estoit baignée du sang des martyrs par la tyrannie de Neron, ceste ville devoit estre appellée Neronienne ou Babylone, et non pas Chrestienne; et pour cela remarquez que S. Pierre ne dit pas : L'Eglise de Babylone vous salue, mais : L'Eglise assemblée en Babylone : *Salutat vos Ecclesia in Babylone collecta.* L'Eglise romaine estoit *in Babylone, sed non de Babylone*, comme : *Anti-Christi multi ex nobis prodierunt, sed non erant ex nobis* (I. Joan. 2) : ainsi se doit entendre cest autre passage : *Babylon sedebat supra septem montes* (Apoc. 16).

S. Pierre donc estant à Rome, et disputant contre Simon, magicien, apres avoir gouverné l'Eglise environ vingt-cinq ans, Neron le voulut faire mourir; mais estant prié par les chrestiens qu'il se conservast, comme tres-necessaire à l'Eglise, laquelle ne peut perdre son chef sans recevoir quelque grand desarroy, il s'en alloit hors de Rome. Et comme il fut hors de la porte, Nostre Seigneur luy apparut; lors ce grand sainct, avec son ordinaire simplicité, luy demanda où il alloit : *Domine, quo vadis?* auquel Nostre Seigneur respondit : Je m'en vay à Rome pour y estre crucifié derechef; *Vado Romam iterum crucifigi.* S. Pierre, par ces parolles, cogneut que Nostre Seigneur vouloit estre crucifié en sa personne, puisqu'il a dit que ce que l'on feroit à l'un des plus petits de ceux qui sont à luy, il le tiendroit comme fait à luy-mesme : *Quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis* (Matth. 25). Et rentrant soudain dans la ville, il fut incontinent saysi et condamné à estre crucifié; mais par humilité il demanda d'estre crucifié la teste en bas, et les pieds en haut, ne voulant pas par respect estre du tout semblable à son divin Maistre. Ainsi le grand S. Pierre estant vieil glorifia Dieu estendant ses mains, comme il luy avoit esté predict.

Or, tout ce que je vous ay dit est rapporté par des autheurs irreprochables, à l'opinion desquels il n'y a homme de bon jugement qui ose s'opposer. C'est S. Ambroise en son orayson contre Auxence, S. Athanase en son Apologie pour sa fuyte, S. Hierosme sur S. Pierre, oultre les memoires qui sont encore à present à Rome. Ainsi donc le glorieux S. Pierre alla apres Nostre Seigneur, et le suivit, non-seulement en ce qu'il fut son lieutenant en ce monde, mais encore en ce qu'il mourut en croix comme luy.

Quand Dieu crea cest univers, voulant faire l'homme, il dit : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram, ut præsit piscibus maris, volatilibus cœli et bestiis terræ* (Gen. 1); Faysons l'homme à nostre imaige et semblance, afin qu'il preside et ayt domination sur les poissons de la mer, sur les oyseaux du ciel et sur les bestes de la terre. Ainsi me semble-t-il qu'il ayt fait en sa reformation; car voulant que sainct Pierre fust le president et gouverneur universel de son Eglise, et qu'il commandast tant à ceux qui sont dans les eaux de ce monde, comme à ceux qui se retirent en la religion pour voler en l'air de la perfection, il le voulut rendre semblable à luy, et me semble qu'il dit : *Faciamus eum ad imaginem nostram*, Faysons-le à nostre imaige, c'est-à-dire semblable à Jesus crucifié; c'est pourquoy il luy dit : *Sequere me*, Suis-moy.

Narcisse, disent les prophanes, estoit un enfant si desdaigneux, qu'il ne voulut jamais donner son amour à personne; mais enfin, se regardant dans une claire fontaine, il fut extresmement espris de sa beauté. Quand nous nous regardons dans une fontaine, nous semblons y estre representez antipodalement, la teste en bas et les pieds en haut. Ne pensez-vous pas que Nostre Seigneur regardast saint Pierre en son martyre, puisque ses yeux regardent les pauvres : *Oculi ejus in pauperem respiciunt* (Psal. 10)? Il le voyoit comme dans les eaux d'amertume et de tribulation, crucifié les pieds en haut, en sorte qu'il estoit comme son vray pourtraict. Et si Narcisse, qui n'ayma jamais aucune personne, fut si espris voyant sa propre ressemblance, combien plus Nostre Seigneur, qui ne fit jamais qu'aymer? Aussi son cher disciple disoit de luy, qu'ayant tousjours aymé les siens, il les ayma jusques à la fin : *Cum dilexisset suos, in finem dilexit eos* (Joan. 13). Et en un autre lieu, il est dit qu'il nous a aymez d'une charité perpetuelle : *In charitate perpetua dilexi te* (Jerem. 31). Combien plus, dy-je, pensez-vous que ce divin Sauveur fut espris de l'amour de sainct Pierre, qui estoit comme son imaige plongée dans les eaux de la tribulation du martyre? *Nonne oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam* (Luc. 24)? Ne falloit-il pas, dit-il aux disciples d'Emmaüs, que le Christ souffrist pour entrer en sa gloire? de mesme je diray : *Nonne oportuit Petrum pati, et ita intrare in gloriam Domini sui*? N'estoit-il pas necessaire que sainct Pierre pastist pour entrer en la gloire de son Seigneur? Ouy sans doubte, car Nostre Seigneur luy avoit dit : *Sequere me*; Viens à la gloire, mais comme moy.

Regardez en la passion, vous treuverez que Nostre Seigneur ne pouvant porter sa croix, tant il estoit accablé de tourmens, on fit venir un certain homme pour luy ayder, lequel alloit suivant portant la croix sur ses espaules. L'Evangeliste ne nomme pas la pluspart des personnes qui se treuverent en la passion; mais cestuy-cy, il le nomme, non sans mystere, et l'appelle Simon. Simon porte la croix apres Nostre Seigneur, la croix est le sceptre royal de Nostre Seigneur : *Et principatus ejus super humerum ejus* (Is. 9), comme S. Hierosme l'interprete; ce signe estoit comme un presage pour S. Pierre, qu'il porteroit un jour la croix et le sceptre de Nostre Seigneur, *Non solum patiendo, sed etiam regendo*, Non-seulement en souffrant, mais encore en gouvernant. Simon Cyreneen porte la croix, pour monstrer que nostre Simon auroit en main la croix de Nostre Seigneur, comme un sceptre pour commander en l'Eglise militante, et pour endurer. D'icy je vous puis conduire à l'intelligence d'une autre difficulté, que je vous veux esclaircir : c'est que, Nostre Seigneur voulant donner le gouvernement de la bergerie à sainct Pierre, il l'appelle tousjours Simon Joannis, non pas Pierre, encore que luy-mesme luy eust changé de nom. D'où vient cela? un excellent docteur de nostre tems croit que c'estoit afin que S. Pierre fust adverty de ne point s'enorgueillir, et qu'il se souvinst de ce qu'il estoit devant que Nostre Seigneur l'appellast Pierre; mais il y a, comme j'estime, un plus profond mystere. Quand Nostre Seigneur voulut monstrer à S. Pierre qu'il le vouloit faire chef de l'Eglise, il luy dit : *Tu es*

Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam (Matth. 16); Tu es Pierre, et sur ceste pierre j'edifieray mon Eglise. En quoy, comme il luy communiquoit la charge de son troupeau, aussi luy donnoit-il l'un de ses noms, qui signifie *puissance;* car le nom de Pierre est un des noms que l'Escriture attribuë à Nostre Seigneur : *Petra autem erat Christus..... Lapis quem reprobaverunt ædificantes hic factus est in caput anguli* (I. Cor. 10, I. Petr. 2). Donc, luy promettant qu'il le feroit son lieutenant au gouvernement de son Église, il luy donne encore un de ses noms qui signifie puissance : mais d'autant qu'il ne le vouloit pas seulement faire son lieutenant, ains encore luy predire qu'il endureroit la mort de la croix, il luy donne encore un nom de passion, de croix et de martyre; nom lequel estoit propre à Nostre Seigneur. Et quel nom de martyre, de passion et de souffrance avoit Nostre Seigneur? le nom que nous devrions tous avoir au cœur pour nous encourager à l'observation des commandemens divins. C'est le nom d'obeyssant. Escoutez ce que dit l'Apostre : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* (Philip. 2); Il a esté faict obeyssant jusques à la mort de la croix. Le nom de Simon en hebreu veut dire *obeyssant*; donc Nostre Seigneur, qui luy communiqua le nom de *puissance*, quand il luy promit la puissance, luy communique maintenant son nom de passion et de souffrances, quand il luy predit sa mort : si bien que l'on peut dire que, *Petrus factus est Simon usque ad mortem;* Pierre a esté fait obeyssant jusques à la mort. S. Pierre une fois fit le courageux, disant à Nostre Seigneur : *Etiam si opportuerit me mori tecum, non te negabo* (Matth. 26); Encore qu'il me faille mourir avec vous, je ne vous renyeray point; puis, à la voix d'une chambriere, il le renya trois fois, et ayant recogneu son peché, tout incontinent il se retira pour le pleurer amerement, et non-seulement alors, mais il le pleura toute sa vie (ainsi que dit S. Clement), de sorte qu'il pouvoit bien dire : Seigneur, vous m'arrouserez de l'hysoppe de la contrition, et je seray nettoyé de mon peché; vous me laverez dans l'eau de mes larmes, et je seray plus blanc que la neige. Mais neantmoins les centuriateurs de Magdebourg ne laissent pas de reprocher ce peché à S. Pierre, et l'appeller horrible et execrable : de vray, c'estoit un peché que la crainte de la mort luy fit commettre; mais ils feroient mieux de se garder de pecher que d'exagerer ainsi la faute de S. Pierre. Or il me semble que ce grand sainct estant sur la croix, disoit à telles gens ces parolles que S. Paul disoit aux Galates : *De cætero nemo mihi molestus sit, ego enim stigmata Domini mei in corpore meo porto* (Gal. 6); Que personne ne m'importune plus; car je porte en mon corps les stigmates de mon Seigneur; comme s'il vouloit dire : Que personne ne me vienne plus reprocher mon peché; car, oultre que je m'en suis lavé dans mes larmes, maintenant je fais preuve de ma fidellité, reparant par ma mort la faute que j'avois commise par la crainte de la mort.

Mais avant que de finir, je veux satisfaire à la curiosité de ceux qui pourroient demander pourquoy S. Pierre voulut mourir la teste en bas. La premiere cause fut par humilité, la seconde pource que Nostre Seigneur avoit les pieds contre la terre, pour monstrer qu'il

estoit venu du ciel en terre. S. Pierre a les pieds contre le ciel, pour monstrer qu'il alloit de la terre au ciel. De plus Nostre Seigneur, quand il mourut, avoit tousjours la face et les yeux tournez contre la terre, pour monstrer qu'il n'auroit pas moins de soins de son Eglise apres sa mort qu'avant icelle, et qu'il vouloit tousjours en estre le pasteur. S. Pierre renversa la teste contre la terre, et les yeux contre le ciel, pour monstrer qu'en mourant il quittoit sa charge à son successeur. Ainsi Nostre Seigneur est tousjours chef de l'Eglise, mais non pas S. Pierre. Nostre Seigneur a son vicaire, et S. Pierre a son successeur. S. Pierre en oultre renversa la teste contre terre, pour monstrer que s'en allant au ciel, il laissoit neantmoins sa succession en terre, de laquelle Nostre Seigneur luy dit : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam;* Tu es Pierre, et dessus ceste pierre je bastiray mon Eglise. Imaginez-vous que S. Pierre est le premier fondement apres Jesus-Christ; puis ses successeurs se sont fondez successivement sur luy, comme pierres angulaires qui tiennent ensemble le bastiment de l'Eglise. C'est la pierre de touche avec laquelle l'on cognoist tousjours le faux or de l'heresie; c'est la pierre quarrée du temple de Salomon. Il est dit que ce roy fit chercher des pierres pour fonder son temple, et qu'on les fit esquarrer. Nostre Seigneur ayant choysi nostre sainct apostre pour estre apres luy la premiere pierre du fondement de son Eglise, il la fit esquarrer en croix : et de mesme que dessus une pierre fut escrite la loy mosayque, aussi sur ceste pierre vivante fut escrite la loy evangelique. Si vous estes en doubte comme il faut entendre ceste loy evangelique, allez à ceste pierre pour apprendre comme il faut croire : sur quoy je ne m'arresteray pas beaucoup pour le preuver amplement, ne m'estant proposé pour le subjet de ceste exhortation que la mort de S. Pierre, me contentant de vous apporter pour le present une seule rayson, mais qui est fondamentale.

L'Eglise est une monarchie, et partant il luy faut un chef visible, qui la gouverne comme le souverain lieutenant de Nostre Seigneur; car autrement, quand Nostre Seigneur dit : *Dic Ecclesiæ*, Dites-le à l'Eglise, à qui parlerions-nous, ou comment conserverions-nous l'unité de la foy? Et quand une personne se voudroit emanciper, qui la pourroit reduire au bercail? Comment pourroit-on empescher qu'il n'y eust de la division dans l'Eglise? autrement lorsque (comme dit S. Hierosme) *Totus orbis se Arianum esse miratus est;* Tout le monde s'estonna de se voir dans l'heresie des Ariens, comment se fust-il converty? tout royaume divisé sera desolé : *Omne regnum in se divisum desolabitur* (Luc. 11). C'est donc chose certaine que l'Eglise doit avoir un lieutenant general : or, voyons maintenant quel il peut estre. Non autre, certes, que S. Pierre et ses successeurs; et laissant à part le consentement universel de tous les siecles, notamment des huict premiers, ainsi qu'il se void clairement dans la visible monarchie de Scander, voicy une rayson bien puissante; pource que jamais il n'y a eu evesque qui ayt pensé d'estre souverain et commun pasteur de toute l'Eglise, que les successeurs de S. Pierre, et jamais on n'a mis en doubte, ny proposé qu'aucun autre le fust. Sur tout maintenant il n'y a evesque en

tout le christianisme qui s'attribuë ceste qualité, et duquel on propose qu'il soit pasteur general, sinon le Pape. Les heretiques ne veulent point de chef, et partant ils ont esté divisez en tant de sectes. Les catholiques recognoissent le Pape pour le pere commun, et le chef unique visible de toute l'Eglise. Les schismatiques n'en recognoissent point. Que dirons-nous donc? Il n'y en a point qui ayt jamais pretendu de l'estre, que les successeurs de S. Pierre : il n'y en a point qui le pretendent, il n'y en a point de qui ont ayt jamais eu ceste pensée, que du Pape : c'est une des veritez que l'Eglise a toujours creuës, et d'autre part il faut qu'il y en ayt un, donc c'est luy sans doubte. C'est luy duquel parle S. Hierosme en l'Epistre à S. Damase, où il dit : *Non novi Vitalem, Meletium respuo, ignoro Paulinum. Quicumque tecum non colligit, spargit; hoc est, qui Christi non est, Anti-Christi est.*

Mais l'on me demandera pourquoy S. Pierre met le siege de la lieutenance de Nostre Seigneur à Rome, puisque Nostre Seigneur estoit mort en Hierusalem. La rayson est bien aysée à donner : c'est que Dieu avoit desseln de prendre les Gentils pour son peuple, abandonnant l'ingrate nation des Juifs, non en la destituant des secours necessaires pour son salut, mais luy ostant les privileges qu'il luy avoit concedez, desquels elle s'estoit renduë indigne. Ne sçavez-vous pas ce que les apostres S. Paul et S. Barnabé disent és Actes, parlant aux Juifs : *Vobis primum oportebat loqui verbum Dei, sed quia repellitis illud, ecce convertimur ad Gentes* (Act. 13)? Il falloit premierement vous prescher la parolle de Dieu, mais parce que vous la rejettez, voicy que nous l'allons annoncer aux Gentils. Et ne sçavez-vous pas ce que disoit Osée en son second chapitre? *Et dicam non populo meo : Populus meus es tu; et ipse dicet : Deus meus es tu;* Je diray au peuple qui ne m'appartenoit pas : Tu es mon peuple; il me respondra : Vous estes mon Dieu. C'est de quoy parle S. Paul en son neuviesme chapitre de l'epistre aux Romains. Comme donc Nostre Seigneur mourut en Hierusalem, afin que la loy sortist de Sion, et la parolle du Seigneur de Hierusalem : *Ut de Sion exiret lex, et verbum Domini de Hierusalem* (Mich. 4), pource qu'elle estoit le chef de la Judée; ainsi voulut-il transferer le siege de son Eglise à Rome, chef de la gentilité, afin de dire *populo non suo : Populus meus es tu;* A ceux qui n'estoient pas son peuple : Vous estes mon peuple. A Rome donc est mort S. Pierre, vraye pierre, non pas fondamentale premiere, mais deuxiesme; car Nostre Seigneur est ceste grande, premiere, angulaire pierre fondamentale, non-seulement de l'Eglise militante, mais encore de la triomphante. S. Pierre est pierre fondamentale fondée sur la premiere, et seulement pour l'Eglise militante; pierre ferme, rocher asseuré au milieu de la mer de ce monde, et lequel plus il est battu, moins change-t-il de place.

C'est assez parlé sur la mort de S. Pierre, que vous laisseray-je pour prattique? La premiere chose à quoy je vous exhorte est de remercier Dieu de ce qu'il nous a donné une telle pierre, sur laquelle nous appuyant, nous ne tomberons jamais. Et la seconde prattique, pour la reformation de nostre entendement, je desirerois que nous fussions simples te ferme en la foy que la saincte Eglise

nous enseigne, croyant fermement tout ce qui est escrit en ceste pierre; car je vous ay dit que la loy evangelique y estoit escrite. Croyons doncques simplement, et sousmettons nostre entendement à la foy que Nostre Seigneur a fondée sur ceste pierre; car les portes d'enfer ne prevaudront pas contre elle : *Portæ inferi non prævalebunt adversus eam* (Matth. 16). *Christus rogavit pro Petro ut non deficeret fides ejus* (Luc. 22); Nostre Seigneur a prié pour S. Pierre, afin que sa foy ne defaillist point. C'est le chef de l'Église, qui est la colomne et le firmament de la verité, comme dit S. Paul à son Timothée (I. Tim. 3). *Beatus vir qui allidet parvulos suos ad petram* (Psal. 136); Bien-heureux sera celuy qui brisera ses petits contre la pierre, dit le psalmiste : quand il survient quelquesfois des fantaysies és choses de la foy, certaines petites suffisances, imaginations et pensées d'infidellité, que ferez-vous? si vous les laissez entrer dans vostre esprit, elles vous troubleront et osteront la paix; rompez et venez fracasser ces pensées et imaginations contre ceste pierre de l'Eglise, et dites à vostre entendement : Ah! mon entendement, Dieu ne vous a pas commandé de vous repaistre vous-mesme. C'est à ceste pierre et à ses successeurs à qui cela appartient; donc : *Beatus vir qui allidet parvulos suos ad petram;* Bien-heureux sera celuy qui brisera ses petits contre ceste pierre.

Les autheurs qui ont traitté de la nature des animaux disent que l'aigle a le bec si vif, et qu'il luy croist tellement, que souvent il l'empesche de prendre sa nourriture, et asseurent qu'il ne meurt jamais, sinon pour avoir le bec trop long et trop crochu. Ainsi me semble-t-il que font plusieurs, lesquels, n'ayant que trop de vivacité en l'entendement et pas assez de jugement, veulent neantmoins tout sçavoir, tout controller, et sur toutes les matieres theologiques; car la seule theologie, dit S. Hierosme, est celle dont un chascun se veut mesler : ils ont la poincte de l'esprit trop longue, et partant ils ne peuvent prendre la viande de la foy en la maniere qu'il faut. Mais quel remede à cela? il faut qu'ils fassent ce que dit S. Augustin que fait l'aigle, lequel rompt et casse la poincte de son bec en le frappant contre la pierre; apres quoy estant deslivré de cest empeschement, il commence à mieux manger : ainsi voudrois-je que ceux qui pensent sçavoir quelque chose, et lesquels, appuyez sur ceste imagination, laissent croistre la poincte et vivacité de leur esprit, par un certain raysonnement humain, si longue, que par une certaine presomption d'eux-mesmes ils ne veulent plus recevoir la saincte doctrine de l'Eglise, qu'ils viennent briser leur raysonnement contre ceste pierre : *Beatus vir qui allidet parvulos suos ad petram.* Et notez que le psalmiste ne dit pas simplement : *Parvulos*, Petits, mais *Parvulos suos*, Ses petits [1]. Pourquoy? parce que les pensées d'infidellité sont nostres, et les pensées de fidellité sont de Dieu : *Non sumus sufficientes cogitare aliquid ex nobis tanquam ex nobis, sed omnis sufficienia nostra ex Deo est*

[1] Il y a dans le texte, non pas : *Parvulos suos*, mais : *Parvulos tuos*. Il s'agit de la fille de Babylone, figure de l'hérésie; et cette explication suffit pour justifier l'interprétation de notre auteur. (N. E.)

(II. Cor. 3); Nous ne sommes pas suffisans de concevoir une bonne pensée de nous-mesmes, comme de nous-mesmes, mais toute nostre suffisance vient de Dieu. Ne regardons jamais les cogitations de la foy qui ne sont pas de Dieu, ny fondées sur la pierre de l'Eglise catholique; mais brisons-les, et rompons leurs poinctes contre ceste pierre, c'est-à-dire avec l'authorité apostolique de l'Eglise.

Mais oultre ces pensées, qui sont les petits de l'entendement dont parle le psalmiste, il y a d'autres petits de la volonté, qui sont nos pechez, desquels encore je dy : *Beatus vir qui allidet parvulos suos ad petram;* Bien-heureux qui brisera ses petits contre la pierre; car Dieu a donné à ceste pierre la force et le pouvoir de remettre et oster les pechez, et quand on vient aux pieds du prestre pour les confesser, qu'est-ce autre chose, sinon apporter les petits de sa volonté à la pierre? Et notez encore (mes chers auditeurs) qu'il dit : *Parvulos suos;* Ses petits, pour nous monstrer qu'il ne faut pas attendre que nos pechez soient inveterez pour les confesser; car, quand ils sont inveterez, il est tres-difficile de les bien desclarer, et encore plus de s'en amender : *Quoniam tacui* (dit David), *inveteraverunt ossa mea* (Psal. 31). Confessons-nous donc souvent, puisque nous pechons souvent; brisons nos pechez dés leur commencement contre ceste pierre.

Je sçay que vous desirez tous extresmement la paix; c'est pourquoy je vous diray avec le prophete royal : Si vous la voulez obtenir, addressez-vous à Dieu par des prieres et oraysons : *Rogate quæ ad pacem sunt Hierusalem* (Psal. 121); aymez-le de tout vostre cœur, servez-le fidellement, esvitez soigneusement tout ce qui le peut offenser, et par ce moyen vous obtiendrez la paix, car il dit : *Pax multa diligentibus legem Dei et non est illis scandalum* (Psal. 118); Ceux qui ayment la loy de Dieu jouyssent d'une grande paix, et jamais aucune chose ne leur peut nuyre. Or, puisqu'il n'y a personne si sainct, qui ne contrevienne quelquesfois à la loy de Dieu, au moins tesmoignons que nous aymons ceste loy en demandant pardon à Dieu, et venant briser nos pechez par la confession et penitence aux pieds du prestre, comme à une pierre fondée sur la pierre de la foy : *Beatus vir qui allidet parvulos suos ad petram.*

Enfin, je desirerois que nous fussions tous crucifiez à l'exemple de sainct Pierre : la guerre, la pauvreté et les autres miseres nous crucifient, il est vray; mais elles nous crucifient comme le mauvais larron, et non comme sainct Pierre, c'est-à-dire qu'au lieu de profitter de ces maux, nous en empirons. Ha! sainct Pierre est crucifié de la croix de Jesus-Christ. Il ne suffit pas de prendre sa croix, mais il faut encore suivre Nostre Seigneur; car apres qu'il a dit : *Tollat crucem suam*, il adjouste : *Et sequatur me;* alors la croix nous seroit douce, alors nous treuverions la vie en la mort, et les consolations és adversitez.

Quand Helie, fuyant la persecution de Jesabel, eut fait une journée de chemin, se treuvant sous un genevrier, il est dit qu'il demanda à Dieu de mourir, luy disant : Seigneur, retirez mon ame, il me suffit; *Petivit animæ suæ ut moreretur, et ait : Sufficit mihi, Domine, tolle animam meam* (III. Reg. 19). Ainsi j'estime que sainct Pierre se treuvant sous la croix, ô qu'il fut content, lorsqu'il

vid le commandement que Nostre Seigneur luy avoit fait de le suivre accomply! lors il vid ses desirs satisfaits : aussi, si-tost que Nostre Seigneur le rencontrant, luy eut dit qu'il seroit derechef crucifié à Rome, il retourna tout incontinent dedans ceste ville, à cause du grand desir qu'il avoit d'estre à l'ombre de ce sainct arbre de la croix; il ne dit rien à son divin Maistre, et ne s'arresta point à s'entretenir davantage avec luy, ains s'en retourna au mesme instant. Mais ne pensez-vous pas qu'il dit alors comme l'Espouse du Cantique : *Sub umbra illius quem desideraveram sedi, et fructus ejus dulcis* (Cant. 2); Je me suis assis à l'ombre de celle que j'ay desirée, ô que son fruict est doux! et quel est ce fruict? c'est la vie eternelle. Donc, assouvy de tous ses desirs, je croy qu'il repeta encore, comme Helie : Il me suffit, Seigneur, tirez mon ame; *Sufficit mihi, Domine, tolle animam meam.* On treuve que sainct André son frere vescut deux jours sur la croix, enseignant le peuple, monstrant bien que cest arbre estoit l'arbre de la vie, et que sur cest arbre la mort avoit esté vaincuë, de maniere que je pense, qu'à l'exemple d'Helie, sainct Pierre demanda à Nostre Seigneur qu'il retirast son ame : *Petivit animæ suæ ut moreretur.* Ainsi puissions-nous tous mourir (mes chers auditeurs) crucifiez en la croix de Nostre Seigneur, afin de suivre en la vie eternelle celuy que nous suivrons en la mort : *Quis dabit nobis pennas velut columbæ* (Psal. 54)? Qui nous donnera des aisles pour le suivre comme une colombe? O glorieux Apostre! impetrez-nous [1] la grace d'appuyer tousjours nostre foy sur l'Eglise, laquelle estant fondée sur vous apres Nostre Seigneur, comme sur une pierre ferme, est la vraye colomne et le firmament de verité. Je sousmets tousjours à vos pieds ce que jamais je diray en la chaire, et hors d'icelle; car vous estes ceste pierre sur laquelle a esté fondée l'Eglise de Jesus-Christ, auquel soit honneur et gloire par tous les siecles des siecles. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON POUR LE JOUR DE LA VISITATION DE NOSTRE-DAME.

Exurgens Maria abiit in montana cum festinatione in civitatem Juda.
Marie se levant s'en alla hastivement par les montagnes en une ville de Juda. (*Luc.* 1.)

NOSTRE tres-aymable et non jamais assez aymée Dame et Maistresse, la glorieuse Vierge, n'eust pas plustost donné consentement aux parolles de l'archange S. Gabriel, que le mystere de l'Incarnation fut accomply en elle, et ayant apprins, par le mesme archange, que sa cousine Elisabeth avoit conceu un fils en sa vieillesse, elle la voulut aller visiter, à dessein de la servir et soulager en sa grossesse : et sçachant que c'estoit le vouloir divin qu'elle fist ceste visite, elle se leva promptement, dit l'evangeliste S. Luc, et sortit de Nazareth, qui estoit une petite ville de Galilée, où elle

[1] Obtenez-nous.

demeuroit, pour s'en aller en la mayson de Zacharie, et chemina hastivement par les montagnes de Juda, et entreprint ce voyage, quoyque long et difficile, d'autant que (comme disent plusieurs autheurs) la ville en laquelle demeuroit Elisabeth estoit esloignée de Nazareth d'environ vingt-sept lieuës ; d'autres disent un peu moins : mais c'estoit tousjours un chemin assez long et difficile, parce que c'estoit par des montagnes, pour ceste tendre et delicate Vierge, laquelle se sentit poussée par une secrette inspiration de faire ceste visite. O certes ! il se faut bien garder de penser qu'elle y allast poussée de quelque curiosité de voir s'il estoit bien vray ce que l'ange luy avoit dit de la grossesse de sa cousine; car elle n'en doubtoit nullement, ains estoit toute asseurée que la chose estoit telle qu'il luy avoit desclaré. Ce que je dy d'autant qu'il y en a eu quelques-uns de si temeraires, qu'ils ont voulu soustenir qu'il s'estoit treuvé en son dessein quelque sorte de curiosité, parce que c'estoit une merveille inoüye, que saincte Elisabeth, laquelle n'avoit jamais eu d'enfans, estant sterile, eust conceu en sa vieillesse; ou bien, disent-ils, il se peut faire que Nostre-Dame eut quelque doubte de ce que l'ange luy avoit dit. Certes, cela ne peut estre; S. Luc les condamne, et refute absolument leur opinion, quand il dit que saincte Elisabeth, voyant entrer la Vierge, s'escria : Vous estes bien-heureuse, parce que vous avez creu; *Beata quæ credidisti.*

Ce ne fut donc point la curiosité, ny aucun doubte de la grossesse de saincte Elisabeth, qui luy fit entreprendre ce voyage, mais bien plusieurs belles, utiles et tres-aggreables considerations, lesquelles je declareray briefvement en ceste exhortation.

Premierement, elle fut poussée à entreprendre ce voyage par un motif de charité, afin d'aller servir, secourir et soulager saincte Elisabeth sa cousine en sa grossesse, et pour voir ceste grande merveille, et se resjouyr avec elle de la grace que Dieu luy avoit faite de luy donner un fils en sa sterilité, et la faire concevoir en sa vieillesse; d'autant qu'elle sçavoit bien que c'estoit pour lors une chose blasmable d'estre infeconde.

Secondement elle la visita, afin de luy reveler ce tres-haut et incomparable mystere de l'Incarnation qui s'estoit fait en elle par l'operation du Sainct-Esprit, parce qu'elle sçavoit bien que sa cousine Elisabeth estoit une personne juste, fort bonne, craignant Dieu, et qui desiroit grandement la venuë du Messie promis en la loy pour rachepter le monde, et que ce luy seroit une grande consolation de sçavoir que les promesses de Dieu estoient accomplies, et que le tems desiré par les patriarches, et predict par les prophetes, estoit venu.

Troisiesmement, elle y alla pour redonner, par l'entremise de son Fils, la parolle à Zacharie, qui l'avoit perduë par son incredulité, n'ayant pas voulu croire ce que l'ange luy avoit dit, lorsqu'il luy annonça que sa femme concevroit un fils qui se nommeroit JEAN.

En quatriesme lieu, elle sçavoit que ceste visite apporteroit un comble de benedictions à ceste mayson de Zacharie, lesquelles redonderoient jusques à l'enfant qui estoit dans le ventre de saincte

Elisabeth, lequel par sa venuë seroit sanctifié. Or, ces raysons, et plusieurs autres que je pourrois rapporter, monstrent assez que Nostre-Dame et glorieuse Maistresse n'entreprint ce voyage que par un secret mouvement de Dieu, qui vouloit par ceste visite donner commencement au salut des ames, en la sanctification du petit S. Jean.

O certes! il est indubitable que ce fut particulierement une tres-ardente charité accompaignée d'une tres-profonde humilité, qui luy fit passer avec ceste vitesse et promptitude les montagnes de Judée. Ce furent donc ces deux vertus qui la pousserent à faire ce voyage et luy firent quitter sa petite ville de Nazareth; car la charité n'est point tardive, ains elle bondit dans les cœurs où elle regne et habite, elle veut tousjours faire des bonnes œuvres : *Nescit tarda molimina Sancti Spiritus gratia*, dit sainct Ambroise (In Luc. l. 2). C'est pourquoy la tres-Saincte Vierge, qui en estoit toute remplie, ayant l'amour mesme dans ses entrailles, estoit en de continuels actes de charité, non-seulement envers Dieu, avec lequel elle estoit unye et conjoincte par le lyen sacré d'une tres-intime et tres-parfaicte dilection; ains encore envers le prochain, qu'elle aymoit en un degré de tres-grande perfection, ce qui luy faysoit ardemment desirer le salut de tout le monde et la sanctification des ames. Et sçachant qu'elle pouvoit cooperer à la sanctification de sainct Jean, qui estoit encore dans le ventre de saincte Elisabeth, elle y alla en grande diligence; oultre que la charité l'y faysoit encore aller, pour se resjoüyr avec sa cousine de ce que Nostre Seigneur avoit beny son ventre d'une telle benediction, que nonobstant qu'elle fust sterile et infeconde, elle avoit neantmoins conceu celuy qui devoit estre le precurseur du Verbe incarné. Elle alloit donc s'en resjoüyr avec elle, luy congratuler, et se provoquer l'une et l'autre à glorifier Dieu de ses misericordes, et le remercier de tant de graces et de benedictions qu'il avoit versées sur elle, qui estoit vierge, luy faysant concevoir le Fils de Dieu par l'operation du Sainct-Esprit, et sur saincte Elisabeth qui estoit sterile, la faysant concevoir miraculeusement, et par grace speciale, celuy qui devoit estre son precurseur.

Mais considerez, je vous prie, s'il eust esté raysonnable que celuy qui estoit choysi pour preparer les voies du Seigneur, fust demeuré entaché du peché; c'est pourquoy Nostre-Dame alla promptement en la mayson de saincte Elisabeth, afin qu'il fust sanctifié, et que ce divin Enfant qu'elle portoit dans ses tres-pures entrailles, et auquel seul appartenoit la sanctification des ames, pust faire en ceste visite celle du glorieux sainct Jean, le purifiant et retirant du peché originel. Ce qui fut fait avec une telle plenitude de grace, qu'il y a plusieurs docteurs qui soustiennent qu'il ne pecha jamais, non pas mesme veniellement, bien que quelques-uns tiennent l'opinion contraire. Ce fust donc, comme vous voyez, la charité qui fut cause que la Saincte Vierge coopera à ceste sanctification : mais ce n'est pas merveille que ce cœur sacré de nostre glorieuse Maistresse fust si remply d'amour et de zele pour le salut des hommes, puisqu'elle portoit dans son sacré ventre la charité mesme, c'est-à-dire le Sauveur et Redempteur du monde.

Ne vous semble-t-il pas, mes cheres ames, que c'est à elle à qui l'on doit appliquer ces parolles du Cantique des cantiques, où le divin Espoux, descrivant les beautez de son Espouse en detail et par le menu, dit que son chef ressemble au mont Carmel : *Caput tuum ut Carmelus* (Cant. 7)? Le mont Carmel est un mont tres-aggreable et lequel est tout couvert et diapré de fleurs tres-odoriferantes, et les arbres qui se treuvent sur ce mont ne portent que des parfums : mais que signifient ce mont, ces fleurs et ces parfums, sinon la charité, laquelle estant comme une tres-belle et odoriferante plante, produit toutes les fleurs des autres vertus dans l'ame qui la possede, car elle ne demeure jamais seule? Et bien qu'on approprie ces parolles du cantique à l'Eglise, qui est la veritable Espouse de Nostre Seigneur, en laquelle, comme en un mont Carmel, abondent de toutes sortes de fleurs tres-odoriferantes, c'est-à-dire toutes sortes de vertus, de saincteté et de perfection; si est-ce neantmoins que cela se peut encore fort bien entendre de la tres-Saincte Vierge, qui est ceste unique et parfaicte espouse du Sainct-Esprit, laquelle ayant la charité à un si eminent degré, ressembloit au mont Carmel par les actes frequens qu'elle en produisoit; de maniere que ceste saincte charité, plantée au milieu de son cœur comme un bel arbre, exhaloit continuellement des odeurs, et jettoit des parfums d'une suavité incomparable.

Mais les rabbins et quelques autres docteurs semblent nous faire encore mieux entendre que le divin Espoux, parlant du chef de son Espouse, entend parler de la charité, qui est la premiere et la plus excellente de toutes les vertus; parce, disent-ils, qu'il le compare à l'escarlatte, laquelle tire son prix de sa teincture : *Et comæ capitis tui, sicut purpura regis vincta canalibus* (Cant. 7); ou bien, aux grains de la grenade qui sont rouges. O certes! il est vray que tout cela nous represente merveilleusement bien la charité de la Saincte Vierge, laquelle non-seulement avoit la charité, mais il est vray qu'elle l'avoit receuë en telle plenitude, qu'on pourroit dire en quelque façon qu'elle estoit la charité mesme; d'autant qu'elle avoit conceu dans son ventre le divin Sauveur de nos ames, qui estant tout amour, l'avoit toute remplie d'amour; tellement qu'on luy peut appliquer mieux qu'à nul autre ces parolles du Cantique des cantiques lorsque l'Espoux sacré, contemplant sa bien-aymée, qui estoit en son doux repos, il fut saysi d'une si grande complaysance, qu'il se print à conjurer les filles de Hierusalem de ne la point esveiller, leur disant : Filles de Hierusalem, je vous conjure par les chevreuils de ne pas esveiller ma bien-aymée, qui est en l'amour, c'est-à-dire qui prend son repos dans l'exercice de l'amour et de la charité, qu'elle ne le veuille ou desire : *Adjuro vos, filiæ Hierusalem, per capreas, cervosque camporum, ne suscitetis, neque evigilare faciatis dilectam, donec ipsa velit* (Cant. 3) : ou plutost, selon une autre version : Filles de Hierusalem, je vous conjure de ne pas esveiller la dilection de l'amour mesme, qu'elle ne le veuille, et ceste dilection et amour est ma bien-aymée, c'est-à-dire la sacrée Vierge, qui avoit l'amour en un si souverain degré de perfection, qu'on peut dire qu'elle seule a plus aymé Dieu que toutes les autres creatures ensemble; c'est pourquoy il l'a regardée avec une complaysance toute particuliere.

Car, qui est-ce qui a jamais donné plus de complaysance à Dieu entre les pures creatures, que celle qui estoit accomplie en toutes sortes de vertus, qui avoit une si ardente charité, accompaignée d'une si profonde humilité? car quelle plus profonde humilité peut-on jamais voir que celle qu'elle fit paroistre lorsque Ste Elisabeth la loüa, disant que son bonheur provenoit de ce que Dieu avoit regardé l'humilité de sa servante, et que pour cela toutes les nations la loüeroient et appelleroient bien-heureuse : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ; ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes* (Luc. 1). Mais, pour oster de nos esprits tout subjet d'embrouillement, expliquons plus particulierement comment ces parolles se doivent entendre.

Il y a plusieurs docteurs qui tiennent que quand Nostre-Dame dit que Dieu avoit regardé l'humilité de sa servante, elle n'entendoit pas parler de la vertu d'humilité qui estoit en elle, parce, disent-ils, qu'encore qu'elle eust une tres-profonde humilité, si ne s'estimoit-elle pas humble; et semble que ceste parolle eust esté contraire à l'humilité mesme. Si bien que quand elle dit que Dieu avoit regardé l'humilité de sa servante, elle entendoit parler de la vilité, bassesse et abjection qu'elle voyoit en elle, en ce qui estoit de sa nature, et du neant d'où elle estoit sortie; et que c'est en ce sens que se doivent entendre ces parolles, parce que le vray humble, disent ces docteurs, ne croit point avoir l'humilité, ny ne void jamais en soy ceste vertu. Toutesfois il y en a d'autres qui tiennent l'opinion contraire, laquelle semble estre la plus probable, et ceux-là disent que Nostre-Dame, par les parolles qu'elle respondit à saincte Elisabeth, entendoit parler de la vertu d'humilité qui estoit en elle, et qu'elle cognoissoit bien que c'estoit ceste vertu qui avoit attiré Nostre Seigneur dans ses chastes entrailles. Il est donc croyable qu'elle sçavoit bien que l'humilité estoit en elle; de sorte que, sans crainte de la perdre, elle parla ainsi, parce qu'elle sçavoit bien que l'humilité qui estoit en elle ne provenoit pas d'elle, ains luy estoit donnée de Dieu, et que c'estoit un effect de sa grace.

Hé! ne voyons-nous pas le grand apostre S. Paul dire et confesser qu'il a la charité, avec des parolles si asseurées, qu'il sembloit qu'il parlast avec plus de presomption que d'humilité, quand il disoit avec tant d'asseurance : Qui est-ce qui me separera de la charité de Jesus-Christ? *Quis ergo nos separabit à charitate Christi* (Rom. 8)? Sera-ce la tribulation, l'angoisse, la faim, la nudité, ou le peril, la persecution ou le glaive? Je suis certain qu'aucune chose, non pas mesme la mort, ne me pourra separer de la charité de Dieu qui est en Nostre Seigneur Jesus-Christ. Voyez, je vous prie avec quelle asseurance parloit ce grand Apostre, quand il protestoit que rien ne le pouvoit separer de la charité de son Dieu. Il falloit donc qu'il creust qu'il avoit la charité. O certes, il n'y a point de doubte, bien qu'il faille entendre, quand il disoit ces parolles, qu'il s'appuyoit sur la grace, et non sur ses propres merites.

Ainsi la glorieuse Vierge ne manqua point d'humilité, ny ne fit aucune faute contre ceste vertu, quand elle dit que Dieu avoit regardé l'humilité de sa servante; non plus que S. Paul quand il dit qu'aucune chose, non pas mesme la mort, ne le pourroit sepa-

rer de la charité de Jesus-Christ, parce que ceste Saincte Vierge sçavoit bien qu'entre toutes les vertus, l'humilité est celle qui a le plus de pouvoir d'attirer Dieu en nous : ce que le divin Espoux semble vouloir signifier au Cantique des cantiques; car apres avoir consideré toutes les beautez particulieres de son Espouse, il ne fut point tant espris de son amour que lorsqu'il vint à jetter ses yeux sur sa chaussure et sur sa demarche, ainsi qu'il tesmoigne par ces parolles : *Quam pulchri sunt gressus tui in calceamentis, filia principis* (Cant. 7) ! O fille du prince! que ta chaussure et tes demarches son pleines de beauté!

Ne lisons-nous pas de Judith, lorsqu'elle alla treuver Holopherne, prince de l'armée des Assyriens, que nonobstant qu'elle fust extresmement bien parée, et que son visage fust doué de la plus rare beauté qui se peut voir, ayant les yeux estincelans, avec une douceur charmante, ses levres pourprines, et ses cheveux crespez flottant sur ses espaules, toutesfois Holopherne ne fut point touché, ny par les beaux habicts, ny par les yeux, ny par les levres, ny par les cheveux de Judith, ny d'aucune autre chose qui fust en elle: mais seulement quand il jetta ses yeux sur ses sandales, ou sa chaussure qui, comme nous pouvons penser, estoit recamée [1] d'or d'une fort bonne grace, il demeura tout espris d'amour pour elle (Judith. 10).

Ainsi pouvons-nous dire que le Pere eternel, considerant la varieté des vertus qui estoient en Nostre-Dame, il la treuva sans doubte extresmement belle : mais lorsqu'il jetta les yeux sur ses sandales ou souliers, il en receut tant de complaysance et en fut tellement espris, qu'il se laissa gagner, et luy envoya son Fils, lequel s'incarna en ses tres-chastes entrailles. Mais qu'est-ce, je vous prie, mes cheres ames, que ces sandales et ceste chaussure de la sacrée Vierge nous representent, sinon l'humilité? car nous voyons que les sandales ou souliers sont les plus vils accoustremens desquels l'on se serve pour l'ornement du corps humain, parce qu'ils sont tousjours contre terre, foulant la fange et la boue : aussi est-ce le propre des ames qui ont la veritable humilité d'estre toujours basses et petites à leurs yeux, et se tenir sous les pieds de tout le monde; car ceste vertu, qui est la base de la vie spirituelle, a cela de propre, qu'elle veut tousjours estre contre terre dans sa bassesse et dans son abjection : et c'est ceste bassesse que Dieu regarde avec tant de complaysance en la Saincte Vierge, et de ce regard procede tout son bonheur, ainsi qu'elle dit dans son sacré Cantique : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ; ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes* (Luc. 1), advouant, qu'à cause de ce divin regard, elle sera publiée bienheureuse par toutes les creatures, de generation en generation.

Or, soit qu'on suive l'opinion de ceux qui disent que quand la Saincte Vierge dit que Dieu avoit regardé l'humilité de sa servante, elle faysoit reflexion sur elle-mesme, à cause de sa nature et de l'estre qu'elle avoit du neant d'où elle avoit esté tirée comme toutes les autres creatures, ou bien celle de ceux qui disent que la

[1] Brodée.

tres-Saincte Vierge, considerant sa vie, qui estoit toute saincte et toute pure et parfaicte, elle la treuva bonne, et voyant en soy l'humilité, elle peut dire veritablement en ce sens que Dieu avoit regardé son humilité : il est certain que, tant en une maniere comme en l'autre, elle parla tousjours avec tant d'humilité, qu'elle faysoit bien voir qu'elle tenoit tout son bonheur de ce que Dieu avoit jetté les yeux sur sa petitesse ; c'est pourquoy on luy peut tres-bien approprier ces parolles que dit l'Espouse du Cantique : *Dum esset rex in accubito suo, nardus mea dedit odorem suum* (Cant. 2); Tandis que le roy estoit dans sa couche, mon nard a jetté son odeur. Le nard est un petit arbrisseau qui ne s'esleve jamais en haut comme les cedres du Liban, ains il demeure tousjours en sa bassesse, jettant son parfum avec tant de suavité, qu'il resjouyt tous ceux qui l'odorent. Certes, nous pouvons bien dire que la Saincte Vierge a esté comme un nard tres-precieux : car elle ne s'est jamais eslevée pour toutes les grandes graces et faveurs qui luy ont esté faites, ny pour toutes les louanges qui luy ont esté données, ains elle est tousjours demeurée en sa bassesse et petitesse ; et par ceste humilité, comme le nard, elle a jetté un parfum de si suave odeur, qu'il a monté jusques au throsne de la divine Majesté, qui en a tellement esté esprise qu'elle est descenduë du ciel pour venir icy-bas en terre s'incarner dans les tres-pures entrailles de cette Vierge incomparable.

Vous voyez donc, mes cheres sœurs, combien l'humilité est aggreable à Dieu, puisque nostre glorieuse Maistresse fut choysie pour estre Mere de son Fils, parce qu'elle estoit humble. Et de cecy Nostre Seigneur mesme en rendit tesmoignage, lorsque ceste bonne femme qui voyoit les miracles qu'il faysoit, s'escria à haute voix : *Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ suxisti* (Luc. 11); Bien-heureux est le ventre qui t'a porté, et les mammelles que tu as succées; il respondit : *Quinimo, beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud ;* Mais plutost, bien-heureux sont ceux qui entendent la parolle de Dieu et la gardent, qui est autant comme s'il eust voulu dire : Il est vray que ma Mere est bien-heureuse, parce qu'elle m'a porté en son ventre ; mais elle l'est bien davantage pour l'humilité avec laquelle elle a entendu les parolles de mon Pere celeste, et les a gardées. Ce qu'il reconfirma encore lorsqu'on luy dit que sa Mere et ses freres l'attendoient, respondant que ceux-là estoient sa Mere et ses freres, qui entendoient la parolle de Dieu et la mettoient en effect : *Mater mea, et fratres mei, hi sunt qui verbum Dei audiunt et faciunt : quicumque fecerit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse meus frater, soror, mater est* (Matth. 12; Marc. 13). Or, bien que Nostre Seigneur dit cela, ce n'estoit pas qu'il ne voulust recognoistre la Saincte Vierge pour sa Mere ; ains il nous vouloit faire entendre que ce n'estoit pas seulement pource qu'elle l'avoit porté en son ventre qu'elle estoit bien-heureuse, mais beaucoup plus à cause de l'humilité avec laquelle elle faysoit la volonté de Dieu en toutes choses.

Je m'apperçois que l'heure se passe, c'est pourquoy il faut employer ce peu de tems qui me reste à dire encore quelques mots d'instruction sur l'evangile de ce jour ; car il est extresmement beau et utile à entendre.

S. Luc dit donc que la Saincte Vierge, nostre glorieuse Maistresse, se leva hastivement et s'en alla en grande diligence sur les montagnes de Judée : *Exurgens Maria, abiit in montana cum festinatione in civitatem Juda*, pour nous monstrer la promptitude avec laquelle on doit correspondre aux inspirations divines, parce que c'est le propre du Sainct-Esprit, lorsqu'il touche un cœur, d'en chasser toute paresse et tepidité[1] ; d'autant qu'il ayme la diligence et promptitude, il est ennemy des remises et dilayemens[2], en ce qui est de l'execution des volontez divines. C'est pourquoy la Saincte Vierge se leva promptement, et alla hastivement par les montagnes de Judée ; car l'enfant duquel elle estoit grosse ne l'incommodoit point, à cause qu'il n'estoit point semblable aux autres enfans, ce qui faysoit qu'elle n'en recevoit pas l'incommodité que les femmes ont accoustumé de ressentir dans leurs grossesses, lesquelles ne peuvent facilement marcher à cause de la pesanteur de l'enfant qui est dans leur ventre : ce qui provient de ce que leurs enfans sont pecheurs. Mais celuy de Nostre-Dame n'estoit point pecheur, ains le Sauveur des pecheurs, et celuy qui venoit pour oster les pechez du monde ; c'est pourquoy elle n'en estoit aucunement chargée, ains plus legere et plus habile à marcher. Et ce qui faysoit encore qu'elle marchoit ainsi hastivement, estoit sa pureté virginale qui l'incitoit à cela pour estre plustost retirée : car c'est le propre des Vierges de demeurer cachées et retirées, et ne paroistre que le moins qu'elles peuvent parmy le tumulte du monde.

Estant donc arrivée, elle entra en la mayson de Zacharie, et salua sa cousine Elisabeth : *Et intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth;* mais quant à Zacharie, l'Evangeliste n'en dit rien, d'autant que sa pureté ne luy permettoit pas de parler aux hommes : ce qui apprend aux vierges qu'elles ne sçauroient avoir trop de soin de conserver leur pureté.

Il y auroit certes mille beaux documens à tirer sur les parolles de cest evangile, mais je me contenteray d'en dire seulement quelque chose en passant, afin d'en parachever l'histoire. O combien de graces et de faveurs, mes cheres sœurs, furent versées sur la mayson de Zacharie, lorsque la sacrée Vierge y entra ! Si Abraham receut tant de graces pour avoir receu trois anges en sa mayson, et si Jacob apporta tant de benedictions à Laban, qui estoit payen et idolastre ; si Loth fut deslivré de l'embrasement de Sodome pour avoir logé deux anges, et si le prophete Helie remplit d'huyle tous les vaisseaux de la pauvre veufve ; si Helisée ressuscita l'enfant de la Sulamite, et enfin, si Obededon receut tant de faveurs du ciel pour avoir logé en sa mayson l'arche d'allyance : quelles et combien grandes pensez-vous que furent les graces et benedictions dont la mayson de Zacharie fut remplie, pour avoir receu l'ange du grand conseil, ce vray Jacob et divin Prophete, la vraye arche d'allyance, Nostre Seigneur enclos dans le ventre de Nostre-Dame?

Certes, toute ceste mayson fut remplie d'allegresse : S. Jean tressaillit de joye dans le ventre de sa mere ; Zacharie recouvra la parolle, saincte Elisabeth fut remplie du Sainct-Esprit et receut le

[1] Tiédeur. — [2] Délais.

don de prophetie, et voyant entrer ceste saincte Dame en sa mayson, elle s'escria : *Et unde hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me* (Luc. 1)? D'où me vient cecy, que la Mere de mon Dieu me vienne visiter? Mais remarquez qu'elle l'appelle *Mere*, avant qu'elle ayt enfanté; ce qui est contre la coustume ordinaire, car on n'appelle point *meres* les femmes avant qu'elles ayent enfanté, parce que souvent elles enfantent mal-heureusement. Or saincte Elisabeth sçavoit bien que la Saincte Vierge enfanteroit heureusement, et partant elle ne faysoit point de difficulté de l'appeller Mere, d'autant qu'elle est tres-asseurée qu'elle le sera, et non pas mere d'un homme seulement, mais de Dieu, et par consequent Reyne et Princesse des hommes et des anges. Et c'est pourquoy elle s'estonna qu'une telle et si grande princesse la fust venuë visiter. Vous estes bien-heureuse, madame, luy dit-elle, parce que vous avez creu à tout ce qui vous a esté dit : *Beata quæ credidisti, quoniam perficientur ea quæ dicta sunt tibi à Domino.* Et de plus, vous estes beniste par dessus toutes les femmes : *Benedicta tu inter mulieres.* En quoy nous voyons combien parfaictement saincte Elisabeth avoit receu le don de prophetie; car elle parle des choses passées, presentes et futures. Mais remarquez ces parolles : Vous estes bien-heureuse d'avoir creu à tout ce que l'ange vous a dit; d'autant que cela fait voir que vous avez plus de foy qu'Abraham, parce que vous avez creu que la Vierge et la sterile concevroient, bien que ce soit une chose qui surpasse le cours de la nature. Voyez donc comme elle sceut par esprit de prophetie les choses passées. Et pour ce qui devoit advenir, ne void-elle pas par ce mesme esprit que les choses qui avoient esté dites à Nostre-Dame par le Seigneur seroient accomplies en elle, et qu'elle seroit beniste entre toutes les femmes? Ne parle-t-elle pas aussi des choses presentes, l'appellant Mere de Dieu? adjoustant que l'enfant qu'elle portoit avoit tressailly de joye à son arrivée : *Exultavit in gaudio infans in utero meo.*

Certes, ce n'est pas merveille si sainct Jean tressaillit de joye à la venuë de son Sauveur, puisque Nostre Seigneur dit en parlant aux Juifs : Abraham vostre pere s'est resjouy, voyant en esprit prophetique mon jour advenir, que vous voyez maintenant : *Abraham pater vester exultavit ut videret diem meum* (Joan. 8). Et si tous les prophetes desiroient tant le Messie promis en la loy, et se resjoüyssoient, sçachant que tout ce qu'ils predisoient s'accompliroit à sa venuë, combien plus devons-nous penser que sainct Jean fut remply d'allegresse, voyant ce vray Messie promis par les prophetes et tant desiré des patriarches, au travers du ventre de sa saincte Mere, qui l'estoit venu visiter, pour commencer par luy l'œuvre de nostre redemption, le retirant du bourbier du peché originel!

O combien, mes cheres sœurs, devez-vous estre comblées de joye, lorsque vous estes visitées par ce divin Sauveur, au tres-sainct sacrement de l'autel, et par les graces interieures que vous recevez journellement de sa divine Majesté, par tant d'inspirations, et parolles amoureuses qu'il dit sans cesse à vostre cœur, autour duquel il est tousjours frappant, afin de vous exciter par de bons mouvemens à travailler sans cesse pour son sainct amour! O que

d'actions de graces devez-vous rendre à ce Seigneur, pour tant de faveurs! ha! que vous devez executer promptement et fidellement ses divines volontez!

La tres-Saincte Vierge entendant ce que sa cousine Elisabeth disoit à sa loüange, s'humilia, et rendit de tout la gloire à Dieu; et confessant que tout son bonheur, comme j'ay dit, procedoit de ce qu'il avoit regardé l'humilité de sa servante, elle entonna ce beau et admirable cantique du *Magnificat* qui surpasse tous ceux qui avoient esté autresfois chantez en l'ancienne loy par les femmes dont l'Escriture fait mention. O que ce cantique est admirable et qu'il est bien plus excellent que celuy de Judith (Judith. 16), et plus beau, sans comparayson, que celuy que chanta la sœur de Moyse, apres que les enfans d'Israel eurent passé la mer Rouge, et que Pharaon et les Egyptiens furent ensevelys dans les eaux (Exod. 15), ou que celuy qui fut chanté par Debora et Barac, apres que Dieu leur eut donné la victoire de leurs ennemys (Juj. 5)! en somme, ce divin cantique est plus beau que tous les cantiques qui ont esté chantez par Zacharie, par Simeon, et par tous les autres dont l'Escriture fait mention (Luc. 1. 2)!

O mes cheres sœurs, filles de la Visitation de Nostre-Dame et de saincte Elisabeth, qui avez ceste Vierge pour Mere, que vous devez avoir un grand soin de l'imiter, particulierement en son humilité et charité, qui sont les deux vertus qui luy firent principalement faire ceste saincte visite! Vous devez donc reluyre tout particulierement en icelles, vous portant avec une grande diligence et allegresse à visiter vos sœurs malades, faysant tout ce qu'il vous sera possible pour vous souslager et servir cordialement les unes les autres en vos infirmités, soit spirituelles ou corporelles; et enfin partout où il s'agit d'exercer l'humilité et la charité, vous vous y devez porter avec un soin et une diligence toute singuliere : car ce n'est pas assez, pour estre filles de Nostre-Dame, de se contenter d'estre dans les maysons de la Visitation, et porter le voyle de religieuse. Ce seroit faire tort à une telle mere, ce seroit degenerer de ceste qualité, de se contenter de cela; mais il la faut imiter en sa saincteté et en ses vertus. Soyez donc bien soigneuses de former vostre vie sur la sienne; soyez douces, humbles, charitables et debonnaires, et magnifiez continuellement le Seigneur avec elle, et croyez, mes cheres ames, que si vous le faites fidellement et humblement pendant le cours de ceste vie mortelle, apres icelle vous chanterez au ciel avec la mesme Vierge : *Magnificat anima mea Dominum*. Et benissant par ce sacré cantique la divine Majesté, vous serez benistes d'elle en l'eternité de la gloire, où nous conduisent le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. *Amen*.

DIEU SOIT BENY.

AUTRE SERMON POUR LE JOUR DE LA VISITATION DE NOSTRE-DAME

Unus Deus.
Dieu est un. (*Ephes. 4*)

DIEU, qui est un, ayme l'unité et l'unyon, et tout ce qui n'est point uny ne luy est point aggreable. Dieu ayme souverainement tout ce qui est uny et conjoinct; mais il est ennemy de la des-unyon, parce que tout ce qui est des-uny est imparfaict : car la des-unyon n'est causée que de l'imperfection, et partant il est certain que tout ce qui est des-uny a quelque deffaut en soy.

Or, Dieu nous voulant monstrer combien il ayme l'unyon, en a fait en l'Incarnation trois admirables en la sacrée Vierge Nostre-Dame, sans y comprendre l'unyon naturelle de l'ame avec le corps, de laquelle je ne veux pas parler maintenant, qui est une unyon si excellente, que tous les philosophes ne peuvent cesser de l'admirer, et demeurent tous ravis de voir comme Dieu a uny et conjoinct l'ame avec le corps, mais d'une conjonction et unyon si parfaicte, que le corps, sans laisser d'estre corps, et l'esprit, sans laisser d'estre esprit, sont neantmoins si estroitement unys par ensemble, qu'ils ne font en l'homme qu'une seule personne; et asseurent que ceste unyon naturelle est une chose si excellente et si grande, qu'elle ne sçauroit estre assez admirée : aussi est-elle une œuvre de Dieu tout-puissant, et amateur de l'unyon. Mais comme ce n'est pas de ceste unyon naturelle du corps et de l'ame de Nostre-Dame dont je veux parler maintenant, d'autant qu'elle est commune à tous les hommes, je m'arresteray seulement sur trois autres unyons merveilleuses que Dieu a faites en elle au jour de l'Incarnation.

La premiere desquelles a esté d'unir la nature divine avec la nature humaine dans ses sacrez flancs, et ceste unyon est si admirable et si relevée, qu'elle surpasse infiniment tout ce que les entendemens angeliques et humains peuvent comprendre; et jamais la pensée d'une telle et si admirable unyon n'eust osé entrer dans l'esprit d'aucun ange, cherubin, ny seraphin; d'autant que ces deux natures divine et humaine sont infiniment esloignées l'une de l'autre, y ayant une si grande distance en icelles, qu'aucune creature n'eust jamais pensé que Dieu eust voulu faire ceste unyon, ny mesme qu'elle eust esté possible; la nature divine estant d'une infinie perfection, immensité et grandeur, et la nature humaine estant finie, tres-imparfaicte, et une chose tres-basse, vile et abjecte, de sorte que c'estoit unir les deux extresmitez ensemble, la nature divine estant la souveraine perfection, et la nature humaine estant la souveraine misere, qui sont deux choses plus contraires et esloignées l'une de l'autre qu'on ne sçauroit dire ny penser. Et neantmoins Dieu, par sa sagesse et bonté infinie, a fait dans le ventre de Nostre-Dame, en l'Incarnation, une si estroite unyon de ces deux natures, qu'elles n'ont fait qu'une seule personne, de façon

que l'homme a esté fait Dieu, et Dieu, sans laisser d'estre Dieu, a esté fait homme.

La seconde unyon que Dieu a faite en Nostre-Dame a esté d'unir la maternité avec la virginité : unyon qui est certes tout-à-fait admirable, et hors du cours de la nature; car c'est unir deux choses naturellement incompossibles, et lesquelles ne se peuvent treuver ensemble : et jamais cela ne s'estoit veu, ny n'avoit mesme jamais esté pensé, qu'une mere fust vierge, et qu'une vierge, sans laisser d'estre vierge, fust mere. Or, ceste unyon estant miraculeuse et surnaturelle, elle ne pouvoit estre faite que par la main toute puissante de Dieu, qui a donné ce privilege à Nostre-Dame de pouvoir estre vierge et mere tout ensemble, et comme ceste unyon a esté faite en elle seule, aussi sera-t-elle seule qui demeurera eternellement vierge et mere, mais mere de Dieu et homme tout ensemble.

La troisiesme unyon que Dieu a faite en nostre glorieuse Maistresse a esté celle d'une tres-haute charité, et d'une tres-profonde humilité. L'unyon de ces deux vertus est certes aussi tres-admirable, parce qu'elles sont si esloignées l'une de l'autre, qu'il semble qu'elles ne se pourroient jamais rencontrer dans une mesme ame, d'autant que la charité esleve l'ame en haut, et plus elle croist et se va perfectionnant, plus aussi elle la va rehaussant et relevant par dessus tout ce qui n'est point Dieu. L'humilité fait tout le contraire; car elle rabaisse l'ame au dessous d'elle-mesme, et de toutes les creatures, ceste vertu ayant cela de propre, que plus elle est grande, plus elle rabaisse l'ame dans laquelle elle est.

Voyez donc, je vous prie, les extresmitez de ces deux vertus, et je m'asseure que vous direz : Comment est-il possible d'unir et conjoindre par ensemble l'humilité avec la charité, puisque la nature de l'une est de monter en haut, et celle de l'autre est de descendre en bas? C'est une chose qui naturellement est impossible : aussi nul autre que Nostre Seigneur ne pouvoit faire l'unyon de ces deux vertus; mais luy qui n'est qu'un seul Dieu, parce qu'il veut et ayme l'unité, a monstré la grandeur incomparable de son pouvoir, en unissant des choses si esloignées l'une de l'autre, ainsi que nous voyons en la tres-Saincte Vierge, en laquelle il a tellement uny la charité avec l'humilité, qu'il n'y peut avoir en elle de charité sans humilité, ny d'humilité sans charité; la charité demeurant humble, et l'humilité charitable; la charité rehaussant l'ame par dessus toutes les creatures, et l'humilité la rabaissant au dessous de toutes, sans laisser neantmoins d'estre tellement unyes et joinctes ensemble, que l'une de ces deux vertus ne peut subsister sans l'autre.

Or, c'est sur ceste derniere unyon de la charité avec l'humilité que je m'arresteray specialement, et laquelle me donnera entrée dans le subjet de ceste feste; car qu'est-ce que la visitation que Nostre-Dame fit à saincte Elisabeth, sinon une unyon et assemblage de l'humilité avec la charité, ou plutost un sommaire des effects de ces deux vertus, prattiquées en souverain degré par la sacrée Vierge envers saincte Elisabeth? Et bien que l'humilité et la charité n'ayent qu'un seul object, qui est Dieu, à l'unyon duquel elles tendent, neantmoins, pour estre parfaictes, il faut qu'elles passent de Dieu au prochain.

O que la tres-Saincte Vierge prattiqua l'humilité et la charité à un souverain degré de perfection au tems de l'Incarnation, apres que l'ange luy eut annoncé ce mystere ineffable, luy respondant : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum* (Luc. 1); Voicy la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon vostre parolle! car lorsque l'ange la desclara Mere de Dieu, et Reyne des anges et des hommes, et qu'il luy fit entendre comme elle estoit eslevée par dessus toutes les creatures angeliques et humaines, elle s'abaissa à l'instant au-dessous de toutes, disant : Voicy la servante du Seigneur. O combien cest acte d'humilité fut grand! certes, la Saincte Vierge eut alors une si claire cognoissance de la misere et du neant de la nature humaine, et de la distance infinie qu'il y a entre Dieu et l'homme, que se voyant relevée par dessus toutes les creatures, elle s'abaissa au-dessous de toutes, par la consideration de son neant et de la grandeur infinie de Dieu duquel elle estoit choysie pour estre sa Mere. Et il est vray qu'elle ne s'humilia jamais si profondement que quand elle dit ces parolles : *Ecce ancilla Domini*, Voicy la servante du Seigneur. Mais apres avoir fait cest acte d'une si parfaicte humilité et aneantissement, et s'estre abaissée le plus bas qu'elle pouvoit, elle produisit consecutivement, en prononçant ces parolles : *Fiat mihi secundum verbum tuum*, un acte de charité la plus parfaicte qu'on sçauroit dire, ny penser, donnant son consentement, et acquiesçant à ce que l'ange luy avoit dit que Dieu demandoit d'elle. Or vous voyez bien maintenant comme Dieu unit en la Saincte Vierge, à l'instant de l'Incarnation, la charité avec l'humilité; et comme apres s'estre abaissée jusques au profond abysme du neant, en disant : *Ecce ancilla Domini;* Voicy la servante du Seigneur, en mesme tems elle s'est relevée par la charité au-dessus des cherubins et seraphins, disant à l'ange : Qu'il me soit fait selon ta parolle; car au mesme instant le Fils de Dieu print chair humaine dans son ventre virginal, et par ce moyen elle fut faite sa Mere.

Voilà donc comme l'humilité fut joincte avec la charité en ceste tres-Saincte Vierge, et comme son humilité la fit eslever, parce que Dieu regarde les choses basses pour les relever; si bien que voyant ceste Saincte Vierge humiliée au-dessous de toutes les creatures, il la regarda et l'exalta au-dessus de toutes. Ce qu'elle nous fait entendre par les parolles de son sacré Cantique : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ; ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes,* disant à saincte Elisabeth : Que toutes les nations l'appelleroient *bien-heureuse*, à cause que Dieu avoit regardé son abjection et sa bassesse. Comme luy voulant dire : Vous m'appellez *bien-heureuse,* il est vray que je le suis : mais tout mon bonheur procede de ce que Dieu a regardé ma petitesse et mon neant. Or, la Saincte Vierge s'estant ainsi humiliée devant Dieu, elle ne se contenta pas de cela, d'autant qu'elle sçavoit bien que l'humilité et la charité ne sont jamais en leur perfection, si elles ne passent de Dieu au prochain; car de l'amour de Dieu procede celuy du prochain, et à mesure que nostre amour sera grand envers Dieu, il le sera aussi à l'endroict de nostre prochain. Ce que le glorieux S. Jean nous fait entendre par ces parolles : *Qui enim non*

diligit fratrem suum, quem videt, Deum quem non videt, quomodo potest diligere (I. Joan. 4)? Est-il possible, dit-il, que tu aymes Dieu que tu ne vois point, si tu n'aymes pas ton prochain que tu vois? Donc, si nous voulons monstrer que nous aymons Dieu, et si nous voulons qu'on croye que nous l'aymons, il nous faut aussi aymer nostre prochain, le servir, l'ayder et souslager en toutes ses necessitez, selon nostre pouvoir.

C'est pourquoy, la Saincte Vierge sçachant bien ceste verité, elle se leva et s'achemina promptement, dit l'Evangeliste, *cum festinatione*, vers les montagnes de Juda, ou en la ville d'Ephrem, ou, comme quelques-uns disent, de Hierusalem, pour servir sa cousine Elisabeth en sa grossesse; en quoy elle fit paroistre une grande humilité, et une charité nonpareille, d'autant qu'alors qu'elle se vid Mere de Dieu, elle s'humilia jusques-là, que de se mettre tout aussi-tost en chemin pour aller secourir et assister ceste bonne femme. Peut-estre qu'elle ne sortit pas à la mesme heure, ny au mesme jour qu'elle receut ceste grace incomparable; car vous pouvez penser si elle demeura recueillie et ravie d'admiration en sa petite mayson, considerant ce grand et profond mystere de l'Incarnation qui avoit esté operé en elle. O Dieu! quelle douceur et suavité avoit-elle en son cœur, en la consideration de ceste merveille! O quels saincts devis[1] et amoureux colloques se faysoient entre le Fils et la Mere! Elle ne sortit donc pas de sa petite mayson, pour visiter saincte Elisabeth, au mesme tems de l'Incarnation, comme il est à presupposer, ains quelques jours apres.

Mais quelle plus profonde humilité se peut-il voir que celle qu'elle prattiqua, se rendant servante de celle qui luy estoit en tout et par tout inferieure? car, bien que saincte Elisabeth fust de noble extraction, estant de la lignée de David, et maryée à un grand-prestre de la lignée de Levi, toutesfois cela n'estoit rien en comparayson de la grandeur incomparable de la Vierge, puisqu'elle est Reyne du ciel et de la terre, des anges et des hommes, et que tous les tiltres d'honneur et de louanges que nous luy donnons, et pouvons donner, ne sont que pour ayder nos petits entendemens à nous representer quelque chose de ses grandeurs; car elle est souverainement plus grande que tout ce qu'on s'en peut imaginer. De sorte que si nous luy voulons donner un nom digne de son incomparable grandeur, il nous la faut nommer *Mater Dei*, Mere de Dieu; ceste dignité estant si grande, que tous les tiltres, louanges et esloges que nous sçaurions donner à la Saincte Vierge sont compris en icelle. Quelle humilité plus profonde se peut-il donc voir que celle qu'elle prattique, puisque, lorsqu'elle sçayt qu'elle est choysie et desclarée Mere du Verbe eternel, elle se dit sa servante, et passant plus oultre, elle sort de sa mayson, et s'en va pour servir sa bonne cousine?

O Dieu! que grande et profonde fust l'humilité de la Vierge, et qu'elle la fit encore bien paroistre en saluant saincte Elisabeth! car l'Evangeliste remarque que ceste sacrée Dame, comme la plus humble, la salua la premiere : *Et intravit in domum Zachariæ et*

[1] Entretiens.

salutavit Elisabeth. Mais mon Dieu, mes cheres ames, que de benedictions et de graces entrerent en ceste mayson avec elle! cela se remarque plus facilement par les parolles de saincte Elisabeth, laquelle voyant la Saincte Vierge, par un esprit de prophetie, s'escria à haute voix : Vous estes beniste entre toutes les femmes, et benit est le fruict de vostre ventre; *Et exclamavit voce magna et dixit : Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui; et unde hoc mihi ut veniat Mater Domini mei ad me?* Hé! d'où me vient ce bonheur, que la Mere de mon Dieu me vienne visiter? Puis poursuivant : Voicy, dit-elle, qu'à l'instant que la voix de vostre salutation est parvenue à mes oreilles, l'enfant qui est dans mon ventre a tressailly de joye; *Ecce enim ut facta est vox salutationis tuæ in auribus, meis, exultavit in gaudio infans in utero meo. Beata quæ credidisti, quoniam perficientur in te quæ dicta sunt tibi à Domino;* Vous estes bien-heureuse d'avoir creu, car toutes les choses qui vous ont esté dites par le Seigneur seront accomplies en vous.

O Dieu! qui pourroit comprendre les divines suavitez qui s'escoulent dans le cœur de saincte Elisabeth en ceste saincte visitation, et comme elle meditoit cest ineffable mystere de l'Incarnation? Que d'actions de graces elle rendoit à Dieu pour un si grand benefice, et pour toutes les faveurs qu'elle recevoit de luy! O que de parolles amoureuses disoit S. Jean dans le ventre de sa mere, à son cher et divin Maistre, qu'il recognoissoit et adoroit dans les chastes entrailles de Nostre-Dame, que de graces, de benedictions et de lumieres, ce divin Sauveur respandit alors dans le cœur de son precurseur! Mais comme il me souvient de vous avoir parlé autresfois de ce subjet, je ne feray maintenant que toucher trois petits poincts en passant, pour vous faire mieux entendre la suite du mystere.

Le premier est, que S. Jean, en ceste saincte visitation, receut l'usage de rayson, selon l'opinion commune de tous les Peres; le second, qu'il fut sanctifié; et le troisiesme, qu'il fut remply de science et cognoissance de Dieu et de ses divins mysteres : ensuite de quoy il l'ayma, l'adora, et tressaillit de joye à son arrivée. Il ne faut donc point doubter que S. Jean, quoy qu'il fust petit encore dans les entrailles de sa mere, parloit à Nostre Seigneur, le cognoissoit, l'aymoit et avoit l'usage du sentiment, du jugement et de la rayson. Quant à nous autres, nous sommes bien dans le ventre de nos meres vivans, mais pourtant nous n'avons pas l'usage du sentiment, du discours, ny de la rayson, ains nous y sommes comme des masses de chair, sans avoir l'usage de nos sens. Or, il falloit bien que S. Jean cogneust Nostre Seigneur dans les entrailles de Nostre-Dame, puisqu'à son arrivée il tressaillit de joye dans celles de sa mere. Il falloit bien aussi qu'il l'aymast; car l'on n'a pas accoustumé de tressaillir de joye pour la venuë de ceux qu'on ne cognoist, ny qu'on n'ayme point. Saincte Elisabeth fait foy de ceste verité par les parolles qu'elle dit à la Saincte Vierge : *Ecce enim ut facta est vox salutationis tuæ in auribus meis, exultavit in gaudio infans in utero meo;* Voicy qu'à l'instant que vostre voix est parvenuë à mes aureilles, l'enfant qui est dans mon ventre a tressailly de joye.

Mais que fait Nostre-Dame parmy toutes les louanges et benedictions que luy donne saincte Elisabeth? O certes! elle ne fait point comme les femmes du monde, lesquelles, si on les exalte, au lieu de s'humilier, elles s'exaltent encore davantage. L'homme est tellement subjet à l'orgueil et à la presomption, que pour cela un ancien philosophe l'a comparé au cheval, disant qu'il n'y a rien de si orgueilleux que l'homme et le cheval. Voyez, dit-il, un homme sur un cheval, on ne sçayt lequel est le plus fier, ou le cheval, ou le cavalier; il semble qu'ils se defient l'un l'autre à qui fera paroistre plus d'orgueil et de presomption. Mais quand ceste presomption et cest orgueil vient à entrer dans l'esprit des femmes, il y fait de grands ravages, et les porte à de grands maux. Nous avons des exemples de cecy; car quelles impertinences et extravagances est-ce que ne fit pas pour s'eslever, ceste folle et impudente reyne d'Egypte Cleopatre? Ne remarquons-nous pas aussi ceste vanité en nostre pauvre mere Eve, laquelle, pour avoir seulement oüy dire qu'elle estoit creée à l'imaige de Dieu, ne presuma-t-elle pas tant d'elle-mesme que de se vouloir faire semblable à luy, escoutant et faysant pour ce subjet tout ce que luy dit l'ennemy! Mais la sacrée Vierge estant venuë au monde pour regagner, par son humilité, ce que nostre mere Eve avoit perdu par son orgueil et vanité; pour le contre-carrer par son humilité, lorsque l'ange l'appelle *Mere de Dieu*, elle se dit sa servante : *Ecce ancilla Domini*, s'humiliant jusques dans l'abysme de son neant. De mesme, quand saincte Elisabeth l'appelle *bien-heureuse*, et beniste entre les femmes, elle dit que ceste benediction procede de ce que Dieu a regardé sa bassesse, sa petitesse et son abjection : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.*

O que c'est un bon signe en une ame qui prattique la vie spirituelle, que l'humilité de cœur; et que c'est une bonne marque que l'on reçoit efficacement les graces de Dieu, quand ces graces abaissent et humilient l'ame, et qu'on void que plus les graces sont grandes, plus elles humilient profondement ceux qui les reçoivent devant Dieu et devant les creatures, et que, comme la Saincte Vierge, l'on tient tout son bonheur de ce que les yeux de sa divine bonté ont regardé nostre vileté et bassesse! Ç'a donc esté les effects qu'a operés la grace de Dieu dans le cœur de la Saincte Vierge, qu'une profonde humilité, et une ardente charité, tant envers Dieu qu'à l'endroict du prochain : charité qui la fit aller en grande diligence en la mayson de Zacharie; et quoy qu'elle fust enceinte, elle ne recevoit aucun empeschement par le chemin de l'enfant qu'elle portoit; et comme elle l'avoit conceu par l'obombration du Sainct-Esprit, elle le portoit aussi sans incommodité, et l'enfanta sans douleur, Nostre Seigneur luy reservant les douleurs de l'enfantement pour le jour de son crucifiement, où elle devoit assister.

Voylà donc ceste Vierge incomparable qui entre en la mayson de Zacharie, et avec elle un comble de benedictions pour ceste famille; d'autant que le petit S. Jean-Baptiste fut sanctifié dans le ventre de sa mere, et saincte Elisabeth fut remplie du Sainct-Esprit. Mais, me direz-vous, puisque saincte Elisabeth estoit juste, n'avoit-elle pas desjà receu le Sainct-Esprit? Comment est-ce donc

que se doit entendre ce que dit l'Evangeliste, qu'à la venuë de la Vierge elle en fut remplie : *Et repleta est Spiritu Sancto Elisabeth?* Cela veut dire, qu'en ceste saincte visitation elle receut derechef une plenitude, une abondance et un surcroist de graces, dont les effects admirables que le Sainct-Esprit opera en elle nous en donnent des preuves manifestes; car, bien qu'il arrive souvent que Dieu donne sa grace aux justes en mesure pleyne, cela neantmoins n'empesche pas, comme dit Nostre Seigneur, qu'on n'y adjouste encore en telle sorte, que ceste mesure vient à estre foulée, entassée et si comblée, qu'elle regorge de toutes parts : *Mensuram bonam, confertam et coagitatam, et superefluentem dabunt in sinum vestrum* (Luc. 6). Ainsi, bien que saincte Elisabeth eust desjà receu le Sainct-Esprit avec toutes ses graces; si est-ce neantmoins qu'en ceste saincte visitation elle en receut une mesure si comblée et si entassée, qu'elle s'espanchoit de tous costez.

Or nous devons donc sçavoir que la grace du Sainct-Esprit ne nous est jamais donnée si pleinement en ceste vie, qu'il n'y puisse tousjours avoir de l'accroissement et augmentation en icelle; et il se faudroit bien garder en cela de dire : C'est assez, j'ay suffisamment des graces du Sainct-Esprit et des vertus : *Mensura conferta est;* La mesure est pleine, c'est assez de mortification, je m'y suis assez exercé : ce seroit certes un grand abus, et celuy qui diroit cela, monstreroit bien par ses parolles son indigence, sa mendicité, et mesme sa presomption, et le malheur qui le talonneroit de pres, parce qu'à telles sortes de personnes, qui estiment avoir des graces suffisamment, Dieu leur oste ce qu'ils ont, afin de le donner (dit Nostre Seigneur) à celuy qui a; et à celuy qui n'a rien, c'est-à-dire, qui n'a pas ce qu'on luy a donné, mais qui l'a perdu par sa faute, on luy ostera mesme ce qu'il n'a pas : *Omni habenti dabitur et abundabit; ei autem qui non habet, et quod videtur habere, auferetur ab eo* (Matth. 25; Luc. 19). Ce qui se doit entendre ainsi : L'on donnera à celuy qui a beaucoup receu, c'est-à-dire, qui a beaucoup travaillé, et lequel neantmoins ne se repose pas, pensant avoir assez fait, ains qui, avec une saincte et veritable humilité, recognoissant son indigence, continuë son travail. A celuy-là donc qui a beaucoup, on luy donnera davantage, et il surabondera. Mais celuy qui a receu quelque grace, et lequel pensant en avoir suffisamment ne la fait point profitter, ains la laisse oysive et infructueuse, on luy ostera ce qu'il a et mesme ce qu'il n'a pas : cela veut dire qu'on luy ostera les graces qu'il a, parce qu'il ne les fait pas profitter, et que celles qui luy estoient preparées ne luy seront pas données, d'autant qu'il s'en est rendu indigne par sa negligence. Ce qui neantmoins ne se doit pas entendre de la grace suffisante, que Dieu ne refuse jamais à personne, ains de l'efficace, laquelle, par un juste jugement, il ne donne pas aux ames paresseuses et ingrates, à cause qu'elles en abusent.

Les mondains ont une si grande ambition d'acquerir des richesses et des honneurs, qu'ils ne disent jamais : C'est assez; en quoy ils sont grandement aveugles, d'autant que pour peu qu'ils en ayent, ils en devroient avoir suffisamment, veu que le trop d'honneur, de dignitez et de richesses, sont la perte de l'ame : et c'est en ces

choses temporelles qu'on peut dire veritablement : J'en ay suffisamment, il me suffit. Mais en ce qui est des biens spirituels, il ne faut jamais penser, tandis que nous serons en cest exil, que nous en ayons suffisamment ; ains il se faut disposer pour recevoir tousjours de nouvelles graces.

Or, pour continuer à parler de la feste que nous celebrons aujourd'huy, elle va donc, ceste Vierge incomparable, pour visiter saincte Elisabeth ; mais ceste visite ne fut point inutile, ny semblable à celles qui se font par les dames de ce tems par ceremonie seulement, et qui, pour l'ordinaire, sont employées à parler des uns et des autres, ce qui fait qu'on en sort souvent avec des consciences interessées [1].

Un sainct docteur, escrivant à la devote Proba, descrit merveilleusement bien l'inutilité des visites des dames romaines, disant que ces bonnes matrones de Rome ne faysoient autre chose que se visiter, et que la plus grande part de leurs visites estoient inutiles et mal employées : ce qu'il desplore grandement en ceste epistre. Mais la Saincte Vierge n'alla visiter sa cousine Elisabeth que par un motif de charité et d'humilité ; et ceste visite ne fut point employée à dire des choses inutiles, ains à louer et magnifier Dieu.

O combien saincte, pieuse et devote fut ceste visite, puisque par icelle toute ceste mayson fut remplie du Sainct-Esprit, ce qui se void clairement par les effects qu'il opera en saincte Elisabeth, qui furent specialement trois, et par iceux vous pourrez cognoistre si vous avez receu le Sainct-Esprit.

Le premier effect fut l'humilité, car ceste saincte voyant entrer Nostre-Dame dans sa mayson, elle s'escria, toute transportée d'estonnement d'une si grande faveur : *Unde hoc mihi, ut veniat Mater Domini mei ad me?* D'où me vient ce bonheur que la Mere de mon Dieu me vienne visiter? donc le premier effect que le Sainct-Esprit opere en nous est l'humilité qui nous porte à nous aneantir en la vuë de la grandeur infinie de Dieu, et de nostre extresme vileté, bassesse et desmerite.

Le second effect fut d'affermir saincte Elisabeth en la foy, ce que nous voyons par les parolles qu'elle dit à la Saincte Vierge : O que vous estes heureuse ! parce que vous avez creu, vous estes beniste entre toutes les femmes, et benit est le fruict de vostre ventre : *Beata es quæ credidisti, benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui :* car il est vray qu'un des effects que le Sainct-Esprit opere en nous est de nous faire demeurer fermes en la foy, et d'y confirmer par apres les autres, puis de retourner à Dieu, recognoissant qu'il est la source de toutes les graces et benedictions que nous recevons.

Il est vray (dit saincte Elisabeth à la Vierge) que vous estes beniste entre toutes les femmes, mais il est vray aussi que ceste benediction vous vient du fruict de vostre ventre, dans lequel vous portez le Dieu des benedictions. Nous voyons d'ordinaire qu'on ne benit pas le fruict à cause de l'arbre, mais qu'on benit l'arbre à cause

[1] Compromises.

de la bonté de son fruict : et bien qu'on doive à la sacrée Vierge un culte et un honneur plus grand qu'à tous les autres saincts, neantmoins il ne doit pas estre esgal à celuy qu'on doit à Dieu. Ce que je dy pour refuter l'heresie de quelques-uns qui ont voulu dire qu'on luy devoit rendre le mesme honneur, ce qui est faux; car tous les theologiens enseignent qu'il faut adorer Dieu seul, souverainement par dessus toutes choses; et puis, que nous devons rendre un honneur tout particulier à la tres-Saincte Vierge, comme Mere de nostre Sauveur, et cooperatrice de nostre salut, et cela s'est tousjours observé par les vrays chrestiens; et quiconque n'ayme et n'honnore pas la Vierge d'un amour et d'un honneur tout special et particulier, n'est point vray chrestien. Donc, quand le Sainct-Esprit vient en nous, il nous porte premierement à aymer et louer Dieu seul par-dessus toutes choses, comme nostre souverain Createur, et puis sa tres-saincte Mere.

Le troisiesme effect que le Sainct-Esprit opere en ceux qui le reçoivent est la conversation interieure. *Ecce enim ut facta est vox salutationis tuæ in auribus meis, exultavit in gaudio infans in utero meo;* Voicy, dit saincte Elisabeth à Nostre-Dame, qu'aussitost que la voix de vostre salutation est parvenue à mes aureilles, l'enfant qui est dans mon ventre a tressailly de joye. Or ce tressaillement ne nous represente autre chose que la conversion interieure du cœur, et le changement de vie : et comme vous voyez que S. Jean fut sanctifié en ce tressaillement, par lequel sortant de soy-mesme, il s'eslança en Dieu, pour ne vivre plus qu'en luy et pour luy; ainsi celuy qui reçoit le Sainct-Esprit sort de luy-mesme, et fait une heureuse transfusion de son ame en Dieu; c'est-à-dire qu'il ne vit plus selon la nature et les sens, ains selon la grace. Donc, si vous desirez sçavoir si vous avez receu le Sainct-Esprit, regardez quelles sont vos œuvres; car c'est par là que vous le cognoistrez.

Mais remarquez que saincte Elisabeth receut le Sainct-Esprit par l'entremise et le moyen de la Saincte Vierge pour nous monstrer que nous nous devons servir d'elle pour mediatrice envers son divin Fils, pour obtenir le Sainct-Esprit; car, bien que nous puissions aller à Dieu directement, et luy demander ses graces, sans nous servir de l'entremise de la sacrée Vierge, ou des Saincts, neantmoins il n'a pas voulu que cela fust ainsi, pource qu'il vouloit faire encore une unyon des hommes avec les bien-heureux : et d'autant que, comme je vous ay dit au commencement, il ayme les choses qui sont unies, il a tellement uny l'Eglise militante avec la triomphante, qu'on peut dire qu'elles ne sont qu'une, n'ayant qu'un mesme Dieu qui les regit, conduit, gouverne et nourrit, bien qu'en differentes manieres. Nostre Seigneur donc, pour faire ceste unyon de l'Eglise militante avec la triomphante, a voulu que nous nous servissions de l'invocation des Saincts, faysant par leur entremise de tres-grandes graces aux hommes, ce qu'il fait encore par l'entremise des anges qu'il a deputez à nostre conduite.

Mais pourquoy, me direz-vous, Dieu se sert-il de l'entremise des anges pour nous garder ou conferer ces graces? Ne le pourroit-il pas bien faire par luy-mesme sans se servir d'eux? Il n'y a point de doubte qu'il le pourroit : mais pour faire ceste unyon, dont je vous

parle maintenant, il a voulu unir les anges avec les hommes, et les assujettir les uns aux autres ; et c'est le subjet pour lequel il a ordonné par sa divine Providence que les hommes fussent servis par les anges, et que la conversion des hommes fust une augmentation de joye aux anges, à cause de ceste unyon.

Vous demanderez peut-estre comment est-ce que les hommes peuvent causer de la joye aux anges? n'ont-ils pas, en la claire vision de Dieu, une parfaicte beatitude? Ouy certes, mes cheres ames, il n'y a nul doubte de cela; aussi n'est-ce pas de la gloire essentielle qu'on entend parler, ains seulement de l'accidentelle, ce que l'Escriture saincte nous apprend, disant, qu'il y a plus de joye au ciel pour un pecheur converty, que pour nonante-neuf justes (Luc. 15) : par lesquelles parolles vous voyez que les anges se resjoüyssent sur la conversion des pecheurs; ce qui se doit aussi entendre des saincts qui sont au ciel. Et bien que l'Escriture ne parle que des anges, c'est à cause que cela estoit devant la passion de Nostre Seigneur, qu'il n'y avoit encore point d'hommes dans le paradis; mais depuis que les saincts sont au ciel, il est certain qu'ils sont tellement unis avec les anges, qu'ils participent à leur joye sur la conversion des pecheurs.

Or, la saincte Eglise nous voulant apprendre, comme une bonne mere, à nous servir de l'entremise de la Saincte Vierge, elle a joinct la *Salutation angélique* avec l'*Oraison Dominicale*, pour la dire consecutivement apres, et pour nous monstrer que non-seulement nous pouvons demander à Dieu, par son intercession, nos necessitez, et non-seulement les biens spirituels, comme sont les vertus, mais aussi les biens temporels, en tant qu'ils sont necessaires à l'entretien de nostre vie. Il est vray aussi qu'à une telle et si grande Dame, il ne lui faut pas demander des bagatelles et des choses de neant; car comme ce seroit une incivilité de se servir de l'entremise de quelque grand prince, pour obtenir d'un roy ou d'un empereur quelque chose de vil prix, aussi seroit-ce une incivilité tres-grande en la vie spirituelle, de se servir de l'entremise de la Saincte Vierge pour obtenir des choses basses, caduques et transitoires qui ne nous sont point utiles pour nostre salut.

Sur quoy il faut que je dise ce mot, puisqu'il vient à mon propos, qui est que nous ne devons jamais parler des saincts, mais specialement de la sacrée Vierge, qu'avec un tres-grand honneur et respect. Certes, quand nous parlons d'eux, nos cœurs par reverence devroient estre prosternez par terre, parce qu'il y a une plus grande distance entre ces esprits bien-heureux et nous, qu'on ne sçauroit s'imaginer ; et neantmoins il y a un si grand rapport, que tout ainsi que la terre a besoin des influences du ciel pour faire ses productions, nous aussi ne pouvons rien de nous-mesmes, si nous ne sommes assistez des Saincts. Mais prenons garde de ne les employer, et ne nous seryir de leur intercession, que pour obtenir des choses qui nous servent pour l'eternité, les priant qu'ils nous impetrent la grace de Dieu et les vertus, nous servant, pour ces subjets et autres semblables, du credit qu'ils ont aupres de Nostre cher Sauveur et Maistre, et non point pour obtenir par leurs intercessions plus de commodités temporelles, et telles autres bagatelles qui ne nous sont point necessaires pour la vie eternelle.

Or, voyla comme nous recevons le Sainct-Esprit, par l'entremise de la Saincte Vierge et des saincts. O que c'est une chose aymable et profittable à nos ames, que d'estre visitées par ceste saincte Vierge, d'autant que sa visite nous apporte tousjours beaucoup de biens, de faveurs et de graces, ainsi qu'elle fit à saincte Elisabeth! O Dieu! direz-vous, je voudrois bien qu'elle me fist l'honneur de me visiter en l'orayson; car sa visite remplit tousjours les ames de suavité et de consolation. Il est vray, mes cheres filles; mais prenez garde qu'elle nous visite souvent par des inspirations, et lumieres interieures qu'elle nous donne pour nostre advancement en la perfection, et nous ne voulons pas recevoir ses visites.

Mais, me direz-vous, si elle visite saincte Elisabeth parce qu'elle est sa cousine, que ferons-nous pour avoir le bonheur de sa parenté afin qu'elle nous visite? O Dieu! ce que vous ferez! il y a mille moyens pour obtenir ceste grace; voulez-vous estre parentes de la Saincte Vierge? communiez, et en recevant le sainct Sacrement, vous recevrez la chair de sa chair, et le sang de son sang; car le précieux corps du Sauveur, qui est au tres-sainct Sacrement de l'autel, a esté fait et formé dans ses chastes entrailles, de son plus pur sang, par l'operation du Sainct-Esprit, et ne luy pouvant estre parentes comme fut saincte Elisabeth, soyez-le en communiant devotement, et en imitant ses vertus et sa tres-saincte vie, et par ce moyen vous luy serez parentes d'une façon bien plus excellente que n'est la parenté du sang et de la chair, puisque Nostre Seigneur dit que quiconque fait la volonté de son Pere, celuy-là est sa mere, son frere et sa sœur.

Mais si vous voulez participer aux visites de ceste Saincte Vierge, il ne luy faut point demander des consolations, ains se resoudre de souffrir des seicheresses, ariditez et degousts tels et si grands qu'il semble quelquesfois qu'on soit abandonné de Dieu. Et il ne faut point se tromper: si vous voulez qu'elle vous visite, il faut embrasser genereusement les mespris et les souffrances; car elle ne visita saincte Elisabeth qu'apres qu'elle eut souffert beaucoup de mespris et d'abjection, à cause de sa sterilité. Et ne faut point penser qu'on puisse prattiquer la devotion sans difficulté; où il y a plus de peyne, il y a souventesfois plus de vertus. Enfin, pour recevoir la grace de ceste saincte visitation, il faut faire une transformation interieure, et mourir à soy-mesme, afin de ne vivre plus qu'à Dieu, et pour Dieu; bref, il se faut beaucoup humilier, à l'exemple de saincte Elisabeth. Faites-le donc fidellement, mes cheres ames, pendant ceste courte et chetive vie, afin qu'apres icelle vous puissiez chanter eternellement dans le ciel avec ceste Saincte Vierge: *Magnificat anima mea Dominum;* Mon ame glorifie le Seigneur. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

SERMON POUR LE JOUR DE SAINCTE MAGDELENE.

Congregati universi majores natu Israël, venerunt ad Samuelem in Ramatha, dixeruntque ei : Constitue nobis regem ut judicet nos, sicut et universæ habent nationes.

Tous les anciens du peuple d'Israël s'estant assemblez, ils vindrent à Samuël en Ramatha, et luy dirent : Establissez sur nous un roy pour nous juger, comme en ont toutes les autres nations. (I. *Reg.* 8.)

L'ESPRIT humain est tousjours troublé et inquieté; il est en de continuelles agitations en la recherche d'un vray bien qui le puisse pleynement satisfaire et contenter. Mais parce qu'il ne s'attache qu'à des biens faux, mondains et apparens, il est tousjours dans l'inquiettude, de laquelle pensant s'affranchir par l'eslection d'un vray bien, il vient par ce moyen à se troubler davantage; car pour l'ordinaire il se trompe en son choix, laissant les choses hautes et excellentes pour prendre les basses et mauvaises, preferant les biens terrestres et perissables aux biens éternels et perdurables, tant il est subjet à estre seduict par les sens, qui luy font prendre le faux pour le vray : et de là naissent les continuelles inquiettudes que nous experimentons en ceste vie mortelle, et qui nous sont comme naturelles. Ce qui se void encore plus particulierement au menu peuple et gens de basse condition, et aux esprits foibles qui n'ont point de courage et de generosité; car ils sont tousjours en chagrin, d'autant qu'ils se voyent tousjours embarrassez de mille soins terrestres.

Nous avons des preuves tres-claires et manifestes de ceste verité aux Israëlites, peuple choysi et esleu de Dieu; car quel peuple, je vous prie, a esté plus favorisé, aymé et caressé de Dieu que luy? Certes, Dieu le traittoit avec tant de bonté, que c'est une chose admirable de voir, comme apres qu'il l'eut retiré de la captivité d'Egypte, il le conduisoit par le desert avec autant de soin qu'une nourrice fait ses petits enfans, qu'elle meine esgayer par les campagnes. Mais neantmoins ce peuple ingrat et mescognoissant n'estant point content de toutes ces faveurs, s'amusoit à la recherche d'un autre bien où il pust, selon qu'il s'imaginoit, treuver plus de satisfaction et de contentement; et quoy que Dieu fust, par maniere de dire, descendu du ciel pour les Israëlites, et leur eust donné des preuves plus que tres-suffisantes de l'amour qu'il leur portoit; si ne laisserent-ils pas pour cela d'estre tousjours en inquiettude, et dans le murmure et le chagrin en la recherche d'un autre bien.

Grand cas de l'esprit humain! Les Israëlites estoient dans le desert conduicts avec tant de soin par Moyse et Aaron, Dieu leur fournissoit si abondamment toutes leurs necessitez, qu'ils ne manquoient d'aucune chose; et nonobstant toutes ces graces et faveurs, ils ne faysoient que murmurer, et se plaindre de ce qu'ils n'avoient point de roy. Les autres peuples, disoient-ils, sont sous la jurisdiction des roys et des princes, ils ont des sceptres et des couronnes imperiales; mais quant à nous, nous sommes sans roy et sans loy.

O peuple murmurateur et ingrat! Dieu n'estoit-il pas leur roy, leur sceptre et leur couronne imperiale? Le Dieu vivant, Roy souverain du ciel et de la terre, quoy qu'invisible, leur faysoit la grace de les regir et gouverner : mais ils ne se contenterent pas de ceste faveur; ains, continuant leur murmure, ils demanderent un autre roy, quoy qu'ils eussent bien veu la tyrannie que les roys de la terre exerçoient sur leurs subjets, ayant experimenté la cruauté d'un Pharaon, roy d'Egypte, bien contraire à la douceur de leur Roy invisible et immortel, Seigneur et souverain Monarque du ciel et de la terre : et neantmoins ils desiroient de quitter sa conduitte pour en chercher une meilleure, quoy qu'en vain, parce que c'estoit rechercher l'impossible.

Or ce n'estoit pas qu'ils fussent despourveus de roy ny de princes qui leur donnassent des loyx et qui eussent soin de leur conduitte : non certes! ils avoient le grand-prestre Aaron, et ce sainct prophete Moyse; car les roys, les princes, et les juges conducteurs de ce tems-là, estoient les plus saincts personnages d'entre le peuple, lesquels Dieu choysissoit pour le conduire et gouverner, et leur communiquoit tellement son esprit, qu'ils ne commandoient ny ordonnoient rien que ce qu'ils sçavoient estre de sa divine volonté, laquelle ils apprenoient par le moyen des souverains prestres de la loy, auxquels ils s'addressoient, se tenant pour cest effect parmy le peuple comme des capitaines et gouverneurs, dependant de l'authorité souveraine du Tres-haut qu'ils recognoissoient pour leur Roy et unique Legislateur.

Dieu donc, voyant que ce peuple ne cessoit point de murmurer, en fut enfin tellement indigné, qu'il leur fit dire par son prophete Samuël, qu'il leur donneroit un roy. Vous ne vous contentez donc pas, dit-il, de ma conduitte, pleyne de douceur, clemence et debonnaireté! vous vous plaignez que vous estes sans roy, et vous estimez les autres peuples bien-heureux, nonobstant qu'ils ayent des roys, et cruels et tyrans : ha! je vous en donneray un, et vous luy obeyrez; car c'est la rayson, que puisque vous voulez un autre roy que moy, vous gardiez et observiez ses loyx et ses ordonnances.

Je me suis bien voulu servir de ceste histoire, pour donner entrée au discours que j'ay dessein de vous faire sur le subjet de la feste de la grande saincte Magdelene que nous celebrons aujourd'huy. Et pour cest effect voyons quelles estoient les loyx et constitutions que ce roy devoit donner aux Israëlites : *Hoc erit jus regis qui imperaturus est vobis : filios vestros tollet, et ponet in curribus suis, facietque sibi equites et præcursores quadrigarum suarum, et constituet sibi tribunos, et centuriones, et aratores agrorum suorum, et messores segetum, et fabros armorum et curruum suorum?* Vous aurez un roy (dit Dieu par Samuël, à ce peuple murmurateur, ingrat et mescognoissant), pour vous commander, qui prendra vos fils, et les mettra à ses charriots, et en fera des cavaliers qui courront devant son carrosse; il constituera les uns capitaines et centeniers, et les autres il les prendra pour labourer ses terres, moissonner ses bleds, forger ses armes, et faire ses charriots : en somme, il vous les ostera, et s'en servira à quoy il voudra, et leur vie sera en continuelle servitude et esclavage. *Filias quoque*

vestras faciet sibi unguentarias, et focarias, et panificas; Il prendra aussi vos filles, les unes il les fera ses parfumeuses, les autres ses cuisinieres, et les autres ses boulangeres; et vous n'aurez point le pouvoir de luy dire : Je dedie ceste mienne fille à faire cecy, ou cela; car il les prendra et s'en servira en tout ce qu'il luy playra.

Bien que ceste prophetie, dite par Samuël aux Israëlites, fust pour leur tesmoigner l'indignation de Dieu contre eux, si estoit-elle neantmoins encore donnée pour une figure de ce que Nostre Seigneur devoit faire en la loy de grace parmy le peuple chrestien, ses vrays enfans et subjets legitimes, auxquels, comme leur souverain Roy, il devoit donner des loyx, lesquelles ne sont autres que ses saincts commandemens. Et ce que faysoit le roy à l'endroict des enfans des Israëlites, nous represente merveilleusement bien les diverses vocations par lesquelles Nostre Seigneur appelle tous les jours ses creatures à son service, non point en usant de tyrannie, comme ce roy d'Israël, ains avec des attraicts pleins de suavité, comme nous voyons qu'il fait tous les jours à l'endroict des chrestiens.

Mais pour ne parler maintenant que des femmes, nous dirons que la divine Providence en appelle plusieurs à son service, destinant les unes pour estre ses parfumeuses, les autres ses cuisinieres, et les autres ses pannetieres et boulangeres. Ce qu'il n'a pas fait seulement depuis qu'il a donné commencement à l'Eglise, apres son ascension triomphante au ciel, mais encore durant le cours de sa tres-saincte vie. Ce qui se void particulierement en l'admirable saincte Magdelene; car elle fut comme la reyne et maistresse de toutes les parfumeuses de Nostre Seigneur, qui la choysit et appella à luy pour exercer cest office.

Or considerons, je vous prie, en ceste saincte, et en saincte Marthe sa sœur, comme Nostre Seigneur reduict toutes les vocations des femmes à deux principales, à sçavoir, de parfumeuses et de cuisinieres; ce qui se rapporte à la vie active et contemplative.

Quant à la grande saincte Magdelene, elle fut tousjours la parfumeuse de Nostre Seigneur; office qu'elle exerça toute sa vie, portant tousjours avec soy des parfums pour oindre et embaumer son divin Maistre; car au jour de sa conversion, elle portoit de l'unguent precieux, duquel elle l'embauma chez le pharisien (Luc. 7); et quand elle l'alla treuver au souper qu'on luy fit en Bethanie, un peu avant sa passion, apres la resurrection du Lazare, elle avoit sa boëte de parfum (Joan. 12); et allant au monument, elle estoit encore chargée d'unguens precieux (Marc. 16) : bref, partout elle a tousjours fait l'office de parfumeuse, Nostre Seigneur l'ayant choysie pour cela. Et saincte Marthe, sa sœur, fut la cuisiniere de ce Roy souverain; car quand elle le traittoit, elle luy apprestoit elle-mesme son manger : et vous entendrez d'icy à huict jours le glorieux sainct Luc, qui voulant hautement louer ceste saincte, dit, qu'elle apprestoit à manger a Nostre Seigneur, et le traittoit en sa mayson, ayant un soing tres-grand que rien ne luy manquast (Luc. 10); si bien que Nostre Seigneur, voyant qu'elle s'empressoit beaucoup pour cela, il l'en reprint une fois, comme nous verrons cy-apres

Mais l'une des choses qui fait le plus à la loüange de la grande saincte Magdelene, est qu'elle vint à Nostre Seigneur, et le suivit avec une charité et dilection incomparable; car nous ne treuvons point en l'Escriture saincte, qu'elle l'allast treuver avec un amour qui fust tant soit peu interessé, ny pour l'interieur, ny pour l'exterieur; ce qu'on ne lit point de toutes les autres qui ont suivy Nostre Seigneur, ainsi que remarquent les Evangelistes. Les femmes qui le suivoient au Calvaire, c'estoit par pitié et compassion naturelle, qui faysoit qu'elles pleuroient sur luy : *Plangebant, et lamentabantur eum* (Luc. 23). De quoy Nostre Seigneur les reprint, leur disant : *Filiæ Hierusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete, et super filios vestros;* Filles de Hierusalem, ne pleurez point sur moy, ains sur vous et sur vos enfans. D'autres le suivoient quand il preschoit, mais c'estoit pour quelque bien qu'elles en attendoient.

La pauvre Samaritaine n'estoit point venuë chercher Nostre Seigneur; mais estant doucement attirée par les offres et promesses de la vie eternelle qu'il luy fit, elle se convertit à luy : il est vray neantmoins qu'elle monstra bien apres sa conversion qu'elle avoit de l'amour pour ce divin Sauveur, qui l'estoit venu chercher comme une brebis esgarée; car elle travailla beaucoup pour sa gloire, preschant hautement et hardyment qu'il estoit le Messie : *Numquid ipse est Christus, quia dixit mihi omnia quæcumque feci* (Joan. 4)? et fut en quelque maniere cause de la conversion de la ville de Samarie.

La femme adultere vint, et fut amenée à Nostre Seigneur toute honteuse, pleyne de crainte, la teste baissée; il la receut amoureusement, et luy pardonna son peché (Joan. 8); la Cananée vint à luy pressée de l'affliction de sa fille; la femme hemorroïsse, pour recevoir la santé, qu'elle n'avoit peu recouvrer par aucun remede. Bref, toutes ces femmes sont venuës à Nostre Seigneur avec un amour interessé, pour recevoir de luy quelque benefice.

Mais la grande saincte Magdelene n'y vint point de la sorte, et nous ne treuvons en nul lieu de l'Evangile aucun traict d'amour-propre, ny de recherche d'elle-mesme; ains elle vint treuver Nostre Seigneur avec une tres-pure et droicte intention, et non tant pour l'aymer, que pour le mieux aymer; car au tems qu'elle vint à luy chez le pharisien, elle l'aymoit desjà, et sentoit que son cœur brusloit d'amour pour celuy qui l'attiroit et embrasoit d'une saincte dilection : *Remittuntur ei peccata multa, quia dilexit multum* (Luc. 7); Plusieurs pechez luy sont pardonnez, parce qu'elle a beaucoup aymé, dit Nostre Seigneur. Elle vint donc à luy pour l'aymer encore davantage, et avec une saincte imprudence, ou (comme dit S. Augustin) avec une pieuse impudence : *Pia impudentia;* elle entra dans la mayson de ce pharisien, où elle sçavoit que son doux Maistre estoit, et se jettant à ses pieds, elle pleura ses pechez avec tant de contrition qu'ils luy furent tous pardonnez; et là elle regarda, et fut regardée du Sauveur, et par ce regard elle fut tellement navrée de son amour, qu'elle fit à cest instant une entiere conversion et transformation de vie; et passant plus oultre, elle fit alors, par la vehemence et force de l'amour, une heureuse transfusion de son

esprit et de son cœur dans celuy de son Dieu, qui se communiqua à elle d'une façon si intime et abondante, que d'une grande pecheresse qu'elle estoit, il en fit une grande saincte. Je dy une grande pecheresse : car en loüant ceste saincte, il ne faut pas estre flatteur, ny dire qu'elle n'estoit pas si grande pecheresse qu'on la croit; on auroit tort d'user de ces termes, puisque nous ne les treuvons en aucun lieu de l'Escriture saincte : ouy bien, elle estoit pecheresse, les Evangelistes le disent et il les faut croire; et l'Eglise la met au nombre des pecheresses et ne permet point qu'on la nomme vierge. Il n'y a donc point de doubte qu'elle fut pecheresse et qu'elle commit de grands pechez. Je sçay bien qu'elle n'estoit pas publique; non, il ne faut pas penser cela; elle avoit trop de courage et de generosité pour estre ainsi abandonnée. Or neantmoins il est vray qu'elle avoit tellement plongé toutes ses affections, ses desirs et ses pensées dans la vanité et sensualité, qu'elle avoit commis de grands pechez. Mais ayant treuvé le Sauveur de nos ames, elle fit une si admirable conversion, que d'une carcasse puante et pleyne d'infection qu'elle estoit, elle devint un vaisseau pur et net, capable de recevoir et contenir en soy la liqueur tres-precieuse et odoriferante de la grace, de laquelle par apres elle parfuma son Sauveur : et celle qui par ses pechez estoit un fumier tres-puant devint par ceste conversion un tres-beau lys, et une fleur de tres-souëfve odeur; et d'autant plus qu'elle estoit avant sa conversion pourrie et puante par le peché, elle fut par apres purifiée et renouvellée par la grace. Et tout ainsi que nous voyons que les fleurs qui sont dans les jardins prennent leur accroissement et leur beauté d'une matiere puante et pourrie, et que plus la terre est remplie de fumier et de pourriture, plus elles croissent et deviennent belles.

De mesme, saincte Magdelene apres sa conversion fut de tant plus belle par sa profonde humilité, et la grande contrition et le fervent amour avec lequel elle fit penitence, qu'auparavant elle estoit pourrie et infectée par ses pechez. Tellement que pour les perfections dont elle fut douée apres sa conversion, nous la pouvons tres-justement nommer reyne de tous les chrestiens et enfans de l'Eglise, lesquels sont divisez en trois bandes, dont la premiere est des justes; la seconde, des pecheurs penitens; et la troisiesme des pecheurs obstinez et impenitens, et qui, ne se voulant point amender, meurent dans leur iniquité : mais ce n'est pas de ceux-là dont je veux parler; car telles sortes de personnes ne doivent plus avoir de pretention pour le ciel, l'enfer leur est preparé et sera leur heritage, mal-heureux qu'ils sont.

O certes, ce n'est pas aussi de ceste derniere sorte de pecheurs que saincte Magdelene est la reyne, ains de ceux qui veulent à son exemple sortir de leur iniquité; car elle qui a esté pecheresse, ainsi que l'Escriture saincte remarque, *Mulier erat in civitate peccatrix*, est sortie de son peché, et en a demandé pardon à Dieu, avec une vraye contrition, et ferme resolution de le quitter, provoquant tous les pecheurs à imiter son exemple. Et quant à sa penitence, ô Dieu! combien a-t-elle esté grande et genereuse! combien a-t-elle pleuré ses pechez! que n'a-t-elle pas fait pour les

effacer, pendant la vie, et apres la mort du Sauveur? elle a jetté des larmes en telle abondance, qu'elles ont surpassé celles de David qui disoit : *Lavabo per singulas noctes lectum meum, lachrymis meis stratum meum rigabo* (Psal. 6); Je pleureray nuict et jour mon iniquité, en telle abondance, que mon lit nagera dans le torrent des larmes que je respandray : ce qu'il disoit avec une emphase pathetique, pour monstrer la grandeur et l'amertume de sa contrition et penitence.

La penitence des Ninivites fut si grande et si generale, que c'est chose admirable de voir ce qu'ils firent. Les hommes de Ninive, dit l'Escriture, se revestirent de sacs, depuis le plus grand jusques au plus petit; et la predication de Jonas estant parvenuë jusques au roy, il descendit de son throsne, et se revestant d'un cilice, il s'assit sur la cendre. Bref, ils quitterent tous leurs habicts de soye pour se revestir de la haire, et ceux qui poudroient leurs cheveux de poudre d'or les couvrirent de cendre. Ils jeusnerent tous, jusques aux petits enfans; et ce qui est davantage, pour plus grande austerité, ils firent encore jeusner leurs chevaux, leurs bœufs et autres animaux, en penitence des fautes de leurs maistres.

Mais, quoy que ceste penitence fust si grande et si generale, je treuve neantmoins que celle de saincte Magdelene l'est encore plus; car, comme elle avoit offensé Dieu de toutes ses puissances et facultez interieures, et de tous ses sens corporels, aussi les employa-t-elle tous à faire penitence, et la fit de tout son cœur, de toute son ame, et de tout son corps, sans reserve quelconque, s'employant generalement et totalement és actes de penitence : c'est pourquoy on la peut bien nommer reyne de tous les pecheurs penitens, puisqu'elle les a tous surpassez en penitence.

En second lieu, elle est aussi reyne des justes; et bien qu'on ne la nomme pas vierge, si est-ce qu'à cause de l'excellente et eminente pureté qu'elle eut apres sa conversion, elle peut estre appellée archi-vierge, d'autant qu'elle fut tellement purifiée dans la fournaise de l'amour sacré, qu'elle fut restablie dans une excellente chasteté, et fut douée d'un amour si parfaict, qu'apres la Saincte Vierge, elle estoit celle qui aymoit plus Nostre Seigneur : si que l'on peut dire qu'elle l'aymoit autant, ou plus en quelque maniere, que les seraphins; car, quoy qu'il soit vray que ces purs esprits ont un amour tres-parfaict, neantmoins ils l'ont sans peyne, et le conservent sans crainte de le perdre. Mais ceste saincte l'a acquis avec beaucoup de travail et de soin, et l'a conservé avec crainte et sollicitude; et en rescompense de sa fidellité, Dieu luy donna un amour si fort et si ardent, accompaigné d'une si grande pureté, que tout ainsi que le celeste Espoux luy navroit continuellement le cœur par ses divins attraicts, aussi luy navroit-elle le sien par des desirs, souspirs, et eslans amoureux, disant souvent ces parolles de l'Espouse du Cantique des cantiques : *Osculetur me osculo oris sui* (Cant. 1); Qu'il me bayse, le Bien-aymé de mon ame, d'un bayser de sa divine bouche, bayser tant desiré de la nature humaine et tant demandé par les patriarches et prophetes, qui n'estoit autre que l'Incarnation et l'unyon de la nature divine avec l'humaine : et c'estoit ceste estroite unyon de Dieu avec la creature

apres laquelle ceste divine amante souspiroit. Voyez donc si tres-raysonnablement elle ne doit pas estre appellée reyne des justes; car qu'est-ce qui la pouvoit rendre plus juste que ceste saincte dilection, et ceste profonde humilité, avec ceste parfaicte contrition qui la faysoit tousjours demeurer aux pieds du Sauveur, qui l'aymoit de l'amour tendre et delicat dont il ayme les justes, ce qui estoit cause qu'il ne pouvoit souffrir qu'on la blamast, ou reprinst de quelque chose, sans prendre son party.

Regardez-la à la mayson de Simon le pharisien, lequel la mesestimant, se print à murmurer contre elle, blasmant Nostre Seigneur de ce qu'il la souffroit pres de luy; de quoy il le reprint et luy monstra qu'elle le surpassoit en merite et charité. Voyez-la encore aux pieds de Nostre Seigneur, pendant que sa sœur saincte Marthe s'empressoit, pour apprester ce qu'il falloit pour le traitter; et considerez comme la voulant blasmer de ce qu'elle ne faysoit pas comme elle, ce cher Maistre ne le pouvant souffrir, la reprint de son empressement, luy disant : *Martha, Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima, porro unum est necessarium; Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea;* Marthe, Marthe, tu t'empresses et te troubles de plusieurs choses; une seule est necessaire : Marie a choysi la meilleure part qui ne luy sera point ostée; et pourtant garde-toy bien de la blasmer, et sçache que si tu le fais, tu encourras toy-mesme le blasme; car tu t'empresses trop. Voyez encore comme Nostre Seigneur l'aymoit tendrement, apres qu'il eust esté crucifié; comme elle pleuroit au monument, il luy apparut en forme d'un jardinier, l'interrogeant pourquoy elle pleuroit : *Mulier, quid ploras* (Joan. 20)? ne pouvant plus souffrir de se voir davantage cherché par ceste sienne amante toute pure, laquelle à bon droit l'on peut nommer reyne de tous les chrestiens en la façon que nous avons monstré.

O que vous serez heureuses, mes cheres ames, si vous l'imitez; car, bien qu'elle puisse servir d'exemple à tous les chrestiens, il est vray neantmoins qu'elle monstre plus particulierement aux religieuses ce qu'il faut qu'elles fassent, et pour quelle fin elles doivent entrer en la religion, et que ce ne doit pas estre seulement pour aymer Dieu, parce que tous les chrestiens le doivent aymer, et sont obligez de faire toutes leurs actions par le motif de l'amour; car il faut de necessité aymer Dieu pour estre sauvé. Mais d'autant qu'il arrive souvent que l'on n'ayme pas Dieu dans le monde avec pureté, et que les tracas qu'on y rencontre refroidissent beaucoup la charité, l'on entre en la religion, non-seulement pour aymer Dieu, mais pour le mieux aymer; non-seulement pour estre sauvez, mais pour estre mieux sauvez; non-seulement pour playre à Dieu, mais pour luy mieux playre. L'on n'y entre point aussi pour avoir des extases ou des revelations; car ces choses ne sont point necessaires à nostre salut, ny requises pour entretenir et perfectionner nostre amour. Il y a beaucoup de saincts dans le ciel en de tres-hauts degrez de gloire, qui n'ont jamais eu de visions ny de revelations; comme au contraire, il y en a plusieurs aux enfers qui en ont eu : ce n'est donc point cela, mes tres-cheres filles, qu'il faut rechercher en la religion; ains il faut venir à l'exemple de la grande

saincte Magdelene, pour y vivre tousjours dans une profonde humilité, et pour nous tenir tousjours petites et basses aux pieds de Nostre Seigneur, qui doit estre nostre unique refuge.

Certes, ceste saincte fut admirable en ceste prattique d'humilité; car, dés l'instant de sa conversion jusques à sa mort, elle ne quitta point les pieds de son bon et divin Maistre, et il ne me souvient pas d'avoir veu en aucun lieu de l'Evangile qu'elle soit jamais sortie de ses sacrez pieds. En sa conversion, elle s'alla jetter à ses pieds, les lava de ses larmes, et les essuya de ses cheveux. Quand elle alla treuver Nostre Seigneur au festin qui luy fut fait en Bethanie apres la resurrection du Lazare, portant sa boëte de parfums et d'unguens precieux, elle se jetta encore à ses pieds. Il est vray qu'une fois elle print la confiance d'espandre son nard, et rompre sa boëte sur son divin chef, afin qu'il se respandist sur son sacré corps; mais elle s'estoit premierement jettée à ses pieds, et puis elle y retourna promptement. Sur le mont de Calvaire, lorsque ce divin Sauveur fut attaché à la croix, elle fut tousjours sous ses pieds; et quand on l'en descendit, elle gagna promptement ses sacrez pieds. En la resurrection, elle se jetta encore à ses pieds pour les bayser comme elle avoit accoustumé. En somme elle ne le quitta jamais, ains elle y a tousjours tenu son cœur et toutes ses pensées, vivant en une tres-profonde humilité et bassesse.

O Dieu! quelle plus grande erreur et tromperie pourroit-il arriver à une ame, si apres quelques années de religion, pensant estre desjà parfaicte, elle venoit à se retirer des pieds de Nostre Seigneur, croyant n'avoir plus besoin de prattiquer les exercices d'humilité.

Un jour un grand serviteur de Dieu demanda à un bon religieux quel il desiroit estre toute sa vie? Il respondit qu'il desiroit se tenir tousjours humble comme un petit novice sousmis et subjet à de continuelles censures, reprehensions et mortifications, et en un mot, qu'il ne vouloit jamais quitter les pieds de Nostre Seigneur : ô qu'il estoit heureux de vouloir vivre ainsi! Hé! que vous serez heureuses, mes cheres filles, si toute vostre vie vous ne quittez point ces sacrez pieds, vivant dans une continuelle humilité et sousmission, imitant et suivant vostre reyne saincte Magdelene, et encore plus la Reyne du ciel et de la terre, la sacrée Vierge nostre tres-chere Maistresse, à laquelle ceste saincte fut si devote qu'elle la suivit tousjours apres sa conversion : elle l'accompaigna à la mort de son Fls, et quand on le mit au sepulchre, et à son retour, en somme elle ne sortit point d'avec elle jusques à ce qu'elle s'en alla à la Saincte-Beaume pres de Marseille, pour parachever sa penitence, où elle mena une vie plus divine qu'humaine, estant eslevée au ciel sept fois le jour par les anges, sans que pour cela son cœur sortist des pieds de son doux Maistre. Et c'est en quoy vous la devez imiter, venant en la religion, non pour y avoir des consolations, ains pour vous y humilier, et pour estre les pannetieres et cuisinieres de Nostre Seigneur, et non ses parfumeuses, sinon quand il luy playra, et non quand il vous playra. O que vous serez heureuses, si vous prattiquez bien cela, et si vous faites un entier sacrifice de vous-mesmes à la divine Majesté, ne vous reservant l'usage d'aucune chose, pour petite qu'elle soit! et c'est ce que Dieu demande de vous.

Nous voyons d'ordinaire que les hommes ayant receu quelque offense, ils veulent qu'on leur satisfasse, selon le tort qui leur a esté fait : et en l'ancienne loy, celuy qui donnoit un soufflet à son prochain estoit obligé d'en subir un autre; et celuy qui arrachoit un œil, ou une dent à son frere, on luy en pouvoit faire de mesme: *Oculum pro oculo, dentem pro dente restituet* (Lev. 24).

Or, bien que ceste loy soit maintenant abolie entre les hommes, elle se prattique neantmoins tousjours entre Nostre Seigneur et ceux qui se consacrent à son service, et il leur fait les mesmes demandes, à sçavoir, qu'on luy rende autant qu'on peut à l'esgal des fautes commises, c'est-à-dire, qu'il veut que nous fassions pour le moins autant pour luy que nous avons fait pour le monde. Ce n'est point trop exiger de nous que cela; car si nous avons tant fait pour le monde, nous laissant emporter à ses vains attraicts, que ne devons-nous faire pour les attraicts de la grace qui sont si doux et si suaves? Certes, ce n'est point nous faire tort que de nous demander cela; et comme l'on a employé son cœur, son ame, ses affections, ses yeux, ses parolles, ses cheveux et ses parfums pour le monde, il les faut aussi employer et sacrifier au service de la dilection sacrée, sans reserve quelconque.

Il s'en treuve vrayement plusieurs qui donnent bien leurs cheveux, mais ils ne donnent pas leurs yeux. D'autres donneront aussi leurs yeux, mais pour leurs parolles, nullement. D'autres donnent bien ces trois choses, mais ils ne donnent pas leur parfum. Or il ne faut rien reserver, et puisque vous avez tout donné au monde, il faut aussi tout donner à Dieu, et c'est ce qu'il requiert de vous.

Mais qu'est-ce que les cheveux? c'est la chose la plus vile et abjecte qui soit au corps humain; c'est un excrement de la nature, c'est une chose superflue et de nul prix, et vous voyez qu'on n'en tient compte, non pas mesme de ceux des roys, car on les foule aux pieds, comme choses de nulle valeur; et neantmoins l'esprit humain est si remply de vanité qu'il constitue sa gloire en cela: maintenant Nostre Seigneur vous les demande et veut que vous les luy donniez. Les cheveux nous representent les pensées, c'est-à-dire, qu'il veut que vous n'en ayez plus que pour luy, et que vous retranchiez toutes celles qui sont inutiles et mauvaises, ne laissant plus courir vostre imagination apres les choses vaines et frivoles du monde : il faut donc oublyer tout cela pour s'appliquer totalement à Dieu, lequel doit estre l'unique object de vos pensées, les ramassant toutes autour de luy, à l'imitation de l'Espouse sacrée du Cantique, qui avoit si bien resserré sa perruque qu'il sembloit qu'elle n'eust qu'un seul cheveu duquel elle blessoit le cœur de son Espoux, ainsi qu'il le tesmoigne luy-mesme par ces parolles : *Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa, in uno crine colli tui* (Cant. 4); Tu m'as blessé le cœur, ma sœur, mon espouse, par l'un des cheveux de ton col.

Mais ce n'est pas tout, il faut encore sacrifier ses yeux pour ne plus rien voir n'y regarder que Nostre Seigneur crucifié, ne vous en servant plus que pour son amour, ne pleurant jamais sinon quand la grace vous y excitera, et non pour des bagatelles, contradictions et tendretez pour lesquelles les femmes sont si subjettes

à pleurer. Je voudrois bien faire telle chose, mais je ne peux ; l'on me contredit, l'on me corrige et mortifie : le remede à tout cela, c'est qu'il faut pleurer !

Vous verrez une femme dans le monde toute espleurée; on luy demande : De quoy pleurez-vous ? Je pleure, dira-t-elle, parce que j'ay perdu mon procez. Quelle folie ! comme si par ses larmes la sentence devoit estre revoquée. Une autre pleure de ce que sa mayson est bruslée. Hé ! pauvres gens, pensez-vous esteindre par vos larmes le feu qui a desja bruslé vostre mayson ? Toutes telles et semblables larmes sont vaines et inutiles; il ne s'en faut plus servir, ains mortifier genereusement ces tendresses et mollesses de l'esprit humain, pour faire vivre le surnaturel.

L'on cognoist d'ordinaire par les yeux et par les parolles quelle est l'ame et l'esprit de l'homme, les yeux estant en l'homme ce que la monstre est à l'horloge; et c'est par les yeux, comme par les cheveux, que le divin Espoux dit au Cantique des cantiques, que son Espouse luy a navré le cœur : *Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum.* Neantmoins les parolles qui sortent de la bouche expriment bien mieux les mouvemens et sentimens du cœur, que ne font pas les yeux; et nous pouvons beaucoup plus offenser Dieu et le prochain par nos parolles que par nos regards : il les faut donc sacrifier à Dieu et ne parler sinon quand l'obeyssance ou la charité le requerront; ne nous servant plus aussi de nos yeux pour la suite des inclinations humaines, ne pleurant point de ces larmes tendres et naturelles. La grande saincte Marie-Magdelene, apres sa conversion, ne pleura qu'une fois des larmes naturelles pour la grande affliction qu'elle ressentoit de la mort de son frere le Lazare; mais ses larmes estoient tellement meslées de pieté, que Nostre Seigneur mesme les appreuva, en fut touché, se troubla, fremit et pleura, compatissant à la douleur de ceste sienne amante. Il laissa, ainsi que remarque sainct Jean, sortir des larmes de ses yeux : *Et lachrymatus est Jesus*, pour monstrer l'amour qu'il portait à ceste saincte, laquelle hors ceste fois ne pleura plus que des larmes de contrition, d'amour ou de douleur, pour l'absence de son bon Maistre.

Apres sa mort, elle s'en va pleurer au monument. Pourquoy pleurez-vous, luy disent les anges ? *Mulier, quid ploras?* Helas ! dit-elle, ils ont emporté mon Maistre, et je ne sçay où ils l'ont mis : *Tulerunt Dominum meum, et nescio ubi posuerunt eum;* C'est pourquoy je pleure, et ne cesseray point de pleurer, jusques à ce que je l'aye treuvé. Ouy, mais vous y avez treuvé des anges? Cela ne me console point, dit-elle; car ce n'est pas les anges que je cherche, ains mon Maistre. Voyez, je vous prie, comme elle nous apprend à ne chercher que Dieu, et à ne pleurer, sinon pour son absence causée par nos pechez, ou bien de quoy il est tant offensé, et si peu cogneu et glorifié du prochain : voilà les subjets pour lesquels il faut jetter des larmes, et non pour des choses vaines et inutiles.

Mais ce n'est pas assez, il faut encore offrir à Nostre Seigneur le parfum. Mais quel est ce parfum? c'est l'estime de nous-mesmes, parfum qui est si commun entre les hommes, qu'il n'y a personne

qui s'en puisse dire exempt, parce que l'une des grandes miseres de l'esprit humain est que chascun s'en fait accroire. L'on se souvient des maysons, des extractions; l'on recherche si son grand et arriere-grand-pere n'est pas issu de la race d'Abraham; l'on se surestime par dessus les autres, et l'on vient dire : Je suis d'une telle mayson. Vanité certes insupportable. Or ceste estime de soy-mesme est le parfum qu'il faut encore offrir à Nostre Seigneur Jesus-Christ.

Il faut donc, mes cheres filles, faire un sacrifice entier et parfaict de vos ames, de vos cœurs, de vos yeux, de vos cheveux, de vos parolles et de vos parfums à Nostre Seigneur. O que vous serez heureuses, si vous faites ce sacrifice entierement et parfaictement, ne vous servant plus de toutes ces choses que pour le service de la dilection de votre divin Epoux! Quant à ce qui est de l'estime de soy-mesme, ô ne vous souvenez-vous plus de ce que vous avez esté? Escoute, ma fille, preste-moy l'aureille, oublie la mayson de ton père, ta patrie et ton extraction, et le roy convoitera ta beauté, dit le psalmiste : *Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum et domum patris tui, et concupiscet Rex decorem tuum* (Psal. 44).

Faites donc une ferme resolution de mourir à toutes choses et à vous-mêmes pour ne plus vivre qu'à Dieu : Renoncez à vous-mesmes, portez vostre croix, et me suivez, dit Nostre Seigneur. La religion est un mont de Calvaire où il se faut tousjours crucifier avec Nostre Seigneur, faysant mourir la nature, pour faire vivre et regner la grâce. En somme, il se faut despouiller du vieil Adam, pour se revestir du nouveau, et cela ne se fait pas sans souffrir; on ne vous le cele point, la perfection ne s'acquiert pas sans difficulté : il faut donc avoir bon courage en une si haute entreprinse; car il faut de nécessité faire une parfaicte abnegation et renonciation de toutes choses pour parvenir à la perfection, et ne faut plus penser au monde, ny aux maysons desquelles vous estes sorties, ny à vos parents; je n'entends pas toutesfois que vous oubliez de prier Dieu pour eux, mais hors cela il n'y faut plus penser.

Ressouvenez-vous de ces parolles du grand Apostre : J'ay tellement mesprisé le monde, dit-il, que je le tiens comme un pendu : *Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* (Gal. 6); Je suis crucifié au monde, et le monde m'est crucifié, je n'ay point de vie pour moy ny pour le monde; car si bien je vis, je ne vis pas moy, mais c'est Jesus-Christ qui vit en moy. Considerez, je vous prie, les parolles de ce sainct Apostre : *Christo crucifixus sum*, Je suis crucifié avec Jesus-Christ; c'est pourquoy je peux dire maintenant que je vis, non point moy, ains que c'est Jesus-Christ qui vit en moy, *Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus* (Gal. 2). O que vous serez heureuses, mes cheres filles, si vous mourez de la mort de S. Paul, pour vivre de sa vie, mourant à vous-mesmes, afin que Jesus-Christ vive en vous!

Mais pour conclurre ce discours, je vous demande quel nom vous voulez que je vous donne? Marie, me direz-vous. Marie signifie *estoile de mer*, ou *mer amere*, *dame exaltée*, ou *illustrée*. Puissiez-vous donc, mes cheres filles, selon la signification de ce beau

nom, estre toutes des Maries, c'est-à-dire, des lumieres par vos bons exemples, et par vos prieres ayder les autres à parvenir au port de salut. Soyez aussi des mers, pour recevoir les amples benedictions que Dieu communique aux ames qui se dedient totalement à son service; mais soyez mers ameres avalant et devorant toutes les difficultez que vous rencontrerez en l'exercice de la vie spirituelle. Soyez dames exaltées par une excellente mortification de toutes vos passions et appetits, et de vos sens et inclinations, leur commandant d'un pouvoir absolu : soyez encore illustrées par la lumiere celeste, et illustratrices par une vraye humilité et mortification.

En somme, je vous souhaitte, mes cheres filles, les bénédictions de saincte Marie-Magdelene, non point ses extases et ravissemens, ny d'estre eslevées tous les jours au ciel par les anges, comme elle estoit à la Saincte-Beaume, ny de jetter une grande abondance de larmes, ny celle du don tres-excellent de la contemplation; non, mes cheres filles. Mais ce que je vous souhaitte, c'est que vous demeuriez tout le tems de vostre vie, à son exemple, petites et humbles aux pieds de Nostre Seigneur, et que vous ayez un grand courage pour devorer toutes les difficultez qui vous pourraient empescher de joüyr de sa divine presence, ou qui vous pourroient tant soit peu separer de luy : cherchez-le donc tousjours et ne cessez jusqu'à ce que vous l'ayez treuvé; cherchez-le pendant ceste vie mortelle, non point glorifié, mais mort et crucifié, preparez vos espaules pour porter amoureusement sur icelles la croix et le crucifié : cela sera pesant, il est vray, mais bon courage; l'amour vous glorifiera.

Considerez la grande saincte Magdelene, qui vous provoque par son exemple : elle cherche dans le monument, et voyant ce divin Sauveur en la forme d'un jardinier : Hé! monsieur, lui dit-elle, si vous l'avez osté, dites-moy où vous l'avez mis, et je l'emporteray; *Domine, si tu sustulisti eum, dicito mihi ubi posuisti eum, et ego eum tollam.* Mais qui luy eust dit : Celuy que vous cherchez est parmy des soldats, et vous n'estes qu'une femme, comment ferez-vous pour l'emporter? O Dieu, eust-elle dit, ne craignez point; car je l'iray prendre en quelque lieu qu'il soit, et l'emporteray. Mais celuy que vous cherchez est mort, comment le pourrez-vous porter; car un corps mort est grandement pesant? O certes, eust-elle respondu, l'amour me donne assez de force pour l'aller prendre et pour l'emporter. Enfin, ce jardinier qui estoit celuy-là mesme qu'elle cherchoit, ne pouvant voir plus longtems le cœur de sa fidelle amante navré de son amour, l'appella par son nom de Marie, et elle, toute illuminée, le recognoissant, luy respondit : *Rabboni*, Mon Maistre, demeurant apres toute accoisée [1] et remplie de joye.

Allez donc, à la bonne heure, mes cheres filles, avec saincte Magdelene chercher le Sauveur crucifié; ne craignez point de l'emporter, et de vous en saysir partout où vous le treuverez; ne vous estonnez point de sa pesanteur, car si bien il vous semble que vos espaules soient trop foibles pour emporter un mort crucifié, ag-

[1] Apaisée.

grandissez vostre courage et ne laissez de prester vos espaules : car la glorieuse saincte Magdelene viendra à vostre secours, et joignant ses espaules aux vostres, et son amour avec le vostre, vous triompherez et demeurerez victorieuses de toutes les difficultez. Et serez bien-heureuses, si le divin Sauveur de nos ames, qui sera tesmoin de vos labeurs et travaux prins pour son amour, vous appelle enfin du nom de Marie, qui veut dire ame forte, vaillante, courageuse et perseverante ; et vous, comme saincte Magdelene, luy respondrez : *Rabboni*, Mon Maistre ; Maistre que nous devons suivre, et auquel nous nous devons conformer, et avec lequel nous nous devons crucifier pendant ceste vie, pour estre glorifiez avec luy en l'eternité de la vie bien-heureuse, pour avec la grande saincte Magdelene chanter le cantique de l'amour eternel par tous les siecles des siecles. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

SERMON POUR LE XII. DIMANCHE APRES LA PENTECOSTE.

Beati oculi qui vident quæ vos videtis.
Bien-heureux sont les yeux qui voyent ce que vous voyez.
(*Luc.* 10.)

En ce delectable sejour que Dieu prepara pour nos premiers parens, et puis pour nous autres, si le peché ne nous en eust chassez, il y avoit un fleuve pour arrouser ceste beniste contrée, lequel sortant de là, se despartoit en quatre diverses courses. Ainsi il me semble, messieurs, que l'Evangile d'aujourd'huy soit un vray fleuve, arrousant en ceste journée toute l'Eglise, vray paradis terrestre, de celestes pensées, de considerations devotes, et divines consolations, duquel fleuve nous pouvons bien dire : *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei* (Psal. 45) ; L'impetuosité du fleuve resjouyt la cité de Dieu. Les quatre bras par lesquels il se separe sont quatre principaux documens qu'il contient. Le premier, de bien croire : *Beati oculi qui vident, etc.*, Bien-heureux les yeux qui voyent ce que vous voyez. Le second, de bien esperer et desirer : *Domine, quid faciendo, etc.* (Luc. 10) ? Seigneur, que feray-je, etc. Le troisiesme, de bien aymer et garder les commandemens : *In lege quid scriptum est? Diliges Dominum Deum tuum :* Qu'est-il escrit en la loy ? Tu aymeras le Seigneur ton Dieu. Et finalement de l'usage des sacremens : *Samaritanus misericordia motus alligavit vulnera ejus, infundens oleum et vinum ;* Un Samaritain esmeu de compassion resserra ses playes, et y mit de l'huyle et du vin. C'est de ces quatre fleuves que je voudrois bien vous faire boire maintenant ; mais ny je ne le puis faire, ny il ne vous profitteroit de rien, si Nostre Seigneur n'y apporte sa benediction, pour laquelle impetrer, employons la faveur de la glorieuse Vierge, disant : *Ave, Maria, etc.*

C'EST une chose bien certaine, et qui nous devroit grandement consoler, que Jesus-Christ, Nostre Seigneur et Maistre, en toute rigueur de justice, et avec un juste prix, a payé et satisfait à Dieu son Pere tout ce que nous avions merité de peyne pour nos pechez, et non-seulement pour tous les nostres, mais pour tous ceux de tout le monde. C'est ce que le grand docteur de nostre gentillisme, aux Romains 5, proteste, disant, qu'où le peché a abondé, la grace a surabondé : *Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia.* Il y avoit, veut-il dire, des pechez en abondance ; mais des graces il y en a eu en surabondance : prenant la grace pour ceste satisfaction.

Le gentil-homme, saysi de l'amour d'une damoiselle, voyant qu'elle desire extresmement une bague rare, ou seule en toute la province, surprins d'affection, ne demandera pas de quel prix est ceste bague, mais de prime abord en presentera prodiguement plus qu'elle ne vaut, ne regardant aucunement au prix, pourveu qu'elle ayt ce dont il pense contenter sa chere dame : ainsi nostre Sauveur, voyant que la divine Majesté de son Pere avoit extresmement à cœur ceste bague ou dragme, la nature humaine, sans s'informer ny du prix, ny d'autre chose, de premier abord pour nous rachepter, il presente, d'une tres-pure et tres-liberale affection, un prix que nous ny les anges ne valons pas, une satisfaction beaucoup plus grande que tous les pechez du monde n'avoient pu meriter, d'où saint Paul a dit : *Empti estis pretio magno* (I. Cor. 6); Vous avez esté racheptez avec un grand prix ; le prix certes est grand, au respect de la valeur de la chose. Ou bien disons que Nostre Seigneur a fait comme le bon mary, lequel voyant sa chere moitié atteinte de peste, sçachant quelque expert medecin qui en sçayt guerir avec des tablettes, il va, et poussé d'une extresme affection de voir sa compaigne guerie, il offre cent escus de ces tablettes, sans s'amuser à considerer que les ingrediens d'icelle ne valent pas trois sols ; ains Nostre Seigneur, voyant la nature humaine empestée du peché, pour la deslivrer il donne l'inestimable thresor de ses bontez, sans regarder que toute la nature humaine ne vaut pas la moindre piece d'iceluy. Mais en ceste similitude se rencontre une grande dissimilitude : c'est qu'encore que la tablette ne vaille pas les cent escus, l'espouse neantmoins vaut cent mille fois et infiniment plus, au lieu que la nature humaine, laquelle doit estre guerie, ne vaut rien au prix du sang de Nostre Seigneur. Disons donc plutost que Nostre Seigneur a fait comme le cavalier, lequel ayant un cheval fait à son gré, et qu'il ayme fort, l'appellant son favory, ce cheval estant picqué ou foulé, ou bien ayant quelque aposteme[1], ce cavalier pour le guerir, sans regarder à la valeur du cheval, employe en drogues plus que le cheval ne valut jamais. N'avez-vous jamais ouy dire : Je voudrois avoir rachepté ce cheval de trois fois autant qu'il valloit ? n'avez-vous jamais veu des dames tuer des moutons pour nourrir un petit chien coüard et caignard qui ne valoit pas l'un des pieds du pauvre mouton ? Qui fait cela ? l'affection, non la valeur et juste estimation.

[1] Apostumes, *grosseurs*.

Ainsi on peut dire que Nostre Seigneur avoit un cheval, qui estoit l'homme, lequel a esté comparé aux chevaux qui n'ont point d'entendement *Comparatus est jumentis insipientibus* (Psal. 48); et ailleurs : *Ut jumentum factus sum apud te, et ego semper tecum* (Psal. 72). Ce cheval estoit affollé par son peché; que fait nostre Sauveur? sans regarder à la valeur de ce cheval, il donne un prix qui vaut infiniment plus; et pour nourrir ce meschant chien, il tue l'agneau, qui est luy-mesme. Ou bien disons que Nostre Seigneur ressemble au pere, qui voyant son fils saysi pour quelque crime, sans regarder à autre chose, donne au prince pour deslivrer ce fils plus que toutes les amendes, à toute rigueur, ne pouvoient monter. Ou bien plutost disons que le cavalier, voyant son cheval saysi par les mains de la justice, c'est son bon cheval, c'est son sauve l'amy, il va, il consigne tout incontinent trois et quatre fois autant que le cheval vaut, afin qu'il n'amaigrisse. Grande consignation fut celle par laquelle Nostre Seigneur consigna és mains de la justice paternelle tout son precieux sang, duquel la moindre goutte valoit mieux que tous les mondes que nous nous pourrions imaginer ne sçauroient valoir. Ce n'est donc pas merveille si, Nostre Seigneur ayant fait un tel payement, il a rompu le decret par lequel nous estions livrez és mains du diable : *Delens*, dit le grand vase d'eslection, *quod adversus nos erat chirographum decreti* (Colos. 2)

Mais, s'il vous plaist, escoutez un peu la rayson theologique de cecy. La satisfaction est d'autant plus grande et plus valable, que la personne qui la fait est grande, signalée, et de plus de merite. Exemple : si j'ay receu une injure d'un prince, et qu'il m'envoye un laquay pour se reconcilier à moy, et me faire satisfaction, ce n'est pas un grand honneur : mais s'il m'envoye son propre fils, lequel me fait satisfaction, et me prie de ne me plus tenir pour offensé, c'est un grand honneur; ceste satisfaction est plus grande que l'injure ne pouvoit estre. Aristote, en ses *Ethiques*, dit que si quelque grand personnage frappe, il ne le faut pas frapper; si on le frappe, il faut estre non-seulement refrappé, mais encore griefvement chastié; pourquoy? d'autant qu'injurier un grand est un peché plus grief qu'injurier un petit, et la moindre satisfaction que fait un grand vaut mieux que toutes les injures qu'il peut faire : ainsi, quand on auroit receu un soufflet d'un grand, s'il monstre d'en estre fasché, c'est assez. Et de vray, qu'est-ce faire satisfaction d'honneur, sinon faire et rendre honneur? Or est-il que l'honneur est plus grand à proportion de celuy qui le rend; car le moindre honneur que fait un prince vaut plus sans comparayson que tous les honneurs que sçauroit rendre un homme de basse condition, d'autant que *Honor est in honorante;* L'honneur est dans celuy qui le rend.

Disons donc : Si l'honneur est d'autant plus grand que celuy qui le fait est grand, si la satisfaction est d'autant plus grande que celuy qui la fait est grand, qu'elle devra estre la satisfaction, quel honneur de celuy qui est infiniment grand? l'honneur rendu et la satisfaction faite par un personnage infiny ne peut estre sinon infinye. Voyons maintenant où nous en sommes. Nostre Seigneur

estoit une personne infinye, il a satisfait pour nous, sa satisfaction donc a esté infinye. Et ne me dites pas que le Fils de Dieu a satisfait selon la nature humaine; car je vous l'accorde, pour parler à la scholastique, si vous dites, *ut quo*[1]; si vous dites, *ut quod*, je vous le nye, parce que les actions appartiennent aux supposts, *Quia actiones*, dit le philosophe, *sunt suppositorum*. Ce n'est pas la nature qui a enduré, ç'a esté la personne en la nature; ce n'est pas l'ame qui discourt, c'est la personne par l'ame. Je sçai bien que l'offense avoit quelque infinité à raison de la personne offensée qui estoit infinye, mais c'est une infinité qui n'est pas tant *à principio intrinseco;* d'un principe interne, comme celle qui se prend de l'agent. Or donc que David pouvoit bien dire : *Quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio* (Psal. 129); Vers Nostre Seigneur il y a une grande misericorde, et une satisfaction ample et excellente. Dieu, bien infiny, avoit esté offensé, Jésus-Christ, bien infiny, a satisfait; l'homme s'estoit eslevé par superbe contre Dieu mesme, Nostre Seigneur s'est humilié sous toute creature. *Non rapinam arbitratus est, esse se æqualem Deo, sed semetipsum exinanivit, formam servi accipiens;* et puis : *Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. Propter quod et Deus exaltavit illum, et dedit illi nomen, quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur* (Philip. 2). Entendez bien cecy, estant esgal à son Pere, il s'abayssa et aneanti jusques à la mort, qui n'est rien que privation, et partant Dieu son Pere luy donne un nom qui est au-dessus de tout nom, à sçavoir le nom de JESUS, qui signifie *Sauveur*, comme s'il disoit : Il est justement Sauveur, puisqu'estant infiny, avec son infinye satisfaction, il a payé en toute rigueur.

Jamais vous ne vous trouvastes plus esbahis[2] que si vous lisez deux passages qui sont en Job. L'un est au chapitre 6, où il dit : *Utinam appenderentur peccata mea, quibus iram merui, et calamitas, quam patior in statera! quasi arena maris hæc gravior appareret;* A la mienne volonté que mes péchés, pour lesquels j'ay merité la peyne que je souffre, fussent mis à la balance! elle les surpasseroit comme le sablon de la mer. Quelle hardyesse! L'autre passage est au 9e chapitre, où Job dit : *Vere scio quod non justificetur homo compositus Deo;* Je sçai veritablement que si l'homme est mis en comparayson avec Dieu, il ne sera pas justifié. Accordez l'un avec l'autre; mais au dernier chapitre c'est bien chose plus admirable de voir que Nostre Seigneur dit que Job a parlé droictement et justement devant luy, et commande à ses amys qu'ils le prennent pour intercesseur. Je ne sçauroy que vous dire, sinon que ces parolles sont dites en la personne de Nostre Seigneur (ainsi qu'estime sainct Gregoire au septiesme de ses Morales), lequel, à rayson de son infinye dignité, pouvoit bien dire que la moindre de ses peynes estoit sans comparayson plus considérable que tous les pechez

[1] *Ut quo, ut quod :* c'est *par* la nature humaine, *par ses souffrances,* c'est *par cela, quo,* que J.-C. a satisfait; mais c'est la personne, c'est cela *qui, quod,* ayant le mérite, a vraiment satisfait. (N. E.)

[2] Etonnés.

des hommes qu'il appelle siens. C'est ce qui fait dire à Hieremie que Nostre Seigneur sera appelé *Dominus justus noster* (Jer. 23); Nostre juste Seigneur; il l'est bien justement, puisqu'il a payé si cherement nostre rançon. Voicy la belle et preignante rayson pour laquelle Nostre Seigneur dit : *Beati oculi qui vident quæ vos videtis;* Bien-heureux sont les yeux qui voient ce que vous voyez, comme s'il disoit : Quel bonheur est-ce à vous de voir le thrésor duquel on doit tirer la rançon de tout le monde?

Huguenots, que dites-vous de nous autres? vous semble-t-il pas que nous recognoissons comme il faut la grace de Nostre Seigneur, sa redemption et mediation? A vostre advis, ceste façon de discourir de la redemption ressent-elle pas de la vraye Espouse de Jesus-Christ? Nous parlons bien plus magnifiquement de ce mystere que vous, et vous faites les bons valets. C'est ainsi que parlent les deux luminaires de la theologie, sainct Thomas, docteur angelique, et mon fervent et seraphique pere sainct Bonaventure, desquels le dernier dit que la redemption de Nostre Seigneur a esté mesme surabondante, et plus que suffisante.

La seconde rayson pour laquelle Nostre Seigneur a dit : *Beati oculi, etc.*, est prise encore de ce mesme docteur seraphique, pour ce que la gloire principale des yeux corporels sera de voir Jesus-Christ, et celle de l'ouye, de l'entendre : en l'autre monde sera parfaicte pour lors ceste gloire qui n'a esté icy que commencée, dont Job a dit : *Credo quod redemptor meus vivit, et in carne mea videbo Deum salvatorem meum, quem oculi mei conspecturi sunt* (Job. 19); Je croy que mon Redempteur est vivant, et qu'en ma chair je verray Dieu mon Sauveur, et que mes yeux le regarderont. Mais sur tout c'est de la foy que se doit entendre : *Beati oculi.* Bien-heureux les yeux, comme s'il vouloit dire : Bien-heureux estes-vous, car vous avez parmy vous le desiré et tant attendu Redempteur : bien-heureux de ce que vous avez l'object de vostre beatitude que vous commencez de regarder; mais vous n'aurez pas ceste beatitude, si vous ne croyez ce que vous voyez : qui void et ne croit, n'est bien-heureux que comme les Juifs; qui croit et ne void est bien-heureux, comme il fut dit à sainct Thomas : *Beati qui non viderunt et crediderunt;* Qui void et croit est bien-heureux, encore sainct Thomas, qui vid premierement, et puis creut; mais qui croit et voit : *Beati oculi, etc.*

Doncques, le fondement de toute beatitude, c'est la satisfaction de Nostre Seigneur, surabondante; la vuë du corps de Nostre Seigneur sera la beatitude de nos yeux corporels. Mais n'y l'un ny l'autre ne nous profitteront de rien, si nous ne l'appliquons à nous-mesmes par la foy, esperance, charité, et par les sacremens. Donc pour venir au poinct : *Beati oculi qui vident quæ vòs videtis;* Bien-heureux sont les yeux qui voyent ce que vous voyez, il y a quatre endroicts par lesquels Dieu peut venir en nous : l'entendement, la memoire, la volonté, et les sens exterieurs. Dieu vient dans l'entendement par la foy, et voicy la premiere application du sang de Dieu à nos ames. Saint Jean dit bien que Nostre Seigneur *dedit eis potestatem filios Dei fieri,* a donné aux hommes la puissance d'estre faicts enfants de Dieu, mais qu'adjouste-t-il? *Iis qui credunt in no-*

mine ejus. A ceux qui croyent en luy ; et ailleurs : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret, ut omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam* (Joan. 3); Dieu a tant aymé le monde, qu'il luy a donné son Fils unique, afin que tous ceux qui croiront en luy ne perissent point, mais ayent la vie eternelle.

Il ne faut donc pas dire : Ah! Nostre Seigneur est mort ; il suffit : il suffit vrayement, mais ceste mort n'effectue ny n'opere rien, si on ne se l'applique. Comparayson du bain pour le ladre[1], etc. Il y faut nostre cooperation, de laquelle le premier fondement est la foy, suivant le dire de l'Apostre : *Accedentem ad Deum opportet credere, quia est* (Hebr. 11); Il faut que celuy qui s'approche de Dieu croye en luy. Donc, quoy que le sang immaculé de Jesus-Christ soit prest, nous ne serons jamais si heureux si nous ne croyons ; c'est le commencement de nostre bonheur : *Dicite invitatis, quia parata sunt omnia* (Matth. 22); Dites aux invitez que toutes choses sont preparées ; mais pour cela ny plus ny moins, si l'on n'y va, etc. Vous me direz, si ceste parolle s'entend de la foy, comment vient à propos ce qui s'ensuit : *Dico enim vobis quod multi prophetæ et reges voluerunt videre quæ vos videtis* (Matth. 13); Je vous dy que plusieurs roys et prophetes ont désiré de voir ce que vous voyez, car il n'y a point eu de prophetes qui n'ayent creu. Je vous ay desjà dit que ceste beatitude s'entend principalement de la foy favorisée de la presence, et confirmée par experience, et je vous dy davantage qu'il s'entend d'une foy distincte et bien expliquée ; et partant il ne dit pas : *Omnes*, tous, mais : *Multi*, plusieurs, d'autant que quelques prophetes ont eu si particuliere revelation des mysteres evangeliques, qu'ils semblent plutost evangélistes que prophetes.

David, Hieremie, Isaye, Moyse et Abraham, lequel a desiré de voir ce jour, il l'a veu et s'en est resjouy : *Exultavit ut videret diem meum, vidit et gravisus est* (Joan. 8); les autres ont veu en general, entre lesquels et les Apostres il y a autant de difference qu'entre ceux qui voyent de bien loin et confusement, et ceux qui voyent de pres et distinctement.

O que c'est une grande benediction que de bien croire! *Beati oculi, etc.;* Bien-heureux sont les yeux qui voyent ce que vous voyez, dit Nostre Seigneur. Je vous en diray tout autant, messieurs : combien pensez-vous qu'il y a de peuples qui voudroient voir ce que vous voyez, combien de catholiques és Allemagne et en Angleterre, qui voudroient avoir les commoditez de leur salut, et voir et ouyr ce que vous oyez les caresmes.

Combien és Indes y a-t-il de peuples, lesquels ayant seulement senty quelque petite odeur de l'Evangile par le bon exemple des chrestiens qui trafiquent avec eux, se sont convertis! Ils n'ont pas encore eu ce bien d'avoir ceste bonne nouvelle que Jesus-Christ est nay et mort pour nostre salut, et ressuscité pour nostre glorification ; ils n'ont point de prelat qui ayt soin d'eux, ils n'ont personne qui les conduise à bien croire, ny à bien faire, monstrant

[1] Lépreux.

bien leur affection en ce qu'ils se convertissent à milliers avec grande penitence.

Qui pourroit jamais lire sans larmes ce qu'on escrit du bon capitaine Anthoine de Pavie qui convertit si-tost les roys des Macazariens, des Siniciens, et Supaniens? et qui ne se treuvera le cœur saysi, considerant la premiere conversion si soudaine et si grande que firent trois Peres de l'Ordre de S. Dominique en Conge?

Qui ne dira avoir esté bien-heureux les travaux de tant de prestres et religieux qui sont allez prescher és Indes, puisqu'ils ont treuvé la terre des cœurs humains si fertile et traittable, qu'à une seule rosée de la parolle de Dieu, elle germe et bourgeonne toutes sortes de fleurs chrestiennes? cela nous doit faire pleurer de consolation, d'un costé de voir Dieu receu en ces contrées, et pleurer de detresse, de l'autre costé, de nous voir recevoir si abondamment ses graces sans rendre aucun fruict : gardons que ces gens ne s'eslevent contre nous au jour du jugement. *Beati oculi qui vident, etc. Multi reges voluerunt, etc.;* Bien-heureux sont les yeux qui voyent ce que vous voyez; plusieurs roys ont desiré de le voir, et ne l'ont point veu, etc.

Je diray encore que c'est un grand subjet de confusion d'avoir veu les Indiens si-tost catholiques, qu'ils croyent tous sans doubter à la simple parolle des prestres, et nous qui sommes nourris et nays en l'Eglise, voulons tout controller : si nous voulons que pour nostre foy il nous soit dit : *Beati oculi*, il faut croire tout Jesus-Christ, tout son Evangile.

Nous sommes d'accord, direz-vous : aussi suis-je; car en l'Evangile tout y est radicalement. Quant aux traditions ecclesiastiques, n'y a-t-il pas en l'Evangile : *Qui vos audit me audit* (Luc. 10)? Qui vous escoute m'escoute. *Si quis Ecclesiam non audierit,* etc. (Matth. 18); Si quelqu'un n'escoute l'Eglise, tenez-le pour estre payen, etc. *Ut scias quomodo oporteat te in domo Dei conversari, quæ est Ecclesia Dei vivi, columna et firmamentum veritatis* (1. Tim. 3); Afin que tu saches, dit S. Paul à son Timothée, comme tu dois converser en la mayson de Dieu, qui est son Eglise, laquelle est la colomne et le firmament de verité. Et Nostre Seigneur ne dit-il pas à S. Pierre qu'il a prié pour luy afin que sa foy ne vienne jamais à manquer? *Rogavi pro te, Petre, etc.* (Luc. 22). Jamais je ne cesseray de vous prier, messieurs, pour l'affection que j'ay au service de vos ames, que vous taschiez à vous acquerir une grande simplicité en la foy; croyant et voulant inviolablement croire ce que l'Eglise croit, ce sera vostre consolation en la mort.

Or, cependant que Nostre Seigneur dit ces parolles, tout à propos arriva un docteur de la loy, qui, pour le tenter, demanda : Maistre, qu'est-ce qu'il faut faire pour avoir la vie eternelle? Je dy tout à propos, non pour l'intention de cestuy-cy qui estoit mauvaise, mais pour les parolles qu'il dit : *Domine, quid faciendo? etc.;* lesquelles de soy estoient tres-bonnes et à propos, car Nostre Seigneur ayant loué la foy des apostres, cestuy-cy l'interroge de ce qu'il faut faire : *Domine, quid faciendo?* Laissons à part l'intention, ces parolles sont pleynes d'esperance. Si Caïn, quand il eust peché, eust dit : *Domine, quid faciendo?* Seigneur, que feray-je? au lieu de

dire : *Major est iniquitas mea, quàm ut veniam merear* (Gen. 4) ; Mon iniquité est si grande, qu'elle ne me peut estre pardonnée ; il eust mieux fait.

C'est le deuxiesme grade de la justification, de bien esperer apres avoir la foy ; notez que je dy, bien esperer, pour ce qu'il y en a qui pensent que sans rien faire on les portera en paradis ; non, non, il ne le faut pas penser se pouvoir obtenir sans rien faire, mais en faysant : *Domine quid faciendo?* Et de vray, qui croit bien ce dont nous avons discouru au commencement, comme n'esperera-t-il de Dieu toutes sortes de biens? Qui cognoist bien ce que Dieu a fait pour nous, et qui croit aux peynes que Nostre Seigneur a endurées pour nous, il ne peut qu'il n'ayt une bonne esperance : ainsi la Magdelene ayant cogneu que Jesus estoit assis à table chez le pharisien, elle print une boëte d'unguent, et se vint jetter à ses pieds : *Ut cognovit quod Jesus accubuisset, attulit alabastrum* (Marc. 14). Pourquoy s'appelle-t-il Jesus, sinon afin que nous esperions en luy, et que *in nomine ejus levemus manus nostras?* Ceste esperance est mere du desir, troisiesme grade de la justification ; car ce qu'on espere, on le desire : ainsi fait cestuy-cy ; car esperant que Nostre Seigneur luy donneroit la vie eternelle, et la desirant, il dit : *Domine, quid faciendo?* Seigneur, que feray-je? etc., ou au moins il dit une parolle, laquelle de soy monstre l'un et l'autre. Et de vray, de quoy devrions-nous avoir plus de desir que la vie eternelle? S'il se treuvoit un medecin si heureux que de treuver quelque herbe qui pust asseurer cinquante ans de vie, mon Dieu ! comme chascun y courroit ; on n'y espargneroit rien. Que si cinquante ans de vie seroient tant recherchez et desirez, ô combien devrions-nous desirer la vie eternelle ! vie sans mort, vie vrayement vie ! Combien de fois irions-nous treuver ce medecin, luy demandant : *Domine, quid faciendo, vitam quinquagenariam possidebo?* Que feray-je, pour posseder une longue vie? O que n'allons-nous souvent à Nostre Seigneur, disant : *Domine, pellem pro pelle, et omnia quæ habet homo dabit pro anima sua* (Job. 2) ; Seigneur, peau pour peau, c'est-à-dire, vie pour vie ; car nous donnerons tout ce que nous avons pour sauver nostre ame. Nous ne sommes donc pas hommes, de n'aymer pas la vie eternelle : que veut dire, que nous n'y pensons point? Nous devrions tousjours avoir *dies æternos*, les jours eternels dans nostre pensée. Et il n'y a rien qu'en contemplation d'iceux nous ne deussions faire. David dit-il pas : A cause des parolles de vostre bouche, j'ay marché par des voies dures et difficiles : *Propter verba labiorum tuorum, ego custodivi vias duras* (Psal. 16) ? et qui sont ces parolles des levres de Nostre Seigneur, sinon les parolles de la vie eternelle ? S. Pierre avoit rayson de dire : *Domine, ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes* (Joan. 6) ; Seigneur, à qui irons-nous ? vous avez les parolles de la vie eternelle.

C'est ceste vie eternelle, de laquelle Nostre Seigneur en la Genese vouloit esmouvoir Caïn, quand il luy dit : *Nonne, si bene egeris, recipies* (Gen. 4) ? Si tu fais bien, n'en recevras-tu pas la rescompense? C'est ceste vie eternelle pour le desir de laquelle le bon homme Jacob s'appelle pelerin en la Genese (Gen. 47) : Les jours (respond-il au roy Pharaon) du pelerinage de ma vie, tant

bons que mauvais, sont de cent trente ans, qui n'approchent encore pas de ceux de mes predecesseurs, esquels ils ont vescu sur la terre, dont David dit : *Memór fui dierum antiquorum et annos æternos in mente habui* (Psalm. 142); Je me suis ressouvenu des jours anciens, et j'ay eu en mon ame les années eternelles. La vie eternelle, qui la considere bien, est suffisante pour esmouvoir les cœurs les plus endurcis.

Au commencement, en la ferveur de l'Ordre de S. Dominique, il y avoit un predicateur nommé Reginaldus, qui preschoit à Boulogne, avec un fruict indicible ; en ceste ville il y avoit un homme docte et riche, qui, de peur d'estre converty par iceluy, ne le vouloit pas aller ouyr, comme plusieurs font; il arriva neantmoins que l'ayant ouy une fois le jour de S. Estienne, sur ces parolles : *Video cœlos apertos;* Je voy les cieux ouverts, il se convertit, et se fit religieux.

Pour ceste vie eternelle David inclinoit sa volonté et son cœur à garder les commandemens de Dieu ; S. Augustin a esté incliné à se retirer avec ses religieux avant qu'il fust evesque; S. Jean-Baptiste à se retirer és deserts. C'est avec ceste vie eternelle que je voudrois incliner vos courages, pour l'affection que j'ay, et le service que je dois à vos ames, de vous ranger à une devote et vertueuse confraternité, dressée par plusieurs ecclesiastiques et personnes d'honneur, pour vostre edification et reformation de vos consciences. C'est une confraternité où il n'y a rien à redire; car tous les articles d'icelle sont tres-saincts, veus et reveus par monseigneur nostre reverendissime pasteur : il n'y a rien qui soit malaysé à faire, elle vient le mieux à propos du monde, au tems où nous sommes, où tant de miseres demandent bien un peu plus de frequentation de pieté. Que si d'adventure quelqu'un de ces sçavans refroidis au vent de la bise venoit en nostre ville, et en murmuroit, ou le vouloit calomnier, gardez de luy prester consentement, messieurs d'Annessy; car nul n'en peut mesdire, personne n'en peut murmurer qu'il ne peche, pour ce que, quand bien ce seroit invention nouvelle, si est-ce qu'apres que vostre prelat l'a authorisée, vous la devez honnorer, non pas la mespriser pour cela. Ceste invention n'est pas nouvelle, mais ancienne; ce n'est pas une fantaysie de quelques cerveaux bigearres, c'est une devotion de tout un christianisme. Respondez, ames devotes et courageuses, à ceux qui s'en gausseront : *Patres nostri annuntiaverunt nobis;* Nos peres nous l'ont enseignée; non-seulement parce que monseiseigneur le reverendissime, et ceux qui l'ont dressée sont peres, qui ayment autant vos ames que vous le pouvez souhaitter; mais pour ce que l'institution est ancienne, et y en a de toutes semblables à Paris, Lyon, Tholose, Avignon, par toute la France et l'Italie, et comment? ce que Paris, avec son œil clair-voyant de Sorbonne, a receu avec tant de contentement, une petite cervelle le voudra controller? Mais pour couper chemin à toutes sortes de murmures, ce que Son Altesse et nos princes honnorent, tant à Turin et par tout, le voudrions-nous censeurer? et s'il faut conclurre en termes plus forts, que le Sainct-Siege Apostolique a confirmé de son authorité, etc.

DIEU SOIT BENY.

SERMON PRONONCÉ LE JOUR DE L'ASSOMPTION, DE L'AN 1602,

A SAINCT-JEAN EN GREVE DE PARIS.

Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens, innixa super dilectum suum?

Qui est celle-cy qui monte du desert abondante en delices, appuyée sur son Bien-aymé? (*Cant.* 8.)

L'ARCHE de l'allyance avoit longuement esté sous les tentes et les pavillons, quand enfin le grand roy Salomon la fit mettre dans le riche et magnifique temple qu'il luy avoit preparé. Et lors la resjouyssance fut si grande en Hierusalem, que le sang des sacrifices ruisseloit par les rues, l'air estoit couvert des nuages de tant d'encensemens, et maysons et places publiques retentissoient des cantiques et psalmes que l'on chantoit partout en musique, et sur les instrumens harmonieux.

Mais, mon Dieu, si la reception de ceste ancienne arche fut si solemnelle, quelle devons-nous penser avoir esté celle de la nouvelle arche, je dy de la tres-glorieuse Vierge, Mere du Fils de Dieu, au jour de son Assomption? O joye incomprehensible! ô feste pleyne de merveilles, et qui fait que les ames devotes, les vrayes filles de Sion, s'escrient par admiration : *Quæ est ista quæ ascendit?* Qui est celle-cy qui monte du desert? Et pour vray, ces poincts sont admirables; la mere de la vie est morte, la mort est ressuscitée et montée au lieu de la vie : et ceux-cy sont pleyns de consolation; c'est qu'elle est montée pour l'honneur de son Fils, et pour exciter en nous une grande devotion. C'est presque le subjet sur lequel j'ay à parler devant vous, ô peuple, mais que je ne puis bien traitter si je n'obtiens l'assistance du Sainct-Esprit. *Ave, Maria.*

I. DIEU[1] mit au ciel deux luminaires au commencement, l'un desquels fut appellé par excellence le grand luminaire, et l'autre fut

[1] Le Saint avait jeté au bas des pages, dans son manuscrit, de petites notes destinées à indiquer la marche et le partage du discours; nous les réunissons ici comme des reliques éparses, et afin de les rendre plus utiles.

I. La Saincte Vierge demeura en ce monde apres l'Ascension de son Fils.
II. Elle mourut neantmoins quelque tems apres.
III. Elle mourut de la mort de son Fils.
IV. Quoy que non pas au mesme instant que son Fils.
V. Et Nostre Seigneur mourut d'amour.
VI. Et par conséquent Nostre-Dame.
VII. Mais elle ressuscita bien-tost apres.
VIII. Et monta au ciel,
IX. Pleyne de merites et de graces.
X. Aussi fut-elle établie au plus haut lieu du paradis.
XI. Et tout revient à la gloire du Fils.
XII. Exhortation à l'invocation et honneur de Nostre-Dame.

nommé le moindre; le grand pour esclairer et presider au jour, et le moindre pour esclairer et presider à la nuict : car, encore que nostre Createur voulust qu'il y eust vicissitude de jour et de nuict, et que les tenebres succedassent à la lumiere, si est-ce qu'estant lumiere luy-mesme, il ne voulut pas que les tenebres et la nuict demeurassent du tout privées de la lumiere. Donc ayant creé le grand luminaire pour le jour, il en crea un moindre pour la nuict, afin que l'obscurité des tenebres fust encore meslée et temperée par le moyen de sa clarté.

Ce mesme Dieu avec sa saincte providence, voulant creer le monde spirituel de son Eglise, y a mis comme en un divin firmament deux grands luminaires; mais l'un plus grand, l'autre moindre. Le plus grand c'est Jesus-Christ, nostre Sauveur et Maistre, abysme de lumiere, source de splendeur, vray soleil de justice; le moindre, c'est la tres-saincte Mere de ce grand Fils, Mere toute glorieuse, toute resplendissante, et vrayement plus belle que la lune. Or ce grand luminaire, le Fils de Dieu, venant icy-bas en terre, prenant nostre nature humaine, comme le soleil sur nostre hemisphere, fit la lumiere et le jour, jour bien-heureux et tant desiré, qui dura trente-trois ans environ, pendant lesquels il esclaira la terre de l'Eglise par les rayons de ses miracles, exemples, predications, et de sa saincte parolle; mais enfin, quand l'heure fut venue en laquelle ce precieux soleil devoit se coucher, et porter ses rayons à l'autre hemisphere de l'Eglise, qui est le ciel et la troupe angelique, que pouvoit-on attendre, sinon les obscuritez d'une nuict tenebreuse? La nuict aussi arriva tout aussi-tost, et succeda au jour; car tant d'afflictions et persecutions qui survinrent aux Apostres, qu'estoit-ce qu'une nuict? Mais ceste nuict eut encore son luminaire qui l'esclaira, afin que ces tenebres fussent plus tolerables; car la bien-heureuse Vierge demeura en terre parmy les disciples et fidelles. De quoy nous ne pouvons aucunement doubter puisque sainct Luc, au 2e chapitre des Actes, et au premier, tesmoigne que Nostre-Dame estoit avec les disciples au jour de la Pentecoste, et qu'elle perseveroit avec eux en orayson et communion : dont quelques errans sont convaincus de faute en ce qu'ils ont estimé qu'elle mourut avec son Fils, à cause des parolles de Simeon, qui avoit predict que le glaive transperceroit son ame; mais je desclareray bien-tost ce passage, et monstreray par le vray sens que Nostre-Dame ne mourut pas avec son Fils, pour trois raysons. Cependant voyez les raysons pour lesquelles son Fils la laissa apres luy en ce monde. 1° Ce luminaire estoit requis pour la consolation des fidelles qui estoient en la nuict des afflictions. 2° Sa demeure icy-bas luy donna loysir de faire un grand amas de bonnes œuvres, afin qu'on pust dire d'elle : Plusieurs filles ont assemblé des richesses, mais tu les as toutes surpassées. 3° Quelques heretiques dirent tout aussi-tost que Nostre Seigneur fut mort, et monté au ciel, qu'il n'avoit pas eu un corps naturel et humain, mais fantastique. La Vierge sa mere demeurant apres luy servoit d'un asseuré tesmoignage pour la verité de sa nature humaine, commençant par là à verifier ce que nous chantons d'elle : *Cunctas hæreses interemisti* (Offic.); Tu as ruyné, Vierge, et destruict les heresies.

Elle vescut donc apres la mort de sa vie, c'est-à-dire, de son Fils, et apres son ascension, et vescut assez longuement, bien que le nombre des années ne soit pas bien asseuré; mais le moins ne peut estre que de quinze ans, qui auroit fait arriver son age à soixante-trois ans : c'est le moins, dy-je, d'autant que les autres, avec beaucoup de probabilité, la font passer jusques à septante-deux. Mais cela importe bien peu : il nous suffit de sçavoir que ceste saincte arche de la nouvelle alliance demeura ainsi en ce desert du monde sous les tentes et pavillons, apres l'ascension de son Fils.

II. Que si cela est certain comme il l'est, il est aussi tres-certain qu'enfin ceste saincte Dame mourut, non que l'Escriture le tesmoigne; car je ne trouve aucune parolle en l'Escriture où il soit dit que la Vierge soit morte : la seule tradition ecclesiastique est celle-là qui nous en asseure, et la saincte Eglise, laquelle le confirme en l'orayson secrette qu'elle dit au sainct office de la messe de ceste feste. Il est vray que l'Escriture nous enseigne en termes generaux que tous les hommes meurent, et n'y en a pas un qui soit exempt du trespas; mais elle ne dit pas que tous les hommes sont morts, ny que tous ceux qui ont vescu soient desjà trespassez : au contraire, elle en exempte quelques-uns, comme Helie, qui sans mourir, fut transporté sur le charriot de feu, et Henoch qui fut ravy par Nostre Seigneur, avant qu'il ayt senti la mort; et encore S. Jean l'evangeliste, comme je pense estre le plus probable selon la parolle de Dieu, ainsi que je vous ay monstré cy-devant, le jour de sa feste en may. Ces trois saincts ne sont pas morts, et neantmoins ils ne sont pas exempts de la loy du trespas, parce qu'ils ne sont morts; ils mourront au dernier tems, sous la persecution de l'antechrist, comme il appert au chapitre 11e de l'Apocalypse. Pourquoy ne pourroit-on pas dire de mesme de la Mere de Dieu, à sçavoir qu'elle n'est pas morte encore, mais qu'elle mourra cy-apres? Certes, si quelqu'un vouloit maintenir ceste opinion, on ne sauroit le convaincre par l'Escriture, et selon vos principes, ô adversaires de l'Eglise catholique, il seroit bien fondé : mais la verité est telle, qu'elle est morte et trespassée aussi bien que son Fils et Sauveur; car, encore que cela ne se puisse preuver par l'Escriture, si est-ce que la Tradition et l'Eglise, qui sont d'infaillibles tesmoins, nous en asseurent.

III. Asseurez donc qu'elle est morte, meditons, je vous supplie, de quelle sorte de mort elle mourut. Quelle mort fut tant hardye que d'oser attaquer la Mere de la vie, et celle de laquelle le Fils avoit vaincu, et la mort, et sa force, qui est le peché. Soyez attentifs, mes tres-chers auditeurs, car ce poinct est digne de consideration.

J'auray bien-tost respondu à la demande, mais il ne me sera pas si aysé de la bien preuver et desclarer. Ma response est en un mot que Nostre-Dame Mere de Dieu est morte de la mort de son Fils. La rayson fondamentale est parce que Nostre-Dame n'avoit qu'une mesme vie avec son Fils; elle ne pouvoit donc avoir qu'une mesme mort : elle ne vivoit que de la vie de son Fils, comme pouvoit-elle

mourir d'autre mort que de la sienne? C'estoient à la verité deux personnes, Nostre Seigneur et Nostre-Dame, mais en un cœur, en une ame, en un esprit, en une vie; car si le lyen de charité lyoit et unissoit tellement les chrestiens de la primitive Eglise, que S. Luc asseure (Act. 2) qu'ils n'avoient qu'un cœur et une ame, combien avons-nous plus rayson de dire et de croire que le Fils et la Mere, Nostre Seigneur et Nostre-Dame, n'estoient qu'une ame et qu'une vie?

Oyez le grand apostre S. Paul : il sentoit (si bien) ceste unyon et lyaison de charité entre son Maistre et luy, qu'il fait profession de n'avoir point d'autre vie que celle du Sauveur : *Vivo ego, etc.* (Gal. 2); Je vis, mais non jà moy, ains Jésus-Christ vit en moy. O peuple! ceste unyon, ce meslange et lyaison de cœur estoit grande, qui faysoit dire telles parolles à S. Paul; mais non pas comparable avec celle qui estoit entre le cœur du Fils Jesus et celuy de la Mere Marie; car l'amour que Nostre-Dame portoit à son Fils surpassoit celuy que S. Paul portoit à son Maistre, d'autant que les noms de *mere* et de *fils* sont plus excellens en matiere d'affection, que les noms de *maistre* et de *serviteur* : c'est pourquoy, si S. Paul ne vivoit que de la vie de Nostre Seigneur, Nostre-Dame aussi ne vivoit que de la mesme vie, mais plus parfaictement, mais plus excellemment, mais plus entierement que si elle vivoit de sa vie; aussi est-elle morte de sa mort.

Et certes, le bon vieillard Simeon avoit longtems auparavant predict ceste sorte de mort à Nostre-Dame, quand tenant son enfant en ses bras il luy dit : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius;* Ton ame sera transpercée par le glaive, le glaive transpercera ton ame. Car considerons ces parolles; il ne dit pas : Le glaive transpercera ton corps, mais il dit : Ton ame. Quelle ame? La tienne mesme, dit le prophete. L'ame donc de Nostre-Dame devoit estre transpercée, mais par quelle espée? par quel cousteau? le prophete ne le dit pas; neantmoins, puisqu'il s'agit de l'ame, et non pas du corps, de l'esprit, et non pas de la chair, il ne faut pas l'entendre d'un glaive materiel et corporel, ains d'un glaive spirituel et qui puisse atteindre l'ame et l'esprit.

Or je treuve trois glaives qui peuvent porter leurs coups en l'ame. Premierement, le glaive de la parolle de Dieu, lequel, comme parle l'Apostre, est plus penetrant qu'aucune espée à deux taillans. Secondement, le glaive de douleur duquel l'Eglise entend les parolles de Simeon : *Tuam*, dit-elle, *ipsius animam doloris gladius pertransivit : cujus animam mœrentem, contristantem et dolentem, pertransivit gladius.* Troisiesmement, le glaive d'amour, duquel Nostre Seigneur parle : *Non veni mittere pacem, sed gladium* (Matth. 10); Je ne suis pas venu mettre la paix, mais le glaive, qui est le mesme que quand il dit : *Ignem veni mittere* (Luc. 12), Je suis venu mettre le feu. Et au Cantique des cantiques, l'Espoux estime que l'amour soit une espée par laquelle il a esté blessé, disant : Tu as blessé mon cœur, ma sœur, mon espouse. De ces trois glaives fut transpercée l'ame de Nostre-Dame en la mort de son Fils, et principalement du dernier, qui comprend les deux autres.

Quand on donne quelque grand et puissant coup sur une chose, tout ce qui la touche de plus pres en est participant et en reçoit le contre-coup : le corps de Nostre-Dame n'estoit pas joinct et ne touchoit pas à celuy de son Fils en la passion ; mais quant à son ame, elle estoit inseparablement unye à l'ame, au cœur, au corps de son Fils, si que les coups que le beny corps du Sauveur receut en la croix ne firent aucune blessure au corps de Nostre-Dame, mais ils firent des grands contre-coups en son ame, dont il fut verifié ce que Simeon avoit predict.

L'amour a accoustumé de faire recevoir les contre-coups des afflictions de ceux que l'on cherit : *Quis infirmatur, et ego non infirmor* (II. Cor. 11)? Qui est malade, que je ne le sois? qui reçoit un coup de douleur, que je n'en reçoive le contre-coup? dit le sainct Apostre; et neantmoins l'ame de S. Paul ne touchoit pas de si pres au reste des fidelles, comme l'ame de Nostre-Dame touchoit et attouchoit de fort pres, et de si pres que rien plus, à Nostre Seigneur, à son ame et à son corps, duquel elle estoit la source, la racine, la mere. Ce n'est donc pas merveille si je dy que les douleurs du Fils furent les espées qui transpercerent l'ame de la Mere. Disons un peu plus clairement : Une flesche dardée rudement contre une personne, ayant outre-percé son corps, percera encore celuy qui se treuvera tout touchant et joinct à luy. L'ame de Nostre-Dame estoit joincte en parfaicte unyon à la personne de son Fils ; elle estoit collée sur elle : *Anima Jonathæ conglutinata est ad animam David*, dit l'Escriture (I. Reg. 18). L'ame de Jonathas fut lyée ou collée à celle de David, tant leur amitié estoit estroite; et partant les espines, les clouds, la lance qu'ipercerent la teste, les mains, les pieds, le costé de Nostre Seigneur, passerent encore et outre-percerent l'ame de la Mere.

Or, je puis bien dire avec verité, ô Saincte Vierge, que vostre ame fut transpercée de l'amour, de la douleur et des parolles de vostre Fils; car, quant à son amour, ô comme il vous blessa, lorsque vous voyiez mourir un Fils qui vous aymoit tant, et que vous adoriez tant! Quant à sa douleur, comme elle vous toucha vivement, touchant si mortellement tout vostre playsir, vostre joye, vostre consolation! et quant à ces parolles si douces et si aigres tout ensemble, helas! ce vous furent autant de vens et d'orages pour enflammer vostre amour et vos douleurs, et pour agiter le navire de vostre cœur presque brisé en la tempeste d'une mer tant amere! l'amour fut l'archer; car sans luy la douleur n'eust pas eu assez de mouvement pour atteindre vostre ame: la douleur fut l'arc qui lançoit des parolles interieures et exterieures, comme autant de dards qui n'avoient d'autre but que vostre cœur. Helas! comme fut-il possible que des sagettes tant amoureuses fussent si douloureuses? ainsi les esguillons emmiellez des abeilles font extresme douleur à ceux qui en sont picquez, et semble que la douceur du miel avive la douleur de la poincte. C'est la verité, ô peuple! plus les parolles de Nostre Seigneur furent douces, plus furent-elles cuisantes à la Vierge sa Mere, et le seroient à nous si nous aymions son Fils. Quelle plus douce parolle que celle qu'il dit à sa Mere et à S. Jean, parolles tesmoins asseurez de la constance de son amour,

de son soing, de son affection à ceste saincte Dame? et néantmoins ce furent des parolles qui sans doubte luy furent extresmement douloureuses. Rien ne nous fait tant ressentir la douleur d'un amy que les asseurances de son amour : mais revenons à nous, je vous prie. Ce fut donc alors que l'ame de Nostre-Dame fut transpercée du glaive.

IV. Et quoy, me direz-vous, mourut-elle alors? J'ay desjà dit que quelques-uns qui l'ont ainsi voulu dire ont fort erré, et que l'Escriture tesmoigne qu'elle estoit encore vivante au jour de la Pentecoste et qu'elle persevera avec les Apostres aux exercices de l'orayson et communion, et de plus que la Tradition est qu'elle a vescu plusieurs années depuis. Mais oyez, je vous prie : n'arrive-t-il pas souvent qu'une biche est blessée par le veneur, et que neantmoins elle s'eschappe avec son coup et sa playe, et va mourir bien loin du lieu où elle a esté blessée, et plusieurs jours apres? Ainsi certes Nostre-Dame fut blessée et atteinte du dard de douleur en la passion de son Fils sur le mont de Calvaire, et ne mourut toutesfois pas à l'heure, mais porta longuement sa playe, de laquelle enfin elle mourut. O playe amoureuse! ô blessure de charité, que vous fustes cherie et bien-aymée du cœur que vous blessastes!

Aristote raconte que les chevres sauvages de Candie (Pline en dit de mesme des cerfs) ont une malice et ruse, ou plutost un instinct admirable; car estant transpercées d'une flesche, elles recourent au dictame par le moyen duquel la flesche est expulsée et retirée du corps. Mais qui est le chrestien qui n'ayt esté quelquesfois blessé du dard de la passion du Sauveur? Qui est le cœur qui ne soit atteint, considerant son Sauveur fouetté, tourmenté, garrotté, cloüé, couronné d'espines, crucifié? mais je ne sçay si je le dois dire, que la pluspart des chrestiens ressemblent aux hommes de Candie, desquels parle l'Apostre; il dit : *Cretenses mendaces, ventres pigri, malæ bestiæ* (Tit. 1); Les Candiots sont menteurs, ventres coüards [1], mauvaises bestes [2]. Au moins puis-je bien dire que plusieurs ressemblent aux chevres sauvages de Candie; car ayant esté blessez et atteints en leur âme de la passion du Sauveur, ils recourent incontinent au dictame des consolations mondaines, par lequel les dards de l'amour divin sont rejettez et repoussez de leur mémoire. Au contraire, la Saincte Vierge se sentant blessée, cherit et garda soigneusement les traicts dont elle estoit outrepercée, et ne voulut jamais les repousser. Ce fut sa gloire, ce fut son triomphe; et partant elle désira d'en mourir, et en mourut enfin, si qu'elle mourut de la mort de son Fils, bien qu'elle n'en mourut pas sur l'heure.

V. Or si ne faut-il pas s'arrester icy; ce subjet est aggreable à mon advis : Nostre-Dame mourut de la mort de son Fils, mais son Fils, de quelle mort mourut-il? Voicy de nouvelles flammes, ô chrestiens : Nostre Seigneur souffrit infiniment en son âme et en son corps; ses douleurs ne treuveront point de comparayson en ce

[1] Paresseux. — [2] L'Apôtre cite et sanctionne un vers du Crétois Epiménide.

monde. Voyez les afflictions de son cœur, voyez les passions de son corps; considerez, je vous supplie, et voyez qu'il n'y a point de douleurs égales aux siennes : mais néantmoins toutes ces douleurs, toutes ces afflictions, tous ces coups de main, de roseau, d'espines, de fouet, de marteaux, de lance, ne pouvoient le faire mourir. La mort n'avoit pas assez de force pour se rendre victorieuse sur une telle vie, elle n'y avoit point d'accez : comme mourut-il donc?

O chrestiens, l'amour est aussi fort que la mort : *Fortis ut mors dilectio* (Cant. 8). L'amour desiroit que la mort entrast en Nostre Seigneur, afin que par sa mort il pust se respandre en tous les hommes. La mort désiroit d'y entrer, mais elle ne pouvoit d'elle-mesme; elle attendit l'heure, heure bien-heureuse pour nous, à laquelle l'amour luy fit l'entrée, et luy livra Nostre Seigneur pieds et mains cloüez. Si que ce que la mort n'eust pu faire, l'amour, aussi fort qu'elle, l'entreprint et le fit. Il est mort d'amour, ce Sauveur de mon ame; la mort n'y pouvoit rien que par le moyen de l'amour : *Oblatus est, quia ipse voluit* (Is. 53); Il a esté offert, parce qu'il l'a voulu.

Ce fut par eslection qu'il mourut et non par la force du mal : *Ego pono animam meam; nemo tollit eam à me, sed ego pono eam* (Joan. 10). Tout autre homme fut mort de tant de douleurs; mais Nostre Seigneur, qui tenoit en ses mains les clefs de la mort et de la vie, pouvoit tousjours empescher les efforts de la mort et les effects des douleurs : mais non, il ne voulut pas; l'amour qu'il nous portoit (comme une Dalila) luy osta sa force, et il se laissa volontairement mourir; et partant il n'est pas dit que son esprit sortit de luy, mais qu'il le rendit : *Emisit spiritum.* Et S. Athanase note qu'il baissa la teste avant de mourir : *Inclinato capite, emisit spiritum,* pour appeller la mort, laquelle autrement n'eust osé s'approcher. C'est cela qui le fait crier à pleyne voix en mourant, pour monstrer qu'il avoit assez de force pour ne mourir pas, s'il luy eust pleu. C'est la resolution qu'il donne luy-mesme : *Majorem charitatem nemo habet, quam ut animam suam ponat quis pro amicis suis* (Joan. 15); Personne n'a plus grande charité que de donner sa vie pour ses amis.

Il est donc mort d'amour, et c'est ce qui fait que son sacrifice de la croix fut un holocauste, parce qu'il y fut consumé par ce feu invisible, mais d'autant plus ardent, de sa divine charité, qui le rend sacrificateur en ce sacrifice; et non les Juifs ou Gentils qui le crucifierent, d'autant qu'ils n'eussent sceu luy donner la mort par leurs actions, si son amour, par le plus excellent acte de charité qui fut oncques, n'en eust permis et commandé le dernier effect, puisque tous les tourmens qu'ils luy firent fussent demeurez sans effect, s'il n'eust voulu leur permettre la prinse sur sa vie, et leur donner force sur luy : *Non haberes potestatem adversum me, nisi tibi datum esset desuper* (Joan. 19); Vous n'auriez aucune puissance contre moy, si elle ne vous estoit donnée d'en-haut.

VI. Or, puisqu'il est certain que le Fils est mort d'amour, et que la Mere est morte de la mort du Fils, il ne faut pas doubter que la

Mere ne soit morte d'amour. Mais comment cela? Vous avez veu qu'elle fut blessée d'une playe d'amour sur le mont de Calvaire, voyant mourir son Fils; dés lors cest amour luy donna tant d'assauts, elle ressentit tant d'eslancements, ceste playe receut tant d'inflammations, qu'enfin il fut impossible qu'elle n'en mourust : elle ne faysoit que languir, sa vie n'estoit plus qu'en defaillance et ravissemens, elle se fondoit en elle-mesme par tant de chaleur, si qu'elle pouvoit bien dire ordinairement : *Stipate me floribus, fulcite me malis, quia amore langueo* (Cant. 2); Appuyez-moi de fleurs, environnez-moi de pommes, car je languis d'amour. Amnon, esprins de l'amour infasme de Thamar, en devient si malade, qu'on le voyoit mourir et desseicher. O que l'amour divin est bien plus actif et puissant! son object, son principe est bien plus grand; c'est pourquoy ce n'est pas chose estrange, si je dy que Nostre-Dame en mourut, elle porta tousjours en son cœur les playes de son Fils : pour quelque tems, elle les souffrit sans mourir, mais enfin elle en mourut sans souffrir. *O amor vulneris! ô vulnus amoris!* O passion d'amour! ô amour de la passion!

Helas! son thresor estoit au ciel, c'est-à-dire son Fils; son cœur n'estoit donc plus en elle : là estoit le corps qu'elle aymoit tant, estant os de ses os, chair de sa chair; là voloit ce saint aigle : *Ubicumque fuerit corpus, ibi congregabuntur et aquilæ* (Matth. 24). Bref, son cœur, son ame, sa vie estoit au ciel, comme eust-elle peu demeurer en terre? Donc enfin, apres tant de vols spirituels, apres tant de suspensions et d'extases, ce saint chasteau de pudicité, ce fort d'humilité ayant soustenu miraculeusement mille et mille assauts d'amour, fut emporté et prins par un dernier et general assaut : et l'amour qui en fut le vainqueur, emmenant ceste belle ame comme sa prisonniere, laissa dans le corps sacré la pasle et froide mort. O mort! que fais-tu dans ce corps, estimes-tu de le pouvoir garder? ne te souvient-il point que le Fils de ceste Dame dont tu possedes le corps t'a vaincu, t'a battu, t'a rendu son esclave? Ah! jà n'advienne qu'il te laisse en la gloire de ceste tienne victoire; tu sortiras tantost autant honteusement comme tu y es superbement, et l'amour qui t'a logé en ceste saincte place par un certain excez, revenant à soy-mesme dans bien peu, t'en ostera la possession.

Le phenix meurt par le feu, et ceste saincte Dame mourut d'amour. Le phenix assemble des busches de bois aromatique, et les posant sur la cime d'un mont, fait sur ce buscher un si grand mouvement de ses ailes, que le feu s'en allume aux rayons du soleil. Ceste Vierge, assemblant en son cœur la croix, la couronne, la lance de Nostre Seigneur, les posa au plus haut de ses pensées, et faysant sur ce buscher un grand mouvement de continuelle meditation, le feu en sortit aux rayons des lumieres de son Fils. Le phenix meurt en ce feu-là; la Vierge mourut en celuy-cy, et ne faut pas doubter qu'elle n'eust en son cœur gravé les armes de la Passion. Ah! si tant de vierges, comme saincte Catherine de Sienne, saincte Claire de Montefalco, ont bien eu ceste grace, pourquoy non Nostre-Dame, laquelle ayma son Fils, et sa mort, et sa croix incomparablement plus que ne firent oncques tous les saincts et les

sainctes ? Aussi n'estoit-elle plus qu'amour, et en nostre langage l'anagramme de Marie n'est autre chose qu'aymer : *Aymer c'est Marie, Marie c'est aymer. Allez, allez heureux, ô beau phenix ardent et mourant d'amour, dormez en paix sur le lict de charité!*

VII. Ainsi donc mourut la Mere de la vie. Mais comme le phenix ressuscite bien-tost apres sa mort, et reprend une nouvelle et plus heureuse vie; ainsi ceste bien-heureuse Vierge ne demeura guerre (ce ne fust au plus que trois jours) sans ressusciter, son corps ne fust point subjet à la corruption apres la mort, corps qui n'en receut jamais pendant sa saincte vie. La corruption n'avoit point de prinse sur une telle integrité. Ceste arche estoit de bois incorruptible de Sethim, comme l'autre ancienne. Ah! cela se croit des corps d'Helie et Henoch, lesquels, comme il est dit en l'Apocalypse, mourront, mais pour trois jours seulement et sans corruption : combien plus de la Vierge, de laquelle la chair immaculée a une si estroite allyance avec celle du Sauveur, qu'on ne sçauroit imaginer aucune imperfection en l'une, que le deshonneur n'en rejaillisse sur l'autre! *Tu es poudre, et tu retourneras en poudre :* cela fut dit au premier Adam et à la premiere Eve, le second et la seconde n'y ont point eu de part : et c'est une regle certes bien generale, mais non point sans exception, comme j'ay monstré d'Helie et d'Henoch. La ville de Jericho fut generalement pillée et saccagée, mais la maison de Raab fut privilegiée et exempte du sac, parce qu'elle avoit logé une nuict les espies du grand duc Josué. Le monde et tous ses habitans sont subjets au sac et pillage, et au feu general; mais ne vous semble-t-il pas qu'il y ayt rayson d'excepter Nostre-Dame et son corps? corps qui receut et logea non les espies, mais le vray Josué, le vray Jesus; et non pour une nuict, mais bien pour plusieurs : *Beatus venter, beata ubera.* Les vers butineront nos corps, mais ils ont reveré celuy qui a produit le corps de leur Createur.

Le pontife Abiathar s'estoit rangé à la sedition d'Adonias, estant descouvert et surprins : Tu devois mourir, dit Salomon; mais, parce que tu as porté l'arche de l'allyance devant mon pere, tu ne mourras pas. Certes, selon les loyx generales, la Vierge, ne devoit pas ressusciter devant le jour de la generale resurrection, ny mesme estre exempte de la corruption; mais l'honneur qu'elle a eu de porter devant le Pere eternel, non l'arche de l'allyance, mais le Fils unique, le Sauveur, le Redempteur, la rend exempte de toutes ces regles. N'est-il pas vray que, nonobstant ces regles, plusieurs ressusciteront au jour de la resurrection : *Multa corpora sanctorum qui dormierant resurrexerunt* (Matth. 27)? Et pourquoy non la Vierge, à laquelle, dit le grand Anselme, nous ne devons refuser aucun privilege, ny honneur qui soit accordé à aucune creature simple?

Mais enfin, si l'on me presse pour sçavoir quelle certitude nous avons de la resurrection de la Vierge, je respondray que nous avons tout autant que de son trespas. L'Escriture, laquelle ne contredit ny à l'une de ces deux veritez, ny à l'autre, n'en establit aussi ny l'une ny l'autre par des parolles bien expresses : mais la saincte

Tradition, qui nous enseigne qu'elle est decedée, nous apprend avec esgale asseurance qu'elle est ressuscitée; et si quelqu'un refuse credit à la Tradition pour la resurrection, il ne sçauroit convaincre celuy qui en fera de mesme pour la mort et trespas. Mais nous, qui sommes chrestiens, croyons, asseurons, et preschons qu'elle est morte, et bien-tost ressuscitée, parce que la Tradition le porte, parce que l'Eglise le tesmoigne; et si quelqu'un veut contredire, nous avons à luy respondre, comme fit en pareil cas l'Apostre : *Si quis videtur contentiosus esse, nos talem consuetudinem non habemus, neque Ecclesia Dei* (I. Cor. 11); Que s'il y a quelqu'un qui semble estre contentieux nous n'avons point telle coustume, ny aussi les Eglises de Dieu.

VIII. Or ce n'est pas assez de croire qu'elle est ressuscitée; car il faut encore establir en nostre ame qu'elle n'est pas ressuscitée pour mourir l'autre fois comme le fit Lazare, mais pour suivre son Fils au ciel, comme firent ceux qui ressusciterent au jour que Nostre Seigneur ressuscita (Matth. 27). Le Fils, qui receut son corps et sa chair de sa Mere venant en ce monde, ne permit pas que sa Mere demeurast ici-bas, ny selon le corps, ny selon l'ame; mais bien-tost apres qu'elle eust payé le tribut general de la mort, il la tira apres soy au royaume de son sainct paradis. C'est ce que tesmoigne l'Eglise, appelant ceste feste *Assomption*, fondée sur la mesme Tradition par laquelle elle est asseurée de la mort et resurrection.

Et certes, les cigognes ont ceste naturelle pieté envers leurs peres et meres desjà caduques et vieux, que lorsque l'aspreté de la sayson et du tems les contrainct à faire passage et retraitte en lieu plus chaud, elles les saysissent, s'en chargent, et les portent sur leurs aisles, pour en quelque façon contre-eschanger le bienfaict qu'elles ont receu en leur education. Nostre Seigneur avoit receu son corps de celuy de sa Mere, et avoit esté porté longuement en son sacré ventre, entre ses chastes bras, et mesme lorsque, par l'aspreté de la persecution, il fallut faire passage et retraitte en Egypte. O Seigneur, dit la Cour celeste apres la mort de la Vierge, *Exurge in præcepto quod mandasti* (Psal. 7). Vous avez commandé l'assistance des enfans à l'endroict de leurs peres vieux, et l'avez gravée si avant en la nature, que les cigognes mesmes en pratiquent la loy; levez-vous en ce commandement que vous avez fait, et ne permettez pas que ce corps qui vous a engendré sans corruption en reçoive maintenant par la mort; mais ressuscitez-le, et le saysissez sur les aisles de vostre puissance et bonté, pour le transporter du desert de ce bas-monde en ce lieu de felicité immortelle. Il ne faut pas doubter que le Sauveur n'ayt voulu observer ce commandement qu'il a fait à tous les enfans, au plus haut poinct de perfection que l'on peut imaginer. Mais qui est l'enfant qui ne ressuscitast sa bonne mere s'il pouvoit, et ne la mist en paradis apres qu'elle seroit decedée? Ceste Mere de Dieu mourut d'amour, et l'amour de son Fils la ressuscita, et en ceste consideration, laquelle, comme vous voyez, est toute raysonnable, nous disons aujourd'huy: *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa*

super dilectum suum? Qui est celle-cy qui monte du desert si abondante en delices, estant appuyée sur son Bien-aymé? C'est le subjet de nostre feste, c'est l'occasion de ceste grande allegresse que tous les saincts celebrent en l'Eglise militante et triomphante.

IX. Quand le patriarche Joseph receut son père Jacob au royaume d'Egypte en la Cour de Pharaon, oultre le favorable accueil que le roy mesme luy fit, ne doubtez pas que les principaux courtisans ne luy allassent au devant, et ne fissent toutes sortes de démonstrations d'une grande resjoüyssance. Et comme doubterons-nous qu'à l'Assomption de la tres-saincte Mere du Sauveur, tous les anges n'ayent fait feste et celebré sa venuë par toutes sortes de cantiques de joye? auquel joygnant nos vœux et affections, nous devons faire une solennelle feste avec des voix et chants de triomphe : Qui est celle-cy qui monte du désert, abondante en delices?

Aussi fut-ce la plus belle et magnifique entrée qui fut jamais veuë au ciel apres celle de son Fils; car, quelle ame y fut jamais receuë si pleyne de perfections, si richement parée en vertus et privileges? Elle monte du désert du monde inférieur, mais neantmoins tant parfumée de dons spirituels, que le ciel, hors la personne de son Fils, n'a rien de comparable. Elle monte, *sicut virgulta fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris* (Cant. 3); Qui est celle (est-il dit au Cantique des cantiques) qui monte du desert comme une colomne de fumée, parfumée de myrrhe et d'encens, et de toutes les poudres d'un parfumeur? La reyne de Saba vint, comme vous sçavez, visiter le roy Salomon pour considerer sa sagesse et le bel ordre de sa Cour, et à son arrivée elle luy donna une grande quantité d'or, de parfums et de pierres precieuses : *Non sunt allata ultra tam multa aromata, quam ea quæ dedit regina Saba regi Salomoni* (III. Reg. 10). Mais la Vierge montant au ciel en la Cour de son Fils, y porta tant d'or de charité, tant de parfums de devotion et vertus, tant de pierres précieuses de patience et souffrance, qu'elle avait supportées pour son nom, que tout cela reduict en merites, on peut bien dire que jamais on n'en porta tant au ciel, jamais on n'en presenta tant à son Fils, comme fit cette saincte Dame.

Voulez-vous voir clair en ceste doctrine? Sçachez qu'en matière de bonnes œuvres, il n'y a personne qui commence si-tost à en fayre, ny qui continue si diligemment, comme fit Nostre-Dame : car quant à nous autres, nous commençons bien tard à en fayre, et si nous en faysons, bien souvent nous les perdons par le peché, et ne continuons pas, si que l'amas ne s'en treuve pas fort grand; car, bien qu'à l'adventure nous assemblons quelques deniers de merite, ce n'est que quelquesfois, et bien souvent nous jouons et dissipons nostre argent en un coup de peché : et si bien par la penitence nous sommes restablis, si voyez-vous qu'il y a bien du mauvais mesnage en nos affaires; car nous perdons beaucoup de tems, et si nos forces demeurent affoiblies apres le peché, et mesme apres la penitence, si que nostre amas ne peut estre grand. Mais parlons des plus parfaicts. S. Jean-Baptiste mesme, vostre grand patron, ô peuple, n'a pas esté exempt du peché veniel. Or, le peché veniel

alentit[1] nos œuvres, retarde nos progrez, empesche nostre advancement. Mais nostre saincte Dame ayant esté comblée de grace en sa conception, dés qu'elle eut l'usage de sa rayson, n'a jamais cessé de profitter et croistre de plus en plus en toute sorte de vertus et de graces, si que l'amas d'icelles en fut incomparable : *Multæ filiæ congregaverunt divitias, sed tu supergressa es universas* (Prov. 3); Plusieurs ames ont assemblé des richesses, mais vous les avez toutes surpassées.

X. O quelle fut abondante en delices, puisqu'elle avoit esté si abondante en bonnes œuvres et travaux en ce monde! aussi fut-elle establie au plus haut lieu de la gloire des saincts. Pharaon defera tant à Joseph, que son pere estant arrivé en Egypte, il luy dit : Ton pere et tes freres sont venus vers toy; le pays d'Egypte est à ton commandement, fais habiter ton pere et tes freres à la meilleure terre (Gen. 47). Mais en ceste saincte journée en laquelle Nostre Dame arriva au royaume de son Fils, pensez comme le Pere eternel luy aura dit : Toute ma gloire est tienne, ô mon bien-aymé Fils, ta mere est venuë vers toy; fais-la habiter au plus haut grade en la meilleure et plus eminente place de ce royaume. Il ne faut pas doubter de cela, chrestiens : Nostre Seigneur venant en ce monde, chercha la plus basse place qui y fust, et n'en trouva point de plus basse par humilité que la Vierge; maintenant il la remonte en la plus haute du ciel par gloire : elle luy donna place selon son desir, il la luy donne maintenant selon son amour, l'exaltant sur les cherubins et les seraphins.

XI. Mais voyons le reste de la sentence que nous avons choysie pour subjet : elle dit enfin que ceste saincte Dame montant du desert abondante en delices, est appuyée sur son Bien-aymé. C'est la conclusion de toutes les loüanges que l'Eglise donne sainctement aux saincts, et surtout à la Vierge; car nous les rapportons tousjours à l'honneur de son Fils, par la force et vertu duquel elle monte et a receu la plenitude des delices. Avez-vous remarqué que la reyne de Saba portant tant de choses precieuses en Hierusalem, les offrit toutes à Salomon? Ah! tous les saincts en font de mesme, et particulierement la Vierge; toutes ses perfections, toutes ses vertus, toutes ses felicitez sont rapportées, consacrées et dediées à la gloire de son Fils, qui en est la source, l'autheur et le consommateur : *Soli Deo honor et gloria;* A Dieu seul honneur et gloire : tout revient à ce poinct. Si elle est saincte, qui l'a sanctifiée sinon son Fils? si elle est sauvée, qui en est le Sauveur, sinon son Fils? *Innixa super dilectum suum.* Tout son bonheur est fondé sur la misericorde de son Fils. Voulez-vous que Nostre-Dame soit un lys de pureté et innocence! ouy, elle l'est à la verité, mais ce lys a sa blancheur du sang de l'Agneau auquel elle a esté blanchie comme les estoles de ceux qui *dealbaverunt eas in sanguine Agni* (Apoc. 7), qui les ont lavées au sang de l'Agneau. Si vous l'appellez rose pour son extresme charité, son vermeil ne sera que le sang de son

[1] Rend lentes.

Fils. Si vous dites qu'elle est une colomne de fumée souëfve et gracieuse, dites tout aussi-tost que le feu de ceste fumée c'est la charité de son Fils, le bois c'est la croix d'iceluy. Bref, en tout et partout elle est appuyée sur son Bien-aymé. C'est ainsi, ô chrestiens, qu'il faut estre jaloux de l'honneur de Jesus-Christ, non pas comme les adversaires de l'Eglise, qui pensent bien honnorer le Fils refusant l'honneur deu à la Mere : où au contraire l'honneur porté à la Mere estant rapporté au Fils, rend magnifique et illustre la gloire de sa misericorde.

Et pour tesmoigner la pureté de l'intention de l'Eglise en l'honneur qu'elle rend à la Saincte Vierge, je vous represente deux heresies contraires, qui ont esté contre le juste honneur de Nostre-Dame : l'une par l'excez, qui nommoit Nostre-Dame deesse du ciel, et luy offroit sacrifice, et celle-cy fut maintenuë par les Collyridiens ; l'autre par le deffaut, qui rejettoit l'honneur que les catholiques font à la Vierge, et celle-cy fut des Antidicomarites. Les fols tiennent tousjours les extresmitez, et sont contraires ensemble. L'Eglise, qui va tousjours par le chemin royal, et se tient dans le milieu de la vertu, ne combattit pas moins les uns que les autres, mais determina contre les uns que la Vierge n'estoit que creature, et que, partant, on ne devoit luy faire aucun sacrifice ; elle establit contre les autres, que neantmoins ceste saincte Dame, pour avoir esté Mere du Fils de Dieu, devoit estre recogneuë d'un honneur special, infiniment moindre que celuy de son Fils, mais infiniment plus grand que celuy de tous les autres saincts. Aux uns, elle remonstre que la Vierge est creature, mais si saincte, mais si parfaicte, mais si parfaictement alliée, joincte et unie à son Fils, mais tant aymée et cherie de Dieu, qu'on ne peut bien aymer le Fils, que pour l'amour de luy on n'ayme extresmement la Mere, et que pour l'honneur du Fils on n'honnore excellemment la Mere. Mais, aux autres, elle dit : Le sacrifice est le supresme honneur de latrie, qui ne doit estre porté qu'au Createur ; et ne voyez-vous pas que la Vierge n'est pas la creatrice, mais une pure creature, quoy que tres-excellente ? Et pour moy j'ay accoustumé de dire qu'en certaine façon, la Vierge est plus creature de Dieu et de son Fils que le reste du monde, pour autant que Dieu a creé en elle beaucoup plus de perfections qu'en tout le reste des creatures ; qu'elle est plus racheptée que le reste des hommes, parce qu'elle a esté racheptée non-seulement du peché, mais du pouvoir et de l'inclination mesme du peché, et que rachepter la liberté d'une personne qui devoit estre esclave avant qu'elle le soit, est une grace plus grande que de la rachepter apres qu'elle est captive. Tant s'en faut que nous voulions mettre en comparayson absolue le Fils avec la Mere, comme nos adversaires croyent, ou font semblant de croire pour le persuader au peuple.

Bref, nous la nommons belle, et belle plus que tout le reste des creatures, mais belle comme la lune qui reçoit sa clarté de celle du soleil ; car elle reçoit sa gloire de celle de son Fils. L'espine appellée *aspalathus*, dit Pline, n'est pas de soy odoriferante ; mais si l'arc en ciel vient fondre sur elle, il luy laisse une odeur de suavité incomparable. La Vierge fut l'espine de ce buisson ardent, mais

non bruslé, que vid le grand Moyse, *Rubum quem viderat Moyses conservatam agnovimus tuam sanctam virginitatem*, dit l'Eglise, et certes, de soy, elle n'estoit pas digne d'aucun honneur, elle estoit sans odeur; mais puisque ce grand arc du ciel, ce grand signe de la reconciliation de Dieu avec les hommes, vint petit à petit fondre sur ceste saincte espine, premierement par grace dés sa conception, puis par filliation, se rendant entierement son Fils et reposant en son precieux ventre, la suavité en a esté si grande, que nulle autre plante n'en a jamais tant eu; suavité qui est tant aggreable à Dieu, que les prieres qui en sont parfumées ne sont jamais deboutées [1], ny inutiles; mais tousjours l'honneur en revient à son Fils, duquel elle a receu son odeur. Son Fils est nostre advocat elle nostre advocate; mais bien diversement: je l'ay dit cent fois. Le Sauveur est advocat de justice; car il playde pour nous, alleguant le droict et la rayson de nostre cause : il produict nos pieces justificatives qui ne sont autres que sa redemption, que son sang, que sa croix; il confesse à son Pere que nous sommes debiteurs, mais il fait voir qu'il a payé pour nous. Mais la Vierge et les saincts sont advocats de grace : ils supplient pour nous qu'on nous pardonne, et le tout par la passion du Sauveur; ils n'ont pas pour monstrer de quoy nous justifier, mais s'en confient au Sauveur. Bref, ils ne joignent pas leurs prieres à l'intercession du Sauveur; car elles ne sont pas de mesme qualité, mais aux nostres. Si Jesus-Christ prie au ciel, il prie en sa vertu : mais la Vierge ne prie que comme nous en la vertu de son Fils, mais avec plus de credit et de faveur. Voyez-vous pas que tout cela revient à l'honneur de son Fils, et en magnifie la gloire?

XII. C'est pourquoy toute l'antiquité, pour honnorer Nostre Seigneur, a tant honnoré sa Mere. Regardez le christianisme : de trois eglises, les deux sont sous l'invocation de la Vierge, ou ont des marques signalées de la devotion du peuple en son endroict : *Viderunt eam filiæ Sion* (Cant. 6); Les filles de Sion, les ames des fidelles, les peuples l'ont considerée, et l'ont loüée pour tres-heureuse; *Et reginæ laudaverunt eam*, et non-seulement le peuple, mais les ames les plus relevées, les prelats, les docteurs, les princes et monarques l'ont loüée et magnifiée : et comme les oyseaux commencent à gazoüiller chascun en son ramage à la poincte du jour, ainsi tous se sont evertuez à celebrer ses honneurs comme elle-mesme l'avoit preveu, disant que tous la beniroient : *Beatam me dicent omnes generationes*, à la suite desquels tous les fidelles doivent, et vous le devez plus particulierement, ô Parisiens, l'invoquer et luy obeyr, qui sont les deux premiers honneurs que nous luy pouvons rendre, et qu'elle nous a invitez à luy rendre.

Je treuve que Nostre-Dame ne parla que deux fois aux hommes pour ce qui en est recité en l'Evangile : l'une quand elle salua Elisabeth, et lors c'est sans doubte qu'elle pria pour elle, car le salut des fidelles se fait par prieres; la seconde fut quand elle parla aux serviteurs des nopces en Cana de Galilée, et lors elle ne dit sinon:

[1] Repoussées.

Faites tout ce que mon Fils vous dira. En ces deux actes est comprins l'exercice de la charité et volonté de la Vierge à l'endroict des hommes, c'est de prier pour eux. Et partant nous la devons invoquer avec grande confiance, en tous dangers, en tous orages. O Parisiens, regardez ceste estoile de mer, invoquez-là ; à sa faveur vostre navire arrivera au port sans bris et sans naufrage.

Mais si vous voulez qu'elle prie pour vous, oyez sa seconde parolle ; obeyssez à ses commandemens : or ses commandemens sont en un mot, que vous fassiez la volonté de son Fils : *Omnia quæcumque dixerit vobis facite* (Joan. 2). O chrestiens, voulons-nous que la Vierge nous exauce? exauçons-la ; voulez-vous qu'elle vous escoute? escoutez-la : elle vous demande de tout son cœur et pour tout contre eschange de ses affections, que vous soyez obeyssans serviteurs de son Fils. Un jour Betsabée vint à David avec beaucoup d'humilité et de reverence, pour luy faire une requeste et supplication ; mais enfin elle ne demandoit pour tout, si non que son fils Salomon fust roy apres son pere, et successeur de la couronne. Ceste vierge, ô peuple, vous demande surtout, pour la plus asseurée demonstration de vostre devotion en son endroict, que vous ayez son Fils pour roy de vostre cœur et de vostre ame, qu'il regne en vous, et que ses commandemens soient mis en execution : faites-le, ô peuple, pour vostre devoir, pour vostre salut, et pour l'amour de Nostre-Dame, laquelle, comme vous avez veu, apres l'ascension de son Fils, demeura encore pour quelques années en terre, et mourut neantmoins apres quelque tems et de la mort de son Fils, c'est-à-dire d'amour : mais elle ne demeura guere morte, mais fut ressuscitée, et monta du desert de ce monde là haut en paradis, où elle est au supresme degré de toutes les creatures, et tout cela pour la plus grande gloire de son Fils, pour laquelle elle prie pour nous, et nous demande que nous luy soyons fidelles serviteurs.

O tres-sacrée et tres-heureuse Dame, qui estes au plus haut du paradis de felicité, helas ! ayez pitié de nous qui sommes au desert de misere. Vous estes en l'abondance des delices, et nous sommes en l'abysme des desolations ; impetrez-nous[1] la force de bien porter toutes afflictions, et que nous soyons tousjours appuyez sur vostre Bien-aymé, seul appuy de nos esperances, seule rescompense de nos travaux, seule medecine de nos maux. Eh ! Vierge glorieuse, priez pour l'Eglise de vostre Fils, assistez de vos faveurs tous les superieurs, le Sainct-Pere, les prelats et evesques, et particulierement celuy de vostre ville de Paris ; soyez propice au roy. Vostre grand-pere David fit du bien au fils de Jonathas pour la memoire des services et offices receus de Jonathas, et ce roy est petit-fils d'un de vos plus fidelles et devots serviteurs, le bien-heureux sainct Louys : nous vous prions de luy donner vostre protection au nom de ce sainct roy. La reyne, qui a l'honneur de porter vostre nom, soit tousjours à l'abry de vos sainctes faveurs. O lys celeste, arrousez les lys de vostre France de vos sainctes benedictions, afin qu'ils soient blancs et purs en unité de la vraye foy et religion : vous estes

[1] Obtenez-nous.

une mer, prestez les ondes de vos graces à ce jeune dauphin : vous estes estoile de mer, hé ! soyez favorable au navire de Paris, afin qu'il puisse surgir au sainct havre de gloire, pour y louer le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit, és siecles des siecles. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

AUTRE SERMON POUR LE JOUR DE L'ASSOMPTION DE NOSTRE-DAME.

Intravit Jesus in quoddam castellum, et mulier quædam Martha nomine excepit illum in domum suum.

Jesus entrant en une bourgade, une certaine femme nommée Marthe le receut en sa mayson. (*Luc.* 10.)

La saincte Eglise celebre aujourd'huy la feste du glorieux trespas de Nostre-Dame, et de son Assomption triomphante au ciel. Plusieurs ont nommé ceste feste de divers noms; les uns l'appellent l'Assomption de Nostre-Dame, les autres sa reception au ciel, et les autres son couronnement. Il y a quantité de tres-belles et utiles considerations à faire sur ce subjet; mais je me restreins à n'en dire que deux. La premiere est, sçavoir comment ceste glorieuse Vierge receut Nostre Seigneur dans ses chastes entrailles lorsqu'il descendit du ciel en la terre; et l'autre, comment Nostre Seigneur la receut lorsqu'elle quitta la terre pour aller au ciel. Ces deux considerations feront les deux parties de ce discours.

L'Évangile que nous lisons aujourd'huy à la saincte messe nous fournit assez de matieres pour ce subjet; car il traitte comme Nostre Seigneur passant par un village nommé Bethanie, il entra en une mayson qui appartenoit à une femme appellée Marthe, laquelle avoit une sœur nommée Marie : or Marthe s'empressoit beaucoup pour traitter Nostre Seigneur, pendant que Marie se tenoit à ses pieds pour escouter sa parolle; de quoy Marthe, qui desiroit que tous fussent aussi soigneux de bien servir Nostre Seigneur qu'elle, luy dit, comme en se plaignant, qu'il commandast à sa sœur de luy ayder : *Domine, non est tibi curæ, quod soror mea reliquit me solam ministrare? dic ergo illi ut me adjuvet;* pensant qu'il n'estoit pas necessaire que personne demeurast aupres de luy pour luy tenir compagnie, d'autant qu'il se sçavoit bien entretenir tout seul. Mais Nostre Seigneur la reprint, luy disant qu'elle s'empressoit et troubloit de plusieurs choses, et qu'une seule estoit necessaire, que Marie avoit choysi la meillenre part, qui ne luy seroit point ostée : *Martha, Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima; porro unum est necessarium : Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.*

O que ces deux sœurs nous representent bien Nostre-Dame, à sçavoir : Marthe, en la reception qu'elle fit de son Fils Nostre Seigneur en sa mayson et dans ses chastes entrailles, lorsqu'il vint au monde, et par le soin incomparable qu'elle eut tousjours de le

bien servir tandis qu'il fut en ceste vie mortelle, en rescompense de quoy il la reçoit aujourd'huy dans le ciel avec une gloire non pareille; et Marie, en se tenant dans un continuel silence pour escouter les parolles de Nostre Seigneur, et s'occuper seulement à l'aymer. Certes, ceste glorieuse Vierge fit admirablement bien l'exercice de l'une et de l'autre de ces deux sœurs, pendant tout le cours de sa saincte vie. Mais quant à l'exercice de Marthe, quel soin n'eut-elle pas de bien servir Nostre Seigneur, et luy fournir de tout ce qui luy estoit necessaire pendant qu'il fut petit enfant? Quelle diligence ne fit-elle pas pour esviter le courroux d'Herode, et pour le sauver de tant de perils dont il fut menacé? Voyons un peu, je vous prie, comment elle prattiqua aussi merveilleusement bien l'exercice de Marie.

Le sainct Evangile fait une particuliere mention du silence de Marie : *Maria sedens secus pedes Domini audiebat verbum illius* Marie, dit-il, se tenoit sans dire un mot aux pieds de Nostre Seigneur; elle n'avoit qu'un seul soing, qui estoit de se tenir en sa presence et escouter ses divines parolles. Il sembloit de mesme que nostre digne Maistresse n'eust qu'un seul soing. Voyez-la dans la ville de Bethleem, où l'on fit tout ce que l'on put pour luy treuver un logis, et ne s'en treuvant point, elle n'en dit mot, ny n'en fait aucune plainte, ains entre dans l'estable, où elle produict et enfante son Fils bien-aymé, puis le couche dans la cresche. Quelques jours apres, les roys le vinrent adorer, où l'on peut penser quelles loüanges ils donnerent et au Fils et à la Mere; neantmoins elle ne dit pas un seul mot. Elle le porte en Egypte, et le rapporte sans qu'elle parle, ny pour exprimer la douleur qu'elle a de l'y porter, ny pour tesmoigner la joye qu'elle pouvoit avoir de l'en rapporter. Mais ce qui est plus admirable, voyez-la sur le mont de Calvaire : elle ne jette point d'eslans, ny ne dit pas un seul mot; ains elle est aux pieds de son divin Fils, escoutant ses parolles : c'est cela seul qu'elle desire, se tenant en une parfaicte indifference de tout le reste : Arrive tout ce qu'il voudra, qu'il me console ou qu'il m'afflige (dit ceste Saincte Vierge); pourveu que je sois tousjours aupres de luy, et que je le possede, je suis contente, puisque je ne veux ny ne cherche que luy seul.

Remarquez, je vous prie, que Nostre Seigneur reprint Marthe de ce qu'elle se troubloit et s'empressoit, et non pas de ce qu'elle avoit du soing. Certes, Nostre-Dame avoit un grand soin pour le service de nostre divin Maistre; mais un soing sans trouble et sans empressement. Les saincts qui sont au ciel ont du soing pour glorifier et loüer Dieu, mais sans trouble; car il n'y en peut avoir en ce lieu : les anges ont soing de nostre salut, et Dieu mesme a soing de ses creatures, mais avec paix et tranquillité. Mais quant à nous autres, nous sommes si miserables, que rarement avons-nous du soing sans empressement et sans trouble. Vous verrez un homme qui a une grande affection de prescher, deffendez-luy la predication, le voylà troublé; un autre qui voudra prendre soing de consoler et visiter les malades, il ne le fera pas sans s'empresser, ny mesme sans se troubler, s'il est empesché de le faire; un autre qui aura grande affection à l'orayson mentale, bien qu'il semble que cela ne regarde que

Dieu, il ne laissera pas neantmoins de s'empresser, et d'estre troublé, si on l'en retire pour l'occuper à quelqu'autre chose.

Or dites-moy maintenant, si Marthe n'eust eu autre soing que de playre à Nostre Seigneur, se fust-elle tant empressée? O non certes, car un seul mets bien appresté suffisoit pour sa nourriture, veu mesme qu'il prenoit plus de playsir qu'on l'escoutast, comme faysoit Marie : mais Marthe, avec le dessein et le soing de pourvoir à ce qu'il falloit à nostre divin Maistre, avoit encore un peu de propre estime qui la poussoit à desirer qu'on vist la courtoysie et l'affabilité avec laquelle elle recevoit ceux qui luy faysoient l'honneur de la visiter, s'espanchant toute au service du traittement exterieur de Nostre Seigneur; et la bonne fille pensoit par ce moyen estre une grande servante de Dieu, et s'estimoit estre quelque chose de plus que les autres; et parce qu'elle aymoit grandement sa sœur, elle desiroit qu'elle s'empressast comme elle pour servir son tres-cher Maistre, estimant que par ce moyen elle meriteroit davantage : lequel neantmoins prenoit bien plus de playsir en l'exercice de Marie, dans le cœur de laquelle il distilloit des graces incomparablement plus grandes que nous ne sçaurions dire ny penser, par le moyen de ses divines parolles; et cecy correspond à la response qu'il fit à ceste femme, laquelle voyant les merveilles qu'il operoit, toute transportée d'admiration, se print à dire : *Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ suxisti* (Luc. 11); Bien-heureux est le ventre qui t'a porté, et les mammelles que tu as succées! Il est vray, luy dit ce divin Sauveur, ô femme, ce que tu dis, que bien-heureux est le ventre qui m'a porté, et les mammelles que j'ay succées; mais moy je te dy : Que bien-heureux sont ceux qui escoutent la parolle de Dieu, et qui la gardent : *Quin immo, beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.*

Or ces personnes qui s'affectionnent et s'empressent, ainsi que faysoit saincte Marthe, à faire quelque chose pour Nostre Seigneur, pensent estre bien devotes, et croyent que cest empressement soit un acte de vertu, ce qui n'est pourtant pas, comme Nostre Seigneur le fait entendre, disant : *Porro unum est necessarium;* Une seule chose est necessaire, qui est d'avoir Dieu, et le posseder. Si donc je ne cherche que luy, que me doit-il importer que l'on me fasse faire cecy ou cela? si je ne veux que sa volonté, que m'importera-t-il que l'on m'envoye en Espagne, ou en Irlande? Et si je ne cherche que sa croix, pourquoy me faschera-t-il que l'on m'envoye aux Indes parmy les infidelles, puisque je suis asseuré que je treuveray Dieu partout?

Enfin nostre glorieuse Maistresse fit excellemment bien, non-seulement l'office de Marie, mais encore l'office de Marthe, recevant avec une extresme affection et devotion, dans ses entrailles mesmes, Nostre Seigneur, et le servant avec tant de soing tout le tems de sa vie, qu'il n'y en a jamais eu de pareil.

Reste maintenant à voir, pour la seconde partie de ce discours, comme son Fils Nostre Seigneur, en contre-eschange, la receut au ciel, avec une affection nompareille, luy donnant un degré de gloire incomparable, en sorte que ceste reception se fit avec une magnificence d'autant plus grande au-dessus de tous les saincts

que ses merites surpassoient les leurs. Mais avant que de dire comme elle fut receue au ciel, il nous faut dire comment elle mourut et de quelle mort.

L'histoire de son glorieux trespas dit que Nostre-Dame et tres-digne Maistresse, estant parvenuë à l'aage de soixante-trois ans, selon la plus commune opinion des docteurs, elle mourut, ou plutost s'endormit du sommeil de la mort. Il s'en treuvera peut-estre plusieurs qui s'estonneront et diront : Comment est-ce que Nostre Seigneur, qui aymoit si tendrement et si fortement sa saincte Mere, ne luy donna le privilege de ne point mourir, puisque la mort est la peyne du peché, et qu'elle n'en avoit jamais commis aucun? Pourquoy est-ce donc qu'il la laissa mourir? O mortels, que vos pensées sont contraires à celles de Dieu, et que vos jugemens sont esloignez des siens! Ha! ne sçavez-vous pas que la mort n'est plus ignominieuse, ains qu'elle a esté precieuse, dés que Nostre Seigneur se laissa attaquer par elle sur l'arbre de la croix? Certes, ce n'eust point esté un advantage ny un privilege pour la tres-Saincte Vierge de ne point mourir : aussi avoit-elle tousjours desiré la mort, dés qu'elle la vid entre les bras, et dans le cœur mesme de son sacré Fils sur la croix, lequel a rendu la mort si suave et si desirable, que les anges s'estimeroient heureux de pouvoir mourir; et les saincts ont estimé à grand bonheur de la pouvoir souffrir, et y ont ressenti beaucoup de consolation, parce que depuis que nostre divin Sauveur, qui est nostre vie, s'est laissé en proye à la mort, il a vivifié la mort, en sorte que pour ceux qui meurent en la grace, elle est le commencement d'une vie qui n'aura point de fin.

Et si l'on a accoustumé de dire que telle qu'a esté la vie, telle est la mort, de quelle mort donc pensez-vous que mourut la tres-Saincte Vierge, sinon de la mort d'amour? C'est une chose asseurée qu'elle mourut d'amour; car de quelle mort eust peu mourir celle qui est appellée en l'Escriture saincte : *Mater pulchræ dilectionis* (Eccli. 24); La mere de belle dilection, sinon de la mort d'amour? Et la cause pour laquelle l'on ne remarque point de ravissemens ny d'extases en sa vie, c'est parce que ces ravissemens ont tousjours continué; elle a aymé Dieu d'un amour tousjours fort, tousjours ardent, mais tranquille, et accompaigné d'une si grande paix, que combien qu'il allast tousjours croissant, cest accroissement neantmoins ne se faysoit pas par secousses ny eslans; ains comme un fleuve qui retourne doucement au lieu de son origine, elle alloit tousjours s'escoulant presque imperceptiblement du costé de ceste unyon tant desirée de son ame avec Dieu.

L'heure donc estant venuë que la tres-Saincte Vierge devoit quitter ceste vie, l'amour fit la separation de son ame d'avec son corps, et ceste tres-saincte ame estant separée de son corps, s'envola droict au ciel à cause de son incomparable pureté; car qu'est-ce, je vous prie, qui l'en eust peu empescher, veu qu'elle n'avoit jamais contracté aucune souillure de peché? *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* (Cant. 4); Ma bien-aymée, vous estes toute pure et sans macule, dit l'Espoux sacré du Cantique parlant de la tres-Saincte Vierge. Certes, ce qui nous em-

pesche, nous autres, d'aller droict au ciel, quand nous mourons comme fit Nostre-Dame, c'est que nous ne sommes pas encore tout-à-fait purifiez de nos imperfections, et de la souillure des pechez que nous avons commis : et de là vient qu'il est necessaire que nous allions purger et satisfaire à la divine justice dans le purgatoire, avant que de pouvoir entrer au ciel.

Les grands du siecle font quelquesfois des assemblées qui sont non-seulement inutiles, mais encore pour l'ordinaire dommageables et nuysibles; et pour les rendre plus magnifiques et aggreables à voir, il leur viendra en fantaysie, qu'il ne faut pas que le lieu où ils les veulent faire soit clair, ains sombre et obscur, et cela parce qu'ils desirent representer quelque ballet qui paroistra davantage en l'obscurité; et à cause que les chandelles et les flambeaux apportent trop de clarté, ils font mettre des lampes nourries d'huyle parfumée, lesquelles jettant de continuelles exhalaysons donnent beaucoup de suavité et de satisfaction à la compaignie : mais ces lampes nourries d'huyle parfumée venant à s'esteindre, jettent alors une bien plus excellente odeur, et remplissent la chambre d'une bien plus grande suavité qu'elles ne faysoient auparavant.

Nous treuvons en beaucoup de lieux de la saincte Escriture que les lampes representent les saincts qui ont esté des lampes vrayement parfumées, et tousjours ardentes du feu de l'amour de Dieu, et lesquels, par leurs bons exemples, ont jetté de continuelles exhalaysons d'une tres-grande suavité devant les hommes, et specialement devant la divine Majesté; mais ceste odeur a esté incomparablement plus suave à l'heure de leur mort, ce qui a fait dire au prophete : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus* (Psal. 115), que la mort des justes est precieuse devant Dieu; comme au contraire celle des meschants est tres-mauvaise et luy est en horreur, *Mors peccatorum pessima* (Psal. 33), d'autant qu'elle les porte à la damnation éternelle.

Or, si les saincts pendant leur vie ont esté des lampes ardentes et odoriferantes, combien plus la tres-Saincte Vierge, la perfection de laquelle a surpassé infiniment toutes celles des saincts? voire mesme quand elles seroient toutes assemblées en une, elles ne seroient nullement comparables à la sienne. Si donc ceste Saincte Vierge fut toute sa vie une lampe nourrie d'huyle parfumée de toutes sortes de vertus, quels parfums pensez-vous qu'elle jetta à l'heure de son glorieux trespas? parfums si excellens que les jeunes filles l'ont aymée, et sont allées apres elle à l'odeur de ses suavités, ainsi qu'il est dit au Cantique des cantiques : *In odorem unguentorum tuorum currimus, adolescentulæ dilexerunt te nimis* (Cant. 1).

L'ame sacrée de nostre glorieuse Maistresse estant donc separée de son corps, elle s'envola droict au ciel, et alla respandre ses parfums tres-odoriferans devant la divine Majesté, laquelle la receut, et la colloqua sur un throne à la dextre de son Fils; mais avec quel triomphe et magnificence pensez-vous qu'elle fut receuë de son Fils bien-aymé, en contre-eschange de l'amour avec lequel elle l'avait receu lorsqu'il vint en la terre? O certes, nous devons bien croire, que luy qui a tant recommandé l'amour et le respect

envers les parens, ne fut pas mecognoissant envers sa saincte Mere : ains qu'il la rescompensa d'un degré de gloire d'autant plus grand par-dessus tous les esprits bien-heureux, que ses merites surpassoient incomparablement les merites de tous les saincts ensemble.

Le glorieux apostre S. Paul fait un argument en son premier chapitre de l'epistre aux Hebrieux, parlant de la gloire de Nostre Seigneur, qui est fort à propos pour nous faire entendre le haut degré de gloire de sa tres-saincte Mere : *Tanto melior angelis effectus, quanto differentius præ illis nomen hæreditavit;* Nostre Seigneur, dit-il, a esté d'autant plus eslevé par dessus tous les cherubins et autres esprits angeliques, que son nom est relevé par dessus tous les autres noms; car il est dit des anges, qu'ils sont ses serviteurs et messagers : *Qui facit angelos suos Spiritus, et ministros suos;* mais à qui d'entre eux a-t-il jamais esté dit : Vous estes mon Fils, je vous ay engendré aujourd'huy : *Cui enim dixit angelorum : Filius meus es tu, ego hodie genui te?* De mesme nous pouvons dire de la tres-Saincte Vierge, qui est le parangon [1] de tout ce qu'il y a de grand, de beau et d'excellent au ciel et en la terre; car à laquelle des creatures peut-on dire : Vous estes la Mere du Tout-Puissant, sinon à elle seule? Il n'y a donc nul doubte qu'elle fut eslevée au-dessus de tout ce qui n'est point Dieu.

Or, apres que ceste tres-saincte ame eut quitté son tres-pur et chaste corps, il fut porté au sepulchre et rendu à la terre, ainsi que celuy de son divin Fils; car il estoit bien raysonnable que la Mere n'eust pas plus de privilége que son Fils : mais tout ainsi qu'il ressuscita au troisiesme jour, elle ressuscita de mesme trois jours apres sa mort, differemment neantmoins; d'autant que Nostre Seigneur ressuscita par sa propre puissance et authorité, et Nostre-Dame ressuscita par la toute-puissance de son sacré Fils, qui commanda à l'ame beniste de sa saincte Mere de s'aller reunir à son corps; n'estant pas raysonnable que ce corps tres-sainct fust aucunement entaché de corruption, puisque celuy de Nostre Seigneur en avoit esté tiré et y avoit reposé l'espace de neuf mois. Et si l'arche d'alliance dans laquelle estoient les tables de la loy ne pouvoit estre atteinte d'aucune corruption, parce qu'elle estoit faite d'un bois incorruptible, combien estoit-il plus raysonnable que ceste arche vivante, dans laquelle avoit reposé le Maistre et l'autheur de la loy, dont l'autre n'estoit que la figure, fust exempte de toute sorte de corruption?

Le prophete royal David, en ses psalmes, nous declare merveilleusement bien la resurrection de la tres-Saincte Vierge par ces parolles : *Surge, Domine, in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ* (Psal. 131); Levez-vous, Seigneur, dit-il, triomphant et glorieux pour entrer en vostre repos, vous et l'arche de vostre sanctification. Or ces premieres paroles : *Surge, Domine,* font mention de la resurrection de Nostre Seigneur qui, en tant que Dieu, ressuscita de luy-mesme par sa propre vertu; mais celles qui suivent : *Tu et arca sanctificationis tuæ,* Vous et l'arche de vostre sanctification, se doivent entendre de la resurrection de

[1] Modèle.

sa tres-saincte Mere, qui est ceste divine arche dans laquelle il a reposé neuf mois. Il est vray que c'est une loy generale, que nos corps, apres nostre mort, doivent estre reduicts en poussiere; c'est un tribut que nous devons tous, et qu'il faut que nous payons à cause du peché que nous avons tous commis en Adam, pour lequel il luy fut dit, et à toute sa posterité : *Pulvis es, et in pulverem reverteris* (Gen. 3); Tu es terre, et tu retourneras en terre; pour estre la viande des vers qui mangeront nos corps apres nostre mort, à rayson dequoy nous pouvons bien dire, avec Job, à la pourriture : Vous estes mon pere; et aux vers : Vous estes ma mere et ma sœur; *Putredini dixi : Pater meus es, mater mea, et soror mea vermibus* (Job. 17). Mais la tres-Saincte Vierge n'ayant jamais contracté aucun peché, ny originel, ny actuel, il estoit tres-à-propos qu'elle fust exempte de ceste loy, et de payer ce tribut commun à tous les enfans d'Adam.

Il est dit, au premier livre des Roys, que lorsque le petit David voulut combattre contre Goliath, ce grand geant et cruel ennemy du peuple de Dieu, il s'informa soigneusement parmy les soldats, avant qu'entreprendre la bataille, qu'est-ce que l'on donneroit à celuy qui le vaincroit? *Quid dabitur viro qui percusserit Philistæum hunc* (I Reg. 17)? et on luy respondit que le roy avoit promis de grandes richesses à celuy qui seroit si heureux que de surmonter ce geant : *Ditabit rex divitiis magnis virum qui percusserit eum.* Mais cela n'estoit pas suffisant pour contenter le cœur de David, qui estant generenx, ne pensoit rien moins qu'aux richesses; c'est pourquoy aux richesses l'on adjouste l'honneur : *Et filiam suam dabit ei, et domum patris ejus faciet absque tributo in Israel;* Et le roy, luy dit-on, non-seulement l'enrichira, mais il luy donnera encore sa fille en mariage, et le rendra son gendre; mais oultre cela, il a promis d'exempter sa mayson de tribut.

Nostre Seigneur voulant venir en ce monde, il s'informa, comme fit son grand-pere David, qu'est-ce que l'on donneroit à celuy qui vaincroit ce puissant Goliath, c'est-à-dire le diable, que luy-mesme appelle : *Principem hujus mundi;* Le prince du monde, à cause du grand pouvoir qu'il avoit acquis sur les hommes par le peché avant son incarnation; et on luy fit la mesme response qui fut faite à David : Le roy a dit qu'il enrichiroit celuy qui surmonteroit ce cruel Goliath : et qu'ainsi ne soit, escoutez les promesses que le Pere eternel luy fait par son prophete : *Dabo tibi gentes hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ* (Psal. 2); Je le constitueray roy, dit-il, et luy donneray plein pouvoir sur tout ce qui est au ciel et en la terre. Mais Nostre Seigneur n'eust pas esté content de cela, si l'on n'eust encore adjousté que le roy avoit promis qu'il luy donneroit sa fille en mariage : or la fille du roy, c'est-à-dire la fille de Dieu, n'est autre que la gloire. Certes, il est vray que Nostre Seigneur fut tousjours parfaictement glorieux, et posseda tousjours la gloire, quant à la partie supresme de son ame, d'autant qu'elle fut tousjours conjoincte et unie inseparablement à sa divinité dés l'instant de son incarnation; mais la gloire qu'on luy promettoit estoit la glorification et resurrection de son corps. Neantmoins, il semble que ce divin Sauveur n'eust pas encore esté content de cela,

si l'on n'eust adjousté que sa mayson, c'est-à-dire le corps de sa tres-saincte Mere, dans lequel il devoit demeurer neuf mois, seroit exempte de tribut; par où nous voyons qu'il merita tres-bien la resurrection de la tres-saincte et virginale chair de Nostre-Dame, avant qu'elle eust receu aucune corruption dedans le sepulchre. Elle fut donc exempte de payer ce tribut commun à tous les hommes, par les merites de son Fils, et ressuscita glorieuse et triomphante, montant au ciel en corps et en ame, où elle fut colloquée à la dextre de son Fils bien-aymé, le troisiesme jour apres son trespas.

Que nous reste-t-il maintenant à dire, sinon de considerer si nous ne pourrons point en quelque façon imiter l'assomption glorieuse de Nostre-Dame et tres-chere Maistresse. Or, quant au corps, il est certain que nous ne le pouvons pas faire, jusques au jour du jugement dernier que les corps des bien-heureux ressusciteront pour jouyr de la gloire, et ceux des repreuvez pour estre eternellement damnez : mais quant à l'ame de la Saincte Vierge, qui à l'instant de son trespas s'alla unir et conjoindre inseparablement à la divine Majesté, considérons comment nous pourrons faire pour l'imiter en cela. il est dit dans l'Evangile que Marthe, en la mayson de laquelle entra Nostre Seigneur, s'empressoit et se troubloit de plusieurs choses, allant deça et delà par la mayson, pour le bien traitter, tandis que sa sœur Marie estoit assise à ses pieds où elle escoutoit sa parolle : *Maria sedens secus pedes Domini, audiebat verbum illius.* Et pendant que Marthe s'employoit pour nourrir le corps de Nostre Seigneur, Marie quittoit tout autre soing pour nourrir et substanter son ame, ce qu'elle faysoit en escoutant les paroles sacrées de son divin Maistre; de quoy Marthe touchée d'un petit traict d'envie, comme il y en a extresmement peu qui ne soyent atteins de ce vice, pour spirituels qu'ils soyent, se playgnit à Nostre Seigneur; et d'autant plus que l'on est spirituel, l'envie est plus fine, et comme imperceptible, faysant ses actes si dextrement que l'on a assez de peyne de les remarquer : or, ces traicts d'envie sont des productions de nostre amour-propre, lesquels, comme des petits renardaux, vont gastant et ruynant la vigne de nostre ame. Par exemple, quand on loue quelqu'un, et que nous reservons un peu de la loüange que nous sçavons luy estre deuë, qui est-ce qui fait cela, sinon l'envie que nous avons de ses vertus? Mais saincte Marthe jette son petit traict d'envie par forme de joyeuseté, qui est la plus fine : Maistre, dit-elle, permettez-vous que ma sœur ne m'ayde point, et qu'elle me laisse tout le soing de la mayson? commandez-luy qu'elle vienne m'ayder : *Dic ergo illi ut me adjuvet.* Or, Nostre Seigneur, qui est incomparablement bon, encore qu'il cogneust son imperfection, si ne la reprint-il pas pourtant severement, ains tout doucement en l'appellant par son nom, comme la carressant amoureusement; car cest Evangile est tout d'amour, et l'Evangéliste remarque qu'il luy dit : Marthe, Marthe, tu t'empresses de beaucoup de choses; et neantmoins une seule est necessaire : Marie a choysi la meilleure part qui ne luy sera point ostée; *Martha, Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima; porrò unum est necessarium : Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.*

Certes, nous sommes si miserables, que rarement pouvons-nous faire quelque chose sans empressement, ny avoir aucun soing qui ne soit accompaigné de trouble quant à nostre homme exterieurs car il y a deux parties en nous qui ne font qu'une seule personne, à sçavoir le corps et l'esprit, que l'on peut appeller l'homme exterieur, et l'homme interieur. L'homme interieur, qui est l'esprit, est celuy qui tend tousjours à l'unyon avec Dieu, et qui fait les discours necessaires pour parvenir à ceste unyon. L'homme exterieur, qui est le corps, est celuy qui regarde, qui parle, qui touche, qui gouste et qui escoute : or c'est celuy-là qui s'empresse, lorsque, par l'instinct de l'homme interieur, il s'exerce à la prattique des vertus, specialement à celle de la charité, afin d'observer le commandement de l'amour du prochain en s'occupant à le servir, comme l'homme interieur observe le commandement de l'amour de Dieu, en s'employant à l'orayson, et autres exercices de devotion; et par ainsi le corps et l'esprit s'exercent en l'observance des deux principaux commandemens, sur lesquels, comme sur deux colomnes, est fondée toute la loy et les prophetes.

Les anciens philosophes ont dit qu'il faut tousjours regarder à la fin de l'œuvre plutost qu'à son exercice : mais nous faysons tout au contraire; car nous nous empressons à l'exercice de l'œuvre que nous avons entreprinse, plutost que de considerer quelle en doit estre la fin. Mais pour dire cecy plus clairement, la fin de nostre vie, c'est la mort : nous devrions donc penser soigneusement quelle doit estre nostre mort, et ce qui en doit reüssir, et nous doit arriver apres icelle, afin de faire correspondre nostre vie à la mort que nous desirons faire, estant chose tres-asseurée que telle qu'est nostre vie, telle est d'ordinaire nostre mort : et telle qu'est nostre mort, telle a esté nostre vie.

Or, voyons maintenant comment cest homme exterieur ne sçauroit rien faire sans un extresme soin et sans s'empresser, non pas mesme de s'exercer en la prattique des vertus. Les anciens qui en ont voulu faire la recherche, en ont remarqué un grand nombre, et à la fin ils s'y sont encore treuvez courts; mais entrons un peu dans ceste œconomie des vertus, pour voir si nous en pourrons treuver quelqu'une qu'on puisse prattiquer sans un grand soing. Quel soing ne faut-il pas avoir pour se tenir en une continuelle modestie, afin de ne point eschapper en quelque action qui ressent la legereté ? Quel soing ne faut-il pas aussi avoir pour prattiquer la patience, et pour ne se point laisser surprendre à la cholere et n'en point produire d'actes ensuite? Mais pour prattiquer la vaillance spirituelle, et ne se laisser jamais descourager à la poursuitte du bien, quelque difficulté qu'on y rencontre, cela ne se peut faire qu'avec un tres-grand soing et attention sur soy-mesme. Et enfin la constance, la perseverance, l'affabilité la prudence et la temperance ne se peuvent aussi prattiquer qu'avec un grand soing, principalement pour la temperance en ses parolles : quelle bride ne faut-il pas mettre à sa langue, afin de l'empescher de courir comme un cheval eschappé par les rues, et d'entrer dans la mayson du prochain : voire mesme dans sa vie, ou pour la censeurer et controller, ou bien pour luy oster toujours un peu de la loüange que nous sçayons luy estre deuë?

Mais quel remede, me direz-vous, pour ne point avoir tant de soings, puisqu'il faut que je m'exerce en la prattique des vertus? O certes! ce soing, pourveu qu'il soit sans anxieté et empressement, est tres-loüable. Un remede neantmoins pour nous delivrer de tant de soings et de sollicitudes, est de prattiquer l'exercice de Marie, puisque Nostre Seigneur dit qu'elle a choysi la meilleure part, et qu'une seule chose est necessaire : *Porrò unum est necessarium, Maria optimam partem elegit.* Or ceste seule chose necessaire, que Marie a choysie, n'est autre que l'exercice du sainct amour, lequel contenant en soy la perfection de toutes les autres vertus, il en produict les actes en tems et lieu, selon les occurrences qui se presentent. C'est pourquoy je conclus, et dy en un mot : Ayez la saincte charité ; et vous aurez toutes les vertus : car elle les comprend toutes : et qu'ainsi ne soit, escoutez le grand Apostre (I. Cor. 13) : La charité, dit-il, est douce, patiente, benigne, condescendante, humble, affable, et supporte tout; bref, elle contient en soy la perfection de toutes les autres vertus, beaucoup plus excellemment qu'elles ne font pas elles-mesmes, et nous unit non-seulement avec Dieu, mais encore avec le prochain.

Aymer Dieu sur toutes choses, c'est le premier commandement; aymer le prochain comme soy-mesme, c'est l'image de ce premier commandement. O que la tres-Saincte Vierge, nostre glorieuse Maistresse, prattiqua merveilleusement bien l'un et l'autre de ces amours, en la reception qu'elle fit de son divin Fils quand il vint au monde! car elle l'ayma et le receut premierement en qualité de son Dieu, et secondement elle l'ayma et le receut encore en qualité de son prochain, estant une chose impossible d'avoir l'un de ces amours sans avoir l'autre. Donc, si vous aymez parfaictement Dieu, vous aymerez aussi parfaictement le prochain, parce qu'à mesure que l'un de ces amours croist, l'autre croist de mesme, et si l'un diminue, l'autre ne peut pas croistre : si vous avez l'amour de Dieu, ne vous mettez pas en peyne de prattiquer les autres vertus, d'autant qu'il ne se presentera point d'occasion de vous y exercer, que sans soing vous ne le fassiez; je dy quelque vertu que ce soit, de patience, de douceur, de modestie, et ainsi des autres. L'on treuve des connils [1] en quantité, et des mousches à milliers; mais des aigles, on en treuve fort peu; l'elephante, à ce que l'on dit, ne fait jamais qu'un elephanthon, et la lyonne qu'un lyon : ainsi l'exercice de Marthe a quantité d'actes, mais celuy de Marie, qui est l'amour, n'en a qu'un seul, qui est, comme nous avons dit, d'unyon avec Dieu, lequel neantmoins, comprend tous les autres, à cause de son excellence.

Enfin, pour conclurre ce discours, je dy que si Nostre-Dame eut un si grand soing de bien recevoir Nostre Seigneur, lorsqu'il vint en ce monde, avec quelle magnificence pensez-vous qu'il la receut aujourd'huy dans le ciel! O certes, il semble que son assomption fut en quelque façon plus glorieuse que l'ascension de Nostre Seigneur, d'autant qu'à l'ascension il n'y eut que des anges qui vindrent au devant de ce divin Sauveur; mais à l'assomption de sa tres-

[1] Lapins, *Cuniculus.*

saincte Mere il y vint luy-mesme, qui est le Roy des anges. C'est pourquoy les troupes angeliques s'escrioient comme toutes estonnées : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens, innixa super dilectum suum* (Cant. 8)? Qui est celle-ci qui monte du desert si abondante en delices, et qui est appuyée sur son Bien-aymé? Parolles par lesquelles nous pouvons entendre, que si bien Nostre-Dame, à l'heure de son glorieux trespas, monta droict au ciel, comme estant toute pure, elle estoit neantmoins appuyée sur les merites de son sacré Fils, Nostre Seigneur, en vertu desquels elle entra ainsi en la gloire. Et comme il ne se vid jamais tant de parfums dans la ville de Hierusalem, que la reyne de Saba y en porta avec soy lorsqu'elle alla visiter le grand Salomon, lequel en contre-eschange luy fit de tres-riches presens conformes à sa grandeur et magnificence royale : de mesme, je dy qu'on ne vid jamais tant de merites et tant d'amour portez au ciel, par aucune pure creature, comme la tres-Saincte Vierge y en porta à sa glorieuse assomption ; en contre-eschange de quoy ce grand Roy eternel, Dieu tout-puissant, luy donna un degré de gloire digne de sa grandeur et des incomparables merites de ceste Saincte Vierge, comme aussi le pouvoir et le privilege de distribuer à ses devots des graces dignes de sa liberalité et magnificence royale, la colloquant par dessus tous les anges, cherubins et seraphins, pour regner avec luy dans l'eternité bien-heureuse, où nous conduisent le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

SERMON POUR LE JOUR DE SAINCT AUGUSTIN.

Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis.

O Seigneur, vous avez rompu et brisé mes lyens, je vous offriray un sacrifice de loüange. (*Psalm.* 115.)

APRES que S. Augustin a raconté, au livre huictiesme de ses *Confessions*, ce grand combat et ceste grande contention qu'il avoit sur le poinct de sa conversion, és deux parties de son ame, inferieure et superieure, combat le plus grand et le plus difficile à surmonter qui se puisse dire, appercevant enfin les yeux de la divine Misericorde qui le regardoient, il s'escrie : O mon Dieu, je confesse que je suis vostre serviteur, et le fils de vostre servante; vous avez rompu les lyens dont j'estois lyé ; *Domine, ego servus tuus et filius ancillæ tuæ, dirupisti vincula mea;* je vous offriray un sacrifice de loüange, *Tibi sacrificabo hostiam laudis* (*Conf.* lib. IX, 1). Maintenant donc que mon cœur et ma langue vous loüent, et que tous mes os disent : Seigneur, qui est semblable à vous? *Domine, quis similis tibi* (Psal. 34)? Qu'ils vous fassent ceste demande, et vous leur respondrez, et direz à mon ame : Je suis ton salut, *Salus tua ego sum.* Qui suis-je, moy, et quel mal n'ay-je point fait et commis, quel peché y a-t-il au monde auquel je

n'aye offensé Dieu par œuvres, ou si ce n'a esté par mes œuvres, ç'a esté par mes parolles, ou si je me suis gardé de l'offenser par mes parolles, quel mal y a-t-il que je n'aye fait par ma volonté? *Tu autem, Domine, bonus et misericors, et dextera tua respiciens profunditatem mortis meæ;* Mais vous, Seigneur, vous estes bon et pleyn de misericorde, et de vostre dextre vous avez regardé la profondeur de ma mort, et m'avez deslyé des lyens de mes pechez; c'est pourquoy je vous offriray un sacrifice de loüange.

Quel meilleur subjet pourrois-je prendre, pour l'entretien que j'ay à vous faire aujourd'huy, mes cheres sœurs, que ces parolles du psalmiste : *Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis?* Mais pour rendre mon discours plus familier, je le diviseray en deux poincts. Au premier nous verrons quels sont les lyens desquels S. Augustin estoit lyé; et au second, quel sacrifice de loüange il a offert à Nostre Seigneur.

Quant au premier poinct, c'est une chose admirable de voir comme ce grand sainct, au livre de ses *Confessions*, parle de luy-mesme, et comme il raconte d'un style tout divin les liens desquels il estoit miserablement lyé, sur lesquels toutesfois je ne m'arresteray pas beaucoup; ains ne feray que les marquer en passant, d'autant que vous les pourrez lire avec beaucoup plus de playsir que de les entendre dire : c'est pourquoy je me contenteray de vous rapporter seulement ce qui sert à mon propos. J'estois, dit le grand S. Augustin, lyé et enchaisné des chaisnes et des lyens d'une maudite volupté, avec une volonté enferrée qui faysoit que, de mon pleyn gré, je me vautrois dans mes vicieuses habitudes.

Les theologiens, parlant des lyens dont les hommes sont lyez, disent qu'il y en a de trois sortes. Premierement, le diable a des lyens et des chaisnes, avec lesquels il tient les hommes lyez et enchaisnez, et les rend ses subjets et ses esclaves. Or ces lyens ne sont autres que le peché, qui nous rend non-seulement esclaves de nos passions, ains encore le diable; et nul ne nous peut deslyer de ses lyens, que la main toute puissante de Dieu; et ces lyens, comme dit le mesme S. Augustin, nous sont merveilleusement bien representez par les lyens de S. Pierre, lorsqu'il fut lyé dans la prison avec des chaisnes et menottes de fer; car, bien qu'il fust lyé et emprisonné par la justice, ses lyens neantmoins ne laissent pas de nous representer le peché, qui, comme menottes et chaisnes de fer, tient le pecheur si estroitement lyé, qu'autre que Dieu ne le peut deslyer.

Les seconds lyens sont les lyens de la chair, qui ne sont autres que la sensualité et volupté, lyens certes qui sont grandement dangereux et difficiles à rompre.

Les troisiesmes lyens sont ceux du monde, qui lye les ames des lyens d'une malheureuse convoitise, d'où vient un desir dereglé d'acquerir des richesses, des honneurs et dignitez, d'où procedent encore l'orgueil, l'ambition et la vanité.

Mais Dieu a aussi des chaisnes et des lyens desquels il lye et enchaisne les ames, dont les uns sont de fer et les autres d'or; et comme dit le grand S. Augustin, ces lyens et chaisnes de fer ne sont autres que la crainte du jugement, de la mort et des peynes

eternelles dont il menace les pecheurs en plusieurs lieux de l'Evangile : menaces par lesquelles l'apostre S. Paul espouvantoit les princes et les roys, les petits et les grands, en leur annonçant qu'il y a un juge souverain qui est Dieu, qui doit venir juger les vivans et les morts, et auquel tous les hommes doivent rendre compte de toutes leurs actions, et de tous les pechez qu'ils auront faits; et par telles et semblables parolles que disoit ce grand Apostre, plusieurs, redoubtant les terribles jugemens de Dieu, et les peynes eternelles dont il punit les meschans, faysoient penitence, et se laissant lyer des lyens d'une forte crainte; et d'une viye apprehension de ses divins jugemens, ils se convertissoient.

Oultre ces lyens de fer, Nostre Seigneur a encore des lyens d'or, qui sont des lyens d'amour et de dilection, desquels il lye plusieurs ames, et les rend ses esclaves, mais d'un esclavage si suave et amoureux, qu'il vaut mille fois mieux que la miserable liberté, que les enfans du monde estiment tant. Or, les ames qui sont lyées de ces lyens, sont celles qui, sans aucune crainte ni consideration du jugement, ny des peynes d'enfer, viennent à Nostre Seigneur, attirées par les doux et aymables attraicts de sa dilection, se dedier et consacrer entierement à son divin service.

Et pour revenir à S. Augustin, il estoit lyé de trois lyens, à sçavoir, de la volupté, de la vanité et de l'avarice, ainsi qu'il raconte lui-mesme dans ses *Confessions;* mais certes de telle maniere qu'il fait pleurer ceux qui les lisent avec attention, voyant qu'il estoit tellement embarrassé et si fort pressé dans ces lyens du vice, qu'il ne s'en pouvoit deprendre. Considerez-le engagé dans ce miserable lyen de la volupté : il y estoit tellement plongé, qu'il luy sembloit impossible de vivre sans commettre ce detestable peché; il vouloit s'en retirer, et ne le vouloit pas. C'est pourquoy sa bonne mere et ses amys luy conseilloient de se maryer; mais la providence de Dieu, qui le destinoit à autre chose, dissipa tous ces conseils. Vostre conseil, ô Seigneur, dit ce grand sainct, demeure ferme et stable eternellement : *Consilium Domini in æternum manet* (Psal. 32); Conseil eternel par lequel vous vous mocquez des nostres et de tous nos desseins, disposant et ordonnant toutes choses selon vostre bon playsir. Je confesse, ô mon Dieu, qu'il falloit vostre sagesse, vostre bonté et vostre main toute puissante pour me faire changer de vie, et me deslyer des lyens de mes pechez, et m'arracher des griffes de mon ennemy, entre lesquelles je m'estois volontairement jetté. Certes, ce peché est tres-detestable, et le plus dangereux de tous; et quoy qu'il ne soit pas si grand que le blaspheme et la hayne de Dieu, il est neantmoins beaucoup plus difficile de s'en depestrer et desbrouiller.

Le second lyen duquel ce grand sainct estoit lyé, c'estoit la vanité; il confesse luy-mesme qu'il avoit ce deffaut. O pauvre Augustin, vous estiez maistre de la rhétorique, et parmy ces belles phrases, ces proses et ces declamations, vostre esprit estoit vain et enflé de superbe; car les sciences humaines enflent, dit l'Apostre : *Scientia inflat* (I. Cor. 8). Il estoit un grand docteur et orateur, il faysoit des oraysons de rhetorique belles à merveille, et par sa grande science il se faysoit tellement craindre et redoub-

ter, qu'on ne l'osoit aborder ny entrer en dispute avec luy, crainte d'en sortir avec confusion; ce qui l'enfloit tousjours davantage, voyant l'estime qu'on faysoit de son bel esprit, qui estoit grandement subtil.

J'ay accoustumé de dire qu'il y a la mesme difference entre les beaux et les bons esprits, qu'il y en a entre le paon et l'aigle. Le paon, comme chascun sçayt, est un tres-bel oyseau : il a un plumage extresmement beau et aggreable à voir, pour la varieté de ses couleurs; mais cela le rend grandement superbe et orgueilleux. Voyez comme il fait la roue estendant ses plumes pour se mirer dedans et les faire voir! mais quelles sont ses œuvres, et à quoy s'amuse-t-il? certes, à rien autre qu'à prendre des mousches et des araignes[1], pour se nourrir : c'est pourquoy le laboureur n'en tient point en sa mayson; car oultre que cest animal luy est inutile, il luy apporte encore du dommaige, parce qu'il monte sur les toicts et les descouvre, pour chercher des araignes afin de se nourrir. Mais l'aigle, qui n'a point ceste beauté en son plumage, fait des œuvres bien plus solides et plus nobles, car on ne le void presque jamais sur la terre, ains il se guinde[2] tousjours en haut vers le ciel : c'est pourquoy les naturalistes disent qu'il est le roy des oyseaux, non pour sa beauté, ains pour sa generosité.

Il en est de mesme des beaux et des bons esprits, que du paon et de l'aigle : les beaux esprits, estant remplis de vanité, ne s'amusent qu'à de vaines imaginations, et pour peu qu'ils fassent, ils deviennent vains et enflez de superbe et d'estime d'eux-mesmes, pensant tousjours qu'ils font beaucoup, et qu'ils sont fort capables; au contraire les bons esprits font des œuvres genereuses et solides et ne s'en enflent point, ains en deviennent toujours plus humbles et rabaissez. Or, c'est ainsi que fit sainct Augustin apres sa conversion, lequel changea la beauté de son esprit en bonté, ou plutost joignit la beauté avec la bonté; car ç'a esté un phenix entre les docteurs, et l'on partage la gloire des beaux et des bons esprits entre sainct Augustin et sainct Thomas d'Aquin, pour ce qui est de la saincte theologie, et profonde science des choses de Dieu.

Le troisiesme lyen duquel sainct Augustin estoit lié, c'estoit l'avarice; car il enseignoit pour le gain temporel, et il confesse luy-mesme qu'il estoit avaricieux et attaché au gain. O que c'estoit un puissant et dangereux lyen que celuy-là! parce qu'il avoit beaucoup d'ambition et de grandes pretentions et esperances de s'enrichir et d'advancer dans le monde par ce moyen.

O certes! il falloit bien une main toute puissante pour deslyer sainct Augustin de tant et de si forts lyens. Hé Dieu! qui pourroit concevoir les combats et convulsions qu'enduroit sa pauvre âme, lorsqu'il vouloit reprendre sa liberté et se deffaire des fers et menottes desquels il estoit enferré! Traisnant toujours mon lyen, dit-il, *ægrotabam et excruciabar*, j'estois combattu et tourmenté interieurement jusques à en estre malade; parolles qui font bien voir la peyne et le combat de son âme. Mais lorsque Dieu, par son infinie miseri-

[1] Araignées. — [2] S'elève.

corde, eut touché et rompu ses lyens, et qu'il se sentit en liberté, il commença, comme tout ravy et transporté hors de luy-mesme, à chanter le cantique de la divine misericorde, et s'escriant saysi d'un sainct estonnement, il dit ces parolles : *Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis;* O Seigneur ! puisque par vostre bonté vous m'avez deslyez des lyens de mes pechez, passions, mauvaises coustumes et habitudes, je vous sacrifieray un sacrifice de loüange.

O Dieu ! que grands et admirables sont les effects de vostre puissance et misericorde ! Plusieurs, comme sainct Augustin, estant deslyez, par le secours de vostre grace, des lyens du peché, viennent par apres consacrer le reste de leur vie en la religion, afin de servir vostre divine Majesté, en saincteté et justice. Il y en a d'autres qui y viennent chastes et libres de toutes voluptez : ô qu'ils sont heureux de ne s'estre point engagez dans les lyens de ce peché ! Il y en a d'autres qui ne sont point avaricieux, lesquels quittent volontairement tout ce qu'ils possedent, afin d'embrasser la pauvreté : l'on quitte bien la terre et autres telles bagatelles ; mais ce n'est pas assez pour estre parfaict, il faut passer oultre. Plusieurs : à la verité, quittent bien les choses exterieures, mais il y en a fort peu qui quittent leurs vaines pretentions : l'on a encore tant de belles esperances de cecy et de cela, l'on ne se vuide point entierement de son propre interest. Mais quant à ce qui est des lyens de la vanité, ô certes ! il est tres-difficile de s'en deffaire, et je ne sçay s'il y en a pas un qui n'en soit lyé ; car ce mal est si commun et universel entre les hommes, qu'il ne s'en treuve quasi point qui ne soient enlacez dans ses filets ; et sainct Augustin, apres sa conversion, parlant de ce deffant, dit ces parolles : Je ne sçay s'il s'en treuve quelqu'un qui soit exempt de vanité, de complaysance de soy-mesme et de sa propre estime : si cela est, je n'en sçay rien ; quant à moy, je ne suis pas du nombre, car je suis homme pecheur.

O Dieu ! combien ce glorieux sainct, apres sa conversion, estoit contrit et humilié, et plein de recognoissance des graces qu'il avoit receuës de ceste souveraine bonté, avec quel ressentiment de dilection disoit-il ces parolles du psalmiste : *Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi?* Que rendray-je au Seigneur, pour tant de bien qu'il m'a fait ? Puis poursuivant, d'un esprit tout plein de gratitude et d'une amoureuse recognoissance, il luy disoit : *Tibi sacrificabo hostiam laudis;* Je vous offriray, ô mon Dieu, un sacrifice de loüange. Il y auroit certes mille belles interpretations à faire sur ces parolles ; mais je me contenteray maintenant de dire que le sacrifice de loüange que S. Augustin offroit à Dieu estoit specialement de le loüer et glorifier pour ses bienfaicts et misericordes. Et quant à ce qui est de loüer sa divine Majesté, c'est un acte que tout homme est obligé de faire, et duquel personne ne se peut exempter ; non plus que l'on ne sçauroit nier qu'il y a un Dieu, createur et souverain monarque et gouverneur du monde. Les philosophes payens ont esté contraincts de confesser ceste vérité, bien qu'ils ne fussent pas esclairez de la lumiere de la foy. Un Ciceron et plusieurs autres, par la seule lumiere natu-

relle, ont librement confessé qu'il y avoit une divinité, et qu'autre qu'elle ne pouvoit creer l'homme, regir ny gouverner ce grand univers. C'est pourquoy la doctrine chrestienne nous enseigne que nous devons en tout tems loüer Dieu, soit en beuvant, mangeant, veillant, ou dormant, de jour et de nuict, d'autant qu'en tout tems nous sentons les effects de sa misericorde.

Mais S. Augustin ne dit pas seulement à Dieu qu'il le loüera, ains qu'il luy sacrifiera un sacrifice de loüange : *Tibi sacrificabo hostiam laudis;* pour monstrer qu'il n'entend pas de loüer sa divine Majesté comme le commun du peuple, ains qu'il le veut loüer d'une maniere beaucoup plus excellente, comme font ceux lesquels ayant receu des graces particulieres, se retirent du monde, afin de se dedier et consacrer entierement au service de sa divine Majesté, pour luy offrir un sacrifice de loüange plus parfaict, en s'occupant sans cesse, de jour et de nuict, à le loüer par psalmodie, par des hymnes et cantiques, qu'ils accompaignent d'une douce et amoureuse attention; sacrifice qui recrée extresmement le Bien-aymé de nos ames, ainsi qu'il signifie, lorsqu'au Cantique des cantiques, parlant de son espouse, c'est-à-dire de l'ame devote, il dit : Ma bien-aymée, qui est parmy vous, que vous cognoissez, et laquelle s'est donnée toute à moy, ne prend playsir qu'à me loüer, et me repaistre du fruict de son jardin; et non contente de m'en donner le fruict, elle me donne encore l'arbre (Cant. 4); et descrivant sa beauté, il dit : Enfin ceste Sulamite, ma bien-aymée, est telle qu'elle blesse mon cœur par l'un de ses yeux et par l'un de ses cheveux : *Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum, et in uno crine colli tui* (Cant. 6); et de plus : Elle ressemble à des chœurs et à des armées bien rangées : *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* Mais qui est ceste Sulamite, sinon l'ame devote, qui est comparée à des chœurs et à des armées bien ordonnées, qui ne sont autres que les diverses affections d'amour, d'humilité, de componction et de sousmission, avec lesquelles elle accompaigne les loüanges qu'elle donne sans cesse à son Bien-aymé?

Ceste saincte Sulamite donc est comparée à des chœurs et à des armées bien ordonnées, parce qu'elle est terrible à ses ennemys, d'autant que par ceste belle varieté de ses sainctes affections, elle va comme une armée celeste, donnant la fuyte au diable, qui ne tasche rien tant que d'empescher ce sainct exercice : car s'il pouvoit loüer Dieu, il ne seroit pas diable; et en ce grand divorce et rebellion qui se fit au ciel, lorsque cest esprit malheureux se departit de l'obeyssance qu'il devoit à son Createur disant : *Similis ero Altissimo;* Qu'il luy seroit semblable, il faut remarquer qu'il ne devint diable qu'à cause qu'il ne voulut pas loüer Dieu. Ce que voyant le grand S. Michel, il s'escria : *Quis ut Deus? Quis ut Deus?* Qui est comme Dieu? Qui est comme Dieu? Ce qu'il repeta plusieurs fois, estant suivy de tous les autres esprits bien-heureux, qui respondirent de chœur en chœur ce sainct motet : *Quis ut Deus?* et donnerent par ce moyen la fuyte à ce mal-heureux Lucifer, et à ses complices, qui furent tous precipitez dans l'enfer, pour n'avoir pas voulu entonner ce divin motet, par lequel les autres anges furent

tellement confirmez en grace, que jamais ils n'en pourront descheoir. Donc il est tres-certain qu'il n'y a point de meilleur moyen que celuy des loüanges de Dieu pour donner la fuyte au diable, parce que ce miserable ne peut supporter de le voir adoré et loüé par les hommes.

Certes, nous pouvons dire que l'ame de sainct Augustin a esté semblable à ceste saincte Sulamite, parce que, dés l'instant de sa conversion jusques à la fin de sa vie, il n'a jamais cessé, de jour et de nuict, en beuvant, en mangeant, en parlant et en escrivant, de loüer Dieu, chantant tousjours le sacré Cantique de la misericorde et grace divine; grace à laquelle il estoit si devot, qu'il ne se pouvoit rassasier, non-seulement de la loüer, mais encore d'en parler et d'escrire à sa loüange, refutant d'une eloquence admirable les heretiques Pelagiens, qui enseignoient que l'homme se peut sauver sans la grace; opinion fausse et pernicieuse, laquelle ce grand sainct a dissipée par ses escrits et ses disputes, faysant recognoistre à ces malheureux leur resverie et leur erreur. Au livre et traitté qu'il a fait de la *grace*, il en parle avec tant d'efficace, et d'un style si haut et si eloquent, qu'il surpasse tous les autres docteurs; si que l'on void clairement combien il aymoit, honnoroit, prisoit et estoit devot à ceste divine grace, de laquelle depend tout nostre bien et salut eternel.

O que la Sulamite du sacré Espoux est encore tres-à-propos entenduë de l'Eglise! car, qu'est-ce que l'Eglise de Dieu, sinon des chœurs et des armées? et qui sont ces chœurs, sinon comme j'ay desjà dit, les chrestiens qui chantent continuellement les loüanges de Dieu, mais particulierement les ecclesiastiques et religieux lesquels, non-seulement loüent Dieu par psalmes, hymnes et cantiques, ains taschent encore tant qu'il leur est possible, par leurs sermons et autres fonctions propres à leur estat, d'attirer les autres à la cognoissance de la verité, afin de les exciter à loüer Dieu. Et que la prudence humaine ne dise pas que cela est bon pour les ecclesiastiques, predicateurs et docteurs, lesquels par leurs labeurs continuels servent au public, mais que ceux qui sont renfermez dans les cloistres ne servent à rien, et qu'ils sont inutiles à l'Eglise; car ce sont les discours ordinaires des mondains, d'autant que ceste prudence humaine veut tout gouverner et treuve tousjours à censeurer ceux qui ont choysi la vie contemplative : ceux-la, disent-ils, sont personnes inutiles qui ne font rien. O Dieu! qu'ils sont trompez! Hé! ne sçavent-ils pas que c'est dans les cloistres et és lieux retirez, où Nostre Seigneur prend ses delices? et si bien le chant des religieux n'est pas si esclatant que celuy des autres, il est neantmoins beaucoup plus melodieux, et ressemble à celuy de ces petits oyseaux qui sont renfermez dans des cages pour recreer leur maistre par leurs petits gazouillemens.

Nous voyons d'ordinaire que les roys et les princes tiennent en leurs palais de deux sortes d'oyseaux, dont les uns estant renfermez dans des cages, sont seulement destinez à les recreer par leur chant; et les autres qui ne chantent pas sont destinez pour aller à la queste afin de leur rapporter quelque proye. Or ces oyseaux-cy representent les evesques et pasteurs de l'Eglise, qui

veillent sur leur troupeau, et qui sont en continuelle action pour gaigner des ames à Dieu; mais les vrays religieux, à guise de petits oyseaux renfermez dans des cages, ne font autre chose que chanter les loüanges de Dieu, mais d'un air si doux et melodieux, que Nostre Seigneur y prend un tres-grand playsir.

L'on rapporte qu'un jour un grand seigneur achepta un petit oyseau une somme d'argent fort notable, ce qui donna subjet à plusieurs de murmurer, car les uns disoient : A quoy servira cest oyseau? l'on eust eu de cest argent des chevaux qui eussent esté d'un grand service à leur maistre, et cest oyseau ne sert de rien. Hé! pauvres gens! que vous estes grossiers et terrestres! Il est vray que les chevaux eussent esté utiles à leur maistre; mais ce petit oyseau ne l'est pas moins, parce qu'estant dans ceste cage, il n'a autre soing et estude qu'à le recreer et resjoüyr par la melodie de son chant, et pour cela cest oyseau est tres-content de perdre sa liberté, et demeurer dans ceste prison toute sa vie, afin de donner du contentement à son maistre; et de plus, c'est le bon playsir du Seigneur : ne peut-il pas faire de son bien ce qu'il luy plaist? cessez donc vos murmures, et qu'il vous suffise qu'il le veut ainsi.

L'on en peut dire autant des religieux et religieuses, qui se sont volontairement renfermez dans leurs monasteres, comme des petits oyseaux, qui par la melodie de leur chant resjoüyssent leur Maistre, quittant leur liberté, qui semble estre la vie de l'ame, pour vivre dans leurs cloistres comme dans une prison perpetuelle, se privant de toutes sortes de contentemens, afin que par leur chant, prieres, souspirs et continuelles meditations, ils puissent resjoüyr non-seulement ceux avec lesquels ils sont, mais encore ceux qui travaillent pour l'Eglise, lesquels sont merveilleusement fortifiez pour faire leurs fonctions, et perseverer aux travaux qui accompaignent leurs charges, par les prieres et bonnes œuvres qu'ils leur appliquent pour ce subjet.

Or le grand sainct Augustin a esté semblable à ces deux sortes d'oyseaux; car il ne s'est pas contenté de loüer Dieu en la maniere que font les religieux, ains il a encore tasché de luy gaigner plusieurs ames, preschant aux uns, et enseignant aux autres une maniere de vie tres-parfaicte; ce qu'il fit estant evesque, dressant une assemblée de prestres auquels il donna une belle regle, et leur prescrivit une maniere de vie tres-parfaicte, entant sur une mesme tige la religion et l'estat ecclesiastique; en telle sorte que ses prestres estoient religieux, et ses religieux estoient prestres. Et non content de cela, il assembla encore un grand nombre de filles auxquelles il donna aussi une belle regle.

Vous voyez donc comme ce glorieux sainct disoit tres-justement, apres sa conversion, ces parolles du psalmiste : *Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis;* Vous avez rompu mes liens, ô mon Dieu, je vous offriray un sacrifice de loüange, et appelleray toutes les creatures à vous loüer, en recognoissance des grandes misericordes que vous m'avez faites. Remarquez, je vous prie, combien le cœur de ce grand sainct estoit pleyn de gratitude envers Dieu. Certes, il est vray que l'un des plus grands pechez que les hommes commettent, c'est la mescognoissance des graces receuës.

Or ce deffaut procede assez souvent d'ignorance, laquelle fait que l'homme ne void pas le devoir qu'il a à ceste souveraine bonté, de laquelle il reçoit tant de graces et de biens. Mais quand ceste ingratitude est dans l'entendement, ô certes! elle est tres-mauvaise et dangereuse; car, pour l'ordinaire, elle passe en la volonté, et la vicie en telle sorte que l'on s'oublie tout-à-fait de la recognoissance qu'on doit à Dieu, ce qui est un tres-grand mal, et l'un des plus grands empeschemens à la grace que l'on puisse avoir.

Il se treuve quelquesfois des personnes si superbes et infectées de ce vice, qu'il leur semble que personne ne les sçauroit obliger; mais au contraire ils croyent qu'ils peuvent obliger tout le monde, et quelque bien qu'on leur fasse, ils se font tousjours accroire que cela leur est deu, et ne pensent pas qu'on leur puisse rien donner gratuitement; et s'ils reçoivent quelques graces ou faveurs, ils croyent qu'ils les ont meritées par quelque signalé service.

O Dieu! que c'est un vice espouvantable et redoubtable que ceste ingratitude! S. Augustin n'en estoit nullement atteint : au contraire, il se sentoit tellement redevable et obligé à ce divin Sauveur de nos ames qui l'avoit deslié des liens de ses pechez, qu'il se perdoit et consommoit en l'amour qu'il portoit à son souverain bienfaicteur et liberateur; et souvent, en ses meditations, ceste recognoissance embrasoit si fort son cœur, qu'il se fondoit d'amour pour celuy qui luy avoit fait de si grandes misericordes; et son ame estoit tellement enyvrée des douceurs et suavitez de cest amour, que comme il partage la gloire, en ce qui est de la theologie scholastique, avec S. Thomas, aussi partage-t-il la gloire, en ce qui est de la theologie mystique de l'amour divin, avec S. Bernard.

J'ay souvent dit qu'il y a deux amours, dont le premier est l'amour affectif, et le second l'amour effectif: et faute de cognoistre et discerner la difference de ces deux amours, il en arrive souvent de grands abus et tromperies aux ames devotes. Quant au premier, qui est l'amour affectif, il est pour l'ordinaire desiré de tous; parce que cest amour fait qu'à l'orayson l'on sent son cœur pleyn de consolations et de suavitez, que le Sainct-Esprit donne quelquesfois à nos ames pour les attirer, comme on fait des grains sucrez à des petits enfans. Or cest amour est bon, quand il nous porte à la prattique des vertus, et S. Augustin l'a experimenté, ainsi qu'il confesse luy-mesme avec une grande sincerité : Vous m'avez, ô mon Dieu, dit-il, deslié des liens de mes pechez; mais en mesme tems vous m'avez relié avec des liens d'amour et de dilection : *In vinculis charitatis* (Os. 11). Hé! où estois-je, et où estoit ma liberté, avant que vous l'eussiez liée de ces doux liens qui me tiennent à present en ceste douce servitude? Helas! je pensois estre libre, possedant une fausse liberté, et j'estois miserable et captif; et neantmoins j'estois si aveugle que j'aymois ma servitude.

Or, entre toutes les choses que l'homme cherit le plus, c'est sa liberté : c'est la vie de son cœur, et la plus riche piece qu'il possede; et comme c'est le plus riche don que nous puissions donner que nostre liberté, aussi est-ce la derniere chose que nous quittons, et qui nous fait le plus de peyne à renoncer. Et ceste liberté que

Dieu a donnée à l'homme est une piece si excellente, que le diable n'y ose toucher : il peut bien, par ses artifices, exciter quelque trouble en nos ames, rodant à l'entour en se servant des sens exterieurs; mais il ne sçauroit forcer nostre liberté : et Dieu mesme, qui nous l'a donnée, ne la veut point avoir par force, ains il veut que nous la luy donnions, par amour, franchement, et de bon gré. Il n'a jamais forcé personne pour le servir, et ne le fera jamais : il va bien à la verité picquant nos consciences, excitant nos cœurs par ses divines inspirations, nous sollicitant à nous convertir et donner tout à luy; mais de nous oster nostre liberté, il ne le fera jamais, quoy qu'il le pust faire, puisqu'il est tout puissant, et que nous dependons de luy comme de nostre souverain Createur et Maistre.

O Dieu! qui eust peu voir ce parfaict abandonnement, et cest entier delaissement, que ce grand sainct fit de soy et de sa propre liberté entre les mains de la divine Bonté, en sa conversion? Certes, je suis presque ravy quand je lis en ses *Confessions* ce qu'il en dit; car l'on void qu'il s'estoit tellement oublié de soy-mesme, pour se donner à Dieu, qu'il ne sçavoit plus ce qu'il estoit: et quand on lit ses escrits, l'on ne sçayt lequel on doit le plus admirer, ou la sincerité avec laquelle il parle de ses deffauts, ou le style admirable qu'il a pour faire entendre ce qu'il ressentoit en soy-mesme, apres que Dieu eut touché son cœur; car il estoit tellement enflammé de son divin amour, qu'il avoit perdu le goust de toutes choses, et treuvoit en toutes celuy de l'amour de son Sauveur. Je beuvois et mangeois, dit-il, sans sçavoir que je mangeois, parce qu'en tout ce que je faysois, je treuvois le goust de la saveur de l'amour de mon Dieu : et tous ces sentimens procedoient de l'amour affectif que le Sainct-Esprit communiquoit à ce grand sainct.

Mais l'amour effectif est beaucoup plus excellent, à cause des bonnes œuvres qu'il produit, ainsi que nous voyons au grand S. Paul, lequel passa de l'amour affectif à l'effectif, qui luy fit souffrir pour son divin Maistre tant de travaux et de peynes, et endurer tant d'injures et de calomnies. Voyez comme il travaille nuict et jour pour le salut des ames; car cest amour n'est point oysif, il ne se lasse point de pastir, il rend les choses les plus difficiles faciles, et fait qu'on se rend infatigable au travail.

Or, pour mieux voir la difference de ces deux amours, considerez sainte Magdeleine. Elle estoit touchée de l'amour affectif, quand voyant son bon Maistre apres qu'il fut ressuscité, elle se jetta à ses pieds, et les luy voulant bayser, elle s'escria : *Rabboni.* Mais Nostre Seigneur la repoussant, luy dit : Ne me touchez pas, *Noli me tangere*, ains allez-vous-en à mes freres leur annoncer ma resurrection; à quoy ceste saincte obeyssant promptement, elle passa de l'amour affectif à l'effectif. Ainsi, S. Augustin ayant gousté les douceurs de l'amour affectif, il passa aux travaux de l'effectif. Je vous ay desjà dit comme il assembla des hommes et des filles pour servir Dieu, auxquels il prescrivit une maniere de vie tres-parfaicte et leur bailla une belle regle. Mais oultre cela, combien pensez-vous qu'il souffrit pour rembarrer les heresies des Manicheens, Donatistes, Pelagiens, et autres? O Dieu! ce ne fut

pas sans un grand travail, et sans souffrir beaucoup de persecutions, d'injures, de calomnies et de peynes : en quoy nous voyons que s'il a eu l'amour affectif à l'orayson, il ne s'y est pas arresté, ains a passé à l'amour effectif dans l'action : tout au contraire de ceux qui se contentent de gouster les douceurs de l'orayson, et qui apres cela sont fort lasches à s'employer au service de Dieu, ce qui fait voir qu'ils ne recherchent que leur propre satisfaction.

Ce glorieux sainct, parlant de cest amour effectif, disoit une parolle que nous devrions tous graver dans le fond de nos cœurs : O Dieu ! disoit-il, si on n'aymoit que vous, et que l'on vous aymast en toutes choses; et que l'on aymast toutes choses en vous, que l'on seroit heureux! Mais, ô glorieux sainct, vous voulez que l'on n'ayme que Dieu; ne faut-il pas aussi aymer ses amys? ouy, mais en Dieu; ne faut-il pas aussi aymer ses ennemys? ouy, mais pour Dieu : celuy-là est bien-heureux, disoit-il, qui vous ayme, ô Seigneur, et son amy en vous, et son ennemy pour vous : *Beatus qui amat te, et amicum in te, et inimicum propter te.* O que nous serions heureux, mes cheres sœurs, si nous observions bien cela! Il s'en treuve plusieurs qui ayment leurs amys, mais ils ne les ayment pas en Dieu; car ils commettent de grandes injustices pour les favoriser, et les ayment souvent aux despens de l'honneur et gloire de Dieu. Certes, ce n'est pas grand chose d'aymer ses amys, car cela est naturel, et les payens en font bien autant; mais d'aymer ses ennemys, c'est un amour digne d'un vray chrestien. Mais cela doit estre presché en public : continuons donc à parler de l'amour effectif, et voyons comme il nous fait mourir à nous-mesmes par une abnegation entiere et absolue.

S. Augustin dit que, pour aller à Dieu et arriver à la perfection, il faut faire deux pas. Le premier est de mourir et renoncer à toutes les choses qui sont hors de nous; le second est de renoncer à soy-mesme, qui est le plus difficile. On en treuve plusieurs, lesquels venant en la religion, renoncent à toutes les commoditez, biens et amys; mais l'on en treuve fort peu qui renoncent absolument à eux-mesmes par une parfaicte et entiere abnegation. Plusieurs disent bien qu'ils ayment les travaux, et mesme qu'ils les desirent; mais il y en a peu qui les souffrent avec la perfection requise. Or ce grand sainct estant parfaictement mort et aneanty à soy-mesme, tout embrasé d'amour pour Dieu, et esprins d'un sainct desyr de le voir, il se plaint à luy en ces termes : O Seigneur, luy dit-il, faites que je meure, afin que je ne meure pas; faites-moi vivre, faites-moy mourir; il ne m'importe, pourveu que vous ne me cachiez point vostre face : *Noli abscondere à me faciem tuam, ne moriar, moriar ut eam videam.* Et sçachant qu'il est impossible qu'un homme, pendant qu'il est en ceste vie mortelle, puisse voir Dieu, il luy demande de mourir, afin de ne pas mourir; comme s'il disoit : L'amour que vous m'avez donné pour vous, ô mon Dieu, est si grand, que vivre sans vous ce m'est une mort; c'est pourquoy faites que je meure, afin que je ne meure pas, car vous voir, c'est ma vie.

Or, de ce grand amour que ce sainct portoit à Dieu, procedoit celuy qu'il avoit pour le prochain, ce que nous voyons par la cha-

rité qu'il exerçoit envers les pauvres, qui fut si grande qu'il donna tout ce qu'il avoit, et ne se reserva aucune chose; de sorte qu'estant proche de sa mort, comme ceux qui estoient aupres de luy le sollicitoient de faire son testament : Hé! je vous prie, leur dit-il, ne me pressez pas de cela; mais comme on l'en importunoit fort, il ne se treuva rien de quoy le faire. O Dieu! disoit ce grand sainct, est-il possible que l'on sçache que vous estes Dieu, et que l'on ne vous ayme pas? et si l'on vous ayme, que l'on n'ayme pas le prochain? Certes, c'est une chose pitoyable, que nous sçachions que Dieu soit Dieu, et que nous ne l'aymions pas : comment est-il possible que l'homme raysonnable sçache qu'il y a un Dieu, qu'il le croye, et qu'il ne l'ayme pas de tout son cœur? C'est de quoy Nostre Seigneur se plaint, disant : *Si quis diligit me, sermonem meum servabit* (Joan. 23); Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parolle; *si quelqu'un m'ayme*, dit-il, pour nous monstrer que le nombre de ceux qui l'ayment comme il faut est bien petit.

Aymons donc Nostre Seigneur de tout nostre cœur, mes cheres sœurs, mais aymons aussi nostre prochain; car ces deux amours ne vont point l'un sans l'autre. En somme, pour conclurre ce discours, je vous exhorte de vous rendre bien fidelles à imiter ce grand sainct, et je prie celuy qui l'a beny qu'il vous benysse, que celuy qui l'a sanctifié vous sanctifie, et que celuy qui l'a glorifié vous glorifie là-haut au ciel, par tous les siecles des siecles. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON POUR LE JOUR DE LA NATIVITÉ DE NOSTRE-DAME.

Qui vult venire post me, abneget semetipsum.

Celuy qui veut venir apres moy, qu'il renonce à soy-mesme. (*Matth.* 16.)

C'EST une chose qui a tant et tant de fois esté dite et redite par les anciens Peres, et qui est si souvent repetée dans l'Escriture saincte, que la perfection chrestienne n'est autre chose qu'une parfaicte abnegation du monde, de la chair et de soy-mesme, qu'il semble qu'elle n'ayt plus besoin d'estre redite. Cassian, ce grand Pere de la vie spirituelle, parlant de la perfection chrestienne, dit que la base et le fondement d'icelle n'est autre chose qu'une parfaicte abnegation de toutes les volontez humaines; et S. Augustin, parlant de ceux qui se consacrent à Dieu en la religion pour tendre à la perfection; dit que c'est une armée et une assemblée de personnes qui vont à la guerre et au combat contre le monde, la chair et soy-mesme, de laquelle nostre divin Sauveur est le chef, le deffenseur et le capitaine. Or, bien que le Pere eternel l'ayt declaré et constitué le chef et gouverneur d'icelle, et qu'il en soit l'unique et souverain roy, si est-ce que dans le cœur de Nostre Seigneur il y a tant de douceur et de clemence, qu'il a voulu que d'autres ayent aussi participé à cest honneur et à ceste qualité; mais particulierement la sacrée Vierge (la nativité de laquelle nous celebrons au-

jourd'huy), l'ayant constituée et establie reyne et conductrice de tout le genre humain, specialement du sexe feminin.

Lorsque Dieu crea Adam, il le fit pere, chef et conducteur de tout le genre humain, des hommes et des femmes esgalement; et neantmoins il crea Eve, que nous appellons *nostre mere*, afin de participer en quelque façon à ces qualitez. Quand Dieu voulut retirer les Israëlites de l'Egypte, pour les mener en la terre de promission, il les mit sous la puissance de Moyse, lequel fut declaré capitaine et conducteur de ce peuple; et lorsque, par inspiration divine, il commanda à toute son armée de passer à travers, et par le milieu de la mer Rouge, pour eschapper à la furie et tyrannie de Pharaon qui les poursuivoit avec son armée, la mer se separa, et laissant le chemin sec et libre aux Israëlites, elle engloutit et submergea tous les Egyptiens. Ce que voyant Moyse, par un ressentiment interieur des misericordes et des merveilles de Dieu, il entonna ce beau cantique avec des fiffres, hautbois, tambours et flageolets : *Cantemus Domino, gloriosè enim magnificatus est; equum et ascensorem dejecit in mare* (Exod. 15); Chantons au Seigneur, celebrons sa gloire et magnificence, car il a jetté dans la mer le cheval et le cavalier, et nous a deslivrez de nos ennemys : et l'Escriture remarque, qu'en mesme tems Marie, sœur de Moyse, chanta le mesme Cantique avec celles de son sexe, comme conductrice et capitainesse d'iceluy, avec des fiffres, des flageolets et autres intrumens de musique; car, encore que Moyse fut gouverneur et conducteur de toute l'armée, esgalement des femmes comme des hommes, neantmoins Marie sa sœur participoit à ceste gloire, d'autant qu'elle estoit comme la maistresse et conductrice de celles de son sexe. Ce qui ne se faysoit pas seulement pour la bienseance et civilité, mais encore par une speciale providence de Dieu qui le permettoit ainsi, pour monstrer, par diverses figures et exemples, les prerogatives, les faveurs et les graces qu'il devoit faire à la sacrée Vierge Nostre-Dame, qui devoit estre la reyne et conductrice du genre humain, mais specialement du sexe feminin.

La divine Providence ayant permis que vous ayez demandé, mes cheres filles, d'estre receuës à la saincte profession en ceste grande feste, et que vostre entreprinse soit d'entrer dans le combat dont nous avons parlé, et d'acquerir la perfection par un renoncement parfaict du monde, de la chair et de vous-mesmes, sous l'estendart et protection de ceste Saincte Vierge; considerons, je vous prie, comme elle a vaillamment triomphé du monde, de la chair et d'elle-mesme en sa saincte nativité : car ceste glorieuse Dame nous est proposée comme un miroir et abregé de la perfection chrestienne que nous devons imiter. Et bien que Dieu l'ait fait passer par tous les estats et degrez qui se treuvent parmy les hommes, pour leur servir à tous d'exemples; si est-elle neantmoins le particulier modele et exemplaire de la vie religieuse.

Je considere premierement qu'elle a esté subjette à un pere et à une mere, pour monstrer aux enfans l'honneur, la subjetion et l'obeyssance qu'ils doivent rendre à leurs parens, et avec quel esprit et respect ils se doivent tenir en leur mayson. Secondement elle fut meinée au temple pour estre offerte et presentée à Dieu, n'ayant

encore que trois ans, pour monstrer aux peres et meres avec quel soin ils doivent eslever leurs enfans, et avec quelle affection ils les doivent instruire en la crainte de Dieu, et les porter à son divin service. Elle fut encore, au tems de sa presentation, l'exemple des filles qui entrent en la religion pour se consacrer à la divine Majesté; puis elle fut maryée, pour estre le miroir de ceux qui vivent en ceste condition. Enfin elle fut veufve, pour servir d'exemple à celles qui sont en la viduité; Dieu l'ayant fait passer par tous ces estats, afin que toutes sortes de personnes puissent puiser en elle, comme en une mer de graces, tout ce qu'elles auroient besoin pour se bien former et dresser en leur vocation, selon la volonté de Dieu. Mais il est vray neantmoins qu'elle a esté particulierement, comme j'ay dit, le miroir de la religieuse, ayant prattiqué tres-excellemment ceste parfaicte abnegation du monde, de la chair et de soy-mesme, qui se doit prattiquer en la religion.

Quant à ce qui est de l'abnegation du monde, ceste sacrée Vierge, en sa nativité, en a fait le plus parfaict et le plus entier renoncement qu'il se puisse faire. Qu'est-ce que le monde? le monde se doit entendre de ceux qui ont une affection desreglée aux biens, à la vie, aux honneurs, dignitez, preeminences, propre estime et semblables bagatelles, apres lesquelles tous les mondains courent et s'en rendent idolastres. Certes, je ne sçay comment cela est arrivé, que le monde, ou plutost la mondanité, est tellement entrée dans le cœur de l'homme, par affection, que l'homme est devenu monde, et le monde est devenu homme. Ce que les anciens philosophes semblent avoir voulu dire lorsqu'ils ont appellé l'homme un *microcosme*, c'est-à-dire un petit monde. Et S. Augustin, parlant du monde, dit : Qu'est-ce que le monde? le monde n'est autre chose que l'homme; et l'homme, qu'est-ce autre chose que le monde? comme s'il vouloit dire que l'homme a tellement mis et attaché tous ses desirs, ses affections et ses pensées aux honneurs, aux playsirs, aux richesses, dignitez et propre estime, que pour cela il a perdu le nom d'homme, et a receu celuy de monde; et le monde a tellement tiré à soy les affections et appetits de l'homme, qu'il ne s'est plus appellé monde, mais homme. C'est de ce monde, ou plutost de ces hommes mondains que le glorieux S. Jean parle, quand il dit que le monde n'a point cogneu Dieu : *Et mundus eum non cognovit;* et pour ce, il ne l'a point receu, n'y n'a point voulu entendre ses loyx, ny les garder, d'autant qu'elles sont entierement contraires aux siennes. Et Nostre Seigneur mesme parlant du monde, dit : *Non pro mundo rogo* (Joan. 17); Je ne prie point mon Pere pour le monde, c'est-à-dire d'une priere efficace; car le monde ne me cognoist pas, et je ne le cognois pas aussi.

O que c'est une chose difficile que de se rendre bien quitte du monde! car pour l'ordinaire nos affections sont tellement plongées et engagées en iceluy, et nostre cœur y est tellement attaché, qu'il faut avoir un grand soing pour l'en tirer entierement. Certes, plusieurs se treuveront bien trompez, qui pensent que, pour avoir quitté le monde, ils ont desjà beaucoup fait, et travaillé en l'exercice du renoncement, et abnegation d'iceluy et de toutes ses convoitises. Mais apres cela, pour peu que l'on se considere de pres,

l'on se treuve encore apprentif en ce renoncement, et void-on que tout ce que l'on a fait n'est rien au prix de ce que l'on doit faire. Tous les chefs et fondateurs des ordres religieux, dans lesquels l'Esprit de Dieu regnoit, et qui estoient guidez par son inspiration en ce qu'ils faysoient ou entreprenoient, ont commencé par ce renoncement. Le grand S. François, entrant un jour dans une eglise, et entendant lire ces parolles de l'Evangile : *Vade, vende quæ habes, et da pauperibus, et veni sequere me* (Matth. 19); Va, vends tout ce que tu as, et le donne aux pauvres, puis viens et me suis, il obeyt à l'instant, et commença sa regle par ceste abnegation et renoncement du monde. S. Anthoine entendant le mesme Evangile, quitta semblablement tout ce qu'il possedoit. Et le glorieux S. Nicolas de Tolentin, la feste duquel se treuve dans l'octave de la feste que nous celebrons aujourd'huy, entrant en une eglise, où un religieux de S. Augustin traittoit en une predication ces parolles de Nostre Seigneur : *Cœlum et terra transibunt* (Matth. 24); Le ciel et la terre passeront, et exhortant vivement le peuple à ne point s'arrester au monde, ny à ses pompes et vanitez, leur disoit : Mes treschers freres, je vous prie, ne vous arrestez point au monde de cœur ny d'affection, *Cœlum et terra transibunt;* car le ciel et la terre passeront, et tout ce que le monde vous presente n'a qu'un peu d'apparence, et ressemble à des fleurs qui passent en un moment, et sont aussi-tost flestries que fleuries : si vous voulez demeurer au monde, servez-vous des choses du monde, usez-en, et en prenez ce qui vous est requis pour vostre usage; mais ne vous y affectionnez pas, ny ne nous y attachez pas, en sorte que vous veniez à oublier les biens celestes et eternels pour lesquels vous avez esté creez, car toutes ces choses passeront; ce que le grand S. Nicolas entendant, il quitta tout, et se fit religieux de l'Ordre de S. Augustin, où il vescut et mourut sainctement.

Il est vray que quitter le monde et son tracas pour se mettre en quelque bonne religion, c'est beaucoup; mais certes ce n'est pas assez d'en tirer le corps, si l'on n'en retire aussi le cœur et ses affections. Plusieurs entrent dans les monasteres, qui ont encore leur affection parmy les honneurs, dignitez, preeminences et playsirs du monde; et ce qu'ils ne peuvent plus posseder en effect, par un extresme malheur, ils le possedent de cœur et d'affection. Il me souvient d'avoir leu qu'un certain grand seigneur, du tems de S. Basyle, quitta le monde et son estat de senateur, pour se faire religieux : mais ce qu'il ne possedoit plus en effect, il le possedoit tousjours de cœur et d'affection, et alloit promenant ses pensées et desirs parmy les delices, playsirs et honneurs du monde; ce que le grand S. Basyle sçachant, il luy escrivit une lettre où il luy parle en ces termes : O mon cher frere, qu'avez-vous fait? vous avez quitté le monde, et vostre estat de senateur, pour vous faire religieux. Mais, helas! qu'avez-vous fait? car vous n'estes maintenant ny religieux, ny senateur : vous n'estes plus senateur, d'autant que vous avez quitté cest estat pour vous faire religieux, et partant il n'est plus à vous; ny vous n'estes pas religieux, parce que vostre cœur et vos affections vont encore courant apres les choses du monde. Ha! qu'il se faut bien garder de cela! ô certes, il ne suffit

pas pour estre religieux, d'en porter l'habict, si l'on ne retire encore toutes ses affections du monde, par une parfaicte abnegation de toutes ses vanitez.

O Dieu! que la sacrée Vierge a fait admirablement bien ce renoncement en sa saincte nativité! Approchez-vous de son sacré berceau, considerez ce qu'elle fait, et vous treuverez qu'elle prattique toutes les vertus d'une façon tres-eminente : interrogez les anges, les cherubins et seraphins qui l'environnent, et leur demandez s'ils esgalent ceste petite fille, et ils vous respondront qu'elle les surpasse infiniment en vertus, graces et merites; voyez-les à l'entour de son sacré berceau, et oyez comme tous, esmerveillez de sa grande beauté et de ses rares perfections, ils disent ces parolles du Cantique des cantiques : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto sicut virgulta fumi ex aromatibus myrrhæ, et thuris, et universi pulveris pigmentarii* (Cant. 3)? Qui est celle-cy qui monte du desert comme une verge de fumée, qui sort de la myrrhe, de l'encens et de toutes sortes de poudres, de parfums tres-odoriferans? et la considerant de plus pres, tous ravis d'admiration et d'estonnement : *Quæ est ista quæ progreditur, quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata* (Cant. 6)? Qui est celle-cy, disent-ils, qui chemine comme l'aurore à son lever, belle comme la lune, choysie comme le soleil, terrible comme un bataillon de soldats bien rangez? Ceste fille n'est pas encore glorifiée, mais la gloire luy est promise; elle l'attend, non en esperance comme les autres, mais en asseurance : et ainsi ces esprits celestes, tous surprins d'admiration, vont poursuivant à raconter ses louanges. Et cependant ceste saincte Vierge est dans son berceau prattiquant toutes les vertus, mais d'une façon tres-admirable, celle du renoncement du monde. Considerez-la, je vous prie, parmy ces applaudissemens, loüanges et exaltations angeliques; et voyez combien, nonobstant tout cela, elle se tient humble et rabaissée, ne voulant paroistre qu'un petit enfant comme les autres, quoy qu'elle eust l'usage parfaict de la rayson dés l'instant mesme de sa conception.

O! quant à nous autres, chetives et miserables creatures, nous sommes conceus dans le ventre de nos meres, et naissons au monde en la plus grande misere qu'on se puisse imaginer; car non-seulement en nostre naissance, mais encore pendant nostre enfance, nous sommes comme des bestes privées de rayson, de discours et de jugement : mais il n'en a pas esté ainsi de nostre glorieuse Maistresse. Aristote, parlant des abeilles, dit qu'elles naissent comme de petits vers, apres quoy les aisles commençant à leur croistre, on les appelle nymphes, puis enfin par l'accroissement parfaict de leurs aisles, elles deviennent abeilles, et alors elles vont volant sur les fleurs pour en tirer le miel; mais leur roy ne naist pas de la sorte, ains il naist en sa perfection avec la couronne sur la teste pour marque de sa royauté. De mesme nous autres miserables pecheurs naissons tous comme de petits vers, c'est-à-dire, impuissans, foibles et privez de rayson; mais la Saincte Vierge, comme nostre Reyne, est née comblée et couronnée de toutes sortes de graces, et avec l'usage parfaict de la rayson : c'est pour-

quoy, dés sa saincte nativité, elle prattique toutes les vertus en un tres-haut degré de perfection.

Je treuve trois sortes d'enfans qui ont eu l'usage de la rayson avant leur naissance, mais differemment. Le premier est S. Jean-Baptiste qui fut sanctifié dans le ventre de sa mere, où il cogneut Nostre Seigneur, tressaillit de joye à sa venuë, l'adora et l'ayma; et cest usage de rayson ne luy fut point osté, car Dieu fait ses dons absolument, et sans aucune revocation, et quand il donne sa grace à une ame, il la luy donne pour tousjours, et ne la luy oste jamais si elle ne la veut perdre elle-mesme : ainsi en est-il de ses autres dons, qui ne nous sont jamais ostez si ce n'est par nos demerites. S. Jean eut donc tousjours l'usage de rayson depuis qu'il fut sanctifié. Le deuxiesme enfant fut Nostre Sauveur et souverain Maistre; ô certes, il est vray qu'il eut l'usage de la rayson dés l'instant de sa conception, d'une maniere tres-excellente, d'autant que sa tres-saincte ame jouyssoit de la claire vision de la divinité, avec laquelle elle fut unie dés le moment de sa creation. Le troisiesme enfant fut la sacrée Vierge, qui tient le milieu des deux : elle n'eut pas l'usage de la rayson comme Nostre Seigneur, qui l'eut d'une maniere souverainement parfaicte, à cause de l'unyon de son ame avec la divinité; neantmoins elle l'eut en une façon beaucoup plus excellente que S. Jean, parce qu'elle estoit choysie pour une dignité plus grande que n'estoit celle de ce glorieux sainct, qui devoit naistre seulement pour estre precurseur du Fils de Dieu, mais la sacrée Vierge devoit estre sa Mere, qui est une dignité si excellente, qu'elle surpasse infiniment tout ce qui s'en pourroit dire ou penser : et il n'y a jamais eu ange, cherubin, ny seraphin, à qui le Fils de Dieu ayt dit : Vous estes ma mere, cela n'estant deu qu'à ceste seule Vierge qui l'a porté neuf mois dans son ventre sacré. Et cependant qui ne s'estonnera de la voir dans ce berceau, si comblée de graces, ayant l'usage parfaict de la rayson, estant capable de cognoissance et d'amour, discourant et adherant à Dieu; et en ceste adhesion vouloir estre tenuë et traittée comme un petit enfant, se rendant en toutes choses semblable aux autres, avec un tel deguisement que toutes les graces qui residoient en elle n'estoient point cogneuës?

Certes, les enfans sont aggreables en leur innocence, car ils n'affectionnent rien, ils ne sont attachez à rien, ils ne sçavent ce que c'est de ces poincts d'honneur et de reputation, ny des vituperes[1] et mespris; ils font autant d'estat du verre que du crystal, du cuivre que de l'or, d'un faux rubis que d'un fin; ils quittent volontiers des choses precieuses pour une pomme : tout cela est aymable aux enfans, mais il n'est pas admirable, d'autant qu'ils n'ont pas encore l'usage de la rayson pour pouvoir faire autrement. Mais la Saincte Vierge, qui paroissoit petit enfant, avoir neantmoins l'usage de la rayson et du discours aussi parfaictement que quand elle mourut, et nonobstant cela, ne pas laisser de faire tout ce que les enfans font, ô Dieu! c'est une chose qui est non-seulement aymable, ains encore tres-admirable, et qui nous fait bien voir comme elle avoit

[1] Blâmes.

desjà parfaictement renoncé à tout ce qui estoit de la gloire, du faste et appareil du monde.

Le second renoncement qu'il nous faut apprendre de ceste Saincte Vierge est celuy de la chair. Or il n'y a point de doubte que ce renoncement ne soit plus difficile que le premier, aussi est-il d'un degré plus haut. Plusieurs quittent le monde et en retirent leurs affections, lesquels ont bien de la peyne de se deffaire de la chair; et pour ce, le grand Apostre nous advertit de nous donner garde de cest ennemy, qui ne nous quitte jamais qu'à la mort. Gardez, dit-il, qu'il ne vous seduise. Qui est cest ennemy duquel l'Apostre parle, sinon la chair que nous portons tousjours avec nous? soit que nous buvions, que nous mangions, ou dormions, tousjours elle nous accompaigne et tasche de nous tromper : il est certain qu'elle est la plus deloyale et perfide ennemye que nous nous puissions imaginer, et le continuel renoncement qu'il en faut faire est bien difficile. C'est pourquoy il faut, mes cheres sœurs, avoir bon courage pour entreprendre ce combat; et pour nous y animer, il faut jetter les yeux sur nostre souverain Maistre, et sur nostre glorieuse Maistresse la sacrée Vierge.

Mais quant à Nostre Seigneur, ô combien a-t-il fait excellemment ceste abnegation de la chair! certes, toute sa tres-saincte vie n'a esté qu'une continuelle mortification; et quoy que sa chair tres-sacrée n'eust aucune rebellion, et fust entierement sousmise à l'esprit, si est-ce qu'il n'a pas laissé de la mortifier pour nous donner exemple, et nous enseigner comme nous devons traitter la nostre qui repugne tant à l'esprit, nous donnant pour leçon que nous ne transformions point nostre esprit en la chair, pour puis apres mener une vie brutale et non humaine, mais plutost que nous transformions nostre chair en esprit, pour mener une vie toute spirituelle et divine. C'est à quoy l'on arrive par le moyen de l'abnegation et mortification. Donc, si Nostre Seigneur a traitté si rudement sa chair tres-saincte, qui n'avoit aucune mauvaise inclination, que ne devons-nous faire nous autres, qui en avons une si traistresse et maligne? Refuserons-nous de la mortifier pour l'assujettir à l'esprit, voyant ce qu'a fait nostre souverain Seigneur et Maistre? Serons-nous des soldats lasches et sans courage?

O combien la sacrée Vierge a-t-elle fait parfaictement ce renoncement de la chair dès sa saincte nativité, dans son berceau et pendant son enfance! Il est vray que les enfans, en leur bas aage, font mille actes de renoncement; car on leur en fait faire à tous rencontres, et le grand soin que l'on a d'eux fait que l'on ne suit quasi jamais leurs affections et inclinations : voyez, je vous prie, ces pauvres petits enfans, ils veulent estendre leurs petits bras, et l'on les leur replie; ils veulent manyer leurs petits pieds, et l'on leur lie avec des bandelettes; ils veulent voir le jour, et on les couvre afin qu'ils ne le voyent pas; ils veulent veiller, et l'on veut qu'ils dorment. En somme, on les contrarie en toutes choses; et neantmoins les enfans ne sont point louables de souffrir ces mortifications, d'autant qu'ils ne peuvent faire autrement, n'ayant pas l'usage de la rayson pour se pouvoir gouverner eux-mesmes : mais la sacrée Vierge, qui l'avoit d'une maniere tres-parfaicte, a mer-

veilleusement bien prattiqué le renoncement de la chair en souffrant toutes ces contradictions et mortifications volontairement.

Or c'est en quoy, mes cheres filles, vous la devez imiter, et c'est ce qui se prattique en la religion, en laquelle on vient pour crucifier sa chair et tous ses sens, ainsi que l'on vous enseigne quand vous y entrez; et le voyle que l'on vous met sur la teste vous signifie que vous estes mortes au monde et à ses vanitez, et que vous devez desormais porter la vuë basse, et regarder la terre, de laquelle vous estes sorties, pour marcher tousjours en esprit d'humilité. En quoy que les religieuses pretendent au ciel, comme au lieu où est l'unique object de leur amour, si est-ce qu'on ne leur ordonne point de lever les yeux pour le regarder, mais ouy bien la terre, en laquelles elles ne veulent point s'arrester, faysant en cela comme les nochers et pilotes, lesquels, pour bien conduire leur navire, ne regardent point le lieu où ils veulent aborder, ains luy tournent le dos; et, conduisant ainsi leurs barques, ils arrivent enfin à bon port. De mesme vous arrivera-t-il, mes cheres filles, en regardant la terre pour vous humilier et confondre, car ainsi faysant, vous arriverez enfin au ciel, qui est le port asseuré où vous aspirez: mais pour y parvenir, il faut encore sçavoir que vous ne devez point avoir d'aureilles, que pour entendre ces parolles du psalmiste, que Dieu dit à vos ames : *Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam* (Psal. 44); Escoute, ma fille, vois, et me preste l'aureille : *Obliviscere domum patris tui;* Oublie ton peuple et la mayson de ton pere. Et qu'est-ce que signifie le silence qui se garde en religion, sinon que vous ne devez plus aussi avoir de langue que pour chanter, avec Moyse et Aaron, ce beau cantique de la divine Misericorde qui vous a retirées, comme des Israëlites, de la tyrannie de Pharaon, c'est-à-dire le diable, qui vous tenoit en esclavage et servitude, n'ayant pas permis que vous ayez esté englouties dans les ondes de la mer Rouge de vos iniquitez?

Quant au troisiesme renoncement qu'il faut faire, et qui est le plus important, à sçavoir de renoncer à soy-mesme, il est beaucoup plus difficile que les deux autres, desquels l'on peut plus aysement venir à bout : mais où il s'agit de se quitter et renoncer soy-mesme, c'est-à-dire, son propre esprit, son propre jugement et sa propre volonté, ouy mesme és choses qui sont bonnes, et qui nous semblent estre meilleures que celles qu'on nous ordonne, et s'assubjettir en toutes choses à la conduitte d'autruy, certes, c'est où il y a bien de la difficulté; et neantmoins c'est ce à quoy l'on doit viser en la religion, d'autant qu'en cela consiste la perfection chrestienne, de tellement mourir à soy-mesme, que l'on puisse dire avec le sainct Apostre : *Vivo ego, jam non ego, vivit verò in me Christus* (Gal. 2); Je vis, non pas moy, mais c'est Jesus-Christ qui vit en moy. Or les exercices de ce renoncement doivent estre continuels; car tant que nous vivrons nous treuverons tousjours de quoy renoncer à nous-mesmes, et cest exercice sera d'autant plus excellent que nous le ferons avec plus de ferveur. Faites-le donc courageusement, mes cheres filles, et ne vous trompez pas, car si vous vivez en la religion avec vostre esprit propre, vous y aurez souvent du trouble et des convulsions interieures, d'autant que

vous y treuverez un esprit totalement contraire au vostre, et qui l'ira tousjours contre-poinctant jusques à ce que vous vous en soyez entierement renduës quittes : et partant il faut avoir bon courage pour entreprendre tout de bon la prattique de ce renoncement ; et quoy que vous souffriez beaucoup, ne vous en estonnez pas, car il ne se peut faire autrement.

S. Paul explique merveilleusement bien la perfection et les effects de ce renoncement, quand il dit : *Vivo ego, jam non ego, vivit verò in me Christus;* Je vis, non pas moy, mais c'est Jesus-Christ qui vit en moy, comme s'il disoit : Bien que je sois homme de chair, je ne vis point pourtant selon la chair, ains selon l'esprit; et non pas selon mon esprit propre, mais selon l'esprit de Jesus-Christ qui vit et regne en moy. Or, ne pensez pas que le grand Apostre fust arrivé à ceste parfaicte abnegation et renoncement de soy-mesme, sans avoir souffert beaucoup de peynes et de convulsions en son propre esprit, ainsi qu'il tesmoigne en l'epistre aux Romains, quand il dit qu'il sentoit une loy en sa chair contraire à celle de l'esprit : *Sentio legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ* (Rom. 7). O certes ! il est vray que ceste abnegation consiste à quitter son ame et son esprit propre, pour l'assubjettir à celuy d'autruy. Les anges ne furent chassez du paradis, et ne tresbucherent en enfer, sinon pour ne s'estre pas voulu assubjettir à Dieu ; et quoy qu'ils n'eussent point d'ames, ils avoient neantmoins un esprit, et n'y ayant point voulu renoncer, pour le rendre subjet et sousmis à leur Createur, ils se perdirent miserablement. Il est donc tout certain que tout nostre bonheur consiste en la subjection, et que nostre malheur vient du contraire.

Les personnes devotes qui sont dans le siecle font bien en quelque maniere les deux premiers renoncemens dont nous avons parlé, mais pour celuy du jugement, et du propre esprit, il se fait seulement en la religion : car, bien que les seculiers renoncent au monde et à la chair, neantmoins ils se servent tousjours de leur liberté, specialement au choix des exercices spirituels; mais en la religion l'on renonce à toutes choses sans reserve quelconque, quittant entierement sa liberté pour suivre le train de la communauté.

O que la tres-Saincte Vierge fit excellemment bien ce dernier renoncement en sa nativité, ne se servant point de sa liberté, quoy qu'elle eust l'usage de rayson ! Regardez tout le cours de sa vie, et vous ne verrez autre chose qu'une continuelle subjection : elle va au temple, mais ce sont ses parens qui l'y meinent, l'ayant ainsi promis à Dieu : quelques années apres, on la marye; elle s'y sousmet nonobstant qu'elle eut fait vœu de virginité : voyez sa sortie de Nazareth pour aller en Bethleem, sa fuytte en Egypte et son retour en Nazareth ; en somme vous verrez, en toutes ses allées et venues, ceste Vierge en une subjection et souplesse admirable, qui arrive enfin jusque-là, que de voir mourir son Fils et son Dieu sur le bois de la croix, se sousmettant à ce qui estoit du divin vouloir, adherant parfaictement à la volonté du Pere eternel, non par force, mais de son pleyn gré, appreuvant et consentant à la mort de ce divin Fils, baysant cent fois, par un humble acquiesce-

ment, la croix sur laquelle il mouroit, l'embrassant et adorant, demeurant ferme et debout au pied de ceste croix, en laquelle elle voyoit mourir devant ses yeux son Fils bien-aymé. O Dieu! quelle abnegation fit alors ceste Saincte Vierge! il est vray que le cœur tendrement amoureux de ceste dolente Mere fut transpercé de tres-grandes douleurs. Helas! qui pourroit exprimer les peynes et convulsions qui se passerent alors dans son cœur sacré? mais neantmoins, sçachant que c'estoit la volonté du Pere eternel que son Fils mourust ainsi, et qu'elle le vist mourir, cela fut suffisant pour la faire tenir ferme au pied de la croix, comme appreuvant et aggreant sa mort.

S. Augustin, parlant de la verge d'Aaron, dit qu'elle ressembloit à l'amandier, et son fruict à l'amande, dont il tire une comparayson qu'il applique à Nostre Seigneur, qui vient fort à mon propos, pour vous monstrer comme nostre divin Maistre et Sauveur a fait excellemment ceste abnegation de soy-mesme sur la croix. Il dit donc que l'amande a en elle trois choses remarquables : La premiere est qu'elle a une escorce couverte de bourre, de laquelle on ne tient compte; la seconde, c'est le noyau ou le bois qui environne l'amande; et la troisiesme, c'est l'amande. Or, pour tirer l'amande et le noyau de ceste escorce, on la presse et on la brise, ce qui nous represente tres-bien la sacrée humanité de Nostre Seigneur, laquelle a esté tellement brisée, pressée et meurtrie de coups en sa saincte Passion, et encore tellement mesprisée, qu'il a dit qu'il n'estoit pas un homme, ains un ver qu'on foule aux pieds : *Ego sum vermis, et non homo* (Psal. 21). L'amande qui est dans le noyau, de laquelle on tire de l'huyle propre pour esclairer, nous represente la divinité; et le noyau, qui est de bois, nous represente la croix sur laquelle Nostre Seigneur a esté attaché, et où son humanité, representée par l'escorce de l'amande, a esté tellement brisée et pressée par les tourmens qu'il a soufferts, que la divinité a jetté abondamment l'huyle de sa misericorde, qui a donné tant de clarté, et respandu tant de lumiere sur toute la terre, que le monde a esté deslivré des tenebres de son ignorance.

Ha! c'est sur ceste croix que nostre cher Sauveur et souverain Maistre a fait tres-excellemment le parfaict renoncement de luy-mesme, en mourant sur icelle avec tant de souffrances, d'abjections et de mespris, qu'il est impossible de se les representer. Et c'est à ceste croix que tous les Saincts se sont attachez, et qu'ils ont prinse pour subjet plus ordinaire de leurs meditations. Certes, les vrays religieux doivent tousjours avoir la croix et le crucifix devant leurs yeux, pour apprendre de luy à se bien quitter et renoncer eux-mesmes : et bien que la bonté de Nostre Seigneur soit si grande que de faire quelquesfois gouster la douceur de sa divinité aux ames qui le servent, par les graces et faveurs qu'il leur communique, si est-ce neantmoins que nous ne nous devons jamais oublier des amertumes, mespris et douleurs qu'il a soufferts pour nous en son humanité. J'ay plusieurs fois dit, et ne me lasseray jamais de le dire, que la religion est un mot de Calvaire, où il se faut continuellement crucifier avec Nostre Seigneur en ceste vie, pour regner eternellement avec luy en l'autre.

Enfin pour conclurre ce discours, je vous diray encore ce mot du glorieux S. Nicolas de Tolentin, lequel apres avoir parfaictement renoncé au monde, à la chair et à soy-mesme, et s'estre crucifié avec Nostre Seigneur, par une entiere mortification de tous ses sens, tout transformé en ses douleurs, sentant approcher l'heure de sa mort, il se fit apporter le bois sacré de la croix, et le voyant, il s'escria comme un autre S. André, en l'apostrophant : *O bona Crux diu desiderata !* O bonne croix tant desirée ! je vous salue, ô croix unique et precieuse, sur laquelle estant appuyé, comme sur un baston tres-asseuré, je passeray sans crainte et à pied sec la mer orageuse de ce monde, et parviendray au port de l'eternelle felicité !

O certes ! il est vray, mes cheres filles, qu'il n'y a point de meilleur moyen pour asseurer nostre salut que de nous crucifier avec Nostre Seigneur, en renonçant au monde, à la chair et à nous-mesmes, suivant l'exemple que nostre glorieuse Maistresse nous a donné en sa saincte nativité. Faites-le donc fidellement, et Dieu vous comblera de graces en ce monde, et vous couronnera de sa gloire en l'autre. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

FRAGMENT D'UN SERMON POUR LA FESTE DE L'EXALTATION DE LA SAINCTE CROIX.

Dieu m'a donné un extraordinaire desir de planter en tous les cœurs des enfans de la saincte Eglise la reverence et l'amour de la saincte croix de Nostre Seigneur Jesus-Christ : j'ay plusieurs fois consideré qu'apres que le grand Judas Machabée eut reédifié le temple de l'ancienne Synagogue, la nation hebraïque sentit tant de consolation, que tous les peuples tombant en face, loüerent et benirent Dieu qui les avoit ainsi favorisez. Dans ceste pensée je dy : O mon Dieu, quelle consolation et jubilation de cœur doivent avoir les chrestiens, considerant l'exaltation de la saincte croix, laquelle ayant esté terrassée et abattue par les infidelles, fut relevée et redressée par ce genereux capitaine Heraclius. Certes, nostre joye doit estre d'autant plus grande, qu'en cest ancien temple il n'y fut jamais offert que des veaux, des boucs, des agneaux, etc. Mais sur la croix, et en la croix, le Fils eternel de Dieu s'est offert et immolé pour nous.

L'ancien temple ne fut jamais teinct d'autre sang que des bestes, mais ceste saincte croix a esté teincte du sang de l'autheur et consommateur de tous les sacrifices : ceste croix surpasse d'autant plus la magnificence de l'ancien temple, que le sacrifice de la saincte croix surpasse tous les autres, et il n'y a point de bons chrestiens qui ne doivent aymer plus tendrement la pauvreté, l'abjection et les douleurs de la croix de Jesus-Christ, que les anciens Juifs n'aimoient les richesses, la magnificence et les delices de leur temple.

Cest ancien temple fut edifié trois fois : la premiere sous Salomon, la seconde sous Darius, et la troisiesme sous Machabée : et ainsi la tres-saincte croix a esté exaltée trois fois : la premiere sous Nostre Seigneur Jesus-Christ, la seconde sous Constantin par la devote saincte Helene, et la troisiesme sous Heraclius. Les bons Juifs ont toujours essayé de rebastir leur temple quand les ennemys l'ont abattu, ou qu'ils y ont fait des bresches; de mesme, les bons Chrestiens doivent d'autant plus travailler à exalter la tres-saincte croix, que ses ennemys s'efforcent d'en abattre l'honneur et la devotion.

Sainct Paul, cest incomparable maistre et docteur de l'Eglise naissante, avoit prins Jesus-Christ en la croix pour les delices de ses amours, pour le theme de ses sermons, pour le but de toutes ses gloires, pour le terme de toutes ses pretentions en ce monde, et pour l'appuy de toutes ses esperances en l'eternité. J'ay estimé, dit-il, ne rien sçavoir que mon Jesus crucifié; il ne m'arrivera point que je me glorifie en quelque autre chose qu'en la croix de mon Jesus; et ne croyez pas, mes chers Galates, que j'aye d'autre vie que celle de la croix; car je vous asseure que je voy et sens tellement par tout la croix de mon Sauveur, que par sa grace je suis tout à fait crucifié au monde, et le monde m'est entierement crucifié. Bien-heureuse est l'ame qui void ainsi partout Jesus-Christ crucifié.

Je conseille volontiers à mes devots et devotes, pour se rafraischir plus souvent la memoire de la tres-saincte croix, qu'ils en portent tousjours une, ou à leur col, ou à leurs chapelets, et qu'ils ne soyent jamais sans avoir une croix sur eux pour la voir et bayser souvent; car le bayser est un signe d'amitié : c'est pourquoy Jesus-Christ, le parfaict amant de nos ames, baysoit ses apostres quand ils revenoient à luy. Et sainct Paul enseignoit à ses disciples : Saluez-vous l'un l'autre de ma part, en vous donnant le sainct bayser.

Quiconque bayse, sans feinte et sans hypocrisie, mais avec une vertueuse intention, son frere chrestien, tesmoigne en verité qu'il l'ayme. Or, pour preuve de nostre foy, il ne se faut pas contenter de bayser la croix, mais il faut aymer la croix; car la bayser sans l'aymer, c'est augmenter le crime de nostre infidellité, et attirer sur nous les punitions de ce peuple duquel Jesus-Christ disoit : Ces gens icy m'honnorent des levres, ils me donnent des baysers hypocrites et des feintes loüanges; mais leur cœur est fort esloigné de moy, et par consequent leurs œuvres sont fort esloignées de mes intentions. D'où le chrestien doit inferer que ce n'est pas assez d'honnorer la croix, s'il ne l'ayme; de la bayser, s'il ne l'embrasse par une cordiale et ferme resolution, non-seulement d'aymer le crucifix, mais encore la crucifixion de cœur.

Quelques contemplatifs ont medité que Jesus-Christ, dans la boutique de sainct Joseph, et dans les trente ans de son adorable vie cachée, s'occupoit quelquesfois à faire des croix pour toutes sortes de personnes; et j'ose de sa part en presenter à tous. A messeigneurs les prelats, je presente la croix de la sollicitude et des travaux qu'il faut qu'un bon pasteur souffre pour garder, augmenter,

nourrir, perfectionner et corriger ses brebis : ceste croix de pasteur est la premiere que Jesus a portée; je le prouverois facilement par sa cresche, par ses courses, par ses lassitudes et sueurs proche du puits de la Samaritaine, et par son charitable soing pour ceux mesmes qui le tourmentoient.

Aux religieuses et autres gens d'Eglise, je presente la croix de la sollitude, du celibat et de l'abnegation du monde; croix saincte, qui a vrayement touché celle de Nostre Seigneur; croix precieuse portée par la Vierge des vierges, Nostre-Dame, qui apres son adorable Fils a esté la plus saincte, la plus innocente et la plus entierement crucifiée de toutes les ames amantes de la tres-saincte croix.

A messieurs de la noblesse, je donne la croix de la modestie, le bon usage du tems par des occupations d'esprit bonnes et sainctes, autant relevées par dessus les œuvres manuelles des roturiers, que leur condition leur donne de preeminence, et leur naissance d'avantage sur les autres; et pour troisiesme branche de ceste croix, qu'ils ayent l'amour du vray honneur, qui est la seule vertu de pieté et crainte de Dieu, et la fuytte de ce phantosme d'honneur imaginaire qui les poursuit, et qui s'estant emparé d'eux, les jette dans la vanité, dans l'estime de soy-mesme, et de là dans les duels, et des duels dans la damnation eternelle.

A messieurs de la justice, je presente la croix de la doctrine de l'equité et de la sincere verité, croix vrayement digne des ministres et officiers du Dieu juste et vivant, qui fait marcher la justice et le jugement devant sa face, et juge toute la terre en equité et verité, comme parle David; croix desirable qui crucifie les respects humains, la crainte des hommes et l'amour du propre interest, fait fleurir dans une province la paix et le repos des familles.

A ceux du tiers-estat, j'offre la croix de l'humilité, du travail et labeur de leurs mains, croix que Dieu a attachée à leur naissance, mais sanctifiée par l'usage que Jesus-Christ a fait du mestier de charpenterie; et il fait dire de soy-mesme par son prophete : Je suis dans le labeur et dans le travail dés ma jeunesse. Ceste croix du travail est tres-salutaire pour ayder les hommes au salut eternel, parce que, l'oysiveté estant la mere des vices, une necessaire et bonne occupation deslivre l'ame de mille fantaysies, qui sont la source des pechez, et la tient dans une aymable innocence et bonne foy.

Aux jeunes gens, je destine la croix de l'obeyssance, de la chasteté et de la retenuë en leurs deportemens; croix salutaire, qui crucifie les fougues d'un jeune sang qui commence à bouillir, et d'un courage qui n'a pas encore la prudence pour guide; qui rendra enfin nos jeunes gens capables de porter le tres-suave joug de Nostre Seigneur, en quelque condition que son inspiration les appelle.

Aux vieillards, je presente la croix de la patience, de la douceur et du sage conseil; croix qui requiert un cœur armé de courage; car ils ne treuveront dans cest aage avancé et refroidy que labeur et douleur sur la terre : c'est le dire de David.

Il y a si grand nombre de croix pour les personnes maryées et

chargées de famille, qu'il n'est pas besoin de leur en destiner de particulieres; neantmoins, celle que je leur presente plus volontiers, c'est le support mutuel, l'amitié fidelle et non interrompue par des amours etrangers, et le soin de l'eslevation des enfans; en donnant bon exemple à toute la famille, ne se pas rendre criminel des crimes d'autruy.

Les veufves ne manquent non plus de croix : si elles sont vrayes veufves, leur cœur, leur amour et leur playsir doivent estre attachez à la croix de Jesus-Christ par l'abnegation des passe-tems du monde, et par la meditation de la mort, puisque leur chere moitié est desja pourrissante au tombeau.

Le glorieux sainct Anthoine vid un jour toute la terre couverte de pieges et de filets; il me semble que de mes yeux interieurs, je la vois toute parsemée de croix : heureux ceux qui ne fuyent point la croix! Judas, ce perfide disciple, mena son infernale troupe pour prendre Jesus, et le faire clouer à la croix; mais quant à luy, le mal-heureux, il refusa entierement la croix, ne voulant pas seulement celle de la saincte contrition et penitence que Jesus-Christ luy offroit. Ceux qui refusent de prendre humblement et porter vertueusement les croix que Dieu leur presente en ceste vie, auront en l'autre le partage de Judas.

Le grand roy Salomon dit, que tout ce qui se passe sous le soleil est vanité et affliction d'esprit. Cela presupposé, il n'y a point d'homme sous le soleil qui puisse esviter la croix et la souffrance : mais les impies, les ames mal faites, sont, contre leur gré et en depit qu'elles en ayent, attachées à la croix et aux tribulations; et par leur impatience elles se rendent leurs croix fatales : elles ont des sentimens d'estime d'elles-mesmes, approchant ceux du mauvais larron; elles unissent par ce moyen leur croix à celle de ce meschant; et aussi infailliblement leurs salaires seront esgaux. Helas! le bon larron fit d'une mauvaise croix, une croix de Jesus-Christ : certes, les travaux, les injures, les tribulations que nous recevons, sont des croix de vray larron, et nous les avons bien meritées; et nous devons humblement dire comme ce bon larron : Nous recevons dans nos souffrances ce que nous avons merité par nos offenses; et par ceste humilité, nous rendons nostre croix de larron, une croix de vray chrestien. Unissons donc, comme le bon larron, nostre croix de pecheurs à la croix de celuy qui nous a sauvez par sa croix; et par ceste amoureuse et devote unyon de nos souffrances aux souffrances et croix de Jesus-Christ, nous entrerons comme des bons larrons, dans son amitié, et à sa suite dans son paradis.

Regardant donc la saincte croix de Jesus avec un cœur plein d'amour et de reverence, je feray ces eternelles et inviolables resolutions :

O mon Jesus, le bien-aymé de mon ame! permettez-moi que, comme un boucquet de myrrhe, je vous serre sur mon sein, et que je bayse le pied de ceste saincte croix, teincte de vostre precieux sang, et que je vous dye que ma bouche, qui est si heureuse que de bayser vostre saincte croix, s'abstiendra desormais de medisance, de murmure et de lasciveté; mes yeux qui voyent, ô Jesus, vos

larmes couler pour mes pechez sur la croix, ne regarderont jamais choses qui vous soient contraires : ces deux luminaires de mon corps defailleront à force de regarder en haut mon Sauveur eslevé sur la croix; je les detourneray, afin qu'ils ne voyent la vanité du monde, mais qu'ils considerent tousjours la verité de vostre saincte dilection.

Mes aureilles, qui entendent avec tant de consolation les sept parolles prononcées sur la croix, ne prendront plus de playsir aux vaines loüanges, aux faux rapports, aux discours abaissant mon prochain, aux vains propos, aux devis inutiles.

Mon entendement, qui considerera avec goust les adorables mysteres de la saincte croix, ne se ravalera jamais en des malicieuses et mauvaises imaginations.

Ma volonté, qui s'est sousmise aux loyx de la saincte croix et à l'amour de Jesus-Christ crucifié, ne hayra jamais personne, parce que son bien-aymé Jesus est mort d'amour pour tous.

Enfin, mon zele sera de planter la croix en mon cœur, en mon entendement; en mes yeux, en mes aureilles, en ma bouche, en tous mes sens interieurs et exterieurs, afin que rien n'y entre ny en sorte qui ne soit contraint de demander congé à la saincte croix. Je formeray ce sacré signe avec reverence, j'en marqueray mon cœur en mon reveil et avant mon dormir; et cherchant en la saincte croix mon support parmy les angoisses de ceste vie, j'espere d'y treuver ma joye eternelle; car ayant aymé Jesus-Christ crucifié en ce monde, je jouyray en l'autre de Jesus glorifié, auquel soit honneur et gloire aux siecles des siecles. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

SERMON DE LA DEDICACE DE L'EGLISE.

SUR L'EVANGILE DU DIX-SEPTIESME DIMANCHE D'APRES LA PENTECOSTE.

Magister, quod est mandatum magnum in lege? Ait illi Jesus : Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex tota mente tua. Hoc est maximum et primum mandatum.

Un docteur de la loy interrogea Nostre Seigneur luy disant : Maistre, quel est le plus grand commandement de la loy? A quoi il respondit : Tu aymeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toute ta pensée. Ce commandement est le plus grand et le premier. (*Matth.* 22.)

Si j'avois plus de tems, je parlerois de la dedicace pieuse qui se fait par la consecration des Eglises, pour y adorer Dieu : mais n'en ayant que fort peu à vous entretenir, je ne parleray à present que de la dedicace interieure du cœur; asseuré que je suis, que les ames pour lesquelles je presche maintenant en tireront plus d'utilité, et y prendront plus de playsir. Mais d'autant que la dedicace que nous faysons de nostre cœur à la divine Majesté se fait par l'a-

mour, je m'arresteray aux parolles de l'Evangile qui court ceste sepmaine, que j'ay prinses pour subjet de ceste exhortation, et les expliqueray mot à mot.

Un docteur de la loy venant treuver Nostre Seigneur, luy demanda quel estoit le plus grand commandement; à quoy il respondit : Tu aymeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton ame, de tout ton esprit, de toute ta pensée, de toutes tes forces, et enfin de tout ce que tu as, et de tout ce que tu es. Premierement, je considere ceste parolle : Tu aymeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, c'est-à-dire, d'un amour de dilection; car il faut considerer toutes ces parolles l'une apres l'autre, parce qu'elles meritent d'estre pesées au poids du sanctuaire, pour la grande jalousie que Nostre Seigneur a tesmoigné avoir, que nous l'aymions uniquement et souverainement, autant que nous le pouvons faire en ceste vie, ainsi que je diray tantost.

Dieu donc veut estre aymé d'un amour de dilection, c'est-à-dire d'eslection; il ne se contente pas que nous l'aymions d'un amour commun, ainsi que nous faysons les hommes, mais il veut estre aymé d'un amour choysi et esleu entre tous les autres; en sorte que tous les autres amours que nous avons pour les creatures ne soyent que des imaiges ou des ombres d'amour en comparayson de celuy qu'il veut qne nous portions à sa divine Majesté.

Hé Dieu! mes cheres sœurs, n'est-il pas bien raysonnable que cest amour divin domine, et tienne le donjon au-dessus de tous les autres amours, qu'il regne, et que tout luy soit subjet? Aymer Dieu d'un amour d'eslection, c'est le choysir entre mille, comme dit l'Espouse au Cantique des cantiques : Mon bien-aymé, dit-elle aux filles de Sion, est beau par dessus toute beauté, toutes sortes de perfections sont en luy; c'est pourquoy je l'ay esleu entre mille, c'est-à-dire, entre un nombre infiny, pour estre mon bien-aymé et mon choysi; *Dilectus meus candidus, et rubicundus, electus ex millibus* (Cant. 5).

Or, quand ce vient à nostre choix d'eslire un objet pour le principal but de nostre amour, certes nous aurions grand tort de ne le pas chercher, et choysir entre tous les objects qui sont aymables, afin d'eslire le plus excellent. Mais dites-moy de grace, se pourroit-il jamais rencontrer un object plus excellent que la Divinité, laissant à part son incomparable beauté, considerant son indicible bonté qui nous a par tant de façons tesmoigné qu'il nous ayme, et desire infiniment que nous l'aymions? Hé! qu'est-ce qui pourroit davantage esmouvoir nostre volonté à aymer, que de se voir si parfaictement aymé? mais de qui? de Dieu mesme. Certes, les effects que nous ressentons tous les jours de son amour nous en donnent des preuves plus que tres-suffisantes.

O que ce commandement d'aymer Dieu est aymable, et que nous sommes obligez à sa divine bonté de nous l'avoir donné! Il y a eu certains fols et insensez qui ont voulu dire qu'il estoit impossible d'observer ce commandement, tandis que nous serions en ceste vie mortelle; en quoy certes ils ont grandement et faussement erré en leur opinion, d'autant que Nostre Seigneur n'eust jamais donné ny fait ce commandement aux hommes, s'il ne leur eust donné quant

et quant le moyen de le pouvoir observer et accomplir. Dieu veut donc que nous l'aymions de tont nostre cœur, de tout nostre esprit, de toutes nos forces, et de toute nostre pensée, c'est-à-dire, de tout nostre pouvoir. Mais comment le pourrons-nous faire en ceste vie mortelle, puisqu'il faut que nous aymions nos peres, nos meres, nos freres, nos sœurs, et pour ceux qui sont dans le monde, que le mary ayme sa femme, et la femme son mary, ses enfans et ses amys? Comment donc (nostre amour estant ainsi partagé) pourrons-nous aymer Dieu de toutes nos forces? Cela ne se peut, dites-vous. O que vous estes abusez! et que vous monstrez bien que vous n'avez de l'esprit que pour comprendre les choses de la terre, mais non pour penetrer et cognoistre celles de Dieu telles qu'elles sont! Si Nostre Seigneur nous eust commandé de l'aymer ainsi que font les bien-heureux là haut au ciel, nous aurions sans doubte quelque rayson de dire que nous ne le pouvons pas aymer de la sorte, d'autant que ces esprits bien-heureux l'ayment d'un amour ferme, stable et constant, sans interruption quelconque, le benissant perpetuellement; et par ainsi ils sont en un continuel exercice de leur amour; ce que nous autres mortels ne pouvons pas faire çà bas en terre: car il faut que nous dormions, et pendant ce tems-là nostre amour cesse son exercice.

Il n'y a jamais eu que Nostre-Dame qui ayt eu ce privilege de pouvoir aymer Dieu en ceste vie sans interruption quelconque; car mesme tandis qu'elle dormoit, son esprit ne laissoit pas d'agir et s'eslancer en Dieu, de maniere qu'elle pouvoit veritablement dire : *Ego dormio, et cor meum vigilat* (Cant. 5); Je dors, mais mon cœur veille. Mais quant à nous autres, combien de fois arrive-t-il que nous nous treuvons en des distractions, lesquelles nous sont inevitables? Il est vray que nous pouvons aymer Dieu d'un amour ferme et invariable, mais non pas estre en l'exercice continuel de nostre amour.

Or, pour aymer Dieu d'un amour de dilection, je veux dire d'eslection, il faut avoir la volonté bien resoluë et determinée de ne conserver et reserver aucun autre amour qui ne luy soit subjet et sousmis, demeurant prests à bannir de nos esprits, non-seulement tout ce qui luy sera contraire, ains aussi tout ce qui ne servira pas à la conservation et augmentation de ce divin amour, qui est seul digne du nom sacré de dilection. Le nom d'amour se peut bien appliquer, et est propre à toutes les affections basses, terrestres et caduques; mais pour le nom de dilection, jamais elles ne le meritent.

Mais comment, me direz-vous, pourrons-nous faire pour bien observer ce divin commandement de l'amour de Dieu, tandis que nous serons en ceste vie, puisque vous dites que nous le pouvons accomplir selon le desir de la divine bonté? Il est vray, sans doubte, mes cheres sœurs, nous le pouvons, et pour vous faire comprendre ceste verité, je me serviray d'une similitude.

Imaginez-vous, de grace, de voir trois archers qui portent tous trois leur arc bandé et tendu, pour tirer dans les rencontres selon la necessité, et pour cela ils ont tous trois leurs carquois pleyns de flesches et de sagettes : Le premier de ces archers tient une flesche

d'une main, et son arc bandé de l'autre, prest qu'il est de pousser sa flesche sur la corde de son arc, toutesfois et quantes qu'il aura necessité de tirer. Le deuxiesme archer, parce qu'il veut tirer souvent, porte non-seulement son arc bandé, ains il porte encore la flesche tenduë dessus, afin que selon les rencontres il n'ayt à faire qu'à la decocher. Mais le troisiesme archer ne se contente pas de cela, ains il tire sans cesse la corde de son arc à soy, et lance continuellement ses sagettes dans le blanc où il vise.

Certes, ce n'est pas sans rayson que les peintres, pour representer l'amour, peignent un archer qui decoche continuellement des flesches dans le cœur des mortels, pour les blesser et navrer de ses tres-aymables sagettes. L'amour est extresmement doux et suave, quand il s'applique à un object digne d'estre choysi entre mille, comme est celuy de Nostre Seigneur, duquel nous parlons; car quant à l'amour bas et caduque, qui s'attache à la creature, au prejudice de l'amour que nous devons au Createur, tant s'en faut qu'il soit doux et suave, qu'au contraire il est grandement desaggreable, et remplit le cœur de celuy qui le possede de troubles, d'empressemens, d'inquiettudes et d'amertumes.

Or, l'amour que le vulgaire des hommes porte à Dieu, j'entends ceux qui vivent chrestiennement dans le monde, est semblable à ce premier archer, que nous nous sommes imaginé; car ils sont resolus de plutost mourir que de l'offenser mortellement, en contrevenant à ses divins commandemens : ils tiennent tousjours l'arc de ceste resolution bandé, prests qu'ils sont de decocher la flesche de leur fidelité, en toutes les rencontres où il sera besoin de faire paroistre que l'amour qu'ils portent à sa divine Majesté est le supresme entre tous les autres amours, faysant tousjours ceder l'amour de la creature à celuy du Createur; ouy mesme à celuy qu'ils portent à leur pere, mere, femme, enfans, ou amys. Heureux qu'ils sont, certes, de conserver ceste fidellité à Dieu; car ainsy faysant ils l'aymeront suffisamment pour ne point entrer en sa disgrâce, et obtenir la vie eternelle.

Mais il y a des ames plus nobles et genereuses, qui sçachant que la suffisance [1] ne suffit pas en ce qui est de l'amour de Dieu, passent plus oultre, et sont semblables à ce second archer, que nous nous sommes representé, lequel non-seulement tient son arc bandé et son carquois pleyn de flesches, toutes prestes pour tirer, mais il tire aussi fort souvent, mettant le moins de distance qu'il peut entre chaque traict; il n'attend pas la necessité, ains il tire à toutes les apparences de necessité. Ces ames donc que je dy estre semblables à ce second archer, sont celles lesquelles se retirent du commun du peuple, pour meiner une vie plus parfaicte, soit qu'elles se sequestrent tout à fait du monde, comme font les religieux, ou non: ne se contentant pas de vivre seulement selon l'observance des commandemens de Dieu, ains passant plus oultre, elles embrassent encore la prattique des conseils, afin de tirer des sagettes et des traicts dans le cœur de la divine Majesté, le plus souvent qu'elles pourront, par des eslancemens fervens et affectionnez de leur es-

[1] Le suffisant.

prit; et par ainsi elles navrent et blessent le cœur de ce roy des cœurs, ainsi qui luy-mesme l'asseure, quand il dit à son Espouse au Cantique des cantiques : *Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa, vulnerasti cor meum, in uno oculorum tuorum, et in uno crine colli tui* (Cant. 4); Ma bien-aymée, ma belle, et ma colombe, tu m'as ravy le cœur, tu m'as blessé et navré par l'un de tes yeux, et par l'un de tes cheveux qui pend dessus ton col, c'est-à-dire, par l'une des pensées qui sortent de ton cœur. *Averte oculos tuos à me, quia ipsi me evolare fecerunt* (Cant. 6); Detourne tes yeux de dessus moy, luy dit-il ailleurs, car tes regards m'ont fait en aller. Or pensez-vous que ces parolles qu'il dit à son espouse soient pour luy deffendre de tirer ses sagettes? ô non, sans doubte; mais c'est plutost pour la blesser reciproquement, car vous m'advouerez que c'est bien la blesser amoureusement, mais d'une blessure neantmoins bien douloureuse, que de luy dire qu'elle detourne ses yeux de dessus luy; car vous sçavez que l'on veut tousjours voir ce que l'on ayme.

Ceste seconde façon d'aymer Dieu est celle que nous pouvons exercer en ceste vie, et à laquelle nous devons tous pretendre; car quant à la troisiesme, qui est representée par cest archer qui tire sans cesse, elle n'appartient qu'aux saincts, qui jouyssent de la claire vision de la Divinité dans le paradis. O qu'ils sont heureux, de blesser continuellement le cœur de Dieu des tres-aymables sagettes de leur amour! amour qui sera eternel, et qui ne pourra jamais avoir d'interruption en son exercice sacré; car à mesure qu'ils decochent les traicts de leurs affections vers Dieu, sa divine Majesté remplit leur carquois de ses divines flesches, de sorte qu'ils seront eternellement inespuisables.

Vous entendez donc bien maintenant comme l'on peut prattiquer en ceste vie mortelle le commandement de l'amour divin. Il est vray, me direz-vous, mais est-ce assez aymer Dieu que de se contenter de l'aymer, ainsi que font ceux qui observent ses commandemens? O sans doubte, qui se contenteroit de cela, sans desirer de l'aymer davantage, je veux dire, sans avoir la pretention d'accroistre l'amour qu'il doit porter à sa divine bonté, il ne l'aymeroit pas suffisamment: car n'avons-nous pas dit que la suffisance, en ce qui est de l'amour de Dieu, n'est pas suffisante. Ce n'est pas en effect icy comme aux autres desirs que l'on a d'acquerir des honneurs et des richesses : parce qu'en ces choses, celuy à qui la suffisance ne suffit pas, et qui ne dit pas : C'est assez, je suis content des honneurs et des richesses que je possede, monstre bien son ambition, et que rien ne sçauroit contenter ny assouvir la soif insatiable qu'il a de ces choses. Mais quant à l'amour de Dieu, il ne faut jamais dire : C'est assez d'amour, j'en ay suffisamment, j'en suis content; car celuy qui diroit cela n'en auroit pas suffisamment.

La Divinité ne peut estre aymée suffisamment que d'elle-mesme : c'est pourquoy nostre soif de l'aymer ne pourra jamais estre assouvie. Nous devons donc estre tousjours haletans et souspirans apres l'augmentation de cest amour sacré, demandant à Nostre Seigneur qu'il luy playse nous donner un amour correspondant, autant qu'il se pourra, à celuy qu'il nous porte.

Mais considerons un peu, je vous prie, quel est cest amour que Dieu nous porte, et duquel nous avons esté, et sommes si cherement aymez de luy. Et remarquez combien Nostre Seigneur a de grace à nous exprimer en l'Escriture saincte l'ardeur de sa passion amoureuse, en parolles, en affections et en œuvres. En parolles, certes, cela est tres-clair et manifeste : car jamais il ne s'estendit tant à parler sur aucun subjet, que sur celuy de son amour envers nous, et sur le grand desir qu'il a que nous l'aymions, ainsi que nous pouvons voir en plusieurs lieux de l'Evangile. En affection; voyez combien il est jaloux de nostre amour. Tu aymeras le Seigneur ton Dieu, nous dit-il, de tout ton cœur, de toute ton ame, de toute ta pensée, de toutes tes forces, de tout ton esprit, et de tout ce que tu es, c'est-à-dire, de tout ton pouvoir : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex omnibus viribus tuis, et ex omni mente tua* (Deut. 6).

Ne nous monstre-t-il pas aussi merveilleusement bien la grandeur de son amour par ses œuvres, specialement au tres-sainct sacrement de l'Eucharistie, en se donnant à nous? Considerez, je vous prie, l'excez de son amour en ce divin sacrement : certes, il semble qu'il ne sera jamais content d'inviter les hommes à le recevoir. Voyez comme il inculque d'une façon admirable le bien qu'il a preparé pour ceux qui le recevront dignement : Je suis, dit-il, le pain vivant qui est descendu du ciel : quiconque me mange, il ne mourra point eternellement; *Ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi : si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum* (Joan. 6). Qui voudra boire mon sang, et manger ma chair, il aura la vie eternelle; *Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam*. Et pour nous monstrer la grandeur de l'amour par lequel il se donnoit à nous en ce tres-sainct sacrement : J'ay desiré, dit-il à ses Apostres, d'un grand desir, de faire ceste pasque avec vous : *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum* (Luc. 22). Puis parlant de sa mort : Nul n'ayme, dit-il, d'un plus grand amour, que celuy qui met son ame, c'est-à-dire sa propre vie, pour la chose qu'il ayme : *Majorem hac dilectionem nemo habet, quam ut animam suam ponat quis pro amicis suis* (Joan. 15). Et en cent et cent autres façons, il nous a exprimé l'ardeur incomparable de son amour envers nous, durant tout le cours de sa tres-saincte vie, et principalement en sa mort et passion.

Ne vous semble-t-il donc pas, mes cheres ames, que nous avons une tres-grande obligation à contre-changer, en tant qu'il nous sera possible, cest amour sacré et incomparable, duquel nous avons esté et sommes si cherement aymez de Nostre Seigneur? C'est sans doubte que nous le devons; au moins devons-nous avoir affection de le faire le plus parfaictement que nous pourrons, afin d'accomplir ce qu'il nous ordonne, de l'aymer de tout nostre cœur.

Mais aymer Dieu de tout nostre cœur, qu'est-ce, sinon l'aymer de tout nostre amour, et d'un amour ardent? Et pour cela il faut fort peu aymer toutes les autres choses, et n'y point attacher nos affections, afin de les reserver toutes pour Dieu.

L'aymer de toute nostre ame, c'est occuper toutes nos puissances

interieures en l'exercice de son divin amour; l'aymer de tout nostre esprit, c'est l'aymer d'un amour pur et simple.

Aymer Dieu de toute nostre pensée, c'est tenir nostre entendement occupé à penser à luy le plus souvent qu'il nous sera possible.

L'aymer de toutes nos forces, c'est l'aymer d'un amour ardent, ferme, constant et genereux, qui ne se laisse jamais abattre dans les peynes et contradictions, ains tousjours perseverant.

L'aymer de tout ce que nous sommes, c'est luy donner et abandonner entierement nostre estre, pour estre totalement sousmis à l'obeyssance de son divin amour.

L'aymer d'un amour de dilection, c'est le preferer à toutes choses, afin de pouvoir dire avec l'Espouse : Mon Bien-aymé est à moy, et moy à luy : *Dilectus meus mihi, et ego illi* (Cant. 2).

Vous serez peut-estre bien ayses de pouvoir cognoistre si vous aymez Dieu, ainsi que nous venons de dire qu'il le faut aymer : or, les marques infaillibles pour cognoistre si nous ayons cest amour sont specialement trois :

La premiere marque est de regarder si vous vous playsez fort en la presence de Dieu; car vous sçavez que l'amour recherche tousjours la presence de la personne aymée. L'amour (ainsi que dit le grand S. Denis, apostre de la France) tend tousjours à l'unyon, si que l'amour unit les cœurs de ceux qui s'ayment, mais d'une unyon si forte, qu'elle est presque indissoluble, quand l'amour est pur, comme est celuy de Dieu, duquel nous parlons.

L'amour est un lyen, et un lyen de perfection : *Vinculum perfectionis;* c'est-à-dire que ce lyen est si fort, qu'il ne se peut rompre ny deslyer. Donc, si vous aymez bien Dieu, vous aurez un grand soing de rechercher sa presence, afin de vous unyr tousjours plus parfaictement avec sa divine bonté, non point pour la consolation qu'il y a de jouyr de sa saincte presence, ains simplement pour satisfaire à son amour, qui le desire ainsi : vous chercherez le Dieu des consolations, et non pas les consolations de Dieu.

Or vous sçavez que les amans cherchent tousjours de parler en secret, bien que ce qu'ils ont à dire ne soit pas des secrets, ou chose qui merite d'estre tenuë pour telle. De mesme en est-il de cest amour sacré, car la fidelle amante recherche tous les moyens possibles de rencontrer son Bien-aymé tout seul, pour luy lancer dans le cœur quelques traicts de sa passion amoureuse, et luy rendre quelque petit tesmoignage de son amour, quand ce ne seroit que de luy pouvoir dire : Vous estes tout mien, et je suis tout vostre : mais elle luy dit ces parolles en secret, dans le fond de son cœur, afin qu'il n'y ayt que son Bien-aymé qui les entende.

La deuxiesme marque, pour cognoistre si vous aymez bien Dieu, est de regarder si vous n'aymez pas beaucoup d'autres choses avec luy; ainsi que j'ay dit, cela s'entend d'un amour fort et puissant : car vous sçavez que quand on ayme beaucoup de choses, specialement si on les ayme d'un amour fort et puissant, l'amour que nous avons pour Dieu en est bien moins parfaict, parce que nostre capacité d'aymer est fort petite, tandis que nous sommes en ceste vallée de miseres; et partant nous ne devons pas laisser dissiper nostre amour à plusieurs objects, ains le tenir ramassé tant qu'il

nous sera possible, pour l'employer à aymer un object tant aymable, comme est la souveraine bonté de Dieu. Il faut veritablement aymer quelque chose avec Dieu, mais d'un amour qui n'aille point de pair avec le sien, ains qui luy soit subjet, en sorte que nous soyons tousjours prests et disposez de l'abandonner quand il sera contraire à celuy de Dieu.

La troisiesme et principale marque que je vous donne, pour cognoistre si vous aymez bien Dieu, est de regarder si vous aymez bien le prochain; car nul ne peut dire en verité qu'il ayme Dieu, s'il n'ayme le prochain, ainsi que l'asseure le grand apostre S. Jean : *Qui non diligit fratrem suum, quem videt, Deum quem non videt, quomodo potest diligere* (I. Joan. 4)?

Mais comment, et de quel amour devons-nous aymer le prochain? de quel amour, mes cheres ames? de l'amour mesme que Dieu nous ayme; car il faut aller puiser cest amour dans le sein de sa divine Majesté, afin qu'il soit tel qu'il doit estre, c'est-à-dire, qu'autant qu'il nous sera possible, nous devons aymer le prochain d'un amour pur, solide, ferme, constant et invariable, qui ne s'attache point aux qualitez ou conditions des personnes, ains à l'imaige de Dieu, que nous portons tous. Certes, si nous aymons ainsi nostre prochain, nostre amour ne sera point subjet au changement, ny aux aversions, comme est celuy que nous avons les uns pour les autres, lequel pour l'ordinaire se dissipe et s'alangourit [1] sur une mine froide, ou pour quelque parolle et action qui ne sera pas assez correspondante à nostre humeur, ou pour la rencontre de quelque petite chose qui ne sera pas comme nous desirons.

Nostre Seigneur nous ayme sans discontinuation (je ne vous parle pas de ceux qui sont en estat de peché mortel, car le lieu où je suis ne le requiert pas); il nous supporte en nos deffauts et en nos imperfections, sans aymer neantmoins ny favoriser nos imperfections : il faut donc que nous en fassions de mesme à l'endroict de nostre prochain, l'aymant sans discontinuation, et sans nous lasser jamais de le supporter en ses deffauts; prenant bien garde toutesfois de ne favoriser ny aymer ses imperfections, ains au contraire, taschant d'en rechercher l'extermination, autant qu'il nous sera possible, ainsi que fait la divine Bonté envers les hommes. Mais Dieu nous ayme pour le ciel, et partant il ayme plus nos ames que nos corps; ainsi devons-nous faire, aymant specialement nostre prochain pour le ciel, luy procurant de tout nostre pouvoir, par nos prieres, les graces et benedictions celestes, par le moyen desquelles il puisse tousjours croistre en l'amour sacré, et enfin obtenir l'amour eternel apres ceste vie, l'encourageant à l'exercice des vrayes vertus, tant par parolles que par exemples; et ainsi faysant, nous nous resjoüyrons beaucoup plus des dons et des graces que Dieu fera à leurs ames, de leurs vertus, et des benedictions celestes qu'il leur communiquera, que non pas des honneurs, richesses et autres biens caducs et perissables qui leur pourroient arriver.

[1] Devient languissant.

Or, c'est à l'acquisition de ce veritable amour de Dieu et du prochain, auquel je vous exhorte, mes cheres sœurs, de travailler continuellement; car en somme, pour conclurre ce discours, je dy derechef que c'est par l'exercice du sainct amour que nous pouvons faire la dedicace de nos cœurs à la divine Majesté, et ne doubtons point que si nous l'aymons, ainsi que nous avons dit, il n'habite plus volontiers dans nos ames, qui sont ses temples vivans, qu'il ne fait dans nos Eglises, puisqu'il dit que ses plus grandes delices sont d'estre avec les enfans des hommes : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum* (Prov. 8).

Aymons donc Dieu de tout nostre cœur, et comme il se plaist d'estre avec nous, playsons-nous aussi avec luy; tenons-nous tousjours en sa saincte presence, ne le perdons point de vuë, entretenons-nous familierement avec luy, donnons-luy toutes nos affections, n'aymons rien qu'en luy, ou pour luy, et soyons asseurez que si nous perseverons à l'aymer fidellement et constamment pendant ceste vie, qu'apres icelle il nous fera la grace de l'aymer eternellement dans le ciel, où nous conduisent le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON POUR LE XVIIIe DIMANCHE APRES LA PENTECOSTE.

DE LA PARALYSIE SPIRITUELLE.

Dixit Jesus paralytico : Confide, fili, remittuntur tibi peccata tua.

« Jesus dit au paralytique : Mon fils, aye confiance, tes pechez te sont pardonnez. (*Matth.* 9.)

PUISQUE par l'absence juste, comme je croy, de celuy qui vous devoit presenter la collation spirituelle de la part du maistre de ceans, qui est Jesus-Christ, j'ay encore eu ceste charge de vous entretenir de quelques discours spirituels, j'ay choysi celuy que l'Evangile me met en main de prime face, qui est de la paralysie spirituelle, et de la guerison d'icelle; car, encore que l'Evangile semble advancer son histoire d'une paralysie corporelle, neantmoins Nostre Seigneur parle et guerit principalement la spirituelle, disant au paralytique : *Confide, fili;* Mon fils, aye confiance : et semble que sa premiere visée estoit sur la paralysie spirituelle; mais qu'à l'occasion des murmeures que faysoient les Juifs, il ayt jetté l'œil sur la corporelle. Or, ce discours de la paralysie spirituelle est bien l'un des plus necessaires que vous puissiez entendre. Playse à Dieu que je le puisse aussi bien faire comme il est utile et profittable, quoy que peut-estre il ne soit pas des plus aggreables qu'on puisse faire; car il y a en cest aage une infinité de paralytiques spirituels, lesquels ne pensent pas l'estre, et ne cherchent point la guerison d'une si estrange maladie, auxquels je puis bien dire ce qui est porté par un prophete : *Ossa arida, audite verbum Domini* (Ezech. 37); Os secs et arides, entendez la parolle du Seigneur,

escoutez un peu que c'est[1] que vostre mal. La paralysie corporelle est une maladie causée d'une humeur peccante qui saysit les nerfs et muscles, empeschant la communication des esprits vitaux et animaux, et par consequent privant les parties occupées, de mouvement et sentiment, et ceste humeur est ordinairement froide. Or, la paralysie spirituelle, parlant avec proportion, est une maladie causée par la saysie et occupation que le peché fait des nerfs spirituels, c'est-à-dire, des desirs de nostre ame, empeschant la communication et influence des inspirations divines en nos consciences, et par consequent le mouvement naturel de nostre ame, le sentiment des choses celestes. J'ay dit le mouvement naturel, parce que comme la paralysie corporelle n'empesche pas le mouvement exterieur du corps, mais seulement l'interieur qui luy est propre : ainsi la spirituelle n'empesche pas le mouvement de nostre ame à la creature, mais il ne luy est pas naturel; car son mouvement est à Dieu : *Ibunt de virtute in virtutem, donec videatur Deus deorum in Sion, etc.* (Psal. 83). Et de fait nos theologiens disent que le peché est contre nature, et contre rayson. Le peché qui cause ceste paralysie est une certaine froideur et nonchalance spirituelle. En somme, nous appellons, pour le dire en un mot, estre paralytiques ceux lesquels demeurent en leurs pechez; car ils ne sçauroient garder en eux ce catharre, qu'ils ne deviennent comme perclus, impotens et comme transis de ce froid et engourdis de tous leurs membres spirituels, dont il est dit aux Proverbes : *Propter frigus piger arare noluit* (Prov. 20); A cause du froid, le paresseux n'a pas voulu travailler, comme s'il vouloit dire : le paresseux estant engourdy du froid du peché, faute d'estre revestu des vertus, et eschauffé du feu de charité, il n'a point voulu travailler. C'est le propre effect de ceste paralysie, d'empescher de travailler, pour la sayson à venir, ceux qu'elle a saysis; c'est de là d'où tous nos maux arrivent, si que nous pouvons bien dire avec le prophete : *Ab aquilone omne malum panditur* (Jer. 1); Tout mal vient du costé d'aquilon; car ne nous pouvant mouvoir, nous ne pouvons chercher le bien, ny fuyr le mal. Vrayement nous sommes tous pecheurs, nous pouvons tous dire que : *Aquæ intraverunt usque ad animam meam* (Psal. 68); Les eaux ameres du peché sont entrées jusques dans mon ame. Mais quelques-uns se remuent taschant à se depetrer de ces eaux, et se retirer du peché, desquels on peut dire : *Benedicite omnia quæ moventur in aquis Domino;* Benissez le Seigneur, vous tous qui vous mouvez dans les eaux; mais ceux qui ne se remuent point ne peuvent pas tenir ce langage. De plus ceste maladie a une tres-mauvaise condition, c'est qu'elle est presque incurable aussi bien que la paralysie corporelle, non pas que le souverain medecin ne le sçache, et ne le puisse faire; mais parce que ceux qui en sont atteints, ne sentant pas leur mal pour la pluspart, ils n'ont point de recours au medecin, si quelqu'un ne les y porte, comme vous voyez aujourd'huy : car, comme dit Salomon en ses Proverbes, le paresseux s'estime plus sage que sept hommes qui proferent des sentences : *Sapientior sibi*

[1] Ce que c'est.

videtur piger septem viris loquentibus sententias (Prov. 7); Ils ont les yeux ouverts pour voir des vanitez mondaines; ils ont la langue bien desployée, mais c'est pour se repaistre d'un grand parler sans vouloir rien faire; ils ne veulent recevoir correction de personne, ains censeurent tout le monde.

Maintenant, pour nous garder de ceste maladie et purger ceste humeur, si elle estoit par adventure en nous, il faut voir ces causes particulieres, et combien qu'elles soyent en grand nombre, si est-ce que celles qui sont les plus convenables au lieu et à l'aage où nous sommes, sont ces deux icy : Une flatteuse et trompeuse excuse qu'on se forge en ses pechez, et une grande lascheté de courage; car les uns se font accroire de n'estre point malades, encore qu'ils se sentent bien detraquez; les autres ayment mieux demeurer malades que de gouster l'amertume de la medecine.

Que pensez-vous que fait l'artisan qui survend sa marchandise, et lequel à tout propos jure afin de survendre, et dit que c'est un gain honneste qu'il fait en homme de bien? Il cherche des excuses pour excuser ses pechez : *Ad excusandas excusationes in peccatis* (Psal. 140). Et c'est pour luy que David a adjousté : *Qui jurat proximo suo, etc.;* Qui jure à son prochain, etc. Et Dieu : *Non furtum facies;* Tu ne feras point de larcin; neantmoins, sous pretexte d'une juste vacation, il pense estre homme de bien. Et le chicanneur qui sur un pied de mousche entretient un procez, qui ruyne l'ame, le corps, et la mayson de deux miserables parties, il se flatte et s'excuse sur une petite et chetive loy toute deschirée, et par des tergiversations fait perdre le droict à son prochain; et neantmoins c'est bien à luy auquel Nostre Seigneur a fait dire : *Si utique justitiam loquimini, recta judicate, filii hominum* (Amos. 5). Si certainement vous parlez en verité et justice, jugez droictement, enfans des hommes. *Vœ vobis qui dicitis bonum malum, et malum bonum, et convertitis in absynthium judicium* (Is. 5); Malheur à vous, qui dites que le bien est mal, et que le mal est bien, et qui convertissez la justice en absynthe; car ce qui est estably pour le soulagement, il le rend la ruyne du pays. Ce juge qui la fait si longue s'excuse sur dix mille raysons de coustume, de style, de theorie, de prattique, et de cautelle. C'est à luy auquel s'addresse la loy : *Properandum, De judiciis, etc.* — *Beati qui faciunt justitiam in omni tempore* (Psal. 105); Bien-heureux sont ceux qui rendent la justice en tout tems. L'usurier va-t-il pas se trompant luy-mesme, avec dix mille excuses pour faire mentir l'Escriture, qui dit : Que telles sortes de gens n'iront point *In tabernaculum Domini*, au tabernacle du Seigneur. Les prestres se flattent-ils pas avec des dispenses, quoy que ce qui est dit en l'Evangile, que personne ne peut servir à deux maistres, *Nemo potest duobus dominis servire* (Matth. 6), soit escrit en grosses lettres? Les dames se flattent-elles pas, lesquelles, n'aymant point leurs marys, se playsent d'estre courtisées, s'excusant qu'elles ne font point d'actes contraires à leur honneur? se playsent-elles point de passionner cestuy-cy, et celuy-là, disant que, nonobstant cela, elles ne voudroient pour rien violer la loy de leur maryage? C'est pour cela que Nostre Seigneur dit : *Non concupisces*, Tu ne convoiteras

point. C'est pour cela que David a laissé par escrit : *Exitus aquarum deduxerunt oculi mei, quia non custodierunt legem tuam* (Psal. 118); Les eaux ont coulé de mes yeux en abondance, parce qu'ils n'ont pas gardé vostre loy. Et toutes ces sortes de gens sont paralytiques; ne sentant point leur mal, ils ne s'en confessent jamais : *Bibunt sicut aquam iniquitatem* (Job. 15); Ils boivent l'iniquité comme l'eau, ils sont comme Esaü, qui se souciait fort peu d'avoir perdu son droit d'aisnesse, *Parvipendens quod primogenita perdidisset* (Gen. 25); se flattant, ils sont semblables au Pharisien.

Mais mon intention est de vous descouvrir principalement l'autre cause de ces paralysies, sçavoir la coüardise[1] et lascheté de courage; c'est le vice auquel vous voyez tant de gens qui ne se veulent mouvoir au bien, ny retirer du mal, pour ce que cela leur semble mal-aysé. *Dicit piger : Leo est foras, in medio platearum occidendus sum* (Prov. 22). Ils disent ces parolles du paresseux : Le lyon est dans la ruë, si je sors il me devorera au milieu de la place. Ce sont ceux qui ayant esté pecheurs, sont du tout lasches à bien faire. S'il faut se confesser : O que cela est fascheux, ô que cela est difficile! et ne considerent pas qu'il n'est pas des pechez comme des fruicts qui meurissent sur l'arbre, et puis tombent d'eux-mesmes; mais qu'au contraire, plus les pechez demeurent en l'ame, tant plus mal-aysé est-il de les arracher. Escoutez l'Ecclesiastique : *Fili, peccasti? non adjicias iterum, sed de pristinis deprecare Dominum* (cap. 21); Mon fils, si tu as peché, n'y retourne pas derechef, mais prie le Seigneur qu'il te pardonne. Qui ne pleureroit lisant le chapitre 5 du livre 8 des *Confessions* de sainct Augustin, où il se lamente d'avoir procrastiné[2] sa conversion? O Seigneur, comment vous respondois-je? *Modo, ecce modo, sine paululum; sed modo et modo non habebant modum, et sine paululum ibat in longum;* Tout maintenant, tout maintenant, attendez encore un peu, ce sera pour tantost; mais ce tout maintenant ne venoit point, et cest attendez encore un peu tiroit en grande longueur. *Tempus est nos de somno surgere;* Or il est tems de nous lever du sommeil. *Ne dicas amico tuo Christo stanti ad ostium et pulsanti : Vade et cras revertere, cùm statim possis;* Ne dites donc pas à vostre amy Jesus-Christ, qui attend et qui heurte à la porte de vostre cœur : Allez et revenez demain, puisque vous luy pouvez ouvrir soudainement. O si tu sçavois combien Nostre Seigneur t'attend en grande affection! Tobie envoyant en Ragès l'ange à Gabel, luy dit : *Scis quoniam numerat pater meus dies, et si tardavero una die plus, contristabitur anima ejus* (Tob. 9); Tu sçay que mon pere compte tous les jours; si je retarde davantage, j'affligeray son ame.

C'est faire comme l'enfant prodigue : *Ire in regionem longinquam*; C'est aller en une region lointaine. Il faut beaucoup de peyne pour en revenir, quand une fois on est allé jusque-là. Hé! quelle difficulté y a-t-il tant à se convertir, aussi-tost qu'on se void en peché! *Induere fortitudine tua, Sion* (Is. 2); Sion, reprenez vostre force. *Quærite Dominum dum inveniri potest* (Is. 55); Cherchez le Seigneur pendant qu'on le peut treuver. Ne faites

[1] Paresse. — [2] Remis de jour en jour,

pas comme l'Espouse és Cantiques, qui treuva des excuses quand son amy vint, disant qu'elle estoit au lict; elle le voulut par apres chercher, et elle ne le retreuva plus. Ne faites pas de vostre ame comme Jonas faysoit de Ninive, qu'il ne pensoit pas devoir venir que mal-aysément à la penitence, et cependant incontinent que ceste ville entendit : *Adhuc quadraginta dies, et Ninive subvertetur* (Joan. 3); Encore quarante jours, et Ninive sera renversée, elle se convertit.

Que diray-je de plus? Si on parle de frequenter les sacremens, ils confessent que cela est bon; mais ils n'en sçauroient prendre la peyne, disent-ils : il faut cecy, il faut cela. Hé, mon frere! je te diray ce qu'il faut faire : il faut purger les affections du cœur, oster ce qui deplaist à Dieu, qui est le peché mortel, puis se preparer avec bonnes intentions, et avoir ferme propos de s'amender. Cela te semble-t-il chose si difficile, qu'il ne la faille faire pour un si grand bien? C'est chose tout arrestée que : *Nisi manducaveritis carnem filii hominis, non habebitis vitam in vobis* (Joan. 6); Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez point la vie en vous. Mais j'ay mesnage, direz-vous, je ne sçaurois bonnement me tenir sans crier, sans me distraire. Je suis homme de conversation, et ne puis que je ne me treuve en des lieux où il me faut faire le bon compaignon. Mon bon frere, prends peyne à ne point offenser Dieu, et du reste, vis joyeusement. Ouy, mais il y a de la peyne à se confesser, à se preparer. Certainement la peyne est legere; mais si tu ne veux prendre peyne aucune, je te diray : *Si quis non vult operari, non manducet* (I. Thess. 3). Que si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange point, ny le pain du corps, ny le pain de l'ame, comme indigne de vivre. Mais asseure-toy que l'ame effeminée et qui est lasche, aura faim : *Anima effeminata esuriet* (Prov. 18), et David dit : *Et aruit cor meum, quia oblitus sum comedere panem meum* (Psal. 10); Que son cœur s'est seiché et affoibly, parce qu'il a oublié de manger son pain. Tellement que de ces paralytiques spirituels on peut bien dire : *Trepidaverunt timore ubi non erat timor* (Psal. 13); qu'ils ont eu de la crainte où il n'y en avoit point de subjet. Et avec ceste reprehension : *Dereliquerunt me fontem aquæ vivæ, et foderunt sibi cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas* (Jer. 2); Qu'ils ont quitté la fontaine d'eau vive, et se sont foüys des cisternes rompuës, qui ne peuvent contenir les eaux. Voyez-vous les maux que fait ceste paralysie, qui nous garde de cheminer à Dieu? vous avez veu ce que c'est.

Maintenant mettons tous la main à la conscience, et demandons à nous-mêmes si nous n'en sommes point detenus. Si nous ne voulons pas nous amender, si nous cheminons froidement en la voie spirituelle, il y a danger pour nous : que si quelqu'un se doubte d'y tomber, comme nous avons tous occasion de la craindre, je vous veux donner un remede, duquel pourront encore user ceux qui sont desja tombez paralytiques, pour se guerir. Ne sçavez-vous pas que le froid est guery et chassé par le chaud? Or, toute sorte de chaleur ne guerit pas ce mal. Le feu du genievre est sain au catharre, non pas celuy de chesne. Le feu excité par la meditation de

la mort et passion guerit, mais guerit ceux qui sont d'une nature souple; c'est une medecine lenitive. Le feu des tribulations guerit, mais il n'est pas propre à tout le monde. Le feu de l'Eucharistie y sert pour consolider et conforter, mais il faut desjà avoir evacué les mauvaises humeurs. Quel feu donc nous guerira de ceste paralysie? le feu d'enfer, mes bons freres, la consideration duquel je vous ordonne, et à mon ame propre pour nous guerir, si nous nous en sçavons servir. Il faut descendre en enfer vivans, dit un prophete. Et le bon roy Ezechias converty et guery, nous apprend comme il le faut appliquer : *Ego dixi in medio dierum meorum : Vadam ad portas inferi* (Is. 38); J'ay dit au milieu de mes jours : J'iray aux portes d'enfer. Il y a en ces parolles trois conditions : *Ego dixi:* J'ay dit; car quand Jesus le dira comme juge, il ne sera plus medecin. *In dimidio dierum meorum*, Au milieu de ma vie, en mon printems. *Meorum;* car le jour du Seigneur viendra aux portes, *Veniet dies Domini ad portas*, pour voir ce qui s'y fait. Et voyant les grandes peynes qu'on y endure, qui ne s'efforcera de les esviter, qui ne s'evertuera de n'estre point du nombre? O donc, considerez ce que vous faites, et vous acheminez au bien : *Contendite intrare per angustam portam* (Luc. 13). Taschez d'entrer par la porte estroite. Ne vous imaginez pas tant de peynes, car Nostre Seigneur dit, *Ego cogito cogitationes pacis, et non afflictionis* (Jer. 29); J'ai des pensées de paix, et non d'affliction. *Amen.*

VIVE JESUS!

PREMIER SERMON POUR LA FESTE DE TOUS LES SAINCTS.

Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascenderunt quæ præparavit Deus iis qui dilligunt illum.

Œil n'a veu, ny aureille entendu, et il n'est jamais entré en la pensée ny au cœur de l'homme quelles et combien grandes sont les choses que Dieu a preparées à ceux qui l'ayment. (1. *Cor.* 2.)

Ce sont les parolles de S. Paul, mes cheres sœurs, desquelles il se servoit escrivant aux Corinthiens, pour les exciter à se deprendre des choses basses et transitoires de ce monde, et se desengager des affections de ceste mortalité, en relevant leurs cœurs et leurs pensées aux biens eternels et perdurables [1]. Et moy, ayant à vous parler en ceste solemnité de la gloire des saincts, j'ay pensé que je me devois servir des parolles de ce grand Apostre, et les vous addresser, pour par icelles vous encourager à relever vos cœurs et vos pensées à la consideration de la gloire et felicité eternelles, que Dieu a preparées à ceux qui l'ayment et le craignent en ceste vie, et vous exciter par ce discours à mespriser et retirer vos affections de toutes les choses creées ; puisque, comme dit l'Escriture saincte, le ciel et la terre passeront. *Cœlum et terra transibunt*, c'est-à-dire, que tout ce qui est icy-bas prendra fin.

[1] Qui durent sans fin.

Or, pour vous dire et faire comprendre quelque chose de ceste gloire, je me serviray d'une histoire qui est rapportée au premier chapitre du livre d'Esther, d'un festin que le roy Assuerus fit à tous les plus grands de son royaume, qui fut le plus admirable, magnifique et solemnel qui se puisse jamais voir ny entendre, d'autant qu'en iceluy toutes les conditions requises, et qui se peuvent souhaitter en un festin pour le rendre remarquable, s'y retreuvent. Car, en premier lieu, celuy qui faysoit le banquet estoit roy de cent vingt-sept provinces, et iceluy s'y treuva, qui est une des principales pieces du festin, à sçavoir que celuy qui le fait s'y treuve, principalement quand c'est une personne de qualité royale. Et quant à ce qui estoit des viandes, elles estoient les plus excellentes qu'on eust peu souhaitter, et le vin le plus exquis qu'on eust peu rencontrer. Ceux qui servoient en ce banquet estoient des personnes de grande qualité, constituées par le roy, lesquelles s'acquittoient fort soigneusement de leur office. Le lieu où se faysoit le festin estoit le plus beau et magnifique qui se puisse jamais voir, les piliers estoient de marbre, les corniches d'emeraudes, les tapisseries estoient de soye toutes rehaussées d'or et d'argent, les planchers estoient tout azurez, il y avoit des couches toutes battues en or fin, et avec cela les musiques les plus belles et exquises, et les instrumens les plus accords et harmonieux qui se puissent entendre ny manquoient point : il y avoit aussi des parterres artificiels, diaprez d'une varieté innombrable de fleurs les plus belles qu'on eust peu souhaitter. Les invitez estoient les plus grands princes et seigneurs de ceste contrée, et le banquet dura cent quatre-vingts jours, avec toutes ces magnificences. En somme, l'Escriture le rapporte comme la chose la plus excellente et admirable qui se puisse jamais dire ny voir.

Ayant donc jetté les yeux de ma consideration sur ceste feste, je n'ay point treuvé d'histoire ou de discours plus propre pour vous representer la gloire et felicité des saincts, que ce festin du roy Assuerus, puisque ceste felicité eternelle n'est autre chose qu'un festin ou banquet, auquel nous sommes tous invitez, et ceux qui sont receus sont rassasiez de toutes sortes de delices. Mais certes, quand je viens à comparer ce banquet eternel de la gloire des saincts avec celuy d'Assuerus, je treuve que cestuy-cy n'est rien au prix de celuy-là : aussi n'y a-t-il rien à quoy il puisse estre comparé, d'autant qu'en ce festin de l'Agneau sans macule se retreuve tout ce qui s'est treuvé en celuy d'Assuerus en une façon beaucoup plus excellente, et en iceluy sont joinctes ensemblement toutes les conditions requises, pour rendre un banquet infiniment plus solemnel, magnifique et admirable qu'on sçauroit imaginer.

Premierement, celuy qui fait le festin est Dieu, qui surpasse infiniment en grandeur et dignité tout ce qui est et peut estre : et sa personne royale et divine, non-seulement s'y treuve et assiste au festin; mais, qui plus est, il est luy-mesme la viande et le mets qui repaist et rassasie les conviez, par ceste admirable et ineffable communication qu'il leur fait de soy-mesme. Les assistans ou personnes qui servent à ce divin festin sont les anges, archanges et autres esprits celestes que Dieu a nommez et destinez à cela. De

vons parler de la beauté du lieu où se fait le festin, ô certes ! cela est tout-à-fait impossible ; aussi mon dessein n'est de le faire maintenant, ains de vous dire briefvement sur chaque circonstance quelque chose des excellentes conditions de cest admirable festin de la felicité éternelle.

Doncques, pour commencer par la principale circonstance, qui est, que Dieu qui fait le festin, se treuve en iceluy, et qu'il est luy-mesme la viande qui rassasie ceux qui sont conviez, escoutez ce qui est dit en l'Apocalypse : *Vincenti dabo edere de ligno vitæ quod est in paradiso Dei mei* (Apoc. 2) ; Je donneray à celuy qui vaincra, à manger de l'arbre de vie qui est au paradis de mon Dieu. *Beati qui ad cœnam nuptiarum Agni vocati sunt* (*Ibid.* 19) ; Bien-heureux sont ceux qui sont appellez au banquet des nopces de l'Agneau ; car ils n'auront jamais ny faim ny soif, d'autant qu'il les conduira aux fontaines des eaux de vie (Apoc. 7) : *Et deducet eos ad fontes vitæ aquarum.* Mais quelles sont ces eaux de vie, sinon Dieu mesme, lequel se fera la viande de ses esleus, en se communiquant à eux par la claire vision et cognoissance de sa divinité ?

O quel festin plus excellent et remply de delices se pourroit-il jamais treuver ny desirer que celuy que Dieu fait dans le ciel à ses saincts, puisqu'il est luy-mesme leur viande? C'estoit sans doubte apres la joüyssance de ce divin festin que le sainct prophete David souspiroit, quand pressé du desir de voir Dieu, il s'escrioit : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus ; quando veniam, et apparebo ante faciem Dei* (Psal. 41) ? Quand sera-ce, ô mon Dieu, que mon ame plus alterée du desir de vous voir, que n'est le cerf poursuivy des chasseurs de rencontrer quelque claire fontaine pour appaiser sa soif par la fraischeur des eaux, paroistra devant vostre face ? Et pour confirmation de ces parolles : Je seray rassasié, dit-il, quand vostre gloire m'apparoistra ; *Satiabor cùm apparuerit gloria tua* (Psal. 16).

C'est une chose hors de tout doubte et controverse, que la gloire essentielle des bien-heureux consiste en la claire vision et cognoissance de Dieu : *Hæc est vita æterna ut cognoscant te Deum verum* (Joan. 17) ; comme au contraire la peyne des damnez, qu'on appelle *du dam*, consiste en la privation de ceste claire vision. Mais oultre ceste gloire essentielle, il y en a une autre qu'on appelle *accidentelle*, qui est celle que les bien-heureux reçoivent par accident, comme les damnez oultre la peyne du dam en ont encore une autre qu'on appelle du sens : ce sera de ceste gloire essentielle et accidentelle dont nous parlerons maintenant.

Premierement, quant à la gloire essentielle, qui consiste à voir Dieu tel qu'il est, clairement, sans ombre ny figure, on y void des choses si grandes et excellentes, que Dieu mesme, avec l'infinité de sa toute-puissance, n'en peut produire, faire, ny creer de plus grandes, puisqu'on y void premierement sa divinité, qui est la source infinie de toutes sortes de grandeurs ; secondement, l'on y void encore l'unyon du Verbe eternel avec la nature humaine ; troisiesmement, l'on y void la maternité de la Saincte Vierge nostre tres-honnorée Mere et Maistresse ; en quatriesme lieu, l'on y void

la gloire des bien-heureux, de laquelle il est le souverain object. Or tout cecy depend principalement de la gloire essentielle.

Quant à la premiere chose qui fait la gloire essentielle des saincts, qui est la vision de Dieu, il ne se peut rien voir, ny de plus excellent, ny rien ne peut estre de plus grand, d'autant que (comme disent les theologiens) Dieu est un estre qui est par dessus tout estre, un acte tres-pur et tres-simple; et Dieu mesme, avec l'infinité de sa toute-puissance, ne peut rien produire ny creer de plus haut, ny de plus grand que luy : car s'il pouvoit creer quelque autre chose plus grande ou plus haute que luy, il ne seroit pas Dieu, puisque Dieu est un estre qui est au-dessus de tout estre, increé, independant, et que rien ne peut esgaler. Tous les theologiens sont d'accord en cecy, et ny a point subjet d'en disputer, d'autant que cela est une verité tres-claire et manifeste.

La deuxiesme chose que voyent les bien-heureux dans le ciel, est ce mystere ineffable de l'unyon hypostatique de la nature divine avec la nature humaine, qui est une œuvre si sublime et relevée, qu'elle surpasse infiniment tout ce que les esprits, tant angeliques qu'humains, peuvent concevoir.

La troisiesme est la maternité de Nostre-Dame joincte à sa virginité, qui est encore une chose plus grande qu'on ne sçauroit dire ny penser : d'autant que la virginité joincte à la maternité est l'œuvre la plus excellente apres l'incarnation, que Dieu avec sa toute-puissance puisse faire; car comment, je vous prie, mes cheres ames, pourroit-il eslever une creature plus haut, que de la faire Mere de Dieu, qui est la plus grande dignité qui puisse estre?

La quatriesme chose que voyent les bien-heureux, et dont je veux parler, est la lumiere de gloire, qui est aussi une des plus grandes choses qui se puissent creer, puisqu'elle a pour object Dieu mesme, qui est une clarté et lumiere increée, par laquelle l'on void toutes les autres lumieres, qui sortent toutes de celle-cy comme de leur source et origine, sans qu'elle en puisse estre tant soit peu interessée ou diminuée : *In lumine tuo videbimus lumen* (Psal. 35); En vostre lumiere nous verrons la lumiere, dit le sainct prophete.

Or, de ces quatre choses si grandes, si admirables et si excellentes, joüyssent les bien-heureux dans le ciel; car ils voyent face à face, clairement, sans ombre ny figure, Dieu trin, et un, non par enigme ny figure, mais tel qu'il est, avec une si grande clarté, que dans son essence ils voyent la lumiere en la lumiere, et la lumiere de toutes les autres lumieres; et en icelle, ils voyent la grandeur et excellence de l'incarnation du Verbe eternel et de la maternité de la Vierge, et encore quelle et combien grande est la gloire que Dieu donne à ses esleus, et en ceste claire vision de Dieu ils descouvrent et viennent à une parfaicte intelligence des plus profonds mysteres de la foy; desquels ils ont la cognoissance avec une telle clarté, joye et allegresse, qu'ils n'en peuvent souhaitter ny desirer une plus grande. De sorte qu'on peut veritablement dire, qu'en ceste vision ils reçoivent une mesure de delices si pleyne et si comblée, qu'elle s'espanche de toutes parts, et que l'extresme joye et liesse qu'ils reçoivent en la possession de ceste

gloire essentielle, par la cognoissance de toutes ces choses, les rassasie tres-parfaictement.

Hé! combien pensez-vous, mes cheres sœurs, que les bien-heureux reçoivent de suavité par la claire vision du mystere ineffable de la tres-saincte Trinité, voyant l'eternité du Pere, du Fils et du Sainct-Esprit, voyant comme le Fils est engendré du Pere, et que le Pere ne procede de personne, et comme le Sainct-Esprit, par un souspir amoureux, procede du Pere et du Fils. Quelle joye de voir que le Fils n'est point moindre que le Pere, lequel, pour estre Pere, n'est point plus grand que le Fils, et que le Sainct-Esprit est en tout esgal au Pere et au Fils! Quelle suavité de voir que le Fils est eternel, et aussi ancien que le Pere, et que le Sainct-Esprit est aussi ancien que le Pere et le Fils, et que les trois personnes, n'ayant qu'une mesme essence, ne font qu'un seul Dieu.

Je lisois hyer en la vie de S. Ignace, fondateur des Jesuites, que Dieu luy fit la grace de luy monstrer, dans une vision, le mystere de l'ineffable et tres-adorable Trinité, de laquelle vision il receut tant de clarté et de lumiere en son entendement, qu'il en faysoit apres des discours les plus profonds et relevez qui se puissent dire ou entendre, et demeura longtemps à escrire ce qu'il en avoit apprins, remplissant plusieurs cahiers de choses les plus hautes et sublimes qui se puissent voir en la theologie; ce qui monstre que Dieu, en ceste vision, luy fit cognoistre de ce divin mystere ce qui s'en peut concevoir en ceste vie : et apres ceste vision, ce sacré mystere demeura si fortement gravé et imprimé dans son cœur et dans son esprit, qu'il eut tousjours depuis une singuliere devotion en iceluy, se fondant de joye toutes les fois qu'il en avoit le souvenir. Or, si ce sainct a receu tant de joye et de consolation par ceste vision, quelle pensez-vous que doit estre celle que reçoivent les bien-heureux en la claire vuë et cognoissance qu'ils ont de cest ineffable mystere de la tres-adorable Trinité?

Mais combien grande est la joye qu'ils reçoivent encore de voir ce nœud indissoluble, avec lequel l'humanité a esté joincte et unye avec la divinité en cest œuvre incomparable de l'incarnation, par laquelle Dieu s'est fait homme, et l'homme a esté fait Dieu, voyant clairement comme ce divin mystere s'est accomply, et comme le Verbe eternel a prins chair humaine au ventre de la tres-Saincte Vierge, sans faire aucune bresche ny lezion à sa virginité, la laissant toute pure et toute nette, sans offenser en aucune maniere son integrité yirginale. Quelle joye et quelle liesse sera celle-cy? quels torrens de voluptez, quels playsirs et contentemens auront eternellement les esprits bien-heureux par la vuë de toutes ces choses.

Et quelle felicité est encore celle qu'ils ont de voir le fruict et l'utilité des sacremens? voyant clairement comme la grace se communique par iceux, selon la disposition et correspondance qu'on y apporte, et comme les uns la reçoivent, et les autres la rejettent : comme Dieu donne la grace tres-suffisante et surabondante aux uns, et la grace efficace aux autres, et comme il la refuse à quelques-uns, sans toutesfois leur faire aucun tort, ne faysant rien en cela qui ne soit tres-juste, comme dit le grand S. Augustin. Se pour-

roit-il jamais penser, mes cheres ames, avec quelle suavité les bien-heureux cognoissent et voyent toutes ces choses?

Or, non-seulement ils voyent Dieu, qui est ce en quoy consiste la felicité, mais aussi ils l'entendent parler, et parlent avec luy, et font des colloques et des dialogues admirables avec sa divine Majesté, et c'est encore icy l'un des principaux poincts de leur beatitude. Mais, ô Dieu! quel langage est-ce qu'ils tiennent, et de quelles parolles se servent-ils? Certes, leur parler et leur langage n'est autre qu'un langage d'amour d'un pere bien-aymé avec ses tres-chers enfans, et des enfans avec leur tres-cher pere, c'est-à-dire que le langage des bien-heureux est un langage tout filial et pleyn d'amour; car comme ce lieu est la demeure des enfans de Dieu, et que nul n'entre dans le ciel s'il n'ayme Dieu, s'il n'a la charité, et s'il n'est enfant de dilection : aussi leur langage est tout filial et amoureux. Mais quelles parolles d'amour est-ce que Dieu dira à l'ame bien-heureuse? ô certes, il luy dira ces gracieuses parolles : Tu seras tousjours avec moy, et je seray tousjours avec toy; tu seras desormais toute à moy, et je seray tout à toy; et l'ame bien-heureuse, par un amour reciproque, luy respondra ces amoureuses parolles prononcées avec tant de suavité par l'espouse au Cantique des cantiques : *Dilectus meus mihi et ego illi* (Cant. 2); Mon Bien-aymé est tout à moy, et je suis toute à luy; il est à ceste heure tout mien, et je seray desormais et sans fin toute sienne.

Si l'espouse, estant encore en ceste vallée de miseres, disoit ces parolles d'amour avec tant de suavité, ô Dieu! quelle joye et quelle jubilation sera celle que recevront les bien-heureux en ceste felicité eternelle, par ce dialogue et cest entretien amoureux qu'ils auront avec Nostre Seigneur, lequel leur parlera de ce qu'il a fait et souffert pour eux, leur disant : En un tel tems je souffrois telles et telles choses pour vous; les entretenant du mystere de l'Incarnation, et de tout ce qu'il a operé pour nostre redemption, leur disant : J'ay fait pour vous sauver, et attirer à moy, telles et telles choses, je vous ay attendus tant de tems, allant apres vous quand vous faysiez les revesches, comme vous forçant par une douce violence de la recevoir; je vous donnois en un tel tems ce mouvement et ceste inspiration, je me servis d'un tel moyen pour vous attirer à moy. En somme, il leur descouvrira ses secrets jugemens, et les voies inscrutables qu'il a tenuës, et desquelles il s'est servy pour les retirer du peché, et les disposer à la grace : bref, l'entendement des bien-heureux demeurera tout remply de clarté et de cognoissance, tant de la grandeur de l'estre immense de Dieu, que de ce qu'il a fait et souffert pour eux, et des faveurs qu'il leur a communiquées; et enfin de tout ce qui concerne la divinité et humanité de Nostre Seigneur, et la maternité et virginité de Nostre-Dame et glorieuse Maistresse, qui est la troisiesme chose la plus sublime que les bien-heureux voyent dans le ciel, ainsi que nous avons dit.

Et si S. Bernard, comme tres devot et pleyn d'amour qu'il estoit envers l'humanité de Nostre Seigneur, et envers sa tres-saincte Mere, receut tant de suavité et de playsir en la consideration du mystere de sa saincte naissance, lorsqu'estant une nuict de Noël

dans une eglise, en la ville de Chatillon-sur-Seine, meditant ceste sacrée nativité, que son entendement et toutes les facultez de son ame furent tellement englouties en la consideration de ce divin mystere, avec tant de consolation et admiration, et fut si absorbé en iceluy, par la cognoissance que Dieu luy en donna alors, qu'il demeura quelques jours sans se pouvoir retirer de ceste vuë, quelque violence qu'il se pust faire; en quel abysme de delices pensez-vous donc, mes cheres filles, que s'abysmera l'entendement des bien-heureux, en la claire vuë, non-seulement de la nativité de Nostre Seigneur, mais de tous les divins mysteres de nostre redemption? Leur volonté sera alors dans une unyon tres-intime et inseparable avec celle de Dieu, sans que jamais elle puisse faire aucune resistance à icelle, ains accomplira tousjours tres-parfaictement, sans aucune respugnance, tout ce qui sera de son divin vouloir. Leur memoire sera aussi toute pleyne de Dieu, et du ressouvenir des graces et des biens qu'il leur a faits en ceste vie mortelle, et du peu de service qu'ils luy ont rendu, au prix des grandes rescompenses qu'ils possederont.

Enfin toutes les puissances et facultez des esprits bien-heureux seront tellement rassasiez, qu'ils ne pourront rien souhaitter davantage que ce qu'ils possederont : *Vincenti dabo manna absconditum;* Je leur donneray, dit Dieu en l'Apocalypse, une manne cachée qui les rassasiera et assouvira entierement; et oultre cela, je donneray à un chascun une pierre blanche, en laquelle il y aura escrit un nom nouveau, que personne n'entendra que celuy qui le recevra : *Et dabo illi calculum candidum, et in calculo nomen novum scriptum, quod nemo scit nisi qui accipit* (Apoc. 2). Mais quelle est ceste pierre blanche qui sera donnée à l'ame bien-heureuse, sinon Jesus-Christ, vraye pierre angulaire, lequel se donnera à chaque esprit bien-heureux par ceste incomprehensible et ineffable communication qu'il leur fera de soy-mesme, en la vie eternelle, car la blancheur de ceste pierre ne signifie autre chose que la candeur et pureté de Nostre Seigneur, vray agneau sans tache ni macule. Mais quel sera ce nom qui sera gravé en ceste pierre? Certes il n'y a point de doubte que nous ne soyons comme des caracteres gravez en l'humanité de Nostre Seigneur, ainsi qu'il dit par Isaïe : *Ecce in manibus meis descripsi te* (Is. 49); Il nous a escrit en ses mains, d'autant que les clouds qui les ont percées nous ont escrits et gravez en icelles, et de mesme la lance nous a escrits en son cœur sacré, en lui ouvrant le costé.

Hier au soir, en considerant la gloire des saincts, il me vint en pensée que ceste parolle qui est escrite en ceste pierre blanche, que personne n'entend que celuy qui la reçoit, n'estoit autre qu'une parolle filiale et amoureuse, telle que celle que nous avons dite que Dieu dira à l'ame bien-heureuse : Je suis tout à toy, et tu es toute à moy, tu ne te separeras jamais de moy, et je ne m'esloigneray jamais de toy. O Dieu! mes cheres sœurs, c'est icy le comble de la felicité des bien-heureux, de sçavoir que ceste gloire de laquelle ils joüyssent sera eternelle, et ne prendra jamais fin; car qu'est-ce qui cause plus de joye dans les prosperitez qu'on possede en ceste vie, sinon l'esperance qu'on a qu'elles seront de

longue durée ? comme au contraire rien n'abat tant le courage, ny ne diminue tant la joye, que la crainte qu'on a que telles prosperitez ne dureront pas longtems, et ne viennent tost à passer. Mais les bienheureux possedent la felicité avec une plenitude de joye libre de toute crainte et apprehension de perdre ce bien incomparable duquel ils sont joüyssans, parce qu'ils sont asseurez que leur gloire sera eternelle, et ne leur pourra jamais estre ostée.

Vous aurez leu, je m'asseure, en la vie de saincte Therese, la devotion qu'elle avoit à ouyr chanter le *Credo* de la saincte Messe, selon que la saincte Eglise le chante ; mais elle estoit particulierement attirée à ces parolles : *Cujus regni non erit finis ;* Son royaume sera eternel ; et en la consideration de ceste eternité, elle se fondoit toute en larmes de joye et de consolation. Certes, je ne ly jamais cela en la vie de ceste grande saincte, que je n'en sois, nonobstant toute ma misere et la dureté de mon cœur, grandement touché. Or, si la pensée qu'on a en ceste vie, que le regne de Dieu est eternel, cause au cœur humain tant de joye et liesse spirituelle, quel pensez-vous que doit estre le contentement des saincts, en l'asseurance qu'ils ont de la perpetuité de leur gloire ? O certes ! cela ne peut estre compris de nos petits esprits.

Mais oultre ceste gloire essentielle des bien-heureux dont nous avons parlé, ils en ont encore une autre qu'on appelle accidentelle, qui est celle qui leur arrive par accident, comme nous avons dit au commencement de ce discours, et laquelle leur arrive de plusieurs choses, mais specialement de la claire vuë et cognoissance qu'ils ont de la gloire de tous les habitants du ciel ; car vous sçavez que tous ne la possedent pas esgalement, ains en degré different, les uns plus, les autres moins : et bien que cela soit ainsi, tous neantmoins sont tres-contens de la gloire qu'ils possedent ; et ceux qui en ont moins se resjoüyssent de ceux qui en ont davantage, d'autant que la charité est là en sa perfection, n'y ayant point dans le ciel d'envie ny de jalousie : et c'est veritablement en ce lieu qu'on peut dire, avec le grand Apostre, que la charité n'est point envieuse ny jalouse, puisque chascun de ces bien-heureux citadins est aussi ayse de la gloire des autres que de la sienne propre : *Charitas non æmulatur, non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt* (I. Cor. 13). Et par ceste douce communication et participation qu'ils ont de la felicité les uns des autres, tous demeurent tres-contens et satisfaits de celle qu'ils possedent. Vous entendrez mieux cecy par quelque similitude.

Voyez un bon pere qui habille deux de ses enfans de drap d'or, et comme ils ne sont pas tous deux de mesme taille et grandeur, il en faut plus à l'un qu'à l'autre ; de sorte qu'il en faudra bien six ou sept aulnes pour l'un, et trois ou quatre suffiront pour la robbe de l'autre : si vous les regardez, ils sont tous deux vestus de drap d'or, et par consequent ils doivent estre esgalement contens, et quoy que le premier, lequel a sept aulnes de drap d'or en sa robbe, en ayt plus que celuy qui n'en a que trois ou quatre, si est-ce que celuy qui en a moins ne luy en porte aucune envie, parce qu'il en a autant qu'il luy en faut pour son vestement. Ainsi en est-il de la gloire des bien-heureux ; car tous sont parfaictement contens de

celle qu'ils possedent, sans envier celle des autres, chascun estant pleynement satisfait selon sa capacité.

Et comme nous voyons encore qu'en ceste vie tous n'entendent pas esgalement le son et l'accord d'une bonne musique, et que celuy qui a l'ouye dure ne peut pas si bien remarquer sa melodie et sa perfection, quoy qu'il entende et sçache bien la musique, comme fait celuy qui a l'ouye plus subtile, et quoy que le premier soit content de la suavité qu'il reçoit à ouyr ceste musique, si est-ce neantmoins que ceste suavité n'est pas si grande que celle que reçoit celuy qui a plus de subtilité en l'aureille, quoy que tous deux soyent contens de ceste musique. De mesme voyons-nous que le soleil n'est pas esgalement regardé d'un chascun, et neantmoins tous se contentent de sa clarté, pour en recevoir autant qu'ils en peuvent supporter; car celuy qui a les yeux troubles ou foibles ne peut pas recevoir les rayons du soleil avec la mesme clarté que fait celuy qui a la vuë plus forte, claire et nette; et toutesfois les uns et les autres sont satisfaits et contens de la lumiere du soleil, bien que le contentement des uns soit plus excellent que celuy des autres. Ainsi en est-il de la gloire que reçoivent les bien-heureux dans le ciel.

Mais de parler de la beauté du lieu où se fait ce divin festin de la felicité eternelle, qui est encore une gloire accidentelle, et de la dignité des conviez, et de ceux qui servent, ce sont des choses qui seroient trop longues à raconter, et encore tout ce qui s'en pourroit dire ne seroit rien au prix de ce qui s'y treuve en verité. La saincte mere Therese, parlant de la beauté du ciel, s'essaye de treuver quelques similitudes propres pour nous en faire concevoir quelque chose, et afin de se faire entendre, elle compare le ciel à une grande salle, laquelle seroit toute pleyne et environnée de beaux tableaux et miroirs, parmy lesquels il y en auroit un si grand et si resplendissant que quand on viendroit à s'y regarder, oultre qu'on verroit le miroir dans lequel on se regarderoit, on s'y verroit parfaictement soy-mesme, et avec cela l'on verroit encore en iceluy, avec un singulier playsir, tous les tableaux et tous les autres miroirs de ceste salle; mais, ce qui est davantage, l'on y verroit aussi tout ce qu'ils representent chascun en leur particulier.

Or, ceste salle ou ce palais où sont ces tableaux et miroirs, c'est le ciel empirée [1] : mais quel est ce miroir si grand et si resplendissant, dans lequel on void tout ce que je vous ay dit, sinon l'essence de Dieu, dans laquelle non-seulement on le void et cognoist tel qu'il est, mais l'on s'y void et cognoist aussi soy-mesme, avec toutes les graces qu'on a receuës; et dans ceste divine essence l'on y void encore la gloire de tous les autres saincts, tous leurs merites et tout ce qu'ils ont fait et souffert, et toutes les graces et faveurs qu'ils ont reçeuës de la divine Majesté pendant qu'ils ont esté en ceste vie? et de plus l'on y void encore toutes les choses creées, comme Dieu a fait le ciel et l'a orné du soleil et de la lune, et l'a enrichi d'estoilles, et de tout ce qui se retreuve en iceluy, et comme il a fait la terre diaprée d'une si grande varieté de fleurs; en somme, comme il a creé toutes choses du neant, et la maniere avec

[1] Ciel empirée, séjour des bienheureux, selon la théologie du moyen âge.

laquelle il y a procedé, qui sera encore un subjet de ceste gloire accidentelle, qui procede, comme vous voyez, de l'essentielle, c'est-à-dire, de la claire vision de Dieu.

En ceste felicité eternelle, les bien-heureux auront encore pour gloire accidentelle la claire vision des cherubins, seraphins, throsnes, dominations, vertus, puissances, principautez, archanges et anges, qui sont les neufs chœurs de ces esprits celestes, divisez en trois hierarchies, parmy lesquels les saincts seront placez chascun selon leurs merites. Mais oultre ce que nous avons dit, ils cognoistront encore avec un playsir admirable l'esperance des patriarches, l'obeyssance des prophetes, la charité des apostres, la ferveur et constance des martyrs, l'humilité et fidellité des confesseurs, et la pureté des vierges : ils verront les penitences, jeusnes, veilles et mortifications qu'ils ont prattiquées en ceste vie. Bref, toute la perfection, saincteté et gloire des saincts, sera à tous en general, à chascun en particulier, un subjet de gloire accidentelle.

Et, oultre cela, nos corps seront, apres la resurrection glorieux; je dy les nostres, mais avec ceste presupposition que je fais tousjours, à sçavoir, si Dieu nous fait la misericorde d'estre du nombre des esleus; car ils auront, ainsi que nos ames, les quatre dots de gloire, à sçavoir : la subtilité, l'agilité, l'impassibilité et la clarté. Et comme maintenant nos ames sont enchassées (s'il faut ainsi parler), dans nos corps qui les tiennent comme prisonnieres, les contraignant d'aller où ils vont, ayant une si estroite unyon ensemble, qu'on peut dire qu'elles participent en quelque chose à leur misere; ainsi en ceste reunyon du corps avec l'ame glorieuse, ces quatre dots de gloire luy seront communiquez, par lesquels l'ame le gouvernera, et le meinera où elle voudra, sans que jamais il luy fasse aucune resistance : car il aura une telle subtilité qu'il penetrera partout, sans qu'il puisse estre empesché d'aucun obstacle; et quant à son agilité, il sera tel, qu'il n'y aura traict d'arbalestre qui aille si viste, et comme il sera plus subtil que le rayon du soleil, aussi sera-t-il plus agile que luy, et mesme que les mouvemens de l'esprit; il ira plus viste que le vent, ny qu'aucune chose qui se puisse imaginer. Il aura l'impassibilité, en sorte qu'il ne pourra jamais estre offensé, ny alteré d'aucune maladie ny incommodité. Mais oultre cela il sera si lumineux que sa clarté surpassera celle du soleil. Et pour comble de sa felicité, il sera semblable à Dieu : et comment semblable à Dieu? c'est-à-dire par participation de gloire; c'est ce que nous fait entendre la saincte Escriture, quand elle appelle Nostre Seigneur : *Deus deorum*, le Dieu des dieux, c'est-à-dire, le Dieu de tous les petits dieux qui sont les saincts.

Je pensois dire encore un mot sur les circonstances qui se treuverent au banquet de ce grand roy Assuerus, que j'ay prins pour subjet de ce discours; mais je vois que l'heure passe, c'est pourquoy je finis. Que me reste-t-il plus à vous dire, mes cheres sœurs? sinon de vous exciter derechef, par les parolles de S. Paul, à relever vos cœurs et vos pensées à la consideration de ces biens eternels qui sont si excellens, que c'est à tres-juste rayson que ce sainct Apostre dit que l'œil n'a jamais veu, l'aureille entendu, ny le cœur de l'homme pensé ce que Dieu a preparé à ceux qui l'ay-

ment et le servent; *Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascenderunt, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum.*

Contentez donc bien vos entendemens à les considerer, afin que par les beautez et excellences que vous y descouvrirez, vous veniez à les aymer et desirer, retirant vos pensées de toutes les choses creées et transitoires de ceste vie, pour vous appliquer soigneusement à faire ce qu'il faut pour en acquerir la possession.

Appliquez-vous aussi à mediter ces divins mysteres, et tout ce que Nostre Seigneur a operé pour nostre redemption, afin que, par la cognoissance que vous en aurez, vostre volonté vienne à l'aymer; car il le faut aymer çà-bas en terre, pour l'aymer eternellement là-haut au ciel, parce qu'il n'y a point de ciel pour celuy qui n'a point d'amour et de charité. Contentez donc vostre volonté çà-bas, aymant Dieu autant qu'on le peut aymer en ceste vie mortelle. Mais comment le faut-il aymer, me direz-vous? il n'y a point de façon, ny de mesure pour cela; la façon et la mesure d'aymer Dieu, c'est de l'aymer sans mesure plus que tout, et au-dessus de toutes choses : *Causa diligendi Deum, Deus est, modus sine modo.*

Contentez aussi vostre memoire, luy retranchant tous les souvenirs terrestres, afin de la remplir de choses celestes, mais specialement des divins mysteres de la vie, mort et passion de Nostre Seigneur. Mais remplissez-la encore du souvenir de vos fautes et infidellitez, pour vous en humilier et amender, et des benefices que vous avez receus de Dieu, pour l'en remercier : et si vous avez reçeu des graces particulieres, ressouvenez-vous-en aussi, pour les bien cultiver et conserver, vous disposant pour l'augmentation et accroissement d'icelles. Enfin travaillez avec fidellité, mes cheres sœurs, pendant ceste vie, et perseverez jusques à la fin, à ce que vous puissiez estre congregées et unies avec les bien-heureux esprits en ceste felicité, pour y aimer Dieu et joüyr de luy eternellement. C'est ce que je vous souhaitte et desire de tout mon cœur. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

II. SERMON POUR LA FESTE DE TOUS LES SAINCTS.

Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona.

Dieu ayant creé toutes choses, les considerant en general, il vid qu'elles estoient grandement bonnes. (*Genes.* 1.)

La premiere feste qui ayt jamais esté celebrée en la terre a esté une feste de complaysance. Il est dit dans la Genese, que Dieu voulant donner commencement à ce grand univers, il crea premierement le ciel et la terre, puis ayant creé la lumiere il vid qu'elle estoit bonne : *Et vidit Deus lucem quod esset bona;* et considerant la terre comme la pepiniere des plantes, des arbres, des herbes et des fleurs, il vid semblablement qu'elle estoit bonne; puis regardant la mer, qui contenoit dedans soy tant de poissons, il vid que cela estoit bon : bref, considerant les animaux et chaque

chose en détail, il vid qu'elles estoient bonnes. Mais apres qu'il eust creé l'homme et formé la femme d'une de ses costes qu'il luy tira dans un doux sommeil, regardant alors tout son ouvrage parfaict et accomply, poussé de complaysance, il vid, ou pour parler conformement à mon subjet, il dit non-seulement qu'il estoit bon, comme il avoit faict, considerant chaque chose en particulier, mais qu'il estoit grandement bon : *Viditque Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona.*

Or la saincte Eglise, qui est non-seulement espouse de Jésus-Christ, mais encore son imitatrice, se voulant en toutes choses conformer à luy, fait les festes particulieres des saincts avec un playsir admirable; car lorsqu'elle considere l'amour des apostres, la constance des martyrs, la ferveur des confesseurs et la pureté des vierges, et qu'elle void toutes ces choses en particulier, elle dit, à l'imitation de Nostre Seigneur, que cela est bon. Mais quand elle vient à faire de tous ensemble une feste et qu'elle vient à considerer les couronnes, les palmes, les victoires et triomphes de tous les saincts en general, elle a une complaysance nonpareille, et dit alors, non-seulement que cela est bon, mais que cela est grandement bon; et c'est ce qu'elle fait en la feste que nous celebrons aujourd'huy. Il y a plusieurs raysons de son institution, mais je me contenteray d'en dire une qui est la fondamentale, à sçavoir, qu'elle a esté instituée pour solemniser la feste de plusieurs saincts et sainctes qui sont au ciel, les noms et la vie desquels ne sont point cogneus çà-bas en terre, et desquels pour ceste cause l'Eglise ne fait point de feste particuliere; car ne pensez pas que ce soit les miracles ny les vertus apparentes qui ont rendu saincts tous ceux qui sont au ciel. O non certes! il y a un nombre infiny de saincts qui ont tousjours esté cachez en ceste vie, qui n'ont point fait de miracles, et de la saincteté desquels on ne fait aucune mention, qui sont neantmoins exaltez au ciel par dessns ceux qui ont fait beaucoup, et qui sont honnorez dans l'Eglise. Ce fut un coup de la divine Providence de reveler et faire cognoistre au monde la saincteté d'un sainct Paul, premier hermite, qui vivoit dans le désert si incogneu et si peu estimé des hommes. Mais, ô Dieu, combien pensez-vous qu'il y a eu d'autres saincts qui ont vescu dans les deserts, dans les boutiques, dans les maysons devotes et dans les monasteres, et qui ont esté incogneus aux yeux du monde pendant leur vie, et qui sont maintenant exaltez dans la gloire par dessus ceux qui ont esté cogneus et honnorez en la terre? C'est pourquoy la saincte Eglise, considerant la feste qui se fait au ciel de tous les saincts en general, pour s'y conformer, a institué celle que nous celebrons aujourd'huy.

Les astrologues admirent la grande correspondance et le merveilleux rapport que la terre a avec le ciel, et ce rapport est tel que l'on peut dire que le ciel est le mary de la terre, et qu'elle ne peut rien produire que par ses influences. Or, je ne veux pas m'estendre à parler en ce lieu des influences que les philosophes disent que le ciel respand sur la terre, qui font qu'elle vient à produire des fruicts, des arbres, des plantes et des fleurs, ny des rescompenses que la terre rend au ciel, luy exposant tout ce qu'elle a produict par le moyen des influences qu'elle a receuës de

luy, et comme elle luy envoye des vapeurs qui montent au ciel comme une fumée d'encens, et le ciel les ayant receuës les luy renvoye pour la feconder par la pluye et la rosée. Bref, c'est une chose admirable de voir le grand rapport et la parfaicte correspondance qu'il y a entre le ciel et la terre. Mais, ô Dieu ! que c'est chose bien plus admirable de voir le grand rapport qu'il y a entre la Hierusalem celeste et la terrestre, entre l'Eglise triomphante et la militante; d'autant que l'Eglise militante fait ça-bas en terre, autant qu'il luy est possible, tout ce qu'elle croit se faire là-haut en la triomphante, et, comme une bonne mere, elle tire tout ce qu'elle peut de la Hierusalem celeste pour en nourrir ses enfans, taschant de les conformer en tout ce qu'elle peut aux habitans du ciel. C'est pourquoy, considerant les festes qui s'y font, pour honnorer le martyre et triomphe de chaque sainct en particulier, elle en fait de mesme ça-bas en terre. Voyez, je vous prie, comme elle chante la ferveur et constance d'un S. Laurent en celebrant sa feste, comme elle admire un S. Barthelemy au jour de son martyre; et ainsi des autres saincts. Mais oultre les festes particulieres que l'Eglise fait de chaque sainct, voyant qu'il se fait au ciel une resjoüyssance generale de tous ces bien-heureux esprits, pour s'y conformer, elle fait le mesme aujourd'huy; ce qu'elle nous fait entendre par ces parolles qu'elle chante au commencement de la saincte messe : *Gaudeamus omnes in Domino, diem festum celebrantes sub honore sanctorun omnium, etc.* (Introit.); Resjoüyssons-nous tous en Nostre Seigneur, dit-elle, pour la feste de tous les saincts, chantons et celebrons leurs triomphes et victoires; et autres semblables parolles de resjoüyssance et d'exaltation, par lesquelles elle nous invite à faire ceste solemnité.

Donc, pour suivre le dessein de la saincte Eglise, je diray quelque chose de ce qu'il faut faire pour bien celebrer ceste feste, le plus briefvement et familierement qu'il me sera possible, et diviseray mon discours en trois poincts.

Dieu, de toute eternité, a desiré de nous donner sa grace et nous faire ressentir les effects de sa misericorde, et ceux de sa justice par laquelle il nous veut donner la gloire pour rescompense de nos bonnes œuvres, sa bonté nous ayant mis en ce monde, où nous pouvons meriter ou demeriter. Or neantmoins, bien qu'il nous donne la gloire par sa justice, pour rescompense de nos bonnes œuvres et des travaux que nous avons endurez pour son amour, il nous la donne aussi par sa misericorde, d'autant qu'elle surpasse infiniment le loyer que meritent nos bonnes œuvres. Mais afin d'obtenir les graces requises pour parvenir à ceste gloire, il veut que nous nous servions de l'invocation des saincts et qu'ils soyent nos mediateurs, afin que nous puissions receyoir, par leurs entremises et par leurs intercessions, ce que nous ne meritons pas d'obtenir sans icelles. Or est-il que ces ames bien-heureuses, les anges, les cherubins et seraphins nous aymant parfaictement, non-seulement ils nous desirent, ains aussi ils nous procurent les graces de Dieu, poussez par le motif de l'amour et charité qu'ils ont pour luy; d'autant que l'amour du prochain procede et naist de l'amour de Dieu, comme de sa source : et de là vient le desir tres-ardent qu'ils ont

que sa divine misericorde nous donne sa grace en ce monde et la gloire en l'autre. Mais les saincts ont encore un autre motif qui leur fait souhaitter et demander à Dieu qu'il nous donne sa grace, c'est qu'ils voyent le grand desir qu'il a de nous la departir, ce qui fait qu'ils nous la desirent et procurent avec un amour d'autant plus grand qu'ils le voyent grand en Dieu. Et c'est là leur principal et plus excellent motif; car voyant que nous avons esté creez pour la gloire eternelle, et que c'est pour joüyr de ceste gloire que sa divine bonté nous a racheptez, et qu'il ne desyre rien tant que nous joüyssions du fruict de nostre redemption, ils conforment leurs desirs à celuy de sa divine Majesté en procurant nostre salut, autant qu'il leur est possible, par leurs prieres et intercessions. Mais neantmoins, afin que les saincts prient et intercedent pour nous, il nous les faut invoquer et demander leur secours; et c'est en ceste sorte que nous devons celebrer leurs festes, nous servant du pouvoir qu'ils ont aupres de Dieu, pour obtenir de sa misericorde les graces et faveurs dont nous avons besoin : et sa divine Majesté a si aggreable qu'on se serve de l'invocation des saincts, que voulant departir quelque faveur aux hommes, il les inspire souvent de se servir de leur entremise, et luy-mesme les provoque à prier pour nous, en leur faysant voir combien il desire qu'ils le prient de nous donner les graces qui nous sont necessaires pour nostre salut. C'est pourquoy l'Eglise demande à Dieu qu'il excite ses saincts à prier pour nous. Nous devons donc avec toute confiance les prier, et nous addresser à eux, specialement au jour de leurs festes, et ne faut point doubter qu'ils ne nous escoutent et fassent volontiers ce de quoy nous les supplions.

Mais d'autant que l'invocation des saincts se rapporte à la priere, il ne sera pas hors de propos d'en dire quelque chose. Il faut donc sçavoir qu'il y a trois personnes qui interviennent à la priere : la premiere est celle que l'on prie; la seconde est celle qui demande, et la troisiesme celle qui prie. Quant à la premiere personne, qui est celle que l'on prie, ce ne peut jamais estre que Dieu; car c'est luy seul qui tient en soy tous les thresors de la grace et de la gloire : et pour cela, lorsque nous prions les saincts, nous ne leur disons pas qu'ils nous accordent ou qu'ils nous departent telle grace ou telle vertu, mais bien qu'ils nous l'impetrent, parce qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de donner des graces, comme il luy plaist, et à qui il luy plaist.

Or on peut prier en deux façons, à sçavoir immediatement et mediatement : prier immediatement, c'est s'addresser directement à luy sans l'entremise d'aucune creature, comme fit la Cananée, et plusieurs autres que nous lisons en la saincte Escriture, lesquels prierent directement Nostre Seigneur, et receurent de grandes graces de sa divine bonté, à cause de la confiance et de l'humilité avec laquelle ils accompaignerent leurs prieres, ainsi que fit le sainct patriarche Abraham : *Loquar ad Dominum meum cùm sim pulvis et cinis* (Gen. 18); Je parleray à mon Seigneur, dit-il, encore que je ne sois que poudre et cendre, et une chose du neant, neantmoins je m'addresseray à luy, parce qu'il est mon Createur et que je suis sa creature. Le Publicain, et la Samaritaine priant immedia-

tement Nostre Seigneur, receurent la remission de leurs pechez : ce qui fut encore octroyé à plusieurs autres, Dieu pouvant par luy-mesme donner ce qu'il luy plaist, sans qu'il ayt besoin pour cela de l'ayde et secours d'aucune creature.

Prier Dieu mediatement, c'est prier par le moyen de la glorieuse Vierge, des anges et des saincts, et c'est de ceste priere que se servit le centurion, lequel envoya ses amys prier Nostre Seigneur qu'il vinst guerir son serviteur ; et la Cananée qui apres avoir prié immediatement Nostre Seigneur, se voyant rejettée de luy, pria mediatement par le moyen des apostres, s'addressant à eux afin qu'ils fussent ses advocats. Or ceste façon de prier est tres-bonne et bien meritoire, parce qu'elle est humble, et procede de la cognoissance que nous avons de nostre indignité et bassesse, qui fait que n'osant approcher de Dieu pour luy demander nos necessitez, nous nous addressons aux saincts, asseurez que nous sommes que nos prieres, qui d'elles-mesmes sont extresmement foibles et impuissantes, estant meslées avec celles de ces bien-heureux esprits, auront par ce moyen beaucoup plus de force et d'efficace.

La priere immediate est une priere toute filiale, pleyne d'amour et de confiance, en laquelle nous nous addressons à Dieu, comme à nostre Pere, suivant ce que luy-mesme nous enseigne au commencement de l'Oraison dominicale, où il veut que nous l'appellions *nostre Pere*. O Dieu ! que ceste parolle est pleyne d'amour, et qu'elle remplit le cœur de douceur et de confiance ! ce que nous voyons par les demandes que nous luy faysons ensuite ; car apres l'avoir appellé nostre Pere, nous luy demandons son royaume, et que sa volonté soit faite çà-bas en terre par les hommes, comme elle est faite dans le ciel par les bien-heureux. O que ces demandes sont grandes ?

La seconde personne qui intervient en la priere est celle qui demande : mais remarquez que je ne parle pas de celle qui prie, ains de celle qui demande ; car il y a bien de la difference entre prier et demander. Le maistre demande bien quelque chose à son serviteur, mais il ne le prie pas de la luy donner ; ains au contraire, en luy demandant ce qu'il desire, il luy commande de le luy donner : de mesme un autre, en demandant quelque chose qui luy est deuë, n'use point de prieres, parce qu'il demande ce qui luy appartient par justice. C'est une question qui est debattuë entre les theologiens scholastiques, à sçavoir si Nostre Seigneur, en tant qu'homme, prie pour nous ; car S. Jean dit qu'il est nostre advocat et mediateur : *Advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum* (Joan. 2) : sçavoir, s'il faut que les advocats et mediateurs prient. Il y a diverses opinions sur ce subjet ; mais il me semble que l'on se peut arrester à ces parolles que Nostre Seigneur dit à ses Apostres, qui sont rapportées dans le 16e chapitre de l'Evangile du mesme S. Jean : *Et non dico vobis, quia ego rogabo Patrem de vobis ;* Et je ne vous dy pas que je prieray mon Pere pour vous : car il y a bien de la difference entre prier et demander, comme nous venons de dire. Certes, il n'y a point de doubte que Nostre Seigneur Jesus-Christ demande pour nous le royaume des cieux, qu'il nous a acquis au prix de son sang et de sa vie ; c'est pour-

quoy il le demande comme chose qui luy appartient par justice : et ainsi de toutes les autres demandes qu'il fait à son Pere eternel pour nous. Or, bien neantmoins que l'on objecte que Nostre Seigneur, en tant qu'homme, demande par forme de supplication et de priere, se rendant nostre mediateur, il est vray pourtant que tout ce qu'il demande luy appartient par droict de justice.

La troisiesme personne qui intervient en la priere, c'est la créature raysonnable. Mais pour laisser à part tout ce qui se pourroit dire sur ce subjet, nous ne parlerons maintenant que de nous autres chrestiens qui vivons en ceste vallée de miseres, qui cognoissant la difficulté que nous avons de nous sauver, à cause de l'infirmité de nostre nature, prions et envoyons nos requestes et nos souspirs au ciel, implorant le secours de Dieu, luy demandant sa grace; et afin de l'obtenir plus facilement, nous nous servons de l'invocation des saincts, les priant qu'ils intercedent pour nous qui sommes encore pelerins et estrangers sur ceste terre, et qu'ils nous aydent à parvenir à ceste felicité eternelle de laquelle ils sont joüyssans. Mais, helas! miserables et chetives creatures que nous sommes, nos prieres sont si froides, si lasches et si foibles, qu'elles ne meritent pas d'estre exaucées de Dieu. O qu'il y a une grande difference et disproportion entre les prieres de ces bien-heureux esprits et les nostres! car ils prient et chantent continuellement les loüanges de Dieu, mais avec une si profonde humilité, et avec tant de ferveur, d'amour et de fermeté, qu'elles sont d'un prix et d'une valeur inestimables: c'est pourquoy les nostres chetives estant meslées parmy celles de ces bien-heureux, viennent à prendre une force et vertu admirable, ressemblant à une goutte d'eau, laquelle estant jettée dans un tonneau de vin, en prend la force et la vertu, laissant d'estre ce qu'elle estoit auparavant, pour se convertir en vin : ainsi, quand nos prieres sont presentées à Dieu en unyon de celles des saincts, par ce sacré meslange elles viennent à prendre une grande force et vigueur, et par ce moyen elles sont renduës plus precieuses devant Dieu, et meritoires pour nous et pour nostre prochain.

Pour mon second poinct, je dy que c'est une chose tres-certaine que les saincts prient pour nous, d'autant plus ardemment et fortement, que plus ils voyent dans l'essence divine que Dieu desire nostre salut et beatitude. Nous en devons faire de mesme à l'endroict de nostre prochain, nous employant à son service, et l'aydant autant que nous pourrons à se sauver, avec une charité non point envieuse ny interessée, mais qui regarde purement Dieu, et n'ayt point d'autre object que sa gloire. O! si nous pouvions un peu comprendre quelle est la charité des saincts, et de quelle ferveur et humilité ils accompaignent leurs prieres, nous aurions sans doubte grand subjet de nous confondre, si nous venions à faire comparayson du peu d'humilité qui se treuve en nos prieres çà-bas en terre, avec celles dont ils prient là-haut au ciel, ce qui procede de la vuë et claire cognoissance, qu'ils ont sans ombre ny figure, de la grandeur immense de Dieu, et de la distance infinie qu'il y a entre la creature et le createur : et d'autant plus qu'ils ont de degrez de gloire, et qu'ils sont plus eslevez, d'autant plus cognoissent-ils

ceste distance infinie, et par consequent leur humilité est plus profonde.

Que si une personne en ceste vie, par un frequent exercice des considerations et meditations de la grandeur de Dieu et de la bassesse de la creature, vient à cognoistre une si grande disproportion et esloignement de l'une à l'autre que ceste cognoissance la fait abaisser et humilier, en sorte qu'elle se voudroit cacher et abysmer jusque dans son neant, ne treuvant point de lieu, ce luy semble, assez bas pour son indignité, quelle doit estre donc, je vous prie, l'humilité de ces ames bien-heureuses qui voyent clairement la grandeur et majesté infinie de Dieu? Certes, l'humilité que la tres-Saincte Vierge a euë en ceste vie a esté tres-grande, d'autant qu'elle avoit plus de cognoissance de Dieu qu'aucune autre creature. Il est vray que celle avec laquelle elle prononça ces sacrées parolles, au jour de l'Incarnation : *Ecce ancilla Domini*, fut si grande, qu'elle estonna les anges, de voir qu'il y eust une creature si humble en la terre : mais l'humilité que ceste glorieuse Vierge a maintenant dans le ciel est incomparablement plus grande, parce qu'elle a mille fois plus de cognoissance de la grandeur infinie de Dieu et de ses souveraines perfections, qu'elle n'avoit pas en ce monde; ceste cognoissance estant le plus fort et le plus excellent motif pour nous humilier, et nous faire abaisser jusques dans nostre neant, que nous puissions avoir.

Il n'y a donc point de doubte que les prieres des saincts estant faites avec une si profonde humilité, ne soient tres-meritoires et tres-aggreables à Dieu, et ne nous puissent par consequent obtenir beaucoup de graces : or il faut neantmoins, si nous en voulons ressentir les effects, que nous sçachions nous en prevaloir; car si de nostre costé nous ne cooperons, il est certain que nous nous rendrons indignes de leurs suffrages. Mais considerez, je vous prie, seroit-il à propos de demander aux saincts qu'ils prient pour nous et nous obtiennent quelque grace, si de nostre costé nous ne nous voulons point disposer à la recevoir? Nous les prions qu'ils nous obtiennent les vertus, et nous n'en voulons pas embrasser la pratique, ny n'en voulons faire aucun acte; et neantmoins nous voulons qu'ils intercedent pour nous, quoy que bien souvent nous fassions les actes contraires aux vertus que nous leur demandons.

O certes! ne nous abusons pas; car Dieu veut que nous cooperions à ses dons, et quand nous luy demandons quelque vertu par l'entremise des saincts, il ne nous la donnera jamais, si nous ne nous mettons en l'exercice d'icelle. Dieu nous a creez sans nous, c'est-à-dire, lorsque nous n'estions point, il nous tira du neant et nous donna l'estre; mais il ne nous veut pas sauver sans nous, comme dit sainct Augustin : *Qui fecit te sine te, non salvabit te sine te;* et bien qu'il nous laisse nostre liberté sans la vouloir forcer, il veut neantmoins nostre consentement et cooperation à sa grace, afin de nous appliquer le fruict de nostre redemption, sans laquelle nous ne sçaurions aller au ciel, ny ayant point d'autre porte pour y entrer. C'est pourquoy l'Eglise termine toutes ses prieres : *Per Dominum nostrum Jesum Christum;* Par Nostre Seigneur Jesus-Christ, pour nous monstrer que les prieres, ny des anges, ny des

saincts, ny des hommes, ne peuvent estre exaucées du Pere eternel, si ce n'est au nom de son Fils; d'autant que nulle creature, suivant son divin decret, n'eust jamais peu parvenir à la gloire, non pas mesme la sacrée Vierge, que par la mort et passion de Nostre Seigneur, qui nous l'a meritée. Les saincts donc prient que le merite de sa passion nous soit appliqué, et à mesure que nous correspondons aux graces de Dieu, il nous en donne toujours de nouvelles : ce qui estant cogneu des saincts, ils prient avec beaucoup de ferveur sa bonté infinie qu'elle les respande abondamment sur nous, à quoy ils sont grandement incitez par le playsir qu'ils voyent que Dieu prend de se communiquer à ses creatures. Donc, si nous voulons nous rendre dignes des suffrages des saincts, il nous faut prattiquer fidellement les vertus que nous demandons à Dieu par leur intercession.

Pour mon troisiesme poinct, je dy qu'il nous faut, à l'exemple des saincts, embrasser la prattique des maximes evangeliques que l'Eglise nous propose en ce jour : *Videns Jesus turbas, ascendit in montem, et cum sedisset accesserunt ad eum discipuli ejus, et aperiens os suum docebat eos* (Matth. 5); Jesus, dit le texte sacré, voyant une grande multitude de peuple qui le suivoit pour entendre sa doctrine, il se retira sur une montagne, et s'estant assis, ouvrant sa saincte bouche, il dit ces divines parolles qui contiennent toute la perfection chrestienne. *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum;* Bien-heureux sont les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux. *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram;* Bien-heureux sont les debonnaires, car ils possederont la terre. *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur :* Bien-heureux sont ceux qui pleurent, car ils seront consolez. *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam :* Bien-heureux enfin ceux qui seront persecutez pour la justice, car le royaume des cieux est à eux. O Dieu! que ceste doctrine est contraire à l'esprit et aux maximes du monde!

L'Escriture saincte rapporte que Nabuchodonosor vid en songe une grande statuë qui avoit la teste d'or, les bras d'argent, le ventre d'airain, les jambes de fer et les pieds de terre : mais comme il consideroit la beauté de ceste statuë, il vid venir une petite pierre de dessus une montaigne, qui, heurtant les pieds de ceste statuë, la renversa par terre et la reduisit en cendres qui furent emportées par le vent; et ainsi elle disparut. O mes cheres sœurs, c'est à vous à qui je parle, car vous n'estes pas encore tout-à-fait hors du monde, vous estes seulement comme estoient les Nazareens, esloignées et sequestrées du monde et de ses vanitez. Qu'est-ce, je vous prie, que ceste statuë nous represente, sinon le monde, ou plutost l'orgueil et la vanité du monde, qui a la teste d'or et les pieds de terre? et ceste montaigne de laquelle est descenduë ceste petite pierre ne nous represente-t-elle pas tres à propos nostre souverain Seigneur et Maistre, de la bouche duquel est sortie ceste petite pierre des huict beatitudes, qui a renversé ceste statuë de la vanité du monde, faysant que tant et tant de personnes ont quitté les richesses, honneurs et dignitez de la terre, pour se rendre pauvres, vils et abjects? O Dieu! il est vray que ceste doctrine evangelique ayant

esté respanduë par tout l'univers, a esté embrassée de plusieurs, qui ont mesprisé le monde avec toutes ses vanitez.

Bien-heureux sont les pauvres d'esprit, dit Nostre Seigneur; et le monde dit : Bien-heureux ceux qui sont riches et qui ont toutes sortes de commoditez en ceste vie; comme au contraire : Mal-heureux sont les pauvres. Mais Nostre Seigneur voyant la folie et la vanité du monde, et les choses en quoy il constitue sa beatitude, il jette une petite pierre au pied de ceste statuë, et dit en premier lieu : Bien-heureux sont les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux ; comme au contraire : Malheur aux riches, c'est-à-dire à ceux qui ont leurs affections attachées aux richesses, car, oultre qu'ils n'auront pas le royaume des cieux, ils seront eternellement mal-heureux, et n'auront pour rescompense que l'enfer et la compaignie des demons. Bien-heureux sont les debonnaires, dit Nostre Seigneur, car ils possederont la terre. Or, d'autant que ceste debonnaireté veut que l'on resprime les mouvements de cholere, que l'on soit doux, cordial et pleyn de mansuetude envers le prochain, que l'on pardonne à son ennemy, que l'on supporte les mespris, la vanité du monde qui a un esprit tout contraire à cela, dit : Bien-heureux celuy qui se venge de son ennemy, qui se fait craindre et redoubter, et auquel on n'oseroit dire un mot de mespris; et estime mal-heureux celuy qui est doux et patient parmy les injures et adversitez. Nostre Seigneur jette encore ceste petite pierre contre ceste statuë, et dit : Bien-heureux sont les debonnaires; car ils possederont la terre : et par ces parolles il destruit ceste fierté et arrogance en laquelle les mondains fondent leur beatitude. Bien-heureux, dit Nostre Seigneur, ceux qui pleurent, car ils seront consolez : et le monde tout au contraire dit : Bien-heureux ceux qui prennent leurs playsirs et jouyssent de toutes sortes de contentemens. Enfin bien-heureux, dit Nostre Seigneur, sont ceux qui ont faim et soif de justice, et qui sont persecutez pour la justice : et le monde ne dit-il pas au rebours? ne va-t-il pas constituant son bonheur en tout ce qui est contraire aux preceptes de Nostre Seigneur? lequel considerant ceste statuë, non point en songe, comme Nabuchodonosor, mais en verité et effect, voyant qu'elle n'avoit que des pieds de terre, c'est-à-dire, que tout ce que le monde prise et estime n'est fondé que sur des choses perissables et transitoires, il jette pour la renverser ceste petite pierre des huict beatitudes, qui contiennent, ainsi que nous avons dit, toute la perfection chrestienne.

Mais, le monde voyant sa gloire renversée, et qu'on la quittait pour embrasser la pauvreté, le mespris, les larmes et la persecution, la prudence humaine s'y est glissée, et a treuvé mille interpretations contraires à ces beatitudes. O Dieu, dit-elle, il est vray que les pauvres d'esprit sont bien-heureux; mais n'est-ce pas estre pauvre d'esprit que d'avoir l'usage des richesses, et posseder des biens et dignitez, pourveu qu'on n'y attache pas son affection? pour estre pauvre d'esprit, il suffit d'estre religieux et d'avoir quitté le monde. Il est vray que c'est desjà en quelque façon estre pauvre; mais, helas! ce n'est pas ainsi que l'entend Nostre Seigneur : il est bien difficile, dit sainct Augustin, de posseder beau-

coup de biens et d'honneurs sans y mettre son affection. Ha! certes, il ne suffit pas de s'estre fait religieux, et d'avoir tout quitté pour se rendre pauvre, si apres on vient à ne vouloir manquer d'aucune chose : faire le vœu de pauvreté, et n'en vouloir ressentir aucune incommodité ; mais desirer, nonobstant ce vœu, d'avoir mieux ses ayses et commoditez qu'auparavant, ha ! qu'une telle pauvreté est imparfaicte et desaggreable à Dieu. O certes ! ce n'est pas de telle pauvreté que Nostre Seigneur veut parler, et ce n'est pas ainsi que luy et ses saincts l'ont prattiquée ! il est mort tout nud sur la croix, et ses saincts l'ont imité en quittant tout, et s'exposant courageusement à souffrir toutes incommoditez que la pauvreté porte avec soy. Mais qui eust demandé à ces saincts religieux qui vivoient anciennement dans les deserts : O grands saincts ! qui vous a reduicts en ceste grande pauvreté et nudité ? et qui est-ce qui vous a ainsi despouillez de toutes choses ? C'est, eussent-ils dit, ceste admirable pauvreté à laquelle est promis le royaume des cieux ; c'est elle qui nous fait tout quitter et pastir de la sorte. Or ce que la prudence humaine treuve à redire sur la pauvreté, elle en fait de mesme de toutes les autres beatitudes. Mais il ne faut point tant d'interpretations ; il faut aller simplement et se tenir au pied de la lettre.

Donc, si nous voulons imiter les saincts et faire profession de garder la pauvreté, embrassons de bon cœur les peynes et incommoditez qui la suivent ; soyons doux et debonnaires envers nostre prochain ; pleurons si nous voulons estre consolez, je veux dire des larmes spirituelles ; car ces parolles : *Beati qui lugent,* Bienheureux ceux qui pleurent, s'entendent specialement de ceux qui pleurent leurs pechez et ceux d'autruy à cause que Dieu en est offensé, ou qui pleurent son absence, comme faysoit David, qui destrempoit son pain dans ses larmes nuict et jour, quand on luy demandoit où estoit son Dieu : *Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte, dum dicitur mihi quotidie : Ubi est Deus tuus* (Psal. 41) ? Il est vray qu'on ne peut pas tousjours avoir ces larmes, aussi ne sont-elles pas necessaires pour nostre salut ; mais on peut tousjours avoir le desyr d'icelles, et demeurer devant Dieu avec un cœur contrit et humilié. En somme, pour conclurre ce discours, soyons alterez et affamez de justice, et endurons de bon cœur les mespris et persecutions pour la justice, taschant, autant qu'il nous sera possible, de suivre et d'imiter l'exemple des saincts, afin que nous puissions, apres ceste vie, estre admis en leur compaignie dans le ciel, pour y glorifier eternellement avec eux le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

III. SERMON POUR LA FESTE DE TOUS LES SAINCTS.

Credo communionem Sanctorum.
Je croy la communion des Saincts.

La feste que nous celebrons aujourd'huy est pleyne d'un si grand nombre de matieres propres pour monstrer sa grandeur et solemnité, que les predicateurs s'esgayent parmy la varieté et affluence des subjets dont ils peuvent traitter en ce jour. Les uns prennent playsir à parler de la gloire et felicité des saincts; les autres, autant utilement que loüablement, parlent de leurs vertus; d'autres parlent de cest admirable sermon des huict beatitudes que Nostre Seigneur prononça sur la montaigne, se voyant suivy d'une grande multitude de peuple.

Mais pour moy je desire aujourd'huy, au discours que j'ay dessein de vous faire, me conformer et suivre, autant qu'il me sera possible, l'intention de la saincte Eglise, en vous entretenant familierement de l'un des articles de nostre foy, à sçavoir, de la communion des saincts, qui se peut entendre et expliquer en diverses façons, à sçavoir, par l'amour de complaysance et par l'amour de bienveuillance, qu'on entend beaucoup mieux quand on parle de ce qui regarde Dieu, que non pas quand on parle de ce qui regarde les creatures; ce que je vous feray voir dans les deux premiers poincts de ceste exhortation, et pour le troisiesme, nous parlerons d'une autre sorte d'amour qu'on appelle l'amour d'imitation.

Par l'amour de complaysance, nous nous playsons au bien que possede celuy que nous aymons, et par l'amour de bienveuillance, nous luy en desirons plus qu'il n'en possede. Or il n'y a nul doubte qu'on ne puisse aymer Dieu de l'amour de complaysance : mais pour l'amour de bienveuillance, il semble qu'il soit impossible, d'autant que nous ne pouvons desirer aucun bien à Dieu qu'il ne possede souverainement. Par l'amour de complaysance nous nous resjoüyssons de ce que Dieu est eternel, immense, incomprehensible, et, en un mot, de ce qu'il est Dieu, disant avec le prophete : *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges* (Psal. 15); Vous estes mon Dieu, parce que vous vous suffisez à vous-mesme, et n'avez pas besoin de vos creatures, ny de leurs biens.

Mais quant à l'amour de bienveuillance, comment le pourrions-nous exercer à l'endroict de Dieu ? puisqu'estant infiny, et l'infinité mesme, on ne luy sçauroit souhaitter plus de gloire, de sainctetè et de perfection qu'il en possede, puisqu'il est immense en grandeur, et que sa gloire surpasse infiniment celle des cherubins et seraphins, des throsnes et de tous les esprits celestes, et qu'en somme toute la perfection des saincts mise ensemble, et mesme celle de la glorieuse Vierge, quoy que tres-grande, n'est rien en comparayson de celle de Dieu qui est la cause, l'origine et la source de toute la gloire et perfection des bien-heureux; d'autant que c'est de luy de qui elle procede, et qui la leur communique, en

telle sorte neantmoins qu'ils peuvent tousjours recevoir quelque accroissement en la gloire qu'ils possedent, sinon essentielle, du moins accidentelle; mais la gloire et perfection de Dieu ne procedant que de luy-mesme, il n'y peut avoir en icelle d'accroissement ny de diminution. Comment ferons-nous donc pour exercer envers luy l'amour de bienveuillance? O certes, nous ne le pouvons que par imagination de choses impossibles, comme en luy disant, que si nous pouvions souhaitter plus de gloire et de perfection qu'il n'en a, nous luy desirerions et procurerions au prix mesme de nostre vie, de nostre estre, et de tout ce qui est au monde, s'il estoit en nostre pouvoir.

Voyons maintenant comme la communion des saincts se peut entendre et expliquer par l'amour de complaysance et par l'amour de bienveuillance. Premierement quand nous disons : Je croy la communion des saincts, c'est-à-dire, que par cest amour de complaysance tous les biens que les saincts ont dans le ciel nous sont communs, et que nous y participons, et que les saincts participent aussi aux petits biens que nous autres mortels avons icy-bas, car ne pensez pas que, quoy que les saincts soyent au ciel, et que nous soyons en terre, cela empesche la communion et participation que nous avons avec eux; ô non certes! la mort n'a pas le pouvoir de faire ceste des-unyon. Nous n'avons tous qu'un mesme chef qui est Jesus-Christ, et nostre unyon estant fondée en luy, la mort n'aura jamais aucun pouvoir de la rompre : *Quis nos separabit à charitate Christi* (Rom. 8)? Qui est-ce qui nous separera de la charité de Jesus-Christ? disoit S. Paul. Je suis certain que ny les anges, ny les vertus, ny le ciel, ny la terre, ny l'enfer, ny chose quelconque, ne nous pourra jamais separer de la charité de Dieu qui est en Jesus-Christ. Or ceste charité n'est autre que la communion des saincts, avec lesquels nous sommes maintenant unis d'esprit, et quand nous mourrons, si Dieu nous fait la grace d'estre sauvez, nous serons plus unis avec eux que nous n'aurons jamais esté avec les plus chers amys que nous ayons eus çà-bas en terre : et les biens auxquels nous participons par ceste communion sont inexplicables, tant à cause de leur grandeur que pour la multitude innombrable d'anges et d'ames bien-heureuses qu'il y a dans la gloire.

Il est dit en plusieurs endroicts de l'Escriture saincte qu'il y a des anges dans le ciel en telle quantité que le nombre en est inconcevable : *Millia millium ministrabant ei, et decies millies centena millia assistebant ei* (Dan. 7); Mille milliers le servoient, et dix mille millions assistoient devant sa face, dit Daniel, parlant des anges : et quoy qu'il en tombast une grande partie dans l'enfer quand Lucifer se revolta contre Dieu, au rapport de l'Escriture saincte, qui dit que cest esprit superbe tira apres soy la troisiesme partie des estoiles du ciel, c'est-à-dire des anges; neantmoins, bien qu'il n'y en demeurast que les deux tiers, le nombre en est si grand qu'il nous est impossible de le concevoir.

Mais oultre ces esprits angeliques, il y a encore des ames bien-heureuses en si grand nombre que personne ne les sçauroit compter : *Vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat, ex omnibus gentibus, et tribulus, et populis, et linguis, stantes*

ante thronum, *et in conspectu agni* (Apoc. 7); Je vy, dit S. Jean en son Apocalypse, une si grande troupe d'ames bien-heureuses de toutes les nations qui sont sous le ciel, qui estoient devant le throsne de Dieu et en la presence de l'Agneau, qu'il estoit impossible de les nombrer. Combien pensez-vous qu'il y a eu de saincts depuis la creation du monde jusques à maintenant? certes cela ne se peut imaiginer. S. Hierosme, parlant de la grande multitude des bien-heureux, disoit de son tems que si l'Eglise eust voulu faire commemoration de tous les martyrs, elle en eust bien compté sept mille chaque jour, de ceux que l'on sçavoit asseurement avoir esté martyrisez, oultre ceux qu'on ne sçavoit pas. Si donc dés ce tems-là il y avoit tant de martyrs, combien pensez-vous qu'il y en a eu depuis? sans parler des docteurs, des confesseurs et des vierges, dont le nombre indicible nous est incogneu. C'est pourquoy aujourd'huy nous faysons la feste en general, non-seulement des saincts que nous cognoissons, mais encore de ceux que nous ne cognoissons pas, et des seraphins, cherubins, et de tous les anges, lesquels se resjoüyssent en ceste feste, loüant et benissant Dieu de la grace qu'il a faite aux saincts; et l'Eglise participant à ceste joye, nous invite à nous resjoüyr en ce jour, et à loüer Dieu en ses saincts.

Mais pour nous bien et sainctement resjoüyr en ceste feste et la celebrer selon l'intention de la saincte Eglise, il faut exercer l'amour de complaysance et de bienveuillance à l'endroict des saincts qui sont au ciel, puisque nous le pouvons facilement faire, en considerant ceste Hierusalem celeste, où ces ames bien-heureuses sont joüyssantes d'une si grande gloire et felicité, voyant qu'elles sont hors des perils et dangers de ce monde, où nous autres mortels sommes continuellement exposez au hasard de nous perdre; considerant cela, dy-je, nous devons faire des actes de complaysance, nous resjoüyssant et estant aussi ayses de leur gloire et felicité, comme si nous en joüyssions nous-mesmes. Or c'est ceste complaysance qui fait la communion des saincts; car à mesure que nous nous complaysons aux biens qu'ils ont, nous nous en rendons participans, la complaysance ayant cest effect de tirer à soy le bien de la chose aymée, pour se le rendre propre, n'estant pas possible d'aymer de cest amour sans avoir la participation et communion des biens de ceux qu'on ayme. Les bien-heureux ayment Dieu dans le ciel de cest amour de complaysance, qui est la cause principale de leur beatitude, car voyant clairement les grandeurs et perfections de Dieu, avec tous ses attributs divins, ils l'ayment souverainement, et se complaysent de voir en luy tant de perfections, et par ceste complaysance ils les attirent à eux, et en sont faits participans.

La pluspart des docteurs tiennent que la gloire et felicité des bien-heureux consiste specialement en l'entendement, par lequel ils voyent et cognoissent Dieu: mais il y en a plusieurs qui estiment que c'est en la volonté, par laquelle ils l'ayment de cest amour de complaysance, d'autant que par ceste complaysance ils joüyssent des biens qui sont en Dieu, comme s'ils leur estoient propres, et sont faits possesseurs de Dieu, tirant à eux ses souveraines perfec-

tions, et sont possedez de Dieu par l'application qu'ils ont à luy; de sorte qu'ils peuvent bien dire que Dieu est à eux, et qu'ils sont à Dieu : *Dilectus meus mihi, et ego illi* (Cant. 2); Mon Bien-aymé est tout à moy, et je suis toute à luy. Hé! mon Dieu! qui a plus de joye de vos perfections, ou vous qui en joüyssez, ou moy qui m'en resjoüys. Vous les possedez, et elles sont vostres, parce qu'elles sont unies à vostre essence; et moy je les possede, et elles sont miennes, parce qu'elles sont unies à mon esprit par complaysance. De mesme je dy que par l'amour de complaysance que nous prattiquons envers les saincts, nous entrons en la communion, c'est-à-dire, en la participation de leurs biens.

Or pour mon second poinct, je dy que l'amour de bienveuillance se doit aussi prattiquer envers les saincts, lesquels, bien qu'ils soyent parfaictement contens, rassasiez et assouvis de la felicité qu'ils possedent, sans que nous puissions accroistre leur gloire essentielle, qui consiste à voir Dieu face à face et à l'aymer souverainement : si est-ce que nous leur pouvons causer un accroissement de gloire accidentelle, et partant prattiquer l'amour de bienveuillance en leur souhaittant les biens qu'ils n'ont pas encore, à sçavoir, la resurrection et reunyon de leurs corps avec leurs ames; d'autant que c'est en cela que consiste partie de leur gloire, non pas essentielle, qui appartient à l'ame, car elle n'augmentera point par la resurrection de la chair, mais ouy bien la gloire accidentelle appartenant au corps, laquelle ne sera point pleyne ny entiere, que ceste reunyon ne soit faite, parce que les saincts sont des hommes comme nous. Or pour faire un homme parfaict, il faut qu'il ayt une ame et un corps : d'où vient qu'on dit que l'homme est un composé d'ame et de corps, bien que ce soit principalement l'ame qui fait l'homme; mais la mort qui est entrée au monde par le peché separe l'ame d'avec le corps, pour un tems seulement; d'autant que nous esperons et croyons en la resurrection de la chair, par laquelle nos corps seront reunis à nos ames, et par ceste reunyon ils participeront à leur gloire et felicité, ou à leur peyne et damnation eternelle.

L'Église donc en ce jour exerce non-seulement l'amour de complaysance à l'endroict des saincts, se resjoüyssant de la gloire que desjà ils possedent, ensuite de quoy elle convie ses enfans à s'y complayre, et à glorifier Dieu qui les a faits saincts; mais encore elle fait des actes de bienveuillance, lorsqu'elle leur souhaitte la resurrection de la chair, comme nous voyons en plusieurs psalmes et cantiques de la saincte Escriture, où elle demande à Dieu ceste resurrection : ce que nous faysons aussi tous les jours en l'Orayson dominicale; car que veulent dire ces parolles *Adveniat regnum tuum*, Vostre royaume nous advienne? sinon que nous representons à Dieu le grand desir que nous avons de la reunyon des ames avec leurs corps, qui est comme si nous disions : O Seigneur, vostre royaume est desjà venu, et preparé pour les saincts, non-seulement pour ceux qui sont au ciel, mais encore pour ceux qui n'y sont pas, d'autant que Dieu desire de sauver tout le monde : *Vult omnes homines salvos fieri* (I. Tim. 2); et pour cela il a mis son royaume à nostre choix et disposition, c'est à nous de nous servir de la liberté qu'il nous a donnée pour le choysir ou non : si nous

le voulons choysir, il nous donne suffisamment des graces pour y parvenir. Vostre royaume nous advienne, ô Seigneur, disons-nous; il est desjà advenu aux saincts, c'est-à-dire, à ces ames glorieuses qui sont au ciel; et quant à nous autres mortels, qui sommes çà-bas en terre, il nous est aussi desjà advenu : car les justes le possedent par desir et esperance, puisque vous l'avez mis en leur choix et disposition. Mais vostre royaume nous advienne, c'est-à-dire que ceste resurrection de la chair se fasse, et que ces corps reduicts en cendres soyent transformez par la resurrection en la clarté du corps de Jesus-Christ : *Qui reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ*, comme dit sainct Paul (Philip. 3); car, bien que le royaume de Dieu soit advenu aux ames des saincts qui sont au ciel, par la possession de la gloire essentielle, et à ceux qui sont en terre, par l'esperance; neantmoins il leur reste encore, pour l'accomplissement de leur gloire accidentelle, la reunyon de leurs corps avec leurs ames, qui se fera à la resurrection generale, laquelle nous luy demandons, et apres laquelle ceux qui sont au ciel et nous autres mortels souspirons.

Mais oultre ces actes de bienveuillance que nous exerçons à l'endroict des saincts, il y en a encore d'autres qui dependent immediatement de nostre cooperation, par lesquels nous pouvons correspondre aux desirs qu'ils ont que nous fassions çà-bas en terre ce qu'ils font là-haut au ciel, et par ceste correspondance leur procurer une gloire accidentelle qu'ils n'auroient point sans cela. Premierement, les saincts loüent et glorifient perpetuellement Dieu, sans pause ny intermission; ils chantent le cantique de l'amour divin sans se lasser ny se reprendre; ils benissent Dieu avec une joye et complaysance pleynes d'une incomparable suavité, s'excitant et provoquant les uns les autres à desirer de le loüer tousjours plus parfaictement, mais d'un desir parfaictement doux et tranquille qui les rassasie pleynement. Ils loüent Dieu en luy-mesme de ce qu'il est Dieu, et de tous les biens qu'il a en soy, et de soy, de la vuë desquels ils ont une parfaicte cognoissance et complaysance; apres quoy ils le loüent encore de ce qu'il les a faits saincts, et recognoissant que leur saincteté procede de luy, et qu'il en est le principe, l'origine et la cause fondamentale, ils luy en rendent tout l'honneur, disant avec le prophete : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam* (Psal. 113); Non point à nous, Seigneur, mais à vous seul, soit donné toute la gloire et loüange. Puis ils le loüent encore les uns pour les autres, de ce qu'il leur a fait sentir les effects de son infinie misericorde.

Or, les saincts nous aymant tres-parfaictement, ils desirent que nous fassions çà-bas en terre ce qu'ils font incessamment là-haut au ciel, et que nous donnions perpetuellement gloire et loüange à Dieu, comme ils font, c'est-à-dire, autant que nous le pouvons; car il ne faut pas entendre que nous le fassions aussi parfaictement qu'eux, qui le loüent sans discontinuation : ils sçavent bien que nous ne le pouvons pas, à cause de l'infirmité de nostre nature et quoy que les loüanges que nous donnons à Dieu doivent estre continuelles et invariables, neantmoins nous ne le pouvons loüer en sorte que ce ne soit tousjours avec quelque pause et interruption,

n'y ayant homme mortel, pour sainct qu'il soit, qui puisse dire qu'il a sa volonté tellement collée et unie à celle de Dieu, qu'il n'en puisse estre separé, ny distraict d'un seul moment par aucun accident qui luy puisse arriver en ceste vie, ny qui puisse tenir son cœur si attentif à loüer Dieu, qu'il ne fasse quelque interruption en ce sainct exercice. Il y a un grand nombre de passages dans l'Escriture saincte qui semblent exiger ce sainct exercice de nous : loüez Dieu perpetuellement, et que Dieu soit loüé de jour et de nuict, dit le sainct prophete. Ce n'est pas à dire que nous soyons obligez de passer toutes les nuicts entieres, ny tous les jours en prieres pour loüer Dieu sans interruption; mais cela veut dire que nous le devons toujours loüer de cœur et d'affection, ayant continuellement, autant qu'il se peut, nostre intention dressée à luy, faysant toutes choses pour luy rendre gloire et honneur.

Les Saincts desirent donc que nous fassions ce sainct exercice en la terre comme ils le font au ciel, mais selon nostre condition et la portée de nos esprits, et que joignant nos desirs avec les leurs, nous souhaittions que toutes les creatures loüent et glorifient perpetuellement Dieu : et par ce desir nous leur causons une gloire accidentelle qu'ils n'auroient pas sans cela. Or, apres que nous avons correspondu au desir qu'ont les bien-heureux, que nous glorifions Dieu, pour ce qu'il est en luy-mesme, nous le devons aussi loüer en ses saincts, et le remercier des graces qu'il leur a faites, qui est encore un autre acte de bienveuillance que nous devons exercer en leur endroict, et que l'Eglise mesme prattiqne lorsqu'elle celebre leurs festes, disant : *Laudate Dominum in sanctis ejus* (Psal. 150); Loüez Dieu en ses saincts; car qui voudroit celebrer la feste des saincts à leur honneur seulement, et non à celuy de Dieu, il ne feroit rien d'aggreable ny à Dieu ny aux saincts mesmes, puisqu'ils ne peuvent et ne veulent recevoir aucune gloire, sinon de voir que Dieu soit loüé en eux.

Un autre acte de bienveuillance que nous devons aussi exercer envers les saincts et qu'ils demandent de nous, est que nous correspondions aux desirs qu'ils ont que nous soyons saincts comme eux en nous perfectionnant de plus en plus, desirant, en tant qu'il nous est possible, que tous les hommes servent, loüent et benissent Dieu, puisque tous sont obligez de le faire, que tous fassent des actes de penitence, et, en un mot, que tous soyent un jour bienheureux, puisque tous le peuvent estre : et en procurant ces choses, nous causons une gloire accidentelle aux saincts, qu'ils n'auroient pas sans cela.

Or voylà comme se fait la communion des saincts par l'amour de complaysance et de bienveuillance que nous exerçons en leur endroict.

Pour mon troisiesme poinct, je dy qu'il y a encore un autre amour dont nous devons specialement aymer les saincts, qui s'appelle l'amour d'imitation, pour lequel il est necessaire d'avoir de la sympathie avec ceux que l'on ayme. Or ceste sympathie n'est autre chose qu'une certaine participation, que nous avons aux passions, humeurs et inclinations de ceux que nous aymons de cest amour d'imitation, qui fait que nous attirons en nous les vertus ou les

vices que nous voyons en eux; car la passion de l'amour est la premiere et la plus forte qui soit en l'ame, d'où vient que l'amour nous rend tellement propre ce que nous aymons, que nous disons communement que les biens de la chose aymée sont plus à celuy qui ayme qu'à celuy qui les possede. De ceste sympathie procedent les grandes difficultez que plusieurs personnes du monde ont à se resoudre de s'amender de quelques vices auxquels ils sont subjets: dites à une personne qu'elle s'amende de la cholere, ou qu'elle quitte un poinct d'honneur, duquel elle est si jalouse, qu'elle s'esleve si-tost qu'on la touche en sa reputation, en sorte qu'il semble qu'elle ne soit au monde que pour se faire loüer et estimer; ditesluy ce qu'il faut faire contre ce vice : c'est mon naturel respondra-t-elle, d'aymer l'honneur, je tiens cela de race, c'est la sympathie que j'ay avec mon pere; car c'est ainsi que le monde parle.

On rapporte qu'anciennement les Grecs aymoient tellement leur empereur, qu'ils taschoient de l'imiter en tout ce qu'ils pouvoient, et quand leurs enfans naissoient, ils avoient un si grand desir qu'ils ressemblassent à sa personne, qu'ils s'efforçoient, autant qu'il leur estoit possible, de leur former la face selon la ressemblance de celle de leur empereur. Vous voyez donc comme il est vray que l'amour nous rend semblables à ceux que nous aymons et nous les fait imiter.

Or je dy donc que pour bien celebrer la feste des saincts, et participer à leurs biens, il nous faut avoir de la sympathie avec eux, et les aymer non-seulement de l'amour de complaysance et de bienveuillance, comme nous avons dit, mais encore de l'amour d'imitation, nous rendant semblables à eux, imitant leur saincte vie, aymant ce qu'ils ont aymé, faysant ce qu'ils ont fait, et taschant d'aller au ciel par le mesme chemin qu'ils y sont arrivez.

C'est ce que l'Eglise nous represente aujourd'huy, quand, en l'Evangile de la saincte Messe, elle nous propose le sermon que Nostre Seigneur fit sur la montagne où il se retira se voyant suivi d'une grande troupe de peuple. Et s'estant assis, dit le texte sacré, il ouvrit sa bouche, et leur enseigna les huict beatitudes. *Videns Jesus turbas, ascendit in montem, et cum sedisset, accesserunt ad eum discipuli ejus, et aperiens os suum docebat eos, dicens; Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* Bien-heureux, dit-il, sont les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux. *Beati mites*, Bien-heureux les debonnaires; *Beati qui lugent*, Bien-heureux ceux qui pleurent; *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum*, Bien-heureux ceux qui sont persecutez pour la justice, car le royaume des cieux est à eux; et ainsi des autres.

Or, ce n'est pas sans subjet que l'Evangeliste remarque que Nostre Seigneur ouvrit sa bouche sacrée, pour nous monstrer que sa divine bonté nous vouloit dire quelque chose de grand, et nous enseigner une doctrine qui n'avoit point encore esté ouye ny preschée en la terre, et laquelle il addressa à ses disciples, pour nous faire voir que c'estoit specialement à eux, et à ceux qui suivroient leurs exemples, qu'il enseignoit ces beatitudes, mais particulierement la premiere : *Beati pauperes spiritu*, Bien-heureux les

pauvres d'esprit; et la derniere : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam*, Bien-heureux sont ceux qui sont persecutez pour la justice : d'autant qu'ils doivent prattiquer la pauvreté d'esprit dans une grande perfection, et souffrir pour la justice plusieurs persecutions, comme personnes entierement dediées à son service. Puis, ce divin Sauveur regardant le reste du peuple, il dit : *Beati qui lugent, qui esuriunt et sitiunt justitiam; Beati mundo corde;* Bien-heureux sont ceux qui pleurent, qui ont faim et soif de justice, qui sont purs et nets de cœur; *Beati mites,* Bien-heureux sont les debonnaires.

Or, sur ces beatitudes les hommes ont fait mille interpretations; et quelques-uns ont pensé que quand Nostre Seigneur dit : Bien-heureux sont les pauvres d'esprit, il entendoit parler de ceux qui sont simples et grossiers, et qui n'ont guere de jugement. O certes! ce n'est pas ainsi qu'il veut que nous entendions ces parolles; mais quand il dit : *Beati pauperes spiritu;* Bien-heureux sont les pauvres d'esprit, il entendoit parler de la pauvreté qu'il a luy-mesme prattiquée, et de celle de ceux qui apres avoir tout quitté pour l'amour de luy, à son imitation, supportent volontiers les incommoditez et mesaises qu'elle tire apres soy, de laquelle ceux-là sont bien esloignez qui veulent avoir l'honneur d'estre pauvres, pourveu que rien ne leur manque. La pauvreté volontaire est honnorable de soy, et il s'est treuvé des philosophes payens, comme Epictete, Diogene et autres, qui se sont glorifiez d'estre pauvres. Il est vray qu'il s'en treuve plusieurs qui veulent bien embrasser la pauvreté, pourveu qu'ils ayent tout ce qui leur est necessaire : mais ce n'est pas de tels pauvres de qui Nostre Seigneur parle, ny à qui il promet le royaume des cieux.

Les Apostres, et ceux qui les ont suivis de plus pres, ont prattiqué la pauvreté selon l'intention de Nostre Seigneur; car ils quittèrent tout pour le suivre, et supporterent volontiers beaucoup d'incommoditez qui sont ordinaires à ceux qui sont pauvres : et lorsqu'apres la venuë du Sainct-Esprit ils allerent prescher par le monde, ce n'estoit point pour gaigner de l'argent, ny pour avoir des rentes; ains ils vivoient d'aumosnes et du travail de leurs mains. Saint Paulin, evesque de Nole, prattiqua ceste pauvreté avec tant de perfection, qu'apres avoir donné tout ce qu'il avoit aux pauvres, il se donna encore luy-mesme pour rachepter un captif. Mais quelle plus extresme pauvreté se peut-il voir que celle que le grand apostre sainct Paul a prattiquée? lequel ayant tout quitté pour l'amour de son Maistre, voulut servir les chrestiens sans pretention de rescompense; car apres avoir presché l'Evangile, sué et travaillé nuict et jour, pour leur enseigner la voie du salut, il ne vouloit point vivre de leur aumosne, ains il vivoit du travail de ses mains, ainsi qu'il tesmoigne luy-mesme : *Quoniam ad ea quæ mihi opus erant, et iis qui mecum sunt ministraverunt manus istæ* (Act. 20); Et pour vous monstrer, mes chers enfans, disoit-il aux chrestiens, comme j'ayme mon Maistre Jesus-Christ, pour l'amour duquel je vous sers, et que la peyne que je prends à vous enseigner n'est purement que pour luy, je ne veux pas qu'apres avoir beaucoup travaillé, et m'estre employé pour le salut de vos ames, vous me

nourrissiez de vos aumosnes, comme vous faites les autres apostres, ains je veux gagner ma vie par mon travail. Mais ce qui est bien davantage, pour imiter de plus pres Nostre Seigneur, il vouloit encore estre employé luy-mesme pour eux, leur disant : Et non-seulement je me veux employer moi-mesme pour vostre salut; mais qui plus est, je me veux laisser employer pour cest effect : *Ego autem libentissime impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris* (II. Cor. 12), et pour cela, mes chers enfans, je suis disposé d'estre battu, flagellé, garotté, et emprisonné par les autres, et à leur gré, afin de donner mon corps, ma vie et tout ce que j'ay pour vous, sans reserver aucune chose.

Or, voylà la parfaicte pauvreté, et celle de laquelle Nostre Seigneur a dit : *Beati pauperes spiritu*, Bien-heureux les pauvres d'esprit. Certes, il y a plusieurs saincts qui ont prattiqué fort exactement ceste pauvreté, et s'en sont rendus si amateurs, qu'ils ont supporté avec playsir et contentement les mesaises qui l'accompagnent; car que pensez-vous qui a fait souffrir l'aspreté des deserts à ces anciens Peres avec tant de suavité, sinon l'amour qu'ils avoient à ceste pauvreté? Sainct François l'aymoit si tendrement et estoit si passionné de ceste pauvreté, qu'il l'appeloit *sa dame*, et n'avoit point de plus grand playsir que de ressentir ses incommoditez.

Or, comme les saincts sont tous entrez au ciel par la pauvreté d'esprit, par les larmes, par la misericorde, par la faim et la soif de la justice, et par les autres beatitudes, l'Eglise nous les propose au jour de leur feste, nous invitant de les suivre et marcher apres leurs vestiges. C'est ce que nous devons faire, si nous les voulons aymer, non-seulement de l'amour de complaysance et de l'amour de bienveuillance; mais encore de l'amour d'imitation : et c'est à quoy je vous convie, mes cheres filles. Travaillez donc avec fidellité pendant ceste vie, et perseverez jusques à la fin d'icelle, à ce que vous puissiez apres vostre mort estre unies et congregées avec ces bienheureux esprits en la felicité eternelle, pour y aymer Dieu, le loüer et joüyr de luy és siecles des siecles. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON DE LA VISIBILITÉ DE L'EGLISE.

Ceux qui se sont departis jusques à present de l'Eglise ont prins des excuses par les deux extremitez pour couvrir la faute qu'ils avoient faite de n'y point demeurer, et la mauvaise affection de n'y point retourner; car les uns ont dit qu'elle estoit invisible, les autres, confessant l'Eglise visible, ont dit qu'elle pouvoit defaillir et manquer pour certain temps, et partant qu'encore que leur Eglise semblast nouvelle, pour n'avoir prins succession de personne, elle ne l'estoit toutesfois pas, ains estoit l'ancienne morte et esteinte certain tems, puis par eux ressuscitée, et ce sacré feu continuel rallumé. Voulant les uns faire l'Eglise tellement parfaicte, qu'elle soit toute spirituelle et invisible; les autres la faire si imparfaicte, que non-seulement elle soit visible, mais encore corruptible : sem-

blables à leurs anciens devanciers heretiques, desquels les uns vouloient tellement diviniser Nostre Seigneur qu'ils nyoient son humanité, les autres tellement l'humaniser, qu'ils en nyoient la divinité. Mais tout cecy ne sont qu'occasions recherchées pour pallier et masquer l'abomination de la division qu'ils ont faite en l'Eglise, laquelle donnant les tesmoignages de sa visibilité et de son incorruption, pendant que les sectaires devisent ainsi d'elle, elle comparoist par tous les lieux de la terre, sur l'ancien et le nouveau monde, et par tout se fait voir et regarder en ses serviteurs et predicateurs, pour tesmoignage tres-asseuré de sa visibilité, et pour attester de son incorruption. Quoy que vieille, elle fait paroistre qu'elle est aussi pleyne de force, de fermeté et de vitesse que jamais, resistant vaillamment à tous ses ennemys, ne s'esbranlant pour aucun assaut, pour impetueux qu'il soit, courant par tout le monde annoncer l'Evangile de son Espoux.

Or, ce qu'elle-mesme fait voir par experience, je m'efforceray à vous le faire voir par discours, produisant les bons et indubitables tiltres qu'elle a pour sa visibilité et incorruption, qui est le gros du differend que nous avons avec nos adversaires. Prions Dieu qu'il nous fasse la grace que tout soit à son honneur, et Nostre-Dame, qu'il luy playse nous favoriser de son intercession. Et partant saluons-là, disant devotement : *Ave, Maria.*

L'Eglise donc, auditoire chrestien, fait assez paroistre par effect qu'elle est visible, incorruptible et immortelle, se faysant voir par tout, telle qu'elle avoit esté predicte par Nostre Seigneur, ses apostres, et les prophetes; et me semble bien que ceste preuve là seule pourroit suffire à qui voudroit ne pas estre contentieux et opiniastre. Mais afin de ne laisser aucune occasion en arriere pour faire recognoistre l'Eglise, je vous apporteray maintenant des preuves tres-certaines et tres-claires comme elle est visible.

Et pour le premier poinct, je demande à nos adversaires où ils treuveront jamais en l'Escriture que l'Eglise soit invisible; où treuveront-ils que quand il est parlé d'Eglise, il s'entende une assemblée ou convocation invisible? Jamais cela ne fut, jamais ils ne le treuveront.

Ils treuveront bien au livre des Nombres, que le peuple se playgnant de Moyse au desert de Sin à faute d'eau, il dit : *Cure duxisti Ecclesiam in solitudinem* (Num. 20)? Pourquoy avez-vous amené ceste assemblée au desert? Mais qui ne void que ceste assemblée estoit visible?

Ils treuveront aux Actes, que S. Paul allant de Chio en Hierusalem, ne voulant passer par Ephese, de peur d'y arrester trop, desirant faire le jour de la Pentecoste en Hierusalem, dés Milette, il envoya appeller les anciens de l'Eglise, et en une exhortation qu'il leur fit, il dit : *Attendite vobis, et universo gregi, in quo vos Spiritus Sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei, quam acquisivit sanguine suo* (Act. 20); Prenez garde à vous et au troupeau sur lequel le Sainct-Esprit vous a constituez prestres pour regir son Eglise, qu'il s'est acquise par son sang. *Episcopos, id est, presbyteros.* Passant en Cesarée, il est dit que *Salutavit Eccle*

siam, qu'il salua l'Eglise. Aux Galates, 1 : *Supra modum persequebar Ecclesiam Dei;* Je persecutois grandement l'Eglise de Dieu. N'est-ce pas par tout une assemblée visible? Je demande donc, mes freres, si nos adversaires ne treuvent point de passage où l'Eglise soit prinse pour un corps invisible, n'est-ce pas vouloir l'emporter sans l'Escriture? que si au contraire il se treuve plusieurs passages où il est parlé de l'Eglise; et que tous s'entendent d'une assemblée visible, vouloir contester au contraire, n'est-ce pas aller contre l'Escriture? Quand donc ils vous allegueront ce phantosme, nyant l'Eglise estre visible, demandez-leur un passage de l'Escriture où l'Eglise signifie *chose invisible.* Mais que veulent-ils devenir? au commencement pour prendre credit, on n'oyoit autre parolle, sinon : *Verbum Domini*, *Verbum Domini*, La parolle de Dieu, la parolle de Dieu; et maintenant, sans aucune apparence de l'Escriture, ains contre la phrase ordinaire de l'Escriture, ils veulent faire une chimere en l'Eglise. Mais dites-moy de grace, si l'Eglise est invisible, pourquoy sera-ce que Nostre Seigneur nous dira : *Dic Ecclesiæ, si Ecclesiam non audierit, sit tibi tanquam Ethnicus et Publicanus* (Matth. 18)? Dites-le à l'Eglise, et si il ne veut pas entendre l'Eglise, tenez-le pour un payen et publicain. Quelle sorte d'addresse seroit celle-cy? Dis-le à l'Eglise! Comment voulez-vous qu'on s'addresse à l'Eglise, si on ne la void, si on ne la cognoist? et S. Paul escrivant à son Timothée, dit : *Hæc tibi scribo. ut scias quomodo oporteat te conversari in domo Dei, quæ est Ecclesia Dei vivi, columna et firmamentum veritatis* (I. Tim. 3); Je t'escris ces choses, afin que tu sçaches comme il te faut converser en la mayson de Dieu, laquelle est l'Eglise du Dieu vivant, la colomne et le firmament de verité. Comment pourroit-il converser, s'il ne void ny ne cognoist l'Eglise? S. Matth. 16 : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam;* Tu es Pierre, et sur ceste pierre j'edifieray mon Eglise. Ici, quoy qu'ils entendent, le fondateur sera visible et sensible; donc l'Eglise sera aussi visible et sensible. C'est donc chose certaine, que l'Eglise est visible par les tesmoignages de l'Escriture, d'autant que par tout où l'Escriture nomme l'Eglise, elle entend une assemblée visible.

Maintenant voyons les qualitez qui sont données en l'Escriture au psalme 18, où David dit : *In sole posuit tabernaculum suum.* Aug. in Epist. Joan. 2 : *In manifesto collocavit Ecclesiam suam;* au psalme 47 : *Sicut audivimus, sic vidimus in civitate Domini virtutum, in civitate Dei nostri, Deus fundavit eam in æternum.* Voyez-vous point qu'il dit : *Sicut audivimus, sic vidimus?* Au psalme 44, apres qu'il a descrit la beauté de l'Espoux visiblement, il descrit celle de l'Espouse de mesme : *Astitit Regina à dextris tuis in vestitu deaurato circumdata varietate;* et plus bas : *Vultum tuum deprecabuntur omnes divites plebis.* Comme va-t-elle vestuë d'or, si elle n'est visible, comme peut-on aller devant sa face, si elle ne se fait voir? Isaye 61 : *Et scietur in gentibus semen eorum, et germen eorum in medio populorum : omnes qui viderint eos, cognoscent illos, quia isti sunt semen cui benedixit Dominus.* Ce que Nostre Seigneur interprete de son tems : *Spiritus Domini super me* (Luc. 4). Mais surtout, les comparaysons et les

noms que donne l'Escriture à l'Eglise doivent estre bien remarquez : au psalme 47 il l'appelle Montagne : *Magnus Dominus, et laudabilis nimis, in civitate Dei nostri, in monte sancto ejus.* Daniel, au second chapitre, l'appelle la pierre qui roule de la montagne, et gaste ceste grande statuë : *Replevit terram, et factus est mons magnus.* Au psalme 88 : *Semel juravi in sancto meo, si David mentiar; in sancto meo, meipso, qui sum Sanctus sanctorum;* et quoy? *Semen ejus in æternum manebit, et thronus ejus sicut Sol in conspectu meo, et sicut Luna perfecta in æternum, et testis in cœlo fidelis.*

En ce psalme se font deux choses jusques à ce verset 37 : *Et thronus ejus.* Premierement il chante les grandes promesses faites à David, qui se devoient accomplir au tems de Nostre Seigneur. Secondement, depuis ce verset jusques à la fin, le psalmiste se lamente de ce que Dieu differe tant ceste execution, et cependant son peuple est tourmenté.

Doncques, en ce verset, il parle de ce que devoit estre le Christianisme et l'Eglise, et la compare à trois des plus nobles et illustres choses du monde. Premierement au soleil : *Et thronus ejus sicut Sol*, qui esclypse bien quelquesfois, mais non jamais tout-à-fait, ains seulement en quelque partie du monde; ainsi en est-il de l'Eglise.

Secondement, à la lune; mais parce que la lune esclypse quelquesfois, et tousjours tout-à-fait, il adjouste : *Sicut Luna perfecta in æternum.*

En troisiesme lieu à l'arc en ciel, qu'il appelle, *testem in cœlo fidelem*, parce qu'en la Genese Dieu le donna pour tesmoignage à Noé de sa reconciliation faite avec le monde : ainsi l'Eglise est le vray tesmoin de la reconciliation nouvelle. Et comme l'arc en ciel, quoy qu'il ne soit qu'une nuë, si est-ce que recevant les rayons du soleil, il est rendu tres-beau et apparent : ainsi l'Eglise, quoy que ce ne soit qu'une assemblée d'hommes, si est-ce que recevant l'assistance du Sainct-Esprit, elle est tres-belle et tres-remarquable, en son unité, en sa pureté, en sa stabilité, et perpetuité. Mais où est-ce que nos adversaires ont l'esprit en cest endroict? Ne voyent-ils pas qu'ils mesprisent le merite de la passion de Nostre Seigneur.

En Isaye 53 : *Pro eo quod laboravit anima ejus, ideo dispertiam ei plurimos, et fortium dividet spolia; pro eo quod tradidit in mortem animam suam, et cum sceleratis reputatus est. Apud te laus mea in ecclesia magna*, dit Jesus-Christ Nostre Seigneur à son Pere, au psalme 21, comme disant : *A te proficiscitur*, de vous despend la loüange que je reçoy en la grande Eglise, ou la loüange qui vous est renduë par mon incarnation : *In Ecclesia magna, id est, catholica ait August.* Au psalme 2, apres que Dieu le Pere luy a dit ceste grande parolle : *Ego hodie genui te*, il luy dit : *Postula à me, et dabo tibi gentes hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ;* au psalme 71 : *Et dominabitur à mari usque ad mare, et à flumine usque ad terminos orbis terrarum;* apres : *Et adorabunt eum omnes reges terræ, et omnes gentes servient ei.* Mais Nostre Seigneur mesme dit en S. Jean, 12 : *Ego si exaltatus fuero à terra, omnia traham ad me ipsum.*

De maniere que je puis bien dire à ceux qui font ceste Eglise ainsi cachée et invisible, ce que S. Optatus escrivoit (*contra Parmeniar.*) : *Si sic pro voluntate vestra in angustum coarctatis Ecclesiam, ubit erit quod Filius Dei meruit? ubi erit quod libenter largitus est ei Pater, dicens : Dabo tibi gentes hæreditatem tuam! quare in carcere latitudo est regnorum? Permittite Filium possidere concessa, permittite Patri promissa complere.* Et S. Hierosme (*Dialog. advers. Lucifer.*) : *Gratulor tibi quod animo bono à falsitatis ardore ad totius orbis te saporem contulisti, nec dicis more quorumdam : Domine, salvum me fac, quoniam defecit spiritus; quorum vox impia crucem Christi evacuat, Dei Filium subjugat diabolo et illam complorationem, quæ à Deo de peccatoribus prolata est, de universis hominibus dictam intelligit.... Alloquutio Patris impleta est : Postula a me, et dabo tibi gentes..... Ubi, quæso, sunt isti nimium religiosi, nimium prophani, qui plures synagogas asserunt esse quàm ecclesias?*

Mais quoy? qu'appellez-vous Eglise, est-ce pas une assemblée d'hommes? ouy certes, non d'anges : dites-moy, où est la vraye predication, sinon à l'Eglise? et où la chercheray-je, si je ne sçay où est l'Eglise? où est la vraye administration des sacremens, sinon en l'Eglise? et où voulez-vous que je les cherche si ceste Eglise est invisible et cachée? Le jour de Pentecoste, le Sainct-Esprit vient-il pas en l'Eglise, et toute ceste assemblée estoit-ce pas un corps visible? Mesme le Sainct-Esprit tient l'Eglise visible à tel poinct, que pour s'accommoder à la visibilité, luy-mesme, qui est invisible, s'apparut à elle en forme visible; si elle est invisible, où est-ce qu'on peut la chercher, où l'ont-ils treuvée, qui la leur a enseignée?

Ah! mes freres, c'est le dessein du diable de la rendre invisible, afin de nous soustraire de son obeyssance, afin de nous oster la liberté de nous refugier vers elle; et à elle le pouvoir de nous parler, nous instruire, nous monstrer nos fautes, de nous corriger et nous mettre dans nostre devoir.

Mais ils disent qu'en Hierem. 31, il est dit : *Dabo legem meam in cordibus eorum.* Anciennement la loy estoit escrite en pierre, maintenant au cœur : *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris* (Rom. 5). Sainct Pierre appelle-t-il pas l'Eglise *Domum spiritalem*? Aussi l'est-elle : car elle n'est pas une mayson materielle, ains spirituelle, rapportée à l'esprit, comme les gens qui servent Dieu sont appellez spirituels, mais ils ne laissent pour cela d'estre visibles.

Ils objectent encore : *Credo sanctam Ecclesiam catholicam* : on croit sa saincteté qui est invisible, on croit qu'elle est l'Eglise de Nostre Seigneur, lequel on ne voit pas; et ils adjoustent : *Novit Dominus qui sunt ejus* (II. Tim. 2); *Multi vocati, pauci verò electi* (Matth. 20). Ce qui semble donner à entendre que l'Eglise ne comprend que les seuls esleus, lesquels ne sont cogneus que de Dieu. Mais combien que la saincteté et les esleus ne soyent cogneus que de Dieu, combien qu'elle soit l'Eglise du Sauveur qu'on ne voyoit pas, n'est-il pas vray que l'Eglise est ce champ qui comprend la bonne semence et la zizanie; qu'elle est ceste grange laquelle enferme le

grain et la paille; quelle est ceste grande mayson dont parle sainct Paul, où il y a des vaisseaux precieux et des vaisseaux vils et abjects; et que la separation ne sera faite qu'à la fin du monde, lorsque de militante elle deviendra triomphante? Ces pauvres desvoyez sont semblables aux apostres, lorsqu'ils se trompoient en Nostre Seigneur, qui se treuvant au milieu d'eux, et leur disant : *Pax vobis*, Paix vous soit, encore croyoient-ils que ce fust un phantosme. Ils ressemblent à ceux dont est parlé en Matthieu 25, qui diront à Nostre Seigneur : *Domine, quando te vidimus esurientem, etc.*, Quand est-ce que nous vous avons veu avoir faim, etc.

Or sus, mes freres, que retirerons-nous de tout ce discours? Premierement une asseurance en la doctrine de l'Eglise qu'elle est visible.

2° Combien nous avons d'obligation à celuy qui a edifié ceste cité de refuge pour nous, en laquelle nous puissions avoir nostre recours, etc.

SERMON DE LA PERPETUITÉ DE L'EGLISE.

Vidi civitatem sanctam Hierusalem novam descendentem de cœlo, à Deo paratam sicut sponsam ornatam viro suo.

Je vy la saincte cité de la Hierusalem nouvelle descendante du ciel, parée magnifiquement de Dieu, comme une espouse ornée pour son espoux. (*Apoc.* 21.)

Le glorieux secretaire de Dieu dit en ce lieu, que l'Eglise est une cité nouvelle, parée et ornée de Dieu, comme une espouse pour son espoux. Or pensez, mes freres, quelle seroit une espouse si elle estoit selon le souhaict, et selon le desir de son espoux : si son espoux la façonnoit à sa volonté, je croy qu'il la feroit la plus belle, la plus vertueuse, la plus saine, et de la plus longue vie qu'on se pourroit imaginer; car il n'y a pareille affection à celle de l'espoux vers l'espouse, quoy que souvent aux progrez du maryage on change de volonté par le malheur de nostre mauvaise nature. O quelle seroit ceste espouse si elle avoit autant de perfections que luy en desireroit son espoux! Pensez donc, je vous prie, quelle doit estre ceste saincte cité que Dieu s'est preparée luy-mesme comme une espouse : elle doit estre toute belle, elle doit estre toute sage, mais sur tout elle doit estre de tres-longue durée, comme c'est l'ordinaire de souhaitter és alliances qu'elles soyent de longue durée. C'est sans doubte que Dieu, qui a basty ceste Eglise, l'a bastie si bien et si fermement qu'elle doit estre perdurable, ce que je preuveray maintenant avec de tres-preygnantes raysons, pour les occasions que je vous diray cy-apres. Prions Dieu que ce soit à son honneur et gloire, employant à ceste intention l'intercession de la Saincte Vierge, *Ave, Maria.*

Je croy que vous sçavez, auditeurs chrestiens, que lorsqu'il pleust à Dieu creer le monde, sa divine Majesté voyant la terre et

l'eau remplies d'animaux, il les benit tous, et leur donna force en leur nature, chascun en son espece, de continuer leur race jusques à la fin du monde; et quand il eust creé l'homme, il le benit, et luy donna la mesme perfection et condition, si que dés lors on ne treuvera pas que jamais aucune sorte d'animaux ayt manqué de race. Et quant à nous autres, chascun sçayt bien que par la droicte ligne et continuation perpetuelle, nous sommes tous descendus de pere en fils, sans interruption, de ce premier pere auquel Dieu donna la force et le commandement de multiplication. Et de vray, cela appartenoit à la Sagesse divine, de conserver le monde qu'il avoit une fois si solemnellement fondé.

De mesme, mes freres, quand il pleust à Dieu recreer le monde et fonder son Eglise, il la benit tellement que jamais ceste sienne generation ne devoit manquer ou faillir en aucune façon : de maniere que la vraye Eglise qui est maintenant, doit estre descenduë de pere en fils par ceste generation spirituelle de ce second Adam, Nostre Seigneur et Maistre; et qui diroit autrement il feroit tort au sang de Jesus-Christ, lequel n'a pas eu moins d'efficace pour fonder son Eglise à perpetuité, que le sang d'Adam à entretenir les generations des hommes, car ne sçavez-vous pas que comme Adam a laissé une generation perpetuelle en son sang, aussi Jesus-Christ a laissé une generation perpetuelle au sien? Que si le monde dure encore au sang d'Adam, pourquoy ne durera aussi l'Eglise au sang de Jesus-Christ? C'est ce que vouloit dire le grand David, disant que Dieu a fondé ceste Eglise à perpetuité, et que le Seigneur est extresmemeut grand et loüable en la cité de nostre Dieu : *Deus fundavit eam in æternum : magnus Dominus et laudabilis nimis in civitate Dei nostri* (Psal. 47). Et de vray, ce seroit chose bien indigne d'un tel fondateur, de fonder pour un peu de tems une Eglise, laquelle a esté fondée avec tant de resjoüyssance, et un si grand appareil, que pour sa fondation Jesus-Christ ayt tant enduré, tant respandu de sang, et puis qu'elle fust corruptible : *Fundatur exultatione universæ terræ mons Sion.*

Mais, je vous prie, seroit-il bien seant que Nostre Seigneur eust respandu son sang pour reconcilier son Eglise à Dieu son Pere, et puis qu'enfin ceste Eglise fust tellement abandonnée qu'elle vinst à estre du tout perduë? Certes, un tel mediateur merite une paix perpetuelle, une allyance tres-estroicte, dont Isaye dit : *Et fœdus perpetuum feriam eis* (Is. 55); Et je feray une perpetuelle allyance avec eux, parlant du Christianisme.

Non, non, il ne faut pas dire que l'Eglise soit jamais morte : son Espoux est mort pour elle, afin qu'elle ne mourust point; c'est ce que veut dire sainct Paul : *Et ipse dedit quosdam quidem apostolos, alios prophetas, alios evangelistas, alios pastores et doctores ad consummationem Sanctorum, in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi, donec occurramus omnes in unitatem fidei et agnitionis filii Dei* (Ephes. 4); Dieu a estably dans son Eglise des apostres, des prophetes, des evangelistes, des pasteurs et des docteurs pour la consommation des saincts, pour servir à l'edification du corps de Jesus-Christ, jusques à tant que nous nous rencontrions tous dans l'unité de la foy et de la cognoissance de Dieu.

A quoy est conforme ce que ce sainct apostre dit ailleurs : *Primitiæ Christus, deinde ii qui sunt Christi, deinde finis : oportet illum regnare, donec ponat inimicos suos sub pedibus ejus, novissima autem inimica destruetur mors* (I. Cor. 15); Jesus-Christ est les premices, et apres, ceux qui sont à Jesus-Christ, et apres viendra la fin; mais il faut qu'il regne jusques à ce qu'il ayt mis tous ses ennemys sous ses pieds. Voyez-vous? il n'y a rien entre le Christ et les siens, ny entre les siens et la fin : l'Eglise donc durera tousjours jusques à la fin, car aussi bien n'aura-t-il jamais vaincu tous ses ennemys jusques à la fin, et cependant Nostre Seigneur regnera et se dilatera en son Eglise, parmy et en depit de tous ses plus grands ennemys, suivant ce qu'à ce propos atteste le Psalmiste, disant : *Dixit Dominus Domino meo : Sede à dextris meis, etc. Virgam virtutis tuæ emittet Dominus ex Sion, dominare in medio, etc.* (Psal. 109). Ceste verge, c'est la loy evangelique, de laquelle il est dit au psalme 44 : *Sedes tua, Deus, in sæculum sæculi, virga directionis, virga regni tui.* Elle sort de Sion, suivant ce qui fut prophetisé en Isaye 2 : *Et de Sion exibit lex, et verbum Dominí de Hierusalem.* Elle commence par Jesus-Christ : *Oportebat Christum pati, etc.* (Luc. 24). *Et prædicari in nomine ejus pœnitentiam et remissionem peccatorum in omnes gentes, incipientibus ab Ierosolyma.* Doncques, avec ceste verge de la saincte loy, domine au milieu de tes ennemys, qu'est-ce à dire, sinon que tousjours ceste Eglise seroit stable et visible, en laquelle Nostre Seigneur regneroit et domineroit, voire parmy les plus grandes bourrasques et tempestes des afflictions? Il n'y aura donc jamais tempestes qui empeschent Nostre Seigneur de regner en l'Eglise; car autrement il ne domineroit pas parmy ses ennemys, mais demeureroit sans seigneurie et domination en ce monde, ce qui fut davantage confirmé par l'ange, lorsqu'il annonça l'incarnation à Nostre-Dame, disant que Nostre Seigneur seroit grand, et seroit appellé Fils du Tres-Haut, et le Seigneur Dieu luy donneroit le throsne de David son pere, et il regneroit sur la mayson de Jacob eternellement, et son regne seroit sans fin. Qui est le siege de David et la mayson de Jacob, sinon ceste Eglise militante? car sans doubte ce n'est pas un siege temporel; et comme regneroit Nostre Seigneur eternellement en la mayson de Jacob, si elle manquoit une fois?

De plus Nostre Seigneur donne-t-il pas tesmoignage à ceste perpetuité de l'Eglise, en S. Jean 14 : *Ego rogabo Patrem, et alium Paracletum dabit vobis, ut maneat vobiscum in æternum, Spiritum veritatis;* Je prieray mon Pere, et il vous donnera un autre Consolateur qui est l'Esprit de verité, afin qu'il demeure avec vous eternellement.

Quelle fermeté d'assistance! *Spiritum veritatis*, dit l'Esprit de verité; comme souffriroit-il le mensonge? Et en S. Matthieu 28 : *Ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi,* Je suis avec vous jusques à la consommation des siecles; où ouvertement il promet son assistance particuliere à l'Eglise : passage lequel a esté rendu anciennement pour la presence de Nostre Seigneur au Sainct-Sacrement; mais quoy que c'en soit, Nostre Seigneur

monstre qu'il y aura tousjours une vraye Eglise, en laquelle il sera, et s'il est avec elle, qui sera contre elle?

Mais Isaye fait une solemnelle attestation de ceste verité : *Cum venerit Redemptor Sion : hoc fœdus meum cum eis, dicit Dominus : Spiritus meus, qui est in te, et verba mea quæ posui in ore tuo, non recedent de ore tuo, et de ore seminis tui, et de ore seminis seminis tui, dicit Dominus, amodò et usque in sempiternum* (Is. 59). *Hoc fœdus meum cum eis, id est Christianis;* car auparavant il dit : Et ceux qui sont en l'Occident craindront le nom du Seigneur, et ceux qui sont au soleil levant sa gloire. Que voudroit-on davantage pour la verification de ceste perpetuité? les propheties et les Evangiles en sont tous pleyns.

Un seul passage suffira pour tous, c'est en S. Matthieu 16. Nostre Seigneur dit : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* Tu es Pierre, et sur ceste pierre j'edifieray mon Eglise, et les portes d'enfer n'auront point de pouvoir sur elle. Il dit : *Ædificabo,* J'edifieray : quel architecte! Il dit : *Supra petram*, Sur la pierre : quel fondement! *Et portæ inferi, etc.*, Et les portes d'enfer n'auront point de pouvoir contre elle : quelle promesse! l'enfer avec tous ses alliez n'y peuvent rien. Par les portes s'entendent les forces; mais oultre cela, je treuve trois portes d'enfer : la malice, l'ignorance, l'infirmité. Ny les infirmitez és afflictions, ny l'ignorance és doubtes, ny la malice és deliberations, ne peuvent prevaloir contre ceste Eglise. Ceste verité est si claire et si puissante, que Calvin mesme s'en est laissé eschapper la concession, sur les parolles desja alleguées, où il confesse l'assistance perpetuelle avoir esté promise à l'Eglise, y adjoustant une bonne rayson; car, dit-il, ce seroit peu que l'Evangile et le Sainct-Esprit nous eust esté une fois donné, s'il ne demeuroit tousjours avec nous (Inst. 59). Voyez-vous la force de la verité, comme il la confesse? Mais voicy que vous me direz : Si Calvin confesse ceste verité, pourquoy la prouvez-vous si exactement? Je vous respons que le mensonge est inconstant, et la doctrine de Calvin aussi. Il confesse ceste verité icy sans y penser, mais il s'en oublie ailleurs grandement, et la rayson pourquoy il fait l'Eglise invisible, mortelle et errante, c'est celle-cy.

On demande à nos adversaires si, quand ils commencerent ceste nonvelle doctrine, il n'y avoit point d'Eglise de Nostre Seigneur. Les uns respondent qu'ouy, les autres que non. A ceux qui disent qu'ouy, on replique : S'il y avoit une Eglise, ou vous estiez avec elle ou non; s'ils disent que non; on leur dit : Vous estiez donc damnez, car, *Non potest habere Deum patrem, etc.*, Celuy-là ne peut avoir Dieu pour pere qui ne voudra avoir l'Eglise pour mere; et partant il ne vous faut pas suivre. Si vous estiez avec elle, dites-nous où elle estoit alors. Ils disent qu'elle estoit invisible és cœurs de quelques-uns çà et là. Les autres donc, voyant qu'il n'y avoit point d'honneur de dire, ou qu'il n'y avoit point d'Eglise, ou qu'elle estoit invisible, ont dit qu'au tems qu'ils s'esleverent, il n'y avoit plus aucune Eglise, mais que tout estoit apostasie, idolastrie et superstition, qu'elle estoit morte et esteinte, pleyne d'erreurs, et que par eux elle a esté ressuscitée; et contre ceux-cy, j'ay

monstré maintenant que ce feu est inextinguible; car voyez-vous pas la consequence? L'Eglise donc est visible et perpetuelle, mais celle de Calvin n'a point esté veuë ny cogneuë devant Calvin; donc l'Eglise de Calvin n'est pas la vraye Eglise. Voicy qui les presse de pres, voicy qui ruyne tout leur bastiment, voicy qui fait sauter, qui ruyne et sappe la tour de Babel; c'est pourquoy ils cherchent de tous costez ouverture pour s'eschapper, disant tantost que leur Eglise a tousjours esté, et quand on demande où elle estoit il y a cent ans, ils disent qu'elle estoit invisible; tantost ils disent qu'elle n'estoit pas, et quand on leur dit qu'elle n'estoit pas donc la vraye Eglise, puisque la vraye Eglise doit estre perpetuelle, ils nyent cecy, et disent que quand Calvin commença il n'y avoit point d'Eglise, qu'elle estoit cheute en ruyne, et qu'ils l'ont rebastie et reformée, et tout cecy se fait et se dit, pource qu'alors il n'y avoit point d'Eglise que catholique *papiste* qu'ils nomment, qui a fait dire à Dubartas que l'Eglise estoit ceste grande paillarde[1] de l'Ante-Christ. Calvin ne dit rien moins, livre 4, chap. 1 et 3, et Beze en sa *Confession de foy*, chap. 5, et Musculus, *lib. de locis communibus*. Voilà qui me fait arrester à prouver contre eux ces veritez, lesquelles estant bien certaines et asseurées, il est bien certain et asseuré aussi que l'Eglise des adversaires, qui n'a pas esté visible avant cinquante ou soixante ans, et qui n'a point esté tousjours, n'est pas la vraye Eglise, et par consequent que tous ceux qui sont en icelle sont hors de leur salut eternel, s'ils ne s'amendent. Davantage, je n'ay pas seulement preuvé que la leur n'est pas la vraye Eglise, mais aussi que c'est la nostre; car il ne se treuve point d'Eglise de toutes celles qui confessent Jesus-Christ qui ayt continué sans interruption, sinon la nostre catholique et romaine.

Mais qu'apprendrons-nous icy en ceste verité? Nous apprendrons à loüer Dieu qui a laissé au monde une Eglise perpetuelle à laquelle, en tout tems, on peut recourir pour y faire son salut; puis montant de ceste Eglise que nous voyons çà-bas, à celle que nous ne voyons pas là-haut, nous exciterons en nous le desir de la vie eternelle, comme dit l'Apostre : *Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur* (II. Cor. 2); N'appliquant pas seulement nos esprits aux choses qui se voyent, mais à celles qui sont invisibles. Et partant, comme celle-cy est perpetuelle, selon la perpetuité de ce monde, l'autre l'est selon la perpetuité de la vie future, c'est-à-dire, eternelle. Donc, de la consideration de la durée de ceste Eglise nous devons nous eslever à la durée de la triomphante, et penser que le royaume du ciel est eternel, puis penser combien jusques à present nous avons esté mal advisez d'avoir quitté ce royaume-là, auquel nous avons part, pour un rien, pour un petit peché, et qui sommes si lasches de ne poiut prendre de peyne pour avoir ce paradis qui durera éternellement. O pecheur, tu prends tant de peyne pour un peu d'or, pour un peu d'argent qui te sera demain pillé, qu'il te faudra laisser demain, et pour ces richesses immortelles, tu ne veux pas te faire tant soit peu de violence, et vaincre ta lascheté, etc.

DIEU SOIT BENY.

[1] Prostituée.

SERMON POUR LE JOUR DE LA DEDICACE DE L'EGLISE.

DE LA SAINCTETÉ DE NOS TEMPLES ET DE L'OBLIGATION DE NOUS CONVERTIR PROMPTEMENT A DIEU, QUI NOUS APPELLE A L'EXEMPLE DE ZACHÉE.

Zachæe, festinans descende, quia hodie in domo tua oportet me manere; et festinans descendit, et excepit illum gaudens.

Zachée, descends promptement, car il me faut demeurer aujourd'huy en ta mayson; et iceluy descendit hastivement, et le receut avec joye. (*Luc.* 19.)

Comme le soleil environnant toute la terre vivifie tout ce qui se descouvre et presente à ses rayons : ainsi Nostre Seigneur se promenant au travers la ville de Jericho, se presentant à ses yeux lumineux Zachée mort de la mort de plusieurs pechez, il le revivifie, et fait en luy une des admirables conversions qui fut oncques faite, de laquelle conversion je ne puis rien dire qui soit vivifiant et profittable à vos ames, si Nostre Seigneur ne m'esclaire encore, et remplit ma bouche des parolles de vie; et afin qu'il nous en fasse la grace, presentons-nous à la Saincte Vierge, et pour impetrer son regard sur nous, disons : *Ave, Maria.*

Encore que, tant au ciel qu'en la terre, Dieu soit tousjours par une parfaicte presence en tous lieux, comme il dit par Jeremie : *Cœlum et terram ego impleo* (Jer. 23), Je remply le ciel et la terre; et ce que S. Paul dit : *Non longe abest ab unoquoque nostrum, in ipso enim vivimus, movemur, et sumus* (Act. 17); Qu'il n'est pas loin d'un chascun de nous, parce qu'en luy nous vivons, nous nous mouvons et subsistons : si est-ce neantmoins qu'il y a certains lieux, lesquels luy estant consacrez, sont appellez mayson de Dieu, habitation, lieu, temple, tabernacle, non pas pour ce qu'il soit plus là qu'ailleurs, parlant de Dieu en sa divinité, mais pour ce que là il confere particulierement ses graces et benedictions, et y fait plus de demonstration de sa gloire.

Ce que nos adversaires ne voulant pas entendre, pour treuver occasion de se separer d'avec l'Eglise, leur douce mere, et faire bande à part, afin de mieux seconder les impressions de leurs cervelles, ils ont dit à ceux qui leur ont voulu prester l'aureille, que nous disions que Dieu n'est pas tout, et qu'il n'entend pas nos oraysons partout, ains qu'en l'Eglise il avoit l'aureille plus pres de nous, pour user des termes de leur maistre; mais ce sont pures impostures, et en cest endroict comme par tout ils voudroient faire accroire que leur mere est folle, afin de se soustraire de son obeyssance. C'est l'Eglise qui chante tous les jours : *Pleni sunt cœli et terra majestatis gloriæ tuæ*, Les cieux et la terre sont pleyns de la majesté de vostre gloire. C'est l'Eglise qui nous fait dire que Dieu, qui est invisible, est present par tout : *Deus, qui invisibiliter omnia contines.* C'est elle qui chante : *Si ascendero in cœlum, tu illic es,*

si descendero in infernum, ades (Psal. 138); Si je monte au ciel, vous y estes, et si je descends aux enfers, vous y estes present. C'est de l'Eglise que vous avez apprins, huguenots, ce que vous sçavez, si vous en sçavez quelque chose, de l'incomprehensibilité et immensité de Dieu. Nous sçavons bien que Dieu est par tout, et qu'il est proche de ceux qui l'invoquent, *Prope est invocantibus eum* (Psal. 144), où que ce soit; neantmoins nous sçavons bien aussi qu'il assiste particulierement aux lieux qui luy sont dediez, y respandant plus liberalement ses graces, estant de son bon playsir que là il soit adoré. C'est pourquoy il l'appelle sa mayson, une mayson d'orayson, *Domus mea, domus orationis, etc.* Et ailleurs l'Eglise est appellée son habitation, et le lieu de son repos : *Donec inveniam locum Domino, tabernaculum Deo Jacob. Mons Sion, in quo habitasti in eo* (Psal. 131). Enfin, il faut bien que sa divine Majesté assiste plus là qu'ailleurs, puisque Salomon, apres avoir fait bastir le temple, luy demande qu'il luy playse d'exaucer les prieres de son serviteur en ce lieu, *Ut exaudias preces servi tui in loco isto* (III. Reg. 8). Voyez-vous comme le lieu est determiné; car si c'estoit tout un, pourquoy diroit-on : *In loco isto?* En ce lieu? Et en l'Exode 25 : *Loquar inde tecum in medio cherubim;* D'où je parleray avec toy au milieu des cherubins. Mais je ne veux pas m'entretenir en cecy; car je ne pense pas qu'il y ayt icy personne tant ennemye de l'antiquité, qui ne porte honneur particulier aux Eglises, comme maysons de Dieu; seulement je vous mettray un argument en main à ce propos, lequel vous pouvez porter en face de tous les plus esveillez de nos adversaires.

Si, pource que Dieu est en tous lieux, il n'a point de lieu qui luy soit plus sacré l'un que l'autre, dites-moy, pourquoy ferons-nous aucunes festes? car s'il est en tous lieux, aussi est-il en tous tems, et pourquoy donc y a-t-il des jours qui sont appellez *saincts*, consacrez, dediez, et qui s'appellent *jours de Dieu, jours du Seigneur?* Dieu est-il plus en ces jours là qu'és autres? non veritablement; pourquoy donc sont-ils plutost appellez *jours de Dieu* que les autres? Ah! me direz-vous, parce que Dieu se les est reservez; aussi a-t-il des lieux : *Domus mea, domus orationis;* Ma mayson est une mayson d'orayson, dit-il en l'Evangile (Luc. 19). *Domum tuam, Domine, decet sanctitudo* (Psal. 92); O Seigneur, la sainctété est bien-seante en vostre mayson, dit David. *Vere locus iste sanctus est, et ego nesciebam, terra sancta est* (Gen. 28); Vrayement ce lieu-cy est sainct, disoit Jacob, et je ne le sçavois pas, ceste terre est saincte. Vous me direz aussi que c'est pource qu'en ces jours Dieu nous a favorisez de la creation, et autres benefices; aussi en certains lieux nous fait-il des benefices plus qu'és autres. Dieu est en tous lieux, Dieu est en tous tems; il y a pourtant certains tems qui luy sont sacrez, et ésquels il veut estre plus particulierement honnoré; pourquoy n'y auroit-il pas aussi certains lieux destinez pour cela? Comme nostre ame, qui estant par tout le corps, neantmoins est dite estre au cœur, ou au cerveau : ainsi Nostre Seigneur est particulierement aux cieux, pource qu'il y descouvre sa gloire, et és Eglises, pource qu'il y communique particulierement ses graces. Je sçay bien que quelquesfois S. Paul a dit que

Dieu n'habitoit pas aux temples, mais c'estoit aux Atheniens qui croyent aux idoles, pour leur monstrer qu'il n'y avoit qu'un Dieu qui remplissoit le ciel et la terre, sans avoir necessité de temple. S. Estienne en dit bien autant une fois, mais c'estoit contre les Juifs, qui pensoient qu'hors leur temple jamais ne deust estre aucun lieu sacré, et pensoient qu'hors iceluy Dieu ne deust jamais estre invoqué celebrement.

Mais c'est une regle generale, que voyant l'Escriture affermer une chose d'un costé, et la nyer de l'autre, on ne doit pas entendre la negation absolument, mais seulement avec quelque condition : ainsi, quand elle nye Dieu estre au temple, cela s'entend y estre comme des choses creées, lesquelles sont tellement en un lieu, qu'elles ne sont pas en l'autre. Quand elle afferme qu'il est en certains lieux, cela s'entend par communication de ses graces. Enfin, *Est in templo non inclusus, extra templum non exclusus;* Il est dans les Eglises sans y estre enfermé, il est dehors des Eglises sans en estre exclu. D'icy est venuë la grande reverence que de tous tems les fidelles ont portée aux Eglises, et que Nostre Seigneur a enseignée, disant : *Domus mea, etc.;* Ma mayson et une mayson d'orayson. *Dilexi decorem domus tuæ* (Psal. 25); J'ay aymé et honnoré la beauté de vostre mayson, dit David : mais surtout les chrestiens y doivent avoir une plus grande reverence que les autres; car, si les Juifs portoient tant d'honneur à leur temple, dans lequel on ne sacrifioit que des animaux, quelle reverence doivent avoir les chrestiens, lesquels sçavent que l'Eglise est le lieu auquel est sacrifié Jesus-Christ, et où son sacré corps est reservé, si que nous pouvons bien dire ce que le bon homme Jacob disoit, quand Dieu luy eut fait part de ses merveilles : *Vere Dominus est in loco isto;* Vrayement Dieu est en ce lieu.

Et c'est ce dequoy il me semble que nostre mere la saincte Eglise nous veuille principalement donner advis, lorsqu'en l'Evangile elle nous propose un grand effect de la presence de Nostre Seigneur en quelque lieu, car l'exemple de ce qui se fit en la personne de Zachée; en quoy encore elle nous instruict de ce que nous devons faire, afin que Jesus-Christ fasse son habitation chez nous, car nous sommes les temples de Dieu, pour lesquels les autres temples ont esté faits : *Nescitis quia templum Dei estis, et Spiritus Dei habitat in vobis* (I. Cor. 3)? Ne sçavez-vous pas, dit S. Paul, que vous estes le temple de Dieu, et que le Sainct-Esprit habite en vous? S. Luc dit donc que Nostre Seigneur traversant la ville de Jericho, voicy qu'un homme appellé Zachée, prince des publicains, fort riche, vouloit voir Nostre Seigneur quel homme c'estoit. Voyez-vous comme il faut que Nostre Seigneur vienne le premier à nous? s'il n'eust entré en Jericho, jamais Zachée ne le seroit allé treuver, dont il dit bien par apres : *Venit enim filius hominis quærere et salvum facere quod perierat* (Luc. 19); Le Fils de l'homme est venu pour chercher et sauver ce qui estoit perdu.

Zachée donc s'appercevant que Nostre Seigneur estoit entré en la ville, à cause du grand peuple qu'il voyoit se presser pour l'approcher, et voyant qu'il ne le pouvoit voir parmy la presse, estant petit, il s'encourt devant, et monte sur un arbre de figue folle. Il

n'est pas comme plusieurs qui pour les choses de Dieu ne remueroient pas les pieds, mais il est ardent de ne pas laisser perdre ceste occasion; et comme l'homme fut trompé dessous un arbre, cestuy-cy monte sur un arbre pour se des-abuser, et voir Nostre Seigneur. Attendant donc Nostre Seigneur sur l'arbre, comme il vint à passer, il regarde cest homme d'un regard d'amour et de misericorde, et voyant l'affection qu'il avoit de le voir, il luy donne le moyen non-seulement de le voir, mais de joüyr de sa presence, luy disant : *Zachæe, festinans descende*; Zachée, descends en diligence, parce qu'il faut qu'aujourd'huy je demeure en ta mayson; et il descendit vitement, et le receut joyeusement en sa mayson. Icy Zachée fait diligence et se haste, mais il sera bon à mon advis que nous nous y arrestions un peu. Nostre Seigneur appelle Zachée par son nom, luy faysant paroistre que c'estoit luy qui nommoit toutes choses par leur nom, et qu'il cognoissoit toutes choses, et qu'il estoit Dieu : car Zachée ne l'avoit jamais veu, ny Nostre Seigneur Zachée, et en le voyant il l'appelle par son nom, Zachée, et quant et quant, apres s'estre decouvert à luy, il luy demande d'estre receu en sa mayson, et non-seulement d'estre receu, mais qu'il se despesche; et Zachée obeyt incontinent.

C'est icy où il nous faut apprendre nostre leçon; car il y en a plusieurs qui voudroient bien se ranger au service de Dieu, mais ils y vont si laschement, que pour cela seul ils sont reprehensibles. Qui est-ce qui ne juge devoir servir Dieu, et qui est-ce d'entre les chrestiens qui, sçachant les grandes rescompenses que Dieu donne à ses serviteurs, ne desire le servir? Mais quoy! ils perdent tout le merite en ce qu'ils retardent trop, et font comme l'Espouse és cantiques, laquelle sentant son Espoux à la porte, fit difficulté de se lever pour luy ouvrir : apres elle voulut luy ouvrir, mais il ne s'y treuva plus; elle le chercha, et ne le treuva plus. Ainsi plusieurs, estant couchez parmi leurs meschancetez, sentent que Dieu frappe à la porte : ils font les sourds; apres ils voudroient se confesser lorsqu'il faut passer oultre, et sçachant la beauté de la vertu, ils font comme le paresseux, qui veut et ne veut pas : *Vult et non vult piger* (Prov. 13). Ils font comme ces gens desquels il est encore dit aux Proverbes : *Pedes eorum ad malum currunt* (*Ibid.* 1); Que leurs pieds courent au mal; mais quand il est question de bien faire, ils font comme ces invitez apportant un monde d'excuses; ils font comme ces vierges folles, disant : *Date nobis de oleo vestro* (Matth. 25); Donnez-nous de vostre huyle, quand ils sentent venir l'Espoux : mais helas! c'est trop tard. Ne sçavez-vous pas ce que Joab respondit à Abner? il l'avoit poursuivy si vivement, qu'Abner voyant le soleil couché, et que neantmoins Joab poursuivoit tousjours à les battre, il s'escria : *Num usque ad internecionem tuus mucro desæviet? Et ait Joab : Vivit Dominus, si locutus fuisses mane, recessisset populus persequens* (II. Reg. 2); Ton espée sera-t-elle si cruelle que de nous mettre tous à mort? Vive Dieu, dit Joab, si tu eusses parlé au matin, le peuple qui te persecute se fust retiré. Ainsi trop tard est-il de penser bien faire quand le tems de la mort est venu, quand le soleil est couché pour nous sans jamais se relever. C'est bien ce que dit le Sage aux Proverbes, que

les pecheurs ne pensent point au jugement : *Viri mali non cogitant judicium* (Prov. 28). Pharaon entra diligemment en la mer, poursuivant les Israëlites, et pensa s'en retourner, mais ce ne fut pas assez tost; s'il s'en fust retiré au commencement, il eust eschappé; il voulut tant poursuivre qu'il y demeura, et se recogneut trop tard, disant : *Fugiamus Israël, Dominus enim pugnat pro eis contra nos* (Exod. 4); Fuyons du peuple d'Israël, car Dieu combat pour luy. Trop tard va-t-on au medecin quand on est mort. Advisé donc est Zachée, qui tout incontinent vient pour recevoir Nostre Seigneur; lequel luy donne une si grande contrition qu'il rend quatre fois autant qu'il a desrobé, et donne la moitié de ses biens aux pauvres, dont Nostre Seigneur l'appelle fils d'Abraham pour sa foy, et pour sa salvation future, et prononce qu'il a fait la salvation de ceste mayson. Mes freres, vous voudriez bien estre sauvez, mais recevoir Nostre Seigneur quand il vous appelle, rien moins; faire restitution et penitence, abandonner l'occasion de pecher, rien moins. Nostre Seigneur a beau crier : Superbe, descends et quitte ton orgueil; Paresseux, despesche de te convertir; luxurieux, quitte ta paillardise, car je veux venir chez toy; Avaricieux, laisse l'usure, ne prends pas tant sur le pauvre laboureur, ne ronge pas tant ces pauvres os martyrisez sous tant de travaux. Ne vous flattez pas de ce qu'on n'entend rien, on n'en sçayt rien, car ces choses vous seront un jour rudement reprochées, et Jesus-Christ se plaindra qu'il vous a advertis de vous en deporter. Vous demanderez quand, et il vous dira : Ce que le moindre des miens vous dit, c'est moy-mesme qui vous l'ay dit : *Quod unus de minimis meis dixit, ego dixi*, suivant ce qu'il disoit à ses Apostres : *Qui vos audit, me audit; qui vos spernit, me spernit* (Luc. 10). Voulez-vous vous sauver? faites comme Zachée, *festinans*, hastez-vous, commencez dés maintenant : ce ne peut jamais estre trop tost, mais bien trop tard; car Dieu, qui promet de pardonner aux penitens, ne promet pas de donner le tems de faire penitence : *Deus pœnitentibus veniam promisit, tempus pœnitendi non promisit* (Aug.). David voyant la remonstrance du prophete, dit à l'instant : *Peccavi;* faites comme luy, Marie-Magdelene, *Ut cognovit, attulit alabastrum;* Si tost qu'elle eut cogneu que Nostre Seigneur disnoit chez le pharisien, elle prit sa boëte d'unguent et s'alla jetter à ses pieds. O que je pourrois bien dire à plusieurs ce que le bon Moyse mourant reprochoit aux Israëlites, que depuis le jour qu'ils estoient sortis d'Egypte, ils n'avoient cessé d'estre rebelles à Dieu : *A die quo egressus es de Ægypto, semper adversus Dominum contendisti* (Deut. 32)! Qu'on cesse de faire le mal, et qu'on commence à faire le bien : *Desinite perverse agere, incipite bene facere.* Ne soyez pas comme ceux desquels il est dit que leur malice est semblable à celle du serpent et de l'aspic sourd, qui estoupent leurs aureilles pour ne pas entendre : *Furor eorum secundum similitudinem serpentis, sicut aspidis surdæ, et obturantis aures suas* (Psal. 57); et pour lesquels il est dit en Isaye : Commandez et recommandez : *Erit eis verbum Dei : Manda et remanda, etc.* (Is. 28). *Dormierunt somnum suum omnes viri divitiarum, et nihil invenerunt in manibus suis* (Psal. 75). Les hommes des richesses, dit

David, ont dormy leur somme, et à leur resveil ils n'ont treuvé aucun bien dans leurs mains, si ce n'est peut-estre l'ordure de leurs pechez attachée à leurs pieds, ne s'estant pas ressouvenus de leur fin derniere, etc., *Sordes ejus in pedibus ejus, nec recordata est finis sui, etc.* (Thren. 1).

SERMON POUR LE JOUR DE LA PRESENTATION DE NOSTRE-DAME.

Loquente Jesu ad turbas, extollens vocem quædam mulier de turba dixit illi : Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ suxisti. At ille dixit : Quin imo beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.

Lorsque Jesus parloit au peuple, une femme esleva la voix et luy dit : Heureuse celle qui t'a conceu, heureuse celle qui t'a nourry de son sein. Mais Jesus luy respondit : Bien plus heureux seront ceux qui escoutent la parolle de Dieu et qui y prestent attention. (*Luc.* 11.)

L'Evangile que nous propose la saincte Eglise, en la feste que nous celebrons aujourd'huy de la Presentation de Nostre-Dame au temple, est composé de deux parties, lesquelles tendent toutes deux à la loüange de ceste Saincte Vierge. La premiere est que, Nostre Seigneur preschant au peuple, il y eut une femme, laquelle eslevant sa voix, se print à luy dire : O que bien-heureux est le ventre qui vous a porté et les mammelles que vous avez succées! à quoy Nostre Seigneur respondit : Mais plutost bien-heureux sont ceux qui escoutent la parolle de Dieu et qui la gardent : et ceste response fait la deuxiesme partie de l'Evangile, qui est celle qui fait le plus à la loüange de la tres-Saincte Vierge. Car, si bien les parolles que dit ceste femme estoient inspirées par le Sainct-Esprit, elles estoient neantmoins prononcées par une pure creature ; mais comme si Nostre Seigneur eust voulu enrichir et non pas diminuer la loüange que l'on donnoit à sa tres-saincte Mere, poursuivant le cantique d'honneur qui estoit entonné à sa faveur : Il est vray, ô femme (vouloit-il dire) que ma Mere est bien-heureuse d'estre ma Mere, mais elle est encore plus heureuse d'avoir escouté la parolle de mon Pere, et l'avoir gardée. C'est sans doubte un honneur tres-grand de m'avoir porté en son ventre, et de m'avoir nourry du laict descoulant de ses mammelles, moy qui suis et seray eternellement la pasture des anges et des hommes, là-haut en gloire celeste : mais cela n'a pas esté le principal fondement de son bonheur, ains d'avoir obey parfaictement à la volonté de mon Pere eternel. En quoy Nostre Seigneur nous fait voir que la felicité n'est pas unie à la dignité, ny donnée selon la dignité; mais selon l'unyon que nous avons de nostre volonté avec celle de Dieu, de façon que si l'on pouvoit separer la dignité de Mere de Dieu, d'avec la parfaicte unyon à sa tres-saincte volonté qu'avoit la sacrée Vierge, elle auroit sans doubte eu le mesme degré de gloire et la mesme felicité qu'elle a maintenant dans le ciel.

Or je dy que ceste Saincte Vierge a eu un tres-grand privilege au-dessus de toutes les pures creatures, qui est qu'elle a tousjours esté parfaictement obeyssante à la volonté de Dieu, c'est-à-dire à sa parolle, et cela dés le premier instant de sa conception, sans jamais varier ny discontinuer, non pas mesme d'un seul moment. de la resolution qu'elle avoit prinse de servir parfaictement sa divine Majesté; grace qui n'a jamais esté donnée à aucune autre creature, non pas mesme aux anges, ainsi que nous voyons par la cheute de Lucifer et de ses adherans. Et quant aux hommes, qui peut ignorer qu'ils ne soyent changeans et variables en leurs bonnes resolutions? nous en voyons tous les jours l'experience en nous-mesmes, car qui est celuy qui soit tousjours d'une mesme humeur? à ceste heure nous voulons une chose, et tantost nous ne la voudrons plus, ains en desirons une autre; maintenant nous sommes joyeux, et peu de tems apres nous serons tristes.

En somme, nous changeons à tous momens : ce qui ne fut pas ainsi de Nostre-Dame; car elle alla tousjours adherant plus parfaictement à Dieu, si bien qu'elle meritoit tousjours de nouvelles graces; et plus elle en recevoit, et plus son ame se rendoit capable d'en recevoir d'autres : ce qui faysoit qu'elle alloit tousjours affermissant de plus en plus sa premiere resolution; de sorte que si l'on eust peu trouver du changement en la tres-Saincte Vierge, ce n'estoit que pour monter tousjours d'un degré de perfection à un autre degré plus relevé par la prattique de toutes les vertus. Pour cela elle se voulut retirer au temple, non qu'elle eust besoin pour elle-mesme de faire ceste retraitte, ains pour nous enseigner que nous autres, qui sommes si variables et si subjets au changement, nous nous devons servir de tous les moyens possibles pour bien affermir et conserver nos bonnes resolutions; car pour elle il suffisoit qu'elle se fust donnée à Dieu dés le premier moment de sa vie, pour perseverer en son bon propos, sans qu'elle sortist de la mayson de ses pere et mere pour cela, n'ayant nul subjet de craindre que les objets exterieurs la puissent divertir : mais comme une bonne mere elle nous vouloit enseigner que nous ne devons rien negliger pour bien affermir nostre vocation, ainsi que sainct Pierre nous exhorte (II. Petr. 1).

Ceste Saincte Vierge donc n'estant encore aagée que de trois ans, fut apportée une partie du chemin de Nazareth en Hierusalem pour estre offerte à Dieu en son temple, et l'autre partie elle y vint avec ses petits pieds. O Dieu! que j'eusse bien desiré de me pouvoir representer la consolation et suavité de ce voyage. Ceux qui alloient au temple de Hierusalem pour y presenter des offrandes à la divine Majesté, chantoient le long du chemin le psalme : *Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini* (Psal. 118); Bien-heureux sont ceux qui marchent sans macule, et sans tache de peché en la voie des commandemens de Dieu. O combien gracieusement et avec quelle melodie est-ce que l'entonna nostre glorieuse Reyne et Maistresse? de quoy les anges furent tellement ravis et estonnez, que troupes à troupes ils venoient pour escouter ceste divine harmonie, et les cieux ouverts ils s'espanchoient sur les balustres de la Hierusalem celeste, pour considerer ceste

Saincte Vierge, laquelle estant parvenuë au temple, ô ! mes cheres ames, combien allegrement pensez-vous qu'elle monta les quinze degrez de l'autel ! car elle venoit, avec un amour nonpareil, se donner, dedier et consacrer à Dieu sans reserve ; et semble que si elle eust osé, elle eust dit à ces bonnes dames qui eslevoient les filles que l'on dedioit à Dieu dans le temple : Me voicy entre vos mains comme une boulle de cire, faites de moy tout ce qu'il vous playra, je ne feray nulle resistance à vostre volonté. Aussi estoit-elle si sousmise qu'elle se laissoit tourner à toute main, sans jamais tesmoigner aucune inclination à chose quelconque, se rendant si condescendante qu'elle ravissoit tous ceux qui la voyoient, commençant dés-lors à imiter son divin Fils, lequel devoit estre si sousmis à la volonté d'un chascun, que nonobstant qu'il fust en son pouvoir de resister à tout, il ne le voulut pourtant jamais faire : et si bien au commencement de sa passion il monstra sa toute-puissance, lorsque comme un lyon de la tribu de Juda il se print à rugir ceste parolle : *Ego sum*, C'est moy, quand les Juifs le cherchant pour le faire mourir, il leur demanda : *Quem quæritis?* Qui cherchez-vous ? ils luy dirent : Jesus de Nazareth. C'est moy, leur dit-il, et par ceste parolle il les renversa tous par terre. Mais soudain les ayant fait relever, il cacha sa toute-puissance sous le manteau d'une saincte mansuetude et debonnaireté, si bien que dés-lors ils le prinrent et le conduisirent à la mort, sans que jamais ils vissent en luy aucune resistance, leur permettant non-seulement de le tondre et despoüiller comme un doux agnelet, mais encore de luy oster jusqu'à sa propre vie, pour accomplir la volonté de son Pere eternel. Donc la Saincte Vierge prevoyant cela, se sousmit en toute chose, sans reserve quelconque, à tout ce qu'on vouloit d'elle, se donnant et abandonnant totalement à la mercy de la divine volonté ; mais avec tant de perfection, que jamais nulle creature ne se donna ny s'abandonna si absolument et si parfaictement à la divine Majesté, comme elle fit non-seulement en sa saincte conception, mais encore en sa presentation qui est pour vous autres, mes cheres sœurs, une tres-grande solemnité, puisqu'en icelle vous vous venez derechef offrir et consacrer à Dieu par le renouvellement et confirmation de vos vœux.

Or la coustume de faire ce renouvellement s'est tousjours prattiquée, et dès le commencement de l'Eglise, les anciens chrestiens la prattiquoient au jour anniversaire de leur baptesme, qui estoit le jour qu'ils s'estoient dediez à Dieu : ils ne remarquoient point le jour de leur naissance, d'autant que nous ne naissons pas enfans de grace, ains enfans d'Adam, c'est-à-dire pecheurs : c'est pourquoy ils ne remarquoient point ce jour, ains seulement celuy auquel ils avoient esté faits enfans de Dieu, pour le solemniser. Certes, il est tres à propos que les religieux et religieuses les imitent, et fassent tous les ans une feste particuliere, au jour de leur dedicace et de leur entrée en la religion : mais d'autant qu'ils ne doivent rien avoir de particulier, vous avez tres-à-propos, mes cheres sœurs, choysi le jour de la Presentation de Nostre-Dame, pour faire ce renouvellement toutes ensemble, et vous offrir derechef à la divine Majesté, sous la protection de ceste Saincte Vierge, afin de l'accompaigner

en son offrande : en quoy se verifie ce qui a esté predict par le sainct prophete David, que plusieurs vierges seroient, à son imitation, amenées apres elle au temple de Dieu pour luy estre offertes et consacrées pour servantes perpetuelles : *Adducentur Regi virgines post eam et proximæ ejus afferentur tibi, in lætitia, et exultatione adducentur in templum Regis* (Psal. 44) : or il est dit encore qu'elles seront amenées, et viendront avec joye et exultation. C'est donc un jour de joye et de consolation pour vos ames, que le jour de vostre renouvellement et commemoration de vostre dedicace à la divine Bonté.

Mais ce que dit le sainct prophete, que plusieurs vierges seront amenées apres Nostre-Dame, il ne veut pas pour cela en exclure les veufves, lesquelles ne doivent pas estre rejettées de ceste bien-heureuse troupe pour n'avoir plus leur virginité, puisqu'elle se peut reparer par l'humilité : quoy ! pensez-vous que ces grandes sainctes, qui ont esté maryées, et qui apres se sont dediées si parfaictement au service de la divine Bonté en leur veufvage, comme saincte Paule, saincte Melanie, saincte Françoise et tant d'autres, ne soyent pas admises au nombre des sainctes vierges dont parle le prophete ? O certes ! elles ont gaigné par l'humilité une tres-glorieuse virginité ; l'humilité estant non-seulement conservatrice de la virginité mais encore sa reparatrice.

Or ceste feste que vous faites tous les ans, de la commemoration de vos vœux, se fait particulierement pour renouveller vos ames et raffermir vos bonnes resolutions. Et tout ainsi qu'un homme qui joue excellemment du luth a accoustumé d'en pincer toutes les cordes, de tems en tems, afin de voir si elles n'ont pas besoin d'estre bandées ou laschées, pour les rendre bien accordantes selon le ton qu'il leur veut donner : de mesme il est comme necessaire, que pour le moins tous les ans une fois, nous tastions et considerions toutes les affections de nostre ame, afin de voir si elles sont bien accordantes, pour entonner le cantique de l'amour de Dieu, et de nostre propre perfection ; et pour cela vous avez fait des retraittes et des confessions annuelles, par lesquelles vous avez recogneu les cordes discordantes, je veux dire les affections qui ne sont pas encore bien mortifiées, et les resolutions qui n'ont pas esté fidellement prattiquées. Ensuite de quoy apres avoir fait de fortes et inviolables resolutions d'estre plus fidelles à l'advenir, et pour reparer tous ces manquemens, vous venez derechef offrir, sous la protection de nostre glorieuse Maistresse, vos cœurs avec toutes leurs affections, sur l'autel du temple de la divine Bonté, pour estre bruslées et consommées sans aucune reserve par le feu sacré de son ardente charité.

Mais, me direz-vous, qu'est-ce qu'il faut faire pour nous bien renouveler et affermir nos bonnes resolutions ? car nostre misere est si grande, que nous faysons tousjours quelque perte spirituelle, et ne venons que trop souvent à decheoir de nos bons propos. Certes, il est vray que nous decheons facilement, et ne perseverons pas dans le bien ; mais neantmoins il ne faut pas que nous nous en estonnions, d'autant que tout ce qui est en ce monde fait le semblable, ouy mesme il semble que le soleil le fasse, ayant besoin de

faire sa course tous les ans une fois, afin de reparer le dechet qu'il semble avoir fait le long de l'année aux lieux qui n'ont pas un bon climat. Il semble aussi que la terre dechée l'hyver, et quand ce vient au printems, qu'elle veuille regaigner les pertes qu'elle a faites pendant les gelées et les grandes froidures. Ainsi devez-vous faire, mes cheres filles, faysant vostre course sur toutes les affections de vostre ame, comme le soleil fait sur la terre, pour reparer les pertes que vous avez faites le long de l'année par la tepidité et froideur interieure en vos exercices, et par l'immortification de vos passions, et venant au printems de vos renouvellemens, vous devez prendre un nouveau courage, pour reparer le dechet que vous avez fait au tems de ces froideurs interieures d'immortification et de negligence à vous employer fidellement au service de Dieu.

Or, pour bien faire ce renouvellement, il faut que nous considerions trois poincts en la Presentation de nostre glorieuse Maistresse. Le premier est, qu'elle se vint presenter à Dieu dans son temple dés ses plus tendres années, se separant pour cest effect de ses parens. Le second est, que faysant ce voyage, elle est portée une partie du chemin entre les bras de ses pere et mere, et l'autre partie elle marchoit de ses petits pieds. Le troisiesme est, qu'elle se donna et offrit toute à Dieu sans aucune reserve.

Quant au premier poinct, qui est qu'elle se vient dedier à Dieu en son enfance, comment le pourrons-nous faire, direz-vous, veu que nous ne sommes plus en cest aage, et ny sçaurions jamais retourner; car le tems perdu ne se peut recouvrer? O certes! vous vous trompez; car, si la virginité peut estre reparée par l'humilité. et si la chaste veufve peut estre rendue vierge glorieuse et triomphante, pourveu qu'elle soit humble, pourquoy voulez-vous que nous ne puissions regagner le tems perdu par la ferveur et diligence à bien employer le present? il est neantmoins tres-veritable que le bonheur de ceux qui se sont totalement dediez et consacrez à la divine Majesté dés leur enfance est tres-grand, et semble que Dieu le desire et s'y complayse grandement, se plaignant du contraire, lorsqu'il dit par son prophete, que les hommes se sont tellement pervertis, que dés leur adolescence ils ont quitté la voie de salut, et ont prins le chemin de perdition. Les enfans ne sont ny bons ny mauvais, d'autant qu'ils ne sont pas capables de choysir ny le bien ny le mal, et pendant leur enfance ils suivent le droict chemin de l'innocence; mais estant parvenus en l'aage de rayson, ils prennent leur route à main gauche; et c'est de quoy Dieu se plaint par Hieremie : *Dereliquerunt me fontem aquæ vivæ* (Jer. 2); Ils m'ont quitté, dit-il, moy qui suis la source de benediction et la fontaine d'eau vive, pour suyvre la voie de malediction.

Et pour monstrer que la divine Bonté desire le tems de nostre jeunesse, comme estant le plus propre pour nous employer à son service, il dit par le mesme prophete : *Bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentia sua* (Thren. 3); Qu'il est bon à l'homme de porter le joug de la loy dés sa jeunesse. Mais neantmoins, pensez-vous que la jeunesse dont parle le prophete soit tousjours prinse et entendue de l'aage, et quand la divine Espouse au Cantique des cantiques dit à son celeste Espoux : *Oleum effusum nomen tuum*,

ideo adolescentulæ dilexerunt te (Cant. 1); Vostre nom, ô mon Bien-aymé, est comme une huyle respanduë qui jette un parfum si excellent, que les jeunes filles vous ont aymées et sont allées apres vous, estant attirées à l'odeur de vos divines suavitez, qu'elle entende parler de celles qui sont jeunes d'années? O non sans doubte! ains de celles qui sont jeunes de ferveur et de courage, et qui viennent nouvellement consacrer au service du sainct amour, non-seulement tous les momens de leur vie, mais aussi toutes leurs actions et affections , sans reserve quelconque.

Mais, me direz-vous, quel est le tems le plus propre pour nous dedier et donner tout à Dieu, apres que nous avons passé nostre adolescence? O mes cheres filles, c'est le tems present tout maintenant c'est le vray tems? car celuy qui est passé n'est plus nostre, et le tems futur n'est pas encore en nostre pouvoir, c'est donc le tems et le moment present qui est le meilleur, et qu'il faut fidellement employer. Mais, me direz-vous, que faut-il que nous fassions pour recouvrer le tems perdu? Il le faut recouvrer par la ferveur et diligence à courir en nostre voie le tems qui nous reste, faysant comme les cerfs, lesquels bien qu'ils courent tousjours fort legerement, redoublent neantmoins le pas quand ils sont pressez du veneur; de sorte qu'ils vont alors avec une si grande vitesse, qu'il semble quasi qu'ils volent plutost que de courir : de mesme devons-nous tascher de faire, mais specialement au tems de nostre renouvellement; car alors nous ne devons pas seulement courir, mais voler en la voie de la perfection, et pour cela il nous faut demander avec le sainct prophete David des aisles de colombes : *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ? et volabo et requiescam* (Psal. 54); afin qu'à tire-d'aisles nous volions sans nous arrester, jusques à ce que nous nous allions reposer dans les trous du mur de la saincte cité de Hierusalem, je veux dire que nous soyons entierement unys à Nostre Seigneur crucifié sur le mont de Calvaire par une parfaicte et entiere mortification de toutes nos inclinations.

Le second poinct que nous devons considerer en la Presentation de Nostre-Dame, est que, venant pour se dedier à Dieu dans le temple, elle fut portée par ses pere et mere une partie du chemin, et l'autre partie elle vint de ses petits pieds, estant neantmoins toujours aydée de ses parens; car, quand le bien-heureux sainct Joachim et saincte Anne trouvoient quelque playne, ils la mettoient à terre pour la faire marcher : mais alors ceste glorieuse infante du ciel eslevoit ses petits doigts pour prendre leur main, crainte de faire quelque mauvais pas; et soudain qu'ils rencontroient quelque chemin raboteux, ils la prenoient entre leurs bras. Certes! si bien ils la laissoient marcher, ils ne le faysoient pas pour se souslager; car ce leur estoit une consolation tres-grande de la porter; mais c'estoit pour la complaysance qu'ils prenoient à lui voir former ses petits pas.

Nostre Seigneur, en nostre pelerinage et le long de ceste miserable vie, nous conduict en ces deux manieres, ou il nous meine par la main en nous faysant marcher avec luy, ou il nous porte entre les bras de sa Providence. Il nous tient par la main, quand il nous fait marcher en l'exercice des vertus, d'autant que s'il ne nous

tenoit, il ne seroit pas en nostre pouvoir de marcher ny faire un pas en ceste voie de benediction; et ne void-on pas ordinairement que ceux qui ont abandonné sa main paternelle ne font pas un seul pas qu'ils ne choppent et ne donnent du nez en terre? Sa divine bonté nous veut bien conduire et nous tenir la main en nostre voie; mais elle veut aussi que nous fassions nos petits pas, c'est-à-dire, que nous fassions de nostre costé ce que nous pouvons avec l'ayde de sa grace : et la saincte Eglise, esgalement tendre et soigneuse du bien de ses enfans, nous enseigne de dire tous les jours une orayson, où elle demande à Dieu qu'il luy playse nous accompaigner le long de nostre pelerinage en ceste vie mortelle, et nous ayder de ses graces prevenantes et concomitantes; car sans l'une et sans l'autre nous ne pouvons rien.

Mais Nostre Seigneur nous ayant menez par la main, faysant avec nous des œuvres auxquelles il veut nostre cooperation, il nous porte par apres entre ses bras, et fait des œuvres en nous, auxquelles il semble quasi que nous ne faysons rien, comme sont entre autres les sacremens; car dites-moy, je vous prie, qu'est-ce que nous faysons pour recevoir le tres-sainct Sacrement de l'autel, dans lequel est comprins toute la saincteté et suavité du ciel et de la terre? Et bien qu'il faille que le prestre prononce les parolles de la consecration, qu'est-ce que cela pour faire venir ce souverain Seigneur à la voix d'un prestre, pour meschant et indigne qu'il puisse estre, se renfermer sous les especes du pain et du vin pour nostre bonheur? n'est-ce pas nous porter entre ses bras que de nous permettre de le recevoir de la sorte? Et vous verrez tantost comme il vous conduira en ces deux façons; car quand vous viendrez dire : Je renouvelle et reconfirme de tout mon cœur les vœux que j'ay faits à mon Dieu, il vous conduira alors par la main, d'autant que vous prononcerez ces parolles, et ferez quelque chose de vostre part; mais soudain apres quand vous communierez, Nostre Seigneur vous prendra entre ses bras, faysant de luy-mesme ceste œuvre toute parfaicte en vous, sans presque nulle cooperation de vostre part.

O qu'heureuses sont les ames qui font ainsi sainctement le voyage de ceste vie mortelle! et qui ne partent jamais des bras de la divine Majesté, sinon pour marcher et faire de leur costé ce qui est en leur pouvoir, en s'exerçant fidellement en la prattique des vertus, tenant tousjours neantmoins la main de Nostre Seigneur! car il ne faut pas que nous pensions estre suffisans de faire aucun bien de nous-mesmes. L'Espouse au Cantique nous apprend ceste verité, lorsqu'elle dit à son Bien-aymé : *Trahe me post te curremus; in odorem unguentorum tuorum* (Cant. 1); Tirez-moy, et nous courrons apres vous à l'odeur de vos unguens : tirez-moy, luy dit-elle, pour monstrer qu'elle ne peut rien d'elle-mesme, si elle n'est tirée, aydée et prevenuë de sa grace. Mais pour monstrer qu'elle correspond à ses attraicts volontairement, de son pleyn gré et sans violence, elle adjouste apres : Nous courrons, comme voulant dire : Pourveu, mon cher Bien-aymé, que vous nous tendiez la main pour nous tirer, nous ne cesserons point de courir jusques à ce que vous nous ayez prins entre vos bras et unys à vostre divine bonté.

Passons maintenant au troisiesme poinct, qui est que nostre glorieuse Maistresse se donna et abandonna toute à la divine Majesté, sans aucune reserve : or c'est en cela, mes cheres filles, qu'il faut specialement que nous l'imitions. Certes, Nostre Seigneur ne veut pas que nous fassions ce qu'il ne veut pas faire luy-mesme, qui est de ne se donner à nous qu'en partie; car sa bonté est si grande qu'il se veut tout donner à nous : de mesme veut-il, et il est bien raysonnable, que nous nous donnions tout à luy; mais qu'est-ce, je vous prie, que nous donner tout à Dieu? C'est ne reserver aucune chose qui ne soit pour luy, non pas mesme une seule de nos affections ou de nos desirs, et c'est ce qu'il demande de nous. Escoutez-le de grace, ce divin Sauveur de nos ames : *Fili, præbe mihi cor tuum* (Prov. 23); Mon enfant, donne-moy ton cœur, dit-il à un chascun de nous en particulier. Mais, me direz-vous, comment se peut-il faire que je donne à Dieu mon cœur, qui est si pleyn de pechez et d'imperfections? Comment luy pourra-t-il estre aggreable, puisqu'il est tout remply de desobeyssance à ses sainctes volontez? Hé! ne vous troublez point pour cela, ny ne refusez point de le luy donner tel qu'il est; car il ne dit pas que vous luy donniez un cœur pur comme celuy des anges, ou de Nostre-Dame, mais : Donne-moy ton cœur tel qu'il est, dit ce divin Sauveur. Ne refusez donc point de le luy donner, nonobstant qu'il soit si remply de miseres et d'imperfections; car ne sçavez-vous pas que tout ce qui est remis entre les mains de sa divine bonté est converty en bien? Vostre cœur est-il de terre, de bouë et de fange, ne craignez point de le luy donner tel qu'il est : quand il crea Adam, il print un peu de terre et en fit un homme vivant : *Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terræ* (Gen. 2). Avez-vous donc un cœur tout remply d'imperfections? donnez-le-luy tel qu'il est; car sa divine bonté ne demande de nous et ne veut, sinon ce que nous sommes, et ce que nous avons, et quand nous luy aurons donné nostre cœur il le sçaura bien perfectionner.

En l'ancienne loy, Dieu avoit ordonné qu'un chascun visitast son temple, mais il deffendit que personne n'y entrast les mains vuides, ny les pauvres, ny les riches : *Non apparebis in conspectu meo vacuus* (Deut. 16). Toutesfois il ne vouloit pas que tous fissent une esgale offrande; car il vouloit que les riches, comme opulens, fissent des offrandes selon leurs richesses, et que les pauvres offrissent selon leur pauvreté : de sorte qu'il n'eust pas esté content si les riches eussent fait des offrandes convenables aux pauvres, parce que cela eust ressenty l'avarice; non plus qu'il ne se fust pas contenté que les pauvres eussent fait l'offrande des riches, d'autant que cela eust esté presomption. Que les seculiers viennent offrir à sa divine Majesté l'affection et la volonté qu'ils ont de suivre et garder ses divins commandemens, Dieu se contentera de cela, et s'ils les observent fidellement, ils obtiendront la vie eternelle : mais que les ames riches en de sainctes pretentions de faire de grandes choses pour Dieu, comme doivent estre les religieux et religieuses, ne luy viennent pas apporter l'offrande des pauvres, c'est-à-dire des seculiers; car il ne s'en contentera pas. Dieu vous a enrichies (mes cheres sœurs) de ses graces, en vous appelant en

la saincte religion; c'est pourquoy il veut que vous luy donniez beaucoup, c'est-à-dire, qu'il veut que vous luy offriez sans reserve tout ce que vous estes et tout ce que vous avez.

Nostre-Dame fait aujourd'huy une offrande telle que Dieu desiroit d'elle; car, oultre la dignité de sa personne, qui surpasse celle de toutes les creatures, estant la plus excellente de toutes apres son divin Fils, elle offre tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle a, et c'est ce que Dieu demande. O qu'heureuses sont les ames religieuses, lesquelles, par le moyen de leurs vœux, ont tout dedié à Dieu, luy offrant leur corps, leur cœur et leurs moyens, renonçant aux richesses par le vœu de pauvreté, aux playsirs de la chair par celuy de chasteté, et à leur propre volonté par celuy d'obeyssance. O mondains! joüyssez si bon vous semble de vos richesses : pourveu que vous n'en abusiez pas, et que vous ne fassiez tort à personne, cela vous est licite, prenez les playsirs permis par la saincte Eglise; faites vos volontez en tant et tant d'occurrences : pourveu qu'elles ne soient point contraires à celles de Dieu, il vous permet tout cela. Mais quant à vous autres, mes cheres filles, gardez bien de rien reserver; car Dieu ne le veut pas, et comme il se donne tout à vous en son divin sacrement, de mesme il veut que vous vous donniez toutes à luy, et prenez garde qu'il ne peut estre trompé : c'est pourquoy, si vous dites que vous vous donnez toutes à sa divine Majesté, faites-le absolument, si vous ne voulez estre chastiées comme Ananie et Saphire, qui mentirent au Sainct-Esprit.

Mais, hélas! il n'est pas de nous autres comme de Nostre-Dame, laquelle s'estant une fois donnée à Dieu, n'avoit plus apres besoin de reconfirmer son offrande; car jamais elle ne discontinua, non pas mesme d'un seul moment, d'estre toute à Dieu, et d'estre parfaictement collée, appliquée, unye et conjoincte avec sa divine bonté. Mais nous autres, au contraire, il est besoin qu'à toute heure, tous les jours, tous les mois et toutes les années, nous reconfirmions et renouvellions les vœux et promesses que nous avons faites à Dieu d'estre tout à luy, à cause de la continuelle vicissitude et variété de nos affections et humeurs. C'est pourquoy la saincte Eglise, comme une sage mere, nous va presentant de tems en tems le long de l'année des festes signalées, pour nous encourager à renouveler nos bons propos; car, je vous prie, qui est celuy qui, au jour solemnel de Pasques, ne se renouvelle par des sainctes affections et resolutions de mieux faire, voyant Nostre Seigneur renouvellé en sa glorieuse resurrection? Qui est le chrestien qui ne renouvelle son cœur au jour de la Pentecoste, quand il considere que Dieu envoye du ciel un nouvel esprit sur ceux qui l'ayment; et ainsi au jour de la Toussainct, où la saincte Eglise nous represente la gloire et felicité des esprits bien-heureux, apres laquelle nous souspirons, et pour laquelle nous esperons? Mais, enfin, qui est-ce qui pourroit avoir si peu de courage qui ne s'efforce de se renouveller au jour de Noël, où l'on void cest enfant tant aymable, nostre divin Sauveur, qui vient naistre icy-bas pour nous rachepter? Mais oultre toutes ces festes, ç'a tousjours esté la coustume de tous ceux qui ont esté plus specialement dediez à Dieu, comme sont les religieux et religieuses, de prendre tous les ans un jour particulier pour

reconfirmer et renouveller leurs vœux, afin d'obeyr au grand Apostre qui nous conseille de bien affermir nostre vocation. Or, comment le pourrions-nous mieux faire qu'en faysant des reconfirmations du dessein et du choix que nous avons fait d'estre tout à Dieu? Vous allez donc, mes cheres ames, mettre aujourd'huy un clou à vostre vocation, par le renouvellement que vous allez faire de vos vœux en la presence de la divine Majesté, qui demande cela de vous, en rescompense du don sacré qu'elle vous fera de soy-mesme en mesme tems, à la tres-saincte communion.

En somme, pour conclurre ce discours, je dy derechef que le plus grand bonheur de Nostre-Dame et glorieuse Maistresse provient de ce qu'elle s'est toujours renduë parfaictement obeyssante à Dieu, non-seulement pour ce qui est de ses commandements et de ses volontez signifiées, mais encore pour ce qui est de ses inspirations : or c'est en quoy vous la devez imiter le plus pres qu'il vous sera possible, si vous voulez playre à Dieu et luy estre aggreables ; car si Nostre-Dame ne luy eust pas esté aggreable sans ceste absolue obeyssance, comme Nostre Seigneur le monstra par la loüange qu'il luy donna, apres celle que ceste femme dont il est fait mention en l'Evangile, luy avoit donnée, beaucoup moins vous autres luy pourrez-vous estre aggreables sans ceste parfaicte obeyssance. C'est donc à quoy je vous exhorte, mes cheres sœurs, si vous voulez participer aux graces de Nostre-Dame ; et bien que nulle autre qu'elle ne puisse avoir cest honneur d'estre mere de Nostre Seigneur en effect, vous devez neantmoins tascher d'en meriter le nom, par une parfaicte obeyssance à ses sainctes volontez; car vous sçavez que ce divin Sauveur preschant un jour dans le temple les parolles de la vie eternelle, Nostre-Dame et S. Joseph ne pouvant s'approcher de luy, à cause de la foule du peuple, il y eut quelqu'un qui luy dit que sa Mere et ses freres le demandoient, (d'autant qu'il y avoit encore quelques-uns de ses parens qu'il appelloit ses freres), à quoy Nostre Seigneur respondit : *Mater mea et fratres mei ii sunt qui verbum Dei audiunt et faciunt : quicumque fecerit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse meus frater, et soror et mater est* (Matth. 12; Luc. 8); Ma mere et mes freres sont ceux qui font la volonté de mon Pere qui est au ciel. Or c'est la grace que je vous souhaitte, mes cheres filles, que d'accomplir parfaictement ceste saincte volonté en toutes choses sans reserve : faites-le donc fidellement, et sa bonté infinie vous comblera de graces en ce monde, et vous couronnera de sa gloire eternellement en l'autre. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

AUTRE SERMON POUR LE JOUR DE LA PRESENTATION DE NOSTRE-DAME.

Inspice, et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est.

Regarde, et fais selon l'exemplaire que je t'ay monstré sur la montaigne. (*Exod.* 25.)

La divine Majesté ayant commandé à Moyse, en l'ancienne loy, qu'il fist l'arche selon le modelle qu'il luy avoit monstré, il ordonna apres qu'on dressast le tabernacle pour la mettre, et que le tout fust fait selon les particularitez qu'il luy avoit marquées; ce qui fut accomply d'une façon si admirable, qu'il n'y avoit rien en ce tabernacle qui ne fust pleyn de tres-grands mysteres : *Facies et labrum æneum cum basi sua ad lavandum, ponesque illud inter tabernaculum testimonii et altare* (Exod. 30). Or, en toutes ces choses, il ordonna specialement à Moyse de faire un bassin ou cuve d'airain avec son pied pour se laver, et la mettras, luy dit Dieu, entre le tabernacle et l'autel.

Les anciens Peres, apres avoir consideré toutes les particularitez de ce tabernacle, s'arrestent par admiration sur la plus vile et abjecte partie de toutes, qui estoit ceste cuve, que Dieu avoit ordonné qu'on mist entre les deux tabernacles, c'est-à-dire, entre le tabernacle exterieur, auquel demeuroit le peuple qui venoit pour offrir des sacrifices, et le tabernacle interieur où demeuroient les prestres de la loy; ou entre les deux autels, c'est-à-dire, entre l'autel sur lequel on sacrifioit les victimes et holocaustes, et l'autel sur lequel on brusloit les parfums. Ceste divine Majesté avoit, dis-je, ordonné à Moyse qu'on fist une cuve d'airain et qu'elle fust remplie d'eau, que les prestres s'y lavassent les pieds et les mains avant que d'aller offrir les sacrifices, et que pour l'embellissement de ceste cuve on l'environnast de miroirs, tels qu'estoient ceux des dames hebrieuses (Exod. 38).

Or, nos anciens Peres ont fait un si grand nombre d'interpretations sur ceste cuve et sur ces miroirs, que si je voulois dire un mot de chascune, il m'y faudroit employer l'heure entiere. Mais pour traitter ce subjet plus utilement, je m'arresteray seulement à trois de leurs conceptions, à sçavoir que signifioit ceste cuve pleyne d'eau, et ce que nous devons entendre par icelle; la seconde, pourquoy elle estoit posée entre les deux tabernacles; et la troisiesme, qu'est-ce que nous representent ces miroirs desquels elle estoit environnée.

Premierement, une partie des anciens Peres disent que ceste cuve representoit le Baptesme : et certes ils ont bien rayson; car pour cela elle estoit posée entre le tabernacle interieur et exterieur, pour nous monstrer que personne ne sçauroit passer au tabernacle interieur, qui n'est autre que le ciel, qu'il n'ayt premierement passé par l'exterieur, qui est l'Eglise: dans laquelle est ceste cuve

des eaux où il faut estre trempé et lavé, d'autant que ces eaux baptismales purifient et justifient, en effaçant tous les pechez desquels ceux qu'on baptise sont souillez : et il est tellement necessaire d'estre lavé de ceste eau, ou par effect, ou du moins par un tres-ardent desir d'icelle, pour offrir et sacrifier à Nostre Seigneur des victimes et holocaustes qui luy soyent aggreables, que sans cela toutes les offrandes et oblations qu'on luy pourroit presenter ne seroient pas des offrandes, mais des execrations.

Les autres disent que ceste cuve represente la penitence, et ceux-ci en approchent encore de plus pres, ce me semble, car qu'est-ce autre chose la penitence, sinon des eaux dans lesquelles il est expedient et necessaire que nous lavions nos pieds et nos mains, je veux dire nos œuvres et affections, souillées de tant de pechez et d'imperfections?

Or, bien qu'il soit vray que la seule porte pour entrer au ciel soit la redemption, sans laquelle nous n'y eussions jamais eu d'entrée, neantmoins, afin que ceste redemption nous soit appliquée, il est necessaire que nous nous lavions dans les eaux de la penitence : et ne s'y faut point tromper; car il faut que tous ceux qui veulent estre sauvez, lavent leurs pieds et leurs mains dans ses eaux sacrées : *Nisi pœnitentiam habueritis, omnes simul peribitis* (Luc. 13); Si vous ne faites penitence, dit Nostre Seigneur, vous perirez tous. C'est une regle si generale que celle-cy, que pas un n'en peut estre exempt, sinon la tres-Saincte Vierge, laquelle n'ayant point peché, n'a point eu aussi besoin de penitence, bien qu'elle ne soit pas entrée au ciel par une autre porte que par celle de la redemption, comme toutes les autres creatures. Mais, afin que le fruict de ceste redemption nous soit appliqué, il est necessaire que nous fassions penitence; et bien qu'il soit vray qu'autre est la penitence qu'il faut faire pour les pechez mortels que pour les veniels, toutesfois elle est absolument necessaire, tant pour les uns que pour les autres, et qui ne la fera pas en ce monde, il la fera infailliblement en l'autre. Voylà pourquoy les anciens Peres disent que ceste cuve estoit posée entre les deux tabernacles, l'exterieur et l'interieur, pour signifier que les eaux de la penitence sont entre les deux tabernacles, l'exterieur de l'Eglise militante, et l'interieur de la triomphante, et que pour passer de la militante, en laquelle nous autres sommes maintenant, en la triomphante, il faut se laver dans les eaux de la penitence.

D'autres ont dit que ceste cuve pleyne d'eau representoit la doctrine evangelique, et certes ils ont bien rayson : car la doctrine evangelique n'est autre chose que des eaux, desquelles quiconque boira, n'aura plus soif; et comme dit Nostre Seigneur à la Samaritaine, il sera fait en luy une fontaine d'eau vive saillant jusques à la vie eternelle : *Fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam* (Joan. 4). Or c'est dans les eaux sacrées de ceste doctrine evangelique qu'il faut laver toutes nos œuvres et affections depravées, pour les purifier, former et dresser selon qu'elle nous ordonne; car sans cela nous ne pourrions jamais faire aucun sacrifice ny oblation qui puisse estre aggreable à Dieu, et moins encore pourrons-nous estre sauvez, qu'en croyant et nous formant sur ceste doctrine,

dans laquelle nous devons vivre, esperer et operer nostre salut. Doncques, que personne ne se trompe en cecy, croyant que sans se laver dans les eaux de ceste doctrine evangelique il puisse estre sauvé, se faysant des loyx selon son caprice et phantaysie, ou se contentant de la loy naturelle, pretendant avec icelle d'arriver au tabernacle interieur de la gloire, pour y sacrifier à Dieu des sacrifices de loüange ; non certes, cela ne se peut.

Vous voyez donc comme ceste cuve d'eau, qui estoit mise au milieu des deux tabernacles, nous represente tres-bien que le baptesme, la penitence et la doctrine evangelique sont au milieu de l'Eglise militante et de la triomphante. Mais pour appliquer cela à nous, je dy que nous avons aussi deux tabernacles, l'un exterieur qui est le corps, et l'autre interieur qui est l'ame par laquelle nous vivons : et c'est ce qu'a voulu dire le grand apostre S. Paul, que ces corps que nous portons sont des tabernacles qui sont faits et formez d'argile, dans lesquels Dieu a enfermé de grands thresors; mais quels sont ces thresors, sinon nos ames, qui, comme des tabernacles interieurs, sont mises et cachées dans nos corps? Et tout ainsi que l'ame anime et donne la vie au corps, aussi la doctrine evangelique nourrit et vivifie l'ame, et luy donne lumiere et force pour la conduire et faire arriver à cest autre tabernacle plus interieur de l'Eglise triomphante, où habite le Tres-Haut. Certes, un jour viendra que nous ressusciterons, et que ces corps mortels que nous portons maintenant, subjets à la corruption, seront immortels et spirituels, ainsi que nous asseure le grand Apostre, et seront reformez, ou plutost seront faits conformes au corps glorifié de nostre cher Sauveur et Maistre : *Qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ* (Philip. 3); et lors nous verrons avec un contentement indicible ces corps tout glorieux, par la reünion qu'ils auront avec leurs ames avec lesquelles ils n'auront plus aucun divorce ny rebellion, ains leur seront absolument sousmis, et les ames les possederont en telle sorte qu'elles regneront souverainement en eux, leur communiquant sa gloire par le moyen de laquelle ceux qui estoient mortels seront immortels, et semblables à l'ame, qui de soi est immortelle.

En troisiesme lieu, je dy que les miroirs desquels ceste cuve estoit environnée nous representent les exemples des saincts, lesquels ont prattiqué ceste doctrine chrestienne si parfaictement, que nous pouvons dire que les histoires de leur vie et leurs exemples sont comme autant de beaux miroirs qui ornent et enrichissent ceste cuve de la doctrine evangelique. Et tout ainsi que ceste saincte doctrine les a ornez et enrichis, et que s'estant plongez dans ses eaux sacrées, elle les a purifiez et rendus capables d'offrir à la divine bonté des sacrifices d'un prix et valeur inestimables, ils ont aussi de leur costé fait à ceste doctrine ce que faysoient les miroirs des dames hebrieuses à ceste cuve, l'ornant et embellissant par la prattique des preceptes et conseils qu'ils ont puisez en icelle, nous laissant des exemples admirables de leurs vertus à imiter, qui sont comme autant de beaux miroirs dans lesquels nous nous devons continuellement mirer et regarder, afin de former et dresser sur iceux toutes nos œuvres, actions et affections.

Mais entre tous ces miroirs des exemples des saincts, nous devons particulierement considerer la tres-Ste Vierge, nostre tres-glorieuse et chere Maistresse, la Presentation au temple de laquelle nous celebrons aujourd'huy; car quel plus beau et precieux miroir vous sçaurois-je presenter que celuy-cy? N'est-ce pas elle qui est le plus excellent miroir qui soit en toute la doctrine evangelique? N'est-ce pas elle qui, entre toutes les pures creatures, est la plus ornée et enrichie de toutes sortes de graces et de vertus? *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas* (Prov. 31). Certes, il est vray qu'il n'y a point de saincts ny de sainctes qui luy puissent estre parangonnez, car ceste glorieuse Vierge surpasse en dignité et excellence non-seulement les plus grands saincts, mais aussi les plus grands cherubins et seraphins; ayant eu cest advantage par dessus tous les saincts, qui est qu'elle s'est donnée et totalement dediée au service de Dieu, dés l'instant mesme de sa conception: et il n'y a nul doubte que ceste Saincte Vierge n'ayt esté toute pure et n'ayt eu l'usage de rayson dés l'instant que son ame fut mise dans son petit corps, apres qu'il fut formé dans les entrailles de Ste Anne. Et comme ceste glorieuse Vierge devoit naistre de pere et de mere, ainsi que les autres enfans, aussi sembloit-il que, comme eux, elle devoit être entachée du peché originel : mais la divine Providence en ordonna tout autrement, luy tendant sa main tres-saincte qui la retint, afin qu'elle ne tombast dans ce miserable precipice du peché, et luy donna l'usage de la rayson et de la foy, par laquelle elle cogneut Dieu et crut en luy, et par ceste foy et cognoissance elle se dedia et consacra tres-entierement à sa divine Majesté, mais d'une maniere tres-parfaicte et souveraine.

Quelques theologiens disent à ce propos que Nostre-Seigneur, jettant un rayon de sa lumière et de sa grace dans l'ame de S. Jean-Baptiste, lorsqu'il estoit encore dans les entrailles de Ste Elizabeth, il le sanctifia et luy donna l'usage de la rayson, avec le don de la foy par laquelle il cogneut son Dieu, qui estoit aussi dans le ventre de la Saincte Vierge, l'adora et se consacra à son service. Or, si Nostre Seigneur fit une telle grace à celuy qui devoit estre son precurseur, qui pourra doubter qu'il n'ayt fait non-seulement la mesme grace, ains qu'il n'ayt usé d'un privilege beaucoup plus grand envers celle qu'il avoit choysie pour estre sa Mere, ne la sanctifiant pas seulement dés le ventre de saincte Anne, comme sainct Jean dans celuy de saincte Elizabeth, mais la rendant de plus toute saincte et toute pure, dés l'instant mesme de sa conception, avec l'usage de la foy et de la rayson et ce d'une façon si admirable qu'elle ne peut estre assez admirée, et laquelle il avoit de toute eternité projettée?

O combien grandes furent les faveurs, les graces et benedictions que sa divine bonté respandit dans le cœur de ceste glorieuse Vierge; mais elles estoient si secrettes et interieures que personne n'en pouvoit rien cognoistre qu'elle qui les ressentoit. Il est croyable neantmoins qu'à l'instant que Nostre Seigneur versa tant de graces et de benedictions dans son ame, saincte Anne ressentit quelques grandes consolations et douceurs spirituelles, à cause de sa fille qui estoit enfermée dans ses entrailles.

Or ceste Saincte Vierge ne fut pas plus tost née, qu'elle commença d'employer tout son estre au service de l'amour sacré : et si-tost qu'elle commença à deployer sa petite langue, ce ne fut que pour s'en servir à chanter les loüanges de Dieu, lequel luy inspira, dés l'aage de trois ans, de se retirer de la mayson de ses pere et mere, pour s'en aller au temple pour le servir plus parfaictement. Certes, ceste glorieuse Vierge se comporta en ce bas aage avec tant de sagesse et de discretion, qu'elle donnoit de l'estonnement à ses pere et mere, lesquels jugerent bien-tost, tant par ses discours que par ses actions, que ceste fille n'estoit pas comme les autres enfans, mais qu'elle avoit l'usage de rayson; et partant qu'il falloit anticiper le tems pour la conduire au temple, afin qu'elle y servist Dieu avec les autres filles qui y estoient retirées pour ce subjet. Ils prindrent donc ceste petite Vierge, aagée seulement de trois ans, puis la menerent et en partie la porterent au temple de Hierusalem.

O combien grands estoient les souspirs et eslans d'amour et dilection qu'alloient jettant et eslançant en Dieu les pere et mere de ceste Saincte Vierge ; mais specialement la Vierge mesme, comme celle qui alloit pour se sacrifier derechef à son divin Espoux qui l'appelloit, et luy avoit inspiré ceste retraitte, pour la recevoir, non-seulement pour son Espouse, mais encore pour la preparer à estre sa Mere! O qu'elle alloit doucement chantant ce cantique sacré : *Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini* (Psal. 118), qui est si admirable à cause des loüanges et benedictions que l'on donne en iceluy à la divine Majesté, et duquel le prophete royal disoit : Je me sers de ce cantique comme d'une douce recreation, pour le chanter et entonner aux trois divers tems que je vais au temple, afin d'y adorer mon Dieu, selon qu'il est ordonné par la loy; ce que faysoient aussi les dames hebrieuses, lesquelles chantoient ce cantique avec grande devotion, quand elles y alloient. Mais, ô Dieu! qui pourroit dire ou expliquer avec quel ressentiment d'amour et dilection ceste sacrée Vierge le disoit, veu que ce cantique ne traitte d'autre chose que d'accomplir la loy et volonté de Dieu, pour à laquelle obeyr elle s'acheminoit au temple.

Or, bien que plusieurs dames hebrieuses se fussent desjà dediées au service de Dieu dans ce temple, pas une neantmoins n'avoit jamais approché de la perfection de ceste Saincte Vierge; car elle s'offrit et dedia avec tant de ferveur, d'amour et d'humilité, que les anges et les plus hauts seraphins qui se promenoient sur les balustres et galeries du ciel pour la regarder, en demeuroient tous ravis, s'estonnant de voir qu'en la terre il se pust treuver une creature si pure et doüée d'une si parfaicte charité, et qu'une ame revestuë d'un corps humain pust faire une offrande et oblation si parfaicte et aggreable à Dieu.

O certes! il est vray qu'on pouvoit bien dire de la Vierge ce que l'Escriture rapporte de la reyne de Saba, que quand elle fut voir Salomon, elle y vint chargée de tant de nard, de parfums et de bois de senteur, que jamais il ne s'en estoit tant veu en Hierusalem que ceste reyne en apporta quant et soy : de mesme pouvons-nous

dire que nostre glorieuse Reyne vint avec tant de parfums, c'est-à-dire de vertus et de saincteté, qu'il ne s'en estoit jamais tant veu entre toutes celles qui s'estoient dediées au temple, qu'il s'en treuva en la Vierge seule. La voilà donc en ce bas aage toute dediée et sacrifiée au souverain Seigneur de nos ames.

Je ne veux pas maintenant m'estendre à parler des benedictions qu'elle receut en sa conception ny en sa naissance, ains seulement de ce qui concerne ceste feste en laquelle elle se vint offrir et dedier à Dieu dans le temple dés l'aage de trois ans, quittant sa patrie et la mayson de son pere en ceste tendre jeunesse, pour se dedier et consacrer plus entierement au service de sa divine Majesté. Mais notez, je vous prie, que je ne parle que de ce qui concerne ceste feste; car je sçay bien qu'elle luy estoit toute dediée dés l'instant de sa conception, et qu'elle fut comme une belle fleur qui ietta et exhala son odeur de grand matin.

Il y a deux sortes de fleurs, à sçavoir, les roses et les œillets, qui jettent la suavité de leur odeur differemment; car les roses sont plus odoriferantes le matin, et avant que le soleil soit à midy, leur odeur est plus suave et meilleure; les œillets tout au contraire sont plus odoriferans sur le soir, et leur senteur alors est plus aggreable. Certes, ceste glorieuse Vierge a esté comme une belle rose parmy les espines, laquelle bien qu'elle ayt tousjours jetté une odeur de tres-grande suavité tout le temps de sa vie, si est-ce qu'au matin de sa tres-saincte enfance, elle en a jetté une merveilleusement suave devant la divine Majesté.

O qu'heureuses sont les ames qui, à l'imitation de ceste sacrée Vierge, se dedient au service de Nostre Seigneur dés leur enfance! et qu'elles sont heureuses de s'estre retirées du monde, avant que le monde les ayt cogneuës! elles sont comme de belles fleurs nouvellement espanoüies, qui n'ayant point encore esté manyées ny flestries par l'ardeur de la concupiscence, respandent devant Dieu une odeur de grande suavité par leurs vertus et bonnes mœurs.

O qu'il seroit à souhaicter que toutes les personnes qui servent Dieu eussent eu le bonheur de le faire, à l'imitation de ceste saincte Vierge, dés leur enfance!

Mais pour encourager les ames qui n'ont pas eu ceste grace, j'ay accoustumé de dire qu'il y a de deux sortes d'enfance : la premiere est celle de laquelle nous parlons maintenant, et la deuxiesme est celle par laquelle l'on correspond promptement et fervemment aux secrettes inspirations de Dieu, lorsqu'au premier mouvement et attraict de la grace l'on quitte genereusement toutes choses pour suivre l'inspiration. Certes, si ces ames sont fidelles à marcher dans la voie que Nostre Seigneur leur monstre, elles ne laisseront pas d'avoir part à la feste que nous celebrons aujourd'huy, en laquelle ceste Saincte Vierge en sa plus tendre jeunesse, et à la premiere semonce de l'inspiration, s'est presentée au temple.

Ceste feste n'est point nouvelle; car les Grecs en font mention, et nous lisons qu'elle a esté celebrée depuis plusieurs siecles. Or, je sçay bien que sa solemnité a esté pour quelque tems un peu refroidie; mais le pape Sixte l'a restablie et l'Eglise en fait l'office; et c'est pour vous autres, mes cheres sœurs, une grande solemnité,

puisqu'en icelle vous venez offrir à Dieu, avec ceste glorieuse Vierge, ou plutost vous venez renouveller l'offrande que vous luy avez desjà faite de vous-mesmes. Mais me direz-vous, enseignez-nous avec quelle perfection ceste glorieuse Vierge fit son oblation; car estant ses filles, nous desirons de la suivre et imiter le plus pres qu'il nous sera possible.

Or nous n'avons point d'autre evangile en ce jour que celuy qui se lit toutes les autres festes de Nostre-Dame, où il est dit que Nostre Seigneur preschant au peuple qui le suivoit, et le voulant illuminer et esclairer pour le convier à se convertir et suivre sa divine doctrine, il faysoit plusieurs grands miracles, de quoy les pharisiens pleyns d'envie commencerent à murmeurer et à le calomnier, disant que ce n'estoit en son nom, ny par sa puissance qu'il operoit ces choses, ains en la puissance du prince des tenebres Belzebut, et au plus fort de ces calomnies, murmeures et blasphemes, il s'esleva une femme, que les Peres anciens estiment estre saincte Marcelle, laquelle tout estonnée des merveilles que ce divin Sauveur operoit, s'escria : *Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ suxisti* (Luc. 11); Bien-heureux est le ventre qui t'a porté, et les mammelles qui t'ont allaicté. A quoy Nostre Seigneur repartit : *Quin imò beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud;* mais plutost bien-heureux sont ceux qui escoutent la parolle de Dieu et la gardent.

Or bien qu'il me ressouvienne de vous avoir parlé autresfois sur cet evangile, si est-ce que c'est un subjet où il y a tant à prendre, et qui est si fecond que je ne me puis lasser d'en parler, ny de puiser dans la profondité de ce texte ce qui est propre à nostre instruction. Bien-heureux, dit ceste femme, est le ventre qui t'a porté, et les mammelles qui t'ont allaicté, *Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ suxisti.* Et Nostre Seigneur, luy respondant, vouloit dire : Il est vray, ô femme, ce que tu dis, que le ventre qui m'a porté est bien-heureux, et les mammelles que j'ay succées sont aussi bien-heureuses; car quel plus grand bonheur, je vous prie, mes cheres ames, pouvoit avoir une femme, que d'avoir porté dans son ventre Celuy qui est esgal au Pere eternel, et que les cieux des cieux ne peuvent comprendre? et que la Saincte Vierge a receu d'honneur, d'avoir donné son plus pur sang pour former ceste sacrée humanité de nostre cher Sauveur et Maistre! Et partant, il est bien vray, ô femme, ce que tu dis, que le ventre qui l'a porté est bien-heureux, et non-seulement le ventre qui l'a porté, ains encore les mammelles qu'il a succées, d'autant qu'elles ont nourry Celui qui nourrit et sustente toutes les creatures. Et si ce grand aumosnier Abraham fut estimé bien-heureux, parce que logeant les pelerins, il eut un jour la grace d'avoir ce Roy et Seigneur des pelerins en sa mayson, de manger avec luy et luy laver les pieds : combien plus devons-nous estimer heureux le ventre de la Vierge, qui a logé chez soy, non pas un jour seulement, comme Abraham; mais neuf mois entiers, ce divin Roy, pelerin sur la terre? Et comment ne nommerions-nous bien-heureuses ses mammelles qui l'ont nourry, non de pain, ains de son laict et de sa propre substance.

Et si l'on rendoit anciennement tant d'honneur à l'arche, dans laquelle estoit gardée la manne, la verge d'Aaron et les tables de la loy, combien plus devons-nous honnorer ceste arche vivante, nostre glorieuse Dame et Maistresse? Mais qu'est-ce que nous represente la manne, sinon la divinité du Fils de Dieu, descendue du ciel pour s'unyr a nostre humanité? N'est-il pas aussi ceste verge de merveille, et ceste pierre vive sur laquelle ont esté escrits les commandemens de la loy de grace, et n'ont-ils pas esté gravez sur son sacré corps avec le burin des foüets, des clouds, des espines et de la lance? Donc il est vray que le ventre sacré de Nostre-Dame est incomparablement plus digne d'honneur que ceste ancienne arche qui n'en portoit que la figure. Hé donc qu'elle est heureuse d'avoir esté choysie pour estre Mere de Dieu, d'autant qu'aucune autre creature ne sera jamais honnorée de ce tiltre, lequel n'est deu qu'à ceste seule Vierge : et tout ainsi que Nostre Seigneur en tant que Dieu n'a qu'un pere sans mere, aussi en tant qu'homme il n'a qu'une mere sans pere, et comme il n'a qu'un Pere au ciel, aussi ne devoit-il avoir qu'une mere en terre. Et cela a esté ainsi ordonné de toute eternité par le Pere celeste.

Passons maintenant à une explication plus particuliere de la response que Nostre Seigneur fit à ceste femme. Tu dis, luy respondit ce divin Sauveur, que ma mere est bien-heureuse de m'avoir porté dans son ventre, et de ce que j'ay succé ses mammelles; mais moy, je te dy qu'elle est beaucoup plus heureuse, parce qu'elle a escouté la parolle de Dieu, et l'a gardée. Et puisque tous les chrestiens peuvent participer à ceste beatitude, voyons comment ceste Saincte Vierge a entendu la parolle de Dieu, et l'a gardée afin de l'imiter. Mais pour laisser toute autre parolle, et ne parler maintenant que de celle de sa vocation, ô Dieu, combien a-t-elle esté fidelle en cecy! Nostre Seigneur luy dit à l'aureille, ou plutost à l'interieur du cœur, ces parolles du psalmiste : *Audi, filia, inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum, et domum patris tui, et concupiscet rex decorem tuum* (Psal. 44); Escoute, ma fille, prestemoy l'aureille, oublie ton peuple et la mayson de ton pere, et le roy convoitera ta beauté. Mais remarquez ces parolles : Escoute, ma fille, *Audi, filia*, comme s'il vouloit dire : Pour bien ouyr, il faut bien escouter, *Inclina aurem tuam*. Il faut aussi s'abaisser et s'humilier pour bien entendre ce qui est de la volonté de Dieu : oublie ta patrie, et retire-toy de la mayson de ton pere, et le roy convoitera ta beauté; comme s'il disoit : Ne te contente pas d'escouter la parolle de l'inspiration, et de t'abaisser pour la mieux ouyr, mais retire encore ton cœur et tes affections de ta patrie et de tes parens, et je convoiteray ta beauté.

O saincte et divine semonce que Dieu fait souvent au cœur de tant de creatures! Et cependant il est vray que plusieurs entendent la parolle sacrée de la vocation, sans sortir de la patrie, ny aller où Dieu les appelle. L'on fait tant d'examens et de considerations, pour sçavoir si l'inspiration est vraye, si elle vient de Dieu, et si on l'executera ou non, et cependant on retarde tousjours d'aller où Dieu nous appelle. Ce que je ne dy pas pour empescher les considerations qui se doivent legitimement faire pour mieux discerner

quelle est l'inspiration. Mais apres cela, sortez et allez en la terre que Dieu vous monstre, n'escoutez point tant de discours, ne prestez point l'aureille à tant de raysons que le monde dira : n'usez point de tant de delais ny de remises; car vous vous mettez en de grands perils; ne vous endormez point, ains soyez promptes à obeyr et à suivre l'attraict.

O Dieu ! combien fut diligente la glorieuse Vierge, et qu'elle se leva promptement pour obeyr à la divine parolle de sa vocation ! Elle n'eut pas besoin de faire beaucoup d'examen; car elle avoit la grace du discernement. Elle s'en alla donc sans aucun retardement. pour petit qu'il fust, où Dieu la conduisoit, et le Roy du ciel convoita sa beauté, et la choysit, non-seulement pour son Espouse, mais aussi pour sa Mere. Donc bien-heureux sont ceux qui escoutent la parolle de Dieu et la gardent. Certes, tous sont appellez, et bien que plusieurs entendent l'inspiration, neantmoins c'est en manieres differentes.

Pour mieux entendre cela, considerez l'Eglise comme la cour de quelque grand prince, lequel seroit en son palais environné de plusieurs seigneurs et cavaliers; ils sont generalement tous appellez en la cour, et ont tous la grace du prince, mais differemment neantmoins; car il regarde les uns, il jette des œillades plus particulieres aux autres, il rit contre l'un, il parle avec l'autre; il donne des dignitez aux uns, il caresse et favorise les autres; et tous estiment et font un grand estat de ces faveurs. Mais entre ceux-là il s'en treuve tousjours quelques-uns que le prince favorise beaucoup plus que les autres, et auxquels il tesmoigne un amour bien plus grand; et ce sont ceux qu'il fait entrer dans son cabinet, afin de s'entretenir familierement avec eux, pour leur descouvrir et communiquer ses secrets.

Certes nous pouvons bien dire que tous les chrestiens sont autant de cavaliers et seigneurs qui sont en la cour de ce souverain prince Nostre Seigneur, cour qui n'est autre que l'Eglise, et nostre cher Sauveur, comme leur Roy, les regarde et favorise tous quoyque differemment; car enfin il depart ses graces à qui il luy plaist, et comme il luy plaist : mais oultre les graces et faveurs qu'il depart à tous les enfans de son Eglise en general, il y en a tousjours quelques-uns auxquels il depart des faveurs plus particulieres, qui sont les religieux qu'il retire en son cabinet, qui n'est autre que la religion, afin de s'entretenir plus familierement avec eux, et leur reveler, descouvrir et communiquer ses secrets, leur parlant cœur à cœur. Mais entre tous ceux qui ont eu ceste grace, la tres-Saincte Vierge a esté singulierement privilegiée au-dessus de tous les autres, Dieu luy ayant descouvert de plus hauts secrets et profonds mysteres qu'à nulle autre creature. Voyez donc combien elle a esté heureuse d'avoir escouté et gardé ceste divine parolle, et qu'heureuses serez-vous, mes cheres ames, si vous l'imitez, vous rendant promptes à suivre les inspirations par lesquelles Dieu vous manifeste ses sainctes volontez. L'Escriture dit que toutes choses sont et subsistent par la parolle de Dieu : et c'est ceste divine parolle qu'il veut que nous gravions dans nos ames, promettant pour cela aux enfans de son Eglise, je veux dire aux vrays chrestiens, de leur

oster leur cœur de pierre, et de leur en donner un de chair, capable de recevoir en soy l'impression de ceste divine parolle qu'il y gravera luy-mesme, non avec un autre burin que celuy de la charité : *Auferam cor lapideum de carne vestra, et dabo vobis cor carneum* (Ezech. 11).

Or puisque tous les chrestiens doivent escouter et garder la parolle de Dieu, correspondre à ses inspirations et faire sa volonté, d'où vient qu'il y en a si peu qui l'entendent et la gardent comme il faut, et moins encore qui suivent les inspirations que sa bonté leur donne pour parvenir à la perfection?

Je sçay bien qu'il est necessaire que plusieurs vivent dans le monde, lesquels doivent user des richesses, honneurs et dignitez que la loy de Dieu leur permet de posseder, mais non d'en abuser; et pourveu qu'ils ajustent tousjours leurs affections, en la possession de toutes ces choses, aux commandemens de Dieu, bien qu'ils ne prattiquent pas les conseils, ils ne laisseront pas d'estre bien-heureux et parviendront à la joüyssance de la felicité eternelle.

L'on treuve plusieurs personnes qui se veulent bien donner à Dieu, mais elles se veulent neantmoins tousjours reserver quelque chose. Je me veux donner à Dieu, disent-elles, mais non pas si absolument que le monde n'y ayt encore quelque part. Je me contenteray de rendre à Dieu ce qui est deu à Dieu, et reserveray ce qui est deu au monde, sans toutesfois rien faire en cela qui offense sa divine Majesté ny qui soit contraire à sa saincte loy : bien que ceux-cy entendent l'inspiration, ils n'y correspondent pas de toute l'etendue de leur cœur, et quoy qu'ils se sauvent, ils ne parviendront jamais à un haut degré de perfection.

Il y en a d'autres qui veulent bien suivre l'inspiration et volonté de Dieu, et veulent estre tout à luy, mais non pas totalement. Remarquez ce mot, je vous prie; car il y a bien de la difference d'estre tout à Dieu, et totalement à Dieu; au moins veulent-ils se reserver le choix des exercices spirituels, afin, disent-ils, de mieux servir Dieu. O que ceux-cy se mettent en grand danger d'estre seduicts et trompez, se gouvernant ainsi à leur phantaysie, ne se voulant pas sousmettre, et se formant une maniere de vivre selon leur caprice. Ha! ne voyez-vous point que vous n'estes pas totalement à Dieu en faysant cela? mais c'est pour Dieu, dira-t-on, que je le fais. Certes, la glorieuse Vierge, nostre tres-aymable Maistresse, ne fit pas ainsi, ains elle se donna totalement à Dieu au jour de la Presentation, sans aucune reserve, et n'usa jamais de sa volonté, ny de son choix, en quoy que ce fust.

O Dieu! quand l'on considere le cours de la vie de ceste saincte Dame, l'on a le cœur tout remply de douceur et de suavité; et quand l'on regarde les grands et rares exemples de vertu qu'elle nous a laissez, l'on est tout ravy d'admiration; et si l'on veut avoir de la douceur, et mesme la porter au cœur du prochain; il la faut prendre en la consideration de la vie de ceste Saincte Vierge, laquelle, mes tres-cheres ames, doit tousjours estre devant vos yeux pour vous former sur icelle, adjustant tousjours toutes vos actions et affections sur le parfaict modelle des siennes; car vous estes ses filles, et pour cela vous la devez suivre et imiter, et vous servir

d'elle comme d'un miroir dans lequel vous vous devez tousjours mirer et regarder. Et bien que la douceur, que vous recevrez par le regard et la consideration de ses vertus, tombe dans un vaisseau d'argile, elle ne laissera pas neantmoins d'estre grandement suave; car le baume mis dans un vaisseau de terre est aussi suave que dans une phiole de cristal.

O que ceste glorieuse Vierge nous a laissé de merveilleux exemples de son obeyssance à la volonté de Dieu, en tout le cours de sa vie, en son maryage à S. Joseph, et en sa fuyte en Egypte. Où allez-vous, ô glorieuse Vierge, et avec ce petit poupon? Je m'en vais en Egypte, dira-t-elle? Mais qui vous y fait aller? La volonté de Dieu. Mais sera-ce pour longtems? Tant que Dieu voudra. Et quand reviendrez-vous? Quand il le commandera. Mais quand vous reviendrez ne serez-vous pas plus joyeuse qu'en y allant? O non certes. Et pourquoy? Parce que je feray aussi bien la volonté de mon Dieu en y allant, et y demeurant, qu'en revenant. Mais en revenant vous irez en vostre patrie? O Dieu! eust-elle respondu, je n'ay point d'autre patrie que d'accomplir la volonté de mon Dieu en toutes choses. O admirable exemple d'obeyssance! Puisque je suis sur le subjet de l'obeyssance, je vous diray deux conditions de ceste vertu, qui sont fondamentales, lesquelles je deduiray briefvement. La premiere est, que pour obeyr parfaictement, il faut aymer Dieu qui commande. La seconde est, qu'il faut aymer la chose commandée; et tous les manquemens que nous faysons à l'obeyssance procedent pour l'ordinaire du deffaut de ces deux conditions.

Plusieurs ayment Dieu qui commande, mais ils n'ayment pas la chose commandée : d'autres ayment la chose commandée, qu'ils n'ayment pas Dieu qui commande. Voylà un predicateur qui annonce la parolle de Dieu, tout le monde y court; et pourquoy cela? C'est parce qu'il dit bien et fait des merveilles. En voylà un autre qui presche la mesme parolle, personne n'y va : ce predicateur, dit-on, n'a point de bonne grace, son discours ne m'est point aggreable. D'où vient cela? Est-ce qu'il n'a pas assez d'eloquence pour chastouiller vos aureilles par son bien-dire? Hé! quel aveuglement? N'est-ce pas tousjours la mesme parolle et volonté de Dieu qu'il vous annonce? Si vous aymez ceste divine parolle, et Dieu qui vous l'envoye, et qui commande que l'on fasse sa volonté, pourquoy ne la recevez-vous pas esgalement de celuy-cy comme de cest autre? Si un roy ou quelque grand prince vous envoyoit des lettres par un de ses pages, regarderiez-vous, pour avoir ces lettres aggreables, de quelle couleur ce page seroit vestu? ô non certes! ains vous les prendriez, et les mettriez sur vostre teste, en signe de reverence, sans avoir esgard à la livrée de celuy qui vous les a apportées. Et pourquoy donc n'escoutez-vous pas et ne recevez-vous pas ceste sacrée parolle des uns comme des autres, puisque c'est tousjours de la part de Dieu qu'elle vous est annoncée!

Plusieurs ayment la chose commandée, et n'ayment pas Dieu qui commande : l'on commandera à une personne d'aller faire l'oraison, ou tel autre exercice qu'elle goustera ; ô Dieu! elle ira volontiers, et pourquoy? parce qu'elle l'ayme à cause de quelque suavité et consolation qu'elle y reçoit; qui fait cela sinon l'amour-propre?

vous en aurez l'experience, car tirez-la de là, et l'employez en quelque autre chose qu'elle n'aymera pas, vous verrez si elle le fait sans tesmoigner son mescontentement. Qui ne void donc qu'elle n'ayme pas Dieu qui commande, ains seulement la chose commandée? car si elle aymoit Dieu qui commande, elle seroit aussi contente de faire une chose qu'une autre, puisqu'en tout elle rencontreroit esgalement sa divine volonté.

Un autre aymera Dieu qui commande, et n'aymera pas la chose commandée. Je sçay bien, dira-t-il, que ce qui m'est commandé est la volonté de Dieu; mais une chose à laquelle j'ai tant de respugnance et de difficulté, que je ne la sçaurois aggreer : de plus, quand je tascherois de l'aymer, celui qui l'ordonne de la part de Dieu est de si mauvaise grace, et a une façon si froide, que cela fait qu'on ne treuve nulle suavité en la chose commandée.

Certes, voicy la cause de tous nos maux; quand nos superieurs et ceux qui nous commandent sont à nostre gré et selon nos humeurs et inclinations, nous ne treuvons point de difficultés à ce qu'ils nous ordonnent : mais s'ils ne sont pas tels, les moindres choses ordonnées par eux nous sont rudes et respugnantes à nostre inclination. Or qui ne void que nous ne regardons pas que c'est Dieu qui nous envoye le commandement? mais pour l'aggreer nous prenons garde si celuy qui nous l'apporte est vestu de verd ou de gris, c'est-à-dire, que nous regardons quelle est sa mine ou sa contenance. O Dieu! il ne faut pas faire cela, mais il faut recevoir l'obeyssance de qui que ce soit qu'elle vienne sans exception quelconque, comme la volonté de Dieu, aymant non-seulement Dieu qui commande, mais encore la chose commandée, prenant ce commandement et le mettant sur nostre teste, c'est-à-dire, dans le fond de nostre teste, c'est-à-dire dans le fond de nostre volonté pour l'aggreer et l'executer avec fidellité. Et si nostre cœur respugne à la chose commandée, il le faut flatter et tout doucement la lui faire aggreer et executer fidellement.

Or si vous faites ainsi, mes cheres filles, vous imiterez la tres-Saincte Vierge, et vous vous donnerez, à son exemple, totalement à Dieu, et faysant vos renouvellemens, vous reprendrez nouvelles forces et vigueur pour le service de sa divine Majesté : faites-les donc fidellement; car tant que nous vivrons nous aurons besoin de nous renouveller.

Tous les saincts estoient fort soigneux de faire ce renouvellement, et il se prattiquoit mesme en l'ancienne loy, d'autant que nostre nature est de soy si infirme, que facilement elle se refroidit, et vient à descheoir de ses bonnes resolutions. La terre mesme se lasse, et ne veut pas tousjours faire ses productions, et semble que l'hyver elle se repose : mais quand le printems est venu, elle se renouvelle, et nous nous resjoüyssons de voir qu'ayant reprins sa vigueur elle nous fait amplement part de ses fruicts.

Ainsi, mes cheres filles, pour reparer vos manquemens et reprendre nouvelles forces, vous venez aujourd'huy faire vos renouvellemens, comme Nostre-Dame et chere Maistresse vous enseigne en sa saincte Presentation, car bien qu'elle n'eust point besoin de se renouveller, d'autant que n'ayant point peché elle ne pouvoit

descheoir de la resolution qu'elle avoit faite d'estre tout à Dieu; neantmoins la divine Providence a permis, pour nostre instruction, qu'elle reconfirmast en ce jour le sacrifice et l'offrande qu'elle luy avoit desjà faite d'elle-mesme en sa tres-saincte conception. Faites-les donc à son imitation, avec une grande ferveur d'esprit, une profonde humilité et une ardente charité. Jettez des souspirs et eslans amoureux à nostre cher Sauveur; accompaignez ceste glorieuse Vierge en sa saincte Presentation, et mettez vos cœurs, vostre ame et tout vostre estre entre ses mains, et elle vous presentera à la tres-saincte Trinité, et vous obtiendra mille benedictions en ceste vie, qui vous feront parvenir à la gloire eternelle en l'autre, où nous conduisent le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Tunc parebit signum Filii hominis in cœlo, et tunc plangent omnes tribus terræ, et videbunt filium hominis venientem in nubibus cœli cum virtute multa et majestate.

Alors le signe du Fils de l'homme paroistra dans le ciel, et aussi toutes les tribus de la terre se lamenteront; et elles verront le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel, avec une grande puissance et majesté. (*Matth.* 24.)

Je ne croy pas que jamais, pour resveiller les pecheurs de leur assoupissement, on se soit servy de peintures aussi effrayantes que celles que l'on treuve és prophetes parlant du jugement :

Ecce dies Domini veniet, crudelis et indignationis plenus (Is. 13). *Dies iræ dies illa, dies tribulationis et angustiæ* (Soph. 1).

Ecce venit, dicit Dominus exercituum. Et quis poterit cogitare diem adventus ejus, et quis stabit ad videndum eum (Malach. 3)?

Finis venit, venit finis, evigilavit adversum te, ecce venit. Et non parcet oculus meus, nec miserebor, sed vias tuas imponam tibi, et abominationes tuæ in medio tui erunt; et scietis quia ego sum Dominus percutiens (Ezech. 7).

Jesus-Christ nous advertit que, *omne verbum otiosum quod locuti fuerint homines, reddent rationem de eo in die judicii* (Matth. 12).

Mais, malgré des advertissemens si souvent repetez, le pecheur esloigne de son esprit la pensée du jugement : *Auferuntur judicia tua a facie ejus;* et c'est pourquoy (dit David) *Inquinatæ sunt viæ illius in omni tempore* (Psal. 9).

Il arrive comme és jours de Noé que Dieu *justitiæ præconem custodivit* (II. Petr. 2) et qui presche en vain aux pecheurs la penitence, afin qu'ils ne fussent pas engloutis és eaux du deluge. *Sicut erant in diebus ante diluvium comedentes et bibentes, nubentes et nuptui tradentes, usque ad eum diem quo intravit Noe in arcam; et non cognoverunt, donec venit diluvium et tulit omnes : ita erit et adventus Filii hominis* (Matth. 24).

Quand les enfans de Jacob recogneurent dans le supresme gouverneur de l'Egypte leur frere Joseph qu'ils avoient vendu pour esclave, grande fut leur espouvante : *Dixit fratribus suis : Ego sum Joseph... Non poterant respondere fratres, nimio terrore perculsi* (Gen. 45).

Mais quel plus grand effroy ! *Ecce venit cum nubibus, et videbit eum omnis oculus, et qui eum pupugerunt; et plangent super eum omnes tribus terræ* (Apoc. 1). Aussi, dit l'Escriture saincte, qu'ils seicheront de frayeur : *Arescentibus hominibus præ timore* (Luc. 21).

Et voyez la difference entre les uns et les autres : les freres de Joseph pouvoient esperer leur pardon, comme ils le receurent; mais, dira le Juge supresme, *Tacui semper, silui, patiens fui; sicut parturiens loquar : dissipabo et absorbebo simul* (Is. 42).

SERMON POUR LA PROFESSION DE QUELQUES RELIGIEUSES DE LA VISITATION.

Simile est regnum cœlorum homini negotiatori, quærenti bonas margaritas, inventa autem una pretiosa, abiit, et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam! (*Matth.* 13.)

C'EST certes tres-à-propos que Nostre Seigneur dit, que le royaume des cieux est semblable à un marchand, lequel cherchant des perles, en treuve enfin une d'un si grand prix et si excellente au-dessus de toutes les autres, qu'il va et vend tout ce qu'il a pour l'achepter. Similitude par laquelle Nostre Seigneur nous veut faire entendre, que les negociateurs du ciel qui cherchent ceste perle de la felicité eternelle, sont semblables à ce marchand, et si vous y prenez garde, vous verrez qu'ils font un mesme negoce, je veux dire, qu'ils negocient de mesme façon.

Voyez ce marchand de l'Evangile, il cherche des perles, mais en ayant treuvé une, il s'y arreste, et à cause de son prix et de son excellence, il vend tout ce qu'il a pour se la rendre sienne : de mesme tous les hommes cherchent la félicité, mais pas un neantmoins ne la treuve, que celuy qui rencontre ceste perle orientale du pur amour de Dieu, et qui l'ayant treuvée, vend tout ce qu'il a pour la posseder. Il est vray que l'homme est creé pour joüyr de la felicité : et la felicité a tant de rapport et de convenance avec le cœur de l'homme, qu'il ne peut treuver de repos qu'en la possedant. Mais le malheur est, que les hommes constituent la felicité chascun en ce qu'il ayme, les uns aux voluptez, les autres aux richesses, et les autres aux honneurs et dignitez : mais helas qu'ils sont trompez ! car toutes ces choses ne sont point capables d'assouvir ny contenter le cœur. Ce que S. Bernard exprime merveilleusement bien par ces parolles : Ton ame, ô homme, dit-il, est de grande estenduë, et nulle chose ne la peut remplir ny satisfairque Dieu seul : *Non capit eum nisi imago sui, anima capax ile*

lius est quæ nimirum ad illius imaginem creata [1]. L'on en void l'experience en Alexandre le Grand, lequel apres avoir assubjetti presque toute la terre sous son empire, ne fut pas neantmoins content; car un certain philosophe luy ayant fait accroire qu'il y avoit encore d'autres mondes que celuy-cy, il se mit à pleurer dequoy il croyoit ne les pouvoir tous conquerir. Considerez de grace, si celuy qui a possedé le plus eminemment les biens et les richesses de la terre que nul autre n'a pas esté content, qui est-ce qui le pourra estre?

Certes, non-seulement les choses terrestres ne sont pas capables de satisfaire ny contenter nos cœurs, mais non pas mesme les celestes; et cecy nous le voyons tres-bien en la chere amante de Nostre Seigneur, la grande saincte Magdelene, laquelle toute esprise de l'amour qu'elle luy portoit, apres qu'il fust mort et mis dans le sepulchre, retourna promptement pour le chercher devant nul autre; mais ne l'ayant pas treuvé, ains des anges, elle ne se pust contenter, bien qu'ils fussent tres-beaux, et habillez à l'angelique. Les hommes pour beaux et magnifiquement ornez qu'ils puissent estre, ne sont rien au prix des anges, leur lustre n'a point d'esclat, et ne sont pas dignes de comparoistre en leur presence : aussi void-on en l'Escriture saincte que jamais ils n'ont apparu aux hommes qu'ils ne soyent tombez dessus leur face, n'estant pas capables de supporter la splendeur et l'esclat de la beauté angelique (Jug. 3). La tres-Saincte Vierge mesme, qui a eu des eminences si grandes au-dessus de toutes les pures creatures, et laquelle a esté si particulierement gratifiée au-dessus de tous les anges, cherubins et seraphins, s'estonna neantmoins à la vuë de l'ange S. Gabriel, lorsqu'il la vint treuver, pour luy parler du tres-haut et sacré mystere de l'Incarnation (Luc. 1).

Or la grande saincte Magdelene, toute esprise de l'amour de son divin Maistre, ne s'amuse point ny à la beauté de leur visage, ny à la blancheur de leurs vestemens, et moins encore à leur maintien plus que royal, ains elle va et tourne tout autour d'eux, regardant de tous costez; les anges luy demandent : Femme, pourquoy pleurez-vous? *Mulier, quid ploras?* Ils m'ont prins mon Maistre, dit-elle, et je ne sçay où ils l'ont mis; *Tulerunt Dominum meum, et nescio ubi posuerunt eum* (Joan. 20). Les anges luy demandent : Pourquoy pleurez-vous? comme luy voulant dire : N'avez-vous pas bien subjet de vous resjoüyr, et d'essuyer vos larmes en nous voyant? Quoy! la splendeur et beauté de nostre face, l'esclat de nos vestemens, et nostre magnificence plus grande que celle de Salomon, n'est-elle pas capable d'essuyer vos larmes? O non certes, son cœur ne se peut contenter à moins que de Dieu! Magdelene ayme mieux son Maistre crucifié, que les anges glorifiez.

L'Espouse au Cantique des cantiques dit, que son Bien-aymé l'ayant appellée, et ayant frappé à sa porte, passa oultre, et que l'ayant ouverte, elle ne le treuva plus : *Vox dilecti mei pulsantis, aperi mihi soror mea, amica mea, columba mea, immaculata mea, pessulum ostii mei aperui dilecto meo : ille declinaverat,*

[1] Sermon de la Dédicace, ci-avant.

atque transierat. Quæsivi; et non inveni illum : vocavi, et non respondit mihi (Cant. 5). Je me leveray, avoit-elle dit auparavant, et iray tout à l'entour de la cité, et chercheray par les ruës et par les places publiques celuy que mon ame ayme et cherit. Elle avoit demandé aux gardes de la ville s'ils n'avoient point veu celuy que son ame aymoit : et les ayant rencontrez pour la seconde fois, ils la maltraitterent, dequoy elle se plaint, disant, que les gardes de la cité l'ont battuë, l'ont blessée, et luy ont osté son manteau : *Invenerunt me custodes qui circumeunt civitatem, percusserunt me, et vulneraverunt me, tulerunt pallium meum mihi custodes murorum* (Cant. 5). Puis enfin s'addressant aux filles de Sion : Je vous conjure (leur dit-elle), filles de Hierusalem, que si vous rencontrez mon Bien-aymé, vous luy annonciez que je languis d'amour pour luy : *Adjuro vos, filiæ Hierusalem, si inveneritis dilectum meum, ut nuntietis illi quia amore langueo* (Cant. 5).

Tous ceux qui prattiquent l'amour sacré sçavent bien que ces blessures sont diverses, et qu'il blesse le cœur en plusieurs façons; mais specialement lorsqu'il se void arresté ou empesché de posseder ce qu'il ayme. L'Amante sacrée dit que les gardes l'ont blessée, à cause qu'ils l'ont arrestée; car rien ne blesse tant un cœur qui ayme Dieu, que de se voir retenu et empesché de le chercher. Or tout cecy n'est dit que pour servir de preface à ce discours.

Le royaume des cieux, dit Nostre Seigneur, est semblable à un marchand qui cherche des perles, et lequel en ayant treuvé une de grand prix, vend tout ce qu'il a pour l'achepter. Le pur amour de Dieu est ceste perle precieuse, que les negociateurs du ciel cherchent : mais s'ils la veulent achepter, ils faut qu'ils vendent tout ce qu'ils possedent. C'est le subjet pour lequel les anciens chrestiens ne se contentoient pas d'observer les commandemens de Dieu; ains pour acquerir ceste perle inestimable, ils embrassoient encore la prattique des conseils, quittant et abandonnant sans reserve tout ce qu'ils possedoient : si que l'on peut veritablement dire, qu'ils n'avoient tous qu'un cœur et qu'une ame; car les mots de *tien* et de *mien* n'estoient jamais entendus parmy eux (Act. 4).

Mais escoutez, je vous prie, ce que dit le Prince des Apostres à Nostre Seigneur : Voicy que nous avons tout quitté et abandonné pour vous suivre, quelle rescompense en aurons-nous? *Ecce nos reliquimus omnia, quid ergo erit nobis* (Matth. 19)? Surquoy le grand S. Bernard luy parle en ces termes : O pauvre S. Pierre, quelle rayson pensez-vous avoir d'exagerer ainsi l'abandonnement que vous avez fait de toutes choses, puisque vous n'êtes qu'un pauvre pecheur, et n'avez quitté qu'une petite et chetive barque, et des rets; à quoy il respond luy-mesme : C'est biên tout quitter et abandonner, que de ne se plus reserver de pretentions pour le monde, mais c'est encore beaucoup plus de se quitter et abandonner soy-mesme.

Tous les religieux et religieuses ont esté de tout tems fort loüez et estimez, à cause de ce parfaict abandonnement qu'ils font de toutes choses. Et le grand S. Augustin reprochoit aux Manicheens, dequoy parmy leur religion ils n'avoient rien qui approchast tant soit peu la pureté des vierges qui s'estoient renfermées dans les monasteres, lesquelles estoient pures comme des colombes, faysant

vœu d'une perpetuelle chasteté : mais sur tout il exalte grandement le renoncement qu'elles avoient fait de toutes choses, disant, qu'elles avoient tellement quitté et abandonné tout ce qu'elles possedoient, que n'ayant rien en particulier, jamais ces mots pernicieux de *mien* et de *tien* ne s'entendoient parmy elles.

Certes, les religieuses ont tousjours esté en si grande estime parmy les anciens, que le bien-heureux S. Ignace martyr, escrivant à un de ses amys, luy recommandoit expressement d'honnorer les vierges qui estoient congregées dans les monasteres, comme l'autel sacré de Dieu, et les veufves comme la sacristie, et il les recommandoit tant les unes que les autres à cause du grand renoncement qu'elles avoient fait de tous les biens de la terre, non-seulement de ceux qu'elles possedoient, mais encore des pretentions qu'elles pouvoient avoir d'en acquerir, comme aussi du renoncement parfaict qu'elles avoient fait d'elles-mesmes.

Or, c'est à ce renoncement parfaict de vous-mesmes, et de toutes les choses de la terre, que vous estes maintenant appellées, mes cheres sœurs, c'est une pretention bien haute que de conquerir le pur amour de Dieu, qui est la perle precieuse que vous cherchez, laquelle ne se peut achepter que par le renoncement de toutes choses : si vous la voulez posseder, il est en vostre pouvoir de l'acquerir, mais il vous faudra quitter et abandonner toutes les choses de la terre, et ce qui est encore plus difficile à faire, c'est qu'il faudra vous quitter vous-mesmes ; car le veritable amour de Dieu ne peut souffrir aucun compaignon, il ne veut point de rival, il veut estre seul dans nos cœurs, et y regner souverainement, et quand il cesse d'y regner, il cesse quant et quant d'estre avec nous.

Or il faut que nous sçachions que nous avons deux nous-mesmes qu'il faut renoncer totalement, et sans reserve, pour faire place à ce divin amour, dont le premier est ce nous-mesme exterieur, qui n'est autre que nostre corps; que sainct Paul appelle le vieil homme; oultre lequel nous avons encore un autre nous-mesme spirituel, qui est nostre propre jugement, et nostre propre volonté, et c'est specialement au renoncement de ce nous-mesme spirituel que consiste nostre perfection. Il faut bien vrayement renoncer et mortifier le corps : mais ce n'est pas assez, il faut aussi mortifier l'esprit; car sans cela le renoncement du corps et des choses exterieures seroit fort peu de chose. L'Espouse au Cantique des cantiques dit, que si quelqu'un donne toute sa substance pour Dieu, et pour acquerir son pur amour, il ne l'estimera rien, croyant de n'avoir rien ou fort peu donné, pour achepter une perle si precieuse : *Si dederit homo omnem substantiam domus suæ pro dilectione, quasi nihil despiciet eam* (Cant. 8).

Tous les religieux cherchent ou doivent chercher ceste perle inestimable du sainct amour; mais pour l'achepter, il faut qu'ils quittent et abandonnent toutes choses; car autrement ils ne pourront parvenir au but de leur pretention, qui doit estre de se transformer tout en Dieu. Pretention certes digne d'un cœur genereux, et laquelle nous devrions tous avoir, nous despoüillant du vieil homme, c'est-à-dire, de tout ce qui est en nous de terrestre, pour nous

revestir du nouveau, qui est Jesus-Christ, cessant d'estre ce que nous sommes en la nature corrompuë pour vivre selon la grace.

Mais ressouvenons-nous que ceux qui entreprennent de transmuer et transformer le metail en or pour faire ce qu'ils pretendent, il faut qu'ils ayent une grande peyne, et qu'ils y apportent un tres-grand soing, et encore ne sçay-je s'ils le pourront faire. Or je sçay bien pourtant que pour faire ce qu'ils pretendent, il faut qu'ils reduisent leur metail en poudre, et qu'apres, pour le purifier, ils le fassent passer par le feu et la coupelle plusieurs fois, parce, disent-ils, que s'ils le pouvoient tant purifier, qu'il n'y restast plus qu'une certaine matiere ou liqueur qui est descenduë du ciel, il leur seroit facile de parvenir à ce qu'ils pretendent, et qu'ils y seroient enfin parvenus.

De mesme les ames qui ont fait ceste genereuse entreprinse de se transformer toutes en Dieu, que ne doivent-elles pas faire pour s'aneantir, se confondre, s'abandonner, et renoncer soy-mesme, jusques à ce qu'elles soyent tellement purifiées, que rien ne demeure en elles que ce qui est de celeste, qui n'est autre que l'imaige et semblance de la divine Majesté? Mais pour faire ceste transformation, il se faut grandement humilier, à l'exemple de nostre divin Sauveur duquel l'apostre sainct Paul dit, qu'il s'est aneanty soy-mesme; *Exinanivit semetipsum* (Philip. 2), c'est-à-dire, qu'il a pour un tems resserré toute sa gloire en la partie superieure de son ame, laissant sa partie inferieure exposée à la mercy de toutes les souffrances, abjections et respugnances qui luy devoient arriver en sa passion. O que c'est une chose admirable! de voir que Nostre Seigneur s'aneantisse et se vuide ainsi de sa propre gloire, pour des creatures si chetives comme nous sommes, et qui correspondent si peu à son amour.

Il s'est rendu obeyssant jusques à la mort, et la mort de la croix: *Factus est obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* (Philip. 2). Il se despoüille de sa propre gloire pour nous en revestir. Il est donc bien raysonnable que nous nous despoüillions de nous-mesmes et de toutes choses, et qu'à son exemple nous obeyssions jusques à la mort, et la mort de la croix, pour luy tesmoigner nostre amour, sans nous ennuyer de la grandeur ny de la longueur de nos souffrances, quand bien elles devroient durer jusques à la mort, puisqu'elles ne sçauroient jamais approcher ny entrer en comparayson avec celles que ce divin Sauveur a souffertes pour nous.

Or pour faire cela, il faut aggrandir nostre courage, et ne nous rendre jamais pour les difficultez, ains combattre vaillamment sans nous estonner, non plus de la quantité de nos ennemys, que de la longueur du combat. Nous aurions vrayement rayson de nous en estonner, si nous nous appuyons en nos forces: mais il faut se confier en la vertu de Dieu qui nous fortifiera, si nous combattons genereusement pour son amour disant à l'imitation de son divin Apostre: Je suis plus fort lorsque je me sens plus foible: *Cùm enim infirmor, tunc potens sum* (II. Cor. 12); parce que c'est en la vertu de Dieu que je m'appuye: et si bien il nous arrive de com-

mettre des imperfections en combattant, il ne nous en faut point estonner, ny perdre courage, pourveu que nous ayons tousjours la volonté de nous amender. Despoüillons-nous donc du vieil homme, pour nous revestir du nouveau.

Nostre Seigneur voulant remettre l'homme en l'estat d'innocence, et le voulant revestir de la grace qu'il avoit perduë par son peché, voulut mourir tout nud sur la croix, d'autant que les habicts que nous portons sont les marques du peché : car vous sçavez qu'aussi-tost qu'Adam eust peché en contrevenant au commandement de Dieu, s'appercevant qu'il estoit nud, il commença d'avoir honte de luy-mesme, et se fit des habicts le mieux qu'il put de feüilles de figuier : *Consuerunt folia ficus, et fecerunt sibi perizomata* (Gen. 3); parce que devant qu'il eust peché, il n'avoit point d'habicts. Adam et Eve estoient tout nuds avant leur peché : et Nostre Seigneur, par sa nudité en la croix, monstroit son extresme pureté, et de plus, qu'il remettoit les hommes en l'estat d'innocence : mais la principale rayson pour laquelle il voulut mourir nud, fut pour nous monstrer comme il faut, si nous luy voulons playre, que nous nous despoüillions de tout et reduisions nostre cœur en la mesme nudité qu'estoit son sacré corps sur la croix, le despoüillant de toutes sortes d'affections, desirs et pretentions. Or, c'est ce que nous devons faire, si nous voulons achepter ceste perle precieuse du sainct amour.

Un jour le grand abbé Serapion fut rencontré tout nud par quelques personnes emmy les ruës d'une ville, lesquelles muës de compassion luy dirent : Ha! mon Pere, qui vous a mis en cest estat, et qui vous a osté vos habicts : C'est ce livre, leur dit-il, qui m'a ainsi despoüillé, monstrant le livre des Evangiles qu'il portoit tousjours avec soy : et moy, je vous asseure que rien n'est si propre pour nous conduire à une entiere resolution de nous despoüiller, non-seulement des choses exterieures, ains encore de nous-mesmes, que la consideration de l'incomparable despoüillement et nudité de Nostre Sauveur crucifié.

Que me reste-t-il plus à vous dire, mes cheres sœurs, sinon de vous convier d'escouter ce que le grand S. Paul dit au second chapitre de son Epistre aux Philippiens : *Fratres, hoc enim sentite in vobis, quod et in Christo Jesu*; Taschez, dit-il, mes freres, de ressentir en vous ce que Nostre Seigneur Jesus-Christ a ressenty. Qu'est-ce que ce grand sainct veut dire par ces parolles? veut-il que nous ressentions pour nostre divin Sauveur cest amour tendre et affectif qu'il a ressenty pour nous sur la croix; veut-il que nous pleurions de compassion sur ses douleurs? O non certes! ce n'est pas ce que Nostre Seigneur demande de nous, que l'amour tendre et affectif, qui nous fait jetter des larmes, et nous cause tant de desirs sans effects; car l'enfer est pleyn de ces desirs. Et vaines sont ces tendretez que nous voudrions pourtant avoir comme si nostre bien en depandoit. Il ne les faut certes ny desirer, ny rechercher puisqu'elles ne servent pour l'ordinaire que d'amusement et n'appartiennent qu'à des esprits foibles. C'est donc l'amour effectif que S. Paul veut que nous ressentions, et que Nostre Seigneur demande de nous, et c'est cest amour qu'il nous a specialement monstré sur la croix, en souffrant tant de tourmens pour nostre salut.

Mais voulez-vous sçavoir ce que ce divin Sauveur a particulierement ressenty, et ce que S. Paul veut que nous ressentions avec luy? c'est cest aneantissement. Il s'est aneanty, il s'est vuidé de luy-mesme, il faut que nous en fassions de mesme, nous aneantissant et nous vuidant de nous-mesmes, c'est-à-dire de toutes passions, inclinations, aversions et respugnances au bien, nous exerçant à la continuelle mortification de nous-mesmes, et de nostre amour-propre, à l'imitation de ce sainct Apostre qui disoit qu'il ne vivoit plus en luy-mesme, puisqu'il avoit crucifié son amour, ou que son amour estoit crucifié (Gal. 2). Il vouloit dire, qu'il avoit tellement mortifié son amour-propre, qu'il l'avoit entierement aneanty, et qu'il n'avoit plus d'amour que pour Nostre Seigneur crucifié. Certes, il avoit bien rayson, ce grand sainct, de dire qu'il ne vivoit plus en luy-mesme; car ostant l'amour-propre de nos ames, c'est leur oster la vie, et leur donner la mort; mais heureuse mort, qui nous fait mourir à nous-mesmes, pour nous faire vivre à Dieu. Aymez donc tellement mes tres-cheres filles, celuy qui est mort pour nous unyr à soy, et pour nous tesmoigner la grandeur de son amour, que rien ne puisse plus vivre en vous que luy, afin que vous puissiez veritablement dire avec S. Paul : *Vivo autem, jam non ego, vivit verò in me Christus* (Gal. 2); Je vis, mais non point moy, ains c'est Jesus-Christ qui vit en moy.

Enfin l'amour a osté la vie à nostre divin Maistre, il ne reste donc plus, sinon que nous mourrions d'amour pour luy, ou du moins que nous ne vivions plus que pour son amour; mais non pas d'un amour tel quel, ains d'un amour semblable et correspondant au sien autant qu'il nous sera possible : je ne dy pas esgal, car nous ne le pouvons, mais je veux dire d'un amour fort et courageux, qui croisse emmy les contradictions, sans nous lasser jamais de souffrir pour ce divin Amant. Soyons donc bien ayses, pour luy tesmoigner nostre amour, de nous rendre semblables à luy en son abjection, et en ses souffrances, puisque l'amour esgale les amans. Et considerez, je vous prie, ce que fit le grand sainct Paul, pour pouvoir dire veritablement ces paroles : Je vis, mais non plus moy, ains c'est Jesus-Christ qui vit en moy. Quelles persecutions, quelles mortifications, quelles sortes d'abjections, de tourmens et de douleurs n'a-t-il pas soufferts? Escoutez ce qu'il dit en son Epistre aux Corinthiens : Jusques à ceste heure, nous avons esté blasphemez et persecutez à outrance, injuriez et mesprisez jusque-là, que nous sommes estimez la ballieure du monde : *Purgamenta hujus mundi facti sumus, omnium peripsema usque adhuc* (I. Cor. 4). Or chascun sçayt bien qu'il n'y a rien de plus vil dans une mayson que les ballieures, si que l'on ne void jamais assez tost l'heure qu'elles en soyent dehors : de mesme veut dire sainct Paul, les hommes nous ont en si grande horreur, qu'ils ne verront jamais, ce leur semble, assez tost l'heure qu'ils ne nous ostent de devant leurs yeux. Nous sommes comme la pelure d'une pomme; car si le monde est une pomme, nous en sommes la pelure qu'on jette-là, comme une chose du neant.

Doncques pour acquerir et achepter ceste perle precieuse du sainct amour, et pour parvenir à ceste transformation à laquelle nous pretendons, il nous faut resoudre d'estre ainsi rejettez, mesprisez,

mortifiez, et tenus comme le rebut du monde et une chose de neant. Nous abandonnons bien les choses exterieures, direz-vous : mais de sousmettre nostre propre jugement pour l'assubjettir à celuy d'une superieure, et renoncer tellement à nostre propre volonté, qu'elle soit tousjours absolument subjette et obeyssante à ses ordonnances; c'est une chose bien difficile et mal-aysée à faire, il est vray, mes cheres filles, et pour cela vous avez besoin d'un grand courage, et d'une grande magnanimité. Mais si la difficulté vous estonne, je vous presente trois petites considerations, qui vous feront cognoistre l'entreprinse estre plus facile que vous ne pensez, et qui vous donneront de la consolation.

La premiere est, que celuy qui vous appelle à la conqueste de son tres-pur amour, est assez puissant pour vous ayder à parvenir au but de vostre entreprinse : confiez-vous donc en luy, et luy dites hardyment : Commandez, Seigneur, à nos ames, tout ce qu'il vous playra, et nous donnez la force de le faire, et d'accomplir entierement vostre saincte volonté, afin de nous rendre aggreables à vostre divine Majesté; faites par vostre grace que nous allions à vous; vous avez commencé en nous l'œuvre de nostre perfection, nous ne voulons jamais doubter de vostre bonté que vous ne la parachevez, si nous cooperons fidellement avec vous.

La seconde consideration qui vous relevera le courage, c'est de sçavoir en quoy il consiste : je vous ay dit que vous aviez besoin d'un grand courage et d'une grande magnanimité pour parvenir au but de vostre entreprinse, il est vray; mais en quoy pensez-vous que consiste ceste grandeur de courage et ceste magnanimité? c'est certes en la petitesse de courage, et vous l'aurez d'autant plus grand, que vous serez plus petites en l'estime de vous-mesmes. Ressouvenez-vous de ceste parolle tant admirablement bien inculquée dans le cœur des Apostres par Nostre Seigneur : Si vous n'estes faits, leur disoit-il, comme un petit enfant, vous n'entrerez point au royaume des cieux; *Amen dico vobis, nisi conversi fueritis, et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum* (Matth. 18). Certes, si nous voulons parvenir à la perfection, il nous faut estre semblables en courage aux petits enfans, c'est-à-dire humbles comme eux, doux, souples et faciles à tourner à toutes mains comme eux.

Mais remarquez, je vous supplie, comme Nostre Seigneur a fait merveilleusement bien paroistre la grandeur de son courage és plus excellens actes de l'amour qu'il nous a monstré avoir pour nous en sa mort et passion, ne faysant autre chose que de laisser faire de luy tout ce qu'on vouloit, constituant la grandeur de son courage à se laisser tourner au gré et à la volonté d'un chascun. C'est aussi en quoy le nostre doit paroistre, et en quoy il veut que nous l'imitions, non pas tant à faire, comme à laisser faire en nous, et de nous tout ce qu'on voudra, non-seulement par sa divine Majesté, mais aussi par nos superieurs, nous rendant manyables, souples et humbles comme des petits enfans; car nostre grandeur consiste en nostre petitesse, et nostre exaltation en nostre humiliation.

La troisiesme consideration, qui vous doit estre de tres-grande consolation, est l'honneur que vous avez de venir faire vos vœux

sous la protection de nostre glorieuse Maistresse la tres-Saincte Vierge, laquelle, comme une mere-perle a tousjours vescu emmy la mer de ce monde, sans recevoir aucune goutte d'eau salée, je veux dire, sans estre aucunement abreuvée des vains playsirs terrestres, ains elle a tousjours vescu dans une admirable pureté en la prattique de toutes sortes de vertus, mais specialement d'une profonde humilité et abjection. Vertus par lesquelles elle s'est renduë si aggreable à Dieu, qu'il l'a choysie pour estre sa mere.

Confiez-vous donc aux merites de ceste Saincte Vierge, et ne doubtez point qu'elle ne vous assiste tres-particulierement, et ne vous prenne en sa tres-saincte protection, si vous venez à faire l'offrande de vos vœux avec humilité et simplicité de cœur, puisque ce sont ces vertus joinctes à celle de suivre fidellement les attraicts et les inspirations celestes qui ont le plus reluy en elle, durant le cours de sa vie mortelle. Vertus lesquelles sans doubte, avec son ardente charité, luy firent meriter la grace d'estre advantagée de plus grande faveur que ne fut, ny ne sera jamais aucune creature humaine ou angelique, ayant eu l'honneur d'appartenir de si pres à l'humanité tres-saincte de nostre divin Sauveur et Maistre, lequel je supplie avec le Pere, et le Sainct-Esprit, vous donner sa grace en ce monde, et sa gloire en l'autre. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON SUR CERTAINES PAROLLES DU CANTIQUE DES CANTIQUES.

Mediora sunt ubera tua vino, fragantia unguentis optimis.

Vos mammelles sont meilleures que le vin, et respandent des odeurs plus suaves que les unguens les plus exquis. (*Cant.* 4.)

Le Sainct-Esprit ne resout point si ces parolles du Cantique des cantiques sont de l'Espoux à l'Espouse, ou de l'Espouse à l'Espoux, ou bien des compaignes de l'Espouse à la maistresse Espouse : c'est pourquoy les docteurs ne l'ont pas aussi voulu resoudre; mais ils disent neantmoins qu'elles se peuvent entendre en toutes ces manieres. Or, avant que de dire comment elles se peuvent entendre, il faut sçavoir que par les mammelles sont representées les affections, parce qu'elles avoisinent le cœur, et sont assises sur iceluy, et que du cœur sortent des affections de douceur, de mansuetude et de charité vers les pauvres, les infirmes, et les petits enfans : aussi donne-t-on premierement la mammelle aux petits enfans, qui sont vrayement pauvres, puisqu'ils n'ont rien et ne peuvent en aucune maniere gaigner leur vie, de sorte que si on ne leur donnoit la mammelle, ils mourroient incontinent.

Premierement, si ces parolles sont de l'Espouse, c'est-à-dire de l'ame devote à l'Espoux, qui est Nostre Seigneur : vrayement elle a bien rayson de luy tenir ce propos; car les mammelles de Nostre Seigneur sont infiniment meilleures que le vin de tous les conten-

temens terrestres. Mais quelles sont les mammelles de Nostre Seigneur? L'une de ses mammelles est la longanimité, et l'autre la debonnaireté. La longanimité nous signifie la patience avec laquelle il attend les pecheurs à penitence; et la debonnaireté, l'amour et la compassion avec laquelle il les reçoit, lorsque pleyns de contrition et de larmes, ils viennent, à l'imitation de saincte Magdelene, luy bayser les pieds par la conversion de leurs cœurs et de leurs affections, c'est-à-dire par un veritable regret de leurs pechez.

O que ceste longanimité et debonnaireté de Nostre Seigneur reduict et rameine bien mieux les ames à leur devoir, et a beaucoup plus d'efficace et de pouvoir pour les retirer du peché, que non pas les corrections des hommes, lesquelles sont signifiées par le vin! Nous en avons plusieurs exemples, entre lesquels en voicy deux signalez. L'un est de l'enfant prodigue, lequel non-seulement se separe de son pere, mais encore consomma tout son bien en desbauches. Vous sçavez qu'il est dit de luy en l'Evangile qu'il s'en alla au pays esloigné : *Abiit in regionem longinquam* (Luc. 15). Or quand on va loin, il faut beaucoup de tems pour retourner. Neantmoins, apres tant de desbauches et une si longue absence, lorsqu'il retourna à son pere, non-seulement il le receut sans se courroucer contre luy, mais qui plus est, il l'embrassa et le caressa tendrement, l'ayant fait vestir somptueusement, il luy fit un festin en signe de la joye qu'il avoit de son retour, et le traitta avec tant de benignité, d'amour et de tesmoignage de bienveuillance, qu'il sembloit luy vouloir monstrer plus d'affection apres ses desbauches, qu'il n'avoit fait auparavant. L'autre exemple est du bon larron, auquel Nostre Seigneur donna semblablement la mammelle de longanimité, l'attendant à penitence jusques au dernier periode et extremité de sa vie, où il manifesta admirablement sa debonnaireté, luy donnant le paradis de prime assaut, au premier acte de repentance qu'il fit, sans aucune sorte de mortification precedente. Voylà donc quelles sont les mammelles de l'Espoux.

Mais apres que l'Espouse luy a dit : *Meliora sunt ubera tua vino;* Vos mammelles sont meilleures que le vin : *fragrantia unguentis optimis*, car elles respandent des odeurs tres-suaves, qui ne sont autres que les sainctes inspirations que Nostre Seigneur va respandant dans les cœurs fidelles, par lesquelles il les sollicite à se convertir et retirer leurs affections des choses de la terre. Car encore que les mammelles de Nostre Seigneur soyent tres-douces, et meilleures mille fois que le vin des delices mondaines, neantmoins nous ne nous en approcherions jamais, s'il ne nous attiroit par le moyen de ses divines odeurs.

Quelques docteurs ont encore interpreté ces parolles : *Meliora sunt ubera tua, etc.*, en une autre maniere, entendant, par les mammelles de Nostre Seigneur, les consolations celestes et divines : car qui ne sçayt que les consolations divines sont infiniment meilleures que le vin des consolations de la terre? Aussi n'est-ce pas merveilles si les unes sont comparées au laict, et les autres au vin, d'autant que le vin, comme vous sçavez, se tire du raysin. Prenez un raysin et l'espreignez : pour la premiere fois vous en tirerez

du vin; mais retournez-y la seconde, il le faudra bien presser, et si vous n'en tirerez plus qu'un peu de suc bien aspre et amer; mais apres, si vous y retournez pour la troisiesme fois, vous n'en tirerez plus rien du tout. Ainsi en est-il des consolations du monde : car au commencement, et pour un peu, vous y treuverez certain goust, qui vous donnera quelque sorte de suavité grossiere et impure, laquelle en fin finale se terminera en aspreté et amertume, et si apres vous y retournez cent fois, vous n'y treuverez plus que du degoust. O certes! les mammelles de ce divin Sauveur, c'est-à-dire ses consolations sainctes et sacrées, ne sont pas de ceste sorte; car plus elles sont tirées, et plus elles sont fécondes. Voyez une femme qui allayte un petit enfant, bien qu'il ayt teté suffisamment, si de là à peu de tems il retourne à la mammelle il y treuvera tousjours de quoy se rassasier de nouveau : avons-nous esté consolez aupres de Nostre Seigneur? retournons-y si souvent que nous voudrons, nous y treuverons tousjours de nouvelles consolations, car ceste source de sa poictrine sacrée est inépuisable et ne se tarit jamais, de sorte que c'est avec tres-grand subjet que nous pouvons dire que ces mammelles sont infiniment meilleures que le vin de tous les contentemens du monde.

Or maintenant si ces parolles sont addressées par l'Espoux à l'Espouse, que pensez-vous qu'il luy veüille dire? S. Bernard explique ce passage admirablement bien : *Osculetur me osculo oris sui* (Cant. 1), qu'il me bayse d'un bayser de sa bouche, dit ceste Espouse à son Bien-aymé, bayser qui ne signifie autre chose, au dire de ce grand sainct, que le doux repos de la contemplation, où l'ame, par une affection amoureuse, desengagée de toutes les choses de la terre, s'occupe à considerer et contempler les beautez de son celeste Espoux, sans se ressouvenir d'assister le prochain, et le secourir dans ses necessitez : à quoy ce divin Espoux, qui veut que la charité soit bien ordonnée, luy respond : Tu desires, ma sœur, ma bien-aymée, que je te bayse d'un bayser de ma bouche, afin de t'unyr à moy par la contemplation. Certes, tu as rayson, c'est une chose tres-bonne, tres-excellente et desirable, que celle que tu demandes : mais ce n'est pas assez, car tes mammelles sont meilleures que le vin, c'est-à-dire qu'il est meilleur d'assister le prochain, et porter le laict de la saincte exhortation aux foibles et ignorants, que d'estre tousjours occupé en des hautes contemplations, de sorte que quelquesfois il faut quitter l'un pour l'autre. Je ne dy pas qu'il ne faille point mediter et contempler; ô non certes! il faut bien bayser Nostre Seigneur du bayser de sa bouche, pendant ceste vie mortelle, ce qui se fait en la meditation et contemplation, où l'ame se remplit de bonnes pensées et sainctes considerations, qu'elle convertit par apres à l'utilité du prochain. Mais je dy, qu'il faut faire l'un pour se rendre plus capable de l'autre, principalement quand la charge et l'estat auquel on est appellé, y oblige : en somme, c'est-à-dire qu'il ne faut mediter et contempler qu'autant qu'il est requis pour bien faire ce qui est de son devoir, chascun selon sa vocation.

Mais si ce sont les compaignes de l'Espouse, qui luy disent : *Meliora sunt ubera tua vino*, tes mammelles sont meilleures que le

vin; le mesme sainct Bernard l'explique en ceste sorte : O que vous estes heureuse, nostre chere compaigne, de joüyr ainsi des chastes et amoureux baysers de vostre celeste Espoux ! mais cependant que vous estes ainsi submergée dans cest ocean de delices, nous autres pauvres et chetives, demeurons privez de l'ayde et du secours qui nous est necessaire, au deffaut duquel nous sommes en danger de nous perdre; doncques vos mammelles sont meilleures que le vin.

Or, quelles sont les mammelles que les compaignes de l'Espouse desirent si ardemment, et sans lesquelles elles ne peuvent subsister ni se maintenir? La premiere est la mammelle de compassion, par laquelle l'on supporte et l'on a pityé des foibles, des infirmes et des pecheurs; ce qui fait qu'avec une grande charité on leur compatit, on les console, et on les flatte et caresse pour les attirer à Dieu, et leur ayder doucement à se retirer du mauvais estat auquel ils sont plongez; en un mot, par ceste compassion on se fait en certaine façon semblable à eux pour les gaigner plus facilement, et c'est la marque de la vraye devotion et de la bonne orayson, que de se faire, à l'exemple du grand Apostre, tout à tous pour les gaigner tous. Voulez-vous sçavoir si vous avez fait une bonne orayson, et si vous avez baysé Nostre Seigneur du bayser de sa bouche, regardez si vous avez la poictrine pleyne de douces et charitables affections envers le prochain, et si vostre cœur est disposé à le secourir en toutes ses necessitez, et le supporter amoureusement en toutes sortes d'occasions, car l'orayson qui nous enfle, et nous fait presumer d'estre quelque chose de plus que les autres, et qui nous porte à mespriser le prochain, comme imparfaict, nous le faysant corriger de ses deffauts avec arrogance et sans compassion, n'est pas bonne; et ceste orayson n'est point faite en charité, verité et sincerité. Il arrive quelquesfois que nous nous treuvons le cœur tout aride : mais si nous celebrons avec reverence et devotion le sainct sacrifice de la messe, ou que nous assistions aux divins offices, ou fassions une bonne orayson, nous en sortons avec la poictrine si remplie de charité et de sainctes affections, qu'il semble que nous ne pouvons durer, que nous n'ayons treuvé quelqu'un pour luy faire part des consolations que nous avons reçeuës de la main liberale de Nostre Seigneur.

La seconde mammelle que desirent les compaignes de l'Espouse, est la mammelle de congratulation, par laquelle on se console et resjoüyt du bien et advancement du prochain, comme du sien propre. Treuvez-vous quelqu'un qui ayt commencé à servir Dieu fidellement, et qui ayt fait quelque progres au chemin de la saincte devotion? il s'en faut resjoüyr avec luy, et luy donner courage, non-seulement de perseverer, mais encore de s'advancer, et ne se point lasser ny descourager pour les difficultés qu'il rencontrera, luy representant l'excellence du bien auquel nous pretendons, l'exhortant à marcher diligemment et fidellement tandis qu'il est jour et qu'il y a lumiere : Courage ! luy devons-nous dire, nous avons dejà quelque peu avancé au chemin de la vie spirituelle, allons un petit peu plus avant, nous ferons bien encore une lieue de chemin, puis nous en ferons davantage; et ainsi se passionner pour acheminer les ames à Dieu. Nous avons un rare et excellent exemple de cecy au glorieux sainct

Paul, quand il disoit avec un cœur pleyn d'une ardente charité : Je meurs tous les jours pour vous, ô Corinthiens! *Quotidiè morior propter vestram gloriam* (I. Cor. 15). C'est-à-dire l'extresme soing et le grand desir que j'ay de vostre salut, me faire mourir tous les jours. Et ce traict de ce mesme Apostre n'est-il pas admirable, quand pressé de la vehemente affection qu'il avoit du salut des Juifs, il quittoit en telle sorte son propre interest, qu'il desiroit d'estre anatheme pour eux : *Optabam anathema esse à Christo pro fratribus meis* (Rom. 9); luy qui aymoit tant son divin Maistre, qu'il disoit : Je ne vis plus en moy-mesme, mais c'est Jesus-Christ qui vit en moy : *Vivo ego, jam non ego, vivit verò in me Christus* (Gal. 2).

Voulez-vous voir encore un bel exemple de ceste ardente charité pour le salut du prochain, vous le treuverez en la vie du bienheureux sainct Martin. Ce grand serviteur de Dieu ayant sainctement parachevé le pelerinage de sa vie, et se voyant sur le poinct d'entrer en sa tant desirée patrie, pour recevoir la rescompense de ses travaux, et bayser Nostre Seigneur du bayser de sa bouche, par une parfaicte unyon avec sa divine Majesté, desjà son ame battoit des aisles pour s'envoler sur ce bel arbre de l'immortalité; quand un grand nombre de religieux et d'enfans spirituels qu'il avoit engendrez à Nostre Seigneur, s'affligeant autour de luy, commencerent à pleurer, et luy dire : Helas! mon Pere, nous voulez-vous quitter? voulez-vous laisser vostre troupeau sans pasteur à la mercy des loups, qui sans doubte, le raviront apres vostre depart? Ayez pityé de vos enfans, et ne leur ostez pas si-tost la mammelle de vostre charité. Ce qu'entendant, ce grand serviteur de Dieu, touché d'une affection paternelle et despoüillé de son propre interest, levant les mains et les yeux au ciel, où son cœur avoit desjà prins place, il dit ces belles parolles : *Domine, si adhùc populo tuo sum necessarius, non recuso loborem;* O Seigneur, quoyque par vostre grace je me voye prest à joüyr du bien apres lequel j'ai tant souspiré, neantmoins si je suis encore necessaire à ces ames pour leur salut, je ne refuse point de demeurer davantage en cest exil, je me resigne entierement à vostre tres-saincte volonté.

Voylà enfin quelles sont les mammelles de l'Espoux et de l'Espouse, voylà les fruicts d'une parfaicte orayson, laquelle se fait non-seulement à certaines heures et à certains tems limitez, mais encore par des eslevations d'esprit et des eslancemens du cœur en Dieu, que l'on appelle *oraysons jaculatoires*, et par des actes frequens d'unyon de nostre volonté avec celle de Dieu, qui se peuvent faire à tous momens, et en toutes sortes d'occasions.

Mais oultre ce que nous avons dit pour l'explication de ce passage : *Meliora sunt ubera tua vino, fragrantia unguentis optimis;* Vos mammelles sont meilleures que le vin, et respandent des odeurs plus suaves que les unguens les plus exquis, plusieurs docteurs qui ont escrit sur ce subjet, disent que par ces mammelles nous sont representez les deux Testamens : à sçavoir, par la mammelle gauche, l'Ancien Testament, qui contenoit une loy de crainte; et par la mammelle droicte, le Nouveau Testament, qui contient une loy toute d'amour; et disent qu'avec ces deux mammelles il faut

eslever les enfans de l'Eglise, qui sont les chrestiens, d'autant qu'il les faut soustenir par la crainte, et les animer par l'amour, lequel sans la crainte vient aysement à se relascher, et la crainte sans l'amour abat et allanguit le cœur et l'esprit. Mais ceste mammelle de la crainte n'est pas la mammelle des espouses, ains celle des serviteurs et des valets à qui il faut donner la crainte des chastimens, pour les ranger à leur devoir, et à l'observance des commandemens de Dieu. Certes, la crainte de l'enfer est un motif des plus puissans que nous puissions avoir pour nous tenir en bride, et nous empescher de transgresser la loy de Dieu; c'est pourquoy ceste crainte est bonne. Mais pour les espouses, ce motif est trop grossier et trop bas, car elles ne veulent point d'autres mammelles que celles de l'amour.

D'autres docteurs ont dit que les mammelles de Nostre Seigneur nous representent la foy et les sacremens. La foy nous est donnée par la parolle : *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Dei* (Rom. 10). Car la parolle de Dieu est un laict qui nourrit les ames, et nous ne pouvons avoir la foy que par ceste divine parolle, ni participer aux saincts sacremens, si nous ne sommes fidelles à croire ce qu'elle nous enseigne. Mais je n'aurois jamais fait si je me voulois estendre sur toutes les considerations que font les docteurs sur ce passage : je m'arresteray seulement sur les deux suivantes, et diray que les mammelles de Nostre Seigneur sont l'esperance et l'amour. Or ces deux mammelles sont proprement celles des espouses; car encore que l'esperance des rescompenses eternelles ne soit pas un motif si noble et si excellent que celuy de l'amour, il est pourtant quelquesfois expedient de s'en servir pour nous animer à l'amour. Et David mesme, duquel l'ame estoit vrayement espouse, puisqu'il estoit selon le cœur de Dieu, confesse neantmoins qu'il se servoit de ce motif : *Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum propter retributionem* (Psal. 118); O Seigneur, dit-il, j'ay incliné mon cœur à garder vos commandemens à cause des grandes rescompenses que vous donnez à ceux qui les observent.

Il arrivera quelquesfois que nous aurons de l'amour, autant ou plus que jamais, et neantmoins nous croyons le contraire, d'autant que nous n'en avons pas le sentiment. O certes, il y a bien de la difference entre l'amour qui nous fait operer le bien, et le sentiment de l'amour, je veux dire ce sentiment qui remplit nostre ame et nostre esprit d'une grande satisfaction, et donne à nostre cœur une consolation si sensible, que quelquesfois elle rejaillit jusques au dehors. Or quand Dieu nous soustraict ce sentiment, il ne faut pas se descourager, ny penser que nous n'avons point d'amour, pourveu que nous ayons une forte resolution de ne luy vouloir jamais deplaire, qui est ce en quoy consiste le parfaict et veritable amour, et alors il est bon de retourner nostre cœur à la mammelle de l'esperance pour l'encourager et conforter, l'asseurant qu'il joüyra un jour de ce qu'il ayme, et que si maintenant ce divin Espoux semble s'absenter, ce ne sera pas pour tousjours.

Il est dit dans la Genese, qu'un ange estant apparu à Jacob pres le gué de Jabot, il lutta toute la nuict contre luy, et quand l'aube

commença à poindre, l'ange le voulant quitter : Laisse-moy aller, luy dit-il, ne me retiens pas davantage : *Dimitte me, jam enim ascendit aurora* (Gen. 32); Non, dit Jacob, je ne vous laisseray point aller que vous ne m'ayez donné vostre benediction : *Non dimittam te, nisi benedixeris mihi.* Or, ceste benediction que Jacob demandoit si instamment, nous signifie l'esperance de joüyr de Dieu en la vie future. Mais l'Espouse, ne se contente pas de l'esperance de le posseder un jour en la gloire eternelle, ains elle veut encore joüyr de sa presence dés ceste vie mortelle; et afin d'obtenir ce bien, voyez quelle diligence elle fait pour le treuver, apres que par la negligence qu'elle eut à luy ouvrir sa porte, il fut passé oultre : *Surgam, et circuibo civitatem, per vivos et plateas quæram quem diligit anima mea* (Cant. 4). Je me leveray, dit-elle, et chercheray celuy que mon ame ayme et cherit, par toutes les ruës et les carrefours de la cité. Voyez; je vous prie, avec quelle promptitude elle court apres luy, et comme elle passe parmy les gardes de la ville, sans craindre aucune difficulté; puis enfin l'ayant treuvé, voyez avec quelle ardeur elle se jette à ses pieds, et luy embrassant les genouïlx toute transportée de joye : *Inveni quem diligit anima mea tenui eum nec dimittam donec introducam illum in domum matris meæ* (Cant. 3). Ah! je le tiens, dit-elle, le Bien-aymé de mon ame, je ne le laisseray point aller, que je ne l'aye introduict dans la mayson de ma mere.

Mais considerez, je vous prie, l'ardent amour de ceste Espouse : certes, rien ne la peut contenter que la presence de son Bien-aymé; elle ne veut point de benedictions, ny ne s'arreste point à l'esperance des biens à venir, comme Jacob; elle ne veut que son Dieu, et pourveu qu'elle le possede, elle est contente. Enfin, dit-elle, j'ay treuvé celuy que mon ame ayme, je le tiens et ne le quitteray point que je ne l'aye introduict en la mayson de ma mere, qui est la Hierusalem celeste, qui n'est autre que le paradis, et là encore je ne le quitteray point : car non-seulement je ne le voudray pas, mais je seray alors si parfaictement unye avec luy, que jamais aucune chose ne m'en pourra separer : voylà donc quel est l'amour de l'Espouse envers son Bien-aymé.

Nous avons, ce me semble, bien monstré, par ce que nous avons dit, quelles sont les mammelles de Nostre Seigneur; il faut maintenant sçavoir comment et de quelle sorte on les peut tetter. Je dy en premier lieu, que pour avoir le bonheur de tetter les mammelles de Nostre Seigneur, il se faut rendre semblables aux petits enfans; car vous sçavez que ce n'est qu'à eux à qui on donne les mammelles. Mais comment ferons-nous pour ressembler à des petits enfans? Escoutez l'apostre sainct Pierre, instruisant et donnant ceste leçon aux premiers chrestiens : Soyez, dit-il, sans dol et sans feintise, comme des petits enfans nouveau-nés : *Sicut modo geniti infantes sine dolo* (I. Petr. 2); leçon qu'il avoit apprinse en l'eschole du Sauveur, lorsqu'il disoit à ses Apostres : Soyez simples comme des colombes. Considerez, je vous prie, comme toutes ces parolles se rapportent bien; car sainct Pierre dit : Soyez sans dol et sans feintise, qui est autant comme s'il disoit : Ayez une grande simplicité.

Mais pour tetter ces divines mammelles, il faut encore avoir faim.

Vous voyez quelquesfois des enfans qui ne veulent point prendre la mammelle, parce qu'ils ont l'estomach tout remply de catarrhe, de maniere que n'ayant point faim, on ne les peut faire tetter, quoique la nourrice les provoque et leur presente son sein. Il faut donc avoir faim pour tetter les divines mammelles de nostre Sauveur. Mais quelle est la faim de l'ame? elle n'est autre que le desir : certes, si nous n'avons un grand desir de l'amour divin, nous ne l'obtiendrons jamais, car comment pourrions-nous l'obtenir, et recevoir des consolations de Nostre Seigneur, venant à luy nostre entendement tout distraict, nostre memoire remplie et occupée de mille choses vaines et inutiles, et nostre volonté attachée aux choses de la terre? Il faut donc avoir l'estomach de nos ames vide, si nous voulons tetter les mammelles de Nostre Seigneur, et recevoir ses sainctes graces. Ainsi que Nostre-Dame nous l'apprend en son sacré Cantique, quand elle dit, que Dieu a remply de biens ceux qui avoient faim, mais que les riches, c'est-à-dire ceux qui estoient pleins et rassasiez des choses de la terre, il les a rejettés, et ne leur a rien donné : *Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes* (Luc. 1); parolles par lesquelles ceste Saincte Vierge nous apprend que Dieu ne communique ses graces et ne remplit de bien sinon ceux qui ont ceste faim spirituelle, et qui sont vuides d'eux-mesmes, et des choses terrestres et mondaines. O Dieu! mes cheres filles, ayons donc ceste faim, je vous prie; ayons un grand desir de l'amour de Nostre Seigneur, et taschons de nous rendre semblables aux petits enfans, afin qu'il nous donne ses divines mammelles à tetter, et qu'il nous prenne entre ses bras, et nous mette sur sa sacrée poictrine.

L'Escriture saincte nous enseigne, que quand ce divin Sauveur de nos ames estoit en ce monde, conversant avec les hommes, il caressoit les petits enfans, les embrassoit et les prenoit entre ses bras, comme il fit le petit sainct Martial, ou sainct Ignace martyr, suivant l'opinion de plusieurs docteurs, qui disent que Nostre Seigneur le tenant un jour entre ses bras, et le considerant, il se tourna vers ses disciples, et leur dit ces parolles : En verité, je vous dy, que si vous n'estes faits comme ce petit enfant, vous n'entrerez point au royaume des cieux : *Amen dico vobis, nisi efficiamini et conversi fueritis, sicut parvulus iste non intrabitis in regnum cœlorum* (Matth. 5). Cela veut dire que si nous n'avons la simplicité, douceur et humilité d'un petit enfant, et si nous ne nous reposons par une entiere resignation, et parfaicte confiance, entre les bras de Nostre Seigneur, comme l'enfant entre les bras de sa mere, nous n'entrerons point en son royaume.

Or, le sainct prophete David parle excellemment bien de ceste humilité au psalme cent trente : *Domine, non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei;* Seigneur, dit-il, je n'ay point le cœur hautain, et mes yeux ne sont point eslevez; il veut dire : encore que vous m'ayez eslevé à des honneurs et à des faveurs si grandes, que de me porter dessus vostre poictrine, et me donner vos divines mammelles à succer, neantmoins je n'ay point eslevé mon regard en choses hautes, ny n'ay point retiré mes yeux de dessus la terre, qui est mon origine, et en laquelle je dois retourner, ains j'ay tousjours porté la vuë basse, en la consideration de

mon neant et de mon abjection; mon cœur ne s'est point enflé d'orgueil pour les grandes graces que vous m'avez faites : *Neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me.* Je n'ay point cheminé plus hautement qu'il ne m'appartenoit, je n'ay point porté mon entendement à la recherche des choses curieuses et admirables.

Certes, ce sainct prophete sçavoit bien qu'il faut approcher de ceste divine Majesté avec une grande simplicité et humilité : Si je ne me suis abaissé et humilié, dit-il, voicy, ô Seigneur, ce que je veux qui m'arrive : *Sicut ablactatus est super matre suâ, ita retributio in animâ meâ.* C'est que vous me sépariez de vous, et me retiriez vos sacrées mammelles, et je demeureray comme l'enfant sevré avant le tems, qui ne fait plus que languir, pleurer, gemir, se lamenter et regretter sa perte : si donc je n'ay tousjours esté bas, vil et abject à mes yeux et à mon propre jugement, ainsi soit-il fait à mon ame. Voylà ce que le prophete veut qu'il luy arrive, s'il ne marche devant Dieu en esprit d'humilité. O ! certes, il est vray que ceste vertu a un pouvoir incomparable par dessus toutes les autres, de nous eslever à Dieu et nous rendre capables de succer ses divines mammelles, lesquelles il ne donne qu'aux petits et humbles de cœur : c'est pourquoy je vous exhorte, mes cheres filles, pour finir ce discours, de vous exercer fidellement en la prattique de ceste vertu; car par icelle vous recevrez de tres-grandes graces en ceste vie, et parviendrez enfin en la gloire eternelle, où nous conduisent le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

EXHORTATION AU SERVICE DE DIEU.

Ecce nunc benedicite Dominum omnes servi Domini.
Maintenant benissez le Seigneur, ô vous tous qui estes ses serviteurs.
(*Psal.* 133.)

CELUY que vous estes venu adorer en ce lieu, à sçavoir Jesus-Christ vostre Seigneur et le mien, vous fasse la misericorde de si bien faire ce pourquoy vous y estes venus, que vous receviez abondamment grace, paix et benediction de sa part, et luy tout honneur et gloire de la vostre és siecles des siecles. En quoy afin de vous y ayder, selon mon petit pouvoir, et vous donner quelques instructions pour vous faire benir Dieu, je vous ay apporté les parolles de David : *Ecce nunc benedicite Dominum;* Benissez maintenant le Seigneur, asseuré que je suis que si vous le benissez bien, il vous benira de benedictions inestimables.

Premierement, souvenez-vous, mes freres, devant toutes choses, que celuy en la presence duquel vous estes, est vostre naturel, absolu et souverain Seigneur; car c'est à luy à qui est la terre et tout ce qui est en la terre; il est vostre Seigneur et Maistre; parce que c'est luy qui vous a faits et formez, il n'y a point de plus juste

tiltre pour posseder quelque chose que de l'avoir faite. C'est ainsi que vivent les manouvriers, et que les peres et meres demandent obeyssance à leurs enfans, et les appellent leurs : et neantmoins le pere et la mere ne font pas du tout les enfans, car l'ame n'est pas de leur facture, ny les ouvriers ne font pas entierement ce qu'ils font; car si le drapier fait le drap, il ne fait pas la laine : mais Dieu est celuy-là qui a fait nostre ame et nostre corps, car tout ce qui est est l'œuvre de ses mains. Oh ! combien donc est-il veritable que nous sommes à Dieu, et qu'il est nostre Seigneur et nostre Maistre, puisque tout ce qui est en nous, il l'a fait, c'est luy qui en est l'ouvrier. *Ipsius est mare et ipse fecit illud* (Psal. 94); La mer est à luy, et c'est luy qui l'a faite, dit David, comme s'il vouloit dire : La mer est à luy, pource qu'il l'a faite, et non-seulement nous sommes à luy, et il est Nostre Seigneur, pource qu'il nous a produicts, mais encore pource qu'il nous a racheptez bien cherement, et infiniment plus que nous ne valons. Le diable nous avoit osté à nostre naturel Seigneur, et encore qu'il n'eust nul droict sur nous, si est-ce que Nostre Seigneur nous achepta, et rachepta ce qui estoit sien, afin de nous faire plus siens, si plus siens nous pouvions estre. S. Paul dit : *Empti enim estis pretio magno* (I. Cor. 6), vous estes racheptez d'un grand prix et quel prix? *Redemit nos in sanguine Agni*, Il nous a racheptez par le sang de l'Agneau : *Proprio Filio non pepercit, sed pro omnibus tradidit illum* (Rom. 8), Il n'a point pardonné à son propre Fils, mais l'a livré à la mort pour nous tous : *Me pro me debeo et pro his debeo,* Doncques je me dois donner moy-mesme et pour moy-mesme et pour mes freres.

La moindre goutte du sang de Nostre Seigneur valloit infiniment plus que nous, et neantmoins afin de nous rendre plus siens, il le voulut tout donner. C'est pourquoy David dit que sa redemption a esté tres-abondante : *Copiosa apud eum redemptio* (Psal. 129); dont par la bouche d'Isaïe, Nostre Seigneur dit : Je t'ay rachepté, et t'ay nommé par ton nom, tu es à moy : *Redemi te, et vocavi te nomine tuo, meus es tu* (Is. 43). Et sainct Bernard va confessant : Seigneur, vous avez tout fait et refait pour vous, et qui ne veut estre à vous et pour vous, il commence d'estre un rien parmy toutes choses. Adjoustez que vous vous estes donnez à Nostre Seigneur au baptesme; si qu'on peut bien dire que vous estes à luy : *Sicut jurastis Domino, votum vovistis Deo Jacob* (Psal. 131); Ainsi que vous luy avez promis, et voué. Ceste-cy est la premiere consideration et fondamentale que je propose.

De celle-cy faut faire deux conclusions. Premierement, que si vous estes devant Nostre Seigneur par tant de raysons, vous y devez estre en toute reverence et humilité; considerant que tout ce que vous avez vous le tenez de luy, et pensant que vous luy devez autant d'honneur comme il y a de distance du rien à l'infinité : et d'autant plus devez-vous estre humbles, qu'estant ses taillables à misericorde, vous l'avez si souvent offensé, dont vous devez avoir si grande confusion, que d'humilité et de honte vous retourniez au neant auquel vous estiez en un nul estre, sans nulle vertu et nulle qualité avant que Dieu vous tirast de ce miserable estat où

vous estiez, pour vous donner l'estre afin que vous fussiez ses serviteurs. Si donc estant devant Nostre Seigneur en recognoissance que vous estes ses subjets et serviteurs, vous vous bayssez et inclinez le corps jusques en terre, de laquelle vous avez esté tirez, bayssez vos ames par humilité devant vostre Dieu, jusques au rien duquel vous estes la race.

L'autre conclusion qu'il faut tirer, c'est qu'estant descendus au rien, remontant à l'estre que Dieu nous a baillé, et considerant de poinct en poinct combien nous sommes despendans de luy, et combien nous sommes obligez à le servir, il nous faut faire une exclamation à nostre ame : *Nonne Deo subjecta eris anima mea* (Psal. 61); O mon ame, ne seras-tu pas subjette à Dieu? Comment, si Dieu m'a creée, et non-seulement creée, mais racheptée d'entre les mains d'un si cruel et barbare tyran avec tant de sang; si je luy ay voüé et presté fidellité, qui me separera jamais de son service? Escoutez comme David estoit en ceste resolution : *Quasi jumentum factus sum apud te, et ego semper tecum* (Psal. 72); Je suis fait comme un cheval envers vous, et je suis tousjours avec vous; voulant dire : Je vous sers si humblement, que je ressemble à un cheval mené par la bride apres vous, ô mon Dieu! Et de vray, comme dit S. Paul : *Quis plantat vineam et de fructu ejus non edit* (I. Cor. 9)? Qui est celuy qui plante une vigne et ne mange point de son fruict? Si Jesus-Christ nous a plantez, n'est-ce pas la rayson que nous lui rapportions tout le service que nous pourrons?

Mais oultre tout cela, nous avons une autre rayson de servir Dieu, c'est que nous nous servons de toutes les creatures, et icelles nous servent volontiers en intention que nous servions Dieu pour elles; car elles, ne pouvant pas servir Dieu, lequel estant esprit, ne peut estre servy que par esprit, elles nous servent à ceste fin que nous servions Dieu tant en leur nom qu'au nostre; de maniere qu'encore à rayson de cecy, nous sommes obligez à servir Dieu, et ceux qui ne le serviront pas en recevront un terrible reproche au jour du jugement; car c'est pour cela qu'il est dit que toute la terre, c'est-à-dire toutes les creatures, s'esleveront contre les pecheurs : *Totus orbis pugnabit contra insensatos* (Sap. 5). Pour toutes ces raysons, il se faut resoudre de servir Dieu fidellement.

De ceste resolution il nous faut passer à l'execution d'icelle, c'est-à-dire, de servir Dieu le mieux qu'il nous sera possible : or est-il qu'entre toutes les façons de servir Dieu, la plus excellente, c'est de le servir autant que nous le pouvons en la façon qu'il est servy en paradis; car c'est luy qui nous enseigne à demander que son service soit fait en la terre comme au ciel; or il n'y a pas de difference entre servir Dieu et faire sa volonté. Que si nous voulons sçavoir comme Dieu est servy au ciel, escoutez David : Bien-heureux, dit-il, sont ceux, Seigneur, qui habitent en vostre mayson, car ils vous loüeront és siecles des siecles : *Beati qui habitant in domo tua, Domine, in sæcula sæculorum laudabunt te* (Psal. 83). Là on ne sert plus Dieu en visitant les malades, là on ne visite point les prisonniers, là on ne jeusne plus, là on ne fait plus l'aumosne, là on ne rechauffe plus les refroidis, là on ne vestit plus les

nuds; pour ce que l'hyver est passé et s'est retiré, *Hyems transiit et recessit* (Cant. 2). On n'entend autre chose au ciel que ce chant d'allegresse, *Alleluya*, qui est le langage de ce pays; car on n'y dit autre chose, et avec une seule parolle ils disent tout ce qu'ils veulent dire. O saincte parolle! laquelle seule exprime tant de grandes conceptions. C'est ce service auquel le prophete vous invite à ceste heure disant : Benissez maintenant le Seigneur, *Ecce nunc benedicite Dominum* (Psal. 133).

Mais oyez comme cela se fait, car vous me pourriez dire : Et quoy, les bien-heureux dans le ciel n'ayment-ils pas Dieu? Aymer, mes freres, c'est vouloir et desirer du bien, et l'on ne sçauroit dire quelle difference il y a entre la bienveuillance et l'amitié, ne plus ne moins qu'on ne sçauroit dire quelle difference il y a entre hayr et vouloir du mal à une personne. De quoy j'entre en admiration, comme il se peut faire que l'homme ou l'ange ayment Dieu, et comme Dieu s'ayme soy-mesme; car si aymer est desirer du bien à une personne, comment voulez-vous qu'on ayme Dieu à qui on ne sçauroit desirer aucun bien; car puisque Dieu est toute sorte de bien, on ne luy sçauroit desirer aucun bien qu'il ne l'aye plus parfaictement qu'on ne luy sçauroit desirer, et si il l'a, pourquoy le luy desirera-t-on? Et puis au bout de tout cela, le bien en Dieu est essentiel; de maniere que comme ce seroit chose hors de propos de s'amuser à desirer qu'un ange soit ange, puisque c'est sa nature d'estre ange, et de desirer que les Mores soyent noirs, puisque c'est leur nature : aussi semble-t-il hors de propos de desirer que Dieu aye quelque bien, puisqu'il a tout par nature.

Quelqu'un me dira qu'on peut bien desirer à un ange qu'il soit ange, c'est-à-dire, la continuation en son estre : ainsi en Dieu, dites-vous, la consequence n'en vaut rien, la rayson est, pour ce que la continuation de l'estre à l'ange n'est pas naturelle et essentielle, et partant on la luy peut desirer non celle qu'il a, et en tant qu'il l'a, ains celle qui est à venir, c'est-à-dire la continuation de celle qu'il a : mais à Dieu son eternité luy est autant essentielle que sa bonté, comment donc est-ce qu'on peut aymer Dieu?

L'ame regardant en Dieu l'infiny merite de sa bonté, et que d'ailleurs en ce souverain estre rien ne manque, mais tout y est tres-parfaictement : *Quod factum est in ipso vita erat* (Joan. 1); car tout ce qui a esté fait estoit vie en luy, elle ne desire pas qu'autre bien luy arrive, pour ce qu'il est impossible. Mais quoy! elle s'advise d'un autre moyen pour aymer Dieu? Un amy qui desireroit que son amy fust roy, quand il l'est, encore qu'il cesse de desirer, il n'est pas moins amy pour cela, mais au lieu du desir il fait un acte de contentement, d'ayse et de resjoüyssance du grade que son amy possede : ainsi au lieu de desirer du bien à Dieu, on se complaist, et on se resjoüyt au bien qu'il possede et qu'il est luy-mesme. *Amor benevolentiæ*, l'amour de bienveuillance se change en amour de complaysance; *complacentiæ :* de cest amour parle David quand il dit : O Seigneur, combien est grande l'abondance de vostre douceur! pour ce tous mes os diront : Qui est semblable à vous? *Quàm magna multitudo dulcedinis tuæ, omnia ossa mea dicent : Domine, quis similis tibi* (Psal. 34)? Et Isaye,

parlant en la personne de Nostre Seigneur, dit : Je les resjoüyray et consoleray en la montaigne d'orayson; *Lætificabo eos in monte orationis meæ* (Is. 56). C'est à quoy nous invite David : Maintenant, dit-il, benissez le Seigneur, etc. *Ecce nunc benedicite Dominum, etc.* Il dit : *Nunc*, Maintenant, et comme vous voudriez estre de ces bien-heureux habitans de sa mayson, qui le loüeront eternellement; *Beati qui habitant, etc.*, commencez donc maintenant, *nunc*, à le benir.

L'ame qui est arrivée à ce poinct voyant que sa loüange est trop petite, va cherchant de l'ayde parmy toutes les creatures, pour benir Dieu, disant : *Benedicite omnia opera Domini Domino* (Dan. 3), Benissez le Seigneur, vous toutes ses œuvres; et ne treuvant assez de quoy assouvir son desir, elle s'escrie : *Renuntiate quia amore langueo* (Cant. 2); Annoncez à Dieu que je languis d'amour; elle se voudroit volontiers sacrifier, et va cherchant quel sacrifice de loüange elle luy pourroit offrir : mais quoy! elle void que tous les sacrifices et holocaustes ne luy sont point aggreables sans sa grace; *Non delectaberis holocaustis* (Psal. 50). La desplaysance, l'humilité et la penitence sont les sacrifices qui aggreent à Dieu : *Sacrificium Deo spiritus contribulatus;* L'esprit contrit et affligé est un sacrifice aggreable à Dieu; partant elle l'offre, et parce que peut-estre son cœur n'est pas encore assez brisé et contrit : elle en offre un qui est si noble et si affligé, qu'on ne le sçauroit refuser, et iceluy seul rend de *condigno*, de condignité, l'honneur qui est deu à Dieu, et partant ne peut estre esconduit, ains impetre de Dieu tout ce qu'il veut; or ce cœur est le cœur de Jesus-Christ, lequel a dit : Tout ce que vous demanderez en mon nom, il vous le donnera; *Quæcumque petieritis Patrem in nomine meo dabit vobis* (Joan. 16) et n'en faut point doubter, parce qu'il est tousjours exaucé en ce qu'il demande; *Exauditus est pro sua reverentia* (Hebr. 5).

Seigneur, nous sommes vos serviteurs indignes qui n'avons pas gardé les regles de vostre service, desormais nous vous benirons; mais afin de ce faire, assistez le magistrat ecclesiastique et seculier, delivrez-nous de nos ennemys, donnez-nous la paix afin que vous demeuriez avec nous : *Quia factus est in pace locus tuus* (Psal. 75); Puisque vous n'habitez que là où est la paix : *De manu inimicorum nostrorum liberati serviamus tibi* (Luc. 1); Et qu'estant deslivrez de la puissance de nos ennemys, nous vous servions en toute liberté, ce que nous vous demandons non par nos merites, mais par ceux de Jesus-Christ : *Protector aspice Deus;* O Dieu nostre protecteur, regardez-nous en pitié, et vous nous verrez tant affligez spirituellement et temporellement, et puis regardez la face de vostre Christ; *In faciem Christi tui* (Psal. 83), qui a tant enduré pour nous, par la passion duquel nous conjurons vostre infinie bonté de nous faire misericorde. Ainsi soit-il.

PREPARATION A LA TRES-SAINCTE ET TRES-ADORABLE COMMUNION.

Tous les docteurs sont d'accord que deux choses sont principalement necessaires avant la communion; à sçavoir : le bon estat de l'ame. Voyons donc en quelle disposition nous devons mettre nostre ame, autant qu'il nous sera possible, pour dignement communier. Et pour le subjet duquel nous parlons, considerons les facultez principales de l'ame.

Quant à l'entendement, il le faut espurer d'une chose, et le parer d'une autre : il le faut premierement purger de toutes curiositez, en sorte qu'il ne s'enquiert point comment il se peut faire que le propre corps de Nostre Seigneur, avec son sang, son ame et sa divinité, soit tout entierement en la saincte hostie, et en chaque partie d'icelle; ny comment il se peut faire, qu'estant au ciel, il soit en terre; ny comment il peut estre vray que n'estant qu'un seul corps, il soit neantmoins en tant de lieux, et sur tant d'autels, et en tant de bouches : non, il faut tenir nostre entendement clos et couvert à telles sottes et vaines questions, et curiositez; car nous n'avons que faire de sçavoir comme ce divin sacrement se fait, il suffit que nous sçachions qu'il se fait, c'est-à-dire d'avoir le soing de le faire; nous n'avons pas besoin de nous empescher; c'est à nous seulement d'avoir le soing de bien croire, et de nous en prevaloir. Ce poinct est commun à tous les mysteres de la saincte foy, et à plusieurs autres choses, comme à la creation du monde, duquel nous ne saurions dire comme Dieu fit quand il le crea, ny comme il fit quand il crea nostre ame, et la mit dans nostre corps. Qu'est-il donc besoin de sçavoir comment il met son tres-sainct corps, son sang et son ame en ce sacrement? C'est à luy de le faire, c'est à nous de le croire. En figure de cela, la celeste manne tomboit jadis au desert, non de jour, mais de nuict, si que nul ne sçavoit comment elle se faysoit, ny comment elle descendoit; mais le matin estant venu, on la voyoit toute faite et descenduë : ainsi ceste sur-celeste et divine manne de l'Eucharistie se fait en une façon et maniere qui nous est secrette et cachée; nul ne peut dire comment elle se fait, et vient à nous; mais par la lumiere de la foy nous la voyons toute faite.

Que si contre ceste pureté d'entendement le malin esprit nous donne des tentations, il s'y faut opposer, s'humiliant devant la toute-puissance de Dieu, disant, ou de cœur, ou de bouche : O saincte et immense toute-puissance de mon Dieu, mon entendement vous adore, trop honnoré de vous recognoistre, et de vous faire l'hommage de son obeyssance et sousmission; ô que vous estes incompréhensible, et que je suis joyeuse dequoy vous l'estes! Non, je ne voudrois pas vous pouvoir comprendre; car vous seriez petit, si une chetive capacité vous comprenoit. Puis retournant à son propre entendement : Et quoy! petit mouscheron, nourry parmy la pourriture de ma chair, voulez-vous brusler vos aisles à cest immense feu de la puissance divine, laquelle consommeroit et devoreroit les

seraphins, s'ils se fourroient à telles curiositez? Non, petit papillon, il vous appartient d'adorer et abysmer, et non pas de sonder : et quelquesfois on peut repartir au tentateur : O mal-heureux! ton outrecuidance de vouloir voler trop haut t'a precipité en enfer, je m'empescheray bien de faire un tel sault, moyennant la grace de mon Dieu : tu trompas ainsi la pauvre Eve, luy voulant apprendre à sçavoir autant que Dieu, mais tu ne m'attraperas pas; je veux croire, et ne rien sçavoir. Il est aussi quelquesfois bon de mespriser ces poinctilles et tentations, et n'en tenir compte quelconque, laisser japper et clabauder ce malin, et passer oultre en son chemin; car encore qu'il est enragé, si est-ce qu'il ne mord que ceux qui veulent; et partant, tenant la volonté constante en la foy, qu'il abboye tant qu'il voudra, nous ne craignons rien.

Voylà de quoy il faut purger l'entendement : mais cela ne suffit pas; car il le faut parer et orner d'une autre chose, il le faut tapisser de consideration : et qu'est-ce qu'il faut considerer? Il ne faut pas considerer comme le sacrement se peut faire; car ce seroit nous perdre, mais il faut bien considerer que c'est que ce sacrement : en figure de quoy les Israëlites ne demanderent pas comme la manne se faysoit; mais la voyant toute faite, ils demandoient que c'estoit. Qu'est cecy, disoient-ils, qu'est cecy? Considerons donc que c'est le vray corps de nostre Sauveur, son sang, son ame, sa divinité. C'est le mystere de plus intime unyon que nostre Redempteur pouvoit faire avec nous. C'est la plus entiere communication qu'il pouvoit faire de soy-mesme, par laquelle il se joint à nous d'une façon merveilleuse, et toute pleyne d'amour. Enfin ce sacrement, c'est Jesus-Christ mesme, qui d'une façon nonpareille vient à nous, et nous tire à soy.

Quant à la memoire, il la faut aussi nettoyer d'une chose, et la parer d'une autre; il la faut nettoyer de la convenance des choses caducques et affaires mondaines : en figure de quoy, la manne ne tomboit qu'au desert et solitude, hors du commerce du monde, et non point és villes et bourgades; et ceux qui mangeoient de l'agneau paschal retroussoient leurs robbes, afin que rien n'y traisnast et flottast sur la terre. Il faut donc, pour un tems, oublier les choses materielles et temporelles (quoy que bonnes et utiles) pour se preparer à la saincte communion, et faire comme le bon Abraham, qui, voulant aller sacrifier son fils, laissa l'asne et les serviteurs au pied de la montaigne jusques à ce qu'il eust fait, c'est-à-dire, qu'il faut retirer sa memoire du souvenir des affaires domestiques et temporelles, jusques apres la communion, toutes choses ayant leur tems.

Il faut, apres cest oubly volontaire, parer la memoire d'une saincte souvenance de tous les bienfaicts dont Dieu nous a gratifiez, la creation, conservation, redemption et plusieurs autres, mais surtout de la saincte Passion, en memoire de laquelle il a voulu nous laisser le propre corps qui souffrit pour nous en ce divin sacrement, n'ayant peu nous en laisser une plus vive et expresse representation. Quand on vous demandera (dit la saincte parolle, traittant de l'observation de l'Agneau paschal) que c'est que vous faites, dites à la posterité que c'est en memoire de ce que Dieu vous desli-

vra d'Egypte, vous passant par le milieu de la mer Rouge; ainsi en ce divin sacrement nous devons reduire en memoire la journée en laquelle Dieu, par son amere Passion, nous deslivra de la damnation.

Quant à la volonté, il la faut purger d'une chose, et la parer d'une autre; il la faut purger des affections desreglées et desordonnées, mesme des choses bonnes: c'est pourquoy ceux qui mangeoient l'agneau paschal devoient avoir des souliers en leurs pieds, afin qu'ils ne touchassent point la terre des pieds; car les pieds de l'ame sont ses affections, qui la portent par tout où elle va (dit sainct Augustin), et ses affections ne doivent pas touscher la terre, ny estre à l'abandon, mais doivent estre resserrées et couvertes en mangeant le vray Agneau paschal, qui est dans le tres-sainct Sacrement. Ainsi Nostre Seigneur lava les pieds à ses apostres avant l'institution d'iceluy, pour monstrer que les affections des communians doivent estre fort pures; et la manne devoit estre cueillie à la fraischeur, avant le lever du soleil, parce que les chaleurs naturelles des amours et affections desmesurées empeschent qu'on ne puisse cueillir ceste celeste viande. Il faut venir avec une saincte ame, et une volonté fraische, non eschauffée, ny affectionnée à aucune autre chose qu'à la cueillette de ceste manne.

Mais il faut parer la volonté d'une affection et desir extresme de ceste viande celeste, de ceste manne secrette; c'est pourquoy il estoit commandé à ceux qui mangeoient l'agneau paschal, de le manger avidement et vistement, et à ceux qui cueilloient la manne, de se lever fort matin; et Nostre Seigneur mesme, avant que d'instituer ce sainct Sacrement, l'avoit extresmement souhaicté: *J'ay desiré*, disoit-il, *de manger ceste pasque avec vous.*

ENSEIGNEMENS POUR LA PRATTIQUE DE CESTE PREPARATION POUR L'ACTE DE LA COMMUNION,

ET POUR LE FRUICT QU'ON DOIT TIRER D'ICELLE APRES L'AVOIR FAITE.

L'AME estant ainsi disposée en ces trois principales facultez, fait un fruict admirable en la saincte communion: mais parce que ceste preparation est deduicte en termes generaux, je mettray icy les advertissemens particuliers necessaires à la prattique d'icelle.

Si vous n'estes point agitée des tentations de curiosité, vous n'avez que faire de penser à ce que j'en ay dit; car, en y pensant, vous luy ouvrez la porte pour la faire entrer chez vous: mais vous devez seulement remercier Dieu de ce qu'il vous donne la simplicité de la foy, qui est un don tres-precieux et tres-desirable, et prier sa divine Majesté de le vous continuer: que si vous estes agitée de cest esprit de curiosité, faites ce que j'ay dit, mais faites-le briefvement par forme de simple rejet et detestation, sans vous amuser à disputer et contester avec l'ennemy, lequel doit estre combattu

par abomination, non par rayson, selon l'exemple de Nostre Seigneur, qui ne le fit fuyr qu'en luy disant : *Arriere, Satan, tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu.*

Combien que la tentation ne cesseroit point, ne laissez pas de communier; car si vous laissiez pour cela, vous donneriez gain de bataille à vostre adversaire : allez donc vigoureusement, et sans avoir esgard aux tentations, recevez le pain de vie, et ainsi faysant, vous demeurerez victorieuse de vostre ennemy; qui la quitte, la perd.

Pour vaincre la curiosité en ce poinct, vainquez-la en toutes choses, pour petites qu'elles soyent, ne recherchant autre science que celle des saincts, qui est Jesus-Christ crucifié, et ce qui vous conduict à luy.

Touchant la consideration, il sera bon que le jour avant la communion, aux heures de vostre orayson mentale et recueillemens, vous dressiez quelque peu vostre esprit à Nostre Seigneur en ce sainct Sacrement, et mesme en l'examen de conscience à la fin, et ce par quelque briefve pensée de l'amour du Sauveur à l'endroict de vous, et mesme vous pourrez user de quelques eslancemens de prieres vocales, lesquelles vous repeterez souvent, surtout depuis vespres, comme seroit celuy de S. François : *Qui suis-je, Seigneur, et qui estes-vous?* ou celuy de saincte Elizabeth : *D'où me vient ce bonheur que mon Seigneur vienne à moy?* ou celuy de S. Jean-Baptiste : *Et vous venez à moy, Seigneur?* ou celuy de l'Espouse sacrée : *Que mon espoux me bayse d'un bayser de sa bouche.*

Que si vous vouliez parfois faire vostre meditation sur la communion le jour precedent, vous pouvez aysement y accommoder les mysteres de la vie de Nostre Seigneur, qui se rencontrent en la suite de vostre orayson mentale, les appliquant, comme se devant exercer en vostre endroict à l'heure de vostre communion; car qui vous empeschera de vous representer que Nostre Seigneur, ou vous y presente les benefices qu'il a faits, ou vous donne interieurement les enseignemens qu'il a donnez, et ainsi des autres; et il y a peu de mysteres qui ne soyent propres à cela.

J'appreuverois que pour ayder à la compaignie à se ressouvenir des bienfaicts de Dieu au jour de la communion, chaque religieuse sceust le jour de sa reception, et des autres graces plus signalées receües de Dieu, et qu'autant que l'humilité et simplicité chrestienne le peut permettre, le soir avant la communion elle en fist ressouvenir les sœurs en l'heure de la recreation, et sur la fin les priast d'en remercier Dieu avec elle, cela s'entend du jour anniversaire; cela ne se rencontrera pas tous les jours, mais quelquesfois.

Je m'en vay maintenant proposer plusieurs poincts, desquels vous pourrez vous servir tant pour aller à la communion, que pour rendre graces à Dieu apres icelle.

Avant que d'y aller, on peut exciter le desir par la comparayson du cerf, que l'extresmité de la soif fait desirer les fontaines, comme fait David au psalme 41, qui est bon à lire, puisque vous les avez en françois; et par l'exemple de la Magdelene, qui par tout le

cherche avec ardeur, chez Simon le lepreux, au sepulchre et au jardin; qui pleure en le cherchant, et luy dit à luy-mesme qu'il luy enseigne le lieu où il s'est mis. *Si tu l'as enlevé*, dit-elle, *dis-le-moy, et je l'iray reprendre.*

Tantost comme l'enfant prodigue, nous excitant à nous aller jetter entre les bras de nostre pere, et luy demander de rentrer à son service; tantost comme la Cananée, nous excitant à courir apres luy, et demander la guerison de nostre ame; tantost comme Rebecca, laquelle estant interrogée si elle iroit treuver Isaac pour estre son espouse, respondit tout court : J'y iray. Aussi devons-nous considerer qu'en ce celeste banquet nous unissons nostre ame par une lyaison indissoluble avec Nostre Seigneur; c'est pourquoy nous avons rayson de dire : *Vadam*, J'iray; et ainsi nous excitons en nous le desir, l'amour et la confiance avec une grande reverence.

Apres la communion, nous devons semondre nos ames à plusieurs sainctes affections, comme, par exemple, à la crainte de contrister et perdre ce sainct hoste, comme faysoit David, disant : Seigneur, ne vous departez point de moy; ou comme les deux pelerins d'Emmaüs, qui luy disoient : Demeurez avec nous, car il se fait tard; à la confiance et force d'esprit avec David : Je ne craindray nul mal, parce, Seigneur, que vous estes avec moy; à la joye d'esprit, à l'exemple de la bonne Lia, laquelle voyant qu'elle avoit conceu un enfant en son ventre, s'escrioit par tout de joye : Ce sera maintenant que mon mary m'aymera; car ayant ainsi en nous-mesmes le Fils de Dieu, nous pouvons bien dire : C'est maintenant que Dieu le Pere m'ayme; ou bien comme Sara, laquelle ayant Isaac, disoit : Maintenant Dieu m'a fait une joye, et quiconque l'entendra s'en resjoüyra avec moy; et il est vray aussi que les anges font feste autour de ce sainct Sacrement, et de ceux qui l'ont receu (comme dit S. Chrysostome) à l'amour; comme l'Espouse, laquelle en ceste consideration disoit : Mon Bien-aymé est à moy, et moy je suis à luy; il demeurera entre mes mammelles, c'est-à-dire, sur mon cœur; j'ay treuvé celuy que mon ame cherit, je le conserveray joyeusement : à l'action de graces, par les parolles que Dieu mesme dit à Abraham, quand il luy eut voüé le sacrifice de son fils; car nous pouvons humblement les addresser à Dieu le Pere qui nous donne son propre Fils en viande : O Seigneur, parce que vous m'avez fait ceste grande grace, je vous beniray de benedictions immortelles, et multiplieray vos loüanges comme les estoiles du ciel; à la resolution de le servir, par les parolles de Jacob, apres qu'il eut veu la saincte eschelle : Dieu sera mon Dieu, et la pierre de mon cœur cy-devant endurcy sera sa mayson : et ainsi on peut tirer mille affections de la saincte communion.

Encore se faut-il servir de l'imagination, pour vous ayder à bien festoyer nostre hoste : or nous les pouvons faire diverses, les plus utiles sont de Nostre-Dame et de S. Joseph; combien de goust et consolations pendant l'enfance de Nostre Seigneur, quand ils le porterent en leurs bras, et sur leur poictrine, quand ils le baysoient, et que de ses divins bras il les accolloit soüefvement; et

puis considerer que nous sommes faits semblables à eux par la communion, en laquelle Nostre Seigneur vient bien plus à nous, que s'il nous baysoit et accolloit. Et quant à Nostre-Dame, imaginons-nous quelle fut son ardeur interieure, sa devotion, son humilité, sa confiance, et son courage, quand l'ange luy dit : Le Sainct Esprit surviendra en toy, et la vertu du Tres-Haut t'obombrera, et partant ce qui naistra de toy sera nommé *Fils de Dieu;* car il n'y a rien qui soit impossible envers Dieu. Il ne faut point doubter que son beny cœur ne s'ouvrist tout entierement aux rayons de ses parolles, qu'il ne s'approfondist dessus tant de benedictions, et qu'à mesure qu'il entendoit que Dieu luy donnoit son cœur propre, qui est son Fils, il ne le donnast reciproquement à Dieu, et qu'alors ceste supersaincte Dame ne fondist en charité, et pouvoit dire: Mon ame s'est liquefiée, ou fonduë, quand mon Bien-aymé a parlé. Or, quant à nous, nous recevons une pareille grace en la communion, car non un ange, mais bien Jesus-Christ mesme, nous asseure qu'en icelle la vie eternelle se rencontre, et que si nous l'aymons, le Sainct-Esprit vient en nous, et luy et son Pere y font leur demeure. O Dieu! que de suavitez et douceurs; et partant, l'ame peut bien dire comme Nostre-Dame, apres ceste consideration : *Voicy la servante du Seigneur; me soit fait selon sa parolle!* et quelle parolle? selon la parolle qu'il a dite de sa sacrée bouche, que qui le mange, il demeure en luy, et luy demeure en celuy qui le mange, vivra pour luy, par luy, et en luy, et ne mourra point eternellement. C'est pourquoy il est mesmement bon de dire apres la communion, le sainct Cantique de Nostre-Dame, appellé le *Magnificat*, et le bien considerer et peser, et pour ce faire, il est requis d'en sçavoir la signification en françois.

Je n'ay rien dit du nettoyement de la conscience, qui se fait par la confession, parce que chascun sçait qu'il le faut faire, ou le soir devant, ou le matin, et ce avec un grand soing et humilité.

Vous treuverez peut-estre bien longue ceste instruction; mais il faut que vous sçachiez deux choses : l'une, que vous ne devez pas faire tout cecy tout à un coup, mais seulement vous en servir à mesure que vous cognoistrez en avoir besoin, et en prendre ce qui vous aggreera; l'autre, c'est que je vous ay couché ceste preparation assez au long, afin que vous en puissiez ayder les autres, qui en auront necessité. Au demeurant, parce que le plus grand moyen de profitter en la vie spirituelle, c'est la devote communion, je vous la recommande; et ayez soing que nulle ne la fasse par maniere d'acquit, ou de coustume, mais tousjours pour glorifier Dieu en icelle, et s'unir à luy, et prendre force pour supporter toutes les tentations et afflictions. *Ainsi soit-il.*

DEFFENSE DE LA SALUTATION ANGELIQUE CONTRE LES HERETIQUES.

Toute l'ancienne Eglise, par tous les lieux du monde, en un parfaict consentement d'esprit, avoit tousjours salüé la Mere de Dieu de ceste salutation angelique : *Ave, Maria, gratiâ plena.* Et nos plus proches devanciers, suivant le sacré ton de leurs ayeuls, en une dévotieuse harmonie, chantoient à toutes heures, et en tous lieux : *Ave, Maria*, pensant se rendre tres-aggreables au Roy celeste, honnorant ainsi avec grande reverence sa saincte Mere, ne sçachant où rencontrer une maniere plus propre pour l'honnorer qu'en imitant les honneurs et respects que Dieu mesme luy avoit decretez et accommodez selon son bon playsir, pour l'en faire honnorer le jour que sa divine Majesté voulut tant honnorer en ceste Saincte Vierge tout le reste des hommes, que de se faire homme luy-mesme. O saincte salutation, ô loüanges bien authentiques, ô riches et discrets honneurs; le grand Dieu les a dictez, un grand Ange les a prononcez, un grand Evangeliste les a enregistrez, toute l'antiquité les a prattiquez, nos ayeuls nous les ont enseignez.

Mais voicy une chose estrange, vous sçavez que le malin esprit s'estoit saisy de Saül, et que quand David sonnoit de sa harpe, ce malin esprit se retiroit comme vaincu par la douce melodie de cest instrument : ainsi ce malin esprit, ennemy conjuré de tout accord et unyon, estant entré en possession de certains cerveaux legers, discordant et sans harmonie, parlant par leurs bouches, il dit mille injures et blasphemes contre l'usage de ceste saincte salutation.

Calvin, en son *Harmonie evangelique,* nous appelle *superstitieux*, tant pour salüer une absente, que pour nous mesler du mestier d'autruy, nous accusant au surplus en cest endroict d'enchantement, disant que nous sommes mal apprins, nous servant de ceste salutation comme de priere, ores que ce ne soit qu'une simple congratulation. Enfin, toute leur reprehension contient trois poincts. Premierement, que c'est un attentat du ministere des anges de dire la *Salutation angelique*, puisque nous n'en avons pas charge. Secondement, que c'est superstition de salüer une absente. Tiercement, que c'est une lourdise de penser prier avec ceste saincte Salutation. O les miserables esprits, ils gagneroient mieux de dire tout en un mot que c'est mal fait, pour ce que l'Eglise le commande, laquelle ne fait rien à leur gré.

Or je dy avec l'Eglise, que c'est sainctement fait d'honnorer et salüer ceste Saincte Vierge, de la salüer du salut angelique, et que le salut angelique contient une tres-belle et tres-devote orayson. Je ne m'arresteray pas à vous dire ce que c'est que *salutation*, ny moins à vous dire que c'est un office chrestien que de s'entre-salüer l'un l'autre. Toute l'Escriture est pleyne de beaux exemples des salutations des patriarches aux anges, et entr'eux, et par tout, à tous rencontres la salutation y est cottée. Mais je vous diray bien que ne pas salüer une personne quand on la cognaist, est une pro-

testation de mespris, d'indignation et abomination. Je laisse à part Aman qui print à mespris de ce que Mardochée ne le salüoit pas, car encore qu'au commencement il voulut estre adoré, si est-ce qu'apres il ne se plaint que de ce qu'il ne le salüoit pas (Voyez le chap. 3 et 5 d'*Esther*).

Mais escoutez le bien-aymé sainct Jean : *Si quis venit ad vos, et doctrinam hanc non adfert, nolite eum recipere in domum, nec Ave ei dixeritis* (II. Joan. 1); Si quelqu'un vient à vous, et ne croit point à ceste doctrine, ne le recevez pas en vostre mayson, et ne le salüez point : il met pour execration de ne point salüer, et de ne point dire *Ave*. Que dirons-nous de ceux qui ne veulent point salüer la Saincte Vierge, sinon qu'ils la hayssent.

De mesme sainct Paul escrivant aux Philippiens, chap. 4, il recommande le salut : *Salutate omnem sanctum in Christo Jesu;* Salüez tous les saincts en Jesus-Christ; voulant dire par là que le salut est une chose deuë aux saincts et vertueux.

Si doncques Marie n'apporte point que de bonne doctrine, n'ayant jamais rien dit en l'Evangile que sainctement, pourquoy nous deffendra-t-on de la salüer? si elle est saincte et la plus saincte des creatures, pourquoy ne la salüerons-nous pas? est-ce la doctrine que Nostre Seigneur leur a apprinse, disant tant de fois : *Pax vobis, pax vobis* (Joan. 20); Paix vous soit; et en sainct Matth. 28, rencontrant les Marie : *Avete;* Bien vous soit, leur dit-il.

Mais, disent les heretiques, vous salüez les absens. Response : Quel danger y a-t-il? S. Paul, en toutes ses Epistres, salüe-t-il pas ores cestuy-cy, ores cestuy-la; quoy qu'absent? et aux Philip : *Salutant vos omnes sancti, salutant vos omnes qui mecum sunt fratres* (Philip. 4); Tous les saincts vous salüent, tous les freres qui sont avec moy vous salüent; et S. Pierre en son Epistre : *Salutat vos Ecclesia in Babylone collecta* (I. Petr. 5); L'Eglise assemblée en Babylone vous salüe. Ils diront qu'ils estoient presens par lettre et par messager : mais Nostre-Dame est presente aux chrestiens, principalement par l'attention. Comme S. Paul parlant de cest inceste : *Ego quidem absens corpore, præsens spiritu, jam judicavi ut*, etc. (I. Cor. 5); Moy certes, comme absent de corps, mais present d'esprit, j'ay desjà jugé celuy qui a fait ce peché. *Giesi dixit Eliseus : Nonne cor meum in præsenti erat quando reversus est homo de curru suo in occursum tui* (IV. Reg. 5)? Elisée dit à Giesi : Mon esprit n'estoit-il pas present quand l'homme est retourné de son chariot au devant de toy? et il y a du playsir au chapitre suivant, de voir comme Elisée dit au roy d'Israël tout ce que le roy de Syrie arrestoit en son cabinet secret. Que dites-vous du psalmiste quand il dit : *Me expectant sancti, donec retribuas mihi. Quomodo expectant retributionem nisi sciant opera;* Les saincts m'attendent jusques à ce que vous me donniez la rescompense? comment pourroient-ils avoir ceste attente s'ils n'avoient cognoissance de nos bonnes œuvres?

Or estant ainsi arresté que c'est chose saincte de salüer la Saincte Vierge, je vous demande quelle salutation pourroit-on treuver plus saincte que celle-cy? l'autheur en est sainct, les parolles sainctes. Avez-vous donc desir de l'honnorer? dites *Ave :* estes-vous en doubte

de la maniere particuliere avec laquelle il la faut honnorer ? dites *Ave*.

Mais qui diroit jamais les saincts mouvemens que reçoit le cœur devot en ceste saincte salutation ? ceste salutation represente le tres-sainct mystere de l'Incarnation, et partant l'Eglise adjouste aux parolles de l'ange qui portent desja ce mystere gravé, celles de saincte Elizabeth : *Benedictus fructus ventris tui* (Luc. 1) ; pour le representer encore plus expressement.

EXHORTATION AUX ECCLESIASTIQUES DE S'APPLIQUER A L'ESTUDE.

(Tirée de la Vie de Sainct François de Sales, par M. Maupas, partie IV, chapitre IV, page 201).

Ceux d'entre vous, mes freres, qui s'employent à des occupations qui leur empeschent l'estude, font comme ceux qui veulent manger des viandes legeres contre le naturel de leur estomach grossier ; et de là vient qu'ils deffaillent peu à peu. Je puis vous dire avec verité qu'il n'y a pas grande différence entre l'ignorance et la malice ; quoique l'ignorance soit plus à craindre, si vous considerez qu'elle n'offense pas seulement soy-mesme, mais qu'elle passe jusques au mespris de l'estat ecclesiastique. Pour cela, mes tres-chers freres, je vous conjure de vaquer tres-serieusement à l'estude ; car la science à un prestre, c'est le huictiesme sacrement de la hierarchie de l'Eglise, et son plus grand malheur est arrivé de ce que l'arche s'est treuvée en d'autres mains que celles des levites.

C'est par-là que nostre miserable Geneve nous a surprins, lorsque s'appercevant de nostre oysiveté, que nous n'estions pas sur nos gardes, et que nous nous contentions de dire simplement nostre Breviaire, sans penser à nous rendre plus savans, ils tromperent la simplicité de nos peres et de ceux qui nous ont precedez, leur faysant croire que jusques alors on n'avoit rien entendu à l'Escriture saincte.

Ainsi, tandis que nous dormions, l'homme ennemy sema l'ivraye dans le champ de l'Eglise, et fit glisser l'erreur qui nous a divisez, et mit le feu par toute ceste contrée ; feu duquel vous et moy eussions esté consumez avec beaucoup d'autres, si la bonté de nostre Dieu n'eust misericordieusement suscité ces puissans esprits, je veux dire les Reverens Peres Jesuites, qui s'opposerent aux heretiques, et nous font chanter glorieusement en nostre siecle : *Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti* (Thren. 3).

Ces grands hommes, en la seule vertu de celuy dont ils portent le nom, commencerent fortement à diviser ce party, à l'heure mesme que Calvin pensa à separer la realité dans le Testament que Dieu nous a laissé. Pour cela, pressez par les heretiques, mais plus sensiblement oppressez de ceux qui ne sont nos freres qu'en apparence, ils souffrirent et souffrent encore des persecutions qui sont toutes venuës de Geneve.

Mais leur courage infatigable, leur zele sans apprehension,

leur charité, leur profonde doctrine, et l'exemple de leur saincte et religieuse vie, les a, par revelation de leur sainct fondateur, asseurez que ces violences dureroient un siecle, apres lequel ils seroient triomphans de l'erreur et des heretiques. Aussi voyons-nous desjà qu'on cesse d'oppresser leur innocence, à mesure que la secte des calvinistes deschet : ainsi va diminuant la hayne populaire que les heresiarques avoient jettée dans l'esprit du vulgaire contre eux.

Ce sont des autruches qui digerent le fer des calomnies en mesme façon qu'ils devorent les livres par leurs continuelles estudes; qui ont, en supportant une infinité d'injures et d'outrages, establi et affermi nostre creance et tous les sacrés mysteres de nostre foy, et encore aujourd'huy par leurs grandissimes travaux remplissent le monde d'hommes doctes qui detruisent l'heresie de toutes parts.

Et puisque la divine Providence, sans avoir esgard à mon incapacité, m'a ordonné vostre evesque, je vous exhorte à estudier tout de bon; afin qu'estant doctes et de bonne vie, vous soyez irreprochables, et prests à respondre à tous ceux qui vous interrogeront sur les choses de la foy.

PLAN D'UN SERMON PRESCHÉ DANS L'ÉGLISE DE SAINCT-SULPICE, LE 3 JANVIER 1649, JOUR DE LA FESTE DE SAINCTE GENEVIEVE [1].

1. Ille tenet et quod latet et quod patet in divinis sermonibus qui charitatem tenet in moribus. Augus. serm. de laudibus charitatis.

De cœlo in cœnum. Tert. tom. 2. lib. de spect. c. 25. Qui Curios simulat et bacchanalia currit.

De cursu suo ludere ut protheus et cameleon qui ad placitum colores omnes in cursu suo exprimunt, præter rubrum et album. I. Corin. IX, 26. Sic curro non quasi incertum, sic pugno non quasi aërem verberans. Gladiatores antequam ad manus veniant quoddam prælii specimen exerunt.

Tert. lib. de pud. c. 10. Funambule pudicitiæ. Vocat funambulum pudicitiæ, qui perdendæ pudicitiæ magno se periculo committit temerè.

Leones in pace, cervi in prælio.

2. Exod. c. XXXVIII. v. 8. Fecit et labrum æneum cum basi suâ de speculis mulierum, quæ excubabant in ostio tabernaculi Heb. — Il fit le cuveau d'airain et son soubassement d'airain auquel la remembrance de l'assemblée, qui commençoit à la porte du tabernacle de convenance, apparaissoit. — Sed ipsi fatentur hebraice legi secundùm versionem nostram, et Hebræos dicere de speculis

[1] Ce plan, presque tout écrit en latin, est précieux, parce qu'il nous montre que la méthode du saint évêque n'était pas toujours d'écrire ses sermons en entier, mais de les improviser quelquefois d'après un plan qu'il avait soin de tracer en indiquant les preuves tirées de l'Ecriture sainte et des Peres de l'Eglise et les raisons.

et mulieribus quod minimè decuit nimirùm mulieres devotas specula sua quæ de more æreа erant ex placito contulisse, quia abjectâ vanitate Deo et templo vacabant.

Ut si les Dames darent hujusmodi specula sua aurea et ornata quibus se tam inaniter adspiciunt ad cerusam et alia unguenta vultibus suis imponenda.

Quæ excubabant in ostio tabernaculi septies jejunabant. Cald. orabant. Cajetan. exercitantes. Heb. militabant, vel excubabant. Et erant Deo devotæ quas filii Heli polluebant cum eis coeuntes. I. Reg. 2. v. 22. Et filius reclusus erat. II. Mac. 5. v. 19 et 20. In hâc militiâ ait Christo, hom. 8. in Matthæum, sæpè fortuis viris fœminæ decertarunt. Amb. l. I. de virg. eas appellat indefessas, infatigabiles milites castitatis.

Or certum est B. Genovefam (multasque sanctas) hujusmodi specula non dedisse quæ nunquam habuit, sed dedit mysticum speculum; exemplum mirabile; quod nobis dedit qui lavari ac mundari volumus, nostros repræsentat vultus conservandos.

Nam ut nihil ipsa pastoribus nata; et pastor ut Rachel, Rebecca et aliæ antiquæ virgines. Deinde non vanitati unquam inservivit.

3. Documenta. I^um^ Gratia Christi eminet in sexu ut infirmo, ut gratia Dei sit gratia.

I. Cor. I. 17. Non me misit Deus baptizarè, sed evangelizare : non in sapientiâ verbi, ut non evacuetur crux Christi. — 18. Verbum enim crucis, pereuntibus quidem stultitia est; iis autem qui salvi fiunt, id est nobis, virtus Dei est. — 19. Scriptum est enim : perdam sapientiam sapientium et prudentiam prudentium reprobabo. — 20. Ubi sapiens? ubi scriba? ubi conquisitor hujus sæculi? nonne stultam fecit Dominus sapientiam hujus mundi? — 25. Quod stultum est Dei sapientius est hominibus : et quod infirmum est Dei fortius est hominibus. — 27. Quæ stulta sunt mundi elegit Deus ut confundat sapientes, et infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia. — 28. Et ignobilia mundi ac contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret.—29. Ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus.

II. Cor. XII, 7. Ne magnitudo revelationum extollat me datus est mihi stimulus, etc. — 9. Et dixit mihi : sufficit tibi gratia mea.

De angelis. Ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus.

Confidentia. Humilitas. Se gubernandam dedit. Obedivit episcopis.

II^um^. Omnes qui volunt. Ga. ut funambuli, timere debent, se segregare, jejunare, orationibus insistere, nam incauti pereunt. Tota cœlestis ut intuens cœlum lacrymatur : Defecerunt oculi mei in eloquium tuum, dicentes quando consolaberis me.

III^um^. Confidentia in Deum et pietas.

ORAYSON FUNEBRE

SUR LE TRESPAS DE TRES-HAUT ET TRES-ILLUSTRE PRINCE

PHILIPPE-EMMANUEL DE LORRAIRE,

DUC DE MERCŒUR ET DE PENTHIÈVRE.

LETTRE A MADAME LA DUCHESSE DE MERCŒUR [1].

MADAME,

Vos premiers desirs ayant tenu lieu de commandemens sur ma volonté, lorsque vous jetastes les yeux sur ma petitesse pour le discours funebre de feu Monsieur le duc de Mercœur, je dois recevoir avec le mesme respect les tesmoignages des seconds, souffrant, Madame, que la piece soit mise au jour et donnée au public, puisque vous l'aggreez.

Vous n'y verrez rien de moy, que les simples tesmoignages de ma bonne volonté et les seules marques de mon obeyssance, en un subjet, au reste, où je n'ay pas eu moins de propension que de devoir. Ce qu'il y a de plus considerable, c'est le sommaire tresfidelle des rares et eminentes vertus dont Dieu avoit orné la belle ame et assorty le riche naturel du prince decedé. De moy, je confesse n'y avoir contribué que de ma foible enonciation et ma voix, pour servir d'Escho, dans l'estenduë d'une petite heure, à la reputation de ce grand prince, qui parloit assez d'elle-mesme, et qui esclatera à jamais par les beaux exploits dont non-seulement la France et l'Allemagne, mais toute l'Europe, voire toute la Chrestienté, ont esté tesmoins.

Et si bien l'escrit que j'en donne semble avoir plus de substance et de durée que ma voix n'en a eu en les prononçant, ce sera plus par la consideration des vertus de ce prince que par le tissu et l'ordre que j'ay tasché d'y apporter en l'escrivant. Au reste, si mon affection et bonne volonté n'estoit garante de ma sincerité et obeyssance, la plus belle partie, qui en a esté obmise, auroit rayson de se plaindre : mais ayant entreprins seulement de faire un simple esloge et sommaire de ce qui estoit convenable au tems, au lieu et à l'assemblée, j'ay deu laisser à l'histoire, qui reserve des volumes entiers pour une si belle vie, de suppléer à mon deffaut; me contentant du nom et du devoir de panegyriste, dont j'ay tasché de m'acquitter.

Que si apres cela on veut considerer ce qu'il y a du mien, rien sans doubte que la sincerité de mes affections et respects, qui ne

[1] Saint François de Sales défère à la prière qu'elle lui avait faite de faire imprimer l'Oraison funèbre du duc de Mercœur, prononcée par lui le 27 avril précédent, et il la prie de permettre que cette pièce paraisse sous les auspices de la princesse sa fille (Mai 1602).

mourront jamais, pour la memoire de ce prince, qui ne doit jamais mourir en celle de tous les bons, mais principalement en la vostre, Madame, qui treuvez avantageusement dans les vertus de ce grand prince et cher espoux deffunt, comme aussi dans les vostres qui luy estoient communes, de quoy vous consoler dans ceste sensible privation, quoy que la plus solide, la veritable et la plus chrestienne consolation est celle, que vous avez puisée dans la source, qui est la volonté de Dieu, qui seul en ceste occasion a donné ce grand calme et ceste absoluë resignation qui paroist en vostre esprit.

Ce n'est pas qu'apres cela, s'il est permis (comme il l'est sans doubte) de chercher quelque adoucissement au dehors, vous n'en ayez un tres-grand dans le precieux gage que ce grand prince vous a laissé de vostre maryage; laquelle estant une imaige vivante du pere, elle est aussi la legitime heritiere de ses vertus, dont il a laissé le soing à vostre conduicte, Madame, pour les cultiver par la noble et chrestienne education que vous luy reservez.

Si elle avoit besoin hors de soy de quelque memorial de celles du grand prince que le ciel luy avoit donné pour pere, je la prierois, sous vostre adveu et bon playsir, Madame, d'aggreer le sommaire que j'en ay dressé en ceste piece; vous conjurant, puisqu'aussi bien vous desirez qu'elle voye le jour, que ce soit sous les auspices et à la faveur du nom de ceste princesse, vostre unique et tres-chere fille. C'est la tres-humble supplication que vous fait, Madame,

Vostre tres-humble et tres-obeyssant serviteur,

FRANÇOIS DE SALES.

LETTRE A MADEMOISELLE DE MERCŒUR.

MADEMOISELLE,

J'ATTENDOIS de voir imprimée l'Orayson funebre prononcée aux superbes funerailles faites en Lorraine, avec tant de magnificence, pour honnorer la sepulture de M. vostre pere, esperant que, par ce moyen, je serois facilement escusé de mettre celle-cy sous la presse : mais cest espoir ne m'estant... et ne pouvant plus differer d'obeyr à qui a pouvoir de me commander, au moins esperé-je d'estre beaucoup plus aysement escusé, si je laisse sortir ceste Orayson si mal polie, et avec autant de deffauts, quand on considerera que c'est par une humble obeyssance. Elle fut favorablement accueillie lorsque je la prononçay devant plusieurs grands princes et princesses, et en la presence de ceste fille aisnée de l'Astrée françoise, je veux dire de ce grand oracle de la France, de ce Parlement de Paris, Cours des pairs, et le premier des Parlemens de France, lequel y assista en corps, comme aussi les autres Chambres et Cours souveraines, à ceste fin que Paris mais toute la France... l'estime qu'elle fait des merites du Prince decedé, et que l'on sçeut qu'elle advoüoit l'obligation que toute la chrestienté a à sa memoire. Je sçay bien que ce bonheur m'arriva par le subjet

que je traittois, auquel je ne pouvois contribuer que de l'affection, de laquelle aussi je ne pouvois pas manquer, puisqu'elle est hereditaire, mon pere, mon ayeul et mon bisayeul ayant eu l'honneur d'avoir esté nourris... et presque le reste de leur vie, en la mayson des tres-illustres princes de Martigues, les pere, ayeul et bisayeul de Madame vostre mere, au service desquels leur fidellité a tousjours rencontré beaucoup de faveurs. Comme donc je fis ce discours pour obeyr à Madame vostre mere, aussi le laissé-je maintenant sortir en public pour satisfaire à vostre desir : vous supplyant tres-humblement de vous en servir, pour respondre à toutes les raysons que vostre perte vous pourroit suggerer contre la consolation; car il est dressé à ceste intention. Vous y verrez que la vie de Monseigneur vostre pere a esté une des plus belles et accomplies entre celles des princes des derniers siecles, et comparable à celle des plus excellens de l'antiquité. Il vous fera ressouvenir que vous estes fille d'un grand prince, sa fille unique, sa chere fille; mais il adjoustera que vous estes fille de son esprit et de sa foy plus que de son corps, puisqu'il vous a receuë de Dieu par les prieres du grand S. François, duquel aussi vous portez le nom : et que pour ce vous estes plus obligée de vous resjoüyr en la vie et gloire de son esprit, que de regretter la mort de son corps. Vous y verrez qu'encore que Dieu le nous eust laissé davantage, vous n'eussiez pourtant gueres joüy du bien de sa presence; car il avoit tant de charité qu'il eust tousjours privé de ce contentement son espouse et sa fille, pour ne point frustrer de son secours l'Eglise sa mere et l'espouse de son Dieu.

Bref, ce discours ne vous representera les belles actions de Monseigneur vostre pere que pour vous consoler. Loüez donc la bonté de Dieu, je vous supplie, de ce qu'il vous a fait naistre d'un si bon pere, et qu'il vous a laissé, pour vostre conduitte, une si vertueuse grand'-mere, et une si grande mere : et moy, je supplieray sa divine Majesté qu'elle vous donne les benedictions que Monseigneur vostre pere vous a desirées pour le voir là haut, en paradis, apres avoir heureusement finy la course de ceste vie, en laquelle je vous supplie tres-humblement de m'advoüer, Mademoiselle, Vostre, etc.

ORAYSON FUNEBRE

Sur le trespas de tres-haut et tres-illustre prince PHILIPPE-EMMANUEL DE LORRAINE, *duc de Mercœur et de Penthievre, Pair de France, Prince du Sainct-Empire et de Martigues, et Lieutenant-general de l'Empereur en ses armées de Hongrie, prononcée en l'Eglise metropolitaine de Nostre-Dame de Paris, le* 27 *avril* 1602.

SI Dieu me donnoit autant d'esprit pour discourir et de force à bien dire, que j'en desirerois maintenant pour le service de ceste action publique que nous celebrons pour honnorer la memoire du grand PHILIPPE-EMMANUEL DE LORRAINE, duc de Mer-

cœur, lieutenant-general de l'Empereur en ses armées de Hongrie, je ne pourrois pas pourtant, ny ne devrois vous representer, tres-illustre et chrestienne assemblée, la justice du regret que nous avons pour son trespas. Je ne le pourrois pas, parce que la perte que nous avons faite avec toute l'Eglise est si grande, qu'estant extresmement sensible elle en est d'autant plus indicible : aussi est-il tres-difficile de treuver assez de passion pour exprimer un grand deuil.

Les petites douleurs crient, se plaignent, se lamentent; mais les grandes estonnent, estourdissent, perdent et esgarent la parolle, la voix et le discours. Je ne le devrois pas aussi; car si je devois exprimer la grandeur de la perte qu'en reçoit tout le christianisme, ce seroit sur vostre face, Messieurs, que je tirerois, comme un autre Tymanthe [1], le voyle du silence, puisque je ne voy en toute ceste triste compaignie que ses plus chers et fidelles amys, ou ses plus intimes et affectionnez serviteurs. Et certes, je serois bien honteux, si en la consideration d'un subjet si lamentable je me trouvois seul avec l'asseurance de pouvoir parler autrement que par larmes et sanglots.

Il ne m'est donc pas necessaire de vous esmouvoir à regretter ce prince, puisque c'est vous qui avez le principal interest, et qui, plus sensibles aux affections du public, cognoissez trop bien la perte que nous avons faite. Il n'est, ce me semble, besoin de vous attendrir le cœur, puisque vous en ressentez la plus grande passion. Ne vaut-il pas beaucoup mieux cesser d'affliger ceux qui sont affligez, et mettre peyne d'essuyer vos pleurs, que de les exciter? Aussi quand je voy devant et tout autour de moy le feu de tant de flambeaux allumez, signe ordinaire de l'immortalité, et que je me treuve revestu de blanc, couleur et marque de gloire, je cognois bien que mon office n'est pas maintenant, et je vous supplie, Messieurs, de ne le pas desirer de moy, de vous representer les raysons que nous avons de regretter et plaindre, mais plutost celles que nous avons de finir nos regrets par le commencement de la consideration du bien dont joüyt ce grand prince par son trespas, afin que le subjet que nous avons de nous resjoüyr attempere et modere la violence du ressentiment que nous avons de ceste grande perte.

Quoy que je sçache que l'on doit permettre quelque chose à la pieté, mesme contre le devoir, et qu'en une douleur extresme c'est une partie du mal que d'ouyr des consolations, permettez-moy, je vous supplie, puisqu'aussi bien les larmes que nous espandons pour nos amys nous meineront plutost à eux qu'elles ne nous les rameineront, et que les pleurs apres la mort sont de tardives preuves d'amitié, permettez-moy, dy-je, Messieurs, que je revoque vos

[1] Tymanthe estoit un celebre peintre qui vivoit du temps de Zeuxis. Entre autres ouvrages de cest habile homme, on vantoit surtout un tableau qui representoit le sacrifice d'Iphigenie. Il avoit epuisé toute la force de son art pour peindre la tristesse sur tous les visages : c'est pourquoy ne jugeant pas qu'il pust atteindre à representer celle d'un pere qui alloit voir esgorger sa fille, il s'advisa de jetter un voyle sur son visage.

esprits à la consolation, plutost que de les provoquer à une plus grande affliction. En quoy neantmoins je ne feray rien contre la juste apprehension que j'ay du deffaut que je recognois en moy et de discours et d'esloquence; car la consolation que je puis donner despend du mesme principe duquel procede la cause de nostre affliction. N'est-ce pas l'excellente bonté, la valeur, la vertu du prince trespassé, qui rendent nostre perte incomparable? Et n'est-ce pas la mesme bonté, valeur et vertu qui nous obligent de recevoir la consolation?

Soit donc que je jette les yeux sur son bien pour nous consoler, ou sur nostre mal pour nous affliger, je ne puis eschapper l'abysme de ses vertus infinies, dont la grandeur et l'esclat est insupportable à la foiblesse de mes yeux. Aussi s'il ne falloit plutost recevoir avec humilité les commandemens des grands, que d'en esplucher les motifs, j'aurois, à mon advis, rayson de m'estonner du choix que l'on a fait de moy pour parler en ceste occasion, en ceste assemblée, et en ce lieu : en ceste occasion, que j'estime aussi digne d'une grande esloquence qu'aucune autre qui se soit presentée en ce siecle; en ceste assemblée, qui est presque toute la fleur de ce grand royaume; et en ce lieu, auquel mille beaux esprits eussent ambitieusement recherché de faire paroistre tout leur art et science de bien dire, et de respandre mille belles fleurs d'esloquence sur l'estoffe d'un si riche subjet.

Mais que sçays-je si à l'adventure j'auray rencontré la rayson de ce choix? Des couleurs de l'eloquence, les fleurs des parolles, l'esmail des sentences n'est peut-estre pas convenable ny au deuil ny aux funerailles :

Non est conveniens luctibus iste color [1].

Les harangues et discours polis, les parolles harmonieusement concertées n'y sont pas, à mon advis, convenables : *Musica in luctu importuna narratio* [2]. Que s'il est ainsi, me voicy riche d'affection, de simplicité et fidellité pour entreprendre le discours des vertus du prince decedé, lequel j'envoye de bon cœur à son ame, c'est-à-dire à cest esprit que j'espere, mais que je croy estre au ciel, et à celuy lequel estant en terre n'est pourtant qu'une mesme ame avec luy, non plus que par le maryage ils ne furent qu'un mesme corps icy-bas. Que si ce discours est pauvrement paré, c'est pour rendre plus d'honneur et de resverence au prince qu'il celebre, comme quelques peuples du nouveau monde envoyent leurs deputez à leur roy au moindre equipage qu'il leur est possible, pour rendre de tant plus remarquable leur bassesse et humilité, en comparayson de la gloire et majesté de leur roy.

Au surplus je vous desire, Messieurs, autant de bienveuillance en mon endroict, que j'ay de confiance en vostre bonté, pour si peu que j'ay à parler d'une si belle vie, comme fut celle de ce prince, vous serez bien-tost consolez en sa mort. Prendre playsir à ouyr les loüanges des bons, c'est participer à leur gloire.

[1] Ceste couleur ne convient pas à une ceremonie lugubre.

[2] Un discours à contre-tems est comme une musique pendant le deuil (*Eccli.* 22. 6).

Oh! si nous pouvions comprendre les veritez que nous recevons par la foy, combien nous serions aysement consolez en la mort de ceux auxquels nous avons quelque devoir d'amitié ou d'honneur : *Sapientiam loquimur inter perfectos* [1]. Nous nous imaginons qu'ils sont morts, et en la mort; et ils ne le sont plus, ils le furent seulement au dernier instant de ceste vie mortelle. Telles pensées ne sont pas dignes de nous; si nous ne voulons estre de ceux auxquels le Sage donne le tiltre de fols : *Visi sunt oculis insipientium mori* [2]; Nous ressemblons à ceux qui vont sur mer le long de la rade, et terre à terre : il leur est advis que les arbres les laissent et se reculent d'eux, et que le navire dans lequel ils sont portez est du tout immobile et sans changer de place; car il nous semble que ceux qui sont decedez de ce monde sont tousjours en la mort, et que nous sommes en la vie. Mais, helas! que nous sommes trompez! Ils sont en paix, et au repos de la vraye et constante vie; et nous sommes bien avant dans la mort, en laquelle nous nous enfonçons tousjours de plus en plus jusques à tems que nous l'ayons passée.

Omnes morimur [3], disoit une sage dame; mais elle pouvoit bien dire : *Semper morimur* [4], comme dit depuis l'Apostre : *Quotidie morior*, Nous mourons tous les jours [5], et nostre vie s'en va par pieces et morceaux, comme cest animal des Indes, lequel estant de sa nature terrestre, petit à petit et piece à piece, perd du tout son estre naturel, et devient entierement poisson, car ainsi piece à piece nous changeons ceste vie mortelle, jusques à tant que par une entiere et finale mutation, que nous appellons mort, nous ayons du tout acquis une vie immortelle.

Et certes, comme les rats du Nil se forment petit à petit, et ne reçoivent la vie en tous leurs membres ensemblement; aussi les philosophes sont bien d'accord que nous ne vivons pas tout à coup ny ne mourons pas un moment, puisqu'ils disent que le cœur est le premier membre qui vit en nous, et le dernier qui meurt. Mais, je vous supplie, nostre Dieu ne dit-il pas au premier homme qu'au « jour qu'il mangeroit du fruict deffendu, il mourroit de mort [6]? » Et neantmoins, si nous parlons selon le vulgaire, il ne mourut qu'apres plusieurs centaines d'années depuis qu'il eut prevariqué : toutesfois la verité est qu'il commença à mourir dés le jour qu'il eut offensé, et contiuua jusques à son dernier jour.

Ah! que nous sommes donc bien trompez quand nous appellons morts ceux qui ont passé ceste vie mortelle, et vivans ceux qui la passent encore! Nous nommons vivans ceux qui meurent, parce qu'ils n'ont pas achevé de mourir; et ceux qui ont achevé de mourir, nous les appellons morts. Nous imitons les peintres qui ne sçavent representer les anges qu'avec des corps, parce que jamais ils ne furent veus autrement; car ainsi nous nommons les deffunts

[1] Nous preschons la sagesse aux parfaits (I. *Cor.* 2. 6). — [2] Les saincts ont paru mourir aux yeux des insensez (*Sap.* 3. 2). — [3] Nous mourons tous (II. 1. *Reg.* 14. 14). — [4] Nous mourons continuellement. — [5] Je meurs tous les jours (I. *Cor.* 15. 31). — [6] *In quocumque die comederis ex eo, morte morieris* (Gen. 2. 17).

morts, parce que nous ne les avons jamais veus sinon en la mort de ceste vie, ou en la vie de ceste mort. Mais si nous les voyons maintenant qu'ils en sont deslivrez, mon Dieu! que nous serions honteux de les avoir appellez morts! et que nous serions en peyne de treuver de belles parolles pour exprimer l'excellence de la vie en laquelle ils sont arrivez! Aussi nostre langue françoise ne les appelle pas morts, mais *trespassez*, protestant assez que la mort n'est qu'un passage et trajet, au delà duquel est le sejour de la gloire.

Ce grand duc de Mercœur n'est donc pas mort, il est seulement trespassé : que si nous n'avions la vuë si debile nous le verrions bien loin au delà de la mort, en ce jardin celeste où il joüyt des consolations eternelles. Il n'est pas si loin de nous que nous pensons; il y est allé, selon le vulgaire des hommes, en un moment; car la mort, à leur advis, ne dure pas davantage; mais, selon les sages, il a mis quarante-trois ans en ce voyage.

Helas! que ce terme est court! la pluspart de nous a desjà beaucoup plus employé d'années : les uns n'y vont pas si viste que les autres, mais presque tous neantmoins y vont tousjours plus viste qu'ils ne voudroient. Nous avons mille peynes et travaux pour parvenir où il est; pourquoy serions-nous faschez qu'il y soit arrivé? pourquoy pleurerions-nous le trespas de ce prince, lequel pleureroit, s'il estoit en ce lieu de larmes, avec beaucoup plus de rayson le retardement du nostre, que nous n'avons pleuré l'advancement du sien? *Nolo vos ignorare de dormientibus, ut non contristemini, sicut et cæteri qui spem non habent* (I. Thess. 4. 12).

Mais, parce que ceste consolation que je vous presente est fondée sur la certaine esperance que nous avons que nostre trespassé est receu en la main droicte de son Dieu avec tous les justes, *Justorum animæ in manu Dei sunt*[1]; voyons, je vous supplie, le subjet que nous avons d'une confiance tant asseurée. Les astrologues et theologiens ont cela de commun, qu'ils predisent les choses à venir; ceux-cy tousjours avec la verité, ceux-là souvent avec de la vanité: mais leurs phenomenes et inspections sont du tout opposez et contraires; car les astrologues predisent ce qui doit arriver en terre, par l'inspection des rencontres et divers mouvemens qui se font au ciel; et nos theologiens, au contraire, ne predisent sinon ce qui se fait au ciel par la consideration des œuvres que l'on fait en terre. Si vous faites misericorde en terre, disent-ils, on vous fera misericorde au ciel; si vous consolez les affligez icy-bas, vous serez consolez là-haut; si vous esclairez les ignorans en la nuict de ce monde, vous aurez la clarté de la vision de Dieu au pleyn midy de l'autre; si vous combattez pour Dieu en terre, vous serez couronnez au ciel. Bref, par la hauteur et latitude des actions que nous faysons ça-bas, ils mesurent la distance et estenduë de la gloire que nous aurons en ce grand mont celeste. *Prout gessit unusquisque in corpore suo, sive bonum, sive malum*[2].

[1] Les ames des justes sont dans la main de Dieu (*Sap.* 3. 1).

[2] Nous devons tous comparoistre devant le tribunal de Jesus-Christ, afin que chascun reçoive ce qui est deu aux bonnes et aux mauvaises actions qu'il aura faites en son corps (II. *Cor.* 3. 10.)

Si donc nous sçavons quelles ont esté les actions de l'ame de ce grand prince, pendant qu'elle estoit en ce monde, et que joincte à son corps elle nous donnoit le bonheur de sa conversation, nous aurons asseurance, par ceste inspection, de ce qu'elle est au ciel : que s'il nous reste aucun desir d'aspirer à ce siege de gloire, nous aurons un riche exemplaire et beau subjet d'imitation. Mais ne pensez pas, je vous supplie, que je veüille entreprendre de vous representer fleur à fleur, piece à piece, l'esmail d'une si belle vie : les perfections de ce prince se peuvent plutost admirer qu'imiter, desirer qu'esperer, envier qu'acquerir.

C'est pourquoy j'ay peur d'offenser sa memoire, disant trop peu de ce qui ne se peut pas assez loüer : que si je raconte quelques-unes de ses vertus, ce ne sera point pour donner lumiere au soleil, comme l'on dit, ny que je presume de le pouvoir dignement loüer, mais seulement pour faire recognoistre à tout le monde que ce n'est pas sans grande rayson que l'on l'a regretté avec des pleurs si extraordinaires, que l'on honnore tant sa memoire et que l'on a une si grande esperance qu'il est maintenant en la gloire de son Dieu.

J'imiteray donc les cosmographes, qui, en leurs mappemondes, ne marquent que des poincts pour des villes, des lignes pour des montagnes, et laissent à l'imagination son office pour se representer le reste. Je ne diray des genereuses actions et belles qualitez de ce prince, sinon celles que le tems par lequel mon discours doit estre limité me permettra de dire. Mais surtout je vous supplie de croire qu'en ceste chaire et en cest habict je parle tousjours avec beaucoup de sincerité et de religion : aussi puisque la verité est nuë et simple, je penserois faire tort à ma veritable narration, si je la deguisois avec des artifices.

O sainct et celeste Esprit! ô bel ange de lumiere et de paix, qui fustes assigné à ce prince pour protecteur de son ame, et qui avez esté fidelle tesmoin des bonnes actions que Dieu luy a inspirées, et que vous avez sollicitées, je suis vostre humble serviteur et devost; suggerez maintenant à ma foible memoire ce que vous en avez ingeré de plus digne d'honneur et d'imitation.

C'est tousjours Dieu qui fait en nous tout nostre salut, il en est le grand architecte : mais il procede differemment en ses misericordes; car il nous donne certains biens sans nous, et d'autres avec l'entremise de nos desirs, travaux et volontés. Le prince Philippe-Emmanuel duc de Mercœur receut abondamment des biens de la premiere façon sur lesquels il bastit un excellent edifice de perfection de ceux de la seconde sorte; car au premier, Dieu l'a fait naistre de deux maysons des plus illustres, anciennes et catholiques qui soyent entre les princes de l'Europe.

C'est beaucoup d'estre fruict d'un bon arbre, metail d'une bonne miniere, ruysseau d'une bonne source.

Du costé paternel, qui tient le premier lieu en la consideration civile, il estoit de ceste royale mayson de Lorraine, dont l'origine est si ancienne, que comme estant de tems immemorable, les escrivains n'ont pas encore sceu demeurer d'accord de son commen-

cement, comme les habitans d'Egypte ne sçavent se resoudre de l'origine du Nil. Mais tous s'accordent bien que ç'a esté une pepiniere plantureuse et feconde d'une grande quantité d'empereurs et de roys, et des plus genereux princes de toute la chrestienté; et qu'il n'y a contrée en laquelle elle n'ayt heureusement planté les lauriers et les palmes de sa valeur et pieté.

Je ne vous diray rien de ce qu'elle a fait en France et en Allemagne; aussi vous est-ce chose trop cogneuë : mais si nous passons en Espagne, vous y verrez Henry, frere de Guillaume, duc de Lorraine, lequel ayant fidellement et vaillamment combattu pour la religion sous Alphonse, roy de Castille, en la guerre qu'il avoit lors contre les Mores et Sarasins, espousa en rescompense sa fille, qui luy apporta en dot la province, laquelle depuis erigée en royaume est appellée Portugal, où la race de ce premier Henry a fort chrestiennement et genereusement regné jusques au dernier Henry, cardinal trespassé de nostre tems.

Allons en Italie, et nous y verrons le riche et fertile royaume de Sicile. Mais qui ne sçayt que les deux ducs de Lorraine René premier et second en furent roys? Et par ce passons oultre-mer, et voyons l'heureuse Palestine, en laquelle nostre redemption fut faite; nous y contemplerons ce trois fois grand Godefroy de Bouillon, lequel ayant quitté son pays et ses biens, et mesme vendu son duché de Bouillon, pour chasser les infidelles de la Terre-Saincte, y alla armé de zele et de religion, brave et conquerant, et comme un autre Josué il establit la foy au peril de son sang, au lieu où le Sauveur avoit respandu le sien pour la planter et faire le salut des hommes. Considerez cest admirable roy de Hierusalem, lequel refuse la couronne d'or en un royaume où son Sauveur fut couronné d'espine. C'est un roy d'or couronné de bois beaucoup meilleur que les roys de bois couronnez d'or, lequel regne comme un autre David sur la montaigne de Sion, preschant et annonçant la foy de son Dieu. Voylà l'origine paternelle du grand duc de Mercœur. Mais quelle mere pouvoit-on rencontrer pour le fils d'un tel pere, digne et belle rencontre, afin que de tous costez son origine fust pleyne de splendeur?

La mayson de Saxe, l'une des plus puissantes et anciennes de l'Allemagne, ayant fourny à l'Empire plusieurs grands empereurs, electeurs, deffenseurs et conducteurs d'armées, produisit, il y a plusieurs centaines d'années, le prince Berard, tres-vaillant et tres-catholique, lequel donna heureux commencement à la serenissime mayson de Savoye, laquelle d'aage en aage sans interruption a continué jusques à present, autant magnanime que constante en la religion. D'elle sont sortis plusieurs amez, Louys, Humbert, Pierre, Philibert et autres grands princes, entre lesquels l'un des amez par sa force et valeur deslivra l'isle de Rhodes de la servitude des infidelles, et l'asseura pour le christianisme entre les mains des chevaliers de S. Jean de Hierusalem[1], lesquels desirant que la posterité de leur protecteur receust dés lors quelques marques de l'obligation qu'ils luy avoient, communiquerent les armes de

[1] Ce sont les chevaliers de Malte.

leur milice (qui sont *de gueules à une croix d'argent*) à toute la mayson de Savoye, laquelle les a cherement retenuës, non tant en memoire de la valeur de ce grand ancestre, que comme un signe sacré qui peut servir de protestation perpetuelle que ceste race est toute dediée à la deffense de l'honneur de la croix, comme elle a fait voir en la Morée, en Cypre, et en plusieurs autres lieux où elle a porté les armes avec non moins de pieté que de valeur.

De ceste claire source (laquelle oultre infinies allyances reciproques qu'elle a eues avec tous les potentats du monde, mesmement avec ceste couronne tres-chrestienne, avoit donné n'y a gueres une mere [1] au grand roy François), de ceste serenissime mayson, dy-je, sortit une tres-vertueuse princesse, Jeanne de Savoye, fille de Philippe et sœur de Jacques, duc de Genevois et de Nemours, deux aussi vaillans et vertueux princes que nostre siecle en ayt vus. Ceste princesse estant maryée au tres-illustre prince Nicolas de Lorraine, comte de Vaudemont, eut de luy plusieurs enfans; l'aisné desquels fut le duc de Mercœur, qui nasquit au marquisat de Nomeny, tenu lors, et depuis à luy laissé par son pere en tiltre de souveraineté, nasquit, dy-je, pour la gloire des armes en l'honneur de l'Eglise, ce prince decedé digne surgeon de deux si grandes races, desquelles comme il receut le sang, aussi herita-t-il de leurs vertus : et comme deux rivieres se joignant font un grand et noble fleuve, ainsi ces deux maysons des ayeux paternels et maternels de ce prince, ayant mis ensemble leur belles qualités en son ame, le rendirent accomply en tous les dons de la nature; pourquoy il pouvoit bien dire avec le divin Sage : *Puer autem eram ingeniosus, et sortitus sum animam bonam* [2]. Ce fut une bonne rencontre à sa vertu d'estre en un subjet si capable; ce fut une bonne rencontre à sa capacité de s'estre rencontré en une telle vertu.

Et pour l'extresme desir qu'il avoit de continuer en sa posterité ceste sienne naturelle valeur, il choysit en maryage la princesse Marie, fille unique du grand et courageux prince de Martigues, lequel, pour le service de la religion et du roy, combattant à Sainct-Jean-d'Angely les ennemys de l'Eglise, scella de son sang et trespas les progrez d'une vie tres-chrestienne, digne de la grande mayson de Luxembourg dont il estoit, de laquelle sont sortis tant de grands et magnanimes empereurs.

Mais à la verité, je ne me fusse pas arresté à vous ramentevoir la gloire de ses predecesseurs, laquelle à mon advis est la moindre partie de la sienne, si luy-mesme n'en eust fait un grand cas pour s'animer à la vertu, car en la resolution qu'il print d'aller en Hongrie, il alleguoit entre ses autres raysons, que ses predecesseurs paternels et maternels luy avoient laissé comme en heritage ceste saincte volonté, et qu'ils le conduisoient par leur exemple, comme par la main, au chemin de ce voyage. Tellement qu'il m'a esté bienseant de parler de son extraction, quoy qu'il semble à plusieurs que la noblesse estant chose hors de nous, nos seules actions soyent nostres.

[1] Louise de Savoye.— [2] J'estois un enfant bien nay ; et j'ay reçeu une ame d'un bon naturel (*Sap.* 8. 19).

Et à la verité l'extraction sert de beaucoup, et a un grand pouvoir sur nos desseins, voire sur nos actions mesmes, soit pour la sympathie des passions que nous empruntons souvent de nos predecesseurs, soit pour la memoire que nous conservons de leur proüesse, soit aussi par la bonne et plus curieuse nourriture que nous en recevons.

Doncques le duc de Mercœur considerant qu'il y a autant de difference entre la vertu et la noblesse qu'entre la lumiere et la splendeur, l'une esclairant de soy, et l'autre d'emprunt, loüant Dieu d'avoir moyen de rendre ses actions plus exemplaires, il a tousjours eu soing de ne rien faire qui pust obscurcir ou amoindrir la grande splendeur que la generosité de ses ancestres luy avoit acquise; et en tant qu'il luy a esté possible, il l'a non-seulement conservée, mais de beaucoup augmentée.

S. Paul partage le devoir d'un chrestien en trois vertus : en la sobrieté que nous appellons temperance, en la justice et la pieté : *Ut sobriè, justè et piè, vivamus* (Tit. II, 12), dit-il ; la temperance au regard de nous-mesmes, la justice quant au prochain, et la pieté pour ce qui concerne le service de Dieu. Quant à la temperance, qui n'est autre chose qu'un retranchement de playsirs et delices de ce monde, elle se treuve en ce prince au plus haut degré. Aussi n'ignoroit-il pas que les voluptez ne nous embrassent que pour nous estrangler, et que pour cela nostre ame ne doit point autrement regarder nostre corps que comme les fers de sa captivité. Il estoit donc des plus temperans en son vivre, attendu qu'il ne mangeoit que comme par force, et ne beuvoit presque que de l'eau.

Il ne fut pas moins temperant aux voluptez corporelles, dont il avoit borné l'usage dans les loyx d'un chaste maryage, et par le devoir que les princes ont de laisser çà-bas de la posterité ; vertu rare en un siecle si depravé, en un aage si vigoureux, en un corps si beau et tant accomply, et en la commodité que la Cour et ses appas luy offroient. Pour moy, je tiens qu'il n'est pas plus difficile qu'un fleuve passe par la mer sans se saler, que par demeurer à la Cour sans y apprendre et prattiquer des mœurs corrompuës : il a pourtant vescu parmy le tumulte en repos, et au milieu des vices avec de tres-grandes vertus.

Ce prince s'est tousjours monstré sobre en la possession des grandeurs et faveurs immenses dont le ciel l'avoit comblé, et n'en abusa jamais ; car sa grande resputation, ny d'estre beau-frere du roy, ny la rareté des graces qui estoient en luy, ny les heureux succès de ses armes et desseins, ne le firent jamais sortir des bornes de la modestie, ny abandonner la bien-seance d'une humble gravité, par laquelle il donna un accez esgalement facile et gracieux aux petits et aux grands.

Il estoit sobre en ses recreations et passe-tems, qu'il rendoit compatibles et accommodoit aux devoirs de sa charge, les autres inutiles assemblées luy estant en extresme mespris. Bref, il ne touchoit la terre que des pieds, comme la perle se conserve pure et nette au fond de la mer, ne sortant jamais de sa coquille que pour recevoir sa nourriture de la rosée du ciel.

Tellement que le tems qui luy restoit pour son playsir, il l'employoit partie à l'orayson, et partie à la lecture des bons livres, au

moyen de quoy il s'estoit acquis la cognoissance de trois sciences non-seulement bien-seantes, mais presque nécessaires à la perfection d'un prince chrestien; car il avoit une exacte cognoissance et prattique des mathematiques, que le fameux Bertius luy avoit enseignées[1]. Il avoit aussi l'usage de l'esloquence, et la grace de bien exprimer ses belles conceptions, non-seulement en ceste nostre langue françoise, mais mesme en allemande, italienne et espagnole, és quelles il estoit plus que mediocrement disert : et neantmoins il n'employa jamais son bien dire en choses vaines, ou, pour mieux dire, il ne voulut abuser de ce beau talent que Dieu luy avoit si liberalement desparty; ains il l'employa à la persuasion des choses utiles, loüables et vertueuses. Et ce que je prise le plus, il estoit fort instruict en ceste partie de la theologie morale qui nous enseigne les regles de bien establir la conscience. Telles occupations estoient ses menus playsirs. Ah! menus playsirs, que vous estes devenus grands, ayant fait naistre en ce prince le playsir de l'immortalité!

Or, que pouvoit-on attendre d'une telle moderation et temperance qui luy estoit naturelle, sinon une perpetuelle volonté de n'offenser personne, et de rendre à chascun ce qui luy appartient, qui est ce que nous appellons justice? Quand l'a-t-on jamais veu mal-traitter ou offenser personne? Ses domestiques tesmoignent que c'estoit la douceur et patience mesme. Quiconque est doux à l'endroict de ses domestiques, l'est beaucoup plus envers les autres. Et de fait il n'employa jamais sa cholere qu'en la guerre, ou pour maintenir le respect et l'honneur qui luy estoient necessaires pour faire les grands services que le christianisme attendoit de luy; en quoy il imitoit les abeilles, qui font le miel pour les amys, et picquent vivement leurs ennemys.

Il ne craignoit rien tant que de voir entrer en ses coffres ou des exactions indeuës, ou des deniers mal acquis, ou l'or du sanctuaire : au contraire, il en faysoit sortir beaucoup de bonnes et de belles aumosnes pour les pauvres, et de grandes liberalitez pour les autres. Il ne s'attribuoit rien de ses richesses, que la puissance de les dispenser, sçachant bien que la lueur de l'or et celle de l'espée ne nous doivent non plus esblouïr l'une que l'autre.

Quant à l'honneur et le respect, il en rendoit soigneusement à un chascun ce qu'il sçavoit luy en appartenir, et n'en faysoit perdre à aucun, pour peu que ce fust, ny par medisance ny par outrage. Bref, il rendoit à l'Eglise beaucoup de reverence, au roy beaucoup d'honneur et d'obeyssance, à son maryage beaucoup de fidellité, et aux princes une ouverte et aggreable conversation, aux moindres

[1] Pierre Bertius naquit à Beveren, petit village de Flandres, le 14 novembre 1565, apprint les lettres grecques et latines en Angleterre, revint dans les Pays-Bas se perfectionner, et enseigna depuis avec resputation à Leiden et ailleurs. Il voyagea en Allemagne, en Pologne et en Boheme, puis revint à Leiden professer pendant vingt-six ans. Chargé de la bibliothèque publique, il la mit dans l'ordre où elle est aujourd'huy. Il fut deposé pour avoir donné dans les sentimens d'Arminius, chez ses remontrans, et fut obligé de sortir de Hollande. Il se fit catholique à Paris en 1620, et y mourut en 1629, ayant esté nommé par Louis XIII son cosmographe. Il fut enterré dans l'eglise des Carmes dechaussés.

une grande douceur et debonnaireté, à sa famille une grande affection, avec une paix et tranquillité admirables.

Quant à la pieté envers nostre Bon Dieu, qui est le souverain bien de nostre ame, c'estoit le rendez-vous de toutes ses pensées, et le centre de toutes ses imaginations. A ce sainct autel de la religion il avoit consacré son ame, voué son corps, dedié toute sa fortune, et pouvoit bien dire avec ce grand roy : *Deus, docuisti me à juventute mea*[1], *In te projectus sum ex utero*[2]; car si nous considerons les desyrs de la jeunesse, ce n'ont esté que les fleurs des fruicts qu'il a fait paroistre en son pleyn aage. La loüange d'avoir esté dés lors tres-chrestiennement eslevé, ne luy est point particuliere, mais commune à tous les princes et princesses ses freres et sœurs; tesmoins les années de virginité, de maryage et de viduité de Louise de Lorraine, tres-chrestienne et tres-pieuse reyne de France et de Pologne d'heureuse memoire, miroir de la pieté, et idée des princesses de nostre aage, de laquelle je vous ay veu, ô Paris, unanimement admirer la religion, humilité et charité. Tesmoin encore le tres-vertueux cardinal de Vaudemont, la vie duquel n'a esté qu'un recueil de toutes les vertus qu'on peut desirer en un grand prelat, aupres duquel je pourrois mettre M. de Verdun, si la loüange des vivans, pour juste qu'elle puisse estre, n'estoit subjette au soupçon de l'interest et de la flatterie. Tesmoin aussi le comte de Chaligny, lequel ayant consacré le printems de ses plus belles années à la pieté, a peu apres rendu le fruict d'une tres-saincte mort au retour de plusieurs braves exploits par lui executez, en la saincte guerre de Hongrie, sous la conduitte et à l'imitation de ce sien frère.

Mais la loüange d'avoir si bien nourry ses premieres inclinations à la vertu, parmy tant de rencontres et d'occasions, doit estre fort considerée en ce prince, veu que, comme nous avons desjà dit, ny la Cour, ny la guerre, ennemyes jurées de la devotion, quoy qu'aydées des secrettes amorces de la jeunesse, beautez et commoditez de cest excellent prince, ne peurent jamais rien gaigner dessus son ame, laquelle il maintenoit tousjours pure parmy tant d'infections. Chose à la verité admirable, que l'on ne luy voyoit passer une journée sans ouyr la saincte messe, si une necessité extresme ne l'en empeschoit, sans dire l'office de Nostre-Dame et son chapelet, sans faire l'examen de sa conscience et le soir et le matin, mettant ordre, comme grand capitaine qu'il estoit, aux sentimens de son ame, pour la garder de la surprinse de ses ennemys.

Mais je l'eusse bien voulu voir apres ceste action, quand se representant la necessité de la mort, il baysoit plusieurs fois la terre, comme rendant hommage à celle, laquelle par apres és occasions de la guerre il bravoit, mesprisoit et fouloit à ses pieds. Ces exercices ordinaires luy servant comme d'une continuelle preparation à la communion, il n'oublioit pas aux festes solemnelles de faire une entiere reveuë de toutes ses actions, pour s'espreuver soy-mesme avec une severité extresme, à celle fin de recevoir plus dignement le

[1] Mon Dieu, vous m'avez instruict dés ma jeunesse (*Ps.* LXX, v. 17).
[2] J'ay esté mis entre vos bras en sortant du sein de ma mere (*Ps.* XXI, 11).

tres-sainct sacrement de l'Eucharistie auquel il avoit une devotion inestimable, se croyant beaucoup plus asseuré de la victoire en guerre, quand il rencontroit ou attaquoit les ennemys de l'Eglise; le jeudy, pour estre l'institution de ce sainct sacrifice, ou bien le samedy, jour que nos peres ont destiné à l'honneur de Nostre-Dame.

Je laisse à part les confessions et communions qu'il faysoit allant à la guerre, puisque ceux qui s'exposent au danger du trespas sont obligez de se confesser et mettre en bon estat, s'ils ne veulent que la mort temporelle soit suivie de l'eternelle. Au surplus il vouloit que les choses sacrées, et particulierement les parolles de la saincte Escriture, fussent tenuës en respect et devotion, et ne s'offensoit jamais tant que quand il oyoit tirer en sens profane les mots que le Sainct-Esprit a donnez pour nostre sanctification. Ouyr jurer et blasphemer le sainct nom de Dieu luy estoit un mal insupportable. Bref, il pouvoit bien dire avec cest autre prince : *Et anima mea illi vivet*[1] . *Adhæsit anima mea post te*[2].

Mais où vays-je ? Ne sçays-je pas en quel danger de naufrage je me precipite, me hazardant à de telles loüanges? Je cours bien encore une plus grande fortune, si je cingle en ceste mer sans fond et sans fin des vertus et genereux exploits de ce prince. Si je voguois, par maniere de dire, sur l'infinité de vos loüanges, ô grand Duc, j'aurois beau naviguer à voile françoise, je chercherois terre en vain : aussi suis-je si jaloux de vostre gloire, que je serois bien marry qu'on pust treuver quelque fin au los de vos merites.

Puisque vous attendez, Messieurs, que je continue, et qu'il le faut, je diray que quant à ses biens temporels, ils estoient tous dediés au service de la religion catholique : tesmoins les bastimens d'eglises, monasteres, chapelles et services bastis et fondés, ores en l'honneur du Sainct Sacrement, ores en l'honneur de la Vierge, de laquelle il estoit si devot, qu'il ne sçavoit jamais aupres de luy aucune eglise ou chapelle dediée à ceste Thresoriere de graces, qu'il ne la visitast, et n'y eslargist quelque aumosne. Il a basti à ses despens les monasteres des Peres Capucins et Minimes de Nantes, comme tres-devot aux bien-heureux SS. François, desquels il avoit receu plusieurs faveurs signalées, et nommement mademoiselle sa fille, qu'il obtint par l'intercession de sainct François d'Assise. Il n'a pas peu obligé la Bretagne d'y avoir planté ces deux pepinieres de saincteté et pieté. Mais cecy estant à la vuë d'un chascun, comme aussi les aumosnes publiques que les grands font pour le bon exemple qu'ils doivent aux moindres, il faysoit plusieurs autres aumosnes secrettes de l'argent qu'il reservoit pour ses menus playsirs. Ce fut avec ceste mesme devotion d'employer tous ses biens au service de Dieu, qu'il mena bon nombre de cavalerie à ses despens au premier voyage qu'il fit en Hongrie.

Je dy donc que, quelque jeune qu'il ayt esté, estant accompaigné et doué des vertus susdites, il a tousjours fait recognoistre et remarquer en luy de grandes arrhes de sa pieté et prudence à venir : prudence tant requise en un chef de guerre, comme chascun sçayt,

[1] Mon ame vivra pour lui (*Ps.* XXII, 9).
[2] Mon ame s'est attachée à vous (*Ps.* LXII, 9).

attendu qu'elle est la memoire des choses passées, le jugement des futures, et la disposition des presentes.

Que restoit-il donc à ce prince pour dedier à Dieu, sinon son corps et sa vie? Ce qu'il fit par le desir continuel qu'il eut dés sa tendre jeunesse de faire la guerre contre les infidelles : desir que Dieu luy a fait la grace d'assouvir avec la gloire que la Hongrie et tout le christianisme sçayt et tesmoigne. Mais cependant, si-tost que l'aage le luy permit, il ne laissa passer aucune occasion de s'employer aux armes, qu'il n'ayt embrassée avec beaucoup d'honneur et de merite, comme à la charge faite à Dormien contre les Reystres, en Brouage, à la Fere, et partout ailleurs, mesme au siege d'Issoire, où, commandant à l'une des batteries, il donna un signe tres-certain de sa grandeur future en la profession des armes. Depuis lequel tems jusques à ce qu'il alla chercher de nouveaux lauriers jusques à l'un des coings du septentrion, il s'est treuvé, selon la diversité des occurrences, en plusieurs sieges, assaillant et deffendant; en diverses armées, rencontres et batailles, où Dieu l'a tellement favorisé, que jamais il n'a conduict aucune entreprinse qu'elle n'ayt esté suivie d'une heureuse victoire; dont j'aurois à dire de luy beaucoup plus de choses que le tems qui m'est prefix, voire que la vie d'un homme ne pourroit suffire à reciter : mais je ne puis sinon esbaucher et desseigner grossierement l'idée d'un genereux prince chrestien, que le grand duc de Mercœur a exprimée en soy-mesme par tant de vertus et de braves exploits d'armes qu'il a produits.

Et combien que je puisse dire icy en termes generaux et d'une haleyne, qu'en toutes les parties de sa vie il a fait paroistre en luy toutes les qualitez qui se peuvent desirer en un grand prince pour le rendre parfaict; toutesfois, pour parler plus distinctement, il me sera plus à propos de ne vous faire plus attendre la monstre de la piece, laquelle comme elle a esté la derniere de sa vie, a aussi esté la plus glorieuse pour luy, la plus aggreable pour sa memoire, et la plus utile à la respublique chrestienne; et en laquelle, comme en une riche tapisserie, vous verrez la tissure d'autant de faicts d'armes et de vertus, que l'œil de vos entendemens en sçauroit desirer.

Le croissant de Mahomet grossissoit si fort en Hongrie qu'il sembloit se vouloir rendre pleyne lune, et sous sa maligne influence faysoit descheoir nos forces et presque nos courages. On ne parloit plus que des progrez de l'armée turquesque et de son cimeterre, quand le vray Soleil de justice suscita ce vaillant et genereux prince, qui, volontairement et librement, je ne diray pas seulement de gayeté, mais encore de pieté de cœur, part de son pays, et, comme un autre Machabée, se rend en l'armée chrestienne au commencement du mois d'octobre, l'année 1599. Et sçachant que l'ennemy s'approchoit avec une armée de cent cinquante mille hommes pour assieger Strigonie, ville tres-importante, il l'alla incontinent visiter, et l'asseura si bien de sa presence (par l'offre qu'il fit de s'y enfermer, et l'ordre qu'il donna pour la conservation des forts qu'on estoit sur le poinct d'abandonner) que les ennemys estant advertys de son arrivée et resolution, changerent de dessein,

et tirerent droict contre nostre armée, à la teste de laquelle ils treuverent tout aussi-tost ce grand prince, qui leur eust fait dés lors ressentir les effects de sa presence, s'il eust eu autant de pouvoir et de commandement en l'armée chrestienne qu'il y en a eu depuis, ainsi qu'il fut recogneu par la perte des occasions qui, selon son advis, devoient estre embrassées.

De quoy l'empereur bien adverty desira le voir; si qu'il luy fit prendre le chemin de son retour par Pragues, où il le receut avec fort grand accueil : et ayant recogneu par ce premier essay l'excellente valeur et prudence de ce prince, il le fit son lieutenant general, et luy en envoya les patentes jusques en ceste ville de Paris, où il estoit de retour de son premier voyage. Avant que de les accepter, il les presenta au roy, à l'obeyssance duquel il avoit tant voué d'affection et de service, qu'il n'estimoit rien d'honnorable que ce qui seroit authorisé de ses commandemens. Sa Majesté, comme tres-chrestienne, luy permit d'accepter ceste charge si belle et si digne du nom françois.

Nostre nouveau general va doncques en Hongrie pour la seconde fois, et tira droit à Vienne, et de là à Javarin, où estoit l'armée chrestienne composée seulement d'environ treize mille hommes, où il fut receu et recogneu lieutenant general de l'empereur, et mis en possession de sa charge par l'archiduc Matthias, frere de l'empereur. O journée bien-heureuse pour la Hongrie, et pour toute la chrestienté!

A peyne estoit-il arrivé, que voyant Canise assiegée de six ou sept vingt mille Turcs, apres avoir soigneusement mis ordre à tout ce qu'il jugeoit à propos pour son dessein, et surtout ayant tiré promesse des princes et seigneurs du pays, qu'il auroit la commodité des vivres necessaires pour l'entretenement de son armée, la teste eslevée en la confiance qu'il avoit en son Dieu, il la baissa par apres contre l'ennemy; s'achemine contre ceste puissante armée, et de son premier effort en emporte une partie qui l'attendoit avec force canons sur les avenuës et passages en un lieu fort avantageux pour l'ennemy, et où ils s'estoient fort bien retranchez. Le champ de bataille, les canons, les drapeaux demeurent neantmoins au nostre pour la bien-venuë de ce grand general, dont le Turc estonné de se voir battu d'un si petit nombre de chrestiens, eust indubitablement levé dés l'heure le siege, si la nuict avec son obscurité n'eust empesché le progrez des armes de ce grand conducteur.

Le jour suyvant le Turc voulant recouvrer ce qu'il avoit perdu, ne fit qu'augmenter sa honte par la perte qu'il fit de sept mille autres Turcs, et d'un fort où l'on treuva treize autres pieces de canons qui servirent depuis contre l'ennemy pendant sept jours entiers que nostre general garda le champ de bataille qu'il avoit gagné, lequel il eust conservé davantage, si la necessité des vivres qui survint par la faute de ceux du pays qui manquerent à leur promesse, n'eust donné subjet aux gens du conseil de l'empereur, et à toute l'armée, de le presser, voir contraindre, par leur importunité, de se retirer; ce que neantmoins il ne voulut faire qu'ils ne luy eussent donné leurs advis signez. Si que l'on peut bien dire que si ce grand general eust esté secouru de vivres par ceux

qui le devoient faire, comme il secouroit la ville par ses armées, elle eust indubitablement esté conservée : *Et nunc, Trojas, stares; Priamique arx alta, maneres* [1]; puisque pendant tout le tems que nostre armée demeura en ce champ de bataille (qui n'estoit esloigné de la ville que d'une portée de canon, et que d'une mousquetade du camp et retranchement de l'ennemy) il ne fut fait aucun effort, ny tiré un seul coup de canon contre la ville.

Mais, mon Dieu, qu'il faysoit bon voir ce grand general demeurer à la queuë de son armée, qui estoit presque destituée de tous ses autres chefs, et reduicte à six ou sept mille hommes, la faim ayant fait retirer le reste, et amuser le Turc par escarmouches, pendant qu'elle faysoit sa retraitte l'espace de cinq à six lieuës, et jusques à ce qu'il l'eust entierement degagée d'une grande quantité de mauvais passages, combattant tantost à pied, tantost à cheval; se treuvant ores en teste de l'avant-garde, ores à la queuë de l'arriere-garde, faysant l'office non-seulement de general, mais de marechal de camp, de general d'artillerie, de sergent-major, de colonel : et bref, ayant luy seul sur les bras le faix et charge de ceste perilleuse et tant admirable retraitte en laquelle il se treuve plusieurs fois aux mains et meslée, donnant secours aux siens, signamment en une assistance fort remarquable qu'il donna à son arriere-garde, laquelle s'en alloit desconfite par la furieuse charge de cinquante mille chevaux turcs, quoy que courageusement combattus par le vaillant comte de Chaligny sous les heureux auspices de son frere et general, qui le secourut enfin si à propos, que les Turcs battus et repoussez firent les premiers une autant honteuse retraitte que celle de nostre armée fut glorieuse pour avoir esté faite avec une poignée de gens, que nostre general sauva et garantit heureusement des efforts d'une si effroyable multitude, avec le butin de plusieurs pieces de canon.

Au retour de cest exploit, estant arrivé à Vienne au mois de novembre, l'empereur le retint tout l'hyver et rompit le dessein qu'il avoit de venir visiter les siens en France, afin de s'en servir et prendre avec luy les resolutions de ce qu'il falloit faire pour l'année suivante : en laquelle environ la fin d'aoust ce prince mit aux champs son armée qui pouvoit estre de dix-sept ou dix-huit mille hommes, et tira droit à Comor; et peu apres faysant courir le bruict d'aller assieger Bude, apres avoir usé de plusieurs beaux stratagemes, enfin il se logea devant la ville neufve et à la portée du canon d'Albe-Royale, ville principale de la Basse-Hongrie; saysit toutes les avenuës, s'y retranche et dresse sa batterie, et l'attaque si furieusement de tous costez, se mettant luy-mesme, avec cinquante chevau-legers françois, à la teste d'un regiment d'infanterie si à propos et si vaillamment, faysant office de capitaine et de soldat tout ensemble, que les ennemys, apres avoir longtems rendu combat, perdent enfin autant de leur courage que nostre

[1] Maintenant, ô Troye, vous subsisteriez; et vous, haute forteresse de Priam, vous ne seriez pas encore destruite.

Une autre édition porte :

Trojaque, nunc stares, etc. (Virg., *Æneid.* l. II, v. 56.)

general en donnoit aux siens, qui le voyant à leur teste, forcent l'ennemy et le meinent battant jusques à la porte de la vieille ville, les murailles de laquelle ayant luy-mesme recogneuës, et depuis fait battre jusques à ce qu'il y eust breche raysonnable, il presente l'assaut qui fut bravement soustenu par les assiegez, jusques à ce que ce grand prince se presentant avec ses gentils-hommes armez de toutes pieces, anima tellement les assaillans, que l'ennemy fut contraint d'abandonner la breche, et se treuva si fort pressé, qu'une grande quantité de Turcs se precipita dans les fossez, et l'autre partie se retira dans les maysons où estoit leur poudre, auxquelles ayant mis le feu par desespoir, ils firent mourir plusieurs des nostres avec eux. Le bascha qui y commandoit et qui s'estoit retiré dans le palais avec mesme dessein, ayant demandé et obtenu la vie pour luy et pour les siens, demeura prisonnier, et par mesme moyen grande quantité de chrestiens qui estoient prisonniers dans la ville, receurent liberté par la main de ce brave vainqueur, lequel ayant asseuré les affaires de ceste grande ville, y laissa Steremberg, colonel allemand, et s'en esloigna d'une ou deux lieuës pour rafraischir son armée, et attendre celle de l'ennemy, qui s'approchoit pour l'attaquer ou reprendre la ville.

C'est ainsi, Messieurs, que ce grand guerrier, autant digne d'estre surnommé Mars que Mercœur, n'entreprenoit pas ce qui estoit facile, mais facilitoit ce qu'il entreprenoit : ce que je dy pour l'importance et force d'Albe-Royale, en laquelle autresfois les roys de Hongrie estoient couronnez et ensepulturez; place si forte, que le grand Soliman amena en personne deux cent mille hommes pour la prendre, et si ne s'en peut rendre maistre qu'apres un siege de trois mois, et par composition, il y a environ soixante ans, durant lesquels elle a tellement esté fortifiée, que trois divers sieges d'armées chrestiennes y ayant esté longtems, n'en ont rapporté que de la perte et du dommaige jusqu'à ce que nostre trespassé, qui estoit de la race de ceux par lesquels souvent *salus facta est in Israël*[1], comme il est dit des Machabées, y porta son espée, son courage et sa prudence pour s'en rendre heureusement le maistre en moins de douze jours, Dieu luy ayant reservé ceste conqueste, et la delivrance des os sepulturez des anciens roys de Hongrie, avec lesquels il avoit l'extraction commune de la grande mayson de Saxe.

Or l'ennemy s'approchoit, faysant demonstration de tirer droit à Albe-Royale pour la reprendre, comme il en avoit l'ordre et pensoit le pouvoir aysement faire, d'autant que les munitions de guerre et les vivres avoient esté presque consommez par le feu, et une grande partie des murailles ruynées tant par la batterie des nostres que par les mines des siens. Mais nostre general le sçachant, fit aussi de son costé rapprocher son armée, et ayant prins avec soy environ six vingts chevaux françois, s'advança jusques dans la ville de laquelle il ne pouvoit abandonner le soing, pour la visiter et asseurer : mais il n'y fust pas plustost qu'elle fut investie de huict mille chevaux, suivis d'un gros de six vingt mille hommes. Nostre general fit bien faire plusieurs sorties par lesquelles plusieurs Turcs

[1] Par lesquels Dieu a sauvé si souvent Israël (I. *Mach.* v, 62).

furent prisonniers : mais cependant ceste effroyable armée se loge entre la ville et nostre armée, laquelle n'estoit presque plus qu'un corps sans ame, estant privée de la presence de son general, lequel neantmoins ne la laissa gueres en cest estat; car ayant donné bon ordre aux affaires de la ville, voylé et favorisé de la nuict il sort, et se vint rendre parmy sa chere troupe, de laquelle il fut reçeu, et notamment de l'archiduc Matthias, avec une joye inestimable qui fut aussi suivie de braves et signalez exploits.

Il me seroit, à la verité, du tout impossible de vous representer par parolles la valeur et prudence avec laquelle ce prince attaquoit par escarmouches l'armée des ennemys, desengageant ceux qui s'engageoient temerairement, regagnant les forts occupez par les Turcs, faysant paroistre pendant dix-sept jours entiers que les deux armées furent presque en continuel combat un parfaict assemblage de toutes les parties requises en un grand chef d'armée, et principalement en trois grandes journées és quelles il combattit si heureusement, qu'il y gagna plusieurs canons, et fit un carnage des Turcs des plus signalez qui se soit fait en nostre aage; auquel entre plusieurs autres chefs, Mechmet Ticala bascha, le bascha de Bude, et Caiale demeurerent morts, desquels les testes furent envoyées pour estre baillées en eschange de plusieurs chrestiens : apres lequel exploit nostre armée demeura six jours à la campaigne; et le grand duc de Mercœur, ne voyant plus aucun ennemy autour de luy, vint avec le merite de mille palmes et d'autant de lauriers en la ville de Vienne, où il fut receu avec la joye, les acclamations et benedictions que l'on peut penser, et avec autant d'appareil que l'on eust sceu faire pour l'empereur en cas pareil.

Mais apres la victoire de tant d'ennemys ce grand prince ne fust pas pourtant vaincu de la vanité, laquelle bien souvent est victorieuse des autres vainqueurs. Il sçavoit que les fruicts des belles et sainctes actions c'est de les avoir faites, et que hors de la vertu il n'y a point de loyer digne d'elle : c'est pourquoy il n'en desiroit point d'autre que la gloire de nostre Dieu; ce qu'il monstroit bien clairement és lettres qu'il escrivoit à madame sa femme; car il mettoit tant de soing de rapporter à la seule gloire de Dieu les heureux succez de ses armes, qu'il sembloit mesme n'en vouloir pas estre estimé l'instrument; signe certain d'une vraye humilité, et non point affectée, puisqu'il la prattiquoit à l'endroict de celle qui n'estoit qu'un autre luy-mesme.

Voylà donc quelque chose que ce grand general a fait en Hongrie; car de vouloir dire tout, ny le tems, ny ma voix, ny le lieu ne le permettent pas : ce sera le subjet de quelque grand maistre, lequel tout glorieux de l'heureuse rencontre d'un si riche subjet, pourra, comme un autre Maron, dire au commencement de son œuvre : *Arma virumque cano*[1].

Mais cependant imaginez-vous avec moy, je vous supplye, un

[1] Virgile a commencé ainsi son *Æneïde :* Je chante les armes victorieuses et la valeur du heros troyen qui vint le premier s'establir en Italie, et faire la conqueste du Latium, apres avoir essuyé mille traverses sur mer et sur terre par la cholere des dieux et la jalousie de Junon.

prince etranger en un pays lointain, en une armée composée de si grande diversité de nations, et de laquelle la moindre partie estoit françoise. Considerez aussi le credit qu'il s'estoit acquis : voyez l'archiduc, frere de l'empereur, sous sa conduite : pensez aux grands faicts d'armes qu'il a executez en si peu de tems : ressouvenez-vous de la puissance de l'ennemy qu'il a deffaict, de l'inesgalité de ses forces avec la monstrueuse multitude des Turcs; et vous admirerez l'immensité des merites de ce prince, mais plutost de ce grand miracle, duquel nous devons bien tous remercier le grand Dieu des armées qui a voulu deffaire ces ennemys par le bras de ce prince, prenant en main la justice de sa cause.

Considerez comme avec treize mille hommes il attaque et surmonte cent cinquante mille Turcs, renouvellant les miracles des anciens capitaines Josué, Gedeon, David, les Machabées, Godefroy, sainct Louis, Scanderberg, et du bon comte de Montfort. Aussi ce prince renouvelloit la façon chrestienne de venir au combat; car il ny entroit jamais qu'apres avoir demandé le secours de celuy duquel il conduisoit les armées, auquel il faysoit tousjours de saincts vœux qu'apres le succez il rendoit fort religieusement. Il avoit tousjours en son armée des Peres Capuciens, lesquels portant une grande croix, non-seulement animoient les soldats, mais aussi apres la confession generale, que tous catholiques faysoient en signe de contrition, ils leur donnoient la saincte benediction. Mais surtout c'estoit une chose belle de voir ce general exhorter ses capitaines à la constance; leur remonstrer que s'ils mouroient, ce seroit avec le merite du martyre ; et parler à chascun en sa propre langue, françois, allemand, italien. Quelles merveilles, si telles armées sont suivies de si grands effects! A la verité, Guillaume Tyrien dit que les exploits de Godefroy estoient entierement semblables, et qu'ils procedoient d'une pareille conduitte.

Dieu avoit donné à ce grand prince un cœur pleyn de valeur, un courage invincible. De peur que ce courage se relaschast par le repos, il l'a exercé depuis son enfance jusques à la fin par des labeurs et dangers continuels, avec tel heur neantmoins que tant de hazardeuses secousses ne luy ont esté qu'une eschole de vertu et une occasion de gloire. Et semble certainement, à voir le progrez de sa vie, que Dieu luy ayt excité expres ces exercices, et qu'enfin il y eust appellé tant de sortes de nations pour tesmoins, à celle fin qu'elles y remarquassent le spectacle d'une extresme valeur et d'un extresme bonheur.

Ah! que les François sont braves quand ils ont Dieu de leur costé! qu'ils sont vaillans quand ils sont devots! qu'ils sont heureux à combattre les infidelles : *Leo qui omnibus insultat animalibus, solos pertimescit gallos*[1], disent les naturalistes. C'est grand cas que la presence de ce capitaine françois ayt peu arrester la course

[1] Cela signifie à la lettre : Le lyon qui affronte tous les animaux ne craint que les coqs. Mais il y a une equivoque dans le mot *gallos*, qui veut dire coq et François. Ainsi le passage latin veut dire que le Turc, que l'on peut comparer à un lyon, et qui en veut à tous les peuples, ne redoubte que les François.

des armes turquesques, et qu'à son aspect leur lune se soit esclypsée. Je m'en resjoüys avec vous, ô belle France ! Et loüé soit nostre Dieu, que de vostre arsenal soit sorty une espée si vaillante, et que l'empire soit venu à la queste d'un lieutenant general à la Cour de vostre grand roy, à qui c'est une grande gloire d'estre le plus grand guerrier d'un royaume duquel sortent des princes qui, au reste du monde, sont estimez et tenus les premiers. Aussi plusieurs estiment que ce sera un de vos roys, ô France, qui donnera le dernier coup de la ruyne à la secte de ce grand imposteur Mahomet.

Enfin donc ce grand prince, apres avoir tant soustenu de travaux pour la foy, et fait tant de dommaiges à l'ennemy d'icelle, passa de Vienne à Pragues où il print congé de l'empereur, desirant revenir en France visiter les cheres arrhes qu'il y avoit laissées. Mais estant à Nuremberg, il fut saysi d'une fievre pestilente, laquelle jettant le pourpre luy fit cognoistre dés le troisiesme jour qu'elle devoit finir ses peynes et labeurs, et qu'elle luy serviroit de barque pour passer le trajet de ceste mortalité. Mais parce que la vie doit estre comme une imaige dont toutes les parties doivent estre belles, et que la conclusion est la plus remarquable partie de l'œuvre, voyons un peu, je vous en supplie, quelle fin eut une si belle vie.

A la verité c'est une tromperie par trop affectée qu'une oublyance volontaire de ce passage, puisque la nature ne fait grace à personne de sa necessité. C'est pourquoy l'homme prudent ordonne chaque journée comme devant estre la derniere de sa vie; laquelle ne doit estre qu'une continuelle disposition à faciliter ce passage; duquel ce grand prince se voyant proche, apres l'avoir tant et tant attendu, il n'eut pas beaucoup de peyne à s'y resoudre et à se resigner entierement; car ne sçachant où ceste heure l'attendoit, il l'attendoit par tout. Et pource, la voyant proche : « Or sus, dit-il, loüé soit » eternellement en la terre comme au ciel mon Dieu, mon Crea- » teur : me voicy arrivé par sa grande misericorde à la fin de ceste » vie mortelle. Sa toute bonté ne veut pas que j'arreste plus lon- » guement parmy tant de miseres. Je luy avois fait vœu d'aller à sa » saincte mayson de Lorette pour y honnorer la grandeur de sa » Mere; mais puisqu'il luy playst, je changeray le dessein de mon » voyage pour honnorer au ciel celle que je desirois honnorer sur la » terre. » Et sur ce subjet il dit un monde de belles et pieuses parolles. Puis se ressouvenant qu'il laissoit à madame sa femme une jeune princesse, son unique fille, pleyne de bonté naturelle et de tous les signes qui peuvent presager une excellente vertu, il s'en consola, et se resjoüyt en soy-mesme de luy laisser ce gage de leur sainct maryage, et reciproquement de laisser à sa fille une dame et mere, sous la douce et vertueuse conduitte de laquelle elle ne pouvoit qu'esperer de surgir au port qu'il desiroit.

Apres lesquels ou semblables discours il demanda de pouvoir ouyr la tres-saincte messe. Mais parce qu'il n'y a aucun exercice de la foi catholique à Nuremberg, l'on lui denya ce dernier bien qu'il desiroit plus que tout autre, toutefois avec mille protestations et excuses, et entre autres que le mesme avoit esté refusé à la reyne

Elizabeth quand elle vint en France. Neantmoins pour tesmoigner le respect que son merite avoit acquis sur tous ceux qui se disent chrestiens, il fut permis à son aumosnier d'aller prendre le tressainct Sacrement et Viatique en quelque eglise catholique pour le luy apporter; et particulierement d'autant qu'il avoit resolu de se faire porter hors de la ville pour l'aller recevoir, quand mesme il eust deu advancer son trespas, tant il desiroit estre refectionné de ceste viande celeste et divine. L'aumosnier ayant donc prins ce gage sacré de nostre redemption au lieu le plus voisin qu'il peut, l'apporta à ce prince malade, lequel l'attendoit avec une devotion et des souspirs ineffables. Il ne l'eut pas plustost veu, que tout languissant et foible de corps, mais fort et ferme d'esprit, ayant plus de foy que de vie, il se jetta hors de son lict, et se prosternant en terre, il adora son Sauveur, pleyn de larmes, de parolles devotes, et de mouvemens religieux, luy presente son ame et luy dedie son cœur, puis le reçoit avec toute l'humilité et la ferveur que sa grande foy luy peut suggerer en ce dernier passage. Et comme l'on void que le mouvement naturel est tousjours plus fort en la fin qu'au commencement, aussi sa devotion et pieté en ceste derniere action fit tout l'effort de ses saincts mouvemens. Il vescut jusques au treiziesme jour, auquel il rendit en paix, et envoya son esprit à Dieu immédiatement apres avoir prononcé ces divines parolles : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum : redemisti me, Domine Deus veritatis*[1].

Quand je dy que le duc de Mercœur est decedé, je dy aussi un grand duc et grand prince; mais ce qui est plus que tout cela, et où le monde ne peut atteindre, je dy ensemble un grand selon Dieu, grand en foy et religion, grand en vertu et preud'hommie, grand en douceur et debonnaireté, grand en merites et bienfaicts, grand en prudence et en conseil, grand en resputation et honneur devant Dieu et devant les hommes, grand en toutes sortes de manieres. Je dy le duc de Mercœur un des remparts de la chrestienté, un des boulevards de l'Eglise, un des protecteurs de la foy, guidon du Crucifix, terreur des Musulmans et Mahometans, support des affligez, exemplaire de charité, bref, la benediction de son siecle. O trespas, que tu nous prives de grandes choses! si nous croyons le desir des siens, voire de tous les gens de bien, ce grand prince a fort peu vescu : si nous mesurons la grandeur de ses actions, il a assez vescu : si nous mesurons la misere du tems, il a trop vescu : si nous regardons la memoire de ses beaux exploits, il vivra eternellement.

Heureuse fin pour le concours de toutes les vertus susdites, qui, comme vrayes amyes, quand les forces de la nature, quand les grandeurs et toutes les choses l'ont quitté, ne luy ont pas failly au besoin, se rencontrant toutes ensemble pour luy faire ce dernier office. Et comme il advient en un grand fleuve dont l'embouchure est estroite qu'avec plus d'impetuosité il se degorge en la mer, ou à l'arbre qui veut mourir, que pour la derniere fois il porte du fruict plus que l'ordinaire, les vertus qui auparavant faysoient en luy leurs

[1] Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains : vous m'avez rachepté, Seigneur Dieu de verité (*Ps.* XXX, v. 6).

fonctions à part tant qu'il a vescu en ce monde, se sont icy joinctes ensemble pour lui faire dire avec S. Paul : *Cùm infirmor, tunc potens sum*[1]; pour marcher au devant de luy, et lui servir de fanal dans les tenebres du trespas; et pour faire que cest arbre, sur les rameaux duquel tant d'oyseaux ont reposé, et à l'abry duquel tant d'animaux ont repeu, tombant du costé du midy, c'est-à-dire en estat de grace et de gloire, y demeure éternellement. Heureux eschange de gaigner l'eternité par la perte de si peu d'années!

Que vous semble-t-il maintenant, Messieurs, de la vie et du decez de ce prince? Sa vie merite-t-elle pas d'estre celebrée par des loüanges immortelles? Vous est-il advis qu'il faille regretter le trespas de celuy qui a si bien vescu? Il a receu la mort de bon cœur, et vous en voulez detester la nouvelle? Non, non; quiconque vous a dit qu'il estoit mort, vous a trompez : ceux qui ont si bien vescu ne meurent jamais. Laissez pleurer David sur la mort de son Absalon, lequel est mort repreuvé. Mais consolez-vous sur le trespas de ce prince qui n'est pas mort, mais sauvé de la mort. Ne pensez plus à sa vie pour regretter sa mort, mais pensez plutost à sa mort pour regretter sa vie : de laquelle si vous voulez avoir une perpetuelle idée devant les yeux, et en conserver un brief memorial, ressouvenez-vous de sa devise : *Plus fidei quàm vitæ*[2].

Il eut à la verité tousjours plus de foy que de vie : car sa foy fut tousjours maistresse de sa vie. Il ne vivoit que de foy; son ame estoit la vie de son corps, sa foy la vie de son ame. Voyez qu'il ne vit qu'à mesure que sa foy le luy permettoit, sobre, juste et devot. Voyez qu'il ne fait la guerre que selon que la foy le luy suggere, pour la religion et l'Eglise, en vœux et devotions. Mais il nous a laissé ceste saincte devise qu'il a tant cherie en ce monde, montant en l'autre; car le mot est bon pour avoir le passage au ciel, mais il ne se peut dire dès qu'on y est entré. Vous ressouvient-il pas du bon Helie? Le chariot ardent l'enleve, et le transporte au ciel; mais il laisse tomber son manteau pour son disciple Helisée. Quiconque est entré dans les saincts domiciles de la felicité, ne peut avoir le manteau de la foy; car tout y est descouvert : la clarté y est si grande, qu'on n'y peut rien croire, d'autant qu'on y void tout. Au lieu donc que ce prince disoit estant icy : « *Plus de foy que de vie*, » maintenant il chante pour cantique : « *Tout de vie, et point de foy.* » Voylà donc la devise de ce vaillant et genereux prince, qu'il nous laisse icy-bas. Hé! qui sera ce courageux Helisée qui la recueillera? Qui sera ce brave prince qui, marchant sur les pas de ce grand conducteur d'armée, avec plus de foy que de vie, poursuivra les victoires qu'il a si bien commencées contre les ennemys du Crucifix? Permettez-moy que je vous expose une mienne pensée. Si l'esprit de ce prince a quelque soing de nous, comme il n'en faut pas doubter, je croy que c'est principalement pour le desir qu'il a que quelqu'un luy succede qui puisse comme luy porter pour sa devise : « *Plus de foy que de vie;* » car au reste quel soing peut-il avoir pour ce qui est au monde? De madame sa femme? Et quoy!

[1] Lorsque je suis foible et malade, c'est alors que je suis fort (II. *Cor.* 12 10).
[2] Plus de foy que de vie.

ne sçayt-il pas qu'estant vertueuse et devote, elle se sçaura bien consoler en Dieu? De mademoiselle sa fille? Et quoy! ignore-t-il pas qu'elle a une dame et mere qui suppléera le manquement du pere? De l'honneur de sa mayson? Mais il a laissé tant de grands princes qui le sçauront bien maintenir, voire accroistre, mesme à la faveur de ce grand roy qui luy a rendu tant de tesmoignages de ses merites pendant sa vie, et tant d'honneur à sa memoire apres sa mort. Non, croyez-moy, je vous supplie, qu'il n'a point de plus grand soucy que celuy que je dy.

Il semble que je le voy nous arraysonnant avec une grace celeste presque en ces termes : *Quis consurget mihi adversùs malignantes? aut quis stabit mecum adversùs operantes iniquitatem* [1]? Je suis maintenant en ceste vie heureuse où la foy n'arrive point, où il n'y a plus d'esperance; car la clarté a chassé la foy, et la joüyssance a banny l'esperance. Je voy ce que j'ay creu; je tiens ce que j'ay esperé : mais la charité m'accompaigne, laquelle me fait tousjours desirer l'exaltation de l'Eglise, et l'extermination de ses ennemys. Hé! ne se treuvera-t-il personne qui veüille entreprendre de combattre pour la gloire de mon Dieu, et qui d'une ame courageuse reprenne mes brisées à la poursuitte d'une si saincte entreprinse?

Mais encore me semble-t-il qu'il vous parle madame sa treschere veufve, et à vous, messieurs ses parens, et qu'il vous dit ces paroles : Regardez où je suis, je vous supplie : je suis au lieu que j'ay tant desiré, auquel je me console en mes travaux passez qui m'ont acquis ceste gloire presente; pourquoy ne vous consolez-vous avec moy? Quand j'estois avec vous, vous faysiez profession de vous resjoüyr avec moy de toutes mes consolations, mesmement des caducques et illusoires : hé! ne suis-je pas tousjours celuy-là? Pourquoy vous affligez-vous donc de mon trespas, puisqu'il m'a donné tant de gloire? Non, je desire de vous toute autre chose que ces regrets : si vous avez des larmes, gardez-les pour pleurer vos pechez et les malheurs de vostre siecle.

Pour moy je le considere en cest estat; car encore que je m'imagine que ce grand prince a esté pecheur au moins comme le sont ceux qui tombent sept fois le jour, et qu'à l'adventure il a eu besoin de quelque purgation selon la severité du juste jugement divin, si est-ce que d'ailleurs considerant sa belle vie : helas! dy-je, est-il possible que celuy duquel Dieu s'est servy pour deslivrer tant d'ames de la captivité des infidelles, soit encore privé de la joüyssance de la pleyne et triomphante liberté?

Que si neantmoins le secret inscrutable de nostre Dieu vous avoit encore confiné, ô devot et genereux esprit, pour quelque tems au sejour de purgation, voicy que nous vous donnons nos prieres et oraysons, nos jeusnes et nos veilles, et tout ce que nous pouvons, et surtout ces saincts sacrifices, afin qu'ils vous soyent appliquez. Nous vous donnons tous nos vœux et souhaicts. Dieu vous reçoive en son sainct domicile, ô belle ame! Dieu exauce les prieres de tout le christianisme, lequel, joygnant ses vœux aux

[1] Qui s'eslevera avec moy contre les meschans? qui se joindra à moy contre ceux qui commettent l'iniquité? (*Ps.* XCIII, v. 16.)

nostres, conspire en ceste voie pour vous. Dieu donne sa paix à celuy qui a tant combattu pour deffendre la nostre! Dieu donne son paradis à celuy qui a conservé les maysons de tant de chrestiens! Dieu donne son temple celeste à celuy qui a tant preservé d'eglises en terre! Dieu reçoive en la cité de Hierusalem triomphante celuy qui a tant combattu pour la militante! Et Dieu donne à tous ceux qui font de telles prieres pour l'ame de ce grand prince la grace de sa saincte paix et de son eternelle consolation. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

FRAGMENS INÉDITS.

POUR LE JOUR DE LA CONCEPTION DE NOSTRE-DAME.

(8 décembre.)

Le temps et le loysir que le tracas du monde nous oste, sera cause que je vous entretiendray fort simplement et familierement; aussi me semble que les choses en sont meilleures.

En premier lieu, il faut sçavoir qu'il y a deux sortes de festes, les unes que l'Eglise nous commande, les autres qu'elle nous recommande, comme celle qui se fait aujourd'huy. Or, les festes nous sont commandées, afin de rendre à Dieu l'honneur, le culte et l'adoration que nous luy devons comme à nostre souverain Seigneur; celle d'aujourd'huy n'est pas commandée, mais bien recommandée, et pour nous inviter à la devotion et solemnité de cette feste, l'Eglise, comme mere charitable, nous donne des indulgences, et il se fait mesme des confreries à ceste intention. Sainct Hierosme et sainct Bernard nous y convient dans le Breviaire et l'homelie de ce jour.

Mais disons un mot pour l'instruction de tous les chrestiens, de l'abregé de notre foy, avant que d'entrer plus avant en nostre discours. Il faut sçavoir premierement, qu'en notre foy il y a quatre parties : la premiere, ce que nous devons croire; la seconde, ce que nous devons esperer; la troisiesme, ce que nous devons aymer; la quatriesme, ce que nous devons prattiquer.

Or, la premiere est le Symbole des Apostres : il est appellé *Symbole des Apostres*, à cause que tous l'ont composé, et en iceluy est contenu tout ce que nous devons croire; et bien qu'il n'y soit pas tout par le menu, si est-ce que tout y est en gros : comme par exemple il n'est pas dit dans le *Credo* qu'il y ait des anges, et néantmoins c'est une verité que nous treuvons en l'Escriture, laquelle nous croyons, et que mesme ils sont employés en des ministeres çà-bas en ce monde; et c'est cela qu'ont voulu dire des resveurs heretiques que le sainct sacrifice de la Messe n'y

estoit pas comprins, ce qu'ils ont voulu dire, les miserables, pour voir si quelqu'un auroit l'esprit si foible que de croire leurs resveries : car, mes cheres ames, je vous diray qu'il y a cent articles en nostre foy qui ne sont pas contenus dans le Symbole, que pourtant les chrestiens doivent croire; et ne faut pas dire, je me contente de croire ce que l'Eglise croit et demeurer ainsi dans ceste ignorance crasseuse. Et pour ce que nous devons esperer et demander, il est tout contenu dans le *Pater noster*, ou autrement l'Orayson dominicale, que Nostre Seigneur nous a laissée; et tout ce que l'on sçauroit esperer ou demander est comprins et se treuve en ses sept demandes.

Pour la troisiesme et quatriesme, nous avons les commandemens de Dieu et de l'Eglise, où nous sommes instruicts d'aymer Dieu et le prochain, et de ces deux commandemens despendent toute la loy et les prophetes, et les autres qui suivent dans le Decalogue, et ceux de l'Eglise, lesquels ressemblent à un bel arbre, ou bien à l'oranger, lequel, en toute sayson, est tousjours verdoyant. Et de fait, l'on void en Italie et en Provence, le long des rivages, ces beaux orangers, qui en toute sayson sont garnis de leurs feüilles, de leurs fruicts et de leurs fleurs; car l'oranger est tousjours en mesme estat sans se fletrir jamais : ainsi de mesme l'Eglise a ses feüilles, qui sont les ceremonies, et ses fleurs qui sont ses actions, et ses fruicts qui sont les bonnes œuvres et les bons exemples qu'elle donne au prochain.

Or, venons à nostre second poinct qui est, comme vous sçavez, que Dieu estant esprit pur et libre, et voulant faire quelque chose hors de luy-mesme, il crea Adam et Eve en estat d'innocence et justice originelle, et de plus leur laissa leur franc arbitre, accompaigné de toutes les prerogatives et privileges de graces qui se puissent desirer. Mais Lucifer voyant ceste nature si excellente, que fit cest esprit de revolte? il ne se voulut sousmettre en façon quelconque; car, pour vous mieux entendre cecy, il faut sçavoir que, le premier de tous les anges, il dit, le miserable : *Je me feray semblable au Tres-Haut, et je m'asseoiray sur le vent d'aquilon* (Is. 14), et tous me rendront hommage. S. Michel voyant cela se print à dire : *Qui est comme Dieu?* Et par ce mot le renversa dans les abysmes. Nostre Seigneur parlant sur ce subjet, fait ce reproche à Lucifer : *Tu disois que tu serois semblable au Tres-Haut, eh! miserable, te voylà precipité au fond des abysmes des enfers*; car, dit-il ailleurs : *Nul ne peut estre eslevé qu'au prealable il ne soit humilié* (Matth. 23).

Lucifer, estant esprit rebelle contre Dieu et par consequent envieux de l'homme, s'addressa à nos premiers parens, et premierement à Eve, et luy dit : *Si tu manges de ce fruict, tu sauras le bien et le mal, et seras semblable à Dieu* (Gen. 3); elle ouvrant les aureilles à ces propos (car, si-tost que l'on parle de nous eslever, il nous semble que tout nostre bien despend de cela), elle donna son consentement et mangea du fruict deffendu : elle passa plus oultre, car elle en fit manger à son mary, et tous deux succomberent et desobeyrent à Dieu; et, au mesme instant, eurent honte et confusion d'eux-mesmes, se cachant tant qu'il leur estoit pos-

sible. Car le peché porte cela quant et soy. Que s'ils fussent demeurez en grace, nous eussions participé à la mesme grace comme eux; car c'est de là que le peché originel prend sa source, et c'est l'heritage qu'ils nous ont laissé. Ainsi, nous eussions herité de la grace et justice originelle en laquelle ils estoient creés. Mais, helas! ils n'y demeurerent guere; car ils n'y furent qu'un moment, et pour ce nous sommes tous atteints du peché originel, ce qui fait escrier le Prophete royal : *Ecce enim in iniquitatibus* (Psal. 50), etc., et ce qui suit, qui veut dire que nous sommes tous conceus en peché, et toutes les conceptions des hommes, depuis le commencement jusques à la fin, se feront en peché.

Mais Nostre Seigneur et Nostre-Dame n'ont pas esté conceus par voie ordinaire, car Nostre Seigneur a esté conceu du Sainct-Esprit, de Mere sans Pere, et c'est pourquoy il n'estoit pas raysonnable qu'il heritast du peché originel : l'on pourroit dire qu'il a prins nostre nature humaine et qu'il est homme, il est vray, mais il est Dieu aussi, et par ce mesme moyen il est parfaictement Dieu et homme sans separation ny distinction quelconque; il n'est pas nay de la semence d'Adam, c'est-à-dire par voie de generation, car il fut conceu de sa Mere sans Pere, comme nous avons desjà dit : il fut bien de la masse d'Adam, mais non pas de la semence.

Quant à Nostre-Dame, la tres-Saincte Vierge, elle a esté jettée et envoyée en la mer de ce monde, par voie commune de generation, mais preservée des eaux salées de la corruption du peché, et elle devoit avoir ce privilege particulier, parce qu'il n'estoit pas raysonnable que le diable reprochast à Nostre Seigneur, que celle qui l'avoit porté en ses entrailles eust esté tributaire de luy; et, pour ceste cause, l'Evangile ne fait pas mention des pere et mere de la Saincte Vierge, mais seulement de *Joseph, lequel estoit mary d'une Vierge nommée Marie, de laquelle est nay le Christ* (Matth. 1), car aussi bien ne tenoit-elle rien de ses parens, pour ce qui estoit ordinaire aux autres creatures, par une grace speciale.

Mais maintenant, disons quelque chose de la devotion que nous devons avoir à la Saincte Vierge. Les mondains s'imaginent que la devotion de Nostre-Dame et Maistresse consiste à porter un chapelet à la ceinture, et leur semble que cela suffira de dire quantité de prieres sans faire autre chose; mais ils se trompent grandement, car Nostre-Dame veut que l'on fasse ce que son Fils nous commande, et l'honneur que l'on fait à son Fils en gardant ses commandemens, elle le tient fait à elle-mesme : de cecy nous en avons des exemples; mais je me contenteray de vous en dire un ou deux. La mere de l'empereur Neron, ce cruel, qui a tant persecuté l'Eglise de Dieu, estant enceinte de luy, fit venir tous les enchanteurs et devins, pour sçavoir ce qu'il deviendroit, et comme ils eurent consulté, l'un deux l'advertit que son fils seroit empereur et qu'il regneroit; mais quelqu'un des autres voyant qu'il la flattoit, luy dit qu'il serait empereur, mais que cela estant il la feroit mourir, et ceste miserable mere respondyt : « Il n'importe, pourveu qu'il regne. » Voylà comme tousjours les cœurs remplis de vanité et superbe desirent les honneurs et playsirs qui souventes fois leur sont nuysibles.

Nous en avons un autre au Livre des Rois, où il est dit que Bet-

sabée vint treuver le roi David, et faysant plusieurs genuflexions, le roy cogneut bien qu'elle vouloit quelque chose et luy demanda ce qu'elle desiroit; elle luy respondit : « Sire, que mon fils regne apres vous (III. Reg. I). Que si les meres naturellement ont tant de desir que leurs enfans regnent et soyent honnorez, à plus forte rayson Nostre-Dame, qui sçavoit que son Fils estoit Dieu, desire-t-elle qu'il soit honnoré, et ainsi l'honneur du Fils est celuy de la mere. Mais, pour nostre consolation, disons ce mot; vous, mes tres-cheres sœurs, qui avez quitté le monde, pour vous mettre sous les auspices de la Vierge, si vous l'interrogiez et luy demandiez : « Madame, que vous playst-il que nous fassions; » elle repondroit sans doubte, qu'elle veut et desire que nous fassions comme elle fit faire au celebre banquet de Cana en Galilée, où le vin faillit; elle dit à ceux qui en avoient soing : *Faites tout ce que mon Fils vous dira* (Joan. 2); et si vous l'executez fidellement, vous entendrez en vostre cœur la mesme voix de la Vierge qui vous dira : *Faites tout ce que mon Fils vous dira*. Dieu nous fasse la grace de l'entendre en ceste vie et en la vie eternelle.

INSTRUCTION POUR LE JOUR DE SAINCT THOMAS.

(21 decembre.)

Lorsque je considere l'histoire de l'Evangile de ce jour, il me souvient à ce propos de Protogene, ce peintre ancien, lequel faysoit le mestier de courtisan tout ensemble; ce qui fut cause que lorsqu'il peignit ce grand prince Antiochus, lequel estoit borgne, il s'advisa d'un fait digne de son esprit. Pour cacher et flatter l'imperfection de son prince, il entreprint de le peindre en profil, luy faysant voir seulement la moitié de la face qui estoit entiere et belle, et ainsi cacha sa defectuosité. En ce siecle où nous sommes, les historiographes en font de mesme, pour ce qui regarde les faits des grands rois et princes de la terre, car ils cachent et celent la verité, en tout ce qui a apparence de mal, et cela est cause que l'on ne sçauroit rien apprendre d'eux.

Mais l'Esprit de Dieu, au contraire, dit la verité sans flatterie quelconque, et pour l'ordinaire, nous voyons en l'Evangile qu'il nous descouvre apertement les choses les plus enormes de tous les grands saincts, comme quand il nous fait voir la penitence d'une Magdelene, et les larmes d'un sainct Pierre et d'un sainct Paul : il nous fait premierement lire leurs fautes avant que de parler de leur penitence, comme encore de sainct Matthieu et des autres qui sont en l'Evangile, notamment en celuy d'aujourd'huy, de sainct Thomas, où il nous monstre l'infidellité qu'il commit de ne vouloir pas croire; et de vray, il tomba en une tres-grande faute, laquelle est presque indicible, et nous pouvons faire ceste remarque, apres tous les SS. Peres. Mais pourquoy, je vous prie? font-ils ceste remarque, sinon pour nous faire voir la grande misericorde de Dieu, en comparayson de la misere des pecheurs? car nous voyons en la

saincte Escriture qu'il est dit que Dieu fait son throsne de nostre misere. Mais voyons comment l'Evangile nous raconte premierement que sainct Thomas ne se treuva pas avec les autres le jour de la Resurrection, et secondement qu'il ne voulut pas croire, en quoy il fit un traict de tres-grande imprudence; et en troisiesme lieu, il exagera ces parolles, qui sont : *Je ne croiray point, si je ne le touche et si je ne le voy* (Joan. 20). Or, ce premier manquement de ne se pas treuver avec les autres fut le commencement de son mal, et ce fut d'icy que son mal print la source; car il faut remarquer une chose qui est de tres-grande importance, qui est que l'homme ne monte pas à la perfection tout à coup, mais petit à petit, et de degré en degré; tout de mesme en est-il de descheoir de la perfection, et de tomber en quelque peché et imperfection; car l'on ne tombe pas tousjours tout à coup, mais l'on vient des petites fautes aux plus grandes. Il ne faut pas dire : C'est peu de chose de ne se pas treuver à la communauté, ou à la priere, ou à quelque autre exercice; car si sainct Thomas se fust treuvé avec les autres, il eust esté huict jours plustost sainct et fidelle : et ne croyons point que ce soit peu de chose de demeurer huict jours en infidellité et retarder nostre perfection pour peu que ce soit; au contraire, c'est un grand mal, car les momens nous doivent estre chers.

Le second degré de la cheute fut que ses confreres et condisciples luy dirent à son retour : *Nous avons veu le Seigneur;* et S. Thomas oyant cela dit : *Je ne le croy pas,* et se laissa emporter à l'opiniastreté et au dépit qu'il avoit de se voir privé de la grace que les autres avoient receuë en ceste visite. Il eust mieux fait s'il eust demandé aux autres Apostres comme il leur estoit apparu, pour se resjoüyr avec eux de leur bonheur; mais le mal est qu'il fit tout le contraire, et qui pis est, ne voulut en façon quelconque s'accuser d'avoir failly de ne s'estre pas treuvé avec les autres; car nous avons cela qu'encore que nous ayons failly, nous ne voulons pas confesser qu'il soit vray. Cependant il fait si bon ne jamais s'excuser, mais tousjours croire que nous avons tort.

Le troisiesme deffaut de S. Thomas et sa cheute entiere, fut qu'il se laissa emporter à sa passion, et s'opiniastra, et par la suite d'icelle, exagera ces parolles : *Non, je ne croiray pas qu'il soit ressuscité, si je ne mets mon doigt dans le trou de ses plaies, de ses mains et de ses pieds, et la main dans son costé percé.* Sur quoy S. Bernard resplique, et dit : Pauvre S. Thomas, pourquoy ne voulez-vous point croire sans toucher, puisque nostre foy n'est pas palpable et qu'elle ne depend point des sentimens? Et de fait il a rayson, ce grand sainct; car la foy est un don de Dieu infus en l'ame qui est humble, car elle n'habite point en une ame qui est pleyne d'orgueil, et enfin, il faut avoir de l'humilité pour receyoir ce rayon de lumiere divine qui est un pur don de Dieu. Nous voyons aussi que Nostre Seigneur faysoit ce reproche aux Pharisiens et leur disoit : *Comment pouvez-vous croire, vous autres, qui estes tous bouffis de gloire et de vaine estime de vous-mesmes* (Joan. 5)?

Mais revenons à nostre propos, qui est que S. Thomas se laissa

emporter à sa passion. C'est un grand mal que de se laisser emporter à nos passions; car les theologiens disent que nos passions nous portent jusqu'au peché mortel. Il faut que je vous donne un exemple de cecy : Le grand S. Paul, ou plutost Nostre Seigneur en S. Paul, apres le Prophete, nous dit : *Courroucez-vous, mais ne pechez point* (Psal. 4), car ce n'est pas peché d'avoir ses passions esmeuës, c'est autre chose d'estre en cholere et de suivre le sentiment que la cholere nous donne, d'entrer en depit et s'opiniastrer ensuite de cela, car c'est cela qui fait le peché. D'avoir des passions, cela n'est point peché : comme, par exemple, ceux qui sont subjets à la passion d'avarice, ils ne passent pas pour l'ordinaire à l'effect du peché, mais ils gardent le leur un petit peu trop exactement, qui est le premier effect de la passion d'avarice, et il est peché veniel selon la consequence de la chose.

Mais S. Thomas passa jusqu'au troisiesme degré, et commit le peché d'infidellité, qui est tres-grand. Ce que voyant les autres Apostres, ils en furent bien touchez; car il n'y a point de doubte que ceux qui sont en communauté et qui ne vont pas le train de la communauté, ne touchent grandement les autres, et principalement ceux qui ont le desir du salut des ames; et aussi les autres ne les jettent pas de leur compaignie, mais prient pour eux. Or Nostre Seigneur, par sa misericorde ineffable (car il a deux bras, l'un de sa justice toute-puissante et equitable, et celuy de sa misericorde qu'il exalte par-dessus celuy de sa justice; Nostre Seigneur, dis-je, vint la seconde fois seulement pour S. Thomas seul, et en cecy il nous donne des premices de la douceur avec laquelle il traitte les pecheurs. Il me souvient à ce propos que S. Denys l'Areopagyte, que l'on surnomme le *grand Apostre de la France,* avec juste rayson, rapporte ceste histoire, que Porphyre voyant un pauvre homme pecheur aux pieds de son confesseur proche l'autel, il le print et le jetta à grands coups hors de là, luy semblant qu'il estoit indigne d'estre si proche de l'autel; et sainct Polycarpe, disciple de sainct Jean, dit qu'il vid Nostre Seigneur disant qu'il estoit tout prest de mourir encore une fois pour chaque pecheur, si sa passion ne suffisoit pas tres-amplement pour tous.

Mais considerez, je vous prie, combien nostre Dieu est bon : il est venu une fois pour tous les Apostres, et une fois pour S. Thomas tout seul, huict jours apres sa resurrection, dans le cenacle, où ils estoient tous assemblez, et s'addressant à S. Thomas, luy dit : *Thomas, tu ne veux pas croire? tiens, tousche et mets ta main, car l'esprit n'a ny chair ny os; mets tes doigts dans mes playes* (Joan. 20). Mais que pensez-vous que fit le bon sainct? Oh! certes, il n'y a point de doubte que quand son doigt fut là-dedans, il ne sentit une grande chaleur divine, et principalement quand il mit la main dans le saint abysme de la Divinité, et qu'elle touscha ce sacré cœur tout flamboyant d'amour. Alors S. Thomas tout estonné, s'escria et dit : O mon Seigneur et mon Dieu! Et en ce mesme instant il fut changé et rendu fidelle, et il a esté predicateur de ceste mesme foy, comme les autres Apostres, ayant grandement travaillé pour l'augmentation d'icelle, et enfin est mort pour la mesme foy. Mais Nostre Seigneur luy respondit : *Thomas, tu as creu parce que tu as*

veu, mais bien-heureux sont ceux qui croiront et qui ne verront pas; parce que la bonté de nostre Dieu et Sauveur nous avoit tous presens, nous autres qui sommes en son Eglise : car l'Eglise a prins son commencement du petit college des Apostres, et nous ne sçavons rien, sinon ce qu'ils nous ont apprins des mysteres de nostre foy, bien que la foy, dans les Apostres pour lors estoit negative, parce qu'ils n'estoient pas confirmez, comme les theologiens nous asseurent. En ce monde, nous avons la foy sans joüyssance, mais au ciel nous aurons la joüyssance sans la foy, parce que l'on n'a pas besoin de foy au ciel.

Mes cheres sœurs, il fait tres-bon estre reünis en communauté, parce que, si sainct Thomas n'eust point eu de freres et qu'il ne fust rentré dans leur communauté, il ne fust pas si-tost sorti de sa faute ny de son incredulité; car, le voyant dans ceste erreur, ils prierent pour luy, et ainsi il se sauva. De mesme en la communauté, entre vous autres, quand l'une tombe, l'autre luy ayde à se relever par la correction fraternelle, la priere et bon exemple; car rarement les ames se perdent en religion, sinon celles qui se veulent perdre et obstiner à estre opiniastres en leur mal. Mais sur cecy sainct Bernard fait une belle comparayson, quand il dit que, de deux-cents navires ou galeres qui s'embarquent au port de Marseille, il ne s'en perd pas un; mais qui s'embarque à un autre port court risque de se perdre : et ainsi en est-il des ames qui sont dans la nacelle du monde; car à grande peyne de deux cens, s'en treuve-t-il une ou deux qui se sauvent, parce qu'elles ne pensent point aux choses eternelles et sont tousjours attentives aux honneurs, playsirs et richesses; et pour cela, nous sommes obligez de prier Dieu pour icelles, afin que Dieu leur donne une parfaicte foy, laquelle les fasse deprendre de toutes les choses de la terre. Il semble que le jour d'aujourd'huy nous invite à prier pour les infidelles et mecreans, notamment pour ceux qui sont en ce royaume, afin que tous s'assubjettissent à l'obeyssance de nostre Roy eternel, le supplyant de toute nostre affection qu'il nous fasse la grace de perseverer en la fidellité que nous luy avons vouée, en nous ressouvenant que ce qui fut cause de la cheute de sainct Thomas en l'infidellité, fut parce qu'il se tint absent des autres et qu'il ne voulut pas croire ce que les autres apostres luy dirent de la resurrection, et que la troisiesme faute fut qu'il s'opiniastra en son mal. Prions Dieu qu'il nous fasse la grace de ne passer jamais jusqu'à ce troisiesme degré, et que, si nous y passons, il nous veuille, par sa bonté eternelle, ayder à nous en relever, ayant confiance en sa bonté et misericorde, esperant tousjours en luy jusques à tems qu'il nous ayt introduicts en la vie eternelle où nous conduisent le Pere, le Fils et le Sainct-Esprit.

INSTRUCTION POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION.

(2 febvrier.)

Nous celebrons aujourd'huy la feste de la Purification de Nostre-Dame. Or, ceste feste a esté nommée de trois noms : les Grecs et ceux d'Orient l'ont nommée la *Presentation du Fils de Dieu au Temple,* parce que, en ceste feste, la sacrée Vierge alla au Temple, pour presenter le Fils unique de Dieu à son Pere celeste dans son temple mesme. Le second nom a esté celuy de la *Purification de la Vierge*, parce que la loy ordonnoit que les femmes iroient au bout de quarante jours apres leur accouchement, au Temple, pour se purifier, et porteroient deux animaux pour offrandes; et les deux tourterelles que portoit la Saincte Vierge estoient comme un signe et tesmoignage de sa purification; ou, comme disent quelques autres, la *feste du Rencontre;* car en ce tems il se rencontra au Temple quasi de toutes les sortes de gens qui se treuvent en l'Eglise de Dieu : là se treuva la Vierge qui estoit vierge, sainct Joseph qui estoit maryé, et sainct Simeon qui estoit prestre, la bonne Anne, prophetesse, qui estoit veufve, et Nostre Seigneur, qui estoit Dieu et homme : voylà pourquoy on l'a nommée la *feste du Rencontre.* Le troisiesme est la feste de *sainct Simeon le Juste*, parce qu'il se treuva au Temple, et que là il eut l'entier accomplissement de ses desirs, ce qu'il tesmoigna, entonnant ce beau cantique : *Nunc dimittis servum* (Luc. 2), et ce qui suit. Or, j'ay pensé qu'il seroit profittable et aggreable à vos cœurs de vous dire quelque chose sur ces trois mots, ou sur ces trois noms, que l'on donne à ceste feste.

Quant au premier, à sçavoir que ceste feste est la feste de la Presentation du Fils de Dieu au Temple, je fais ceste consideration que, de tous les sacrifices qui avoient esté offerts à Dieu dés le commencement du monde, aucun autre que celuy-cy n'avoit esté esgal à ses merites; car si bien l'on sacrifioit plusieurs offrandes et victimes, c'estoient tous sacrifices de bestes viles et abjectes, comme de moutons, veaux, taureaux ou d'oyseaux : mais en ce jour, le Fils de Dieu est offert à son Pere, et en son temple mesme, et ceste offrande nous est merveilleusement bien representée par les ceremonies que l'on fait aujourd'huy en toute l'Eglise; car ceste procession de cierges allumez nous represente ceste divine procession de la Vierge quand elle alla au Temple portant son Fils entre ses bras, qui estoit la lumiere du monde : et lorsque les chrestiens portent leurs cierges allumez en leurs mains, cela ne veut dire autre chose sinon, s'il leur estoit possible de porter Nostre Seigneur entre leurs bras, comme fit la Saincte Vierge et le bien-heureux S. Simeon, ils iroient pour l'offrir au Pere eternel d'aussi bon cœur, comme ils portent leurs cierges, qui le representent. Or, d'autant que ceste feste que nous faysons est la derniere de toutes celles de l'Incarnation; car celles que nous celebrerons desormais ne seront plus de l'Incarnation ny de l'enfance de Nostre Seigneur, mais bien de sa mort, de sa resurrection, de son ascension; en somme, ce

seront des festes de sa redemption que nous celebrerons; c'est pourquoy, ceste feste finissant toutes celles de l'Incarnation, j'en diray un mot puisqu'il vient à propos.

L'Incarnation nous est bien representée par les cierges que nous portons en ce jour, auxquels je treuve trois natures bien differentes l'une de l'autre, lesquelles sont neantmoins tellement joinctes et unyes par ensemble, qu'elles ne font qu'un cierge, auquel je remarque la nature du feu, la nature de la meche ou du lumignon, et celle de la cire : or, en Nostre Seigneur, il s'y treuve trois natures, lesquelles trois n'en font toutesfois que deux, et ces deux, quoyque distantes et bien esloignées l'une de l'autre, ne font qu'une personne, et il y a une telle lyaison par ensemble, que les attributs, loüanges et qualitez que l'on donne à l'une, on les donne à l'autre, en sorte que nous disons que Dieu est fait homme, et l'homme a esté fait Dieu, et Dieu a esté fait semblable à nous autres hommes, en qualité de substance et nature, mais non pas en qualité de perfection; car en cela il nous passe infiniment : en qualité de la substance, il est tout esgal et semblable à nous.

Or, quant au feu, qui est la premiere et plus excellente nature du cierge, il represente la Divinité, et en la saincte Escriture le feu est souvent prins pour nous representer la nature divine. Or, il y a mille rapports entre le feu et la Divinité; je me contenteray de vous en rapporter quelques-uns : premierement, le feu est le premier de tous les elemens; la Divinité est le prince ou principe de tous estres et nature : le feu est subtil; la Divinité a ceste subtilité en une façon beaucoup plus noble et excellente que n'a le feu; le feu fait sa demeure et papille tousjours en haut et jette ses etincelles contre nous, et ne le pourroit-on pas retenir çà-bas en terre, si l'on ne l'attachoit à quelque matiere; nous ne le voyons pas tel qu'il est en son element; car il est au-dessus de l'air, et combien qu'il soit chaud, il ne nous brusle pas, car sa chaleur est mitigée par l'air.

Nostre Seigneur fait sa demeure en soy-mesme; son centre n'est autre que luy-mesme, et quand il a voulu se communiquer à l'homme, il est sorti de soy-mesme : il a esté comme en ravissement et en une extase par laquelle il est sorti de soy pour se communiquer à sa creature; mais il n'eust peu demeurer en terre, ny estre veu des hommes, s'il ne se fust attaché à quelque nature qui luy servist comme de matiere pour le retenir.

Le feu est une lumiere qui esclaire les tenebres; la Divinité est une lumiere qui esclaire les tenebres, et non-seulement elle esclaire les tenebres, mais ce qui est davantage, sa lumiere est si lumineuse et esclatante, qu'elle en est toute tenebreuse et obscure, et ne peut estre regardée ny aperçuë en ceste vie que par des ombres et figures. Voylà comme la nature du feu nous represente la Divinité; il y en a encore en la saincte Escriture un nombre presque infiny de rapports entre le feu et la Divinité.

La seconde nature du cierge, est celle du lumignon qui nous represente la nature de l'ame de Nostre Seigneur; le lumignon estant uny à la cire et au feu, jette une lumiere excellente, mais si on vient à joindre le lumignon au feu, sans estre uny à la cire, il ne jettera que de la fumée, ou une flamme tout obscure. La

nature du lumignon sans doubte est plus excellente et plus noble que celle de la cire; les lumignons sont pour l'ordinaire faits de coton : le coton est une certaine chose qui croist sur des arbres grandement hauts; la cire, chascun sçayt qu'elle est faite dans les fleurs qui sont sur la terre, et est recueillie comme le miel par les avettes. Certes, la nature de l'ame est sans doubte beaucoup plus excellente que celle du corps : l'ame n'est pas corporelle ny terrestre, elle ne vient point de la terre, elle a esté creée de Dieu, au mesme instant qu'elle est respanduë dans le corps, et estant dans iceluy, elle l'ennoblit et l'embellit; l'ame en ceste vie sans le corps, par maniere de dire, est bien ce qu'elle est, mais elle est toute obscure, et ne peut faire paroistre ses passions, ses mouvemens, ses discours et pensées, que par les organes et membres du corps. Nostre corps est donc noble et necessaire en quelque façon, et tout ainsi qu'il a besoin d'estre uny à l'ame pour estre lumineux, aussi l'ame, par une correspondance esgale, recherche et a besoin d'estre unye avec le corps : de mesme que le lumignon a besoin d'estre uny à la cire pour estre propre à esclairer. La cire par consequent a besoin d'estre unye et joincte au lumignon et au feu pour rendre de la clarté : et bien que la nature de la cire, comme nous avons dit, et celle du lumignon, soyent bien differentes l'une de l'autre; l'une venant de la terre, faite et renduë telle qu'elle est par les avettes, l'autre croissant sur des grands arbres, tel qu'il est, sans avoir besoin de l'industrie d'aucune creature pour le façonner, ayant esté fait ce qu'il est par le Createur mesme; neantmoins, ces deux natures sont tellement unyes ensemble en ce cierge que nous portons, qu'elles n'en font qu'un, c'est-à-dire, qu'un seul cierge, et font un tel meslange l'une dans l'autre, qu'il est certes admirable.

Or, la nature de l'ame, comme nous avons dit, est toute spirituelle : elle ne croist point çà-bas en terre, elle est creée de Dieu seul sans qu'elle ayt besoin de l'industrie d'aucune creature pour estre façonnée. Mais la nature du corps vient de la terre; car nous sçavons que le corps du premier homme fut formé du limon de la terre, et depuis ce tems-là, les corps ont esté formez de la substance de l'homme et de la femme. Or, bien que ces deux natures soyent bien differentes l'une de l'autre, elles ne font neantmoins qu'une personne que nous appellons *homme*, et viennent à faire un tel meslange par ceste unyon et jonction des deux comme si ce n'estoit qu'une; tout ainsi que quand on parle du cierge, l'on ne distingue pas la cire ny le lumignon pour parler de sa bonté ou beauté, ou telle autre qualité, ains on dit seulement en un mot : Ce cierge est beau ou bon, ou tel autre mot, parlant des deux natures qui se treuvent en luy comme s'il n'y en avoit qu'une.

Le corps de Nostre Seigneur ne fut pas spirituel non plus que ceux des autres hommes, bien qu'il fust plus noble et excellent que les nostres, pour n'avoir point esté conceu par œuvre d'homme, mais du Sainct-Esprit, lequel print le plus pur sang de la Vierge et en forma un corps, tellement qu'en verité ce corps est esgal au nostre quant à la substance; mais l'ame de Nostre Seigneur fut creée de Dieu, et au mesme instant de sa creation, Dieu la respandit dans ce corps formé par le Sainct-Esprit; et la nature de l'ame

et celle du corps furent tellement joinctes et unyes par ensemble, qu'elles ne firent qu'une personne, ou qu'une nature parfaicte.

Le feu estant mis au cierge pour l'allumer, il faut qu'il se prenne plutost au lumignon qu'à la cire : peut-estre que c'est à cause que sa nature est plus molle que celle de la cire, et par consequent plus propre à se joindre et unyr la premiere à la nature du feu. Certes, en l'Incarnation, le feu de la Divinité voulant se joindre et unyr à la nature humaine pour la rendre toute lumineuse, il commence premierement à se joindre au lumignon, c'est-à-dire à l'ame de Nostre Seigneur; mais quand je dy qu'il commence premierement à se joindre et unyr à l'ame representée par le lumignon, il ne le faudroit pas entendre en telle sorte que, nous voulant esclaircir, pour entendre quel et comment ce mystere de l'Incarnation se fait, nous nous trompassions nous-mesmes. Car, quand je dy que la Divinité s'attacha premierement à la tres-saincte ame de Nostre Seigneur, il ne faut pas s'imaginer que la Divinité s'unyt à l'ame deux ou trois heures devant que de s'unyr au corps sacré de Nostre Seigneur ; car tout ainsi que nostre cher Sauveur fut formé le premier, si ne demeura-t-il pas un moment sans estre uny à l'ame, laquelle Dieu crea au mesme instant et moment que le Sainct-Esprit eut formé le corps, et au mesme instant et moment qu'elle fut creée, il la respandit et versa dans ce sainct corps. De mesme l'ame et le corps de Nostre Seigneur ne demeurerent pas un seul moment sans la Divinité, mais au mesme instant que l'unyon de l'ame et du corps de Nostre Seigneur se fit au ventre de la Vierge, en ce mesme instant la Divinité fut unye à l'ame et au corps de nostre Sauveur. Mais ceste unyon s'attacha et se fit premierement à l'ame, comme à la plus noble, et de l'ame elle passa au corps, mais en un mesme instant et moment, et cela si subtilement que, combien que la Divinité s'unyt premierement à l'ame, elle fut neantmoins aussi-tost unye au corps, et le corps et l'ame furent aussi-tost l'un que l'autre unys à la Divinité; ce qui nous est excellemment bien representé par la subtilité avec laquelle le feu s'unyt au lumignon, mais avec une si admirable subtilité, que, bien qu'elle s'attache en premier lieu au lumignon, il est neantmoins uny au mesme instant à la cire.

Or, ceste nature divine estant ainsi joincte et unye à l'humaine, elles ont fait une telle lyaison et communication par ensemble, que l'homme a esté Dieu, et Dieu a esté homme; et ces trois natures qui se treuvent en la personne de Nostre Seigneur n'en font que deux parfaictes, à sçavoir, la nature humaine et la divine; et ces deux natures humaine et divine, quoique infiniment esloignées l'une de l'autre; n'ont neantmoins fait en l'Incarnation qu'une personne : et voylà ce que j'avais à dire sur le premier nom de ceste feste.

Le second nom que l'on donne à ceste feste est celuy de la Purification de la Vierge : or, tout le monde est en un estonnement nonpareil de voir que la tres-Saincte Vierge se soit voulu assubjettir à la loy de la purification, elle qui estoit vierge, et par consequent, elle n'avoit nul besoin de purification. Comme est-ce donc qu'elle va au Temple pour se purifier? certes, jusques à present toutes les

femmes estoient soüillées d'autant qu'elles avoient en peché besoin de ceste purification, mais aussi les enfans qui nayssoient conceus en peché, et non-seulement les femmes avoient besoin de purgation, laquelle ils recevoient aussi en une façon bien rigoureuse, et combien que ce ne fust pas eux qui eussent peché, neantmoins ils avoient tous peché en nostre premier pere, ils estoient tous demeurez tachez de sa coulpe. Mais certes, ce divin enfant n'avoit pas besoin de purification; car non-seulement il n'avoit point de peché, mais, ce qui est davantage, il n'en pouvoit point avoir. Il estoit impossible que le peché se rencontrast en celuy qui estoit venu pour le destruire : cela ne se pouvoit pas. Il n'estoit point subjet à la loy de la purification, car il estoit Fils de Dieu, et partant, il n'avoit point de peché; cecy est une verité infaillible.

Or, comme le Fils de Dieu n'avoit point de peché, sa Mere aussi n'en avoit point, et encore qu'il ne fust pas possible que la Vierge n'eust point de peché, et qu'estant de pere et de mere, elle eust peu estre entachée d'iceluy comme les autres enfans, neantmoins, il n'eust pas esté bienseant que la Mere d'un tel Fils eust esté soüillée du peche originel; voilà pourquoy, par un privilege particulier, ceste sacrée Vierge fut conservée par la grace de Dieu et sans aucun peché. Elle estoit tres-pure en sa conception, et demeura pure en l'Incarnation, car elle conceut par l'obombration du Sainct-Esprit, et demeura vierge en son enfantement, et apres iceluy. Comment est-ce donc que ceste tres-pure Vierge, n'estant nullement soüillée, mais estant tres-pure, a voulu aller au Temple pour se purifier comme les autres femmes? Il y a mille raysons de cecy chez les Peres et Docteurs de l'Eglise; mais il en est rapporté en la Genese, desquelles je me serviray pour vous monstrer pourquoy la sacrée Vierge, n'estant point subjette à la loy de la purification, s'y est voulu neantmoins assubjettir.

Il est donc leu dans la Genese une histoire que je vous diray briefvement, en laquelle il est parlé de la cheute de nos premiers peres, Adam et Eve : elle ne sera pas hors de mon propos, puisque Nostre Seigneur est le nouvel Adam qui est venu pour reparer la faute du premier Adam, pour, par son obeyssance, satisfaire à la desobeyssance du premier Adam; et Nostre-Dame est appellée la nouvelle Eve. Or, il est dit que Nostre Seigneur ayant creé l'homme et la femme avec la justice originelle de laquelle il les avoit revestus, qui les rendoit exactement beaux, et tellement capables de la grace, qu'il n'y avoit point en eux de peché, ny par consequent de rebellion de la chair contre l'esprit; il n'y avoit point de respugnance ny d'adversion au bien, ny d'appetit, ny d'inclination au mal; tout y estoit tranquille, ils joüyssoient d'une douceur et suavité nonpareilles; ils estoient là avec innocence et pureté, non point innocence et pureté simple, mais revestue de la grace.

Nostre Seigneur, en cest estat, les mit dans le paradis terrestre, et leur fit un seul commandement et deffense, qui estoit, qu'ils ne mangeroient du fruict de l'arbre de science du bien et du mal; que, si ils en mangeoient, ils mourroient. Or, Satan, esprit malin, qui estoit trebuché du ciel par sa desobeyssance, fruict de son amour-propre, considerant la beauté de la nature humaine, s'ad-

visa de la faire descheoir de ceste justice originelle qui la rendoit si belle et aggreable; et comme l'amour-propre et l'estime avoient causé sa desobeyssance et par consequent sa perdition, il s'essaya de les tenter avec cest amour-propre et estime de soy-mesme, pour voir s'il pourroit par ses ruses avoir autant de prinse sur eux, comme elle en avoit eu sur luy. Le voylà donc qui prend pour cest effect un corps de serpent, et s'addresse à Eve comme à la partie la plus foible, et l'arraysonna ainsi : *Pourquoy est-ce que Dieu, qui vous a mis en ce lieu, vous a deffendu de manger de tous les fruicts qui sont icy?* Et Eve luy respondit ainsi, mais tout effrayée et tremblante : *Il ne nous a pas deffendu de manger de tous les fruicts, ains seulement nous a-t-il deffendu de ne point toucher et manger de celuy-cy.* Grande tentation que celle-ci, car c'est une tentation de desobeyssance! Mais voyez-vous la malice et ruse de cest esprit malin et menteur? *Pourquoy*, dit-il, *Dieu vous a-t-il deffendu de manger non de tous les fruicts, ains d'un seul?* Il luy parloit ainsi à dessein de luy faire hayr le commandement que Dieu avoit fait.

Certes, il est vray que le premier degré de la desobeyssance, c'est de hayr la chose qui nous est commandée, et ceste hayne est la premiere et la plus grande tentation contre l'obeyssance, et Lucifer en sa cheute vient premierement apporter le degoust du commandement. Voylà pourquoy, sçachant bien la force de ceste tentation, quoyqu'il sçeust bien que Dieu n'avoit pas deffendu à nos premiers parens de ne point manger de tous les fruicts, il ne laissa pas de le leur dire, afin de leur faire hayr le commandement; mais remarquez combien ceste tentation s'accroist par la response que fit Eve : *Nous mangeons bien*, dit-elle, *de tous les fruicts, mais du fruict de science, il nous a deffendu d'en manger, ny le toucher*, et vous me demandez pourquoy? *C'est*, dit-elle, *de peur que nous ne mourions.* Voyez-vous la grande menterie? Nostre Seigneur avoit bien deffendu de manger du fruict de science, mais le pas toucher il n'en avoit pas parlé; c'estoit une menterie aussi grande que celle que dit le malin esprit, et c'est en quoy tendoit en premier lieu sa tentation, que de luy faire dire ce qu'elle dit; car la response d'Eve tesmoignoit du degoust et de la hayne, comme si elle disoit : Il ne nous a pas seulement deffendu d'en manger, mais encore de le toucher, et par consequent de le regarder, qui est une chose bien estrange et severe. Et voylà le degoust et hayne de l'obeyssance, qui est le premier degré de la desobeyssance.

O Dieu! nous voyons que tous ces miserables qui se perdent en se retirant de l'Eglise, passent par ce degoust et hayne des commandemens de Dieu. Dieu a commandé que les prestres et ecclesiastiques garderoient inviolablement la chasteté et virginité; et le diable est venu demander pourquoy est-ce que Dieu a fait ce commandement, et incontinent ils viennent à le hayr et se retirer de l'Eglise pour avoir la liberté de ne le pas observer. Un autre viendra à hayr le jeusne, et à cause de la hayne de tel commandement, il se retirera de l'Eglise, et escriera contre le jeusnè, selon sa hayne et passion. Grand malheur certes, et qui n'arrive que trop en ce siecle! Voicy un exemple assez familier de ce malheur, qui

se prattique tous les jours. Voylà un pere ou une mere qui aura deffendu à sa fille d'aller au bal en ce carnaval, et de ne pas aller en telle ou telle compaignie; et voicy que ceste fille viendra à hayr ce commandement, et dira : On n'oseroit regarder les bals ny mascarades, on n'oseroit lever les yeux pour regarder un homme; il vaudroit autant avoir les yeux cousus, ou bien il nous les faudroit arracher, ou les boucher, comme à des eperviers.

Un autre qui fera profession d'estre bon chrestien : Or sus, dira-t-il, voicy le caresme qu'il faudra jeusner, car c'est un commandement de l'Eglise. Oh! je le feray; je jeusneray, mais si j'estois Pape, j'abolirois le caresme afin de ne plus jeusner. Et qu'est-ce que cela, sinon monstrer le degoust que l'on a à tels commandemens? on le fait parce qu'il le faut faire, mais on ne l'ayme point, et si on pouvoit on l'aneantiroit. Un religieux qui n'aymera pas le silence dira librement : Hé Dieu! tant de silence; à quel propos en tant garder? ne seroit-il pas plus à propos de parler à ceste heure que de se taire? Maintenant que j'ay une si belle conception, il me feroit si grand bien de la dire; elle causeroit tant de suavité au cœur de ceux qui l'entendroient, et il n'est point loysible de la dire à ceste heure, et neantmoins, si j'attends encore une demi-heure, je ne m'en souviendray plus et ne sçauray ce que c'est. Voyez-vous le degoust du silence comme il nous fait parler?

Une religieuse qui n'aymera point aller au chœur aux heures ordonnées, sera dans sa cellule sur quelques bonnes pensées, et voylà l'heure qui l'appelle pour aller au chœur : O Dieu! dira-t-elle, ne ferois-je pas bien mieux de ne pas aller en tel lieu où l'on m'appelle? J'estois en ma cellule sur une si bonne pensée! peut-estre que, si j'y fusse encore un peu demeurée, j'eusse eu quelque ravissement, et voylà que l'on m'appelle pour chanter au chœur.

Il faut demeurer à table jusques à la fin du repas, en silence, pour entendre la lecture qui s'y fait. Hé Dieu! à quel propos tout cecy? ne vaudroit-il pas mieux sortir quand l'on a finy? En somme, c'est le degoust des commandemens qui nous fait parler ainsi, et qui nous fait manquer à l'obeyssance.

Mais la Saincte Vierge s'assubjettit volontiers à la loy de purification, parce qu'elle aymoit le commandement; et la chose qui luy estoit commandée luy estoit si precieuse, qu'encore qu'elle ne fust pas obligée de faire la chose commandée, si ne laissa-t-elle pas de la faire, à cause de l'amour qu'elle luy avoit. Mais, ô tres-Saincte Vierge, vous n'avez nul besoin de tel commandement! Il est vray; mais les autres en ont besoin, desquelles je dois estre l'exemple, et veux obeyr à ceste loy, tant à cause de l'amour que j'ay pour le commandement, que pour le profict de celles qui y sont obligées.

O! que bien-heureux est celuy qui ayme les commandemens de Dieu, et ne fait pas seulement ce qu'il est obligé de faire, mais encore ce qui ne l'oblige pas, ne laissant pas de s'y assubjettir pour le bien et edification des autres! C'est donc l'amour que la sacrée Vierge portoit à l'obeyssance et l'edification du prochain, qui la fait assubjettir à la loy de la purification.

La seconde tentation, ou second degré de la desobeyssance, est la hayne et le mespris, non-seulement du commandement, mais

aussi de celuy qui commande. Or, quand la tentation en vient jusque-là, que de faire hayr celuy qui commande, elle est dangereuse et extresmement mauvaise, surtout quand l'on vient à dire que celuy qui a commandé n'a point eu de rayson de faire tel commandement, que cela est hors de propos; que l'on vient à des parolles de mespris de la chose commandée, à cause de la hayne de celuy qui a fait ce commandement. Or, je sçay bien que l'on peut avoir des degousts et des respugnances, non-seulement au commandement, mais encore à celuy qui commande; mais de dire quelque chose, ou d'entretenir les pensées que ces degousts fournissent, oh! c'est ce qu'il ne faut jamais faire; et neantmoins c'est à quoy vise le malin esprit; et pour ce subjet il dit à nostre premiere mere Eve : Pourquoy est-ce que Dieu vous a fait ce commandement? comme en mesprisant ce que Dieu luy avoit commandé : Quelle rayson, vouloit-il dire, de vous mettre en ce paradis terrestre, et vous deffendre de manger des fruicts qui y sont? C'estoit un grand menteur, car Dieu ne leur avoit pas fait une telle deffense; et certes, s'il l'eust faite, il semble qu'elle eust esté insupportable : car mettre un homme et une femme en un beau verger tout pleyn de fruicts, et leur deffendre d'en manger, c'eust esté un commandement bien difficile à estre observé; mais il ne dit pas cela, et ce malin esprit le dit par mespris du Seigneur et à dessein de le faire mespriser par Eve, laquelle vint aussi à mespriser celuy qui leur avoit fait la deffense : Nous ne mangeons pas, dit-elle, de ce fruict, de peur que, comme nous a dit Dieu, nous ne venions à mourir; ce qu'elle disoit comme par mespris du Seigneur : Il nous a, dit-elle, menacez de la mort, si nous en mangions; mais quelle rayson a-t-il eue de nous faire une telle menace? et neantmoins il a dit ainsi : De peur que vous ne mouriez. Voyez-vous comme ses parolles ressentent le mespris? car si bien le Seigneur leur avoit dit qu'ils n'eussent pas à manger de ce fruict de peur qu'ils ne vinssent à encourir la mort, il leur avoit dit tout clairement que, s'ils en mangeoient, ils mourroient; et voylà le second degré de la desobeyssance.

Mais nostre nouvelle Eve, à savoir la Saincte Vierge, aymoit non-seulement le commandement, mais celuy qui commandoit; et pour faire ce qu'il commandoit, elle alla en Hierusalem pour se purifier, quoiqu'elle ne fust point subjette à la loy, ny qu'elle eust besoin de purification, mais à cause de l'amour qu'elle avoit au commandement et à celuy qui le faysoit. Hé Dieu! combien de consolation eust receuë ceste Saincte Vierge, de demeurer en la petite et pauvre creche de Bethleem, aupres de son sainct et sacré Fils! Oh! que de doux et saincts colloques se fussent dys entre le Fils et la Mere! Mais ceste tres-Saincte Vierge estoit vrayement obeyssante; elle n'obeyssoit point à ce qu'elle vouloit, ne faysoit point de choix des commandemens qu'elle vouloit observer, mais obeyssoit à tous generalement sans choix : car ce n'est pas le propre des enfans de Dieu de faire choix des commandemens qu'ils veulent observer; c'est la façon des heretiques, lesquels font choix des commandemens qu'ils veulent observer, et pour cela ils sont nommez heretiques; mais entre les chrestiens, il ne faut point de choix en ce

qu'ils doivent observer et croire, ains tout, sans exception d'aucune chose. Il se treuve parmy les chrestiens des heresies, non point des heresies telles que celles des heretiques qui sont hors de l'Eglise : ainsi vous verrez des chrestiens qui veulent bien estre chrestiens, mais ils ne veulent obeyr qu'aux commandemens qu'ils ayment; vous en verrez qui aymeront le jeusne, et voudront jeusner le jour de Pasques, ou telles autres superstitions que nous avons veuës autrefois. Ainsi, il y a des heresies en l'obeyssance, qui sont quand l'on veut faire choix de ce que l'on veut observer, et que l'on ne veut pas obeyr à toutes sortes de commandemens : or, l'obeyssance absolue et sans reserve est ce qui releve les religieux au-dessus mesme des hermites, lesquels menoient une vie plus admirable qu'imitable; car n'est-ce pas une chose espouvantable que de voir un sainct Paul hermite dans le fond d'un desert, enfermé dans une grotte comme un sauvage, ne mangeant et ne beuvant que du pain et de l'eau ? c'est une chose qui est espouvantable, et neantmoins il usoit de sa liberté qui souslageoit en quelque façon son austerité. Il y avoit encore en cela de son propre choix en ceste maniere de vivre, et il ne travailloit que pour soy et son propre interest. Or, je sçay bien qu'il prioit pour tout le monde, et que ses prieres estoient de grande utilité pour tout le peuple; neantmoins c'est une chose certaine que la perfection religieuse, c'est-à-dire la maniere de vivre des religieux de ce siecle, surpasse de beaucoup la vie des anachoretes : car l'obeyssance des religieux doit estre generale, et sans exception d'aucune chose; ils n'ont point l'usage de leur liberté au choix de leurs exercices, mais ils obeyssent aux regles et constitutions et aux directions particulieres d'aultruy. Et voylà quant au second nom que l'on donne à ceste feste.

Pour vous dire un mot sur le troisiesme nom, qui est que l'on la nomme *la feste de Simeon le Juste*, à cause que ce glorieux sainct receut en ce jour dans ses bras celuy apres lequel il souspiroit avec tant de joye et consolation, que n'ayant plus rien à souhaicter, il chanta comme un cygne divin ce beau cantique, se voyant approcher de sa fin : *Nunc dimittis; Hé! Seigneur, laissez aller vostre serviteur en paix, car mes yeux ont veu vostre salutaire* (Luc. 2). Or, pour ce faire, je presenteray un exemple, et bien que je vous en aye desjà parlé autresfois, et mesme en ce lieu icy, si ne laisseray-je pas de vous le dire; car la plus grande partie de celles qui sont à present n'y estoient pas alors, et puis, encore que l'on parle du mesme subjet, on ne dit pas les mesmes choses. Le faict est donc tel : Nostre Seigneur, rencontrant un petit enfant, le print, le baysa, et, le monstrant à ses Apostres, leur dit : *Je vous dy en verité que, si vous n'estes faits semblables à ce petit enfant, vous n'entrerez jamais en paradis* (Matth. 18). Les uns disent que ce fut sainct Martial, mais la commune opinion est que ce fut sainct Ignace le martyr. Oh! que bien-heureux fut ce glorieux sainct Ignace, qui fut prins de Nostre Seigneur et monstré aux Apostres! Oh! que doux et gracieux fut le bayser que Dieu luy donna! que de parolles sacrées et secrettes dit-il à ce bien-heureux enfant! qu'il fut heureux de se laisser porter par Nostre Seigneur, lequel pour rescompense, grava son nom au profond de son cœur!

Or, dites-moi, je vous prie, lequel estimez-vous estre le plus heureux, ou sainct Ignace, qui fut porté entre les bras de Nostre Seigneur, ou Simeon le Juste qui porta entre ses bras Nostre Seigneur? Dites-moy, lequel aymeriez-vous mieux : ou estre portées entre les bras de Nostre Seigneur comme sainct Ignace, ou bien porter Nostre Seigneur entre vos bras comme le glorieux sainct Simeon? Certes, tous deux furent bien-heureux, et sainct Ignace d'estre porté et manié par Nostre Seigneur, non point où il veut, mais où il playst à Nostre Seigneur; et sainct Simeon fut aussi bien-heureux de porter Nostre Seigneur entre ses bras, qui luy causoit tant de contentement, qu'il respandoit sur luy une abondance de larmes de douceur et de consolation. Mais si vous avez à choysir, lequel des deux prendriez-vous? Vous y penserez, car ce ne sera pas une pensée inutile; et cependant je vous diray ma pensée. Certes, le grand sainct Ignace fut bien-heureux d'estre porté entre les bras de Nostre Seigneur, et de ne plus marcher sur ses pieds, mais sur ceux de Nostre Seigneur; car celuy que l'on porte ne marche pas sur ses pieds, ains sur ceux de celuy par qui il est porté. Oh! que bien-heureuse est l'ame qui ne marche plus sur ses propres pieds, c'est-à-dire qui ne va plus selon ses affections et pensées, selon ses humeurs et inclinations! car l'ame a des pieds spirituels sur lesquels elle marche, aussi bien que le corps en a sur lesquels il se repose et se supporte; et les pieds de l'ame sont ses affections sur lesquelles elle marche. Mais, ô Dieu! qu'elle est heureuse quand elle ne va plus sur ses affections, ains sur celles de Dieu! et quelles sont les affections de Dieu, sinon ses commandements? car c'est en ses commandemens que sont encloses ses affections, et toutes sont comprinses en ce premier : *Tu aymeras ton Dieu de tout ton cœur, et ton prochain comme toi-mesme* (Matth. 22); et delà viennent tous les autres : *Tu ne tueras point, tu ne deroberas point* (Deut. 6); en somme, *Tu ne feras à ton prochain que ce que tu voudrois estre fait à toi-mesme* (Exod. 20; Matth. 5).

Or, nous n'avons pas besoin de nous mettre en peyne pour sçavoir quelles sont les affections de Dieu, puisqu'elles nous sont toutes marquées dans ses commandemens, et aussi dans ses conseils, qu'il a luy-mesme enseignez sur la montaigne, quand il a dit : *Bien-heureux sont les pauvres, bien-heureux les debonnaires, les pacifiques*, et les autres qui tous font cognoistre les affections de Dieu, sur lesquelles nous devons marcher suivant ses commandemens et ses intentions au plus proche que nous pourrons : ce que l'on fait quand l'on obeyt aux inspirations generales qui sont marquées dans les Regles et Constitutions. Mais pour marcher plus asseurement en icelles selon les affections de Dieu, il faut estre simples et veritables à les descouvrir, et suivre la direction que l'on nous donne là-dessus; et voylà comment nous serons portez par Nostre Seigneur et ne marcherons plus sur nos affections, ains sur celles de Dieu.

Mais le glorieux sainct Simeon fut aussi bien-heureux de porter Nostre Seigneur entre ses bras. Je treuve deux façons de porter Nostre Seigneur; la premiere est de le porter sur ses espaules comme sainct Christophe; la seconde est de le porter entre ses bras comme sainct Siméon et Nostre-Dame le porterent. Encore que sainct Chrystophe ne le portast que sur ses espaules, il ne laissa

pas d'estre bien-heureux, et merite d'estre appellé le *Porte-Christ*. Or, porter Nostre Seigneur sur ses espaules, n'est autre que de vouloir porter et souffrir de bon cœur tout ce qu'il playst à Nostre Seigneur que nous souffrions, pour pesante que soit la charge et le fardeau que Dieu nous met sur les espaules. Car combien que le joug de Dieu soit doux, si ne faut-il pas pourtant que nous croyions devoir estre exempts de souffrir. Oh! non; il faut, comme sainct Chrystophe, porter Nostre Seigneur sur les espaules, souffrant tout ce qu'il luy playst, nous abandonnant totalement à sa providence eternelle, pour nous laisser conduire et gouverner selon sa tres-saincte volonté.

La seconde façon est de porter Nostre Seigneur entre ses bras comme sainct Simeon et Nostre-Dame le porterent; nous le porterons alors entre nos bras, quand nous porterons les travaux et peynes avec amour, c'est-à-dire, que l'amour que nous portons à la loy de Dieu nous fait treuver son joug souëf et leger, et nous fait aymer la peyne et les travaux, et cueillir la douceur parmy les amertumes; et cela n'est autre chose que porter Nostre Seigneur entre ses bras. Or, si nous le portons, il nous portera : que nous serons heureux si nous nous laissons porter à Nostre Seigneur! Abandonnez-vous donc toutes à luy; laissez-vous conduire comme il luy playra; remettez-vous entierement entre les bras de sa providence; sousmettez-vous à ce qui est de sa loy, vous disposant d'endurer toutes les peynes qui vous pourroient arriver en ceste vie : affectionnez vos cœurs à sa loy, et toutes les choses les plus dures et penibles vous seront douces et souëfves, et ce faysant, vous participerez au bonheur de sainct Simeon et de sainct Ignace. Mais pour vous dire lequel des deux est plus heureux, vous y penserez à part vous; mais cependant, taschez de les imiter en ceste vie, et vous benirez et serez benistes en l'autre, avec ces glorieux saincts, du Pere, du Fils, et du Sainct-Esprit. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON POUR LE II. LUNDY DE CARESME.

Quæretis me, et non invenietis..; et in peccato vestro moriemini.

Vous me chercherez et ne me treuverez pas, et vous mourrez dans vostre peché. (*Joan.* 7 *et* 8.)

SEVERE menace! terribles parolles! mais comme peuvent-elles partir de la bouche d'un si bon Pere? Je pense que le sens littéral est : Vous me rejettez, moy le vray Messie; vous me chercherez tantost, en vous attachant à de faux messies, et vous ne me treuverez pas. Mais on l'entend aussi de la mort des Juifs dans le peché, et c'est pourquoy, considerons quel horrible mal c'est que la mort dans le peché, et que c'est qui nous fait mourir dans le peché.

Dieu, qui cognoist combien la mort dans le peché est horrible, nous tend les bras pour nous faire esviter cest affreux precipice; il nous en asseure par le prophete Ezechiel, disant : *Vivo ego, dicit*

Dominus; nolo mortem impii, sed ut convertatur impius a via sua, et vivat. Convertimini, convertimini a viis vestris pessimis, et quare moriemini, domus Israel?... Impietas impii non nocebit ei, in quacumque die conversus fuerit ab impietate sua (Ezech. 23).

Il nous dit encore par la bouche de David : *Numquid obliviscetur misereri Deus? aut continebit in ira sua misericordias suas* (Psal. 76)?

Aussi quelque terribles que soyent les chastimens de Dieu contre le pecheur qui meurt dans le peché, ils seront tousjours moindres que ses pechés ne le meritent, au lieu que la rescompense du juste sera tousjours au-dessus de ce que meritent ses bonnes œuvres : *Miserationes ejus super omnia opera ejus* (Psal. 144). Et encore : *Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine* (Psal. 100).

Mais quelque grande que soit la misericorde de Dieu, il est cependant indubitable que la peyne de celui qui meurt dans le péché sera eternelle.

1° Parce que l'offense augmente à proportion de la dignité de la personne offensée. Or Dieu, qui est offensé par le peché, est d'une dignité infinie. Donc le peché merite une peyne infinie : *Dereliquisti Dominum Deum tuum* (Jerem. 2). Il avoit dit un peu plus haut, en parlant au nom de Dieu : *Me dereliquerunt fontem aquæ vivæ.* David, persuadé que la grieveté du peché vient de l'offense de Dieu, disoit au Seigneur : *Tibi soli peccavi* (Psal. 50).

2° Parce que le pecheur se place dans un estat où son acte present doit estre pour l'eternité. Qu'il y demeure donc.

3° Parce que le pecheur a une volonté eternelle de pecher; car s'il peche, quoyqu'il sçache qu'il mourra, que feroit-il, s'il sçavoit de ne pas mourir? Dieu les a laissez aller selon les desirs de leur cœur : *Dimisit eos secundum desideria cordis eorum* (Psal. 80).

Qu'est-ce qui nous fait mourir dans le peché?

La premiere cause est la fausseté de la penitence. La fausse penitence est semblable à la vraye, comme la ciguë l'est au persil. Pour que vous l'esvitiez, je vay vous exposer les caracteres de la penitence veritable.

Le premier est qu'elle soit entiere : *Convertimini ad me in toto corde* (Joel. 2). *In toto corde meo exquisivi te..... Clamavi in toto corde* (Psal. 118).

Contre ceste condition pechent, 1° ceux qui n'ont qu'un phantosme de penitence, semblable au phantosme que Michol plaça dans le lict de David (I. Reg. 19).

2° Ceux qui veulent partager leur culte et leurs affections entre Dieu et la creature. Ils jurent au nom du Seigneur et au nom du pretendu Dieu Melchom, dit l'Escriture : *Jurant in Domino et jurant in Melchom* (Soph. 1). Ils placent dans le mesme temple l'arche du Seigneur et l'idole de Dagon (I. Reg. 5). Ils sont semblables aux oyseaux de mer, qui tantost volent vers le ciel, et tantost nagent dans les eaux.

Le second caractere de la penitence veritable est d'estre permanente. Ceux qui retombent dans leurs anciens pechez sont semblables à la femme de Loth qui, malgré la deffense qu'avoit faite

l'ange, regarda derriere elle, et fut changée en une statuë de sel (Gen. 19). Aussi David, penetré d'une veritable contrition, disoit : *Juravi et statui custodire judicia justitiæ tuæ* (Psal. 118). *Benedicam Dominum in omni tempore* (Psal. 33). *Peccatum meum contra me est semper..... Amplius lava me ab iniquitate mea* (Psal. 50).

La seconde cause qui nous fait mourir dans le peché est une fausse crainte de la severité de la penitence; car le pecheur s'imagine faussement qu'il y a de la joye veritable dans le peché, et qu'il n'y a que de la peyne et de la douleur dans la penitence. Il apprehende, comme Esaü, par une crainte imaginaire qui luy fait compter pour peu de chose son droit d'aisnesse : *En morior : quid mihi proderunt primogenita* (Gen. 25).

Mais de mesme que les avettes cueillent le miel le plus excellent sur le thym, qui est une fleur amere, de mesme la penitence a dans son amertume des douceurs inexprimables : *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam* (Psal. 93). *Dulcis et rectus Dominus* (Psal. 24). *Quam bonus Israel Deus!* (Psal. 72). *Quam dulcia faucibus meis eloquia tua! super mel, ori meo* (Psal. 118).

SERMON POUR LE JEUDY APRES LE III. DIMANCHE DE CARESME.

SUR LE BON USAGE DES MALADIES.

Socrus Simonis tenebatur magnis febribus, et rogaverunt illum pro ea. Et stans super illam, imperavit febri, et dimisit illam. Et continuo surgens ministrabat illis.

La belle-mere de Simon avoit une fiebvre violente, et ils prierent Jesus de la guerir. S'estant approché d'elle, il commanda à la fiebvre, et la fiebvre la quitta. Aussi-tost elle se leva et les servit. (*Luc.* 4.)

Dans la premiere partie de l'Evangile de ce jour, qui est celle sur laquelle je veux et je dois m'arrester, il est fait mention d'une guerison que Nostre Seigneur opera à Capharnaüm sur la belle-mere de S. Pierre. S. Luc rapporte que Jesus-Christ fit un discours dans la synagogue de Capharnaüm, où il publia les effects et la grandeur de la providence de son Pere celeste. Ensuite, apres avoir fait plusieurs guerisons et deslivré un homme possedé du demon, il entra dans la mayson d'André et de Simon Pierre, où il guerit la belle-mere de S. Pierre qui avoit une fiebvre violente.

Ce fut sur la demande des quatre apostres S. Pierre, S. André, S. Jacques et S. Jean, qui tous ensemble se reünirent pour luy demander ceste grace. Lorsqu'ils luy eurent fait ceste priere, Nostre Seigneur s'approcha de la malade, se pencha sur son lict, et la prenant par la main, il commanda à la fiebvre de la quitter, ou, comme porte une autre version, il resprimanda la fiebvre. Alors elle fut guerie, et aussi-tost elle se leva et les servit à table.

Remarquez d'abord que Nostre Seigneur entra dans la mayson

de Simon Pierre, qui estoit le grand apostre, le premier des apostres, et qui suivoit Jesus-Christ avec André son frere. Il estoit appellé Simon Pierre, c'est pourquoy S. Matthieu, chap. 8, l'appelle Pierre, quoyque S. Luc, dans l'Evangile que nous lisons aujourd'huy, le nomme Simon.

Jesus estant donc entré dans la mayson de S. Pierre, guérit sa belle-mere qui avait une fiebvre violente. Ce recit a donné lieu à plusieurs esprits bizarres de pretendre que S. Pierre estoit alors maryé, puisqu'il avoit une belle-mere, et de soustenir qu'en ce tems-là il ne gardoit pas la continence. Ce raysonnement est tres-faux; car il n'auroit pas peu suivre Notre Seigneur, s'il eust esté chargé d'une femme. Mais si l'on disoit que, puisque S. Pierre avoit une belle-mere, il avoit eu une femme, et par consequent une famille dans laquelle estoit demeurée sa belle-mere, on auroit rayson. L'on void par là qu'il ne vescut pas tousjours dans le celibat; mais lorsqu'il suivit Nostre Seigneur il estoit veuf, comme on peut le conclurre des parolles qu'il luy dit : *Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te, quid ergo erit nobis* (Matth. 19)? Il ne dit pas : Nous avons quitté, non quelque chose, ains tout sans reserve; et puisque nous avons tout quitté, quelle sera la rescompense que nous recevrons de vous? Ce qu'il n'eust pas peu dire s'il eust eu une femme; car le maryage est une unyon de la creature avec la creature, au lieu que l'ordre ecclesiastique est une unyon en quelque façon de la creature avec le Createur.

Nostre Seigneur ayant choysi S. Pierre pour estre le chef des ecclesiastiques, il estoit convenable qu'il vescust dans la continence; car, comme dit S. Hierosme, en parlant de la vie des vierges, une personne qui est maryée ne peut pas dire qu'elle est toute à Nostre Seigneur. Elle est bien à Nostre Seigneur, il est vray, elle le recognoist tousjours pour son seigneur et maistre; mais neantmoins elle est à un autre subalterne à qui elle appartient et pour qui elle a de l'amour; et par consequent son cœur n'est pas entierement à Nostre Seigneur : il est partagé, il est divisé. Mais les ecclesiastiques qui sont tout à fait consacrez à Jesus-Christ ne doivent point avoir d'autre partage que luy, ny diviser leur cœur entre luy et la creature. Ils ne doivent point contracter l'unyon qui se fait avec la creature par le maryage, afin qu'estant libres de tout engagement, ils puissent s'unir plus estroitement avec Dieu. Et de là on doit conclurre que l'apostre S. Pierre estoit veuf et qu'il suivoit d'un cœur entier Nostre Seigneur.

Quant à ce qui est dit, que Jesus-Christ entra dans la mayson de sainct Pierre, ce n'est pas que ce sainct se fust reservé une mayson, ou qu'il eust encore soing d'une famille, oh non! car pour suivre son Maistre, il avoit tout quitté, et sa mayson, et sa famille, et ses filets et toutes les pretentions que peut avoir un homme. Il avoit une mayson et une famille dans laquelle estoit demeurée sa belle-mere, à qui il en avoit donné l'usage, et remis le soing de sa famille, car il l'avoit quittée tout à fait. Ainsi l'on dit que Jesus entra dans la mayson de sainct Pierre, non que cest apostre en eust une en ce tems-là, mais parce qu'elle avoit esté à luy.

Ce qui est dit, que les apostres Pierre, André, Jean et Jacques,

se reünirent pour demander la guerison de la belle-mere de sainct Pierre, est une chose bien remarquable; car ceste demande represente la communion des saincts, selon laquelle le corps de la saincte Eglise est tellement uny, que tous les membres participent du bien d'un seul. De là vient que tous les chrestiens participent à toutes les prieres et les bonnes œuvres qui se font dans l'Eglise; et ceste communion a lieu non-seulement çà-bas en terre, mais encore dans l'autre vie. Un protestant est un insensé lorsque, voulant bien croire la communion des saincts sur la terre, il ne veut pas croire qu'elle s'etende jusqu'au ciel. Vrayement ces gens-là ne croyent qu'en partie à la communion des saincts, puisque c'est une chose tres-certaine que, comme nous participons aux prieres les uns des autres, ces mesmes prieres et bonnes œuvres s'etendent jusqu'aux ames du purgatoire, qui en sont soulagées. De plus, elles et nous qui sommes sur la terre, nous participons aux prieres des saincts qui sont en paradis; et c'est en cela que consiste la communion des saincts, qui nous est representée en la guerison de ceste maladie, laquelle ne fut point deslivrée de sa fiebvre par ses prieres, mais par celles des apostres qui prierent pour elle.

C'est à leur demande que Jesus-Christ commanda à la fiebvre de la quitter; il monstra en cela sa toute-puissance, faysant voir qu'il est le maistre de la maladie, comme de la santé, et que c'est à luy que toutes choses obeyssent; il reprimanda la fiebvre et se courrouça contre elle en la chassant, comme s'il eust dit : Comment est-ce que la fiebvre ose demeurer en un lieu où est le medecin et le remede de la vie? Que ne s'enfuyt-elle en ma presence, sans attendre que je luy en fasse le commandement?

Disons maintenant quelque chose sur les maladies. Quant à ce qui est des maladies spirituelles, elles sont en si grand nombre, que si j'entreprenois d'en parler, je n'aurois jamais finy, d'autant plus que les maladies spirituelles sont l'exercice de toute la vie; et quoyque les religieuses soyent exemptes de quelques-unes, neantmoins elles ne le sont pas de toutes. J'ay pensé de ne point parler aujourd'huy de celles-là, mais des temporelles, dont les religieux et les religieuses ne sont pas plus exempts que les autres : car les maladies sont dans les monasteres aussi bien que dans le monde, et d'ailleurs, c'est de ces maladies dont il est parlé dans nostre Evangile; et parce que c'est une chose de grande importance que de sçavoir en bien user, je ne parleray que de celles-là.

Nous treuvons un grand exemple dans nostre febricitante, qui prattiqua tant et de si admirables vertus en sa maladie, que je pense que l'histoire en devroit estre escrite dans toutes les infirmeries des monastères, afin de servir d'exemple à toutes les malades qui y seroient, afin qu'elles apprinssent à en faire leur profict; mais parce que les vertus que ceste femme prattiqua sont en tres-grand nombre, je ne vous en marqueray que trois, sur lesquelles je vous diray quelque chose.

Auparavant neantmoins il faut que je me serve des parolles de l'apostre sainct Paul qui, parlant de Melchisedech, qu'il appelle *homme de paix et de justice*, dit qu'il estoit sans pere et sans mere, sans genealogie, sans commencement et sans fin : *Rex justitiæ*.....

rex pacis, *sine patre*, *sine matre*, *sine genealogia*, *neque initium dierum*, *neque finem vitæ habens* (Hebr. 7). Ces parolles ont jetté plusieurs esprits bizarres dans diverses heresies; ils ont dit que Melchisedech n'estoit point un homme et qu'il n'avoit point un vray corps comme les autres, ils luy ont voulu attribuer la divinité comme s'il eust esté Dieu; ce qui est faux, car sainct Paul dit que Melchisedech estoit un roy juste et paysible, et il le represente comme un homme.

Mais j'employeray ces parolles de sainct Paul comme une preface armée, selon l'expression de sainct Hierosme, c'est-à-dire une preface qui ayt ses armes, qui porte en teste le casque; car il faut, avant que je parle des maladies corporelles, que je die quelques mots sur la consideration des choses que l'on medite, et cecy sera par forme de preface et d'entrée à mon discours. L'on peut considerer la saincte Bible, c'est-à-dire les mysteres qui s'y treuvent, principalement les Evangiles, de deux manieres. La premiere maniere de mediter est de se servir des considerations pieuses qu'ont composées plusieurs de ceux qui ont eu le soing de la conduitte des ames, et qui ont fait, tant sur les mysteres de la vie et de la mort de Nostre Seigneur, que sur ceux de nostre foy, et sur les Evangiles, plusieurs belles et pieuses meditations pour l'usage de ceux qui veulent faire l'orayson.

Or, en ceste maniere de mediter, il faut beaucoup se servir de l'imagination et du raysonnement, c'est-à-dire l'on fait sur les Evangiles et sur les mysteres que l'on medite plusieurs imaginations que l'on peut pieusement croire, et plusieurs considerations sainctes, comme ont fait divers Peres et Docteurs. Par exemple, l'on s'imagine une quantité de larmes en la Passion, qui se jetterent à la rencontre du Fils et de la Mere quand il portoit sa croix sur le Calvaire, et une quantité d'autres qui se verserent à la flagellation et au pied de la croix. Pour representer les douleurs de la Saincte Vierge, il y en a qui se la sont imaginée tombant en deffaillance par l'excez de sa douleur à la mort de son Fils, et nos peintres l'ont representée ainsi au pied de la croix, comme s'il luy fust arrivé alors quelque foiblesse ou deffaillance; ce qui n'arriva jamais à Nostre-Dame, ny pendant la vie, ny à la mort de Nostre Seigneur: car, comme dit l'Evangeliste, elle demeura ferme et debout au pied de la croix; mais c'est une imagination que nos peintres ont faite, qui n'est pas plus veritable que celle que quelques-uns font du bon larron qu'ils peignent attaché à la croix avec des clous, ce qu'ils ne veulent pas faire du mauvais larron, comme s'il ne le meritoit pas : il en est ainsi de ce que l'on dit des trois Maries. En general, il faut user sobrement des imaginations de ce genre.

Je ne dy pas qu'il ne se faille point servir de l'imagination pour mediter sur les considerations pieuses qui nous ont esté laissées par les SS. Peres, et par tant de bonnes ames; car, puisque ces SS. Peres et ces grands personnages les ont faites, qui est-ce qui refusera de s'en servir? Qui est-ce qui osera rejetter ce qu'ils ont fait? Et qui ne pensera et croira pieusement ce qu'ils ont cru pieusement? On peut marcher seurement apres des hommes d'une telle authorité. Mais malheureusement l'on ne s'est pas contenté de ce

qu'ils ont laissé, et on a fait plusieurs autres imaginations; c'est à quoy il faut prendre garde, et ne se servir de l'imagination dans la meditation qu'avec prudence et non à tort et à travers et selon nostre phantaysie, mais sobrement et selon l'advis de nos directeurs et des personnes qui nous conduisent, ou selon qu'il est marqué dans de bons livres qui soyent bien appreuvez. Voylà ce que j'avois à dire quant à la premiere maniere de mediter, qui est bonne, et que je ne desappreuve point; car plusieurs grands saincts s'en sont servy et s'en servent encore.

La seconde maniere de mediter est de ne point faire d'imagination, mais de se tenir exactement aux parolles de l'Evangile, c'est-à-dire mediter purement et simplement l'Evangile et les mysteres de nostre foy, qui y sont distinctement exprimez, se contentant de cela, sans y rien adjouster. Ceste maniere est plus haute et meilleure que la premiere, et elle est aussi plus simple et plus asseurée; et c'est en ceste façon que S. Paul parle de Melchisedech, quand il dit qu'il estoit sans pere et sans mere et sans genealogie, sans commencement et sans fin. Or ce qu'il dit, que Melchisedech estoit sans pere et sans mere, ne signifie point qu'il n'ayt pas eu un pere et une mere comme les autres hommes; car il estoit nay comme les autres, par consequent il avoit une genealogie. Il n'estoit pas sans commencement, car comme homme il avoit une nayssance, et il n'a pas esté sans fin, car il est mort. Mais comme dans l'histoire il n'est rien dit des pere et mere, ny de la genealogie de Melchisedech, ny de sa nayssance, ny de sa mort, S. Paul n'en veut point parler, ny rien adjouster aux parolles de l'Escriture : car de tout ce qui n'est pas escrit, il n'en veut rien dire; et c'est de ceste maniere que je veux parler de nostre febricitante, me bornant à la lettre de ce qui en est dit dans l'Evangile.

Ceste femme fut fort admirable dans sa conduitte en sa maladie corporelle; et je treuve en l'Evangile que nous lisons aujourd'huy qu'elle prattiqua un grand nombre de vertus; mais celle qui m'a le plus frappé est la grande remise qu'elle fait d'elle-mesme à la providence de Dieu, et au soing de ses superieurs. J'admire combien en ceste maladie elle est tranquille est paysible; car elle avoit une violente fiebvre qui la retenoit dans le lict et qui la faysoit bien souffrir. C'est le propre de ceste maladie de nous donner beaucoup d'agitation; et neantmoins elle demeure paysible sans avoir aucune inquiettude, et sans en donner à ceux qui estoient aupres d'elle, car l'Evangeliste n'en fait aucune mention, et il dit seulement qu'elle estoit au lict avec une violente fiebvre.

Chascun sçayt combien est grand le mal de l'inquiettude, et les delicats en sont une preuve; car quand ils n'ont pas dormy autant qu'ils voudroient, ils ne font que se plaindre, disant qu'ils sont tout fatiguez. L'inquiettude est un mal qui tourmente fort pour l'ordinaire les febricitans, la fiebvre les empesche de reposer, ils s'ennuyent de leur mal et ne treuvent point de playsir à quoy que ce soit. Il faut remuer le ciel et la terre pour les souslager, et neantmoins tout cela ne leur sert de rien.

Mais la grande remise que nostre febricitante a faite d'elle-mesme entre les mains de ses superieurs, est cause qu'elle ne s'in-

quiette point; elle ne se met point en soucy de sa santé, ny de sa guerison. Elle laisse faire à ceux qui la gouvernent; elle se contente de demeurer dans son lict à souffrir sa maladie avec douceur et patience. O Dieu, qu'elle estoit heureuse, ceste bonne femme! Vrayement elle meritoit bien qu'on prinst soing d'elle, comme firent S. Pierre, S. André, S. Jean et S. Jacques, qui pourveurent à ce qui estoit necessaire à sa guérison sans estre sollicitez par elle qui ne leur en parla point; mais ils furent poussez par la charité et la commiseration qu'ils avoient de ce qu'elle souffroit.

Ah! que les malades qui sont dans le monde seroient heureux s'ils se laissoient gouverner à ceux qui ont soing d'eux; et les religieuses si elles faysoient ceste grande et absoluë remise de nostre febricitante, entre les mains de leurs superieures! Que si ceux qui sont au monde ont rayson de faire cela à cause de l'amour ou de la compassion naturelle que ceux qui les gouvernent ont pour eux; à plus forte rayson les religieuses qui sont sous des superieures qui ont la charité, par le motif de laquelle elles les servent et pourvoient à leurs besoins et à leurs necessitez. Charité qui est plus forte et qui presse de plus pres que l'amour naturel; car ce n'est pas seulement par un sentiment naturel que les superieurs et les superieures de monastere s'occupent de procurer des remedes et des souslagemens aux maladies de ceux qui sont sous leur charge, mais par le motif de la charité qui n'epargne rien. Si un pere ayant un fils malade qu'il n'ayme point, ne laisse pas de le faire traitter selon ses besoins, y estant poussé d'une compassion naturelle; qu'est-ce que nous ne devons pas attendre des superieurs, qui ont la charité, par le motif de laquelle ils nous servent?

Oh! que vous serez heureuses, si vous faites ceste remise de vous-mesmes entre les mains de vos superieures, ainsi que le fit la belle-mere de S. Pierre; car elle sçavoit que Nostre Seigneur estoit à Capharnaüm, et qu'il guerissoit plusieurs malades, et neantmoins elle ne se met point en inquiettude pour luy envoyer dire qu'elle estoit malade, ny pour l'envoyer prier de venir en sa mayson; mais ce qui est encore plus admirable, elle le void dans sa mayson, et toutesfois elle ne luy dit pas un seul mot de sa maladie, et ne le prie point d'avoir pityé d'elle; et elle ne luy dit point : *Jesu, fili David, miserere mei* (Matth. 15); elle ne luy demande point d'approcher du lict où elle estoit couchée et de mettre la main sur elle; elle ne s'empresse point pour touscher ses vestemens, ny la frange de sa robbe, comme ont fait ceux qui sont allez à Nostre Seigneur pour estre gueris de leurs maladies corporelles; car la pluspart de ceux qui alloient à Nostre Seigneur, comme nous voyons dans l'Evangile, y venoient pour estre gueris de leurs maladies corporelles, et non pour les spirituelles.

Il n'y a eu que Magdelene, ceste grande saincte, qui soit venuë à luy pour faire traitter son cœur et recevoir la guerison des maladies qui estoient en son ame; ce qu'elle fit d'une maniere admirable lorsqu'elle estoit encore en la fleur de son aage.

Le Centurion merite sans doubte de grands esloges pour le soing qu'il eut d'envoyer à Nostre Seigneur les principaux de la ville l'advertir de la maladie de son serviteur, et aussi pour la foy ad-

mirable avec laquelle il desclara qu'il ne falloit pour ceste guerison qu'une parolle du Sauveur; mais il tesmoigna un grand empressement et beaucoup d'inquiettude pour la guerison de son malade.

Qu'est-ce que ne fit pas la Cananée? Combien insista-t-elle aupres de Nostre Seigneur! Combien persevera-t-elle à l'importuner pour la guerison qu'elle demandoit! Combien cria-t-elle apres les Apostres pour qu'ils priassent Nostre Seigneur pour elle! Quelle instance ne fit point le prince de la synagogue pour determiner Nostre Seigneur à descendre en sa mayson? Enfin, tous firent voir une grande inquiettude et un grand desir d'obtenir la guerison qu'ils demandoient.

Mais que feroient encore nos malades en ce tems, s'ils sçavoient qu'il y eut quelque medecin tres-habile? Combien ne feroient-ils pas de demarches pour le prier de les venir visiter et de remedier à leur mal! Avec quelle impatience n'attendroient-ils pas sa venuë! Oh! vrayement ceste inquiettude procede d'un grand amour-propre que l'on appelle amour dereglé de soy-mesme, maladie à laquelle non-seulement ceux qui vivent dans le monde sont subjets, mais aussi ceux qui sont dans les monasteres. C'est pour ceste rayson que sainct Bernard escrivit une longue lettre touchant les maladies corporelles, aux freres de Sainct-Anastase, qui estoient des moines establis à Rome, et qui estoient alors presque tous malades. Il leur mande qu'il ne convient pas aux freres de Sainct-Anastase de penser aux remedes pour recouvrer leur santé et encore moins de les demander, qu'ils ne doivent point sçavoir quelle medecine il leur faut prendre, ou s'ils ont besoin d'estre saignez; et que les religieux qui sont consacrez au service de Nostre Seigneur ne doivent point avoir de soing des maladies corporelles, mais des spirituelles; que pour le soing des corporelles, ils doivent s'en remettre à la providence de Dieu, et à la sollicitude des superieurs qui les gouvernent; qu'il faut laisser aux personnes du monde de faire venir avec un grand soing les medecins et d'user avec une grande affection des remedes; mais que cela ne convient point aux religieux; que s'ils sont malades, en sorte qu'il leur soit necessaire de prendre quelque chose pour leur souslagement, ils pourront se servir de quelques herbes medicinales (Epist. 345). Ce qui monstre que les moines de ce tems-là n'usoient d'aucune nourriture qui fust contraire à la pauvreté evangelique.

Il semble que sainct Bernard soit bien rigoureux en cecy; il l'est bien davantage en ce qu'il dit encore dans la mesme epistre : « S'il vous semble que je sois bien rigoureux, je vous diray qu'en ce que je vous ay escrit, je croy avoir l'Esprit de Dieu, et que c'est selon l'Esprit de Dieu que je vous parle. « Cecy est bien remarquable; car si sainct Bernard leur eust mandé qu'il leur parloit selon son sentiment, il n'eust pas esté si austere; « mais je ne vous parle point selon mon sentiment, dit-il, et en ce que je vous escris, il semble que j'ay l'Esprit de Dieu. »

Ensuite il respond à une objection (Serm. 30 *in Cant.* n. 12) : « Vous me direz peut-estre que l'apostre sainct Paul, qui avoit l'Esprit de Dieu, escrivoit à son disciple Timothée : Nous vous recommandons de cesser de boire de l'eau peure, et d'user d'un peu de vin

pour fortifier vostre estomach qui est affoibli par l'eau que vous avez beue. »

Remarquez icy que ce grand et digne evesque Timothée estoit tombé dans des infirmitez causées par les jeusnes et les austeritez qu'il avoit faites, et alors, pour tout souslagement et tout remede, sainct Paul luy conseille d'user d'un peu de vin; par où l'on void que ce grand sainct ne beuvoit auparavant que de l'eau, et c'est ce que sainct Bernard dit aussi de ses religieux qui ne beuvoient de vin qu'en cas de necessité, et alors ils en usoient par forme de remede, comme sainct Paul le recommande à Timothee.

« Or, dit sainct Bernard, si vous m'objectez cecy, je respons que sainct Paul sçavoit bien que Timothée estoit Timothée, c'est-à-dire un evesque fort utile à l'Eglise naissante, et qui ne faysoit rien pour luy que ce qu'on luy ordonnoit. Donnez-nous des Timothée de ceste sorte en ce tems, et nous leur recommanderons l'usage du vin, et non-seulement du vin, ains encore de l'or potable, s'il est necessaire. »

Les religieux de sainct Bernard ne sont plus comme ils estoient en ce tems-là, non plus que les autres religieux et religieuses: on n'est pas si rigoureux en ce tems-cy, qu'on l'estoit alors; chascun veut avoir l'usage du vin et se servir des medecins et des remedes. Il est vray que l'usage de ces choses n'est pas si rare en ce tems-cy qu'il l'estoit pour lors; car les medecins estoient fort rares, il n'y en avoit quelquesfois qu'un en toute une province, et il falloit que ceux qui en vouloient avoir courussent de costé et d'autre, ce qui ne pouvoit se faire sans de grands frais. Les remedes aussi estoient tres-chers, et peut-estre c'estoit la cause pour laquelle les religieux s'en servoient si peu. Mais il n'en est pas ainsi en ce tems. Oultre que les remedes soyent moins chers, les medecins ne sont pas si rares; et de là vient que l'on se sert plus facilement, et que pour le moindre mal que l'on ayt il faut se medicamenter et courir à la haste pour faire venir le medecin.

Il est vray aussi que l'on est bien plus tendre et plus doüillet que l'on estoit en ce tems-là; mais ce seroit encore peu si l'on usoit seulement des medecins et des remedes selon que les superieurs l'ordonnent; mais l'on ne se contente pas de cela, l'on veut se gouverner selon sa phantaysie, l'on a grand soing de soy-mesme, l'on s'inquiette et s'empresse à rechercher les moyens pour sa guerison, l'on voudroit volontiers sçavoir tous les remedes du monde pour s'en servir, l'on veut cognoistre tout ce qui est propre ou non pour sa guerison.

Or nostre febricitante ne faysoit pas ainsi; elle estoit dans son lict sans faire aucun bruict, il luy suffisoit qu'on sceut qu'elle estoit malade, et elle se servoit de ce qu'on luy donnoit pour sa santé, sans se mettre en peyne s'il luy seroit utile ou non. Elle sçavoit bien que Dieu n'estoit point la cause de sa maladie; parce que, comme il n'est pas la cause du peché, il ne l'est pas non plus de la maladie; mais comme il laisse commettre le peché, il permet aussi les maladies pour nous chastier et nous purifier de nos pechez, et alors il faut se sousmettre à la visite de Dieu et à sa misericorde. le priant par un humble silence, qu'il nous fasse tranquillement embrasser la

volonté de sa providence, comme faysoit le sainct roy David, auquel Dieu envoya quelques afflictions dont il parle en ces termes : *Ab omnibus iniquitatibus meis erue me; opprobrium insipienti dedisti me. Obmutui, et non aperui os meum, quoniam tu fecisti* (Psal. 38).

Nostre febricitante faysoit de mesme : Vous m'avez envoyé la fiebvre et je l'ay receuë, je me suis soumise à vostre justice et à vostre misericorde. Or, vous me l'avez envoyée, aussi vous pouvez me l'oster sans que je vous le demande; vous sçavez mieux ce qu'il me faut que moy-mesme, je n'ay pas besoin de me mettre en peyne; il me suffit que vous me regardiez et que vous sçachiez que je suis malade dans mon lict.

Elle ne dit donc pas un mot, elle ne fait aucun compte de sa maladie, elle souffre et ne s'embarrasse point qu'on le sçache, ny que l'on en procure la guerison, elle se contente que sa maladie soit cogneuë de Dieu et de ses superieurs qui la gouvernent : elle ne ressemble pas à certaines personnes de ce tems, qui, si elles ont la migraine ou la cholique, il faut que chascun en soit instruict, et que tout le voysinage le sçache; ny à celles qui, pour le moindre mal qu'elles ont, veuillent qu'on les retire à part dans une infirmerie, afin que chascun les plaigne; ny à celles qui courent au medecin, pour la moindre incommodité qu'elles souffrent. Ces personnes rassemblent aux petits enfans qui, estant picquez par une guespe ou par une avette, courent le monstrer à leur mere, afin qu'elle souffle sur leur mal.

Nostre febricitante, non-seulement ne publie point son mal, elle ne s'arreste point à en parler, elle ne se met point en devoir d'envoyer chercher le medecin, mais chose estonnante ! Nostre Seigneur estant en sa mayson comme un souverain medecin qui pouvoit la guerir, elle ne luy dit pas un seul mot touchant sa maladie, elle ne veut pas mesme le regarder en qualité de medecin, mais seulement en qualité de son Dieu à qui elle appartient en la santé et en la maladie, tesmoignant par là qu'elle est aussi contente de la maladie que de la santé, et qu'elle ne veut estre deslivrée de la fiebvre que quand il playra à son Dieu.

Oh ! que si c'eust esté quelqu'une de nos dames de ce tems, combien eust-elle fait de finesse pour estre guerie par ce souverain Medecin ! Elle eust bien dit qu'elle ne demandoit la santé que pour mieux servir Nostre Seigneur, ou du moins qu'elle supporteroit mieux en un autre tems d'estre malade, mais qu'en ce tems où Nostre Seigneur estoit en sa mayson, elle ne pouvoit s'y resoudre, parce qu'estant dans le lict, elle ne pouvoit pas faire ce qui seroit de son service, et autres semblables.

Mais nostre febricitante n'en usa jamais : car il ne suffit pas d'estre malade parce que c'est la volonté de Dieu, il faut encore l'estre comme il le veut, quand il le veut et aussi longtems qu'il luy playra, nous remettant pour ce qui est de la santé à ce qu'il en ordonnera, sans luy rien demander; c'est assez qu'il le sçache et qu'il nous voye en nostre infirmité, il faut le laisser faire sans se mettre en devoir de pourvoir à ce qu'il faut pour le recouvrement de la santé. Il faut s'en remettre à nos superieurs, et leur en laisser le soing,

ne nous mesler de rien que de bien supporter le mal tant qu'il playra à Dieu. Voylà le premier poinct.

Le second est la douceur et la resignation que ceste femme fit paroistre en sa maladie. Elle ne fit aucun bruict de son mal; car elle ne dit rien à Nostre Seigneur, ny à ceux qui la gouvernoient; elle ne tesmoigna point qu'elle desirast plutost la santé que la maladie : car il est bon, à la verité, de demander la santé à Nostre Seigneur quand c'est pour mieux le servir, avec la condition toutesfois si telle est sa volonté; car nous devons tousjours dire : *Que sa volonté soit faite!* Neantmoins il est beaucoup mieux de ne rien demander, et de nous contenter qu'il sçache nostre mal, et la grandeur de nos souffrances. Il y a des personnes qui, quand elles sont malades, voudroient employer tout le monde si elles pouvoient, pour estre deslivrées de leurs maladies; si qu'elles envoyent de costé et d'autre pour que l'on prie Dieu de restablir leur santé. C'est bien fait de recourir à Dieu; mais pour l'ordinaire cela se fait avec tant d'imperfection, que c'est pityé, et mesme l'on a vu commettre pour ce subjet de grandes imperfections, comme il arriva à un roy de France. On ne fait point de tort à la resputation des grands quand on leur dit leurs veritez. Celuy-cy donc, voulant aller à la guerre, fit faire plusieurs prieres pour la conservation de sa santé corporelle. Un jour il entra dans l'eglise de S. Gregoire, où l'on disoit la messe pour ce subjet; et lorsque l'abbé qui la disoit fut à la collecte, dans laquelle il recommandoit l'ame et la santé spirituelle du roy, ce prince envoya promptement un de ses pages pour l'advertir de prier pour la santé corporelle du roy, disant que pour celle de l'ame l'on y penseroit plus tard, et il commit ainsi une tres-grande imperfection; l'on est fort subjet à en commettre de semblables en de tels subjets.

Mais la grande resignation de nostre febricitante l'empescha de tomber en cest inconvenient; car elle demeura en sa modestie et sa tranquillité, sans rien demander, et les apostres, qui en eurent compassion, dirent à Nostre Seigneur une parolle de grande modestie pour ceste malade. Ceste parolle fut secrette, et Nostre Seigneur l'ayant entenduë, regarda la malade qui le regardoit, il la print par la main, et reprimandant la fiebvre, il la chassa.

Alors la malade se levant, alla de ce pas le servir à table, et c'est icy la troisiesme consideration que j'ay à faire sur cest Evangile, où je veux vous faire remarquer le soing qu'eut ceste femme de profitter de sa guerison. Elle monstra une grande vertu, et l'utilité qu'elle avoit retirée de sa maladie; car de mesme qu'elle avoit souffert la maladie avec resignation pour Nostre Seigneur, elle ne voulut se servir de sa santé que pour le service du mesme Seigneur.

Mais quand s'y employa-t-elle? Au mesme instant qu'elle eut recouvré la santé? Oh! elle n'estoit point de ces femmes tendres et delicates qui, ayant eu une maladie de quelques jours, il leur faut des sepmaines et des mois pour se remettre, afin que ceux qui n'ont pas sceu leur maladie la sçachent en ce tems qu'elles prennent pour se remettre, et par ce moyen qu'il y ayt encore du tems pour les plaindre; et pour cela il faut les retirer à part, leur donnant une nourriture particuliere, et leur rendant d'autres soings, jusqu'à ce qu'elles soient bien remises de leurs maladies.

Nostre febricitante ne fait point cela, ains sert Nostre Seigneur aussi-tost qu'elle est guerie. Maintenant si vous voulez, servez-vous de l'imagination, et considerez avec quel amour et quelle joye ceste femme servit Nostre Seigneur, avec quelle allegresse son cœur s'embrasoit de son amour, comment elle le regardoit, et combien d'actes d'amour elle faysoit, combien de benedictions elle avoit en la bouche, remerciant celuy qui luy avoit fait tant de bien! Vous pouvez aussi vous imaginer ce que faysoient les saincts apostres qui avoient de leur costé veu ce miracle.

Apprenez de là comment il faut se comporter dans les maladies corporelles et le profict que l'on doit en tirer. Il faut observer de ne rien demander, se remettant entre les mains de nos supérieurs, leur laissant le soing de pourvoir aux médecins, aux remedes et à tout ce qui est requis pour nostre santé et nostre souslagement, ne rien refuser, ny la nourriture, ny les remedes ny aucun traitement quel qu'il soit. C'est en cela que consiste la pauvreté evangelique : car, comme dit sainct Bonaventure (*De grad. virt.*, cap. 8), le premier degré de la pauvreté est de ne point avoir de demeure ou mayson qui nous soit propre et qui soit à nous. Le second est de n'avoir point, dans le temps de la santé, de nourriture qui nous soit propre et selon nostre goust. Le troisiesme degré de la pauvreté est, estant malade, de ne sçavoir où se retirer, de n'avoir point de giste, ny de mayson pour se loger, de n'avoir point de nourriture pour subvenir à la necessité, ny rien qui soit à nostre gré, d'estre delaissez et abandonnez de tout secours à la fin de nostre vie, et au milieu de cela de ne rien demander pour nostre souslagement, ny ne rien refuser, quoyque ce qui nous seroit donné ne nous plust pas. C'est ce qui a esté exactement prattiqué en ce siecle par un grand sainct et une grande saincte, l'un et l'autre en effect tres-grands en desirs et affection : je veux dire par sainct François Xavier qui, à l'heure de la mort, ne treuva ny mayson ny nourriture propre à le loger; car il mourut vis-à-vis de la Chine en un pauvre lieu, abandonné de tout secours humain, et au milieu de tout cela le cœur de ce grand serviteur se fondoit de joye, se voyant reduict en telles extremitez; ce que considerant, la bienheureuse sœur Marie de l'Incarnation estimoit son bonheur si grand, qu'elle tesmoignoit le desir de mourir de la maniere que mourut le grand sainct François Xavier, abandonnée de tous secours humains et mesme divins, se contentant de la grace ordinaire que Dieu donne à toutes les creatures; et ceste grande saincte, ne pouvant mourir reellement en ceste pauvreté, mourut ainsi par desir et affection. L'on peut dire à ces deux sainctes ames, comme à tous ceux qui les imitent : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum* (Matth. 5); Bien-heureux sont les pauvres par l'esprit, car le royaume des cieux est à eux.

I. SERMON POUR LA FESTE DE L'ASCENSION.

SUR LA PRÉSENCE REELLE DE JESUS-CHRIST DANS L'EUCHARISTIE.

Dominus quidem Jesus, postquam locutus est eis, assumptus est in cœlum, et sedet a dextris Dei.

Le Seigneur Jesus, apres avoir parlé à ses disciples, monta au ciel où il est assis à la dextre de Dieu. (*Marc.* 16.)

Lorsque le prophete Elye fut sur le poinct d'estre transporté dans un char de feu, il dit à son disciple Elysée : *Elias dixit ad Elisæum : Postula quod vis ut faciam tibi, antequam tollar a te. Dixitque Elisæus : Obsecro ut fiat in me duplex spiritus tuus. Qui respondit : Rem difficilem postulasti : attamen si videris me quando tollar a te, erit tibi quod petisti; si autem non videris, non erit* (IV. Reg. 2. Elysée luy demanda son double esprit, et Elye respondit, etc.

De mesme, mes chers auditeurs, si nous voyons des yeux de la foy Jesus-Christ montant au ciel, nous recevrons le thresor abondant de ses dons.

Considerons-le donc dans son Ascension; et de peur que nos yeux ne soyent esblouys de ce magnifique spectacle, demandons-luy que, comme il nous a fait la grace de se rendre visible aux yeux des hommes, il permette, par un effect de la mesme grace, que nous puissions le contempler.

Longtems avant son Ascension, lorsque Jesus-Christ annonçoit aux Juifs que le pain qu'il leur donneroit seroit sa chair, quelques-uns des auditeurs disoient : *Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducadum?... Durus est hic sermo, et quis potest eum audire* (Joan. 6)? Mais Jesus cognoissant leurs murmeures, leur dit : *Sciens autem Jesus apud semetipsum quia murmurarent de hoc discipuli ejus, dixit : Hoc vos scandalizat? Si ergo videretis Filium hominis ascendentem ubi erat prius?*

Le Sauveur prevoyoit, en parlant ainsi, que son ascension seroit pour plusieurs un pretexte de rejetter la presence reelle de son corps dans le sacrement de l'Eucharistie, comme font en ce tems tous ceux des heretiques qu'on nomme *Sacramentaires*. Je vay donc commencer par arracher les espines qu'ils ont plantées dans le jardin du Pere de famille; ensuite j'y planteray des fleurs.

Les heretiques ont coustume de se jetter tousjours dans une extresmité blasmable. L'Eglise, dit Tertullien, est tousjours crucifiée, comme Jesus-Christ, entre deux larrons. *Ecclesia, ut et Christus, in medio latronum semper crucifixa est.* Par exemple, il s'agit de la Trinité, Servet avec Paul de Samosate n'admet aucune distinction de personnes; Valentin Gentilis veut qu'il y ayt trois natures. S'il s'agit de Jesus-Christ, Nestorius pretend qu'il y a en luy deux personnes; Eutychés qu'il n'y a qu'une nature. S'il s'agit du culte de la Saincte Vierge, les Collyridiens luy offroient un sacrifice d'adoration, Copronyme soustenoit qu'on ne devoit luy rendre aucun hon-

neur. S'il s'agit de la penitence, aucune ne pouvoit suffire, selon Donat; aucune n'estoit necessaire, selon les Pelagiens. Et pour en venir à nostre subjet, les Ubiquistes ont pretendu que le corps de Jesus-Christ estoit par tout; les Sacramentaires, qu'il n'estoit que dans le ciel.

Mais on peut dire de l'Eglise catholique ce qui a esté dit de Jesus-Christ relativement aux habitans de Nazareth : *Ipse autem transiens per medium illorum, ibat* (Luc. 4); Il marchoit en passant au milieu d'eux. Elle enseigne que le corps de Jesus-Christ n'est point par tout, mais qu'il est en mesme tems dans le ciel et dans le tres-sainct Sacrement de l'autel. Pourquoy l'enseigne-t-elle? parce que Jesus-Christ l'a dit, et que tout ce qu'il dit, il peut et veut le faire.

Les heretiques de nostre tems ont coustume, lorsqu'ils treuvent deux choses dans l'Escriture, et qu'ils ne peuvent pas comprendre le moyen de les concilier ensemble, d'admettre l'une et de rejetter l'autre, quoyqu'elles ne soyent pas contradictoires. Par exemple, ils disent : La foy justifie, donc les œuvres ne justifient pas. Mais l'Eglise dit : La foy et les œuvres justifient. Ils disent : La parolle de Dieu escrite est regle de foy, donc la contradiction n'est pas regle de foy. Mais l'Eglise dit : L'Escriture saincte et la tradition sont regles de foy, selon ceste parolle de sainct Paul : *Tenete traditiones quas didicistis, sive per sermonem, sive per epistolam nostram* (II. Thes. 14). Ils disent : Il faut se confesser à Dieu, donc il ne faut pas se confesser aux ministres de Jesus-Christ. Mais l'Eglise dit : Il faut se confesser à Dieu et aux ministres de Jesus-Christ.

C'est ainsi que les heretiques raysonnent sur presque tous les articles. Ils le font specialement sur l'object qui nous occupe; ils disent : C'est un article de foy que Jesus-Christ est monté au ciel; donc il n'est pas dans l'Eucharistie. Mais l'Eglise dit : Il est en mesme tems dans le ciel et dans l'Eucharistie.

Il ne faut point chercher d'autre rayson de ce fait que la toute-puissance de celuy qui le fait : *Tota ratio facti est omnipotentia facientis*. La rayson humaine va tres-souvent eschouer contre cest escueil. Dieu promit à Abraham une nombreuse posterité : *Faciam semen tuum sicut pulverem terræ* (Gen. 13). Abraham l'interpreta du fils de son intendant Eliezer : *Ego vadam absquæ liberis; et filius procuratoris domus meæ, iste Damascus Eliezer...* (Gen. 15). Quelque tems apres, Dieu luy declara expressement qu'il auroit un enfant de Sara son espouse : *Ex illa dabo tibi filium.....* Abraham rit et dit : *Cecidit Abraham in faciem suam, et risit dicens : Putasne centenario nascetur filius? Et Sara nonagenaria pariet? Dixitque ad eum : Utinam Ismael vivat coram te* (Gen. 17). Sara rit esgalement lorsqu'elle entendit la mesme promesse : *Sara risit occulte* (Gen. 18).

On pense ainsi, parce que l'on oublie que Dieu est au-dessus de nostre intelligence : *Major est Deus corde nostro* (I. Joan. 3), et peut faire des choses que nous ne comprenons pas. Abraham creut dans la suite contre toute apparence : *Abraham contra spem in spem credidit* (Rom. 4), en se monstrant prest à immoler Isaac,

de la posterité duquel on luy avoit fait de si grandes promesses.

Il seroit superflu de preuver par l'Escriture l'ascension de Jesus-Christ; car elle y est si clairement racontée, qu'aucun chrestien n'en doubte; mais nous preuverons briefvement par l'Escriture la presence reelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie, et nous employerons pour cela les parolles de la promesse, celles de l'institution du Sacrement et les enseignemens de sainct Paul : *Promittit, dat, docet.* Il a fait que ce qui estoit auparavant du pain fust son corps, comme il a changé l'eau en vin, et comme il a fait avec la poussiere de la terre le corps d'Adam, et avec une coste du mesme Adam Eve son espouse.

La premiere fois que les Israëlites virent la manne qui estoit tombée du ciel pendant la nuict, ils dirent : *Qu'est-ce que cela?* Moyse leur respondit : *Iste est panis quem Dominus dedit vobis ad vescendum* (Exod. 16). Tous creurent à sa parolle, et recueillirent la manne pour s'en nourrir. Aucun ne dit : Comment seroit-elle du pain, puisqu'elle a la forme de la coriandre et du verglas?

Et maintenant que Jesus-Christ vous dit : *Cecy est mon Corps*, pourquoy hesiteriez-vous? c'est sans aucun doubte le corps de Jesus-Christ.

La manne tomboit la nuict, pour que les Israëlites ne vissent pas qu'elle tomboit du ciel, mais qu'ils le creussent.

Croyez que Jesus-Christ y est present; ne cherchez pas de quelle maniere il peut estre present en plusieurs lieux.

Il y a plus de douze cens ans que sainct Chrysostome, parlant de l'Eucharistie, enseignoit que c'est un grand miracle : O miracle! dit-il : *Qui cum Patre sursum sedet, illa hora omnium manibus tenetur, sese volentibus dat complectendum ei accipiendum* (*De sacerd.*, lib. III, n. 4). O bonté de Dieu! celuy qui est assis dans le ciel à la dextre du Pere, est tenu en mesme tems sur la terre dans les mains d'un grand nombre d'hommes, et se laisse prendre et recevoir par ceux qui le veulent.

Ailleurs il dit : *Elias in cœlum ascendens nihil aliud quam meloten discipulo reliquit; Filius autem Dei ascendens suam nobis carnem reliquit; sed Elias quidem exutus, Christus autem et nobis reliquit; et ipsam habens ascendit* (Hom. 2 *ad pop. Antioch.*). Elye, en quittant la terre, laissa son manteau à son disciple; le Fils de Dieu, en montant au ciel, nous a laissé sa chair; mais avec ceste difference que le prophete se despoüilla de son manteau, au lieu que Jesus-Christ, quoyqu'il nous ayt laissé sa chair, l'a cependant conservée en montant au ciel.

J'adjouste que l'Ascension de nostre Sauveur, non-seulement n'est pas contraire à la foy sur sa presence reelle dans l'Eucharistie, mais luy est mesme favorable; car voyez quel corps Nostre Seigneur a dans le ciel. Ce n'est plus un corps charnel, ains un corps que l'Apostre appelle spirituel : *Corpus spiritale* (I. Cor. 15); un corps qui penetre les cieux : *Habentes ergo pontificem magnum qui penetravit cœlos, Jesum Filium Dei* (Hebr. 4).

Oh! qu'il est doux de bien croire le mystere de l'Eucharistie et celuy de l'Ascension! Je ne veux pas finir sans vous dire quelques mots sur ce dernier mystere, puisque nous en celebrons aujourd'huy la feste.

Il estoit certainement bien raysonnable que le Sauveur exalté en croix fust exalté en gloire. C'est icy le complement et dernier des mysteres de la redemption. C'est alors que le Pere celeste, en faysant asseoir à sa dextre l'humanité saincte de Jesus-Christ, luy a donné le bayser de sa bouche dont parle l'Espouse des Cantiques : *Osculetur me osculo oris sui* (Cant. 1). C'est alors qu'on a peu dire à nostre Redempteur, avec ceste saincte Espouse : *Fuge, dilecte mi, et assimilare capreæ hinnuloque cervorum super montes aromatum* (Cant. 8). Ah! que nostre cœur soit tousjours dans le ciel, où est nostre Bien-aymé! Disons-luy souvent : *Trahe me; post te curremus in odorem unguentorum tuorum* (Cant. 1). Mais retranchons soigneusement tout ce qui peut nous empescher de courir apres luy. Le divin Espoux nous attire à sa suite, comme l'aymant attire le fer; mais de mesme qu'un diamant placé entre l'aymant et le fer empesche l'attraction, de mesme l'attachement aux choses terrestres empesche que nous cedions à l'action par laquelle le celeste Espoux nous attire.

II. SERMON POUR LA FESTE DE L'ASCENSION.

SUR LE REPROCHE D'INCREDULITÉ FAIT PAR JESUS-CHRIST A SES APOSTRES.

Exprobravit incredulitatem eorum et duritiam cordis.

Jesus reprocha aux Apostres leur incredulité et la dureté de leur cœur. (*Marc.* 16.)

Les laboureurs ne sement les champs qu'apres qu'ils les ont defrichez, et qu'ils en ont osté les espines. Les maçons n'employent les pierres qu'apres les avoir taillées. Les serruriers ne font usage du fer qu'apres qu'ils l'ont battu. Les orfevres ne se servent de l'or, qu'apres l'avoir purifié dans le creuset. C'est ainsi que Jesus-Christ, voulant employer les Apostres comme une terre où le grain de l'Evangile porteroit du fruict au centuple, comme des pierres qui serviroient de fondement à l'edifice de son Eglise, comme des clefs qui ouvriroient le royaume des cieux, comme des coupes bien ciselées, dans lesquelles le vin de la divine parolle devoit estre beu, commença par leur reprocher leur incredulité.

Il leur avoit dit : *Si peccaverit in te frater tuus, vade et corripe eum* (Matth. 18). Il prattique ceste ordonnance par le reproche qu'il leur fait. Desjà il avoit dit aux deux disciples qui alloient en Emmaüs : *O stulti et tardi corde ad credendum* (Luc. 24)!

A son exemple, S. Paul disoit aux Galates : *O insensati Galatæ! quis vos fascinavit non obedire veritati* (Galat. 3)?

Mais qu'est-ce que Jesus-Christ reproche à ses Apostres? C'est leur incredulité. Ce vice deplayst souverainement à la supresme verité. Qu'est-ce que l'homme, pour qu'il entreprenne de mesurer sur sa foible intelligence le pouvoir et les mysteres de Dieu? Aussi voyez comment le Seigneur punit ce peché. Zacharie doubte, et l'ange luy dit : *Ecce eris tacens, et non poteris loqui, usque in*

diem quo hæc fiant, pro eo quod non credidisti verbis meis (Luc. 1). Les enfans d'Israël murmeurent dans le desert parce qu'ils manquoient de pain : ils doubtent que Dieu puissent leur preparer une table dans le desert; et le Seigneur s'irrite de leur deffiance, le courroux du ciel s'allume contre eux : *Male loquuti sunt de Deo, dixerunt : Numquid poterit Deus parare mensam in deserto?... Ignis accensus est in Jacob, et ira ascendit in Israel* (Psal. 77). Moyse et Aaron, dans une autre circonstance, recourent à Dieu pour avoir de l'eau, Moyse frappe deux fois le rocher, l'eau coule avec abondance; mais parce que son frere et luy avoient eu quelque doubte, Dieu leur declare qu'ils n'entreront point dans la terre promise : *Quia non credidistis mihi, non introducetis hos populos in terram quam dabo eis* (Num. 20).

De quoy Jesus reprend-il ses Apostres? C'est de n'avoir pas creu au tesmoignage des personnes qui avoient veu qu'il estoit ressuscité : *Quia iis qui viderant eum resurrexisse, non crediderunt* (Marc. 16). C'est ainsi que, dans une autre occasion, il reprint saint Thomas de n'avoir pas creu au tesmoignage des autres Apostres : *Noli esse incredulus*, luy dit-il (Joan 20). Il ne suffit pas de croire à l'Escriture, il faut croire au tesmoignage de l'Eglise. Les ministres protestans veulent bien que les simples se fient à leur parolle, quoyqu'ils recognoissent pouvoir se tromper sur le sens de la saincte Escriture.

Apres que Nostre Seigneur eust fait ce reproche à ses Apostres, il leur commande de prescher l'Evangile : *Prædicate Evangelium omni creaturæ* (Marc. 16); il ne leur ordonna pas de l'escrire, ains de le prescher. Avant de monter au ciel, il establit dans son Eglise non des escrivains, ains des pasteurs et des docteurs : *Ascendens in altum... Ipse dedit... Alios autem pastores et doctores* (Ephes. 4). C'est en entendant la predication que la foy s'est establie dans le monde : *Quis credidit auditui nostro?.. Fides ex auditu* (Rom. 10).

POUR LE JOUR DE S. CLAUDE, JOUR AUQUEL LA CONGREGATION DE LA VISITATION A ESTÉ INSTITUÉE.

(6 juin.)

L'on a tousjours fait de grandes solemnitez à la reception des ames lesquelles se sont consacrées à Dieu pour le servir en religion; mais je remarque que l'on a tousjours fait plus de solemnité pour celles des filles, que non pas pour celles des hommes, et pour moy, je croy que c'est parce qu'estant d'un sexe plus fragile, l'on doit d'autant plus admirer la force qu'elles ont eue pour mespriser toutes les choses de la terre : leur generosité fait certes honte à beaucoup de personnes, qui se tiennent pour bien vaillans et courageux. Ils estiment, disent-ils, grandement le bonheur qu'il y a d'estre tout à Dieu; mais pourquoy donc, s'il est vray que vous estimiez tant ce bonheur, ne vous retirez-vous du monde, pour estre plus parfaictement siens, et le servir plus parfaictement, puisque vous n'avez

point de legitime occasion de demeurer dans le monde? O Dieu! je ne me puis, direz-vous, destacher de telle et telle chose que j'ayme tant; je le desirerois bien, mais je ne puis. Confessez donc que vous manquez de force et de courage, et que vous vous laissez surmonter par des amours que vous estimez plus foibles et plus fragiles. Mais afin que les uns et les autres ayent occasion de s'humilier, il faut que nous recognoissions que nostre force et nostre courage ne viennent pas de nous. Le grand apostre S. Paul dit que nostre suffisance vient du ciel : c'est au Sainct-Esprit à qui nous en devons rendre la gloire, lequel se playt à choysir les choses les plus foibles et viles, pour manifester sa grandeur et son incomparable bonté (1. Cor. 1). Chose admirable, que la diversité des attraicts du Sainct-Esprit! L'Espouse, au Cantique des cantiques, dit à son divin Espoux : Ton nom, mon Bien-aymé, est comme une huyle, et un baume respandu, qui donne une bonne odeur par toute la terre, et c'est pourquoy les jeunes filles t'ont desiré (Cant. 1). Oh! que grand est le bonheur des jeunes filles, lesquelles desirent Nostre Seigneur, et se consacrent toutes à son amour! Je n'entends pas, par ce mot de *jeunes*, parler de celles qui le sont d'aage, bien que le bonheur de celles-cy soit tres-grand, de pouvoir donner les premieres et meilleures années au service de la divine Majesté; mais je veux dire celles qui sont jeunes et tendres à la devotion. Mais que pensez-vous que soyent ces odeurs qui les attirent? He donc! ceste divine amante, et nous aussi, avons bien rayson de nous en estonner; car ces odeurs ne sont autre chose, sinon des croix, les espines, les clouds, la lance. O Dieu! quelle merveille est celle-cy, que Nostre Seigneur se fasse desirer, et attire les ames à sa suite, par le moyen de tout ce qui est si rude et affreux au sens humain! Voyez-vous, nous n'avons point accoustumé de tromper les filles qui se presentent pour estre receuës dans la religion; car nous leur disons qu'il faut qu'elles meurent en y entrant, et qu'il ne faut point qu'elles vivent à tout ce qu'elles ont vescu au monde. Au monde, vous viviez à vostre propre volonté, et maintenant il la faudra faire mourir; vous viviez à tous vos sens, et desormais il faut qu'ils soyent morts; vous viviez en esperance d'avoir des biens, que les anciens philosophes ont voulu appeller fortune, mais moy, je les appelle biens d'adventure, à sçavoir, les richesses, les honneurs, les grandeurs, les preeminences : desormais, il faut mourir à tout cela. Vous ne possederez plus rien en propre, l'on ne preschera plus vos loüanges, il ne sera plus fait aucune mention de vous, non plus que si vous n'estiez plus au monde; bref, il faut que vous mouriez à la propre volonté, à la volupté, à la vanité : mourir à la volonté, oh! que ce poinct est necessaire! l'on ne sçauroit assez penser à sa necessité.

Le grand sainct Basile, considerant cecy, se fait une question à luy-mesme : Ne seroit-il pas possible de servir Dieu parfaictement, faysant de grandes penitences et rudes austeritez, voire de grandes œuvres pour Nostre Seigneur, conservant la propre volonté? Soudain apres, il se respond à soy-mesme, mais en la personne de Nostre Seigneur et tres-sacré Maistre, disant : Je me suis vuidé de ma propre gloire, je suis descendu du ciel, j'ay prins sur moy toutes

les miseres humaines, et en fin finale je suis mort, et de la mort de la croix; et pourquoy tout cela? c'est peut-estre pour pastir, et par ce moyen sauver les hommes, ou peut-estre je l'ay fait par mon choix et volonté? Oh! non; la seule cause pour laquelle j'ay fait tout ce que j'ay fait, ça esté pour me sousmettre à la volonté de mon Pere, qui estoit telle. Et pour monstrer que ce n'est pas mon choix, il faut que vous sçachiez que si la volonté de mon Pere eust esté que je fusse mort d'une autre mort que celle de la croix, ou bien que j'eusse vescu en ce monde dans les delices, je me fusse tourné aussi prompt à sa volonté que j'ay fait, parce que je n'estois pas venu au monde pour faire ma volonté, mais pour faire celle de mon Pere qui m'a envoyé.

O Dieu! si Nostre Seigneur, dont la volonté ne pouvoit estre que tousjours absolument parfaicte, et partant ne pouvoit choysir aucune chose qui ne fust tres-aggreable à son Pere, n'a point voulu vivre selon icelle; comment donc, nous autres, aurons-nous la hardyesse de laisser vivre la nostre, le choyx de laquelle, pour l'ordinaire, gaste toutes nos œuvres?

Enfin, point de vertus dans l'amour de la propre volonté; sainct Bernard le dit tout court, que rien ne brusle en enfer que la propre volonté. Mais ce n'est pas tout; car nous disons à ces filles qui veulent entrer en religion, qu'il faut qu'elles meurent à tous leurs sens, c'est-à-dire, qu'il ne faut plus d'yeux pour voir, ny d'aureilles pour ouyr. Ainsi des autres sens; il leur faudra retrancher leurs fonctions. Vous aviez accoustumé de porter la vuë haute et vos yeux tousjours ouverts, ponr voir toutes choses; desormais, il la faudra porter basse, n'ouvrir les yeux que pour la necessité et non point pour le service de la curiosité. Les habicts que nous leur mettons font assez entendre cela, mais particulierement le voile que nous leur mettons sur la teste, lequel leur monstre qu'elles ne se doivent plus servir de leurs sens, ny de leur puissance pour aucune chose de la terre, ains que, comme des filles mortes, elles ne vivent plus en elles, et que tout ce qui a vescu en elles jusqu'à present doit maintenant mourir.

Lors, nous leur preschons : Il faut que vous mouriez en vostre vie civile; car, comme nous avons jà dit, vous n'aurez plus de resputation, l'on ne parlera plus de vous que comme d'une personne morte, aussi vous revest-on de cest habict noir pour vous en faire ressouvenir.

Mais, pourquoy ainsi mourir à toutes choses, et si particulierement à soy-mesme? Non, certes, pour autre subjet, sinon afin que Jesus-Christ vive en vous. Hé quoy! Jesus-Christ glorifié? Oh non! pas pour encore, ce sera là-haut au ciel; mais, pour l'heure presente, ce doit estre Jesus crucifié; car nous sommes au tems de la souffrance et de la condoleance, adjouste S. Paul, qui dit de luy-mesme : Je vis, mais ce n'est pas moy, mais mon Seigneur, non pas glorifié, ains mon Seigneur crucifié (Galat. 2).

Mais je m'estonne grandement comme on a le courage de venir se desdier au service de Dieu, puisque l'on ne promet point des consolations ny des delices, ains qu'il faut tousjours travailler et souffrir, tousjours se mortifier et s'humilier. Oh! sans doubte il y

a une vertu secrette qui opere en cecy; c'est la force des attraicts du Sainct-Esprit qui le fait ainsi, pour sa plus grande gloire; mais je considere qu'en l'Evangile d'aujourd'huy, qui est des talens que le Seigneur laisse à ses serviteurs, lorsqu'il alla faire son voyage, il en donna un, et puis trois, et puis apres cinq : c'est un grand talent que celuy de vivre chrestiennement et en l'observance des commandemens de Dieu, mais celuy qui en a receu deux, c'est-à-dire, qui avec celuy-cy a receu celuy de vouloir pretendre à la perfection de la vie chrestienne, est desjà de beaucoup plus favorisé. Mais, ô Dieu! que le bonheur est grand, de celuy qui a receu les trois talens auxquels sont encloses toutes les perfections chrestiennes! ce sont les trois principaux conseils de Nostre Seigneur, l'obeyssance, la chasteté et la pauvreté, ce sont ces trois vœux effectuez qui nous unyssent à Dieu; je dy effectuez et non pas seulement vouez. Par ces trois vœux, nous consacrons et donnons à Dieu tout ce que nous avons : par celuy de pauvreté, nous donnons nos biens et toutes les pretentions que nous avons d'en posseder; par celuy de chasteté, nous donnons nostre corps; et par celuy de l'obeyssance, nous donnons nostre ame avec toutes ses puissances. *Amen.*

INSTRUCTION POUR LE JOUR DE LA FESTE DE SAINCTE ANNE.

(26 juillet.)

C'EST, certes à propos que Nostre Seigneur dit, que le *royaume des cieux est semblable à un marchand, lequel cherchant des perles, en treuve une d'un prix et valeur si excellente et au-dessus de toutes les autres, qu'il va et vend tout ce qu'il a pour l'achepter* (Matth. 13) : c'est-à-dire, que les negociateurs du ciel, sont semblables à ce marchand; car, si vous y prenez garde, ils font un mesme negoce, je veux dire qu'ils negocient de mesme façon. Voyez-vous ce marchand? il cherche des perles, et en ayant treuvé une, il s'arreste à cause de son prix et de son excellence, et vend tout ce qu'il a pour se la rendre sienne. De mesme en font tous les hommes; car chascun cherche la felicité et le bonheur, mais pas un ne le treuve, que celuy qui rencontre ceste perle orientale du pur amour de Dieu, et l'ayant treuvée, vend tout ce qu'il a pour la pouvoir avoir. Mais le malheur est que les hommes constituent la felicité en ce qu'ils ayment, les uns aux richesses, les autres aux honneurs : mais ils se trompent bien, car tout cela n'est point capable d'assouvir et contenter leurs cœurs. S. Bernard le dit fort bien : Ton ame, ô homme! est de grande estenduë, et nulle chose ne la peut remplir ny satisfaire que Dieu seul. L'on en void l'experience en Alexandre que l'on appelle le *grand*, lequel, apres avoir assubjetti à luy presque toute la terre, ne fut pas neantmoins content; car un fou philosophe luy ayant fait accroire qu'il y avoit encore d'autres mondes que celuy-cy, il se mit à pleurer, de ce qu'il croyoit ne les pouvoir conquerir. Or pensez, de grace :

si celuy qui a possedé si eminemment les biens et les richesses de la terre par-dessus tout autre n'est pas content, qui est-ce qui le pourrait estre? Certes, non-seulement les choses terrestres ne sont pas capables de satisfaire ny contenter nos cœurs, mais non pas mesme les celestes; et de cecy nous le voyons tres-bien en la Magdelene. La pauvre saincte Magdelene, tout epuisée de l'amour de son Maistre apres qu'il fut mort et mis dans le tombeau, retourna pour le chercher devant les autres, mais ne l'ayant pas treuvé, ains des anges, elle ne se peut contenter, bien qu'ils fussent tres-beaux et habillez à l'angelique. Les hommes, pour grands qu'ils soyent et pour magnifiquement ornez qu'ils puissent estre, ne sont rien au prix des anges; leur lustre n'a point d'esclat, et ne sont pas dignes de comparoistre en leur presence. Aussi void-on que jamais les anges ne sont apparus aux hommes, que ceux-cy ne soyent tombez sur leur face, n'estant pas capables de supporter la splendeur et l'esclat de la beauté angelique. La tres-Saincte Vierge, laquelle a des sur-eminences si grandes et si particulieres, et qui a esté gratifiée au-dessus de tous les anges, s'estonna neantmoins à la vuë de l'ange Gabriel, qui l'estoit venu treuver pour parler à elle du tres-sacré mystere de l'Incarnation. Magdelene ne s'amusa point autour d'eux, ny à la beauté de leur visage, ny à la blancheur de leurs vestemens, ny moins encore à leur maintien plus que royal; elle va, elle tourne tout autour d'eux, et ces anges luy demandent : *Pourquoy pleurez-vous et que cherchez-vous? Ils m'ont prins mon Maistre, respond-elle, et je ne scay où ils l'ont mis* (Joan. 20). Les anges luy demandent : Pourquoy pleurez-vous? comme s'ils luy eussent voulu dire : N'avez-vous pas bien du subjet de vous resjoüyr et d'essuyer vos larmes en nous voyant? Quoy! la splendeur et la beauté de nos faces, l'esclat de nos vestemens, nostre magnificence plus grande que celle de Salomon, n'est-elle pas capable de vous appaiser? Oh certes non! mon cœur ne se peut contenter à moins que de Dieu. Magdelene ayme mieux son Maistre crucifié que les anges glorificz.

L'espouse, au Cantique des cantiques, dit que son Bien-aymé ayant frappé à sa porte passa outre, et elle, ayant ouvert, ne le treuva pas; elle s'en va apres luy pour le chercher, et rencontrant les gardes de la ville et leur demandant si elles n'avoient point veu son Bien-aymé : *Hé! de grace*, dit-elle, *si vous le rencontrez, dites-luy que je languis d'amour* (Cant. 5). Et apres, elle dit que les gardes de la ville l'ont toute blessée. Tous ceux qui prattiquent l'amour sacré, sçavent que les blessures de l'amour sont diverses, et qu'il blesse le cœur en plusieurs façons, dont l'une est d'estre arresté et empesché en ce qu'il ayme. L'amante sacrée dit que les gardes l'ont blessée, à cause qu'elles l'ont arrestée; car rien ne blesse tant un cœur qui ayme Dieu, que de se voir retenu loin de Dieu.

Tout cecy n'est dit que pour servir de preface à ce que je vous diray. *Le royaume des cieux*, dit Nostre Seigneur, *est semblable au marchand qui vend tout ce qu'il a pour achepter la perle inestimable qu'il a treuvée.* Le pur amour de Dieu est ceste perle precieuse que les négociateurs du ciel treuvent, et pour laquelle il faut qu'ils ven-

dent tout ce qu'ils ont pour l'achepter. Nous voyons que ces anciens chrestiens, lesquels ne se contentoient pas d'observer les commandemens de Dieu, mais aussi se mettoient en prattique exacte de ses conseils, quittoient tout sans reserve, si que l'on pouvoit veritablement dire qu'ils n'avoient qu'un cœur et qu'une ame; car le mot de tien et mien n'estoit jamais entendu parmi eux. Mais escoutez, je vous prie, ce que dit le Maistre de tous et le prince des Apostres : *Voici*, dit-il à Nostre Seigneur, que *nous avons tout quitté; quelle rescompense en aurons-nous* (Matth. 19)? Sur quoy le grand sainct Bernard luy parle en ces termes : « O pauvre homme S. Pierre, comment vous pouvez-vous ainsi vanter d'avoir tout quitté, et quelle rayson avez-vous d'exaggerer l'abandonnement que vous avez fait de quitter toutes choses, puisque vous n'estiez qu'un pauvre pecheur? vous n'avez quitté qu'une petite barque et quelques filets. » Il respond luy-mesme : « Il sçayt assez tout quitter et abandonner, qui ne se reserve point de possession au monde, et, qui plus est, qui se quitte et abandonne soy-mesme. »

Tous les religieux et religieuses ont esté de tout tems fort loüez et estimez, à cause de ce parfaict abandonnement de toutes choses. Mais laissons les religieux, et parlons des religieuses, puisqu'il est plus à mon propos. Le grand S. Augustin fait reproche aux Manicheens, de quoy, parmy leur religion, ils n'ont rien de semblable, ny qui approche tant soit peu la vertu des vierges qui estoient renfermées dans les monasteres, lesquelles estoient pures comme des colombes et faysoient le vœu d'une perpetuelle chasteté; mais surtout il exalte ce renoncement de toutes choses, disant qu'elles ont tellement tout quitté ce qu'elles avoient, qu'elles n'ont rien en particulier, et que jamais le mot de tien et mien ne s'entend parmy elles. Le bien-heureux S. Ignace, escrivant à un de ses amis, luy recommande expressement les vierges et les veufves qui sont congregées dans les monasteres, recommandant les vierges comme l'autel sacré de Dieu, et les veufves comme le sacrifice. Il les recommande, tant les unes que les autres, à cause du grand renoncement qu'elles ont fait de tout ce qui est sur la terre, tant de ce qu'elles possedoient, comme des pretentions qu'elles pouvoient avoir, et comme aussi du renoncement parfaict d'elles-mesmes.

C'est à ce renoncement parfaict que vous estes maintenant appellées. C'est une pretention bien haute que de conserver le pur amour de Dieu, qui est la perle precieuse que vous meritez et que vous avez treuvée, laquelle neantmoins ne se peut achepter qu'au prix de toutes choses. Si vous la voulez avoir, il est en vostre pouvoir; mais aussi, il faudra faire le parfaict abandonnement de toutes choses, et, ce qui est encore plus, il vous faudra quitter vous-mesmes : car ce pur amour de Dieu veut estre seul en nos cœurs et y regner paysiblement, car quand il cesse de regner, il cesse quant et quant d'estre.

Nous avons deux nous-mesmes auxquels tous deux il faut renoncer, les abandonnant totalement et sans reserve, pour estre vray religieux : nous avons ce nous-mesme exterieur que S. Paul appelle vieil homme, nous avons l'autre nous-mesme, qui est nostre propre jugement et nostre propre volonté, et en ce nous-mesme icy con-

siste l'envie de la faire, qu'il faut voirement renoncer et mortifier. Escoutons l'Espouse, au Cantique des cantiques : *Que si quelqu'un donne toute sa substance pour Dieu, pour son pur amour, qu'il n'estimera rien sa substance* (Cant. 8), croyant de n'avoir guere donné pour une perle si précieuse. La pretention de tous les religieux n'est pas moindre que de se transformer en Dieu ; pretention digne d'un cœur genereux et que nous devons tous avoir. Mais ressouvenez-vous que ceux qui entreprennent de transformer le métail en or, il faut qu'ils ayent une grande peyne et qu'ils y apportent un tres-grand soing ; encore ne sçay-je pas s'ils le peuvent faire. Je sçay bien pourtant qu'ils mettent leur metail au feu ; et puis, il faut qu'ils le reduisent en poudre, et qu'apres ils le fassent passer par la coupelle ; et derechef ils le purifient de nouveau, asseurant que s'ils le pouvoient tant purifier, qu'il ne restast que certaine matière ou liqueur qui est descenduë du ciel, il seroit facile de parvenir, voire qu'ils seroient parvenus au but de leur entreprinse. De mesme, les ames qui ont fait ceste entreprinse genereuse de se transformer en Dieu, ô mon Dieu ! qu'est-ce qu'il ne faut pas qu'elles fassent pour s'aneantir et confondre, et se delaisser soy-mesme, jusqu'à ce qu'elles soyent tellement purifiées, que rien ne demeure en elles, que la seule liqueur celeste qui est en elles, qui est l'imaige et la semblance de la divine Majesté.

Voyez-vous comme S. Paul fait pour pouvoir dire veritablement ces paroles : *Je ne vis plus moy, mais c'est Jesus qui vit en moy* (Galat. 2) ? quelles persecutions, quelles mortifications, quelles sortes d'abjections, de tourments et de douleurs n'a-t-il pas soufferts ? Escoutez ce qu'il dit : *Jusques à ceste heure nous avons esté blasphemez, persecutez à outrance, injuriez et mesprisez jusque-là que nous sommes tenus et estimez la balyeure de ce monde* (I. Cor. 4). Chascun sçayt qu'il n'y a rien de plus vil dans la mayson que les balyeures, si qu'on ne void assez tost l'heure qu'elles ne soyent dehors. *De mesme*, dit S. Paul, *l'on ne void assez tost l'heure que l'on nous oste de devant les yeux des hommes, tant ils nous ont en horreur !* Il adjouste : *Nous sommes mis comme la pellure d'une pomme, car, si le monde est une pomme, nous en sommes la pellure que l'on jette là, comme une chose de neant.* Pour parvenir donc à nostre transformation, à laquelle nous pretendons, il sera necessaire que nous soyons ainsi reduicts au neant, rejettez et mesprisez.

Ainsi, vous avez abandonné tous vos sens exterieurs ; mais de sousmettre vostre jugement, assubjettir vostre entendement à celuy d'une superieure, et renoncer tellement à vostre propre volonté, qu'elle ne paroisse plus et qu'elle soit absolument subjette et obeyssante à celle d'une superieure, c'est une chose bien difficile et bien mal-aysée. Il est besoin d'un grand courage pour faire cela, il est vray, mes cheres sœurs ; mais si la difficulté vous estonne, je vous presente trois petites considerations qui vous feront cognoistre l'entreprinse estre plus facile et vous serviront de consolation ; dont la premiere est que celuy qui vous appelle à la conqueste de son tres-pur amour, est assez puissant pour vous ayder. Dites-luy hardyment : Commandez, Seigneur, à nos ames tout ce qu'il vous

playra, et nous donnez la force pour le faire; donnez-nous le desir de parvenir à vous et faire tout ce qui sera aggreable à vostre bonté, et accomplissez nostre desir; vous nous appellez, faites par vostre grace que nous allions; vous avez commencé l'œuvre de nostre perfection, nous ne voulons jamais doubter que vous ne la paracheviez.

La seconde consideration qui vous relevera le courage, c'est de sçavoir en quoy il consiste. Je vous ay dit que vous aviez besoin d'un grand courage et d'une grande magnanimité pour parvenir au but de vostre entreprinse; mais en quoy pensez-vous que consiste la magnanimité de courage? Certes, c'est en la petitesse de courage : vous l'aurez d'autant plus grand, que vous serez plus petites en vous-mesmes.

Ressouvenez-vous de ceste parolle tant admirablement bien inculquée dans le cœur des Apostres par Nostre Seigneur mesme : *Si vous n'estes faits comme de petits enfans, humbles comme eux, vous n'entrerez point au royaume des cieux* (Matth. 18). Il faut que vous soyez esgales aux petits enfans, humbles comme eux. Mais remarquez, je vous supplie, comme Nostre Seigneur prattique la grandeur de son courage, et le plus excellent acte d'amour qu'il nous a monstré avoir pour nous en sa mort et passion; voyez qu'il ne fait autre chose que de laisser faire de luy tout ce que l'on veut. La grandeur de son courage consiste à se laisser manyer au gré et à la volonté d'un chascun. C'est de mesme et en quoy le nostre doit paroistre, non pas tant à faire, comme à laisser faire en nous et de nous tout ce que l'on voudra, non-seulement à Nostre Seigneur, ains à nos superieurs, nous rendant manyables, souples et humbles comme de petits enfans; car nostre grandeur consiste en nostre petitesse, et nostre exaltation en nostre humiliation.

La troisiesme consideration, et qui vous doit estre de grande consolation, c'est l'honneur que vous avez de venir faire vos offrandes sous la protection de la glorieuse mere de la Mere de Dieu, laquelle, comme une mere perle, vient au milieu de la mer de ce monde sans recevoir aucune goutte d'eau salée, je veux dire, sans estre aucunement abreuvée des vains playsirs terrestres, ayant vescu tousjours tres-sainctement en la prattique de toutes les vertus. Ne doubtez point qu'elle ne vous prenne sous sa protection, si vous venez faire vos offrandes avec humilité et simplicité de cœur, puisque ce sont ces vertus, joinctes à celles de suivre fidellement les attraicts et les inspirations celestes, qui ont le plus reluy en elle durant le cours de sa vie mortelle; vertus sans doubte qui luy firent meriter d'estre advantagée, apres sa tres-sacrée fille, de plus de graces que nulle autre femme, et en particulier d'appartenir de si pres à l'humanité de Nostre Seigneur.

DIEU SOIT BENY.

POUR LA FESTE DE SAINCT PIERRE ÉS-LIENS.

SUR LA DELIVRANCE DE S. PIERRE ET SUR LES ENTREPRINSES DES PRINCES CONTRE L'EGLISE.

O Domine, quia ego servus tuus, ego servus tuus et filius ancillæ tuæ. Dirupisti vincula mea; tibi sacrificabo hostiam laudis, et nomen Domini invocabo.

O Seigneur, je suis vostre serviteur et le fils de vostre servante. Vous avez rompeu mes lyens, je vous offriray un sacrifice de loüange, et j'invoqueray le nom du Seigneur. (*Psal.* 115.)

L'ANCIEN peuple celebroit avec une grande solemnité les neomenies au premier jour de chaque mois, pour rendre graces à Dieu de sa providence sur les hommes. Il me semble que de mesme nous avons un grand motif de solemniser, en ce premier jour du mois d'aoust, la feste que nostre mere la saincte Eglise presente à nostre veneration; puisqu'elle le fait en memoire d'un miracle où reluyt tres-clairement l'attention de Dieu aux prieres de son Eglise, sa protection sur elle, sa paternelle providence sur le chef qu'il luy a donné, enfin la misericorde dont il a usé envers la gentilité dont nous sommes les descendans, et qu'il a choysie pour son peuple en rejettant la nation juive.

Vous sçavez que les anciens Romains solemnisoient le premier jour d'aoust en l'honneur de l'empereur Auguste, dont ce mois porte le nom. Ne vous semble-t-il pas raysonnable que, changeant le corporel en spirituel, et le payen en chrestien, nous remplacions la feste d'un empereur idolastre par une feste en l'honneur de Dieu, destinée à celebrer le miracle que Jesus-Christ fit pour deslivrer des fers son lieutenant-general, vray empereur de l'Eglise militante, tres-auguste, tres-sainct et tres-grand prince des Apostres, et par la grace de Dieu protecteur et patron de nostre Eglise?

Et puisque, entre toutes les festes de cest illustre sainct, nos peres ont choysi celle-cy pour leur solemnité particuliere, et pour leur neomenie, je vous diray comme le Prophete royal : *Buccinate in neomenia tuba, in insigni die solemnitatis vestræ* (Psal. 80); Faites resonner avec une vive allegresse les melodieux concerts d'une saincte musique, en ce premier jour du mois, puisque c'est le jour signalé que vous avez choysi pour honnorer solemnellement vostre patron.

Je m'offre à vous tres-affectueusement pour vous servir de trompette en ceste circonstance, et j'ay esté destiné à cest employ par la benediction episcopale que je viens de recevoir. Il me sembloit, lorsqu'elle m'a esté donnée, que Dieu me disoit : *Quasi tuba, exalta vocem tuam* (Is. 58). Et vous, mes chers auditeurs, loüez le Seigneur au son de la trompette : *Laudate Dominum in sono tubæ* (Psal. 150). Soustenez-moy puissamment, en vous jettant aux pieds de la glorieuse Vierge, pour obtenir, par son intercession, que le Sainct-Esprit dirige et anime mes parolles. *Ave, Maria.*

Je n'ay pas eu l'honneur de vous parler en ceste chaire depuis le jour où l'on celebra le glorieux martyre de sainct Pierre. Je vous rapportay pour lors ces parolles de nostre divin Maistre à son Apostre : *Cum esses junior, cingebas te et ambulabas ubi volebas; cum autem senueris, extendes manum tuam; et alius te cinget, et ducet quo tu nos vis* (Joan. 21). J'eus l'honneur de vous dire que les dernieres parolles de ce discours du Sauveur avoient esté accomplies lorsque sainct Pierre fut lyé pour estre crucifié; mais je ne vous dy point à quoy se rapportoient les premieres. Je sçay qu'on peut les entendre de la jeunesse de sainct Pierre, parce qu'alors il mettoit luy-mesme sa ceinture, et se promenoit où il vouloit. Neantmoins les dernieres parolles estant mysterieuses et s'entendant de la mort de sainct Pierre, je croy que les premieres renferment aussi quelques mysteres, et il me paroist qu'il faut les appliquer à l'emprisonnement de cest apostre par le roy Herode. Il est vray que Nostre Seigneur parle de cecy comme d'une chose passée; mais le passé se met frequemment dans l'Escriture pour le futur, quand il s'agit de propheties, pour marquer que les choses futures annoncées dans les propheties sont aussi certaines que si elles estoient desjà arrivées. En voicy quelques exemples : *Super vestem meam miserunt sortem* (Psal. 21). *In omnem terram exivit sonus eorum* (Psal. 18). Il faut remarquer qu'il devoit y avoir une grande distance de tems entre l'emprisonnement de sainct Pierre par Herode, et son martyre; je pense que c'est pour cela que, quoyque l'un et l'autre fussent futurs, les premieres parolles du discours de Jesus-Christ sont au passé, et les secondes au futur.

Nostre Seigneur a predit plusieurs fois à ses Apostres en general qu'ils seroient persecutez pour son nom : *Ecce ego mitto vos sicut oves in medio luporum* (Matth. 10). *Venit hora ut omnis qui interficit vos, arbitretur obsequium se præstare Deo* (Joan. 16); mais il a voulu encore predire en particulier à sainct Pierre les assauts qu'il devoit soustenir pour la foy : c'est un privilege qu'il a accordé au prince des Apostres.

Il est à remarquer que dans une des predictions que Nostre Seigneur fit aux Apostres en general concernant les persecutions qu'il leur faudroit endurer, il leur donna la rayson pour laquelle il les en advertissoit : *Ut cum venerit hora eorum, reminiscamini quia ego dixi vobis* (Joan. 16). Ces parolles peuvent tres-bien s'appliquer aussi à la prophetie faite en particulier à S. Pierre.

1° Ce n'est pas une petite consolation, quand on souffre quelque chose, de se souvenir que celuy pour qui on l'endure en sçayt bon gré.

2° C'est un grand encouragement pour nous, lorsque nous souffrons, si celuy pour qui nous avons des tourmens à endurer, en a souffert luy-mesme de bien plus grands pour nous. Souvenons-nous donc de la passion de Jesus-Christ.

3° Quand les Apostres voyoient arriver ainsi infailliblement la tribulation predite par Nostre Seigneur, c'estoit pour eux une arrhe que le tems de la rescompense qu'il leur avoit promise arriveroit aussi, et que personne ne pourroit leur enlever leur joye : *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis* (Joan. 16). Resjoüyssez-vous,

leur avoit dit Jesus-Christ : *Gaudete et exsultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis* (Matth. 5).

Tout cela preuve que la prediction de Nostre Seigneur estoit pour les Apostres le principe d'une grande consolation à l'heure de la tribulation ; mais en oultre, le souvenir leur en estoit fort doux tout le tems de leur vie. N'est-ce pas en effet une grande satisfaction de sçavoir que l'on doit estre si grand aupres de son maistre, que l'on boira dans sa coupe mesme ? La coupe de Nostre Seigneur, c'est la tribulation. Pouvez-vous, dit-il aux enfans de Zebedée, boire le calice que je dois boire : *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum* (Matth. 20)? Ce calice est si precieux, que le Pere celeste ne voulut jamais dispenser son Fils de le boire, malgré la demande qu'il luy en faysoit selon la partie inferieure de son humanité et avec une pleyne sousmission à sa volonté. Ce calice est pleyn d'une si excellente liqueur, que Nostre Seigneur, parlant selon la partie superieure, ne peut pas souffrir qu'on veuille empescher qu'il ne le boive : Ne boiray-je pas, dit-il, le calice que mon Pere m'a donné? *Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum* (Joan. 18)?

Jesus-Christ fait donc une grande faveur à sainct Pierre, de luy predire sa prison dans les premieres parolles de son discours, comme sa mort dans les dernieres. Si en effect vous comparez ces dernieres parolles à l'histoire de son emprisonnement, vous verrez qu'elles y conviennent tres-bien.

L'ange dit à sainct Pierre, *Dixit angelus ad eum : Præcingere... et fecit sic* (Act. 12) : Mettez votre ceinture ; et il le fit. N'est-ce pas ce que Nostre Seigneur luy avoit predit en luy disant : Lorsque vous estiez jeune, vous mettiez vostre ceinture. Quand ses lyens furent rompeus par l'ange, *Et exiens sequebatur eum.* N'est-ce pas encore ce qu'avoit dit Nostre Seigneur : Vous vous promeniez où vous vouliez? Sainct Pierre pouvoit bien dire, quand il se vid hors de sa prison : *Dirupisti vincula mea.*

Non-seulement les lyens de sainct Pierre furent predicts, ainsi que sa mort, ains ils furent, de mesme que sa mort, une imitation de la passion du Sauveur ; et il semble que Nostre Seigneur ayt dit à son apostre, mesme quant à ses lyens : *Sequere me* (Joan. 21).

Je sçay que vous conservez precieusement le souvenir du mystere de la Passion, qui ne doit jamais sortir de vostre memoire. Vous vous rappellez que Jesus fut envoyé lyé et garrotté à Herode, et qu'il fut ensuite renvoyé à Pilate. Ainsi, afin que sainct Pierre verifiast ces parolles de Nostre Seigneur : *Suivez-moy*, il fut d'abord envoyé en prison par sentence du roi Herode, et, dans la suite, envoyé encore en prison par sentence de l'empereur romain.

Mes freres, l'Eglise ne devoit pas estre concentrée dans la Judée, mais elle devoit s'establir parmy les Gentils et avoir son principal siége à Rome ; c'est pourquoy Nostre Seigneur ne fut pas mis à mort par les mains des Juifs et des rois de la Judée, ains par les mains de Pilate et des Romains. C'est ce que sainct Hierosme remarque avoir esté figuré en la mort de sainct Jean-Baptiste dont on trancha la teste ; car il estoit la figure de la Synagogue, dont le chef, qui est le Messie, a esté séparé. La teste de

sainct Jean fut donnée à la fille d'Herodiade; ainsi le chef de l'Eglise a esté donné à la gentilité. Ceste fille donna la teste de sainct Jean à sa mere; ainsi, vers la fin du monde, l'Evangile sera rapporté par nous aux Juifs.

Nostre Seigneur deslivra sainct Pierre de ses lyens par un si grand miracle, afin qu'il ne mourust pas en Judée, mais à Rome, pour y establir le fondement de l'Eglise. Sainct Jacques meurt en Judée, mais sainct Pierre est tiré de sa prison, parce que sainct Jacques n'est pas la pierre sur laquelle Jesus-Christ a fondé son Eglise, au lieu que sainct Pierre devoit fonder l'Eglise romaine; aussi l'historien sacré nous dit qu'estant sorti de sa prison, il alla dans un autre lieu : *Et egressus abiit in alium locum* (Act. 12).

L'histoire de la deslivrance de S. Pierre est si belle et si pleyne d'excellens mysteres, qu'elle merite bien que nous nous arrestions un peu à la considerer. Herode commença à persecuter quelques chrestiens; et, entre autres, il fit mourir par le glaive S. Jacques dont nous celebrions la feste il y a huict jours. Et voyant que cela playsoit aux Juifs, il fit aussi conduire en prison S. Pierre, dans l'intention de le faire mourir apres la feste de Pasques. Or, l'Eglise prioit Dieu sans cesse pour luy; et dans la nuict qui precedoit le jour destiné à son supplice, il dormoit entre deux soldats, estant lyé de deux chaisnes, lorsqu'un ange vint dans ceste prison, qui fut à l'instant esclairée d'une lumiere resplendissante. L'ange l'esveilla, et luy dit : Levez-vous promptement. Alors les chaisnes luy tomberent des mains. L'ange luy dit : Mettez vostre ceinture et vostre chaussure, revestez-vous de vostre habict, et suivez-moy. S. Pierre le suivit sans sçavoir que cela se fist reellement, ains croyant que c'estoit une vision. Ils vinrent à la porte de fer, qui s'ouvrit d'elle-mesme; et quand ils eurent fait quelque chemin, l'ange disparut. Alors S. Pierre, estant revenu à luy-mesme, dit : Je recognois maintenant que le Seigneur a vrayement envoyé son ange, et qu'il m'a deslivré de la main d'Herode et de tout ce que les Juifs attendoient.

L'ancien Herode avoit craint que le Messie ne vinst le deposseder de son royaume, et ceste crainte luy avoit fait ordonner le massacre des Innocens. Le second Herode print en hayne la discipline ecclesiastique : *Tu verò odisti disciplinam* (Psal. 49), et fit mourir S. Jean-Baptiste. Le troisiesme Herode persecuta l'Eglise, fit mourir S. Jacques et emprisonna S. Pierre.

S. Justin, dans son *Apologie*, refute l'allegation de quelques-uns qui pretendoient que l'Eglise vouloit deposseder les magistrats civils, et qui se servoient de ce pretexte pour la persecuter. C'est ainsi qu'aujourd'huy, comme on le void en France, certaine pretenduë rayson d'Estat fait encore qu'on forme des entreprinses contre elle. Personne ne veut maintenant la grandeur de l'Eglise; on la mettroit volontiers sous le boisseau : *Sub modio* (Matth. 5); mais Nostre Seigneur ne le permettra jamais. Jà n'advienne que ce malheur arrive en Savoye ! Non, non, ceux qui me mesprisent, dit le Seigneur, seront livrez au mespris : *Qui contemnunt me erunt ignobiles* (I. Reg. 2). Jà n'advienne que nous attirions sur nous la cholere du ciel en adoptant envers l'Eglise une mauvaise affection

que nos peres ont esvitée, surmontée et chassée par leur devotion! Il faut se souvenir que celuy qui ne respecte pas sur la terre l'Eglise comme sa mere, ne treuvera pas Dieu pour pere dans le jour du jugement : *Habere jam non potest Deum Patrem, qui Ecclesiam non habet matrem* (S. Cypr. *De unit. Eccl.*).

Chascun veut agir à sa phantaysie, chascun mesprise la discipline ecclesiastique, personne ne veut la souffrir. Et si, dans quelques grands de la terre, s'est accomply l'oracle prophetique : *Erunt reges nutritii tui* (Is. 49) ; dans plusieurs s'est verifiée la parolle de David : *Principes persecuti sunt me gratis* (Psal. 118); Les princes m'ont persecuté sans rayson.

S. Pierre est tousjours persecuté dans ses successeurs. Considerez le premier psalme, vous y verrez descrit S. Pierre ou le Pape. C'est cest homme fort et puissant : *Beatus vir* qui doit confirmer et fortifier ses freres : *Confirma fratres tuos* (Luc. 22). C'est luy qui n'est point allé dans l'assemblée des iniques : *Qui non abiit in concilio impiorum;* car Jesus a prié pour luy, afin que sa foy ne deffaille point : *Ego rogavi pro te ut non deficiat fides tua.* C'est luy qui ne s'est pas tenu dans la route des pecheurs : *Et in via peccatorum non stetit;* car il demeure en sa bergerie : *Pasce oves meas* (Joan. 21). C'est luy qui ne s'est pas assis dans la chaire de pestilence : *Et in cathedra pestilentiæ non sedit,* puisqu'on le loue dans la chaire des anciens : *In cathedra seniorum laudent eum* (Psal. 106). C'est luy qui est comme un arbre planté sur le bord des eaux : *Sicut lignum quod plantatum est secus decursus aquarum,* puisqu'il a la perpetuelle influence de la foy. C'est luy qui est cest arbre dont les feüilles ne seichent jamais, et qui donne des fruicts en son tems : *Quod fructum suum dabit in tempore suo, et folium ejus non defluet*, puisque les brebis du Seigneur se nourrissent de sa doctrine, et vivent sous ses feüilles à l'abri de la chaleur et du froid ; car c'est d'elles dont parle le Psalmiste, quand il dit : *Sol non uret te per diem, neque luna per noctem* (Psal. 120).

Mais escoutez comment, apres avoir fait, dans ce premier psalme, l'esloge de ce grand pasteur, David descrit dans le second les persecutions qu'il doit esprouver : *Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania? Astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum, adversus Dominum et adversus Christum ejus?*

Abel fut le premier pasteur, il fut un sacrificateur aggreable à Dieu. Caïn le tua, et dyt apres ce meurtre : *Num custos fratris mei sum ego* (Gen. 4)?

Jacob fut injustement persecuté par Esaü, Joseph par ses freres, David par Saül.

L'escrivain sacré nous apprend par quelle rayson Herode fit emprisonner sainct Pierre : *Videns autem quia placeret Judæis, apposuit ut apprehenderet et Petrum* (Act. 12). Que ne fait pas le desir de regner? Herode, pour affermir sa royauté, veut plaire aux Juifs, mesme en faysant de mauvaises actions.

Une chose remarquable, c'est que l'ange treuva sainct Pierre dormant d'un profond sommeil, quoyqu'il deust, quelques heures plus tard, estre mis à mort. Quand on a quelque crainte, on ne peut pas dormir, à moins qu'elle ne soit excessive, comme estoit celle de

Jonas lorsqu'il dormoit pendant la tempeste; son sommeil estoit un sommeil de detresse, et il faut dire la mesme chose de David lorsqu'il s'exprimoit ainsi : *Dormitavit anima mea præ tædio* (Psal. 118). Mais sainct Pierre, qui estoit si courageux et si pleyn de desir du martyre, n'estoit pas tombé dans un sommeil de ce genre. C'estoit, au contraire, la tranquillité et l'asseurance de son esprit qui luy procuroit ce profond sommeil; comme quand le mesme David, apres avoir dit : *Domine, quid multiplicati sunt qui tribulant me* (Psal. 3)? adjouste, pour monstrer qu'il ne perdoit pas courage : *Ego dormivi et soporatus sum, el exsurrexi, quia Dominus suscepit me.*

Au reste, il me semble que ce sommeil renferme un grand mystere. Quand Dieu voulut former la premiere femme, il envoya à Adam un profond sommeil; et, pendant son sommeil, il print une de ses costes, avec laquelle il forma Eve. Ainsi Dieu voulant.....

HOMELIE POUR LA FESTE DE NOSTRE-DAME-DES-NEIGES.

(5 aoust.)

SUR L'EVANGILE DES FESTES DE LA SAINCTE VIERGE.

Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ suxisti.

Heureuses les entrailles qui vous ont porté, et le sein dont vous avez succé le laict. (*Luc.* 11.)

PENDANT que Nostre Seigneur enseignoit les parolles de la vie eternelle, une femme s'eslevant du milieu du peuple, s'escria: *Heureuses les entrailles qui vous ont porté, et le sein dont vous avez succé le laict.* Remarquez que Nostre Seigneur presche, et ceste femme se met à loüer sa saincte Mere. Ce n'est pas sans rayson, parce que de la devotion envers Nostre Seigneur nayt aussi-tost celle pour sa tres-saincte Mere; et personne ne peut aymer l'un sans l'autre. La saincte Eglise a coustume de nous presenter cest Evangile aux festes de Nostre-Dame, et il me semble que particulierement l'histoire de l'eglise de Nostre-Dame-des-Neiges a une tres-grande correspondance avec cest Evangile.

Elle porte qu'il y avoit dans la ville de Rome un homme de distinction nommé Jean, lequel n'avoit pas d'enfans, desira, de concert avec sa femme, consacrer tous ses biens à la divine Majesté, en l'honneur de Nostre-Dame. Mais ne sçachant pas quelle pourroit estre la chose la plus aggreable à la Mere de Dieu, ils se mirent en priere pour luy demander de leur en donner cognoissance; et la nuict, en songe, il leur fust dit qu'ils allassent sur la colline nommée mont Aquilin, qui est dans la ville de Rome, et qu'en l'endroict qu'ils treuveroient couvert de neige, ils fissent bastir une eglise en l'honneur de Nostre-Dame : c'estoit certainement un miracle tres-grand dans un pays où les chaleurs sont si excessives au mois d'aoust.

Ce bien-heureux Jean s'en alla treuver le Pape, auquel il desclara sa revelation; et il se treuva que le Pape en avoit eu une semblable.

Ils allerent ensemble visiter le lieu, treuverent la place couverte de neige; et Jean fit bastir sur ceste place l'eglise qui y est aujourd'huy, que l'on nomme Saincte-Marie-Majeure.

Revenons maintenant à nostre Evangile. Ceste femme ayant fait l'esloge du bonheur qu'avoit eu Nostre-Dame d'estre la mere d'un tel fils, Nostre Seigneur luy respondit : Dites plutost : Bien-heureux sont ceux qui escoutent la parolle de Dieu et qui la gardent, *Quin imo beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud*, c'est-à-dire, qui la mettent en prattique. Il y a des personnes qui, entendant un sermon sur la mort de Nostre Seigneur, pleurent fort tendrement, et qui ne laissent pas cependant de nourrir en elles mille sortes d'imperfections, qui sont contre la passion du Sauveur, sur laquelle elles ont pleuré.

Vous qui faites profession de la spiritualité, vous sçavez la difference qu'il y a entre l'amour effectif et l'amour affectif. Nostre Seigneur ne se contente pas de l'affectif, il veut l'effectif; il ne dit pas seulement : *Bien-heureux ceux qui escoutent la parolle de Dieu ;* mais il adjouste : *Et qui l'observent.* Il monstre assez par là qu'il ne se contente pas qu'on l'escoute, mais qu'il veut qu'on effectue sa parolle avec sousmission et obeyssance. C'est pourquoy Dieu se plaint de son peuple en ces termes : *Loquutus sum et non audistis, et faciebatis malum in oculis meis* (Is. 65); c'est-à-dire, vous n'avez pas mis en prattique mes parolles. Car il ne suffit pas d'escouter la parolle de Dieu; il veut que nous l'escoutions avec le dessein d'en faire nostre profict. De mesme, quand il dit, parlant des superieurs : *Qui vos audit me audit; et qui vos spernit me spernit* (Luc. 10); c'est-à-dire, ceux qui vous obeyssent, je tiens que c'est à moy qu'ils obeyssent; et ceux qui mesprisent vos parolles, ne voulant pas s'en servir, je tiens que ce sont mes parolles mesmes qu'ils mesprisent.

Je me souviens d'avoir expliqué une fois, en ceste chaire, comment nous devons faire pour entendre la parolle de Dieu et la predication avec utilité. J'ay dit qu'oultre l'intention que nous y devons apporter, nous devons encore avoir la volonté d'en faire nostre profict; et qu'oultre l'attention que nous devons avoir pendant qu'on presche, nous devons ensuite demeurer quelque tems renfermez dans le fond de nostre ame, je veux dire recueillys, afin de ruminer ce que nous avons entendu. Or, pour que les distractions ne viennent pas se poser sur nostre cœur et troubler nostre esprit, il nous faut faire ce que fit Salomon en son temple dont le couvert estoit tout doré; car craignant que les oyseaux ne le salissent, s'ils venoient à se nicher et se reposer dessus, il le fit garnir de poinctes. De mesme si nous voulons procurer le bien de nostre cœur, au sortir de la predication et le preserver des suggestions et distractions du malin esprit, il faut le garder par des aspirations et des oraysons jaculatoires sur le subjet de la predication, invoquant la divine Misericorde pour nous fortifier, afin de mettre en prattique ce que nous y avons affectionné.

Voyez ce venerable Jean dont nous faysons mention. Il fut prompt à suivre l'attraict de Dieu; car estant inspiré de donner tous ses biens à Nostre Seigneur, et ne sçachant comment il devoit le faire pour

procurer la gloire de Dieu et l'honneur de Nostre-Dame, à laquelle il avoit une particuliere devotion, il se mit en prieres et apprint du Ciel ce qu'il devoit faire. Oh! que c'est une bonne chose que la priere! Mais ce n'auroit pas esté assez pour luy de sçavoir la volonté de Dieu, s'il ne l'eust pas aussi-tost suivie, comme il le fit.

Oh! que bien-heureux sont ceux qui font comme Jean et sa femme, lesquels estant inspirez de se devouer et consacrer à Dieu avec tout ce qu'ils ont, recourent à la priere pour cognoistre en quel lieu ils pourront le faire, qui soit plus à la gloire et en l'honneur de Nostre-Dame! Car, comme nous avons desjà dit, point de devotion pour Dieu sans affection de playre à la Saincte Vierge. Et comment n'auroit-on pas ceste affection, puisqu'elle est nostre tres-aymable mere?

Escoutez l'Espoux qui luy dit au Cantique des cantiques : *Venter tuus, sicut acervus tritici, vallatus liliis* (Cant. 7). Et que veut signifier par là ce divin Espoux, sinon que Nostre-Dame a porté tous les chrestiens en son sein, quoyqu'elle n'ayt produict que le grain dont il est dit : *Amen, amen dico vobis, nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert* (Joan. 12).

A qui, je vous prie, doit-on attribuer la production de ces grains, sinon à celle qui a produict le premier, qui est Nostre Seigneur, vray fils de Nostre-Dame? Mais, quoyqu'elle n'ayt porté que luy, elle a porté pourtant tous les chrestiens en la personne de Nostre Seigneur; car ce grain beny nous a tous produicts par sa mort, de mesme qu'une datte, estant plantée, produit un palmier, duquel viennent ensuite quantité de dattes; et pourquoy ne dira-t-on pas que ces dattes appartiennent à la premiere dont le palmier est sorty?

Nous avons tous esté nourrys de son laict sacré, car Nostre Seigneur en ayant tiré sa nourriture, nous a ensuite nourrys du sien; nostre tres-cher Maistre a du laict tres-doux et tres-delectable, comme nous le tesmoigne sa divine Espouse lorsqu'elle dit : *Meliora sunt ubera tua vino* (Cant. 1).

Oh! que nous devons d'honneur, d'amour et d'affection à Nostre-Dame, tant parce qu'elle est mere de Nostre Seigneur, que parce qu'elle est encore la nostre!

Il se treuve beaucoup de chrestiens qui disent qu'ils veulent dedier et offrir à Dieu tout ce qu'ils ont et tout ce qu'ils sont, parce qu'ils cognoissent que tout luy appartient, et ils aymeroient mieux mourir que de l'offenser mortellement; mais il est vray aussi qu'ils veulent se reserver la disposition de leurs biens; et si bien ils veulent vivre en l'observation des commandemens de Dieu, neantmoins ils se reservent la volonté de faire tout pleyn de petites choses qui ne sont pas contre la charité, mais qui sont perilleuses, et qui, quoyqu'elles ne nous fassent pas perdre la charité, ne laissent pas de deplaire à Dieu, lequel est jaloux de nostre amour.

Ce grand Dieu donne aux ames qu'il ayme particulierement des inspirations pour que, par une puissante resolution, elles viennent consacrer et dedier leurs ames avec toutes leurs puissances, leurs corps et leurs biens à son honneur et à sa gloire, choysissant l'estat religieux pour y vivre avec plus de perfection, et courir moins de danger de perdre leurs sainctes resolutions. Oh! combien cest

estat est parfaict! Le martyre n'est pas un estat, à cause de sa briefveté; et il doit estre appellé plutost une vie courte et passagere qu'un estat.

Mais les ames qui sont assez genereuses pour venir s'abandonner à Dieu sans aucune reserve, se plaçant sous les loyx de la vie religieuse, et se lyant si estroictement, que jamais plus elles ne peuvent y renoncer, font non-seulement comme les fleurs jaunes qui vont tousjours se tournant du côté du soleil, mais aussi comme celle qu'on appelle tourne-soleil, qui ne se contente pas comme les autres de tourner contre le soleil sa fleur, ses feüilles et sa tige, mais qui encore, par une grande et secrette merveille, tourne du costé du soleil sa racine qui est sous la terre. Ainsi ces pieuses ames ne veulent pas seulement se tourner et s'abandonner à Dieu en partie, ains elles se donnent elles-mesmes entièrement et tout ce qui en despend; elles renoncent à toutes les vaynes esperances que le monde donne, et consacrent à Dieu la fleur de leur pureté, et les fruicts de tout ce qu'elles feront à jamais; elles disent à Nostre Seigneur, à l'imitation de S. Paul : *Domine, quid me vis facere* (Act. 9)? Et conformement à ceste parolle, elles se sousmettent à la conduite de leurs supérieurs, pour n'estre jamais plus maistresses d'elles-mesmes, ny de leur volonté, esvitant par ce moyen la sentence de S. Bernard qui dit que celuy qui se gouverne soy-mesme est gouverné par un insensé : *Qui se sibi magistrum constituit, stulto se discipulum constituit* (Epist. 87).

Hé! pourquoy voudrions-nous estre maistre de nous-mesmes pour ce qui regarde l'esprit, puisque nous ne le sommes pas pour ce qui regarde le corps? Ne sçavons-nous pas que les medecins, lorsqu'ils sont malades, appellent d'autres medecins pour juger des remedes qui leur conviennent? De mesme les advocats ne playdent pas leur cause, parce que l'amour-propre a coustume de troubler la rayson.

Considerez maintenant que ce ne fut pas sans motif que la neige fut la marque de la verité de la revelation qu'eurent le venerable Jean et sa femme. Nostre Seigneur pouvoit bien faire tomber la manne, comme il fit anciennement au desert pour les Israëlites, ou bien couvrir des plus belles fleurs ceste place qu'il avoit choysie; mais il ne voulut pas le faire, peut-estre parce que, dans les qualitez de la neige, on peut retreuver les qualitez qu'il est necessaire qu'ayent les ames qu'il a choysies pour estre plus specialement siennes, comme sont les religieuses.

Premierement, je remarque la blancheur de la neige, secondement son obeyssance, et troisiesmement sa fecondité. Je pourrois parler encore d'autres proprietez de la neige; car elle ne tombe jamais sur la haute mer. Je pourrois dire de mesme que la saincte et particuliere inspiration de se donner tout à Dieu sans reserve, ne tombe point sur les ames qui voguent sur la haute mer de ce miserable monde, et qui sont eslevées aux plus hautes dignitez.

Je sçay bien qu'il s'en est treuvé, comme saincte Magdelene, S. Matthieu, S. Eloy, Ste Elizabeth; mais ceux-là sont rares, et par consequent nous pouvons bien dire que si ceste bien-heureuse inspiration y tombe, c'est rarement.

Nous comparons la blancheur de la neige à la blancheur d'une ame pure, à cause qu'elle surpasse toute autre blancheur. C'est pourquoy demain, dans l'Evangile où l'escrivain sacré dit que Nostre Seigneur fut transfiguré, il remarque que ses vestemens estoient blancs comme de la neige : *Vestimenta autem ejus facta sunt alba sicut nix* (Matth. 17). Cela monstre assez qu'il ne treuvoit rien de plus blanc. Escoutez le Psalmiste royal, lorsque, gemissant de ce que son ame estoit devenuë plus noire qu'un Ethiopien par le peché, il prie le Seigneur qu'il luy playse de l'arrouser de son hysope, et par ce moyen de la rendre plus blanche que la neige : *Asperges me hyssopo, et mundabor ; lavabis me, et super nivem dealbabor* (Psal. 50).

Or ces ames appellées à l'estat religieux, sont renduës blanches comme la neige par le vœu de chasteté. Elles renoncent à tous les playsirs de la chair tant permis que deffendus, et elles en sont rescompensées par des playsirs et des contentemens d'esprit.

Le prophete disoit à Dieu : *Unam petii a Domino, hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ, ut videam voluptatem Domini* (Psal. 26). Cela signifie que nul ne joüyra des cheres caresses, ny des delicieux playsirs du Seigneur, que ceux qui renoncent à tous les vayns playsirs de la chair et du monde. L'on ne sçauroit posseder ensemble les uns et les autres.

Il est pourtant veritable que Nostre Seigneur nourrit tous ses enfans de la misericorde qui, comme un laict sacré, distille de son sein. Ce laict est une liqueur qui retire le pecheur de son iniquité, et la luy pardonne, et qui d'autre part nourrit les parfaicts, et les perfectionne tousjours davantage. C'est une liqueur plus douce que le miel, plus suave que le nectar et l'ambroysie; elle est toute sucrée. Bien-heureuses sont donc les ames qui, renonçant absolument aux playsirs et delices de la chair, lesquels nous sont communs avec les bestes, joüyssent de ceux de l'esprit, qui nous rendent semblables aux anges.

Passons à la seconde qualité de la neige. Je dy qu'elle est obeyssante. Le divin Psalmiste asseure qu'elle fait la volonté de Dieu, et qu'elle obeyt à sa parolle : *Nix, glacies, spiritus procellarum, quæ faciunt verbum ejus* (Psal. 148). Considerez qu'elle demeure sur la terre jusqu'à ce qu'il playse à Dieu d'envoyer un rayon de soleil qui vienne la dissiper et la faire fondre. Telles sont les ames qui se consacrent à Dieu; car elles sont souples et se sousmettent absolument à la direction et conduitte de ceux qui commandent, sans se laisser jamais maistriser par leur propre volonté ny par leur propre jugement; et comme elles renoncent à tous les playsirs de la chair, de mesme elles renoncent sans reserve au playsir qu'elles prenoient dans le monde à suivre le mouvement de leur propre volonté en tout ce qu'elles faysoient. Desormais elles ne luy seront plus subjettes; ains elles seront subjettes aux regles de leur institut. O douce et amoureuse sousmission qui nous rend aggreables à Dieu !

En troisiesme lieu la neige est feconde. Les paysans et ceux qui labourent la terre asseurent que, lorsqu'il tombe de la neige en hyver abondamment, la moisson sera plus belle l'année suivante,

parce qu'elle preserve la terre des grandes gelées; et si bien il semble que la neige ne puisse pas rechauffer la terre à cause de sa froideur, si ne laisse-t-elle pas de la rendre feconde pour la cause que je viens de dire; et le grain se conserve sous elle. La vocation religieuse est une vocation feconde, parce qu'elle rend les actions les plus indifferentes fertiles et pleynes de merites. Le boire, le manger, le dormir sont des choses qui, d'elles-mesmes, sont indifferentes, et n'ont aucun merite. Je sçay bien qu'il faut manger pour nourrir le corps, afin qu'estant uny à l'ame ils puissent ensemble passer le cours de ceste vie selon l'ordonnance de Dieu, et qu'il faut boire pour empescher le corps de se desseicher, de mesme qu'il faut dormir pour estre ensuite plus vigoureux au service de la divine Majesté. Faire toutes ces choses ainsi, c'est obeyr au grand Apostre qui dit : *Sive ergo manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite* (I. Cor. 10); et celuy qui fait ces actions autrement, ne vit pas en chrestien, il vit en beste.

Mais ceux qui sont dans un monastere font toutes leurs actions bien plus particulierement pour la gloire de Dieu, parce qu'ils les font toutes par obeyssance. Ils auroient beau avoir appetit, ils n'iroient pas manger pour satisfaire leur appetit, mais ils y vont pour obeyr; de mesme ils ne vont point dormir parce qu'ils ont sommeil, ny parce qu'il faut dormir pour rendre le corps plus vigoureux; car si le tems n'en est pas encore venu et si la cloche qui est le signe de l'obeyssance ne les appelle point, ils n'iront pas.

Oh! que le bonheur de pouvoir obeyr en tout ce que nous faysons est grand! Mais sçavez-vous d'où procede la felicité de ces ames religieuses? C'est de ce qu'elles ont obey à ces parolles que Nostre Seigneur leur a dites en la personne de son prophete : *Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum et domum patris tui* (Psal. 44).

Remarquez, je vous prie, qu'il ne se contente pas de luy dire qu'elle escoute, mais il luy recommande encore d'incliner son aureille, c'est-à-dire qu'il veut estre escouté avec une particuliere attention et avec affection. Mais dites-nous, sainct prophete, quel sera l'effect de ceste obeyssance? C'est, ajoute-t-il, que le roy deviendra amoureux de ta beauté, *Et concupiscet rex decorem tuum*, c'est-à-dire, il fera de toy son espouse bien-aymée et prendra ses delices en toy.

Voyez comment ceste obeyssance comprend en soy tout le bonheur et toute la felicité de ces ames. L'homme obeyssant, dit la saincte Escriture, rendra compte à Nostre Seigneur de plusieurs victoires : *Vir obediens loquetur victorias* (Prov. 21), lorsque ce divin Sauveur viendra s'asseoir sur son throsne judiciel, au jour du jugement. Alors les religieuses obeyssantes parleront des victoires, non-seulement remportées sur elles-mesmes, en s'assubjettissant à l'obeyssance, mais aussi de plusieurs qu'elles auront remportées sur les ennemys du salut; et il ne faut point doubter que s'estant conformées en ceste vie à l'obeyssance de Nostre Seigneur, qui ayma mieux mourir que de desobeyr, elles ne soyent amoureusement destinées par ce divin Maistre à joüyr eternellement avec luy

de sa gloire où nous conduisent le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit! Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

PLAN DE PANEGYRIQUE POUR LA FESTE DE SAINCT LOUYS, ROY DE FRANCE.

(25 aoust.)

Dilectus meus pascitur inter lilia.
Mon Bien-aymé se nourrit parmi les lys. *(Cant.* 6.)

Les fleurs de lys, qui servent d'armoiries aux roys de France, sont tres-propres à signifier les vertus du roy sainct Louys.

Vivant au milieu de la Cour, il prattiquoit les austeritez d'un religieux. Il pouvoit dire comme S. Paul : *Castigo corpus meum, et in servitutem redigo* (I. Cor. 9) ,et comme David : *Induebar cilicio, humiliabam in jejunio animam meam* (Psal 34).

Que diray-je de son humilité? Les lys se courbent tousjours vers la terre; c'est ainsi qu'il s'humilioit continuellement devant Dieu. L'Escriture dit que le lys ayme à croistre dans les vallées : *Ego flos campi et lilium convallium* (Cant. 2). Ces vallées qui sont des lieux bas, designent l'humilité. Quoyque le tiltre de lys des vallées appartienne eminemment à Jesus-Christ qui s'est humilié luy-mesme, se rendant obeyssant jusques à la mort de la croix, on peut bien dire, en un certain sens, que l'humble sainct Louys, a esté le lys des vallées.

Le lys peut representer aussi les prieres accompaignées de larmes; car on pretend que les gouttes de rosée qui tombent sur les lys contribuent à les embellir et à les multiplier. Telles estoient les larmes que nostre sainct roy versoit frequemment dans ses prieres, et qui remplissoient d'une douce suavité, non-seulement ses sens interieurs, mais aussi ses sens exterieurs.

Oh! quel grand roy! C'est cest homme fort et puissant qui a porté le joug du Seigneur dés sa jeunesse : *Bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentia sua* (Thren. 3); ce vaillant guerrier qui a esté couronné parce qu'il avoit bien combattu : *Non coronabitur nisi qui legitime certaverit* (II. Tim. 2), et qui avoit poursuivy sans relasche les ennemys de Dieu : *Pugnabis contra eos usque ad internecionem eorum* (I. Reg. 15).

A l'aage de quatorze ans, il receut à Reims, de l'evesque de Soissons, l'onction royale.

S'il est vray que Dieu donne, dans sa fureur, des mauvais roys, *Dabo tibi regem in furore meo* (Osee, 13), il est vray aussi que les bons sont une grande benediction pour un Estat : *Rex sapiens stabilimentum populi est* (Sap. VI, 26)

Les lys peuvent fournir icy matiere à une comparayson. Sainct Ambroise dit (*in Luc.* XII, 27) : Quelque grandes que soyent les seicheresses, la seve qui nourrit la fleur des lys se conserve tousjours.

Ainsi, quoyque l'on voye la tige des jeunes feüilles seichées, neantmoins ce qui constitue la nature de la fleur ne perit point; sa verdeur est cachée, mais elle n'est pas perduë. Et dès qu'elle sera provoquée par la douceur du printems, elle reprendra le vestement du rejetton, le duvet de la fleur et l'ornement du lys. C'est ce qu'on a veu arriver en sainct Louys. Il sembla d'abord estre un lys desseiché, à cause des guerres qu'il eut à soustenir contre les grands du royaume qui troubloient l'Estat; mais bien-tost il parut comme un lys entre les espines : *Sicut lilium inter spinas* (Cant. 2); il les vainquit, les sousmit et pacifia la France.

Apres s'estre distingué par ses exploits, il fut, comme Melchisedech, roy de Salem, un roy de justice et de paix : *Melchisedech, rex justitiæ, deinde autem Salem, quod est rex pacis* (Hebr. 7).

Suscipiant montes pacem populo, et colles justitiam (Psal. 71).

Justitia et pax osculatæ sunt (Psal. 84).

Le lys se distingue aysement d'avec les espines. La mesme chose arrive pour la justice. Or, il y a trois especes de justice : la commutative, la distributive et la vindicative.

Sainct Louys a observé exactement la commutative. Avec quelle fidellité n'executa-t-il pas les conventions faites avec le Sultan! Avec quelle exactitude n'a-t-il pas rendu la justice à ses subjets! Craignant que les pauvres ne fussent abandonnez, il leur donnoit audience deux fois par sepmaine pour juger leur cause en pleyn air, et quelquesfois sous un arbre, afin que les paysans s'approchassent de luy plus facilement. C'est ainsi qu'il se faysoit tout à tous : *Omnibus omnia factus* (I. Cor. 9).

Il a observé la justice distributive, choysissant pour les charges ceux qui en estoient dignes. Il l'observoit mesme dans ses aumosnes, donnant à ceux qui en estoient plus dignes.

Il a observé exactement la justice vindicative : *Beati qui custodiunt judicium et faciunt justitiam in omni tempore* (Psal. 105). Il a esté tres-severe contre les blasphemateurs; car le blaspheme est un crime de lese-majesté divine, et bien plus specialement que ne le sont tous les autres pechez.

Luy-mesme estant pressé de jurer qu'il s'engageoit à renoncer Dieu s'il n'observoit pas un traitté, ne put jamais estre amené à faire ce serment. Ah! que son peuple a bien degeneré! Il n'y a plus de bonne foy parmy les marchands, ny de religion parmy les nobles.

Que diray-je de sa force d'ame? Avec quel invincible courage il traversa deux fois la mer, et resta la premiere fois cinq ou six ans en Orient! Lorsqu'il pouvoit s'enfuyr de sa captivité, il ne le voulut point.

Ses combats nous rappellent ceux des Juifs contre la tribu de Benjamin (Judic. 20), et ceux des Machabées.

Je reviens en sa pieté. Il ne vouloit pas porter la couronne royale le vendredy; il estoit remply de veneration pour la saincte Croix, et il vous en a procuré un morceau, ainsi que la saincte espine, ô habitans de Paris! Ah! qu'il estoit bien en cela un lys entre les espines! Il avoit une foy vive pour le sacrement de l'Eucharistie. Il mettoit sa joye à fonder des monasteres. On peut bien dire de luy

qu'il estoit eslevé au-dessus du commun des justes, comme le cedre du Liban au-dessus des autres arbres : *Sicut cedrus Libani multiplicatur* (Psal. 91).

Avec quelle affection il servoit les pauvres lepreux, considerant en eux Jesus-Christ, s'estimant indigne de les servir, et se regardant comme beaucoup au-dessous d'eux, ainsi que les estoiles s'effacent devant le soleil!

Quelle horreur il avoit pour le peché! et combien il conservoit dans son cœur ceste parolle de sa mere, qu'elle aymeroit mille fois mieux le voir mourir que de le voir commettre un peché mortel!

O heureuse France, avec quel honneur vostre roy, apres s'estre nourry sur la terre au milieu des lys des vertus, se nourrit maintenant des celestes delices au milieu des lys de la gloire eternelle!

Qu'avec l'ayde de Dieu, les lys qui embellissent la couronne de vos roys, ne se fletrissent jamais! Mais prenez garde de ne pas les destruire en vous ecartant des vertus dont S. Louys vous a donné l'exemple.

POUR LA FESTE DE SAINCT COSME ET DE SAINCT DAMIEN.

SUR LES MALADIES SPIRITUELLES.

Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.

Venez à moy, vous tous qui estes fatiguez et malades, et je vous souslageray. (*Matth.* 2.)

Je ne puis pas vous entretenir plus utilement que de vous parler des medecins et des malades, puisque ce subjet se rapporte à la feste que nous celebrons aujourd'huy de deux grands martyrs qui ont esté medecins tant du corps que de l'ame. Nous sommes tous infirmes; la saincte Eglise est un hospital dans lequel il y a un grand nombre de malades de diverses maladies, et nostre Sauveur est le souverain medecin. Ce grand ouvrier, dont les ouvrages sont si parfaicts, ne nous avoit pas creez dans cest estat d'infirmité; car il crea d'abord les anges en estat de saincteté, de justice et de grace, et quoy qu'ils en eussent receu chascun differemment les uns plus, les autres moins, tous cependant en receurent autant qu'il estoit requis pour estre aggreables à Dieu, et pour meriter la felicité et la beatitude eternelles.

Les hommes furent creez ensuite dans un estat d'innocence, sans estre subjets à aucune infirmité, ny maladie; mais, apres la cheute d'Adam, toute sa posterité a esté entachée du peché; car nous avons tous esté picquez et mordus par le serpent. Il faut que nous le confessions tous, et que nous nous recognoissions pour infirmes et malades, afin d'avoir recours au medecin et aux remedes. C'est la verité que plus nous croirons et confesserons que nous sommes remplys de maladies et d'infirmitez, plustost nous serons gueris;

où au contraire, si nous croyons estre en santé, c'est alors que nous sommes plus mal et en plus grand danger. Car ceux qui sont malades et ne croyent pas l'estre, ne veulent point suivre les ordonnances du medecin, ny prendre aucun remede, pensant qu'ils n'en ont pas besoin, et par consequent ils ne sont point gueris et meurent enfin miserablement. Mais ceux qui sçavent qu'ils sont malades, se sousmettent volontiers aux ordres du medecin, et à prendre les remedes que l'on juge estre propres à guerir leur mal, si qu'ils sont gueris et remis en santé.

Il y a deux sortes de malades : les uns ont une maladie mortelle, et les autres n'ont qu'une maladie de langueur : ce sont des personnes presque tousjours incommodées, elles ont sans cesse quelque mal ; mais pourtant il n'y a point à craindre une mort prochaine.

Ceux qui sont menacez d'apoplexie pensent estre pleyns de santé, quoyqu'ils ayent la mort à la porte, de sorte qu'ils ne veulent point de medecins ny de remedes, et ensuite ils meurent tout à coup. Si vous entrez dans un hospital, vous y verrez quantité de malades de diverses maladies ; vous en verrez qui sont fort proches de la mort, quoyqu'ils pensent en estre bien esloignez.

Il y a des ames qui sont si malades, et si pleynes d'imperfections, de pechez et de deffauts, qu'elles sont fort dignes de compassion, parce qu'elles sont en grand peril, estant pleynes de rancune, d'orgueil, de presomption et de mille autres deffauts, et qui cependant ne recognoissent pas leurs deffauts et leurs maladies, et par consequent ne recourent point au medecin et aux remedes, croyant n'en avoir aucun besoin : c'est pourquoy elles viennent à mourir de la mort eternelle.

La saincte Eglise est remplye de remedes precieux et salutaires qui sont les sacremens, et surtout celuy de la Penitence où nous recevons l'absolution de tous nos pechez, tant mortels que veniels ; car, si bien la confession regarde principalement les pechez mortels, neantmoins les veniels sont matiere suffisante d'absolution, et il est tres-bon de s'en confesser.

Par le tres-sainct et auguste sacrement de l'Eucharistie, nous sommes unys à Jesus-Christ, et nous recevons la veritable vie de nos ames ; car ne sçavez-vous pas que ce divin Sauveur a dit : *Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum ; et panis quem ego dabo caro mea est pro mundi vita* (Joan. 6).

De mesme, tous les sacremens ont esté instituez pour donner ou augmenter la vie de grace. Le Verbe divin nous a aymez jusqu'à ce poinct que, voyant le danger où nous estions tous, à cause du peché de nostre premier pere Adam, il est venu sur la terre, par un amour ineffable, s'unyr à nostre nature, et souffrir la mort pour nous donner la vie, nous laissant ses divins sacremens comme des remedes salutaires et efficaces pour nous guerir ; mais il faut que nous en approchions avec l'humilité, le respect et l'amour qui sont requis.

Il y a certaines ames qui servent Dieu si langoureusement, que c'est pitié ; elles tombent à tout moment en des imperfections, et mesme des pechez veniels, et n'ont point de courage pour s'en re-

lever : nous devrions avoir honte d'estre si lasches en ce qui est de nostre devoir. Les anciens Peres, qui estoient si fervens et si zelez au service de leur Createur, et qui travailloient avec tant d'ardeur et de courage pour l'aggrandissement de sa gloire, que diroient-ils s'ils venoient maintenant parmy nous? Ne seroient-ils pas honteux de voir que, nous appellant chrestiens comme eux, nous le sommes cependant si peu? Voyez sainct Paul, combien il desiroit la guerison de ses maux spirituels. Entendez comme il s'escrie : *Quis me liberabit de corpore mortis hujus* (Rom. 7)? Que veut-il dire, je vous prie, sinon : Qui me delivrera de mes maladies et de mes infirmitez?

Les maladies du corps sont une figure de celles de l'ame. Les maladies du corps nous arrivent lorsqu'il y a quelque desordre en nostre corps. Par exemple, quand les humeurs sont espanchées par tout le corps, ou quelque humeur froide tombe sur le foie; cela nous donne des douleurs d'estomach. Et aussi lorsque nous avons quantité de sang, quoyqu'il semble que ce soit nostre santé que d'avoir bien du sang, neantmoins, s'il y en a une trop grande abondance, cela nous peut causer quelque maladie. Les maladies de l'ame sont aussi causées par le desordre de nos inclinations interieures, lorsqu'elles ne sont pas rangées à leur devoir, et sous-mises à la rayson et à la volonté de Nostre Seigneur.

Quand je considere le bonheur des ames que Dieu a choysies de toute eternité pour leur donner la vocation religieuse, afin qu'elles puissent vaquer plus soigneusement à se purifier de leurs imperfections et de leurs maladies pour acquerir l'eminence de son divin amour, j'ay une saincte jalousie pour leur perfection, parce qu'elles sont tres-particulierement les espouses de l'Espoux celeste.

Sainct Paul, escrivant aux Corinthiens, leur disoit : *Æmulor enim vos Dei æmulatione. Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo* (II. Cor. 11). Nous voyons par ces parolles que ce grand sainct appelle generalement toutes les ames des chrestiens espouses de Jesus-Christ. Elles le sont sans doubte, et elles ont esté creées pour participer à sa gloire; neantmoins les religieuses sont d'une maniere plus particuliere destinées à l'Espoux celeste, car elles sont plus specialement ses espouses qu'aucune autre creature : c'est pourquoy il faut qu'elles taschent de se laver, et de se purifier mesme des moindres taches, deffauts et imperfections qui peuvent les rendre tant soit peu desaggreables à leur divin Espoux, afin qu'elles paroissent devant luy toutes belles, toutes pures et ornées des vertus qui luy sont le plus aggreables.

Les femmes du monde peuvent aymer Dieu; mais leur amour est partagé, car elles ayment leurs marys, leurs enfans, leurs biens, et elles ont le desir d'acquerir plus de fortune, tellement que leurs affections estant engagées en tant de choses, elles sont fort detournées de la pureté de l'amour divin et sacré; mais les ames religieuses ont mille fois plus de facilité, parce que leur amour n'est point partagé : elles le placent tout entier en leur celeste Espoux qui est l'unique object de leurs affections et de leurs pretentions; elles se sont dediées et consacrées à luy pour estre à jamais toutes

siennes, sans aucune reserve, ny exception, n'ayant d'autre desir que de l'aymer, et de luy plaire, taschant d'aneantir leur amour-propre pour faire vivre et regner l'amour divin; car ces deux amours ne peuvent subsister ensemble.

L'amour-propre est si presomptueux, qu'il veut regner; l'amour divin est si juste, qu'il veut aussi regner, comme cela est bien raysonnable. Vous sçavez que deux roys opposez ne peuvent gouverner ensemble la mesme province; nous devons renoncer à l'amour-propre et l'aneantir, autant qu'il est en nous, puisqu'il nous cause tant de mal, tant de troubles, d'inquiettudes et de chagrins. Nous devons laisser posseder nostre cœur au sainct amour, qui nous comblera de contentements, de graces, de delices, et d'une paix et tranquillité incomparables.

Regardons nostre Sauveur et Maistre en l'Evangile d'aujourd'huy. Il monte sur la montaigne avec une grande multitude de personnes qui le suivoient, parmy lesquelles il y avoit plusieurs malades qui estoient venus pour estre gueris de leurs maladies; car il sortoit de luy une vertu celeste qui guerissoit les malades, tellement que les uns s'en approchoient pour le voir, d'autres pour l'entendre parler, d'autres pour toucher le bord de ses vestemens, et d'autres pour estre gueris. Considerons comment ce divin Sauveur de nos ames, voyant ce peuple, s'escrie : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.*

Voyons quelle methode il suit pour leur donner la santé. Lorsqu'ils furent arrivez au sommet de là montaigne, il commença à les instruire, nous donnant à comprendre que ceux qui veulent enseigner les autres doivent premierement monter sur la montaigne de la perfection, afin que leurs enseignemens ayent plus d'efficacité et d'energie.

Il leur dit : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum. Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram. Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur* (Matth. 5)! Nostre Seigneur dit tout le contraire de ce que disent les mondains; car les gens du monde n'estiment bien-heureux que ceux qui sont riches, parce qu'avec les richesses l'on se procure beaucoup de choses que l'on ayme. Aussi dés que les mondains voyent un homme riche, ils disent : Il faut luy faire honneur. Et Nostre Seigneur dit, au contraire, que bien-heureux sont les pauvres.

Le monde estime bien-heureux ceux qui rient et qui font des festins et des parties de playsirs; et Nostre Seigneur dit : *Bien-heureux ceux qui pleurent.*

Le monde fait une grande estime de ceux qui ne souffrent pas les injures, mais qui les lavent dans le sang; et Nostre Seigneur : *Bien-heureux les hommes doux.*

Les mondains tiennent à gloire de ne point pardonner; et Nostre Seigneur dit : *Bien-heureux les misericordieux; car ils obtiendront misericorde*, nous monstrant par là que si nous ne faysons pas misericorde, elle ne nous sera pas faite.

Le monde ne s'empresse point à faire justice. Une pauvre veufve à laquelle on doit la faire, la demandera peut-estre cent et cent fois avec instance sans la pouvoir obtenir. On ne tient point compte

d'elle ny de ses reclamations, et pendant ce tems elle endure la faim et la soif de la justice. Mais Nostre Seigneur dit : *Bien-heureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiez.*

Allez tant que vous voudrez prescher aux gens du monde la pauvreté, à qui la persuaderez-vous? Exaltez tant qu'il vous playra la saincte humilité, à qui la persuaderez-vous? Criez tant que vous voudrez, que *bien-heureux sont les pauvres*, personne ne veut l'estre, sinon ceux et celles à qui le Sainct-Esprit a donné le don de sapience par lequel il fait gouster à leurs ames la douceur qu'il y a dans le service de Dieu et dans la prattique des vertus, de sorte que ces ames se retirent dans les monasteres, où elles reçoivent mille douceurs et contentemens dans la pauvreté, la mortification et les exercices de la vie religieuse, car c'est principalement aux religieuses que ce divin Esprit accorde ce precieux don : par consequent elles ne doivent rechercher autre chose, dans un monastere, que Dieu et la mortification de leur humeur et de leurs passions et inclinations; car si elles y cherchent autre chose, elles n'y treuveront jamais la satisfaction qu'elles pretendent et desirent.

Les anciens Peres donnent plusieurs methodes pour acquerir la perfection. Ils disent qu'il y a la voie purgative, illuminative et unitive; mais moy, pour abreger, j'ay tousjours eu coustume de dire qu'il ne faut que nous purifier et nettoyer de nos imperfections, parce que c'est une chose infaillible qu'en deracinant de nous le vice, nous y planterons la vertu.

Il nous faut donc un courage invincible pour ne point nous lasser dans ce combat contre nous-mesmes, parce que nous aurons tousjours quelque chose à faire, et à retrancher en nous. Nous ne serons jamais parfaictement gueris que quand nous serons en paradis; car si nous nous corrigeons maintenant d'un deffaut, il en surviendra un autre; tellement que nous devons reprendre nostre cœur tout doucement et luy faire embrasser amoureusement tous les moyens propres à nostre correction, et à nostre perfection, taschant de nous orner des habitudes vertueuses pour paroistre devant nostre celeste Espoux et luy estre aggreables; car les habitudes sont les habillemens de l'ame.

Quand je considere la fidellité que nous avons tous jurée sur les fonts sacrez du baptesme à la divine Majesté, je gemy de ce que neantmoins il se treuve si peu de personnes qui la gardent. Considerez les deux grands saincts dont nous celebrons aujourd'huy la feste, sainct Cosme et sainct Damien, qui subirent tant de tourmens et aymerent mieux mourir que de renoncer à la foy, et de manquer de fidellité envers leur Createur; nous devrions tous faire de mesme, si nous estions ce que nous devons estre.

Retournons aux beatitudes, et parlons un peu de la pauvreté d'esprit. Qu'entendez-vous par la pauvreté d'esprit? Plusieurs saincts ont dit que, par ceste vertu, il faut entendre principalement la tres-saincte humilité, parce que la richesse de l'esprit, c'est la vanité, l'orgueil, et la presomption qui fait que nous nous enflons, et nous nous estimons, pensant estre quelque chose, quoyque à la verité nous ne soyons rien que des miserables. La vertu d'humilité nous est tellement necessaire, que sans elle nous ne pouvons estre

aggreables à Dieu, ny avoir aucune autre vertu, pas mesme la charité, qui perfectionne tout; car elle est si inseparable de l'humilité, que ces deux vertus ne peuvent estre desunyes; elles ont une si grande sympathie ensemble, que l'une ne va point sans l'autre. Si vous me dites que vous avez la parfaicte humilité, et que vous n'avez pas la charité, vous vous trompez.

L'humilité est une petite vertu, et la moindre de toutes en apparence, et par sa condition et sa nature elle va tousjours en bas, parce qu'elle se cache et s'aneantit au fond de la terre et du neant; mais la charité est la premiere, la plus excellente et la plus relevée des vertus, car elle embrasse Dieu, et neantmoins elle veut estre unye à l'humilité avec laquelle elle est maryée.

Lorsque les mondains voyent une personne devote, ils disent aussi-tost qu'elle est une saincte; et si vous leur demandez pourquoy elle est saincte, ils vous respondront : Parce qu'elle demeure longtems dans les Eglises, qu'elle dit quantité de chapelets, qu'elle entend beaucoup de messes. Tout cela est bon; mais encore pourquoy est-elle saincte? Parce qu'elle communie fort souvent. Voylà qui est bon; mais pourquoy encore est-elle saincte? Parce qu'elle verse une quantité de larmes dans l'orayson. Cela est bon quand Dieu les donne, mais que fait-elle encore pour estre aussi saincte que vous dites? Elle donne fort souvent l'aumosne. Tout cela est tres-bon; mais a-t-elle de la charité et de l'humilité? Car si elle n'en a point, je ne fais aucun cas de toute sa saincteté, ses vertus ne sont que des phantosmes, et non de vrayes et solides vertus.

Considerez l'evesque de l'Apocalypse, qui disoit en luy-mesme : Je suis riche, je suis sçavant, je suis esloquent, je suis eslevé en dignité. Jesus-Christ, voyant sa presomption, luy fit escrire par sainct Jean une petite lettre par laquelle il luy marquoit : *Dicis, quod dives sum, et locupletatus et nullius egeo; et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus* (Apoc. 3).

Il y a des pauvres qui ne sont pas miserables, parce qu'ils sont vigoureux et forts, de sorte qu'ils peuvent gaigner leur vie, et cela fait qu'ils ne sont pas vrayement pauvres.

Il y en a plusieurs qui diront à Jesus-Christ au jour du jugement, *Multi dicent mihi in illa die : Domine, nonne in nomine tuo prophetavimus, et in nomine tuo dæmonia ejecimus, et in nomine tuo virtutes multas fecimus? Et tunc confitebor illis : Quia numquam novi vos* (Matth. 7), et Nostre Seigneur leur respondra : *Je ne vous cognois point.* Vous avez vrayement fait toutes ces choses en mon nom, mais vous ne les avez pas faites selon mon nom. C'est pourquoy je ne vous cognois point, et vous n'aurez aucune place en mon royaume.

Mes cheres sœurs, vous voyez que sans l'humilité et la charité nous ne sommes rien. Cest evesque avoit reellement de grands talens et de grandes richesses aux yeux des hommes; mais parce qu'il n'avoit pas ces deux vertus, qu'il estoit enflé d'orgueil et de vanité, il estoit aux yeux de Dieu pauvre, miserable et vuide de tous biens.

Si vous pensiez avoir la charité sans l'humilité, vous vous tromperiez; car ce seroit comme celuy qui voudroit faire le couvert et

le toit d'une mayson et d'un edifice sans avoir au prealable posé le fondement. La charité est le toit et le couvert de tout l'edifice de la perfection chrestienne, et l'humilité en est le fondement, de sorte qu'elle vient en l'ame avant la charité pour luy preparer le logis.

La saincte et vraye humilité fait que l'ame se tient fort rabaissée, non-seulement devant Dieu; car cela est facile : il est bien aysé à une mousche de se compter pour rien en comparayson d'un elephant; mais il faut encore se compter pour rien devant les creatures, s'estimant une des moindres et des plus imparfaictes. L'ame veritablement humble s'abaisse et s'estime vile, abjecte et denuée de tous biens : non-seulement elle se recognoist pour telle en ellemesme; mais de plus, ce qui est plus parfaict, c'est qu'elle veut, desire et se resjoüyt que tout le monde la tienne et la traitte pour telle. Il y a encore plusieurs personnes qui s'estiment miserables, imparfaictes, viles et abjectes : mais il s'en treuve peu qui veüillent qu'on les tienne pour telles.

C'est ceste humilité qui a fait enfuyr du monde les ames religieuses pour s'aller cacher dans les monasteres, voyant qu'elles n'estoient rien qui vaille, et ne meritoient pas que le monde les regardast. Elles l'ont quitté pour qu'il les mesprisast et les regardast comme viles, abjectes et mesprisables.

Ne sçavez-vous pas que l'apostre saint Paul dit que luy et les autres Apostres estoient regardez par les mondains comme les excremens du monde, les balyeures de la mayson et la pelleure des pommes : *Tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus, omnium peripsema usque adhuc* (I. Cor. 4), qui sont des choses si viles, qu'on les jette là ? Ces grands Apostres estoient ainsi regardez parce qu'ils servoient leur Maistre et mesprisoient le monde.

Voyez comment parle encore ce sainct Apostre : *Omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam* (Philip. 3). Ainsi, à l'imitation de ce vase d'eslection, les ames religieuses ont regardé tout ce qui estoit dans le monde comme de la fange et de l'ordure; car elles ont tout quitté, leurs parens, leurs richesses, les playsirs et les contentemens qu'elles pouvoient esperer, pour se retirer dans les monasteres, afin de gaigner Nostre Seigneur et ses bonnes graces, en s'adonnant à la prattique de la saincte humilité, par laquelle elles se rendront dignes de recevoir les graces et les faveurs de leur divin Espoux.

C'est certainement la premiere vertu qu'il faut avoir lorsque l'on entre dans un monastere; autrement l'on n'y treuvera aucun contentement ny aucune satisfaction; car il faut s'estimer vil et abject, pauvre, imparfaict et vuide de tous biens, avec ceste croyance que l'on va se cacher comme ne meritant pas d'estre en la vuë de Dieu ny des creatures.

Quand une personne de grande qualité entre dans une mayson honnorable, les demoiselles qui y sont vont se cacher, les unes d'un costé, les autres d'un autre, parce qu'elles ne sont pas vestuës ny parées selon leur désir. Ainsi ces ames religieuses s'enfuyent et vont se cacher dans un monastere, de peur que l'on ne les voye, parce qu'elles pensent n'avoir rien en elles qui merite qu'on les regarde et que l'on tienne compte d'elles.

Elles ont presque tousjours la vuë fixée en terre pour voir d'où elles sont sorties, et pour s'aneantir et s'avilir. Elles font le contraire de certaines demoiselles du monde, qui enflées de vanité à cause de leurs parures, marchent la teste levée, les yeux ouverts, desirant d'estre yeuës de tout le monde.

Quand je voy que les mondains ont tant d'adversion pour l'humilité, et qu'ils la fuyent pour rechercher les honneurs, les grandeurs, les charges et les dignitez, oh! que cela m'est insupportable! Eh! ne voyez-vous pas, ô mondains! que le mauvais riche, pour s'estre enflé d'orgueil et avoir mesprisé le pauvre Lazare, est maintenant dans les enfers pour toute l'eternité.

Mais ces personnes du monde, lorsqu'elles vont un peu aux églises, entendent la saincte messe, communient à Pasques, et font quelque aumosne, pensent avoir beaucoup fait pour leur salut. Ne sçavez-vous pas, pauvres gens, que puisque vous n'avez pas la charité et l'humilité, tout cela n'est rien?

D'où pensez-vous que viennent le relaschement et les desordres des maysons religieuses? C'est de ce que l'humilité n'y est pas. Et pourquoy? Parce que la pauvreté n'y est pas, et que ceste infortunée parolle *tien* et *mien* n'en est pas bannie. En effect, dés que la pauvreté ne s'y garde pas, et que la saincte communauté n'est pas observée, la presomption et l'orgueil y entrent; car il n'y a rien qui nous enfle tant d'orgueil que de posseder des richesses et d'avoir de quoy dire *tien* et *mien*. C'est pourquoy la saincte pauvreté sert admirablement à nourrir et conserver l'humilité; car il n'y a rien qui nous humilie et nous abaisse tant que d'estre pauvres, de sorte que l'humilité est tenuë fort à couvert par la pauvreté et la communauté des biens.

Aussi, tous les anciens Peres et instituteurs des monasteres ont tousjours tasche de mettre la pauvreté en leurs congregations et maysons. Voyez saint Augustin, comme il recommande que ceste communauté soit exactement gardée : car il deffend tres-absolument que l'on ayt en particulier aucune chose, quelque petite qu'elle soit, pas mesme une espingle; mais il veut que tout soit en commun, en sorte que ce mot *tien* et *mien* en soit banny, et ne s'y entende point nommer. Il veut aussi que la portion de nourriture et tout le reste soit esgal, autant que la necessité pourra le permettre. *Non dicatis aliquid proprium, sed sint vobis omnia communia, et distribuantur unicuique vestrum a præposita vestra victus et tegumentum, non æqualiter omnibus, quia non æqualiter valetis omnes, sed unicuique sicut opus fuerit* (Epist. 211; Reg. cap. 3 et 4).

La pauvreté et l'humilité sont deux vertus fort unies ensemble, l'une servant fort à maintenir l'autre. Mais, comme j'ay desjà dit, il ne se treuve presque personne qui veüille estre pauvre; c'est pourquoy il y en a si peu qui soyent humbles. Sainct François d'Assise aymoit ceste saincte vertu de pauvreté, et beaucoup plus qu'un enfant n'ayma jamais son pere.

Bien-heureuses sont les ames auxquelles Dieu a fait la grace de les avoir appellées à vivre dans une mayson où la saincte communauté est exactement observée; car elles ont par là beaucoup plus de moyens et de facilité d'acquerir la saincte humilité, et avec

l'humilité la vraye pauvreté d'esprit, à laquelle sera joincte et attachée la felicité eternelle. Car ne voyez-vous pas que Nostre Seigneur la leur a promise, lorsqu'il a dit : *Bien-heureux les pauvres d'esprit*, c'est-à-dire les humbles, *parce que le royaume des cieux est à eux.*

Les religieuses sont, par leur vœu de pauvreté, en l'estat de la perfection, mais elles ne sont pas tousjours pour cela en la perfection; et, au contraire, il y a dans le monde des personnes qui ne sont en l'estat de la perfection, et qui neantmoins sont en la perfection. Le grand sainct Louys, roy de France, n'estoit pas en l'estat de la perfection; il estoit pourtant en la perfection, et en un degré fort eminent. Il importe vrayement bien peu que l'on soit en l'estat de la perfection ou non, pourveu que l'on soit en la perfection.

Je gemy lorsque je considere comment les mondains se comportent, lorsqu'ils veulent faire embrasser à quelqu'un de leurs enfans la vie religieuse : ils cherchent à y mettre tousjours les plus laids, les plus contrefaicts, les plus inutiles, quoyqu'il seroit juste de donner Nostre Seigneur le plus beau et le meilleur. Mais pourquoy font-ils cela? C'est qu'ils regardent que les monasteres ne sont bons que pour y placer ceux qui ne peuvent pas reüssir dans le monde. Cependant ces ames ainsi rebutées du monde sont cheries et aymées de leur celeste Espoux, aux yeux duquel elles sont treuvées aggreables par leur humilité et leur charité.

Pour conclusion, je desire vous donner une methode par laquelle vous puissiez facilement mettre en prattique tout ce que nous avons dit; c'est qu'il vous faut cent et cent fois le jour touscher Nostre Seigneur crucifié. Qu'est-ce que touscher Nostre Seigneur crucifié? Touscher une chose avec la main, qu'est-ce, sinon appliquer la main sur ceste chose? De mesme touscher une chose par l'esprit, c'est appliquer son esprit à ceste chose? Je veux donc dire qu'il nous faut appliquer nostre esprit à voir et à considerer Nostre Seigneur crucifié.

Si nous touschons sa teste, nous la treuverons couronnée d'espines tres-picquantes, qui y sont entrées et en ont fait sortir et ruisseler des gouttes du sang qui a descoulé le long de son divin visage. Si nous touschons ses mains sacrées, nous les treuverons percées de gros clouds. Si nous touschons son precieux corps, nous le treuverons tout meurtry et couvert de playes, par lesquelles de tous costez il verse son sang pour nous laver de nos iniquitez. Si nous touschons son cœur, nous le treuverons tout enflammé et embrasé d'un amour incomparable envers nous, et sa divine poictrine toute consumée de ce feu divin. Enfin, si nous touschons l'amour infiny de nostre Sauveur et Maistre, comment se pourroit-il faire que nous ne l'aymassions pas? Comment pourrions-nous touscher son extresme humilité, sans nous humilier et nous aneantir nous-mesmes? Si nous touschons sa patience, sa douceur et sa bonté, cela nous fera estre doux, patiens et bons. Enfin si nous touschons souvent, pendant que nous vivons sur la terre, Nostre Seigneur crucifié, nous touscherons aussi ce grand Dieu eternellement glorifié dans le ciel, où nous conduisent le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. Ainsi soit-il!

DIEU SOIT BENY.

INSTRUCTION POUR LA FESTE DE SAINCT LUC.

18 octobre.)

SAINCT Paul, escrivant aux Corinthiens, de Rome où il estoit, les salüoit de la part du glorieux S. Luc, et entre toutes les autres salutations que l'on treuve dans ses Epistres, l'on y remarque cellecy : *Luc,* dit-il, *le bien-aymé disciple, le tres-excellent et tres-cher medecin vous salüe* (Coloss. 4). Il ne dit pas Luc le medecin, ou Luc seulement, mais *le tres-aymé* et *le tres-cher medecin vous salüe*; et vous, mes tres-cheres filles, ayant aujourd'huy fait la tres-saincte profession, j'ay fait ceste imagination que vous estiez salüées de ceste mesme salutation, et que Luc vous peut addresser ces parolles que le glorieux S. Paul a mises dans ses Epistres : *Luc, le tres-excellent et tres-cher medecin vous salüe;* car ceste sorte de salutation est merveilleusement propre, tant pour vostre profession, que pour vostre condition, et aussi pour celle du lieu où vous estes. Il vous salüe donc, en qualité de medecin et de peintre : car, bien que S. Paul ne le nomme pas *peintre*, si est-ce que, selon la tradition ecclesiastique, il est peintre, comme le dit S. Hierosme à Nicephore, et c'est S. Luc qui a peinct la sacrée Vierge, nostre chere Mere et Maistresse. Or, il vous salüe donc comme medecin et comme peintre, afin que vous appreniez et deveniez medecines et peintresses, puisque la religion et la profession que vous faites, n'est autre chose, comme disent les anciens Peres, qu'une maladerie, une assemblée de gens qui ne font que se medeciner et guerir; l'on exerce aussi l'art de peinture, car, apres que l'on s'est accusée et purgée de ses fautes, l'on vient à peindre sur son ame, comme sur un tableau, l'imaige de Nostre Seigneur crucifié.

Je feray donc ce petit discours sur ce subjet, lequel je diviseray en deux poincts : au premier, nous verrons comme vous devez estre desormais des medecines; et, au second, des peintresses. Or, quant à ce qui est du premier, je me souviens fort bien vous en avoir parlé, et vous avoir monstré que la religion est une maladerie toute pleyne de gens qui sont malades et qui sont tous medecins, se guerissant les uns les autres et aussi eux-mesmes, et ce continuellement, en se mortifiant et purgeant de leurs fautes. Je dy qu'ils se guerissent continuellement, parce qu'ils sont continuellement malades : car, tandis que nous sommes en ce jour mortel, tant plus que nous nous guerissons, tant plus nous nous descouvrons malades; et ne faut point perdre courage de se traitter et guerir, car c'est là nostre mestier et exercice pour tout le tems que nous serons en ceste vie. Or, il n'y a personne qui se puisse dire exempte de cecy, pour saincte et parfaicte qu'elle puisse estre; car, pendant ces jours mortels, il n'y a personne, pour parfaicte qu'elle soit, qui se puisse voir en une pleyne et entiere santé, au moins qu'elle soit de longue durée : que si bien on en void quelques-unes qui ayent une longue santé, quoyque penchante

tousjours de quelque costé, l'on dit que c'est un presage d'une future et longue maladie, car l'homme est composé de plusieurs humeurs, comme disent les philosophes, lesquelles les medecins reduisent à quatre principales, à sçavoir : la cholere, le flegme, la bile et la melancholie. Quand ces quatre humeurs sont en bon ordre, tout va bien et l'on joüyt d'une pleyne santé ; comme au contraire, quand l'une predomine sur l'autre, l'on est malade, et à mesure que la predominance est grande, la maladie l'est aussi; car, quand une humeur est si grande qu'elle vient à sur-abonder pardessus les autres humeurs, elle restreint l'homme à de grandes maladies, et ainsi en est-il des autres humeurs peccantes de nostre corps. Mais, comme ces quatre humeurs ne peuvent aller si justement, qu'il n'y en ayt tousjours quelques-unes qui passent les autres, de là vient que la santé ne se void jamais pleyne et entiere mais penche tousjours ou peu ou prou, ou d'un costé ou d'autre. Or, il en est de mesme de la santé spirituelle de nos cœurs et de nos esprits, lesquels certes sont remplys de nombre innombrable de meschantes et malignes humeurs, qui sont les passions et inclinations vicieuses, lesquelles nous causent plusieurs grandes et dangereuses maladies, pour la guerison desquelles il faut continuellement veiller sur nostre propre cœur.

Or, les maistres de la vie spirituelle reduisent toutes ces humeurs à quatre principales, à sçavoir, la crainte, l'esperance, la tristesse et la joye. Quand l'une de ces passions predomine sur les autres, elle cause des maladies spirituelles à l'ame, et parce qu'il est grandement difficile de les tenir en regle et en bon ordre, de là vient que les hommes sont bigearres et variables, et que l'on ne void que phantaysie, inconstance et nyaiserie parmy eux; car aujourd'huy l'on sera joyeux extresmement, tost apres l'on sera triste demesurement; l'on verra en un tems de carnaval des joyes et des actions qui se monstrent par des lyesses badines et folastres, tost apres vous verrez des tristesses et ennuys si extresmes que c'est une chose horrible et ce semble irremediable; qui aura à ceste heure toute esperance et ne pourra craindre chose quelconque; qui par apres sera saysi d'une crainte qui l'enfoncera jusqu'aux enfers : en somme, du detracquement des passions procedent toutes les maladies. Mais je sçay bien qu'il y en a qui sont mortelles, ce sont celles où l'on nesglige d'appliquer ce que l'on sçayt estre necessaire pour les guerir et purifier; or, le principal remede à tout cecy est de veiller continuellement sur son cœur et sur son esprit, pour tenir en regle les passions sous l'empire de la rayson, car autrement l'on ne verra que bigearrerie et inesgalité : pour ce à quoy obvier les Peres de la vie spirituelle ont opposé à ces passions la paix et tranquillité de l'esprit, de laquelle nayt ceste douce esgalité de cœur et d'esprit tant recommandée par les saincts et anciens Peres, laquelle ils taschoient tant d'inculquer dans leurs esprits et qu'ils tesmoignoient par ceste salutation qu'ils se faysoient entre eux par ces parolles : *Paix vous soit! La paix soit avec vous!* Et le glorieux sainct apostre Paul se sert souvent de ces parolles en ses Epistres : escrivant aux Corinthiens et Colossiens, et quasy partout, il leur souhaicte la paix et tranquillité de l'esprit, comme

un remede souverain à un nombre innombrable de grands et petits maux qui environnent nos esprits; car de vray les salutations qui se font par lettres et par essais ne sont que des souhaicts qui se font des absens pour leurs amys absens; et quel souhaict plus utile et profittable se peut faire pour le cœur que celuy de la paix et tranquillité, puisque c'est en elle que consiste le plus haut poinct de la vie spirituelle, et que c'est pour l'acquerir et atteindre qu'il faut continuellement veiller et travailler? car, depuis la cheute de nos premiers peres, il nous est resté une terre seiche et sterile et qui ne peut porter ny produire aucun fruict qu'à mesure que l'on a soin de la cultiver.

Certes, Adam estant au paradis terrestre, revestu de la justice originelle, n'avoit point besoin de labourer et cultiver la terre; car ce paradis estoit pleyn de beaux et bons arbres, les uns qui portoient des fruicts beaux, doux et gracieux; les autres, bons et propres à la nourriture et entretien de l'homme; les uns et les autres estoient tousjours pleyns de feüilles et de fruicts, sans qu'ils eussent besoin du travail et labeur de l'homme, et il ne croissoit rien en ce lieu-là, qui ne fust tres-bon et utile : lors Adam cultivoit la terre par recreation, courboit les jeunes arbres pour en faire des treilles et pavillons, Dieu luy ayant ordonné cela pour son exercice et pour esviter l'oysiveté. Mais, depuis qu'Adam a peché et que la terre est maudite, elle ne produict rien de soy que des ronces et espines, et pour en tirer ce qui est necessaire à la vie de l'homme, il est necessaire de la cultiver à force de bras et à la sueur du corps. Il faut souvent avoir l'œil et la main pour tirer et arracher les espines et chardons qu'elle produict et porte perpetuellement, et ne s'y faut point lasser ny ennuyer, ny desister de ce faire, si on ne veut que ces mauvaises productions viennent à tout ruyner et perdre; le jardinier ne doit pas se contenter d'avoir fait et dressé son parterre en compartimens qu'il a faits avec tant de soings, ains il faut qu'il y mette la main en deux ou trois tems, et qu'à tout propos il veille sur iceluy pour en arracher les meschantes et continuelles productions que fait ceste terre, lesquelles viendroient à estouffer ses beautez et ornemens. Que s'il faut user de ce soing et patience apres les jardins materiels, à plus forte rayson en faudra-t-il avoir, mes cheres sœurs, à labourer et cultiver le jardin de vos cœurs et esprits, tant pour y arracher les mauvaises herbes de vos habitudes, passions et inclinations, que pour empescher les nouvelles et continuelles productions de l'amour-propre, qui ne fournissent que des chagrins, bigearreries et inquiettudes, phantaysies et telles autres nyaiseries, lesquelles attaquent et assaillent à tous momens nos pauvres esprits, et gastent et ruynent, si l'on n'y prend bien garde, tout ce qui est de beau et de bon dans le parterre de nos ames.

Ce renversement et detracquement de passions, pour lesquelles tenir en regle, il faut avoir un grand soing et une grande constance à veiller sur son propre cœur, necessitent le travail d'arracher les mauvaises herbes, c'est-à-dire de tenir calmes et subjettes nos passions, en gardant par tout la tranquillité de l'esprit; exercice qui est propre et necessaire à tous les mortels, n'y ayant homme si

parfaict qui n'ayt besoin de travailler, tant pour accroistre la perfection que pour la conserver, d'autant que nul ne se peut dire estre sans passions. Mais quoyque tous les chrestiens ayent besoin de se medeciner en ceste sorte, si est-ce que cecy est plus propre aux religieux et religieuses, lesquels doivent reluyre par-dessus les seculiers en ceste esgalité et tranquillité d'esprit; car pour cela on ne void point parmy eux ceste varieté d'exercices, ny tant de façons de proceder, que nous voyons parmy les mondains, lesquels souffriront aujourd'huy, et demain feront festin : ils se leveront aujourd'huy devant ou à la poincte du jour, et demain ils seront avec une grande poltronnerie fort tard dedans le lict; et tout ce qu'ils font n'est qu'inconstance et inesgalité, et varieté de mœurs et maniere de proceder. Mais tout le contraire de cecy se void en la religion en laquelle les Regles et Constitutions ordonnent une maniere de vivre et de proceder ferme, constante et invariable; car là, on fait tousjours les mesmes exercices, on se leve tousjours à la mesme heure, et ainsi tout y va selon l'ordre qui est marqué, et ce que l'on y fait aujourd'huy l'on le fera encore demain, et encore le mesme apres demain; et ce que vous ferez apres demain, vous le ferez toute l'année, et ce que vous faites tout le long de l'année, vous le ferez tout le reste de vostre vie, et ceste esgalité et constance, que l'on a en l'observance des exercices de la religion, causent ceste paix et tranquillité d'esprit que l'on y possede, et qui les conduisent et acheminent à la perfection. Telle est vostre profession, mes cheres sœurs, c'est à quoy vous devez travailler et pretendre. Et certes, le glorieux sainct Luc vous a laissé de grands exemples en cecy, car tout le tems de sa vie il a fait paroistre une grande constance et fermeté en tout ce qu'il a entreprins; car, depuis qu'il est avec sainct Paul, il ne l'a jamais quitté et abandonné, ains l'a suivy partout; il n'a jamais varié en ses entreprinses et resolutions, ains les a tousjours gardées, tant en l'estat du celibat, comme en l'eslection qu'il fit de suivre Nostre Seigneur, sans chanceler jamais ny peu ny prou, d'un costé ny d'un autre; ce qui ne se lit pas des autres Apostres et disciples de Nostre Seigneur. Et certes, l'on treuve peu de personnes qui soyent exemptes de chanceller en une façon ou en une autre, et cela s'est treuvé en sainct Pierre et en sainct Paul; mais au glorieux sainct Luc, non, ains on a tousjours vu reluyre une admirable constance et esgalité en toutes ses entreprinses et adversitez.

Or, c'est assez dit sur ce premier poinct de la salutation que le glorieux sainct Luc vous fait en qualité de medecin : passons au second, qui est qu'il vous salüe en qualité de peintre. Il estoit donc non-seulement medecin, mais encore peintre, non point qu'il fust peintre pour en tenir boutique et gaigner sa vie par les pourtraicts qu'il faysoit. Oh, non, il ne faut pas entendre cela, car estant medecin et honnorable, il avoit assez de quoy s'entretenir honnorablement; mais comme dit sainct Hierosme, il avoit un fort bel esprit, il faysoit aussi de beaux pourtraicts pour se recreer, et pour preuve de cela il en a laissé un à la posterité qui est la face de la sacrée Vierge; il en a fait aussi plusieurs autres; car je sçay bien que l'on n'est pas maistre en cest art sans avoir fait plusieurs pour-

traicts, mais il n'a laissé que celuy-là. Oh! que vous seriez heureuses, mes cheres sœurs, si apres avoir bien medeciné et purgé vos cœurs, vous veniez à peindre sur iceux. Et quoy? ô Dieu! rien autre chose que Nostre Seigneur crucifié, à l'imitation de saincte Claire de Montefalco, qui, par une vive imagination d'amour et compassion interieure, peignit et imprima en son cœur l'imaige de la croix de son Sauveur, et certes, ce doit estre toute vostre pretention, que d'imprimer dans vostre cœur Jesus crucifié, et crucifier avec luy vostre amour.

Mais nous parlerons de cecy une autre fois; c'est pourquoy je le laisse pour vous dire que ceste salutation, que sainct Luc vous fait en qualité de peintre, n'est autre qu'un advertissement qu'il vous donne de peindre dans vos cœurs et dans vos esprits; et quoy? rien autre chose que la Saincte Vierge; mais comment? en gardant et observant ce qu'il a fait pour la peindre et tirer, car ne pensez pas qu'il l'ayt seulement peinte sur quelque toile ou autre matiere propre à peindre. Oh! non certes; mais non-seulement il l'a peinte en ceste sorte pour gratifier la posterité, mais il l'a encore soigneusement peinte dans son cœur et dans son esprit. Oh! que vous serez heureuses, mes cheres sœurs, si vous en faites de mesme; ce qui se fera par une mesme et vive consideration de ses vertus et perfections, les imprimant en vostre cœur par une affection amoureuse, meditant et considerant sa saincte vie et l'imitant et conformant la vostre en icelle. Mais il faut que je vous die, ce qui s'observe pour faire une belle peinture, et pour tirer au vif la face de ceux que l'on veut peindre, ce que sainct Luc a observé, et ce qu'il faut que vous observiez pour l'imiter. La premiere chose qui vous est necessaire pour peindre, c'est que la toile sur laquelle l'on veut peindre soit nette, et qu'il n'y ayt sur icelle aucun traict ou peinture, car si cela estoit il la faudrait premierement laver avant que de peindre, d'autant qu'elle seroit incapable de recevoir les traicts du visage que l'on voudroit tirer. Oh! que l'on seroit heureuse si l'on estoit en la religion comme une toile, ou autre chose bien nette et bien disposée à recevoir tous les traicts que l'on voudroit donner: si l'on entroit sans aucuns traicts ou affections de biens et commoditez qui sont contre la pauvreté, sans aucuns traicts de playsir et delicatesse contre la chasteté, de volonté et vouloir particulier contre l'obeyssance, sans aucune affection du monde, de ses vanitez et sensualitez! Mais, hélas! cela ne se peut pas; car on vient en la religion et on y apporte des cœurs avec tant de traicts, je veux dire que l'on y vient, les uns avec des cœurs rudes, grossiers et agrestes, mal façonnez et peu civilisez, que c'est pityé de voir cela; et certes, tels cœurs ne sont nullement propres pour peindre sur iceux la face de Nostre-Dame, si premierement ils ne sont lavez et nettoyez, à quoy certes il faut quelquesfois employer toute une année de noviciat pour s'en purger et purifier; et non-seulement cela, mais encore tout le tems de sa vie, laquelle doit estre une continuelle purgation il faut pour cela avoir bon courage, car apres que l'on sera lavé et net, l'on recevra facilement les traicts du visage de la Vierge. D'autres y viennent avec des affections mondaines, ou telles autres inclinations grandement contraires à l'esprit de la religion; que si

l'on ne se despoüille de telles choses, l'on ne possedera point la vraye paix des enfans de Dieu, et c'est de ceux-cy que les anciens Peres parlent avec tant de severité ; car celuy qui quitte le monde et retient en son cœur les affections du monde, il est du tout incapable de recevoir les traicts de la grace et les consolations celestes.

Voicy, ce semble, qui est un peu plus gracieux : l'on quitte bien les affections du monde, mais l'on retient un certain amour pour soy, qui nous fait tant aymer ce qui nous est propre, et repousser ce qui nous incommode; l'on ayme tant sa vie et son propre interest; l'on a si grand peur de mourir ! oh ! quelle mollesse et tendreté est-ce-icy ! Il faut, certes, de telles et semblables choses se purger et laver, afin d'estre propres et disposez à recevoir les traicts de la face de Nostre-Dame.

Secondement, il ne suffit pas à celuy qui veut peindre de bien nettoyer la toile sur quoy il veut peindre, de ce qui est mauvais, mais encore de ce qui est bon ; car, s'il prend une toile qui soit teinte de quelques couleurs, elle ne sera nullement susceptible de recevoir la peinture qu'il veut luy donner, non pas mesme quand elle seroit teinte en escarlate, qui est la teinture la plus douce et unye qui se puisse treuver, car il ne pourra jamais là-dessus tirer les traicts de sa peinture, ny du visage qu'il voudra tirer. C'est pourquoy vous voyez que, pour estre bonnes peintresses, il ne suffit pas de purger vos cœurs, sur lesquels vous voulez peindre, de tout ce qui est mauvais, mais encore de toute autre teinture, desquels vous les auriez voulu enrichir.

Il vient des personnes en religion avec de certaines habitudes de devotion tres-hautes et relevées, ce leur semble, lesquelles se veulent gouverner à leur teste et phantaysie, se forgeant une devotion toute extatique et relevée, qui n'admet point les choses simples, basses et humbles; devotion imaginaire et nyaise, toute confitte en amour-propre, et nullement sortable à leur condition, et laquelle est tellement meslée d'amour de soy, qu'elles-mesmes, non plus que les autres, ne peuvent discerner ce que c'est, si leur amour-propre est leur devotion, ou si leur devotion est leur amour-propre : devotion fade, molle, effeminée et propre aux femmes de peu de courage. Or, de telles choses, bien qu'en apparence bonnes, il s'en faut purger, et pour cela s'assubjettir à la conduitte d'aultruy, embrassant la simplicité et l'humilité qui se treuve parmy les considerations simples et basses des choses ordinaires, et non subtiles et excellentes, qui sont au dela de la portée de nos esprits.

La troisiesme chose requise pour peindre, est que ce qui est preparé pour recevoir la peinture soit attaché en sorte qu'il ne puisse point remuer, mais demeure ferme et immobile pour recevoir les traicts du pinceau. Oh ! que vous serez heureuses, mes cheres sœurs, si maintenant que vous venez de faire profession, vous demeurez attachées avec une invariable fermeté à la croix de Nostre Seigneur et à vostre vocation, et si, comme des tables d'attente, vous recevez les traicts du pinceau dans vos cœurs et esprits, propre à tirer la face de Nostre-Dame ! Vous estes donc attachées par trois vœux, comme avec trois clouds, pour ne jamais varier ny chanceler en l'es-

lection que vous avez faite de ceste vocation. O Dieu! quel honneur et quelle grace, d'estre attachées et cloüées comme des tableaux d'attente pour joüyr et posseder le bien qui nous est offert et donné, et duquel nous joüyrons dans l'eternité! Mon Dieu, combien il y a d'ames qui, si elles n'avoient de necessité de s'attacher aux vocations és-quelles elles sont appellées, vacilleroient et les quitteroient à la moindre difficulté, phantaysie ou bigearrerie, desquels leurs esprits se treuveroient assaillys et preoccupez! Combien verrions-nous de maryages se dissoudre, s'ils n'estoient attachez par le sacrement qui les empesche de varier en ceste sorte de vie! combien d'ecclesiastiques verrions-nous quitter le sacerdoce et s'oublier de la promesse qu'ils ont faite à Dieu, s'ils n'estoient retenus par les vœux qu'ils ont faits en recevant l'ordre de prestrise! O mon Dieu, quel bonheur d'avoir ceste necessité d'estre attachez par les vœux pour vous garder fidellité! car, sans ceste necessité, nous ne serions jamais disposez pour recevoir le traict de la peinture spirituelle, d'autant que nous serions tousjours mobiles et sans aucune fermeté en nos resolutions.

La quatriesme chose qui est requise pour bien peindre, c'est d'estre en un lieu obscur et qu'il n'y ait pas trop de clarté; que s'il y en a trop, le sage peintre ferme le vantail de la fenestre et ne laisse ouvert qu'un petit guichet, d'autant qu'une trop grande lumiere l'empesche de bien asseoir son pinceau et aussi de bien remarquer le visage qu'il veut tirer. Oh! que bien-heureux sont ceux qui n'apportent pas en la religion de grands entendemens! ceux-cy sont les meilleurs; car, n'ayant pas tant de lumieres, ils sont plus propres à recevoir celles du Sainct-Esprit qui leur sont communiquées par autruy. Mais ceux qui viennent avec tant d'entendement et de clartez, qui sçavent si bien comme il faut se conduire et gouverner, et à qui il semble n'avoir plus besoin de la conduitte d'autruy, ne seront jamais bons peintres; ceste trop grande lumiere les empeschera de bien remarquer les traicts de la face de Nostre-Dame. Il faut donc qu'ils ferment le vantail en quittant ceste lumiere naturelle ou imaginaire, pour recevoir la surnaturelle que Dieu communique en l'obscurité de l'humilité interieure.

La cinquiesme chose requise pour bien tirer une face, est que celuy qui tire regarde plus d'une fois celuy qu'il veut tirer, pour bien imprimer dans son imagination toute la forme et les traicts de la face, et que celuy que l'on tire arreste sa vüe sur quelque object; c'est pourquoy les peintres veulent qu'on les regarde et arreste l'œil sur leur face.

Or, S. Luc a observé tout cecy en peignant la face de Nostre Dame, car il la regarda et fut regardé d'elle, et pour cela il falloit bien que Nostre-Dame sceut bien quand S. Luc la peignit. Je sçay bien que l'on peut tirer la face d'une personne à son insceu, et que cela appartient à de grands esprits et personnes bien experimentées en leur art, et que quelques-uns ont voulu dire que c'est en ceste façon que le glorieux S. Luc tira la face de la Ste Vierge; car, veut-on dire, elle estoit si humble, que l'on n'eust jamais osé la prier de se laisser tirer, cela leur semble faire tort à son humilité; ils pretendent que S. Luc, en la tirant, le fit à son insceu et en ca-

chette. Je sçay bien que S. Luc avoit un grand esprit, et je ne doubte point qu'il ne l'eust peu bien tirer en ceste façon; neantmoins nous n'en avons rien d'asseuré, et certes c'est une chose bien rare de voir un peintre tirer au vif la face d'une personne pour ne l'avoir veuë qu'une fois en passant. Il n'y en a eu qu'un que je sçache qui l'ayt fait, c'est Alexandre le Grand, qui peignit sur-le-champ un homme qui lui avoit depleu en quelque chose; mais il est plus probable que S. Luc se servit pour tirer la Ste Vierge de la façon ordinaire des peintres, et que luy, ou quelqu'autre, la pria de se laisser tirer, et que elle, qui estoit une mere toute douce et benigne, condescendit facilement à ce que ses enfans demandoient et requeroient d'elle, d'autant qu'elle sçavoit fort bien que cecy ne faysoit aucune bresche à son humilité. Et puis, elle avoit une simplicité de colombe, elle n'avoit pas tant de finesse, ny ne faysoit pas tant de discours, ains se contentoit de voir ceste requisition faite avec beaucoup d'amour, pour accorder ce qu'on luy demandoit tout bonnement et simplement. Et pour ce, le glorieux sainct la regarda plusieurs fois pour bien imprimer dans son imagination, mais encore plus dans son cœur, la forme et les traicts de la face de ceste Dame, afin de la rapporter au naturel sur le tableau d'attente, pour la consolation de tous les mortels. O mon Dieu ! combien de consolation recevoit ce glorieux sainct en son interieur, regardant le front de la Saincte Vierge, et non-seulement le front, mais aussi toute ceste douce et beniste face ! O quelle pudicité virginale descouvroit-il en ce sacré front ! Que si les filles, pour peu qu'elles soyent de bon naturel, monstrent leur pudeur en ceste face, rougissant pour la moindre parolle qu'on leur die, ô Dieu ! Que pensez-vous, que ne voyoit-on pas en la face de ceste Saincte Vierge, lorsqu'elle estoit regardée de son peintre sainct Luc ! O que d'admirables vertus il decouvroit en ce sainct et chaste regard ! mais quel contentement, de voir celle qui est plus belle que le ciel ou que la prayrie diaprée de la varieté de tant de fleurs, qui surpasse en beauté et les anges et les hommes ! Qui pourroit penser l'humilité avec laquelle il la pria de le regarder, et la douceur et simplicité avec laquelle Nostre-Dame le fit ! oh ! que de lumieres il receut par ce regard sacré ! que son cœur demeura enflammé de son amour ! Que de cognoissance il tira quand les yeux de ceste Saincte Vierge le regarderent ! ils imprimerent dans son cœur un si grand amour de la pureté, qu'il persevera constamment tout le tems de sa vie à garder le celibat, comme nous avons dit. Il receut ceste esgalité et fermeté d'esprit qui reluisoit singulierement en la Saincte Vierge, qui fut cause que l'on a veu toutes ses entreprinses accompaignées d'une admirable constance et perseverance, ce qu'il fit paroistre avec sainct Paul, lequel, dés qu'il fut une fois avec luy, il ne le quitta jamais, ains le suivit par tout, et au tems de l'adversité, comme en la prosperité, parmy les chaisnes et les prisons. Et sainct Paul estant en prison, escrivit à son cher disciple Timothée pour se consoler avec luy; le salüant, il luy disoit : *Je suis icy tout seul.* Ce n'estoit pas qu'il fust tout seul qui creut en Jesus-Christ, car il y en avoit plusieurs, mais il vouloit dire, dans la prison et parmy les chaisnes et les fers; il luy mandoit comme ceux qui estoient

venus avec luy l'avoient quitté et ne l'avoient voulu suivre en la prison, mais que le seul Luc estoit avec luy. Il ne dit pas seulement : Luc est avec moy, mais : *Il n'y a que le seul Luc qui soit avec moy* (II. Tim. 4), de quoy il monstre la consolation qu'il ressentoit en son ame de la constance avec laquelle sainct Luc l'accompaignoit. Or, quand il escrivit cecy, l'Eglise estoit grandement persecutée. O Dieu! combien grande estoit la consolation que recevoit ce glorieux sainct de la compaignie de sainct Paul! combien de secrets est-ce qu'il luy reveloit, luy qui avoit esté ravy au troisiesme ciel, car il est certain qu'il a beaucoup apprins de sainct Paul.

Or, je finy, mais je vous diray encore cecy, qui est que la Saincte Vierge luy a enseigné entre autres choses la saincte humilité, tant necessaire aux religieuses, mais particulierement aux filles de la Visitation, qui ont en la prattique de ceste vertu une obligation particuliere; car sainct Luc n'a pas seulement esté enseigné de sainct Paul, ains encore de Nostre-Dame, laquelle luy apprint à escrire avec un style humble; quoy que pleyn d'une admirable science, et à traitter des mysteres bas et humbles, comme de la Nativité de Nostre Seigneur, faysant voir ce petit Enfant dans ses langes, parmi le foin et la paille. Je parle de la Visitation de Nostre-Dame, et de plusieurs autres qui appartiennent à la vie de Nostre-Dame, et certes saint Luc a esté evangeliste de Nostre-Dame et a plus escrit d'elle que nul autre evangeliste. Il ne commence point son Evangile comme sainct Jean, qui dit tout au commencement : *In principio erat Verbum*, lequel ne peut estre bien entendu des hommes, ains des anges seulement : mais il escrit le sien par des mysteres plus bas et plus simples qui peuvent estre entendus par les hommes, pour nous apprendre que nous devons mediter les mysteres simples et humbles, et non ceux qui sont au delà de nostre capacité.

Mais vous autres, mes cheres sœurs, vous devez souvent mediter la vie de ceste Saincte Vierge, et tousjours avoir devant les yeux ses vertus pour les imiter. O Dieu! combien douce, suave et tranquille est celle qui converse souvent avec la Vierge! que sa conversation est esgale, paysible et aggreable! Mais voyons encore mieux ce que je veux dire aux escrits de S. Luc. Voyez-vous ce glorieux sainct? il estoit souvent envoyé en mission par S. Paul, pour le bien de l'Eglise; or, quand il parle de ses voyages, il raconte cela avec une simplicité et humilité admirables, sans parler des merveilles qu'il faysoit, ny des peynes qu'il souffroit, ains il dit simplement : Nous allasmes, nous retournasmes; mais de dire : Je fis cecy, ou je fis cela, oh! certes, il n'en parle point! Or, ce n'est pas à dire pour cela qu'il ne fist de grandes choses et qu'il ne souffrist beaucoup, je le vous laisse à penser: mais son humilité ne luy permet pas de le dire. Quand il dit, aux Actes des Apostres (Act. 1) touschant l'eslection de sainct Mathias, qui succeda à Judas, lequel vendit son Maistre, et de desespoir se pendit, il dit que les Apostres et les disciples, et les femmes devotes et Nostre-Dame estoient assemblez, mais pourquoy est-ce que sainct Luc escrivant cecy, met la Saincte Vierge la derniere? Il semble qu'il ayt commis une grande incongruité; mais c'est par respect et l'honneur qu'il luy

porte, car l'on treuve en cent endroicts de la saincte Escriture que l'on nomme tousjours les plus grands les derniers. De mesme aux supplications que l'Eglise fait à Nostre Seigneur par le merite des Apostres, elle met à la fin sainct Pierre et sainct Paul : ce n'est pas que pour cela sainct Pierre et sainct Paul soyent moindres que les autres Apostres, car sainct Pierre estoit le president, et le premier de tous; mais apres avoir demandé, au nom de tous les autres ensemble, elle nomme sainct Pierre et sainct Paul pour monstrer qu'ils sont pardessus les autres : on en fait de mesme quand on parle du roy, car l'on dit : Là estoient les princes, toute la cour, ou l'armée, puis le roy; ce n'est pas que le roy, pour estre nommé le dernier, soit moins que les autres; oh! non, car chascun sçayt qu'il est plus que tous les autres, aussi le nomme-t-on tout à part. Or donc, quand sainct Luc dit : Là estoient les Apostres, les disciples, les femmes, et puis Marie mere de Jesus, ce n'est pas à dire qu'elle soit moindre que les autres, ny que tous ceux que l'on nomme les premiers soyent plus qu'elle, mais c'est pour monstrer qu'elle seule vaut mieux que tous les autres ensemble. Mais oultre ce que dessus, il apprint encore ceste maniere de parler de la Saincte Vierge, laquelle aymoit tousjours estre nommée des dernieres, et choysissoit tousjours le plus bas lieu, ce qu'elle avoit tresbien apprins à son evangeliste; et luy sçachant cecy, et voyant qu'il la pouvoit contenter, et suivre son intention, sans que pour cela il prejudiciast tant soit peu à l'honneur qu'il luy devoit, ny à l'estime qu'il en falloit avoir, il la nomma la derniere et tout à part, desclarant par cela qu'elle estoit plus grande et que les apostres et que les disciples, et mesme que tous les anges et que tous les hommes.

Voylà comme sainct Luc tira la face de Nostre-Dame; et puis, mes cheres sœurs, vous, qui en ce jour que l'Eglise en fait la feste, avez fait la saincte profession, vous luy devez estre grandement devotes, et fort soigneuses de l'imiter en tout ce qui vous sera possible, en apprenant de luy à bien vous medeciner et guerir, et à peindre en vostre cœur la face de la Saincte Vierge en la façon que nous vous avons deduict, le regardant en cecy comme vostre maistre, et vous ressouvenant des parolles du Psalmiste, qui dit que le bon serviteur a tousjours les yeux sur les mains de son maistre, et la bonne servante, sur celles de sa maistresse. Sainct Paul, qui a une merveilleuse grace en tout ce qu'il dit, parle ainsi; il exhorte quelquesfois les serviteurs de Jesus-Christ d'avoir les yeux sur les yeux de leur maistre, d'autres fois sur les mains, et d'autres fois il dit de ne point faire ce qu'ils font, ny pour les yeux, ny pour les mains. Or, quant à ce qui est d'avoir les yeux sur leurs maistres, cela veut dire qu'ils fassent ce qu'ils font pour playre à Dieu; et sur leurs mains, qu'ils regardent les œuvres qu'ils font afin de les imiter; mais quand il dit de n'avoir point les yeux sur les yeux de leur maistre, il ne veut pas dire qu'ils ne fassent pas ce qu'ils font pour playre aux yeux de Dieu, ny pour l'imiter, oh! non; ains que quand ils ne seroient pas regardez des yeux de leurs maistres, qu'ils ne laissent pas de faire ce qu'ils sçavent leur estre aggreable. La fidellité du serviteur se cognoist en ce qu'il fait en l'absence de son maistre ce qu'il feroit s'il estoit present;

car quel serviteur, pour negligent qu'il puisse estre, void-on qui ne fasse ce qu'il doit, quand il sçayt que les yeux de son maistre sont sur ses mains et le regardent? et ne faire point ce que l'on fait pour les mains du maistre, est faire par amour et non par crainte du chastiment.

Ayez donc desormais les yeux sur vostre Maistre qui est Jesus-Christ, et sur les mains de vostre Maistresse qui est la Saincte Vierge, imitant ses vertus et particulierement son humilité, peignant son imaige dans vos cœurs, le luy conservant avec fidellité, et perseverant constamment à ce que vous avez voué et promis; car c'est la perseverance qui rend nos œuvres aggreables à Dieu et qui les couronne. Et que vous reste-t-il plus, sinon que vous vous prosterniez devant la Saincte Vierge, et vous la preniez pour vostre mere et maistresse; que vous la suppliez de vous presenter devant le throsne de la majesté de vostre Espoux crucifié, et que vous luy demandiez sa tres-grande benediction en ceste vie, pour puis apres la recevoir en sa plenitude en l'autre, où nous conduisent le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit? *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

PLAN D'UNE INSTRUCTION SUR LES MOYENS D'ACQUERIR LA CHARITÉ ET SUR L'OBEYSSANCE.

Estote ergo vos perfecti sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.
Soyez donc parfaicts comme vostre Pere celeste est parfaict.
(*Matth.* 5.)

Jesus-Christ demande que nous soyons parfaicts; mais en quoy consiste ceste perfection? Il est certain qu'elle n'est autre chose que la charité qui renferme l'amour de Dieu et du prochain. Neantmoins, selon la commune acception de ce mot, on n'appelle pas parfaicts tous ceux qui ont la charité, mais seulement ceux qui l'ont dans un degré sublime et eminent.

Puisque Jesus-Christ nous appelle à la perfection, il est essentiel de cognoistre les moyens propres à l'acquerir, et des actions qu'elle produict en nous, ce qui n'est qu'une mesme chose; car, de mesme qu'un grain de froment produict une plante qui ensuite produict elle-mesme du grain; de mesme les saincts exercices produisent la perfection, et la perfection fait naistre les saincts exercices.

La perfection de l'ame consiste en la charité, et la charité est un don du Sainct-Esprit : *Fructus autem Spiritus est charitas* (Galat. 5). C'est pourquoy le premier moyen d'obtenir la perfection, est de la demander humblement, instamment et continuellement à Dieu par des prieres et meditations.

Le second moyen est l'usage des sacremens; car ils sont les instrumens par lesquels Dieu fait distiller sur nous sa grace, sa charité et sa perfection.

Le troisiesme est l'exercice des vertus. Mais parce que ce troi-

siesme moyen est fort etendu, je me borne à considerer les trois vertus des religieux qui sont les plus signalées routes pour acquerir la perfection, et les trois plus grands effects qu'elle produict. Si l'on observe bien ces trois vœux, ou ces trois vertus, quoyque non vouées, elles rendent l'homme parfaict. Il faut donc tascher de les acquerir en tous les degrez qu'elles ont.

Je parleray en premier lieu de l'obeyssance. Elle a trois degrez en ce qui concerne les personnes à qui nous rendons obeyssance.

Le premier degré est d'obeyr à tous nos superieurs, c'est-à-dire à tous ceux qui ont pouvoir sur nous; comme sont les evesques, les peres, les meres, les marys. Le fils doit donc obeyr à son pere avec la mesme docilité, qu'une novice dans une communauté bien resglée obeyt à sa superieure; et c'est une folie d'imaginer qu'on obeyroit bien à un superieur qu'on auroit choysi, si l'on n'obeyt pas bien aux superieurs que Dieu mesme et la nature nous ont donnés.

Le second degré est d'obeyr à nos esgaux. Ce degré se prattique par la douceur et la facilité avec laquelle nous acquiesçons aux volontés de nos esgaux. Contre ce degré pechent les esprits opiniastres, contentieux et trop attachés à leurs volontez.

Le troisiesme degré est d'obeyr aux inferieurs, s'accommodant avec condescendance à leurs desirs, quand ils ne sont point mauvais. On manque sur ce poinct par l'autorité imperieuse et dedaigneuse que l'on prend sur les inferieurs.

La prattique de ces trois degrez rend nostre cœur doux, humble et gracieux aux commandemens des superieurs, aux volontez des esgaux, et aux desirs et demandes des inferieurs.

L'exemple de ceste obeyssance est en Jesus-Christ qui a obey non-seulement à son Pere eternel et à sa saincte Mere, mais aussi à sainct Joseph, et aux statuts et coustumes de l'Eglise juive. La Saincte Vierge a obey à sainct Joseph. Ceste obeyssance nous est recommandée par l'Apostre qui veut que nous soyons sousmis les uns aux autres par respect pour Jesus-Christ : *Subjecti invicem in timore Christi* (Ephes. v, 21).

L'obeyssance a encore trois degrez selon les choses dans lesquelles il faut l'exercer. Le premier est d'obeyr aux commandemens de Dieu et des superieurs; et ce degré d'obeyssance est necessaire à chascun; car celuy qui ne l'observe pas quand il s'agit de quelque chose d'importance, peche mortellement. Quiconque n'obeyt pas à ses superieurs commet formellement un acte de desobeyssance.

Le second degré est d'obeyr aux conseils chascun selon sa vocation, comme de demeurer veufve quand on l'est, de prevenir par des marques d'affection une personne qui nous a offensés, d'ayder ceux qui ont quelque besoin, quoyqu'ils ne soyent pas dans une grande necessité. La froideur envers le prochain et la tiedeur envers Dieu sont fort contraires à la prattique de ce degré.

Le troisiesme degré est d'obeyr aux inspirations et aux mouvemens interieurs, lorsque apres les avoir suffisamment examinés ou fait examiner, l'on a recogneu qu'ils tendoient à la plus grande gloire de Dieu. Le deffaut d'attention et de fidellité aux mouvemens de la grace est contraire à la prattique de ce degré. L'exemple s'en

treuve premierement dans Nostre Seigneur, qui fit, durant toute sa vie, ce qui estoit le plus aggreable à son Pere : *Ego quæ placita sunt ei facio semper* (Joan. VIII, 29); secondement dans la Saincte Vierge et dans tous les saincts.

L'obeyssance a encore trois autres degrez tirez de la facilité ou difficulté qui se rencontre dans l'obeyssance. Le premier est lorsqu'on nous commande quelque chose aggreable, comme de ne point travailler les festes, de chanter en musique, ou quelqu'autre chose semblable qui d'elle-mesme nous seroit aggreable. Il n'y a pas une grande vertu dans ceste obeyssance; mais il y auroit un grand vice en desobeyssant.

Le second degré est quand on nous commande des choses indifferentes, c'est-à-dire des choses qui d'elles-mesmes ne sont ny aggreables ny desaggreables, comme de se proumener, de porter un tel habict; et alors la vertu de l'obeyssance est grande, et le vice de desobeyssance est bien grand aussi.

Le troisiesme est quand on nous ordonne de faire des choses difficiles et penibles à la nature, comme de pardonner à nos ennemys, de souffrir patiemment les afflictions, ou de faire quelque autre chose qui soit contraire à nostre inclination, et alors le merite de l'obeyssance est tres-grand, et le peché de desobeyssance moins grand.

La prattique de ces trois degrez fait que nous obeyssons entierement, soit dans les choses grandes, soit dans les choses petites. L'Exemple en est dans Nostre Seigneur, qui a voulu que la volonté de son Pere se fist en tout, et specialement dans sa passion..... (*Cætera desiderantur*).

PLAN DU PREMIER SERMON

Que sainct François de Sales fit à Thonon, le seiziesme dimanche apres la Pentecoste, 18 *septembre* 1594.

SUR LA LEGITIME MISSION.

Quis sum ego, ut educam filios Israel de Ægypto?

Qui suy-je pour tirer de l'Egypte les enfans d'Israël. (*Exod.* 3.)

DANS la mission que je viens exercer en ce pays, je ne puis, à la vuë de ma foiblesse, qu'emprunter les parolles de Moyse : *Qui suy-je pour une telle charge?*

Ce sainct législateur adjouste : *Si dixerint mihi : Quod est nomen ejus? Quid dicam eis?... Sic dices filiis Israel : Qui est misit me ad vos.* S'ils me demandent, Seigneur, quel est vostre nom, que diray-je? Vous leur direz, luy respondit Dieu : *Celuy qui est, m'a envoyé vers vous.* Voylà une response bien propre à donner de la confiance; que n'a-t-on pas à esperer quand on est envoyé par le Tout-Puissant?

Mais, luy dit encore Moyse : *Non credent mihi, neque audient vocem meam, sed dicent : Non apparuit tibi Dominus ;* Ils ne me croyront pas, ils diront que vous ne m'avez point envoyé. Alors Dieu luy donna le pouvoir de faire des miracles en preuve de sa mission.

Ce n'est pas assez pour monstrer qu'on est un tesmoin fidelle de la verité, d'alleguer l'Escriture saincte; car qui l'allegua jamais plus que les Arriens? Elle a esté alleguée par les libertins mesmes contre lesquels Calvin a escrit. Et le demon n'a-t-il pas allegué l'Escriture, lorsqu'il entreprint de tenter nostre divin Sauveur?

Il faut, pour prescher l'Evangile de Nostre Seigneur, tenir nostre mission de ce divin Maistre; S. Paul l'enseigne expressement : *Quomodo ergo invocabunt in quem non crediderunt? Aut quomodo credent ei quem non audierunt? Quomodo autem audient sine prædicante? Quomodo vero prædicabunt, nisi mittantur* (Rom. 10). Comment iuvoqueroient-ils Celuy auquel ils ne croyroient point? Et comment croyroient-ils en Celuy duquel ils n'auroient point entendu parler? et comment en entendroient-ils parler, s'il n'y a pas quelqu'un qui le leur presche? Et comment le preschera-t-on s'ils n'y en a pas qui soyent envoyez?

Jeremie dit, en parlant des faux prophetes : *Nolite audire verba prophetarum qui prophetant vobis et decipiunt vos; visionem cordis sui loquuntur, non de ore Domini* (Jerem. 23); N'escoutez point les parolles des prophetes qui vous prophetisent et vous trompent; ils prononcent les visions de leur cœur, qui ne procedent point de la bouche du Seigneur. Il dit encore, de la part de Dieu : *Non mittebam prophetas, et ipsi currebant; nan loquebar ad eos, et ipsi prophetabant;* Je n'ay point envoyé ces prophetes, et ils ont couru; je ne leur ay point parlé, et ils ont prophetisé. Et ailleurs : *Falso prophetæ vaticinantur in nomine meo; non misi eos* (Jerem. 14); Ce que ces prophetes prophetisent en mon nom n'est que mensonge, je ne les ay point envoyez.

Rien de plus formel que la mission donnée par Nostre Seigneur à ses Apostres : *Sicut misit me pater, et ego mitto vos* (Joan. 20); Je vous envoye comme mon Pere m'a envoyé. Il leur dit encore, immediatement avant de monter au ciel : *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra euntes ergo docete omnes gentes* (Matth. 28); Toute-puissance m'a esté donnée dans le ciel et sur la terre : allez donc, enseignez toutes les nations.

Nostre Seigneur ne s'exempte pas de ceste regle, puisque, dans le passage cité plus haut, il dit que son Pere l'a envoyé : et c'est ce qu'il avoit desjà dit plusieurs autres fois : *A me ipso non veni* (Joan. 7); je ne suy pas venu de moy-mesme. *Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me*; Ma doctrine n'est pas de moy; elle est de celuy qui m'a envoyé.

Il y a deux sortes de missions, l'ordinaire et l'extraordinaire. Toutes deux doivent se preuver; car sans cela, comment Nostre Seigneur auroit-il pourveu à son troupeau?

L'ordinaire se preuve par la succession avec l'authorité du souverain Pontife et de l'Eglise.

Sacerdos et pontifex vester in his quæ ad Deum pertinent præsidebit (II. Paral. 9); Le Pontife vous presidera dans toutes les affaires qui concernent Dieu.

Qui autem superbierit, nolens obedire sacerdotis imperio..., morietur (Deut. 17); Quiconque par fierté ne voudroit point obeyr au Pontife, qu'il soit puny de mort.

Ecclesia Dei vivi, columna et firmamentum veritatis (I. Tim. 3); L'Eglise du Dieu vivant est la colomne et la base de la verité.

Si autem Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus (Matth. 18); Si quelqu'un n'escoute pas l'Eglise, regardez-le comme un payen et un publicain.

L'extraordinaire se preuve par les miracles.

Vox de cœlo facta est: Tu es Filius meus dilectus (Luc. 4); Une voix se fit entendre du ciel : C'est icy mon fils bien-aymé.

Venit ergo de cœlo : Et clarificavi, et iterum clarificabo (Joan. 18); Il vint une voix du ciel qui dit : Je l'ay glorifié, et je le glorifieray encore.

Verba quæ ego loquor vobis, a me ipso non loquor. Pater autem in me manens ipse facit opera... propter opera ipsa credite (Joan. 14); Les parolles que je vous dy, je ne les dy pas de moy-mesme, mais le Pere qui demeure en moy, est celuy qui fait les œuvres que je fais... Croyez en moy à cause de ses œuvres.

Si opera non fecissem in eis, quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent (Joan. 15); Si je n'avois pas fait parmi eux des œuvres que personne autre n'a faites, ils n'auroient pas le peché.

J'ay fait observer plus haut que Moyse preuva sa mission par des miracles. Sainct Paul fit de mesme : *Signa apostolatus mei facta sunt super vos in omni patientia, in signis, et prodigiis, et virtutibus* (II. Cor. 12); Les preuves de mon apostolat, dit-il aux Corinthiens, ont esclaté parmi vous par une patience à toute espreuve, par des prodiges, par des merveilles et par des miracles.

Ceux qui alleguent une mission extraordinaire doivent estre rejettez comme des imposteurs, lorsque ceste pretendue mission est repoussée par ceux qui ont la mission ordinaire.

Sainct Paul, qui avoit une mission extraordinaire, fut appreuvé par Ananie, qui luy imposa les mains, afin qu'il recouvrast la vuë, et qu'il fust remply de l'Esprit-Sainct : *Dominus misit me Jesus ut videas et implearis Spiritu sancto* (Act. 9).

Dixit illis Spiritus Sanctus : Segregate mihi Paulum et Barnabam in opus ad quod assumpsi eos. Tunc jejunantes et orantes, imponentesque eis manus, dimiserunt illos (Act. 11); Separez-moy, dit le Sainct-Esprit, Paul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ay appellez. Apres doncques que les disciples eurent jeusné et prié, ils leur imposerent les mains et les firent partir.

Si la mission ordinaire estoit en opposition avec la mission extraordinaire, la verité, dont l'une est depositaire, seroit en opposition avec la verité annoncée par l'autre.

Nostre Seigneur luy-mesme a eu sa mission appreuvée par Zacharie, le vieillard Simeon et sainct Jean-Baptiste.

Les ministres heretiques de nostre tems se vantent faussement

d'estre les envoyez de Dieu, puisqu'ils ne peuvent donner aucune preuve de leur mission.

Considerons maintenant en particulier la mission de sainct Jean-Baptiste.

Il avoit esté predit par le prophete Malachie comme l'envoyé du Seigneur : *Ecce ego mitto Angelum meum, et præparabit viam ante faciem meam* (Malach. 3). L'Evangile nous atteste qu'il fut envoyé de Dieu : *Fuit homo missus a Deo* (Joan. 1). Mais ce n'est pas tout; sa divine mission est encore preuvée par les miracles qui accompaignerent sa nayssance, et par sa miraculeuse vie. Ceste mission semble tenir de l'extraordinaire; mais elle n'est pas contestée par ceux qui avoient la mission ordinaire. Il estoit de la race des prestres, auxquels appartenoit la charge de prescher la parolle de Dieu. On luy envoye une honnorable mission pour luy demander qui il est : *Miserunt ad eum Judæi ab Hierosolymis sacerdotes et levitas ut interrogarent eum : Tu quis es* (Joan. 1), et on ne luy interdit ny la predication ny l'administration du baptesme. Jesus-Christ luy rendit un esclatant tesmoignage en l'appellant une lampe ardente et brillante : *Erat lucerna ardens et lucens* (Joan. 5).

Sa mission contient trois choses : La foy; il monstre du doigt l'Agneau de Dieu : *Respiciens Jesum ambulantem, dixit : Ecce Agnus Dei* (Joan. 1). Les sacremens; il baptise. Les commandemens; il les garde tres-estroictement.

Il rendit tesmoignage à la lumiere : *Non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine*, de quatre manieres : à la bonté de Jesus-Christ, en tressaillant de joye dans le sein de sa mère; à sa puissance, en croissant miraculeusement dans le desert; à sa misericorde, en preschant la penitence; à sa justice, dans les menaces qu'il fait aux pecheurs endurcys.

Ce grand tesmoignage de nostre salut nous donne subjet de nous resjoüyr, comme l'aube fait chanter les coqs, comme la belle estoile resjoüyt les malades, comme le soleil du printems fait gazouiller les oyseaux. Aussi les transports de joye esclatent de toutes parts à son occasion : *Beata quæ credidisti... Magnificat anima mea Dominum. Benedictus Dominus Deus, quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ. Quis, putas, puer iste erit? Etenim manus Domini erat cum illo* (Luc. 1). Et n'avons-nous pas lieu de nous resjoüyr, puisqu'il met fin à la loy ancienne, et que Nostre Seigneur va commencer la sienne, loy bien plus excellente, loy d'amour?

Mais d'un autre costé, n'avons-nous pas de grands motifs de pleurer, pour respondre aux sollicitations de sainct Jean qui nous invite à la penitence? *Pœnitentiam agite* (Matth. 3). Les peuples accourent vers luy, mais c'est en confessant leurs pechez : *Egrediebatur ad eum omnis Judææ regio, et Jerosolymitæ universi, et baptizabantur ab illo confitentes peccata sua* (Marc. 1); et il leur recommanda d'en avoir une vive douleur et de faire de dignes fruicts de penitence : *Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ* (Luc. 3). Escoutons sa voix, et ne soyons pas de ceux dont il est dit : *Oculos suos statuerunt declinare in terram* (Psal 16). *Noluit intel-*

ligere ut bene ageret (Psal. 34). *Tota die expandi manus meas ad populum non credentem et contradicentum* (Rom. 10). *Hodie si vocem Domini audieritis, nolite obdurare corda vestra* (Psal. 94).

FRAGMENT SUR L'AMOUR DE DIEU.

D'AUTANT que l'homme fait ses operations diverses selon la distinction des facultez de son ame et selon la difference des organes de son corps, nous attribuons à chaque faculté de nostre ame et à chaque organe de nostre corps les actions que nous faysons par leurs entremises. Ainsi disons-nous que l'œil void, que l'aureille ouyt, la langue parle, l'entendement discourt, la memoire se ressouvient et la volonté ayme, mais nous sçavons pourtant bien que c'est l'homme, à proprement parler, qui, par diverses facultez et differens organes, fait toute ceste varieté d'operations. C'est donc l'homme aussi qui, par la faculté affective de son ame, que nous appellons volonté, tend au bien, s'y complaist, et qui à ceste grande convenance avec luy, laquelle est source et origine de l'amour, et voyons maintenant quelle est la convenance qui nous peut exciter à la complaysance et à l'amour.

Et certes, Philothée, ceux-là n'ont pas bien rencontré, qui ont estimé que la seule ressemblance estoit la convenance qui produisoit l'amour; car qui ne sçayt que les vieillards les plus sensez ayment tendrement et cherement les petits enfans, et que les petits enfans ayment reciproquement les bons anciens; que les sçavans ayment les ignorans, pourveu qu'ils soyent dociles, et les malades ayment leurs medecins. Que si nous pouvons tirer quelque argument de l'imaige d'amour, laquelle se void és choses insensibles, quelle ressemblance peut faire tendre le fer à l'aymant; un aymant n'a-t-il pas plus de convenance avec un autre aymant, ou avec une autre pierre, qu'avec le fer, qui est d'un genre tout different? Et bien que quelques-uns, pour reduire toutes ces convenances à la ressemblance, asseurent que le fer tire le fer et l'aymant tire l'aymant, si est-ce qu'ils ne sçauroient rendre rayson pourquoy l'aymant tire plus puissamment le fer, que le fer ne tire le fer mesme. Mais je vous prie, quelle similitude y a-t-il entre la chaux et l'eau, ou bien entre l'eau et l'esponge, et neantmoins la chaux et l'esponge prennent l'eau avec une avidité nonpareille et tesmoignent envers elle un amour insensible extraordinaire. Or, il en est de mesme de l'amour volontaire des hommes; car il se prend quelquesfois plus fortement entre des personnes de contraires qualitez qu'entre celles qui sont fort semblables.

Je pense donc, chere Philotée, que la convenance qui cause l'amour ne consiste pas tousjours en la ressemblance, mais en la proportion, rapport et correspondance de l'aymant et de la chose aymée; car ainsi, ce n'est pas la ressemblance qui rend la medecine aymable au malade, c'est la correspondance de sa necessité à la suffisance du medecin, d'autant qu'il a la necessité que ceste suffisance peut

secourir : le medecin ayme le malade et le sçavant son apprentif parce qu'ils peuveut exercer leurs facultez sur iceux. Les vieillards ayment les enfans, non pas pour avoir de la simpathie avec eux, mais parce que l'extresme simplicité, foiblesse et tendresse des uns, rehausse et fait mieux recognoistre l'extresme prudence, fermeté et asseurance des autres. On est bien ayse de sentir les advantages qu'on a sur les moindres, et ceste dissemblance est aggreable. Au contraire, les petits enfans ayment les vieillards, parce qu'ils les voyent amusez et embesoingnez d'eux.

Les accords de la musique se font en la discordance, par laquelle les voix dissemblables se correspondent, pour toutes ensemble faire une seule rencontre d'harmonie; la dissemblance des pierres precieuses fait l'aggreable composition que nous appellons *esmail*, et la diversité des fleurs qui se rencontrent ensemble fait la diapreure. C'est pour dire que l'amour ne se fait pas tousjours par la ressemblance et sympathie, ains par la correspondance; or, la correspondance de deux choses consiste en ce que, par l'unyon de l'une à l'autre, elles puissent recevoir de la perfection et devenir meilleures. La teste ne ressemble pas au corps, ny la main au bras; mais neantmoins elles ont une si grande correspondance et..... si proprement l'un à l'autre que l'un est grandement.....

FIN DU TOME DEUXIESME.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.
Lettre d'Alexandre VII..... 1
Lettre du P. de Tournemine..... 2

ŒUVRES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Formulaire de Prosne..... 3
Abregé du Prosne..... 9
Traitté de la Predication..... 9

SERMONS.

Sermon pour le deuxiesme Dimanche de l'Advent, sur la Desputation envoyée à S. Jean-Baptiste..... 25
Sermon pour le troisiesme Dimanche de l'Advent, sur l'Humilité.... 37
Sermon pour le quatriesme Dimanche de l'Advent, sur la Predication de S. Jean-Baptiste..... 46
Sermon pour la veille de Noël..... 56
Autre Sermon pour le mesme jour..... 65
Sermon pour le jour de la Circoncision de Nostre Seigneur, sur la Circoncision spirituelle..... 75
Sermon pour la veille des Roys, Jesus modelle des Religieux..... 85
Sermon pour le deuxiesme Dimanche apres l'Epiphanie, sur les Nopces de Cana..... 93
Sermon pour le jour de la Purification de Nostre-Dame, sur l'Humilité et l'Obeyssance..... 104
Sermon pour le jour de la Sainct Blaise, sur le Renoncement..... 115
Sermon pour le jour de la Septuagesime, de la Mission des Pasteurs. 121

Pages.
Sermon pour le Dimanche de la Sexagesime, sur la Parole de Dieu... 126
Sermon sur le mesme subjet..... 131
Sermon pour le Dimanche de la Quinquagesime, de l'Honneur deu au Signe de la Croix..... 134
Sermon pour le Mercredy des Cendres, sur le Jeusne..... 138
Sermon pour le premier Dimanche de Caresme, sur les Tentations... 147
Sermon pour le mesme jour, mesme subjet..... 150
Sermon pour le deuxiesme Jeudy de Caresme, sur la foi de la Cananée. 162
Sermon pour le deuxiesme Dimanche de Caresme, sur la Transfiguration. 174
Sermon pour le troisiesme Jeudy de Caresme, sur le Mauvais Riche.. 184
Sermon pour le troisiesme Dimanche de Caresme, sur l'Amour du Prochain..... 193
Sermon pour le jour de l'Annonciation, sur l'Amour de Dieu..... 205
Sermon pour le quatriesme Vendredy de Caresme, Jesus-Christ modelle du veritable amour..... 218
Sermon sur le mesme subjet..... 222
Sermon pour le quatriesme Dimanche de Caresme, Providence de Dieu dans l'ordre spirituel..... 224
Sermon pour le cinquiesme Jeudy de Caresme, sur la Crainte de la Mort..... 233
Sermon pour le jour de la Resurrection du Lazare, des Fruicts de la tribulation et des conditions de l'Orayson..... 244
Sermon pour le Dimanche de la Passion, sur la Parolle de Dieu..... 246
Sermon pour le Dimanche des Rameaux, sur la Perfection et l'Imperfection des Creatures..... 256
Autre Sermon pour le jour des Rameaux, la Vie de l'homme est une guerre..... 265
Sermon pour le jour du Vendredy-Sainct, causes de la Passion..... 271
Autre Sermon pour le jour du Vendredy-Sainct, Motifs de l'amour que nous devons à Jesus-Christ..... 293
Sermon pour le Mardy de Pasques, sur les Vertus theologales..... 307
Sermon pour le troisiesme jour de Pasques, Jesus-Christ donna à ses Apostres trois sortes de paix..... 310
Sermon pour le jour de l'Invention de la Saincte Croix, gloire de la Croix..... 325
Sermon pour la feste de sainct Jean Porte-Latine. Demande des enfants de Zebedée..... 331
Sermon des Traditions, pour le 4e Dimanche apres Pasques..... 340
Sermon pour le cinquiesme Dimanche apres Pasques, de l'Orayson.. 344
Sermon pour le Dimanche dans l'Octave de l'Ascension, de l'Orayson. 353
Premier Sermon pour le jour de la Pentecoste, sur le Sainct-Esprit... 364
Deuxiesme Sermon pour le jour de la Pentecoste, sur les Dons du Sainct-Esprit..... 381
Troisiesme Sermon pour le jour de la Pentecoste, mesme subjet..... 394
Sermon pour le jour de la Saincte Trinité..... 398
Premier Sermon pour la Verité du S. Sacrement de l'autel (fragment). 404
Autre Sermon pour la Verité du S. Sacrement de l'autel..... 409
Autre Sermon pour le S. Sacrement de l'autel..... 416
Sermon pour le troisiesme Dimanche apres la Pentecoste, Accez des pecheurs aupres de Jesus-Christ..... 420
Sermon pour le jour de Sainct Pierre..... 425

Pages.
Sermon pour le jour de la Visitation de Nostre-Dame..... 439
Autre Sermon pour le mesme jour 449
Sermon pour le jour de saincte Magdelene..... 460
Sermon pour le douziesme Dimanche après la Pentecoste..... 472
Sermon prononcé le jour de l'Assomption, de l'an 1602, à S. Jean en Greve de Paris..... 481
Autre Sermon pour le mesme jour..... 496
Sermon pour le jour de S. Augustin..... 506
Sermon pour le jour de la Nativité de Nostre-Dame..... 517
Fragment d'un Sermon pour la feste de l'Exaltation de la Saincte Croix..... 527
Sermon de la Dédicace de l'Eglise..... 531
Sermon pour le treiziesme Dimanche apres la Pentecoste, sur la Paralysie spirituelle..... 539
Premier Sermon pour la feste de tous les Saincts..... 544
Deuxiesme Sermon pour le mesme jour..... 554
Troisiesme Sermon pour le mesme jour..... 564
Sermon de la visibilité de l'Eglise..... 572
Sermon de la perpetuité de l'Eglise..... 577
Sermon pour le jour de la Dedicace de l'Eglise..... 582
Sermon pour le jour de la Presentation de Nostre-Dame..... 587
Autre Sermon pour le mesme jour..... 597
Sermon sur le Jugement dernier..... 609
Sermon pour la profession de quelques religieuses de la Visitation.... 610
Sermon sur certaines parolles du Cantique des cantiques..... 618
Exhortation au service de Dieu..... 626
Preparation à la tres-saincte et tres-adorable communion..... 631
Enseignemens pour la prattique de ceste preparation..... 633
Deffense de la Salutation angelique contre les heretiques..... 639
Exhortation aux Ecclesiastiques de s'appliquer à l'estude..... 640
Plan d'un Sermon pour la feste de saincte Genevieve..... 642
Lettre dedicatoire à Madame la duchesse de Mercœur..... 643
Lettre dedicatoire à Mademoiselle de Mercœur..... 644
ORAYSON FUNEBRE sur le trespas de tres-haut et tres-illustre prince Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur et de Penthievre .....

FRAGMENS INEDITS :

Pour le jour de la Conception de Nostre-Dame 666
Instruction pour le jour de S. Thomas..... 669
Instruction pour le jour de la Purification..... 673
Sermon pour le deuxiesme lundy de Caresme..... 683
Sermon pour le jeudy apres le troisiesme Dimanche de Caresme, sur le bon usage des Maladies..... 685
Premier Sermon pour la feste de l'Ascension, sur la presence reelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie..... 696
Second Sermon pour la mesme feste, sur le Reproche d'incredulité fait par Jesus-Christ à ses Apostres..... 699

Pages.
Sermon pour le jour de sainct Claude, anniversaire de l'institution de la Congregation de la Visitation..... 700
Instruction pour la feste de saincte Anne..... 703
Fragment d'un Sermon pour la feste de S. Pierre és-lyens, sur la Deslivrance de S. Pierre et sur les Entreprinses des princes contre l'Eglise..... 708
Homelie pour la feste de Nostre-Dame-des-Neiges..... 713
Fragment d'un plan de Panegyrique pour la feste de S. Louys, roy de France..... 719
Instruction pour la feste de S. Cosme et S. Damien, sur les Maladies spirituelles..... 724
Instruction pour la feste de S. Luc..... 730
Plan d'une Instruction sur les moyens d'acquerir la Charité et sur l'Obeyssance..... 740
Plan du premier Sermon que sainct François de Sales fit à Thonon le seiziesme Dimanche apres la Pentecoste; sur la legitime mission.. 742

FRAGMENT SUR L'AMOUR DE DIEU..... 747

FIN DE LA TABLE DES MATIERES DU TOME DEUXIESME.

Bar-le-Duc. — Imprimerie CONTANT-LAGUERRE.

3 2044 052 815 982